

*Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

REVUE PITTORESQUE

MUSÉE LITTÉRAIRE

RÉDIGÉ PAR LES PREMIERS ROMANCIERS

ET ILLUSTRÉ PAR LES PREMIERS ARTISTES

— ANNÉE 1849 —



PARIS

FERDINAND SARTORIUS, ÉDITEUR

5, QUAI VOLTAIRE

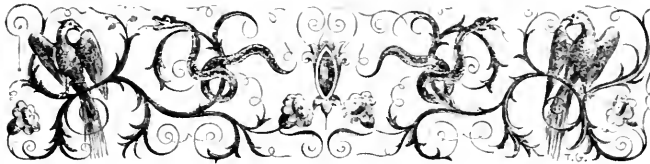
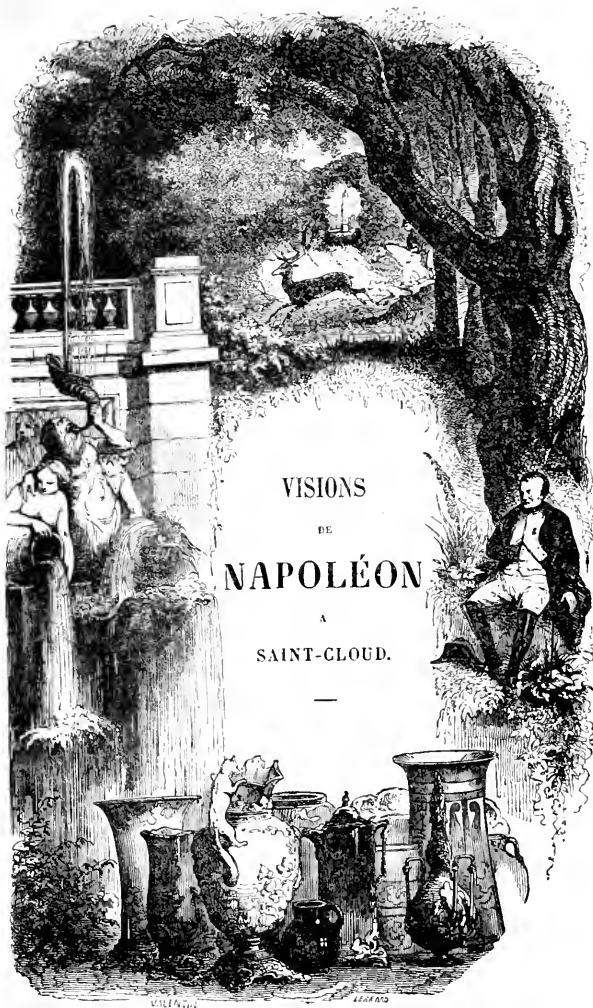


TABLE DES MATIÈRES DE 1849.

	Pages.
X. V.	Visions de Napoléon à Saint-Cloud. 1
ALFRED DE VIGNY.	Le Cachet rouge. 2
***.	L'Abbesse de Chelles. 12
JULÉS JANIN.	L'Echelle de soie. 13
JULES SANDEAU.	L'Esprit du Cœur. 21
LÉON GOZLAN.	Une Pastorale homicide. 23
H. DE BALZAC.	La Comédie humaine. 31
LORD PILGRIM	Les Trois Amoureux de la Marquise, I. 33
ARSENE HOUSSAYE.	Watteau. 53
T. DE B.	Le Beau Monde sous la République. 58
***.	Le Carnaval de 1849. 60
CHARLES HUGO.	Raphaël. 62
ANGELO LÉOPARDI.	Le Carnaval à Rome. 65
EUGENE PELLETAN.	Les Deux Républiques. 67
LORD PILGRIM	Les Trois Amoureux de la Marquise, II. 69
CECILE.	Charles Nodier 78
***.	Frédégonde à Chelles. 81
ARSENE HOUSSAYE.	Voyage à Venise. 85
***.	Revue politique 96
ARSENE HOUSSAYE.	Voyage à Venise, II. 97
LORD PILGRIM.	Les Trois Amoureux de la Marquise, III. 105
JULES JANIN	Elle se vend en détail. 113
***.	Joies et peines du Cœur. 120
LORD PILGRIM.	Les Trois Amoureux de la Marquise, IV. 129
ARSENE HOUSSAYE.	Voyage à Venise, III. 146
LORD PILGRIM.	Le Ville des Tulipes. 153
***.	Le Supplice d'Helène Gillet. 157
JULES JANIN	Les Mariages se font dans le Ciel. 161
JULES SANDEAU.	Le Concert pour les pauvres. 171

	Pages.
LORD PILGRIM.	Les Trois Amoureux de la Marquise, V. 188
LORD PILGRIM.	Les Trois Amoureux de la Marquise, VI. 193
ALPHONSE ESQUIROS	Une Saignée. 210
THÉOPHILE GAUTIER.	La Cafetière. 212
* * *	Les Sentiers perdus 217
ARSENÈ HOUSSAYE.	Voyage à Venise, IV. 220
LORD PILGRIM.	Les Trois Amoureux de la Marquise, VII. 225
COMTESSE DASH.	La Margrave, I. 244
* * *	Ci-Git Aurore. 257
JULES SANDEAU.	Vingt-Quatre heures à Rome. 258
COMTESSE DASH.	La Margrave, II. 266
ARSÈNE HOUSSAYE.	Voyage à Venise, V. 270
KÉRATRY.	Pauvre Flavien. 273
* * *	Spa et Ems. 285
* * *	Une Cause célèbre. 289
* * *	Marion Delorme. 292
LORD PILGRIM.	Vadé. 296
ARSÈNE HOUSSAYE.	Un Vieux Romain. 305
A. DE LAMARTINE.	Visions dans l'Avenir. 314
* * *	Une Conversion miraculeuse 315
ÉTIENNE BEQUET.	Le Mouchoir bleu. 316
DE BALZAC.	Le Refus. 318
EUGÈNE SUE.	Les Mœurs d'hier. 324
LORD PILGRIM.	Les Trois Amoureux de la Marquise, VIII. 334
ALPHONSE ESQUIROS.	Critique. Poésies d'Arsène Houssaye. 348
* * *	Monsieur Chut. 350
ARSÈNE HOUSSAYE.	Sophie Arnould. 353
DELAAGE.	Le Magnétisme. 358
LORD PILGRIM.	Les Trois Amoureux de la Marquise, IX. 360
SAINTE-BEUVE.	Madame Récamier. 372
* * *	Dialogues des Morts sur les Vivants. 378





Un jour de chasse, Napoléon se reposa dans le parc de Saint-Cloud pour se regarder passer dans la vie.

— Seul, dit-il avec fierté et avec tristesse. Tout le génie de mon temps c'est la pointe d'une épée. Je n'ai que des soldats autour de moi. Je suis un

grand homme, mais je ne ferai pas un grand siècle, car la guerre détruit et ne crée pas. Quand je ne serai plus là, l'histoire viendra qui ne récoltera pour toute moisson que l'herbe du tombeau.

— Quoi! poursuivit-il en s'animant, pas un

poète! pas un peintre! pas un sculpteur! Quoi! j'aurai fait la conquête du monde, j'aurai réveillé l'esprit des Pyramides, j'aurai renoué la chaîne d'or des Césars sans qu'il se lève un homme de ma taille pour me comprendre! Louis XIV n'a eu qu'à passer le Rhin pour être le grand roi d'un grand siècle, parce qu'il avait pour contemporains un Corneille, un Lesueur, un Molière, un Turenne, tout un olympé de demi-dieux; moi, j'ai passé la mer, et je n'ai qu'une cour de soldats! — Châteaubriand? un poète en prose, un autre Marmontel. — David? un Romain dépaycé? — Moreau? un traître.

Napoléon vit passer une à une toutes les figures rayonnantes de son temps.

— Non, dit-il, ce n'est pas là le cortège d'un empereur.

Après un silence, il continua :

— Mais moi-même, suis-je un grand homme? ne suis-je pas seulement le jouet d'une destinée hautement capricieuse? L'histoire taillera-t-elle ma figure dans le marbre ou dans le plâtre? Ah! si je savais ce que l'avenir me réserve.

L'empereur regarda dans le lointain comme s'il allait pouvoir lire la langue inconnue de Celui qui seul est grand.

— J'ai vu, dit-il tout à coup avec effroi, — j'ai vu.

Il avait vu un rocher battu par les vagues, une colonne de bronze et une mer rouge.

— La mer rouge, murmura-t-il, est-ce un Bonaparte qui s'embarquera sur la tempête et commandera aux flots.

Il vit voler sur la mer un aigle qui portait le rameau sacré.

X.

LE CACHET ROUGE.

A une centaine de pas, je vins à distinguer clairement une petite charrette de bois blanc, couverte de trois cercles et d'une toile cirée noire. Cela ressemblait à un petit berceau posé sur deux roues. Les roues s'embourbaient jusqu'à l'essieu; un petit mulet qui les tirait était péniblement conduit par un homme à pied qui tenait la bride. Je m'approchai de lui et le considérai attentivement.

C'était un homme d'environ cinquante ans, à moustaches blanches, fort et grand, le dos voûté à la manière des vieux officiers d'infanterie qui ont porté le sac. Il en avait l'uniforme, et l'on entrevoyait une épaulette de chef de bataillon sous un petit manteau bleu court et usé. Il avait un visage endurci, mais bon, comme à l'armée il y en a tant. Il me regarda de côté sous ses gros sourcils noirs, et tira lestement de sa charrette un fusil qu'il arma, en passant de l'autre côté de son mulet, dont il se faisait un rempart. Ayant vu sa cocarde blanche, je me contentai de montrer la manche de mon habit rouge, et il remit son fusil dans la charrette, en disant :

— Ah! c'est différent, je vous prenais pour un

de ces lapins qui courent après nous. Voulez-vous boire la goutte?

— Volontiers, dis-je en m'approchant, il y a vingt-quatre heures que je n'ai bu.

Il avait à son cou une noix de coco, très bien sculptée, arrangée en flacon, avec un goulot d'argent, et dont il semblait tirer assez de vanité. Il me la passa, et j'y bus un peu de mauvais vin blanc avec beaucoup de plaisir; je lui rendis le coco.

— A la santé du roi, dit-il en buvant, il m'a fait officier de la Légion d'honneur, il est juste que je le suive jusqu'à la frontière. Par exemple, comme je n'ai que mon épaulette pour vivre, je reprendrai mon bataillon après, c'est mon devoir.

En parlant ainsi comme à lui-même, il remit en marche son petit mulet, en disant que nous n'avions pas de temps à perdre; et comme j'étais de son avis, je me remis en chemin à deux pas de lui. Je le regardais toujours sans questionner, n'ayant jamais aimé la bavarde indiscretion assez fréquente parmi nous.

Nous allâmes sans rien dire durant un quart

de lieue environ. Comme il s'arrêtaït alors pour faire reposer son pauvre petit mulet, qui me faisait peine à voir, je m'arrêtai aussi et je tâchai d'exprimer l'eau qui remplissait mes bottes à l'écuyère, comme deux réservoirs où j'aurais eu les jambes trempées.

Vos bottes commencent à vous tenir aux pieds, dit-il. — Il y a quatre nuits que je ne les ai quittées, lui dis-je. — Bah! dans huit jours vous n'y penserez plus, reprit-il avec sa voix enrouée; c'est quelque chose que d'être seul, allez, dans des temps comme ceux où nous vivons. Savez-vous ce que j'ai là-dedans? — Non, lui dis-je. — C'est une femme. — Je dis : Ah! — sans trop d'étonnement, et je me remis en marche tranquillement, au pas. Il me suivit. — Cette mauvaise brouette-là ne m'a pas coûté bien cher, reprit-il, ni le mulet non plus; mais c'est tout ce qu'il me faut, quoique ce chemin là soit un *ruban de queue* un peu long.

Je lui offris de monter mon cheval quand il serait fatigué; et comme je ne lui parlais que gravement et avec simplicité de son équipage, dont il craignait le ridicule, il se mit à son aise tout à coup, et, s'approchant de mon étrier, me frappa sur le genou en me disant : — Eh bien, vous êtes un bon enfant, quoique dans les Rouges.

Je sentis, dans son accent amer, en désignant ainsi les quatre Compagnies-Rouges, combien de préventions haineuses avaient données à l'armée le luxe et les grades de ces corps d'officiers.

— Cependant, ajouta-t-il, je n'accepterai pas votre offre, vu que je ne sais pas monter à cheval, et que ce n'est pas mon affaire, à moi. — Mais, commandant, les officiers supérieurs comme vous y sont obligés. — Bah! une fois par an, à l'inspection, et encore sur un cheval de louage. Moi, j'ai toujours été marin, et depuis fantassin; je ne connais pas l'équitation.

Il fit vingt pas en me regardant de côté de temps à autre, comme s'attendant à une question; et comme il ne venait par un mot, il poursuivit : — Vous n'êtes pas curieux, par exemple! cela devrait vous étonner, ce que je dis là. — Je m'étonne bien peu, dis-je. — Oh! cependant si je vous contais comment j'ai quitté la mer, nous verrions. — Eh bien, repris-je, pourquoi n'essayez-vous pas? cela vous réchauffera, et cela me fera oublier que la pluie m'entre dans le dos et ne s'arrête qu'à mes talons.

Le bon chef de bataillon s'appréta solennellement à parler, avec un plaisir d'enfant. Il rajusta sur sa tête le schako couvert de toile cirée, et il donna ce coup d'épaule que personne ne peut se représenter s'il n'a servi dans l'infanterie, ce coup d'épaule que donne le soldat à son sac pour le

hausser et alléger un moment son poids; c'est une habitude du soldat qui, lorsqu'il devient officier, devient un tic. Après ce geste convulsif, il but encore un peu de vin dans son coco, donna un coup de pied d'encouragement dans le ventre du petit mulet, et commença.

— Vous saurez d'abord, mon enfant, que je suis né à Brest; j'ai commencé par être enfant de troupe, gagnant ma demi-ration et mon demi-prêt dès l'âge de neuf ans, mon père étant soldat aux gardes. Mais comme j'aimais la mer, une belle nuit, pendant que j'étais en congé à Brest, je me cachai à fond de cale d'un bâtiment marchand qui partait pour les Indes; on ne m'aperçut qu'en pleine mer, et le capitaine aima mieux me faire mousser que de me jeter à l'eau. Quand vint la Révolution, j'avais fait du chemin, et j'étais à mon tour devenu capitaine d'un petit bâtiment marchand assez propre, ayant écumé la mer quinze ans. Comme l'ex-marine royale, vieille bonne marine, ma foi! se trouva tout à coup dépeuplée d'officiers, on prit des capitaines dans la marine marchande. J'avais eu quelques affaires de filibustiers que je pourrai vous dire plus tard : on me donna le commandement d'un brick de guerre nommé *le Marat*.

Le 28 fructidor 1797, je reçus ordre d'appareiller pour Cayenne. Je devais y conduire soixante soldats et un *déporté* qui restait des cent quatre-vingt-treize que la frégate *la Decade* avait pris à bord quelques jours avant. J'avais ordre de traiter cet individu avec ménagement; et la première lettre du Directoire en renfermait une seconde, scellée de trois cachets rouges, au milieu desquels il y en avait un démesuré. J'avais défense d'ouvrir cette lettre avant le premier degré de latitude nord, du vingt-sept au vingt-huitième de longitude, c'est-à-dire, près de passer la ligne.

Cette grande lettre avait une figure toute particulière. Elle était longue, et fermée de si près que je ne pus rien lire entre les angles ni à travers l'enveloppe. Je ne suis pas superstitieux, mais elle me fit peur, cette lettre. Je la mis dans ma chambre, sous le verre d'une mauvaise petite pendule anglaise clouée au-dessus de mon lit. Ce lit-là était un vrai lit de marin, comme vous savez qu'ils sont. Mais je ne sais, moi, ce que je dis; vous avez tout au plus seize ans, vous ne pouvez pas avoir vu ça.

La chambre d'une reine ne peut pas être aussi proprement rangée que celle d'un marin, soit dit sans vouloir nous vanter. Chaque chose a sa petite place et son petit clou. Rien ne remue. Le bâtiment peut rouler tant qu'il veut sans rien déranger. Les meubles sont faits selon la forme du vaisseau et de la petite chambre qu'on a. Mon lit

était un coffre. Quand on l'ouvrait, j'y couchais; quand on le fermait, c'était mon sofa et j'y fumais ma pipe. Quelquefois c'était ma table, alors on s'asseyait sur deux petits tonneaux qui étaient dans la chambre. Mon parquet était ciré et frotté comme de l'acajou, et brillant comme un bijou; un vrai miroir! Oh! c'était une jolie petite chambre! Et mon brick avait bien son prix aussi. On s'y amusait souvent d'une fière façon, et le voyage commença cette fois assez agréablement, si ce n'était... Mais n'anticipons pas.

Nous avions un joli vent nord-nord-ouest, et j'étais occupé à mettre cette lettre sous le verre de ma pendule, quand mon *déporté* entra dans ma chambre; il tenait par la main une belle petite de dix-sept ans environ. Lui me dit qu'il en avait dix-neuf; beau garçon, quoique un peu pâle, et trop blanc pour un homme. C'était un homme cependant, et un homme qui se comporta dans l'occasion mieux que bien des anciens n'auraient fait; vous allez le voir. Il tenait sa petite femme sous le bras; elle était fraîche et gaie comme un enfant. Ils avaient l'air de deux tourtereaux. Ça me faisait plaisir à voir, moi. Je leur dis :

— Eh bien! mes enfants, vous venez faire visite au vieux capitaine; c'est gentil à vous. Je vous ennuie un peu loin; mais tant mieux, nous aurons le temps de nous connaître. Je suis fâché de recevoir madame sans mon habit; mais c'est que je cloue là-haut cette grande coquine de lettre. Si vous vouliez m'aider un peu?

Ça faisait vraiment de beaux petits enfants. Le petit mari prit le marteau, et la petite femme les clous, et ils me les passaient à mesure que je les demandais; et elle me disait : *à droite! à gauche! capitaine!* tout en riant, parce que le langage faisait balloter ma pendule. Je l'entends encore d'ici avec sa petite voix : *à gauche! à droite! capitaine!* Elle se moquait de moi. — Ah! je dis, petite méchante, je vous ferai gronder par votre mari, allez. — Alors elle lui serra au cou et l'embrassa. Ils étaient vraiment gentils, et la connaissance se fit comme ça. Nous fûmes tout de suite bons amis.

Ce fut aussi une jolie traversée. J'eus toujours un temps fait exprès. Comme je n'avais jamais eu que des visages noirs à mon bord, je faisais venir à ma table, tous les jours, mes deux petits amoureux. Cela m'égayait. Quand nous avions mangé le biscuit et le poisson, la petite femme et son mari restaient à se regarder comme s'ils ne s'étaient jamais vus. Alors je me mettais à rire de tout mon cœur et je me moquais d'eux. Ils riaient aussi avec moi. Vous auriez ri de nous voir comme trois imbéciles, ne sachant pas ce que nous avions. C'est que c'était vraiment plaisant de les voir s'aimer comme ça. Ils se trouvaient bien partout; ils

trouvaient bon tout ce qu'on leur donnait. Cependant ils étaient à la ration comme nous tous; j'y ajoutais seulement un peu d'eau-de-vie suédoise quand ils dinaient avec moi, mais un petit verre, pour tenir mon rang. Ils couchaient dans un hamac, où le vaisseau les roulait comme deux poires que j'ai là dans mon mouchoir mouillé. Ils étaient alertes et contents. Je faisais comme vous, je ne questionnais pas. Qu'avais-je besoin de savoir leur nom et leurs affaires, moi, passeur d'eau? Je les portais de l'autre côté de la mer, comme j'aurais porté deux oiseaux de paradis.

J'avais fini, après un mois, par les regarder comme mes enfants. Tout le jour, quand je les appelais, ils venaient s'asseoir auprès de moi. Le jeune homme écrivait sur ma table, c'est-à-dire sur mon lit, et quand je voulais il m'aidait à faire *mon point* : il le sut bientôt faire aussi bien que moi; j'en étais quelquefois tout interdit. La jeune femme s'asseyait sur un petit baril et se mettait à coudre.

Un jour qu'ils étaient posés comme cela, je leur dis : — Savez-vous, mes petits amis, que nous faisons un tableau de famille comme vous voilà? Je ne veux pas vous interroger, mais probablement vous n'avez pas plus d'argent qu'il ne vous en faut, et vous êtes joliment délicats tous deux pour bêcher et piocher comme font les *déportés* à Cayenne. C'est un vilain pays, de tout mon cœur, je vous le dis; mais moi, qui suis une vieille peau de loup desséchée au soleil, j'y vivrais comme un seigneur. Si vous aviez, comme il me semble (sans vouloir vous interroger), tant soit peu d'amitié pour moi, je quitterais assez volontiers mon vieux brick, qui n'est qu'un sabot à présent, et je m'établirais là avec vous, si cela vous convient. Moi, je n'ai pas plus de famille qu'un chien, cela m'ennuie; vous me feriez une petite société. Je vous aiderais à bien des choses; et j'ai amassé une bonne pacotille de contrebande assez honnête, dont nous vivrions, et que je vous laisserais lorsque je viendrais à tourner l'œil, comme on dit poliment.

Ils restèrent tout ébahis à se regarder, ayant l'air de croire que je ne disais pas vrai; et la petite courut, comme elle faisait toujours, se jeter au cou de l'autre, et s'asseoir sur ses genoux, toute rouge et en pleurant. Il la serra bien fort dans ses bras, et je vis aussi des larmes dans ses yeux; il me tendit la main et devint plus pâle qu'à l'ordinaire. Elle lui parlait bas, et ses grands cheveux blonds s'en allèrent sur son épaule; son chignon s'était défilé, comme un câble qui se déroule tout à coup, parce qu'elle était vive comme un poisson; ces cheveux-là, si vous les aviez vus! c'était comme de l'or. Comme ils continuaient à se parler bas, le jeune homme lui baisant le front

de temps en temps, et elle pleurant, cela m'impatienta.

— Eh bien! ça vous va-t-il? leur dis-je, à la fin.

— Mais... mais, capitaine, vous êtes bien bon, dit le mari; mais c'est que... vous ne pouvez pas vivre avec des *déportés*, et.... Il baissa les yeux.

— Moi, dis-je, je ne sais pas ce que vous avez fait pour être déporté, mais vous me direz ça un jour, ou pas du tout, si vous voulez. Vous ne m'avez pas l'air d'avoir la conscience bien lourde, et je suis sûr que j'en ai fait bien d'autres que vous dans ma vie, allez, pauvres innocents. Par exemple, tant que vous serez sous ma garde, je ne vous lâcherai pas, il ne faut pas vous y attendre; je vous couperais plutôt le cou comme à deux pigeons. Mais une fois l'épaulette de côté, je ne connais plus ni amiral ni rien du tout.

— C'est que, reprit-il en secouant tristement sa tête brune, quoique un peu poudrée, comme ça se faisait encore à l'époque, c'est que je crois qu'il serait dangereux pour vous, capitaine, d'avoir l'air de nous connaître. Nous rions parce que nous sommes jeunes; nous avons l'air heureux, parce que nous nous aimons, mais j'ai de vilains moments quand je pense à l'avenir, et je ne sais pas ce que deviendra ma pauvre Laure.

Il serra de nouveau la tête de la jeune femme sur sa poitrine.

— C'était bien là ce que je devais dire au capitaine; n'est-ce pas, mon enfant, que vous auriez dit la même chose?

Je pris ma pipé et je me levai, parce que je commençais à me sentir les yeux un peu mouillés, et que ça ne me va pas, à moi.

— Allons! allons! dis-je, ça s'éclaircira par la suite. Si le tabac incommode madame, son absence est nécessaire.

Elle se leva, le visage tout en feu et tout humide de larmes, comme un enfant qu'on a grondé.

— D'ailleurs, me dit-elle en regardant ma pendule, vous n'y pensez pas, vous autres; et la lettre!

Je sentis quelque chose qui me fit de l'effet. J'eus comme une douleur aux cheveux quand elle me dit cela.

— Pardieu! je n'y pensais plus, moi, dis-je. Ah! par exemple, voilà une belle affaire! Si nous avions passé le premier degré de latitude nord, il ne me resterait plus qu'à me jeter à l'eau. — Faut-il que j'aie du bonheur, pour que cette enfant-là m'ait rappelé la grande coquine de lettre!

Je regardai vite ma carte marine, et quand je vis que nous en avions encore pour une semaine au moins, j'eus la tête soulagée, mais pas le cœur, sans savoir pourquoi.

— C'est que le Directoire ne badine pas pour l'article obéissance, dis-je. Allons, je suis au cou-

rant cette fois-ci encore. Le temps a filé si vite, que j'avais tout à fait oublié cela.

Eh bien! monsieur, nous restâmes tous trois le nez en l'air à regarder cette lettre, comme si elle allait nous parler. Ce qui me frappa beaucoup, c'est que le soleil, qui glissait par la claire-voie, éclairait le verre de la pendule et faisait paraître le grand cachet rouge, et comme les traits d'un visage au milieu du feu.

— Ne dirait-on pas que les yeux lui sortent de la tête? leur dis-je pour les amuser.

— Oh! mon ami, dit la jeune femme, cela ressemble à des taches de sang.

— Bah! bah! dit son mari en la prenant sous le bras, vous vous trompez, Laure; cela ressemble au billet de *faire part* d'un mariage. Venez vous reposer, venez; pourquoi cette lettre vous occupe-t-elle?

Ils se sauvèrent comme si un revenant les avait suivis, et montèrent sur le pont. Je restai seul avec cette grande lettre, et je me souvins qu'en fumant ma pipe je la regardais toujours, comme si ses yeux rouges avaient attaché les miens, en les humanant comme font des yeux de serpent. Sa grande figure pâle, son troisième cachet, plus grand que les yeux, tout ouvert, tout béant comme une gueule de loup...., cela me mit de mauvaise humeur; je pris mon habit et je l'accrochai à la pendule, pour ne plus voir ni l'heure ni la chienne de lettre.

J'allai achever ma pipe sur le pont. J'y restai jusqu'à la nuit.

Nous étions alors à la hauteur des îles du *Cap-Vert*. Le *Marat* filait, vent en poupe, ses dix nœuds sans se gêner. La nuit était la plus belle que j'aie vue de ma vie près du tropique. La lune se levait à l'horizon, large comme un soleil; la mer la coupait en deux, et devenait toute blanche comme une nappe de neige couverte de petits diamants. Je regardais cela en fumant, assis sur mon banc. L'officier de quart et les matelots ne disaient rien et regardaient comme moi l'ombre du brick sur l'eau. J'étais content de ne rien entendre. J'aime le silence et l'ordre, moi. J'avais entendu tous les bruits et tous les feux. J'entrevis cependant une petite ligne rouge presque sous mes pieds. Je me serais bien mis en colère tout de suite, mais comme c'était chez mes petits *déportés*, je voulus m'assurer de ce qu'on faisait avant de me fâcher. Je n'eus que la peine de me baisser, je pus voir, par le grand panneau, dans la petite chambre, et je regardai.

La jeune femme était à genoux et faisait ses prières. Il y avait une petite lampe qui l'éclairait. Elle était en chemise; je voyais d'en haut ses épaules nues, ses petits pieds nus, et ses grands

cheveux blonds tout épars. Je pensai à me retirer, mais je me dis : Bah ! un vieux soldat, qu'est-ce que ça fait ? Et je restai à voir.

Son mari était assis sur une petite malle, la tête sur ses mains, et la regardant prier. Elle leva la tête en haut comme au ciel, et je vis ses grands yeux bleus mouillés comme ceux d'une Madeleine. Pendant qu'elle priait, il prenait le bout de ses longs cheveux et les baisait sans faire de bruit. Quand elle eut fini, elle fit un signe de croix en souriant avec l'air d'aller au paradis. Je vis qu'il faisait comme elle un signe de croix, mais comme s'il en avait honte. Au fait, pour un homme c'est singulier.

Elle se leva debout, l'embrassa, et s'étendit la première dans son hamac, où il la jeta sans rien dire, comme on couche un enfant dans une balançoire. Il faisait une chaleur étouffante : elle se sentait bercée avec plaisir par le mouvement du navire et paraissait déjà commencer à s'endormir. Ses petits pieds blancs étaient croisés et élevés au niveau de sa tête, et tout son corps enveloppé de sa longue chemise blanche. C'était un amour, quoi !

— Mon ami, dit-elle en dormant à moitié, n'avez-vous pas sommeil ? Il est bien tard, sais-tu ?

Il resta toujours le front sur ses mains sans répondre. Cela l'inquiéta un peu, la bonne petite, et elle passa sa jolie tête hors du hamac, comme un oiseau hors de son nid, et le regarda la bouche entr'ouverte, n'osant plus parler.

Enfin il lui dit :

— Eh ! ma chère Laure, à mesure que nous avançons vers l'Amérique, je ne puis m'empêcher de devenir plus triste. Je ne sais pourquoi, il me paraît que le temps le plus heureux de notre vie aura été celui de la traversée.

— Cela me semble aussi, dit-elle ; je voudrais n'arriver jamais.

Il la regarda en joignant les mains avec un transport que vous ne pouvez pas vous figurer.

— Et cependant, mon ange, vous pleurez toujours en priant Dieu, dit-il ; cela m'afflige beaucoup, parce que je sais bien ceux à qui vous pensez, et je crois que vous avez regret de ce que vous avez fait.

— Moi, du regret ! dit-elle avec un air bien peiné ; moi, du regret de l'avoir suivi, mon ami ! Crois-tu que, pour l'avoir appartenu si peu, je l'aie moins aimé ? N'est-on pas une femme, ne sait-on pas ses devoirs à dix-sept ans ? Ma mère et mes sœurs n'ont-elles pas dit que c'était mon devoir de vous suivre à la Guiane ? N'ont-elles pas dit que je ne faisais là rien de surprenant ? Je m'étonne seulement que vous en ayez été touché, mon ami ; tout cela est naturel. Et à présent je ne

sais comment vous pouvez croire que je regrette rien, quand je suis avec vous pour vous aider à vivre, ou pour mourir avec vous si vous mourez.

Elle disait tout ça d'une voix si douce qu'on aurait cru que c'était une musique. J'en étais tout ému, et je dis : — Bonne petite femme, va !

Le jeune homme se mit à soupirer en frappant du pied et en baisant une jolie main, et un bras nu qu'elle lui tendait :

— Oh ! Laurette, ma Laurette ! disait-il, quand je pense que si nous avions retardé de quatre jours notre mariage, on m'arrêtait seul, et je parlais tout seul ; je ne puis me pardonner.

Alors la belle petite pencha hors du hamac ses deux beaux bras blancs, nus jusqu'aux épaules, et lui caressa le front, les cheveux et les yeux, en lui prenant la tête comme pour l'emporter et le racher dans sa poitrine. Elle sourit comme une enfant, enfin, elle lui dit une quantité de petites choses de femmes, comme moi je n'avais jamais rien entendu de pareil. Elle lui fermait la bouche avec ses doigts pour parler toute seule. Elle disait, en jouant et en prenant ses longs cheveux comme un mouchoir pour lui essuyer les yeux :

— Est-ce que ce n'est pas bien mieux d'avoir avec toi une femme qui t'aime, dis, mon ami ? Je suis bien contente, moi, d'aller à Cayenne ; je verrai des sauvages, des cocotiers comme ceux de Paul et Virginie, n'est-ce pas ? Nous planterons chacun le nôtre. Nous verrons qui sera le meilleur jardinier. Nous nous ferons une petite case pour nous deux. Je travaillerai toute la journée et toute la nuit, si tu veux. Je suis forte ; tiens, regarde mes bras ; — tiens, je pourrais presque te soulever. Ne te moque pas de moi ; je sais très bien broder, d'ailleurs ; et n'y a-t-il pas une ville quelque part par-là où il faille des brodeuses ? Je donnerai des leçons de dessin et de musique, si l'on veut aussi ; et si l'on y sait lire, tu écriras, toi.

Je me souviens que le pauvre garçon fut si désespéré qu'il jeta un grand cri lorsqu'elle dit cela.

— Écrire ! — criait-il, — écrire !

Et il se prit la main droite avec la gauche en la serrant au poignet.

— Ah ! écrire ! pourquoi ai-je jamais su écrire ! Écrire ! mais c'est le métier d'un fou !... — J'ai eu à leur liberté de la presse ! — Où avais-je l'esprit ? Eh ! pourquoi faire ? pour imprimer cinq ou six pauvres idées assez médiocres, lues seulement par ceux qui les aiment, jetées au feu par ceux qui les haïssent, ne servant à rien qu'à nous faire persécuter ! Moi, encore passe ; mais toi, bel ange, devenue femme depuis quatre jours à peine !

qu'avais-tu fait? Explique-moi, je te prie, comment je t'ai permis d'être bonne à ce point de me suivre ici? Sais-tu seulement où tu es, pauvre petite? Et où tu vas, le sais-tu? Bientôt, mon enfant, vous serez à seize cents lieues de votre mère et de vos sœurs... et pour moi! tout cela pour moi!

Elle cacha sa tête un moment dans le hamac, et moi d'en haut je vis qu'elle pleurait; mais lui d'en bas ne voyait pas son visage; et quand elle le sortit de la toile, c'était en souriant pour lui donner de la gaieté.

— An fait, nous ne sommes pas riches à présent, dit-elle en riant aux éclats; tiens, regarde ma bourse, je n'ai plus qu'un louis tout seul. Et toi?

Il se mit à rire aussi comme un enfant :

— Ma foi, moi, j'avais encore un écu; mais je l'ai donné au petit garçon qui a porté la malle.

— Ah, bah! qu'est-ce que ça fait? dit-elle en faisant claquer ses petits doigts blancs comme des castagnettes; on n'est jamais plus gai que lorsqu'on n'a rien; et n'ai-je pas en réserve les deux bagues de diamant que ma mère m'a données? cela est bon partout et pour tout, n'est-ce pas? Quand tu voudras, nous les vendrons. D'ailleurs, je crois que le bonhomme de capitaine ne dit pas toutes ses bonnes intentions pour nous, et qu'il sait bien ce qu'il y a dans la lettre. C'est sûrement une recommandation pour nous au gouverneur de Cayenne.

— Pent-être, dit-il; qui sait?

— N'est-ce pas? reprit sa petite femme: tu es si bon que je suis sûre que le gouvernement t'a exilé pour un peu de temps, mais ne t'en veut pas.

Elle avait dit ça si bien! m'appelant le bonhomme de capitaine, que j'en fus tout remué et tout attendri, et je me réjouis même, dans le cœur, de ce qu'elle avait peut-être deviné juste. Ils commencèrent encore à s'embrasser; je frappai du pied vivement sur le pont pour les faire finir.

Je leur criai :

— Eh! dites donc, mes petits amis! on a l'ordre d'éteindre tous les feux du bâtiment. Soufflez-moi votre lampe, s'il vous plaît.

Ils soufflèrent la lampe, et je les entendis rire en jasant tout bas dans l'ombre comme des écoblans. Je me remis à me promener seul sur mon tillac en fumant ma pipe. Toutes les étoiles du tropique étaient à leur poste, larges comme des petites lunes. Je les regardai en respirant un air qui sentait frais et bon.

Je me disais que certainement ces bons petits avaient deviné la vérité, et j'en étais tout ragailardi. Il y avait bien à parier qu'un des cinq directeurs s'était ravisé, et me les recommandant;

je ne m'expliquais pas bien pourquoi, parce qu'il y a des affaires d'État que je n'ai jamais comprises, moi; mais enfin je croyais cela, et, sans savoir pourquoi, j'étais content.

Je descendis dans ma chambre, et j'allai regarder la lettre sous mon vieil uniforme. Elle avait une autre figure; il me sembla qu'elle riait, et ses cachets paraissaient couleur de rose. Je ne doutai plus de sa bonté, et je lui fis un petit signe d'amitié.

Malgré cela, je remis mon habit dessus; elle m'ennuyait.

Nous ne pensâmes plus du tout à la regarder pendant quelques jours, et nous étions gais; mais quand nous approchâmes du premier degré de latitude, nous commençâmes à ne plus parler.

Un beau matin je m'éveillai assez étonné de ne sentir aucun mouvement dans le bâtiment. A vrai dire, je ne dors jamais que d'un œil, comme on dit, et le ronlis me manquant, j'ouvris les deux yeux. Nous étions tombés dans un calme plat, et c'était sous le 1^o de latitude nord, au 27^o de longitude. Je mis le nez sur le pont : la mer était lisse comme une jatte d'huile; toutes les voiles ouvertes tombaient collées aux mâts comme des ballons vides. Je dis tout de suite : — J'aurai le temps de le lire, va! en regardant de travers du côté de la lettre. — J'attendis jusqu'au soir, au coucher du soleil. Cependant il fallait bien en venir là : j'ouvris la pendule, et j'en tirai vivement l'ordre cacheté. — Eh bien! mon cher, je le tenais à la main depuis un quart d'heure que je ne pouvais pas encore le lire. Enfin je me dis : — C'est par trop fort! et je brisai les trois cachets d'un coup de pouce, et le grand cachet rouge je le broyai en poussière. — Après avoir lu, je me frottai les yeux croyant m'être trompé.

Je relus la lettre tout entière; je la relus encore; je recommençai en la prenant par la dernière ligne, et remontant à la première. Je n'y croyais pas. Mes jambes flageolaient un peu sous moi, je m'assis; j'avais un certain tremblement sur la peau du visage; je me frottai un peu les joues avec du rhum, je m'en mis dans le creux des mains : je me faisais pitié à moi-même d'être si bête que cela; mais ce fut l'affaire d'un moment; je montai prendre l'air.

Laurette était ce jour-là si jolie que je ne voulus pas m'approcher d'elle : elle avait une petite robe blanche toute simple, les bras nus jusqu'au cou, et ses grands cheveux tombants comme elle les portait toujours. Elle s'amusait à tremper dans la mer son autre robe au bout d'une corde, et riait en cherchant à arrêter les goémons, plantes marines semblables à des grappes de raisin, et qui flottent sur les eaux des tropiques.

— Viens donc voir les raisins! viens donc vite! ceps ployaient sous le poids d'une riche vendange ;
criait-elle; ça me rappelle cette belle promenade | et son ami s'appuyait sur elle, et se penchait, et
en pleine campagne que nous fîmes après les | ne regardait pas l'eau, parce qu'il la regardait
noces avec ton oncle. Ah! que de joie perdue! Les | d'un air tout attendri.



Je fis signe à ce jeune homme de venir me parler sur le gaillard d'arrière. Elle se retourna. Je ne sais quelle figure j'avais, mais elle laissa tomber sa corde; elle le prit violemment par le bras, et lui dit :

— Oh! n'y va pas, il est tout pâle.

Cela se pouvait bien; il y avait de quoi pâlir. Il vint cependant près de moi sur le gaillard; elle nous regardait, appuyée contre le grand mât. Nous nous promenâmes longtemps de long en large sans rien dire. Je fumais un cigare que je trouvai amer, et je le crachai dans l'eau. Il me suivait de l'œil; je lui pris le bras; j'étouffais, ma foi! ma parole d'honneur! j'étouffais.

— Ah ça! lui dis-je enfin, contez-moi donc, mon petit ami, contez-moi un peu votre histoire. Que diable avez-vous donc fait à ces chiens d'avocats qui sont là comme cinq morceaux de roi? il paraît qu'ils vous en veulent fièrement! C'est drôle!

Il haussa les épaules en penchant la tête (avec un air si doux, le pauvre garçon!), et me dit :
— O mon Dieu! capitaine, pas grand'chose, allez: trois couplets de vaudeville sur le Directoire, voilà tout.

— Pas possible! dis-je.

— O mon Dieu si! Les couplets n'étaient même pas trop bons. J'ai été arrêté le 15 fructidor et conduit à la Force; jugé le 16, et condamné à mort d'abord, et puis à la déportation par bienveillance.

— C'est drôle! dis-je. Les Directeurs sont des camarades bien susceptibles; car cette lettre que vous savez me donne l'ordre de vous fusiller.

Il ne répondit pas, et sourit en faisant une assez bonne contenance pour un jeune homme de dix-neuf ans. Il regarda seulement sa femme, et s'essuya le front, d'où tombaient des gouttes de sueur. J'en avais autant au moins sur la figure, moi, et d'autres gouttes aux yeux.

Je repris :

— Il paraît que ces citoyens-là n'ont pas voulu faire votre affaire sur terre, ils ont pensé qu'ici ça ne paraîtrait pas tant. Mais pour moi c'est fort triste ; car vous avez beau être un bon enfant, je ne peux pas m'en dispenser : l'arrêt de mort est là en règle, et l'ordre d'exécution signé, paraphé, scellé ; il n'y manque rien.

Il me salua très poliment en rougissant.

— Je ne demande rien, capitaine, dit-il avec une voix aussi douce que de coutume, je serais désolé de vous faire manquer à vos devoirs. Je voudrais seulement parler un peu à Laure, et vous prier de la protéger dans le cas où elle me survivrait, ce que je ne crois pas.

— Oh ! pour cela, c'est juste, lui dis-je, mon garçon ; si cela ne vous déplaît pas, je la conduirai à sa famille à mon retour en France, et je ne la quitterai que quand elle ne voudra plus me voir. Mais, à mon sens, vous pouvez vous flatter qu'elle ne reviendra pas de ce coup-là ; pauvre petite femme !

Il me prit les deux mains, les serra et me dit : — Mon brave capitaine, vous souffrez plus que moi de ce qui vous reste à faire, je le sens bien ; mais qu'y pouvons-nous ? Je compte sur vous pour lui conserver le peu qui m'appartient, pour la protéger, pour veiller à ce qu'elle reçoive ce que sa vieille mère pourrait lui laisser, n'est-ce pas ? pour garantir sa vie, son honneur, n'est-ce pas ? et aussi pour qu'on ménage toujours sa santé. — Tenez, ajoutez-lui plus bas, j'ai à vous dire qu'elle est très délicate ; elle a souvent la poitrine affectée jusqu'à s'évanouir plusieurs fois par jour ; il faut qu'elle se couvre bien toujours. Enfin vous remplacerez son père, sa mère et moi autant que possible, n'est-il pas vrai ? Si elle pouvait conserver les bagues que sa mère lui a données, cela me ferait bien plaisir. Mais si on a besoin de les vendre pour elle, il le faudra bien. Ma pauvre Laurette ! voyez comme elle est belle !

Comme ça commençait à devenir par trop tendre, cela m'ennuya, et je me mis à froncer le sourcil ; je lui avais parlé d'un air gai pour ne pas m'affaiblir ; mais je n'y tenais plus :

— Enfin, suffit, lui dis-je, entre braves gens on s'entend de reste. Allez lui parler, et dépêchons-nous.

Je lui serrai la main en ami ; et comme il ne quittait pas la mienne et me regardait avec un air singulier :

— Ah ça ! si j'ai un conseil à vous donner, ajoutai-je, c'est de ne pas lui parler de ça. Nous arrangerons la chose sans qu'elle s'y attende, ni vous non plus, soyez tranquille ; ça me regarde.

— Ah ! c'est différent, dit-il, je ne savais pas ; cela

vaut mieux en effet. D'ailleurs, les adieux ! les adieux, cela affaiblit

— Oui, oui, lui dis-je, ne soyez pas enfant, ça vaut mieux. Ne l'embrassez pas, mon ami, ne l'embrassez pas, si vous pouvez, ou vous êtes perdu.

Je lui donnai encore une bonne poignée de main, et je le laissai aller. Oh ! c'était dur pour moi tout cela.

Il me parut qu'il gardait, ma foi, bien le secret ; car ils se promenaient, bras dessus bras dessous, pendant un quart d'heure, et ils revinrent, au bord de l'eau, reprendre la corde et la robe qu'un de mes mousses avait repêchées.

La nuit vint tout à coup. C'était le moment que j'avais résolu de prendre. Mais ce moment a duré pour moi jusqu'au jour où nous sommes, et je le trainerai toute ma vie comme un boulet.

.....
Ici le vieux commandant fut forcé de s'arrêter. Je me gardai de parler de peur de détourner ses idées ; il reprit en se frappant la poitrine :

— Ce moment là, je vous le dis, je ne peux pas encore le comprendre. Je sentis la colère me prendre aux cheveux, et en même temps je ne sais quoi me faisait obéir et me poussait en avant. J'appelai les officiers, et je dis à l'un d'eux :

— Allons, un canot à la mer. Puisque à présent nous sommes des bourreaux. Vous y mettrez cette femme, et vous l'emmenerez au large, jusqu'à ce que vous entendiez des coups de fusil. Alors vous reviendrez. — Obéir à un morceau de papier ! car ce n'était que cela enfin ! Il fallait qu'il y eût quelque chose dans l'air qui me poussât. J'entrevis de loin ce jeune homme...., oh ! c'était affreux à voir.... ! s'agenouiller devant sa Laurette, et lui baiser les genoux et les pieds. N'est-ce pas que vous trouvez que j'étais bien malheureux ?

Je criai comme un fou : — Séparez-les, nous sommes tous des scélérats. — Séparez-les.... La pauvre république est un corps mort ! Directeurs, Directoire, c'en est la vermine ! Je quitte la mer ! Je ne crains pas tous vos avocats ; qu'on leur dise ce que je dis, qu'est-ce que ça me fait ? Ah ! je me souciais bien d'eux en effet ! J'aurais voulu les tenir, je les aurais fait fusiller tous les cinq, les coquins ! Oh ! je l'aurais fait ; je me souciais de la vie comme de l'eau qui tombe là, tenez.... Je m'en souciais bien !... une vie comme la mienne... Ah ! bien oui ! pauvre vie...., va.... !

.....
Et la voix du commandant s'éteignit peu à peu et devint aussi incertaine que ses paroles, et il marcha en se mordant les lèvres et en fronçant le sourcil dans une distraction terrible et farouche.

Il avait de petits mouvements convulsifs et donnait à son mulet des coups du fourreau de son épée, comme s'il eût voulu le tuer. Ce qui m'étonna, ce fut de voir la peau jaune de sa figure devenir d'un rouge foncé. Il défit et enl'ouvrit violemment son habit sur la poitrine, la découvrant au vent et à la pluie. Nous continuâmes ainsi à marcher dans un grand silence. Je vis bien qu'il ne parlerait plus de lui-même, et qu'il fallait me résoudre à questionner.

— Je comprends bien, lui dis-je, comme s'il eût fini son histoire, qu'après une aventure aussi cruelle, on prenne son métier en horreur.

— Oh! le métier, êtes-vous fou? me dit-il brusquement, ce n'est pas le métier! Jamais le capitaine d'un bâtiment ne sera obligé d'être un bourreau, sinon quand viendront des gouvernements d'assassins et de voleurs, qui profiteront de l'habitude qu'a un pauvre homme d'obéir aveuglément, d'obéir toujours, d'obéir comme une malheureuse mécanique, malgré son cœur.

En même temps il tira de sa poche un mouchoir rouge dans lequel il se mit à pleurer comme un enfant. Je m'arrêtai un moment comme pour arranger mon étrier, et, restant derrière la charrette, je marchai quelque temps à la suite, sentant qu'il serait humilié si je voyais trop clairement ses larmes abondantes.

J'avais deviné juste, car au bout d'un quart d'heure environ, il vint aussi derrière son pauvre équipage, et me demanda si je n'avais pas de rasoirs dans mon porte-manteau; à quoi je lui répondis simplement que n'ayant pas encore de barbe, cela n'était fort inutile. Mais il n'y tenait pas, c'était pour parler d'autre chose. Je m'aperçus cependant avec plaisir qu'il revenait à son histoire, car il me dit tout à coup :

— Vous n'avez jamais vu de vaisseau de votre vie, n'est-ce pas?

— Je n'en ai vu, dis-je, qu'au Panorama de Paris, et je ne me lie pas beaucoup à la science maritime que j'en ai tirée.

— Vous ne savez pas, par conséquent, ce que c'est que le bossoir?

— Je ne m'en doute pas, dis-je.

— C'est une espèce de terrasse de poutres qui sort de l'avant du navire, et d'où l'on jette l'ancre en mer. Quand on fusille un homme, on le fait placer la ordinairement, ajouta-t-il plus bas.

— Ah! je comprends, parce qu'il tombe de là dans la mer.

Il ne répondit pas, et se mit à décrire toutes les sortes de canots que peut porter un brick, et leur position dans le bâtiment; et puis, sans ordre dans ses idées, il continua son récit avec cet air affecté d'insouciance que de longs services dou-

ment infailliblement, parce qu'il faut montrer à ses inférieurs le mépris du danger, le mépris des hommes, le mépris de la vie, le mépris de la mort, et le mépris de soi-même; et tout cela cache, sous une dure enveloppe, presque toujours une sensibilité profonde. — La dureté de l'homme de guerre est comme un masque de fer sur un noble visage, comme un cachot de pierre qui renferme un prisonnier royal.

— Ces embarcations tiennent six hommes. Ils s'y jetèrent et emportèrent Laure avec eux, sans qu'elle eût le temps de crier et de parler. Oh! voici une chose dont aucun honnête homme ne peut se consoler quand il en est cause. On a beau dire, on n'oublie pas une chose pareille!... Ah! quel temps il fait! — Quel diable m'a poussé à raconter ça! quand je raconte cela je ne peux plus m'arrêter, c'est fini. C'est une histoire qui me grise comme le vin de Juraçon. — Ah! quel temps il fait! mon manteau est traversé.

Je vous parlais, je crois, encore de cette petite Laurette! — La pauvre femme! — Qu'il y a des gens maladroits dans le monde! l'officier fut assez sot pour conduire le canot en avant du brick. Après cela, il est vrai de dire qu'on ne peut pas tout prévoir. Moi, je comptais sur la nuit pour cacher l'affaire, et je ne pensais pas à la lumière des douze fusils faisant feu à la fois. Et ma foi! du canot elle vit son mari tomber à la mer, fusillé.

S'il y a un Dieu là-haut, il sait comment arriva ce que je vais vous dire; moi, je ne le sais pas, mais on l'a vu et entendu comme je vous entends. Au moment du feu, elle porta la main à sa tête comme si une balle l'avait frappée au front, et s'assit dans le canot sans s'évanouir, sans crier, sans parler, et revint au brick quand on voulut et comme on voulut. J'allai à elle, je lui parlai longtemps et le mieux que je pus. Elle avait l'air de m'écouter et me regardait en face, en se frottant le front. Elle ne comprenait pas, et elle avait le front rouge et le visage tout pâle. Elle tremblait de tous ses membres comme ayant peur de tout le monde. Ça lui est resté. Elle est encore de même, la pauvre petite! idiote, ou comme imbécile, ou folle, comme vous voudrez. Jamais on n'en a tiré une parole, si ce n'est quand elle dit qu'on lui ôte ce qu'elle a dans la tête.

De ce moment-là je devins aussi triste qu'elle, et je sentis quelque chose en moi qui me disait : *Reste devant elle jusqu'à la fin de tes jours, et garde-la*; je l'ai fait. Quand je revins en France, je demandai à passer, avec mon grade, dans les troupes de terre, ayant pris la mer en haine, parce que j'y avais jeté du sang innocent. Je cherchai

la famille de Laure. Sa mère était morte. Ses sœurs, à qui je la conduisis folle, n'en voulurent pas, et m'offrirent de la mettre à Charenton. Je leur tournai le dos, et je la gardai avec moi.

Ah! mon Dieu, si vous voulez la voir, mon camarade, il ne tient qu'à vous, tenez! attendez. — Hé! hé! la mule.

Et il arrêta son pauvre mulet, qui me parut charmé que j'eusse fait cette question. En même temps, il souleva la toile cirée de sa petite charrette, comme pour arranger la paille qui la remplissait presque, et je vis quelque chose de bien douloureux. Je vis deux yeux bleus, démesurés de grandeur, admirables de forme, sortant d'une tête pâle, amaigrie et longue, inondée de cheveux blonds, tout plats. Je ne vis, en vérité, que ces deux yeux, qui étaient tout dans cette pauvre femme, car le reste était mort. Son front était rouge; ses joues creuses et blanches avaient des pommettes bleuâtres; elle était accroupie au milieu de la paille, si bien qu'on en voyait à peine sortir ses deux genoux, sur lesquels elle jouait aux dominos toute seule. Elle nous regarda un moment, trembla longtemps, me sourit un peu, et se remit à jouer. Il me parut qu'elle s'appliquait à comprendre comment sa main droite battrait sa main gauche.

— Voyez-vous, il y a un mois qu'elle joue cette partie-là, me dit le chef de bataillon; demain, ce sera peut-être un autre jeu qui durera longtemps. C'est drôle, hein?

En même temps, il se mit à replacer la toile cirée de son shako, que la pluie avait un peu dérangée.

— Pauvre Laurette! dis-je, tu as perdu pour toujours, va.

J'approchai mon cheval de la charrette, et je lui tendis la main; elle me donna la sienne en souriant avec beaucoup de douceur. Je remarquai avec étonnement qu'elle avait à ses longs doigts deux bagues de diamants; je pensai que c'étaient encore les bagues de sa mère, et je me demandai comment la misère les avait laissées là. Pour un monde entier, je n'en aurais pas fait l'observa-

tion au vieux commandant; mais comme il me suivait des yeux, et voyait les miens arrêtés sur les doigts de Laure, il me dit avec un certain air d'orgueil :

— Ce sont d'assez gros diamants, n'est-ce pas? Ils pourraient avoir leur prix dans l'occasion; mais je n'ai pas voulu qu'elle s'en séparât, la pauvre enfant. Quand on y touche, elle pleure, elle ne les quitte pas. Du reste, elle ne se plaint jamais, et elle peut coudre de temps en temps. J'ai tenu parole à son pauvre petit mari, et, en vérité, je ne m'en repens pas. Je ne l'ai jamais quittée, et j'ai dit partout que c'était ma fille qui était folle. On a respecté ça. A l'armée, tout s'arrange mieux qu'on ne le croit à Paris, allez! — Elle a fait toutes les guerres de l'Empereur avec moi, et je l'ai toujours tirée d'affaire. Je la tenais toujours chaudement. Avec de la paille et une petite voiture, ce n'est jamais impossible. Elle avait une tenue assez soignée, et moi, étant chef de bataillon, avec une bonne paie, ma pension de la Légion d'honneur et le mois Napoléon, dont la solde était double, dans le temps, j'étais tout à fait au courant de mon affaire, et elle ne me gênait pas. Au contraire, ses enfantillages faisaient rire quelquefois les officiers du 7^e léger.

Alors il s'approcha d'elle, et lui frappa sur l'épaule, comme il eût fait à son petit mulet.

— Eh bien! ma fille, dis donc, parle donc un peu au lieutenant qui est là; voyons, un petit signe de tête.

Elle se remit à ses dominos.

— Oh! dit-il, c'est qu'elle est un peu farouche aujourd'hui, parce qu'il pleut. Cependant elle ne s'enrhume jamais. Les fous, ça n'est jamais malade; c'est commode de ce côté-là. A la Bérésina et dans toute la retraite de Moscou, elle allait nu-tête. — Allons, ma fille, joue toujours; va, ne t'inquiète pas de nous; fais ta volonté, va, Laurette.

Elle lui prit la main qu'il appuyait sur son épaule, une grosse main noire et ridée; elle la porta timidement à ses lèvres, et la baisa comme une pauvre esclave.

ALFRED DE VIGNY





L'ABBESSE DE CHELLES.

Louise-Adélaïde d'Orléans, duchesse de Charolais, fut la plus belle et la plus aimable de toutes les abbeses. Sa grand'mère, Elisabeth-Charlotte, fait ainsi le portrait de la fille du régent. Après avoir vanté sa beauté, parlé de ses talents pour la danse et pour la musique, elle ajoute : « Elle convient mieux au monde qu'au couvent. C'est une folie qui s'est plantée dans sa tête; le diable y perdra-t-il? elle a pourtant de vrais goûts de garçon; elle aime les chiens, les chevaux et les cavalcades. Toute la journée elle manie la poudre, fait des fusées et autres feux d'artifice. Elle a une paire de pistolets avec lesquels elle tire sans cesse; elle n'a peur de rien au monde; elle n'aime rien de ce qui plait aux femmes, voilà pourquoi je ne saurais m'imaginer qu'elle soit bonne religieuse. » Louise d'Orléans ne tint compte d'aucune remontrance; elle persista dans cette idée singulière. On déposséda Agnès de Villars pour donner le titre d'abbesse à la fille du régent.

Elle transporta à l'abbaye l'Opéra tout entier, voulant sans doute servir Dieu avec toutes les pompes du démon. Elle mit en œuvre les fêtes galantes de Watteau; mesdemoiselles Prévost, Sallé et Camargo vinrent pirouetter dans les prairies du couvent, déguisées en bergères et en naïades. La célèbre abbesse, déguisée elle-même, comme on le voit à ses portraits, se mêlait à la fête, ou partait résolument sur un cheval indompté pour une chasse bruyante à travers les bois. La cour de France se retrouva à Chelles dans toute sa poésie galante et légère. L'abbé Prévost, dans son roman allégorique, *les Aventures de Pomponius*, qui est l'histoire et la satire des premiers temps du XVIII^e siècle, a voulu peindre le couvent de Chelles quand il a parlé des vestales romaines. L'abbé Prévost avait-il raison, quand il a dit que les vestales de Chelles laissaient toutes éteindre le feu sacré à l'autel de Vesta, pour l'allumer dans leur cœur et s'aimer entre elles?



L'ÉCHELLE DE SOIE.

— Vous ne sauriez croire, me dit-il, tout ce qu'il y a de charme et d'innocence dans un bain de femmes turques : ignorant comme vous l'êtes, vous avez tort d'en parler si légèrement.

A ces mots, le vieux général reprit sa pipe ; il s'enfonça dans son fauteuil, il croisa les jambes, et il retomba dans cette rêverie tout éveillée qui fait tout le charme du tabac de la Havane, cet opium bâtard de nous autres orientaux de Paris ou de Saint-Cloud.

La conversation finit là. Je me levai, et à l'autre extrémité du salon, je fus saluer la fille du général, Fanny, jolie personne, rieuse et folle, qui, sous ce masque de fumée, paraissait aussi nette

et aussi brillante qu'une belle gravure de Wilkie sous un verre sans défaut, qui lui donne plus de poli et d'éclat.

C'est un charmant contraste que celui-là ; le vieillard qui se fait poète dans une ondoyante fumée ; une jeune fille qui respire et qui chante dans la fumée. Vous la voyez comme une apparition au-delà des sens : à peine vous distinguez son visage, elle n'a plus d'ombre ni de souffle ; c'est une femme qui s'est trompée d'élément. Mais j'étais trop accoutumé à voir Fanny avec son père pour faire toutes ces belles réflexions ce soir-là.

Je fus donc m'asseoir près de Fanny ; bien plus près d'elle que je n'aurais osé le faire sans la

fumée qui comblait les distances : cette atmosphère ondoyante est si favorable à l'amour ! Il y a des moments où vous êtes seul entre deux montagnes de nuages : alors vous rêvez à l'avenir ; puis tout à coup, le nuage s'entr'ouvre ; vous voilà au sommet de ces Alpes fantastiques, à côté de Fanny, enveloppé comme elle du même voile, isolé avec elle du monde extérieur, voyant à vos pieds les mêmes orages, écoutant le même calme sur vos têtes : alors Fanny sourit avec plus d'abandon, vous la regardez avec plus d'audace ; puis, tout à coup, plus de nuage, plus de rempart mouvant, plus de forme aérienne ! vous voilà retombé dans le salon enfumé, au milieu des guerriers de l'empire qui décorent la muraille ; vous entendez sonner dix heures, heure terrestre, qui renvoie dans leur empire toutes ces ombres bien-faisantes : c'est à peine si vous avez le temps de reculer votre siège de celui de Fanny.

— Votre pipe est-elle déjà vide, général ?

Le général avait sa tête penchée ; ses narines étaient ouvertes dans une bête attitude de recueillement et de plaisir ; sa grosse pipe toute noirete reposait à terre à côté de son chien. A voir cette large machine entourée encore de légères vapeurs, on l'eût prise pour l'Etna quand il repose, fatigué de jeter sa lave et sa fumée.

Deux minutes après, le général répondit à ma question.

— C'est assez fumer pour ce soir, Jules ; je ne suis plus ce que j'étais : j'ai vu le temps, mon ami, où je serais resté trois nuits et trois jours à jeter en l'air plus de fumée que n'en pourrait faire en un an tout un corps de garde de soldats citoyens. C'étaient de grands et vifs plaisirs ! Tout nous manquait, l'habit sur notre corps, la chausure à nos pieds, le pain et le vin, et le calme de la nuit ; mais le tabac nous soutenait. Le tabac ! beau rêve ! Il y avait à l'armée d'Égypte des hommes qui avaient le cœur de faire des vers français devant les pyramides. Un d'entre eux a osé faire un poème épique au milieu du désert. J'ai fumé aux pyramides, j'ai fumé partout et toujours. La première fois que je vis ta mère, ma Fanny, elle recula de trois pas ! moi, j'avais les lèvres enflées à force d'avoir pensé à ta mère. Elle était si douce et si jolie, et si parfumée ta mère ! Elle aimait avec transport les fleurs, les odeurs suaves, le linge brodé et odorant ! Son œil était si pur, sa joue si blanche ! Hé bien ! ma fille, je l'avais apprivoisée ta mère. Que de fois elle a posé sa lèvre si mince et si fraîche sur mes lèvres enflées par le tabac : que de fois elle a chargé ma pipe de sa main ! Tu as vu le cerf de Franconi, ma fille : quand le cerf avait tiré son coup de fusil, il respirait l'odeur de la poudre : ainsi était ta

mère. J'allais à elle, je lui tendais ma pipe en faisant les gros yeux. Ta mère arrivait à petits pas, elle tendait son joli nez sur ma pipe, chaude encore ; puis elle se sauvait en éternuant, la penreuse ! Reentrée chez elle, elle déroulait ses cheveux, elle échangeait de robe et de mouchoir, et Dieu sait toute l'eau de Portugal qui y passait !

Disant ces mots, l'œil du bon général était légèrement humide. Vous avez vu cela souvent : une larme qui roule dans un oeil vif encore, et qui reste suspendue à de gros cils ; puis une joue qui se colore, honteuse de se sentir humide. Fanny entendait parler de sa mère jeta ses deux bras au cou de son père ; elle appuya sa tête blonde sur la poitrine du vieillard ; ce fut alors seulement que cette larme, après avoir roulé sur le visage du général, rejaillit sur le visage de son joli enfant : le bon père se sentit soulagé.

— Bonsoir, dit-il, bonsoir, ma fille ; bonsoir, mon bon garçon. C'est cela une femme, Jules, me dit-il ; une femme douce, blanche, parfumée comme sa mère, et ne craignant pas plus le tabac et la fumée que moi son père. Aussi je l'ai élevée pour cela, mon enfant ! mon enfant à moi ! ma vie ! mon plus beau morceau d'ambre, orné d'or et de diamants ! Quand elle vint au monde, et que sa mère me l'a donna d'une main tremblante et émue, il y avait huit nuits et huit jours que je n'avais fumé ; j'étais défait et livide. J'avais prié le bon Dieu, tremblant comme un moine espagnol qui aljure ! Quand j'eus mon enfant, je repris ma pipe. Je plaçai mon enfant au berceau, moi, tout seul. Nous étions en Espagne alors : beau pays ! J'envoyai chercher une nourrice andalouse, une nourrice comme pour un empereur. Elle arriva la nourrice ; grosse mère rebondie, œil noir, cheveux noirs, visage noir, mais tout le reste très blanc. Je la vois encore mon Andalousie ; elle tenait à la bouche un long *cigaretto* que lui avait donné quelque muletier en passant sur la route. — Tenez, Maria ! prenez cet enfant et élevez-le. Bien ! nourrice, garde ton cigare ; je n'ai pas peur de la fumée, ni ma femme non plus. Et ma fille se jeta sur le sein de la nourrice, et comme je m'approchai pour voir boire mon enfant, la nourrice l'enveloppa dans un nuage, et moi, je me fis apporter ma pipe, et je ne quittai plus la nourrice. Je fumai avec elle aussi bien que j'aurais fumé avec un capitaine de dragons ; aussi vous comprenez quel plaisir c'est pour moi de savoir que ma fille aime son père et les plaisirs de son père : c'est un bonheur de pouvoir entrer partout chez soi, sans avoir à redouter certaines limites. Aussi bien je te promets un mari qui saura fumer comme ton père, mon enfant ; c'est le moyen de n'avoir ni un débauché, ni un joueur, ni un

faiseur d'esprit, ni un moqueur, ni un oisif; mais un brave homme, qui aime sa maison, sa femme, son feu, et qui soit poète pour lui tout seul. C'est moi qui te le promets, Fanny, tu n'épouseras jamais qu'un fumeur.

J'avais pris machinalement la pipe du général, et, l'entendant parler avec tant de véhémence, j'avais approché le long tuyau de ma bouche et j'étais placé dans l'attitude d'un homme qui médite ou qui fume, quand le général, me regardant avec la plus profonde pitié : — *Pauvre espèce!* dit-il, quelle triste génération que celle-là! Allez donc en Égypte, ou prenez Moscou avec des gaillards de ce calibre! A ton âge, morbleu! Jules, j'étais un homme de fer : les femmes, le froid, le chaud, la bataille, le sommeil, le plaisir, rien n'y faisait; je n'aurais pas reculé d'un pas devant un excès, quel qu'il fût; c'est qu'alors nous avions des âmes d'une haute trempe. Vous autres, tout au rebours, vous êtes une race molle et blafarde, pitoyable à voir. C'est une grande misère de voir ces jambes grêles, ces mains mignonnes, ces poitrines rétrécies, ces visages pâles, ces cheveux rosés, cette barbe qui serpente au hasard, ces voix flûtées, et de dire que tout cela s'appelle un homme. Un homme, morbleu! Un homme aujourd'hui, sais-tu ce que c'est, Jules? C'est quelque chose qui sait le latin, qui lit des journaux, qui déclame des vers, qui se lève à huit heures, qui se couche à onze, qui boit de l'eau et qui fume des cigares en papier. Vos hommes à vous portent des gants jaunes, ils ont des habits étroits et ridicules, ils affectent de montrer leurs dents et leurs gencives, ils ont un lorgnon à leur cou parce qu'ils n'y voient pas, ils parlent beaucoup et toujours; surtout ils parlent de préférence des choses qu'ils ignorent et des pays qu'ils n'ont pas vus : de l'Espagne, de l'Alhambra, de l'Orient, ou ils ne sont jamais allés, et des bains turcs, dont ils n'auraient aucune espèce d'idée, même quand ils seraient allés en Orient.

— Général, lui dis-je, vous revenez aux bains turcs par un long détour; il serait plus charitable de me dire tout de suite ce que vous avez envie de me conter à ce sujet.

— Laissez ma pipe! laissez ma pipe, monsieur! me cria le général, sans répondre à ma réponse. Laissez ma pipe! toute muette qu'elle est, toute vide que vous la voyez, il y a encore assez de feu dans ses cendres, assez d'âme dans ce corps éteint, pour vous jeter ivre-mort sur ce tapis jusqu'à demain; et à présent, bonsoir, mon enfant! bonsoir, ma fille! Et il embrassa son joli enfant, et la jeune fille se retira en me disant, à moi aussi : *Bonsoir!*

Le général la suivit des yeux; je la suivis des

yeux; la porte du salon se referma, et je croyais la voir encore, la charmante apparition. Quand il fut dit que nous ne la reverrions plus que le lendemain, nous fîmes d'une grande tristesse son père et moi; il se rejeta dans son fauteuil de très mauvaise humeur; et moi, regardant la pendule, tout à l'heure si rapide, si lente à présent, je pensai, avec un soupir, qu'il fallait que cette aiguille fit le tour du cadran avant de vous revoir, Fanny! Il y eut entre le général et moi un silence qui dura plus d'un quart d'heure. Pendant tout ce quart d'heure, le vieillard et moi, muets tous deux, nous eûmes une de ces longues conversations qui viennent du cœur, si pleines de choses, et de tendresse et de serments d'amitié; une conversation du sixième sens, entre un vieillard indulgent et un jeune homme honnête qui se donnent sans le savoir, lui un fils de plus, lui un second père. C'est ainsi que, peu à peu, nous fîmes consolés, pensant tous les deux au lendemain.

Quand nous eûmes bien épanché notre cœur dans ce silence, quand tous nos secrets intimes, de lui à moi, de moi à lui, furent épuisés, nous retrouvâmes la parole, lui et moi, et la conversation reprit son cours :

— Approche-moi le thé, me dit-il, charge ma pipe, ramène le feu, et buvons du thé, puisque aussi bien, pauvre jeune homme, le rhum vous monte au cerveau comme le tabac. Trop heureux encore si monsieur peut dormir quand il aura deux ou trois tasses de thé dans le cerveau.

Il se prit à sourire; j'approchai le thé, je découvris la théière, je chargeai la pipe; le tabac et le thé jetèrent leur arôme. Le général se retourna pour regarder le portrait de sa fille; puis, de sa fille, son regard se porta sur moi, sur le thé, sur sa pipe : il avait dans cet instant toute la physionomie d'un homme heureux.

— Quand je suis avec toi, me dit-il, une chose me chagrine et me gêne étrangement; je suis mal à l'aise avec vous autres, jeunes gens d'une époque correcte et stupide, vous n'avez pas assez de vices pour un vieux comme moi : je n'ose pas parler plus librement devant vous, que je parlerais devant ma fille; j'ai peur de vous faire rougir. Enfants! vous n'avez pas vu le Directeur! vous n'avez pas assisté à ce moment de plaisirs solennels, quand toute la France, délivrée de l'échafaud, se ruait dans le vice et dans l'amour, comme un écolier échappé à la verge du pédagogue. C'était là une fameuse époque pour sentir la vie : les guerres d'Italie, le général Bonaparte et l'Égypte marchèrent à ce réveil délirant. J'eus le bonheur de faire partie de l'Europe active; je fus soldat à la suite du grand homme; je partis

donc ; je quittai ma vieille mère qui pleurait en filant sa quenouille, et mes jeunes sœurs qui essayaient leurs yeux en sanglotant. Quant aux voluptés et aux délicieux scandales du Directoire, je ne fis que les entrevoir. Cependant, je m'en souviens encore quelquefois, je m'en souviendrai toujours. Ce vice furibond qui déborda en France, m'a frappé au visage ne pouvant me frapper au cœur. Ce vice-là cependant m'a laissé sa chaude empreinte; je la sens encore quelquefois, comme on respire l'haleine d'une femme ivre de vin de Chypre. Et voilà pourquoi, quand

je suis seul avec toi, et quand ma fille dort enfermée dans ses rideaux blancs, j'aime à parler de tout cela avec toi, mon enfant. Ah ! l'Orient ! l'Orient ! avec ses contes et ses houris. Vois-tu, Napoléon nous conduisait à la victoire ; mais la vraie bataille pour nous, c'était l'amour, — du moins la veille ou le lendemain d'une victoire. — Ah ! je vois toujours Bonaparte nous disant : L'ennemi est là ! mais avant l'ennemi, derrière l'ennemi, il y avait des femmes qui n'étaient pas des ennemis. — Ah ! c'était le beau temps !

— Général, repris-je, il me semble que vous



calomniez bien fort la génération présente. Tant s'en faut qu'elle soit aussi chaste et aussi pure que vous l'imaginez : ce qui lui manque, voyez-vous, ce n'est pas le vice ; ce sont des corps faits pour le vice, ce sont des âmes capables d'en porter les atteintes, c'est une poitrine comme la vôtre, ce sont des nerfs comme les vôtres : le vice a changé de place chez nous ; il s'est porté à la tête, et honteux de n'être bon à rien, il s'est mis à dormir ; il rosnie à présent, il sera mort demain d'ennui. Voilà tout ce qui fait notre vertu, général ; mais, de grâce, ne le dites à personne, et surtout n'en parlez pas à votre joli enfant, l'enfant qui dort !

Et à présent, général, à présent qu'il est onze heures, que votre pipe est brillante comme une étoile, que le thé est versé pour nous deux, si vous me racontiez votre scène dans les bains des femmes turques, général ! Faisons cette débauche cette nuit, tous les deux et tout seuls, le voulez-vous ?

— Oh ! reprit-il, ceci est une belle histoire : je vais te la raconter, puisque tu le veux, mon ami ; aussi bien, depuis sept heures du soir j'en meurs d'envie. Je suis fatigué de vous entendre parler de l'Orient comme vous faites ; je suis las de vos vers, las de vos descriptions, las de vos contes, las de vos grands livres à gravures sur l'Égypte, moi qui ai vu et touché l'Égypte !

Et il aspira le tabac à deux ou trois reprises ; le nuage haletant s'amoucela autour de nous. A la fin, il commença brusquement ce récit si longtemps attendu :

J'étais à bord de l'Orient avec le général Bonaparte ; nous allions en Égypte lui et moi, lui général, moi soldat. Nous sommes entrés à Malte ensemble ; nous avons débarqué ensemble dans la même chaloupe, suspendus à la même corde, sur le rivage. Il me tendit la main à moi soldat. Il a tendu ainsi sa main à dix armées ; puis nous avons pris tous les deux l'Alexandrie d'Alexandre. Il fallut aller au Caire ; il fallut traverser le désert

et les Arabes : point de verdure, point d'eau, des puits comblés, et le mirage qui faisait de tous ces sables comme autant de lacs argentés sous un ciel bleu de France ! C'était beaucoup souffrir, n'est-ce pas ? Puis nous passâmes devant les pyramides ; tout seul Desaix passa sans lever son chapeau ; puis moi, à l'avant-garde, j'entraï au Caire, moi le premier : à le voir pour la première fois, c'était beau le Caire. Nous avions eu tant de chagrins, de malheurs et de peines pour arriver à cette ville ! nous avions eu soif si cruellement et si souvent ! Je dis à quelques-uns de nos compagnons ! — *Mettons-nous quelque peu sur une hauteur, pour nous reposer et voir entrer le général en chef !*

Justement, à l'entrée de la ville, il y avait un petit bâtiment tout noir. Au sommet de la maison, sur le toit, s'étendait une terrasse fort commode qu'abritait la muraille d'un palais. C'est là, sur cette terrasse, que nous fûmes nous placer, mes amis et moi. Il y avait six jours que nous n'avions été à l'ombre, six jours que nous n'avions eu un moment de repos : que cette halte était belle ! nous cinq sur un des toits de la ville conquise ! nous cinq, brunis par le soleil, haletants et curieux. Et déjà l'armée française qui se fait entendre ! déjà les premiers pas des soldats républicains, et le pas du général, qui battait plus haut à lui seul que tous les autres réunis ; déjà le tambour et la trompette, le coq gaulois aux ailes déployées qui nage dans les trois couleurs, l'arc-en-ciel triomphal ! Que nous étions bien alors ! Nous vîmes entrer tous ces travaux, tous ces dangers, tous ces Français, tout ce général ; il nous semblait, du haut de ce toit, que nous nous voyions passer. En présence de cette gloire, nous nous levâmes pénétrés de respect ; et, comme nous avions oublié d'être chrétiens, nous criâmes comme les musulmans, comme eux éblouis d'admiration : *Dieu est grand !*

Il y a des heures où la religion est un besoin. C'était la première fois, depuis mon départ, que je m'avisais de croire en Dieu !

Au moment où nous nous levions tous les cinq, battant des pieds et des mains et criant : *Dieu est grand !* le toit fragile sur lequel nous étions vint à faiblir : nous le sentîmes s'enfoncer mollement sous le faix ; alors étonnés, surpris et ne sachant pas ce que nous devions en attendre, nous nous sentîmes descendre au milieu d'une vapeur odorante, chaude vapeur pleine de volupté et de repos ; un instant nous nous crûmes descendus au paradis de Mahomet.

Vous autres de la génération nouvelle, si vous aviez cette histoire à raconter, vous seriez une heure à décrire ce bain turc, à examiner ces femmes turques presque nues ; vous diriez la blan-

cheur de leur peau, la beauté de leurs lèvres, la petitesse de leurs pieds, la finesse de leur taille, la couleur de leur pruneau, la longueur de leurs cheveux, éternels descripteurs que vous êtes ! Malheur à la description, elle a tué tout l'intérêt du récit et du voyage. La description, c'est votre maladie à vous, c'est votre analyse, une fausse analyse, vous ne sentez rien en bloc ; vous les verriez une à une, vous n'en verriez qu'une seule, détruisant ainsi tout l'effet de cet accident heureux.

Nous, au contraire, nous étions cinq au milieu de vingt femmes effrayées ; cinq Français, dont un Corse qui devenait plus Français chaque jour, à mesure que Bonaparte gagnait une victoire. Tous les cinq tombés au milieu de vingt femmes à demi effrayées ! Oh ! quel bonheur d'échapper un instant au bruit, au soleil, à la poussière, à la gloire de la ville ! Quel bonheur de voir enfin l'Orient dans ce qu'il a d'intime et de parfumé ! quel bonheur de retrouver au Caire les voluptés trop souvent regrettées du Directoire ! Aucun de nous ne se mit à réfléchir ni à décrire. Notre premier soin fut de rassurer du geste et du regard ces vingt femmes immobiles et muettes. Bientôt nous fûmes compris par ces femmes, bientôt nous fûmes à l'aise comme dans un salon français tout rempli de femmes habillées à la grecque. Ce lieu était silencieux, caclé, tout rempli d'une molle vapeur. L'eau froide et l'eau chaude coulaient au milieu, et les mains grêles des baigneuses jetaient cette eau sur leurs beaux corps ; chacune d'elles se jouait avec le miroir transparent ; puis c'étaient de petits cris de joie, puis des cris de peur, puis des mouvements de curiosité haletante, puis des rivalités charmantes. Elles étaient là, ces vingt femmes, des voisines, des amies, des femmes de hauts seigneurs, qui avaient quitté le harem pour le bain ; elles étaient dans leur moment de liberté, espérant beaucoup de la guerre et de la conquête, n'ayant aucune peur des Français, et répétant avec beaucoup de charme le nom de Bonaparte qu'elles savaient, elles aussi. Le nom de Bonaparte était déjà un nom si grand, que les eunuques et les muets eux-mêmes l'auraient tous répété au besoin.

Alors nous fîmes, nous aussi, nos ablutions au bord du ruisseau d'eau tiède. Nos compagnes, en riant, nous couvrirent d'essence de roses ; elles démêlèrent nos cheveux, elles blanchirent nos visages, elles nous offrirent le sorbet dans des coupes de cristal. Elles murmuraient doucement à nos oreilles ; elles s'étonnaient de nous voir si polis et si doux, leur souriant avec amour, et leur baisant respectueusement les mains, nous, des hommes qui avons l'air plus guerrier que leurs maris.

Cependant, en dehors, nous entendions retentir les tambours français, et nous vidions nos coups à la santé de nos frères d'armes moins heureux que nous.

Je n'ai jamais été plus heureux de ma vie. J'ai été, en Espagne, hébergé dans des couvents de moines tout ruisselants de malaga et de porto; je suis descendu en Italie au milieu de la vapeur des roses, après avoir traversé les Alpes chargées de neiges; en revenant de Moseou, mort de froid et de faim, tout nu, tout blessé, j'ai été accueilli un soir par une comtesse polonaise de dix-huit ans, qui me mit dans son lit de batiste et de velours, et me traita comme elle eût traité son propre fils, la pauvre femme! Eh bien! jamais, dans cette extrême joie qui succède à l'extrême douleur, dans cette extrême abondance qui remplace l'extrême disette, je n'ai éprouvé ce que j'ai éprouvé dans mon bain du Caire! Au milieu de mon sérail à moi sultan à trois chevrons, au milieu de mes femmes émuës, témoin de leur coquetterie, de leur passion, de leur amour, de leur abandon si complet, de leur gracieuse obéissance à l'heure présente, il me semblait que je prenais ma revanche de toutes mes fatigues, ma revanche de toutes mes privations depuis que j'avais quitté cette France où je m'amusaiss tant! Moi, enfin, j'avais trouvé le premier cet Orient voluptueux après lequel nous courions tous; je les avais trouvées, ces saintes houris qui nous agitaient dans nos rêves sous les tentes du camp; le premier j'avais mis vraiment le pied sur cette étrange terre qui fuyait nos avides embrassements. Tous les cinq, nous étions plus réellement vainqueurs du Caire que ne l'était Napoléon et le reste de l'armée. C'était encore plus une affaire de gloire et de vanité que ce n'était une affaire d'amour, mon ami: voilà pourquoi je le rappelle tout cela en détail.

Quand les femmes turques sont au bain, personne n'a le droit de les troubler, pas même leurs maris. Elles restent longtemps au bain ce jour-là. Mais enfin il fallut se séparer. Pour leur dire adieu, nous leur donnâmes à toutes un nom: adieu, Louise! adieu, Victoire! adieu, Fanchette! adieu, Marion! adieu, toutes! adieu, les belles! adieu, les houris! adieu mes amours! adieu, Fanny! Quand je dis Fanny, je ne trompe; c'est le nom de ma fille; c'est un nom que je ne donnerais pas, pour le bâton d'un maréchal, à la femme légitime du Grand Turc: mais adieu, Clarisse! adieu, Agathe! adieu, Zoé! Nous réunîmes en bloc tous les noms de nos premiers amours, et ces noms de Paris, ces noms de nos soirées de bal et d'opéra, ces noms de nos théâtres ouverts de nouveau, ces noms de nos couvents détruits,

ces noms français, ces noms en robes grecques et romaines aux pieds nus et chargés de diamants, nous les fîmes retentir dans ce bain, qui les prit pour les noms les plus voluptueux de l'Orient. Nos adieux furent longs. Quels sourires! que de larmes! que de belles mains tendues vers nous! Nous avions hâte de partir; déjà battait la retraite du soir; déjà les sons de la diane nous rappelaient tous à la garde du camp.

Mais, hélas! hélas! comment sortir? Le toit est enlevé, la muraille est glissante; il était si facile de se laisser glisser sur l'humide mosaïque: mais comment remonter? à la porte veillent les esclaves; à la porte, si l'on nous voit, nous entendrons des cris féroces; nous aurons désobéi au général; nous exciterons une révolte dans la ville soumise à peine; le musulman jaloux invoquera Allah; nous serons fusillés sur l'heure. Voilà ce que nous disions entre nous, mais tout cela en riant, en plaisantant, en vrais soldats, en disant adieu à nos compagnes, en épuisant les dernières gouttes de nos coups.

Albert, qui était déjà caporal, tira gravement de sa poche la proclamation du général, et imposant silence à nos derniers baisers, il se mit à lire solennellement de la proclamation militaire tous les passages qui pouvaient nous concerner!

« Soldats!

« Les peuples chez lesquels nous allons entrer traitent les femmes différemment que nous; mais, dans tous les pays, celui qui outrage une femme est un monstre.

« Article 1^{er}. Tout individu de l'armée qui aura outragé une femme sera fusillé.

« Signé BONAPARTE.

« membre de l'Institut National. »

Disant cela, Albert embrassait une grosse Géorgienne aux yeux noirs.

Rufo, qui était Corse et fanfaron: — Bah! dit-il, le général est mon cousin, et il ne voudra pas nous *chagriner* pour si peu. Tous les Corses voulaient être déjà les cousins de Bonaparte, tant c'était déjà un grand homme que Bonaparte!

Eugène, qui était des bords du Rhône, quand le Rhône est au midi, Eugène qui avait été clerc de procureur sous sa mère, car dans ce temps-là les gens de loi étaient rares, se mit à rassurer Philippe qui tremblait de tous ses membres!

— Lis cette loi avec soin, Philippe, interprète-la, ne l'attache pas à la lettre, et tu n'auras pas peur.

« Sera fusillé celui qui a outragé une femme. » Or, nous n'avons outragé personne ici, mesdames. Et alors Albert jetait sur elles ses yeux bleus, et les pauvres femmes, avec leur regard humide, avaient l'air de répondre: Vous ne nous avez pas

outragées, M. Albert, ni vous non plus, M. Rufo, ni vous non plus, M. Philippe, ni vous non plus, M. Eugène; quant à moi, j'avais peine à me dégager d'une pauvre fille qui me tenait embrassé de ses deux bras : Je ne t'ai pas outragée, n'est-ce pas, Elvire ?

Dans ce temps-là, il y avait à Paris beaucoup de femmes qui s'appelaient Elvire : je ne sais pas quel nom elles portent aujourd'hui.

— Et puis nous avons toujours Rufo, le cousin germain du général, qui nous empêchera d'être fusillés, mon Ion Philippe. Philippe tremblait toujours de tous ses membres, malgré la sage interprétation de la loi.

La position devenait critique, et nous étions perdus en effet, si l'une de ces femmes, la plus épaisse de toutes, la grosse et bonne Géorgienne, ne se fût avisée d'un stratagème auquel nous n'aurions pas pensé. Au moment où la pâleur commençait à envahir tous les visages, la Géorgienne se plaça sans mot dire contre la muraille, justement sous l'ouverture du plafond par laquelle nous étions descendus : ce fut la base solide sur laquelle nous improvisâmes l'escalier libérateur. Marion au bas du mur, Louise grimpa sur Marion, Fanchette sur Louise, Victoire sur Fanchette; comme elle était la plus grêle et la plus légère, la pauvre fille qui m'embrassait grimpa sur Victoire; elle fut le dernier échelon de cette échelle animée, avide, curieuse, pleine d'amour, échevelée, pleurante, qui devait nous rendre à la liberté et au camp. Philippe grimpa le premier sur cette échelle : tremblant qu'il était, il meurtrit plus d'une blanche épaule, il égratigna plus d'un visage, il ne dit adieu à personne, il se voyait fusillé le lendemain matin ! Rufo, tout lourde qu'il était, eut grand soin de ne pas laisser flotter son sabre; mais comme il avait sa chaussure entre les dents, il n'eut pas un seul baiser à donner à cette échelle qui tremblait sous son poids.

Restés tous les trois dans le bain, Eugène, Albert et moi, nous oubliâmes toutes nos peines; ce fut à qui de nous monterait le dernier : — A toi, Eugène, disait Albert. Eugène ne voulait pas monter. — A toi, Albert; puis Albert montait les premières marches : il arriva ainsi au troisième échelon; il l'embrassait avec l'ardeur d'un capitaine de la garde, puis, folâtre enfant qu'il était, il se laissait mollement glisser jusqu'à terre pour recommencer son escalade. Nous lui disions : — Monte donc, Albert ! Albert remontait, il montait un échelon de plus; il s'arrêta à cet échelon, puis il redescendait encore, puis il nous disait : — Je reste ici, je suis bien ici, je veux être fusillé ici; montez, vous autres, monte, Eugène ! Et voilà Eugène, le beau jeune homme, qui lève le bras

et qui se tient à ces belles femmes rieuses et pleines de grâces; Eugène les touchait à peine; elles arrêtaient Eugène, elles aimaient beaucoup Eugène. A la fin, Eugène monta tout de bon; une fois sur le toit, il voulut redescendre, mais tout à coup plus d'escalier, l'escalier était à bas qui dansait en pleurant. Et nous voilà narguant Eugène; et Eugène riant à moitié : — Viens donc, Albert, viens donc, Georges, venez donc, ou je vais redescendre ! Nous nous mêmes à danser en rond, narguant Eugène qui était désolé.

A la fin, je dis à Albert : — Albert, il faut sortir d'ici absolument. Qui de nous sortira le dernier ? Je suis plus gros que toi, Albert; monte le premier, tu me donneras la main. Sois ton enfant; je t'ai donné une bonne place sur le premier rang à la bataille, si bien que tu as manqué d'être tué à mes côtés : tu dois t'en souvenir, Albert. Cède-moi donc une fois dans ta vie, Albert.

Albert, fort touché de mon discours, m'embrassa, comme s'il eût embrassé sa Géorgienne. L'escalier se ferma de nouveau; on choisit les femmes les plus fortes; j'ai toujours été d'un embonpoint si ridicule ! Je ne sais comment cela se fit; mais ma jolie brune était encore assise au sommet de l'échelle; elle me regardait d'un air pénétré.

Je fus fidèle à ma parole; je montai tout de suite après Albert. Je me faisais léger et petit de mon mieux; je montai lentement. Je sentis plus d'une poitrine haletante; j'entendis plus d'une voix qui me disait adieu dans cette langue inconnue qui vient du ciel. J'atteignis enfin au sommet; Albert et Eugène me saisirent de leurs bras nerveux et m'attirèrent à eux. Hélas ! hélas ! à cet instant-là même, j'eus un des plus violents chagrins de ma vie.

A ces mots, le général déposa sa pipe, tant il avait de chagrin dans le cœur ! Figure-toi, Jules, que la jolie brune, cette petite fille de seize ans, le dernier échelon dont je t'ai parlé, s'attacha à moi avec tant de force qu'elle vint avec moi sur la plate-forme; et, une fois sur la plate-forme, elle se jeta à genoux devant moi, les mains jointes, sans vêtements, priant, s'arrachant les cheveux, et parlant d'une voix si douce et si plaintive que je la comprenais comme si j'avais le don des langues. Elle se tordait, elle criait; elle se leva, elle m'embrassa; elle me disait en arabe : Ne me laisse pas ici toute seule ! emmène-moi, je serai ton esclave, je serai ta femme ! Eugène, Albert et moi, voyant cette douleur, cette beauté, ces cheveux épars, ce sein nu, cette pauvre femme si hospitalière et si bonne, mon Directeur à moi, tout cela qu'il fallait quitter si tôt, nous fûmes près de pleurer au ssi fort qu'elle pleurait.

Ce fut une grande douleur. Je me jetai à genoux à ses côtés ; je l'embrassai avec délire ; je lui dis adieu avec des larmes ; puis Eugène et Albert la rejettent doucement à ses compagnes. Puis tout à coup, pour la faire revenir à elle, toutes ces femmes se mirent à frapper dans leurs mains, à remplir l'air de leurs cris. La porte fut ouverte avec fracas ; les esclaves accoururent ; les femmes se voilèrent, et de leurs mains elles montrèrent ce toit entr'ouvert et ces chrétiens qui s'enfuyaient.

Les époux de ces femmes remercièrent Allah, dans leur prière, du danger dont il les avait préservés.

Le tout fut réparé le lendemain avec du fer.

Quant à nous, moi pleurant, eux riant, tous les cinq épanouis, frais comme des roses, reposés comme un sultan, couverts d'essences, chargés d'amulettes, d'anneaux d'or et de chapelets d'ambre, nous rentrâmes au camp à la faveur de la première confusion.

Nous fûmes salués à notre entrée, comme cela était dû à des gens de l'avant-garde qui étaient signalés nominativement dans l'ordre du jour. Seulement, on trouva généralement que nous portions avec nous une odeur insupportable, l'essence de rose étant peu connue alors et peu en usage dans le camp.

Le lendemain, nous étions nommés sous-officiers tous les quatre ; Albert était officier tout à fait.

Un mois après, j'avais la peste à Jaffa.

Le général achevait son récit, quand il sentit quelque chose qui touchait légèrement son épaule ; il se retourna vivement et le visage couvert de rougeur.

C'était son lévrier favori qui, dans un accès de tendresse, lui disait *bonsoir*.

— Tu m'as fait une horrible peur, Vulcain, dit le général ; j'ai cru que c'était ma fille qui nous écoutait : quelle honte c'eût été pour moi !

Il reprit encore sa pipe, et d'un souffle vigoureux il ranima ses feux éteints.

Je me levai. — Bonsoir, général.

Il me prit la main : — Bonsoir, mon enfant

Je sortais, il me rappela.

— Fais-moi le plaisir, Jules, de couper ta barbe et tes moustaches ; fais-moi le plaisir de ne plus mettre de gants jaunes, et de ne plus porter de lorgnon, veux-tu ?

Nous avions de si belles moustaches nous autres dans l'armée, des mains si nerveuses, une barbe si noire, de si bons yeux et de si belles femmes, que toutes vos moustaches, et vos gants jaunes, et votre barbe, et vos lorgnons, et vos demoiselles, me font pitié !

JULES JANIN.



L'ESPRIT DU CŒUR.

I.

A vingt ans, lorsque nous aimons et que l'amour nous trahit, tout nous manque à la fois; plus tard, nous avons, pour le remplacer, l'ambition, la gloire, la vanité, la science; l'amour alors n'est qu'une scène détachée de la vie; à vingt ans, il est tout; on en guérit, mais les cicatrices restent; le cœur reverdit, mais ne refleurit pas.

II.

L'amour, chez certaines femmes, ne naît souvent que de la difficulté de l'entreprise; l'amour de ces femmes est comme la mort; il ne frappe que ceux qui le fuient; il n'évite que ceux qui le cherchent.

III.

Un cœur neuf cherche toujours celui qu'a vieillie l'expérience, pressé qu'il est de cotoyer les rives de la vie qu'il ignore, et que l'autre a déjà parcourues. De son côté, le cœur qui a descendu le fleuve, et qui en a sondé les écueils, appelle les jeunes amours dans l'espoir de remonter avec eux le courant qui l'entraîne.

IV.

Bienheureux les esprits rigides qui ont fait un crime aux amants délaissés de n'avoir pas compris et prévenu l'abandon qui les menaçait; ils ne savent pas combien est opiniâtre, énergique et tenace l'amour dédaigné, cet amour odieux qui nous fait sans force et sans dignité, et ne nous laisse que la honte et le mépris de nous-même; entêté et vivace, il s'attache, comme le noyé, à toutes les herbes du rivage; comme le condamné, il refuse de croire à l'arrêt qui le tue; il ne veut pas mourir : sa vie est la tempête, un coup de vent l'abat, un rayon de soleil le relève, un flot le porte au ciel, l'autre le précipite et l'abîme.

V.

Nous ne naissons point assortis; il n'est pas de cœurs jumeaux; les jeunes et belles âmes n'ont que des sœurs vieilles et laides. On a comparé l'âme solitaire à la moitié d'un fruit qui cherche son autre moitié; ces deux moitiés ne se rencontrent que lorsque l'une d'elles est gâtée.

VI.

Le temps nous entraîne avec lui et nous modifie à notre insu; chaque âge a ses passions, ses besoins, ses devoirs; il en est de la nature morale comme de la nature extérieure; toutes deux ont leurs saisons, dont aucune puissance ne saurait intervenir l'ordre immuable et nécessaire.

VII.

Nous nous vengeons sur ceux qui nous aiment de ceux que nous avons aimés....

VIII.

De tous les amants qui ont commencé par promettre l'éternité à leurs transports, bienheureux ceux-là qui, après avoir vu deux fois les côteaux jaunir et les bois s'effeuiller, ont pu se retrouver assis au même foyer.

IX.

Il semble qu'entre gens d'esprit, d'honneur et de belles manières qui ont échangé les trésors de leur estime et de leur tendresse, les ruptures doivent s'effectuer avec une exquise élégance; mais rarement il en arrive ainsi. Pour que ces liens se dénouent au lieu de rompre, pour les dénouer d'une façon digne et décente, il faut nécessairement une mutuelle indifférence. Mais par cette loi fatale qui veut que nous nous cramponnions à tous les biens qui nous échappent, tout cœur, en se détachant de son compagnon de chaîne, ne fait que se le river plus étroitement à lui-même. D'abord la lutte est sourde et silencieuse, la souffrance se cache et se tait, longtemps les pensées amères, comme la lie, gardent le fond du vase. Mais bientôt l'orage gronde; d'une part la patience se lasse, de l'autre la passion s'agrite, la lie monte et bouillonne à la surface, et c'est alors qu'on perd toute réserve et toute retenue; c'est alors, qu'abdiquant toute pudeur et toute dignité, on flétrit le passé, on insulte au présent, on ruine l'avenir. Les paroles acérées se croisent, les mots qui tuent volent dans l'air. Est-ce deux ennemis prêts à se déchirer l'un l'autre? Non. Ces lèvres se sont unies dans un même baiser, ces yeux dans un même regard, ces âmes dans une même ivresse, c'est deux amants qui s'étaient promis de vieillir dans un même amour.

X.

S'il est de nobles âmes chez lesquelles la douleur, au lieu de les tarir, ravivent toutes les nobles sources, il en est d'autres aussi, moins pures et moins divines, que la souffrance dessèche et qui se pétrifient dans leurs larmes. Paireilles à la menthe et à la verveine, plus on foule aux pieds les premières, plus elles exhalent leurs suaves odeurs; les autres ressemblent à ces plantes moins généreuses qui parfument bien la main qui les caresse, mais qui, écrasées une fois, ne donnent plus que des senteurs amères.

XI.

Que de douleurs passent parmi les hommes sans jeter un cri, sans verser une larme! Que de souffrances emportent leur secret dans la tombe! Que de martyrs dont le sang ne rougit point l'arène! Que de poèmes s'achèvent ignorés sur la terre, et vont se chanter dans le ciel!

XII.

Pareilles à ces liqueurs d'Orient qui laissent un parfum éternel au vase qui les a contenues, les affections, même en s'épuisant, pourraient imprégner de suaves souvenirs l'asile qu'elles ont habité; mais dans quelle âme une affection humaine a-t-elle pu séjourner sans y altérer sa pureté primitive? Dans quel cœur l'amour n'a-t-il point déposé, en se retirant, un peu de lie et d'amertume? C'est que nous abusons de tout; c'est qu'aveuglés par la jouissance, nous ne savons jamais prévenir la satiété; c'est qu'au lieu de tailler dans le vif, nous flétrissons tous les sentiments avant de les arracher de notre cœur opiniâtre; tous nos amours ressemblent à ces feuilles de l'automne, qui ne tombent que lorsque le soleil et le vent les ont jaunies et desséchées, et que nous traitions indifféremment sous nos pieds, sans nous rappeler que, vertes et luisantes, elles ont ombragé nos têtes. Nous sommes si ingrats envers le bonheur qui n'est plus! Quelques jours d'ennui et de dégoût ont bientôt effacé des années de félicité. Et puis, le monde n'est-il pas là pour porter sur nos plaies ses mains grossières et venimeuses? A-t-il assez de paroles empestées, assez de basses calomnies, assez de pavés et de boue pour élever un mur infranchissable entre deux pauvres âmes que le destin a désunies? Le monde ne pardonne point au bonheur qu'il ne sanctionne pas; il en mine sourdement la fragile édifice, et quand l'édifice a croulé, il en salit les débris, il en remue incessamment les ruines, pour que la fleur des souvenirs ne puisse y croître et s'y épanouir...

XIII.

Qui n'a pris ses regains pour l'espoir d'une moisson nouvelle? Nous ne renouons point docilement aux illusions près de nous échapper. Avant de se glacer et de s'endormir du repos éternel, le cœur se révolte et se débat longtemps sous la main de fer qui l'opprime. Il essaie encore ses forces expirantes, et presque toujours il entraîne avec lui dans la tombe le jeune cœur qui n'a pu le sauver.

XIV.

Lorsqu'une liaison touche au dénouement inévitable de tous les amours, les amis n'ont qu'un rôle à jouer: contempler silencieusement l'agonie douloureuse d'un bonheur qui s'éteint, suivre son convoi et pleurer sur ses cendres.

XV.

Il n'est point d'égratignure à l'âme qui ne devienne bientôt une plaie.

XVI.

En amour il n'est point de petites choses.

XVII.

Le bonheur est pareil aux murs de clôture: la première pierre qui tombe entraîne toutes les autres.

XVIII.

Les liaisons rompent et ne se dénouent pas. Heureux encore lorsque le choc imprévu qui les brise nous meurtrit sans nous salir! Heureux lorsqu'aux affections les plus saintes et les plus ferventes ne succèdent pas la haine et le mépris! Heureux lorsqu'on peut respecter encore ce qu'on devait aimer toujours! S'aimer toujours! les vieillards en rient.

XIX.

De quelques douleurs qu'ils nous aient abreuvé, nous nous outrageons nous-même en outrageant ceux que nous avons aimés.

XX.

Je ne sais rien de pernicieux et de fatal au repos des ménages comme ces petits jeunes gens qui traitent de leurs douleurs et s'en vont partout chantant le second livre de leur *Enéide* à quelque *Didon nouvelle*, ou contant leurs campagnes comme *Othello* aux pieds de *Desdemone*. Ce ne sont pour la plupart que les éternelles lamentations dont nous fatiguons tous le ciel à vingt ans, mais c'est un système de séduction qui manque rarement son but. Il y a tant de misère pitié, tant de crédule générosité dans le cœur de la femme! Il y a tant d'attraits dans ces douleurs vulgaires, que pas une d'elles peut-être n'a résisté au charme de consoler un grand homme méconnu et de venger un Bonaparte bourgeois des injustices de la destinée. Il leur est si doux de guérir et de consoler, de fermer une plaie avec une larme, de sécher des pleurs avec un sourire! Elles sont si fières de se poser rivales de la fatalité et de jouer pour nous le rôle de la Providence!

XXI.

Si vous rencontrez jamais ce rare bonheur qui jaillit en flot limpide et frais de l'union de deux âmes, cachez-le bien au fond des bois, dans quelque profonde solitude: prescrivez-le des regards de la foule, laissez-le couler sans bruit et se perdre ignoré sous la mousse; n'invitez aucune âme étrangère à venir s'abreuver à ses eaux. Amantes de l'ombre et du mystère, le cristal de leur source s'altère sous les lèvres les plus amies et les plus pures.

JULES SANDEAU.

UNE PASTORALE HOMICIDE.



— Votre opinion maintenant? dit le jeune musicien quand il eut achevé sa pastorale en *ré* mineur, et posé son violon sur la table, couverte encore des rares débris d'un souper frugal. — Recommencez-la, je vous prie, et indiquez-moi chaque morceau avant de l'exécuter, répondit l'unique auditeur, plus jeune, beaucoup plus jeune que le musicien.

Celui qui venait de jouer avait trente ans environ, l'autre dix-sept ans au plus.

— Volontiers. Mais est-ce sérieusement que vous désirez... — Très sérieusement. Je ne me lasse pas de l'entendre. — Vous me flattez. Cependant le comité de l'Opéra n'a pas voulu... — Mon ami, interrompit le jeune amateur, nous sommes ici pour faire de la musique et non de l'ambition. C'est d'ailleurs la dernière nuit que nous passons ensemble, mon cher Robersart. — Allons, reprit l'artiste en saisissant son violon, qu'il plaça entre le menton et l'épaule, et en promenant majestueusement son archet au-dessus de sa tête. — Je vous écoute. — Je pars. — Très bien. — Premier morceau de la pastorale. Explication :

La nuit fait devant le jour, ses ombres pâlis-sent, les étoiles descendent à l'horizon. Sérénité universelle, fraîcheur, silence, recueillement.

Après ce programme, l'artiste fit exprimer à son instrument les diverses nuances de cette première partie de sa composition, laissant voir sur son visage les émotions dont sa main écrivait l'interprète habile. Quand il eut terminé, il dit, sans changer d'attitude : — Eh! bien, mon cher Simon, votre avis?

Simon arrosa d'abord d'un tabac blond et menu un petit carré de papier plié en étroits compartiments, le ferma, le roula avec une adresse de contrebandier catalan, et en fit une cigarette qu'il promena sur la flamme de la lampe. — Mon avis, répondit-il en jetant des monosyllabes et des bulles de fumée, est que vous continuiez. Juger sur ce

début serait téméraire. Toutefois, il est bien... — Oui, il est bien, mon ami, et quand on songe que le comité de l'Opéra n'a pas voulu accepter... — Je vous arrête, mon cher Robersart. Donnez-moi la suite de la pastorale en *ré* mineur, ou... — Je poursuis :

Les étoiles ont disparu l'une après l'autre, l'aurore peint de ses plus belles couleurs la voûte du ciel: les feuilles sont humides de rosée, les fleurs ouvrent leurs calices odorants: la fauvette chante.

Tandis que l'assemblée, représentée par un seul individu, écoutait en remplissant de tabac l'appartement, dont les croisées donnaient sur un jardin de Meudon, notre compositeur tirait de son archet des sons qui peignaient le réveil de la nature. L'endroit où la fauvette chante pour saluer le jour fut surtout caressé. — Mon juge est-il content de la fauvette? A-t-il entendu le battement des ailes, le frémissement de l'air? a-t-il saisi chaque perle de ce roucoulement doux et plaintif? Ai-je lutté avantagement avec Bernardin de Saint-Pierre, avec Berghem, avec Dieu? — Rien ne m'est échappé, mon cher poète. — En ce cas, convenez que ce titre de jury, en refusant ma pastorale en *ré* mineur a été souverainement... — Mon ami, laissons le jury de l'Opéra, et voyons ce qui suit le chant de la fauvette.

Docile à l'injonction de son unique auditeur, Robersart poussa un soupir, et reprit : *Déjà l'aurore enflamme les coteaux, une capre diaphane est suspendue sur la vallée; on entend dans le fond des montagnes le son d'une cornemuse et le tintement des clochettes. C'est le troupeau qui, précédé du berger, sort de l'étable et s'avance dans la campagne. Second réveil de la nature.*

— Décidément, s'écria le jeune admirateur devant lequel jouait l'artiste, votre composition me charme, m'émeut. C'est neuf, c'est jeune, c'est... — Et dite! interrompit avec douleur celui qui buvait ces éloges, que six têtes à perruque, six bourriques magistrales, ont dédaigneusement rejeté ce chef-d'œuvre; quand j'y songe, je... — Encore! mais je ne connaîtrai jamais votre pastorale tout entière, si vous la coupez sans cesse



de réflexions, de lamentations et de malédictions.
— Ah ! oui, de malédictions ! Mais, patience :

Tout s'anime, les jeunes filles vont aux champs ; on voit passer les moutons qui se rendent à la prairie : entendez-vous leurs bêlements ? Entendez-vous le bruissement du fleuve, qui semble sor-

tir aussi du sommeil de la nuit ? Quelle est cette bergère un peu décolletée qui se baigne à la rivière ? C'est Francine, la plus jolie du village. Où va-t-elle aller après son bain ? — Oui, où va-t-elle ? demanda l'ami du musicien.

— Mon violon va vous répondre :



Elle va au premier rendez-vous d'amour. Il est midi. Il fait chaud dans la plaine ; mais Julien l'attend sous les saules plantés au bord de la rivière. Timidité de la bergère, désirs impatients du berger. Romance en situation. Que dites-vous de la romance ? — Digne du reste, mon ami, mon admirable ami. — Croiriez-vous qu'elle les a fait

bâiller ? A peine l'ont-ils écoutée. L'un prisait, l'autre, par méchanceté, toussait, l'autre... — Calmez-vous, Robersart, soyons tout à l'œuvre. — Mais pourquoi fait-on des révolutions ? pourquoi avons-nous répandu notre sang en 90, 94, 93, si des aristocrates de jurés imbéciles, ou d'imbéciles jurés... — Trop d'orgueil ! mon cher, trop d'or-

gueil ! contentons-nous de l'estime de notre propre conscience. — Et des suffrages éclairés de quelques bons amis, ajouta Robersart en tendant la main à son public.

Il éteignait une larme entre ses paupières, quand avec cette main qu'il retira il saisit de nouveau l'archet pour reprendre sa magnifique pastorale en *ré* mineur.

Mais l'orage a surpris les amants sous la feuillée. Un baiser se fait entendre; un éclair luit; soupirs d'amour, coups de tonnerre dans le lointain; cœur de la nature irritée, écho plaintif de l'âme.

— Je ne crois pas, s'écria-t-il après l'exécution de cet autre morceau de sa pastorale, qu'on ait jamais rendu avec autant de précision les sentiments du cœur aux prises avec l'effroi. On compte les pulsations du berger et de la bergère, et les éclats du tonnerre. *M'abuserais-je?* — Bravo! bravo! — Ces bravos m'auraient été envoyés à bout portant par trois mille, six mille, dix mille spectateurs émus, électrisés, si des monstres avaient voulu me comprendre. Aujourd'hui, à cette heure, mon seul et digne appréciateur, je serais le premier compositeur de mon siècle et du monde; je marcherais sur des tapis de couronnes, et je me désaltérerais à l'eau lancée sur les places publiques par ma propre statue en marbre blanc. — Des couronnes! des statues! Vous voilà comme ce Buonaparte qui s'est fait couronner hier. Vous êtes un insensé comme lui. Soyons donc grand sans entasser tant de choses sous nos pieds et sur nos têtes. Ils sont tous les mêmes! ajouta le jeune démocrate en jetant sa douzième ou vingtième cigarette par la eroisée; et leur faut des trônes, des tréteaux, pour être vus de loin, comme les saltimbanques. — Mais ce n'est pas fini, dit Robersart en retenant son bouillant ami, j'ai encore à exécuter le *retour du beau temps, le soir, la rentrée du troupeau, la veillée, la prière, la paix de l'innocence.* — Je n'écouterai pas une seule note de plus, mon cher Robersart, si vous ne me promettez de cesser tout commentaire ambitieux pendant notre concert. Comment pouvez-vous avoir d'autres idées que des idées de calme et de bonheur, quand la nuit est si belle, si douce, et que vous avez dans les mains un instrument dont vous tirez des accents si purs, si vrais, si touchants? Mais j'aimerais mieux être à votre place, croyez-moi, qu'à celle du fameux vainqueur de l'Égypte et de l'Italie. La gloire des arts... — Mais, mon ami, on me refuse même cette gloire des arts, on me la dénie, puisque le jury... Je ne reviendrai pas sur ce sujet, qui vous déplaît tant... J'achève ma pastorale en *ré* mineur.

Quand l'artiste eut achevé sa pastorale en *ré*

mineur, et quand il eut étendu, brisé comme lui de fatigue, son violon en sucr sur la table où s'accoudait son juge et son ami, il dit à celui-ci, en passant la main dans ses cheveux : — Enfin, qu'en pensez-vous? — Tout le bien possible. C'est beau, c'est irréprochable, c'est sublime. — N'est-ce pas? Avouez-le à votre ami, que j'ai rendu les effets du soleil, dont les rayons couraient brisés sur l'eau, le bruit inégal de la pluie sur les feuilles, celui que fait la bergère en marchant sur la pointe des herbes de la prairie, celui...

— Un instant, mon cher Robersart. Je ne mets pas de limites à mes éloges, mais j'en mets à votre prétention de croire avoir rendu tous les accidents de la nature physique et de la nature morale. — Quoi! je n'ai pas rendu la fuite lumineuse, ardente, de l'éclair! — Non! — Le bruit du baiser chaste? — Non! — L'effroi de la pauvre bergère qui se rappelle, mais pour les oublier aussitôt, les recommandations de sa mère? — Non! mille et mille fois non! et je vous en félicite, si l'on doit féliciter un artiste de ce qu'il n'a pas su exprimer une chose inexprimable. — Inexprimable! Mais ma pastorale en *ré* mineur est tout entière dans ces effets rendus. — Elle n'est pas là, mon ami. La musique n'est que de la musique, et c'est bien assez. Si vous voulez qu'elle soit encore de la poésie, de la peinture, de l'architecture, de l'agriculture, de la métaphysique, de la théologie, vous arriverez au néant ou au ridicule. — Ah! mon ami! comment, vous, un si bon esprit, un esprit si hardi, vous osez soutenir une telle opinion! Mais ma pastorale est une contre-épreuve de la nature. Je l'ai prise, je l'ai figée. On la jouerait devant moi, je ne la reconnaitrais pas, je l'entendrais pour la première fois, que je m'écrierais : Robersart, conviens-en, voilà des arbres! ce sont des chênes verts, des tilleuls, des saules! voilà une prairie : elle est fleurie! Je cueille des marguerites, des bluets, je respire l'odeur du sainfoin et du trèfle. Voilà une bergère : qu'elle est blonde! qu'elle est belle! qu'elle est pure! Elle entre dans sa dix-septième année. — Vous êtes une belle âme, cher Robersart. — Mais qu'exprimerait donc la musique? — Rien. — Comment? rien!... — Absolument rien; et c'est là son caractère, de n'arrêter les contours d'aucune idée, d'aucun sentiment, afin qu'on puisse lui prêter toutes les idées, tous les sentiments possibles, au gré de l'âme, de la fantaisie, selon la disposition du moment, la nature de l'esprit, la pente du caractère. — Mais personne ne croira... — Personne, vous devriez dire, mon bon Robersart, ne tolérerait la musique à d'autres conditions. Pourquoi entend-on dix fois de suite un opéra, une symphonie ou une pastorale comme la vôtre sans se lasser, et pourquoi

n'entendriez-vous pas dix fois de suite la plus belle tragédie, fût-elle jouée par Duchesnois et Talma ? C'est que la poésie précise une fois pour toutes ce qu'elle a à dire ; elle cloue la pensée, numérote les sentiments, tandis que la musique, au contraire, n'a ni bornes ni chaînes, ni clou ni bordure ; elle est comme l'air atmosphérique, indéfinie, expansive, flottante, — sans forme ; — on la respire, — on se l'approprie, et c'est tout. — Non, ce n'est pas tout ! Et vous rendriez plus de justice non à moi-même, vous m'avez trop loué pour que je dise cela, mais à mon art, si, devant le public assemblé, j'exécutais ma divine pastorale. Quand l'exécuterai-je ? L'exécuterai-je jamais ? Jamais ! c'est trop affreux à penser ! — Pas de ces pensées-là, mon ami, vous êtes jeune. — Vous êtes de moitié plus jeune que moi. — Et c'est aussi pour cela, mon cher artiste, que j'ai l'espoir certain de voir votre gloire musicale remplir le vieux monde où nous sommes et le nouveau où je me rends. Mais avant de vous quitter, mon bon Robersart, permettez-moi de vous donner un conseil inspiré par une amitié des plus vives. Ne vous laissez pas envahir par l'ambition, c'est une mangeuse de temps. La gloire vient seule ; tout ce qu'on fait d'efforts pour en hâter la venue ne sert qu'à nous ronger l'âme sans qu'elle arrive une minute plus tôt. Mieux vaudrait ne pas s'occuper de la gloire, mais puisqu'elle vous plaît tant, suivez du moins mes avis, les avis d'un homme jeune il est vrai, assez sûr de lui-même cependant pour ne pas craindre de vous égarer en vous conseillant. — La gloire me plaît sans doute, et, sans cet amour que j'ai pour elle, je ne vois pas pourquoi j'aurais écrit ma pastorale en *ré* mineur ; mais ne craignez rien des effets de la gloire sur mon existence. Elle sera toujours à une si grande distance de moi que je ne la mordrai pas à la joue. Je ne rêvais qu'une gloire, celle de compositeur ; elle m'est défendue depuis que le comité de l'Opéra a refusé ma pastorale en *ré* mineur ; car savez-vous combien il m'en coûterait pour la faire exécuter à mes frais ? Vingt-deux mille francs ! — Que n'ai-je cette somme à vous prêter !

— Vous n'êtes pas riche, vous non plus. Votre père aurait-il été musicien ? — Je suis très riche, quoique Espagnol, mon cher Robersart ; mais tous mes biens sont dans l'Amérique du Sud. J'ai des mines d'or, ce qui vous explique naturellement pourquoi je n'ai pas en ce moment vingt mille francs à vous prêter. J'exploite ces mines pour le compte du gouvernement espagnol, qui me doit, qui n'a pas le son, qui est mal avec la France, mal avec les colonies, mal, très mal... — Ainsi vous me quittez, dit le bon artiste, oubliant ses chagrins particuliers pour se plaindre d'un départ

qui allait le priver de la compagnie d'un jeune étranger, d'un Espagnol instruit, studieux, adorant tous les arts, qu'il se proposait de faire aimer un jour dans la patrie de l'Amérique où il était né. Vous me quittez, lui dit-il, au moment où je perds la seule espérance qui me soutenait. Perdre en une semaine un ami et une pastorale ! Je vais donc recommencer à donner des leçons en ville, à courir le cachet à deux francs, à nager dans cette boue liquide que me renverra au visage un membre du jury, passant en voiture à mes côtés ! On me doit des statues, et je n'aurai bientôt plus de souliers. — Mon cher Robersart, surmontez ce désencouragement. Votre ami ne vous oubliera pas dans ses voyages aventureux. — Vous avez déjà tant fait pour moi... — Qu'ai-je fait ? Vous avez bien voulu passer un été avec moi à la campagne, me distraire, me charmer par votre divine science ; toute la reconnaissance est de mon côté. Mais ne parlons plus de cela. Comptez, vous dis-je, sur mon souvenir ; j'espère qu'il ne vous sera pas toujours inutile. — Et où allez-vous en me quittant ? — A Rome. — Rome, patrie de Palestrina, berceau de la grande musique ! — Patrie des beaux caractères, ville d'où sont sortis les grands libérateurs, mon digne Robersart. — Puisque vous allez à Rome, que votre premier soin, mon ami, soit de vous rendre à la chapelle Sixtine. Ecoutez pour moi et pour vous, je vous en supplie, la suave musique de nos maîtres. Vous vous souviendrez de ma pastorale en *ré* mineur. — J'irai d'abord sur le Mont-Sacré, et là je jurerai sur une épée de rendre ma patrie libre. — Ah ! grand Dieu ! auriez-vous aussi de l'ambition, vous qui me reprochiez tantôt... — Moi !... oui, j'en ai une : celle de briser les chaînes de la métropole. — Autre musique, mon cher, autre pastorale. — Nous verrons, dit en souriant le grave et chaleureux Américain ; nous verrons. En attendant, avez-vous assez de confiance en moi pour me remettre une copie de votre pastorale ? — Si j'ai assez de confiance en vous ! En doutez-vous ? Mais qu'en ferez-vous, cher Simon ? — Remettez-la moi et espérez ! — Mon sauveur ! — Pas encore ; j'en ai d'autres à sauver avant vous... — Je vous connais... — On me connaîtra un jour peut-être. — On vous appellera alors le protecteur des arts. — J'aurai un autre titre. — Vous aurez mérité celui-là. — Je veux tout mériter. — Adieu donc ! dit le pauvre artiste en confiant au seul ami qu'il eût sur la terre une copie du seul trésor qu'il possédât, sa pastorale en *ré* mineur, cette pastorale qui exprimait tant de choses, et les étoiles, et le lever du soleil, et le chant des bergers, et le bèlement des moutons, et les soupirs de la bergère, et l'orage, et le beau temps, et le retour du troupeau, et

la veillée, et l'amour, et le bonheur. Au jour, les deux amis se séparèrent : l'un partit pour Rome, l'autre descendit à Paris.

Six ans après, le musicien donnait encore des leçons au Marais et au faubourg Saint-Jacques, des leçons de piano, parce qu'il ne savait jouer que du violon, et des leçons de chant, quoiqu'il eût la voix la plus sourde et la plus enrôlée du monde. S'il se présentait chez les marchands de musique pour leur proposer des romances, ceux-ci lui répondaient : Vous n'avez aucun talent pour ce genre de composition, et d'ailleurs nous ne payons les romances que six francs à ceux que nous connaissons.

A force de parler de sa pastorale en *rê mineur*, il s'était rendu ridicule. Il était réduit, le malheureux, à n'en parler qu'aux pères de ses élèves, épiciers, droguistes ou négociants, qui, par pitié, en écoutaient quelques notes et se levaient ensuite en disant : Pardon ! mais c'est l'heure de la bourse ; ou bien : Somme toute, vous auriez mieux fait de prendre un bon état.

Ce n'est que chez lui, à minuit, quand tout le monde dormait, qu'il se jetait sur son violon et se ravissait lui-même de sa magnifique composition. De temps en temps il s'arrêtait pour moucher sa chandelle de quatre à la livre, ou pour dire en battant du pied : *le soleil se leve, la bergère paraît sur le seuil de sa chaumière.*

Il s'arrêtait encore pour dire : Ah ! si mon excellent ami m'entendait, quels éloges nouveaux, aujourd'hui mûri par l'expérience, ne me donnerait-il pas ! J'ai ajouté, d'ailleurs, à ma pastorale, *une danse villageoise, un baptême dans la chapelle rustique*, et mille autres beautés. Mais il m'a oublié ! — Alors l'artiste renfermait tristement le violon dans sa boîte, et il cirait ses souliers pour ses courses du lendemain.

On était sous l'empire, et on cirait à l'œuf.

Quelques années passèrent sur le front déjà ridé de notre grand inconnu, et rien ne fut changé à son existence, si ce n'est qu'il lui arriva deux malheurs des plus grands. On changea la méthode, de chanter, et il fut alors trouvé trop *directoire* par les gens à la mode, et il se maria. Dès ce moment, il ne lui fut plus même permis de jouer sa pastorale chez lui, entre quatre murs. Sa femme, qui aimait les arts à la condition que la musique en particulier lui rapporterait des bonnets, des chapeaux en velours et des châles, excéra le violon dès qu'elle s'aperçut qu'il rendait des sons, mais pas d'argent. La pastorale en *rê mineur* la faisait frémir. Voilà notre ruine, disait-elle ; maudits soient tes bergers ! tes étoiles ! tes troupeaux ! Encore si nous pouvions les manger, tes moutons !

Accablé de toutes les manières, il renouça à la

gloire, à la pastorale, qu'il roula et sur laquelle il écrivit : *Recommandé à mon fils. Ceci fut le malheur de son père, et sera la gloire de notre famille.* Puis il n'y pensa plus qu'en rêve.

Un jour le facteur du quartier lui remit une lettre ; le port était coté de douze francs. Douze francs ! s'écria la femme de Robersart. Jamais ! jamais ! si j'étais sûre qu'on l'annonçât dans cette lettre un héritage de cent mille écus, à la bonne heure. Mais donner douze francs au hasard ! Mais, pour coûter douze francs, elle vient donc de la lune, cette lettre ? — Mais si nous empruntons ces douze francs, ma chère amie... — Emprunter ! emprunte pour avoir du pain. Allons ! je ne la prendrai pas, dit Robersart au facteur. Retournez-la. — Vous avez un an pour vous décider, dit celui-ci en s'en allant. — Il n'est qu'un moyen, dit l'artiste, de retirer cette lettre, et je l'emploierai. C'est dur, c'est humiliant. N'importe.

Il courut au pont des Arts.

A huit heures, l'été, ce pont était autrefois, vers 1812, le rendez-vous des élégantes de la ville et du faubourg. Des pots de fleurs couraient derrière des rangées de chaises sur lesquelles s'asseyaient pour respirer le frais et prendre des fluxions des jeunes gens, des jeunes filles, des mamans, les beaux de l'empire.

La nuit était venue lorsqu'on entendit s'élever sur le pont des sons d'une pureté inouïe ; chacun quitta aussitôt sa place et se rapprocha d'un homme qui a jeté son mouchoir sur son visage. C'est Hubert, s'écria-t-on. C'est Hubert qui a fait un pari. Hubert était un des plus fameux violons de l'époque. Les voix se taisent : silence universel dans l'air. On n'entend que l'eau qui passe sous les arches et les ravissantes notes du prétendu Hubert. C'était la pastorale en *rê mineur*. A la fin du morceau, les applaudissements, longtemps comprimés, éclatent à la fois du Louvre au palais de l'Institut. Mais pas une pièce ne tombe dans le chapeau posé aux pieds de l'artiste. Donner de l'argent à Hubert ! On l'a reconnu, c'est lui. On le couronne. Des couronnes à Robersart ! Il lui fallait douze francs ! douze francs pour retirer la lettre.

La lettre resta deux mois à la poste. Ce ne fut qu'au bout de deux mois de dures privations qu'il réunit, sou à sou, une somme de douze francs pour acheter sa lettre.

Il faillit étouffer de joie quand il la lut. Pourquoi ? il n'en savait rien. Mais le malheur, comme l'innocence, a une seconde vue qu'il serait insensé de nier.

Il prend la lettre, et dans la rue, sous une porte cochère, il la décaçète en tremblant, il lit : — D'abord il n'y comprit rien.

« CHER AMI,

« De Rome j'ai été en Allemagne et ensuite en Espagne, la patrie de mes aïeux, de là aux États-Unis. Nommé colonel, j'ai pris une part active à la guerre de l'indépendance; j'ai été assez heureux jusqu'ici pour arriver de grade en grade à celui de général en chef des armées vénézuéliennes. Oui, cher Robersart, mes vœux s'accomplissent. Je suis entré aujourd'hui, 4 août 1813, dans la ville de Caracas, conquise par moi. Le canon gronde, les cloches sonnent encore.

« Douze jeunes filles vêtues de blanc ont traîné mon char, et savez-vous de qui était la musique de cette marche triomphale? De vous, mon ami; une partie de votre pastorale en *ré* mineur, de votre divine pastorale, est devenue une marche du plus bel effet. Aussi la ville de Caracas, à qui j'ai révélé votre nom, vous offre deux mille piastres fortes ou soit dix mille francs de France, qui vous sont envoyés au Havre sur un navire neutre. Caracas a pensé que vous méritez davantage : elle a fait graver votre nom sur le char triomphal qui m'a servi pour entrer dans la ville conquise.

« Adieu, mon cher Robersart; vous voyez donc que la musique dit tout ce qu'on lui fait dire. C'est le morceau où vous avez si bien exprimé le chant de la fauvette qui est devenu, avec une légère modification, la marche triomphale de Caracas.

« Je tiens pour vous en réserve d'autres nouvelles plus heureuses; mais attendons. Je vous recommande toujours, mon cher ami, de ne pas sacrifier à l'ambition le calme de votre existence d'artiste. Imitiez-moi.

« Votre ami,

« SIMON BOLIVAR. »

— Bolivar! c'est Bolivar, c'était Bolivar! celui dont toute l'Europe s'occupe en ce moment! Il m'écrit, il se souvient, il m'envoie dix mille francs! Caracas a fait graver mon nom! On sait mon nom à Caracas! Mais pourquoi a-t-il fait une marche triomphale de ma pastorale en *ré* mineur, où il n'y a pas de marche? Il me l'explique : parce que la musique n'exprime rien et exprime tout. Grand homme, tu te trompes. Ne se trompe-t-il pas encore lorsqu'il me recommande de ne pas aimer la gloire, tandis qu'il vient d'entrer, lui, en triomphateur dans la ville de Caracas?

Quand il annonça à sa femme et à ses connaissances la munificence de Bolivar, on le crut fou; on le plaisanta sur le succès de sa musique, on lui dit qu'elle était absolument comme certains vins qui avaient besoin de voyager pour devenir bons. Il dévora tous ces affronts, pensant qu'il était un sûr moyen de convaincre ses ennemis, le seul, il est vrai; c'étaient les dix mille francs.

Il les attendit trois mois, six mois, il les attendit un an, et ils n'arrivèrent pas au Havre. Alors il fut démontré à tout le monde que notre compositeur avait été victime d'une plaisanterie atlantique. On le plaignit tout haut, on le raila tout bas; il perdit la moitié de ses élèves. Pour comble de malheur il devint, à quelque temps de là, chef d'orchestre d'un des théâtres des boulevards. Il composa des ouvertures qu'on applaudit à coups de pommes, et il mit en musique l'entrée en scène des tyrans. A faire ce métier on a huit cents francs par an : l'on ne se retire qu'à minuit.

De dégradation en dégradation il finit lui-même par se croire médiocre et nul. Cependant, réfléchissait-il parfois, j'ai bien connu un homme du nom de Simon comme Simon Bolivar; cet homme était né en Amérique comme Bolivar, il avait promis de se souvenir de moi, et il s'est souvenu de moi, de penser à ma pastorale en *ré* mineur, et il en a détaché un morceau pour composer sa marche triomphale. Ces souvenirs et ces événements se lient entre eux d'une manière étroite. Où y a-t-il donc de la folie dans mon fait? A moins que je n'aie pas écrit de pastorale? Mais elle est là, dans mon tiroir... Oui, mais ces deux mille piastres annoncées et qui ne sont jamais venues...

Les deux mille piastres n'étaient pas arrivées au Havre, ce que ne savait pas notre artiste, parce que l'Espagne, ne reconnaissant pas le droit des neutres, avait saisi à la sortie du port le navire qui les portait. Les deux mille piastres avaient pris le chemin de Cadix au lieu de prendre celui du Havre, et le roi Joseph les avait empochées à la place du musicien.

Le temps, ce médecin homœopathe, puisqu'il guérit par l'emploi de lui-même, aurait fini par adoucir les regrets de notre compositeur si, en 1822, il n'eût reçu une nouvelle lettre écrite de Bogota et de la même main que la première. Celle-ci ne coûtait rien. Voici ce qu'elle renfermait :

« MON CHER AMI,

« Nous avons été vainqueurs partout : dans la Venezuela, en Colombie et dans le Pérou; le roi d'Espagne n'a plus une seule ville dans cette partie de l'Amérique espagnole. J'ai fondé une république, la république de Colombie, et j'en suis le président. Ce nouvel Etat est si puissant déjà, mon ami, qu'il a des ambassadeurs à Londres, à Paris, à Washington et à Lisbonne. En attendant qu'il en ait à Madrid même, il s'est consolidé par deux ou trois cents batailles dont celle d'Ayacucho a été le couronnement. Mais savez-vous, mon ami, qui a été le vainqueur d'Ayacucho? C'est presque vous; oui, vous; sans vous peut-être la

bataille d'Ayacucho était perdue ; sans vous du moins la victoire n'eût été ni si décisive ni si brillante. L'art de la guerre est ma principale étude depuis l'enfance. Je savais, et l'expérience a confirmé chez moi cette opinion, que la musique a une action prodigieuse sur les nerfs des soldats, car ce n'est ni avec les fusils ni avec les canons que se gagnent les batailles, mais avec les nerfs plus ou moins excités. Qu'ai-je fait avant de me mettre à la tête du corps d'armée sous lequel l'Espagne vient d'être à jamais écrasée ? J'ai fait de votre pastorale en *ré* mineur un air de bravoure, une marseillaise colombienne, tellement belle, tellement enivrante, que les soldats eurent aux armes dès qu'ils l'entendirent et se précipitèrent avec fureur sur les ennemis. Votre pastorale, mon ami, a causé la mort de plus de vingt mille Espagnols au pied des Andes ; elle a fait couler des torrents de sang impur. Réjouissez-vous de ce succès ! Oui, votre pastorale en *ré* mineur était digne de toute votre affection d'artiste, de tout votre enthousiasme. Convenons seulement que j'avais raison de prétendre que la musique signifie tout parce qu'elle ne signifie rien. Pour composer mon air martial, cet air auquel je dois en grande partie, je le répète, la victoire d'Ayacucho, je n'ai eu qu'à transposer le morceau de la pastorale, ce morceau si tendre où la bergère écoute pour la première fois la déclaration du berger.

« La république bolivienne vous adresse, par ma voix, ses plus purs hommages et sa haute reconnaissance. Bogota vous a inscrit comme citoyen sur son livre, et a déclaré que votre hymne serait désormais le chant national de l'Amérique régénérée. Guayaquil vous a élevé une pyramide ; Quito, une fontaine publique ; Caracas, ma patrie, a gravé votre nom sur les tables de marbre du congrès ; Maracaibo, Carthagène et Lima vous ont voté des remerciements publics, toutes ces villes n'osant pas envoyer à un compositeur aussi illustre que vous devez l'être un présent en argent et ne pouvant pas, devenues cités républicaines, vous offrir des titres ou des décorations.

« Ainsi j'ai tenu ma promesse, mon noble ami, j'ai songé à vous, à votre pastorale. Vous voilà citoyen de l'Amérique républicaine ; votre pastorale se chante de l'Atlantique à la mer du Sud, et chaque fois qu'elle se chante, le sang de la tyrannie coule à grands flots. Vous voyez que j'avais raison quand moi, enfant, vous jeune homme, je vous conseillais de ne pas former des desirs trop ambitieux : nous avons attendu. Vous, vous êtes sans doute illustre et riche, et je suis président d'une puissante république fondée par moi : bornons toujours ainsi nos vœux.

« Dans quel monde nous reverrons-nous pour nous serrer la main ?

« Toujours votre ami,

« SIMON BOLIVAR. »

— Je suis illustre, je suis riche ! Ce serait affreux d'ironie si ce cher Bolivar n'était réellement vaincu que j'ai acquis richesses et gloire depuis notre séparation. Mais ce qui est plus affreux, c'est de savoir que ma pastorale en *ré* mineur, ce chant de ma jeunesse, ce poème d'amour sur lequel je comptais pour m'immortaliser, cet hymne où j'avais réuni et fondu les plus douces harmonies de la nature, lueurs de l'aurore, pleurs de la rosée, soupirs d'amour sous les saules, est devenue un cri de guerre et de sang en Amérique. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Je ne m'en consolerais jamais, jamais !

Et si vous voyez, âmes indifférentes, passer quelquefois le long de nos boulevards, quand un peu de soleil arrose les dalles, un vieillard caqué sous deux épaisses redingotes, traînant ses jambes goutteuses, mais chantonnant encore sous sa perruque, dites : Voilà un homme parfaitement inconnu à Paris, mais célèbre dans toutes les républiques de l'Amérique espagnole, dont il a été le Rouget Delisle et le Körner. Immortel dans le Nouveau-Monde, il est chef d'orchestre dans l'ancien.

Qu'est-ce donc que la gloire ? C'est cela.

LÉON GOZLAN



FERRAND.

Le royaume de la Bohême (en admettant qu'il y ait encore des royaumes) vient de perdre un de ses sujets les plus spirituels et les plus excentriques. Ferrand est mort.

Il faudrait des volumes pour raconter les excentricités du pauvre Ferrand. Nous ne consacrerons qu'une colonne à celui qui mériterait une colonne de bronze dans la république bohémienne.

Ferrand a usé vingt ans de sa vie à se poser et à résoudre les problèmes les plus ébouriffants de la vie artistique. Il était chef d'orchestre du théâtre de la Porte-Saint-Martin, et passait son temps à faire du cartonage à deux sens et des calembourgs par à peu près.

Ferrand s'était dit : « Les meubles en bois sont un prétexte inventé par les ébénistes, et les tapis en laine des mensonges imaginés par les tapisseries. A bas les tapis de laine ! A bas les meubles en bois ! » Et Ferrand se mit à confectionner un mobilier complet en cartonage et des tapis en journaux.

Il se fabriqua en quinze jours un lit, une commode, un secrétaire, une armoire et un buffet avec de vieux cartons à chapeaux, qu'il déchiqueta, découpa, ajusta, colla et vernit avec du cirage anglais, ce qui leur donnait un faux air de vieux chêne noir du XVI^e siècle.

Pour ses tapis, Ferrand prit des journaux qu'il collationnait chez l'épicier à 25 centimes le demi-kilogramme. Il se fit une descente de lit avec le *Constitutionnel*, un tapis de foyer avec le *Journal des Débats*, et une tapisserie complète de chambre à coucher avec tous les journaux mortués de la Révolution de Février. L'alcôve de Ferrand ressemblait horriblement à un caveau sépulcral.

Le logement de Ferrand ne se composait, dans l'origine, que d'une pièce de quinze à seize pieds carrés ; grâce à son génie, l'artiste en fit un appartement de quatre pièces au moyen de cloisons en papier.

La salle à manger était tendue de *Réformes*, le salon de *Modes*, le cabinet d'*Artistes* et la chambre à coucher de *Démocraties pacifiques* ; Ferrand y dormait comme un blaireau.

Quand un montagnard venait voir Ferrand, il était reçu dans la salle à manger ; les femmes avaient audience dans le salon, les musiciens dans le cabinet, et les chats dans la chambre à coucher. Ferrand aimait les chats, bien qu'ils fissent concurrence à ses souricières en papier de musique.

Ferrand se levait fort tard. Quand on frappait à sa porte avant midi, il braquait un tube sur un

petit trou pratiqué à côté de la serrure, et si la visite lui déplaisait, il tirait une ficelle qui faisait tomber sur la tête du visiteur importun une cuvette d'eau attachée en bascule au plafond du palier.

Quand Ferrand avait besoin de lait, il mettait un drapeau blanc à sa fenêtre ; s'il lui fallait du pain ou de l'eau, il mettait d'autres drapeaux dont le boulanger et le porteur d'eau connaissaient la signification. Une ficelle servait à monter les provisions et à descendre l'argent aux fournisseurs.

Le télégraphe de Ferrand faillit lui être fatal après les journées de Juin. Il fut dénoncé comme carliste, comme orléaniste et comme montagnard, grâce à ses pavillons multicolores, et il aurait certainement couché à la Préfecture le 28 juin, s'il n'eût pas couché ce jour-là au foyer des musiciens de la Porte-Saint-Martin, où il s'était endormi en fabriquant des bonnets de coton avec la *Casquette du Père Duchêne*.

La vie toute expérimentale du pauvre Ferrand devait lui être fatale. Il y a trois jours, le malheureux artiste, qui ne dormait pas depuis les élections du président de la République, voulut se confectionner une potion somnifère ; il acheta je ne sais quelles drogues, les pila avec je ne sais quels ingrédients, les mélangea dans je ne sais quelle proportion, avala la mixture à je ne sais quelle dose, toujours est-il que le lendemain il n'y avait plus de petits drapeaux, plus de tube, plus de cuvette et plus de Ferrand.

Le pauvre diable est mort comme il avait vécu !

L'IMPRÉVU.

Depuis cinquante ans, la prévoyance humaine s'est toujours trouvée en défaut, a toujours été prise au dépourvu, et *l'imprévu*, *l'improbable* a constamment déterminé les événements.

Tous les grands politiques, depuis Talleyrand jusqu'à M. Ledru-Rollin — les extrêmes se touchent — tous les grands politiques en ont été réduits, en définitive, à suivre l'impulsion, à la subir, bien loin de la donner, ainsi qu'ils en avaient la prétention.

Exemples :

93 inaugure la République n° 1, une et indivisible ! et décrète la *fraternité* universelle : on coupe le cou aux dissidents et on met l'Europe à feu et à sang, après quoi on acclame au despotisme absolu, et on flanque le trône, où s'assoit un lieutenant d'artillerie, de barons, de chambellans et de ducs !

Quant à l'Europe, si elle fut mise sens dessus dessous, je n'ai pas entendu dire que ce fût pour y proclamer les principes républicains. — En revanche, les frères et amis de l'Empereur et roi sont intronisés ! sans constitution !

Qui prévoyait l'Empire en 93 ?

Qui pouvait prévoir la Restauration en 1810 ?

Qui pouvait prévoir 1830, seulement trois mois avant Juillet ?

Et la République de la rue Lepelletier, était-elle dans vos prévisions en janvier dernier ? Êtes-vous bien sûr que cette petite variété de l'espèce humaine qu'on appelle ou qui s'appelle républi-

cains de la veille, la prévoit elle-même ? — Il est permis d'en douter.

Et aujourd'hui ! la République puisque République il y a, va se mettre sous la sauve-garde du prince Louis-Napoléon Bonaparte. — A la bonne heure ! l'imprévu n'a pas donné sa démission.

COXCLISIOX. — Je viens de voir une caricature montrant Lamartine donnant du pied quelque part à Louis-Philippe, — Cavaignac donnant du pied à Lamartine, — Louis-Napoléon apostrophant de la même façon son compétiteur vaincu, et le dessinateur a mis au bas ces mots : *La suite au prochain numéro.*

LA COMÉDIE HUMAINE.

15 volumes illustrés par Gavarni, Johannot, Meissonnier.

En lisant les sèches et rebutantes nomenclatures de faits appelées *histoires*, qui ne s'est aperçu que les écrivains ont oublié, dans tous les temps, en Égypte, en Perse, en Grèce, à Rome, de nous donner l'histoire des mœurs. Le morceau de Pétrone sur la vie privée des Romains irrite plutôt qu'il ne satisfait notre curiosité. Après avoir remarqué cette immense lacune dans le champ de l'histoire, l'abbé Barthélemy consacra sa vie à refaire les mœurs grecques dans Anacharsis.

Mais comment rendre intéressant le drame à trois ou quatre mille personnages que présente une société ? comment plaire à la fois au poète, au philosophe et aux masses qui veulent la poésie et la philosophie sous de saisissantes images ? Si je concevais l'importance et la poésie de cette histoire du cœur humain, je ne voyais aucun moyen d'exécution ; car, jusqu'à notre époque, les plus célèbres conteurs avaient dépensé leur talent à créer un ou deux personnages typiques, à peindre une face de la vie. Ce fut avec cette pensée que je lus les œuvres de Walter Scott. Walter Scott, ce trouvère (trouvère) moderne, imprimait alors une allure gigantesque à un genre de composition injustement appelé secondaire. N'est-il pas véritablement plus difficile de faire concurrence à l'État-Civil avec Daphnis et Chloé, Roland, Amadis, Panurge, Don Quichotte, Manon Lescaut, Clarisse, Lovelace, Robinson Crusoe, Gilblas, Ossian, Julie d'Étanges, mon oncle Tobie, Werther, René, Corinne, Adolphe, Paul et Virginie, Jeanie Dean, Claverhouse, Ivanhoé, Manfred, Mignon,

que de mettre en ordre les faits à peu près les mêmes chez toutes les nations, de rechercher l'esprit des lois tombées en désuétude, de rediger des théories qui égareront les peuples, ou, comme certains métaphysiciens, d'expliquer ce qui est ? D'abord, presque toujours ces personnages, dont l'existence devient plus longue, plus authentique que celle des générations au milieu desquelles on les fait naître, ne vivent qu'à la condition d'être une grande image du présent. Conçus dans les entrailles de leur siècle, tout le cœur humain se renoue sous leur enveloppe, il s'y cache souvent toute une philosophie. Walter Scott élevait donc à la valeur philosophique de l'histoire le roman, cette littérature qui, de siècle en siècle, ineruste d'immortels diamants la couronne poétique des pays où se cultivent les lettres. Il y mettait l'esprit des anciens temps, il y réunissait à la fois le drame, le dialogue, le portrait, le paysage, la description ; il y faisait entrer le merveilleux et le vrai, ces éléments de l'épopée, il y faisait coudoyer la poésie par la familiarité des plus humbles langages.

Le hasard est le plus grand romancier du monde ; pour être fécond, il n'y a qu'à l'étudier. La société française allait être l'historien ; je ne devais être que le secrétaire. En dressant l'inventaire des vices et des vertus, en rassemblant les principaux faits des passions, en peignant les caractères, en choisissant les événements principaux de la société, en composant des types par la réunion des traits de plusieurs caractères homogènes, peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée

par tant d'historiens, celle des mœurs. Avec beaucoup de patience et de courage, je réaliserais, sur la France au dix-neuvième siècle, ce livre que nous regrettons tous, que Rome, Athènes, Tyr, Memphis, la Perse, l'Inde ne nous ont malheureusement pas laissés sur leurs civilisations.

L'homme n'est ni bon ni méchant, il naît avec des instincts et des aptitudes; la société, loin de le dépraver, comme l'a prétendu Rousseau, le perfectionne, le rend meilleur; mais l'intérêt développe aussi ses penchants mauvais. Le christianisme, et surtout le catholicisme, étant, comme je l'ai dit dans le Médecin de Campagne, un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément d'ordre social.

En lisant attentivement le tableau de la société, moulée, pour ainsi dire, sur le vif avec tout son bien et tout son mal, il en résulte cet enseignement, que si la pensée ou la passion, qui comprend la pensée et le sentiment, est l'élément social, elle en est aussi l'élément destructeur. En

ceci, la vie sociale ressemble à la vie humaine. On ne donne aux peuples de longévité qu'en modérant leur action vitale. L'enseignement, ou mieux l'éducation par des corps religieux, est donc le grand principe d'existence pour les peuples, le seul moyen de diminuer la somme du mal, et d'augmenter la somme du bien dans toute société. La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion. L'unique religion possible est le christianisme. Le christianisme a créé les peuples modernes, il les conservera.

II. DE BALZAC.

Ainsi s'exprime Balzac en tête de cette œuvre charmante et grandiose, qui a pour titre *la Comédie humaine*. Balzac veut s'élever à la philosophie transcendante; il a tort d'oublier un peu que son vrai talent, c'est la peinture des filles d'Eve. Il est portraitiste et non peintre d'histoire; mais sa galerie n'est-elle pas la radieuse histoire des passions de notre temps ?





LES TROIS AMOUREUX DE LA MARQUISE

CENT ET UN ROMANS.

Il était une fois, — l'an passé — une belle femme qui avait trois amoureux :

Un gentilhomme qui vivait de ses revenus.

Un poète qui vivait de son esprit.

Un sculpteur qui vivait de l'air du temps.

Tous les trois s'étaient rencontrés chez elle pour lui demander ce qu'elle n'avait pas.

Ce qu'elle n'avait pas, c'était l'amour. Le proverbe dit que la plus belle fille du monde ne peut

donner que ce quelle a. — Ceci est un paradoxe. — Elle avait donné ce qu'elle n'avait pas : l'amour.

Car ses trois amoureux étaient amoureux comme des — amoureux.

Le gentilhomme lui parlait beaucoup de son blason.

Le poète, de sa poésie.

Le sculpteur, de son marbre de Paros.

— Je m'ennuie, leur dit-elle un soir.

Et pourtant elle était belle de toutes les beautés, par la ligne ondoiyante, par l'esprit, par le rayonnement : le dessin de Raphaël et la fraîcheur de Corrège. — Zeuxis eût reconnu en elle sa Diane chasserresse!

Elle n'avait qu'un tort : celui d'être veuve, ce qui jetait un crêpe sur son passé. Feu monsieur le défunt ne lui avait pas fait bien augurer de l'avenir. Elle s'ennuyait dans le présent.

On disait tout bas, qu'elle n'était pas veuve de son mari, mais de son amant. Que celle qui n'a pas aimé lui jette la première pierre! Cet amant où était-il? Il y avait dans le salon un portrait peint par Ary Scheffer dont elle ne parlait jamais, mais qu'elle regardait toujours.

— Oui, je m'ennuie, dit-elle un soir à ses trois amoureux. Je ne puis vous aimer tous les trois; mais, contez-moi des contes comme la sultane Schéhérazade. Je donnerai mon cœur à celui qui aura le plus amusé mon cœur. Puisque je n'ai pas de passion, amusez-moi par la passion des autres. Donnez-moi l'exemple des cœurs faibles ou vaillants. La première larme tombée de mes yeux sera mon premier mot d'amour.

Elle dit et s'étendit nonchalemment comme une orientale sur un canapé de style Louis XV, en face du portrait de l'absent.

C'était à Paris, en 1848, aux premiers jours de l'automne, dans un petit hôtel du faubourg Saint-Germain, rue Saint-Dominique, où on s'inquiétait peu des tempêtes révolutionnaires, où l'on ne croyait qu'aux révolutions du cœur.

Le gentilhomme prit le premier la parole.

CAROLINE ET CAMILLE.

I.

Au bains de mer, on m'a raconté cette histoire dont vous vous chargerez, madame, de trouver la moralité. Les femmes sont les philosophes de l'amour. Poir moi, je conte tout simplement sans commentaires.

Il y a quelques années, un jeune médecin allemand, un peu baron, Franck Nebelstein, vint débarquer à Paris pour y étudier ou pour y faire fortune. Quoique Allemand, c'était un beau garçon, ne manquant ni de grâce ni de laisser-aller. En outre, il avait de l'esprit, ni trop ni trop peu, ce qu'il en faut pour faire son chemin. Il était un peu volage et un peu insouciant. Vous devinez sans peine qu'un médecin de cette nature, n'ayant pas vingt-sept ans, devait faire quelque chose, mais non pas fortune.

C'était, d'ailleurs, un médecin d'un nouveau

genre; il affichait la prétention de guérir le corps en consultant le cœur : il devait faire fureur à Paris parmi les femmes, — vous savez lesquelles? — Pour cette méthode, qui ne vaut guère moins qu'une autre (j'en excepte celle du docteur Sangrado), il avait surtout recours au magnétisme. Au bout d'un an de séjour à Paris, il était surnommé le beau magnétiseur dans un certain monde, ou plutôt dans un monde incertain, dans le monde des femmes libres. Il avait débarqué au beau milieu de la rue Laflitte; et comme, en sa qualité de baron allemand, il n'avait ni baronnie ni revenus, il fut bientôt au bout de ses ressources : comment se faire payer de ces femmes charmantes qui ne connaissent que la monnaie des sourires? Cependant, il fallut qu'il se résignât à déloger un beau matin sans armes ni bagages. Il alla, tout désenchanté, se réfugier avec ses dernières espérances à Phôtel Corneille, qui est presque encore la Chaussée-d'Antin dans le pays Latin. Il trouva là bon nombre d'étudiants riches ou faisant des dettes, ce qui revient au même : tous devinrent ses amis et ses agents d'affaires; ils le prônèrent partout comme le phénix du magnétisme, et en même temps, comme le vrai disciple de Gall et de Lavater. Ils firent si bien son compte, que, peu de mois après, il était plus florissant et plus baron que jamais. Son ami le plus dévoué était là un étudiant en droit, un peu poète, qui voyait le beau monde, parce que sa mère était du beau monde : M. Léon Durand s'était pris d'une belle et bonne amitié pour notre Allemand, qu'il trouvait original. Il le conduisait partout, même chez ses maîtresses. Franck n'abusait pas de cette confiance, quoiqu'il fût un peu amoureux de toutes les jolies femmes qu'il rencontrait sur son chemin. Jusque-là, pourtant, il n'avait aimé qu'en passant; il lui vint enfin une passion plus durable. C'est l'histoire de cet amour sérieux que je vais vous raconter ici. Bâti sur l'amour, c'est bâti sur le sable, dit le proverbe. Cette histoire vous dira comme le proverbe. Et vous, madame, vous direz comme le proverbe.

II.

A la porte du Luxembourg, Franck, qui revêtait souvent par là, vit un matin un groupe de promeneurs autour d'un industriel assez enriéux : c'était un homme de mauvaise mine, un vrai che-napan échappé de l'atelier de Callot. Il vendait aux passants, pour moins que rien, pour deux sous, la liberté de quelques oiseaux qu'il avait attrapés. Les tristes esclaves redemandaient le ciel, leur patrie, par des cris gémissants; mais la

fole insensible, qui avait un son pour toutes choses, — pour passer le pont des Saints-Pères, — pour acheter un bouquet, — pour donner au joueur de vielle, regardait avec insouciance les oiseaux engagés sans songer à leur délivrance. Une marchande de bouquets traversa la foule, en secouant un enivrant parfum de violettes et de roses de mai. Il y avait là des femmes avec leurs amants et avec leurs maris. Les maris et les amants s'empressèrent d'offrir des bouquets à leurs belles; l'une d'elles dit à l'un d'eux qui lui offrait des roses de mai : « J'aimerais mieux voir s'envoler une hirondelle. » L'amant ou le mari s'empressa de donner deux sous à l'oiseleur, qui ouvrit la porte de la cage : une mésange, qui guettait l'instant propice, prit son vol et disparut dans le ciel. Franck regarda avec reconnaissance la plus humaine de toutes les femmes qui étaient là; un long voile noir empêchait de voir sa figure.

L'oiseleur, qui avait refermé la cage, répéta son refrain : « Mesdames et messieurs, un peu d'humanité, s'il vous plaît. Voyez comme ces pauvres oiseaux souffrent dans cette prison, tandis qu'ils seraient si bien dehors ! Voyez-les battre piteusement des ailes en demandant la liberté que je ne vends que deux sous. Deux sous, messieurs, deux sous, mesdames, et les prisonniers s'envolent au ciel en chantant vos louanges. Les rochers verseraient des larmes en les voyant si malheureux dans cette cage; leurs plaintes me déchirent les entrailles. Que les riches sont heureux de secourir les affligés ! — Ah ! je voudrais être riche ! — Hélas ! si j'avais seulement du pain à donner à mes pauvres enfants et à ces pauvres oiseaux ! — Admirez leur beau plumage et leurs pattes mignonnes ! Plaignez-les et secourez-les ! »

— Cet oiseleur, pensait Franck, dont les yeux demeuraient attachés sur le voile de la jeune femme compatissante, cet oiseleur ressemble singulièrement aux riches philanthropes qui se sont d'abord emparés des biens des faibles et qui finissent par prêcher en leur faveur.

La jeune femme supplia encore du regard pour les pauvres captifs celui qui l'accompagnait. Franck vit ce regard à travers le voile, il pensa que celle qui priait pour la liberté des oiseaux traînait alors les chaînes d'une esclave. Pour la consoler, il s'approcha de l'oiseleur et offrit de lui payer la liberté de tous les oiseaux. La marchande de bouquets qui l'écoutait voulut avoir sa part dans la gloire de cette délivrance : elle ouvrit la cage pour son argent, elle glissa sa main rouge vers l'un des coins, elle saisit un moineau chourifié qui gémissait là depuis deux jours et qui semblait résigné à la mort. Tout le monde la regardait avec intérêt; le marchand lui-même, qui

tendait la main à ses deux sous, était touché de cette bonne œuvre. Elle laissa les plumes grises du captif et le jeta au-dessus de la fonte en lui criant : Bon voyage ! Franck fut jaloux du regard qui tomba sur elle des yeux de la femme voilée. Il s'empressa de rouvrir la prison : ce fut un charmant tableau que la vue des prisonniers s'échappant en foule et se dispersant dans le ciel. Franck en était si charmé qu'il ne vit pas disparaître le voile noir; il prit toutes les roses de mai de la marchande de bouquets et lui demanda d'un air distraît où était passée celle qui les avait refusées. — Celui qui était avec elle l'amença rapidement par là, répondit la marchande de bouquets en se tournant en face de l'océan; — il semblait jaloux de votre bonne œuvre et de votre bonne mine, poursuivit-elle avec complaisance.

Franck suivit la trace de la femme voilée jusque sous l'arcade, où il s'arrêta soudainement : — La suivre ! quelle folie, murmura-t-il en s'en allant.

En levant le regard, il vit encore quelques oiseaux dans le chemin du ciel.

— Chantez pour elle, leur dit-il; ce n'est pas moi qui vous ai délivrés, c'est son regard. — Au fond des bonnes œuvres, il y a toujours quelque chose d'étranger aux bonnes œuvres. — O mes chers oiseaux ! je ne vous ai pas délivrés pour vous, mais pour elle.

III.

Au déclin de l'automne, Franck traversait rapidement les Champs-Élysées, dans l'espérance d'échapper à une sombre tristesse qui le dévorait depuis quelques jours. Le soir répandait ses teintes brunes dans le lointain; le vent secouait les grands arbres, dont les feuilles jaunies fuyaient bruyamment; le ciel était gris partout; à peine y devinait-on le soleil sur la rive occidentale. Franck devint plus triste encore; il semblait que son âme se couvrit de nuages comme le ciel, et que son soleil se fût caché pour longtemps. Il contempla avec amertume sa vie passée : il n'y trouva pas à cet instant le moindre souvenir de joie qui lui servit de refuge contre sa tristesse; il plongea vainement dans les abîmes de son âme : au lieu d'un rayon qu'il cherchait, il vit des nuées lugubres flottant dans la nuit.

Il s'arrêta tout à coup devant une jeune femme vêtue d'une longue robe noire et coiffée d'un chapeau vert.

Elle était pâle et désolée; elle suivait des yeux les feuilles que le vent balayait, mais elle ne voyait sans doute qu'avec les yeux de l'âme. Perdue dans sa vaporeuse rêverie, Franck s'imaginait voir l'image de sa vie : mais un bruit de pas

la réveilla soudain; elle frémit et marcha plus vite pour échapper à un homme qui la suivait; elle fuyait cet homme comme Franck fuyait sa tristesse.

Elle dépassa Franck, qui fit involontairement quelques pas vers elle, violemment ému par ce spectacle bizarre. L'homme qui suivait lui jeta un regard terrible, et se drapa dans son manteau, sans doute pour avoir l'air plus superbe. Franck, qui ne s'effrayait pas de si peu, ne s'arrêta point; il parut oublier la présence de cet homme; il se rapprocha de la jeune femme, qui releva la tête pour mieux distinguer le bruissement des pieds dans les feuilles sèches. Tous les trois marchèrent ainsi pendant quelques minutes; mais, à son tour, l'homme en manteau dépassa Franck, en effleurant. Franck, froissé, fit siffler sa badine à diverses reprises, en l'agitant aux oreilles de l'homme au manteau. La nuit tombait, et avec la nuit quelques gouttes glaciales. La jeune femme leva son parapluie; elle le laissa bientôt tomber sans l'ouvrir, dans la crainte que le bruit de l'eau sur la soie ne l'empêchât d'entendre le bruit des pas de Franck et de l'homme au manteau; mais, malgré l'insouciance qu'elle essaya alors de déployer, cet homme devina son motif, et lui cria d'une voix colère : « Il pleut, madame. » Ces trois mots firent trembler la jeune femme, et passèrent dans le cœur de Franck comme une note discordante. Égaré par la colère, il oublia que la jeune femme n'était pas une fille d'opéra; il s'en fut droit à elle et l'arrêta tout à coup.

— Madame, lui dit-il d'une voix étouffée, permettez-moi de vous offrir mon parapluie.

Et comme il n'avait pas de parapluie, il saisit vivement celui de la jeune femme, qui n'eut point la force de lui résister.

L'homme au manteau repoussa dédaigneusement Franck.

— Vous insultez ma femme, lui dit-il.

Franck fut atterré par ces paroles; mais il se ranima au même instant, et répondit d'une voix amère :

— Je ne voulais insulter que vous, monsieur.

La jeune femme chancelait. Franck, qui vit la pâleur de ses lèvres et l'égarément de ses yeux, tendit un bras pour la soutenir; mais, toute suppliante, elle lui fit signe de s'éloigner.

Il s'éloigna. Il voulut au moins la suivre de vue, mais à vingt pas de là elle s'était perdue parmi les promeneurs. — Adieu donc! dit-il tristement.

Bientôt il se souvint confusément que cette femme en deuil était celle qu'il avait vue, à la grille du Luxembourg, implorant pour la liberté des oiseaux.

IV.

Pendant ses promenades à travers Paris, il attachait son regard sur toutes les femmes vêtues de robes noires et coiffées de chapeaux verts; mais, parmi toutes ces reines de la mode, c'est en vain qu'il chercha la reine de son cœur.

Pendant l'automne, pendant l'hiver, il courut partout et ne la ravit pas; quand revint le printemps, le désespoir le saisit avec autant de violence que l'amour; et quand il se fut beaucoup désespéré, son amante anonyme disparut de l'autel d'or qu'il lui avait élevé. Il se prit à douter des saintes aspirations de son âme, il retourna à ses folâtres amours. Mais le cœur ne tarda guère à être vengé.

Franck se promenait solitairement un matin sous les grands marronniers des Tuileries; tout à coup il se sentit violemment ému à la vue d'une femme qui s'asseyait à quelques pas de lui. Devant cette femme, un homme lisait un grand journal avec une gravité bouffonne.

— Voilà l'homme et voilà la femme! dit Franck avec agitation.

Un rayon de soleil, glissant par un œil du feuillage, tremblait sur l'épaule de la jeune femme, qui penchait tristement la tête pour échapper au soleil. Ce fut en vain que Franck la regarda d'un œil ardent, il passa sans qu'elle relevât la tête. Il revint bientôt sur ses pas, et cette fois, en repassant devant la jeune femme, il devina qu'elle l'avait vu, car sa main fit trembler la vieille chaise qui lui servait d'appui; l'homme secoua dédaigneusement la tête, en jetant son journal sur la chaise.

Seulement alors Franck pensa aux solles bravades de cet homme. Il s'arrêta et voulut aller à lui; mais un regard adorable cloua ses pieds sur le sol, et le plongea dans un ineffable ravissement. L'homme, poursuivi d'une ambitieuse pensée, ne prit pas garde à Franck, qui demeurait en contemplation devant la jeune femme, dont le regard suivait les feuilles rougies. Elle leva ses paupières, et Franck vit briller deux larmes. Ce fut une pure et sainte rosée qui ranima son âme. Si jamais une joie du ciel l'a ravi, ce fut à cet instant suprême; mais au travers de nos plus grandes joies, nous voyons toujours passer quelque chose de lugubre comme un fantôme durant nos songes d'or. Dans son extase, Franck n'oublia pas qu'il était sur la terre. Cette femme venait de le ravir par deux larmes venues du cœur; mais n'était-ce point quelque peine secrète qui mouillait ses yeux? Ses pleurs n'étaient-ils pas des confidents d'une profonde douleur? Franck se sentit trop agité pour demeurer là plus longtemps; il pensa qu'au bout de l'allée, il saisirait mieux les

nuances de sa joie et de sa tristesse; d'ailleurs, un regard tremblant de la jeune femme, un regard qui semblait le supplier de partir, vint soudainement détacher ses pieds du sable. Il marcha jusqu'au bout de l'allée sans pouvoir vaincre la crainte enfantine de retourner la tête. Il revint sur ses pas; mais, à son retour, l'homme et la femme avaient déjà disparu. Il plongea son regard autour de lui, il courut au hasard sous les arbres; ce fut en vain: il avait reperdu son amour.

La nuit, un songe singulier changea en conte de fée le roman de sa vie. Il vit apparaître la femme qu'il aimait dans le paradis de Mahomet, métamorphosée en reine des étoiles, et donnant la rose d'amour à une jeune fille agenouillée qu'il n'avait jamais vue. Deux noms résonnèrent dans son cœur: *Caroline* et *Camille*. Une voix claire lui dit que cette apparition de deux femmes lui révélait les deux reines de son cœur; le songe lui fut expliqué plus tard.



Le lendemain, sur le soir, il reçut de bonnes nouvelles d'Allemagne. Il avait un vieux cousin fort riche et fort entêté, qui mettait beaucoup de mauvaise volonté à mourir; ce vieux cousin venait enfin de mourir, léguant à Franck un petit majorat. Cet héritage arrivait fort à propos. Franck quitta l'hôtel Corneille et recommença un train de vie digne d'un baronnet; il prit un logis dans la rue de Tournon, et, résolu de vivre en homme sage, quoique amoureux, il arrangea sa vie d'après ses revenus.

A quelques jours de là, Franck trouva Léon Durand plus joyeux que de coutume.

— D'où vous vient aujourd'hui cette gaieté si folle? lui dit-il en l'abordant.

— C'est que, plus que jamais, me voilà perdu dans l'étude du droit; — en outre, je suis amoureux de la plus belle fille du monde, un ange qui a perdu ses ailes dans le ciel; dans un an je serai notaire, j'épouserai ma princesse et je n'aurai plus d'amis. Vive la joie!

— Une belle fille? murmurait Franck émer-

veillé de la métamorphose de Léon Durand.

— Oui, une belle fille qui vaut mieux que toutes les muses présentes et passées, ce qui est la même chose; une belle fille de mon pays que j'ai rencontrée par miracle chez un M. de Vandeuil, dont l'aïeul était cousin à je ne sais quel degré de ma grand'mère. J'ai dit hier adieu aux muses et aux folles amours; adieu, messieurs, adieu, mesdames; voilà bien assez d'élégies comme cela : les testaments et les contrats de mariage sont des choses bien plus amusantes... Par-devant maître Durand... Veux-tu que je fasse ton testament ? Mais il ne s'agit pas de testament aujourd'hui; tu as dans les yeux une fascination qui fait pâlir toutes les femmes atteintes de ton regard, j'ai dit partout que tu étais le plus puissant magnétiseur. La femme de mondité sieur de Vandeuil, qui est veuve pour quinze jours, et qui en est malade de joie, demande avec instance un médecin qui puisse la magnétiser; c'est une bonne fortune pour ta tristesse, car madame de Vandeuil est la plus belle femme du monde — après mademoiselle de Saney. Mais ne va point t'aviser d'en devenir amoureux, car son mari est un Othello qui se venge plus soudainement que toi, mon cher médecin; ne t'avise pas non plus de t'empêcher de mon adorable fiancée, ni de la fasciner sous ton regard.

— Quel est donc ce M. de Vandeuil ?

— Un gentilhomme ayant peu de fortune et vivant à Paris dans la plus austère solitude. Il adore sa femme, mais son amour jaloux est pour elle un martyre plutôt qu'une joie; il l'emprisonne dans sa jalousie; sa maison est un couvent d'où la pauvre femme ne sort presque jamais. Je suis le seul profane admis dans ce lieu, car l'Othello me fait l'injure d'avoir confiance en moi; son œil jaloux a lu dans mon âme la première fois que j'ai vu madame de Vandeuil, et il a deviné qu'il serait superflu d'avoir des craintes à mon égard; un autre profane admis en cette retraite, c'est mademoiselle de Saney, que madame de Vandeuil a connue au couvent.

Franck suivit Léon chez M. de Vandeuil avec le plaisir d'une jeune fille qui va lire un roman : c'était au voisinage. A peine en eut-il franchi le seuil de la porte d'entrée, qu'il échappa tout d'un coup au voile flottant de ses songes, un sentiment ineffable rempli son âme.

— Et cette femme est malade ? dit-il à Léon.

— Son mari est parti hier pour Toulouse, où l'appelle sa famille; or, depuis ce matin elle est étrangement agitée par l'idée d'être seule : est-ce une idée noire, est-une idée rose ? je ne sais. Si tu parviens à la magnétiser, essaie de découvrir les mystères de son cœur, qui doit être un abîme étrange, car cette femme n'a jamais rien confié.

J'oubliais de te dire que tu viens ici le plus mystérieusement du monde; une seule parole indiscrette la perdrait à jamais. Ne t'avise pas d'être galant avec elle; car, outre qu'elle semble morte à l'amour, elle est surveillée par la mère de son mari, une chaîne mortelle qu'elle est condamnée à traîner partout. Ainsi, souviens-toi de toutes ces choses-là : tu es médecin; tu demeures à l'autre bout de Paris; tu fus mon ami autrefois, quand j'avais des amis.

Franck et Léon arrivaient devant la porte de l'appartement de M. de Vandeuil.

— Et tu magnétiseras avec une candeur évangélique, reprit Léon après avoir sonné.

— Évangélique, répondit Franck, qui était retombé dans ses rêves.

Une femme de chambre ouvrit.

— Ah! monsieur Léon! dit-elle en souriant. Passez dans le salon; madame a toujours des crises violentes, des éblouissements, des spasmes; j'y perds mon latin.

A l'entrée de Franck dans le salon, il y régnait un profond silence; un feu clair flambant dans l'âtre jetait ses tremblants reflets sur trois femmes, mademoiselle de Saney, la maîtresse du logis et la vieille madame de Vandeuil. La maîtresse du logis était plongée dans une bergère rococo. Quand s'ouvrit la porte du salon, elle tourna lentement la tête; à l'apparition de Franck elle s'évanouit.

— Encore ces maudites vapeurs! s'écria la vieille dame.

La jeune fille s'élança vers son amie et la souleva dans ses bras. A cet instant, Franck pâlit et chancela : cette femme évanouie qu'il venait d'entrevoir était la femme qu'il aimait.

En r'ouvrant les yeux, elle sembla lui dire dans un regard effaré : Oh! mon Dieu! c'est vous! Il lui répondit par un pareil regard, et lui tendit aveuglément la main.

— J'ai une fièvre ardente; voyez, monsieur, dit-elle en regardant la vieille dame.

Franck se souvint qu'il n'était là que comme un médecin; il parvint à calmer l'émotion qui l'égarait et dit en s'inclinant :

— Oui, madame, une fièvre violente.

— Quel fatal contre-temps! et mon fils qui est parti!

Franck se tourna vers la vieille dame et lui fit un profond salut. Elle fut très flattée de cet hommage; un sourire plus jeune que ses lèvres ranima sa bouche.

— Oh! monsieur, dit-elle à Franck, chassez bien vite ces vilaines vapeurs, ces horribles attaques qui tourmentent ma chère fille; vous allez la magnétiser, c'est moi qui l'ai voulu.

Et s'approchant de l'oreille de Franck :

— Dans son sommeil factice, peut-être vous dira-t-elle le secret de la tristesse qui la tuera si nous n'y mettons bon ordre.

— Pour endormir madame; je voudrais qu'elle fût plus calme, dit Franck, en se retournant vers la jeune femme.

— Eh bien donc ! reprit la vieille dame, il faut en attendant endormir mademoiselle de Sancy.

La jeune fille, qui écoutait Léon, répartit aussitôt :

— C'est vous, madame, qu'il faut magnétiser.

— A mon âge, hélas, on défie toutes les puissances humaines.

Franck s'empressa de dire que le magnétisme était de tous les âges. La vieille dame, qui croyait rire, lui dit qu'elle serait curieuse qu'on lui fit voir cela. Franck, prenant la chose au sérieux, traîne un fauteuil devant elle, et se mit à l'œuvre en riant sous cape. La vieille dame essaya de lutter : les deux yeux du magnétiseur rayonnaient sur les siens comme deux soleils. Elle pencha d'abord la tête et voulut se débattre ; dans ses efforts, elle se renversa sur le dossier de la dormeuse ; bientôt ses lèvres devinrent blanches comme ses cheveux, un ton verdâtre se répandit sur ses joues, ses paupières s'abaissèrent sous les signes monotones de Franck : en quelques secondes elle fut ensevelie dans le plus profond sommeil.

— Elle dort, dit Franck, en se retournant vers madame de Vandeuil, comme pour lui apprendre que l'argus était aveugle.

Madame de Vandeuil sembla sortir d'un rêve ; elle tressaillit, et son regard, perdu dans les flammes de lâtre, s'éleva tout effaré sur Franck.

— Elle dort, monsieur.

— Oui, madame, reprit Franck qui tremblait de bonheur ; et si mes signes ne vous effrayent point, j'essayerai de vous magnétiser.

— Oh ! non, monsieur, je suis si faible que j'en mourrais ; un autre jour... demain peut-être ; mais à cette heure... oh ! non. D'ailleurs, puisque vous avez endormi,...

— Oui ! oui ! s'écria Camille de Sancy ; à madame de Vandeuil les honneurs de la soirée !

A cet instant, la porte s'ouvrit, et la femme de chambre vint avertir Léon qu'un ami de M. de Vandeuil l'attendait dans la cour. Léon allait envoyer promener cet importun, quand madame de Vandeuil, qui n'était pas fâchée du contre-temps, lui dit avec empressement :

— Au revoir, monsieur Léon ; à demain, surtout.

Il fit une prodigieuse grimace et se consola bien-tôt en pensant qu'il était impossible de mettre les gens à la porte avec plus de galanterie.

Il cherchait son chapeau où il n'était pas, dans l'espérance de trouver un moyen de rester ; mais Franck fit mine d'avoir pitié de ses recherches, et lui dit en ami d'évoir :

— Voilà ton chapeau, mon cher ; adieu.

Léon jeta un regard furieux à Franck, qui s'en moqua par un sourire. Dans la crainte d'être ridicule, Léon sourit aussi, et, se penchant à l'oreille de Franck, il le félicita d'être aux prises avec une centenaire.

— Tu vas t'amuser beaucoup, lui dit-il en se dandinant ; cette femme va te confier sans doute ses amours trépassées : si chaque ride de ses joues accuse une aventure galante, son histoire sera longue. Bonsoir !

Léon, qui se crut assez vengé, s'inclina très humblement devant les deux amies, et disparut aussitôt. La vieille dame s'agita alors : Franck l'apaisa par quelques signes, et lui demanda si elle dormait ; un son confus s'échappa de sa bouche ; sa tête retomba en avant. — Dormez-vous ? reprit Franck en élevant la voix.

Il se fit un silence de quelques secondes. — Dormez-vous ? dit encore Franck, mais d'une voix presque impérieuse. — Oui, répondit-elle enfin. — Que ressentez-vous ? — Des choses étranges. — Que voyez-vous ? — Des voiles blanches, des nuages, de la fumée. Je redeviens jeune et légère comme au temps passé. La vieillesse est un terrible fardeau. Quand on est jeune, on s'appuie sur l'amour ; mais quand on est vieille, il faut marcher toute seule.

Elle secoua la tête. Le mot amour n'avait passé qu'en tremblant sur ses lèvres.

— Que voyez-vous ? redemanda Franck.

Camille s'était penchée au-dessus de la somnambule.

— Je vois les grands yeux et les grands sourcils de mademoiselle de Sancy.

— A quoi pense donc mademoiselle de Sancy ?

Franck regarda la jeune fille d'un air sournois : elle était plongée dans une nuageuse rêverie, ou plutôt elle ne pensait à rien ; aussi la demande de Franck ne l'effaroucha guère.

— Elle pense à tout et ne pense à rien, répondit la vieille dame.

— C'est indiscret, monsieur, murmura madame de Vandeuil.

Franck se tourna vers elle, et, n'oubliant pas l'esprit de son rôle, il lui dit en souriant :

— Nous autres médecins du corps, et même quelquefois de l'âme, nous sommes des tombes où s'ensevelissent mille secrets en un jour ; nous en savons beaucoup plus que les confesseurs, sans doute parce que nous sommes beaucoup moins curieux.

— Il n'y paraît guère, dit mademoiselle de Sancy, faisant semblant de lire son journal.

— Parce que je me suis avisé de demander votre pensée d'un instant; et si je m'avisais de demander à la somnambule votre dernière confession?

La jeune fille rougit et s'éloigna.

— Rien ne serait plus charmant; mais pourquoi vous détourner? un beau corps renferme toujours une belle âme, et je suis sûr que le plus grand de vos crimes est une petite coquetterie.

Madame de Vandeuil, qui aimait tout autant que Franck s'entretint avec la somnambule qu'avec mademoiselle de Sancy, fit un signe d'impatience.



Franck la regarda avec inquiétude.

— Les médecins sont ainsi, dit-elle en baissant les yeux; ils sont plutôt capables de tourmenter leurs malades que de les sauver.

Franck se rapprocha avec sollicitude de madame de Vandeuil.

— Ce n'est pas pour moi que je me plains, monsieur, c'est pour la pauvre somnambule que le sommeil fatigue sans doute, et que vous délaissez ainsi. En effet, le tableau pour vous est peu attrayant; ah! si Camille était la somnambule, ce serait un autre roman!

Franck regardait madame de Vandeuil avec tant d'ineffables délices, qu'elle crut voir son âme dans ce regard.

— Oh! oh! dit tout à coup la somnambule, qui semblait écouter des bouches invisibles; M. de Valmy se souvient toujours de moi.

— Qu'est-ce que M. de Valmy? demanda Franck, en chassant encore du magnétisme vers elle.

— C'est le rival de M. de Vandeuil.

Mademoiselle de Sancy céla de rire.

— Oui, c'est lui. Il raconte.... Où suis-je donc?

— D'abord, où est votre M. de Valmy?

— Dans mon pays, à Toulouse, où il fut autrefois capitaine des cheval-légers. Il raconte ses aventures à un vieux président de ses amis... Mon Dieu! il parle de ce jour horrible...

La somnambule se cacha la face dans ses bras; le magnétiseur et les deux femmes pâlirent à la

vue de cette pauvre femme si violemment émue par un souvenir.

— La jalousie est une chose terrible, reprit la somnambule qui tremblait de tous ses membres; c'est un tyran qui torture les hommes et les femmes, qui déchire les cœurs avec ses ongles de fer.

— Vous étiez jalouse, madame? dit Franck, qui magnétisait toujours.

— Non; c'était M. de Vandeuil.... Sa jalousie me fait encore peur.

La voix de la pauvre vieille avait quelque chose de douloureux et de lugubre.

— Il était jaloux comme nul ne le fut jamais, excepté mon fils, jaloux de toutes les voix, jaloux de tous les yeux; je crois qu'il était jaloux du soleil!

— Mais quel fut donc ce jour horrible, dont votre amant parlait au vieux président.

— Le surlendemain de mes noces, nos convives nous donnaient une fête le soir. Quand je me fus revêtue de ma robe de bal, quand je me fus parée avec la magnificence d'une reine, M. de Vandeuil vint à moi, et me dit : — Vous n'irez pas à cette fête, madame! — J'entends encore sa voix sourde qui me fit trembler. — Pourquoi n'irais-je pas? lui demandai-je. — Parce que je suis jaloux, reprit-il. — Quel mal ferai-je dans cette fête? Est-ce donc un crime de danser? — C'est un crime à mes yeux, madame; et je vous le dis encore, vous n'irez point à cette fête. A cet instant, il survint quelques convives surpris de notre retard. Mon mari n'osant plus rien dire, nous partîmes. Dans les joies bruyantes de la fête, j'oubliai bien vite cette scène ridicule qui m'avait effrayée; je m'abandonnais avec insouciance à l'ivresse de la valse, quand M. de Vandeuil me saisit tout à coup par la robe, et me dit d'une voix sèche, en m'arrêtant dans mon élan : — Je pars à l'instant, madame. — Mon valseur était M. de Valmy; il me retint d'un bras, et de l'autre essaya de repousser M. de Vandeuil. — A coup sûr, dit-il en souriant, il y a des maris plus galants que vous, mais il n'y en a pas qui le soient moins. En dépit des lois de l'hymen, madame est à moi jusqu'à la fin de la valse. M. de Vandeuil pâlit de colère. Je chancelai; un voile tomba sur mes yeux, et pendant quelques minutes je sentis à peine que j'étais appuyée sur le cœur palpitant de M. de Valmy, qui s'était remis à valser. Aux derniers sons de la musique, je me réveillai; le jour du jugement, le dernier écho de la trompette céleste m'épouvanta moins, car Dieu est plein de miséricorde, et M. de Vandeuil était inexorable. Je reparus à ses yeux pâle comme une victime; M. de Valmy releva sa moustache

dès qu'il le revit, et le railla sur sa mine lugubre. Mon mari ne répondit rien, et m'entraîna vers la porte, en me pressant la main avec une violence aveugle; il me jeta dans son carrosse, et je ne sus jamais ce qui advint jusqu'à notre retour. Quand je repris mes sens, j'étais dans ma chambre; M. de Vandeuil se promenait devant moi, et me regardait par intervalle avec des frémissements de rage. Aux tremblantes elartés d'une lampe, je vis tout à coup une brisure à mon bracelet, et comme je levais mon bras sous mes yeux, je vis du sang à mes manchettes et à ma robe. Dans mon effroi, je me mis à crier; mon mari voulut m'imposer silence; mais la vue de mon sang m'avait exaltée; je courus à lui, j'agitai mon bras qui saignait encore, et je lui reprochai sa lâcheté. Sa colère, qui s'était calmée, se ranima tout d'un coup : — M. de Valmy! M. de Valmy! s'écria-t-il; et, s'élançant sur moi comme un tigre furieux, il arracha mes parures, il déchira ma robe, et foula tout du pied avec une joie farouche.

Madame de Vandeuil poussa un cri qui glaça Franck. La jeune fille se jeta aux pieds de son amie et lui prit les mains.

— C'est ton histoire aussi, dit-elle tristement.

Cette révélation frappa violemment Franck.

— Son histoire! murmura-t-il.

A cet instant, on frappa à la porte de la cour. Involontairement il demanda à la vieille dame qui frappait ainsi.

— Mon fils! mon fils! répondit-elle avec une soudaine inquiétude.

V.

Madame de Vandeuil se leva. — Mon mari! s'écria-t-elle.

Franck, troublé, demanda encore à la somnambule qui frappait à la porte.

— Mon fils, mon fils, je vous l'ai déjà dit.

Madame de Vandeuil retomba évanouie.

— Oh! monsieur, partez à l'instant! dit avec terreur mademoiselle de Sancy; si M. de Vandeuil voit un homme ici, tout est perdu!

— Ne tremblez pas ainsi, madame, dit Franck, qui essayait de ranimer madame de Vandeuil; un médecin n'est pas un homme aux yeux d'un mari. D'ailleurs, M. de Vandeuil serait une montagne, que je ne le craindrais ni pour vous ni pour moi.

— Mais M. de Vandeuil n'a jamais souffert un médecin ici! Je vous en supplie pour sa femme, sortez, monsieur!

La jeune fille, qui venait de tomber agenouillée, se tordait les mains avec angoisses.

Franck ne put résister à cette charmante enfant

dont il voyait la douleur et l'effroi; il jeta un regard d'amour sur la figure inanimée de madame de Vandeuil, s'élança vers la porte du salon; mais il se souvint tout à coup de la somnambule, et, craignant les ravages du magnétisme, il revint à elle.

— Éveillez-vous! lui dit-il d'une voix sonore.

La somnambule fit un effort pour secouer le sommeil magnétique, pendant que Franck lui passait les mains sur les yeux.

— Éveillez-vous, répéta-t-il.

— Quel songe? murmura-t-elle en regardant le magnétiseur qui perdait la tête.

Mademoiselle de Sancy, toujours agenouillée devant madame de Vandeuil, regardait Franck d'un oeil hagard, et son âme priaît Dieu de secourir madame de Vandeuil. Enfin Franck s'élança une seconde fois vers la porte; mais il s'arrêta tout d'un coup au bruit des pas rapides de M. de Vandeuil.

— Le voilà! s'écria mademoiselle de Sancy.

— Qui vient donc? demanda la vieille dame.

— M. de Vandeuil! Nous sommes perdues.

— Mon fils! que vais-je lui dire!

Une pensée terrible la frappa; elle courut à Franck :

— Jetez-vous dans cette chambre, car mon fils...

On frappa à la petite porte du salon; Franck, immobile, leva fièrement la tête en regardant la porte. La vieille ressaisit toutes ses forces passées; et, s'attachant au corps du magnétiseur avec une singulière vigueur, elle l'entraîna vers une chambre voisine. Il se laissa aller comme un enfant au bras de sa mère. Il semblait qu'il eût donné toutes ses forces à la vieille dame en la magnétisant; d'ailleurs, il était abattu par l'agitation depuis deux heures. M. de Vandeuil reffraya; la vieille poussa Franck dans la chambre, et, après avoir fermé la porte par un tour de clef, elle alla ouvrir à son fils.

M. de Vandeuil entra tout d'un coup, et son regard dévora le salon. Vainement sa mère lui tendit les bras pour l'embrasser; il fut aveugle à cet élan; il fut sourd à sa voix; il faillit même la renverser à ses pieds.

— Est-ce donc ici le sabbat? dit-il en regardant de toutes parts; on ne peut y aborder, les portes en sont verrouillées. — Les femmes ont peur seules... — Seules! seules! Vous n'êtes pas seules. — Je ne sais ce qui t'avengle. — C'est vous qui êtes avenglée. Où est M. Léon, votre protégé? — Il est parti. — Et l'autre?

La pauvre mère chancela. — Quel autre? — Celui qui était avec M. Léon.

M. de Vandeuil ouvrait ses mains avec fureur.

— Je sais que M. Léon est ressorti seul, puisque c'est moi qui l'ai fait appeler; mais il n'était pas venu seul ici.

— Tu es fou, mon pauvre enfant; aie donc pitié de ta femme.

Madame de Vandeuil était revenue à elle, mais elle n'osait ouvrir les yeux devant la colère de son mari. Elle demeurait dans l'attitude qu'elle avait prise en s'évanouissant, la tête renversée, les bras pendants, les pieds étendus devant l'âtre. Mademoiselle de Sancy priaît toujours. La voix de M. de Vandeuil roulait dans sa tête comme un écho du tonnerre; la maison se fût renversée sans l'effrayer davantage. Franck trépinait dans sa prison: il avait en vain essayé d'en sortir pour apparaître paisiblement aux yeux du jaloux; il voulait crier ou frapper du pied pour que M. de Vandeuil vint à lui; mais quelque chose d'invisible, un souvenir, une espérance, arrêtait son pied et sa voix.

M. de Vandeuil avait fait quelque pas vers sa femme; tout à coup, à la vue d'un grand rideau qu'un souffle agitait légèrement, il courut à la fenêtre, les yeux animés d'un rire farouche, et saisissant le damas avec violence, il l'arracha du coup.

Sa mère essaya de rire. — Ce rideau t'offusquait, n'est-ce pas? Tu en étais jaloux.

— Je l'avais vu trembler, murmura M. de Vandeuil tout confus.

— Ce n'est pas étonnant: tu fais tout trembler; regarde-moi plutôt. Mais, mon cher enfant, tu ne vois donc pas Caroline évanouie, et sans autre secours que les prières de cette pauvre Camille, qui est épouvantée de tes cris insensés?

M. de Vandeuil oubliait que sa femme fut là: il l'aimait pourtant; mais, dans son âme, l'amour était l'esclave de la jalousie, qui y régnait en souveraine. Chez la plupart des hommes, la jalousie n'est qu'un accessoire; d'ailleurs, un grand et noble amour n'est jamais jaloux, car la jalousie est presque toujours enfantée par la faiblesse, qui est craintive et vaniteuse. On rencontre çà et là des hommes qui sont jaloux plus qu'amoureux; ce sont des tyrans qu'il faudrait enfermer, car ils brisent impitoyablement les pauvres femmes qui ont le malheur de les aimer. L'un des plus grands poètes du monde, Molière, a dit que l'amour des jaloux était fait comme la haine. C'est un axiome qu'il eût trouvé à coup sûr en voyant le cœur de M. de Vandeuil. Comme tant d'autres, M. de Vandeuil avait puisé sa jalousie dans sa vanité plutôt que dans son amour; c'était un orage violent qui grondait sans cesse en lui, un spectre horrible qui passait toujours dans sa pensée; sa femme n'était pas sa compagne, mais sa

victime ; il éprouvait de la joie à la torturer ; il lui arrachait les pensées du cœur avec ses ongles. Jaloux du passé, il eût donné sa fortune pour que sa femme perdît toute souvenance ; jaloux de l'avenir, il eût immolé sa femme, s'il n'eût pas été jaloux de la mort.

Malgré le malheur de sa femme, il n'en était pas plus heureux ; une crainte infinie le tourmentait ; depuis un an surtout, il n'avait pas été calme un seul instant.

— Mais ne vois-tu donc pas Caroline évanouie ? lui dit encore sa mère en lui saisissant la main.

Il s'avança en sourcillant vers sa femme, qui ne put arrêter son frémissement. Mademoiselle de Sancy se leva à son approche ; il s'inclina.

— Il y a donc bien de la folie dans une tête humaine ! dit-il avec dépit.

La jeune fille, croyant qu'il allait vers sa femme, recula contre la cheminée ; mais il se jeta dans la dormeuse.

— Enfin, reprit-il, la jalousie est un sentiment naturel ; et pourtant, je ne devrais pas être jaloux.

Et, se relevant tout à coup : — Mais Léon n'est pas venu seul ici ?

— Tu es fou, mon cher enfant ! T'ai-je jamais fait un mensonge ?

— Non, mais vous ne voyez pas clair.

M. de Vandeuil prit les mains de mademoiselle de Sancy, et, la regardant d'un œil enflammé : — J'aurai confiance en vos paroles, mademoiselle. Léon est-il venu seul ici ?

La jeune fille rougit.

— Je ne vous dirai rien, monsieur, car je craindrais d'offenser votre mère, qui est si digne de votre confiance. Qu'ai-je à dire quand votre mère a parlé ?

M. de Vandeuil laissa tomber les mains de mademoiselle de Sancy, et lui tourna le dos. Sa mère applaudit à la réponse de la jeune fille, et la pria, à dessein, de se retirer dans sa chambre. C'était dans sa chambre qu'elle avait poussé Franck. La pudeur, qui s'effarouchait, arrêta d'abord la jeune fille ; elle se défendit du sommeil, et ne voulut point abandonner son amie ; mais madame de Vandeuil entr'ouvrit sa paupière brunie par la frayeur, pour la prier d'obéir à sa mère. Mademoiselle de Sancy revint sur ses paroles en songeant au danger de la découverte de Franck. Elle refoula la pudeur au fond de son âme, et s'en alla vers sa chambre. Elle ouvrait la porte, quand le jaloux marcha vers elle. La vieille dame leva les yeux, comme pour suivre au ciel sa dernière espérance qui s'élevait.

— Bonsoir, mademoiselle, dit M. de Vandeuil

en baisant la main de la jeune fille, ne m'en veuillez pas, j'ai la tête perdue.

Et, après avoir suivi dans la chambre le reflet de la bougie que mademoiselle de Sancy portait de l'autre main :

— Il m'a semblé, se dit-il en s'éloignant un peu, que la clef de cette porte en avait été détachée ; les autres jours Camille n'est pas si défiante.

M. de Vandeuil se frappa le front.

— Encore un fantôme de mon imagination ; ma femme n'aurait pas la sottise de cacher son amant dans la chambre d'une aussi charmante enfant ; et, d'ailleurs, ma femme n'a pas d'amant.

Et, bien sûr que sa femme n'avait pas d'amant, il s'avança vers elle, de plus en plus colère et furieux.

VI.

Mademoiselle de Sancy entra toute confuse dans sa chambre, dont elle referma la porte d'une main tremblante. En déposant sa bougie sur un guéridon, elle leva un regard timide sur Franck, qui s'était jeté sur un fauteuil, et qui s'y attachait des deux mains pour ne pas en sortir. Elle alla s'asseoir dans un coin de la chambre, et se mit à pleurer en contemplant la flamme vacillante de la bougie. Franck, toujours dévoré par l'agitation la plus violente, demeurait plongé dans le fauteuil sans prendre garde à elle ; mais, à la vue de ses larmes, il parut sortir d'un rêve pémble, et s'en alla tristement s'asseoir devant elle, en la remerciant du regard de compatir aux peines de son amie. Il y avait tant de tristesse dans ses yeux, qu'elle perdit toute crainte d'être seule avec un homme ; son regard effarouché reprit sa candeur charmante. Le silence du salon ne semblait troublé que par les pas rapides de M. de Vandeuil, toujours agité par la jalousie, le noir démon qui se débattait dans son âme comme dans un enfer.

La rêverie de Franck s'était parée de couleurs moins sombres depuis qu'il voyait Camille ; il souriait même à quelques fantaisies de son imagination : il songeait à la bizarrerie de l'aventure qui l'avait conduit dans la chambre d'une jeune fille inconnue ; il songeait que cette jeune fille était belle, et que nul encore, peut-être, n'avait cueilli les fleurs de son âme, hormis peut-être Léon Durand ; il songeait qu'il était seul avec elle ; il songeait à toutes ces choses ; mais soudain la voix de l'amour traversait le frère éthérée de ses rêves, et tout en voyant mademoiselle de Sancy, il ne voyait que madame de Vandeuil.

Camille tendit la main vers un livre, et Pourrit

d'un air distraît : c'était un roman de miss Anne Radcliffe, la reine des fantômes. Mademoiselle de Sancy, bientôt perdue dans quelque vieux manoir, au milieu d'une armée de spectres, oubliait la vérité pour le mensonge, le drame qui se passait près d'elle pour le drame qui se passait dans le roman, quand un cri aigu de madame de Vandeuil la fit ressouvenir du présent.

Le livre lui tomba des mains, elle redevint pâle comme une morte.

Au cri de madame de Vandeuil, Franck ressentit une violente secousse; il se leva avec angoisses, et voulut s'élançer vers la porte : il pouvait l'ouvrir, puisqu'elle n'était plus fermée au dehors. Camille tressaillit, et se jeta au-devant de lui pour le retenir.

— Si vous avez pitié d'elle, restez ici, monsieur.

— Mais il a frappé sa femme.

— Mais s'il vous voit, il la tuera!

— O mon Dieu ! s'écria Franck, en agitant ses bras.

Dans son égarement, il repoussa Camille.

— Vous passerez sur moi, lui dit-elle en tombant une seconde fois agenouillée devant lui.

Cette action arrêta Franck, qui perdait la tête. Un autre cri vint à son cœur, et presque au même instant on frappa à la porte de la chambre. Camille regarda Franck avec terreur.

— N'ouvrez pas ! n'ouvrez pas ! murmura-t-elle en penchant son oreille vers la porte.

— Camille ! s'écria madame de Vandeuil d'une voix altérée.

— C'est elle, dit Franck en s'élançant par-dessus la jeune fille.

Mais, plus alerte qu'une biche, Camille fut à la porte avant lui.

— Il va vous voir, lui dit-elle.

Franck recula comme s'il eût obéi à une voix suprême ; la jeune fille ouvrit, et, tout éperdue, madame de Vandeuil se jeta dans la chambre.

— Au moins il me reste un refuge, dit-elle en tombant dans les bras de mademoiselle de Sancy.

Franck fit un pas vers elle ; la pauvre femme chancela, et faillit tomber à la renverse.

— O mon Dieu ! dit-elle, il a tout entendu ; il était là.

La mort fût alors passée, que madame de Vandeuil l'eût prise pour refuge, tant elle avait honte devant Franck de la lâcheté de son mari.

La mort eût fait alors une bonne œuvre en prenant madame de Vandeuil.

Dès que Camille eut refermé la porte, elle embrassa son amie avec un vif épanchement de cœur. Franck, qui souffrait autant de sa colère comprimée que de la peine qui noyait son âme, saisit la

main de madame de Vandeuil et la pressa à plusieurs reprises : c'était une main brisée par l'effroi, une main endormie qui n'opposait aucune résistance. Cependant la voix de M. de Vandeuil se fit entendre, et cette main se réveilla et s'échappa de celle de Franck comme un oiseau de son nid au cri de l'épervier. Madame de Vandeuil en fut confuse, car c'était presque donner une preuve d'amour. Pour cacher sa rougeur, elle appuya son front sur l'épaule de Camille, et demeura ainsi pendant une minute. Mademoiselle de Sancy l'entraîna sur un divan, en face d'une belle glace de Venise, qui jetait un désaccord dans la simple harmonie de l'ameublement. Selon sa coutume de femme, madame de Vandeuil releva la tête pour se voir dans cette glace ; mais, avant de se voir, elle vit Franck. Le diable ou l'amour avait conduit son regard de travers, et malgré toutes ses peines, elle regarda Franck pendant une seconde au moins ; une seconde ce fut une heure pour elle. Pendant cette seconde, elle pensa à trois choses : à l'amour de Franck, au trouble de son âme, et à cette sombre jalousie qu'elle voyait passer comme un orage sur Franck et sur elle. Ce fut en frissonnant qu'elle détourna la tête ; mais elle n'en vit pas moins Franck, car il y avait aussi dans son âme un miroir magique, une onde pure, qui le refléchissait depuis longtemps déjà.

Madame de Vandeuil aimait Franck. Son amour avait le calme et la mélancolie d'une soirée d'automne ; rien d'orageux, rien d'enivrant ; un horizon pur, de chastes parfums, un chant plus triste que joyeux. Son amour était la voix consolante dans le malheur, un rêve dans son insomnie, une espérance qui l'avenglait sur l'avenir. Avant de voir Franck, la pauvre femme n'avait jamais aimé ; isolée jusqu'à vingt ans dans un petit village de Normandie, elle n'en était sortie que pour épouser M. de Vandeuil. Elle l'eût aimé sans la jalousie tyrannique dont il l'avait accablée. Son âme ardente s'était glacée pour un homme qui avait presque été lâche, dès qu'elle s'était à jamais liée à lui. Hormis ses crises de jalousie, M. de Vandeuil était un homme assez raisonnable ; mais une fois retombé dans sa maladie, la fièvre, le délire, la fureur, le jetaient dans un terrible égarement, et alors il lui fallait une victime. Qui sait s'il n'était pas à plaindre ? qui sait si le tyran n'était pas aussi digne de pitié que la victime ? Mais nulle âme compatissante ne condamnera la haine de la victime pour le tyran ; nulle âme charitable ne condamnera l'amour de Caroline pour Franck.

Pendant que madame de Vandeuil, à demi appuyée sur sa jeune amie, se souvenait vaguement de la rencontre de Franck dans les Champs-

Élysées, Franck voyait encore dans ses souvenirs cette larme qu'il avait recueillie pour ranimer son amour.

— Hélas ! pensait-il, je l'avais deviné : cette larme était la confidente d'une profonde douleur. Il y a six mois, il y a plus longtemps peut-être, que cet ange adorable est la victime d'un fou.

Franck s'approcha vivement de madame de Vandeuil, qui tressaillit et laissa retomber sa tête.

— Madame, lui dit-il, vous ne pouvez rester à la merci d'un pareil homme.

La jeune femme releva la tête avec dignité.

— C'est mon mari, monsieur, répondit-elle d'une voix calme.

— Je le sais, madame, reprit Franck intimidé.

Ces mots furent couverts par la voix de M. de Vandeuil. Trois coups frappés à la porte avec une singulière violence retentirent sourdement dans la chambre ; un silence affreux suivit. Madame de Vandeuil et mademoiselle de Sancy se regardaient en frissonnant. Franck demeurait devant elles, pâle, immobile, l'œil enflammé ; un coup plus sec fit trembler la porte. Camille regarda autour d'elle en cherchant une issue pour Franck.

Il devina sa pensée, et lui dit en s'élançant vers elle : — Il y a deux sorties, la porte et la fenêtre.

Ces mots résonnaient encore dans l'oreille de mademoiselle de Sancy que déjà Franck était à la porte. Il l'ouvrit. M. de Vandeuil voulut s'élanquer dans la chambre ; mais il le retint et le repoussa dans le salon. La jeune fille les suivit tout éperdue.

— Que faites-vous ici ? dit d'une voix étouffée M. de Vandeuil à Franck.

Camille se jeta devant le jaloux : — C'est moi qui suis coupable, monsieur.

Il y avait dans cette confession un si grand caractère de vérité que M. de Vandeuil regarda la jeune fille d'un air surpris.

— C'est vous qui êtes coupable ? C'est donc votre amant ? dit-il avec mépris.

Elle est sauvée, pensa mademoiselle de Sancy.

— Votre amant ! reprit dédaigneusement M. de Vandeuil.

— Qu'importe ? s'écria Franck en saisissant Camille. Si cela vous déplaît, monsieur...

— Cela me plaît beaucoup, au contraire, dit avec empressement M. de Vandeuil, dont la jalousie s'apaisait.

Cependant, il lui restait quelques doutes ; il reprint en regardant mademoiselle de Sancy :

— Seulement, je vous prie de sortir ensemble tous les deux, et d'oublier que vous êtes venus ici.

— Oh ! monsieur, s'écria Camille, ayez pitié de

moi ; mon oncle vient me chercher demain. N'allez pas me perdre à ses yeux.

M. de Vandeuil ranima sa colère : il fit signe à la jeune fille de retourner dans la chambre. Il dit à Franck, en ouvrant la porte du salon : — Voilà, monsieur.

Puis, se tournant vers la croisée, dont il avait arraché le rideau : — Il y a bien un autre chemin, si le premier vous déplaît...

Franck interrompit M. de Vandeuil : — Il ne vous sied pas de fanfaronner, monsieur ; je vais sortir, parce qu'il est temps de m'en aller, et surtout parce que vous n'êtes pas amusant.

M. de Vandeuil vit sortir Franck, sans rien trouver à lui répondre. Après avoir fermé la porte du salon, il pensa qu'il y avait dans tout cela un mystère étrange ; ses doutes le frappèrent encore ; sa jalousie se réveilla peu à peu, et bientôt, plus colère que jamais, il entra dans la chambre de mademoiselle de Sancy.

— Madame, dit-il d'une voix sombre à madame de Vandeuil, jurez-moi que cet homme n'était pas ici pour vous.

VII.

Franck erra comme un fou dans Paris ; il croyait se réveiller après un songe bizarre.

Quelques jours se passèrent sans apaiser son cœur.

Après diverses promenades aux alentours de Paris, à Versailles, à Chantilly, à Enghien, où le pauvre amoureux essayait d'échapper à son amour, il se remit, mais en vain, à chercher madame de Vandeuil. Il ignorait les suites de la jalousie de M. de Vandeuil. Léon s'était présenté chez le jaloux le lendemain du drame, ou plutôt du mélodrame ; mais on lui avait fermé la porte au nez : depuis ce jour, M. de Vandeuil avait changé de demeure, sans dire où il allait, selon sa coutume. Voilà tout ce que Léon avait appris à Franck.

Mademoiselle de Sancy était une jolie orpheline vivant sous la protection d'un vieil oncle, le marquis de Sancy, un gentilhomme d'assez mauvaise roche et de maigre fortune. Il habitait la Picardie, sur les bords de la Somme. Il aimait sa nièce, et lui voulait du bien ; mais comme il vivait tout juste du produit de son petit domaine, il ne devait rien lui donner, sinon dans son testament. Léon Durand, qui avait de quoi se faire notaire, ne demandait rien autre chose que la beauté et l'amour de Camille, ne poussant pas, d'ailleurs, la grandeur d'âme jusqu'à ne pas compter sur la fortune du marquis. Il aimait Camille, qui ne demandait qu'à aimer et à être aimée. Il l'avait vue

chez M. de Vandeuil durant toute la saison; madame de Vandeuil elle-même s'était pluë à cultiver ce noble amour; mademoiselle de Sancy n'avait pas tardé à répondre à Léon. Le lendemain de la scène de magnétisme, et surtout de jalousie, le vieux marquis, qu'elle attendait, comme elle l'avait dit à M. de Vandeuil, vint pour l'emmener en Picardie. Elle partit sans revoir Léon, laissant tous ses adieux à sa triste amie. Mais madame de Vandeuil ne put revoir Léon. Le pauvre amoureux s'ennuya bientôt mortellement; il décida son père à lui acheter une étude dans les environs d'Abbeville, au petit bourg d'Ormoÿ, à quelques lieues du château du vieux M. de Sancy; après passablement d'obstacles, Léon en arriva à ses fins. Il dit adieu à son ami Franck, le priant bien de venir le voir, notaire et mari. — Qui sait, ajouta-t-il, si nous n'aurons pas là-bas des nouvelles de la pauvre madame de Vandeuil. — J'irai peut-être, dit Franck.

Ils s'embrassèrent en francs amis qui se sont ouvert leurs cœurs.

VIII.

Franck rêvait un soir en regardant la flamme blanche de sa bougie, quand une musique ravissante lui vint aux oreilles. Jamais musique ne l'agita avec tant de violence. Il se souleva et tendit la tête vers la chambre voisine, dont il n'était séparé que par une boiserie tendue d'un damas bleu à grands ramages. La musique n'était rien autre chose qu'une voix chantante de femme enlevée aux sons du piano. Ce concert, d'abord ardent, s'alanguit bientôt, et devint d'une tristesse déchirante. Franck, pâle, l'œil enflammé, le cœur palpitant, écoutait avec une singulière avidité. La voix se tut. La main de celle qui chantait retomba sur les touches du piano, et, pendant quelques secondes encore, un son sourd remplit la chambre; le silence succéda à ce dernier soupir de la musique. Franck, trompé par son imagination en délire, pensa que la voix chantait toujours; il croyait toujours l'entendre, plus faible, presque mourante, tant cette voix avait d'écho dans son cœur.

Il ne s'aperçut que la voix avait cessé de chanter que quand elle reprit un autre chant. C'était la *Romanesca*, ce vieil air de danse qui, selon une femme d'esprit de nos jours, va plus au cœur des danseurs qu'à leurs jambes. Or, la chantense, sans doute trop attristée, n'acheva point, et vainement pendant plus d'une heure Franck écouta encore.

Il se coucha en proie à mille rêves confus : la nuit fut pour lui d'une morne lenteur; le sommeil

lui vint par intervalles; mais à peine dormait-il, qu'un songe ardent l'éveilla tout à coup.

Le lendemain, la musique de la veille lui revint à l'oreille, ou plutôt au cœur; mais les bruits du dehors altéraient cette musique, et quoiqu'il se tint contre la boiserie, il ne put rien distinguer, il ne savait que des sons confus. Il retomba dans ses rêves, dans les abîmes de son âme; il demeura longtemps en contemplation devant les fleurs épanouies sur la boiserie; ses yeux ne voyaient que des formes immobiles, mais son imagination s'emplissait de formes agiles : c'était madame de Vandeuil qui passait tristement dans les vapeurs du fond; c'était la vieille mère endormie; c'était mademoiselle de Sancy se jetant à ses pieds; enfin c'était la chantense, dont un sanglot brisait la voix. Poursuivi par toutes ces apparitions, il se laissait aller sans résistance au cours de ses flottantes rêveries. Après avoir longtemps rêvé, il se mit à réfléchir, et remarqua qu'avant ses courses aux alentours de Paris il n'avait jamais entendu de musique dans la chambre voisine.

Son domestique lui apprit qu'en son absence un homme et trois femmes étaient venus s'installer presque mystérieusement dans l'appartement voisin, qui avait des sorties dans les deux escaliers de la maison. Comme Franck, impatient, faisait mille demandes, le domestique lui dit en souriant avec fatuité qu'il en saurait davantage dans quelques jours.

— Car, ajouta-t-il, la femme de chambre ne me déplaît pas trop.

Hormis Franck, tout le monde se fût douté que sa voisine était madame de Vandeuil; mais l'amour n'est pas aveugle pour rien.

Un soir, en rentrant, il fut très surpris de voir son domestique et la femme de chambre de madame de Vandeuil roucouler tendrement en face l'un de l'autre.

— Nous ne vous attendions pas sitôt, dit le domestique presque tremblant; mais je voulais savoir...

Franck renvoya cet homme, et demanda à la femme de chambre en la magnétisant, non de son regard, mais avec sa bourse, où était son maître. La femme de chambre lui apprit que M. de Vandeuil était à Marseille, et que, depuis son départ, madame de Vandeuil restait emprisonnée dans l'appartement voisin, ayant pour garde la vieille mère, qui la veillait de très près.

— M. de Vandeuil, ajouta-t-elle, espère que sa femme sera cachée à tous les regards étrangers dans cette nouvelle demeure que tous ses amis ignorent.

Le pauvre jaloux ne se doutait guère qu'il

avait conduit sa femme sous le toit de Franck.

La femme de chambre, séduite par les promesses argentées de Franck, lui fit espérer que le soir même, aussitôt la vieille mère endormie, elle viendrait lui ouvrir la porte; mais ce soir-là Franck attendit vainement. Dans son désir de voir madame de Vandeuil, il aurait volontiers brisé la porte qui le séparait d'elle. Le lendemain, son cœur se consuma encore dans l'attente; il ne sortit pas, il demeura en son logis, tressaillant au moindre bruit lui venant de son voisinage. Enfin, dans la soirée, la femme de chambre vint l'avertir que la vieille mère dormait. Il suivit cette fille vers la chambre où se tenait toujours madame de Vandeuil. La soubrette lui recommanda le silence sur son stratagème.

— Madame, dit-elle d'une voix faible en se détournant pour que Franck passât, monsieur a forcé la consigne.

Madame de Vandeuil pâlit et pencha la tête sans pouvoir parler; la femme de chambre sortit aussitôt, et Franck, après avoir entrevu la figure endormie de la vieille mère, se jeta aux genoux de Caroline, et lui toucha la main du bout de ses lèvres.

— Qui vous amène, monsieur? dit-elle avec contrainte.

Franck leva les yeux et lui dévoila son âme dans un regard; puis, d'une voix qui venait du cœur, il lui dit :

— Je vous aime, madame.

Caroline sembla lui confier, dans un sourire amer, que ce n'était pas un secret.

— Hélas! murmura-t-elle avec toute sa candeur, je vous aime aussi; mais Dieu nous a séparés dans la vie, et nous ne pouvons nous voir sans être coupables. Laissez-moi seule, monsieur; gardez-vous de revenir, car je serais perdue; mon esclavage est adouci par votre souvenir, qui est le soleil pour le pauvre prisonnier. Laissez le prisonnier dans les fers, il ne craint pas les reproches sanglants du monde; il n'est tourmenté que par son géolier; laissez-moi seule avec ma douleur, avec votre pensée pour consolation. Il y a des douleurs qui consolent de tant de choses.

Franck, touché de ces aveux sortis d'une âme pure, demeura silencieusement agenouillé devant madame de Vandeuil, tout rayonnant d'un céleste amour.

Cette entrevue dura à peine une heure: Caroline pria d'abord, et finit par supplier Franck de partir.

— Madame, lui dit-il en lui ressaisissant la main, avant de vous quitter sans espérance de vous revoir, je vais vous demander une grâce que vous pouvez m'accorder sans trahir vos devoirs.

— Je vous accorde cette grâce, dit avec empres-

sement madame de Vandeuil, qui voulut donner à Franck une preuve de sa confiance en lui.

— Eh bien, madame, voici ce que je vous demande. Je demeure en votre voisinage; ma chambre n'est séparée de la vôtre que par une porte condamnée qui ne m'empêche pas de vous entendre. Tous les jours, depuis votre arrivée en cette maison, j'ai la joie de vous entendre chanter dans les après-midi: promettez-moi de chanter toujours.

— Toujours, monsieur! dit Caroline en souriant; vous ne savez pas comme ce mot est long.

— Madame, je passerai à vous écouter ma vie en ce monde et dans l'autre. Mais enfin, promettez-moi de chanter longtemps vos hymnes de tristesse: au moins pendant une heure des jours qui me semblent si longs, je pourrai m'imaginer que je ne serai pas seul.

— Vous avez ma promesse, dit madame de Vandeuil en ouvrant la porte. Adieu.

Franck sortit en lui laissant son âme dans un regard.

IX.

Madame de Vandeuil chanta les jours suivants, comme elle avait chanté les jours passés. Franck l'écoutait tantôt avec d'ineffables ravissements, tantôt avec de sombres tristesses. Les chants étaient toujours des hymnes de douleur; s'il lui arrivait d'essayer une note plus gaie, un sanglot l'arrêtait soudain. Cette heure de chant était douce pour tous deux, tous deux l'attendaient avec ardeur, ou s'en souvenaient avec délices; car c'était une heure toute pleine d'amour: alors ils se voyaient, et leurs âmes, réunies dans la même extase ou dans la même ivresse, s'élevaient ensemble au ciel.

Mais un jour l'heure d'amour passa, et madame de Vandeuil ne chanta pas. Franck en eut une douleur infinie; il attendit le lendemain avec angoisses, et madame de Vandeuil ne chanta pas plus que la veille. Dans son chagrin, dans son ennui, Franck, depuis longtemps atteint d'un feu de poitrine, tomba malade; il fit transporter son lit contre la porte magique, et se laissa indolemment abattre par la maladie sans essayer d'y résister. Comme en ce temps fatal où le suicide couvrait Paris de sa robe noire, un mauvais ange secouait sur lui mille idées lugubres; Franck avait repoussé le suicide; mais il voyait venir la mort avec une joie farouche. Il était d'ailleurs trop dégoûté de la médecine pour avoir recours au médecin.

Un jour, s'imaginant qu'il n'avait que peu de temps à vivre, il brisa le silence qu'il avait prouvé

de respecter; il écrivit à madame de Vandeuil qu'il allait mourir, et qu'à l'heure de la mort, son âme inapaisée serait à jamais ravie d'entendre encore sa voix. Il pria la femme la plus aimée de son cœur de chanter une dernière fois.

Sa garde parvint à remettre la lettre entre les mains de la femme de chambre. L'heure venue,

il n'entendit pas chanter; il se traîna à la fenêtre et vit madame de Vandeuil dans le petit jardin de la maison. Sympathie des cœurs ardents! elle était malade elle-même et s'appuyait toute chancelante sur le bras de sa belle-mère. Elle regardait tristement de pauvres fleurs qui, comme elle, manquaient d'air et de soleil.



A la tombée de la nuit, Franck suivait des yeux mille lugubres images dans le fond bruni de sa chambre, quand madame de Vandeuil apparut devant son lit, conduite par la garde, qui alluma la lampe et sortit.

Franck tendit silencieusement la main à madame de Vandeuil.

— Vous êtes malade, monsieur? murmura-t-elle en s'asseyant sur le fauteuil.

— Oh! madame, soyez bénie! dit Franck accablé sous sa joie: soyez bénie, vous qui venez répandre un parfum de votre vie à mon lit de mort.

— Vous êtes un fou, monsieur! on ne meurt pas à votre âge, quand on veut vivre.

— Pourquoi vivre, madame? ah! si c'était pour vous aimer!

Madame de Vandeuil pencha la tête sur son sein.

— Ne parlons pas d'aimer, monsieur, dit-elle. Je ne devais pas vous revoir, mais l'idée de la mort m'a détournée de mon chemin. Je suis malade comme vous, mais moi d'un mal qui me tuera.

La voix de Caroline s'était singulièrement affaiblie à ces derniers mots.

Le malade essuya deux larmes.

— Je ne puis rester qu'un instant, monsieur; la

mère de M. de Vandeuil me croit enfermée dans ma chambre. Tous les soirs nous avons coutume d'attendre la nuit close pour allumer les bougies ; la mère de M. de Vandeuil passe cette heure voilée à se ressouvenir de son vieux temps. Je n'ai que cette heure de liberté, monsieur ; j'ai tenté de la passer à mon piano, mais j'ai trop de tristesse quand vient le soir.

Madame de Vandeuil se leva, et, tendant la main à Franck :

— Vivez, monsieur, lui dit-elle.

— Vivre, et ne pas vous voir, madame !

Madame de Vandeuil regarda Franck et sourit d'un sourire d'ange ; puis elle sortit en murmurant : — A demain.

Le lendemain, madame de Vandeuil chanta ; Franck se sentit renaître à la voix aimée.

Et le soir, quand elle revint dans sa chambre, il triomphait déjà de la maladie.

Les tristes amants se confiaient leurs peines adoucies, leurs regrets et leurs amertumes, quand tout à coup une voix bruyante retentit au voisinage : c'était la voix de M. de Vandeuil qui arrivait de Toulouse, et qui demandait sa femme. Madame de Vandeuil se cacha la tête dans ses mains, et bientôt, laissant tomber ses bras avec désespoir, elle s'écria :

— O mon Dieu ! vous me punissez ; suis-je donc coupable ?

Franck, qui s'était péniblement soulevé, se pencha vers elle, comme s'il craignait que M. de Vandeuil ne vint lui ravir ce trésor d'amour.

Madame de Vandeuil voulut sortir pour aller se jeter aux pieds du jaloux ; mais Franck la retint de toutes ses faibles forces, il l'attacha sur son cœur, et sembla détier du regard M. de Vandeuil dont la voix bruyante retentissait toujours. Dans sa fureur, M. de Vandeuil outrageait sa mère et torturait sa servante. Une seconde fois la femme de chambre se laissa séduire par une bourse, et peut-être aussi par le désir de faire le mal en ayant l'air de faire le bien. Grâce donc à ce mauvais désir et surtout à sa bourse, M. de Vandeuil sut que sa femme était chez Franck. Il s'empressa d'y aller, arriva devant la porte à l'instant même où le domestique revenait d'une course ; il le suivit et se précipita avec la fureur d'un tigre dans la chambre du malade. A la vue de Franck, dont les bras formaient un collier d'amour à sa femme, et dont les regards soudainement ranimés lui jetaient un froid mépris, il s'arrêta tout à coup en poussant un cri de rage.

— Ne craignez pas que je vous l'enlève, dit-il à Franck en riant comme un démon ; elle est à vous, je le sais !

Franck voulut parler ; madame de Vandeuil, à

demie morte d'épouvante, lui dit à voix faible :

— Franck, on ne défend que les coupables ; ne me défendez pas.

— Je n'ai qu'un mot à vous dire, reprit M. de Vandeuil en regardant Franck, un seul mot : à demain !

— A demain ! répéta Franck d'une voix sonore.

M. de Vandeuil sortit avec dignité.

— Vous ne vous battez pas, monsieur, dit à Franck madame de Vandeuil ; je vous le défends... D'ailleurs, vous êtes malade.

— Je ne serai point malade pour vous défendre, madame ; la vue d'une épée me guérira.

— Faut-il que je tombe à vos genoux ? Jurez-moi de ne pas vous battre avec M. de Vandeuil.

— Et mon honneur, madame.

— Il faut m'en faire le sacrifice.

Franck pencha silencieusement la tête ; madame de Vandeuil lui prit les mains et les pressa.

— Jurez-moi, sur votre amour, que vous ne vous battez pas !

Franck ne jurait pas.

— Qu'est-ce donc que l'amour ? reprit Caroline d'un air désenchanté.

— Oh ! madame, demandez-moi ma vie, demandez-moi toute autre chose que l'honneur.

— L'honneur ! l'honneur ! ne l'ai-je point perdu pour vous ? Franck, ayez pitié de moi ; accordez-moi la grâce que je vous demande.

Madame de Vandeuil pressait plus tendrement les mains de Franck ; Franck pencha la tête vers elle, et lui baisa les cheveux avec ardeur.

Et comme Caroline le repoussait, il lui dit :

— N'êtes-vous pas à moi ?

— A vous ? murmura avec amertume madame de Vandeuil.

— Oui, madame, à moi par l'amour, comme vous êtes par l'hymen à M. de Vandeuil.

— Écoutez, monsieur, reprit madame de Vandeuil avec plus de calme, je ne suis pas à vous, mais je ne serai plus à M. de Vandeuil ; promettez-moi de ne pas vous battre avec lui, de vous éloigner à jamais de cette maison, et, de mon côté, je vous ferai le serment de quitter M. de Vandeuil si je puis étouffer la voix du devoir ; si je ne puis, je mourrai... Il y a longtemps que je pense à ces terribles choses : le devoir, la révolte, la mort. Je vous demande encore quelque temps pour y penser ; mais par pitié pour moi ne demeurez pas ici. N'avez-vous pas un pays où vous puissiez m'attendre et me regretter ? Vous m'avez parlé hier de ce village de Picardie où nous avons tous deux les mêmes amis, Léon et Camille ; allez là, monsieur, j'irai peut-être.

X.

Le lendemain, quand Franck s'éveilla, sa garde lui remit un billet. Madame de Vandeuil avait tracé ces quelques mots au crayon, d'une main tremblante :

« Je vais au couvent des Ursulines; le jour de ma fête, qui sera la fête de la douleur, j'en sortirai pour M. de Vandeuil, qui me pardonnera, pour la mort, ou pour vous. Par pitié, ne vous battez pas; vous tueriez M. de Vandeuil. On vous attend à Ormoy: allez-y de grâce; si j'en ai la force, moi, j'irai le 2 novembre. En attendant, ce sera presque une consolation pour mon pauvre cœur de penser que vous serez là, avec nos amis. A Dieu! »

Ce fut avec une douleur infinie que Franck lut ce billet. Pour lui, à cet instant, c'était presque un billet de mort. Le dernier mot, *Adieu*, avait un *à*, un grand *D*, et trois traits à peine visibles. Le grand *D* fit trembler Franck, qui crut et vit un pressentiment funèbre.

— Hélas! dit-il avec désespoir, elle ira à Dieu.

— Si elle meurt, je mourrai aussi, reprit-il en levant les yeux comme pour envoyer ce serment au ciel.

Franck ferma sa porte à M. de Vandeuil, et soumis au dernier vœu de Caroline, il refusa de se battre.

Ayant mis un peu d'ordre à ses affaires, il partit bientôt pour aller retrouver, en Picardie, son ami Léon, résolu d'attendre le jour de la fête de Caroline, résolu de mourir s'il ne la revoyait pas. Vous verrez comment il tint ce serment.

Avant son départ, il se présenta au couvent où s'était réfugiée madame de Vandeuil; mais il l'appela en vain pour lui redire adieu.

Il partit, emportant dans son cœur le plus triste des amours, et sur ses lèvres ardentes l'éternel souvenir du seul baiser qu'il eût ravi à Caroline.

A Ormoy, Franck trouva Léon, notaire, maire du village, marié et presque père de famille.

Il venait de tomber malade. Il voulut lutter contre le mal et contre le médecin; il espéra que la jeunesse prendrait le dessus; il continua de plus belle à aller à cheval. Il eut une rechute qui l'emporta en moins de huit jours. A l'heure de la mort, après quelques heures de divagations, il prit la main de Franck, et lui dit : — Je te lègue ma femme, aime-la et protège-la.

Je ne vous peindrai pas la douleur de Camille et de Franck : d'abord ils se désolèrent en silence, ensuite ils se parlèrent de leurs peines. Il fallait liquider la succession déjà embrouillée de Léon Durand. Franck, qui jusque-là n'avait jamais fait dans le grimoire des chiffres, se mit sérieusement à l'œuvre. L'étude et la maison furent

vendues sans perte, mais pourtant, tout compte fait, on trouva à grand-peine les 50,000 fr. de Léon et la petite dot que Camille devait à son oncle. Franck comprit que la pauvre femme allait se trouver avec de maigres revenus : sa sollicitude pour elle s'en accrut encore; il alla jusqu'à la tendresse pour cette sœur d'infortunée.

Le nouveau notaire installé, Camille et son enfant se retirèrent chez M. de Sancy, Franck qui, depuis la mort de Léon Durand, habitait une mauvaise chambre de cabaret, parla alors de retourner à Paris. Le vieux marquis, qui l'aimait, le supplia de rester et d'accepter un logis au château. Franck demeura par tendresse pour Camille.

À bout d'un mois, l'ombre de Léon s'éloignait déjà un peu de sa femme et de son ami : on parlait toujours de lui, mais on y pensait moins. Il y eut cette année-là une belle fin d'automne; Franck et Camille se promenèrent beaucoup; c'était, disaient-ils, promener leur douleur. Chaque promenade réveillait en leurs cœurs je ne sais quelle poésie vivante qui agitait la jeune veuve jusqu'à dans son sommeil; après avoir longtemps parlé de Léon, ils parlaient un peu de madame de Vandeuil. Franck était noble et beau dans sa passion; il aimait avec la poésie des Allemands et la grâce des Français; au seul nom de madame de Vandeuil, l'âme lui venait sur les lèvres et dans les yeux. Il confiait son amour à Camille avec la candeur d'un enfant qui se confesse; il l'eût confié avec joie vingt fois par jour : c'était l'avare las de porter son trésor, qui trouve un champ solitaire où il le peut enfouir. L'avare aime à revoir le champ qui renferme son trésor; ainsi Franck aimait souvent à revoir Camille. Or, Camille déroba le trésor.

Toutes les paroles d'amour envolées du cœur de Franck comme de blanches colombes allaient au cœur de Camille, qui parfois s'aveuglait, pareille au confesseur qui écoute en frémissant la confession d'une femme. Franck s'aveuglait aussi. Ils étaient heureux de se voir, de se parler, de s'entendre, de marcher sur la même herbe, sous le même rayon de soleil; mais ils croyaient tout simplement se consoler.

Un soir, au fond du petit parc, ils parlèrent deux heures durant, à l'heure où l'oiseau chante son dernier refrain, sans dire une seule fois le nom de Léon. Camille fut effrayée de cet oubli; mais, le lendemain, il ne fut pas dit un mot de madame de Vandeuil, et Camille en ressentit une joie infinie. La jalousie l'avertit qu'elle aimait Franck comme on n'aime pas un frère.

— J'ai beau me cacher cela à moi-même, dit Franck, j'aime toujours madame de Vandeuil; mais, hélas! j'aime aussi Camille.

Et il cherchait encore à s'avengler en songeant qu'il aimait surtout la veuve de Léon comme une femme qu'on protège. — Elle est seule, sans fortune, presque sans famille, comment ne pas l'aimer? Mais il ne disait pas : — Elle est belle, elle est tendre, elle m'aime, pourquoi ne pas l'adorer?

Franck et Camille s'aimèrent donc. Camille s'éleva sur l'autel et renversa madame de Vandeuil; l'image de Léon se confondit peu à peu dans celle de Franck. Pourtant le souvenir désolé de madame de Vandeuil agita toujours Franck; la pauvre amante se relevait quelquefois jusqu'à l'autel, et l'ombre de Léon venait çà et là glacer le cœur de Camille.

C'est ainsi que, flottant entre deux amours, Franck vit arriver le jour de la fête de madame de Vandeuil; ce jour-là, cependant, l'ancien amour reprit toute sa force et toute sa poésie. Franck, redevenu romanesque comme aux plus beaux jours de sa jeunesse, passa ce jour-là, du matin au soir, sur le bord de la rivière, à deux pas du chemin vert, aboutissant à la grande route de Paris. Mais il vit le soleil se coucher dans un funèbre lit de nuages avant qu'une seule voyage passât sur ce chemin.

Il attendit encore; le dirai-je? il se mit à pleurer comme un enfant, sans bien savoir pourquoi. La lune se leva au-dessus du bois du Pin-Noir; le vent de novembre s'acharnait après les dernières feuilles des ormes : un cri d'oiseau de proie retentissait çà et là dans la vallée. La scène, comme on voit, était digne du personnage.

Quelques jours après, Camille vint à lui, une lettre à la main.

— Une lettre! s'écria-t-il avec effroi.

— Oui, dit Camille qui cachait à peine sa joie, la lettre d'une femme sage.

Franck saisit la lettre et la dévora d'un regard.

« Ah! ma pauvre amie! que j'étais folle de chercher l'amour où le bonheur n'était pas. Quel vertige et quel égarement! Dieu m'a touché le cœur et ouvert les yeux; je suis retournée à M. de Vandeuil, qui m'a accueillie comme une sœur, comme une sœur qui se repent. Tout est pardonné, tout est donc fini. Le plus beau côté de l'amour, c'est le sacrifice; je vais m'y réfugier de tout mon cœur. Adieu! que tout soit oublié. »

CAROLINE DE VANDEUIL.

— Vous voyez, monsieur, dit Camille, qu'on ne va pas au couvent pour rien; la religion a des ressources sans nombre.

Franck fut cruellement blessé au cœur par la lettre de madame de Vandeuil. Pas un mot pour moi, se disait-il en lui-même, pour moi qui ai pleuré hier pendant deux heures : Que tout soit

oublié, dit-elle. Oui, que tout soit oublié! Des aujourd'hui je ferme mon cœur à toutes les folles rêveries de cet amour romanesque; j'en chasse tous les souvenirs qui m'ont si tristement charmé. Nous verrons qui des deux oubliera le dernier.

L'amour est toujours aveugle : Franck finit par croire qu'il n'avait jamais aimé madame de Vandeuil comme il aimait Camille; des idées de mariage vinrent malgré lui passer dans ses rêves. A la fin de l'hiver, le vieux M. de Sancy étant tombé en paralysie, les idées de mariage s'enracinèrent de plus en plus dans l'esprit de Franck : Camille allait être seule; le marquis mort, il ne pouvait rester près d'elle. Il se hasarda d'en parler à Camille, qui ne put s'empêcher d'être de l'avis de Franck.

Le mariage eut lieu à la fin de la saison. Peu de temps avant la célébration, Franck fit un voyage à Paris sans s'inquiéter de madame de Vandeuil. Il n'en avait plus de nouvelles depuis six mois, Camille n'ayant pas, on devine pourquoi, répondu aux lettres de sa pauvre amie.

XI.

Nous avons trop peu suivi madame de Vandeuil. Au couvent, elle avait prié Dieu : à force de prier Dieu, elle avait presque éteint dans son cœur les passions profanes; elle avait pardonné à M. de Vandeuil ses colères et sa jalousie; elle était retournée à lui, résignée à tous les sacrifices pour l'expiation de ses égarements. Cependant Franck était toujours dans son cœur; mais elle enchaînait son cœur dans le devoir. L'hiver se passa ainsi; hélas! avec le printemps l'amour rebelle refléurit dans son âme : elle eut beau prier et pleurer! Elle commença à vivre plus solitaire; elle se plaignit à M. de Vandeuil d'un mal imaginaire; comme elle gardait pour lui parler un doux sourire, qu'il prenait pour de l'amour, mais qui n'était que de la résignation, il respecta ses désirs de solitude. Dès qu'elle se vit plus libre, elle s'abandonna au premier rêve venu; peu à peu, elle feuilleta en tremblant le doux et triste roman du passé, elle redevint l'esclave de son cœur. Un soir qu'elle était seule devant son piano, elle regarda autour d'elle comme un coupable qui va commettre une mauvaise action; elle hasarda toute pâle et toute éfarée ses doigts sur les touches; elle écouta avec la joie du délire : elle joua la Romanesca, qu'elle n'avait osé jouer depuis un an. Je vous dirais mal avec quelle douloureuse impression elle joua ce vieil air; elle s'était étrangement animée dès le début, son cœur battait avec violence, ses yeux versaient des larmes : — Franck! où es-tu? où es-tu? s'écria-t-elle

en laissant tomber ses bras et en levant ses yeux au ciel.

M. de Vandeuil entra à cet instant dans la chambre de sa femme.

— Qu'as-tu donc? J'ai entendu des sanglots.

— J'ai, monsieur, que je suis indigne de vous. Chassez-moi de cette maison, car mon cœur n'y est pas.

Il n'en fallait pas tant pour exaspérer M. de Vandeuil. Il saisit la main de sa femme, et l'entraîna violemment en criant comme un fou :

— Allez, allez, madame, allez, ou je vous tue!

— Tuez-moi, dit madame de Vandeuil, qui ne savait où aller.

Elle quitta pour la dernière fois le toit conjugal, appelant la mort de toute son âme. Elle alla, accompagnée de sa femme de chambre, passer la nuit chez la mère de M. de Vandeuil. Grâce au dévouement aveugle de sa femme de chambre, elle parvint le lendemain à réunir assez d'opium pour s'empoisonner.

— Encore, si Franck était là! dit-elle en regardant l'opium.

Par pressentiment, madame de Vandeuil le croyait toujours à Ornoy. La femme de chambre alla à l'ancienne maison de Franck pour savoir sa nouvelle demeure. On répondit qu'on n'en savait rien; il avait cédé ses meubles à un créancier, mais on pensait qu'il était encore en Picardie. Madame de Vandeuil partit pour la Picardie.

XII.

Un jour que Franck se promenait dans un petit bois dont il avait fait un parc, le garde champêtre vint à lui avec mystère, et lui remit un billet. Il pâlit et chancela comme s'il allait mourir. C'est de madame de Vandeuil, pensa-t-il, et il lut d'un oeil égaré :

« Adieu donc! je vais mourir; je suis déjà morte à demi. Je voulais vous cacher ma mort; mais pardonnez-moi cette dernière faiblesse. Je suis venue mourir près de vous, mais, hélas! loin de votre cœur... Je ne dois pas me plaindre; je suis punie par où j'ai péché. Adieu donc!... Mais non, j'ai été seule en ce monde, je sera seule au ciel! »

— Où est cette femme? demanda Franck tout bouleversé.

— A l'auberge de la Croix-Rouge, là-bas, sur la route de Caen, dit le garde champêtre.

— Ne dites pas un mot, reprit Franck en payant le messager.

Il retourna à la maison, sella lui-même son cheval, et courut à l'auberge de la Croix-Rouge. A son arrivée, il y régna un grand désordre. Il n'osa interroger personne; il entra dans une ar-

rière-salle, à la suite d'un médecin qui venait d'arriver aussi; il alla tomber sur le lit, sans rien voir et sans rien entendre : — Ah! mon Dieu! s'écria-t-il.

— Il ne dit pas un mot de plus; il prit la main de la morte, il la baisa mille fois.

— Cette femme est empoisonnée, dit le médecin.

— Ma foi, dit l'aubergiste, je n'en ai rien compris. Elle est descendue hier ici au passage de la diligence; le soir, elle a été jusqu'à Ornoy; elle en est bientôt revenue en pleurant; elle a pleuré toute la nuit, mais je n'y pouvais rien.

— Vous n'avez pas surpris quelque fiole? elle ne vous a pas demandé d'arsenic?

— Ne cherchez pas tant, dit Franck tout égaré par la douleur, c'est moi qui l'ai tuée!

Madame de Vandeuil fut enterrée dans le petit cimetière de Sancy, non loin du château, près de la haie, à l'ombre d'un saule à demi brisé. Dans la belle saison, Camille, suivie de ses deux jolis enfants, va de temps en temps, sur le soir, rêver à sa pauvre amie, tout en cueillant l'herbe funèbre qui couvre sa cendre.

Franck va aussi vivre sur cette fosse; mais il y va la nuit, au retour de la chasse et de la promenade; il y va en silence et en mystère comme à un rendez-vous, et puis il n'y rêve pas seulement, il y pleure. Le dirai-je! aujourd'hui qu'il est un peu fatigué de la vie agreste, aujourd'hui qu'il ne trouve plus goût à bâtir ni à planter; il rouvre son cœur au souvenir, et repasse avec une joie douloureuse dans le printemps de sa vie; et, croyez-le bien, la plus aimée de ces deux femmes qu'il a adorées, c'est celle qui est morte. La tombe a une poésie funèbre et charmante. Si Franck aime Camille avec un sourire, il aime madame de Vandeuil avec une larme.

Le conteur se tut. La marquise, qui avait d'abord écouté avec distraction, avait fini par s'émouvoir. — Et la moralité? demanda-t-elle.

— La moralité! dit le sculpteur; c'est qu'il ne faut pas permettre à une amie de consoler un amant.

— La moralité, dit la marquise; c'est qu'il ne faut croire à rien, hormis à la mort. Mon cher conteur, je vous conseille de vous faire enterrer; peut-être que j'irai cueillir l'amour sur l'herbe de votre fosse.

— Mieux vaut jamais que tard, dit le gentilhomme en relevant ses moustaches, pour se donner l'air d'un amoureux très vivant.

— Oui, dit le poète, la mort a une étrange poésie; écoutez-moi pendant une demi-heure.

(La suite au prochain numéro.)



WATTEAU.

Une âme faite pour la poésie la cherche dans les bruits de la vie, dans les joies du monde, ou dans le silence de la solitude. Sous la régence, on avait perdu le chemin de la solitude; la poésie était à l'Opéra, dans un boudoir, sur l'herbe d'un parc, dans un trait d'esprit, sur un sourire, dans un bouquet. La poésie aimait les aventures amoureuses, les petits soupers, le vin et l'ivresse; l'âme

d'Horace était revenue en France. Si vous voulez retrouver cette poésie trop dédaignée par les pleurards en nacelle, lisez les épîtres de Voltaire, voyez les tableaux de Watteau, tout est là, mais surtout dans les tableaux. A la vue de ces jolis chefs-d'œuvre tout étincelants, qui semblent venir d'un autre monde, vous étudierez le caractère du XVIII^e siècle; esprit, grâce, laisser-aller.

sans façon, coquetterie, fraîcheur chiffonnée, tout le xviii^e siècle est là qui vous sourit. Watteau avait deviné son siècle, à moins que le xviii^e siècle ait été une copie de Watteau. Ainsi la belle Louise d'Orléans donnait des fêtes galantes étudiées sur celles du peintre. Plus tard, madame de Pompadour disait que sa mère, la première nuit des noces, à la pâle lumière de sa veilleuse, perdait son regard dans un embarquement pour Cythère, œuvre toute fraîche de Watteau.

Antoine Watteau est Flamand ou Français, à votre gré. Il est né à Valenciennes, quand cette ville était tour à tour du domaine de Louis XIV et des Pays-Bas. Mais, malgré les brumes de la Flandre, les fumées de la bière ou du tabac, le spectacle des kermesses, les groiseries du cabaret, il est devenu un peintre tout parisien, le peintre de la galanterie, toutefois avec un heureux souvenir de la Flandre coloriste. Il est né en 1684, à l'heure où le roi de France bombardait Luxembourg. Sa famille était pauvre, cela va sans dire. On le mit à l'école, tout juste le temps qu'il faut pour ne rien savoir. Il n'a jamais lu et écrit qu'à grand-peine; mais là n'était pas sa science. Il apprit de bonne heure, dans un tableau, à déchiffrer le génie, à copier d'un joli trait la face égayée de la nature. Il y avait eu des peintres dans sa famille, entre autres un grand-oncle mort à Anvers sans laisser d'héritage. Aussi le père de Watteau ne penchait guère pour la peinture; cependant il était de ceux qui laissent ici-bas les hommes et les choses aller leur train. On laissa donc faire Watteau. Or Watteau était né peintre; Dieu lui avait donné le feu du génie, sinon le génie. Son premier maître fut le hasard, le plus grand de tous les maîtres après Dieu. Son père habitait le haut d'une maison à pignon sur rue; Watteau avait plus souvent le nez à la fenêtre que dans un livre; il aimait à se distraire au spectacle varié de la rue. Tantôt c'était la fraîche paysanne flamande qui chassait au marché son âne devant elle, tantôt c'étaient les fillettes du voisinage qui jouaient au volant durant les beaux soirs. Paysanne et fillette se dessinaient avec un trait original dans la mémoire de l'écolier; il admirait déjà l'indolente naïveté de l'une, la grace gazonillante de l'autre. Il avait bien aussi en regard quelque voisine souriante, comme il y en a partout; mais pour lui le spectacle le plus attrayant, c'était quelque troupe errante de baladins ou comédiens de campagne. Les jours de fête, il arrivait que les marchands d'élixir, les diseurs de bonne aventure, les conducteurs d'ours et de serpents à sonnettes, s'arrêtaient sous sa fenêtre: ils étaient sûrs d'un spectateur. Watteau tombait tout d'un coup dans une rêverie profonde à la vue de

Gilles et de Margot sur l'estrade; rien ne pouvait l'arracher à ce plaisir, pas même sa voisine; il souriait aux grotesques coquetteries de Margot, il riait à perdre haleine des quolibets de Gilles. On l'a vu plus d'une fois assis sur la fenêtre. Les jambes en dehors, la tête inclinée, se retenant à peine, ne perdant pas un mot et pas une gentillesse. Que n'eût-il pas alors donné pour être le compagnon de Margot, pour baisser les paillettes rouillées de sa robe, pour vivre avec elle de la bonne vie insouciance et aventureuse! Hélas! ce bonheur n'était pas fait pour lui. Margot descendait de l'estrade, Gilles redevenait un homme comme devant, le théâtre était renversé, que Watteau regardait encore; mais il s'attristait peu à peu; ses amis allaient partir, partir sans lui, avec leurs robes de gaze, leurs écharpes à franges d'or, leurs dentelles d'argent, leurs colottes de soie et leurs quolibets: « Ceux-là sont bien heureux », disait-il; ceux-là vont courir le monde avec la gaieté; ils vont jouer la comédie à tous les vents, sans soucis et sans larmes. » Watteau ne voyait, par ses yeux de douze ans, que le beau côté de la vie; il ne devinait pas, bien entendu, que sous chaque sourire de Margot il y avait une larme dévorée. Watteau semble avoir toujours vu par les mêmes yeux; son regard, séduit par le trait et la couleur, n'est pas descendu jusqu'à l'âme. C'est un peu la faute de son temps. En peignant des reines de comédie ou des dryades d'opéra, qu'avait-il à débattre avec le cœur, les larmes, le divin sentiment?

Quand les baladins étaient partis, il crayonnait sur les grandes marges de la *Vie des Saints* le profil de Gilles, l'ébahissement d'un badaud, une des scènes grotesques du théâtre en plein vent. Comme il s'enfermait souvent avec ce livre, son père, l'ayant surpris plus d'une fois rêveur et mélancolique, s'imaginait qu'il tournait à la religion. Mais il découvrit bientôt que Watteau n'aimait l'infolio qu'en raison du papier blanc et non pas du texte. Il porta le livre à un peintre de la ville. Ce peintre, tout mauvais qu'il était, fut frappé de la grâce originale de certaines figures de Watteau; il sollicita la gloire de devenir son maître. Dans l'atelier du bonhomme, Watteau ne désapprit pas trop ce qu'il savait, quoiqu'il fit des saints de pacotille et des santes à la douzaine. De cet atelier, il passa dans un autre plus profane et plus à son gré. La mythologie était le grand livre du lieu; ce n'était plus saint Pierre avec ses éternelles clefs, ou sainte Madeleine avec ses larmes infinies; c'était une danse de faunes et de naïades, Vénus sortant des flots ou des filets de Vulcain. Watteau s'inclina amoureuxment devant les dieux et les demi-dieux de l'Olympe; il avait trouvé la porte

de son Eden. Il s'avance de jour en jour, grâce aux dieux profanes, dans la religion de l'art. On le vit pâlir tout jeune encore sous cet amour de la beauté et de la gloire qui dévore tous les autres amours. Au retour d'un voyage à Anvers, on fut surtout frappé de son enthousiasme pour les merveilles de l'art ; il avait vu les chefs-d'œuvre de Rubens et de Van Dyck, la grâce ineffable des vierges de Murillo, les fantaisies si ingénieusement grotesques de Teniers et Van Ostade, les beaux paysages de Ruysdael ; il revenait la tête inclinée, les yeux battus, l'esprit plein de souvenirs durables.

Il n'avait pas vingt ans quand il partit pour Paris avec son maître. L'Opéra, dans ses plus beaux jours, appelait à lui toutes les mains légères de la peinture. A l'Opéra, Watteau jeta à tort et à travers les flammes de son pinceau : montagnes, lacs, cascades, forêts, rien ne l'effrayait, pas même les Camargo qu'il prenait pour modèles. Il finit par s'approprier dans cette cage de gais oiseaux voltigeants et chantants. Une danseuse qui n'avait pas grand'chose à faire daigna accorder au petit barbouilleur flamand la grâce de se laisser peindre par lui. Tout Flamand qu'il était, Watteau fit durer le portrait plus longtemps que les dédains de mademoiselle La Montagne. Ce ne fut pas tout ; on trouva le portrait si gracieux dans le monde des danseuses, qu'il lui vint tous les jours des portraits à faire au même prix.

Il quitta l'Opéra avec son maître, une fois le nouveau décor fini. D'ailleurs Gillot, le grand créateur des faunes et des naïades, y était revenu plus flamant que jamais. Le maître retourna à Valenciennes, Watteau demeura à Paris, voulant s'abandonner à sa bonne ou mauvaise fortune. De l'Opéra il passa dans l'atelier d'un peintre religieux qui fabriquait à juste prix des saint Nicolas. « Mon pinceau, disait-il, fait pénitence. » L'Opéra lui souriait toujours ; là il pouvait se laisser aller à toutes les extravagances de sa verve, à tous les charmants caprices de son pinceau ; mais à l'Opéra son maître et lui avaient cédé le pas à Gillot ; celui-ci ne devait céder le pas à qui ce fût.

Watteau alla à lui : « Je passe mes beaux jours à faire des saint Nicolas qui ne sont guère catholiques ; je regrette l'Opéra, qui m'enchantait ; ne pourrais-je donc pas, grâce à vous, retourner à mes brûlants satyres et à mes nonchalantes naïades, à mes jardins d'Armide et à mes châteaux en Espagne ? » Watteau craignait un refus, mais Gillot le rassura bien vite. « Tu es un garçon d'esprit, lui dit-il, on s'en souvient à l'Opéra ; La Montagne m'a parlé de ta jolie façon de faire le portrait, Sois donc le bien venu. Si tu n'as pas de gêne, viens loger dans ma maison. Mon pain, mon

vin, mon pinceau, tout cela est à toi de moitié. En avant sur l'échelle, comme les peintres d'enseignement. »

A l'Opéra, Watteau retrouva tous ses jolis caprices, sans oublier mademoiselle La Montagne. Les dieux et demi-dieux païens se ranimèrent sous son pinceau folâtre, fantasque et féérique ; mais il se complaisait surtout avec les divinités bocagères et aquatiques. Sirènes, naïades, faunes, satyres, hamadryades, le dieu Pan jouant de la flûte dans les roseaux, Diane la chasserresse poursuivant un cerf, enfin toutes les ravissantes créations des poètes profanes, enchantèrent le regard comme elles avaient enchanté l'imagination. Gillot, tout émerveillé du feu et de la grâce que répandait Watteau comme avec une baguette de fée, passait des heures entières à le regarder faire. Mademoiselle La Montagne, toujours dédaigneuse, demanda à Watteau un second portrait. « Va pour le second, dit Watteau, mais je ne ferai pas le troisième. »

Il passa de l'Opéra au Luxembourg, où l'appela Claude Audran. Audran était le plus célèbre peintre d'ornements ; mais, s'il fallait une figure parmi les guirlandes et les festons, Audran n'y pouvait rien faire. Il avait pensé avec raison que la main légère de Watteau lui serait un grand secours. Watteau jeta çà et là dans les ornements de ravissantes figures allégoriques : Cupidon, Sirène, Diane, Les Grâces, la Musique, la Peinture, la Poésie, des troupes de bergers, des fêtes champêtres et galantes. Malgré tous ces légers chefs-d'œuvre, il n'avait encore ni renommée ni argent comblant ; mais après tout il n'était plus à plaindre, il habitait un palais, il dinait tous les jours, il allait le soir se délasser par quelque promenade avec son ami Gillot. Et puis, au Luxembourg, il peignait en regard des œuvres de Rubens et de Van Dyck. « L'Opéra m'a gâté, disait-il ; j'avais le génie flamand ; j'ai bien encore la couleur, mais qu'ai-je fait du trait naïf ? J'ai la fureur d'avoir de l'esprit partout, même dans mes paysages. J'ai peint trop de fois les trois Grâces pour bien peindre une femme. » Voilà ce qu'il disait en voyant l'œuvre des grands maîtres ; mais, quand son regard revenait à sa peinture, il souriait avec orgueil aux adorables caprices de son génie original. « Qui sait ? reprenait-il, qui sait ? »

Il eut le mal du pays ; il voulut revoir les pigeons de Valenciennes, le seuil de la maison paternelle, cette cheminée silencieuse où sa mère l'avait bercé, ce champ de colza où son père lui avait dit adieu, ce grand diable de moulin dont l'aile agitée lui avait fait au loin un dernier signe d'ami. Il partit dans la patache ; il retrouva tous ses amis, le moulin le premier. « Je veux vivre

dans mon pays, » dit-il en respirant de toutes ses forces l'air natal. Après avoir embrassé tout le monde, jusqu'à la servante, qui ne l'avait jamais vu, mais qui pleurait, bien entendu, Watteau jeta un fagot dans lâtre, quoiqu'on fût aux plus beaux jours de juillet. « Tu perds la tête, Antoine, dit le père. — Laisse-le faire, dit la mère; notre grand-oncle avait bien d'autres caprices. » Watteau alluma le feu, fit asseoir sa mère dans le vieux fauteuil, mit les besicles au nez de son père, donna un bâton enflammé à sa petite sœur et pria la servante de mettre la cafetière au feu. Le chat vint de lui-même faire la roue près des chenets. « A merveille, dit Watteau, mais je ne l'aurais pas oublié. — Il est fou, dit le père avec inquiétude. — Non, non, » dit la mère, qui croyait comprendre et qui souriait avec une tendresse sereine. Quand Watteau vit tout le monde à sa place, il ouvrit de grands yeux, il contempla encore une fois ce tableau tout patriarcal qui le ramenait à son enfance, un bon sourire d'autrefois, un peu attristé comme le souvenir, épanouit sa figure pâlie. « C'est bien cela, voilà le feu qui flamboie, mon père qui lit l'almanach, ma mère qui regarde ses enfants, la servante qui range et qui dérange, le soleil qui promène son rayon, la cafetière qui babille, la vieille horloge qui marque le pas du temps; c'est bien cela; j'ai retrouvé le vrai tableau de ma vie. — Cependant, disait-il le lendemain, d'où vient donc qu'il manque quelque chose au tableau? Il y manque mon cœur de douze ans. J'ai perdu toute la simplicité de mon cœur, je me suis laissé dominer par la gloire, par le bruit, par mademoiselle La Montagne et ses pareilles. Mon cœur est inquiet et agité comme Paris: rien ne pourra l'apaiser. Mon théâtre n'est plus ici; j'y mourrais d'ennui en moins de six semaines. »

Quelques jours après, Watteau retournait à Paris emportant larmes et bénédictions. A l'heure du départ, sa pauvre mère était abattue et défaillante. « Adieu, mon ami, dit-elle d'une voix étouffée; adieu. J'ai le pressentiment que tu ne me verras plus. Tu aurais dû faire mon portrait. — Il est là, dit Watteau en frappant son cœur de la main. Dès mon retour à Paris, j'en prendrai copie sans peine. » Il était parti sur ces paroles. Quand il vit s'éloigner sa ville natale, les riches campagnes de Flandre, le dernier clocher et le dernier moulin de son pays, il se sentit plus triste que jamais; la figure souffrante de sa mère était toujours sous son regard attendri. « La pauvre femme mourra bientôt, » pensait-il avec douleur. Watteau cependant mourut avant sa mère.

Il retourna chez Audran peindre des figures d'arabesques; il consacra ses veilles et ses heures perdues à un tableau pour le prix stérile de l'Académie.

Ce tableau, tout le monde en a vu la gravure, le *Pèlerinage à Cythère*. C'est de la féerie. C'est plein de feu, d'esprit, de grâce et d'imperlinence, mais surtout plein de charme, d'attrait, d'enchantement. Comme on parlait bien sur ce vaisseau qui n'a que des amours pour matelots, avec ces femmes si nonchalamment amoureuses! L'Académie, qui n'était pas trop académique ce jour-là, daigna couronner Watteau; elle fit plus, elle lui donna le titre d'académicien comme *peintre des fêtes galantes*. Watteau, jusque-là obscur et pauvre, eut bientôt de la gloire et de l'argent à jeter par la fenêtre. Il devint le peintre à la mode, mais seulement à la mode parmi les hommes. Les femmes ne furent jamais de son parti; peut-être parce que les figures de ses tableaux leur faisaient beaucoup de tort, peut-être parce qu'il était misanthrope. Sa tête, d'ailleurs, contrastait singulièrement avec son génie. Il avait le trait dur, l'air sombre, la face pâle. Malgré ses aventures souriantes de l'Opéra, il n'allait qu'à grand-peine dans le monde, où il n'était ni galant ni beau parleur. Vous voyez qu'il ne pouvait faire fortune parmi les femmes; mais les roués prénaient partout Watteau; il était recherché ardemment; les grands seigneurs voulaient des pèlerinages à Cythère, des mascarades champêtres, des promenades dans les prés; enfin, *des fêtes galantes*. Palais, châteaux, salons, bondoirs, il alla partout faire l'aumône du bout de son pinceau. Il y avait toujours un tableau pour la galerie amoureuse prêt à prendre dans son imagination. Sa comédie galante, comme la comédie philosophique de La Fontaine, avait cent actes.

Pour la première fois de sa vie, il eut enfin un logis et des meubles à lui; il avait longtemps rêvé ce petit bonheur; mais ce bonheur-là ne fut qu'une calamité. Son logis devint en peu de mois le refuge de tous les curieux et de tous les oisifs en beaux-arts. Le premier venu demandait un dessin, quelquefois son portrait; il faisait le portrait de la première venue, mais non du premier venu. Bientôt, obsédé par les importuns, il alla encore demander l'hospitalité, cette fois à M. Crozat. C'était un mauvais peintre grand seigneur qui avait une galerie; or, tous les visiteurs demandaient à voir M. Watteau comme le tableau le plus curieux de la galerie. Le pauvre peintre s'en alla ailleurs, chez son ami le chevalier Vleughels, plus tard directeur de l'Académie de Rome. Dans sa nouvelle demeure, il eut enfin un peu de loisir. Le génie est comme l'amour, il aime le silence et la solitude; l'espérance et l'inspiration attendent, pour visiter l'amant ou le poète, que tout le monde soit parti.

Watteau était dévasté par les mauvais vents;

les luttes avec la misère, la soif dévorante de gloire, les passions trop vagabondes sous le ciel de l'Opéra, avaient peu à peu épuisé cette nature frêle et nerveuse, toute de feu et d'inquiétude. Il tournait de plus en plus à la misanthropie et à la solitude. Il avait été mélancolique : il devint triste. il n'eut plus de cœur à rien ; pourtant, par habitude, il eut encore dans ses tableaux toutes les

grâces légères et toutes les nonchalantes gaietés de son génie. Pour se distraire, il alla chez le prince de Condé, au château de Chantilly, peindre par allégorie les passions profanes du régent. Il revint à Paris plus ennuyé et plus triste encore. D'où lui venait cette tristesse obstinée ? Était-ce toujours le mal du pays ? Songeait-il à faire son salut ? Avait-il un amour malheureux ? Rien de tout cela :



il était atteint de la pire des tristesses, la tristesse sans raison. Il avait à Nogent-sur-Marne un vieil ami, le curé du pays. Il alla passer six semaines au presbytère comme pour se recueillir. Savez-vous quel fut le fruit de ce recueillement ? Il trouva que le curé avait une parfaite figure de Gilles ; ayant un si bon modèle sous les yeux, il ne put

s'empêcher de faire encore des grotesques, mais toujours sans se dérider. De là datent, dit-on, ses plus jolis Pierrots et Pantalons, mais à coup sûr son *Médecin* harnaché d'un collier de cheval de charrette. Il avait le spleen, il voulut voyager. Vous ne devineriez pas où il alla avec son spleen ? Il partit pour l'Angleterre. Ce fut là son coup

de grâce. Il en revint plus pâle et plus sombre, ennuyé de tout, même du travail, naguère son plus cher refuge.

Il se retira du monde. Il alla habiter à Nogent, près de son cher curé, le Moulin-Joli, qui était la maison de plaisance de son ami Le Fèvre, l'intendant des Menus-Plaisirs. Mademoiselle La Montagne, dont la beauté avait passé vite comme l'amour à l'Opéra, suivit Watteau dans sa thébaïde. Ces deux amoureux des plus volages ne s'étonnèrent pas trop de se retrouver sous le même toit; mais l'harmonie ne fut pas de longue durée. Watteau, las de s'en prendre à la gloire, s'en prit à l'amour dans ses heures de sombre misanthropie; il sentait venir la mort, il voyait tous les soirs tomber une feuille de sa jeunesse; quand il respira l'odeur de la tombe, il se rattacha de toutes ses forces à la vie. « C'est le travail qui t'a tué, dit mademoiselle La Montagne. — C'est l'amour, c'est toi, » dit Watteau avec la franchise d'un homme qui n'a plus rien à risquer. Une fois le premier mot lâché, il parla sans retenue; la ci-devant danseuse, qui mourait de dépit de n'être plus ni jeune ni jolie, répliqua avec amertume. Selon madame de Lambert, ils allèrent jusqu'à se battre. C'était un triste tableau que la vue de ces deux amoureux sans amour, déjà morts à toutes les joies de la jeunesse, n'ayant pour dernier sentiment que le désespoir, le regret ou la colère. N'y pouvant plus tenir, mademoiselle La Montagne vint joinir de son reste à Paris. Watteau demeura seul, n'ayant pour distraction que la bonhomie et la gaieté du curé de Nogent.

Il n'alla plus guère à Paris. Dans ses derniers voyages, il peignit le plafond de la boutique de son ami Gersaint, marchand sur le pont Notre-Dame, on ne dit pas marchand de quoi. Selon les écrits du temps, ce plafond était un des chefs-d'œuvre de Watteau; mais ce plafond est, à coup

sûr, tombé à l'eau. Notre peintre s'affaiblissait de jour en jour. On le voyait errer tristement, matin et soir, sur les rives de la Marne. Ce n'était déjà plus qu'une ombre. Enfin, brûlé par ce feu de la gloire, du génie et de l'amour, qui aurait dû animer sa vie, mais qui la dévorait, il se coucha pour ne plus se relever. Sa mort fut touchante et comique à la fois. Dans la même matinée, il fit son testament et sa confession. Par son testament, il légua, qu'avait-il à léguer? des dettes: il légua ses dettes à ses quatre amis, de Julienne, Baranger, Hénin et Gersaint. Ces messieurs sont dignes de la postérité; car, en vrais amis, ils acceptèrent la succession du peintre. Tout en se confessant, Watteau n'oublia pas le péché fameux d'avoir pris le bon curé pour modèle de ses meilleurs Gilles. Le curé lui donna pourtant l'absolution. Comme il offrait à baiser au moribond un Christ en ivoire, Watteau regarda ce Christ avec surprise; le voyant très mal sculpté: « Otez-moi ce crucifix, dit-il en levant les yeux au ciel, il me fait pitié; est-il possible qu'un artiste ait si mal accommodé son maître! » Ce n'est pas là le dernier mot de Watteau, mais c'est le dernier mot recueilli. Cependant madame de Lambert, qui a aussi habité Nogent, rapporte ceci: « Au moment de la mort, le souvenir de son pays et de sa famille ranima son cœur. — Ingrat! dit-il, je n'ai jamais pris le temps, dans tant de jours perdus, de faire le portrait de ma mère. Voyons, à l'œuvre! » Il traça avec l'index des traits dans le vide, s'imaginant peindre sur la toile.

Il mourut seul. Il fut enterré dans un cimetière où il ne connaissait personne. Il avait dit, peu de jours avant de mourir: « C'est triste d'être enterré là, je n'y reverrai pas âme qui vive. » On n'ira jamais chercher l'ombre de Watteau au cimetière de Nogent-sur-Marne; comme tous les grands maîtres, Watteau repose dans ses œuvres.

ARSÈNE HOUSSAYE.

LE BEAU MONDE SOUS LA RÉPUBLIQUE N^o 1.

Le 9 thermidor, le même jour qui vit la chute de l'échafaud, vit la renaissance de l'élégance, de la mode, de la parure, de tout ce qui constitue l'esprit français et l'esprit féminin, ces deux grandes souverainetés. La beauté des femmes, si longtemps voilée sous des habits de deuil, re-

prit son rayonnement. La joie eut tout le caractère d'une explosion; la gaiété parisienne se rouvrit comme un véritable volcan; en quelques jours, Paris devint une fournaise de bals, de fêtes, de concerts, de spectacles. Le lendemain du 9 thermidor fut, comme avait été la veille,

en proie à une idée unique : c'était la terreur, ce fut le plaisir. On recommença à aimer, à chanter, à danser, à bien boire, à bien manger, à se bien habiller et à se bien divertir. Toutes les sensualités à la fois. Pendant qu'on ouvrait le bal des Victimes, Grimod de la Reynière publiait son *Almanach des Gourmands*. Les gens d'esprit et les jolies femmes redevinrent quelque chose, ce qui est un grand signe de santé. Et l'on revit dans les salons et les théâtres toutes sortes de beaux yeux où les dernières larmes se mêlaient aux premiers sourires. Ce fut la plus violente et la plus charmante des réactions : la vie contre la mort, une résurrection. On se remit à vivre avec emportement.

Chose étrange ! cette grande et sombre révolution française est placée entre les deux époques les plus follement gaies dont on ait le souvenir. Jamais on n'a tant ri qu'en 1786, jamais on n'a tant dansé qu'en 1795. Sous Louis XVI on s'efforçait d'espérer, sous le Directoire on s'efforçait d'oublier.

Après l'hiver la première voix qu'on entend est celle du rossignol ; après la terreur la première voix qu'on entendit fut celle de Garat. Garat donna quelques concerts à Feydeau, on s'y étouffa : une loge coûtait deux cents francs, et n'en avait pas qui voulait. A un de ces concerts apparut madame Tallien dans toute la splendeur de son incomparable beauté. Elle entra dans la loge, vêtue d'une tunique de mousseline de l'Inde blanche, les cheveux attachés par des bandelettes rouges, ses beaux cheveux noirs coupés dans la prison n'avaient même pas encore eu le temps de repousser ; un manteau de casimir bleu recouvrait à moitié les plus beaux bras et les plus belles épaules qu'on ait jamais vus. Son costume, exactement copié sur l'antique et dessiné par David, lui allait admirablement. Ce n'était plus madame de Fontenay, ce n'était plus madame Tallien, c'était Aspasia. Cependant, entendons-nous, Aspasia tricolore.

Lorsqu'elle parut, un frémissement d'admiration parcourut tout le public ; on la regarda, on se la nomma, on se rappela en quelques mots, les uns aux autres, combien son influence avait été bienveillante et puissante dans les derniers événements qui venaient de s'accomplir ; puis, dans un mouvement unanime, le parterre se leva et l'applaudit pendant plusieurs minutes en l'appelant : *Notre-Dame-de-Bon-Secours*. Madame

Tallien salua gracieusement et se rassit tout émue. Double et charmant triomphe ! cette loule éblouie et attendrie la remerciait à la fois de sa beauté et de sa bonté.

La société se reconstitua vite, les salons se rouvrirent comme par enchantement ; au bout de quelques temps, madame Tallien ne fut plus seule à préoccuper le monde ; une autre femme parut sur la scène : elle se nommait Joséphine de Beauharnais, et venait depuis peu d'épouser le jeune général de l'armée d'Italie. L'amie de madame Tallien, sa rivale en bonté, ne fut pas sa rivale en beauté. Joséphine n'a jamais été jolie, elle n'avait que de la grâce, mais cette grâce sans égale la faisait paraître parfaite.

Madame Bonaparte et madame Tallien n'auraient pu détruire le faux goût de leur temps ; toutes reines qu'elles étaient, la mode était plus reine qu'elles. Elles résolurent pourtant le problème. Comment ? Par le plus simple des procédés. En annulant le costume. Elles firent disparaître les manches, coller les robes, descendre les corsages et remonter les jupes. Elles firent sortir de leur lutte contre le mauvais goût cet axiome : que, lorsqu'on est belle, la meilleure manière de s'habiller, c'est de se déshabiller le plus possible.

La Providence, qui envoie tout en son temps, fit, pour cette époque de gaieté et de jupes courtes, toute une génération de femmes ayant des pieds charmants. Un joli pied était alors de rigueur ; la danse était un maintien obligé, et il eût mieux valu, dans certains salons, avoir les yeux trop petits que le pied trop grand.

C'est à ce moment que commence à briller une femme qui avait un pied si ravissant qu'elle fit une révolution. C'était quelque chose que de faire une révolution après Mirabeau et Robespierre et de la faire accepter. Madame Hamelin fit la révolution de la danse. Elle était créole comme Joséphine, c'est-à-dire le charme même, et pendant que Joséphine conquérait Bonaparte, madame Hamelin célipstait Trémitz. De nos jours, les succès de madame Hamelin durent encore, seulement ils ont changé de forme. Cette charmante danseuse contenait un penseur, elle avait un petit pied et un grand esprit. Femme remarquable, qui, il y a quarante ans, eût pu chasser la pantoufle de Cendrillon, et qui, aujourd'hui, pourrait tailler la plume de Beaumarchais.

T. DE B.



LE CARNAVAL DE 1849.

Voilà le carnaval qui agite ses grelots et qui montre son masque jovial ou renfrogné.

Où vont-ils? Qu'importe le but du voyage si la route est joyeuse. La république a compromis



le carnaval lui-même. C'est peut-être pour cela que ces masques ont une physionomie de pompes funèbres. Que j'aimais mieux les pompes de Satan! Elles ne sont pas du reste toutes disparues.

En voici qui ne demandent qu'à montrer leurs belles dents.

Mais le peuple a gagné sa souveraineté. Quelle souveraineté, s'il vous plaît? Voyez ce peuple



souverain, par exemple, ce conciliabule de cochers discutant, sous la pluie et la neige, l'émancipation des classes ouvrières. — Ces pauvres cochers qui conduisent toujours les autres et qui n'arrivent jamais à rien.

Autrefois on allait passer le carnaval à Venise, peut-être ira-t-on désormais le passer en Russie. Les populations émancipées du Midi iront rire sous la tyrannie du Nord. En voilà deux qui en prennent le chemin, mais riront-ils?



RAPHAEL

PAGES DE LA VINGTIÈME ANNÉE, PAR M. DE LAMARTINE.

La vingtième année est celle de la vie qu'on atteint le plus vite, qu'on quitte le plus tôt et dont on se souvient le plus longtemps. L'homme le plus illustre, le plus gâté par la gloire, quelque éclat qu'il ait jeté d'ailleurs sur son siècle et sur son nom, qu'il s'appelles Rousseau, Chateaubriand ou Lamartine, s'il lui est arrivé par fois d'ouvrir le livre de ses années pour y relire son passé, s'est toujours arrêté de préférence à la page blanche : c'est encore la mieux remplie. Il a feuilleté d'un doigt rapide et presque indifférent celle qui lui disait : Richesse ! celle qui lui criait : Gloire ! pour toucher plus tôt à celle qui lui chantait : *Vingt ans !* Cette page-là était restée courte, mais intacte ; passagère, mais pure ; sans durée, mais sans tache. La vingtième année est en effet si éphémère, qu'elle échappe aux atteintes de la vie ; le temps l'emporte sans la détruire, et notre souvenir nous la conserve dans toute sa fraîcheur. Les autres années tombent, celle-ci s'exhale. On la respire toujours en soi. Elle est embaumée et elle embaume.

La jeunesse, c'est l'école buissonnière de la vie. Presque tous les hommes à vingt ans défient l'avenir avare d'épuiser jamais leurs vingt ans, ces vingt beaux louis qui résonnent gaïement à leur oreille. Fous et insoucians, ils dépensent les heures, les journées, les semaines avec une prodigalité magnifique. Ils perdent un mois à un caprice, à une fantaisie, à une chimère ; ils sèment leurs jours dorés à la poursuite d'une forme insaisissable ; un rêve de cœur les tient éveillés toutes les nuits ; pour suivre une inconnue, un amour d'une minute, ils sont prêts à sacrifier famille, patrie, religion, et à endetter leur vie ; dix fois par mois, ils mettent l'éternité en gage aux pieds d'une femme ; ils courent d'une illusion à l'autre, ils gaspillent leur jeunesse à ce jeu, ils dépensent le soleil en papillons. — Vivons, disent-ils, rions, chantons, aimons ! Nous sommes riches, nous avons la jeunesse, donnons à aujourd'hui, donnons à demain, donnons à l'avenir, donnons à la mort ! Jetons l'aumône d'un de nos jours à chaque plaisir qui mendiera sur notre route ! Pourquoi faire le calcul de nos beaux jours ? Pourquoi perdre notre temps à le compter ? Regarde-t-on le soleil à sa montre ? Que chaque ivresse, chaque chanson, chaque rire, chaque espérance et chaque amour vienne de nous ! N'attendons pas que la vie nous prenne notre trésor et nous dérobe nos jours

nuît à nuît, livrons-les-lui en grands seigneurs. Nous avons vingt ans, faisons la charité à la vie !

Et la troupe joyeuse s'envole. Et tons, les mains entrelacées, s'élançant à l'entrée de l'avenir. A peine ont-ils fait vingt pas, qu'ils ont déjà dépensé toutes leurs épargnes d'illusions, et que leur âme, qui chantait comme une bourse pleine, retombe flasque et vide sur la table de jeu des destinées. Leur visage s'est flétri, leur cœur s'est resserré. Les hommes d'élite ou de vocation, les hommes de génie, de volonté et d'ambition, exceptions rares et sublimes, n'ont fait que changer, il est vrai, leur jeunesse contre une autre. Ils ont donné leurs vingt ans en péage à l'immortalité. Le Rousseau de madame de Warens est devenu le Jean-Jacques de la postérité. Mais à côté des natures viriles, il y a les natures féminines ; à côté des hommes de gloire, il y a les hommes d'amour. Pour ceux-là aussi, la vingtième année est courte : mais elle ne se métamorphose pas, elle s'éteint. La gloire ne sème que quand l'amour n'a pas incendié. Il y a des âmes qui ne survivent pas à leurs illusions. La vingtième année de ces jeunes gens-là s'ensevelit, ou dans la tombe, ou dans l'ennui. Le lit de l'amour est fait avec un drap mortuaire.

Les uns jettent sur leur passage les éclats de rire du bal, du festin, de l'orgie ; secouent à grand bruit la marotte des fous aux oreilles du temps et s'amuse à assourdir les heures ; vont d'amourette en amourette, frappent à toutes les portes, montent à tous les balcons, et, convives dédaigneux, goûtent de toutes les femmes sans avoir jamais ni assez d'une seule, ni trop de toutes.

Les autres, graves et souriants, pensifs et solitaires, se sont éloignés de la foule et ont choisi, non pas la grande avenue ouverte à tout venant, prostituée à la promenade et à la curiosité vulgaire, et où il y a plus de poussière encore que de soleil, mais l'allée sombre et transparente, oubliée et mystérieuse, pleine de silences et de murmures et où les ronces et les broussailles se ferment comme les dents d'une bouche discrète. Ils ont soulevé les branches, écarté les feuilles, et ils sont entrés avec une seule femme, avec un seul amour, dans ce bonhoir de la nature. Ils ont erré avec leur idéal, contemplé, admiré, prié. Ils ont, en se rapprochant de la nature, vu de plus près dans leur cœur, et ils se sont exilés du monde dans leur amour. Dès lors, ils ont vécu en eux, ils

ont sondé chacun des plis de leur pensée et de leur âme, il se sont interrogés ; mais, triste condition du cœur humain ! ils se sont bientôt trouvés si exigeants de bonheur qu'ils en ont pris la vie en mépris. En s'exilant sur la terre, ils ont aspiré à la fusion céleste. Chose étrange ! don Juan était arrivé à la satiété par la jouissance, Werther arrive au suicide par le désir. Don Juan use des vingt ans jusqu'à la dernière goutte, il suce jusqu'au dernier pépin du merveilleux fruit et meurt d'ivresse ; Werther n'y touche pas et meurt de faim. La vie leur prend leurs vingt ans à tous deux. Don Juan se blase, Werther se tue.

Chez don Juan, comme chez Werther, la vingtième année ne survit pas à l'illusion. Il y a seulement pour don Juan cet immense châtement qu'il meurt incrédule, et pour Werther cette immense récompense qu'il meurt confiant. Par cela seul qu'il se tue, il croit ; il a l'espérance du désespoir. S'il ne croyait pas, il aurait plus peur encore de la mort que de la vie. La mort lui sourit comme une hospitalité. Chez don Juan, l'illusion est tombée ; chez Werther, elle n'est qu'envolée. Tous ses rêves inachevés, incompris, emprisonnés dans la rêverie, murés dans la nature, enfermés dans une femme, vont s'affranchir dans l'autre vie. Il emporte son bonheur intact, comme un dépôt céleste qu'il doit rendre à Dieu. Il emmène avec lui la Charlotte de son idéal et l'arrache brutalement à la Charlotte de la vie, de peur que l'une ne tue l'autre. Son suicide empêche en lui le suicide de Charlotte. Sa mort n'est pas une séparation, c'est une union. Il va l'épouser dans le ciel, — cette dernière marche de l'église. Werther ne se décompose donc pas comme don Juan, il se transfigure. La vingtième année perd ses cheveux blonds sur son front, mais elle y gagne une auréole. Chez don Juan la vingtième année meurt ; chez Werther, elle s'immortalise. Ses vingt ans en ont cent mille. Sur la vie de don Juan, la nuit tombe ; sur la tombe de Werther, le jour se lève.

Raphaël et Julie sont, tous deux, de ces natures célestes, qui ne commencent la mort par la vie que comme le livre par la préface. Leur existence sur la terre ne peut être qu'une perpétuelle attente, une continue promesse de rendez-vous, un mélancolique et interminable *sans adieu*. Leur amour ne doit être pour eux que l'itinéraire du ciel. Ils

doivent s'isoler du monde et se rapprocher de la nature. Ils aimeront le voisinage des arbres, des lacs, des forêts et des retraites. Ils se promèneront ensemble dans l'oubli du genre humain et dans le spectacle de la création. Ils interrogeront la solitude, ils écouteront le silence. Ils recueilleront tous les bruits, le frisson du vent, le gazouillement de la source, le frémissement de l'air, la romance de l'oiseau, tous ces demi-mots échappés à l'indiscrète nature ; ils questionneront le ciel dans l'espace, et voudront faire dire à l'infini le secret de l'éternité. Ils chercheront à deviner un appel dans toutes ces harmonies, et chaque fois qu'un souffle glissera dans les feuilles, chaque fois qu'un murmure leur viendra du ciel, ils se retourneront avec une douce anxiété, comme si une voix de l'air leur avait dit tout bas : Venez ! Raphaël aimera les oiseaux, il s'entourera d'hirondelles dans sa chambre, il leur ouvrira la porte et la fenêtre, il leur émiettera le pain et sera aux petits soins pour ces confidents de l'espace, pour ces visiteurs de l'immensité. Il leur demandera le secret de leurs ailes, et leur donnera l'hospitalité dans son nid, à la condition qu'elles emmèneront son âme avec elles dans leur prochain voyage. L'amour de Julie pour Raphaël sera purement immatériel. L'amour de Raphaël pour Julie sera purement contemplatif. L'arrière-pensée de possession n'effleurera jamais leurs lèvres ; le corps n'existera pas pour eux. Une maladie de langueur étendra peu à peu les lueurs de la vie chez Julie, et deviendra contagieuse pour Raphaël. Ils ne voudront rien concéder à la matière, dont ils ne reconnaîtront pas l'empire. La possession sur la terre, ce serait à leurs yeux l'oubli du céleste rendez-vous. Se donner l'un à l'autre, ce serait s'être infidèles. Ils sont fiancés dans l'éternité, et ils doivent attendre que la mort les ait unis. Le voile de la mariée est un linceul.

Cette page de la vingtième année n'est pas achevée et ne pouvait pas être achevée. C'est une introduction au paradis. Le livre réel commence à la mort des deux amants. La scène se passe entre deux tombeaux ; le tombeau de Raphaël ouvre le livre, le tombeau de Julie le ferme sans le terminer. Le dénouement de ce livre, ce n'est pas la mort, c'est l'éternité.



On a un peu abusé des illustrations; que n'a-t-on pas illustré, depuis les œuvres de Chateaubriand jusqu'aux almanachs de Liège? Le plus souvent on a déshonoré la typographie, qui est sobre de sa nature, par des images vulgaires. L'ARTISTE l'a compris; il s'est contenté du seul luxe de la typographie. LA REVUE PICTORESQUE n'admettra à l'avenir que des gravures dignes du

nom de gravures. Parmi les livres qui pourraient lui servir d'exemples, il faut citer la *Comédie humaine* de Balzac, qui ne renferme qu'un petit nombre de dessins sur bois, mais tous dignes de remarque, quelques-uns dignes d'admiration. Ainsi celui-ci, détaché d'un *grand homme de province à Paris*, représentant Coralie à la croupe andalouse.





LE CARNAVAL A ROME.

En 1849, c'est un tout autre carnaval. Le peuple italien, qui se croit encore le peuple romain, fait depuis quelques mois le mardi-gras de la démocratie. Mais le mercredi des cendres viendra. On n'ose dire quel sera le carême. Toujours est-il qu'il n'y a plus de carnaval à Rome, — ce beau carnaval qui appelait tant d'étrangers sous prétexte de la semaine sainte. Nous ne voulons pas enterrer le carnaval de Rome sans rappeler par un vif tableau l'éclat, la joie et le fantasque de ces fêtes étranges. Racontons tout simplement la promenade faite au Corso par deux belles Vénitiennes qui cherchaient une aventure.

La signora Naldi, vêtue d'un travestissement vénitien d'une sévère et sombre richesse, voulut présider elle-même à la toilette de Noëmi; pour cette occasion, elle avait fait exécuter sous ses yeux un costume grec d'une admirable magnifi-

cence. La grâce de cet habit se prêtait délicieusement aux attraits de la jeune juive, et rehaussait par un charme piquant le caractère de sa beauté. La calotte coquettement posée, les longs cheveux bouclés, la veste découpée qui modelait les contours et les formes, la fustanelle aux plis élégants et soyeux, la jambe avec toute la finesse de ses proportions, et le pied caché sous les broderies qui le diminuaient et l'éfilaient; le choix des étoffes, l'harmonie et le contraste des couleurs, la profusion orientale qui couvrait de bijoux, de reflets d'or et de feux étincelants cette adorable parure, charmaient et éblouissaient les regards. A son arrivée au Corso, la signora Naldi avait donné l'ordre à son cocher de parcourir toute la ligne, et de revenir ensuite au palais qu'elle avait désigné. Un embarras arrêta le carrosse et d'autres voitures de masques; c'était un

rassemblement causé par le cortège d'un criminel condamné à mort et qu'on menait au supplice. Une manie singulière, et dont il est difficile de comprendre le motif, ouvre ordinairement le carnaval à Rome par une exécution capitale, par la promenade sur un âne d'un condamné au *cavalletto* et au fouet, ou bien par la rencontre d'une troupe de galériens en marche vers le bague. Est-ce une leçon qu'on veut donner au peuple pour l'engager à se contenir dans ces jours de licence ?

Toute la longue rue *del Corso* était garnie de gradins et d'amphithéâtres ; sur le trottoir du café du palais Ruspoli, les chaises se payaient un prix fou ; aux balcons tendus de draperies était une société nombreuse et presque masquée. Les carrosses et les équipages étaient en gala ; dans les cavalcades brillantes et nombreuses, les jeunes cardinaux et les *monsignori* se cachaient sous le masque. Dans la rue, au milieu et sur les côtés, se pressait une foule bariolée, et dont les charges grotesques passaient toute imagination. Les costumes diaprés et pittoresques de la campagne de Rome y étaient riches et variés ; les *pagliacette* y étalaient leurs grâces provoquantes ; les lourds polichinelles s'y promenaient en faisant sonner des grelots comme ceux qu'on attache au cou des mules ; tandis que d'alertes filles juives armées de fil et d'aiguilles attachaient aux masques les signes qui, pendant la nuit, devaient les faire reconnaître au bal masqué.

La pluie de *confetti* qui couvre toutes ces joies d'un nuage et d'une grêle de plâtre, tombait de toutes parts au bruit des cris, des *lazzi* et d'un tumulte général.

Dans cette confusion, Noëmi, pendant que la voiture de la signora parcourait le *Corso*, avait

remarqué un cavalier revêtu d'un riche costume arabe, et qui n'avait pas quitté la portière du carrosse ; au moment où elle parut sur le balcon du palais d'où elle devait voir passer la mascarade, son premier regard tomba sur ce masque, dont les yeux suivaient tous ses mouvements. Noëmi recevait les petits présents de fleurs et de dragées que les femmes portent dans des corbeilles et échaugent entre elles, lorsqu'elle vit tout à coup monter jusqu'à elle la double pince d'un *scaletto*, qui, s'allongeant comme ces jouets d'enfants où des soldats placés sur des bandes de bois croisées, se meuvent en avant et en arrière, portait jusqu'au balcon un énorme bouquet, lequel ne se laissa saisir que par la main de la jeune juive. Le *scaletto*, avant de se replier, avait eu l'adresse d'enlever une fleur que tenait Noëmi ; la jeune fille eût pu voir avec quels transports cette fleur, rapidement descendue, fut recueillie, couverte de baisers, et cachée dans les plis d'un ample burnous. Elle se n'aperçut sans doute, et une vive rougeur se répandit sur ses traits.

Dans le bouquet remis à Noëmi était un billet blotti sous le pli d'une feuille de rose ; la jeune fille s'en saisit discrètement ; et dès qu'elle put le lire, elle le déplia et le parcourut avec une impatiente curiosité :

« Signora, n'aimez pas. L'amour est une joie « du ciel ; n'aimez pas sur la terre. Mais le ciel, « c'est vous ; vos bras sont les ailes qui m'élèvent « ront au delà des nues. »

Noëmi ne suivit pas le conseil : elle aimait comme toutes les filles d'Ève. Celui qui lui écrivait dans un bouquet, c'était un jeune abbé : elle lui ouvrit le paradis — le paradis terrestre ! dans une villa romaine.

ANGELO LEOPARDI.



LES DEUX RÉPUBLIQUES.

Deux républiques jaillirent, à la même minute, du fond de la révolution et coulèrent sur deux courants parallèles, l'une portant la démocratie, l'autre roulant tumultueusement dans ses flots la démagogie.

Nous avons dénombré les forces de la démagogie.

Elle occupait la préfecture de police et y tenait garnison; elle organisait le corps des montagnards; elle gardait les barricades, quelques-unes avec du canon, et en transportait l'état-major dans un bataillon chargé d'étudier la guerre des pavés; elle désarmait la garde nationale, pillait les fusils de Vincennes, se cantonnait dans les Tuileries, improvisait les clubs, en jetait les avant-postes dans la rue de Rivoli, enrégimentait les ouvriers par corporations, et ouvrait les enseignements du Luxembourg.

Elle avait pour elle une armée de cent mille hommes, la puissance morale d'une victoire, l'exaltation d'une première souveraineté, l'irritation de la misère, l'enivrement de la parole, l'ondeur des décharges encore flottante dans l'air, le perpétuel qui-vive des coups de fusil; cette commotion électrique et communicative qui traverse les multitudes et fait vibrer tout homme ardent ou paisible d'un sentiment révolutionnaire; cette loi de pression qui multiplie et accumule les passions de la masse dans la passion de chacun, change la peur en panique, la colère en fureur, le grain de poudre en charge de poudre, et l'étincelle en explosion : voilà le bilan.

La république rouge avait eu toutes ces forces matérielles et morales accumulées dans ses mains par la révolution. Elle était tout.

Qu'était, au contraire, la république modérée?

Elle n'était rien alors. Elle n'était qu'un nom inscrit au *Moniteur* : Gouvernement provisoire. Gouvernement de fait hâloté à l'Hôtel-de-Ville, dans un scrutin de vociférations, sur une houle frémissante de baïonnettes. Sorti d'une insurrection, et, par son origine même, n'était qu'une tentation perpétuelle à l'émeute.

Mais quelle force pouvait-il avoir?

Une force matérielle?

La royauté en fuyant avait tout laissé crouler derrière la roue de sa voiture : ministère, chambre, administration, police. M. Thiers avait traversé un instant la Chambre des députés; il s'était enfui

en levant les bras au-dessus de sa tête et en criant : La marée monte, tout est perdu! M. Odilon Barrot avait couvert un instant de sa parole, à la tribune, la pâle et mélancolique apparition de la régence, et se trouvait suffisamment acquitté de ses devoirs par une harangue. Les régiments, abandonnés à leurs inspirations, levaient la crosse en l'air, rendaient leurs armes, et rentraient à leurs casernes. Les généraux, sans ordres, déposaient leurs uniformes, et allaient en frac chercher la nouvelle d'un pouvoir à l'Hôtel-de-Ville.

La troupe, que le dernier ministère de la monarchie n'avait su ni préserver, ni replier, était démoralisée, désarmée, envahie dans ses propres casernes, et renvoyée par le peuple hors des barrières. Elle était évanouie. Et la garde nationale, en partie désarmée aussi par les visites domiciliaires des insurgés, désorganisée par le fait même de la révolution, surprise par une catastrophe dont elle n'avait voulu être que passivement complice, effrayée d'une victoire dont elle n'avait pas prévu toutes les conséquences, n'offrait plus à la cause de l'ordre que des cadres brisés, des compagnies déconcertées, qui voyaient grossir leurs rangs de nouvelles recrues dont elles ne connaissaient pas l'esprit. Voilà toute la force matérielle que le gouvernement provisoire recevait en legs des mains de la royauté. Ce legs était le néant.

Maintenant, quelle force morale pouvait-il puiser en lui-même pour combattre l'anarchie?

Son unité?

Mais sa pensée était hétérogène, sa composition fortuite, composée accidentellement et successivement de trois remous différents d'opinion, qui, après avoir tourbillonné ensemble à l'Hôtel-de-Ville, avaient fini par se résoudre en un gouvernement. Ce n'était pas une combinaison d'affinité, c'était une combinaison de choc, et la diversité d'origines se reflétait sans cesse dans l'antagonisme des délibérations.

La majorité se défait de la minorité, la minorité de la majorité. Chacun avait sa police. M. Ledru-Rollin avait la sienne, M. Garnier-Pagès la sienne, M. Marrast la sienne, M. Lamartine la sienne, et toutes ces polices se croisaient dans l'ombre avec les deux ou trois polices officielles ou officieuses de M. Caussidière. Des collègues faisaient coucher des espions à la porte de leurs collègues; car la conspiration contre le gouvernement siégeait jusque dans le gouvernement. Et ce

n'est pas tout. Chaque ministre important avait ses clients armés pour défendre son ministère contre les coups de main des complots. M. Garnier-Pagès avait huit cents hommes au ministère des finances, M. Lamartine deux cents aux affaires étrangères. La révolution semblait avoir ramené ces hutes communales du moyen âge, où les différents suzerains tenaient garnison dans leur palais.

Mais si le gouvernement provisoire n'avait pas l'unité, avait-il du moins un trésor ?

Pas davantage. Il trouvait un encaisse de deux cents millions pour payer une dette immédiatement exigible de huit cents millions ! Ce gouffre était si profond que le premier ministre des finances, M. Goudchaux, en eut le vertige. Il perdit le sang-froid devant l'imminence du péril. Il se rendit un jour aux délibérations du gouvernement, deux pistolets dans la poche, les posa sur la table du conseil et déclara qu'il allait se brûler la cervelle, si le gouvernement provisoire n'adoptait pas immédiatement son plan de finances. Or, ce plan était ce mot que M. Goudchaux déclarait plus tard à la tribune ne pouvoir jamais être effleuré, même de la pensée. C'était non pas la banqueroute, la langue financière a aussi ses euphémismes, mais bien une simple suspension de paiements. Ce plan fut repoussé.

Ainsi pas d'argent, moins encore de crédit. La propriété montrait cependant sa bonne volonté en acquittant d'avance ses contributions. Mais la foudre des circulaires vint tomber sur la propriété. La confiance disparut. La rente baissa. Les maisons de banque culbutèrent à la suite l'une de l'autre, s'entraînant réciproquement dans leur catastrophe. Une de ces maisons demanda au gouvernement un emprunt de plusieurs millions, menaçant de liquider en cas de refus. Le gouvernement fut alléré, car si cette liquidation se faisait, il n'y avait plus de maison à Paris capable de résister à la déroute. Le gouvernement délibéra longtemps sur cette demande. Il n'avait pas les millions. Il ne put les donner. Heureusement la maison ne fit que vaciller sous la secousse ; elle se releva aussitôt et continua victorieusement le cours de ses opérations.

Le gouvernement provisoire n'avait donc à sa disposition, en montant l'escalier de l'Hôtel-de-Ville, ni un écu, ni une baionnette ; il était la faiblesse personnifiée, par une dérision de mots, sous le nom de dictature.

Les deux républiques sont en présence, et chacune d'elles se résume en un homme qui en représente admirablement le caractère. La république modérée s'est incarnée dans M. de Lamartine ; elle n'est qu'une promesse de paix, de générosité, d'attraction, d'hospitalité à tous les partis ; elle est une pensée, et elle doit tirer tous ses moyens de défense de la pensée. Sa puissance doit être sa création. Elle doit sortir du chaos par un *fat* de sa volonté.

M. de Lamartine n'a d'autre force derrière lui que la justice, la légalité, la société, la civilisation. Mais il se fera une armée de sa parole. L'homme qui s'était jeté ainsi au-devant de l'anarchie pour la briser ou s'en faire briser, était un homme loyal, courageux, qui marchait la poitrine ouverte à l'obstacle, qui se montrait, qui se nommait, qui parlait tour à tour la langue du cœur et de la raison, qui refusait sans irriter, conciliait sans pactiser ; et il fit ainsi, pendant trois mois, de son éloquence l'unique pouvoir de la nation.

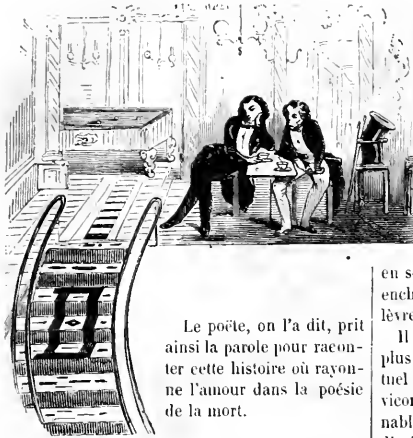
La république terroriste avait pour représentant, non pas M. Ledru-Rollin, comme on l'a cru longtemps ; M. Ledru-Rollin n'en était que la cymbale retentissante. Il n'avait que la velléité, il n'avait pas l'énergie du terrorisme. Sa conversation seule conspirait au coin du feu, dans un cercle d'intimes. Son humeur révolutionnaire s'évapora en circulaires. Il fut le bruit, il ne fut pas l'action de son parti. Le véritable chef du parti, son organisateur, fut M. Caussidière. M. Caussidière laissait volontiers à M. Ledru-Rollin les honneurs de la prééminence. Devant l'opinion, il se contentait d'agir.

Il était taillé par la nature, façonné par ses habitudes pour conduire, par les défilés des complots, les colonnes des révolutions. Sa stature colossale, génie visible pour les masses, qui les frappe d'autant plus qu'elles peuvent apprécier ce génie en mètres et en centimètres ; sa profonde diplomatie, recouverte d'un sourire de franchise ; sa verve faubourienne, cette camaraderie facile qui amnistie le pouvoir dans les mains des chefs populaires en flattant les sentiments d'égalité ; l'étrangeté de sa physionomie qui se gravait d'elle-même comme une image dans la mémoire, son abandon si savamment calculé, sa voix elle-même traînante et voilée, comme si la parole déguisait en lui l'énergie et la rapidité des résolutions, tout cela faisait de lui le héros de la Montagne.

LES TROIS AMOUREUX DE LA MARQUISE

CENT ET UN ROMANS.

II.



Le poète, on l'a dit, prit ainsi la parole pour raconter cette histoire où rayonne l'amour dans la poésie de la mort.

MADemoiselle de LAVERGNY.

Vers la fin de l'automne 1830, George Houdart arrivait à Paris dans la fleur de la jeunesse, dans la poésie de l'insouciance. C'était alors un innocent baletier, ne voyant que les couleurs du ciel, ne respirant que l'arome des fleurs, confessant aux étoiles ses joies et ses amours. Mais le soleil de Paris, qui est le soleil du plaisir, fana tous ces songes de bonheur et de ravissement : ses étoiles se transformèrent peu à peu en grisettes de la rue Saint-Jacques; bientôt il n'aima plus le ciel et les fleurs que dans les yeux et sur les joues de ces demoiselles. Son paradis, ce fut le café où l'on boit l'amour dans le vin avec un compagnon d'aventures. Sa poésie se perdit en mille métamorphoses : il l'avait vue dans les extravagances des rêveurs, au bord des fleuves, au fond des bois, dans les cimetières, sur les nuages; il la vit, moins splendide, mais plus animée, dans son vieil hôtel garni d'étudiants; son temps, qu'il avait coutume de perdre en flottantes rêveries, il le

passa à pourchasser les folles filles de la Chaumière. Or, les folles filles de la Chaumière ne se contentent pas de si peu que les flottantes rêveries : elles prirent si bien et si vite les forces de son cœur et de son âme que, vers la fin de la seconde année, il vit tout d'un coup tomber sa verte jeunesse. Ses amis les étudiants en médecine lui conseillèrent d'aller rafraîchir et reposer sa vie dans l'atmosphère pure et calme de son pays, au sein d'un beau vallon de la Champagne. Il était entré à Paris espérant de tout,

en souriant à tout : il en sortit pâle, abattu, désenchanté, ayant une grimace au cœur et aux lèvres; Paris l'avait ravagé.

Il fit le voyage avec le vicomte de Marigny, le plus extravagant, le plus adorable, le plus spirituel des dandys de ce temps-là. Quoique le jeune vicomte fût le plus spirituel de la troupe fashionable, il ne disait pas grand'chose, et pourtant il disait tout ce qu'il savait. Il s'en allait, de Paris en Champagne, chasser d'abord, demander ensuite la dot et même la main de sa cousine, mademoiselle Sophie de Laverigny. Il se souciait peu de la femme, ainsi qu'il arrive quelquefois dans ce mauvais siècle; mais il était alléchi par la dot, qui devait réparer quelques brèches de sa maigre fortune.

Dès que George revit son pays, il se ressentit jeune comme autrefois; son cœur fatigué se ranima, ses espérances reverdirent comme par enchantement. Son cœur s'ouvrit d'avance aux épanchements maternels; mais il ne trouva au logis que son père et le testament de sa mère. Son père, qui songeait à se remarier, lui devint plutôt un maître qu'un ami. Après quelques tristes mois, las d'être toujours en butte à des remontrances trop paternelles sur sa vie parisienne et sur son oisiveté, il se révolta silencieusement contre cette tyrannie : il recueillit l'héritage de la défunte, et s'en alla, à quelques lieues de son pays, aux eaux minérales de T... Cette petite ville, qui semble oubliée du monde, est pittoresquement éparpillée sur la rivière d'Aisne. C'est un charmant refuge

pour ceux qui aiment la vie de province. La vallée qui se déploie à l'entour n'est traversée que par des chemins communaux ombragés çà et là de petits bois touffus, comme il en faut pour les promenades amoureuses. — Les jeunes filles y sont avenantes, le vin y est é moussillant; enfin, le ciel y fait presque toujours bon visage. George espérait y prendre des bains salutaires; il devait y retrouver son ami de voyage, et peut-être il pensait y voir mademoiselle de Laverigny. A Paris, on poursuit de ses rêves d'un instant toutes les belles élégantes qu'on rencontre: en province, les belles élégantes ne se rencontrent guère. Depuis son retour, George n'avait pas vu une seule femme digne d'éveiller ses songes, et, par cette disette, il s'était épris involontairement de mademoiselle de Laverigny, qu'il n'avait jamais vue, mais dont le jeune vicomte s'était complu à lui dessiner le profil allemand.

Mademoiselle de Laverigny était une jeune fille charmante, qui gardait en province toute la grâce mignarde des femmes de Paris, où elle avait été élevée; c'était une de ces natures blondes et nonchalantes qui animent si poétiquement les romans de Walter Scott. Naturellement simple, ce n'était que par caprice qu'elle devenait coquette; naturellement triste et rêveuse, ce n'était que par boutade qu'elle devenait gaie et folle. Quel charme c'était de la voir en chapeau de paille à rubans et en basquine élégante.

Avant l'arrivée de son jeune cousin l'incroyable, son grand œil plein de langueur avait séduit un pauvre clerc de notaire du pays, Adolphe Duclos, qui l'aimait éperduement et qui en était aimé, en dépit de M. de Laverigny. Le vieux baron se promettait bien de couper au plus vite cet amour dans ses racines. Le jeune vicomte de Marigny était arrivé à merveille pour ce dessein; aussi il accueillit joyeusement ses espérances d'hymen avec sa fille. La révolution de Juillet, loin d'abattre son orgueil de gentilhomme, l'avait grandi encore: il était enchanté de donner sa fille et une partie de son domaine au seul descendant des Marigny. Il voulait pourtant contraindre son jeune cousin à passer désormais sa vie en Champagne, au milieu des terres, des bois et des prés dépendant du château de Laverigny. Malgré son amour pour la chasse, le vicomte se résignait d'assez mauvaise grâce, ne croyant guère aux amusements de la province, regrettant les bruyants plaisirs de Paris. Mais, de jour en jour, la vue des charmes et des domaines de sa cousine changeait ses idées là-dessus; d'ailleurs il trouvait des distractions dans ses extravagances. La réserve, la retenue, la froideur de mademoiselle de Laverigny lui confessaient assez qu'elle n'était guère affolée de lui;

mais cela ne le tourmentait nullement: ce n'était pas l'amour qu'il venait chercher en Champagne. Ainsi que le baron, il se doutait de la passion qui enchaînait sa cousine au clerc de M^r Desmarais, mais il fermait les yeux avec dévouement.

Cette passion était pure, tendre, noble, religieuse, comme il s'en trouve quelques-unes au fond des provinces, où le siècle n'a point encore penché son front qui doute de tout, même de l'amour. L'histoire en était simple: Adolphe Duclos avait vu mademoiselle de Laverigny, et son premier regard lui avait dit qu'il l'adorait; Sophie, qui était pleine de foi et de candeur, avait répondu par un pareil regard; et, depuis ce beau jour, ils s'étaient amoureusement appuyés l'un sur l'autre dans le chemin de la vie. Ils attendaient en silence, se confiant au destin, ou plutôt au dieu de l'amour. Adolphe Duclos n'osait songer à épouser mademoiselle de Laverigny: il était trop pauvre pour devenir notaire; il savait d'ailleurs que le vieux baron méprisait tous les gens qui ne sortaient pas de sa caste. Malgré son amour, mademoiselle de Laverigny pressentait qu'elle n'aurait jamais la force d'élever auprès de son père la voix en faveur de son amant: elle était plutôt l'esclave que la fille du baron; toujours soumise et résignée, jamais un cri de révolte n'avait agité ses lèvres; il fallait qu'elle fût sans cesse de Pavis de son père, qui descendait de cette souche d'anciens nobles régnant en maîtres dans leurs provinces et s'irritait aux plus légères résistances. Elle n'avait qu'un refuge contre le despotisme paternel, son cœur, son âme, son amour. Elle espérait de l'avenir, elle espérait que le baron s'adoucirait, ou qu'un miracle lui viendrait en aide; enfin, elle espérait en femme qui aime. Ses espérances n'eurent que des fleurs, comme toutes les espérances. Un temps vint où l'avenir l'effraya comme l'eût effrayé la mort: ce fut quand M. de Laverigny l'avertit qu'il allait la marier à son cousin. Dans sa douleur, elle tomba aux pieds de son père pour lui faire l'aveu de son amour; mais le baron, qui pressentait un refus et des larmes, le baron qui avait vu la veille Adolphe Duclos rôder autour du château, et qui alors plus que jamais croyait au fatal amour de sa fille, jeta un regard terrible à l'infortunée, dont la voix suppliante s'arrêta tout d'un coup. Elle pria Dieu, et se résigna à traîner la chaîne de fer d'un mariage raisonnable.

Déjà M. de Laverigny n'était plus guère enchanté de son cousin, il se lassait fort de ses folies et de ses caprices; M. de Laverigny, qui était un homme mûr, ne voyait pas sans dépit les enfantillages du vicomte: il avait peur de voir épar-

pillier les deniers de sa fille par les mains de son mari. Mais il avait peur d'Adolphe Duclos, et il voulait s'en délivrer. Adolphe Duclos riche et notaire, peut-être l'eût-il mieux aimé que son cousin; peut-être eût-il sacrifié son orgueil aristocratique au penchant de sa fille; mais Adolphe Duclos n'avait rien que son amour, et cela n'est point admis dans les contrats de mariage.

II.

Ce fut vers ce temps-là que Georges vint séjourner dans la petite ville de T***, et le premier bruit qui le frappa fut le bruit de ce mariage raisonnable. Il en ressentit une peine infinie : le jeune vicomte lui déplaisait; son cœur l'avertissait que mademoiselle de Lavergny allait se sacrifier; et puis il lui semblait que cette union renverserait sa dernière espérance : il aimait déjà. Grâce à l'amitié rapide des voyages, il fut recherché par M. de Marigny, qui était charmé de retrouver au désert un homme qui se souvint de Paris, et qui pût recevoir des conseils de fashion. Il cultiva cette amitié précieuse qui devait le rapprocher encore de mademoiselle de Lavergny : il ne se passa pas de jour qu'il ne vît le jeune vicomte à la chasse, à la promenade du soir, dans l'avenue du château.

Ce fut dans cette avenue, à la nuit tombante, que lui apparut pour la première fois mademoiselle de Lavergny, dont la robe flottante fuyait sous les arbres. A cette vue, l'amour qui murmurait dans son âme éleva toutes ses voix; une nouvelle existence s'ouvrit pour lui par mille portes dorées.

Le lendemain, il revit mademoiselle de Lavergny. Durant toute la nuit, il avait rêvé de sa beauté, mais elle lui apparut plus belle que dans ses rêves. La tête de Sophie penchait alors sous l'ardente mélancolie des amantes, ses pieds se nichaient dans l'herbe, ses mains oisives effeuillaient les branches tombantes avec une volupté amère; il semblait qu'elle effeuillât l'arbre de sa vie dans une phase de douleur. Le jeune vicomte la suivait en silence; près de l'atteindre, il frappa légèrement des mains.

Elle se retourna en jetant un cri :

— C'est vous, mon cousin ! dit-elle avec un adorable mouvement de lèvres.

— Ma belle cousine, dit le vicomte que le mouvement de lèvres n'avait point charmé, M. George qui vient à nous est un de mes agréables amis; c'est presque un jeune homme à la mode. C'est un étudiant, mais un étudiant du Café de Paris, chiffonnant douze cravates dans sa matinée et

n'allant jamais à pied à l'École de Droit, ou plutôt n'allant jamais à cette école-là.

George, qui arrivait alors près de mademoiselle de Lavergny, fit un profond salut, et dit en souriant qu'il n'était jamais entré au Café de Paris, qu'il gardait la même cravate pendant toute une saison, et qu'il allait toujours à pied, soit à l'École, soit ailleurs.

Mademoiselle de Lavergny, qui en voulait à son cousin, fut heureuse d'entendre George parler ainsi; elle le remercia par un regard rapide qu'il ne vit pas, mais qu'il sentit comme si c'eût été un rayon de soleil. M. de Marigny voulut se sauver de ce mauvais pas en faisant l'étonné; il saisit une petite rose de mai à la chevelure de sa cousine, et se mit à pirouetter en la respirant.

— Je suis ivre, dit-il avec un sourire moqueur, ô ma belle cousine ! il me semble que je vous respire : cette rose vous a dérobé tous vos parfums de jeunesse et d'amour.

Sophie se contenta de rougir.

— Ouf ! s'écria M. de Marigny, qui venait d'entendre le battement d'ailes d'une verdrière, un ortolan, ma cousine ! un ortolan, George !... Adieu, ma cousine ; accourez donc, George !

Le jeune vicomte eût quitté le paradis de Mahomet pour la chasse.

Sophie se retourna vivement vers le château; George, qui ne voulait pas accompagner le chasseur, s'assit sur le bord du chemin et suivit d'un regard enchanté mademoiselle de Lavergny jusqu'à la porte du verger. Deux fois il eut la tentation de courir à elle, de se jeter à ses pieds et de lui déclarer son amour, sachant bien que les femmes donnent toujours l'absolution des péchés qu'elles font commettre; mais il fut retenu par la pensée que Sophie aimait Adolphe Duclos.

Il revit quelquefois encore mademoiselle de Lavergny : plus il la revit, plus il l'aima. Cette mélancolie qui la voilait avec tant de charmes, cette nonchalance toute pleine de langueur qui avait un si doux attrait, cette beauté qui inspirait autant d'adoration que d'amour, tout cela le jetait dans l'enchantement. Il passait les soirées aux alentours du château, se cachant dans la verdure, contre les haies, sous les noisetiers, pour épier les pas de son idole. Sophie se promenait souvent seule à la brune : les abords du château étaient devenus pour lui un paradis terrestre; au seul souvenir des grands ormes qui l'ombrageaient, des aubépines qui secouaient leurs bouquets à ses pieds, des herbes fleuries où il se reposait tout haletant de souffrance et d'amour, il ressentait des joies infinies, des délices ineffables; une riante échappée s'ouvrait dans son âme.

Mais je vous laisse le soin de faire le roman de

cette histoire vulgaire, que je vous raconte à la hâte.

George allait s'affaiblissant de jour en jour ; l'air bienfaisant du pays, les eaux minérales, la vie calme et rafraîchissante de la province ne pouvaient éteindre en son sein le feu brûlant qu'y avaient allumé les fatigues du corps et de l'âme, l'atmosphère malsaine et la vie agitée de Paris. Le mal le dévorait sans relâche ; c'était une hyène toujours affamée ; c'était la mort.

Loin de le relever, l'amour le renversa : ses douleurs devinrent plus aiguës ; il pressentit qu'il surcomberait bientôt. Heureux d'aimer jusqu'à la mort, il remercia Dieu d'animer ses derniers jours, et de purifier sa vie passée par un amour digne des anges.

Les noces de M. de Marigny et de sa belle cousine n'étaient déjà plus un secret, le jour en allait

venir : il lui sembla que ce serait le dernier de sa vie, tant il était défaillant à cette seule idée. La veille, son désespoir fut si profond qu'il résolut d'aller au-devant de la mort ; car la mort n'était ni assez loin ni assez près. Il pensa à donner par testament à une de ses tantes la moitié de l'héritage de sa mère, espérant que ce legs serait agréable à la défunte ; il remit ce soin au lendemain. Wantant mourir sans bruit, il décida qu'il se jetterait à la rivière, espérant d'ailleurs faire croire à une chute naturelle. Il passa toute la soirée sur les bords de l'eau, abîmé dans les plus lugubres rêveries, fasciné par le suicide et par l'amour, tantôt suivant de l'œil les flots brunis, tantôt jetant un douloureux regard sur la belle prairie du château, comme s'il devait revoir flotter la robe à ramages de mademoiselle de Lavergny.



III.

Le lendemain, le ciel fut plus gai, et les cloches, éveillées dès le matin, chantèrent plus

joyeusement que jamais. George, qui n'avait pas dormi, se leva aux premiers tintements. — Les cloches sonnent ma mort! murmura-t-il. — Les cloches chantaient pour tout le monde; leurs

grandes voix avaient, ce jour-là, des sons divers à toutes les oreilles : le jeune vicomte s'imaginait entendre la musique de ses songes d'or; mademoiselle de Laverigny et Adolphe Duclos croyaient que les cloches chantaient leurs douleurs, et le vieux baron s'écriait en se bouchant les oreilles : — Ces bavardes maudites qui ont l'air de compter les écus que je donne aujourd'hui!

George sortit, comme de coutume, en disant qu'il allait se promener. Il prit un long détour, et n'arriva à l'étude du notaire que vers huit heures. M^e Desmarais venait de partir pour une assemblée de notaires à la ville prochaine, d'où il devait revenir avec un précieux jeton d'argent que madame Desmarais attendait pour garnir la corbeille de jeu.

George trouva l'amant de mademoiselle de Laverigny tristement penché sur une minute. Il lui parla; mais le pauvre amoureux ne répondit pas à ses premières paroles; son esprit était si loin de l'étude! Enfin, levant la tête, il demanda d'un air ennuyé ce que voulait George. George lui dit qu'il voulait tout simplement dieter son testament au notaire. Ayant appris l'absence de M^e Desmarais, et ne pouvant se résigner à l'attendre, il alla s'asseoir au fond de la salle devant une petite table; il demanda du papier, et se mit à écrire ses *derniers vœux*, comme disaient les vieux gardes-notes.

Il cherchait un style digne du lieu consacré où il se trouvait, sachant bien que les testaments écrits en français sont toujours contestables, quand



Le baron et son neveu agitant la question d'argent.

un bruit confus retentit dans la cour. Bientôt le baron de Laverigny apparut au seuil de l'étude et demanda aussi le notaire. Adolphe Duclos, qui avait pâli, répondit d'une voix altérée que M^e Desmarais était à la ville voisine.

— Eh! qui donc fera le contrat de mariage de ma fille? s'écria le vieux gentilhomme, outré que le notaire se permit d'être absent quand M. le baron de Laverigny venait en son étude.

— Je n'en sais rien, répondit Adolphe Duclos.

Le baron avait un autre notaire; mais depuis certaine vente de bois où ce tabellion n'avait pu le favoriser, il n'allait plus qu'à regret en son étude, et il croyait se venger noblement en le privant d'un acte que tous les notaires d'alentour devaient envier. Il avait retardé de jour en jour, ne pouvant

se décider sur la forme du contrat de mariage et sur le montant de la dot de sa fille. L'heure dernière était venue; il ne lui restait que le temps de consulter, de donner ses avis et de signer: il était huit heures, les épousés étaient attendus à onze heures à la mairie et à midi à l'église. A la réponse impertinente d'Adolphe Duclos, il sortit tout rouge de colère, se promettant bien de ne plus remettre les pieds en l'étude de M^e Desmarais et de retourner à son ancien notaire. Mais il avait à peine achevé son serment que madame Desmarais, qui avait toujours un œil ouvert sur les affaires de l'étude autant par curiosité que par dévouement conjugal, s'avança sur son chemin, et lui fit mille condoléances sur l'absence de son mari, ajoutant qu'Adolphe Duclos était très habile en l'art d'écrire

des contrats de mariage. Le baron, perdant la tête, retourna à l'étude, et pria le clerc de M^r Desmarais de le suivre au château. Mais Adolphe Duclot répondit qu'il ne pouvait sortir, qu'il attendait plusieurs clients, et qu'il fallait venir le trouver si on voulait d'un contrat de mariage. Le baron, voyant qu'il fallait suivre les caprices du sort, ou plutôt du clerc de notaire, insista pour ne pas amener sa fille, disant qu'une jeune mariée avait d'autres soins le jour de ses noces; mais Adolphe Duclot fut inflexible. Il dispensait volontiers tout le monde de comparaitre, hormis la mariée. M. de Lavergny se résigna comme un pendard qui voit le gibet et qui ne peut s'échapper.

George, que cette scène avait tristement ému, finissait son testament, lorsque la lourde berline des Lavergny roula dans la cour du notaire; le vicomte de Marigny, en costume de chasse, faisait caracoler alentour un jeune cheval de son cousin. Le baron, sa fille et deux de ses amis descendirent de la berline; M. de Marigny les suivit indolemment. A la porte de l'étude, il devint galant par caprice: il offrit la main à sa cousine et lui sourit avec amour. George fit semblant d'écrire pour ne pas avoir l'air importun; mais il observa du coin de l'œil ce tableau où s'agitaient tant de sentiments divers. A la vue de George, le jeune vicomte vint à lui, et lui dit à l'oreille quelques sottes plaisanteries sur le jour des noces.

Mademoiselle de Lavergny s'était assise dans le coin le plus sombre de la salle. Négligemment vêtue d'une robe de mousseline, le front penché par la tristesse et non par la confusion, elle ne ressemblait guère à une mariée. Après avoir écrit le nom de M. de Marigny, Adolphe Duclot lui demanda le sien. A cette horrible demande, elle répondit par une larme, une larme amère pour lui comme pour elle. Il n'eut point la barbarie d'exiger une autre réponse. Ce nom adoré était pour jamais en son cœur: il l'écrivit silencieusement sous celui de son rival.

La douleur éclatante et profonde que les malheureux amants n'essayaient pas de cacher, frappa étrangement George, qui savait un peu de leurs amours; il vit qu'en dépit du mariage qui allait être solennisé, ils s'aimaient encore. Durant quelques minutes, il ne songea plus à lui; mais bientôt il se réveilla aux battements de son cœur, la plume lui échappa des doigts: il était retombé dans le désespoir à la vue de cet ange de la terre qui allait donner son âme à l'un, qui allait donner son corps à l'autre, et qui n'avait pour lui ni une pensée ni un regard. Mademoiselle de Lavergny était si loin dans sa peine qu'elle ne voyait pas George.

Un moissonneur qui s'en revenait des champs entra à l'étude pour signer comme témoin un acte de la veille. Il avait souvent rencontré à la chasse le jeune vicomte de Marigny; il lui avait enseigné des repaires de gibier; il l'avait mis au courant du territoire. Dès qu'il l'aperçut, il lui apprit qu'une belle volée de perdrix venait de s'abattre dans une luzerne, à la sortie de la ville. A cette nouvelle, l'époux oublia les noces et demanda étourdiment un fusil à Adolphe Duclot. Madame Desmarais, qui arrivait alors sur le perron de l'étude et qui avait l'oreille au guet, s'empressa d'offrir au jeune vicomte le fusil national de son mari. Malgré ce fusil et malgré les remontrances de M. de Lavergny, le passionné chasseur courut au champ de luzerne.

Dès qu'il fut sorti, George s'approcha du baron, l'entraîna dans la cour, et lui fit entrevoir qu'il faisait une grande sottise de marier sa fille à un écévelé capable de disperser les plus beaux patrimoines du monde, à un enfant qui jouait avec la vie comme avec une poupée, à un fat qui n'aimait pas mademoiselle de Lavergny. Et quand George eut bien dégouté le baron de son jeune cousin, il lui fit ouvrir les yeux sur Adolphe Duclot, qui adorait sa fille, et qui sans doute la trouvait sensible à son martyre.

— Eh! pardieu! oui, s'écria le baron; mais il n'a rien.

— Ah! voilà le grand secret! reprit George. Et s'il était riche?

— S'il était riche, s'il était riche... Puisqu'il n'a rien.

— Combien donnez-vous de dot à mademoiselle de Lavergny?

— Cinquante mille francs, représentés par soixante arpents de terre, dix arpents de prés et vingt arpents de bois; de beaux bois, des bois touffus; des prés magnifiques, où se nourriraient toutes les vaches de la commune; des terres d'or, des terres à froment et à colza. Ces quatre-vingt-dix arpents seraient, à cette heure, vendus cent quinze mille francs; mais je les estime en donateur; d'ailleurs, je ne veux pas trop payer de droits d'enregistrement.

— Eh bien, monsieur le baron, je donne cinquante mille francs à M. Adolphe Duclot, si vous lui accordez la main de mademoiselle de Lavergny.

Le baron regarda George avec une surprise étrange.

— Nous ferons une bonne œuvre à deux, reprit George. Allons, monsieur, mariez plutôt votre fille à un notaire qu'à un oisif. A peine notaire, Adolphe Duclot sera sur le plus facile chemin des honneurs et des richesses. Vous n'aurez point

de regrets; à peine notaire, il sera électeur, éligible; il deviendra membre du conseil d'arrondissement; il aura la croix, la croix, monsieur le baron, sans avoir eu l'ennui de la gagner; il entrera au conseil de préfecture. — Qui sait où il s'arrêtera?

— Mais sa famille, monsieur, sa famille...

— Un autre dirait pauvre, mais honnête; moi, je dis pauvre et honnête.

— Je tiens à mes privilèges: puis-je entendre appeler mademoiselle de Lavergny madame Duclos?

Le baron fit une prodigieuse grimace.

— Duclos est un beau nom, monsieur; c'est un nom de fief, c'est un nom de noble, il y a un blason pour ce nom-là. Et puis, dans ce mauvais siècle, on ne songe plus guère à toutes ces choses. Ce sera peut-être un bonheur politique pour mademoiselle de Lavergny de devenir madame Duclos. Quoi qu'il arrive, elle n'a rien à craindre: cette alliance du peuple et de la noblesse sera protégée par tous; les Bourbons, les d'Orléans, les républicains en seront pareillement contents.

Après bien d'autres débats, le faible baron, assuré que la promesse de George serait accomplie, fut de l'avis de celui-ci. Il vieillissait; il tremblait qu'une nouvelle révolution ne vint ravager son petit domaine, renverser son château et sa famille: cette protection de tous que George lui laissait entrevoir lui parut une assurance dans l'avenir.

Quand il rentra dans l'étude, il avait la mine soucieuse et animée; George, qui le suivait, était pâle et abattu.

— Vos noms? demanda M. de Lavergny au clerc de notaire.

Le jeune homme répondit avec insouciance:

— Adolphe Duclos.

— Eh bien, reprit le baron avec un malin sourire, rayez sur ce contrat les noms de mon cousin, et au-dessus écrivez *Adolphe Duclos*.

Le vieux baron se tourna vers sa fille:

— A moins que mademoiselle ne s'y oppose.

Perdue dans sa douleur, Sophie n'entendit pas.

— La sournoise! murmura le baron.

Puis, se penchant au-dessus du clerc de notaire, que la surprise et que la joie égaraient:

— Ajoutez: *Ledit Adolphe Duclos, assisté par ces présentes de M. George Houdart, qui va ci-dessous lui faire une donation en faveur dudit mariage...*

George, ne se sentant pas la force d'assister à toutes les scènes de cette comédie sentimentale dont il était l'auteur, écrivit à la hâte quelques lignes qui devaient l'en dispenser.

Adolphe Duclos, tout éperdu, regardait le baron

et mademoiselle de Lavergny. La pauvre fiancée, saisie d'un doux pressentiment, sortit enfin de sa douleur, et, voyant George tristement sourire, son regard s'adoucit presque jusqu'à l'amour. George, enivré de ce regard, sortit soudainement sans songer à prendre son chapeau. Le baron et Adolphe Duclos, s'imaginant qu'il allait revenir, ne s'inquiétèrent pas de sa disparition; Sophie seule en fut émue: elle avait lu un malheur dans son dernier regard.

M. de Lavergny, qui était curieux et déliant, s'assura que George n'était plus dans la cour, et s'empressa de lire les quelques lignes que le malheureux venait de griffonner: c'était un testament en faveur d'Adolphe Duclos; en voici la copie:

« Ceci est le testament de George Houdart, du village de Croisy en Champagne.

« Ledit George Houdart institue pour son légataire à titre universel M. Adolphe Duclos, clerc de notaire à T***.

« Ecrit à T***, en l'étude de M^e Desmarais, le 12 juillet 1833.

« GEORGE HOUDART. »

M. de Lavergny lisait pour la seconde fois ce testament, quand un douloureux bruit de voix retentit jusqu'en l'étude. Un sublime instinct saisit Adolphe Duclos: il s'élança vers le lieu d'où venait les voix; c'était à côté de l'église, sur les bords de la rivière, où George venait de disparaître. Nul marinier ne se trouvait là, nul élan de pitié n'entraînait les curieux pour le sauver. Adolphe Duclos se jeta à l'eau avec un noble enthousiasme en songeant que pour mademoiselle de Lavergny ce serait la plus belle offrande de noces. Il disparut sous une vague et reparut bientôt, mais seul et désolé. Comme il semblait chercher du regard le lieu où était George, un des curieux lui désigna l'ombre d'un arbre. Il respira ses forces, il s'élança de ce côté et disparut encore.

A cet instant, le jeune vicomte de Marigny, qui s'en revenait triomphant de sa chasse aux perrix, passa devant la foule et apprit l'événement. Emporté par son cœur, il voulut s'élançer aussi; mais, se souvenant qu'il allait se marier, ou plutôt craignant de gêner l'agrément de son costume de chasse, il se retint, il repoussa la généreuse secousse qui l'avait saisi; et, pour se laver aux yeux de l'assistance, il se tacha davantage en murmurant qu'il ne savait pas nager.

Enfin, Adolphe Duclos reparut à l'autre rive, en face du château de Lavergny, entraînant George qui se débattait comme un lion. Tout le monde applaudit; une batelière s'empressa de passer l'eau pour secourir le noyé et son sauveur,

Le jeune vicomte la suivit; son premier soin, en abordant, fut d'appeler les gens du château, où on transporta les deux amis, car c'étaient deux amis. Le baron et sa fille arrivèrent; et quand George reprit ses sens, ce fut devant mademoiselle de Laverigny, dont la seule vue le fit retomber évanoui.

Il se passa d'étranges choses dans l'âme de la jeune fille : tout y fut renversé par l'orage du moment; la blanche flamme amoureuse qui penchait vers Adolphe Duclos s'inclina tout d'un coup vers George. L'amour le plus pur flamba à tous les vents.

IV.

Le soir même de ce jour, célèbre dans les annales de la petite ville de T***, le jeune vicomte, ayant appris ce qui s'était passé, disparut pour aller rejoindre à Bade une Anglaise de la seconde jeunesse qui le poursuivait depuis longtemps. A l'heure de son départ, George, presque mourant, fut reconduit à son hôtel, d'où il ne devait sortir qu'avec les fossoyeurs.

M^e Desmarais, voyant la fortune prochaine de son clerc, s'empessa de lui offrir son étude, d'un air désintéressé, moyennant quatre-vingt mille francs. A tout autre qu'à son clerc, M^e Desmarais eût demandé de sa boutique soixante et quinze mille francs; mais Adolphe Duclos méritait des égards, et M^e Desmarais voulut lui prouver qu'il se souvenait de ses services.

Adolphe devint donc notaire à T***.

Il allait tous les jours supplier le vieux baron de ne plus retarder sa joie. M. de Laverigny ne se pressait pas, craignant que, par un remords filial, George ne s'avisât de changer son testament. Les médecins avaient déclaré qu'avant la fin de la saison le malade succomberait, et le vieux gentilhomme attendait cette mort pour se décider, bien sûr qu'alors le testament serait invariable.

Sophie non plus ne se pressait pas.

Enfin, un jour George, présentant sa fin prochaine, appela M. de Laverigny, et lui dit qu'il lui serait doux de voir, avant de mourir, le mariage des deux amants. A la vue de sa pâleur funèbre et de ses yeux éteints, plutôt que pour lui complaire, le baron résolut d'en finir. Le jour des noces arriva pour la seconde fois.

Adolphe Duclos passa auprès de George la nuit qui précéda. Ce fut une nuit silencieuse et lugubre comme les veillées des morts. Adolphe était accablé sous la reconnaissance, George sous le dévouement; ils se regardaient de temps en temps du plus triste des regards. Ils pensaient à Sophie, George avec des regrets infinis, Adolphe avec de

doux battements de cœur, car il se voyait si près d'une autre nuit ! Vers l'aube enfin, George ouvrit son pauvre cœur; il confia tout son amour à Adolphe, en l'assurant que, loin de mourir avec des regrets, il mourait dans toute la joie de cet amour; il pria son ami de revenir avec sa femme à la sortie de la messe. Adolphe promit; et son premier soin, en voyant mademoiselle de Laverigny, fut de l'avertir de ce dernier vœu d'un mourant.

Ce jour-là George, qui était presque à l'agonie, essaya de carter les premiers ravages de la mort par une mine souriante, afin de ne point attrister la mariée. Aussi le bruit se répandit qu'il allait mieux, et que toute espérance de le sauver n'était pas perdue.

Vers midi, à l'instant où mademoiselle de Laverigny traînait sa robe blanche de mariée dans la salle de la mairie, George perdit son dernier souffle, espérant recueillir au ciel la récompense de sa bonne œuvre. Le bruit de sa mort traversa tout d'un coup la ville; et pendant que mademoiselle de Laverigny écoutait les paroles du maire, qui lui demandait si elle jurait d'aimer et de servir M. Adolphe Duclos, elle entendit cette triste nouvelle. Égarée par la douleur, et peut-être pour consoler l'âme dépareillée qui s'envolait alors, elle répondit non d'une voix faible, mais pourtant distincte.

Cette réponse surprit étrangement toute l'assistance. Le baron regarda sa fille d'un œil colère et la fit trembler sous son regard. Adolphe, abusé par son bonheur, avait entendu *oui*, et il s'étonnait de la mine ébahie des conviés. Le maire, croyant avoir dit une sottise, redemanda à la mariée si elle consentait à prendre pour époux M. Adolphe Duclos. Cette fois, elle répondit *oui*. Elle-même n'a jamais su avec quel étrange sentiment de tristesse elle a murmuré ce mot, qu'un mois avant elle eût dit avec tant de joie.

En sortant de l'église, elle se pencha à l'oreille d'Adolphe pour lui rappeler sa promesse à George.

Adolphe sourit tristement : George est mort, dit-il; vous l'avez oublié ?

Mademoiselle de Laverigny souffrit horriblement de ces paroles; pour la première fois, elle pensa que son amant n'était qu'un homme vulgaire. A ses yeux, c'eût été une noble action de se soumettre aveuglément au dernier vœu de George, d'aller le remercier comme s'il n'était pas mort; elle espérait ainsi calmer cette âme en peine.

V.

Mademoiselle de Laverigny vit tout d'un coup s'évanouir tous ses rêves enchanterés; elle n'osait

se demander d'où venait ce changement dans son âme, où tous les châteaux tombaient en ruines; elle aimait toujours Adolphe, mais entre elle et lui une ombre éplorée se glissait; un regard plein de douleur et de passion l'avait à jamais agitée. Le mariage profana d'ailleurs la poésie de son premier amour; Adolphe n'avait plus la rayonnante figure d'un amant, tandis que l'image de George lui apparaissait à travers les bleuâtres vapeurs du passé, sous la splendide couronne d'un martyr d'amour et dans la solennelle poésie de la mort. Adolphe la surprit souvent au fond de sa chambre, cachant au plus tôt sa tristesse et ses larmes; en vain il essayait de lire en cette douleur, les soins de son étude l'en détournaient toujours à temps.

Les jours, les mois, les années se passèrent sans que le temps effaçât du cœur de mademoiselle de Lavergny l'image souffrante de George. La maternité seule fut son refuge contre ce penchant irrésistible pour l'ombre d'un mort. Les enfants viennent toujours à propos pour apaiser au sein de leurs mères les souvenirs ardents et les rêves de flamme qui conduisent au mal par des routes attrayantes. Un jour, Sophie, qui était mère, jura, à la face du ciel et de son enfant, qu'elle chasserait à jamais la pensée enivrante de George. En allant tous les soirs au château raconter à son vieux père les mémorables événements de l'étude, elle passait devant le cimetière, et jetait en tremblant un regard sur la pierre qui

couvrait la cendre de George : ce passage lui était doux comme une rencontre amoureuse; c'était son rendez-vous avec le mort, dont les ossements tressaillaient sans doute alors. Le jour de son serment, elle voulut revoir pour la dernière fois cette tombe aimée; cette dernière fois elle passa lentement. C'était le soir, les bruits s'apaisaient, le vent couchait les grandes herbes et gémissait dans les saules épars, le soleil jetait un regard d'adieu au champ des morts. Mademoiselle de Lavergny jeta aussi son regard d'adieu, un regard plein de douleur et d'amour, un regard déchirant, que l'âme errante de George a dû recueillir. Elle aimait cette pierre insensible, dont la vue lui était douce comme à la veuve du marin la vue lointaine d'un navire; à la seule pensée d'en détacher à jamais les yeux, un nuage l'aveuglait, elle chancelait, elle se sentait mourir; il lui semblait qu'elle allait perdre ce qu'elle aimait le plus au monde. Le soleil disparut sous les nuages de l'horizon; elle dépassa la porte et tout fut fini. Quand elle arriva sur les bords de la rivière, il lui vint un désir ardent de retourner la tête et de voir *une dernière fois* les saules du cimetière; mais, à cet instant, sa fille, qui bondissait en avant, lui tendit ses petites mains et l'appela par un sourire; la mère résista au désir de l'amante : elle courut à sa fille, et depuis elle fut fidèle à son serment; mais Dieu sait les combats qu'elle a soutenus. Et d'ailleurs sa fille avait l'air de tête de George, et c'était comme le souvenir d'un amant perdu.



CHARLES NODIER.

Nodier se tenait le plus souvent dans la chambre de sa femme. Chambre simple, frottée, luisante; quelques portraits aux murs. C'était là qu'après dîner Nodier recevait ses amis, avec ce sourire lumineux qui éclairait ses joues creuses. Ils entraient comme chez eux, sans qu'il se levât de son fauteuil. Son corps fatigué et courbé se repliait à moitié sur lui-même; ses grandes jambes croisées semblaient ne pas oser se développer; son pantalon avait peine à attraper ses pieds; ses bras, las comme son buste, abandonnaient ses mains effilées, froides et décolorées. Et de ce corps efflanqué, de cette gaucherie, de cette négligence, il se dégageait, sans qu'on pût dire comment, un charme inexplicable. Cette grande araignée tendait une toile invisible où tout le monde se prenait, depuis les petits enfants jusqu'aux grands poètes : c'était la grâce.

Assise en face de lui, madame Nodier avançait ses jolis pieds. Accueillante, accorte, souriante à cause de ses belles dents, elle recevait également bien toute visite, sans préférence, ne se laissant éblouir par aucune vanité de distinction sociale, pas même, en apparence du moins, pas aucun mérite personnel. Elle n'avait pas pour les illustres ces prévenances bruyantes qui sont des injures aux humbles. Elle était comme ces quêtesuses indulgentes qui ne tiennent compte que de l'intention, et qui accepte un sou comme un louis. — Sa figure, vive et éclatante comme un bouquet, égayait et rafraichissait la vue. C'était bien la femme de son mari. Beauté ferme, toilette correcte, intelligence nette, elle corrigeait et complétait le laisser-aller général de Nodier. Cette précision faisait à merveille à côté de cette nonchalance.

Quant à madame Ménessier, leur fille, c'était la jeunesse, c'était la vie, c'était le mouvement, c'était le pétilllement de l'œil, du geste et de la phrase. Et avec cela un tact exquis, une mesure extraordinaire, une entente incroyable de toutes les choses de la vie, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites. Une habileté inouïe à tirer parti de tout et à exploiter tout, un chiffon comme une répartie. Elle faisait envie aux duchesses dans des étoffes qu'une femme de chambre eût dédaignées. La toile à son poignet valait plus cher que la dentelle à celui des autres. C'était elle

qui habillait ses robes. Ses rubans avaient de l'esprit.

Dans cet intérieur rare et choisi se rencontrait tout ce qui fait qu'on vient et tout ce qui fait qu'on revient, où l'esprit attirait et où le cœur retenait, où l'on entraît par curiosité du poète et où l'on restait par affection pour l'homme.

Une bonne fortune, c'était de trouver Nodier en train de causer. Personne ne causera jamais comme lui. Il fallait l'entendre décrire, avec la vive et saisissante couleur de sa parole, les mœurs et l'existence des insectes; d'autres fois, le savant faisait place au poète, et rien n'était plus attendrissant et plus idéal que la manière dont il racontait la légende de la *Morte mariée*. Mais où il était le plus intéressant, c'était quand il était amené à parler de quelque détail de son orageuse jeunesse. Le moi n'avait rien de choquant dans sa bouche; il n'exagérait pas le rôle qu'il avait joué; au contraire, il aimait à s'amoindrir, à se rapetisser, à se rabaisser. Il se posait en personnage sacrifié, en pauvre diable; il poussait l'humilité jusqu'à ne se donner pour maîtresses que des servantes. Ses aventures avaient toujours un dénouement piteux. Cette abnégation n'était pas tout à fait exempte de malice. Il se diminuait trop; on ne savait plus si ce n'était pas une ironie. Quand on se moque tant de soi-même, on se moque toujours un peu des autres. Il insistait tellement sur sa petitesse, qu'on finissait par ne plus y croire.

Quand Nodier n'était pas en humeur de faire seul les frais de la conversation, madame Nodier le suppléait. D'ordinaire, le ton de la conversation de l'Arsenal était plutôt enjoué que grave; l'entrain, la légèreté et la gaieté dominaient. On devisait sur le prochain, mais sans malveillance et sans passion; les piqures ne dépassaient pas l'épiderme. La critique n'allait pas au delà de la raillerie. Madame Nodier excellait dans ces fines moqueries : d'un caractère sensé et positif, elle était promptement saisie des ridicules des gens, car on n'est ridicule qu'en dehors du vrai. La tranquillité et la lenteur de son accent faisaient ressortir la tournure originale et plaisante de ses remarques. Au reste, elle ne ménageait personne, pas plus ceux de la maison que ceux du dehors. Elle s'en prenait plutôt de préférence à son cercle le plus intime. Ceux qu'elle traitait le mieux en

action étaient ceux qu'elle traitait le plus mal en paroles; il semblait qu'elle prit alors la revanche de sa bonté, et qu'elle voulût dissimuler, sous cette indifférence superficielle, son dévouement profond. Il y a de ces natures qui se défendent de leurs qualités comme on se défendrait de défauts. Natures délicates qu'un remerciement embarrassé, qui échappent par une plaisanterie à l'émotion qui les gagne, et qui, pour ne pas pleurer, se mettent à rire! On savait quels trésors d'abnégation et d'affection à toute épreuve recouvrait ce dessus ironique, et nul ne s'en fût blessé. Au contraire, la solidité du fond n'en valait que mieux sous cette facilité de la forme. Double bonté : la bonté gaie! La chaleur est meilleure, quand le feu flambe et vous taquine les yeux avec ses étincelles.

Nous parlions tout à l'heure de l'humilité de Charles Nodier et de la pente qu'il avait à se faire petit. Il l'avait dans tous les sens. Il cherchait dans ses habitudes et dans sa maison le train ordinaire, le terre-à-terre et le bourgeois, comme les autres y cherchent l'éclatant, le magnifique et le grand seigneur. Il ne brûlait que de la chandelle; il préférait l'étain à l'argenterie; il n'aimait le pain que bis et la soupe qu'aux choux. Ainsi délicat à rebours, nous ne savons quelle harmonie il portait en lui pour ne pas trancher crûment avec cette grande salle de l' Arsenal où il dinait, vaste, à corniches sculptées, haute de plafond, peinte, royale. Le contraste du cadre et du tableau ne choquait personne; on n'eût voulu rien ajouter, ni rien ôter, pas même le poêle où Nodier faisait cuire et retournait ses pommes de terre, et dont le tuyau traversait impudemment la salle.

En fait de cartes, Nodier ne jouait qu'à la bataille. Il se couchait, ou plutôt on le couchait, de très bonne heure. Madame Nodier l'emmenait; si c'était l'hiver, elle approchait la bassinoire, prenait de la braise à la cheminée sans nulle cérémonie; elle sortait avec son mari; puis, un instant après, reparaisait, et la soirée continuait. En toute chose, la pompe importunait Nodier. Il n'avait jamais voulu mettre les pieds au Théâtre-Français ni à l'Opéra. En revanche, il ne quittait pas le foyer des Variétés, et il était l'ami de tous les Pierrots et de tous les Jocrisses. Tout son enthousiasme littéraire était réservé à un tas de grands hommes anonymes et de génies obscurs qu'il avait la prétention de déterrer. Il avait la manie des ouvriers-poètes. Quant aux vrais penseurs dont notre siècle s'honore, il ne paraissait pas les apprécier beaucoup. Dans toute autre organisation, cela eût pu passer pour de l'envie; mais chez lui, c'était plutôt impuissance à supporter la trop grande lumière, faiblesse de paupière

morale, et puis amour de l'ombre et du demour, embarras instinctif, pudeur discrète. Ces esprits universels lui faisaient l'effet du plein soleil et des places publiques. Il se sentait gêné et comme trop en vue dans tant de gloire.

Il était le même en tout. Il se faisait, autant qu'il pouvait, enfant, peuple, foule. L'action lui répugnait. La responsabilité lui pesait. Il se plaisait à être malade.

La nouveauté, les découvertes, le mouvement de la civilisation, les progrès de l'industrie lui agréaient peu. Il abhorrait les chemins de fer. Il est vrai que rien n'était plus contraire à sa nature nonchalante que ces rails secs et raides qui suppriment du voyage le caprice, et qui font du paysage une figure de mathématiques. Les vieilles éditions des vieux livres étaient sa passion dominante. Tous les anciens usages lui étaient chers. Pour rien au monde il n'aurait consenti à dîner plus tard que cinq heures. Il était resté fidèle à toutes les traditions domestiques, au gâteau des Rois, au jambon de Pâques, aux beignets du carnaval, au soubaît des fêtes. Habitudes bien entendues, au reste, qui resserrent de temps en temps le lien de famille, et qui sont comme les agrafes de l'affection.

Il ne traitait légèrement aucune superstition populaire : dîner treize, les salières renversées, le vendredi, les araignées, grands sujets de terreur.

Le dimanche, c'était la fête de l' Arsenal. C'était le dimanche que les amis venaient dîner. Venait qui voulait; on n'invitait personne. La maison était aux amis, et chacun y moultait sans scrupule. Au besoin, on ajoutait un plat et une rallonge; et l'on se mettait à table avec cette gaieté et cet entrain qu'on ne retrouvera meilleurs nulle part. On riait, on oubliait, on était heureux. L'hospitalité cordiale assaisonnait tout et faisait tout excellent, jusqu'aux plats que la cuisinière manquait et qui étaient toujours l'occasion de joyeuses plaisanteries. La cuisinière n'y avait pas mis de sel, Nodier y mettait de l'esprit.

Après dîner, on passait au salon. Madame Nodier, sans plus de façon, priait le premier venu d'allumer les quinquets. Alors apparaissait une grande pièce plus looque que large, entièrement boisée, ayant à une de ses extrémités un renfoncement où était un piano. Des fauteuils et un canapé en casimir rouge, des rideaux croisés en calicot de même couleur, une pendule style 1820, une statue de Henri IV enfant, un buste de Victor Hugo, — tel était l'ameublement. Aussitôt affluaient les amis, littérateurs ou non, des poètes, beaucoup de jeunes filles, car on dansait. Nodier jouait aux cartes; le dimanche, il faisait cette con-

cession aux goûts du siècle de jouer l'écarté. Et la contredanse et la valse allaient leur train. Par moments, le joyeux tumulte s'apaisait, et tout se taisait pour écouter madame Ménessier chanter des airs pleins de charme et de caractère composés par elle sur des vers des principaux poètes contemporains. — Rien n'était plus ravissant et rien n'a laissé de plus délicieux souvenirs à ceux qui en ont été, que les dimanches de l'Arsenal. C'était une aisance, une facilité et un bien-être qu'on ne peut imaginer sans en avoir été témoin. C'était comme une atmosphère affectueuse qui enveloppait ces mémorables soirées, et qui préparait les cœurs, doucement réchauffés, à prendre feu à la première étincelle. Plus d'un mariage résulta de ces dimanches. Aucune hospitalité ne sera plus cordiale et plus franche que celle de Nodier. On conçoit qu'avec sa nature lâchée et involontaire, il ne pouvait rien avoir de ces maîtres de maison virils et souverains qui, même à leur insu, pèsent sur leurs invités, dont l'autorité inaliénable gêne instinctivement toute expansion, et chez lesquels vous sentez vaguement que vous n'êtes tout au plus que le locataire de votre joie. Chez Nodier, chacun possédait son plaisir propre et n'en devait compte à qui que ce fût. Nodier était trop impersonnel et se supprimait trop pour intervenir jamais en dominateur dans aucun élan. Ses amis étaient plus chez eux que chez lui. Faible, gracieux, et presque féminin, il faisait, pour ainsi dire, l'hospitalité femme.

Un jour, il fallut interrompre ces fêtes qui réjouissaient le morose Arsenal de Sully. Nodier, pris du mal qui devait l'enlever, avait commencé à les attiédir en y paraissant à peine. Bientôt, il n'en put même plus supporter de sa chambre le bruit et le mouvement. Dès lors, il n'en fut plus question. La vie de l'Arsenal s'obscurcit. A partir de ce moment, on ne vit plus guère Nodier que dans le jour, jouant à la bataille, ou, par les beaux temps, sur la route de Paris à Vincennes, accablé et marchant lentement, accompagné des siens, accablés comme lui. Ils se dirigeaient vers un méchant cabaret de Saint-Mandé que Nodier avait en affection, et où il se régalaît de pain bis et de fourchettes d'étain.

Avec le caractère de Nodier, il n'était pas très facile de distinguer le mal réel des souffrances chimériques. Il était trop habitué à s'abandonner et à s'affaïsser pour qu'on attachât une énorme importance à ses doléances. On n'était donc qu'à moitié inquiet, — quand une atteinte plus vive que les autres le contraignit à garder décidément le lit. Nodier, lui, n'eut pas un instant d'illusions, et, dès le début, il se préoccupa de mourir en chré-

tien; car une des conséquences de sa nature, c'était la piété. La pensée du tombeau ne l'effrayait nullement. Il regarda la mort en souriant et en homme fatigué qui arrive au repos; le même motif qui lui avait fait aimer la maladie lui fit aimer la mort. En prenant la position horizontale qu'il ne devait plus quitter, il dit, avec une expression satisfaisante, que « c'était encore la meilleure de toutes. » Enfin, les dernières heures sonnèrent. Selon la promesse faite à son père, madame Ménessier envoya chercher le curé de Saint-Paul. La confession achevée, le curé fit entrer la famille, jusqu'aux petits-enfants, les amis et les domestiques. Nodier était couché dans une alcôve sombre et nue, la face tournée vers sa bibliothèque, vers ses chers Elzevirs. Une table dressée en autel recevait les objets consacrés. Les assistants s'agenouillèrent. Madame Nodier se contenait de toutes ses forces, madame Ménessier éclata en sanglots et tout le monde se mit à pleurer. Le curé récita à haute voix les prières d'usage; Nodier répondait clairement, avec justesse et précision, comme un homme instruit dans sa religion. L'effet de cette scène fut profond et grandiose, et ne s'effacera d'aucune mémoire. Dès que le bruit se répandit de la mort prochaine de Nodier, on accourut à l'Arsenal de tous les coins de Paris, avec un empressement qui prouve combien le talent est populaire en France. Jusqu'à la minute suprême, l'escalier ne désemplit pas. La nuit, l'esprit de Nodier se troubla un moment, mais ce ne fut qu'une éclipse rapide, et la lucidité lui revint aussitôt. Le matin, il dit adieu à tous les siens, les consola, leur recommanda de penser à lui, mais avec douceur, et les engagea à s'aller reposer; puis il s'assoupit et mourut.

Telle a été la dernière soirée de cet intérieur remarquable. Hélas! qu'est devenu ce noble et charmant groupe qui a si longtemps été la joie et la lumière de l'Arsenal? Tout s'est éteint brusquement. La tombe a pris Nodier, la solitude sa femme, la province sa fille. Trois tombes. Madame Nodier est restée seule à Paris, mère sans fille, femme sans mari, mais courageuse, résignée, et plus chère à un groupe moins nombreux. La vie de l'Arsenal a fini là. Fin solennelle et qui couronne dignement tant de fêtes. Pour ceux qui ont vu l'Arsenal dans ses jours de joie et qui l'ont vu dans son jour de mort, ces prières complètent ces danses. Ces larmes sanctifient ces rires. Cette hospitalité si cordiale, si entière, si dévouée, méritait cette consécration. La religion y a mis le dernier sceau. Voyant cette maison si grande ouverte, Dieu y est entré.

CÉCILE.



FRÉDÉGONDE A CHELLES.



ombien de cœurs tendres et faibles qui ont battu là-bas dans ce paysage flamand, entre une forêt et une rivière, depuis Frédégonde, reine de France, jusqu'à Louise d'Orléans, abbesse de Chelles, la belle et terrible épouse de Chilpéric et la belle et charmante fille du régent. L'œuvre commence sous Frédégonde et finit sous la régence, la tragédie avant la comédie.

Chelles était la maison de campagne des rois de la première race; Chilpéric, qui aimait la chasse, s'y était retiré avec Frédégonde; la louve lascive et altérée de sang avec le mouton sans défense. On sait que Frédégonde commença son terrible règne à Chelles par l'assassinat d'un fils

de Chilpéric. Clovis, après avoir été torturé trois jours durant, reçut par l'ordre de Frédégonde un coup de couteau et fut jeté dans la Marne « ahin, dit-elle, qu'il fût à jamais impossible de l'ensevelir comme un fils de roi. » Mais cette barbarie qui ne s'arrêtait pas à la mort de l'ennemi demeura stérile; les restes de Clovis furent poussés dans un filet tendu par un pêcheur du voisinage; quand le pêcheur leva ses filets, il reconnut le jeune prince à sa longue chevelure; « touché de respect et de compassion, dit un historien, il transporta le corps sur la rive et l'inhuma dans une fosse qu'il couvrit de gazon afin de la reconnaître, gardant pour lui seul le secret d'un acte de piété qui pouvait causer sa perte. » Plus tard, le roi Gontrand, tristement préoccupé de la mort violente de son frère Chilpéric et de ses neveux Mérovée et Clovis, se plaignait sans cesse de ne pouvoir donner une sépulture honorable à ces deux jeu-

nes princes. Un homme de la campagne vint au logis du roi, et lui dit, selon Grégoire de Tours, « si cela ne doit point tourner contre moi dans la suite, j'indiquerai en quel lieu est le cadavre de Clovis. » Le roi jura au paysan que, bien loin de lui faire du mal, on le récompenserait s'il voulait dire la vérité. « O roi ! ce que je dis est la vérité : quand Clovis eut été enterré sous l'autel d'un oratoire, craignant qu'un jour il ne fût découvert et enseveli avec honneur, Frédégonde le fit jeter dans le lit de la Marne; je le trouvai dans mes filets, car mon métier est de prendre du poisson. J'ignorai qui ce pouvait être, mais, à la longueur des cheveux, je reconnus que c'était Clovis. Je le pris sur mes épaules et le portai au rivage et lui fis un tombeau de gazon. » Le roi, feignant d'aller à la chasse, se fit conduire par le pêcheur à ce tombeau de gazon. On trouva le cadavre de Clovis couché sur le dos; le roi reconnut le jeune prince à ses longues tresses pendantes. Il ordonna des funérailles magnifiques; lui-même il conduisit le deuil jusqu'à Saint-Germain-des-Prés. Grégoire de Tours, le narrateur de ces saturnales du crime, raconte qu'il vit passer dans la ville où il était évêque le trésorier de Clovis qui avait été arrêté en fuite et qui se laissait conduire à la mort, c'est-à-dire, devant la justice de la reine Frédégonde. Touché de compassion, Grégoire de Tours chargea ceux qui conduisaient le trésorier d'une lettre pour la reine. Quand Frédégonde lut cette lettre, où celui qu'elle révérait en dépit d'elle-même lui demandait la vie d'un homme déjà condamné, elle crut entendre une parole divine, elle accorda la vie et la liberté au prisonnier. Comme dit Augustin Thierry, elle eut la clémence du lion, le dédain d'une mort inutile,

Dans sa fureur amoureuse et dans sa soif de sang, peut-être Frédégonde eût-elle épargné le roi Chilpéric, s'il n'avait eu le malheur de surprendre le secret des amours de sa femme. Un matin, il entra dans la chambre de Frédégonde; courbée avec grâce, elle lavait sa belle figure, le roi la frappa légèrement du bout de sa canne (*in natis suis de fusti percussit*). Frédégonde s'imagina que le coup partait de la main de son amant. Elle dit sans se retourner : — Pourquoi ne frappes-tu ainsi, Landri? Surprise du silence, elle leva la tête, ce n'était que son mari. Elle se troubla et ne sut que dire; le roi, furieux, partit brusquement pour la chasse. Dès que Frédégonde le vit s'éloigner, elle fit appeler Landri et lui raconta l'événement. S'il faut en croire un historien, Landri, après l'avoir écoutée, lui aurait dit : — Voilà un coup de canne qui vaut vingt coups de couteau. La reine fut de son avis. Prévoyant la vengeance du roi, ils la prévirent. Chilpéric, en proie à sa

rage jalouse, irrité des humiliations sans nombre qu'il avait subies sous le jong honteux de cette femme, de cette femme qu'il aimait pourtant, traversait à grands pas les bois de Noisy, sans souci de la classe, cherchant sans doute une vengeance digne d'un roi. Il ne rentra à Chelles qu'à la tombée de la nuit; comme il descendait de cheval, il fut saisi par les satellites de Frédégonde, et frappé de vingt coups de couteau. Le roi Chilpéric fut inhumé à Saint-Germain-des-Prés. La reine Frédégonde osa pleurer à ses funérailles : elle avait déclaré que l'assassinat venait du roi Childeburt. On voit encore aujourd'hui le piédestal d'une croix qui fut élevée sur le lieu même où Chilpéric tomba percé de coups.

La reine Clothilde, qui s'appelle aujourd'hui, grâce aux recherches trop savantes de nos historiens modernes, la reine Crothechilde, beau nom qui détrône à jamais la poétique euphonie du premier, avait fondé à Chelles un petit monastère de filles. Plus tard, la reine Beathechilde, vulgairement nommée Bathilde, fit reconstruire ce monastère et nomma, en l'an 656, pour abbesse, la religieuse Bertilia ou Bertilana. L'église fut consacrée en l'an 662. Deux ans après, l'évêque de Paris, Sigoberrandus, voulut dicter des lois dans cette abbaye dont il se croyait le maître; les gardes de la reine, qui voulaient aussi de leur côté dicter des lois plus douces aux saintes filles du monastère, se mirent en lutte ouverte avec l'évêque; il les voulut braver, ils le tuèrent. On voit avec surprise, dit un historien qui aimait la satire, un monastère protégé par des gardes de la reine, qui dans leur zèle vont jusqu'à tuer leur évêque.

Des moines, trouvant le lieu bien choisi, vinrent fonder un couvent à côté du monastère. Selon une vie de sainte Bathilde, la même église et le même cloître servaient aux religieuses et aux moines. En effet, pourquoi ne pas faire son salut en si bonne compagnie?

Cette abbaye ne fut jamais guère habitée par Dieu lui-même, du moins l'Esprit-Saint n'a jamais été l'esprit de cette retraite. On y venait moins pour faire vœu d'humilité que pour y retrouver l'éclat et l'orgueil du monde. Les plus beaux noms de la France féodale ont illustré cette abbaye. Ainsi, Giselle, sœur de Charlemagne; Charlemagne lui-même y vint souvent prier et se distraire. Une de ses filles fut abbesse de Chelles; Hlegiwich, mère de l'impératrice Judith, dirigea aussi cette maison. Enfin ses abbeses étaient toutes veuves, sœurs ou filles de roi. C'était le couvent à la mode; quand on n'était pas reine de France on voulait être abbesse de Chelles. Aussi, je ne répondrais pas du salut de toutes ces belles pénitentes qui manquaient souvent la messe pour la classe. Mais

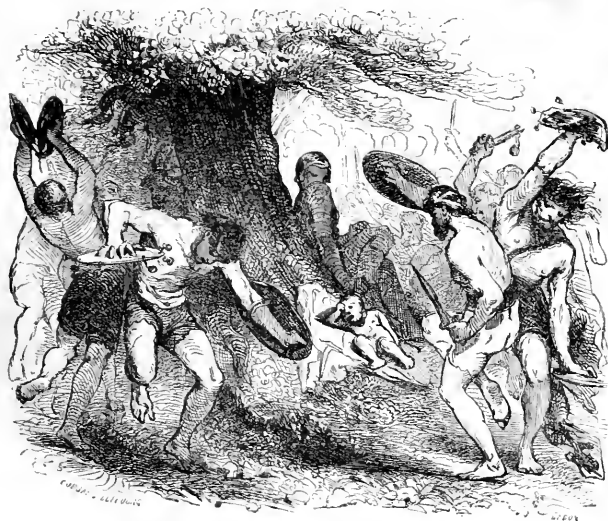
les femmes n'ont pas été mises sur la terre pour y faire leur salut.

Les pénitentes de Chelles pouvaient-elles oublier le monde dans ce couvent, qui n'était séparé du palais des rois de France que par un mur mitoyen. D'un côté le paradis, de l'autre côté l'enfer, du moins en perspective. D'un côté du mur, les joies austères de l'extase, les couronnes d'épines, les lis sans parfum du rivage sacré; de l'autre côté, Satan, ses pompes et ses œuvres, les plaisirs bruyants et les folles équipées. Un jour, cela pouvait-il être autrement, le mur mitoyen tomba en ruines.

Le roi Louis le Bègue, qui laissait à d'autres les ennuis de la couronne, avait coutume de se promener dans l'abbaye de Chelles, à peu près comme le roi Louis XV se promenait dans le Parc-aux-Cerfs. Un jour, devenu éperdûment amoureux d'une nonne de seize ans, il l'enleva résolument par-dessus le mur mitoyen; ce fut une brèche irréparable : le roi avait fait tomber

la première pierre. Un seigneur du palais fit tomber bientôt la seconde; six semaines après le premier enlèvement, le mur mitoyen n'existait plus, près de cinquante religieuses avaient passé du cloître à la cour.

Il y avait un autre mur mitoyen qui séparait les religieuses des moines; peu d'années après les scandales de la cour, le second mur mitoyen menaçait aussi de tomber en ruines; il faut dire, à la louange des religieuses, que les moines étaient pour la plupart d'aimables jeunes seigneurs sans fortune, qui s'étaient voués au célibat à cause du voisinage. Les hôtes des deux couvents vivaient en si parfaite intelligence, que les moines mangeaient les confitures faites par les religieuses. Ce n'est pas tout, ils allaient ensemble en pèlerinage dans la forêt. Ce qui valait mieux qu'aux siècles barbares, où les arbres ne prêtaient leurs ombres amoureux qu'aux sauvages héros du nord, féroces jusque dans les fêtes qu'ils célébraient en l'honneur de leurs sombres divinités.



LA DÉPOSITION DE CROIX



Jamais le grand coloriste n'a saisi l'âme du spectateur d'une émotion plus divine et plus humaine à la fois. Nous n'essaierons pas de marquer toutes les beautés sombres et radieuses de ce chef-

d'œuvre. C'est la couleur d'un Vénitien; mais c'est l'expression, c'est la douleur, c'est le déclinement de l'école romaine.

VOYAGE A VENISE.

PRÉFACE DE VOYAGE.

Depuis que je ne lis plus, je voyage. Ce monde (qui n'est pas le meilleur) est un livre sacré écrit par Dieu et annoté par les hommes. Je l'ouvre çà et là, au hasard, tantôt à la page connue, tantôt à la page inconnue. Dans le roman du monde, comme dans celui de l'amour, il faut savoir sauter des pages à propos. On saute par-dessus Pontoise, comme on saute par-dessus une déclaration galante. Je viens de sauter par-dessus Pontoise dans un wagon du chemin du Nord.

Montesquieu disait : « L'Allemagne est faite pour y voyager, l'Angleterre pour y penser, l'Italie pour y séjourner, la France pour y vivre. Montesquieu avait-il lu ce vieux proverbe : *Italia par nacer, Francia para vivir, Espana para morir* ? »

Les Français vivent comme les arbres, sous le même ciel, au même soleil, enracinés dans le sol. Il est reconnu que les Français ne voyagent guère, — j'allais dire ne voyagent pas. — Le Parisien ne s'embarque volontiers que pour Saint-Cloud, ou ne prend sans souci la poste que pour Fontainebleau. Apprendre à vivre, c'est apprendre à mourir. Il faudrait plutôt dire : Voyager, c'est s'habituer à la mort. Qui le sait ? Peut-être, en effet, que la tombe n'est qu'un nouveau pays, — l'autre monde, comme on dit. — Ce début est consolant pour ceux qui aiment les voyages et qui craignent le dernier. — Le dernier voyage est le seul qu'on fasse régulièrement en France : on traverse la mort ; mais les Alpes ! mais les Pyrénées ! Je ne parle pas des Français en temps de guerre : ils vont partout. Je ne parle pas des Françaises qui vont à Bade : elles ne vont nulle part. — J'avoue que pour le Parisien Paris est un monde toujours inconnu. Je me suis mis en route un matin de bonne foi pour voyager dans la rue Saint-Denis ; j'y ai fait de grandes découvertes archéologiques, j'y ai trouvé les origines du théâtre national et de la peinture française. J'ai commencé à écrire mon voyage, mais il m'étdt fallu le souffle du Juif errant. J'ai reconnu d'ailleurs qu'il fallait écrire et ne pas voyager, — ou plutôt voyager et ne pas écrire.

Ainsi, le jour où je parlais pour Venise, j'ai rencontré un des trois à quatre historiens qui an-

noncent aujourd'hui la grandeur et la décadence de la république des doges ; cet historien digne de foi voyageait de la boutique de son libraire à la Bibliothèque royale. Je lui conseillai d'aller aussi étudier au musée du Louvre les toiles où le Canaletto a défiguré Venise avec tant de talent.

Pour moi, si j'écris aujourd'hui, ne m'en veuillez pas trop : je n'ai plus d'argent pour voyager. D'ailleurs, je n'écris pas, je raconte.

On dit communément que tout chemin conduit à Rome ; sur la foi de cet axiome, je me suis confié au chemin de fer du Nord, je suis allé saluer encore une fois Rubens à Anvers et Rembrandt à Amsterdam ; c'est d'ailleurs le chemin le plus court pour aller à Rome : le chemin le plus court n'est-ce pas le plus beau chemin ? Le plus beau chemin de l'Europe n'est-ce pas le Rhin ? Tous ceux qui voyagent (pour voyager et non pour arriver) avoueront comme moi que la belle route pour aller en Italie, c'est de remonter le Rhin et de traverser le mont Saint-Gothard. Les laes de Guillaume Tell vous conduisent jusqu'au pied de cette montagne des Géants ; les beaux laes d'Italie vous accueillent de l'autre côté à leurs fêtes éternelles.

Depuis mon départ de Paris jusqu'à mon arrivée à Venise, je n'ai pas rencontré un Français, je ne parle pas des artistes, qui sont de tous les pays. Cependant je me souviens qu'au sommet du Righi il y avait en même temps que moi un Parisien né à Paris, qui parlait de Paris, des femmes de Paris et de l'Opéra de Paris.

Ce Parisien forcené était un auditeur au conseil d'État qui tenait sans doute beaucoup à son titre, car il l'inscrivit en majestueux caractère sur le registre des voyageurs : — *Auditeur au conseil d'Etat* ! — C'était inutile, monsieur, car nul d'entre nous ne vous niait les oreilles. On comprend jusqu'à un certain point qu'on prenne ce titre-là pour aller au concert, mais pour aller voir les splendides paysages du Righi !

De Milan à Venise, j'ai voyagé avec un philosophe allemand qui savait toutes les langues, — même la sienne. — Nous parlâmes longtemps de l'art moderne en Allemagne. Comme nos compa-

gnons de voyage étaient Anglais et qu'en leur qualité d'Anglais ils avaient vu trois ou quatre fois Venise, je priai mon philosophe, à diverses reprises, de les interroger sur le pays où nous passions. Il s'interrompit dans ses digressions d'art et (selon son habitude, depuis que nous étions ensemble) transmit fidèlement ma question. Quand on lui eut répondu, il garda le renseignement pour lui et continua avec passion à discuter les doctrines d'Overbeck.

Voilà tout ce que j'appris de Milan à Venise.

Le paysage n'est pas accidenté, mais la nature y est pleine de force et de sève; elle enivre le regard par son exubérance, par son éclat et par sa couleur. Elle étale avec pompe tout son luxe de pampre qui court en arcades épanouies sur les champs de houblon, de maïs et de tabac.

DE VICENCE A PADOVE.

Près de Padone, au sein de ce riche pays
Où le pampre s'étend sur le blé de maïs
(Que n'ai-je vos pinceaux, Titien ou Veronèse,
Pour ce divin tableau digne de la Genèse!),
Une femme était là, caressant de la main
Un bambino couché sur l'herbe du chemin :
Plus souples et plus longs que les rameaux du saule,
Ses cheveux abondants tombaient sur son épaule ;
Elle était presque nue, à peine un peu de lin
Lui glissait au genou ; plus d'un regard malin
Courait comme le feu de sa jambe hardie
A sa gorge orgueilleuse en plein marbre arrondie.

Elle se laissait voir naïve en sa beauté
Sans songer à voiler sa chaste nudité ;
Dieu l'avait faite ainsi, comme il avait fait Ève,
Un matin qu'il voulait réaliser un rêve :
Pourquoi cacher au jour ce chef-d'œuvre charmant
Créé pour être vu, divin enchantement !

A la fin, devinant qu'on la trouvait trop belle,
Elle voulut voiler cette gorge rebelle ;
Elle étendit la main, mais le voile flottait.
Son front avait rougi ; de femme qu'elle était
Elle redevenit mère : — avec un doux sourire,
Un sourire plus doux que je ne saurais dire,
A son petit enfant elle donna son sein,
O sublime action ! Les anges par essaim,
Chantant Dieu, sont venus pour voiler de leurs ailes
L'altière volupté de ces saintes mamelles.

II.

Sannazar a chanté Venise par les hyperboles les plus audacieuses. Il met en scène Neptune et Jupiter. « Voyez, dit le dieu de la mer au dieu de la foudre, voyez Rome et voyez Venise ! Vantez tant qu'il vous plaira votre Capitole et votre Tibre, œuvre des pygmées et fleuve des pygmées. Regardez l'une et l'autre ville ; vous direz que Rome

a été bâtie par les hommes et que Venise n'a pu l'être que par les dieux :

Si pelago Tybrim præfers, urbem aspice utramque :
Ilam homines dices, hanc posuisse deos.

Byron s'écriait : « Je te salue, ô Cybèle des mers qui m'apparait dans le lointain couronnée d'un diadème de tours et commandant avec majesté aux flots et aux divinités de l'Océan ! »

N'oublions pas le sonnet d'Alfieri :

Ecco, sorgor dall' acque io veggio altera
La canuta del mar saggia reina...

Campanella a écrit un beau sonnet sur Venise : « Nouvelle arche de Noé, qui, soulevée sur les flots, préserva de sa perte la race juste, quand Attila, le fléau de Dieu, s'abattait sur l'Italie.

« Tu n'as jamais été profanée par la servitude ; tu produis des héros qui pensent et qui savent. Aussi on te nomme à juste titre Vierge immaculée et mère féconde.

« Tu nages dans la mer, tu rugis sur la terre, et tu voles dans le ciel !

« O reine, tour à tour poisson et lion ailé, — le lion de Saint-Marc — portant l'Évangile ! »

Les poètes ont chanté Venise, les romanciers y ont conduit leurs héroïnes, les voyageurs en ont décrit les mœurs, les peintres ont reproduit ses palais et ses églises ; mais ni les romanciers, ni les poètes, ni les voyageurs, ni les peintres n'ont réussi à représenter à l'imagination ni aux yeux cette merveille orientale. Devant Venise il faut fermer le quatrième livre de Child Harold, il faut voler les plus jolies pages de Canaletto, ce paysagiste d'un pays sans terre. Il n'y a qu'un tableau qui puisse donner une idée de Venise, c'est Venise.

Quand on arrive à Venise, on est tenté de s'écrier comme le prophète devant Tyr : « Comment avez-vous péri, vous qui habitez dans la mer ! O ville superbe ! les Iles seront épouvantées en voyant aujourd'hui les vagues seules sortir des portiques de vos palais. »

Quand on entre à Venise, le cœur est saisi d'une douce tristesse. Le lion de Saint-Marc est dans la cage de fer des barbares du Nord (1). L'Adriatique, la mer des poètes, qui venait, aux beaux siècles, battre avec amour les palais de marbre pour bercer la volupté de Violante, l'Adriatique elle-même est morte et sombre depuis qu'elle ne réfléchit plus que des palais déserts et lamentables. Peuple de la République, où es-tu ? Car ce n'est pas toi que je rencontre lâchement endormi sur

(1) Ces pages étaient écrites avant la Révolution qui — espérons encore — rendra à Venise sa république sinon sa splendeur.

ces seuils délaissés. Peuple de la République, qu'as-tu fait de ta mère? Tu l'as livrée, la belle et savoureuse fille de l'Adriatique, à la passion brutale des rois étrangers. Ils ont envahi sa couche, ils l'ont enchaînée avec leurs mains sacrilèges, ils l'ont battue comme une fille de joie. Et toi, peuple de la République, tu ne l'as pas réveillé pour mourir, en l'écriant comme le poète :

Qui vivra sera libre, et qui meurt l'est déjà!

Venise est sortie de la mer, comme Vénus; — comme Vénus, Venise fut belle et passionnée, toute aux folies du cœur, toute aux ivresses des lèvres et des yeux.

Venise « la reine de la mer! » c'est une ville d'un autre monde; dès qu'on a mis le pied dans ses silencieuses gondoles vêtues de noir comme des catafalques, on oublie tout d'un coup le pays d'où l'on vient, on est tout à Venise par le cœur qui bat comme par la tête qui pense. C'est là surtout qu'on voyage dans la mort: c'est le silence de la tombe, c'est l'odeur de la tombe, c'est la tombe elle-même. Mais qui ne voudrait habiter un pareil monument, poème grandiose où l'architecture et la sculpture ont chanté tour à tour les plus belles strophes de la poésie orientale?

Venise est sortie de la mer belle et victorieuse, elle a dompté cette fière et ombrageuse cavale qui ne se soumet qu'à l'épéron d'or du maître invisible. Mais peu à peu la mer reprend son empire, elle bat en brèche la ville abandonnée, elle dévore chaque nuit un grain de pierre au palais ducale, elle entre dans le palais des Foscari et des Barbarigo, elle submerge tous les rêves de marbre de Palladio. Celle qui est sortie de la mer sera engloutie par la mer. Si Venise avait encore ses enfants, les enfants de la République, elle pourrait lutter et battre avec l'aviron des doges les vagues triomphantes; mais Venise n'a plus d'enfants suspendus à ses mamelles flétries; à quoi hon des enfants d'ailleurs? Pour qu'ils deviennent les esclaves de l'empereur d'Autriche. On tente en vain de sauver Venise d'une mort prochaine: il n'y a plus de ville là où l'on n'entend plus battre le cœur du peuple. Venise n'est plus qu'un glorieux sépulcre comme Jérusalem.

Aller à Venise, pour les artistes, c'est aller en pèlerinage. Je ne saurais dire avec quelle pieuse ferveur je saluai dans le lointain transparent tout à la fois bleu, rose et doré, les dômes et les clochers. Tout chrétien que je suis, j'avoue que ce n'était pas l'idée de Dieu qui rayonnait sur ses églises, c'était le souvenir de Titien et de Véronèse, les maîtres éclatants qui vivent dans le soleil, même au delà du tombeau.

Il y a peu de temps encore on arrivait à Venise en gondole et en barque; aujourd'hui que le chemin de fer envahit tout, on débarque par un chemin de fer. Du reste, j'aime beaucoup cette façon de traverser la mer dans l'équinoxe, cette mer, comme dit Cyrano de Bergerac, où, plus on est couché, moins, et moins on est à son aise: « le vaisseau est une maison de verre où la tempête vient chanter des versets de l'office des morts. » Le chemin de fer ne tardera pas à supprimer les Alpes. Dans l'état où est tombée Venise, ce chemin de fer semble bien moins destiné à y conduire qu'à sauver les débris de la ville à son dernier jour.

A mon arrivée, Venise avait son ciel italien, ce qui n'arrive pas tous les jours; l'empereur d'Autriche ne s'est pas contenté d'y envoyer sa politique et ses soldats, il a envoyé les giboulées et les orages de son pays.

Un omnibus attelé de deux rameurs nous prit au débarcadère et nous conduisit à l'hôtel. — Au *Leon-Bianco*. — La reine de Hollande a retenu tout l'hôtel. — A l'hôtel Royal. — La famille Galitzin occupe toutes les chambres.

On nous conseilla d'aller à la *Lune* du moins jusqu'au lendemain. Pourquoi pas à la *Lune*, j'aime la lune, au clair de la lune? Cet hôtel est situé sur le grand canal, devant le jardin du Palais-Royal, presque sous les arcades de la place Saint-Marc: on ne saurait désirer un meilleur logement.

Mais il paraît que dans tous les pays il faut aimer la lune aux heures de rêverie et non aux heures des repas. L'hôtelier nous donna de belles chambres dallées de mosaïque et couvertes d'arabesques, mais il nous avertit qu'on ne dînait pas à la *Lune*. — On ne dine pas? — C'est bien pis, répliqua-t-il, on dine mal.

C'était la première fois que je rencontrais un hôtelier de cette espèce. Nous étions vivement touchés de son avertissement; nous sortîmes pour aller chercher ailleurs « la fortune du pot, » mais la fortune du pot ne se rencontre pas à Venise. On y vit un peu de vent et de soleil, avec une orange, un raisin sec, du gâteau de riz, du café. Il n'y a point de restaurateurs; je ne parle pas de quelques sombres cabarets où il m'a paru impossible de voir ce qu'on mange en plein midi. Les gens du peuple n'ont point de ménagères; ils déjeunent et dînent dans la rue avec un crabe bouilli. Point d'intérieur, point de feu, à peine un grabat entre deux cloisons. Les gondoliers vivent dans leurs gondoles, où ils ne chantent pas les vers de Torquato.

Cependant mon philosophe allemand voulait dîner, moi je ne vivais plus que par les yeux; je n'étais pas venu à Venise pour dîner.

III.

SAINT-MARC.

J'étais planté comme un point d'admiration devant la basilique de Saint-Marc, cette merveille grecque, romaine et gothique, ce songe des *Mille et une Nuits*, ce poème plein de vie et de couleur qui chante plutôt la gloire de l'art que la gloire de Dieu. Dieu, dans sa simplicité de bon père de famille, n'aime pas toutes ces éblouissantes richesses. La basilique Saint-Marc est une mosquée autant qu'une église. Jamais on n'a confondu si harmonieusement les styles divers du génie architectural, la suprême élégance des Grecs et le luxe éclatant des Byzantins.

Déjà tout émerveillés du portail et des dômes qu'illuminait un gai soleil de septembre, des fameux chevaux de Corinthe, du groupe de porphyre, du lion mutilé, nous entrâmes avec un soudain éblouissement : ces mosaïques à fonds d'or, courant sur toutes les voutes et traduisant l'histoire sainte depuis Adam jusqu'aux évangélistes ; ces pavés de jaspe et de porphyre ; ces colonnes innombrables de marbre, de bronze, d'albâtre, de vert antique et de serpentine ; ce bénitier, chef-d'œuvre du xv^e siècle qui s'élève sur un autel antique, chef-d'œuvre sans date ; le fameux candélabre, la *Pala d'oro*, les tombeaux, tout ce luxe d'or et de marbre, d'art et de poésie, où le soleil, à son couchant, jetait quelques vifs rayons, confondait ma curiosité.

Je m'étais arrêté non loin de l'autel devant une porte de bronze où trois figures en relief n'avaient frappé.

— Ce ne sont pas là des gens d'église, dis-je à mon compagnon.

J'avais reconnu Titien. Il avait reconnu Arétin. Nous découvrîmes bientôt que la troisième tête était celle de Sanzovino, qui a passé trente années à sculpter et à ciseler cette porte.

Arétin est là dans toute son audace. C'est une tête vivante qui porte avec insolence le cachet d'un odieux caractère tempéré par l'esprit. Arétin était marchand de louange ou de calomnie : Titien lui-même le peignait pour être proclamé un grand artiste ou pour tempérer ses diffamations.

Mais le Tintoret n'eut pas les mêmes ménagements ; un jour il alla chez le poète, et lui prit mesure avec un pistolet : — « Pierre Arétin, vous avez trois de mes pistolets de haut, » lui dit-il. Le peintre était bien nommé Robuste.

La parole d'Arétin, c'était l'épée de Damoclès suspendue sur tout le monde. Aussi ce fut un beau jour pour ses ennemis ou même ses amis que le jour où l'on put inscrire sur lui, sans crainte de le réveiller :

Qui giace l'Arétin poeta tosa
Che d'ognun disse malo che di Dio,
Sensandosi col-3ir'io n'ol conosco.

C'était un puissant et infâme journaliste, qu'on peut regarder comme le créateur du *chantage*. N'a-t-il pas fait chanter François 1^{er} et Charles-Quint, sans compter les mille petits souverains de l'Italie ? Les uns lui envoyaient une chaîne d'or, les autres un cheval ; — les plus pauvres des coups de bâton, tout simplement ; — ce qui ne l'empêcha pas de faire graver des médailles où il prit insolument le titre de *divin*.

Il faut avouer que son portrait est une des bizarreries de Saint-Marc. Michel-Ange ne disait pas, il est vrai, de cette porte de Sanzovino comme il disait de celle du baptistère de Florence : *La porte du Paradis*.

On resterait plus longtemps à Saint-Marc, si le palais ducale n'était à côté. Si le palais ducale est le Capitole du pouvoir aristocratique, le pont des Soupirs en est la roche Tarpéenne. Sombre histoire ! Dès la première page, Marino Faliero, qui la commence, eut la tête coupée, et Calendrio l'architecte, ce précurseur de Michel-Ange, finit ses jours sur l'échafaud.

L'aspect du palais ducale est tout à la fois sévère et riant comme un château gothique bâti par un amoureux au retour des croisades, c'est le génie du Nord et de l'Orient confondus dans une même pensée. Les chapiteaux des colonnes du premier ordre de la façade, avec leurs feuillages, leurs figures et leurs symboles qui ont un accent hardi et primitif ; la loggia de Vittoria, la della Carta, les statues grecques de la façade de l'Horloge, l'Adam et l'Eve de Rizzo, la petite façade de Bergamasco, le Mars et le Neptune de Sanzovino, l'escalier d'Or, sont une splendide entrée en matière. On entre avec religion dans ce palais qui n'est plus habité que par les chefs-d'œuvre.

Dans le palais, il y a une bibliothèque ; mais les vrais historiens de Venise, ce sont les peintres. Toute l'histoire de la république est écrite sur les plafonds du palais, dans des cadres splendides tous de marbre et d'or.

— Si nous allions dîner ? me dit tout à coup mon philosophe.

Je le suivis en silence.

IV.

UN TABLEAU VIVANT DE PAUL VÉRONÈSE.

Je n'avais pas encore vu de Vénitienne. Tout d'un coup je vis apparaître, comme par magie, un tableau de Paul Véronèse dans tout son éclat et dans toute sa désinvolture.

C'étaient quatre jeunes filles blondes ou brunes

à reflets dorés, des filles du peuple vives et paresseuses, cherchant le soleil et le gondolier. Chaque fille du peuple, à Venise, a deux amants pareillement aimés; le soleil et le gondolier. Le règne de l'un commence — quand l'autre achève le sien.

En voyant passer dans leur nonchalance de reines ces belles filles nées pour être belles et non pour le travail, j'admiraï tour à tour Dieu dans son œuvre et Paul Véronèse par le souvenir. Elles allaient à peine vêtues de l'air du temps. Elles n'ont ni bonnet, ni chapeau, ni aucune de ces horribles inventions des femmes du Nord qui ont peur de s'enrhumer. Leurs cheveux abondants sont à peine retenus sur la nuque par un peigne d'écaïlle. Il y a toujours quelque touffe indocile qui s'échappe *bruyamment* comme une gerbe d'or. Leur robe est à peine agrafée; leur corsage orgueilleux rappelle celui de la maîtresse de Titien au Musée du Louvre; il n'est pas beaucoup plus voilé. Elles se drapent en chlamyde avec une majesté orientale dans un châle de cent sous. Quelquefois elles se drapent sur la tête comme les Espagnoles. Elles traînent avec beaucoup de grâce des mules de bois ou de maroquin d'une jolie coupe, à haut talon. Elles sont d'assez belle taille cependant pour ne pas rappeler les vers de Juvénal :

Breviorque videtur

Virgine Pygmea nullis adjuta cothurnis;

c'est-à-dire, quand elle n'a pas ses patins, elle paraît plus petite qu'une Pygmée. Elles sont toutes coloristes; elles cherchent les couleurs amies ou les oppositions harmonieuses. Il semble qu'elles aient été à l'atelier des peintres vénitiens du siècle d'or. C'est bien le même effet violent, le même amour des teintes ardentes, le même style étoffé, n'atteignant ni au simple ni au sublime, mais éclatant en magnificences théâtrales; le style de Véronèse à Venise, de Rubens à Anvers, de Giordano à Naples et de Lemoine à Paris. Cicéron n'eût pas aimé les femmes de Venise, mais Pline les eût adorées.

Titien, le roi suprême des coloristes même en face de Rubens, même en face de Giorgione et de Véronèse, ne reconnaissait que trois couleurs, le blanc, le rouge et le noir; il y trouvait ses ciels, ses Violante, ses doges, ses arbres et ses rayons. Les femmes du peuple à Venise n'aiment que ces trois couleurs; le soleil achève le tableau.

V.

LA MAÎTRESSE DE TITIEN

Dès mon arrivée à Venise, j'ai pensé que l'idéal était une invention du Nord: le Midi n'est jamais

vaincu par l'art. A Venise, ni Bellini, ni Giorgione, ni Titien, ni Véronèse, n'ont surpassé dans leurs madones ou leurs courtisanes la beauté des filles de l'Adriatique.

Les maîtres vénitiens, comme les maîtres flamands, ont reproduit avec tant de vivante vérité l'œuvre de Dieu qu'à chaque pas à Anvers ou à Venise on croit rencontrer un tableau ou un portrait. On s'arrête tout ébahi en s'écriant: Quelle couleur et qu'elle lumière! On croit d'abord saluer le peintre, Titien ou Véronèse, Rubens ou Van-Dyck: c'est Dieu qu'on salue.

Je n'avais pas encore vu de tableaux; je rencontrai sur la Guidecca, en revenant de San-Giorgio-Maggiore, dans une gondole assez rafalée, une belle fille de vingt ans d'un éclat inouï, d'une jeunesse exubérante. La santé a aussi sa poésie. Je reconnus du premier regard la Flora du Titien, la fille de Palme le Vieux. Elle avait un bouquet à la main, bien moins éclatant, bien moins épanoui qu'elle-même. Elle se penchait nonchalamment sur la Guidecca pour voir sa beauté, tout en secouant sur ses lèvres les fleurs déjà détries de son bouquet. Le gondolier qui la conduisait à la place San-Marco la regardait avec passion; il chantait à demi-voix les notes bizarres des bacchantes du Lido. C'était un beau gondolier vêtu de haillons, mais dans le style vénitien. On ne saurait avoir une idée de sa grâce à ramer sans l'avoir vu à l'œuvre. La belle l'écoutait avec le charme d'un vague souvenir d'amour. Dieu sait la folle passion que ces notes perdues lui rappelaient. J'étais tout à Titien et à sa maîtresse. Leur histoire n'est connue de personne, pas même de leurs historiens.

POÈME.

Elle était fille de Palma, la belle Violante.

Quand le quinzième printemps eut fleuri sur ses joues, le peintre s'agenouilla devant sa fille comme devant une image de la sainte Vierge Marie, reine des anges.

« Violante, Violante, lis épanoui dans mon amour sur les flots bleus de la belle Venise, ta gloire en ce monde sera incomparable: la Vierge que je vais peindre pour l'église de la Rédemption, sera ton image fidèle, ô Violante!

« Car tu es l'image des saintes filles qui sont là haut dans le ciel où est Dieu.

« Car l'or de tes cheveux est tombé du ciel comme un rayon d'amour; car la flamme qui luit dans tes yeux, c'est la flamme divine que les anges allument sur leurs trépieds d'argent. »

Et, disant ces mots, le peintre prit sa palette, et peignit pour la gloire de l'Art et pour la gloire de Dieu.

La Vierge qui s'anima sur le panneau de bois de cèdre fut un chef-d'œuvre tout rayonnant d'amour et de vérité.

Quand le tableau fut achevé, la belle Violante s'envola comme un oiseau pour aller chanter sa chanson. Elle était née pour aimer comme toutes les filles de la terre. Dieu lui-même, qui aime la jeunesse en ses égarements, jette des roses odorantes sur le chemin de Madeleine pécheresse.

Comme elle allait chantant sa chanson, elle rencontra Titien et son ami Giorgione.

— Mon ami Titien, quel chef-d'œuvre tomberait de nos palettes, si une pareille fille daignait monter à notre atelier ! Quelle Diane chasseresse fière et élégante ! Quelle Vénus tout éblouissante de vie et de lumière !

— Si elle venait dans mon atelier, dit Titien tout ému, je tomberais agenouillé devant elle et je briserais mon pinceau.

Violante alla dans l'atelier de Titien : il ne brisa point son pinceau. Après avoir respiré avec elle tous les parfums enivrants d'une aube amoureuse, il la peignit des fleurs à la main, plus belle que la plus belle.

Giorgione vint pour voir ce portrait ; mais Titien cacha la femme et le portrait.

Longtemps il vécut dans le mystère savoureux de cette passion si éblouissante et si fraîche : c'était le rayon dans la rosée.

Un jour, plaignez la fille de Palme le Vieux ! Titien exposa le portrait de sa maîtresse. Tout le monde allait l'aimer, mais l'aimait-il encore ?

L'art est un paradis terrestre où l'amour vient s'épanouir, tantôt comme un beau lis digne du rivage sacré, tantôt comme une belle rose pleine d'altière volupté.

Après avoir souri aux Vénitiens par les yeux et les lèvres de sa maîtresse, Titien, enivré par le bruit... (Plaignez Palme le Vieux, qui ne voyait plus sa fille que dans les Vierges de la Rédemption), Titien métamorphosa Violante en Vénus sortant de la mer vêtue de vagues transparentes.

L'Art avait étouffé l'Amour ; Violante était si belle, qu'elle se consola dans sa beauté ; son règne était de ce monde, elle régna.

Un soir, à l'heure du salut, elle entra à l'église de la Rédemption. La voyant entrer, on disait autour d'elle : Voilà Violante qui se trompe de porte.

En respirant les fumées de l'encensoir, elle tomba agenouillée devant un autel où son père venait prier souvent. L'orgue éclatait dans ses louanges à Dieu ; les jeunes Vénitiennes chantaient avec leurs voix d'argent l'hymne à la reine des anges.

Violante leva les yeux, ces beaux yeux qu'avaient allumés toutes les passions profanes.

Son regard tomba sur une figure de Vierge, la plus pure, la plus noble, la plus adorable qui fût dans l'église de la Rédemption.

— Sainte Marie, mère de Dieu, murmura-t-elle doucement, priez pour moi.

Elle était frappée de la beauté toute divine de cette Vierge, qui semblait créée d'un sourire de Dieu

— Hélas ! on me dit que je suis belle, c'est encore un mensonge de l'amour ; la beauté, la voilà dans tout son éclat avec une pensée du ciel.

Un souvenir était venu agiter son cœur, un vague souvenir, un éclair dans la nue.

— Quand j'étais jeune, dit-elle en contemplant la Vierge, quand j'avais seize ans...

Elle tomba évanouie sur le marbre : elle avait reconnu cette Vierge si belle qui se détachait sur un ciel d'or et d'azur : c'était la Vierge de Palme le Vieux.

Violante s'était reconnue. — O mon Dieu, s'écria-t-elle en dévorant ses larmes, pourquoi avez-vous permis cette métamorphose ?

Elle qui la veille encore se trouvait si belle dans son miroir de Murano, elle cacha sa figure comme si elle se voyait dans toute l'horreur de ses égarements.

Elle se leva et sortit de l'église, respirant avec une sombre volupté l'amère odeur de la tombe.

Où alla-t-elle ? Le soleil, l'amoureux soleil de Venise vint sécher la dernière perle tombée de ses yeux. Où alla-t-elle ? On était dans la saison où le pampre commence à dévoiler ses altières richesses.

Elle rencontra Paul Véronèse, qui la couronna des premières grappes dorées de la Brenta. O ma Vierge ! disait Palme le Vieux ; — ô mon Idéal ; disait Giorgione ; — ô ma Maîtresse ! disait Titien ! — ô ma Bacchante ! dit Paul Véronèse.

VIOLANTE, MAÎTRESSE DE TITIEN.

Dédié à Giorgione.

Poème que Titien jusqu'à sa mort chanta,
O fille de Palma ! Violante adorée,
Folle œuvre du Très-Haut par le soleil doré
Comme un pampre lascif qu'arrose la Brenta !

Fleur de la volupté, superbe Violante,
Ton nom vient agiter la lèvre avant le cœur,
Tu soulèves l'amour sur ta gorge brûlante
Où les pâles désirs s'abattent tous en chœur.

O fille de l'Antique et de la Renaissance,
Espoir des dieux nouveaux, souvenir des anciens,
Païenne par l'éclat et la magnificence,
Histoire en style d'or des amours vénitiens,

Sur le marbre un peu blond de ton épauletière,
Que j'aime tes cheveux à longs flois répandus!
Dans ces spirales d'or que baigne la lumière,
Que de fois, en un jour, mes yeux se sont perdus!

Palma faisait de toi sa plus pure madone,
La vierge de quinze ans t'adore en ses portraits,
Titien faisait de toi Madeleine qui donne
Qui donne à ses amants, ses visibles attraits.

O femme tour à tour ebaste comme Suzanne
Et faible comme Hélène, — Idéal, Vérité, —
Viens me dire pourquoi, divine courtisane,
Pourquoi Dieu t'a donné cette ardente beauté?

C'est qu'il faut que le cœur à l'esprit s'harmonise;
Titien cherchait encor les sentiers inconnus:
Pour qu'il eût du génie, ô fille de Venise,
Tu sortis de la mer comme une autre Vénus!

Dans tes yeux noirs et doux sa gloire se reflète,
Car cet or qu'on croirait au soleil dérobé,
Ces prismes, ces rayons, ces fleurs de sa palette,
Par un enchantement, de tes mains ont tombé.

Où, grâce à toi, Titien réalisa son rêve:
Sans l'amour à quoi bon les splendeurs de l'autel?
C'est par la passion qu'il devint immortel:
Dieu commence l'artiste et la femme l'achève.

VI.

TITIEN ET GIORGIONE.

Après avoir vu le portrait vivant de Violante, je vis son portrait peint; mais est-elle moins vivante dans l'œuvre du Titien, sans sa couleur de feu? Cette belle fille se retrouve dans presque toutes les galeries italiennes. Est-elle toujours peinte par Titien? On y reconnaît la touche du maître, mais le plus souvent il n'y donnait que le dernier coup de pinceau, — le plus difficile, celui qui révèle le génie. Voici la raison de toutes ces Violante attribuées à Titien. « Son atelier était un sanctuaire impénétrable. Lorsque ce grand maître sortait de sa maison, il laissait ouverte la porte de son atelier afin que ses élèves pussent copier furtivement les tableaux qu'il y laissait. Au bout de quelque temps il trouvait plusieurs de ces copies à vendre, il les achetait et les retouchait; de sorte que ces copies devenaient bientôt les originaux. Il lui arrivait même de les signer. » Après cette affirmation d'un historien digne de foi, on peut dire avec Théophile Gautier: « Hormis les sept ou huit musées royaux ou princiers où la généalogie des tableaux se conserve depuis qu'ils sont sortis de la main du peintre, toutes les toiles que l'on attribue aux grands peintres italiens ne sont que d'anciennes copies. » Cependant tous ces grands peintres italiens ont été si fertiles, surtout les Vénitiens! Les deux Bellini peignaient encore à

quatre-vingt-dix ans; Montegna, Palma et Tintoretto étaient vaillamment à l'œuvre à quatre-vingts ans. Pour Titien, tout le monde sait qu'il mourut de la peste à quatre-vingt-dix-neuf ans.

Quelle vie éclatante, toute pleine de génie et de gloire! A son dernier jour il avait conservé toute la verdeur de ses vingt ans. J'ai vu à l'Académie des Beaux-Arts son premier et son dernier tableau, qui sont placés dans la même salle: comme deux curieuses pages d'histoire: le croira-t-on? le tableau le plus hardi, le plus vivant, le plus lumineux, c'est le dernier. Je dirai même que, pour moi, c'est le plus beau tableau de ce peintre séculaire. C'est l'histoire du génie de Rembrandt, qui commença avec la sagesse et la patience, qui finit par les libertés et les hardiesses les plus sauvages. Homère écrivait l'*Odyssee* dans l'hiver de sa vie.

Puisque j'ai parlé de Rembrandt, je dirai tout de suite que j'ai vu à Venise une de ses Madeleines hollandaises.

A force de vérité, Rembrandt devient sublime comme d'autres à force d'élévation et d'idéal. Il y a à Venise une Madeleine de ce maître qui est un chef-d'œuvre d'expression et qui contraste singulièrement avec toutes les Madeleines des maîtres italiens. C'est une belle et simple Hollandaise; mais pour ce sublime poème n'y a-t-il pas des modèles dans tous les pays? Si elle n'est pas belle par la grandeur des lignes, elle est belle par la douleur et le repentir (douleur et repentir de la première fille venue; mais pourquoi faire toujours de Madeleine une femme trop illuminée des splendeurs du Christ, un poète par le cœur, une Sapho chrétienne chantant ses péchés plutôt qu'elle ne les pleure?). Cette Madeleine de Rembrandt, on voit bien qu'avant de lever les yeux au ciel elle a aimé les hommes de la terre; on voit bien qu'elle a pleuré de joie avant de répandre ces belles larmes que le génie a cristallisées. Elle n'est pas nue comme ses sœurs; on la voit à mi-corps et de face, habillée en Hollandaise; elle montre une main admirable comme les faisait Rembrandt en ses jours de bonne volonté. Elle vit encore de la vie humaine par le cœur, qui est l'orage de la créature, toutes les passions qui l'ont agitée sur la mer des dangers sont à peine assoupies dans son sein.

Les inquiétudes de la pensée n'ont pas tourmenté la figure de Titien; il n'a rien compris aux épouvantelements bibliques ni au paradis idéal de l'art. Il s'est contenté d'être vrai et rayonnant. Vivant à Venise dans toutes les joies furieuses de la volupté, il eut pour muse une bacchante et noya sa poésie dans la chevelure de sa maîtresse tombant comme une pluie d'or sur la neige de ses épaules. Il a peut-être manqué à Titien quelque

atteinte du mauvais ange, un amour trompé, une lutte sourde avec la misère, une grande peine de cœur : il a vécu heureux durant quatre-vingt-dix-neuf ans, admiré de tous, même des rois, même des empereurs. François I^{er} ramassait son pinceau et Charles V lui donnait les plus éclatantes lettres de noblesse. « Après avoir ouï le conseil de nos bien-aimés princes, comtes, barons et autres dignitaires du saint-empire, dans la plénitude de notre pouvoir césaréen, nous le créons comte du Sacré Palais de Latran, de notre cour et de notre impérial consistoire, l'en octroyons le titre par ces présentes, l'élevons à cette haute dignité et l'inscrivons au nombre des autres comtes palatins. Toi et tes enfants et leurs héritiers à perpétuité, nous vous déclarons aussi nobles qu'on peut l'être dans la plus haute condition humaine, comme si vous étiez nés de nobles race, procréés par quatre aïeux paternels et maternels. Nous l'octroyons le glaive, l'éperon, la robe et la ceinture d'or. »

Mais la dernière heure de cette longue vie radieuse et sans orages fut le drame le plus sombre qui ait passé sur un homme.

Titien avait deux fils et une fille : Pomponio, Horace et Lavinie. Pomponio fut prêtre, Horace fut peintre, Lavinie fut belle. La peste vint foudroyer sur Venise, Horace fut des premiers atteints. Titien voulut veiller son fils, son cher Horace, celui qu'il croyait destiné à recueillir son héritage ; il tomba atteint sur le même lit. Il eut la douleur de voir mourir Horace ; il allait expirer lui-même, quand Pomponio, qui était le plus mauvais prêtre de ce xv^e siècle si fécond en mauvais prêtres, accourant en poste de Milan, se précipita dans le palais Barbarigo, que son père habitait depuis longtemps. Il ne s'inquiéta point de fermer les yeux de son père, il pillait les meubles de prix et les tableaux précieux pour les vendre à l'encan.

Titien, le glorieux artiste, mourut seul sans un ami, sans un serviteur pour lui dire adieu. Pomponio était moins qu'un serviteur. Il s'enfuit en toute hâte de Venise, laissant son père sans sépulture. Celui que François I^{er} et Charles V regardaient comme leur égal n'a pas eu un tombeau. On lui élève à cette heure un monument en face de celui de Canova, mais on n'a pas recueilli ses os. C'est à peine si Venise commence à reconnaître que ses peintres sont dignes de respect comme ses doges.

On taille du marbre pour Titien, mais on laisse Paul Véronèse sous une humble pierre, dans l'ombre d'une église abandonnée qui tombe en ruines, Saint-Sébastien, un sépulchre sans majesté.

Si pourtant Giorgione n'était pas mort en pleine jeunesse, comme un épi déjà doré dont le grain est encore vert, Titien serait-il le roi des coloristes

accepté par la postérité ? Titien n'était que l'homme de talent quand Giorgione vivait ; quand Giorgione ne fut plus là, il osa être un homme de génie. En étudiant avec sollicitude l'œuvre des Vénitiens, on reconnaît bientôt que Titien a tout simplement recueilli l'héritage de trois maîtres, Zucati, Bellini et Giorgione. Et encore a-t-il atteint à toute la suavité de Bellini, à toute la poésie romanesque de Giorgione, cet autre Arioste armé d'un pinceau ? La Madeleine de Titien égale-t-elle la Madone de Bellini ? La célèbre *Assomption* vaut-elle le *Moïse enfant* de Giorgione ? Sa passion pour la palette ne domina point Giorgione au point de lui restreindre l'horizon, comme il arriva pour Titien. Sa symphonie est moins bruyante, mais plus élevée. Dans le *Moïse enfant*, dans la plupart de ses tableaux, il n'a mis en opposition qu'un petit nombre de couleurs, toujours admirablement rompues par les ombres ; aussi son harmonie est-elle sévère dans son éclat.

Il reste à Venise peu d'œuvres de Giorgione. On sait qu'il peignait la fresque sur la façade des palais, selon l'usage du xv^e siècle. A peine en voit-on aujourd'hui quelques vestiges pieusement conservés. On reconnaît Giorgione du premier regard à sa fermeté de touche, à la fraîcheur de ses carnations, au jet et à l'agencement de ses draperies ; on le reconnaît surtout à son accent noble et fier. C'est un grand seigneur en peinture qui porte une vaillante épée et des éperons d'or.

VII.

TABLEAU DES PEINTRES VÉNITIENS.

Si j'avais à peindre ce radieux tableau, je choiserais un triptyque, comme ceux des peintres primitifs. Sur le panneau central j'inscrirais en lettres de feu : *Siècle d'or* ; le premier volet, je le consacrerai au siècle d'argent, et le dernier, au siècle d'alliage.

Dans le premier volet, au-dessous des maîtres mosaïstes qui sont l'enfance de l'art, je grouperais autour de Giovanni Bellini, le peintre ineffable, Schiavoni, qui dérobaient les anges à Dieu et les emparadisait dans son œuvre ; Gentile Bellini, le passionné du vieux style ; Andréa Montagna, ce Vénitien amoureux de l'antique, enthousiaste inspiré du ciel, qui le premier ouvrit les yeux aux peintres vénitiens sur les pompeux paysages de la Brenta ; le Squarcione, surnommé le premier des peintres par ses élèves ; Vittore Carpaccio, « qui avait la vérité au fond du cœur, » dont les figures, par leur mouvement et leur expression, semblent avoir une âme ; Girolamo de Santa-Croce, le grand peintre des bacchanales, aube déjà lumineuse de Giorgione ; Giambattista Cima, ou plutôt le Conegliano qui a tant de charme et de vérité

dans ses mouvements, dans ses airs de tête, dans son coloris; Montagnana, l'excellent styliste aux teintes *padouanes*; le correct et savant Francesco da Ponti; Bartolomeo, qui composait ses tableaux avec des feuilles d'or autant qu'avec des couleurs; Andrea de Murano, qui cache sa sécheresse par certains aspects de l'antique; les Vivarini, les éclatants coloristes, les peintres pieux et savants; Carlo Crivelli, le Pérugin exagéré de Venise; le svelte et élégant Marco Basaiti; enfin, quelques figures moins dignes de l'histoire et que l'oubli a voilées dans les demi-teintes.

Sur le panneau central, nous voyons apparaître quatre groupes tout rayonnants. C'est d'abord Giorgione à la touche hardie et dorée, autre Andrea del Sarto; Pietro Luzino, son élève et son rival, qui de la peinture *cavalière* était tombé dans l'art des grotesques, qui enleva la maîtresse de son maître et le fit mourir de chagrin; Sébastien del Piombo, le peintre aux couleurs transparentes, qui, à la mort de Raphaël, fut salué, en face de Jules Romain, le premier peintre de l'Italie; Giovanni d'Idine, qui eut un instant la palette de Giorgione et le pinceau de Raphaël; Francesco le More, qui avait la main pour exécuter quand Jules Romain ou un autre voulait bien penser pour lui; Lorenzo Lotto, qui tempérerait son pinceau véhément par le jeu des demi-teintes, qui mourait les mains jointes devant une image de la Vierge de sa création, digne des figures de Leonardo de Vinci; Palma le Vieux, le père de Violante, le maître de Bonifazio, Palma, qui avait l'art de cacher son pinceau dans ses adorables têtes de Vierges inspirées par la beauté de sa fille, avant qu'elle eût rencontré Tiziano; le rude et doux Rocco Marconi; Brusasorci, le poète épique qui avait pris une palette au lieu d'une plume; Pâris Bordone, plein de grâces et de sourires; le Pordenone, le robuste et le passionné, qui rivalisa avec Tiziano, le pinceau à la main et l'épée au côté.

C'est ensuite le groupe de Titien, le grand maître, Nicolo di Stefano, Francesco, Orazio, Fabrizio, Cesare, Tomasso et Marco Vicelli; Tizianello et Girolamo di Tiziano, tous de la famille du roi des coloristes, font cercle autour de lui, ainsi que Bonifazio, l'ombre de son corps; Campagnola l'érudit; Callisto Piazza, qui signait ses tableaux Tiziano sans offenser personne.

Au troisième groupe on voit rayonner sur un fond d'outremer un peu cendré la figure aux teintes vineuses du véhément et délicat Tintoretto qui, chassé de l'atelier de Titien le jaloux, avait écrit sur le mur de sa pauvre chambre: *Le dessin de Michel-Ange et le coloris de Tiziano*; Tintoretto, qui eût été un des plus grands peintres, « si dans beaucoup de ses tableaux il ne se fût trouvé in-

digne de Tintoretto. » Près de lui apparaît Domenico Tintoretto, qui suivit les traces de son père, « comme Ascaque suivit celles d'Enée; » Maria Tintoretto, l'ange de la maison, qui fut belle par le cœur, par la figure et par le génie, la joie et la douleur de son père, qui avait souri à son berceau et qui pleura toutes ses larmes sur son tombeau.

Tout près de Tintoretto, saluez, dans cette clarté douteuse, mais d'un effet magique, cette arche de Noé où ce génie instinctif qui se nomme Bassano s'amuse comme un enfant avec tous les animaux antédiluviens. Il est entouré de ses quatre fils, tous marqués du même air de tête: de Jacopo Apollonio et Jacopo Guadagnini, qui le rappellent de loin; d'Antonio Luzzarini, ce noble Vénitien qui le reproduisit jusqu'à l'illusion.

Voici le quatrième groupe, qui se détache sur un fond transparent devant un palais à sveltes colonnes, à portiques majestueux où l'on célèbre quelque pieux festin avec une magnificence toute païenne. Reconnaissez-vous ce grand seigneur de la peinture à son air de tête riant, à l'élégance de ses mouvements, à la splendeur théâtrale de son costume? C'est Paolo Véronèse; il s'appuie nonchalamment sur son frère Benedetto, le peintre des ornements et de la perspective; il entraîne à sa suite ses deux fils Carlo et Gabriele, qui ne furent que des enfants de grand homme; Parasio et del Friso, qui ont eu aussi une part d'héritage; enfin tout les imitateurs serviles.

Nous sommes au deuxième volet; nos yeux éblouis par tant d'éclat, tant de magie, tant de rayonnement, ne distinguent pas d'abord ces teintes grises étouffées par l'ombre. Cependant nous voyons apparaître Jacopo Palma le Jeune, le maître des maniéristes, celui-là qui fut le dernier du siècle d'or et le premier du siècle d'*alliage*, ce génie indécié qui allait de Raphaël à Véronèse, de Polydore à Tintoret, grand maître si les tableaux de ces quatre maîtres n'existaient plus. On voit aussi dans l'ombre se dessiner vaguement Boschini, qui peignait comme un matamore se bat; Corona le grandiose; Vicentino, le peintre historien de la république; Peranda, le poète; Malombra, le portraitiste; le doux et gracieux Pilotto. Plus loin encore on aperçoit la secte des ténébreux qui vinrent au xviii^e siècle apporter à Venise le style de Cavaraggio, comme Triva, Saracini, Strozza, Berevensi, Ricchi. L'œil est attiré par un groupe qui rappelle au premier aspect le beau règne de la peinture vénitienne; c'est Contarino, Tiberio Tinelli, le lumineux et délicat Foraboseo, Belloti, Carlo Ridolfi, Vecchia. Mais voilà que l'ombre se déchire comme la brume au soleil levant: quelle est cette figure radieuse? N'est-ce pas encore Titien ou Véronèse? C'est Varotari le

Padouan. Quelle grâce et quelle énergie ! Quel amour du beau romanesque ! Ah ! si l'Arioste était là ! Les femmes de Titien et de Véronèse n'ont pas cette élégance héroïque et cette fraîcheur saisissante. Il est entouré de ses élèves Scaliger, Rossi et Carpioni ; il laisse un peu de place à Liberi, le plus savant des peintres vénitiens ; au farouche et puissant Piazzetta, qui étincelle dans l'ombre ; à Canaletto, le paysagiste de ce pays où il n'y a pas un coin de terre ; à l'impétueux et souriant Tiepolo, qui fut le dernier Vénitien, — parce que la Rosalba qui vint après lui, était une femme.

Que de figures dignes de mémoire j'ai noyées dans le lointain nuageux de ce tableau ! Et pourtant j'ai entassé Pélion sur Ossa, confusion sur confusion. La renommée est une vieille paresseuse qui se contente de prononcer ça et là un beau nom et qui redit toujours le même. Que de poètes et d'artistes qui ont le génie et qui n'ont pas la gloire ! Ce sont après tout les plus riches, car on ne saisit pas la gloire et on puise à pleines mains dans le génie.

Peut-être, au lieu d'esquisser un tableau, j'aurais dû imiter ce fou de Boschini qui, dans un poème burlesque, trace *une carte de navigation pittoresque, dialogue entre un sénateur vénitien et un professeur de peinture sous les noms d'EXCELLENCE et de COMPÈRE, divisé en huit vents au moyen desquels le vaisseau de Venise est conduit dans la haute mer de la peinture, où il domine en maître à la confusion de ceux qui ne connaissent pas la boussole. On voit qu'il y avait des Scudéry à Venise. La carte de navigation pittoresque ne vaut-elle pas la carte du Tendre ?*

Ah ! si j'avais eu à ma disposition cette géographie de la peinture vénitienne avec un vaisseau de la république pour voguer en pleine mer du génie ! Comme j'aurais découvert l'île de Giorgione toute peuplée de palais mauresques avec des pelouses d'amoureux chantant, au murmure des fontaines de marbre, les vers héroïques de l'Arioste ! Et l'île de Titien avec Vénus endormie sur des roses ou Violante qui agrafe son corsage devant un miroir de Murano que soutiennent des amours ! Et l'île de Véronèse où l'eau est échangée en vin pour enivrer ces gais convives, né pour les festins et les galantes aventures ! Et toutes ces îles où règnent Bellini et Tintoretto, Sébastien del Piombo ou Palma le Vieux, Bassano ou Varotari, enfin tous les vrais rois de l'Adriatique.

VIII.

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS ET LES TOMBEAUX.

Les peintres vénitiens n'ont pas regardé dans la vie avec les yeux de l'âme ; ils n'ont pas ouvert

les portes d'or de l'invisible et de l'infini ; ils se sont contentés de sourire au monde périssable sans pressentir le monde immortel. Ils ont cueilli la fleur de la vie sans s'apercevoir que dans le calice il y avait une larme du ciel. Qu'il y a loin des rêveries amoureuses du Corrège aux nymphes charnelles de Titien ! avec Corrège, la volupté est toute en flammes, mais elle a des ailes ; avec Titien, c'est une femme couchée qui entr'ouvre un rideau.

Venise n'a jamais ressenti les inquiétudes de la pensée ; elle a aimé Dieu sans s'élever jusqu'à lui ; elle s'est enivrée de la beauté rayonnante de ses femmes et des grappes dorées de la Lombardie. La mer, qui lui apportait, comme une esclave à jamais docile, tous les trésors de l'Asie, tout le luxe et tout l'esprit de l'Europe, la mer, aux heures de tempête ou de calme, ne lui a jamais apporté les solennelles méditations qui font les rêveurs et les poètes. Venise n'a lu, pour ainsi dire, que le roman de la vie ; elle écoutait les folles chansons du banquet quand la philosophie lui voulait enseigner ses tristes vérités, ou bien elle attirait la philosophie au banquet, et lui versait, par la main d'une belle fille aux seins nus, le meilleur vin de Chypre qui eût voyagé sur la mer.

Ces réflexions me vinrent dès que j'eus franchi le seuil de l'Académie.

Il y a aussi à Venise une Académie des beaux-arts ; mais celle-là ne fait pas de tort aux vivants et rend un culte aux morts. Cicognara, le fondateur, a surtout voulu qu'elle fût le refuge de tous les chefs-d'œuvre épars dans les églises, les palais et les couvents en ruines. C'est Cicognara qui a découvert l'Assomption, un chef-d'œuvre de Titien enfoui durant des siècles dans l'église des Frari sous une couche de poussière qui le masquait même aux yeux des peintres. Je n'essayerai pas de décrire l'effet de ce tableau, qui a recouvré sa virginal fraîcheur. C'est tout Titien. Michel-Ange et Rubens seraient seuls dignes de louer cette composition grandiose et ce coloris éclatant.

L'Académie renferme plus d'un chef-d'œuvre. Toute l'école vénitienne est là qui rayonne avec les noms des maîtres primitifs et des maîtres souverains.

Venise a eu peu de sculpteurs parmi les mosaïstes et les peintres. Cependant l'Académie renferme quelques marbres et quelques bronzes, bas-reliefs et statues de sculpteurs vénitiens, ainsi le bas-relief daté de 1345 représentant en marbre doré la Vierge et l'enfant Jésus, si simple et si expressif. Le ciseau de Canova est exposé au-dessous d'une urne de porphyre qui contient sa

main. Canova est venu le dernier comme pour faire un mausolée en marbre blanc à la mère-patrie des artistes-dieux.

Canova avait voulu élever un tombeau à Titien dans l'église des Frari, en 1794 ; il avait publié le projet de ce monument, mais vint la chute de la république, et Titien fut abandonné dans son coin obscur. Le projet de Canova servit à son propre tombeau dans la même église. C'est une large pyramide en marbre de Carrare avec cette inscription : *Ex consolatione Europa universæ.*

Aujourd'hui enfin on taille le marbre du tombeau du Titien, mais on oublie Paul Véronèse dans Saint-Sébastien, où l'araignée file silencieusement sa toile sur les chefs-d'œuvre délaissés et détruits du grand coloriste : l'histoire d'Esther et de Mardochee. J'ai passé tout seul une après-midi devant ce tombeau éloquent et devant ces peintures radieuses. Il m'a pris peu à peu une profonde tristesse à la pensée qu'il était là, seul, dans la double nuit de la tombe, celui qui avait vécu en si bruyante et si joyeuse compagnie, celui qui avait si longtemps dérobé au soleil ses rayons et sa gaieté.

La tombe s'est aussi ouverte à Venise pour Sanzovino et pour Arétin. Sanzovino le grand artiste si tourmenté et si voyageur durant sa vie, n'a pas eu de repos à sa mort. Sa dépouille a erré d'une église à une autre. Arétin n'a plus de sépulture. Il fut enterré à Saint-Luc, où se retrouve son portrait peint par Alvise dal Friso ; mais si la tombe a disparu, son nom impie retentit encore dans l'église par la bouche des prêtres qui se sont transmis ses dernières paroles après l'extrême-onction. Il mourut, selon eux, en disant ce vers :

Guardate mi da' topi, or che son unto.

Cependant j'avais lu qu'Arétin était mort en éclatant de rire au récit des aventures de ses sœurs, courtisanes vénitienues qui vendaient l'amour comme il vendait l'éloge.

J'ai pieusement visité toutes les églises de Venise pour y saluer Dieu, mais surtout pour y retrouver l'ombre des grands artistes flottant devant leurs tableaux ou sur leurs mausolées. J'ai conversé longtemps avec Palladio dans son église du Rédempteur, le soir, pendant que les capucins faisaient leur prière. Sanzovino m'apparaissait partout et m'initiait aux beautés de cette architecture étrange faite pour Venise et impossible ailleurs.

IX.

LA JEUNE FILLE QUI SE NOIRRIT DE ROSES.

Les peintres vénitienues ne sont pas venus jusqu'à

nous dans leur postérité, hormis un seul, André Schiavoni, dont j'ai visité les arrière-petits-fils. Déjà, à propos d'une exposition de peinture à Amsterdam, j'ai nommé les Schiavoni modernes de Venise qui ont conservé la religion du coloris et la passion des airs de tête voluptueux. Le vieux Schiavoni avait plus de génie, mais non plus d'amour dans le pinceau.

Un matin, de bonne heure, j'étais en route sur le grand canal, voulant visiter dans la journée la plupart des palais dont la façade séduit les yeux depuis Saint-Marc jusqu'au Rialto. Mon gondolier s'arrêta tout à coup devant un palais de style moresque en me disant d'un air entendu :

— Une belle galerie, une belle femme, une belle fille!

Cela valait bien la peine de s'arrêter un peu. Il sonna. Après trois à quatre minutes, une vieille vint ouvrir qui me fit signe de la suivre. L'entrée en matière manquait de splendeur. La porte et l'escalier ne rappelaient nullement un ancien palais de Venise tout chargé d'or et de marbre. La vieille me fit passer dans une espèce d'antichambre tapissée de tableaux traîtement peints dans un style doucereux, des tableaux de pacotille pour la Russie, contrée de *l'art poli*. Jusque-là, je m'imaginai que mon gondolier avait voulu s'amuser avec sa belle galerie, sa belle femme et sa belle fille. Je voulais rebrousser chemin, sous prétexte que je m'étais trompé de porte ; mais, comme je songeais à battre en retraite, je vis s'ouvrir une vraie galerie peuplée de quelques mauvais marbres de la renaissance, des bustes sans nez et sans oreilles, comme des antiques consacrés.

J'entrais dans cette galerie d'un pied de plus en plus défiant, quand une nouvelle figure se montra à l'horizon. C'était le maître du logis, un homme de quarante ans, type vénitien déprimé par le costume moderne. Il vint à moi et m'ouvrit enfin un cabinet très curieux à étudier. Au premier aspect, je fus ébloui comme si j'étais entré chez le soleil en personne. J'étais chez les enfants du soleil : Giorgione, Bellini, Titien, Véronèse, Tintoret répandaient là tout leur rayonnement, jamais on n'avait réuni de plus éclatant mirage. C'était Ève, nue pour la première fois, parce qu'elle cachait sa nudité ; c'était Madeleine repentante, avec toute la splendeur de Madeleine pécheresse ; c'était Vénus au sein de neige, Diane au pied d'argent ; c'étaient tous les symboles amoureux des poètes et des religions. Le dirai-je ? je crus vaguement d'abord entrer dans un harem, — ce qui m'a prouvé la faillibilité, — d'autres diront l'infailibilité, — du génie vénitien.

ARSENE HOUSSAYE.

La suite au prochain numéro

REVUE POLITIQUE.

Que vous dirai-je des événements? vous parlerai-je politique?



Non, direz-vous, la politique du 10 décembre n'est pas représentée par cette figure aimable et ne s'amuse pas assez pour boire du vin de Champagne, même en carnaval. Voyez plutôt ce conseil des ministres.



Où vont-ils nous conduire? En voulant aller à la blanche, n'iront-ils pas à la rouge? Aujourd'hui,

d'hui, tout chemin mène à Rome, j'allais dire à la république, demandez plutôt au sphinx.



O déesse de la science divine! mystérieuse Isis, veille sur nous, et permets aux pyramides de nous contempler encore durant quarante siècles, et



puisses-tu ne pas sentir la moutarde qui nous monte quotidiennement au nez!





VOYAGE A VENISE.

II.

LA JEUNE FILLE QUI SE NOURRIT DE ROSES.

Ce qui me frappa d'abord, fut une jeune fille endormie dans le *Jardin des Roses*. Son amant veillait et protégeait son sommeil. Le Jardin des Roses est sur le bord de la Brenta. Ce groupe charmant me rappela vaguement les Boucher, mais c'était une vive peinture, beaucoup plus ancienne, dont l'éclat était tempéré par une certaine mélancolie étrangère au talent de Boucher, talent où la main tenait toute la place sans s'inquiéter des battements du cœur. Quoique l'accent des figures fut un peu rustique, on découvrait une vraie distinction dans ces deux charmantes expressions. C'étaient des paysans ou des grands seigneurs déguisés en paysans. Quoique le sommeil fermât les yeux à la jeune fille, on devinait qu'elle avait les plus beaux yeux du monde. Un léger

sourire dorait ses lèvres, comme si un songe d'amour y passait avec le baiser idéal de son amant.

Tous ces tableaux amoureux ne me représentaient ni Ève, ni Madeleine; — la science avec toutes ses misères, le repentir avec ses amères voluptés; ni Vénus, ni Diane; — Vénus, la fête du cœur; Diane, l'amoureuse qui triomphe de l'amour. Je ne voyais que des femmes, des femmes à la sur face. Le symbole s'était évanoui sous l'éclat de la palette; j'étais ébloui, mais par les yeux seulement.

Cependant, parmi ces fraîches et souriantes apparitions, j'avais encore remarqué une créature originale qui n'avait pas la prétention de rappeler une figure consacrée. C'était une œuvre du vieux Schiavoni, œuvre de cœur où le peintre se laisse

aller au génie, sans y penser, un jour de bonne fortune pour la palette. Qu'on se figure une jeune fille d'une fraîcheur féerique devant une table chargée de roses. C'est l'heure de son repas : elle mange des fleurs. Aussi a-t-elle, selon l'expression d'un ancien, les joues nourries de roses. Voilà une idée toute poétique, une idée de rêveur allemand. Je suis convaincu que Schiavoni a créé cette belle mangeuse de fleurs sans songer qu'il y eût là un sujet de sonnet pour un poète. Le sonnet existe. Vous ne devineriez jamais qui l'a rimé ? C'est ce coquin de Le Pays, dans ses *Amitiés, Amours et Amourettes* :

A IRIS, QUI MANGEAIT ORDINAIREMENT DES FLEURS.

Je ris de votre goût, je vous jure ma foy ;
Ilé quoy ! manger des fleurs, c'est faire bête ehre ;
Ah ! vraiment vos repas ne vous coûteront guerre,
Quoi que vous les nommiez de vrais repas de roy.

Un cuisinier chez vous n'aura jamais d'employ,
Vous pouvez au jardin faire votre ordinaire ;
Mais cassons de railler sur semblable matière,
Quittez cette habitude, Iris, et croyez-moy.

Car quand l'hiver viendra faire sentir sa rage,
Qu'on ne verra les fleurs que sur votre visage,
Que la rigueur du temps n'oserait outrager,

Que ferez-vous, Iris, dans ce malheur extrême,
Si, faute d'autres fleurs que vous puissiez manger,
Vous vous trouvez réduite à vous manger vous-même ?

Le Pays était un Vénitien, sinon pour le couleur, du moins pour le connecti. Au lieu d'un tel poète, pourquoi Schiavoni n'a-t-il pas eu un Rosegarten ou un Burger pour expliquer cette œuvre charmante ?

— Vous aimez ce tableau ? me demanda le maître du logis.

— Beaucoup, lui dis-je ; il y a dans cet air de tête je ne sais quelle volupté idéale qui me va jusqu'au cœur. J'ai déjà vu cette belle créature dans mes visions de vingt ans. Elle habite les régions dorées de quelque paradis de Mahomet.

— Eh bien ! monsieur, cette belle mangeuse de fleurs, peinte il y aura bientôt trois siècles par mon trisaïeul, — car je suis un Schiavoni (je m'inclinai devant la postérité de Schiavoni), — je vais vous en montrer une copie saisissante.

— Vous êtes vous-même peintre, monsieur ?

— Oui, monsieur ; la copie dont je vous parlais est une de mes œuvres les moins mauvaises, vous allez en juger.

M. Schiavoni rappela la vieille, qui s'était éloignée, et lui parla en italien de Venise. Je ne compris pas un mot. Je regardai alors avec quelque

curiosité ce descendant du vieux peintre, qui conserve après trois siècles le génie traditionnel du coloris.

— Voilà, dit-il tout à coup.

Il indiqua du doigt une belle fille de vingt ans qui arrivait toute souriante sur le seuil du cabinet.

Elle était vêtue sans recherche, avec abandon, comptant trop sur sa figure, sur son cou fier et nonchalant, sur ses épaules de marbre, pour ne pas dédaigner les ressources du costume. Ses cheveux bruns à reflets dorés étaient à peine retenus par le peigne. C'était une si abondante chevelure que Madeleine pécheresse s'en serait fait un vêtement, en ses jours de profanes souveurs, pour cacher aux vents de la solitude les flammes du passé.

— Eh bien, monsieur, me dit le père, ne trouvez-vous pas la copie digne de l'original ?

J'étais confondu par la ressemblance : le même dessin, la même expression, le même éclat.

— Monsieur Schiavoni, je crois que vous surpassez le célèbre Schiavoni ; je ne donnerais pas vos œuvres pour les siennes, ou plutôt je donnerais l'original pour la copie. Ce prodige peut-il donc s'expliquer ?

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que cette figure, peinte suivant la tradition, est le portrait de ma grand'mère (ma grand'mère du seizième siècle) ; mais je vous raconterai tout à l'heure cette histoire.

Je dis quelques mots à la jeune fille, une bêtise, comme, par exemple : Vous êtes aussi une mangeuse de fleurs ; votre esprit déjeune d'une chimère et votre âme d'une illusion. Elle répondit par un adorable mouvement de cou et de lèvres, elle s'inclina avec une grâce exquise et s'éloigna vers l'escalier. Nous revînmes devant le tableau, et M. Schiavoni parla ainsi :

LE DERNIER SOUPER DE GIACINTA.

« Voici l'histoire de Schiavoni et de Giacinta, un pauvre peintre et une belle fille.

« Il commença par être peintre d'enseignes. Il était né à Sebenigo, en Dalmatie. Il vint de bonne heure à Venise, où nul peintre alors célèbre ne daigna lui servir de maître.

« Cependamment Titien le rencontra un jour qu'il allait, ses tableaux à la main, les offrir à un marchand. Le grand peintre fut surpris de la touche originale de Schiavoni. — Qui donc l'a enseigné ces tons transparents et ces belles attitudes ? — Je ne sais pas. — Pourquoi cette pâleur ? — J'ai faim.

« Titien prit la main de Schiavoni et l'emmena à la bibliothèque de Saint-Marc : — Voilà de quoi gagner ton pain.

« Schiavoni peignit trois ronds près du campanile : des cavaliers sabrant leurs ennemis ; un évêque qui assiste des pauvres ; un roi qui distribue des récompenses à ses soldats.

« Mais après quelques jours de repos, il retomba en pleine misère ; il n'avait travaillé que pour payer ses dettes et passer gaiement le carnaval. Il ne rencontra plus Titien, il n'osa plus aller à lui.

« Il se consolait dans l'amour d'une belle fille qu'il avait vue un soir pleurant sur le Rialto. — Pourquoi pleurez-vous ? — Mon père est embarqué et ma mère est morte. — Venez avec moi, car moi aussi je pleure et comme vous je suis seul.

« Elle le suivit. Elle lui donna sa beauté, il lui donna son cœur. Mais Dieu sans doute ne bénit pas ces fiançailles.

« Pourtant ils espèrent. Lui, le grand peintre, il avait fait de son art un métier ; il peignait des enseignes ou des copies. Ils habitaient une petite maison non loin des palais Barbarigo et Foscarei. La nuit ils entendaient chanter les joies de la vie ; ils ne pouvaient s'endormir, parce qu'ils avaient faim.

« Giacinta n'avait pas faim pour elle, mais pour ses enfants. Tous les ans, elle avait un enfant de plus, — et huit années déjà s'étaient écoulées depuis la rencontre sur le Rialto. — La Providence a de cruelles ironies.

« Les Pères de Sainte-Croix vinrent un jour commander une Visitation à Schiavoni : il se mit au travail, en croyant que les mauvais jours allaient finir pour sa chère Giacinta. Le tableau achevé, ce fut une fête dans l'église. Venise tout entière vint apporter des fleurs devant la madone.

« Le peintre demeura en l'église jusqu'à la nuit. Quand tous les fidèles se furent retirés, il s'approcha des Pères de Sainte-Croix, et leur demanda un peu d'argent. — Nous n'en avons pas ; emportez des fleurs, comme un tribut à votre génie.

« Schiavoni saisit avec désespoir deux bouquets de roses et s'enfuit comme un fou. Giacinta était à sa rencontre avec ses huit petits enfants sur le seuil de la porte. — Des bouquets de roses ! dit-elle avec son divin sourire. — Oui, voilà quelle est la monnaie des Pères de Sainte-Croix ! dit Schiavoni en jetant avec fureur les roses aux pieds de sa maîtresse.

« Elle pâlit et ramassa les roses. — Je vais servir le souper, dit-elle ; amuse un peu ces pauvres petits.

« Schiavoni appela les enfants dans son atelier. Pauvre nichée affamée qui criait misère par tous ses beaux roses ! Quand il reparut, la table était mise ; tous les enfants prirent leur place accoutumée.

« Dès que Schiavoni se fut assis, Giacinta lui

servit sur deux plats d'étain les bouquets de roses effeuillées.

« Ce fut le dernier souper de Giacinta.

« Schiavoni tenta de vaincre sa mauvaise destinée par le travail, par la prière, par le génie. Il mourut à la peine.

« Cette belle fille, qui se nourrit de roses, c'est le portrait de la pauvre Giacinta. Sans doute, Schiavoni le peignit de souvenir en versant toutes les larmes de son cœur. N'est-ce pas que les roses sont tristes à voir, quand on pense à ce souper où il n'y avait pas une miette de pain ? »

« Hélas ! reprit M. Schiavoni après un silence, moi, je n'ai pas de génie, et j'habite un palais ! Des deux Schiavoni, quel est le plus pauvre ? »

M. Schiavoni essuya une larme.

J'étais tristement incliné devant Giacinta. Je déconçais peu à peu sous son sourire ineffable toutes les angoisses qui l'avaient conduite à la tombe. — Giacinta ! Giacinta ! murmurai-je. Moi-même je sentis une larme dans mes yeux. J'aurais voulu presser sur mon cœur cette belle créature si injustement frappée.

J'entendis un bruit de pas, je me retournai tout au sentiment qui avait saisi mon âme. C'était encore Giacinta ou plutôt c'était mademoiselle Schiavoni qui venait avertir son père d'une visite du consul de Russie.

— Giacinta ! Giacinta ! lui dis-je en lui prenant la main et en lui baisant le front, — ah ! si vous viviez, comme je vous aimerais !

M. Schiavoni habite l'ancien palais Justinien, qui touche au fameux palais des Foscarei. Étrange jeu des destinées ! il y a deux cent cinquante ans, les Foscarei étaient les rois de la république, et Schiavoni mourait de faim à l'ombre de leur palais ; aujourd'hui, les descendants de Schiavoni ont un palais, et les Foscarei n'osent plus regarder celui de leurs ancêtres. L'an passé, il existait encore quatre Foscarei à Venise. L'un des quatre est mort comme le vieux Schiavoni « sans laisser de quoi se faire enterrer. » On a quêteé dans les églises de l'ancienne république pour lui faire des funérailles dignes de son nom. Il reste trois Foscarei : le premier vit obscurément dans un coin avec trois cent soixante-cinq zwanziger de revenu (dix-sept sous par jour !) ; le second est facteur de la poste aux lettres, — un Foscarei ! — le troisième est bouffon dans un petit théâtre. — J'aime mieux cela. Il brave la fortune en riant.

Le bouffon, c'est le seul qui se souvienne des doges ses aïeux.

Le tableau le plus vivant de la galerie Schiavoni, c'est un *Adam et Ève* du Tintoret, d'une lumière et d'une fraîcheur éblouissantes. Ève rappelle un peu celle de Luças de Leyde et celle d'Albrecht

Dürer, ces païens du Nord qui ont créé la femme pour les yeux plutôt que pour le cœur.

M. Schiavoni a un fils qui est peintre, comme l'ont été tous les Schiavoni depuis près de trois siècles. Celui-ci n'a pas la touche hardie de son père; l'amour des grands seigneurs tartares pour l'*art poli* l'a presque à jamais perdu; il peint des Vierges en porcelaine, contenant son pinceau comme un cavalier timoré contient son cheval. C'est d'ailleurs un homme d'esprit qui travaille pour la fortune, ne voulant pas de la gloire du vieux Schiavoni à la condition de souper avec des roses, — même en compagnie de Giacinta. — Il excelle à faire des tableaux de Bellini et même de Giorgione, où il ne manque guère que leur signature. Comme je paraissais très amoureux des œuvres de ces deux grands peintres, il m'a promis de me faire en quelques jours une Vierge de l'un et une courtisane de l'autre. C'est surtout à Venise que l'art de contrefaire les vieux peintres est à son plus haut point. Il y a des ateliers modernes d'où il n'est jamais sorti un original. La Russie emporte tous les ans cent Titien, cinquante Giorgione, cent Véronèse, cinquante Bellini de contrebande. En arrivant à Venise, on salue partout les peintres du siècle d'or; mais bientôt, harcelé par les copies, on ne veut plus les reconnaître, même dans leurs œuvres.

M. Schiavoni me demanda d'un air distrait s'il y avait encore en France des peintres dignes de renommée. Vanité des vanités! Je ne savais que lui répondre; j'avais envie de lui vanter M. Bidauld et M. Pingret. Je lui répondis gravement par M. Delacroix et par M. Ingres. Il me pria de lui dire s'ils faisaient la figure ou le paysage.

— J'ai eu quelquefois, poursuivit-il, le désir d'envoyer mes tableaux aux expositions de Paris; mais, après tout, à quoi bon rechercher une gloire si lointaine?

Cet homme avait raison : les conquêtes du génie ne sont pas comme les conquêtes de la guerre, elles ne veulent pas se perdre dans l'espace; il ne leur faut qu'un peu de place au soleil. Que de poètes et que de peintres qui n'écrivent leurs poèmes qu'en vue d'un petit nombre d'esprits élevés, dédaignant les acclamations de la foule! — la foule qui se tromperait toujours, si elle n'était çà et là entraînée dans son enthousiasme vagabond par l'enthousiasme consacrant des rois de la pensée.

M. Schiavoni me parla avec chagrin de la difficulté d'avoir des modèles : se donner corps et âme au premier gondolier venu, c'est admis parmi les filles du peuple; mais se dévoiler la gorge, ou l'épaule, ou la jambe, dans un atelier, voilà ce qui indigné les courtisanes vénitienes. Elles

veulent bien que l'amour arrache son bandeau pour les voir à loisir; mais elles craignent la concupiscence des yeux, comme disait saint Paul. Elles qui ne rougissent jamais, elles rougiraient de se déshabiller gravement pour poser en Diane chasseresse, en Madelaine repentie ou en Nymphette bocagère. On ne parvient à faire poser une Vénitienne qu'après lui avoir fait une déclaration galante. La passion, c'est le feu de joie qui purifie les ténébreuses vapeurs de la volupté.

M. Schiavoni me pria d'aller le revoir; il me promit de venir me voir à Paris. Promesses de voyage! On se donne cœur et âme pendant une heure; — une heure après, on s'est presque oublié. Je ne trouvais pas curieux d'aller revoir M. Schiavoni : j'avais lu son livre jusqu'au bout; sans doute, s'il vient à Paris, il n'aura pas le temps de m'ôter son chapeau dans la rue, et j'en serai bien aise.

UNE DANSEUSE OUBLIÉE.

J'ai rencontré mademoiselle *** dans l'ancien palais Grimani, à la poste aux lettres. Ce n'était plus cette charmante vision détachée du ciel de l'Opéra, cette femme qui semblait se souvenir, quand elle dansait; d'un temps où elle avait des ailes. Jeunesse! jeunesse! pourquoi les fuis-tu comme les autres celles qui se sont abreuvées à la coupe d'or, celles qui ont vécu de toutes les poésies, celles qui ont répandu d'une main distraite toutes les fleurs odorantes de l'amour! Mademoiselle *** n'est plus cette exquise Bohémienne de l'art des Camargo, s'élevant par la grâce à la hauteur de la fantaisie; c'est une citoyenne qui paye beaucoup de contributions, qui gouverne ses terres et ses maisons, je veux dire ses palais : elle en a trois ou quatre à Venise, c'est-à-dire la valeur d'une maison dans la rue Saint-Denis.

Ce jour-là, mademoiselle *** était devant le bureau de la poste aux lettres attendant son tour comme la première mortelle venue, elle qui a été déesse et sylphide! — J'attendais aussi et j'avais çà avec elle derrière la foule.

Elle se présenta, — à son tour, — et murmura d'un air quelque peu mystérieux et embarrassé : Marie ***.

Vanité des vanités! L'homme de la poste restante ne connaissait pas ce nom glorieux. Pendant qu'il cherchait à la lettre T, elle le suivait des yeux et voulait lire avant lui. Toute son âme était dans la lettre qu'elle allait recevoir. Qu'allait-il donc lui dire? — Qu'il l'aimait toujours. — Cela se dit encore. — Qu'il la suivrait au bout du monde. — Cela ne se dit plus.

Pendant il n'y avait plus à espérer que sur

trois ou quatre lettres. L'homme du bureau allait plus lentement, comme s'il eût deviné les angoisses de celle qui attendait. Elle appuyait sa main fraîchement gantée avec un mouvement d'impatience sur le rebord de la fenêtre. (En Italie, tout se fait dans la rue ou à la fenêtre).

— *Niente*, dit tout à coup l'homme du bureau.

Ce mot frappa le cœur de la danseuse comme un coup de poignard. Elle se détacha lentement de la fenêtre sans bien savoir où aller. Ah ! pauvre fée qui avez perdu la baguette d'or des enchantements, il y a dix ans ce n'était pas vous qui attendiez une lettre ; on venge aujourd'hui tous ceux que vous avez fait attendre ; c'est là l'histoire de toutes les amours.

Dans la vallée humaine, la voix de l'homme qui appelle la femme est d'abord sans écho :

Sarah !

Sarah !!

Sarah !!!

A force d'être adorée, quelque déesse qu'on soit, on finit par ouvrir les yeux et par répondre comme l'écho :

Sarah !

Ah !

Enfin, la voix qui appelait avec tant d'âme s'éteint peu à peu ; on n'entend plus que l'écho attristé coupant le morne silence, un cri de douleur, le cri du délaissement :

Ah !

Ah !!

Ah !!!

Oui, voilà comme on les retrouve toutes ces déesses qui ont dansé sous le ciel de l'Opéra.

DU DANGER DE DINER A VENISE.

J'ai oublié de vous dire comment on dîne à Venise. Le jour de notre arrivée, nous cherchâmes long temps une table hospitalière.

— Je suis sérieusement inquiet, me dit mon philosophe allemand, car je commence à croire qu'on vit à Venise comme on s'y habille, — de l'air du temps.

Nous allions d'un canal à un autre, plongeant un regard avide dans toutes les maisons. Tout le monde à Venise est marchand de pain et de fruits ; mais, quelque dorés que soient les croûtes de mais ou les raisins muscats, nous n'avions aucun goût pour ce régal bucolique. En voyage, on est Anglais, — pour la faim. Nous avions passé cinquante ponts ; nous étions allés du palais ducal au Rialto, du Rialto à l'arsenal, quand la Providence, qui n'abandonne jamais les hommes de bonne volonté, offrit à nos regards une affiche miraculeuse où étaient imprimés ces mots élo-

quents : *Pierre Marsille, restaurateur*. Nous fûmes bientôt au palais de Pierre Marsille.

On nous servit deux beefsteak, quatre côtelettes, deux poulets et deux bouteilles de vin de Chypre. Je ne compte pas les entremets ni le dessert, ni la honne humeur des gamins qui nous servaient.

— Voyagez-vous en philosophe et en artiste ? me dit mon compagnon.

— Je voyage, lui dis-je, sans parti pris. Pourquoi cette question ?

— C'est parce que ce dîner sera terminé par une monstrueuse addition.

L'addition vint : Pierre Marsille n'a ni plume ni encre ; ses *piccoli* font l'addition tout haut. Ils nous demandèrent quatre zwanziger (3 francs 8 sous) pour tous les deux. Nous nous promîmes bien de n'y jamais retourner, — car deux beefsteak, quatre côtelettes, deux poulets, deux bouteilles de vin de Chypre pour 3 francs 8 sous ! — c'est moins que rien, et j'ai coutume de payer mon dîner.

— Est-ce qu'on dîne quelquefois ici ? demandai-je à un *piccolissimo* qui nous avait apporté une nichée de chais pour nous récréer.

— Si, signor.

— Que voulez-vous ? dis-je à mon philosophe, d'autres y ont diné avant nous.

UN POINT DÉLICAT.

Nous allâmes prendre des granits au café Florian, un café déjà célèbre sous la république, où tout le beau monde de Venise s'arrête encore le soir dans la fumée des cigares et dans la curiosité des étrangers.

C'est au café Florian qu'un soir Montesquieu rencontra Law avec son fameux diamant et ses folles utopies. « Pourquoi, lui demanda le président, n'avez-vous pas essayé, vous, le donneur de millions, à vaincre la résistance du parlement ? — Parce que si les Français, répondit Law, ne sont pas d'aussi grands génies que mes compatriotes, ils sont (jusqu'à présent) beaucoup plus incorruptibles. » Que dites-vous de cette parenthèse de Law ? Montesquieu part de là pour déclarer que la nature des gouvernements fait les vertus ou les vices des nations. « Un corps qui est libre pour quelques instants seulement doit mieux résister à la corruption que celui qui est toujours libre ; le premier en vendant sa liberté la perd ; le second ne fait que la prêter et l'énerve en l'engageant. » Venise a inspiré cette autre réflexion à Montesquieu : « J'ai vu les galères de Venise, je n'y ai pas vu un seul homme triste.

Cherchez donc à vous mettre au cou un grand cordon pour être heureux ! »

On nous avait servis en pleine place Saint-Mare, entre un Turc rêveur et une famille vénitienne. Cette famille était composée d'une mère, de deux filles et d'un mari ou fiancé. Je vais sonmettre un point délicat au tribunal du public. Le mari, — c'était décidément un mari, — fumait nonchalamment, répondant çà et là aux questions des deux sœurs, qui étaient venues surtout pour manger des fruits glacés.

Tout d'un coup le mari secoue son cigare, quelques miettes de feu vont tomber tout droit sur le corsage orgueilleux de sa femme (le feu s'était arrêté sur la montagne). Elle se lève avec effroi, le mari ne comprend pas, je me précipite — et j'éteins le feu. —

Cette fois, le mari se lève et me parle en mauvais français, je lui réponds en mauvais italien; nous parvenons à ne pas nous entendre.

Il parle plus haut, je monte à son diapason; sa femme lui explique mon mouvement « bien naturel; » car, enfin, était-il « plus convenable de me laisser brûler vive ? »

C'était une comédie des plus vénitiennes : tout le monde nous regardait, tout le monde riait, surtout la jeune sœur. Il n'y avait que mon philosophe allemand qui conservât sa gravité mélancolique.

À la fin, il se lève pour apaiser cet Othello improvisé. Son sérieux était plus comique encore que la situation.

— Signor...

Le mari « outragé » céla de rire et ralluma son cigare.

Je commence à m'apercevoir qu'il me faudra parler italien à Venise. Quel italien vais-je parler avec tous ces Russes et tous ces Anglais? Ovide était obligé de parler eemme les Scythes pour se faire comprendre; Racine, voyageant en Langue-doe, disait : « Je suis en danger d'oublier le peu de français que je sais. » Moi j'ai beau faire, je ne puis m'empêcher de parler français.

Racine donnait çà et là dans le conetti; voyez plutôt ces vers écrits pendant son voyage :

La nuit a déployé ses voiles ;
La lune au visage changeant
Paraît sur un trône d'argent
Et tient cercle avec les étoiles.

C'est de l'hôtel Rambouillet tout pur. Quand les grands poètes veulent devenir de petits poètes, ils font comme Hercule filant aux pieds d'Omphale, ils brisent leur fuscau.

Le pays de Goldoni aime le théâtre. La Finice rivalise avec la Scala et San Carlo. Toutefois,

Milan et Naples l'emportent parce qu'il y a plus d'argent dans ces deux villes toujours vivantes. Il m'a semblé plus d'une fois assister aux théâtres de Venise, à des représentations données par des ombres, à un rêveur demeuré par hasard debout sur les ruines du monde. Il m'est arrivé, un jour que le vrai spectacle se donnait sur l'eau, de me trouver à peu près seul à la comédie. Je suis sorti en secouant les linceuls des siècles morts.

Pour le carnaval de Venise, figurez-vous une procession de spectres qui chantent un *De profundis* sur tout ce qui fut beau et amoureux à Venise, quand Venise était la reine du monde.

X.

VENISE IL Y A CENT ANS.

Il y a cent ans, Venise avait encore son doge et ses courtisanes, son carnaval et ses gondoliers; — Venise avait encore un peintre vivant, — une femme, il est vrai, — la dernière fleur, le dernier sourire de la peinture vénitienne, Rosalba, dont l'éclat magique fait presque pâlir les mirages de La Tour.

Il y a cent ans, le président de Brosses, y voyageant avec Sainte-Palaye, écrivait : « Il n'y a plus de peintres, mais il y a encore des peintures dans les palais de quoi combler l'Océan. Nous ne songeons jamais à déjeuner, Sainte-Palaye et moi, sans nous être au préalable mis quatre tableaux de Titien et deux plafonds de Véronèse sur la conscience. Pour ceux de Tintoret, il ne faut pas songer à les épuiser. Il fallait que cet homme-là eût *una furia da diavolo*. »

Déjà les idées sur les stylets vénitiens n'avaient plus cours que parmi les badauds de France et de Navarre. Jamais un duel, jamais un assassinat; à peine s'il tombait, trois ou quatre fois l'an, un bon chrétien dans la mer; et encore c'était, disait la veuve éplorée, un insensé qui avait bu du vin de Chypre, et qui était *tombé dans la rue*.

La jalousie vénitienne était aussi un paradoxe; on n'avait pas le temps d'être jaloux. D'ailleurs la communauté de biens était admise pour toute la famille jusqu'au trente-sixième degré : « Dès qu'une fille, entre nobles, est promise, dit le président, elle met un masque, et personne ne la voit plus que son futur ou ceux à qui il le permet, ce qui est fort rare. En se mariant, elle devient un meuble de communauté pour toute la famille; chose assez bien imaginée, puisque cela supprime l'embarras de la précaution, et que l'on est sûr d'avoir des héritiers du sang. C'est souvent l'apanage du eadet de porter le nom du mari; mais, outre cela, il est de règle qu'il y ait un amant; ce serait même une espèce de déshonneur

à une femme, si elle n'avait pas un homme publiquement sur son compte. » Voilà pourquoi la noblesse de Venise, qui date du ^ve siècle, est venue jusqu'à nous sans interrègne; le mari pouvait se dispenser d'être présent; il lui arrivait quelquefois de faire un voyage sur les mers lointaines, pour le service de la république, sans que sa maison citée souffrit de son absence; à son retour, il la retrouvait pleine de petits enfants. Il voulait douter d'abord que ces petits enfants fussent de lui; mais il n'y avait point à douter, le Livre d'Or de Venise avait enregistré les enfants à son nom. —

Il y a cent ans, la galanterie, un peu fatiguée des palais, s'était réfugiée dans les couvents. Les religieuses avaient tous les privilèges de la coquette; elles s'habillaient à peu près comme nos fameuses comédiennes qui jouaient des tragédies en paniers. Tout le monde vantait le charme de leur coiffure et la coupe profane de leur robe. On voyait la gorge et les épaules, mais à travers un voile. C'était d'ailleurs un acte d'humilité : elles abandonnaient sans doute aux pauvres l'étoffe supprimée au corsage. « Il y a, écrivait le très spirituel président, une furieuse brigue entre trois couvents de la ville, parce que chacun veut donner une maîtresse au nouveau nonce qui vient d'arriver. » Aujourd'hui il y a encore des religieuses, mais on ne voit plus ni gorges ni épaules.

Il y a cent ans, les gondoliers chantaient les vers du Tasse et de l'Arioste, parce qu'il y a cent ans ils conduisaient des amoureux dans leurs gondoles. Un noble ou patricien avait droit de haute justice dans l'étendue de son palais, mais la gondole était un asile sacré. « Il est inouï qu'un gondolier de madame se soit laissé gagner par monsieur; il serait noyé le lendemain par ses camarades. » C'était le voyage à Cythère de Watteau; la volupté, née de la blanche écume de la mer, était indolamment bercée par la mer dans une gondole toute de velours, de soie et d'or. Aujourd'hui, on retrouve les mêmes gondoles sveltes, élancées, courant sur l'eau comme les requins, mais on ne sait plus le chemin de l'île amoureuse.

Il y a cent ans, le carnaval durait six mois. Pendant six mois, doges, archevêques, seigneurs, prêtres, ambassadeurs ne pouvaient sortir de la ville sans avoir un masque à la main ou sur le nez; les bacchantes païennes envahissaient les palais, les églises et les couvents; tout le monde se donnait un peu au diable, ne fût-ce que pour avoir la joie ineffable de revenir à Dieu. Aujourd'hui, on ne se donne ni à Dieu ni au diable; il y a encore des masques, il n'y a plus de carna-

val. Alors la passion faisait les courtisanes; aujourd'hui, c'est l'argent. Il y avait des théâtres où se révélait le génie vénitien par l'esprit et par la musique; il n'y a plus de génie national depuis que l'Autriche y a fait retentir sa musique, et que son esprit y court les rues.

Il y a cent ans, la place Saint-Marc était « pavée de courtisanes, » comme l'enfer est pavé de bonnes intentions : aujourd'hui, on n'y voit plus courir que des colombes. On rencontre des colombes à Venise comme on rencontre des chiens à Paris. On sait qu'aux anciens temps, le jour des Rameaux, il était d'usage de lâcher, « d'au-dessus du portail de Saint-Marc, une multitude de pigeons avec un petit rouleau de papier à la patte, ce qui les forçait à tomber après quelques instants de lutte. » Le peuple se ruait dessus et leur tordait le cou pour souper. C'était la poule au pot de Henri IV. Il arriva que chaque année trois ou quatre pigeons échappèrent à cette Saint-Barthélemy et se réfugièrent sur les Plombs du palais ducal, comme pour se consoler dans l'espoir avec les prisonniers. Ils se multiplièrent à l'infini. Le Conseil des Dix, attendri, rendit un décret portant qu'ils seraient nourris aux frais de la république. Aujourd'hui, il n'y a plus de prisonniers sous les Plombs, et les pigeons apprivoisés se promènent nonchalamment en manchettes sur la place Saint-Marc comme des bourgeois endimanchés.

Il y a cent ans, c'était encore l'art et le luxe qui gouvernait à Venise. On se ruinait royalement pour dorer les lambris, les plafonds et les cadres de son palais. Vous ne devineriez pas ce que devenaient les bâtardes ou les orphelines abandonnées par leur famille à la sollicitude de la république. On avait bâti pour elles des hospices où elles n'avaient d'autres devoirs à remplir qu'à chanter la gloire de Dieu et la gloire de Venise. Aussi c'était dans ces hospices comme un perpétuel concert d'anges. Les séraphins du paradis de saint Pierre, les péris du paradis de Mahomet ne vous ont jamais, dans vos rêves, donné l'idée de cette radieuse musique. Elles étaient toutes belles, parce que le génie des arts couronnait leur front et rayonnait dans leurs yeux. Elles étaient vêtues de blanc, et portaient dans les cheveux un bouquet de grenades. Elles jouaient du violon, de la flûte, de l'orgue, du hautbois, du violoncelle. « Il n'y a, dit de Brosse, si gros instrument qui puisse leur faire peur; leurs voix sont adorables pour la tournure et la légèreté. La Zabetta est surtout étonnante par l'étendue de sa sienne et les coups d'archet qu'elle a dans le gosier. Pour moi, je ne fais aucun doute qu'elle ait avalé le violon de Somis. »

Il y a cent ans, on commençait pourtant à aban-

donner son palais, parce qu'on ne s'y trouvait plus assez grand; — ainsi nos aïeux abandonnaient leurs châteaux à tourelles; — aujourd'hui, il n'y a presque plus de Vénitiens dans ces beaux palais du style oriental. Les Vénitiens de 1847 sont des Russes et des Anglais à moitié ruinés qui habitent ces demeures princières pour faire

des économies. Madame la duchesse de Luchesi Palli, — ci-devant la duchesse de Berry, — est aujourd'hui la reine de Venise. Mademoiselle Taglioni est plus riche; mais, avec ses trois ou quatre palais, elle n'est toujours qu'une déesse de l'Opéra.

ARSÈNE HOUSSAYE.



La Diane chasseresse de Diaz.



LES TROIS AMOUREUX DE LA MARQUISE

CENT ET UN ROMANS.

III.

Pour moi, dit le sculpteur, j'ai à dire aujourd'hui une histoire qui ne finit pas beaucoup plus gaiement. J'ai connu le héros et l'héroïne. Une enfant que l'amour a frappée, mais qui s'est envolée au ciel ensevelie dans sa virginale jeunesse. Je la vois toujours, caressant une colombe sauvage, que je lui avais apportée un jour de chasse. J'aurais voulu la sculpter ainsi, dans sa grâce enfantine, pressentant l'amour, avant d'avoir vu l'amoureux. Sans cet horrible costume moderne, qui repousse le marbre, elle m'eût servi de mo-

dèle pour peindre le premier désir, mais elle n'a jamais voulu poser, sans être habillée comme une poupée. — Écoutez-donc :

LA CLEF DU PARC.

L'an passé, le premier dimanche du mois de mai, Alfred Didier tristement penché à la fenêtre d'un vieil hôtel de la rue Dauphine, rêvait au ciel de la Provence en regardant le ciel nébuleux de la Seine quand on sonna doucement à sa porte. Il

tressaillit et murmura : — C'est à coup sûr la main timide d'une femme.

Alfred Didier était un jeune musicien nouvellement venu de Marseille à Paris en poursuivant la fortune. Pour séduire la divinité rebelle, suivant le mot de nos aïeux en belles-lettres, il savait chanter comme un Italien, et joignait à cela une figure des plus avenantes, une pâle et mélancolique figure couronnée de cheveux bruns et doucement éclairée par de beaux yeux bleu-de-mer, comme en rêvent les adolescents. — Ces yeux-là feront leur chemin, avait souvent dit sa marraine. Et, en effet, ils avaient été fort loin déjà dans certains cœurs de Marseille. Mais le musicien se souciait bien de ces succès-là ! A Paris, comme à Marseille, il y eut des cœurs qui s'ouvrirent à ses regards. Le premier, il faut bien dire, fut tout simplement celui de sa voisine dans l'hôtel, une belle paysanne de Villers-Cotterets qui cherchait aussi fortune à Paris.

Pendant Alfred, émerveillé du coup de sonnette, — c'était la première visite qui s'annonçait depuis trois semaines, — s'empressa d'aller ouvrir la porte, après avoir toutefois pris le temps de se mirer un peu et de pousser sous le rideau de l'alcôve une pantoufle qui déparait sa chambre — Hélas ! ce n'était que son ancienne voisine, qu'il n'avait pas vue depuis quelques jours. — Monsieur Alfred, lui dit-elle en minaudant un peu, voulez-vous donner des leçons de piano ? Je suis devenue femme de chambre d'une Anglaise, qui demande un maître de musique pour sa fille. J'ai parlé de vous, on vous attend. Viendrez-vous ? J'en serais enchantée.

Et Lisa caressait de la main une petite croix de jais qu'Alfred lui avait donnée pendant leur voisinage, et un peu à cause de leur voisinage.

Le lendemain, dans l'après-midi, le musicien dépensa son dernier écu pour acheter des gants, et s'en alla, en marchant sur la point des pieds, rue de Madame, où demeurait mistress W...

Mistress W..., veuve d'un orfèvre de Londres, était depuis l'automne à Paris avec Lucy, sa blonde et chancelante fille. Les médecins avaient conseillé pour toutes deux les sôlics du Midi. Mistress W... s'était arrêtée à Paris pour reposer Lucy, et, l'hiver passé, Lucy, qui aimait la solitude de la grande ville et qui se croyait acclimatée à la France, avait supplié sa mère de ne pas l'emmener plus loin.

Alfred fut introduit dans un petit salon d'un style moderne, dont l'ameublement révélait plus d'orgueil que d'élégance. Après quelques minutes d'attente, Lucy, suivie de sa mère, vint nonchalamment s'asseoir à côté de lui, devant un élégant piano d'Érard. Elle était morte comme de cou-

tume ; mais dès que le piano eut résonné sous ses doigts, elle s'anima tout d'un coup, ses yeux brillèrent d'un doux éclat, sa charmante figure s'illumina comme par enchantement. Alfred, qui avait été frappé de sa pâleur de marbre, s'imaginait voir apparaître la statue de Pygmalion. — Dix-sept ans à peine ; des grâces nonchalantes et des attraits naissants ; de la mélancolie dans le cœur et du roman dans la tête ; l'âme encore ingénue, l'esprit déjà enthousiaste ; de la candeur et de la vérité ; point de coquetterie et point de masque : voilà Lucy. Au premier regard, sa blancheur et sa fragilité rappelaient les plus vaporeuses créations des vieux maîtres allemands, mais peu à peu l'œil le moins savant découvrait la femme sous le vêtement de l'archange.

Mistress W..., qui voulait connaître jusqu'au fond du cœur le maître de musique de sa fille, fut très babillarde ce jour-là, aussi babillarde qu'en son beau temps de marchande à Londres. Alfred eut dans ses reparties une candeur et un enjouement qui la charmèrent ; il raconta d'un air naïf le plus vulgaire chapitre de son histoire. — Sa mère, depuis longtemps veuve d'un pauvre forgeron de Marseille, lui avait donné, à son départ pour Paris, quatre-vingts belles pièces de cinq francs péniblement et surtout doucement amassées par des veilles et des privations sans nombre ; et, le suivant de ses vœux et de ses prières dans son pèlerinage d'artiste au beau pays des arts, elle s'était écriée comme toutes les mères : A la grâce de Dieu ! Il avait lu Gil Blas, il aimait follement les aventures ; il s'était mis en route avec une mauvaise troupe de comédiens de province qui, par la promesse séductrice de jouer ses opéras à Paris, avaient horriblement compromis ses écus. Mais, débarqué dans la grande ville, les comédiens s'étaient envolés avec ses illusions, et, seul dans le désert de pierres enfumées, regrettant bientôt les soins de sa mère et le soleil de son pays, il s'abandonnait avec une douloureuse insouciance aux fantaisies de la destinée, chantant pour se distraire, et, comme Sterne, pleurant quelquefois pour se consoler.

Ce récit simple et vrai toucha mistress W... ; elle n'eut pas de peine à accorder toute sa confiance à Alfred.

Ce premier jour Alfred voulut s'assurer de l'intelligence musicale de son écolière. Lucy ne savait pas grand'chose, mais elle avait les meilleurs instincts et bégayait déjà la musique comme un enfant qui parle sa langue maternelle. Elle chautait mal : mais que de magies inconnues dans son chant ! que de perles et que de larmes dans sa voix ! Alfred, en l'écoutant, oubliait son rôle et s'enivrait des mélodies étranges qu'elle jetait sans

ordre et sans art. Il voyait flotter devant ses yeux les confuses espérances, les craintes infinies, les chimères couronnées de roses, les pâles désenchantements; car le chant de Lucy était l'évocation de ces gais et tristes fantômes.

Après la seconde leçon, mistress W... avertit Alfred qu'elle partait avec sa fille pour la campagne. Les beaux jours étaient revenus, et les deux exilées devaient attendre l'hiver à Meudon. — Ainsi, dit mistress W..., vous viendrez à notre solitude, qui est charmante : nous avons un petit parc, nous avons de l'eau, des arbres, du soleil; cela nous distraira un peu.

C'était un jeudi. Alfred promit d'aller à Meudon le samedi suivant; mais le samedi, le pauvre diable, qui n'avait plus un sou, ne voulut pas se mettre en route, craignant d'être surpris par la faim ou plutôt craignant d'avoir l'air affamé. A Paris, grâce à ses façons aimables, il dînait depuis quelques jours à l'hôtel en disant qu'il payerait le lendemain, mais le lendemain ne venait pas.

Vers le soir, son ancienne voisine le surprit tout en larmes; elle venait se plaindre de son oubli; sa jeune maîtresse l'avait attendu deux grandes heures, et mistress W... le pria de ne plus être si capricieux. Et, pour achever de remplir sa mission, la blonde fille de Villers-Cotterets remit entre les mains du jeune musicien, cinq napoléons, en attendant mieux, pour les leçons passées et à venir.

A son premier voyage à Meudon, Alfred fut gracieusement accueilli. — Ah! c'est vous! lui dit Lucy avec un sourire plein de candeur. Après la leçon, mistress W... l'emmena dans le parc et lui fit admirer toutes les coquettes beautés de cette frivole solitude. On parla beaucoup de paysages du Nord et du Midi; à propos d'une fontaine, on alla jusqu'à la mer : je ne sais où l'on s'arrêta.

Quelques jours après, en chantant avec gaieté la cavatine de *la Norma*, Alfred s'arrêta soudain. — Il venait de voir, à travers un ficu de dentelle, sur le sein ému de Lucy, un petit bouquet rustique à demi-fané, que, par mégarde, il avait laissé l'avant-veille sur le piano; — mais, en réfléchissant un peu, il accusa sa vanité. — Je suis un fat; pensa-t-il; toutes les fleurs ne se ressemblent-elles pas? — Et il se remit à chanter, sans oser toutefois regarder Lucy, qui penchait languissamment son front rêveur.

Mistress W... survint et baissa les cheveux bruisants de sa fille; et, comme par distraction, elle souleva doucement le bouquet qui troublait Alfred. — Voyez, monsieur, quel enfantillage! dit-elle en effeuillant une primevère flétrie; ma fille a, Dieu merci! vingt parures de reine. Quand

j'ai vendu ma boutique de James-Square, je lui ai réservé un magnifique collier de perles. C'était bien la peine, n'est-ce pas? Voilà ma petite folle qui se pare de fleurs fanées. — Toutes les femmes ont l'amour des contrastes, murmura Alfred en tourmentant d'une main tremblante les touches du clavier.

Lucy, muette et immobile, suivait du regard les feuilles éparpillées de la primevère, et respirait avec un charme intime le parfum vieilli du bouquet. — Les fleurs que j'ai cueillies! pensait Alfred. Et comme il n'avait osé les regarder : — Pourtant c'est impossible! — Et, ne pouvant étouffer son agitation; il se leva, salua, et sortit, dévoré par le doute.

Le surlendemain, comme il arrivait plus tôt que de coutume, il trouva Lucy toute seule au salon. Elle était pâle et sombre; elle avait le front voilé de langueur et de mélancolie. A la vue d'Alfred elle se leva avec une vague inquiétude. — Vous n'avez pas rencontré Lisa, monsieur? Cette fille est folle; voilà deux heures que je l'attends. Vous me voyez dans un négligé impardonnable. — Vous êtes charmante ainsi, murmura involontairement Alfred.

Lucy rougit, et le jeune musicien eut si peur de l'avoir blessée qu'il eut un peu le désir naïf de rétracter ses paroles; et, comme pour s'excuser : — Depuis hier, reprit-il, me voilà presque fou. Je suis allé entendre *Don Juan*; cette nuit je n'ai pu dormir. J'étais au milieu d'un concert fantastique; il me semblait que les archanges m'entournaient avec leurs harpes d'or, et de Paris à Meudon, je n'ai cessé d'entendre ces célestes sérénades.

Alfred secoua la tête pour se délivrer des échos de Mozart; puis, se penchant sur le piano, il s'abandonna à tout son délire musical. Ce fut un magnifique délire qui jeta des pluies de roses et de diamants. Lucy, qui d'abord écoutait avec distraction, fut bientôt saisie, enivrée, éblouie. Elle s'avança rapidement près d'Alfred, l'œil brillant, la bouche émue, la gorge palpitante; et, se laissant tomber sur un fauteuil, elle pencha mollement la tête sur son épaule, comme une femme qui s'évanouit.

Alfred, qui ne la voyait pas ou peut-être qui faisait semblant de ne pas la voir, poursuivait avec passion ses charmantes fantaisies. Enfin, s'étant tourné vers elle, il fut effrayé de sa pâleur et de son abattement. — Vous souffrez? dit-il d'une voix tremblante.

Elle essaya vainement de parler et de sourire. Plus effrayé encore, Alfred ouvrit la fenêtre. — Vous appelez le ciel à mon secours, dit Lucy en respirant.

Elle tourna la tête vers le parc et poursuivit : — Maman est bien lente à revenir.

Alfred, embarrassé, revint au piano et se mit à chanter, sans penser à ce qu'il chantait, la romance de Chérubin dans *le Nozze di Figaro*. Retombée dans l'extase, Lucy regarda le chanteur d'un œil allangui; et, pour cacher son trouble, elle détourna encore la tête et sembla poursuivre son rêve sous les vertes et frémissantes arcades du parc. — Un beau soleil de mai, murmura Alfred en finissant de chanter.

Et, tout en disant ces mots, il songeait au soleil de la Provence, il songeait qu'au dernier mois de mai il adorait une grande dame de Marseille qu'il avait rencontrée sous une porte durant une averse. — Que vous êtes heureuse, poursuivit-il d'un air rêveur, que vous êtes heureuse d'avoir ce parc charmant pour vos promenades ! Des tapis d'herbe, des riveaux de feuillage, un orchestre céleste, voilà tout ce que je demande à Dieu pour l'éternité. — C'est le seul attrait de notre solitude, dit Lucy d'une voix étouffée et pénible; il y a tout au fond, en face de la petite porte de sortie, une sombre allée de tilleuls où je me promène souvent le soir..... pour rêver à l'Angleterre..... Ces heures de tristesse et de solitude sont les meilleures que j'aie passées. Je regarde les étoiles, j'écoute les feuilles, et mon âme s'envole avec délices. — Oh ! oh ! voilà une Anglaise romanesque, pensa Alfred. — Hélas ! dit-il tristement, moi j'ai tout simplement les rues de Paris pour promenade et ma fenêtre pour solitude.

En parlant, Lucy avait détaché sa main du fauteuil. Tout d'un coup, par un mouvement nerveux, elle offrit à Alfred une clef qu'elle venait de prendre à sa ceinture. Le maître de musique regarda d'un œil effaré la blanche main de Lucy, il voulut la saisir; mais ayant aperçu la clef et devinant que c'était la clef du parc, il demeura indécis. La foudre eût passé devant lui sans lui causer une pareille émotion. Ses lèvres blanchissaient, son cœur battait à se briser. Cependant Lucy était adorable de candeur, et en la regardant il devina que nulle pensée impure n'avait passé sur la blanche chasteté de son front. Cette clef qu'elle offrait sans rougir, c'était la clef de son cœur et non de sa vertu; elle aimait sans doute, mais son amour n'avait pas touché la terre du bout des ailes; elle voulait rêver à deux dans la sombre allée où elle avait tant de fois rêvé seule; voilà tout. Les anges les plus purs ne l'eussent pas condamnée. Alfred voulut enfin prendre la clef, mais il était trop tard : comme il avançait une main craintive, la clef tomba à ses pieds; et Lucy, tout abattue, la tête courbée sous le repentir, le cœur brisé comme si la clef l'eût frappé en tombant, jeta

au musicien pétrifié un triste regard où il y avait de la colère, du mépris et de la douleur. Il ramassa la clef et s'enfuit. Toute cette scène s'était passée en quelques secondes, et Sterne seul vous l'eût bien racontée.

En franchissant le seuil du vestibule, Alfred eut le cœur déchiré par un sinistre de la pauvre Lucy; tout effrayé, tout éperdu et tout haletant, il s'élança vers le bois de Meudon, où il suivit le sentier le plus touffu, comme pour se dérober à tous, au soleil même. Durant une heure il alla devant lui sans dessein et sans pensée, ou plutôt égaré par des desseins et des pensées sans nombre. Le premier passant qui le rencontra se détourna de lui en pâlisant et le suivit longtemps du regard avec inquiétude. En effet, Alfred avait l'œil hagard, la démarche d'un fou, la mine tragique d'un malheureux qui cherche un arbre pour se pendre. Le soleil se coucha, et les vapeurs flottantes de la nuit surprirent le musicien sur la lièzière du bois. Sans qu'il s'en doutât, il avait faim depuis longtemps, et l'instinct le conduisit dans Meudon, au premier cabaret venu, où il prit un repas assez mauvais. Quand il en sortit la nuit était obscure; au-dessus des toits la lune montrait à peine sa corne d'argent au travers des nuages rapides. Il s'avança lentement vers le logis de mistress W..., se détournant à chaque rencontre, tressaillant à chaque bruit. Quand il fut dans les champs qui séparent le village du parc il reprit un peu de calme et de sérénité, il recueillit les mille pensées qu'il avait eues depuis midi, il ressaisit toute sa raison, et, s'asseyant au pied d'un arbre, devant un champ de seigle en fleur dont les épis ondoyaient comme un fleuve, il voulut réfléchir de toutes ses forces, mais la rêverie revenait sans cesse. Il voyait apparaître Lucy dans le vague de la nuit, pâlie encore sous les mornes clartés de la lune; la triste amante venait avec sa nonchalance accoutumée lui dire sa tendresse, et, saisi par le vertige, il se jetait à ses pieds avec adoration plutôt qu'avec amour. Car, à ses yeux, la blanche Lucy n'avait rien de terrestre; c'était un ange qui se trouvait par méprise au milieu des femmes; il n'avait jamais rien vu d'aussi diaphane. Sa main, murmurerait-il, je la briserais en la touchant, ses yeux, je les fermais à jamais au premier baiser. Si ce n'est plus un ange, ce n'est pas encore une femme; c'est une enfant qui n'a pas entendu l'heure d'aimer; je n'irai pas dans le parc : ce serait une profanation.

Alfred regarda longtemps la petite clef; il leva la main pour la jeter dans le seigle, mais la main retomba avec la clef. — Je divague un peu, reprit-il avec un profond soupir. Miss Lucy est tout simplement une jeune fille de dix-sept ans qui mar-

che sur la terre comme toutes les autres ; elle est amoureuse d'un pauvre diable de musicien ; après tout, c'est une fantaisie assez commune ; elle m'a offert la clef d'un parc où elle se promène, cela prouve sa confiance en moi et peut-être en elle-même. — Alfred se leva et avança de quelques pas vers le parc. — Je n'aime pas miss Lucy... Et, réfléchissant un peu : — Ma foi, mon cœur n'eût pas dit cela aussi vite que ma bouche.

Il arriva en chancelant à la porte du parc ; il s'appuya contre la muraille, et regarda le ciel comme pour interroger Dieu ; le ciel était redevenu pur. Il écouta de toutes ses oreilles ; il n'entendit que le frémissement du feuillage et le battement de son cœur. Enfin, las de combattre, il mit d'une main agitée la clef dans la serrure, et, après avoir doucement et lentement ouvert la petite porte, il marcha vers l'allée de tilleuls avec des tressaillements sans nombre. Lucy n'y était pas ; Lucy ne vint pas. Vainement il la chercha sous les arbres, dans les bosquets. Après une demi-heure toute pleine d'agitations, il sortit presque joyeux ; il ferma la porte en respirant, et jeta la clef par-dessus la muraille, vers l'allée de tilleuls. — Ainsi, dit-il, en reprenant son insouciance et sa liberté, je me déchire de cette fatale clef, et je prouve à miss Lucy que je suis venu : maintenant je m'en lave les mains.

Quand il eut dépassé Meudon, quand son oppression se fut dissipée, il s'écria avec enthousiasme : — O Lucy ! que vous êtes belle !

Et il se mit à regretter de ne pas l'avoir vue dans l'allée solitaire. — Insensé ! et j'ai dit que je ne l'aimais pas !...

A son retour à Paris, Alfred était devenu éperdument épris de miss Lucy. Il eut maintes fois le désir de retourner sur ses pas, de franchir le mur du parc et de ressaisir la clef. Il succombait sous la fatigue et l'émotion ; il s'endormit dans un coin de sa chambre, il s'endormit sans perdre les songes caressants de cette aventure si romanesque et si ravissante.

Le surlendemain, il était pâle comme la mort quand il franchit le seuil du logis de mistress W... La femme de chambre vint à lui avec inquiétude. — Oh ! monsieur Alfred, de grâce, allez-vous-en tout de suite, et gardez-vous bien de revenir. Madame est furieuse ; elle vous accuse d'avoir perdu sa fille ; elle m'a presque chassée ce matin. Et, poursuivant d'un air mystérieux : — Vous ne savez pas ? Cette pauvre miss Lucy est bien malade ; je la veille de tout mon cœur... Ah ! monsieur, si vous saviez...

Un battement de porte fit bondir Lisa. — Madame ! dit-elle avec terreur.

Elle fit signe à Alfred de partir, et s'envola à

l'autre bout du corridor. Alfred sortit, à demi brisé par cette secousse ; il suivit le premier chemin venu, et se mit à battre la campagne de l'esprit et des pieds. Jusqu'au soleil couchant il tourna autour du parc de mistress W... comme la phalène autour d'une lumière ; mais, dès les premières ombres, il alla s'appuyer contre la petite porte, et y demeura jusqu'au milieu de la nuit dans une torpeur profonde, regardant par les interstices de cette porte, écoutant sans y rien comprendre les rumeurs endormantes des champs. Il passa le reste de la nuit dans une auberge de Meudon, et le lendemain il erra comme la veille ; mais le lendemain son âme réveillée fut sensible à tous les déchirements de la douleur, son cœur ranimé s'alluma aux lèvres ardentes de l'amour. Il aimait Lucy comme on aime sa première maîtresse quand elle est noble et belle, et même quand elle n'est ni noble ni belle ; le premier amour a tant d'éblouissements ! Vainement il essaya de voir la femme de chambre, qui ne sortit pas ce jour-là ; vainement il envoya sous les fenêtres de Lucy un joueur de vielle qui joua des airs chers à la pauvre malade ; la fenêtre s'ouvrit, on jeta quelques sous au joueur, et encore ce ne fut pas Lucy.

Enfin sept grands jours se passèrent pour Alfred dans tous les tourments de l'attente, dans tout le martyre de l'amour, dans toutes les angoisses du désespoir.

Un soir, la nuit était sombre, le ciel se voilait, l'éclair sillonnait l'horizon. Alfred s'avancait lentement vers la petite porte du parc, conduit par l'habitude plutôt que par l'espérance, quand tout à coup il fut surpris par l'apparition d'une ombre. Il devina que c'était Lucy ; il courut à sa rencontre. Elle chancelait et s'appuyait à tous les troncs d'arbre du sentier ; elle était pâle comme une mourante, et, ensevelie dans une grande pelisse de soie, on eût dit qu'elle sortait du cercueil. Elle respirait avec amertume les restes desséchés du bouquet de primevères. A la vue d'Alfred, elle rejeta son capuchon sur ses épaules et inclina languissamment la tête. Alfred atteignit bientôt et lui saisit la main avec tendresse : la blanche main de Lucy n'opposa aucune résistance, mais sembla insensible. Ils entrèrent silencieusement dans le parc. Arrivée sous les tilleuls, Lucy s'arrêta soudain plus affaiblie et plus chancelante. — Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? dit Alfred avec effroi. — Vous m'avez tuée ! murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Et sa main s'échappa de celle d'Alfred. — Hélas ! je le sens bien, je ne suis déjà plus que l'ombre de moi-même.

Et elle soupira et poursuivit en souriant : Comme dit le poète anglais, la mort a soufflé sur moi ; je

la respire partout, jusque dans ce bouquet que j'ai fané sous mes lèvres.

Toute défaillante, Lucy se laissa tomber sur un banc de pierre. Tout éperdu, Alfred tomba agenouillé devant elle. — Mourir! dit-il, d'une voix sombre, mourir! Pourquoi, mon Dieu? — Pourquoi!... La clef que vous aviez laissée tomber m'a frappée au cœur... On ne guérit pas de ces blessures-là...

Et, après un silence: — Aujourd'hui, pour la dernière fois, je suis venue sous ces tilleuls bien-aimés, peut-être dans l'espérance de vous y voir... l'amour m'a conduite par la main, car je vous l'ai dit, monsieur, je vous aime... Mon Dieu! suis-je donc coupable d'aimer? Est-ce pour haïr que vous m'avez donné une âme? N'envoyez-vous pas la rosée à toutes vos fleurs? Suis-je donc une fleur maudite? — Oui, monsieur, je vous ai trop dévoilé mon cœur; mais tout ce qui passe dans mon cœur passe aussi sur mes lèvres; et puis, pourquoi vous cacher ce que j'avais avoué à Dieu: ce n'était pas la un bien grand péché...

Elle sourit encore et reprit avec mélancolie: — Et pourtant ça été pour moi un péché mortel... car j'en mourrai, je le sens bien. J'étais une pauvre fille toute chancelante au milieu du monde, l'amour devait me relever ou m'abattre, et c'est fini... Quand la vigne ne peut atteindre l'ormeau, elle tombe. Ah! si vous m'aviez tendu la main!

Alfred, accablé, pressait tendrement la main de Lucy sous ses lèvres émuës. — Je perds la tête, reprit-elle en s'agitant un peu; mon Dieu, pardonnez-moi mon aveuglement; puisque vous m'avez punie, vous m'avez pardonné. — Hélas! dit tristement Alfred, c'est à moi de demander pardon.

Lucy le regarda d'un œil éteint; bientôt elle sembla sortir d'un rêve, et, plus abattue encore, elle murmura avec une voix glaciale: — Pourquoi donc êtes-vous venu puisque vous ne m'aimez pas?

Alfred la contempla avec une adoration religieuse: — Mais je vous aime de toute mon âme! — Vous m'aimez? dit Lucy en s'animant; n'est-ce pas un mensonge? De grâce, dites-moi toute la vérité. Vous m'aimez et vous me laissez mourir en silence! Mais votre amour m'eût sauvée! déjà je me sens revivre, mon pauvre cœur tressaille d'espérance. Vous m'aimez! Oh! si vous saviez comme cela me fait du bien!

Lucy laissa tomber sa tête sur le sein d'Alfred, — O Lucy! je me crois indigne de vous aimer, mais je sens que l'amour élève les plus petits jusqu'au ciel. — Oh! oui, s'écria Lucy, qui s'égarait.

Et, durant plus d'une minute, ils restèrent tendrement appuyés l'un sur l'autre, immobiles et si-

lencieux comme s'ils eussent craint de chasser leur rêve, de voir s'évanouir leur enlacement.

La brise secouait autour d'eux toutes les ivresses du soir; la lune s'était amoureusement voilée, les branches frémissaient de toutes leurs feuilles.

Mais cet instant de pures délices passa rapide comme l'éclair, comme le son de la cloche, comme le parfum de la pervenche. Alfred ayant parlé de la joie des anges que Dieu leur préparait, le charme se dissipa soudainement pour Lucy, car elle se souvint qu'elle allait mourir.

Elle se détacha lentement des bras d'Alfred et dit avec arreture: — De la joie! je vais en chercher ailleurs.

Et elle contempla le ciel, et, aux rayons de la lune, Alfred vit deux larmes déborder ses beaux yeux; la première tomba brûlante sur sa main, l'autre arrosa la joue de Lucy. Exalté par la poésie de sa douleur, il sécha rapidement cette larme sous ses lèvres ardentes. Ce baiser fut léger comme le frôlement d'ailes d'un oiseau; l'âme d'Alfred plutôt que ses lèvres avait passé sur la joue de Lucy. Elle fut à peine émue par ce chaste baiser, et, secouant la tête avec une tristesse inexprimable, elle murmura: — Il est trop tard.

A cet instant, la voix de mistress W... retentit sous les tilleuls. — C'est maman qui m'appelle, dit Lucy.

Alfred lui ressaisit la main en murmurant: — A demain.

Lucy appuya encore son front sur le sein d'Alfred, et, avec un soupir: — Adieu, répondit-elle.

Et elle s'éloigna lentement, lentement, comme une amante fuit à jamais le lieu du rendez-vous.

Alfred la suivit d'un regard désolé; il la perdit de vue sous une charmille, il la revit sur le Perron, puis elle disparut encore: entre eux tout finit.

Il sortit du parc en pleurant. La nuit s'avancait quand il revint à Paris. Il eut à peine une heure de sommeil, car, aux premières blancheurs de l'aube, il fut réveillé par un de ces rêves terribles que Dieu nous envoie dans toutes les secousses de notre vie. Il avait retrouvé Lucy dans un sépulchre, et, détournant les plis du linceul, il avait vu une clef ardente qui dévorait le cœur de la pauvre enfant.

Dès le soleil levant il se remit en route pour Meudon en suivant le cours de la Seine: il se décidait à braver tous les obstacles pour revoir Lucy. Au-dessus de Grenelle une troupe de corbeaux lui jeta au cœur de sinistres croassements. Il était depuis longtemps aguerri contre les augures; cependant ces croassements, qui ranimaient son mauvais rêve, firent évanouir sa dernière espérance. — Je ne la verrai plus, dit-il en levant les yeux au ciel.

Vers huit heures du matin il arriva chez mistress W... avec cette morne fierté que donne la douleur ; il était pâle, il était sombre, il avait les lèvres blanches et les yeux égarés. Trouvant les portes ouvertes, il pénétra dans les premières salles en murmurant tout bas le nom adoré de son amante. La maison semblait déserte, partout un silence de mort. En passant sous la chambre de Lucy il entendit un sanglot : il s'élança sur l'escalier, et dès qu'il fut à la porte de cette chambre il revit Lucy ; — mais Lucy était morte.

Mistress W..., qui, malgré les prières d'un vieux médecin, voulait épuiser ses larmes au lit funèbre de sa fille, accourut vers Alfred en gémissant,

se jeta dans ses bras avec égarement, et, laissant éclater tout son désespoir, lui dit d'une voix brisée : — Elle vient de mourir ma pauvre Lucy... ma seule enfant!... Cette nuit elle m'a tout conté : vous l'avez tuée, monsieur ! Vous l'avez tuée, et pourtant je vous remercie. . . Vous remerciez !

Mistress W... recula par un mouvement nerveux, saisit dans sa poche la petite clef du parc, qu'elle-même avait ramassée dans l'allée de tilleuls, et, la jetant aux pieds d'Alfred avec le délire de la douleur, elle poursuivit ainsi : — Maintenant qu'elle est morte, allez-y : vous trouverez sa tombe !

UNE LECTURE.

Le café d'Orsay, situé au coin du pont National, est le rendez-vous ordinaire de l'état-major de l'école du bon sens. C'est là que ces jeunes gens viennent manger quotidiennement le beefsteak tragique et la fameuse mayonnaise d'alexandrins, sauce Ponsard. L'autre jour, il y avait une grande solennité au café d'Orsay : M. Fréd. B... devait lire une comédie de sa façon. Le grand et le petit ban de l'école avaient été convoqués. On y voyait Saint-Victor le Vénitien ; M. Angier, ce beau jeune homme qui ressemble à ces figures de *jeunes guerriers* que les jeunes demoiselles dessinent à l'estompe pour la fête de leur maman ; et M. Jules Barbier, qui dépense tout l'argent de ses droits d'auteur à acheter de la pommade du lion pour se faire pousser de la barbe (aussi quelle barbe il aura un jour !); et M. Deconrecelle, le fringant ; et l'austère M. Carré ; et dans un petit coin, M. Dufai. — Par extraordinaire, il se trouvait deux poètes au milieu de cette assemblée, M. Ars. H... et M. Gér. de N.... Cependant, comme on était réuni depuis une heure, et que la lecture de la comédie annoncée ne commençait pas, on éleva quelques réclamations.

— Attendez, dit M. Fréd. B., l'auteur de l'œuvre, il manque encore quelqu'un.

— Mais qui donc ? demandèrent plusieurs voix.

— Il manque Cottiné.

— Cottiné est un clair de lune de M. Angier ; il a rédigé pour lui un feuilleton de théâtre, lequel

a suffi pour mettre à mort le *Spectateur Républicain*. L'école du bon sens a néanmoins un fétichisme absolu pour ce basochien, et c'est lui qui donne le bon à tirer de tout ce qui se produit dans ce cénacle de la médiocrité.

A la fin, comme on s'ennuyait beaucoup de ne pas voir arriver le petit clerc, l'impatience redoubla. En face d'un manuscrit formidable, M. G. de N..., pour se donner du courage, demanda une cave à liqueurs, et commença un sonnet de *petits verres*.

Tout à coup un horrible barbet se précipita dans le café, il était plus crotté que la rue Saint-Martin. L'animal alla sur-le-champ auprès de M. D., et ils échangèrent une poignée de pattes.

— Ah ! dit M. Fréd. B..., l'auteur de la comédie, voilà le chien de Cottiné. Cottiné va venir.

Mais on s'aperçut que le chien portait à son cou un petit papier attaché. On en prit connaissance. C'était un billet de Cottiné ; il prévenait qu'étant retenu en partie double, il ne fallait pas l'attendre, mais il envoyait son chien à sa place.

Sur l'observation présentée par M. Ars. H..., que les chiens possédaient parfaitement le sens critique, l'animal fut placé sur une table et admis à remplacer son maître.

Et la lecture de la comédie a commencé.

Le chien de Cottiné a manifesté son admiration par quelques abois énergiques.

On lui a offert un verre d'eau.

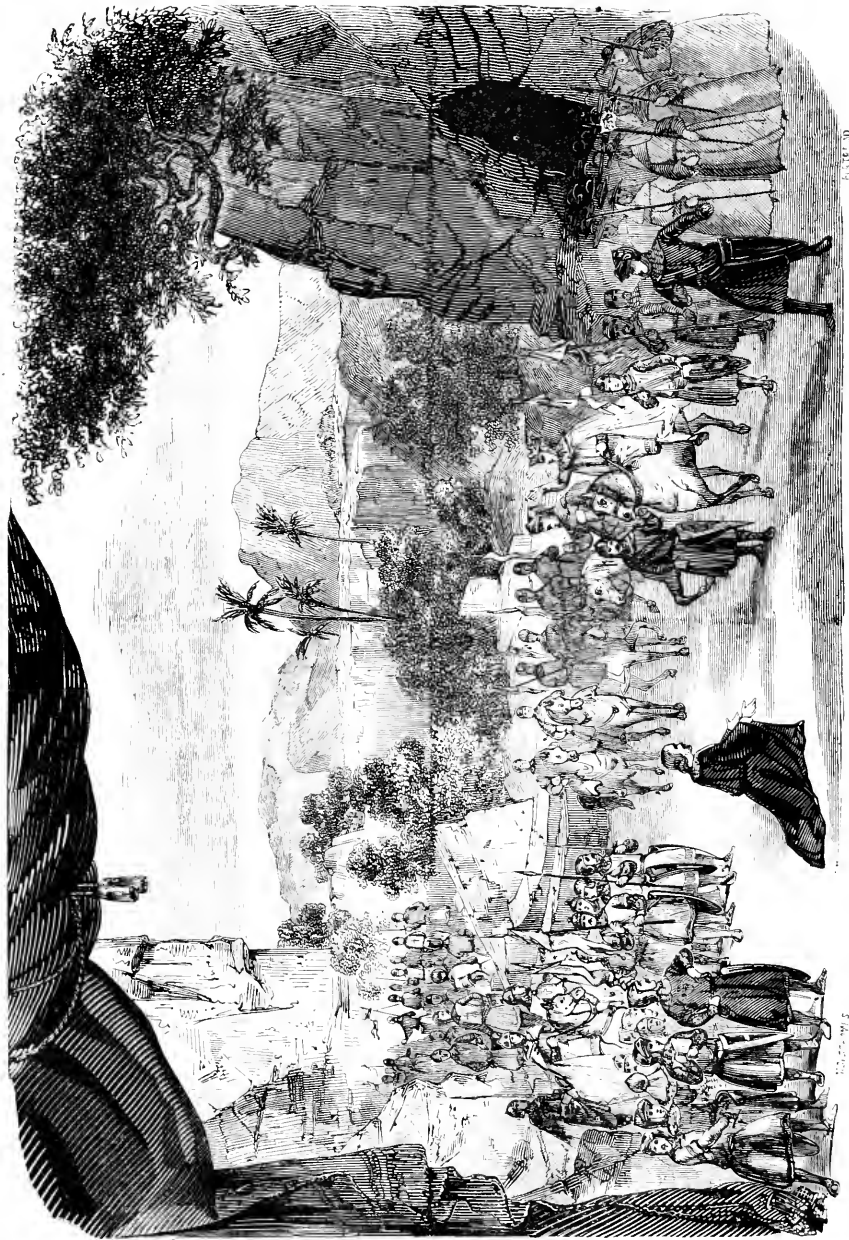


Fig. 167. 10

Entrée à Jôyera dans Jérusalem delivree

167. 10



ELLE SE VEND EN DÉTAIL.

Mon histoire est touchante, ou plutôt son histoire est touchante à elle, la pauvre fille ! si gracieuse et si jolie. Son père était mort, ne lui laissant qu'une bénédiction. Son frère avait veillé sur elle, mais Dieu le rappelant aussi avait abandonné à la solitude, mauvaise conseillère, cette fille dont on eût fait une si belle mère de famille. Sa vertu l'a perdue. Pour avoir commencé par être honnête, elle est dans la fange aujourd'hui ; si elle eût commencé par le vice, elle serait dans la soie et dans l'or : voilà notre justice !

Voyez-vous, il y a tant de misère aujourd'hui ! il est si difficile de vivre, même aux femmes, qui vivent de si peu ! Les hommes pullulent sur cette terre comme les vers sur le fumier. N'ayant pas à vivre comme des hommes, ils vivent du travail des femmes. Ils se font couturières et brodeuses ;

ils se feraient marchandes de modes au besoin. Que voulez-vous que devienne une malheureuse jeune fille dans cette civilisation étouffée, où les rangs sont pressés comme un essaim d'abeilles dans une ruche ? La place au plus fort, au plus adroit, au plus vil ! La force est tout, et, après la force, la ruse ! Le grand sexe écrase le petit sexe. Que de pauvres êtres qui expirent ou qui se déshonorent dans un coin ! Trop heureux encore quand le déshonneur même ne leur manque pas !

Ceci va vous paraître étrange ; malheureusement ce n'est pas un paradoxe. Il faut lever encore ce coin du voile de l'étude des mœurs. Oui, voyez cela ! le vice, qui ne manque pas aux hommes, manque aux femmes. Aujourd'hui, plus que jamais, les hommes se prostituent à l'envi ; ils ont des marchés où ils vendent à un prix certain leur con-

science et leur bonheur; ils vendent leur plume et leur parole; ils ont des prix certains pour leur soumission et pour leur respect. Ils font des rois, ont les paye; ils défont des rois, on les paye; ils meurent, on les paye. Les hommes se vendent sous toutes les formes, sous toutes les apparences, sous toutes les espèces. La vénalité les enveloppe de son manteau, elle les met à l'abri de son bras puissant. Tout se vend encore chez les hommes. Les révolutions leur profitent en les secouant. La révolution met à flot ce qui était à sec, elle bâtit sur les places vides, elle renverse les palais déserts, elle dresse des monuments à des héros nouveaux, des temples à des dieux inconnus, des trônes à des rois bourgeois; elle fait tout pour les hommes et rien pour les femmes. Cette fois, elle a ôté aux femmes leur dernière ressource, le vice.

Plus de vice! plus de passion! plus de mouvements irrésistibles qui poussaient le riche à enrichir son idole. Phryné n'est plus possible; le monde des courtisanes est au rabais, il se déteint, il passe, il quitte ses riches vêtements, il pâlit, il s'agenouille, il tend la main. Soyez belle et jolie et jeune, qu'importe! le vieillard vous regarde d'un œil terne et mort; le jeune homme passe son chemin, tout entier à ses ambitions politiques; l'artiste est pauvre comme toi, pauvre fille; la jeunesse des princes, cette source des grandes fortunes, ne fait plus la fortune de personne. Où est la maîtresse du prince royal! Et comment voulez-vous que le prince ait une maîtresse, la chambre des députés lui donne un million de plus le jour où il sera marié.

La pauvre enfant (j'en reviens à mon histoire), la misère la tenait au corps. La misère, silencieux et froid compagnon, la misère la suivait pas à pas. La misère froissait sa robe fanée, déchirait son mouchoir troué, pénétrait son soulier d'eau pluvieuse. C'était la misère qui faisait son lit avec quatre brin de paille, qui chauffait son poêle avec une once de charbon; la misère lui servait de femme de chambre le matin et le soir; la misère dressait sa table sur son pouce rougi par le froid! Elle marchait donc suivie et précédée et enveloppée de toutes parts par son triste compagnon, la misère!

Ce n'est pas un compagnon comme un autre. Il n'a ni cœur, ni âme, ni sourire, ni larmes, ni pitié, ni rien d'un homme. Un autre compagnon, quel qu'il soit, au bain même, s'attache à son compagnon, et partage avec lui ce qu'il peut avoir, n'eût-il rien à partager. La misère, pauvre diable qui ne parle pas, qui ne soupire pas, qui ne vous regarde pas! il pèse sur vous comme un plomb. Cependant la pauvre fille marchait d'un pas léger.

Elle arrive chez une vieille. La vieille femme, cet égot moral des grandes villes, la vieille femme est une sentine où viennent se rendre toutes les immondices des passions humaines. Ces êtres-là, qui l'eût dit? ont déshonoré les cheveux blancs; elles ont des rides hideuses, elles ont de grandes mains osseuses et desséchées qu'elles tendent au coin des rues le soir, et dont le toucher vous dessèche même à travers votre manteau. La vie! le avait partagé le sort des jeunes; elle était veuve de vice elle aussi! Cependant elle avait encore un fauteuil en cuir pour s'asseoir, un pot de terre pour se chauffer, un registre pour écrire sa dépense, un gros vieux matou pour avoir quelque chose à aimer. Du reste, la vieille était triste, l'œil morne, la tête basse, le poil abattu; mais son chat favori faisait le gros dos.

Mon héroïne (hélas! hélas! elle était tremblante!), mon héroïne s'avance vers la vieille; elle se posa devant elle, et lui parla humblement, lui montrant du geste son invisible compagnon, la misère. Pour qu'on ait des yeux, on le voit à droite et à gauche, long, fluet, aigu, qui circule comme l'air de décembre autour du pauvre! La vieille vit tout de suite ce qu'elle avait, la pauvre fille; mais la vieille, dure comme son propre malheur, était dure au malheur d'autrui.

C'était une de ces âmes coriaces, qui ont passé à travers toutes les rugosités de la vie. Ame battue, tannée, salie, râclée, pelée, rouge et noire, toute plissée, toute ridée, réduite à rien; élastique comme la gomme arabique dans l'écritoire d'un censeur, d'un usurier ou d'un huissier.

La vieille resta écrasée un instant dans sa contemplation hideuse au fond de sa vilaine âme; puis elle releva ses yeux rouges et inégaux, et voyant ce frais visage amaigri, qu'il aurait été si facile d'arrondir, voyant ces mains qui pouvaient devenir si blanches, voyant cet œil bleu aux longs cils, la vieille poussa, du fond de son atroce poitrine, un horrible soupir. Que ce joli visage lui rappelait des temps plus heureux! Comme autrefois elle se serait plu à parer ce beau corps si mendiant, à rehausser par la blanche dentelle cette tête si mignonne, à couvrir d'un fin tissu ces épaules si fraîches, à mettre des gants glacés à ces mains glacées, à reufermer dans un soulier étroit ce pied qui se jone dans cette épaisse chaussure! Quel chef-d'œuvre elle eût fait de cette pauvre fille, l'infâme vicille! Cela eût été aussi grand miracle que le miracle de Pygmalion! Et, quand il eût été fait, ce chef-d'œuvre, quand il eût été bien posé sur sa base, bien réchauffé par le soleil, bien éclatant de lumière, bien animé par le rayon d'en haut, alors le Phidias ridé et en jupon sale eût appelé autour de sa statue

tous les connaisseurs de la ville et de la cour; Pygmalion eût mis à l'encan son chef-d'œuvre, il eût prostitué sa Galathée pour de l'or! C'étaient là les passe-temps les plus dangereux, les plus doux et les plus lucratifs de la vieille dans ses beaux jours.

A l'aspect de la jeune fille, son stupide visage s'éleva jusqu'à l'intelligence. Elle regarda de bas en haut et de haut en bas le bloc informe et charmant. Elle était comme l'artiste du bon La Fontaine devant le marbre de Carrare : *Sera-t-il dieu, table ou cuvette? Il sera dieu!* dit l'artiste, dans son premier instant d'enthousiasme; mais l'art! où est-il? qui veut de l'art? Le statuaire, qui allait faire un dieu, se rappela tout à coup qu'on n'adore plus les dieux; le marbre devint cuvette ou table. La vieille hochait la tête d'un air mécontent : elle venait de perdre son dieu, elle aussi. — Ma fille, dit-elle à la pauvre enfant, je ne puis rien pour vous, ma fille. Je meurs de faim, moi qui vous parle. Il n'y a plus de chalands dans ma boutique, si fréquentée; la nuit on ne frappe plus à ma porte; le jour c'est en vain que ma porte est mystérieusement entr'ouverte. La misère! la misère! la misère! et elle caressait le gros chat qui faisait le gros dos.

Alors l'enfant, qui s'était tenue debout et droite, comme une jeune personne à marier qui comprend qu'on la regarde, voyant qu'elle n'avait plus rien à espérer, s'assit nonchalamment par terre, devant le foyer de la vieille. La vieille, avec un regard de regret et de pitié, passait ses doigts sillonnés dans cette belle chevelure blonde; machinal amusement, qui lui rappelait vaguement le soin qu'elle avait autrefois de la toison de ses brebis.

Ces cheveux étaient souples, soyeux, épais, purs de toute essence corruptrice; c'étaient les beaux cheveux d'une pauvre fille oisive, qui n'a rien à faire qu'à se parer de la seule parure qui lui reste. Les boucles épaisses ruisselaient autour de ce cou frêle et blanc; elles tombaient en flocons sur ce front poli. La vieille se jouait avec cette masse transparente; le vent agité fit jaillir les cendres du pot de fleurs sur la longue chevelure cendrée. Vous n'auriez pas dit sur quelle partie de la tête était tombée la cendre, tant c'étaient des cheveux d'une belle couleur!

Une idée vint à la vieille :

— Veux-tu vendre ta chevelure? dit-elle à l'enfant.

Acrourie qu'elle était sur le pot de terre, le cerveau fasciné par la faim et par la vapeur du charbon, cet opium batarde à l'usage des suicidés de la populace, l'enfant n'entendit rien d'abord. Ce mot : *vendre ses cheveux*, lui parut un rêve;

un de ces rêves de la faim et du froid qui font le sommeil du pauvre. Le rêve dura toute la nuit; le matin venu, on regrette le rêve : la faim en rêve, le froid en rêve, quelle joie! tout cela comparé à la réalité!

La vieille, avec le sang-froid d'un commis de boutique qui fait un faux aunage, prenant les beaux cheveux à leur racine, se mit à comparer leur longueur à la longueur de son bras. L'épaisse chevelure, accouplée à ces vieilles cordes tendues sous une peau flasque et jaunâtre, en prit un reflet plus doux : la vieille elle-même, frappée à son insu par ce contraste, resta le bras tendu, regardant tour à tour ce bras si sec et ces cheveux si souples. En même temps une mèche grise et filandreuse sortant du bonnet crasseux de la vieille, on eût dit que cet horrible crin mettait le nez à la fenêtre, et regardait avec envie la belle chevelure de l'enfant.

— Veux-tu vendre tes cheveux? dit la vieille. Ils sont longs d'une bonne aune, je te rapporterai quinze francs.

La jeune fille, jetant les cheveux de côté et d'autre, relevant ses cheveux avec sa main amargie, ouvrit ses yeux humides et se prit à sourire tristement. Pour quinze francs elle faisait le sacrifice de ses cheveux.

Alors la vieille se baissa jusqu'à un panier où dormait le matou. Elle déranger le matou doucement, et elle chercha quelque chose dans son panier. C'était un large panier tout rempli de guenilles : vieilles écharpes, jadis roses et à présent toutes tachées, dont la vieille se faisait des foulards pour sa tête; collerettes dépliées et trouées dont elle se fabriquait des mouchoirs de poche; vieux bas chinés dont le mollet était en soie, et dont le pied était en laine; vieux bas dont le mollet était en laine et dont le pied était en soie. La plupart de ces bas n'avaient plus de talon ni en soie ni en laine, mais qu'importe! pensait la vieille; tant qu'il y a de la tige, n'y a-t-il pas toujours du talon?

Elle jetait tous ses bas de côté et d'autre. Tous volaient dans l'appartement, les vieux nœuds de ruban rose, le casaquin de basin si appétissant le matin, les garnitures effeuillées, les taches, les trous, les broderies filandreuses; tout l'horrible péle-mêle d'un luxe vicieux se trouvait dans cette corbeille; au fond de la corbeille se trouvait une vieille paire de ciseaux; c'était cette paire de ciseaux que cherchait la vieille.

Quand elle eut retrouvé ses ciseaux, vieil instrument à faire les ongles et à couper la soie, elle reprit dans sa main les cheveux de l'enfant tout à la racine, jusqu'à effleurer la peau, elle se mit à couper ou plutôt à scier cette vaste et flottante

nappe qu'une reine eût enviée. O malheur ! la vieille sciait, les ciseaux gémissaient, la pauvre enfant accroupie se laissait faire ! M. Pope a fait un long poëme avec *la boucle de cheveux enlevée* ; M. Marmontel a traduit le poëme de Pope ; personne ne fera de poëme sur cette chevelure qui tombe sous la main de l'infâme vieille ! Peuple ignoble que nous sommes ! Après trois quarts d'heure d'horrible travail, le sacrifice fut consommé.

Quand tout fut fini, la belle dépoille fut enfermée dans un vieux journal de théâtre, autre débris de l'opulence d'autrefois. La pauvre enfant tendit la main ; on lui donna quatorze francs au lieu de quinze. Elle partit. Mais le froid était vif ; le froid tombait d'aplomb sur cette tête dépoillée ; tout à l'heure un simple bonnet de gaz suffisait à cette jolie tête ; à présent le froid la pénétre ; le froid est insupportable : plus d'ornement, plus de chaleur, plus de boucles flottantes, plus rien. Elle acheta un bonnet chaud avant d'acheter du pain.

Cela dura six jours, six mortels jours d'ennui. Elle avait perdu sa joie du matin, son moment d'orgueil de chaque jour, quand, devant un miroir de glace brisée, elle regardait ses blonds cheveux, quand elle se consolait de n'avoir pas de chapeau en songeant à ses cheveux ; le soir venu, elle retrouvait encore un moment de bonheur. Tout cela était perdu !

Puis revint la faim pressante. Revint, plus rapide et plus silencieuse que jamais, la misère, le triste compagnon. Elle retourna chez la vieille tenant son front dans ses deux mains, son pauvre front si nu et si dépoillé ! *

La vieille était assise, elle ravaudait ; en ravaudant, elle murmurait une chanson bachique, elle avait soif ; ce fut à peine si elle regarda l'enfant quand l'enfant entra.

La vieille lui dit brusquement : — Tout ce que je puis faire pour toi, aujourd'hui, c'est de l'acheter cette dent qui est là, et qui ne te sert à rien pour ce que tu manges. En même temps elle appuya son doigt infect sur une dent blanche et perlée qui valait un royaume à la place où elle était.

La dent qu'elle touchait, la vieille, c'est la première dent qui se montre dans un sourire, la première dent qui se montre à travers deux lèvres roses, la dent qui s'appuie sur le front de l'amant, la dent qui prononce ce mot là : *Je l'aime* ! Elle donne son charme au sourire, leurs grâces aux larmes, son accent à la colère et à l'amour, au joueur de flûte elle donne le son : ôtez cette dent, plus de flûte et plus d'amour : c'est cette dent-là que touchait la vieille.

Que vous dirai-je ? elle avait tant de sang-froid à marchander cette marchandise ! C'était à prendre

ou à laisser. C'était un service qu'elle rendait à la pauvre fille. Tant pis pour elle si elle ne voulait pas ! Il y avait tant de dents à vendre, et de plus belles ! N'avait-elle pas déjà payé ses cheveux bien cher ? L'enfant fascinée, et plus insouciante, et trop pauvre pour songer à être belle, hélas ! l'enfant dit oui. Du même pas la vieille la mena chez un dentiste.

Dans la chaîne des êtres médicaux, le dentiste est comme le peintre et le sculpteur, un artiste de luxe. Il faut qu'on soit heureux et riche pour acheter un tableau ou pour se faire blanchir les dents. Depuis la révolution de Juillet, le dentiste, comme le marchand de couleurs, a éprouvé bien des désastres. Aussi le dentiste de la vieille, voyant venir une pratique, se mit tout bas à remercier le ciel : il prépara à la hâte ses instruments, et étala sa trousse. Il visita la bouche de la jeune fille, mais la trouva si saine, si rose, si fraîche, si pure ! (toutes ses dents étaient alignées comme des perles, elles étaient de ce ton chaud et mat qui annonce la durée) le dentiste devint pâle, car assurément la jeune fille s'était trompée : il ne voyait aucun prétexte à instrumenter dans cette bouche. C'était encore une journée perdue pour lui !

Je ne vois pas une seule dent à déranger ou à polir, dit-il à la vieille, remettant son instrument dans son étui.

— Il faut absolument, dit la vieille, arracher cette dent-là, j'en ai besoin.

— Je n'oserai jamais, dit le dentiste.

— Nous irons chez un autre dentiste, dit la vieille. Le dentiste réfléchit qu'il ne fallait pas laisser cette dent à arracher à un autre. Et puis les temps étaient bien durs !

— Si j'arrachais une des dents de la mâchoire inférieure, dit-il tout bas à la vieille, cela reviendrait au même, cela ne se verrait pas.

L'inflexible vieille montra de nouveau la dent qu'elle voulait avoir. Alors il procéda à l'opération.

Cela fut long. La dent tenait dans ses profondes racines. Le dentiste était peu sûr de sa main qu'arrêtait le remords. L'enfant souffrit une horrible torture, enfin la dent céda, elle vint au bout de l'instrument avec un très petit morceau de la gencive (c'était un habile dentiste). L'enfant se trouva mal. On lui fit boire un peu d'eau, on lui fit rincer la bouche. La vieille lui donna dix-huit francs, puis elle en ajouta deux autres. Elle venait de réfléchir que les dents ne reposent pas comme les cheveux. La vieille était juste à sa manière. Où se niche la conscience !

La pauvre fille entra dans son grenier avec vingt francs de plus et une dent de moins.

Quand elle se revint dans la glace, et qu'elle

vit sa bouche ainsi agrandie, ce gouffre ouvert entre ses deux lèvres, quand elle entendit l'air de ses poumons siffler en sortant de sa bouche, quand elle vit la grimace hideuse remplacer le sourire, quand elle comprit que son hôtelier qu'elle payait lui parlait avec moins de compassion, quand elle entendit dans son âme retentir ce mot funeste : — Laide ! tu es laide ! elle se sentit alors plus pauvre et plus nue que jamais ; elle sanglotait, et ses yeux n'avaient pas de larmes. Dans l'excès de sa douleur elle portait ses mains à sa tête ; mais, ô douleur ! trouvant son crâne nu et dépoilé, ses deux mains reculaient épouvantées, comme si elles eussent touché un fer chaud.

Elle vécut encore vingt jours avec sa dent, vingt jours bien tristes et bien sombres, vingt jours sans que personne lui accordât un mot d'amitié ou un sourire ; car elle avait perdu les seuls protecteurs que lui eût donnés la nature, son sourire et ses beaux cheveux ; elle avait vendu les deux amis de sa jeunesse, ornements peu coûteux et charmants, et que rien ne pouvait remplacer ; elle avait porté ses mains sur elle-même, plus à plaindre et plus malheureuse mille fois par ce suicide en détail que toutes les jeunes filles qui meurent en bloc et tout entières victimes d'un amour malheureux. Aussi, allant un jour dans un cimetière elle dit au fossoyeur : Celle qui a là des fleurs sur sa tombe est moins morte que moi.



Et puis le fatal compagnon qui ne s'était éloigné que de l'épaisseur d'un cheveu et de la largeur d'une dent, la misère revenait sur ses pas ; et revenue plus livide et plus mince que jamais, elle déployait ses grandes ailes de chauve-souris autour de la malheureuse fille ; elle comptait ses dents une à une, ses cheveux un à un ; mais la misère n'avait plus de dents à acheter, plus de cheveux à faire vendre. D'ailleurs, que lui importe ? Trouver des ressources, ce n'est pas son affaire ; quand elle tient un pauvre diable à la gorge, c'est au pauvre diable à s'en délivrer par tous les moyens : plus sa victime est engourdie, plus la misère dort en paix sur son sein.

A la fin, chassée de son grenier, et n'emportant de cet asile que le fragment de son miroir, comme on emporte un remords, la pauvre fille allait dans la rue, et elle revint chez la vieille, qui était en train de faire son repas. La vieille mangeait un potage dans une porcelaine ébréchée ; c'était un potage succulent et odorant, tout garni de légumes et de morceaux de viande égarés dans la marmite. La pauvre enfant, voyant la vieille manger, se souvint qu'elle avait faim ; mais la vieille n'y songeait pas ; elle jetait son potage dans sa grande bouche avec une avidité toujours croissante ; sa langue épaisse et large s'agrippait dans son palais, lançant autour d'elle

une salive jaunâtre et grasse. Cependant elle n'oublia pas son chat : elle lui laissa le fond de l'écuelle, le meilleur; le chat se fit prier longtemps pour toucher au potage; la pauvre fille ne se serait pas tant fait prier.

Quand elle eut essuyé son menton avec son bras, et son bras avec sa main, et sa main à la poche de son jupon, la vieille dit à l'enfant :

— Je l'ai trouvé encore quelque chose, ma fille. Puisque tu as du courage, viens avec moi; je vais te mener chez un jeune homme qui te payera bien; viens! et surtout ne tremble pas.

— Ma mère, dit la jeune fille, je veux bien vous suivre, mais j'ai faim; donnez-moi un morceau du pain que je vois là, et je le mangerai en chemin. Disant cela, elle se jetait avidement sur le pain; mais la vieille arrêta sa main : — Cela te ferait mal, mon enfant; il est très heureux, pour ce que nous allons faire, que tu n'aies pas encore mangé.

Bonne et excellente femme! va!

Elles sortirent toutes les deux.

La vieille, qui ne voulait pas être compromise, dit à la jeune fille de marcher à distance. La vieille avait des souliers neufs achetés avec les cheveux de l'enfant; l'enfant était en pantoufles trouées : la vieille avait un châle sur les épaules acheté avec la dent de l'enfant; l'enfant avait l'épaule presque nue : on eût dit, à les voir passer, un rédacteur et un propriétaire du *Constitutionnel*.

Elles arrivèrent à une maison de belle apparence, rue de Tournon; elles traversèrent un grand jardin, où une belle jeune fille causait avec le jardinier qui soignait ses fleurs; elles montèrent un petit escalier à gauche. Arrivée au second étage, la vieille sonna; un laquais vint ouvrir la porte, et les deux femmes furent introduites dans la maison.

L'appartement était de bonne apparence; il y avait un tour au milieu de la chambre, tour bourgeois et de fantaisie, plutôt fait pour le plaisir que pour le travail, et qui annonçait bien plus un jeune homme de bonne famille qu'un simple ouvrier. Dans un coin de l'appartement, un grand jeune homme, une lancette à la main et dans l'attitude du plus profond recueillement, était occupé à saigner méthodiquement une feuille de chou; il choisissait de préférence les veines les plus fugitives de l'innocent légume; et quand, à l'aide de l'instrument, il était parvenu à faire sortir un peu de sang, c'est-à-dire un peu de jus blanchâtre de la feuille, il poussait un cri de joie, comme s'il venait de mettre la dernière main à une pipe pour lui-même, ou à un dévidoir pour ses sœurs.

La vieille s'approcha, attirant la pauvre fille

après elle. — M. Henri, dit-elle au jeune homme, voici la veine que vous m'avez demandée. Voyez cela! il y en a à choisir, j'espère! Comme toutes ces veines se croisent sous cette peau argentée! cela vaut mieux que vos feuilles de chou, n'est-ce pas?

Et M. Henri, esculape de dix-huit ans, médecin depuis quinze jours, anatomiste de la veille, prit ce bras si joli et si blanc, et, avec un petit sourire de suffisance, le regarda.

Il regarda, non pas la pauvre fille si pâle et si belle encore, non pas ce jeune sein qui battait si fort, non pas ce regard bleu de ciel qui tombait sur lui en suppliant, non pas même cette main si mignonne qu'il tenait dans sa main; de tout ce corps, il ne regardait qu'une veine! une seule veine! et sans mot dire, froidement impassible comme le médecin qui guérit, sur la veine de la pauvre fille qu'elle lui vendait sans savoir son prix, il fit son apprentissage de saigneur d'hommes, lui qui jusqu'alors n'avait été que saigneur de choux.

Voilà où la science a conduit tous nos jeunes hommes! Ils n'ont plus de passion, et plus de cœur, et plus de pitié, et plus d'amour. Montrez-leur une femme; il faut qu'elle soit aux assises, pour que l'étudiant en droit s'en occupe; il faut qu'elle ait une veine à ouvrir, pour que l'étudiant en médecine la regarde. Pauvres, pauvres femmes! Et si vous vous étiez trompé de veine, Henri! c'eût été une femme de moins, n'est-ce pas? Mais d'ailleurs Henri était sûr de son fait; il avait déjà saigné tant de feuilles de chou!

Je ne vous dirai pas ce qu'Henri donna à la pauvre fille pour sa veine, cela ferait peur à dire : un barbier du vieux siècle aurait eu honte de prendre si peu pour une saignée. Il est vrai encore qu'il vint peu de sang de la veine ouverte : la pauvre fille en avait si peu!

Henri, tout joyeux de sa première saignée, congédia les deux femmes, laissant précieusement un peu de sang sur la lancette, pour pouvoir dire à ses sœurs : — Voyez comme je saigne bien! Retournez aux feuilles de choux, Henri!

La vieille mena la jeune au cabaret; elle lui disait en chemin : — Tu vois bien à présent, ma fille, que j'ai eu raison de l'empêcher de manger; rien ne fait mal comme une saignée pendant la digestion; mais à présent, viens boire avec moi. Elles allèrent boire du vin à quatorze; et si on avait dit à la vieille : — C'est du saog que tu bois, elle aurait répondu : — Non, c'est du vin.

J'avais dessein, en commençant cette histoire, de vous raconter longuement les ventes partielles de cette pauvre fille; mais j'aurais honte pour

nous tous. Sachez seulement cela, vous autres : elle a tout vendu de son corps, tout, excepté ce que les autres femmes vendaient autrefois, sa vertu ; car il ne s'était trouvé personne pour l'acheter. L'innocence d'une jeune fille n'est plus bonne à rien aujourd'hui, même pour le vice ; le vice n'en veut plus. N'est-ce pas une chose bien triste ? il faut qu'une femme se donne au vice pour rien. Il n'y a plus que ses cheveux, ses dents ou son sang qui s'achètent. Notre pauvre fille, après avoir vendu sa veine à un étudiant, a vendu sa tête à un peintre ; elle a posé dans une scène de pestiférés tant elle était pâle ; puis on lui a mis du rouge, et c'est aujourd'hui une de ces saintes de l'église Saint-Étienne, de la cathédrale d'Anvers.

Que vous dirai-je ? Et que n'a-t-elle pas vendu au plus bas prix possible ? Elle a vendu sa gorge à un mouleur, et le plâtre, maladroitement appliqué, a enlevé à tout jamais tout le duvet de la pêche ; elle a vendu son épaule et son pied à un statuaire, et les bosses de son crâne à un crâniologue, et les heures de son sommeil à un faiseur de somnambulisme ; elle a vendu ses rêves à une cuisinière qui jouait à la loterie, tout son corps au *Gymnase Dramatique*, comme figurante ; elle vendrait son cadavre au médecin, si elle était à Londres ; mais nous sommes dans un malheureux pays où les cadavres sont à rien.

Et pour comble de maux, de damnation et de vénalité, elle a épousé en légitime mariage un censeur, homme de lettres. Il est son mari, et elle est sa femme ; elle dîné avec lui ; elle lui donne le bras quand il sort ; elle porte son nom ; elle est enceinte d'un petit de lui ; le jour de son mariage, elle n'a trouvé pour signer au contrat que la vieille qui l'a vendue en détail, ne pouvant la vendre en gros.

En entrant chez son époux, l'héroïne de mon conte a reconnu sa tête dans un tableau, sa gorge et son pied dans un plâtre, les numéros qu'elle avait rêvés sur un billet de loterie, et dans un bocal de pharmacie les remèdes qu'elle avait ordonnés comme somnambule. Le soir, quand il s'est agi de coucher avec sa femme, le censeur a ôté les cheveux de sa tête, c'étaient les cheveux de sa femme ; il a ôté une dent de sa bouche, c'était la dent de sa femme. Quinze jours auparavant, il avait été saigné par le saigneur de sa femme. Ainsi toute cette jolie créature, si jeune, si douce, si blanche, si riieuse, qui eût fait le bonheur d'un roi, qui aurait eu une cour à ses pieds, au dix-huitième siècle ! ô profanation ! dans notre siècle stupide et stérile, il ne s'est rencontré qu'un vil censeur pour l'acheter, et encore pour l'acheter en détail.

JULES JANIN.





JOIES ET PEINES DE CŒUR.

CÉCILE.

LE RUISSEAU D'AMOUR.

J'allais pour cueillir l'ambrosie
Sous un gai rayon de printemps,
J'avais au front mes dix-huit ans
Et dans mon cœur la poésie.

Perdu dans quelque songe aimé,
Écoutant mon cœur en silence,
Je suivais avec nonchalance
Le clair ruisseau tout embaumé.

Les fleurs y penchaient leurs calices,
Les saules leurs cheveux flottants,
Et les papillons inconstants
Y venaient boire avec délices.

Au chant allangui des oiseaux
Les sylphes y trempaient leurs ailes
En poursuivant les demoiselles
Qui se cachaient dans les roseaux.

J'entendis un plus gai ramage
Qui m'annonçait un doux tableau.

Soudain, dans le miroir de l'eau,
Je vis apparaître une image.

C'était la reine de mon cœur !
Cécile, la belle ingénue,
Sur l'autre rive était venue
Avec un sourire moqueur.

« Pourquoi venir par là, coquette ?
Je vais m'embarquer sur ce flot
Avec l'amour pour matelot,
Je suis bien sûr de ta conquête. »

Mais elle, me tendant la main :
« Ah ! ne viens pas sur cette rive. »
Mais moi je m'embarque et j'arrive
Disant : « Tu passeras demain. »

Elle s'enfuit vers la ramée
Effarouchant dans les sillons
Les cigales et les grillons
Du pan de sa jupe embrumée.

Mais elle n'alla pas bien loin ;
Je la suivis vers sa retraite
Lui cueillant d'une main distraite
Des fleurs de trèfle et de sainfoin.

Je la surpris. O Théocrite,

Doux poète, rustique amant,
Sur sa lèvres as-tu vu comment
Ma première œuvre fut écrite ?

SOUPIR.

La nuit avec amour se penche sur la terre ;

Le ciel de juin s'enflamme à l'horizon
Et la rosée argente le gazon.

Tout arbre couvre un doux mystère !

Le vent d'est que j'entends au loin
M'apporte l'odeur du sainfoin.

Tout arbre couvre un doux mystère !

Les rossignols chantent l'amour en chœur ;
Je vous attends ! vous, l'âme de mon cœur :

La nuit avec amour se penche sur la terre !

LES VENDANGES.

Sur le soir, j'écoutais la rustique harmonie,
Je vis la vendangeuse en blanc corset de lin,
Qui, tout en me jetant son doux regard malin,
Coupaît la grappe verte et la grappe jaunie.

De mon âme aussitôt toute idée est bannie.
« Vendangeuse aux yeux bleus, ton panier n'est pas plein,
Et voilà le soleil qui touche à son déclin :
Laisse-moi vendanger dans ta vigne bénie ! »

Quel beau soir ! Tout riait et tout chantait en chœur,
Le bois et la prairie, et la vigne, et mon cœur !
La nature automnale était encore en fêtes.

Je vendangeai. La nuit je m'en allai chantant
Ce vieil et gai refrain que Voltaire aimait tant :
Adieu, paniers, adieu, les vendanges sont faites !

En Champ-gne.

LE VIOLON BRISÉ.

Voyez là-bas sur la montagne verte
Le vieux moulin qui tourne si gaiement ;
L'amour, l'amour, comme un rêve charmant,
Il le berçait dans mon âme entr'ouverte.

Au vieux moulin j'avais un violon,
Écho plaintif des chants de ma maîtresse,
Lyre d'amour vibrante d'allégresse ;
Mais mon bonheur, hélas ! ne fut pas long.

Elle mourut ! que de larmes amères !
Elle mourut au soleil du matin
En respirant la rosée et le thym :
Son âme au ciel emporta nos chimères.

Le lendemain, ses compagnes en deuil
Portaient son corps de neige au cimetière ;
Moi, j'étais seul, sans larme et sans prière,
Dans le moulin comme au fond d'un cercueil.

Je te saisis violon triste et tendre,
Et le doux air que Cécile aimait tant,
Je le jouai, le cœur tout palpitant :
Son âme sainte a passé pour l'entendre.

Je le jouai ; mais, au dernier accent
Mon cœur bondit comme un daim qui se blesse.
Je me perdis si loin dans ma tristesse,
Que je brisai mon violon gémissant.

Depuis ce jour, ma sœur la Poésie
A ranimé mon cœur à demi-mort ;
Ma lèvres ardente à bien des grappes mord
Sans retrouver la première ambrosie.

J'ai délaissé le moulin, mon berceau,
Le doux pays où m'allaita ma mère ;
Je suis allé me perdre en l'onde amère,
Sans retrouver la source du ruisseau.

Perle d'amour, à ce monde ravie,
Au fond des mers je t'ai cherchée en vain ;
Et je n'ai plus de mon bonheur divin
Qu'un souvenir : c'est la fleur de ma vie.

Quand je retourne au moulin délaissé,
Ce n'est que joie et peine renaissantes.
Ah ! quand j'entends ses ailes frémissantes,
Mon pauvre cœur est un violon brisé !

AU MOIS DE MAI.

Pourquoi pleurer au mois de mai ?

Au mois de mai je vis ma belle,
Sous un marronnier en ombelle ;

Je vis Cécile et je l'aimai.

Sa blanche main sur le rivage
Cueillait une rose sauvage.

Je vis Cécile et je l'aimai.

Mais vint la mort, la mort fatale !
Elle a fui la rive natale.

Et moi, je pleure au mois de mai.

PANTHÉISME.

Salut, Muse éplorée ! Adieu, folles chansons !
La colombe au ravin s'envole à tire d'ailes.
L'oisele ne vient plus chanter dans les buissons ;
J'ai déjà vu partir les brunes hirondelles.

LE POÈTE.

Violettes embaumant le sentier du moulin
Où flottait le berceau de mes fraîches années,
Je ne vous trouve plus.

LES VIOLETTES.

Dans un corset de lin
Contre un sein palpitant l'Amour nous a fanées.

LE POÈTE.

O ruisseau qui baignais son petit pied charmant,
Bouvreuil qui me chantais quelque chanson touchante,
Vous ne dites plus rien.

LE BOUVREUIL ET LE RUISSEAU.

C'est pour un autre amant
Que le ruisseau raconte et que le bouvreuil chante.

LE POÈTE.

Aubépine fleurie où je cueillais souvent
Un bouquet pour Cécile au beau temps de ma vie,
Qu'as-tu fait de ta fleur ?

L'AUBÉPINE.

Hélas ! un mauvais vent,
Le triste vent d'orage, un soir me l'a ravie.

LE POÈTE.

Mais toi, blonde Cécile, âme de mes vingt ans,

Belle moisson d'amour que je n'ai pas fauchée,
Cécile où donc es-tu ?

CÉCILE.

Mon ami, je l'attends
Dans le jardin amer où la mort m'a couchée.

Le poète en pleurant penche un front abattu
Vers l'aube des moissons ; car qu'est-ce qu'une gerbe
Quand on cherche un bleuet ? — O poète, on vas-tu ?
Dans le jardin amer il va cueillir de l'herbe.

LA VIEILLE CHANSON

QUE TOUT LE MONDE CHANTE.

O ma jeunesse envolée,
Ma montagne où tant j'aimais,
Ma solitaire vallée !
J'ai tout perdu pour jamais.

Insensé ! j'ai fui ma mère ;
J'ai semé partout le deuil,
Pour graver la roche amère
Où va se briser l'orgueil.

Ma vie est déjà fanée
Comme l'herbe du chemin ;
La jalouse destinée,
A voilé mon lendemain.

O ma sœur ! sur la colline
Nous n'allons plus, en rêvant,
Cueillir des branches d'épine
Et jeter des fleurs au vent !

J'avais une douce amie,
Mais la mort m'a laissé seul ;
Ma belle s'est endormie
En riant dans un lineul.

LE SCEPTRE DU MONDE.

Qui donc sous le soleil a le sceptre du monde ?

— Croyez-m'en, la charrue est le sceptre sacré ;
Le laboureur est roi, le blé pousse à son gré...
— Que peut contre un orage ou ton champ ou ton pré ?

Qui donc sous le soleil a le sceptre du monde ?

— C'est moi qui suis le Roi par la grâce de Dieu.
— Mais vienne un mauvais vent, tu n'as ni feu ni lieu :
On l'exile, ton sceptre est un bâton. Adieu !

Qui donc sous le soleil a le sceptre du monde ?

Les guirlandes d'amour — se fanent dans la main,
L'orgueil — baisse le front au terme du chemin,
Les roses d'Apollon — n'ont pas de lendemain.

Ta bêche, ô fossoyeur ! est le sceptre du monde.

Dans un petit cimetière du Vermandois,

L'HERBE QUI GUÉRIT TOUT.

Une herbe est ici-bas qui guérit tous les maux :

Où fleurit-elle, en Égypte, en Espagne,
Dans mon pays, sous la vigne, en Champagne ?

Fleurit-elle sous les rameaux,
Dans les bois ou dans les prairies ?
Dans le jardin des Tuileries
Ou sur le chaume des hameaux ?

Je l'ai cherchée en vain sur le rivage,
Dans le sentier, sous la roche sauvage...

L'herbe qui guérit tout fleurit sur les tombeaux.

SYLVIA.

LES CLEFS DU PARADIS.

Mon pauvre cœur, pourquoi pleurer sans cesse,
Et ne chanter qu'une triste chanson ?
Cécile est morte à peine en sa jeunesse :
Le cœur humain n'a-t-il qu'une saison ?

Après la nuit l'aurore insouciant
Au feu du ciel rallume ses flambeaux.

Après l'hiver la nature est triante :
Ne voit-on pas des fleurs sur les tombeaux ?

Mon pauvre cœur laissons-nous un peu vivre ;
Le ciel est bleu, la moisson est en fleur :
De ce vieux monde ouvrons encore le livre,
Et qu'un baiser boive ton dernier pleur.

Elle était blonde, il en est qui sont brunes.
Je ressaisis mon espoir éperdu :
Il faut aimer ! J'en connais quelques-unes
Ayant les clefs du Paradis perdu.

CHATEAU EN ESPAGNE.

Raphaël, le grand peintre, avait la fantaisie
De bâtir des palais — rêves en action.
Vous élevez le nôtre avec la poésie,
Mais n'en êtes-vous pas l'âme et la vision ?

Les abeilles d'Hymette ont porté l'ambroisie
A vos lèvres d'enfant avec l'illusion
Dont on nourrit l'artiste — et Dieu vous a choisie
Pour achever son rêve en la création.

Ah ! ceux qui font les vers ne sont pas les poètes,
Et les lyres d'argent seraient toujours muettes
Si l'on n'y versait l'âme et le souffle de Dieu.

Notre château, madame, est un riche poème,
Paradis idéal que le Tasse lui-même
Eût choisi pour Arnude en ses rêves de feu.

BILLET.

Que n'êtes-vous venue en des temps moins mornes ?
Votre bouche est toujours toute pleine de roses ;
Vous avez tout l'attrait des femmes du Midi,
Un sein chaste et hautain dans la neige arrondi,
Le pied le plus mignon et la main la plus blanche ;
Votre cou c'est un lis qu'un vent amoureux penche ;
Vos yeux ont dérobé les feux du firmament,
Et vos regards rêveurs versent l'enchantement.
Sylvia, croyez-en ma bouche où le mensonge
Ne passera jamais : l'amour est un beau songe
Qui vient dans le sommeil ; c'est un ange du ciel
Qui nous verse, en riant, de l'absluthe ou du miel ;

C'est une chaîne d'or qu'on traîne avec délices,
 Un doux parfum venu des plus élastes calices,
 Une larme, une perle, un sourire, un rayon,
 Une gazelle, un loup, une biche, un lion,
 Une source où jamais l'on ne se désaltère
 Ah ! Madame, l'amour c'est le ciel et la terre !

L'OISEAU BLEU.

Dans mon âme il est un bocage,
 Un bocage aux abords touffus ;
 D'un bel oiseau bleu c'est la cage,
 Et j'écoute ses chants confus.

Dans mon âme il est une source
 Qui ravage fleurs et gazons ;
 Au bruit funèbre de sa course
 L'oiseau s'endort ; adieu, chansons !

A travers la feuille ondoiyante
 Il vient souvent un soleil d'or
 Pour tarir la source bruyante
 Et réveiller l'oiseau qui dort.

L'oiseau bleu, c'est l'amour, madame,
 La source est celle de mes pleurs,
 Et le soleil, qu'attend mon âme,
 Ce sont vos yeux semant des fleurs.

LA BEAUTÉ.

La beauté, coupe d'or pleine de mauvais vin.

Qu'elle était belle à cette promenade
 Quand les oiseaux chantaient leur sérénade !

Pris à son sourire divin,

Moi confiant comme un poète,
 J'allais, au chant de l'alouette,

Rêver d'elle au fond du ravin.

Rêves perdus ! O ma sœur ! ô ma mère !
 Reontez-en ma lèvres encore amère :

La beauté, coupe d'or pleine de mauvais vin.

LA ROSE DE BENGALE.

Dans ma jeunesse évanouie,
 Je voyais sur chaque chemin
 Plus d'une rose épanouie
 Qui semblait sourire à ma main.

Bien souvent, hélas ! au passage
 J'ai senti mon cœur tressaillir ;
 Craignant les épines, en sage,
 Je passais souvent sans cueillir.

Auprès d'une Diane en marbre,
 Une rose m'arrête enfin,
 Plus douce que le fruit de l'arbre
 Quand notre mère Eve eut si famé !

Cette rose n'a point d'égale
 Elle a son parfum dans les cieux ;
 Car c'est la rose de Bengale
 Qui ne fleurit que pour les yeux.

Tu valse comme une Allemande,
 O ma maîtresse au front joyeux !
 Qu'ils sont bien fendus en amande
 Tes yeux !

J'aime tes lèvres insensées,
 Ton front aussi pur qu'un beau jour,
 Où glissent de folles pensées
 D'amour.

J'aime la rose que soulève
 Ton corsage séductueux,
 Ton doux regard qui suit ton rêve
 Aux cieux.

Enfin tu m'as pris dans ton charme ;
 Mais ce que j'aime mieux de toi,
 O ma belle ! c'est une larme
 Pour moi.

LA FENÊTRE.

Que j'aimais à te voir penchée à la fenêtre
 Me regardant venir, sachant me reconnaître
 Entre mille passants ! De nos chiens aux aguets
 J'entendais de bien loin les jappements plus gats.

Mais j'entendais surtout en mon âme charmée
 Battre ton pauvre cœur, ô pâle bien-aimée!
 Et malgré tout l'attrait, j'allais plus lentement
 Caressant à loisir les songes du moment.
 Cependant les beaux chiens que la gaieté transporte
 Par leurs eris suppliants se font ouvrir la porte,
 Ils me viennent surprendre, ils me lèchent la main,
 Et, retournant vers toi, m'indiquent le chemin.

J'arrivais tout ému — toi toute chancelante
 Tu venais sur le seuil, ô ma belle indolente!
 Ton sein tout palpitant répondait à mon cœur,
 Tes yeux levés sur moi se baignaient de langueur;
 Et moi, croyant cueillir et baiser une rose,
 Je respirais ton âme à ta lèvre mi-close.

Ces temps-là passent vite, hélas! Tout est fini!
 Les ramiers pour jamais s'envolent de leur nid:
 Ainsi font mes amours. Ils ont pris leur volée;
 Ils ne reviendront pas. — Mon âme désolée
 N'est plus qu'un noir epyrès où gémira le vent,
 Où les oiseaux de nuit iront pleurer souvent.

Oui, ce matin j'ai vu la fenêtre fermée:
 Plus de chiens, plus de fleurs. Et vous, ô bien-aimée?
 Dans une solitude au loin vous vous cachez,
 Profane! et vous pleurez sur nos charmants péchés.
 Mais les peines de cœur ne sont que passagères,
 Le temps efface tout de ses ailes légères;
 L'amour vous poursuivra jusqu'au fond de l'exil
 Et vous relleurirez un beau matin d'avril.

NINON.

LES QUATRE VERTUS DE NINON.

Ninon est jeune, elle a vingt ans,
 Son sein est taillé dans le marbre;
 On y voit un fruit de printemps,
 Plus doux que n'en porte aucun arbre.

Ninon est belle, elle a des yeux
 Noirs comme l'aile de la pie,
 Des cheveux ondulés et soyeux
 Comme la Vénus accroupie.

Ninon est bête, elle n'écrit
 Que dans son cœur, un mauvais livre.

Oui, mais sa bouche a plus d'esprit
 Que la grappe qui nous enivre.

Ninon est folle, elle a raison;
 De la sagesse elle se joue,
 Car la folie est de saison
 Quand avril fleurit sur la joue.

CHANSON APRÈS SOUPER.

Mon pauvre cœur est aux alois,
 J'aime Ninon, Ninon, ma mie.
 Je l'ai dit aux nymphes des bois,
 C'est que Ninon est si jolie,
 J'aime Ninon à la folie.

Avec ton bonnet de travers,
 Ta jupe que le vent relève,
 Ninon, moque-toi des grands airs;
 C'est la feuille de vigne d'Ève,
 Ta jupe que le vent soulève.

O Ninon! ta lèvre pâlit
 Sous les baisers dont je raffole;
 Ton ciel, c'est le ciel de ton lit,
 L'amour est ton maître d'école,
 Ta sagesse, c'est d'être folle.

O Ninon! je sais bien comment
 Tu mourras, maîtresse, ma mie:
 Le verre en main, quand ton amant,
 Celui qui t'aime à la folie,
 Te dira: « Tu n'es plus jolie. »

LES SENTIERS PERDUS.

Je vais où va le vent d'orage — que ne puis-je
 En finir aujourd'hui cependant, car où suis-je?
 Dans un abîme immense où vous m'avez jeté,
 O folle passion? ô sombre vanité!
 Et pourtant j'avais bu le doux lait d'une mère
 Avant d'ouvrir la bouche à cette source amère
 Du mal qui me tuera. Les blanches visions
 M'ont entraîné si pur vers les tentations,
 Qui nous ferment le cœur en nous levant le masque!
 Je suis allé flottant de bourrasque en bourrasque,
 Riant de ma candeur, enfant abandonné,
 Orgueilleux d'étaler un vice nouveau-né.
 Cette folle Ninon, dans son insouciance,

S'enivrant du vin pur de la luxuriance
N'est pas si loin du ciel encor que je le suis ;
En jour, si Dieu le veut, réveuse au bord du puits
Où la Samaritaine a vu la source vive
De l'amour, elle aura la part de tout convive.
Madelaine, d'ailleurs, prie au ciel pour sa sœur ;
Mais moi ! mais moi, je suis cet aveugle chasseur
Perdu dans la forêt des passions touffues,
Ne voyant plus du ciel que l'orage et les nues.

La vie est une ivresse, eh bien ! enivrons-nous.
Aimons notre folie et sachons vivre en fous.
A quoi bon les remords, soyons enfants prodiges
Et n'ayons pour aïeux que don Juan et Rodrigues.
Il sera temps un jour, au jour des temps meilleurs,
De pleurer nos péchés — s'il nous reste des pleurs !

LA SCIENCE.

J'ai vu de jolis vers dans le vieux Fontenelle,
Huit vers, pas un de plus, mais un huitain charmant :
Seule rose à cueillir en pays si normand
Où l'on fait des bouquets avec la pimprenelle.

Quand je poursuis en vain une muse rebelle.
Quand je veux repousser le rêve de l'amant
Pour suivre la Science en son égarement,
Il me vient de l'alcôve une voix qui m'appelle :

— Il est déjà minuit, pourquoi toujours veiller ?
Viens reposer ton front sur un doux oreiller,
Viens reposer ton âme en mon âme ravie.

— Je cherche la Science en ce livre maudit.
— L'insensé ! l'ignorant ! il ne sait pas la vie !
La Science, c'est moi, le Serpent me l'a dit.

HÉGÉSIPPE MOREAU.

Il avait dit : « Je pars : qu'il vienne sur la rive
Et me donne adieu de la main. »
Mais à peine à sa porte, une maîtresse arrive
Et dit : « Qu'il attende à demain. »

Mon Dieu, pardonnez-lui — pardonne-moi, poète,
Car la Mort n'a pas attendu.
Le lendemain, hélas ! sur ta couche muette
Un linceul était étendu.

Pauvre orphelin-chanteur ! La sainte Poésie
Sur son sein l'avait abrité ;
Mais vint la pâle Faim qui tarit l'ambrosie :
Il mourut... mais il a chanté !

Il mourut n'ayant plus au front une espérance
Pour éclairer ses derniers jours.
Mais il chanta l'amour, mais il chanta la France :
Dans nos cœurs son cœur bat toujours.

Il épuisa la vie à dompter sa chimère.
Après le plus rude combat,
Il appela la Mort — seule elle fut sa mère,
Seule elle vint à son grabat.

Qu'importe ! bien heureux qui meurt en sa jeunesse,
Avant la trompeuse moisson,
Surtout si dans le ciel il est vrai qu'on renaisse
Pour aimer en toute saison !

Quand vient le moissonneur en juin, les alouettes
S'envolent avec leurs petits
Dans la nue irisée. — Heureux sont les poètes
De cette terre ainsi partis !

Hégésippe, pardonne à la folle maîtresse
Qui m'a détourné du chemin.
Sur les myosotis, les fleurs de ta jeunesse,
Elle a pleuré le lendemain.

Un baiser, n'est-ce pas toute ma fantaisie ?
Ninon, Ninon, soyez toujours ma poésie !
— Vous faites de beaux vers, mais vous les imprimez.
Faites-les pour moi seule, ami, si vous m'aimez.
Mais votre lyre d'or est aujourd'hui muette,
Vous êtes journaliste et n'êtes plus poète.
— Ninon, Ninon, j'étais un poète à vingt ans.
Je venais à Paris vivre de l'air du temps,
D'un rayon de soleil qui dorait ma croisée,
D'une fleur sur le toit par l'averse arrosée.
Alors j'étais poète et n'avais pas d'argent ;
L'argent quel paradoxe ! — Ah ! l'esprit est changeant :
Je me suis fatigué de vivre en homme libre,
De promener mes vers du Rhin jusques au Tibre
Et j'ai bientôt hanté ce lieu de mauvais ton
Que les papiers publics appellent feuilleton.

CHANSONS POUR NINON.

I.

CELLE QUI A TROP AIMÉ.

Au bord de l'étang d'Aigues-Belle ,
 Au mois de mai, dans sa fraîcheur,
 J'ai vu s'attarder Isabelle
 Avec le fils du vieux pêcheur.
 On la disait fière et rebelle;
 Pourtant, il lui prit à la main
 Une fleur cueillie en chemin.
 Ah! Seigneur Dieu! qu'elle était belle!
 Au bord de l'étang d'Aigues-Belle!

Au bord de l'étang d'Aigues-Belle ,
 Se cachant le front dans la main ,
 Vers l'automne, hélas! Isabelle
 Pleurait seule sur le chemin,
 Triste et pâle, mais toujours belle!
 L'amoureux s'en était allé.
 Oh! mon Dieu! quel cœur désolé
 Battait dans ton sein, Isabelle,
 Au bord de l'étang d'Aigues-Belle!

Au bord de l'étang d'Aigues-Belle ,
 Quand de givre tout fut couvert,
 J'ai cherché la pauvre Isabelle ,
 Mais je n'ai trouvé que l'hiver.
 Sur les débris de la nacelle
 Il neigeait; j'entendais le vent
 Pleurer dans le bois du couvert.
 Où donc étiez-vous, Isabelle?
 — Au fond de l'étang d'Aigues-Belle.

II.

LES DEUX ROSES.

Blanche dormait sur le rivage ,
 Un chevalier passa par là :
 « La belle, monte ma sauvage.
 — Chevalier, nenni pour cela. »

Mais Blanche n'était pas farouche ,
 Et la cavale allait au pas.
 « La belle, un baiser de ta bouche?
 — Beau chevalier, je ne veux pas. »

Le chevalier, sur le passage ,
 Descend et la prend dans ses bras.

« La belle quel joli corsage!
 — Beau chevalier, tu me perdras. »

La plus fraîche rose du monde
 De Blanche embaumait les appas.
 « Je m'en vais la cueillir, la blonde.
 — Beau chevalier, je ne veux pas. »

Il ouvrit sa gorgette blanche;
 O Bose! en ses mains tu tombas!
 « Il t'en reste une encore, ma Blanche.
 — Mon chevalier, je ne crois pas. »

III.

L'ÉTOILE.

Le rossignol chantait dans la ramée ,
 La pâle lune argentait le gazon;
 Sur la rocher la triste bien-aimée
 Chantait ainsi, les yeux à l'horizon :

« Bien loin de moi, moi dont le cœur se brise,
 Avec mon âme il traverse les mers;
 Veuillez, mon Dieu, que sur son front la brise
 Preuve en passant tous ses songes amers.

« Veuillez, Seigneur, que le doux espoir luisse
 A ses beaux yeux et qu'il échappe aux flots.
 Veuillez, Seigneur, que l'amour le conduise,
 Et qu'il s'endorme aux chants des matelots.

« Tu reparais dans le ciel, isolée ,
 Ma belle étoile aux amoureux rayons;
 Quand, pour te voir, je viens dans la vallée,
 Jacques vers toi eberche mes visions.

« Dans tes rayons nos âmes enlaçées
 Vont écouter un écho des beaux jours;
 Foyer charmant de toutes nos pensées,
 Ma chère étoile, ah! reparais toujours. »

Mais Jane entend gronder au loin l'orage ,
 Et sur l'étoile un nuage a passé!
 La mer mugit, c'est encore un naufrage;
 La pauvre enfant tombe le cœur glacé.

Le lendemain, couverte d'un long voile ,
 Jane écoutait l'Océan dans son flux,
 Et s'écriait en contemplant l'étoile :
 « Pourquoi briller puisqu'il ne te voit plus? »

Les Italiens vont aller chanter ailleurs. A peine a-t-on eu le temps de les écouter. Pauvres Italiens! il semble qu'ils aient perdu leur magie, en per-

dant Donizetti! Son ombre les protège encore; mais la source d'harmonie est épuisée. Celui-là aussi est mort fou — fou de génie!



Mario et Grisi n'ont pas voulu chanter sous la République. Talma se glorifiait d'un parterre de



La république de la veille et celle du lendemain : accolade fraternelle.



LES TROIS AMOUREUX DE LA MARQUISE

CENT ET UN ROMANS.

IV.

Ce soir-là — car après l'histoire de la Clef du parc la marquise et ses trois amoureux s'étaient séparés, non parce qu'ils étaient las de parler et las d'entendre, mais parce qu'il ne faut pas abuser

des récits quels qu'ils soient quand minuit a sonné. — Ce soir-là, c'était le lendemain, on s'était réuni comme la veille dans le petit salon devant le portrait mystérieux. La marquise était à la fois triste

et souriante. Le sculpteur — le moins amoureux des trous — se disposait à ne pas trop écouter le gentilhomme. Le poète, debout et méditatif, écoutait de bonne foi, parce qu'il savait que dans toute histoire de cœur il y a plus de philosophie à recueillir que dans les in-folios des philosophes. — Vous m'avez dit la marquise, raconté chacun votre histoire. Je n'en veux faire ni l'éloge ni la critique. C'est aussi bien que tout ce qui se publie et que tout ce qui se raconte. Mais, qui me ramènera à mes émotions de dix-sept ans, quand j'allais, toute haletante et toute effarée, dérober un mauvais roman de la Bibliothèque bleue ensevelie dans un cabinet noir du château? Ah! les belles histoires, histoires impossibles...

— Comme tout ce qui est vrai, interrompit le poète, car vous avez assez vécu, marquise, pour savoir que la vie est une chose invraisemblable.

— Oui, dit-elle tristement. Qui m'eût dit... mais je n'ai pas à raconter mon histoire.

Elle pencha la tête tristement et sembla s'abandonner à un cher et douloureux souvenir.

— Son histoire, murmura le poète, je la lui dirai un jour, car je la sais comme elle.

— Ah oui! reprit-elle, les romans de la Bibliothèque bleue c'étaient les beaux romans pleins de passion et de poésie. Ceux-là vous transportaient dans le monde enchanté!

— Ah! madame, dit le poète, c'était votre cœur le monde enchanté! Vous aviez en vous la poésie et vous la versiez sur toutes ces pages sans âme et sans idéal, qui vous paraîtraient aujourd'hui mortellement ennuyeuses. Les dix-sept ans ont éclairé de beau qu'ils répandent des prismes adorables sur la réalité.

— Est-ce que nous allons faire des phrases? dit la marquise avec la plus jolie moue du monde, et en levant la tête en forme de point d'interrogation.

— Non, dit le gentilhomme, car si nous faisons des phrases nous sommes perdus; ce n'est pas l'esprit que nous avons à combattre, c'est le cœur.

— Eh bien! dit la marquise, commencez donc votre histoire.

— Mon histoire, reprit le gentilhomme; laquelle?

— Celle que vous voudrez.

— Vous m'embarrassez beaucoup. Vous faut-il aujourd'hui une histoire gaie ou une histoire triste? Je demande cela à vos nerfs.

— L'une et l'autre.

— Eh bien! je commencerai gaiement et je finirai comme je pourrai. Écoutez donc. Mon histoire s'appelle :

LA FILLE A MARIER.

I.

Que votre esprit me suive dans les Ardennes, à Ravenay, une petite ville ni trop ennuyeuse ni trop babillarde, dans un paysage couvert de bois. Malgré l'attrait de cette nature et à la fois pittoresque et souriante, arrêtons-nous dans la petite ville, à cette jolie maison d'un notaire où il y a une fille à marier. Vous le voyez, je ne suis pas de ceux qui prennent des titres de fantaisie.

L'histoire commence à nouer son écheveau avant juillet 1830. D'abord, disons un mot des personnages; vous devinez quels personnages : le notaire, sa femme, sa fille, son clerc et accessoires. Le notaire s'appelle M. Desmont, c'est un brave homme de cinquante ans, un peu ventru, un peu patriote, un peu voltairien. Il a de l'esprit par-ci par-là, il sait tourner un couplet agréable à la façon de Parny. Il a servi quinze jours durant en 1814, ce qui lui a donné pour toute sa vie un certain air martial qui n'effraie personne. Il lit tous les matins le *Constitutionnel* ou le *Courrier Français*. Naguère il plaçait son ambition dans son étude, il mettait sa gloire à débrouiller les affaires de son terroir; mais ce petit horizon commence à lui paraître insignifiant; la politique lui tourne la tête; il a osé déjà une ou deux fois rêver le bruit enivrant de la tribune, mais il n'a confié ce rêve téméraire à personne; car, en effet, comment un esprit modeste comme lui peut-il tenter une gloire si périlleuse? Il n'a pas de nom, il n'a pas d'éloquence, il aime son pays; mais à la tribune cet amour est compté pour rien. Et d'ailleurs, comment arriver à la tribune? par quel chemin semé de pierres et bordé d'épines aller affronter ce capitole, qui est presque la roche Tarpéienne? Il est déjà du conseil d'arrondissement; il espère devenir au premier jour conseiller de préfecture: c'est un homme célèbre à dix lieues à la ronde; il a écrit sur l'économie et sur les routes départementales dans le journal du pays; il a adressé une épître à Béranger en strophes triomphantes qui ont été chantées à un banquet national; dans un voyage à Paris, il a dîné avec le général Foy. Vraiment, notre notaire était sur le droit chemin des glorieuses et des tracas politiques. Aussi se plaignait-on, dans les communes soumises à son *pardevant*, de son insouciance pour les petites affaires. C'était d'ailleurs le modèle des maris. Les jours de gala, il improvisait des couplets sur les tours qu'il jouait à sa femme avec les veuves à consoler; mais nul n'ajoutait foi à ses couplets, pas même sa femme.

Pour madame Desmont, c'est une grande femme

sèche et glaciale qui n'a jamais séduit personne, pas même son mari. Elle passe gravement ses jours dans l'ennui de la province, ne songeant pas qu'on puisse s'amuser autrement. Elle suit les modes à deux ans de distance régulièrement; d'après cela, ne la croyez pas coquette, son seul but est de faire honneur à sa maison. Elle est toujours occupée à ranger et à dé ranger son linge; le moindre accroc fait sa douleur; les jours de lessive sont ses jours de joie. Cependant elle n'est pas entichée de son ménage au point de négliger les devoirs du monde; elle fait des visites et elle reçoit. Durant l'hiver, elle ouvre ses salons aux cinq joueurs et joueuses de whist de Ravenay. Cependant, si elle reçoit tant de monde, c'est un peu en égard à sa fille, qui aura bientôt vingt et un ans. En bonne mère, madame Desmont a compris que son vrai rôle ici-bas était de marier sa fille, opération grave, hérissée d'obstacles et de difficultés. Après tout, marier une fille qui n'a pas vingt et un ans, c'est la chose du monde la plus simple. Voyons donc cette fille à marier.

Par malheur, c'est un peu le portrait rajéuni de sa mère; grande, sèche, pâle, maussade, tirée à quatre épingles, provinciale jusqu'au bout des ongles. Une Parisienne ferait peut-être valoir cette figure assez bien éclairée par le front et les yeux; mais ce front ne sait pas rêver, ces yeux ne savent pas regarder, cette bouche ne sait pas sourire; pourtant il y a dans cette bouche des dents fines et blanches. Et ces cheveux brunissants, pourquoi ne sont-ils pas mieux bouclés? Et cette robe, pourquoi cache-t-elle la souplesse de ce corsage? Et ces pieds, pourquoi sont-ils si mal chaussés? Madame Desmont, faites-moi danser, courir, chanter votre fille, ou, si vous voulez, faites qu'elle ait, elle aussi, son grain de coquetterie. Oui, mais voilà ce que vous ne voulez pas, car vous dites que votre fille Artémise est une fille bien élevée. Il y paraît! Bien élevée, soit; mais pour Dieu faites qu'à vingt ans onze mois et quelques jours elle n'ait plus l'air d'une pensionnaire attendant pour rire, danser, courir, crier, l'heure de la récréation.

Vous commencez à comprendre pourquoi mademoiselle Eudoxie-Artémise Desmont, âgée de vingt ans onze mois et quelques jours, est encore une fille à marier. Quelques galants sont venus, mais, par un grand hasard, ces quelques galants voulaient épouser une femme tout autant qu'une dot. Madame Desmont ne perdait pas patience; elle répétait tous les jours directement ou indirectement cette sentence à sa fille: Tout vient à point à qui sait attendre. Mademoiselle Artémise trouvait que c'était attendre un peu longtemps; elle caclait à peine son dépit; elle accusait le ciel et la terre.

Ses plaintes n'étaient pas même entendues par le clerc de M. Desmont. Cet autre personnage était par extraordinaire un garçon d'esprit, d'une figure à la fois douce et fière. Il devait le jour à un vigneron de la Champagne, qui n'avait pu faire grand'chose de plus pour lui. Eugène Aubert était entré, très jeune encore, dans une étude voisine de Ravenay; le peu qu'il savait, il l'avait appris là, par échappées, entre une liquidation et un contrat de mariage. Comme les enfants du peuple qui doivent tout ce qu'ils ont à eux-mêmes, il n'avait eu garde de perdre une heure dans l'oisiveté. S'il n'étudiait plus, il rêvait; le rêve est plus haut placé que l'étude; par ses rêves, il s'élevait donc au-dessus des savants de collège. Il n'avait garde d'aller trop loin dans la science humaine, il bornait sa pensée dans un horizon raisonnable, il voulait devenir digne d'une créature de Dieu; mais en même temps il voulait vivre dans le monde, vivre avec l'esprit et le cœur, mais vivre avec le travail. Il était affable et bon, un peu démocrate par instinct, parlant au pauvre client en haillons avec autant de respect qu'au richard qui passait à cheval. Tout le monde l'aimait. C'était presque le juge de paix du canton. Depuis les rêves politiques de M. Desmont, une affaire n'était jamais conclue sans que le clerc y eût passé. Il avait une éloquence naturelle qui entraînait toutes les parties quand il y avait débat.

— C'est bien dommage, dit, le 25 juillet 1830, M. Desmont à sa femme, c'est bien dommage que ce garçon-là n'ait pas un sou vaillant. Un joli garçon, de bonnes allures.

— Allons donc, répondait madame Desmont, cela n'a pas de naissance. Je le vois toujours arriver ici avec ses chemises de grosse toile et son babit râpé.

— Ce raisonnement-là n'a pas le sens commun: des chemises de grosse toile ou des chemises de toile d'araignée, cela ne fait rien à l'affaire. Et puis ne dirait-on pas que tu es la fille d'un prince? Tu as beau dire, les hommes sont égaux sous le soleil.

— Allons, allons, reprit madame Desmont avec dépit, te voilà encore professant tes maximes républicaines, à l'heure où la noblesse reprend racine mieux que jamais.

— Nous verrons, nous verrons, madame Desmont; la fin fera le compte de tout le monde. Votre M. de Polignac, que vous défendez sans raison, ne tiendra pas toujours les rênes de l'État.

— Ne parlons pas politique, monsieur Desmont, vous n'y entendez rien du tout; mais songez que votre pauvre Artémise aura vingt et un ans dans huit jours; songez que, depuis un mois, il ne s'est présenté, j'en rougis encore, que ce petit huissier

de Sédan. Voulez-vous que je vous dise, monsieur Desmont, vous faites bien les affaires des autres, mais les vôtres...

— Que diable! on ne marie pas une fille comme cela; c'est un acte difficile quand les contractants ne sont pas d'accord. C'est un peu ta faute, d'ailleurs; ta fille n'est pas tout à fait à la mode.

— Ma fille n'est pas tout à fait à la mode! Elle ne porte jamais ses robes plus d'une saison, et encore elle en a deux à la fois. Pour ses chapeaux, c'est autre chose; la marchande de modes ne va qu'une fois tous les deux ans à Paris. Je ne puis pas faire venir des chapeaux par la poste. Revenons au point de départ : il faut marier Artémise; elle est jeune, bien élevée; une dot de cinquante mille francs, un trousseau de douze douzaines de chemises et tout à l'avenant; rien n'y manque.

— Non, rien du tout, dit le notaire en s'endormant, il n'y manque rien... si ce n'est le mari.

II.

Les choses en étaient là quand éclata la révolution de juillet. Tout le bourg de Ravenay fut sens dessus dessous; M. Desmont, qui était le maire de la commune, assembla gravement ses conseillers; il se prépara dignement aux luttes politiques, il péora une heure durant sur les bienfaits et les malheurs des révolutions.

— Tout cela est bel et bon, dit un rustre ennuyé du discours; vous écrivez comme un notaire, et vous parlez comme un procureur, c'est connu; mais nous aurons beau dire, ce ne seront que des paroles en l'air. Voyez donc quel bon soleil! voilà notre politique. Allons faucher nos blés qui dépérissent depuis hier, voilà mon opinion. Que Pierre ou Jacques se débattent à Paris, je n'empêche pas cela, mais je m'en lave les mains.

— Songez-y bien, messieurs, vous qui êtes les représentants de votre pays; si jamais le char de l'État venait à verser, vous auriez plus d'un échec à débrouiller avec les étrangers; le Russe et l'Anglais se donneraient la main pour nous enchaîner. Prenez garde à la sainte-alliance! que deviendraient alors vos belles moissons, vos luzernes et vos betteraves? Les lois de la guerre sont terribles. M. Desmont suait à grosses gouttes.

— Le Russe et l'Anglais, dit un conseiller, qu'ils y viennent un peu! En attendant, je suis de l'avis du préopinant; mon opinion est qu'il faut aller faucher nos froments, qui s'égrènent déjà.

En dépit du maire la séance fut levée. Il rentra tout bouleversé à son étude.

— Il n'y a rien à faire avec ces gens-là, dit-il à sa femme.

— Prends garde de l'avancer trop loin.

— Un patriote doit toujours être à l'avant-garde. Que diable! on se doit à son pays et à son opinion; qui sait si la destinée ne m'appellera pas à jouer un rôle sur le vaisseau de l'État?

— Où l'ambition va-t-elle se nicher? c'est à faire pitié. Quand on habite Ravenay, on plante des choux.

A cet instant un politique du pays apporta un fragment de journal :

— C'est fini, dit-il avec regret, nous n'aurons pas encore de république : le duc d'Orléans daigne se sacrifier; il sera roi des Français.

Après de mûres réflexions, M. Desmont s'écria : Vive le roi des Français! Il rentra à son cabinet, tailla sa plume et rédigea, pour le journal du crû, un *premier-Sédan* sous ce titre : *Ce que nous avons fait, ce que nous devons faire*. L'article parut; il eut du retentissement; un journal de Paris le reproduisit; enfin, il acheva de tourner la tête au brave notaire.

— Ma femme, dit-il un matin en s'éveillant, tu ne sais pas à quoi j'ai pensé cette nuit?

— Oh! mon Dieu, vous pouvez bien garder vos secrets. A quoi donc avez-vous pensé?

— Toujours pleine de bonne grâce, murmura le notaire.

— Eh bien! je vous écoute.

— J'ai pensé à me mettre sur les rangs...

— Toujours la même chanson, interrompit madame Desmont; vous feriez bien mieux de songer à marier votre fille.

— Aussi est-ce pour la marier que je veux tenter...

— Ah çà! qu'est-ce que vous voulez dire? vous voulez vous mettre sur les rangs : pourquoi donc, s'il vous plaît? Vous faut-il encore des honneurs? N'êtes-vous pas membre correspondant de l'Académie de Saint-Quentin? Est-ce que vous songeriez, par exemple, à vous mettre sur les rangs pour l'Académie française?

— Je songe, dit le notaire en rougeant son frein, je songe à être député. — Tant pis, voilà le grand mot parti, pensa-t-il en s'éloignant un peu de sa femme.

Elle se souleva avec indignation :

— Député! et c'est à moi que vous osez dire cela.

— Eh bien! oui, député, reprit le notaire tout tremblant, mais résolu à braver les tempêtes conjugales. Une fois député, je marierai ma fille; il y a bien assez longtemps que je suis notaire, je veux faire une fin; et dans ce but je donne dimanche un banquet à mes amis — qui sont électeurs. — C'est par dévouement que je fais du bruit; en parlant de moi, on pensera à ma fille.

Après quatre jours de conciliabules, M. Desmont finit par s'entendre avec sa femme, mademoiselle Artémise aidant.

Le banquet eut lieu; il fut brillant; on y porta des toasts à tout le monde. Le notaire, aveuglé par les fumées du vin et les fumées de la gloire, se vit déjà porté en triomphe. Dès qu'il fut seul avec sa femme, il l'enbrassa sur les deux joues avec une tendresse rajeunie :

— Le sort en est jeté, le courant des choses m'entraîne malgré moi à la tribune; j'ai eu un beau moment dans mon toast à la liberté.

Madame Desmont avait, sans y prendre garde, mordu un peu à la pomme de l'ambition; elle ne contraria plus son mari que par habitude.

— Mais, au bout du compte, dit-elle tout à coup, on ne peut pas être député et notaire.

— J'y ai bien pensé, dit M. Desmont en hochant la tête; mais à qui vendre mon étude? je ne veux pas la vendre au premier venu. Écoute, ma chère amie, voilà le fond de ma pensée : je voudrais céder mon étude au mari de ma fille, c'est-à-dire ma fille moyennant mon étude, ou mon étude moyennant ma fille.

— Ce que vous dites là n'a pas le sens commun. Comment! votre fille, selon votre raisonnement, serait la quitance de votre étude?

— Ni plus ni moins. Je connais quelqu'un qui ferait à merveille cette affaire-là.

— N'allez-vous pas encore me parler de votre M. Aubert? Donner votre fille à un simple clerc!

— Mais, ma chère, en lui cédant l'étude, M. Aubert serait notaire.

— Voilà qui est raisonné en homme prévoyant. Et si, une fois notaire, votre M. Aubert ne songe pas à Artémise?

— D'abord, je crois qu'il y songe déjà; ensuite, la force des choses le conduira tout droit à ce mariage. D'ailleurs, je ne vois pas dans notre horizon un seul homme plus digne d'Artémise.

— Vous avez beau dire, donner Artémise à un garçon sans fortune, cela fera jaser bien des gens de nos amis.

— D'un autre côté, dit le notaire, donner ma fille à un pauvre enfant du peuple, n'est-ce pas un acte de patriotisme dont on me tiendra compte, aujourd'hui que l'égalité est à l'ordre du jour? Tout bien considéré, voilà ce que nous avons de mieux à faire. Appelle ta fille dans le jardin, consulte un peu son jeune cœur, parle-lui vaguement d'Eugène Aubert : enfin, tu sais mieux que moi comment il faut la prendre pour avoir son avis.

III.

Madame Desmont, fière de son rôle, appela sans plus tarder sa fille dans le jardin. Artémise vint

gravement avec une corbeille, croyant qu'il fallait cueillir des fraises pour le diner.

— Il s'agit bien de fraises, dit madame Desmont en se déridant un peu. Écoute, Artémise, c'est ta destinée qui est en jeu. Réponds-moi sans détour. Te plairait-il d'être la femme d'un notaire?

— Oh! oui, maman, la femme d'un avoué, d'un notaire, d'un procureur du roi, d'un substitut, d'un conservateur des hypothèques...

— Oui, je comprends, pourvu que ce soit un mari. Mais enfin tu n'as pas de parti pris?

— Mon Dieu, mainan, vous le savez mieux que moi. On prend un parti, quand un parti se présente.

— Et s'il se présentait un jeune notaire pour acheter notre étude et pour l'épouser?

Artémise eut un sourire de béatitude.

— Ah! petite espiègle, tu te garderais bien de dire non.

— Je ne dis ni oui ni non, murmura Artémise. Si je voyais le prétendant, à la bonne heure.

— Eh bien! si le prétendant était à peu près comme M. Aubert?

Artémise avait rougi.

— A merveille; nous en reparlerons. Va cueillir des fraises. A propos, ne te faudrait-il pas une robe d'organdi? — Non, non, c'est du superflu, poursuivit la femme du notaire en retournant vers son mari. Il n'y a pas tant de frais à faire pour plaire à celui-là.

Dès que le notaire fut au conrant, il alla à l'étude, où Eugène Aubert était seul. En voyant venir la figure épanouie de M. Desmont, son clerc s'imagina qu'il était encore question des affaires du gouvernement.

— Est-ce que vous avez reçu le journal, monsieur Desmont? lui demanda-t-il par la fenêtre.

Le notaire ne répondit pas, il entra en silence dans l'étude, il passa dans son cabinet en faisant signe à Eugène Aubert de le suivre. Il lui dit de s'asseoir, traça quelques chiffres sur un dossier, regarda son calendrier et prit ainsi la parole :

— Eugène, j'ai à vous entretenir d'une affaire très grave : je vais, vous le savez, me présenter à notre collège électoral; mais ce que vous ne savez pas, c'est que je vous vends mon étude.

— Vous ne parlez pas sérieusement? dit Eugène surpris.

— Très sérieusement; je vous cède mon étude moyennant soixante mille francs, vous voyez que je ne vous fais pas de grâce. Vous me donnerez dans six mois un à-compte de cinquante mille francs; pour le surplus je vous accorderai un délai indéfini. Je sais bien que votre père ne peut répondre de rien, mais une hypothèque sur vous est une bonne et valable hypothèque.

— Mais, monsieur, dit Eugène, je ne possède pas un sou vaillant; je n'ai rien que ma parole, et je ne veux pas risquer le peu que j'ai.

— Vous ne savez ce que vous dites. Moi, qui vous parle, j'ai acheté mon étude sans autre argent comptant que ma bonne volonté. Dieu ne laisse jamais en chemin les hommes de bonne volonté. Donnez-moi votre main, et que tout soit dit.

Eugène ne résista pas plus longtemps. L'offre du notaire était un coup du sort. C'était la fortune qui venait s'asseoir à sa porte. D'ailleurs Eugène était un peu fataliste, il trouvait un charme nonchalant et mélancolique à s'abandonner au cours des choses.

— Dormez sans inquiétude, reprit le notaire; avant six mois vous aurez trouvé, sans chercher bien loin, les cinquante mille francs en question.

A cet instant, Eugène détourna le rideau de la fenêtre comme par pressentiment. Cette fenêtre donnait sur une petite avenue de platanes, où les trois ou quatre oisifs du bourg avaient coutume de se promener. C'était une charmante promenade en belle vue, d'où on découvrait un paysage des plus variés. Il s'y trouvait des haies de gazon bien ombragées; deux haies touffues secouaient leurs parfums rustiques de chaque côté, le bouvreuil y jetait çà et là sa note perlée, Phirondelle son cri aigu, le coq son chant superbe.

— Ainsi donc, poursuivit le notaire, dès demain faites venir votre père... Mais vous n'écoutez pas ce que je vous dis. Pourquoi diable regardez-vous par la fenêtre?

— Je vous écoute, dit Eugène tout ému en se retournant vers M. Desmont; mais, tout bien considéré, je ne veux pas être notaire.

IV.

Eugène Aubert avait regardé par la fenêtre parce qu'il avait entendu la voix d'Éléonore. Qu'est-ce qu'Éléonore? C'est une jeune et jolie fille; or, on regarderait à moins par la fenêtre.

— Ah! vous ne voulez pas être notaire? s'écria M. Desmont en regardant Eugène en face; pour quelles raisons, s'il vous plaît?

— Pour d'assez mauvaises raisons, répondit Eugène avec un sourire inquiet; mais vous savez qu'ici-bas on est toujours conduit, la bride aux dents, par de mauvaises raisons, à commencer par notre première mère...

— Il ne s'agit pas d'histoire ancienne, murmura le notaire, qui voyait avec un peu de dépit le sourire de son clerc. Vous êtes un enfant, j'espère que vous vous raviserez, je vous donne jusqu'à diu main.

— Eh bien! j'y penserai, dit Eugène; je vais de ce pas me conseiller en plein vent, si vous restez un peu à l'étude.

— Allez, allez, dit le notaire; pour les affaires sérieuses, la solitude est d'un bon conseil.

— Oui, oui, la solitude, dit Eugène en souriant.

Il alla sans détour vers l'avenue de platanes. Il atteignit bientôt Éléonore, qui s'avancait lentement comme une amante qui arrive trop tôt au rendez-vous.

— Un contre-temps fâcheux, lui dit-il en l'abordant, m'a presque empêché de venir aujourd'hui; mais mon cœur avait entendu votre voix, mon cœur avait pris les devants.

Éléonore accueillit Eugène et son madrigal par le plus doux et le plus tendre sourire du monde.

— Un contre-temps fâcheux? dites-vous.

— Figurez-vous que M. Desmont... Mais je vous dirai cela plus tard.

— Tout de suite, monsieur.

— M. Desmont veut me vendre son étude, à moi, qui n'ai rien, rien que votre amour.

— Et que lui avez-vous répondu? demanda Éléonore en pâissant.

— Je ne dois lui répondre que demain, mais ma réponse est toute prête: je refuse.

Éléonore, qui avait pris le bras d'Eugène, l'appuya tendrement sur son cœur.

— C'est très bien, dit-elle d'une voix émue, mais demain ne refusez pas, entendez-vous, Eugène? Je ne veux pas être une pierre d'achoppement dans votre vie; j'aurai de la résignation. Que voulez-vous, nous sommes dans le siècle d'argent, nous sommes pauvres tous les deux, nous nous aimons... à ce que vous dites, car moi je n'en crois rien...

Éléonore regardait Eugène avec deux beaux yeux bleus humides d'amour.

— Nous nous aimons, mais l'amour ne bat pas monnaie. Or, la fortune vient à vous; prenez la fortune, et, croyez-moi, laissez l'amour de côté.

— Jamais, Éléonore. Je sais bien que par les écus on joue un grand rôle ici-bas, mais n'est-il pas un plus doux rôle à jouer auprès de vous? Mon parti est pris; avec du cœur et de la bonne volonté, on n'est jamais pauvre, car on a Dieu pour soi.

Éléonore, touchée jusqu'aux larmes, se suspendit avec une grâce adorable au cou d'Eugène. Ils se promènèrent en pleine campagne jusqu'à la tombée de la nuit, perdus dans les joies de l'amour, heureux de toute chose, heureux de rien, heureux surtout de se voir et de s'entendre.

Le lendemain, quand M. Desmont entra dans l'étude, Eugène Aubert se leva d'un air résolu.

— Eh bien! lui demanda le notaire un peu inquiet, avez-vous réfléchi?

— Oui, monsieur; hier je me suis, deux heures durant, promené en pleine campagne, n'ayant d'autre pensée. Tout bien considéré...

Eugène ne put arrêter un soupir.

— Tout bien considéré, dites-vous?

— Tout bien considéré, reprit Eugène en appuyant sur chaque mot, je serai notaire, si c'est toujours votre avis

Depuis la veille, Eugène avait encore changé de résolution.

— A la bonne heure! Oui, vous serez notaire, et bon notaire. Je suis enchanté, pour mon compte, de votre détermination, car mon étude va tomber en bonnes mains. Savez-vous, maître Eugène Aubert, que je n'eusse pas vendu mon étude au premier venu? C'est un royaume comme un autre. Un notaire doit s'assurer que ses pièces seront loyalement gardées jusqu'à la troisième génération. Venez de ce pas, venez, que je vous présente à ma femme et à ma fille comme mon digne successeur.

Eugène suivit nonchalamment M. Desmont à la petite salle où se tenaient presque toujours sa femme et sa fille.

— Ma fille, dit M. Desmont en entrant, votre père a déposé ses armes, c'est-à-dire ses plumes, es mains de maître Eugène Aubert, ici présent et acceptant.

Mademoiselle Artémise s'inclina, en signe d'assentiment.

— Je suis touché au fond du cœur, dit Eugène après un gracieux salut, je suis touché de la confiance que M. Desmont a placée sur ma pauvre personne; un père ne ferait pas plus pour son enfant.

— Mais n'êtes-vous pas notre enfant? dit madame Desmont, qui espérait que les choses allaient marcher grand train.

— C'est étonnant, pensa Eugène, la révolution de juillet a bien changé les idées de madame Desmont; il n'y a pas six semaines qu'elle me parlait encore du bout des lèvres.

— Voyez-vous, Eugène, je puis tout vous dire, à vous. Je me suis réveillé un beau matin avec un petit grain d'ambition dans la tête; je me suis figuré, à tort ou à raison, que je devais être député. Que voulez-vous, chacun a sa marotte, ici-bas. Pour cela faire, je vous cède mon étude avec ma maison et... tout ce qui s'ensuit.

Voyant qu'Eugène n'avait pas trop l'air de mordre au tout ce qui s'ensuit, le notaire jugea à propos de revenir sur sa phrase.

— Si vous ne tenez pas à ma maison, je la garderai; aussi bien, il m'en faut une, car, député ou non, je veux toujours avoir un pied à terre à Ravenay. Cependant, regardez y à deux fois. D'ail-

leurs, ne pourrions-nous pas, dans les premiers temps, trouver dans la maison assez de place pour nous quatre?

— Je vous laisse le maître de répondre à cette question; à coup sûr, je me trouverai très honoré d'avoir de pareils hôtes.

— Très bien; je vois que nous nous entendons à merveille. Prenez mon cheval, allez chercher votre père; il faut que cette affaire soit poussée à bout en moins de trois semaines.

Dès qu'il fut sorti, M. et madame Desmont se regardèrent victorieusement.

— Eh bien! ma femme, vous voyez qu'on s'y entend; vous pouvez acheter le bouquet de fleurs d'oranger.

— Mais, encore une fois, s'il allait oublier Artémise?

— Impossible; il me faut cinquante mille francs dans six mois; où les trouverait-il, si ce n'est ici? Et puis, d'ailleurs, je ne risque rien dans cette affaire, après tout. Cette étude que je lui vends soixante mille francs, je n'en trouverais guère que cinquante mille francs auprès de tout autre; s'il n'épouse pas Artémise, il augmentera sa dot; mais je suis sûr du mariage.

V.

Eugène Aubert passa à cheval au bout de Ravenay, sous une petite fenêtre à jalousies vertes, qui s'ouvrait à sa voix. Un vieux soldat à moustaches blanches le salua par une bouffée de fumée.

— Ouf! diable! allez-vous si matin, monsieur Aubert?

Eugène, un peu désappointé, lui répondit qu'il allait à Courthéry.

— C'est bien tombé, dit le capitaine Leroy; Éléonore est allée par là, vous la ramènerez en croupe. Bon voyage.

Eugène éperonna son cheval, tout en jetant un regard d'amour sur la jolie maisonnette, sur le jardin, sur la haie, partout où il avait vu Éléonore.

Trois semaines après, Eugène Aubert était notaire, M. Desmont était sur le point de mettre en avant sa candidature, madame Desmont s'occupait du trousseau, et mademoiselle Artémise était toujours à marier.

Le grand jour des élections, M. Desmont distribua un beau millier de professions de foi, et prononça un discours des plus pathétiques, de quelque vingt syllabes, sur les grandeurs du patriotisme. Il avait à lutter contre un avocat de Paris qui parlait bien, quoique avocat. La journée fut très orageuse; qui pour l'avocat, qui pour le notaire. L'un avait pour lui sa parole et son charlatanisme, l'autre son silence et sa bonne foi. Enfin, après un ballottage, le notaire sortit triomphant. Il par-

tit bientôt pour Paris, fier du rôle qu'il n'allait pas jouer. Ses adieux furent déchirants.

— Je vous confie ma femme et ma fille, dit-il à Eugène; il y a trop de bruit à cette lieure à Paris pour que je songe à les emmener.

— Je vous en prie, Eugène, dit madame Desmont en pleurant, ne sortez plus le soir, selon votre coutume. De grâce, restez avec nous, ne nous laissez pas seules.

Mais Eugène montait à cheval tous les soirs sous prétexte d'actes à faire. C'était pour se promener et rencontrer Éléonore.

— Eugène, lui dit un jour la jeune fille avec contrainte, maintenant que vous êtes notaire, il ne faut plus nous voir, autant pour vous que pour moi.

— Éléonore, vous savez bien que je n'ai consenti à devenir notaire que dans la ferme espérance de vous épouser. Plus je vais, et plus cette espérance rayonne à mes yeux. Je suis en train de jouer mon jeu avec la destinée, donnez-moi le temps de me battre les cartes.

— Hélas! je vois trop le dessous des cartes dans votre jeu.

— Éléonore, point de mauvais présages! Prenez



patience, le temps est plein de ressources; or, à notre âge, le temps est pour nous.

— Le capitaine me fait des remontrances; depuis que vous êtes notaire, il ne vous aime plus, il ne croit plus à vos bons sentiments. Comme tous les vieux soldats, il n'a que l'honneur pour lui; voilà pourquoi il regarde d'un peu près à l'honneur.

— J'irai lui parler et fumer de son tabac; il me rendra son estime.

— Encore une fois, je suis une pauvre fille destinée au travail du peuple.

— Vous, Éléonore? Oh! non, il y a trop de no-

blesse sur ce beau front, trop de fierté native dans ces regards, trop de délicatesse dans ces mains adorées. Vous avez grandi dans la pauvreté, mais la pauvreté qui altère tout, n'a pas laissé d'empreintes sur vous. Vous êtes du peuple par votre cœur, par votre compassion, par vos élans de charité pour ceux qui souffrent; mais, croyez-moi, vous êtes destinée à une meilleure place.

— Vous ne savez ce que vous dites, Eugène. Depuis quel temps la pauvre fille du peuple n'a-t-elle pas le privilège d'être belle, d'être fière par ses vertus, d'être noble par son amour?

— N'en parlons plus. Ce que je vois de plus

clair dans tout cela, c'est que nous descendons tous les deux du bon Dieu en ligne directe, c'est que nous sommes faits l'un pour l'autre... ne riez donc pas... c'est que nous nous aimerons jusqu'à la fin du monde.

— Ainsi soit-il, dit le capitaine Leroy en abordant Eugène.

C'était un vieux soldat de cinquante à soixante ans, ayant subi tous les désastres des guerres de l'empire. Depuis la bataille d'Eylau, il ne comptait plus ses blessures. Il vivait pauvrement à Ravenay, son pays, avec un petit majorat de mille francs. C'était un brave soldat et un brave homme. Il supportait sa vieillesse assez gaiement, grâce à sa chère Eléonore. Il fumait, il se promenait, il cultivait un demi-arpent de jardin potager et fleuriste, il se reposait dans l'amour de la jeune fille, ne se plaignant pas trop d'être maltraité du ciel.

— Monsieur le notaire, reprit-il gravement, la femme de chambre de madame Desmont vous cherche partout.

— Et de quel droit ? dit Eugène avec dépit.

— Il paraît qu'on est venu du Charmoy pour un testament. Allez, allez, monsieur le notaire, poursuivit le major avec un peu de sécheresse, allez, vous n'avez que faire avec nous, car je n'aurai pas à faire un testament, moi, et elle... vous ne songez plus au contrat de mariage.

— Il ne faut désespérer de rien, dit Eugène en tendant la main au major, pas même du testament, pas même du contrat de mariage.

Eugène monta à cheval, et piqua des deux vers le Charmoy.

— Nous veillerons jusqu'à votre retour, lui cria madame Desmont. — Dis-lui donc quelque chose d'aimable, murmura-t-elle aux oreilles de sa fille.

— Vous savez, monsieur Eugène, dit Artémise, vous savez que j'ai peur des morts quand vous n'êtes pas là.

Le testament à faire au Charmoy est une des pièces de notre histoire. Nous suivrons donc le jeune notaire jusqu'au lit de mort du testateur.

VI.

Le Charmoy est un petit village de triste mine, habité par des bûcherons et des tisserands qui n'ont pas l'habitude de faire leur testament avant de mourir. Mais en tête du village, à côté de l'église, une petite maison bourgeoise était alors habitée par un vieillard qui, sans être bien riche, avait cependant quelques bribes de fortune. Ce vieillard, très aimé dans le pays, était un des braves invalides de l'armée d'Égypte, le commandant La Roche. Il avait vu périr ses trois fils autour de lui, sa femme l'avait abandonné pour suivre un

aventurier; il ne lui restait, de toute sa famille, que deux arrière-cousins très connus à Mézières par leur fortune. Ils s'étaient enrichis par l'achat de la revente des bois de la couronne. En s'arrêtant à la porte, Eugène se demanda en faveur de qui le commandant La Roche allait faire son testament. Il trouva le commandant très près de sa fin.

— Eh bien ! commandant, ayons donc courage : n'êtes-vous pas toujours sur le champ de bataille ?

— Que voulez-vous ? dit le commandant d'une voix éteinte, je n'ai plus que la mort à combattre, je n'ai plus le cœur de lutter; d'ailleurs, croyez-moi, la mort n'est pas mon ennemie, j'ai soixante-dix-sept ans sans compter les campagnes. Mais je crois que je n'ai pas trop de temps pour les paroles sérieuses.

Le commandant fit signe à sa garde et à son curé de le laisser seul avec le notaire.

— Écoutez-moi, reprit-il en se soulevant avec un peu de peine sur l'oreiller.

Eugène se rapprocha du lit avec cette triste et ardente curiosité qu'on a toujours pour les paroles d'un homme qui ne doit plus parler longtemps.

— M. Desmont m'a dit que son successeur était digne de la confiance de ses clients; je vous confie donc ce qui me reste à confier ici-bas. La fortune m'a été mauvaise; le peu de bon temps que j'ai passé, ça été sur les champs de bataille, au milieu de mes amis et de mes soldats. J'ai aimé une femme qui m'a trahi mille fois, la plus amère des femmes; elle m'avait donné trois fils pour consolation, les joies du père amortissaient les douleurs du mari; mes trois fils sont morts, vous le savez. J'aurais moins de regrets si le plus jeune... le pauvre enfant ! Ah ! je ne le dis qu'à vous pour vous faire bien comprendre toute ma douleur, il est mort comme un lâche, mort en fuyant ! Je l'ai vu tomber, il a levé vers moi un bras défaillant; mais, moi je ne fuyais pas, je combattais toujours; je n'ai pas pris le temps d'aller le relever, lui pardonner et lui dire adieu. Enfin, j'ai été puni jusque dans ma gloire ! Je ne sais plus pourquoi je vous dis tout cela; depuis que je vois la mort de près, toutes les douleurs de ma vie me reviennent à chaque instant, comme si elles savaient que bientôt elles n'auront plus de prise sur mon pauvre cœur. Depuis 1813, j'ai achevé ma route à peu près seul au Charmoy. J'avais presque oublié ma femme; mais, dans les premiers jours de novembre, je reçus d'elle une lettre d'adieu où elle me demande le pardon de ses fautes avec des larmes de vrai repentir. La malheureuse femme a réveillé mon cœur encore une fois, j'ai oublié ses égarements; et voyez jusqu'où va la faiblesse humaine, moi, soldat de Napoléon, bronzé au soleil

d'Égypte, endurci par le feu des Autrichiens et des Anglais, j'ai pleuré comme un enfant, j'ai baisé cette lettre d'adieu qui me vient de je ne sais où, de la Vendée, où la pauvre femme est morte de misère. Dans cette lettre, elle me supplie de remettre à un enfant, qui lui vient d'un autre, une bague en diamant que Desaix lui avait donnée le jour de notre mariage, et, avec cette bague, *tout ce qui me reste d'elle*. Hélas! que me reste-t-il de cette femme, que j'ai adorée et maudite, que me reste-t-il si ce n'est le déshonneur? Le beau legs à faire à un enfant!

En disant ces mots, le moribond s'était singulièrement agité; un dernier élan de colère avait brillé dans ses yeux. L'amour trahi, la jalousie de l'époux, le délaissement où l'avait jeté son veuvage forcé, le souvenir de tous les chagrins subis pour sa femme, tout cela repassait dans sa mémoire comme autant de juges acharnés contre l'infidèle. A la fin, l'amour l'emporta, il essuya une larme, la dernière de ses larmes! Il prit ainsi la parole d'un air de compassion :

— J'ai fait ce matin un testament olographe par lequel je lègue quarante-quatre mille francs à cet enfant si tristement recommandé. Mais voilà ce que j'attends de vous : je veux que ma famille ignore et le legs et le testament; les quarante-quatre mille francs, les voilà représentés par ces inscriptions au grand livre. La vieillesse est prévoyante; je possède cet argent, amassé à grand-peine, à l'insu de tout le monde.

Le moribond prit sous son oreiller sept inscriptions de rentes cinq pour cent; il les feuilleta, par habitude, et les remit au notaire.

— Ainsi donc, monsieur Aubert, je vous charge de ce legs difficile; gardez le testament parmi vos secrets; à ma mort, ne l'ouvrez pas et ne le faites pas enregistrer, je ne l'ai fait que pour vous mettre à couvert, pour...

— Mais, dit Eugène en hochant la tête, vous ne savez donc pas que je ne puis recevoir un testament avec une pareille destination?

— J'y avais pensé, dit le commandant; mais comment diable nous y prendrons-nous?

— D'abord, où est l'enfant en question? demanda l'avoué.

— Voilà ce que je ne sais pas. J'attends de jour en jour, espérant la voir arriver. Ma pauvre femme me dit dans sa lettre que sa fille viendra en son nom se jeter à mes pieds. C'est son image, m'écrit-elle; ah! monsieur, qu'elle était belle à vingt-cinq ans! J'espérais, en voyant la fille, avoir des nouvelles moins vagues de la pauvre mère; mais la fille n'est pas venue encore, demain peut-être il serait trop tard. Vous comprenez toute mon inquiétude et toute ma douleur. En post-scriptum

elle me dit que, si je ne veux pas recevoir sa fille, je n'ai qu'à remettre la bague de Desaix et autres petites parures qu'elle m'a laissées, sans doute par oubli, chez le notaire de Ravenay, ou chez M. Rochat, à Mézières. Comme je vous connais mieux que M. Rochat, je vous choisis pour mon exécuteur testamentaire.

Le vieux commandant prit encore, sous l'oreiller, une petite boîte renfermant des bijoux; il l'ouvrit et baisa la bague, tout en s'accusant de faiblesse.

— Voilà, monsieur Aubert; ne condamnez pas un cœur trop tendre où l'amour n'a pu tout à fait se changer en vengeance. Je me venge à ma façon; plus d'un esprit fort en rirait de pitié, mais je me venge pour moi-même et non pas pour les autres.

— Mais, encore une fois, mon cher monsieur La Roche, je ne puis recevoir un pareil testament avec la meilleure volonté du monde.

— Monsieur Aubert, reprit le vieillard en lui saisissant la main, vous êtes homme d'honneur, on me l'a dit, et d'ailleurs, cela se voit tout de suite; eh bien! soyez vous-même mon testament!

— Ah! commandant, quelle mission terrible vous me donnez là! Et si la jeune fille ne se présente pas?

— Au bout de vingt ans, vous remettrez cet argent à mes héritiers; vous leur ferez une histoire; du reste, quand il s'agit d'argent à remettre, on a toujours raison. Mes héritiers ne seront pas difficiles sur ce que vous leur direz. Mais je crois bien que la jeune fille se présentera. Voyons, c'est une affaire réglée, n'est-ce pas? Je puis dormir tranquille?

Et, disant ces derniers mots, le moribond déchira le testament. Eugène Aubert, ne voyant là qu'un service à rendre, ne songea pas à refuser plus longtemps; il emporta les billets et les bijoux. Dans le chemin, il ne put s'empêcher de songer que, si Eléonore avait cela en dot, il l'épouserait sans plus tarder; mais Eléonore n'avait rien.

VII.

L'hiver se passa assez tristement pour lui et pour elle; il voyait avec effroi arriver le premier terme du paiement de l'étude. M. Desmont n'oubliait pas dans ses lettres de le tenir en garde là-dessus. Pour madame et mademoiselle Desmont, elles avaient toutes les illusions du monde sur Eugène. Cette petite lettre au député en dira plus que je n'en pourrais dire moi-même :

« Mon cher ami,

« Nous avons été bien heureuses en lisant la dernière. Je vois bien que la nouvelle dignité ne

l'empêche pas de penser au bonheur des tiens. Rien de nouveau dans la maison. Le vent a emporté ces jours-ci la cheminée du salon; je t'avais bien dit que cette cheminée était bâtie à la légère. Le couvreur y travaille. J'avais renvoyé Annette pour ses cancanes sur M. Eugène; mais j'ai fini par la reprendre en faveur de ses excuses. D'ailleurs, je n'en trouvais pas d'autres. Ta chère Mimi commence à chanter bien gentiment sur la guitare. Cette pauvre enfant! son maître de musique ne vient plus; figure-toi qu'il demandait deux francs par leçon, comme dans une grande ville. J'y ai mis bon ordre. J'ai dit cela à M. Eugène, qui m'approuve fort. Comme il a quelque teinture de musique, il promet de lui servir de maître. Voilà où j'en voulais venir. Hier, il a beaucoup regardé Artémise; il nous a lu le récit du procès des ministres. Ces pauvres ministres! Ah! mon ami, ne sois jamais ministre, toi. A table, M. Eugène a beaucoup d'attentions pour ta fille; ils assaisonnent la salade à eux deux. Tu vois que les choses vont bon train. Voilà l'époque du premier paiement qui arrive; demande un congé de trois semaines; je suis bien sûre que tu ne retourneras pas sans avoir marié Artémise. On est très content d'Eugène dans le pays, l'étude ne perd pas, on a fait huit procès le mois dernier. Il ne manque à Eugène qu'un peu d'argent pour mettre tout sur un bon pied. On jase un peu sur son compte, on parle de l'amour qu'il a pour cette petite Eléonore, une fille de rien. Il faut bien que jeunesse se passe. Il a fait avant-hier une fort belle vente par expropriation. Je voudrais bien attendre le mariage pour faire la lessive. Adieu, je laisse un peu de place pour Mimi, avec laquelle je suis

« EUDOXIE. »

« Cher papa,

« Nous t'attendons avec impatience; reviens bien vite, je te jouerai de jolis airs sur la guitare, avec M. Eugène. Maman t'a dit nos sentiments à cet égard. M. Eugène trouve que j'ai de la voix, qu'il faut la cultiver; aussi je chante depuis le matin jusqu'au soir en attendant. Je suis en train de faire deux paires de pantoufles pareilles, dont une pour toi et une pour quelqu'un que tu sais bien.

« Ta fille qui t'aime, ARTÉMISE. »

Le député ne put résister à ces deux lettres, il demanda un congé à la Chambre pour affaires de famille; il revint par la malle-poste, ce qui fit dire par les envieux qu'il s'était vendu au pouvoir. Ce furent des larmes et des embrassements sans fin dans sa maison. Tout y fut sens dessus dessous; on tua le plus beau chapon de la basse-cour, on invita au festin tous les dignitaires de Ravenay.

Eugène avait vu revenir M. Desmont avec une

grande inquiétude; à coup sûr il revenait pour toucher les cinquante mille francs du premier paiement; or, comment lui faire ce paiement? Le soir, au dessert, comme Eugène cherchait un biais pour se tirer d'affaire, il vint à penser aux legs du commandant La Roche:

— C'est bien étonnant, se dit-il sans répondre à mademoiselle Artémise, qui lui demandait s'il prendrait du café, c'est bien étonnant qu'on ne se soit pas encore présenté pour me débarrasser de ce dépôt. Après tout, si je voulais...

VIII.

Le lendemain, de très bonne heure, le député entra dans l'étude. Eugène Aubert chantait gaïement un air d'opéra.

— Eh bien! dit l'ancien notaire d'un ton engageant, où en sommes-nous? Il paraît que vos affaires sont en bon chemin, puisque vous chantez au matin comme l'alouette insouciance.

— Les affaires ne vont pas mal, répondit Eugène en cachant une lettre d'Eléonore sous une liasse de papiers.

L'ancien notaire voulait l'amener tout de suite au chapitre de l'écléance:

— Voyons, contez-moi cela. Combien faites-vous d'actes dans votre mois? Mais à propos, vous n'avez pas songé à vous marier?

— Pas le moins du monde.

— Cependant il me semble que c'est l'acte le plus beau dans la vie d'un notaire, un acte dont les honoraires sont presque toujours magnifiques. Vous êtes joli garçon, vous avez de l'entregens, vous n'avez qu'à tendre la main.

— Oui, mais par malheur il faut tendre la main et la refermer en aveugle.

— Je suis bien sûr, maître Aubert, que, sans aller bien loin...

Le jeune notaire interrompit à dessein le député.

— Je sais bien que, par le mariage, la dot aidant, je me trouverais fort à mon aise dans cette étude; mais ne serait-ce point quitter un peu de souci pour prendre beaucoup d'ennui?

— Mais enfin, dit le député avec une certaine inquiétude, il faudra bien que vous finissiez par en passer par là. Que diable! on ne se marie pas tout à fait pour s'amuser; comment aurais-je payé mon étude sans le mariage, moi?

— Je vous comprends, dit Eugène fièrement; et moi, monsieur, je n'ai pas grand cœur pour un pareil mariage.

— Allons, allons, voilà de la dignité mal placée; c'est de l'enfantillage. En vérité, Eugène, je vous croyais plus raisonnable, mais patience, avant

huit jours vous ne chanterez peut-être plus sur la même gamme.

L'ancien notaire n'avait pu réprimer un sourire ironique, le sourire de l'homme d'argent pour l'homme qui n'a que du cœur.

— Dans huit jours, dit le jeune notaire avec beaucoup de calme apparent, il n'y aura rien de changé, si ce n'est que je vous aurai payé les cinquante mille francs de la première échéance.

— J'y compte, dit le député.

Il retourna vers sa femme tout abattu et tout désespéré.

— Je vous l'avais bien dit, monsieur.

— Et moi qui lui faisais des pantoufles, murmura Artémise en pleurant.

La scène fut des plus pathétiques. On s'épuisa en vaines recherches pour découvrir comment Eugène trouverait les cinquante mille francs. Était-ce par un mariage? Il n'en était nullement question dans le pays. Avait-il hérité? avait-il touché un usurier? allait-il prendre tout simplement dans le sac de ses clients?

— Nous verrons, nous verrons, dit M. Desmont; qu'il s'avise un peu de marcher hors de son chemin!

On se fit bonne figure, on se cacha, l'un son dépit, l'autre son inquiétude. Le jour de l'échéance, Eugène laissa venir le député. Comme au déjeuner Eugène n'avait encore parlé de rien, M. Desmont dit à madame Desmont :

— Je crois que ce diable d'homme se moque de nous; mais je ne me paye pas de cette monnaie-là; il me faut aujourd'hui même les cinquante mille francs.

— Et les intérêts! dit madame Desmont avec aigreur.

Le député alla droit à l'étude, de l'allure d'un homme décidé à quelque grand coup d'état ou à quelque grand discours.

— Monsieur Desmont, lui dit Eugène en se levant, il me reste à vous remercier de toute votre bonne volonté pour moi. Voilà les cinquante mille francs; mais je m'acquitterais mal si je n'y joignais toute ma reconnaissance.

Le député ouvrait les oreilles, les yeux et la bouche.

— D'abord, reprit Eugène en secouant des inscriptions de rentes sur l'Etat, voilà quarante mille sept cent soixante-dix-sept francs, y compris les intérêts courus, de rentes cinq pour cent et au porteur; voilà par addition quatre billets de banque de mille francs; pour le surplus, vous le trouverez dans certaines avances que j'ai faites en votre nom.

— Très bien, très bien, dit le député tout abasourdi. Ces rentes sont au porteur, très bien, très

bien. Il y a longtemps que... Mais ce sont là vos affaires... Nous avons à régler un petit compte de détail, après quoi je vous donnerai quittance.

Le soir, Eléonore trouva Eugène plus rêveur et plus triste que de coutume.

— Vous avez de l'inquiétude jusque sur vos lèvres, dit-elle quand il l'eut embrassée en parlant.

IX.

Trois jours après, comme Eugène commençait à reprendre sa sérénité, un étranger entra dans l'étude et demanda à parler au notaire.

— C'est moi, monsieur, dit Eugène en saluant.

L'étranger était un homme de cinquante ans à peu près, grave, pensif, le front dépourvu.

— Monsieur, reprit-il en regardant avec attention le notaire, je voudrais vous parler en secret.

Eugène, un peu troublé par ce regard, fit signe à son clerc de s'éloigner.

— Je suis M. Rochat, de Mézières, poursuivit le nouveau venu; une lettre de famille m'a donné une mission pénible, la mission de conduire aux pieds d'un époux trahi une pauvre fille qui doit supplier pour sa mère et pour elle. Vous connaissez le commandant La Roche? Vous êtes son notaire, m'a-t-on dit; vous allez me donner de ses nouvelles.

— Il est mort, dit le notaire en pâlisant.

— Il est mort! Que n'ai-je pu venir plus tôt! J'ai fait un petit voyage en Hollande pour mes forges; au retour, j'ai trouvé cette lettre qui m'attendait depuis quelques mois.

Après un silence inquiet, le notaire reprit ainsi la parole :

— De mon côté j'ai reçu aussi une mission. M. le commandant La Roche m'a confié un secret et un legs. Le secret, vous le savez sans doute. Pour le legs, c'est une somme de quarante-quatre mille francs et diverses parures de femme que je remettrai à la jeune fille à votre réquisition. Telle a été la volonté du commandant. Comme il désirait que les héritiers naturels ignorassent ce legs, il n'a point fait de testament. Il m'a remis le tout en main avec toute la confiance d'un honnête homme qui croit faire une bonne action. Quoi qu'il arrive, monsieur, en attendant la délivrance du legs, je vous supplie, pour la mémoire du commandant, de garder le secret comme je l'ai fait. Vous savez sans doute où est la jeune fille? Peut-être est-elle près de vous à Mézières? Les jeunes filles sont babillardes, faites que celle-là sache se taire.

— Vous pouvez compter sur elle et sur moi, dit M. Rochat touché au cœur de la bonne œuvre du

commandant et de la probité du notaire. La pauvre fille va être bien joyeuse. Quarante-quatre mille francs, c'est une fortune pour une fille à marier.

— Ah! elle est à marier? demanda Eugène en soupirant et comme par distraction. Et craignant que M. Rochat ne prit cette exclamation pour une demande en mariage, il s'empressa d'ajouter en souriant : Pour toute récompense je voudrais assister à son contrat de mariage.

— Je crois avoir son affaire, dit M. Rochat en se mordant l'ongle de l'index; je vous promets, monsieur, que vous ferez le contrat de mariage.

— Ma foi, dit Eugène, pour tous honnaires est ne demanderai qu'un baiser si la mariée est belle. Mais nous n'en sommes pas encore là. Quand voulez-vous revenir pour la délivrance du legs? Ces jours-ci, un grand procès prend tout mon temps; d'ailleurs il faut, vous pensez bien, que cela se fasse en présence de la jeune fille.

— Eh bien! monsieur, je vais retourner à Mézières d'où je pourrai revenir dans quinze jours, le lundi 25 mars, si vous voulez.

— C'est entendu, le lundi 25 mars. Vous feriez peut-être bien de ne pas tout dire à la jeune fille avant ce jour; j'aurais, du reste, bien du plaisir à lui apprendre ce petit coup de fortune.

— Je vous réponds de mon silence.

Resté seul, Eugène Aubert pencha la tête en homme qui vient de subir un choc en jambe de la destinée; mais bientôt il la releva avec une noble fierté en songeant que son honneur n'avait pas reçu d'atteinte.

— A coup sûr, dit-il en se promenant avec agitation, il y a là-haut un Dieu qui s'amuse souvent de sa pauvre créature, qui veut savoir ce que vaut ce cœur qu'il a pétri avec un peu de boue. Dieu a daigné éprouver mon cœur... Oh! mon Dieu, je vous remercie de n'avoir pas attendu à demain.

Eugène Aubert essuya deux larmes.

— Hélas! reprit-il, tout s'enchaîne ici-bas, excepté le bonheur. Demain c'en était fait, j'allais dire à Eléonore qu'elle serait bientôt la femme du notaire. Venait le mariage, avec le mariage le bonheur. A force de travail j'amassais de quoi remplir ce legs terrible. Mais voilà mon pot au lait répandu; adieu la noce, adieu l'amour, adieu le bonheur. Et réduit à épouser la première venue qui aura en dot quarante-quatre mille francs!

Comme il était descendu dans la cour, il rencontra l'ancien notaire qui lisait son journal.

— Eh bien! quelle nouvelle, monsieur Desmont?

— De mauvaises, tout va mal; je vois bien qu'il faut que je retourne au plus tôt. Je ne dis pas grand-chose, je n'en vote pas moins, et mon vote vaut bien certains discours gonflés de vent.

— Je suis de votre avis. A propos, j'ai deux mots à vous dire.

— Dites, je vous écoute.

— Vous m'avertissiez hier qu'il me fallait chercher une autre demeure, décidé que vous êtes à garder votre maison; depuis hier j'ai réfléchi, j'ai pensé avec effroi que j'allais me trouver seul; ce n'est peut-être pas ainsi que doit vivre un notaire. Après tout, le mariage a aussi ses bons côtés : or, de deux choses l'une, ou je me marie ou je cède l'étude. Comme vous êtes mon maître et mon conseil, dites-moi ce que je dois faire.

— C'est selon, dit le député devenu un peu diplomate.

Eugène comprit que le député voulait dire : — C'est selon la femme que vous avez en vue : si c'est ma fille, mariez-vous; si ce n'est pas Artémise, cédez plutôt l'étude afin que ma fille ait encore une chance en face de celui qui vous succédera. — Après avoir refoulé son amour au fond de son cœur, après avoir demandé en lui-même pardon à Eléonore, Eugène reprit la parole :

— Il y a bien quelqu'un que je serais fier d'épouser, mais je n'ai jamais osé y songer sérieusement.

— Qui donc? demanda l'ancien notaire avec un demi-épanouissement; voyons, dites-moi cela.

A cet instant, on entendit retentir dans la cour la voix mélodieuse de mademoiselle Artémise. La pauvre fille chantait dans ses jours d'ennui une romance qui semblait faite pour elle :

LA FILLE A MARIER.

Petites fleurs qui croissez sur la rive,
Le vent jaloux passe pour vous cueillir.
J'appelle en vain, nul amoureux n'arrive;
Loin de l'amour me faudra-t-il vieillir?

Je ne suis pas une fille frivole.
Vit-on jamais mon sourire moqueur?
Et n'ai-je pas un baiser qui s'envole
Vers l'inconnu qui m'ouvrira son cœur?

Petits oiseaux qui traversez l'espace,
Nuages bleus emportés par le vent,
Priez le ciel qu'un teudre amoureux passe,
Un amoureux au cœur jeune et fervent.

On me l'a dit, je suis touchante et belle;
Quoi! tant d'attraits seraient-ils oubliés!
Amour! amour! ne me sois plus rebelle!
Ramiers plaintifs, priez pour moi, priez.

Elle prenait un singulier plaisir à chanter cette romance; on peut même dire qu'en la chantant, son cœur éveillé avait çà et là de certains élans poétiques; dans ses flottantes rêveries, sa figure s'animait par le regard, par la couleur, par un

certain sourire triste et doux, enfin elle était presque belle. Elle le savait, aussi elle n'avait garde de rester cachée; elle ouvrait la fenêtre, espérant qu'Engène la verrait de son étude. Engène l'avait vue quelquefois ainsi, il n'avait pu s'empêcher de s'avouer qu'avec un peu de bonne volonté un garçon sans fortune eût épousé de bon cœur la fille du notaire; mais, ajoutait Engène, pour cela il ne faudrait pas avoir vu Éléonore.

Ce jour-là, quand Artémise eut fini de chanter, M. Desmont, hors de lui, entra bruyamment dans le salon.

— Ah! ma femme! ah! ma fille! ah! mon Dieu!

— Qu'y a-t-il? demanda madame Desmont tout éfarée.

— Ma fille, dit le député qui sanglotait presque, embrassons-nous, embrasse ton père, embrasse ta mère. Tu vas te marier!

X.

Le député ne perdit pas de temps, il ne donna pas à Engène le loisir de changer d'avis, il se hâta de faire enregistrer les précieuses paroles du jeune notaire sur les affiches de la mairie et de l'église. Il est bien entendu qu'il demanda la dispense d'un ban. Engène laissa tout faire à peu près en silence; si s'abandonnait, sans se débattre, à son mauvais destin. Il avait revu Éléonore une seule fois; la scène avait été touchante, il lui avait tout confié par ses larmes, ou plutôt par sa sombre tristesse; en noble fille, Éléonore, loin de se plaindre, avait accepté ce fatal aveu avec une douleur résignée.

— Je vous l'avais bien dit, Engène, que le bonheur n'est que le commencement d'un beau rêve; peut-être finirons-nous notre rêve là-haut. Vous avez bien fait de prendre ce parti; hélas! le monde est si mal fait qu'il faut aujourd'hui, pour le bonheur, de l'amour et de l'argent, mais de l'argent surtout. Nous nous serions bien aimés, mais voilà tout; on n'élève pas une famille avec des baisers! Nous sommes loin de l'âge d'or, ou plutôt nous sommes dans l'âge de l'or. Cependant vous auriez dû attendre encore.

— Cruelle! se dit Engène avec un soupir, est-ce que je pouvais attendre?

Engène ne pouvait s'habituer à l'idée d'épouser Artémise; les cloches allaient l'appeler à l'autel, il doutait encore; en vain il essayait de la parer d'ornements étrangers, il fermait les yeux sur les côtés faibles de la pauvre fille, il cherchait à s'enivrer dans la pensée de la fortune, du luxe, de l'ambition; il en venait toujours à regretter Éléonore, à maudire sa faiblesse, à accuser son cœur.

M. et madame Desmonts, jusque-là si engageants avec lui, avaient repris peu à peu leur petit air

protecteur; il n'était déjà plus le maître de lui-même en aucune façon; à chaque heure du jour on lui faisait, sinon sentir, du moins pressentir un dur esclavage; on lui dictait son avenir mot à mot, on lui traçait son chemin pas à pas, on lui peignait impitoyablement son horizon sous des couleurs communes. A peine s'il était libre de penser; aussi, à chaque heure du jour, Dieu sait quel foudroyant anathème il lançait contre l'argent.

Pour mademoiselle Artémise, se croyant maîtresse du cœur d'Engène, elle cherchait déjà à étendre son empire sur l'esprit du jeune notaire; elle veillait sur toutes ses actions, elle se trouvait partout à sa rencontre, le forçant ainsi de ne penser qu'à ses grâces; s'il lui paraissait distrait, elle le rappelait à elle par un regard déjà impérieux. Le pauvre Engène ne savait où donner de la tête ni du cœur.

Cependant, en dépit de toutes ces menues tracasseries, il était résigné, il savait qu'en dehors de la famille il pourrait retrouver des heures faciles; il aimait la classe, la promenade; il aimait toutes les petites comédies qui se nouaient et se dénouaient dans son étude; enfin, il aimait les enfants: les siens animeraient gracieusement le coin du feu conjugal. L'imagination est une bonne fée qui crée de sa baguette d'or des images aimables jusque sur les ruines du bonheur.

Enfin le jour vint de rendre compte à la légataire du commandant La Roche; ce jour, c'était la veille des noces d'Engène et d'Artémise. Déjà les violons s'accordaient, les convives préparaient leurs habits, leurs traits d'esprit, leurs chansons, — on chantait encore il y a douze ans. Toute la basse-cour de M. Desmont était à feu et à sang; déjà à trois lieues à la ronde on respirait un air de fête.

Donc, la veille au matin, Engène demanda un quart d'heure d'entrevue au député.

— Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau, mon jeune ami?

— Je vous ai dit qu'un brave capitaliste de Mézières avait pris confiance en moi jusqu'à me prêter, sans autres hypothèques que ma bonne ou mauvaise fortune, les cinquante mille livres que j'ai versées entre vos mains il y a quinze jours. Or, ce brave homme vient me voir aujourd'hui; pour lui prouver toute votre confiance en moi, je voudrais pouvoir le rembourser.

— Comment donc! s'écria le député, les cinquante mille francs sont à vous comme Artémise.

— Très bien, dit Engène, je suis fier de ne rien devoir qu'à vous-même.

Il attendit de pied ferme M. Rochat; il allait accomplir fidèlement une grave mission; il avait le cœur plus léger que de coutume. A onze heures, la petite porte de la cour s'ouvrit; M. Rochat ap-

parut à travers les massifs de dahlias, marchant de compagnie avec une jeune fille très belle et vêtue très simplement. Eugène ne vit pas d'abord la jeune fille; il chercha, en se promenant dans son cabinet, des paroles attendrissantes; mais tout d'un coup, s'avançant sur le seuil, il pâlit, il chancela.

— Éléonore! murmura-t-il; quoi, c'était elle!

Mais voyant bien qu'il était trop tard, il appuya la main sur son cœur et reprit sa raison de toutes ses forces.

— Asseyez-vous là, dit-il en refermant la porte; je vais en peu de mots vous dire les dernières pensées du commandant La Roche: il m'a appelé à son lit de mort, il m'a confié toutes les peines de son cœur; il a pardonné avec effusion à cette pauvre femme égarée qu'il faut plaindre, et, pour être agréable à sa mémoire, il a voulu joindre un bienfait au pardon. Il m'a remis pour cette jeune fille qui était à sa femme et qui n'était pas à lui, quarante-quatre mille francs qu'il a pu distraire de sa succession sans fâcher personne.

— C'est impossible! s'écria Éléonore, vous voulez me tromper.

— Ces quarante-quatre mille francs, les voici, reprit Eugène d'une voix affaiblie.

— Que voulez-vous que j'en fasse maintenant? murmura Éléonore avec amertume.

XI.

Cependant mademoiselle Artémise avait vu entrer Éléonore à l'étude. Elle était descendue toute rouge de colère à la chambre de sa mère.

— Le croiriez-vous? dit-elle avec feu, mademoiselle Éléonore est dans le cabinet de M. Eugène.

— En vérité! s'écria la mère, je voudrais bien savoir ce que mademoiselle Éléonore peut faire dans l'étude.

Madame Desmont appela M. Desmont, qui lisait paisiblement la séance de la Chambre au fond du jardin. Quand il arriva, mademoiselle Artémise plénait déjà.

— Si nous allions écouter à la porte qui communique au salon? dit madame Desmont.

Et, tout en disant cela, elle traversait le salon à grands pas. Mademoiselle Artémise suivit sa mère, M. Desmont suivit sa fille. D'abord ils n'entendirent que des mots coupés; mais bientôt, M. Rochat s'étant mis à la fenêtre, les paroles d'Eugène et d'Éléonore leur vinrent aux oreilles plus distinctes et plus claires.

— Oui, ma pauvre Éléonore, disait Eugène, nous avons le bonheur entre les mains, mais nous l'avons découvert trop tard.

— Je vous disais bien, répondait Éléonore, que

vous auriez peut-être dû attendre encore. Quand M. Rochat vint me voir, il me dit d'espérer: moi j'espérais de bonne foi; mais le lendemain vous vîtes à votre tour me dire que tout était fini.

— Tout n'est pas encore fini, s'écria Eugène en se frappant le front avec une généreuse colère.

Mademoiselle Artémise poussa un cri aigu, madame Desmont menaça de tomber évanouie; le député, aux abois, ouvrit la porte sans trop savoir ce qu'il faisait. Une fois la porte ouverte, il fallait bien engager le débat. Vous comprenez que madame Desmont, remettant sa syncope à des temps meilleurs, entra la première, armée de son indignation, dans le cabinet du jeune notaire.

— A merveille, dit-elle d'une voix g'apissante, on ne peut pas mieux tromper son monde.

M. Desmont voulut en vain contenir sa femme.

— Que faites-vous ici, mademoiselle Éléonore? reprit-elle en frappant du pied.

— Voyons, madame, dit Eugène, votre colère avengle est hors de saison; il me semble que mademoiselle Éléonore a bien le droit d'être ici tout comme une autre.

— Tout comme une autre! Est-ce que vous voulez m'insulter par hasard? Quoi! vous prenez le parti de cette fille en face de moi et en face d'Artémise? Et je suis seule pour me défendre? Quoi! monsieur Desmont, voilà tout ce que vous dites? Est-ce que vous croyez que vous êtes à la Chambre des Députés?

En homme sensé, M. Desmont ne disait pas un mot. Il regardait tour à tour sa femme, sa fille, Eugène, Éléonore et M. Rochat, qui demeurait assez paisiblement à la fenêtre, avec un peu d'inquiétude pourtant.

— Et vous croyez, reprit madame Desmont au plus beau diapason de la colère, vous croyez, vous autres, que cela va se passer ainsi? vous croyez que je vais laisser cette fille se pavaner ici tout à son aise? Si elle avait un peu de cœur, elle serait déjà bien loin. Voyons, monsieur Desmont, reconduisez madame à la porte, s'il vous plaît.

M. Rochat vint gravement offrir la main à Éléonore. La pauvre fille, toute pâle et tout éfarée par la colère de madame Desmont, tendit la main en chancelant. Eugène saisit cette main avec une sainte ardeur.

— Madame, dit-il en se tournant vers la femme du député, mademoiselle Éléonore restera ici tant qu'il lui plaira, car elle sera ma femme, et je suis chez moi.

Cette fois, madame Desmont tomba évanouie, mademoiselle Artémise se jeta dans les bras de son père; le tableau fut des plus pathétiques.

Eugène, tout agité par cette scène violente, sentit une larme d'Éléonore qui tombait sur sa main;

il appuya tendrement la jeune et belle fille sur son cœur ; il lui baisa les cheveux et lui dit :

— Éléonore ! n'est-ce pas que vous serez ma femme ? Cette larme est une promesse de mariage.

— Vous savez que je n'ai rien à vous répondre, murmura Éléonore en levant ses yeux si doux.

Eugène sortit avec Éléonore et M. Rochat. Ils prirent naturellement le chemin de la petite maison. A peine arrivés dans le parterre, Éléonore rappela à Eugène que son devoir était d'épouser mademoiselle Artémise ; qu'il ne pouvait violer une promesse sacrée, qu'il devait se résigner au mauvais jeu du destin. Il commença par se moquer de la grandeur d'âme d'Éléonore, mais peu à peu, s'étant calmé, il tomba d'accord avec les idées de la pauvre fille, malgré son cœur, qui lui donnait le conseil d'être heureux avant tout.

— Oui, dit-il, je veux être puni par où j'ai péché.

Il embrassa Éléonore comme sa sœur, comme une amante encore. Il retourna à l'étude de Ravenay résigné à son infortune, c'est-à-dire à son mariage avec mademoiselle Artémise, espérant, peut-être à son insu, que M. Desmont, que madame Desmont, que mademoiselle Artémise elle-même le dégageraient de sa promesse. Vaine espérance ; on l'accueillit fort mal du premier abord ; mais bientôt, soit pour éviter un scandale, soit pour la jeune fille, qui voulait d'autant plus se marier qu'Eugène le voulait moins, soit pour l'honneur de la basse-cour, qui avait été mise à feu et à sang, on pardonna à Eugène en lui disant que c'était sa dernière folie de jeune homme.

Il se retrouva pris au trébuchet du mariage.

Que vous dirai-je d'Éléonore ? Pauvre Éléonore, elle s'enferma dans sa chambre, elle pleura, elle pleura encore, elle pleura tout le jour, elle pleura



toute la nuit. Elle voulait mourir ; elle écrivit sa lettre d'adieu à Eugène : lettre pleine de passion réprimée et de larmes cachées.

Le lendemain matin, elle devait partir pour Mézières avec M. Rochat, qui était touché de son

malheur et qui voulait la distraire un peu par un voyage. A l'heure du départ, elle pressentit qu'elle ne reviendrait plus dans le pays qui lui était si cher. Sa douleur éclata plus violente que jamais ; avant de s'éloigner, elle voulut parcourir encore

seule et à pied le vallon où naguère elle avait tant de fois promené ses espérances d'amour. On touchait aux jours d'automne; la nature avait déjà reçu les premières atteintes de l'hiver; les feuilles jaunies murmuraient tristement sur les branches ou fuyaient par bouffées sur les chemins. Une mélancolie douce au cœur était répandue de toutes parts. La pauvre Eléonore, près de perdre de vue pour jamais ce joli pays, où elle laissait son âme toute déchirée, tomba agenouillée sur la route, regarda une dernière fois, au-dessus des noyers de la ferme, le toit bleu de la maison du notaire, éleva ses yeux mouillés au ciel, et murmura en appuyant sa main sur son cœur: Adieu! adieu!

Cependant, le jour des noces, tout n'allait point

au gré du député, de sa femme et de sa fille. Eugène Aubert partit dès l'aube et ne revint pas. Où était-il allé? Sans doute sur les traces d'Eléonore. M. Desmont prévint en homme sagace que, pour la célébration dudit mariage, il ne manquerait que le mari. Une lettre qui lui fut remise par un garde champêtre ne lui laissa plus de doute sur ce chapitre. Eugène partait sans retour; il donnait un pouvoir sous seing privé pour céder à un autre l'étude maudite. Après avoir lu cette lettre, M. Desmont courut à la chambre de sa fille, qui essayait devant une Psyché le voile et le bouquet de la mariée.

— Ma pauvre Artémise, tu es malade; tu vas te coucher en attendant le médecin.

Il sortit par la ville d'un air effaré. — Ma fille



est malade, disait-il à tous venants, je ne puis la marier aujourd'hui. — Quand la marierez-vous donc? lui demanda malicieusement son adjoint, qui déjà avait revêtu l'écharpe tricolore.

Maintenant, si vous voulez rejoindre Eugène Aubert, vous suivrez cette route où déjà vous avez vu s'éloigner la triste Eléonore. La route est ombragée; là-bas, au bord de l'étang, n'est-ce pas

elle qui s'assied sur les feuilles sèches? Elle incline son front pensif, elle cherche encore l'image d'un bonheur évanoui. Qui donc vient interrompre sa rêverie? Vous avez reconnu Eugène Aubert, car quel autre que lui se jetterait ainsi à ses pieds les bras ouverts? quel autre que lui entraînerait avec ivresse Eléonore souriante et déjà consolée?

VOYAGE A VENISE.

III.

VENISE IL Y A CENT ANS.

Il y a trois cents ans, on ne s'habillait pas tous les jours à Venise, voyez plutôt les courtisanes du Titien; il y a deux cents ans, on s'y habillait avec un luxe inouï, demandez à Véronèse; il y a cent ans, on s'y habillait d'une perruque et d'un manteau pour braver les fureurs de l'été; aujourd'hui, on s'y habille comme à Paris. — O pays du style étoffé et théâtral! ô patrie de la palette ardente!

Il y a cent ans, les prêtres déjeunaient de l'autel et soupaient du théâtre. On les voyait le soir à l'Opéra folâtrer avec les courtisanes, se démasquer devant elles pour recevoir en face du public des coups d'éventail sur le nez. Aujourd'hui, les prêtres n'ont plus assez d'argent pour avoir des vices.

Il y a cent ans, l'inquisition n'était plus qu'une ombre de puissance, parce que sa justice n'avait plus les ténèbres du mystère. Devant ce tribunal odieux, le conseil des Dix plaçait trois juges souverains. Dès que l'inquisition montrait ses ongles, un des trois juges souverains se levait et suspendait le jugement. Le conseil des Dix, de son côté, était fort débonnaire; il fallait que l'accusé fût bien criminel pour être enfermé dans les Puits ou sous les Plombs. Aujourd'hui la justice de Venise, ayant à combattre Silvio Pellico, a voulu illustrer une dernière fois les Puits et les Plombs du palais ducal.

Les prisons de Venise, qui ont été le prétexte de beaucoup de déclamations et de quelques tragédies en cinq actes, ne sont ni trop haut ni trop basses. Les Puits ne sont pas sous l'eau; les Plombs ne sont pas au ciel. Les Puits sont des cachots fort habitables aux jours de mélancolie. La République, qui ne voulait pas la mort du pêcheur, les a garnis de planches pour empêcher toute humidité. Les Plombs sont des espèces de mansardes d'où on jouit d'un des plus beaux panoramas du

monde, c'est-à-dire Venise nageant sur la mer avec les cinquante îles qui l'environnent. Casanova ne s'y trouvait pas bien, parce que Casanova n'était pas un rêveur¹. « Mais un président du tribunal d'appel de Venise, le comte Hosenberg, qui les a habitées, a écrit dans un journal qu'il souhaitait à beaucoup de ses lecteurs de n'être pas plus mal logés². »

Il y a cent ans, l'Évangile de saint Marc, exposé dans le Trésor à côté du clou, de l'éponge et du roseau de la Passion, était écrit en latin sur papyrus; aujourd'hui il est écrit en latin sur parchemin (il y reste à peine quelques lettres éparses). Il y a cent ans, il y avait, comme aujourd'hui, des incrédules; on osait douter de l'authenticité de cette sainte merveille, sous le prétexte assez taquin que les apôtres ont toujours écrit en hébreu ou en grec.

Il y a cent ans, on ne dînait guère et on ne soupaient pas à Venise. Les salles à manger étaient peintes par le Bassan ou ses élèves; on y voyait épars les plus beaux fruits du monde, les plus rares victoires de la chasse et de la pêche; mais sur la table il n'y avait presque rien à mettre sous la dent. C'était le regard qui dînait. « Les Vénitiens, avec leur faste et leur palais, ne savent ce que c'est que de donner un poulet à personne. J'ai été à la conversation chez la procuretesse Foscarini. Pour tout régal, sur les trois heures, c'est-à-dire à onze heures du soir de France, vingt valets apportent, dans un plat d'argent démesuré, une grosse citrouille coupée en quartiers, qualifiée du nom de melon d'eau, mets détestable s'il en fut jamais. Une pile d'assiettes d'argent l'accompagne, chacun se jette sur un quartier et s'en retourne à minuit souper chez soi. » Aujourd'hui cela n'a pas changé : — toujours les plats d'argent et les

¹ On sait que Casanova rejetait la lecture de *la Consolation*, de Boèce, parce qu'il n'y trouvait indiqué aucun moyen d'évasion.

² VALERY. Le même voyageur est de notre opinion sur l'ancien gouvernement de Venise : à l'arrivée des Français, en 1797, les registres de condamnations pour crimes d'État ayant été ouverts, on trouva quatorze condamnés depuis le commencement du siècle.

¹ On voit encore un géolier qui se glorifie d'avoir porté à Silvio Pellico son manteau pour aller au tribunal. C'est un vieux soldat de Bonaparte qui pleure en parlant du prisonnier de Sainte-Hélène, et qui vous montre sans jamais s'attendrir les pauvres prisonniers soumis à sa garde.

melons d'eau, à cette variante près qu'on m'a offert un soir, sur un plat de vermeil, une pomme de Normandie. Les pommes de Normandie sont très recherchées à Venise. J'ai vu plus d'une grande dame y mordre à blanches dents, — comme si c'eût été la pomme amère.

Il y a cent ans, M. Alfred de Musset, qui était alors un amoureux de Grenade et de Venise, chantait avec son timbre d'or :

Dans Venise la rouge
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau,
Pas un fallot.

— Ah ! maintenant plus d'une
Attend un clair de lune
Quelque jeune muguet,
L'oreille au guet.

Pour le bal qu'on prépare
Plus d'une qui se pare
Met devant son miroir
Le masque noir.

Laissons la vieille horloge
Au palais du vieux doge
Lui compter de ses nuits
Les longs ennuis.

Comptons plutôt, ma belle,
Sur ta bouche rebelle
Tant de baisers donnés
Et pardonnés.

Comptons plutôt tes charmes,
Comptons les douces larmes
Qu'à les yeux a coûté
La volupté.

Aujourd'hui les plus hardis chantent sur les gondoles des cantiques en l'honneur du pape Pie IX, — le réformateur. — Hélas ! le monde ne s'est que trop réformé depuis un siècle. L'esprit humain est comme le soleil, qui n'éclaire que la moitié du monde à la fois, — ou comme la mer, qui perd d'un côté ce qu'elle gagne de l'autre. Paris a un peu plus de liberté qu'il y a cent ans ; mais où est la république de Venise ? Dans la tabatière de M. de Metternich.

UNE MAÎTRESSE DE LORD BYRON.

On ne s'étonne plus, comme autrefois, que les gondoles soient invariablement vêtues de drap noir étoilé de clous d'or. C'était la couleur de la république, c'est la couleur de la république défunte.

Les morts seuls ont le privilège de se faire conduire au cimetière dans des gondoles rouges couleur de deuil de la République, — couleur de

sang, — C'est le dernier voyage. On ne se dispute jamais les gondoles rouges.

La Malibran n'aimait pas le noir, car, pour elle, le noir était un pressentiment de la tombe. Elle osa un jour lancer une gondole grise devant la Piazzetta. Ce fut toute une révolution. La pauvre Malibran fut sifflée pour la première fois de sa vie.

Rien n'est doux à l'esprit paresseux comme un voyage sans but dans ce dédale qui s'appelle Venise. Le fil d'Ariane, c'est le gondolier. On se laisse bercer indolemment, en proie aux rêveries les plus étranges. On dirait qu'on voyage outre tombe, dans un pays habité par les âmes. A peine si l'on est réveillé à chaque coin de rue par le cri musical du gondolier : *Castellani* — *Nicolotti*. Caron n'était pas plus silencieux dans son voyage achéronique.

Quand vous serez en gondole, n'oubliez pas la promenade à Chioggia, où bat encore le cœur vénitien, où plus d'un membre du conseil des Dix allait incognito oublier son tribunal dans les joies amoureuses, où Tittien allait chercher ses figures réalistes, où Léopold Robert groupait sa scène des pêcheurs, où Goldoni recueillait des saillies pour ses *Gare Chiozzotte*. N'oubliez pas l'île Saint-Lazare où Byron allait étudier avec les Arméniens. Le couvent des laborieux méchitaristes est peut-être la plus digne de toute les institutions monastiques. Les réformistes contemporains doivent à leurs idées un voyage à l'île Saint-Lazare. Ils n'y trouveront pas, comme dans les communautés religieuses clair-semées en Europe, la stérile renonciation au monde, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Les Arméniens vivent de la vie, avec le ciel pour horizon, dans l'étude qui élève l'âme et qui console le cœur.

Je suis arrivé un soir au Lido sans y songer. Mon gondolier avait donné un rendez-vous galant : il fallait que j'y allasse. C'était le jour des Bacchanales. Tous les mois les Vénitiens saluent la nouvelle lune au Lido, par des danses grotesques, des tarentelles échevelées, invraisemblables, impossibles, au son d'une musique en délire où le violon et le fifre luttent de sons aigus. On boit beaucoup, on crie beaucoup, on s'agite beaucoup. Le bal de l'Opéra, que dis-je ! la descente de la Courtille est moins folle et moins rugissante. Tout le peuple est là, qui secoue ses haillons et sa gaieté. Quand les filles sont tombées sans souffle sur l'herbe arrosée de vin, les hommes dansent ensemble jusqu'à ce qu'ils tombent à leur tour. Il ne s'est pas encore trouvé de peintre pour consacrer ces bacchanales par le caractère de l'art. O charmants amoureux de Giorgione et d'Arioste, reconnaissez-vous le Lido à ce tableau que j'ose à

peine esquisser, vous qui alliez rêver au bord des vagues bleues de cette île poétique !

Le Lido aujourd'hui n'est guère que la barrière Mont-Parnasse de Venise. Seulement le ciel y est plus beau et la mer répand sa solennité autour de ces bacchanales sans passions.

Les Vénitiens appellent cela des bacchanales comme ils appellent l'escalier du palais ducal l'escalier des Géants. O les merveilleux amplificateurs ! Ils seraient dans l'Olympe au banquet des dieux qu'ils ne seraient pas plus olympiens.

Il n'est pas jusqu'aux Facchini qui ne parlent de leur origine anté-diluvienne et de leurs travaux d'Hercule.

Les touristes vous ont mis en garde contre les Facchini. C'est un préjugé barbare que de médire des Facchini, en les peignant comme des ogres et des barbes-bleues. Le Facchino est un gai compagnon qui vit du soleil tant qu'il peut (on le met ça et là en prison pour ses vertus), qui rance de fort bonne grâce et qui donne du ragoût au voyage. Supprimez le Facchino, l'Italie n'a plus le même accent : le Facchino vous égaie, vous irrite, vous donne du montant. On a vu des philanthropes anglais et des progressistes français donner des coups de bâton aux Facchini, parce que ces pauvres diables les voulaient servir avec trop de zèle. Après tout, pourquoi tant de colère pour quelques bajjocci de plus ou de moins ! Facchino a tout au plus les miettes de la table du voyageur en Italie. Quand on professe la philanthropie à Londres et le progrès à Paris, on doit honorer l'humanité qui souffre à Venise, ou à Rome. C'est surtout dans les États du pape que j'ai rencontré le Facchino primitif. Comme j'arrivais à Ferrare devant le palais de madame Lucrèce, j'éternuai — sans doute d'admiration. — Un Facchino habillé en dandy se précipita à ma rencontre et me dit un *Dieu vous bénisse* de l'air le plus gracieux, après quoi, comme j'allais le saluer avec reconnaissance, il me tendit la main et me demanda un paolo (onze sous). Il s'était incliné, il avait parlé, il fallait bien payer. Je payai de bonne grâce tout en lui demandant son tarif. Les États du pape sont peuplés d'honnêtes gens tout aussi occupés ; il faudra bien du génie à Pie IX pour métamorphoser ses mendiants en hommes.

Mon gondolier me conseilla d'aller me divertir un peu au spectacle des Bacchanales pendant qu'il irait dans l'ancien cimetière des Juifs, où il était galamment attendu. Je suivis une guirlande fanée de jeunes folles, qui couraient en dansant, appelant à elles une troupe de galants enlumés, qui tournaient en rond autour de trois ou quatre bouteilles d'osier, que chacun saisissait à son tour et

portait à ses lèvres sans avoir le droit de s'arrêter. Les pauvres délaissées avaient beau appeler : les galants n'avaient plus de baisers que pour la bouteille. Cependant elles étaient belles par la jeunesse et la gaieté. Véronèse et Varotari auraient enivré leurs yeux aux tableaux rayonnants

Des chevelures ruisselantes,
Des prunelles étincelantes
Et des épaules insolentes.

Quel luxe de vie et de volupté ! Il ne leur manquait qu'une couronne de pampres. Elles étaient vêtues de quelques haillons prétentieux ; elles portaient au cou et aux doigts des verroteries de Murano ; mais elles étaient surtout vêtues de leur jeunesse, et parées de leurs folies.

Tout à coup, elles furent dispersées par un véritable ouragan, c'est-à-dire par un groupe de danseurs qui s'abattirent sur elles comme sur une proie toute fraîche. C'étaient les Romains sauvages se précipitant, comme aux jours du combat, sur la vertu élarée des Sabines.

Il y avait ce soir-là, au Lido, dans un cercle de cabarets improvisés, deux à trois mille Vénitiens qui étaient venus pour être acteurs ou spectateurs aux Bacchanales.

C'était une peuplade très animée et très pittoresque. Elle était assiégée de barcarols du côté de Venise ; du côté de la pleine mer, le rivage était couvert de baigneurs. Je m'étais arrêté non loin de San-Micheli, cette forteresse qui semble taillée en plein roc, devant une marchande d'huîtres. Je voulais savoir pour la première fois si les huîtres de l'Adriatique ont la saveur des huîtres d'Ostende. Les huîtres étaient excellentes. La marchande exposait les débris d'une beauté grave, altière, expressive ; elle avait conservé tout l'éclat de ses beaux yeux.

Comme je mangeais mes huîtres, le comte de F... que j'avais rencontré au palais Barberico, vint s'arrêter devant moi.

— Est-ce qu'elle vous a dit son histoire ? me demanda-t-il.

— Son histoire ! La destinée s'est donc amusée.

— Elle a été pendant six semaines la maîtresse du plus grand poète du monde.

— La maîtresse de Byron !

Elle avait entendu ce nom magique.

— Lord Byron, dit-elle avec un sourire mélancolique et une voix dolente.

— Voyons, lui dit le comte de F..., racontez-nous cela en deux mots. Nous mangerons des huîtres tant que durera votre récit.

Elle se fit un peu prier.

— C'est de la folie, murmura-t-elle en levant

les yeux au ciel comme pour y lire ce beau roman de sa vie depuis longtemps oublié.

« C'était ici, il y a longtemps; j'étais à danser comme celles qui dansent là-bas; il se promenait sur le rivage; il vint, avec cette belle et noble bête dont j'ai tant baisé le cou, jusqu'au milieu des Bacchantes. J'étais la plus folle, il me trouva la plus jolie.

« — Donnez-moi cette belle fille, dit-il à celui qui dansait avec moi, donnez-la moi, vous verrez comme je vais la faire valser à cheval.

« Mon danseur me saisit et me jeta dans les bras du cavalier, qui me pressa sur son cœur et éperonna son cheval. Ah! quelle danse désordonnée! J'avais si peur de tomber, que je n'avais pas peur pour ma vertu. Je me blotissais sur mon cavalier comme la biche sous la ramée pendant l'orage.

« C'était la première fois que je me sentais à cheval; je me croyais sur une vague à l'heure du flux. A chaque seconde, je tremblais de m'abîmer dans la mer. Je vous le dis: un vrai conte de fées.

« Le soir était venu, la nuit tombait sur nous, j'entendais les chants joyeux des Bacchantes à travers le galop du cheval et le mugissement des vagues. Je descendis de cheval pour entrer dans une gondole toute de velours et de soie. Ah! quel voyage!... Vous ne mangez plus, messieurs? »

En effet, nous dévorions ce roman qu'elle nous racontait en dialecte vénitien, avec des images pompeuses, comme si Byron parlait par sa bouche.

Elle continua ainsi :

« Nous abordâmes au palais Mocenigo. Je tremblais comme les feuilles; j'étais heureuse, effrayée, éperdue. Un palais, un grand seigneur, des laquais, quand ma mère m'attendait près du Rialto pour souper dans notre chenil; ma mère, une marchande de poissons. Ces laquais ouvraient des yeux grands comme les arcades du palais ducal, je n'osais passer devant eux; mais lui qui m'aimait encore, me soutint à son bras, et me conduisit dans sa chambre.

« Dès qu'il eut fermé la porte, il me donna un cachemire ture et m'ordonna de jeter ma robe par la fenêtre; il m'attendait pour souper, il ne voulait pas que ma pauvre robe fût du festin.

« J'étais fort en peine. J'avais un lambeau de mantille, que je laissai tomber à mes pieds. Je dégrafai ma ceinture tout en m'éloignant dans l'ombre des rideaux. J'étais décidée à ne pas aller plus loin; mais il parut s'impatients, et je laissai tomber ma ceinture sur le tapis. « Hâtez-vous, me dit-il, je vous attends pour souper. » Jamais je n'en aurais fini s'il ne m'eût aidée un peu. Allons, messieurs! encore quelques huîtres.

« Le lendemain, poursuivit la marchande, il m'avertit qu'une gondole m'attendait à la porte du palais pour me conduire chez ma mère. — Je ne veux pas m'en aller, lui dis-je. Il pria, il ordonna; je fus inébranlable. — Est-ce que j'oserais jamais, lui disais-je, me montrer au soleil du Rialto? ma mère me battrait; mais ce n'est pas ma mère que je crains, c'est le soleil. — Eh bien! me dit-il en m'embrassant, vous partirez ce soir quand le soleil sera couché. — Jamais! m'écriai-je avec exaltation.

« Nous passâmes la journée gaiement et tristement. Que voulez-vous! il s'amusa et s'ennuya avec moi. Je ne savais que lui dire sinon que je l'aimais et voudrais mourir pour lui.

« Le soir venu, il me prit doucement la main: Adieu, me dit-il en m'entraînant, le soleil est couché! adieu! nous nous reverrons bientôt!

« Je ne savais plus résister, je me laissai conduire comme un enfant. Quand nous fûmes sur le péristyle, il me fit signe de descendre dans sa gondole; le gondolier m'attendait rame en main. — Adieu! dis-je d'un air décidé. Il voulait m'offrir la main, mais déjà je m'étais élançée dans le canal...

« En vérité, messieurs, vous n'aimez pas les huîtres!

« Vous comprenez bien, reprit la marchande, que je ne restai pas longtemps dans l'eau. Ce fut lui qui me sauva. Quand je revins à moi, j'étais encore dans sa chambre; un médecin venait d'entrer; pour lui, il me soulevait la tête avec la tendresse d'un frère. Il était touché jusqu'aux larmes de mon adieu dans l'eau. — Margarita, me dit-il avec passion, vous resterez avec moi toujours. — Toujours, murmurai-je tristement. Le *toujours* de lord Byron dura six semaines, six siècles, il est vrai, si les siècles se comptent par les heures de joie. Quels beaux jours! quelle fête pour le cœur! quelle adorable folie!

« Nous allions tous les jours dans cette chère gondole, où je cachais mon bonheur, du palais Mocenigo à quelque île lointaine, souvent au Lido, où nous retrouvions le beau cheval, qui hennissait en nous voyant. Ah! comme j'aimais la mer! la mer qui me parlait d'amour et de mort!

« Lui quand il me parlait, je ne comprenais jamais, et pourtant j'écoutais avec délices. J'entends encore sa voix. Il paraît que j'avais fait une belle action en me jetant à l'eau, car il me disait souvent que, dans toute l'Angleterre, il ne trouverait pas une femme qui fit si bien cela.

Je n'ai pas recommencé, du reste, et j'aimerais mieux être condamnée à vendre des huîtres et des poissons pendant trois ou quatre siècles que de boire un second coup en pleine eau.

« Ai-je besoin de vous dire la fin! C'est tou-

jours la même histoire, la fin ne vaut pas le commencement. Au bout de six semaines il me pria d'aller vivre avec ma mère, me jurant que son palais me serait toujours ouvert. Il attendait un ambassadeur, il ne pouvait le recevoir en ma compagnie. Cette fois, j'allai toute seule à la gondole... et je ne me jetai pas dans le canal...

« Je ne le revis plus que de loin en loin ; il m'avait bien aimée, il m'oublia bientôt. Un jour on me refusa la porte du palais Mocenigo, le lendemain il m'envoya une bourse pleine d'or. J'étais près de ma mère, devant le palais Grimani. Je jetai la bourse dans le canal, je courus à la maison, je me délivrai de ma robe de soie, je déchirai mes dentelles, je m'habillai avec une vieille robe de ma mère, et me voilà... J'ai vendu des poissons et des huîtres... J'ai pris mon parti, j'ai fermé le livre d'or à la plus belle page. Que voulez-vous ! je ne savais pas lire. »

Nous écoutions encre. — « Messieurs, vous n'avez mangé que cinquante-trois. A un demi-zwanziger par huître : total vingt-sept zwanziger. »

Ce furent ses dernières paroles. Nous trouvâmes les huîtres un peu chères. Le total était arbitrairement résolu, mais nous payâmes sans nous plaindre.

Cette marchande d'huîtres avait eu son heure de poésie. Byron lui-même, le suprême génie, n'avait jamais eu une si belle inspiration, que Margarita lui disant adieu et s'élançant dans la mer. C'est la passion qui fait le poète.

Je regardai cette femme avec une curiosité de plus en plus ardente, cette femme qui s'était montrée une amante sublime, et qui n'avait plus rien de la femme, depuis qu'elle avait fui le rivage odorant de la jeunesse, et que la soif du gain avait flétri ses lèvres.

Byron a raconté quelques fragments de son histoire avec Margarita. Son récit ne s'accorde pas de point en point avec celui de cette héroïne tempétueuse. Ainsi, il ne dit pas qu'il l'ait sauvée lui-même. Voici d'ailleurs un portrait de Margarita par Byron :

« Elle prit sur moi un ascendant que je lui disputais souvent, mais qu'elle gardait toujours. Cet ascendant, c'était son œil noir, sa physionomie sombre et expressive ; elle avait le caractère vénitien dans le dialecte, dans la pensée, dans les manières, dans sa naïveté folâtre. De plus elle ne savait ni lire ni écrire, elle ne pouvait me fatiguer de ses lettres. J'en reçus cependant deux qu'elle fit écrire par un notaire, un jour que j'étais malade. Fièvre, impérieuse, arrogante, elle avait l'habi-

tude de faire ce qui lui convenait sans trop s'inquiéter du temps, du lieu, ou des personnes qui étaient là ; et si les femmes du palais s'avaient de vouloir la contredire, elle les battait.

« Quand je la connus, j'étais en *relazione* avec la signora ***, qui, la rencontrant un jour, fut assez malavisée pour lui faire des menaces ; car elle avait entendu parler de notre promenade à cheval. Margarita lui arracha son voile et lui cria : « Vous n'êtes pas sa femme, et je ne suis pas sa femme ! Vous êtes sa maîtresse et moi je suis sa maîtresse ! Du reste, quel droit avez-vous de me faire des reproches ? S'il m'aime mieux que vous, est-ce ma faute ? Si vous le voulez garder, attachez-le au cordon de votre jupe. Mais parce que vous êtes plus riche que moi, ne croyez pas que vous puissiez me parler sans que je vous réplique. » Et, après ce morceau d'éloquence, elle s'éloigna, laissant auprès de la signora une nombreuse assemblée pour disserter sur le galant dialogue survenu entre elles.

« Il lui vint mille caprices insensés. Elle était charmante avec son *faziolo* : elle voulut avoir un chapeau et des plumes : toutes mes raisons pour m'opposer à ce ridicule travestissement furent inutiles. Ensuite elle voulut avoir un vêtement de grande dame. Il lui fallait la robe à queue ; toute résistance devenait impossible, et elle traîna avec elle sa maudite queue partout où elle allait.

« Elle m'aimait avec violence. Un jour d'automne que j'étais allé au Lido avec mes gondoliers, une bourrasque nous surprit et nous mit en danger. La gondole était pleine d'eau, la rame perdue, la mer orageuse ; la pluie tombait par torrents, nous voyions la nuit s'avancer, et le vent ne s'apaisait pas. Enfin, après de grands efforts, nous rentrâmes à Venise, et j'aperçus Margarita sur les marches du palais Mocenigo, les yeux baignés de larmes, les cheveux épars et flottant sur son sein trempé par la pluie. Avec son visage pâle et ses regards errant sur la mer qui grondait à ses pieds, elle ressemblait à Médée descendue de son char, ou à la divinité de la tempête. Pas une autre créature vivante n'était là pour saluer notre arrivée. Quand elle me vit, elle m'accourut pas à moi, comme on aurait pu s'y attendre, mais elle cria : *Ah ! can della Madonna, no esta il tempo per andar all' Lido*. Et puis elle battit tout le monde, gondoliers et domestiques. »

Byron ne dit pas s'il fut battu lui-même. Cela ne me paraît pas douteux. Au théâtre n'est pas sifflé qui veut, disait Voltaire. — En amour n'est pas battu qui veut, disait Byron.

Nous revînmes à Venise, à la nuit close, par un beau clair de lune. Ne me parlez pas du Colisée au clair de la lune. Le plus beau spectacle noc-

1) On sait qu'à Venise les notaires tiennent boutique de style sur l'île.

turne de l'Italie, c'est Venise avec son silence, son aspect oriental, ses palais qui se mirent dans l'eau, la gondole solitaire, les dômes argentés, la voix solennelle des églises. La lune est le soleil des ruines. C'est par ce soleil éteint qu'il faut voir aujourd'hui cette ville éteinte.

ADIEU.

Jean-Jacques Rousseau a été pour ainsi dire ambassadeur à Venise, puisque M. de Montaigu abandonnait tout, moins les appointements, à son secrétaire. Dans les *Confessions*, d'où vient qu'on ne trouve pas une seule page pour peindre la ville des doges telle qu'elle apparut aux yeux du philosophe de Genève? Pas un mot de Titien ni de Véronèse, ni des palais, ni des tableaux. Aux xviii^e et xviii^e siècles, l'art ne pénétrait plus dans la littérature. Winckelmann disait : « Les écrivains ne sont pas plus en état de parler des tableaux ou des statues, que les pèlerins ne le sont de faire la description de Saint-Pierre de Rome. » On avait la foi, on n'avait pas les yeux. Jean-Jacques ne savait voir que les montagnes, les forêts et les lacs. On doit toutefois reconnaître que Rousseau a peint, avec la palette du Padouan, un portrait de courtisane vénitienne; regardez :

« Je vois approcher une gondole. — Prenez-garde à vous, voici l'ennemi. La gondole aborde : une fille éblouissante, brune de vingt ans, coquette et vive, vint s'asseoir à côté de moi et me parla italien avec un accent qui me fit tourner la tête. Elle prit tout à coup possession de moi comme d'un homme à elle. Zulietta me donnait à garder ses gants, son éventail, son *linda*, sa coiffe; m'ordonnait d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, et j'obéissais. Écoute, Zanetto, me dit-elle, je ne veux pas être aimée à la française, ne me reste pas à demi; au premier moment d'ennui, va-t-en. Le soir, nous la ramenâmes chez elle. Tout en causant, je vis deux pistolets sur sa toilette : c'étaient ses compagnons de plaisir. Je la trouvai, le lendemain, *in vestito confidenza*. Les jeunes vierges des cloîtres sont moins fraîches, les beautés du sérail sont moins vives, les houris du paradis sont moins piquantes. Ses manchettes et son tour de gorge étaient bordés d'un fil de soie garni de pompons ou plutôt de roses. »

Il y a encore des courtisanes à Venise, mais il n'y a plus de Zulietta. Ceux qui veulent les connaître, au point de vue de l'art, devront se contenter de leurs folles chevelures, de leur cou fier et de leur gorge somptueuse. Pour le reste, elles sont indignes des courtisanes qui posaient devant Pludias et Praxitèle. Elles font comprendre que, si on a remplacé la ceinture de Vénus par la robe discrète, c'est que l'humanité voulait cacher ses

flans appauvris et ses jambes grêles. Aussi, les courtisanes consentent à poser devant l'amour, qui aime le mystère, mais elles refusent hautement de poser devant l'art, qui aime le soleil.

Quels merveilleux amplificateurs que ces Vénitiens! Beaucoup de leurs palais sont d'humbles maisons bourgeoises de province. Leur escalier des Géants, un vrai géant ne le verrait pas en passant; Leur pont des Soupirs n'a qu'une arche. Les bacchanales du Lido sont des fêtes pastorales où on ne boit pas une goutte de vin. Si vous cherchez la maison du Titien, vous trouverez le mur d'un jardin dans un petit cul de sac appelé *le détroit de Gallipoli!* Pourtant il y a dans toutes ces ruines des hommes et des choses, je ne sais quoi de fastueux et de grandiose qui explique bien cette épitaphe d'un patricien de Venise, où il exprime le noble regret d'avoir été contraint d'échanger son titre contre celui de grand duc de Toscane¹.

Le palais de Venise aujourd'hui le mieux habité, est le palais de madame la duchesse de Luchesi-Palli (la duchesse de Berry). Elle est devenue Vénitienne parce qu'elle est née à Naples, mais elle est Française par le souvenir — par l'espérance, peut-être. — En rentrant chez elle, l'hospitalité vous accueille si gaïement que tout étranger se croit dans son pays. On y trouve plus d'une page d'histoire de France : un soulier de Louis XIV que M. le comte de Chambord voudrait bien chausser (le soulier est peint par Rigaud — et non par Vanloo); — le livre de prières de Marie-Antoinette; la Famille pauvre de Prudhon, éloquent plaidoirie démocratique que chaque roi devrait avoir dans la salle du trône; des lettres de Henri IV que Henri V a relu souvent; — tout un Musée, tout un Louvre, tout un Versailles.

Madame de Luchesi, depuis qu'elle est en Italie, semble avoir défié les hivers. Il n'a point encore neigé sur son front. Il y a des femmes devant lesquelles le temps passe sans compter. Les païens avaient inventé les Heures couronnées de roses.

La plupart des palais célèbres sont abandonnés aux étrangers. Quelques-uns ne sont pas habités, mais l'Europe voyageuse y va trôner çà et là. Ils ont tous quelques chefs-d'œuvre à étaler; mais, peu à peu, la Russie et l'Angleterre auront dévasté Venise. Ainsi, reverrai-je à mon prochain voyage la Madeleine du Titien et la Suzanne du Tintoret au palais Barbarigo, où elles sont en vente, deux tableaux pour lesquels je donnerais quatre madones de Raphaël.

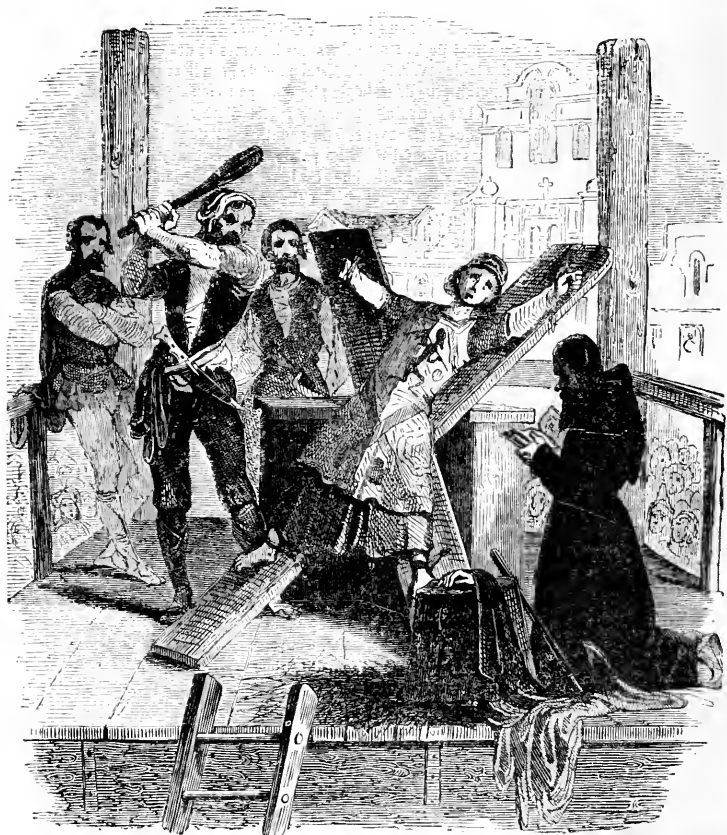
Oui, je retournerai dans ce pays qui ose être beau sans arbres et sans chevaux; où la fraîche

¹ On sait que les patriciens de Venise ne voulaient pas se charger de titres — comme les belles Vénitienes ne voulaient pas se charger de diamants.

Adriatique vous envoie, en été, je ne sais quelle fraîcheur du paradis idéal; où le vent oriental est si doux l'hiver qu'il est surnommé, par les Vénitiens, « le manteau des pauvres. » J'irai manger, ô Venise, tes bœufs de Styrie, tes muges voluptueux de Chioggia, tes poulets de Rovigo, tes béccassines de la Brenta, ton turbot chanté par

Boccace, les ortolans de l'Adriatique, les beaux fruits d'Este et de Montagnana, ton vin de Chypre et ton *val Pollicella*, les femmes aimées de Giorgione et de Casanova; enfin, les pommes de Normandie ou du paradis perdu. — Pauvre Venise! toi aussi tu es le paradis perdu.

ARSÈNE HOUSSAYE.



Venise : Les doucours de l'Inquisition sous l'ancien Conseil des Dix.



LA VILLE DES TULIPES.

C'est ainsi qu'il faut la voir et la symboliser cette ville de Harlem où Van Huysum a enseveli — dans une tulipe — l'art hollandais. En entrant à Harlem on peut dire : Tulipe, que me veux-tu ?

En voyant Harlem, gaïement bâtie dans une belle campagne ceinte d'une guirlande de jardins, on se rappelle involontairement quelque gracieux conte de fées. Nous ne voulions pas passer en Hollande sans admirer les tulipes de Harlem, sans écouter un peu cet orgue merveilleux qui est le

plus beau du monde chrétien, disent les Hollandais. Il est vrai que les Suisses disent la même chose de l'orgue de Fribourg.

Nous arrivâmes à Harlem par un de ces soleils si doux au déclin de l'automne, qui répandent dans l'âme tout à la fois la mélancolie et la gaieté. Nous allâmes droit à la cathédrale; nous fûmes bien une demi-heure pour découvrir la porte ordinaire. On nous avait dit que, moyennant douze florins, l'organiste nous faisait entendre, pour nous

seuls, toutes les magnificences de cet orgue à cinq mille tuyaux. Nous n'étions pas fâchés de nous offrir ainsi cette représentation extraordinaire; nous espérions bien ne pas être distraits dans cette immense église déserte où l'harmonie allait prendre pour nous ses mille figures fantastiques, ses mille formes vaporeuses qui ne touchent point à la terre et qui pourtant descendent jusqu'à nous.

L'organiste nous avait offert un programme, nous prenant sans doute pour des Anglais. — Un programme de musique à des poètes!

Nous avions fermé la porte sur nous. Nous nous promenions gravement, admirant en silence les tombeaux de l'église, qui en sont les seuls ornements. Un de ces tombeaux, placé sous les orgues, est une merveille sculpturale en marbre blanc, qu'on dirait échappée à Coysevox. C'est, du reste, une œuvre païenne qui rappelle les autels de Vesta. A peine l'organiste eut-il débuté par un adagio que la porte de l'église s'ouvrit : nous vîmes entrer deux jeunes filles, — bientôt suivies de deux jeunes garçons; — deux femmes vinrent ensuite. — On eût dit une procession. En moins de cinq minutes, plus de cent personnes se répandirent dans l'église, attirées par la musique, les hommes le chapeau sur la tête et le cigare à la main, les femmes riant et chuchotant. La piété existe peut-être à Harlem, mais non pas dans l'église. Nous avions payé les frais d'une promenade et d'une distraction pour les désœuvrés et les oisifs du pays.

Cependant l'organiste allait son train, il nous avait transportés par je ne sais quel chant de guerre : nous entendions tour à tour la trompette, le tambour, le canon. Nous reconnûmes bientôt Mozart, Beethoven et Weber. Nous reconnûmes aussi le *ranz des vaches*, qui fut suivi d'une pastorale accompagnée d'une tempête. Cette tempête est le triomphe de l'orgue et de l'organiste de Harlem, qui rendent merveilleusement la fraîcheur calme des champs, le retour des troupeaux, la gaieté naïve des paysans, la prière du soir. Tout à l'heure le ciel était pur, les oiseaux sautillaient amoureusement de branche en branche, la fontaine coulait en silence sur son lit de mousse, une brise légère secouait l'arôme des tilleuls, des voix mystérieuses chantaient dans la forêt profonde. Mais tout à coup des nuages montent au ciel, les oiseaux inquiets se réfugient sous les arbres, un silence craintif a succédé aux poétiques rumeurs de la nature, les tilleuls fleuris sont immobiles. Silence! un bruit terrible a retenti dans les airs; c'est le premier éclat de l'orage, voilà l'éclair qui sillonne la nue, voilà le vent qui siffle dans la forêt, voilà le tonnerre qui roule majestueusement sous la voûte du ciel — J'étais très ému. La musique n'avait transporté dans une vraie tempête.

« Ce temps-là, dis-je à Gérard, va nous empêcher de visiter les jardins. »

Néanmoins le talent de l'organiste n'avait pu m'entraîner tout à fait dans les pays imaginaires. Je remarquais depuis un instant une jeune fille ou jeune femme qui me rappela, par sa pâleur charmante et sa grâce délicate, les plus pures créations d'Ossian — que je n'ai jamais lu. —

« Voyez donc, dis-je à mon compagnon, est-ce que c'est là une tulipe de Harlem ? »

— Songez, me dit-il, que nous n'avons pas le temps de devenir amoureux. »

A ce moment j'entendis prononcer le nom de cette jolie créature.

« Songez qu'elle s'appelle Hélène, c'est un beau nom ! »

— Hélène!

— La belle Hélène.

— Ah! oui, un beau nom par le souvenir de celle qui l'a portée. En effet, poursuivait mon ami d'un air railleur, un souvenir charmant, car elle a eu cinq maris : Thésée, Ménélas, Paris, Déiphobe, Achille; elle fut pendue dans l'île de Rhodes par les servantes de Polixène; en outre, dans les guerres célèbres dont elle fut cause, il mourut à peu près quinze cent mille hommes.

— Oui, mais c'était en Grèce; en Hollande, Hélène ne mettra jamais sa nation à feu et à sang. »

Ayant entendu prononcer son nom, la belle Hélène de Harlem nous regarda d'un air surpris et charmé. On comprend bien que je demeurai dans une admiration muette : j'étais allé en Hollande pour voir des tableaux, je m'étais arrêté à celui-là sans arrière-pensée; voilà tout.

Nous sortîmes de l'église pour visiter les jardins. Un gamin nous conduisit du côté des plus beaux, au delà des murs de la ville. Notre cicerone voulut nous mettre en rapport avec un amateur célèbre, qui nous reçut avec beaucoup de bonne grâce, mais qui ne voulut jamais consentir à nous ouvrir la porte de son jardin, sous prétexte qu'il n'y avait plus un seul jardin à Harlem en automne. Nous nous présentâmes à la porte voisine. Là, comme l'amateur était dans sa serre, nous pûmes pénétrer dans le jardin. Voyant des étrangers fouler la terre sacrée des tulipes au temps où il n'y a plus de tulipes, cet autre amateur vint à nous d'un air un peu renfrogné. Sans doute il nous eût conduits comme son voisin si une jeune femme, traversant rapidement une allée, ne lui eût fait signe de nous laisser promener.

C'était la belle Hélène de l'église.

Elle nous accueillit par un sourire charmant. Comme elle parlait français, elle se chargea de nous faire les honneurs du jardin, ou plutôt d'un champ de sable coupé de palissades et d'échaliers

où nous étions. Elle commença par une élégie fort touchante sur l'absence des tulipes. Son amant eût été à Batavia ou à Canton qu'elle ne l'eût pas regretté avec plus de mélancolie. De plus en plus émerveillée de la dame : « Décidément, dis-je à mon compagnon, voilà une Hélène digne des plus belles créations des poëtes rêveurs; voyez donc quel profil pur ! comme ses yeux sont d'un bleu tendre ! quelle fraîcheur délicate sur ses lèvres ? cette femme-là doit vivre de fleurs et de rosée ; attachez-lui des ailes et elle va s'en aller au ciel.

— Vous rêvez, me dit Gérard, qui craignait toujours que mon enthousiasme ne nous fit manquer le convoi de deux heures; est-ce qu'elle serait aussi fraîche si elle vivait de fleurs et de rosée ? cette beauté-là vous représente beaucoup de rosbifs et de biftecks. »

Comme j'ai un oncle qui aime les fleurs rares, je priai le maître du jardin de me céder quelques oignons précieux. Il m'en choisit cinq qu'il me fit payer vingt florins. Je trouvais la somme un peu ronde, mais la belle Hélène m'ayant elle-même vanté l'éclat des fleurs futures, je ne pouvais plus refuser les oignons. Elle avait mis tant de feu à me prôner ces merveilles du jardin, que je commençais à la trouver moins jolie ; je finis par n'emporter d'elle qu'un souvenir mercantile ; on va voir pourquoi.

Comme nous étions sur le point de nous en aller, je remarquai une plante grimpante de l'Amérique du sud, qui étendait avec profusion ses rameaux sur un pignon dominant le jardin. Jusque-là, je n'avais pas vu une seule fleur à Harlem ; je découvris sur le pignon une grappe d'un rouge ardent qui jetait un éclat merveilleux.

« La belle fleur, m'écriai-je avec admiration.

— Oui, dit la belle Hélène, c'est une fleur bien rare ; depuis six ans que mon père a rapporté cette plante d'Amérique, voilà la seule fleur qui se soit montrée. Vous ne sauriez croire, monsieur, comme cette fleur me charme les yeux ; depuis près d'un mois je viens la voir tous les matins ; voyez quelle couleur éclatante ! comme cette grappe se balance bien ! elle me rappelle mon frère qui doit en avoir chaque jour sous les yeux.... La voulez-vous ? »

Disant ces mots, elle courut légère comme une fée vers le pignon, abaissa les rameaux et leva sa blanche main vers la grappe.

« La voulez-vous ? » dit-elle encore.

Elle avait l'air d'offrir la fleur avec un plaisir si vrai, que je ne crus pas devoir refuser ce qui faisait la joie de ses yeux et l'ornement du jardin.

« Dix florins, » dit gravement le père.

A peine eut-il prononcé ces mots ou plutôt ces chiffres, qu'Hélène délaça la grappe et me la remit dans les mains. Je n'avais qu'un parti à

prendre, c'était de remercier avec bonne grâce et donner dix florins. La belle Hélène, comme on le voit, aimait beaucoup les fleurs.

La Bourse de Paris, qui réunit, il faut le dire, les plus profondes passions de la grande ville, n'offre pas encore la fureur que nous avons remarqué à la Bourse d'Amsterdam. Tout le cœur de de la ville est là qui bat avec violence. C'est un horrible tableau. La Hollande est le vrai pays de la banque. Harlem a eu sa Bourse : on cotait les tulipes comme les fonds publics. On les achetait et on les vendait « sans savoir où l'on pourrait les prendre ; même avant la saison des tulipes on en avait vendu plus qu'il n'en pouvait fleurir dans tous les jardins de la Hollande ; et jamais il ne fut passé plus de marchés pour le *semper Augustus* que lorsqu'il fut impossible de s'en procurer à aucun prix. A la fin ce jeu devint une telle fureur, que le gouvernement s'en inquiéta et y mit un terme. » Ce beau temps est passé à Harlem. On sait peut-être qu'au siècle dernier, quand il n'existait que deux *semper Augustus*, l'un à Amsterdam, l'autre à Harlem, un agioteur offrit de celui de Harlem 4,600 florins, un carosse neuf et une paire de chevaux gris tout harnachés ; l'agioteur allait triompher et faire sa fortune, quand un de ses pareils offrit pour le même *semper Augustus* une maison de campagne et ses dépendances.

Harlem n'a pas seulement la prétention d'avoir inventé les tulipes. On voit sur la grande place la statue de Laurent de Coster, par Van Heerstal. Il tient d'une main un coin marqué de la lettre A et de l'autre une épreuve, ce qui veut dire que Laurent Coster est l'inventeur de l'imprimerie. On voit à l'hôtel-de-ville, dans une cassette d'argent, le premier livre imprimé par lui : *Speculum humanæ salvationis* (le Miroir de notre salut). On assure que la date de ce fameux livre est de 1470. Sur la grande place on lit cette inscription en lettres d'or sur une maison habitée par Laurent Coster :

MEMORIE SACRUM
 TYPOGRAPHIA, ARS ARTIUM OMNIUM CONSERVATRIX,
 HIC PRIMUM INVENTA
 CIRCA ANNUM MCCCXXL.

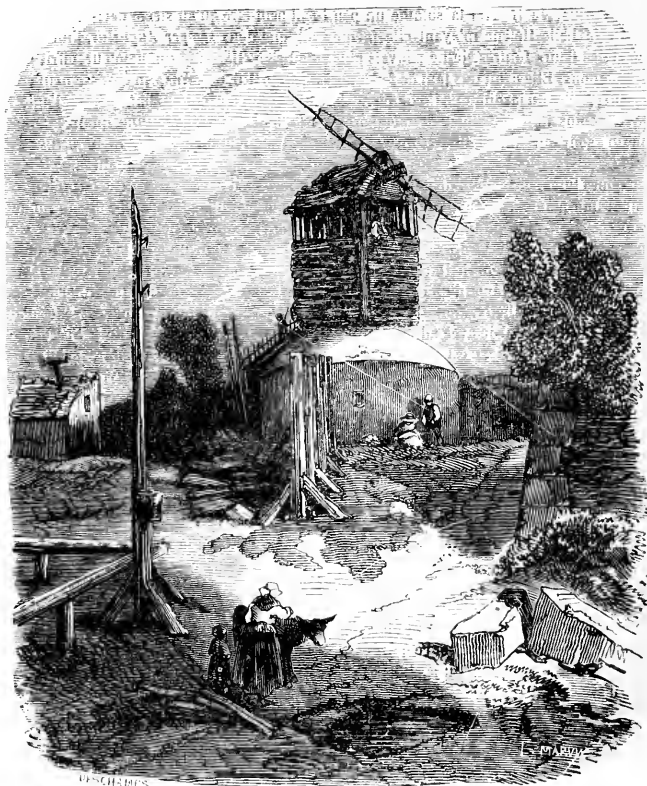
Après avoir vu la statue, le livre et l'inscription, comment refuser à Laurent Coster la gloire de l'invention de l'imprimerie ? Les Hollandais en doutent si peu, qu'ils ont célébré, en 1840, par des fêtes publiques, le beau jour de cette invention. Les Allemands prétendent que Laurent Coster n'eut que l'idée d'appliquer sur du papier des caractères de bois en relief imbibés d'encre ; mais les Hollandais, répliquant sur ce point, déclarent que Gutenberg a reçu l'idée d'assembler les types de métal d'un serviteur de Laurent Coster, qui

s'était enfui en les dérochant. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'imprimerie est inventée. Je pense que celui qui rechercherait patiemment l'origine de l'imprimerie la trouverait chez les Chinois qui, longtemps avant Laurent Coster, imprimaient des livres, avec des planches entières, il est vrai; or, les Hollandais ont toujours beaucoup voyagé.

Mais faut-il glorifier bien hautement l'invention de l'imprimerie? Sommes-nous plus profondément poètes que les Hébreux, les Grecs et les Romains? Au lieu d'une médaille d'or gravée par un grand maître, destinée aux rois de l'intelligence, nous avons de la petite monnaie qui court le monde. Un journal qui a cinquante mille abonnés fait-il autant de bruit qu'un chant de David ou de Salomon? qu'un vers d'Horace ou de Virgile? L'imprimerie a placé l'esprit humain dans une tour de Babel. Nous commençons à ne plus nous entendre, le temps n'est pas éloigné où nous ne nous enten-

drons plus du tout. Heureusement que les livres écrits par les hommes, — je ne parle pas des poètes, — sont détruits par les hommes, pour donner de temps à autre un peu d'air à l'intelligence, qui étoufferait sous ses propres richesses. Les Romains ont brûlé les livres des juifs et des chrétiens; les juifs ont brûlé les livres des chrétiens et des païens; les chrétiens ont brûlé les livres des juifs et des païens. Les Espagnols ont brûlé cinq mille Alcorans; les Anglais ont brûlé tous les monuments de la religion catholique, — non seulement les manuscrits, mais les monastères; — enfin Cromwell a mis, d'une main joyeuse, le feu à la bibliothèque d'Oxford, une des plus précieuses du monde.

Si la ville de Harlem comprenait sa véritable gloire, elle élèverait plutôt des statues aux cinq ou six grands peintres nés dans ses murs et admirés du monde entier. Ruysdaël n'a pas de statue!



Pays de Harlem — Le Moulin des Tulipes.



LE SUPPLICE D'HÉLÈNE GILLET.

On se rappelle le curieux récit publié par M. Charles Nodier dans la *Revue de Paris*, sur le supplice d'Hélène Gillet. Nous croyons être agréable à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux une lettre écrite par un témoin oculaire de cet événement. Cette lettre, dont nous garantissons l'authenticité, reproduit dans un style simple et naïf cette lugubre aventure. L'imagination n'a pas orné ce récit de fictions plus ou moins ingénieuses : la vérité seule y brille et en relève l'intérêt.

Dijon, mai 1625.

Monsieur, ie vous écris la plus pitoyable histoire et la plus approbante du miracle que vous aiez jamais ouïe. Une damoiselle, fille du chastelain du bourg, dont la mère est petite-fille de monsieur le président Fabri, nommée Hélène Gillet, âgée de vingt-deux ans, fut soupçonnée d'être enceinte par ses compagnies, et sur ce soupçon délaissée et abandonnée des autres damoiselles du bourg, qui à cette occasion fuïoient sa compagne. Il arriva qu'au mois d'octobre dernier on prit garde que ses flancs s'étoient abaissés; on en fait quelque plainte à la justice. Le lieutenant particulier ordonne qu'elle seroit visitée par les matrones qui

demeurèrent d'accord qu'elle s'estoit délivrée il n'y avoit pas quinze jours. Sur ce rapport ou la met en prison, et suivant ce qu'on a accoustumé elle fust ouïe et répétée. Ses réponses et répétitions furent fort extravagantes et pleines de contrariétés, estant, comme estoit alors, destituée d'assistance et de conseil et poursuivie rigoureusement par ses juges mesmes.

Bien demouroit-elle d'accord qu'il y avoit quelques mois qu'un ieune homme, curé d'un village voisin du bourg qui demouroit au logis d'un sien oncle venant à celui de son père pour apprendre à lire et à escrire à ses frères, l'avoit eue une fois seulement au moien d'une servante de sa mère qui l'avoit enfermée dans une chambre avec ledict curé qui la forcea; qu'il estoit vrai qu'elle n'avoit appelé du secours tant elle estoit esperdue, ne sachant ce qu'elle faisoit; que quelques jours après, pressée comme elle croioit d'une incommodité mensuelle elle avoit laissé tomber quelque chose extraordinaire, que quelque servante à qui elle avoit diét ce qui lui estoit arrivé, lui avoit fait entendre qu'elle estoit délivrée d'un faux germe.

Sur cette confession on visite le lieu qu'elle

avoit désigné sans y trouver aucune trace de ce que l'accusée confessoit.

Comme on estoit en peine sur ce qu'on ignoroit, un soldat se pourmenant veit dans un creux qui estoit au pied d'une muraille voisine d'un iardin qui appartenoit au père de l'accusée, un corbeau qui tiroit quelque lange avec peine : il s'approche pour voir ce que c'estoit; il trouve dans ce lange un corps mort de petit enfant : il appelle la justice; on croit assurément que c'est celui de l'accusée par une conjecture indubitable; car, outre qu'elle ne pouvoit montrer celui duquel elle estoit accouchée, celui-ci estoit enveloppé dans une chemise de mesme toile et de mesme grandeur que celle que l'accusée estoit vestue, et même au dessous de l'ouverture d'en hault les deux premières lettres du nom d'Hélène Gillet, sçavoir une H et un G.

Elle desnie néanmoins que cest enfant fust le sien, qu'on pouvoit lui avoir desrobé cette chemise dans laquelle il estoit enveloppé, et qu'elle n'avoit jamais fait enfant formé : enfin il y a sentence au présidial du bourg, par laquelle elle fust condamnée à avoir la teste tranchée.

Elle appelle de cette sentence au parlement de de cette ville de Dijon; elle y est conduite par deux archers, des mains desquels elle pouvoit estre facilement arrachée, si elle n'avoit esté abandonnée de tous ses parents, excepté de sa mère qui l'accompagna jusques en ceste ville, où estant elle se rendit à la conciergerie du palais sans autre escorte que celle d'une simple femme, avec une espérance de monstrier, à ce qu'elle disoit, son innocence à Messieurs du parlement, qui lui donnèrent pour rapporteur M. Jacob.

Le mercredi matin, avant la levée de la Pentecoste, on ouvre le procès. Ce fust merveille de ce qu'il ne fust achevé en une entrée, car on ne faisoit estat que d'une heure seulement pour la juger. On remet le jugement au lendemain suivant à cause que les autres iours estoient ou feriables ou de commissaire. Lundi qui estoit la dernière de Messieurs à laquelle il sembloit que Dieu réservoir cette pauvre accusée pour nous faire paraître quelque chose extraordinaire de sa justice, la sentence fust confirmée; et contre les formes ordinaires il fust dit que la condamnée seroit conduite au supplice la hart au col, ce que ie n'ai iamais veu pratiquer en aucun autre lieu sur ceux qui sont condamnés à avoir la teste tranchée : Aussi cela estonna plus la patiente que la lecture qu'on lui fist de son arrêt.

Entre les trois et quatre heures du soir elle fust menée au Morimont¹, assistée de deux iésuites et

de deux capucins. Le bourreau qui s'estoit communiqué le matin et confessé l'après dinée dans la prison, tremble, s'excuse au peuple sur une fièvre de trois mois qui le tenoit encore, le prie de lui pardonner où il manqueroit à son devoir; et pendant qu'on exhortoit la patiente à souffrir constamment la mort, il donne toutes les marques d'une grande inquiétude, il chancelle, il tord ses bras, il les élève au ciel avec les yeux, il se met à genoux, se relève, puis se jette à terre, demande pardon à la patiente, puis la bénédiction aux prêtres qui l'assistoient.

Je ne vous ai encore rien écrit, ni ne vous écrirai aucune circonstance que ie ne l'aye veue et entendue de si près qu'autre que moi ne peut écrire ce qui s'est passé sur ce subiect avec plus de certitude et de vérité. Enfin, après avoir souhaité d'estre en la place de la condamnée qui tendoit le col pour recevoir le coup, il hausse le coutelas : Il se fait une luée du peuple; les iésuites et les capucins crient *Jésus Maria*; la patiente se doute du coup, met les mains à son bandeau, découvre le coutelas, frissonne, puis se remet en même assiette qu'auparavant.

Le bourreau, qui n'entendoit pas son mestier, lui fait hausser le menton et retirer le col pour la prendre de costé, et à l'instant lui décharge un coup sur la machouère gauche, glissant à costé du col dans lequel il entre du travers d'un doigt. La patiente tombe sur le costé droit, le bourreau quitte ses armes, se présente au peuple et demande de mourir.

On commença desjà à exaucer sa demande : les pierres volent de tous costé, lorsque la femme du bourreau, qui assistoit son mari en ceste exécution, releva la patiente, qui, en mesme temps marcha d'elle-mesme vers le poteau, se remit à genoux et tendit le col. Le bourreau, esperdu, reprend le coutelas que sa femme lui présentoit, et decharge un second coup, que la pauvre femme martyre reçeut sur l'espaule droite sans la blesser que légèrement.

La sédition se renouvelle et s'augmente : le bourreau se sauve en la chapelle qui est au bas de l'eschaffaut, les iésuites après, puis les capucins. La femme du bourreau reste seule avec la patiente, qui estoit tombée sur le coutelas, duquel assurément la bourrelle se fust servie, si elle l'eust veu : elle prit en lieu la corde que la patiente avoit apportée au supplice, la lui met au col, elle se défend et jette ses mains sur la corde; l'autre lui donne des coups de pieds sur l'estomac et sur les

¹ L'ancien hôtel des abbés de Morimond (abbaye située en Champagne, l'une des quatre filles de Cîteaux), donna son

nom à la place où il fut construit. Depuis on consacra cette place aux exécutions capitales, et on a fait de cet usage dériver le mot Morimond de deux mots latins : *mortis mons*. E.A.

mains, et lui donne cinq ou six secousses pour l'estrangler; puis comme elle se sentit frappée à coup de pierres, elle tire ce corps demi mort la corde au col, la teste devant à bas la montée de l'escaffaut : comme elle fust au-dessous proche des degrés qui sont de pierre, elle prend des ciseaux qu'elle avoit apporté pour couper les cheveux à la condamnée, longs d'un demi-pied, et la veut esgorger; comme elle n'en peut venir à bout, elle les lui fische en divers endroits.

Ce pendant le bourreau à genoux dans la chappelle recevoit les coups de pierres qu'on lui iettoit : les massons et les bouchers vouloient rompre la porte; la fureur de la commune estoit grande; on crie : « *Sauve la patiente et les capucins,* » on n'entendist parler aucunement des jésuites qui ouvrirent les premiers la porte, le crucifix devant eux : ils se sauvent avec les capucins après avoir reçu quelques coups, mais légers, au travers de la place. Deux de ceux qui entrèrent trouèrent la bourrelle achamée sur le corps de cette misérable fille : ils la lui arrachent des mains, lui hostent la hart du col, la chargent sur leurs bras.

Elle estoit altérée de l'épouvante de la mort et des coups qu'elle avoit reçus. Elle demande à boire, on la descend en nostre rue; elle beut; et puis s'arrestant pour reprendre ses esprits :

« Je sçavois bien, dit-elle, que Dieu m'assisteroit dans mon innocence. »

De là elle fust portée au logis d'un chirurgien nommé Jacquin, qui demanda permission de la panser, le me trouvois en ce moment par i les chirurgiens, prestres et médecins à la visite de ses playes : Outre les deux coups de coustelas, elle a six coups de ciseaux, un qui passe entre le gozier et la veine jugulaire; un autre sous la lèvre d'en bas qui lui esgratigne la langue et entre dans le palais; un au-dessous du sein passant entre les deux costes proche de l'emboiture de l'espine du dos; deux en la teste assez profonds, quantité de coups de pierre, les reins entamés fort avant du coustelas sur lequel elle estoit couchée, lorsqu'on la secouoit pour l'estrangler, et son sein et son col plombés des coups de pied qu'elle avoit reçues de la bourrelle.

Pendant qu'on la pansoit, elle se tourna de mon

costé et me demanda si elle n'auroit point d'autre mal ?

Le lui dis quelle prist courage, que Dieu et ses juges prendroient son parti, qu'elle avoit loizir pendant quinze jours de vacations de messieurs du parlément d'envoyer au roi qui assurément lui donneroit lettre d'abolition.

Voilà la première consolation qu'elle reçeust; la seconde fust qu'on lui apportoit sa robe qu'elle avoit laissée sur l'escaffaut. Encore faut-il que ie vous rapporte un tesmoignage de sa constance et du peu d'émotion qu'elle avoit après avoir reçu tant de coups. Monsieur Fiob Vauginois arrivant quelque temps après qu'on lui eust changé de lit, lui promist toutes sortes de courtoisie de la part de ses juges.

« Si à matin, dit-elle, ils n'en ont fait à une innocente, ie n'en attends point que le martyre. »

Depuis néanmoins elle est tombée en de grandes inquiétudes avec une fièvre continue et croi que si on ne lui apporte bientôt ses lettres d'abolition par le courrier qu'on a envoyé exprès qu'elle mourra de maladie¹.

J'oublois à vous dire que pendant qu'on l'enleva de Morimont que plusieurs séditieux tuèrent le bourreau et sa femme, à coups de pierres, de marteaux et de poignards.

Voilà la fin de cette tragique histoire que Dieu nous a fait veoir par deça pour monstrier qu'il estoit plus que tous les juges, lesquels ont jugé véritablement suivant leurs consciences et l'apparence des choses humaines. Mais lui dont les regards pénétrèrent partout a reconneu que le bruit faict courir pour véritable par deça que la fille avoit déclarée sa grossesse à sa mère, qui l'avoit délivrée et emporté l'enfant, ainsi qu'elle n'avoit reculé sa grossesse, ni tué l'enfant; mais que la crainte de mettre en peine sa mère qui l'aimoit tendrement et l'avoit assistée en toutes ses nécessités, lui avoit fait garder le silence et d'une amitié filiale l'avoit contrainte à souffrir la mort plus tôt qu'hazarder la vie de celle qui la lui avoit donnée.

¹ Le 2 juin 1625, maître Charles Févret présenta au parlement de Dijon les lettres de grâce que Sa Maj. Louis XIII avoit accordées à Hélène Gillet. E. A



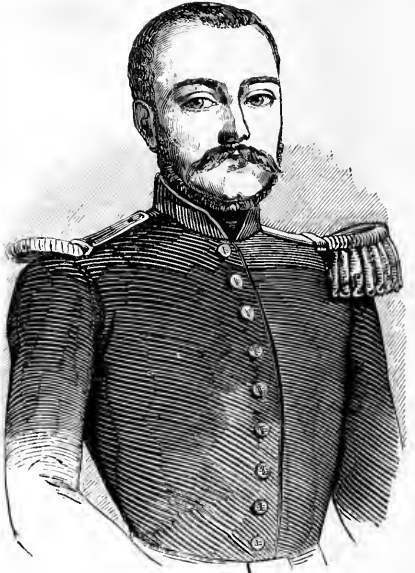
Hier (Cavaignac).



Anjourd'hui (Changarnier).



Demain (Napoléon Bonaparte).



Après-demain (Pierre Napoléon).

LES MARIAGES SE FONT DANS LE CIEL

OU LA DOUBLE MÉPRISE.



Depuis longtemps vous savez la vieille maxime : *Les mariages se font dans le ciel*. Il en est de ce proverbe comme de beaucoup d'autres proverbes que je n'ai jamais pu comprendre. La *sagesse des nations* est embrouillée à faire peur ; on la prendrait souvent pour un système de philosophie allemande appliqué à l'histoire. Voilà pourquoi j'estime beaucoup l'honnête Espagnol qui a le premier arrangé des variations sur les vieux proverbes. A force de vieillir, le thème était usé jusqu'à la corde. A mon sens, il serait temps de faire quelques changements indispensables au proverbe dont je parle : *Les mariages se font dans le ciel*. En fait de mariages, aujourd'hui on s'en fie beaucoup moins à la Providence qu'au notaire

royal. On se marie encore plus devant ses témoins que devant le prêtre, le cabinet de l'officier civil est visité avant l'église ; le sacrement est devenu une superfluité vulgaire, un vain et factice cérémonial. Le hasard lui-même, ce grand marieur d'autrefois, a perdu toute son influence. Pour se marier, vaut encore mieux s'en fier aux entrepreneurs de mariages, dans les journaux, qu'au hasard. Le hasard, c'est un dieu trop capricieux, trop

fantasque, trop bonheur, trop peu clairvoyant, pour conclure parmi nous cette grande affaire qu'on nomme mariage. Qui voudrait se charger de marier Venise au Grand-Turc, aujourd'hui où le doge lui-même a tant de peine à se marier à la mer ?

Faites donc les variations nécessaires au vieux proverbe ! Il n'y a plus de mariages qui se fassent dans le ciel. Le mariage est une chose essentiellement de la terre, comme une vente ou un contrat aléatoire. Plus d'amour, plus de passion, plus de ces élans indicibles qui poussaient deux amants à l'autel. Encore une fois, je m'étonne que le proverbe des *mariages dans le ciel* subsiste encore dans un siècle où les opinions les plus tenaces et les préjugés les mieux consacrés sont rejetés avec aussi peu de cérémonie et de regret que les os des générations passées sous la bêche



du fossoyeur qui creuse une fosse dans le cimetière. Voyez comme se font tous nos mariages ! Les vieux généraux le préparent pas avec plus de soin une bataille qui doit être décisive. Les deux époux, avant de s'unir, se sont observés longtemps ; ils ont fait plus d'une marche et plus

d'une contre-marche, ils ont battu la campagne en éclaireurs, ils se sont dressé l'un l'autre plus d'une embûche, ils ont fait de longues haltes sous les armes, ils ont parlementé, ils ont dressé un traité d'alliance, ils se sont livré des otages, ils ont stipulé des dommages-intérêts, ils sont entrés par la brèche dans l'hymen, comme Richelieu entra dans les villes. Que de peines ils se sont données, les deux combattants, avant de chanter le *Te Deum!* Que de musique sur le piano, que de grâces virginales, que de robes blanches, que de peintures à la sépia, que d'attentions à se tenir droite et bonne et en a coûté à la jeune épouse! De son côté, que de peines pour s'enrichir, que d'attentions sur ses mœurs, que d'habits neufs, que de privations de tout genre, le jeu, le bal, le cigare de la Havane, il en a coûté à l'époux avant de conclure cette grande affaire! Sans compter tous les soins de la mère, tous les efforts des amis, tous les calculs de l'avarice, toutes les informations sur la vie passée; sans compter les acquêts et les conquêts, la corbeille et le trousseau, et les valets qui mêlent leurs vœux intéressés à cette union : voilà ce qui s'appelle encore aujourd'hui un mariage fait dans le ciel!

Je veux pourtant, et vous ne l'auriez jamais deviné à l'exorde de mon histoire, vous raconter deux mariages faits dans le ciel, deux mariages très heureux, dont le hasard cependant fut le grand-prêtre. Le hasard échangea l'anneau nuptial des amants; il unit la jeune fille au vieillard, la femme sur le retour au jeune homme, et la conclusion du mariage fut heureuse. Vous voyez bien qu'en vous avertissant du dénouement de mon drame, je ne crains pas d'en affaiblir l'intérêt, tant je suis sûr que vous serez attentif à mon récit.

Mais vous sentez bien que ce mariage qui se fait dans le ciel, ne s'est pas fait dans le ciel de l'Europe. Notre vieux monde a trop profané le mariage, il l'a traîné beaucoup trop sur son théâtre, beaucoup trop humilié dans ses livres, beaucoup trop profané dans ses mœurs, pour que le ciel de l'Europe préside encore à nos hyménées par contrat. Le ciel est d'airain pour les époux. Laissons donc ce vieux monde; passons la mer, allons sous un ciel vierge, allons sur les bords de la rivière Rouge, dans l'Amérique du nord; visitons les belles prairies du sud-ouest de l'Amérique, beau pays, vaste contrée entourée de forêts primitives, chargée de fleurs qui étincellent dans l'herbe comme des rubis perdus par une reine après une orgie, et, au-dessus de tout cela, un grand soleil, auprès duquel le soleil de l'Europe n'est qu'une lanterne sourde! Mais j'ai peur de me perdre dans cet océan de gazons et de fleurs. Revenons tout

simplement aux bords de la rivière Rouge, s'il vous plaît.

Voulez vous descendre avec moi à la petite ville d'Adayes, sur le fleuve Rouge? Adayes fut tour à tour une ville espagnole, puis une ville française; après de longues et sanglantes disputes, elle est restée ville espagnole. Là, plus d'un Européen bel esprit est venu changer contre une culotte de peau sa culotte de soie, et les mœurs des cités contre les mœurs des forêts. Venez à Adayes avec moi, vous y trouverez de bonnes gens, simples, hospitaliers, ignorants, bigots, très honnêtes surtout, et ne songant nullement au bien d'autrui. Seulement prenez garde à votre montre, si vous y tenez; prenez garde à votre cravache, pour peu que le bout de votre cravache soit en argent.

O mœurs vraiment patriarcales et primitives!

Dans ce lieu, la vieille Europe se fait jeune fille: elle joue son rôle de son mieux. Innocence fardée! simplicité vernie! probité qui a besoin de cadenas!

Quand vous avez traversé la ville espagnole, ces maisons recouvertes de torchis, ces portes basses où l'habitant paresseux respire mollement le frais du soir, ces pans de murs qui sont déjà des ruines, et ces vieux trones qui témoignent encore pour la forêt abattue, vous vous trouvez en présence d'une église, une vieille petite église, sur ma parole! C'est un monument déjà, cette église. Approchez-vous, vous verrez les rides de la pierre; le clocher s'inclinera jusqu'à terre pour vous donner son bonjour amical; le vent gémit dans les arceaux; la porte à ses sculptures gothiques, le mur d'enceinte ses traditions.

Grâce à sa cathédrale, la ville d'Adayes a son moyen âge, elle aussi, comme toutes les villes de France, d'Angleterre ou d'Allemagne ont le leur. La ville d'Adayes a ses ruines et ses antiques, comme nous avons les nôtres. Et, en effet, quel bonheur de pouvoir balayer la poussière des âges sur les débris des monuments d'autrefois! Grâce à son église, Adayes aura bientôt sa société des antiquaires pour la décrire, et son Waller Scott pour faire des contes. Toutefois, quoi d'étonnant? L'église d'Adayes n'a-t-elle pas un siècle de vie! Pour l'Amérique, c'est beaucoup un siècle; dans le nouveau monde, on est de bonne heure antiquité.

Regardez bien cette église, je vous prie; elle a quatre cloches dans son clocher, dont trois fêlées, qui, dans les fêtes religieuses, témoignent de la joie publique par la plus dissonante harmonie qui se puisse imaginer, une véritable harmonie d'opéra comique, messieurs; le plus épouvantable carillon que vous ayez jamais entendu au mariage de votre rivale, mesdames. L'église est carrée à peu

près; elle mérite, comme c'est son droit, le nom de cathédrale. Ses murs sont ornés d'effroyables figures de saints, qui ont l'air d'être atterrés par le bruit des cloches. Église primitive, peinture primitive, carillon primitif; que voulez-vous? Tout est primitif en ce lieu, excepté le prêtre qui dit la messe, et l'ouaille qui l'entend.

Regardez l'église avec respect, ôtez votre chapeau, comme ferait un Espagnol. Ceci est l'église, ou plutôt fut l'église du vénérable pasteur Balthazar Polo.

Balthazar, un vrai saint qui avait assisté au convoi de Louis XIV, qui avait vu passer en carrosse toutes les maîtresses de Louis XV; bon homme, charitable, chrétien. Une affaire d'amour l'avait conduit, à travers mille périls, au Nouveau Mexique. Dieu l'avait fixé à Adayes pour prendre soin des corps et des âmes des habitants. Il enseignait à lire aux hommes de bonne volonté, il répétait leur *ave* aux tout petits enfants, il guérissait la fièvre jaune des vieilles femmes; aux jeunes gens il proposait des énigmes, et avec les jeunes filles, le dimanche, il jouait à colin-maillard; colin-maillard, un jeu tout nouveau, qu'il avait transplanté dans le pays avec des graines de melon et de tournesols. Le père Balthazar Polo était à la fois le curé, le maître d'école et le médecin de la ville; il aura la première place dans l'histoire de cette ville, si cette ville est assez malheureuse pour avoir une histoire quelque jour.

C'était un homme accompli, d'une conscience douce, d'un sommeil profond, d'un cœur tendre, d'un appétit toujours ouvert comme sa figure, d'une physionomie sans défaut et sans tache; seulement, il avait une taie sur l'œil droit.

C'était pourtant le meilleur de ses deux yeux, au temps où il en avait deux: il perdit cet œil droit par la fâcheuse brusquerie d'un Castillan qui lui avait marché sur le pied, et qui s'en était vengé en lui donnant un coup de poing dans l'œil; ce qui fit que depuis il eut la vue faible et incertaine: le plus grand jour n'était pour le digne curé que le faible crépuscule du matin, ou la tremblante et frêle clarté de la lune qui se lève entre les arbres. Ajoutez qu'il avait été si fort occupé d'importer à Adayes les tournesols et le jeu de colin-maillard, qu'il avait complètement oublié d'y transporter des lunettes, le bon curé!

Mais il était si bon, si bien intentionné, si humain, si rempli d'excellentes intentions, que personne à Adayes ne se permit de rire à ses innombrables quiproquos; car il avait des méprises plaisantes, dont on ne riait pas, tant c'était un homme respectable et respecté!

Sa charité allait à l'aveugle, et comme elle pouvait, sans bâton et sans chien, et sans que personne

lui criât *gare*, par respect. On le vit plus d'une fois adresser à un nègre tout nu de très véhémentes exhortations sur les devoirs des maîtres envers les esclaves, l'humanité, la patience, la bonté; tout au rebours, il prêchait aux maîtres l'obéissance, la soumission, le travail. S'il rencontrait une coquette de village, le nez au vent, l'œil noir, le pied nu-gnon, il déplorait avec elle la manie du jeu, et l'abus des liqueurs fortes, et les emportements de l'orgueil, qui fait jurer en vain le nom de Dieu. L'instant d'après, à un vicil Espagnol, sans chemise, nu-pieds, sale, graissé de suif, puant, véritable Espagnol, un Espagnol primitif, avec un *pouché* et une paire de culottes déguenillées, les seules qu'il eût au monde, à celui-là il débitait un sermon contre les parures, contre les couleurs tranchées, les habits brodés d'or, le camée qui brille et qui sert de maintien. Ainsi était fait le digne curé!

Mais toutes ces méprises, comme il est dit, n'altéraient en rien le respect dû au pasteur. Quand il parlait au nègre, le nègre l'écoutait; à l'homme blanc, l'homme blanc l'écoutait, quoi qu'il pût dire. Jamais ni aux vieillards, ni aux jeunes gens, il ne vint en idée de se moquer de cette respectable parole. Ils avaient autant d'estime pour les lumières du père Polo, qu'ils avaient de reconnaissance pour ses bontés; et quand il venait à se tromper plus qu'à l'ordinaire, ils prenaient aussitôt un air grave, et, secouant lentement leurs solennelles têtes espagnoles, ils se disaient entre eux que le vénérable Polo avait sans doute ses raisons pour en agir ainsi; si bien que le plus souvent le digne curé pouvait être aveugle et distrait sans aucun fâcheux résultat ni pour les autres ni pour lui-même.

Toutefois, pour en revenir à ma vieille église et au proverbe des *mariages dans le ciel*, il arriva un jour que la méprise du pasteur fut suivie de bien des chagrins et de bien des larmes. Cela se passa dans ma petite église et sous l'empire de mon proverbe. Au temps dont je parle, la plus jolie fille d'Adayes, où il y avait bien des jolies filles, était, au jugement même de toutes les femmes, Thérèse Paccard, la fille d'un Français qui avait épousé une Espagnole de ce village. Thérèse avait toute la grâce française, toute la vivacité espagnole, la peau blanche d'une Parisienne, l'œil noir et fendu d'une Andalouse. Thérèse parlait le français avec l'accent espagnol; c'était une charmante langue ainsi parlée, avec ce regard. A seize ans Thérèse était orpheline, sans fortune, et sans autre asile que la maison de quelques amis.

Non loin du village vivait un jeune homme, enfant d'un père Espagnol et d'une mère Française. C'était encore un charmant produit, celui-là, un beau résultat de ce mélange des deux sangs, un

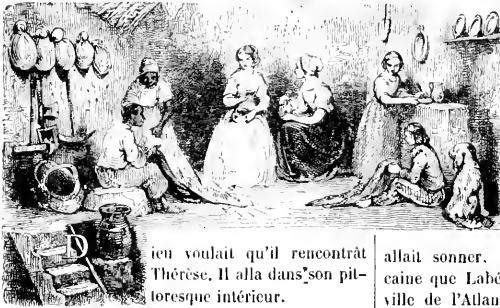
jeune homme plus Espagnol que Français, comme Thérèse était plus Française qu'Espagnole. Notre héros, las de garder les troupeaux dans les grandes plaines ouvertes des Avoelles, avait émigré auprès d'Adayes; il avait acheté quelques arpents de terre, et, s'élevant ainsi à la rude profession de

propriétaire, il vivait avec son vieux père et toute une armée de sœurs, dans une maison qu'il avait construite de ses mains. Richard Alvarès, alors dans sa vingtième année, était un des plus beaux hommes de la province, malgré son pourpoint de peau et sa petite veste, costume des prairies. Il



avait les cheveux blonds d'un Normand, car sa mère était Normande: son teint frais et animé exprimait toutes ses passions; sa tête petite se balançait sur des épaules robustes; son port était noble, son parler franc, et au bout de ses deux bras se dessinaient deux larges poignets teutoniques. Ou

l'eût comparé trente fois par mois à Hercule et à Adonis, si Hercule et Adonis eussent été plus connus dans le pays; mais le père Polo ne les avait pas importés à Adayes avec les tournesols et le colin-maillard.



ien voulait qu'il rencontrât Thérèse. Il alla dans son pittoresque intérieur.

Alvarès vit Thérèse, il aima Thérèse. Thérèse baissa les yeux sous le regard brûlant d'Alvarez; elle devint rouge d'abord et puis toute pâle: lui aussi, sous les yeux baissés de Thérèse, il fut tout rouge et puis tout pâle. Au bout d'un mois, la jeune fille, un dimanche, alla consulter Balthazar Polo.

— Le digne Balthazar! il était si intelligent qu'il vit tout de suite, malgré ses yeux, la rougeur de la jeune fille. Oui, mon enfant, dit le bon curé; oui, mon enfant, je te comprends, je te vois. Il est vrai que le jeune homme n'est pas riche, et toi, tu es très pauvre; mais vous êtes l'un et l'autre honnêtes, actifs et jeunes; vous vous aimez, je sais cela, Thérèse: ce n'est pas moi qui vous empêcherai d'être heureux!

Vers le même temps, et tendant au même but, le mariage, marchait à pas lents un autre amour, moins tendre peut-être, mais plus prudent et plus respectable, entre un couple d'un âge mûr. Dans une riche et opulente plantation, vivait depuis dix-huit ans madame Labédoyère, veuve d'un riche planteur, sans enfants, et dont la quarantième année

allait sonner. Celle-ci était une Anglo-Américaine que Labédoyère avait rencontrée dans une ville de l'Atlantique, pauvre, fière et jolie, et qu'il transporta sur les bords de la rivière Rouge, pour le gouverner, lui et son ménage, pendant que lui-même gouvernait ses nègres. L'honnête planteur, après la lune de miel, trouva sa femme beaucoup plus dans son rôle de femme-maîtresse qu'il ne l'avait espéré. Après dix ans de mariage, il était rentré dans sa liberté primitive, ou, pour parler sans métaphore, il était mort le plus soumis et le plus ponctuel des époux. Depuis huit ans passés, madame Labédoyère, seule héritière des vastes propriétés de feu son époux, était condamnée à la solitude du veuvage. Vingt ans de plus sur sa tête avaient changé quelque peu madame Labédoyère. A l'air rêveur de la jeune fille avaient succédé les airs impérieux de la grande propriété; le frais visage de dix-sept ans avait

fait place à une figure carrée, entrecoupée de sombres sourcils, rehaussée par une légère et brune moustache, et éclairée par des yeux noirs qui ne savaient plus se baisser. Tout le reste de la femme était à l'avenant; la taille de la sylphide s'était élevée jusqu'à la corpulence de la ménagère, et le pied majestueux de la noble dame avait renvoyé bien loin les pas vifs et joyeux de ses jeunes années.

Cette dame, ainsi faite et ainsi riche, soit oisiveté, soit ennui dans sa maison solitaire, avait imaginé de recevoir les hommages d'un vieux et riche Français qui végétait comme elle à deux ou trois milles de son habitation, un mille plus loin

que la maison du jeune Richard et de sa famille. M. Dulac, le riche Français en question, était un petit homme sur le versant de la soixantaine, hypocondre jusqu'à la moëlle des os, acariâtre à l'excès; son visage était jaune et ridé; on eût dit une pomme deux mois après l'automne, sans sa lèvre pendante et son sourire ennuyé et mécontent; du reste taciturne, mélancolique et dormeur. Il fallait tout l'ennui de madame Labédoyère pour la faire songer à voler en secondes noces avec un pareil homme; mais n'avoir à gronder que des domestiques, n'avoir pour esclaves que des gens achetés au marché, regarder chaque soir le joug du mari défunt inoccupé, meuble inutile, cela



était dur pour la digne femme. Et puis cela lui parut noble et beau d'appriivoiser une bête aussi farouche que M. Dulac. Elle se mit donc à être polie et bonne pour le ridé personnage; elle eut pour lui des prévenances inouïes, elle lui envoya toutes sortes de friandises, elle lui parla avec sa voix en fausset, elle fit sa barbe. Son regard même, à force d'étude et d'attention, devint doux et patelin, et se teignit de cette molle fascination qui distingue le chat quand il fait patte de velours: cela réussit fort à la dame.

Le vieux gentilhomme devint pensif, il se demanda, égoïste qu'il était, si les attentions, les petits soins et les prévenances d'une si belle veuve et si douce, ne lui seraient pas un utile secours dans les infirmités toujours croissantes de sa vieillesse. Ceci alla si loin, que M. Dulac étudia quelques mots de galanterie; il les débita l'un après l'autre sans trop grimacer. Comme madame Labédoyère était aussi pressée que lui, après quelques moments d'hésitation et d'une pudeur bien naturelle, notre veuve consentit à unir son cœur

et ses esclaves au cœur et aux esclaves de M. Dulac.

Le vénérable couple et les deux jeunes amants s'étant ainsi rencontrés dans leurs vœux les plus chers, chaque couple ne songea plus, chacun de son côté, qu'à recevoir le serment de mariage. Balthazar Polo, la providence de tous les maris, jeunes et vieux, fut appelé en témoignage de ce quadruple serment. Les amours de nos deux couples amoureux avaient commencé en automne; janvier, le mois glacé, venait de finir; février jetait ses pluies sur les chemins, et les torrens étaient tellement enflés qu'il fallait être bien amoureux, même pour songer au mariage avant le beau temps. Mais enfin, les tristes pluies de février s'arrêtèrent; à la fin parut dans le ciel éclairci le soleil radieux de mars. Le mois de mars, si incertain en Europe, est un beau mois dans la Nouvelle-Amérique. Mars amène de beaux jours, une brise chaude et légère; il fait pousser l'herbe dans les champs, il couronne l'arbre de verdure; rien n'est éclatant et plein de vie et de luxure comme un printemps de la Louisiane! Cela vaut

bien la peine, n'est-ce pas, d'être acheté par quelques images qui se brisent, quelques éclairs qui brillent, quelques tonnerres qui grondent et qui tombent derrière les montagnes, sillonnant un ciel épais.

Nous étions donc au commencement, aux premiers zéphyr, aux premières fleurs, mais aussi aux plus sou-lains orages du mois de mars. Déjà les planteurs confiaient à la terre les graines de coton et de maïs; les feux volants inondaient la plaine le soir, comme autant de papillons aux ailes d'azur et sans corps. Le cornouiller étala à loisir ses larges feuilles argentées; le *bouton-rouge* aux touffes cramoisées brisait les langes de l'hiver; l'alizier, le jasmin, et mille autres fleurs du printemps américain, jetaient leurs parfums, leurs étamines et leurs couleurs sur les montagnes, dans le gazon, au sommet de l'arbre, partout où glisse le fleuve, partout où grimpe le chêne, partout où l'oiseau chante. Le printemps est la saison des projets nouveaux, des espérances nouvelles; c'est le temps pour tous les êtres de la création, et pour l'homme aussi, quand il est sage, de purifier sa demeure, de se choisir une compagnie; au printemps, le vieillard sur le bord de la tombe fait un pas en arrière et regarde le ciel d'un oeil serein. Attends le soleil, vieillard, dévivre ta tête blanchie, ouvre ta poitrine, et ton regard, et ton âme, et tons les sens de ton corps et de ton âme, à cette seconde vie qui te descend du ciel sur les ailes du zéphyr!

Je reviens à nos amoureux. A mesure que le soleil montait plus haut, M. Dulac devenait plus tendre; son oeil s'animait à l'aspect de ces forêts raménies; il attendait avec impatience le jour de l'hymen, il était pressant comme un Français de la vieille cour. Ah! ma chère dame, disait le vieillard d'une voix tremblotante et cassée, jouissons de notre beau printemps, cueillons les fleurs de la vie avant qu'elles soient fanées; et autres souvenirs de M. Borat ou de M. le marquis de Pezay. A des vœux ainsi exprimés, la belle veuve ne pouvait rien opposer; elle se sentit fléchir à la seconde giboulée du mois de mars et de M. Dulac; elle consentit à ne plus différer le bonheur de son époux, et à marcher avec lui à l'autel.

De son côté, Richard Alvarès, en phrases moins françaises, mais non moins passionnées, et surtout avec le même succès, pressait et suppliait la jolie Thérèse de ne plus différer leur union. Ajoutez que la fin du carnaval approchait, et il ne restait plus que deux ou trois jours avant la venue du despotique carême, ce long jeûne, si long et si triste, pendant lequel l'Eglise catholique défend l'heureuse cérémonie du mariage; loi sévère en effet, surtout dans la Louisiane, où le carême

tombe justement au mois de l'année le mieux fait pour dire à la femme de son choix: *Je t'aime*. Comme le temps pressait, nos amants convinrent de se marier sur-le-champ; après-demain sans retard, vingt-quatre heures avant le carême. Ce qui fut résolu dans la maison de M. Dulac et de madame Labédoyère, fut résolu aussi dans le cœur de Richard et de Thérèse, au coin du bois. Ainsi, sans se connaître, ces deux couples choisirent pour se marier la même heure et le même jour.

Ce même jour-là on eût dit que tous les célibataires de la paroisse, vieux et jeunes, et insensés, s'étaient aussi donné rendez-vous à la bénédiction nuptiale. Je ne sais combien de couples, d'âges, de nations et de peaux différentes se présentèrent à l'église d'Adayes, pour être mariés par le digne Balhazar Polo; on appelle encore cette année là, dans la paroisse, *l'An des noces*.

Sais-tu, Richard, disait Thérèse à son amant, que le père Polo a promis de faire des mariages demain à midi, et après-demain à quatre heures du matin, et de marier tous ceux qui se présenteront à l'église? Quel malheur d'être mariés devant tant de monde! tout le monde vous regarde. Mais au fait, mon Richard, si nous nous marions après-demain, des premiers, de très-bonne heure? Si nous laissons passer la foule, demain au grand jour; et si nous venons avec la foule, le matin, avant le soleil, qui nous verra? Et ceux qui nous verront, mariés comme nous, qu'auront ils à dire? Marions-nous après-demain, à quatre heures du matin, si tu veux, Richard. Le jeune homme ne pouvait qu'obéir à ces très-excellentes raisons, et il partit sur-le-champ pour faire tous les préparatifs de noces dans sa maison.

Une chose digne de remarque, c'est que le caprice de cette jeune et timide fille fut aussi le caprice de la volontaire et audacieuse madame Labédoyère. Elle insista elle aussi auprès de M. Dulac pour n'être pas mariée avec les autres au grand jour, pour aller incognito à l'autel, la veille du carême, à quatre heures du matin. Ce fut en vain que le galant et tendre époux appela toute sa persévérance et toute sa galanterie à son secours pour vaner les préventions de sa femme contre les solennités nuptiales, la dame déclara qu'elle le voulait ainsi; que si le mariage ne se faisait pas à l'heure dite, il serait retardé de quarante jours. M. Dulac fut donc obligé de renoncer aux cérémonies que l'église lui réservait. Entre nous, madame Labédoyère, voyant son époux si ridé et flétri, le sourire aigre-doux et le corps chancelant sur des jambes amincies par l'âge, ne fut pas fâchée de se marier dans l'ombre du matin, et d'échapper ainsi aux regards des curieux et aux propos médisants.

Enfin le dernier jour arriva; le joyeux carnaval se sentait déjà mourir, et le pâle carême montrait déjà sa face pointue, quand, sur les trois heures du matin, s'ouvrit l'église, au bruit discordant et furieux de ses trois cloches fêlées. Le digne Balthazar Polo, qui avait déjà fait des mariages toute la journée précédente, fut un des premiers à son poste. Cependant l'église se remplissait des futurs conjoints et de leurs amis; les couples venaient les uns après les autres : c'était un spectacle d'une grande variété et d'une grande confusion, à la lueur des lanternes vacillantes dans la main des nègres. Arrivait un jeune Espagnol avec sa señora : le jeune époux, en manteau court, en chapeau aux larges bords, équivoque figure, où les traits espagnols étaient mêlés à ceux des aborigènes; il marchait d'un air indifférent et distrait, soutenait une jeune femme, dont le visage, plus rond et plus calme, mais non moins bruni, était à demi couvert d'une mantille brodée. Sous le mantelet, près du front, on voyait le bouquet de fleurs naturelles qu'elle avait cueilli elle-même le matin. Plus loin venait une élégante Française, le sourire sur les lèvres, la rose à la joue, des fleurs artificielles dans les cheveux, exhalant les essences du continent. Elle s'appuyait légèrement sur un homme aux cheveux poudrés et dont l'habit bleu de ciel, le chapeau et le nez retroussés indiquaient suffisamment un Français. Dans beaucoup d'autres mariés, on pouvait également remarquer un mélange bizarre de costumes, un amalgame étrange de traits de physionomie qui indiquaient d'une façon très confuse ces origines croisées. Au reste, presque tous ces nouveaux mariés étaient abrités sous de vastes manteaux de couleur sombre, dans lesquels ils avaient cherché un refuge contre l'inclémence du temps. En effet, le ciel, qui la veille était bleu et serin, s'était tout à coup chargé d'épais et grondants nuages; mars avait passé du rire aux larmes, de la joie à la colère, enfant gâté du printemps, à qui tout est pardonné d'avance en faveur d'un arbre qui verdit, d'une fleur qui se colore, ou d'un rayon de soleil qui s'échappe des cieus.

Quatorze couples, sur deux files opposées, les maris d'un côté, les femmes de l'autre, s'agenouillèrent, laissant entre eux un intervalle par où le prêtre pût passer et unir les époux, en leur donnant sa bénédiction. Derrière chaque nouveau marié se tenaient les amis et les parents, tout prêts à recevoir la nouvelle épouse après la cérémonie, et à la conduire en triomphe au domicile de son époux. L'église était sombre, la nef était à peine éclairée par deux cierges de cire vierge placés sur l'autel; l'obscurité dansait autour de cette lueur solitaire, en s'allongeant horriblement. Au

dehors tout se préparait pour un orage. A mesure que le jour avançait, le ciel devenait plus sombre; le vent affluait avec violence autour du saint bâtiment, et se précipitait en bouffées par la porte entre ouverte; la flamme des bougies, incertaine, se baissait, se pliait, se ranimait par intervalles, fatiguant la vue des spectateurs. Les verres étaient horriblement serrés par l'orage : un orage lie-bas est quelque chose de bruyant et de sourd qui emporte les villes dans l'espace, et qui brise une pierre comme il briserait un homme! L'orage, dans le nouveau monde, c'est la machine à vapeur des temps modernes, implacable dès qu'elle vous saisit! Vous pouvez donc juger de cette double terreur au dedans et au dehors de l'église. Au dehors, le vent qui gronde; au dedans, les horribles figures des saints qui s'agitent en tous sens; la Vierge des sept douleurs, *Virgen de los dolores*, véritable caricature de l'affliction, donnant la main à saint Antoine. Au dehors, les chevaux, attachés aux arbres ou tenus en main par les nègres, sentant l'orage, frappaient du pied, se démenaient, hennissaient d'impatience ou mordaient leurs larges freins espagnols. Dans cette double circonstance de la nuit et de l'orage, le père Polo vit, ou plutôt fut averti qu'il fallait se hâter, s'il voulait que les nouveaux mariés arrivassent sans encombre à leurs nouvelles habitations. Il se hâta donc de passer au milieu de la ligne conjugale, pressant le pas et la bénédiction à mesure qu'il avançait; c'était à peine si le digne curé se donnait le temps de poser l'anneau nuptial aux doigts qui lui étaient tendus. Cet anneau accepté, le digne Balthazar remettait l'épouse aux amis de l'époux, qui se hâtaient d'envelopper la femme dans un manteau pour la conduire chez son mari avant l'orage. Cela se faisait plus rapidement que je puis le dire; l'orage grondait toujours plus haut. A chaque pas que faisait le bon curé, un éclair brillait dans le ciel, une nouvelle mariée disparaissait de l'église; l'éclair rentrait dans le nuage, une nouvelle mariée remontait sur son cheval, et Balthazar Polo procédait à un autre mariage sans avoir peur d'un autre éclair.

Dans cette hâtive cérémonie, si touchante au dedans, si turbulente au-dehors, M. Dulac et Richard Alvarès étaient à genoux à côté l'un de l'autre; vis-à-vis Dulac et Richard se tenaient madame Labédoyère, et Thérèse Paccard, toutes deux tremblantes, l'une de peur, l'autre d'amour; toutes deux enveloppées dans leur manteau, toutes deux tendant la main à l'anneau nuptial, et la tête baissée sous la bénédiction du prêtre! Balthazar Polo arriva à ces deux couples d'un pas précipité. Balthazar était plus aveugle que jamais : quatorze mariages, le bruit de la tempête,

la multitude des cierges, le maintien et le maintien des épouses, que voulez-vous? Ce qui devant arriver arriva. Le digne homme, le cœur et l'esprit troublés, passa au doigt de la jolie Thérèse l'anneau du vieux et sec Dulac; madame Labédoyère tendit l'index à l'anneau du beau Richard; et, pour achever toute la cérémonie, il remit Thérèse aux amis de Dulac; en même temps, madame Labédoyère était livrée aux amis de Richard. Un grand coup de tonnerre éteignit les cierges de l'autel, toute l'église rentra dans l'obscurité, et le bon Polo, à genoux, se mit à remercier Dieu de tous les heureux qu'il avait faits.

On se hâte, on amène les montures; les parents de Richard, tout en trouvant le fardeau un peu lourd, placent madame Labédoyère sur un joli cheval d'un pas rapide et sûr, que le jeune homme avait donné pour sa Thérèse. Thérèse, de son côté, se jeta doucement sur un petit bidet au doux pas d'amble, que M. Dulac avait acheté tout exprès pour la veuve; et voilà nos deux mariées parties, l'une au trot, l'autre au pas; la grave madame Labédoyère, escortée par de jeunes gailards vifs et bien dispos, la sémillante Thérèse, gravement accompagnée par de graves planteurs et trois ou quatre personnes d'un âge mûr, qui vont au trot. Cependant l'orage gronde toujours.

L'orage brille au ciel, les bois mugissent, les bêtes de somme hâtent le pas, chacun s'enveloppe de plus belle dans son manteau. Madame Labédoyère se tient à la crinière de sa monture, Thérèse Paccard maudit la lenteur de la sienne: tout servit à entretenir, jusqu'à la fin, la double méprise des deux époux.

Thérèse arriva avec son escorte à l'instant même où les premières gouttes de pluie pendaient sur les branches des arbres. A la lueur du crépuscule, Thérèse put remarquer dans les bâtiments une sorte d'importance qui ne s'accordait guère avec ses idées sur la cabane de Richard; les arbres et les arbrisseaux, que le vent faisait plier, indiquaient plutôt un manoir qu'une chaumière. Mais tout ceci frappait froidement ses regards et sa vue; elle n'eut pas le temps de se livrer à ses réflexions. Arrivée sous le péristyle, une foule de nègres se précipita à sa rencontre avec mille contorsions polies en faveur de leur nouvelle maîtresse. L'un s'empara de son manteau, un autre l'introduisit dans un appartement vaste et refusant; un troisième s'empressa de lui offrir un fauteuil, et un quatrième, qui portait des bracelets d'argent, lui présenta un miroir pour rajuster sa chevelure que la rapidité de la course avait quelque peu dérangée. La jeune fille ouvrait de grands yeux, et elle doutait si c'était veille ou songe. Elle jeta à la hâte un regard dans la glace; mais, pour la pre-

mière fois, ce fut un coup d'œil à la légère, elle n'eut pas le temps de se voir: elle rendit le miroir à l'esclave, et elle étudia l'appartement d'un long regard. Le spectacle était nouveau pour elle. Elle vit de grands fauteuils dorés en velours cramoisi, et sculptés au bras et sur le derrière; elle vit de molles ottomanes autour desquelles circulaient des guirlandes de bois de chêne. Au-dessus du sofa, et contre le mur blanchi, était attachée une immense glace sculptée et dorée comme les fauteuils, mais qui malheureusement avait été fendue dans son voyage en France.

La glace portait un large emplâtre au milieu de sa face: on eût dit un soldat querelleur, le lendemain de la paye. Elle s'inclina d'un air goguenard sur l'appartement, de manière à refléter les moindres parties du sol de la vaste salle qui était pavée en dalles, à la mode de France. Sur la muraille opposée étaient suspendus d'antiques portraits de famille, affublés d'énormes perruques et couverts de brillantes armures. Cette magnificence inouïe faisait un singulier contraste avec une large et grossière table de bois de cèdre placée au milieu de la chambre, entourée d'une douzaine de chaises du même bois et de la même fabrique. Dans cette chambre à part, le dix-huitième siècle, dans ce qu'il avait de plus recherché et de plus fané, donnait la main d'une façon très familière à l'art grossier de la civilisation américaine qui était à son commencement.

Elle vit tout cela, Thérèse; elle vit tout ce luxe d'un coup d'œil: et de cet appartement, portant les yeux sur elle-même, elle se vit assise dans un large fauteuil de damas fané, à franges d'or ternies, les pieds sur un tabouret à fleurs, et devant elle un guéridon à pied de biche et à dessus de marbre, chargé d'un magnifique déjeuner. Rien ne manquait à ce natal repas de noces: le vin de Bordeaux, dans sa bouteille allongée, le vin de Champagne ficelé et goudronné, le cristal de roche à facettes, l'argenterie armoriée, la porcelaine de Sèvres, si rare aujourd'hui et si chère; et, sur des plats d'argent noirci, la truite savoureuse, la barre si friande, le pâté de canard, mets favori du pays, et une foule de plats exquis de la cuisine française, dont la jeune fille n'avait jamais goûté. Ajoutez qu'il y avait sur la table même des serviettes attachées avec un ruban rose, du temps de madame de Pompadour.

— Ah! se dit Thérèse, voyant tant de richesses et de comforts, ce n'est pas là, sans doute, la maison de mon Richard. Puis, jetant un autre coup d'œil sur toutes choses, elle ajouta: — A moins, après tout, que Richard ne soit riche, et qu'il ait voulu me causer une surprise de bonheur. Le doute de la jeune fille ne dura pas:

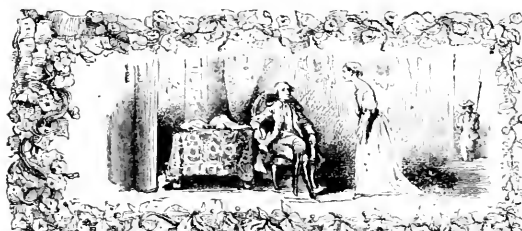
la porte intérieure de l'appartement s'ouvrit lentement et elle vit entrer un vieux gentilhomme, à la face jaunâtre et amaigrie, marchant d'un pas pénible et maladif. Alors, le personnage qui, jusque-là, avait accompagné Thérèse, se leva et présenta à madame Dulac, monsieur Dulac. Madame Dulac resta immobile d'étonnement; la pauvre enfant, s'entendant appeler la femme de ce vieillard, paraissait anéantie. Quant au vieillard, il eut bientôt retrouvé ses sens; et, laissant de côté toute hésitation, il prit la main de la jolie femme, qui n'osa pas la retirer par respect pour un homme qui lui rappelait son aïeul.

Quand il sentit dans la sienne cette main si jeune, quand il vit rougir de si près ce joli visage, monsieur Dulac redevint Français tout à fait; il oublia les mots de galanterie qu'il avait appris par cœur pour plaire à sa veuve, et s'approchant encore plus près de Thérèse : — Ah! madame, lui dit-il, pardonnez à mon embarras, mais mon bonheur me confond; je reste muet d'étonnement et de joie. Combien vous êtes heureusement chan-

gée depuis la dernière fois que je vous ai vue! Heureux et fortuné que je suis! je retrouve une épouse deux fois plus belle et dix fois plus jeune; laissez moi me féliciter de ce grand miracle, et en remercier en même temps le ciel et vous.

Thérèse retira sa main et répondit vivement : — Il n'y a pas de miracle à cela, monsieur, je suis la même que je fus toujours; mais il y a quelque chose d'étrange en tout ceci, que je ne puis m'expliquer. La pauvre enfant, disant cela, était prête à pleurer.

— Vous avez raison, madame, vous avez bien raison, disait le malin vieillard; cela est étrange que je retrouve à la place de ma veuve une toute jolie fille, éblouissante et l'œil humide, et la main blanche et frêle; que je vous trouve à mon foyer, souveraine et maîtresse de ma maison, vous, la vierge timide et tremblante; cela est étrange en effet, bien étrange; c'est un miracle qui vous donne à moi; et, encore une fois, j'en remercie vous et le ciel.



deuses et vermeilles. Non, par tous les saints! le vieux Français se connaissait trop bien en femme jolie, pour relâcher à l'heure qu'il est la jolie compagne que lui a donnée l'Hy-men.

— Puis-je prendre la liberté, madame, dit monsieur Dulac à Thérèse, de vous demander qui donc vous appelez aussi de

ais, à ces mots, les terreurs de la jeune fille augmentèrent; elle trembla. — Ah! monsieur, s'écria-t-elle, nous sommes les jouets d'une fatale méprise; monsieur, vous

n'êtes pas Richard! où est mon Richard? c'est Richard que je veux! — Et Thérèse, les mains jointes, appelait : Richard! Richard!

Elle se leva pour sortir, appelant toujours Richard; mais l'amoureux et obstiné vieillard se plaça devant la porte. Cette beauté, qui d'abord l'avait frappé si vivement, lui revenait à présent bien plus éclatante et bien plus entière. Une grande passion s'empara de cette âme flétrie, quand le vieillard eut bien étudié à loisir ce joli visage rond, ce beau front couvert de cheveux, ces joues moulées, colorées d'une rougeur extraordinaire, ces grands yeux noirs qu'une larme rendait plus brillants encore, et ces lèvres bou-

ce nom de Richard?

— C'est Richard, maman Richard, Richard Alvarès, qui demeure là-bas près des peupliers, que j'ai épousé ce matin!

Monsieur Dulac, prenant encore un ton plus doux : — Prenez garde à ce que vous dites, reprit-il; je ne connais pas ce Richard Alvarès. Celui que vous avez épousé ce matin, c'est moi; celui à qui vous avez promis devant l'autel foi et fidélité, c'est moi. O ma jeune femme! mon épouse bien-aimée, regardez là-bas votre doigt l'anneau brillant que vous portez, cette devise en pierres, jusqu'à LA MORT; c'est mon anneau que vous portez? c'est moi désormais qui suis votre protecteur, votre ami, votre époux, votre père. Vous êtes ma femme, sinon par l'effet de nos deux volontés, du moins par le bon plaisir de la Providence, qui nous a unis d'un lien que personne ne peut rompre. Ici une toux violente interrompit M. Dulac dans ce discours si amoureux et si solennel.

Thérèse, comprenant toute l'étendue de l'accident qui avait rejeté son mariage si fort en deçà de ses espérances, était retombée sur son fauteuil, pleurant et désolée. Le vieillard, qui était habile et amoureux, n'oublia rien pour la consoler. Il fut aux petits soins pour elle; il lui fit ses éblouissantes parures de noce, riche collier de pierres, lourde chaîne d'or, robe de soie, robe parfumée, des gants de France, et toutes les parures destinées à la belle veuve. Le riche planteur parla moins de son amour que de sa fortune, de l'étendue de son domicile, du nombre de ses esclaves, de sa ferme volonté de rendre sa femme la souveraine maîtresse de ses domaines. Puis, voyant qu'elle l'écoutait plus patiemment, il assaisonna son discours d'un peu de calomnie contre Richard, si gueux et si chargé de famille; il insinua adroitemment que cette méprise, dont il se réjouissait comme du moment le plus heureux de sa vie, ne serait pas arrivée sans un peu d'aide de la part de Richard. L'instant d'après, il représentait Richard dans les bras de l'opulente veuve, oubliant la pauvre Thérèse qu'il lui avait sacrifiée. Ainsi parla l'artificieux François: il avait l'air si honnête, si convaincu de ce qu'il disait, si soumis à l'arrêt qu'allait porter sa femme! Thérèse le regarda d'un air plus doux; elle plaça à son cou la chaîne d'or, elle entoura son bras des bracelets de perles, et peu à peu elle consentit à s'asseoir avec M. Dulac au banquet qui était préparé. Elle tendit son verre à la bouteille goudronnée, et son joli nez se perdit dans la mousse du vin de Champagne, cet oubli pétillant de tous les maux.

Cependant, madame Labédoyère, maintenant madame Richard, était rapidement emportée vers la cabane de son époux par le fringant coursier que Richard avait amené des Avoyelles. Telle fut la rapidité de sa course que les nuages paraissaient vaincus en vitesse; et quoique l'habitation de Richard fût beaucoup plus éloignée que celle de M. Dulac, la belle veuve ne mit pas plus de temps à faire le trajet que la jolie Thérèse; elle arriva comme elle aux premières gouttes de l'orage, aux premières clartés du matin. Mais la surprise de la dame fut bien plus grande encore que celle de la jeune fille. La pièce dans laquelle elle fut introduite était parquée de planches mal jointes, sur lesquelles on posait comme sur un linceul. Un grand trou, pratiqué au milieu de l'appartement, servait de cheminée, et dévorait la fumée d'un cyprès tout entier. Les poutres nues du plafond étaient noircies par la fumée; quelques vieux colliers, une douzaine d'esbaceaux et deux grossiers fauteuils formaient tout l'ameublement de la maison. C'est dans ce trou que la veuve

fut introduite. Nul esclave ne se présenta pour la recevoir. Une jeune fille aux cheveux blonds flottants l'aïda à ôter son manteau; et lorsqu'elle parut à découvert dans tout le feu de ses diamants, dans tout le bruit de sa robe frémissante, les deux vieillards qui s'étaient levés pour la recevoir, un bon homme de soixante ans, à barbe blanche et en enlôte de peau, et une respectable matrone de dix ans plus jeune, en grossier bonnet de coton blanc et robe de bure, retirèrent leurs bras tendus pour embrasser leur nouvelle fille, et s'inclinèrent jusqu'à terre dans le silence du respect.

— Quelle belle dame! disait la vieille femme à son mari.

— Quelle femme âgée! chuchottait aux deux frères la jeune blonde qui avait débarrassé madame Labédoyère de son manteau.

Pendant ce temps, la sévère dame promenait sur le groupe et sur la cabane des regards empreints d'un dédain amer. Ses yeux noirs et hautains lancèrent des flammes quand elle repoussa le misérable fauteuil qu'on lui offrait; sa moustache naissante se redressa sur sa lèvre enflée. — Où suis-je? s'écria-t-elle; dans quelle maison, et chez qui? Pourquoi m'a-t-on conduite ici? ce n'est pas là la maison de mon mari. — Où est ma femme? dit Richard qui entra en même temps, l'œil étincelant de joie; où est ma femme? que je l'embrasse! Puis, voyant la belle veuve: — Quelle est cette dame? demanda-t-il d'un ton plus bas, et déjà fort inquiet sans trop savoir pourquoi.

— Cette dame, Richard, répondit un des jeunes garçons, c'est la femme; c'est la dame que le curé nous a donnée pour toi.

— Et une belle dame encore! Je puis bien jurer qu'il n'y en a pas de plus belle dans le pays, ajouta la mère de Richard.

— Mais je ne suis pas votre femme, monsieur! s'écria la veuve en éclatant, les poings fermés; je ne suis pas votre femme, je le jure. Qu'on me ramène chez mon mari. Je ne resterai pas dans cette misérable cabane un instant de plus.

— Vous dites très vrai, répliqua Richard; vous n'êtes point ma femme, madame; j'ai épousé une plus jeune, et (j'en rends grâce au ciel) une bien plus jolie femme que vous; Thérèse Paccard, ma jolie Thérèse. Je vois ici quelque fatal quoiproquo que je dois éclaircir; mais il faut que vous restiez chez moi en otage jusqu'à ce que je retrouve ma Thérèse, ma femme à moi. Ainsi donc, madame, restez ici jusqu'à ce que nous ayons retrouvé, vous votre mari, et moi ma femme. Avant que Thérèse ne me soit rendue, et malgré votre bonne envie d'en sortir, vous ne sortirez pas, je le jure, de cette misérable maison.

— Ah ! s'écria la mère de Richard, frappée d'une idée subite ; tu verras, mon fils, que ce sera là un tour du mauvais oeil du pauvre Balthazar, qui l'a donné la mauvaise dame !

— En ce cas-là, ma mère, il faudra bien que le seigneur Balthazar me retrouve et me rende ma véritable femme. Quel droit aurait-il de m'escroquer, au profit d'un autre, ma gentille Thérèse ? pourquoi m'affubler de cette dédaigneuse dame, qui est assez âgée pour être ma mère ? Mais j'irai trouver Balthazar, j'irai le trouver sur-le-champ pour qu'il me rende Thérèse Paccard. Si je ne le fais pas, je consens bien à ne plus monter à cheval le reste de mes jours ! En attendant, faites veiller sur cette dame ; gardez-la ainsi que ses soieries et ses bijoux, et ne la laissez pas sortir jusqu'à mon retour.

Disant ces mots, il se précipita par la porte, malgré la pluie qui frappait contre les vitres. Sa mère le rappela en vain. Il s'élança sur son cheval, et courut, à travers l'orage, à la cure d'Adayes. Là, il eut une longue conférence avec Balthazar Polo. Le bon homme essaya d'abord de le convaincre qu'une pareille erreur était impossible, qu'il était sûr d'avoir remis à chacune de ses dames l'anneau de son époux, et ces dames elles-mêmes aux mains de leurs époux. Mais tout ce que put dire le digne curé ne servit qu'à augmenter la fureur de Richard. Il demanda à Balthazar s'il pensait que tout le monde fût aveugle, et s'il le croyait incapable de distinguer une femme de quarante ans d'une jolie fille de dix huit. Alors Balthazar demanda au jeune homme s'il savait le nom de l'homme qui devait épouser la dame qui était chez lui, parce qu'il était probable que chez cet homme la fiancée de Richard avait été conduite. Richard, frappé de cette idée, ne sut que répondre. Il n'avait pas même songé à s'informer du nom de la femme qu'on lui avait amenée. Il fallait donc prendre de nouvelles informations auprès de la veuve, et il partit pour retourner chez lui.

Cependant, il ne voulut pas quitter le village d'Adayes sans aller à la demeure de Thérèse : à la demeure de Thérèse on ne put rien lui apprendre ; on la croyait chez son époux ; on ne savait aucune nouvelle depuis qu'elle avait quitté la maison, en beaux habits de noces. Il courut à l'église dans un vain espoir qu'elle serait encore à l'église, et là il ne trouva que le sacristain et les disgracieuses figures de saints à longues barbes, qui regardaient ses angoisses avec la plus entière indifférence. La *Virgin de los dolores*, tout entière à ses violentes douleurs, n'avait aucune pitié pour les chagrins si coisants et si récents de Richard. Richard, à ce sang-froid, fut presque tenté d'arracher ces horribles peintures ; mais il eut peur de faire attendre

Thérèse. Il remonta donc sur son cheval, et il arriva chez lui trempé par la pluie et au milieu d'une épaisse vapeur produite par la température de ces contrées.

La fureur de l'orage, qui aurait perdu les habits de noces de madame de Labédoyère, si elle avait tenté de se hasarder au dehors de la maison, lui avait fait supporter avec assez de patience sa défection dans la maison de Richard. A son retour, Richard trouva la veuve assise dans un fauteuil, l'air soucieux plutôt qu'ennuyé. Ses sœurs se livraient à leurs occupations habituelles, quoique plus silencieuses et plus réservées qu'à l'ordinaire. Le ton impérieux de la dame inconnue et l'éclat de son costume gênaient quelque peu leurs mouvements. Quant aux réflexions intimes de madame Labédoyère, elles n'étaient pas toutes au désavantage de Richard. Si Richard retrouvait Thérèse, M. Dulac n'était pas perdu ; sinon, cette perte pouvait être facilement réparée par ce jeune homme de si bonne mine et de si riche encolure, jeune, colère, animé, montant à cheval par l'orage, vaniteux, amoureux à outrance, insolent : cela valait bien les richesses et les catarrhes de M. Dulac ; et puis, si Richard était pauvre, la riche veuve avait assez de bien pour deux. Tout bien pesé, elle commençait à trouver sa situation fort supportable, lorsque Richard entra.

Richard, tout essouffé, tout mouillé, tout balotant, demanda à la dame et son nom à elle, et le nom de l'homme qu'elle devait épouser avant qu'elle tombât entre ses mains. Toute la famille tint conseil, et délibéra sur ses informations. La superbe veuve elle-même descendit de son orgueil pour donner son avis dans cette circonstance difficile. Il fut arrêté d'une commune voix que Richard irait avec son père à l'habitation de M. Dulac, pour redemander sa jeune épouse. Si sa femme lui était rendue, Richard promettait en revanche de rendre à madame Labédoyère son mari et sa liberté. Cela dit, le père et le fils se mirent en route comme deux paladins d'autrefois. Le père était un cavalier peu habile, qui, de toutes les allures du cheval ne connaissait que le pas ou tout au plus le petit trot. Aussi, Richard, impatient d'arriver, appelait-il son père de temps à autre, lui faisant remarquer que le chemin était long, qu'il fallait traverser toute la ville d'Adayes, pour retrouver, au côté opposé, la maison de M. Dulac, et qu'à la manière dont ils allaient il leur serait impossible d'arriver à leur destination avant la nuit.

— Qu'importe, Richard, disait le vieillard ; il sera toujours assez temps d'arriver, pourvu que nous arrivions avant la nuit ; vous savez bien que voici bientôt dix ans que je n'ai monté un cheval,

et vous ne voudriez pas, mon fils, que votre vieux père se fit le jockey de votre passion pour se casser le cou dans sa vieillesse. Soyez donc plus patient pour moi, mon fils Richard; et si votre cheval va trop vite, modérez-le en lui pressant le flanc, et tenez-vous à mes côtés.

Que ce voyage parut long à Richard! que son père lui parut cruel! Ils atteignirent cependant la maison de M. Dulac à l'heure douteuse du crépuscule, quand il ne fait plus jour, quand il ne fait pas encore nuit. La pluie avait cessé; le mois de mars était redevenu printemps, et le serein avait remplacé l'air boudeur. Dans le ciel, les nuages vapoureux et diaphanes se coloraient à l'avance d'une teinte rose, pour être tout prêts quand viendra le beau jour de demain. L'impatient jeune homme, pendant que son père arrivait, frappa à la porte de M. Dulac. Quand il eut frappé à plusieurs reprises, un nègre vint ouvrir, et il apprit aux voyageurs que son maître, M. Dulac, venait de se coucher avec sa nouvelle femme il n'y avait qu'un instant.

— Et quelle femme? demanda vivement Richard.

— Une très belle et très jeune dame, répondit le nègre, que mon maître a amenée aujourd'hui, ce matin même.

A cette réponse, la respiration et le cœur manquèrent entièrement à Richard; il n'eut plus assez de voix ni de courage pour interroger le nègre plus longtemps. Son père se chargea de ce soin. Le nègre parlait volontiers; il s'étendit tant qu'on voulut sur la description de sa nouvelle maîtresse. Elle avait dix-huit ans; elle était de la ville d'Adayes; elle avait nom Thérèse Paccard; elle avait d'abord pleuré dans le grand salon; puis elle s'était mise à table le visage serein; puis, avant la nuit, elle paraissait heureuse et très contente de son époux.

Ce que Richard éprouvait ne saurait se décrire. Le sang français et le sang espagnol se livrèrent dans ses veines un combat sérieux. A la fin, l'orgueil français l'emporta. — Partons, mon père, dit Richard; partons, mon père, je comprends tout ceci à présent; Thérèse s'est cruellement jouée de moi: partons, mon père, partons, partons!

Le vieillard retint son fils, et se retournant vers le nègre: — Il faut absolument que je parle à ton maître, lui dit-il, et sur-le-champ.

— Cela est impossible, dit le nègre; mon maître a défendu que, sous aucun prétexte, on entrât dans sa chambre avant le jour.

— Je te dis qu'il faut absolument que je parle à ton maître, esclave de Satan! cria d'une voix terrible le vieux Louisianien: il faut que je parle

à ton maître; va lui dire que je veux le voir sur-le-champ.

Le noir fut prévenir M. Dulac. L'instant d'après, le noir revint, porteur d'un honnête message de son maître, qui prévenait M. Richard et son père, que lui, Dulac, c'était sa nuit de noces; qu'il s'était retiré pour reposer à côté de sa nouvelle épouse; qu'il priait ces messieurs de ne pas le troubler dans son bonheur, et que demain il serait heureux de les recevoir, et d'obéir aux ordres qu'ils voudront bien lui donner.

Le vieux berger suivait cette réponse du regard et du geste, se grandissant d'un demi-pied à chaque mot que disait l'esclave, et développant peu à peu ses vastes épaules, ses grands bras, ses larges mains, et la fureur qui gonflait sa poitrine: — Va dire, cria-t-il au nègre, et la porte était entre ouverte, va dire au Français Dulac que, si je ne le vois pas tout de suite, je renverse sa maison d'un coup d'épaule, et que je l'ensevelis, lui et sa femme, sous ses débris.

Alors une fenêtre s'ouvrit au premier étage; l'appartement était sombre et silencieux. Une tête couverte d'un bonnet de laine, retenu par un ruban d'un demi-pied, se présenta à cette fenêtre, et M. Dulac demanda d'une voix aigre et cassée quel était ce bruit, et ce qu'on pouvait lui vouloir à cette heure de la nuit.

Le père répondit pour Richard; il exposa en peu de mots l'objet de leur visite; il parla du changement de femme dont Richard était la victime; il finit par réclamer à haute voix la femme de Richard, offrant de rendre en retour les diamants, les habits et la fiancée de M. Dulac.

Un grand silence s'ensuivit. Richard prêtait l'oreille, prêt à s'élançer dans l'appartement au moindre cri, au moindre soupir; mais pas un soupir ne se fit entendre. M. Dulac rompit ce silence d'un air triomphant.

— Messieurs, leur dit-il, vous le voyez, il n'y a pas d'erreur. Je suis très satisfait et très heureux du mariage que j'ai fait ce matin. J'espère que la jeune dame, mon épouse, qui est près de moi, est heureuse comme je suis heureux, et d'ailleurs vous voyez bien qu'elle ne fait aucune objection. Cette jeune femme est à moi selon les règles de l'église; elle porte à son doigt un anneau d'épouse légitime à mon nom, que lui a donné le prêtre. Quant à la veuve Labédoyère, je n'ai rien à y voir; faites-en ce qu'il vous plaira; c'est une très respectable dame, qui convient parfaitement à M. Richard, et avec laquelle je lui souhaite toute sorte de bonheur.

Le vieillard se retirait; Richard voulut tenter un dernier effort. — Thérèse! s'écriait-il, ma Thérèse, Thérèse Paccard!

Ce fut encore M. Dulac qui répondit, mais cette fois sur un ton plus élevé :

— Jeune homme, dit-il, c'est s'y prendre de bonne heure pour convoiter ma femme! c'est être bien emporté dans ses desirs que de vouloir arracher ma femme de mon lit la première nuit de mes noces! Vous vous êtes mis trop tôt en chemin pour cette galante expédition, messieurs! Ce n'est pas l'habitude, même en France, aux galants comme vous de pourchasser la femme d'autrui le lendemain de ses noces; le galant le plus exigeant donne au moins quelques jours de repos aux maris. Et vous, M. Alvarès, comme je crois que vous vous appelez, je suis étonné de voir un homme à barbe grise soutenir M. Richard dans une si méchante affaire. Vous voulez ma femme, messieurs; vous voulez me donner en troc madame Labédoière? Je ne veux pas de ce changement. Je suis content de mon lot, et je le garde; faites-en autant de la femme qui vous est échue. Messieurs, je vous souhaite bien le bonsoir! » A ces mots, le bonnet disparut, la fenêtre se referma, le volet intérieur cria sur ses gonds; au même instant, le nègre tirait le verrou de la porte d'en bas.

Toute la maison rentra dans le silence et dans l'obscurité.

Le père et le fils se regardèrent immobiles de fureur et d'étonnement. Le vieil Alvarès parlait d'enfoncer la porte; Richard voulait oublier l'ingratitude; et tous les deux, l'un jurant, l'autre pleurant, ils se rendirent auprès du triste Balhazar Polo, qui pâlit en les revoyant, l'un si en colère, l'autre si triste.

Le bon curé les reçut avec sa bonté ordinaire; il écouta doucement leurs plaintes.

— Mes amis, leur dit-il, j'ai le plus grand chagrin de l'erreur que j'ai commise, et cependant je reconnais le doigt de Dieu : je ne puis défaire ce que le ciel a fait. Richard, madame Labédoière est votre femme devant Dieu et devant les hommes. Thérèse Paccard est la femme légitime de M. Dulac. Venez me voir demain avec votre femme, Richard; j'enverrai chercher, de leur côté, M. et madame Dulac, et je tâcherai d'arranger cette affaire aussi bien qu'il se pourra.

Le lendemain, à la moitié du jour, les deux nouveaux couples étaient réunis au presbytère. Madame Dulac, toute honteuse, baissait les yeux et s'appuyait à regret sur son vieil époux; madame Richard, au contraire, marchait tête levée, et se pressait près de son jeune époux, comme si elle eût redouté encore une méprise. Richard était calme et paraissait soumis aux ordres de la Providence; M. Dulac souriait avec l'assurance d'un homme à bonnes fortunes, qui ne doute

plus de rien, et qui est accoutumé à de pareils exploits.

Le bon prêtre, quand il vit ces couples si mal assortis et par sa faute, comprit toute son erreur; il parla ainsi :

— Nous avons fait une grande méprise, dit-il; je suis bien coupable d'avoir ainsi violé un contrat pour lequel on appelait en témoignage mon sacré ministère! Et vous, dit-il, en s'adressant aux vieux amants, vous avez été les gagnants à ce jeu de hasard, auquel ces malheureux jeunes gens ont horriblement perdu. Vous leur devez une compensation qui sera toujours trop faible. Soyez moins dur que la loi, vieillard : la loi ne donne rien à ces enfants pour être, Thérèse votre femme, et Richard votre mari. Madame, réparez l'oubli de la loi et ma faute à moi, pauvre aveugle, qui ne veux pas pleurer pour ne pas perdre tout à fait la lumière du jour. Que monsieur Dulac abandonne la moitié de ses immenses propriétés à sa jeune femme, et vous, madame, cédez la moitié des vôtres à votre jeune époux; et après, que le ciel et les jeunes gens me pardonnent, et que ces mariages restent tels qu'ils sont!

Au premier abord, la transaction parut dure aux deux riches intéressés; mais l'argument du pasteur était péremptoire. M. Dulac ne pouvait plus songer à céder Thérèse; de son côté, madame Labédoière, quand elle vit le beau Richard à côté de son laid rival, ne put s'empêcher de comparer tant de jeunesse à tant de décrépitude, et intérieurement elle se félicita de l'échange. Le notaire fut donc appelé; il instrumenta sur-le-champ, et les parties se retirèrent : Thérèse avec M. Dulac, et Richard avec madame Labédoière, dont il alla habiter la maison, devenue la sienne. Le soir même, les jeunes gens sentirent leur plaie saignante se renouveler d'une façon cruelle. La coutume des charivaris, renouvelée en France avec tant de fracas pour la distribution des croix d'honneur, n'a jamais cessé d'être religieusement observée dans toutes les colonies françaises de l'Amérique du nord. C'est la plus bruyante manière, et par conséquent la meilleure manière que nous sachions de célébrer les mariages inégaux et mal assortis. La nuit approchait à peine, que l'on entendit de la maison de madame Richard le charivari qui approchait. Le cor sonnait, le sifflet criait, le chaudron hurlait, la cloche tintait, la cornemuse mugissait, les voix hurlaient. La procession marchait à travers les bruyères, à la lueur des torches. La procession était conduite par deux figures horriblement masquées : l'une de ces figures représentait une vieille femme au regard fier et assuré; l'autre représentait un jeune rustre, d'une tournure maigre; ces

deux figures se baisesaient d'une ardeur toute burlesque. Après elles venait un drôle à large poitrine, qui criait de tous ses poumons une ballade appropriée à la circonstance; toute la troupe répétait en chœur le joyeux refrain dans lequel le nom de Richard et de sa femme figuraient en première ligne, comme si les couplets eussent été arrangés par une société de vaudevillistes de Paris. Cependant l'intrépide madame Richard, à l'approche de l'ennemi, se préparait à le bien recevoir; la troupe joyeuse, arrivée devant la porte des nouveaux mariés, se rangea en ligne et en silence. Un plaisant de la bande, dans le costume et avec les attitudes d'un *clown* de théâtre, sortit des rangs, et vint frapper rudement à la porte avec la baguette qu'il tenait à la main. Ce fut le signal, pour les assiégés, de faire usage de leurs armes défensives : à son premier coup de baguette, le clown et la bande joyeuse furent accablés d'eaux croupies, d'œufs pourris, de pommes moïsées, et autres projectiles en usage dans les premières représentations. On rendit aux tapageurs parfum pour musique. Ils étourdirent les oreilles, on mêla leurs habits : entre les œufs et la musique la lutte était mégale, il fallut que le son battît en retraite. Ainsi fit-il, et le joyeux charivari, venu en si bon ordre se retira précipitamment à travers les champs, non sans avoir laissé sur le champ de bataille plusieurs instruments de la victoire, d'après les opinions très respectables des cuisiniers de monsieur et de madame Richard.

J'ignore si ce fut le fait de la même bande, mais le charivari battu à la porte de Richard fut complètement heureux à celle de M. Dulac. Le vieux gentilhomme se soumit de si mauvaise grâce à cette ouverture à grand orchestre, qu'il augmenta beaucoup la joie de la soirée : les musiciens le bernèrent après lui avoir écorché les oreilles; ils entrèrent chez lui, en lui riant au nez, comme à un mal-appus des coutumes et usages; ils burent son meilleur vin; ils endossèrent en riant ses meilleurs habits, et l'un d'entre eux, jeune et spirituel gaillard, eut l'audace d'offrir un baiser à la mariée, qui l'accepta. Si Richard eût été là, il se serait donné à tous les diables. Ainsi fit M. Dulac; il avait eu trop d'esprit à sa première nuit des noces, il ne lui en restait plus le second jour : il fut brutal et mal parlant cette nuit-là; il s'emporta avec fureur contre tout le monde, contre le charivari, contre les nègres, contre sa femme, contre sa jeune femme! et il poussa la sottise jusqu'à regretter madame Labédoyère.

La jolie Thérèse ne pleura pas! elle n'avait pas attendu ce moment-là pour regretter Richard.

A dater de ce jour, le vieux Dulac redevint, dans toute l'expression, le vieux Dulac d'autrefois, morose, malpropre, égoïste, fatigué, blasé, et ne disant jamais bonjour, de peur d'avoir un accès de toux. Cela dura trois ans. Thérèse devint pâle, triste et silencieuse; elle remplit pendant trois ans les pénibles fonctions d'une garde-malade; puis le malade mourut, lui laissant la moitié de sa fortune, qu'il ne pouvait pas lui ôter. L'autre moitié de cette grande fortune, il la donna à un de ses noirs : tout cela parce qu'il avait eu à subir un charivari, le rancineux vieillard.

De son côté, madame Richard avait essayé vainement de reprendre, avec son jeune mari, les habitudes despotiques qui avaient soumis si complètement monsieur Labédoyère. Le jeune homme était froid, réservé, volontaire; il se sentait chez lui, car il avait chèrement payé son domaine. Il voulut être le maître, et il fut le maître, au grand crève-cœur de sa femme. Richard était bon fils et bon frère : il établit le père, son père, chez sa femme; il habilla ses jolies sœurs des mêmes habits que sa femme; il les nourrit du même pain, les fit servir par les mêmes esclaves; et quand il fallut les marier, il coupa en six parties son bien matrimonial, et il dit à chacune de ses sœurs : « Prenez! » Ce fut une grande douleur pour la vieille matrone. Elle rongea son frein longtemps; puis un jour, elle fut retrouver dans le ciel, ou autre part, M. Labédoyère à tourmenter.

Vous savez la fin de l'histoire. Richard et Thérèse, libres tous deux, enfin, riches tous deux, moins jeunes, moins vifs, mais non pas moins beaux et moins épris, purent enfin se marier cette fois sans méprise. Richard avait mis de côté, bien précieusement, la bague d'argent que le hasard avait mise au doigt de sa veuve, et cette fois on ne choisit plus le crépuscule du matin; on attendit le grand jour de midi. La pompeuse cérémonie fut célébrée dans l'église d'Adayes. Jamais la chère petite église n'avait été plus parée, jamais le carillon fêlé n'avait faussé à si haute voix. Balthazar Polo fut encore le prêtre de cet hymen. En bénissant de nouveau les deux époux, il tremblait de faire encore une méprise, le digne Balthazar! Cette fois, pourtant, il avait pris toutes ses précautions : il portait sur le nez des lunettes à branches, qu'il avait fait venir, tout exprès pour la cérémonie, de la Nouvelle-Orléans.

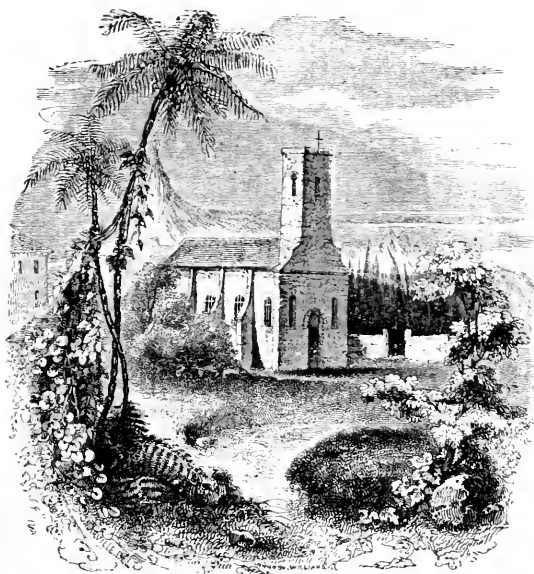
Le digne couple, heureux cette fois et tranquille, a vieilli dans l'abondance et au milieu d'une nombreuse postérité. On les cite dans le pays des Arvoelles pour leur travail, leur constance et leur charité, trois vertus qui font les bons ménages. Ils s'aiment tant, qu'ils ne se sont

jamais parlé depuis de la fatale méprise qui pensa les rendre si misérables. Seulement, il y a quelques années, un respectable botaniste français, qui voyageait dans le pays, vint leur demander l'hospitalité un soir; le voyageur, entre autres choses qui avaient rapport à la science, montra aux vieux époux comment la feuille du sycamore content, cachée dans son pétiole, le germe de la feuille qui doit se développer l'an prochain. Le vieux Richard, entendant ceci, regarda, les larmes aux yeux, sa vieille compagne, lui montrant du cœur et du doigt cet ingénieux tableau de leur premier et malheureux mariage, qui conte-

nait le premier germe de leur tristesse et de leur bonheur. Thérèse comprit son époux; elle jeta les feuilles de sycamore, en conservant avec soin le germe de la feuille à venir. Le lendemain, ils firent planter au devant de leur porte deux sycomores de la même force et du même âge. Sous leur ombre, ils s'amirent encore quelque temps, puis, sous leur ombre, ils s'éteignirent, Plulémon et Bancis de la ville d'Adayos. Telle est leur histoire; on conserve précieusement à l'église et dans les cours le nom de Balthazar Polo.

C'est un des derniers mariages de l'Amérique qui se soient vraiment *faits dans le ciel*.

JULES JANIN.



QUELQUES PAGES DE LA REVUE COMIQUE.

C'est une heureuse idée que d'avoir consigné, dans un beau volume, tout l'esprit contemporain qui revenait de droit à la caricature. Ah! si on avait un pareil livre de la première révolution! Mais, alors, il ne s'est pas trouvé un Bertall, ni

un Nadard, ni un Lorentz. La vraie histoire est là, bien plutôt que dans les annalistes froids et monotones qui ne saisissent jamais la vive empreinte d'une époque. Thiers et Molé ressembleront ils ainsi dans l'histoire sérieuse?



Le thé de madame Gibou et de madame Pochet.

Grâce à ce thé, qui a donné le choléra au parti Thiers, il n'y aura plus de tiers-parti — excepté Thiers parti.



Cheval de bataille de M. Thiers.



Attitude du gouvernement de la République française devant les événements européens, par NADAR.

LE CONCERT POUR LES PAUVRES.

I.



ous, ami, qui l'avez connue, vous savez que de longtemps on ne trouvera pas sa pareille. Elle est restée dans notre mémoire à tous, comme une des plus charmantes figures qui aient brillé en ce temps-ci. Elle avait le génie, la beauté, la jeunesse, avec la grâce et la bonté qui font qu'on pardonne à la gloire. Elle a filé comme une étoile, mais on peut voir encore le sillon lumineux qu'a laissé son passage. Puisqu'il vous plaît d'entendre parler d'elle, et que tout ce qui se rattache à son souvenir a pour vous un attrait toujours souriant et toujours nouveau, je veux vous conter comment il me fut donné de la voir pour la première fois.

Il y a bien quelques années de cela. J'étais jeune et ne connaissais guère alors que mon village. Un ami de ma famille, qui me tenait en grande affection, ayant parlé de m'emmener dans le midi de la France, où l'appelaient des affaires de succession, on pensa qu'avant de me lâcher dans la vie, il ne serait pas mal de me faire courir un peu le monde. Je partis donc par une belle matinée d'avril, en compagnie de l'ami Jacques, dans une petite carriole qui jouait la chaise de poste à s'y méprendre, attelée d'une petite jument aux jarrets de fer, que son maître appelait *Bergère*. Vous jugez quel voyage enchanté! Le printemps parlait, en moi, autour de moi : tout fleurissait, bruissait, verdissait dans mon cœur comme sur la terre, et mes seize ans mêlaient leur ramage aux gazouillements des oiseaux dans les bois.

Nous allions à petites journées, à la façon des *retturini*, partant le matin, au soleil levant, prenant nos repas au hasard, couchant le soir à la grâce de Dieu. Mais, très éber, rassurez-vous, vous n'avez point à redouter de nouvelles impressions de voyages. On ne m'a jamais vu parmi ces pèlerins indiscrets et bavards, qui vont frappant à toutes les portes, et secouant sans façon à tous les foyers la poussière de leurs sandales. Que

raconter d'ailleurs et que dire? Il est des gens heureux : l'imprévu jaillit sur leurs pas; le fantastique et le pittoresque les escortent le long de la route; touristes prédestinés qui, de Paris à Saint-Cloud, trouveront le moyen d'écrire une *odyssée*. Moi, mon ami, tout au rebours, et je crois sérieusement que je ferais le tour du monde sans apercevoir la queue d'une aventure. J'ai quelquefois voyagé, à pied, à cheval, en voiture; lancé, comme une flèche, par la vapeur, j'ai descendu le cours des fleuves; comme Annibal, j'ai franchi les Alpes; comme le pieux Enée, j'ai navigué sur la mer azurée; l'Océan m'a porté sur sa croupe verdâtre. Eh bien! je le confesse en toute humilité, rien ne m'est advenu d'étrange ni de romanesque : sur l'onde, bon vent et flot paisible; sur terre, jamais d'autre drame que les accidents du paysage, et toujours devant moi le sentier sûr et battu de la réalité, s'allongeant inflexible et nu comme le rail d'un chemin de fer. Les départs au matin, par l'air frais et sonore; les haltes au milieu du jour; les pèleriages aux vieux murs; le salut échangé avec le contadin qui se rend à la ville ou retourne au hameau; les conversations silencieuses de l'âme avec la nature; les rêves confiés à la nuée qui passe; les rencontres bienveillantes; les arrivées le soir à l'hôtellerie; l'accueil de l'hôte; la curiosité, parfois la sympathie qu'éveille presque à coup sûr un visage étranger et jeune : tels sont, à vrai dire, les incidents solennels qui ont jusqu'à présent signalé mes voyages; c'est, en quelques mots, tout le poème de ma première campagne, moins l'épisode que je veux vous conter.

Mon ami Jacques parlait peu. Entre le lever et le coucher du soleil, il fumait de quinze à vingt pipes, et dormait le reste du temps. Bergère faisait de huit à dix lieues par jour, plus ou moins, suivant les étapes. Tout m'était nouveau et tout me ravissait, excepté pourtant les villes que nous traversions, et qui toutes me semblaient affreuses. Je me demandais s'il était possible que des êtres organisés comme mon ami Jacques et moi consentissent librement à traîner leur vie dans ces ludeux repaires, auxquels je comparais avec orgueil le trou natal où j'avais grandi. Charme de

la patrie ! puissance des lieux où s'est écoulée notre enfance ! magie du coin de terre où nos yeux se sont ouverts à la lumière des cieux ! Je me souviens de m'être rencontré, voici quelques années, dans un coupé de diligence, avec un élève du collège Saint-Louis, qui, pour la première fois depuis cinq ans, allait passer les vacances dans sa famille. Malgré la différence de nos âges, nous nous primes bientôt d'amitié l'un pour l'autre. C'était un aimable jeune homme, presque un enfant encore, turbulent, expansif et tendre. Il me parlait avec une joie pétulante de sa mère, de ses deux sœurs, du domaine où il était né et qu'il allait revoir après cinq ans d'absence. Je me plaisais à l'écouter : en l'écoutant je me reportais avec bonheur et mélancolie aux jours heureux de ma jeunesse. Comme nous venions de gravir à pied une côte rapide, arrivé sur le plateau, je ne pus m'empêcher de me récrier en voyant le paysage qui se déroulait à nos pieds. C'était merveilleux en effet : des bois diaprés de mille couleurs, des coteaux couronnés de paupres rougis par l'automne ; la rivière qu'enflammait le couchant ; des villages fumant çà et là ; des clochers perceant le feuillage éclairci ; l'ombre des peupliers s'allongeant sur l'herbe des prés ; puis, de la vallée montant jusqu'à nous, tous les parfums, toutes les rumeurs, toutes les harmonies du soir. Mon jeune gars hochait la tête. « Si vous voulez voir quelque chose de beau, me dit-il, il faut venir avec moi à Fresnes. — Qu'est-ce que Fresnes ? lui demandai-je. — Fresnes, me répondit-il, c'est où je vais, c'est le domaine où je suis né, où m'attendent ma mère et mes sœurs. — Et c'est beau ? — Oui, c'est un peu beau, ajouta-t-il avec un fin sourire. — Vous avez des bois ? — Des forêts. — De l'eau ? — Un lac, une rivière. — Des coteaux ? — Vous pouvez dire des montagnes. — Ce doit être en effet un beau pays », lui répliquai-je. Le reste de la soirée, il ne fut question que de Fresnes entre nous. Le lendemain, dans la matinée, la diligence relaya devant la porte du Lion-d'Or, dans une méchante ville appelée, je crois, Saint-Maixent, à deux petites lieues de Fresnes : c'était là que mon jeune ami et moi devions nous séparer. Un domestique l'attendait en effet au déboîté, avec deux chevaux. Le conducteur ayant déclaré que la voiture, par je ne sais quel vice d'administration, s'attarderait à Saint-Maixent au moins durant quatre heures, je cédai aux instances de mon jeune camarade, et me décidai à l'accompagner jusqu'au domaine de ses pères. J'étais curieux de visiter cet Eten, et d'en emporter l'image dans mon souvenir. J'enfourchai donc le cheval du serviteur, et nous partîmes au galop de nos bêtes. Nous avançons au milieu d'un pays plat, nu, sec

et morne, mais je me rassurai en songeant à Vaucluse, où l'on arrive par enchantement, au détour d'un rocher aride. Enfin, après une heure de galop, nos chevaux s'arrêtèrent au bout d'un village, devant une grille de bois peinte en vert ; mon compagnon se jeta à bas de sa monture, tomba dans les bras de trois femmes qui pleuraient de joie, et ce furent pendant quelques minutes des embrassements que la parole humaine ne saurait exprimer. Bien que fort ému et véritablement attendri, je cherchais du regard le lac et la rivière, les montagnes et les forêts. A franchement parler, c'était un pays infâme. Les premiers transports apaisés, l'enfant me prit par la main. — Tenez, me dit-il les yeux mouillés de larmes, voici nos forêts, nos montagnes, et là-bas notre lac et notre rivière. Hier, avais-je raison ? savez-vous rien au monde de plus beau ? J'ouvris de grands yeux pour mieux voir. Le lac était une mare où barbotaient une douzaine de canards ; la rivière, un filet d'eau malsaine ; la forêt, un bouquet de chênes au feuillage rongé moins par l'automne que par les chenilles ; les montagnes, quelques quartiers de roc à moitié ruinés par les mineurs. Charme du pays natal ! ainsi que je m'écriais tout à l'heure ; et vous-même, mon cher Auguste, sous le ciel bleu de l'Italie, au milieu des orangers de la rivière de Gênes, n'avez-vous pas regretté parfois le parfum de vos pompiers en fleurs, votre maison près du cours de la Seme, les allées de votre verger ? Ne vous êtes-vous jamais oublié à chercher du regard le clocher de votre village, ce clocher déjà historique, et qu'à votre tour vous deviez illustrer plus tard ?

Cependant, plus nous approchions du Midi, plus les villes prenaient une tournure coquette, un aspect élégant et propre. C'était toujours moins beau que la patrie, et certes j'aurais donné de grand cœur toutes les cités se mirant orgueilleusement dans le Rhône pour mon village, qui baigne modestement ses pieds dans les eaux de la Creuse ; mais c'était beau pourtant, j'en convenais. Vers la fin d'avril, par une soirée chaude et dorée comme un soir d'été, Bergère, la carriole, l'ami Jacques, sa pipe et moi, nous entrâmes triomphalement dans Carpentras. Voici, par exemple, une ville charmante, qui partage, je ne sais pourquoi, avec Brives-la-Gaillarde, Pézenas et Landernau, le privilège de fournir tous les niais et tous les jobards que sacrifie la littérature à l'amusement du public. Je ne connais ni Landernau, ni Pézenas, ni Brives-la-Gaillarde ; mais je certifie que Carpentras, au pied du mont Ventoux, blottie dans son enceinte de remparts crénelés comme une perdrix dans une croûte de pâté, est une des plus poétiques villes de France qui rôtiennent au soleil

du Midi. Nous descendîmes à l'hôtel des *Trois chats qui miaulent*. Sur l'enseigne en plein vent, un artiste de l'endroit avait peint trois chats dans un état d'exaltation difficile à décrire, et qui semblaient exécuter le trio le plus infernal qui se puisse imaginer.

A peine descendus de notre char, nous remarquâmes autour de nous une agitation qui ne devait pas être habituelle. Des groupes animés stationnaient devant l'hôtel et sur la place du théâtre. Il y avait avec l'air du printemps je ne sais quel air de fête répandu dans l'atmosphère. Des voitures arrivaient de toutes parts et se croisaient en tout sens. Nécessairement il se préparait là quelque chose de joyeux et d'étrange que nous ignorions ; car Bergère, mon ami Jacques et moi, nous étions trop inconnus et d'ailleurs trop modestes pour attribuer ce mouvement et ce concours de citoyens à notre passage en leurs murs. Il était clair qu'on attendait un prince du sang ou un acteur en représentation.

La cloche du dîner interrompit brusquement les commentaires auxquels nous nous livrions depuis quelques instants. A table d'hôte, j'observai pour la première fois une nouvelle espèce de bipèdes dont je n'avais même pas jusqu'alors soupçonné l'existence. M. de Buffon et les autres naturalistes ayant omis d'en faire mention dans leurs histoires. Mon ami Jacques m'assura que ces êtres bizarres étaient des commis voyageurs. Ils nous apprirent qu'on donnait le soir même à Carpentras, dans la salle du théâtre, un concert au profit des pauvres. Un concert ! à ce mot, je rougis de plaisir, ce que voyant, mon ami Jacques se prit à pâlir d'épouvante ; car il y avait au monde deux choses qu'il avait en haine profonde : la première, sa femme, et la seconde, la musique.

Il faut bien se dire qu'alors un concert était chose rare en province. A cette époque, l'éducation musicale de la France commençait à peine, et, pour ma part, je n'avais entendu d'autres concerts que ceux des oiseaux dans nos ramées. Depuis ce temps nous avons fait en ceci des progrès rapides, la France est devenue musicale pour le moins autant que l'Allemagne. La mélomanie a tout envahi, et il est difficile de prévoir où s'arrêtera le mal. Il n'est pas, dans nos départements, une ville de quatre mille âmes qui n'ait une fois par semaine son concert d'amateurs, et tous les jours, à toute heure, deux ou trois cents mains occupées à taper sur le clavier de cet instrument sans âme et sans cœur qui s'appelle un piano : c'est une rage, une maladie. Dernièrement, j'ai revu mon village. Autrefois, voici vingt ans à peine, on n'y comptait qu'un clavecin, le clavecin de ma pauvre marraine. Je vois encore

ses doigts blancs et secs se promenant sur les touches d'ivoire ; j'entends encore sa voix mélancolique et tendre chantant les vieux airs de *Richard*. J'ai retrouvé mon endroit infesté de pianos, de cornets à pistons, de basses énormes, de trompettes colossales, et d'autres instruments antédiluviens. Le jour de mon arrivée, il y avait concert chez M. le maire ; le lendemain, on donnait une sérénade à un député de l'opposition. Dieu me pardonne, je parierais qu'à cette heure la fille de ma nourrice a un piano, et que mon frère de lait joue de la flûte ou de la clarinette ! Autrefois Toinette chantait les airs du pays en patois, et François nous faisait danser le dimanche, sur la place aux ormeaux, aux sons de la musette. Soyez sûr que la musique a déjà tué parmi nous beaucoup de bonnes choses qui la valaient peut-être. Elle a tué la comédie, la tragédie, le drame, le théâtre en un mot. Aux plaisirs de l'intelligence, qui demandent toujours un certain travail, elle a substitué un délassement qui n'en exige aucun. Pour en jouir, il suffit d'ouvrir les oreilles. Dans les familles, le piano a tué le silence d'abord, le recueillement, puis l'amour des livres et les lectures qui charmaient jadis les soirées d'hiver.

Les concerts sont aujourd'hui un divertissement assez commun et assez vulgaire, à la portée de tout le monde : on les donne à la douzaine. Je ne parle pas seulement de Paris, où nous avons des concerts en veux-tu en voilà ; je parle aussi de la province, où il est bien difficile de passer entre deux rangées de maisons sans recevoir une sonate dans la poitrine. Mais au temps où je voyageais avec mon ami Jacques, dans la carriole traînée par Bergère, un concert était un événement, quelque chose de rare et de solennel. On s'y prenait trois mois à l'avance, et quand le grand jour avait lui, c'était de toutes parts une affluence pareille à celle qui encombrait Carpentras à l'heure dont nous parlons. Il faut tout dire : à ce concert, au profit des pauvres, on devait entendre plusieurs amateurs célèbres dans le département et aux alentours, entre autres un flageolet de Tarascon dont on racontait des merveilles. Mais l'attrait le plus vif, l'appât le plus séduisant, le vrai charme de cette fête, c'était la comtesse de R..., qui avait promis d'y concourir de sa grâce, de sa beauté, de sa voix et de son talent.

Or, il y avait sur la comtesse de R... toute une histoire qu'on racontait de façons diverses. A ces propos, les êtres étranges que mon ami Jacques appelait des commis voyageurs s'en donnaient à cœur joie, et se permettaient une foule de traits subtils et de plaisanteries ingénieuses que je ne

saurais trop redire. Toutefois, ce que j'entendais piquait au vif ma curiosité. J'appris que la comtesse de R... était, quelques années auparavant, une cantatrice célèbre; son nom, que n'a point dévoré l'oubli, résonne encore aujourd'hui entre les noms de Pasta et de Catalani, comme une harpe éolienne. N'ayant pu parvenir à faire de la prima donna sa maîtresse, le comte de R... en avait fait sa femme. On ajoutait qu'amant jaloux autant que mari sévère, après l'avoir enlevée au théâtre, il la tenait dans son château, où l'infortunée victime se mourait de regrets, de tristesse et d'ennui.

Peut-être n'étaient-ce là que des fables inventées à plaisir. Toujours est-il que depuis trois ans que la comtesse habitait le pays, on l'avait à peine entrevue. Si les uns vantaient sa jeunesse et sa beauté, d'autres affirmaient qu'elle n'était rien moins que jeune et belle. D'autres enfin prétendaient qu'elle avait perdu sa voix après quelques mois de mariage. A l'unique fin de savoir à quoi s'en tenir sur toutes ces questions, le pays, qui d'ailleurs n'aimait point le comte de R..., à cause de sa grande fortune, de son grand nom, de son rare esprit et de ses belles manières (j'ai su tout ceci plus tard), le pays, dis-je, avait imaginé de donner un concert pour les pauvres, et de prier la comtesse de R... de concourir à cette œuvre de charité. Le fait est que la charité n'entraînait pour rien dans cette bonne œuvre; c'était tout simplement un prétexte pour arriver jusqu'à la mystérieuse châtelaine, un piège que lui tendait la curiosité des méchants et des sots, qui n'étaient pas fâchés en même temps de rappeler à M. le comte qu'il avait épousé une *chanteuse*, et de lui prouver qu'on était dans le secret de sa mésalliance. Une députation de notables s'était donc rendue au château. A leur grand désappointement, ils n'avaient pu pénétrer jusqu'à la comtesse, mais le comte les avait accueillis avec toutes sortes de bonnes grâces; et s'était empressé de promettre le concours de sa femme à l'œuvre charitable. La nouvelle s'en était répandue bientôt à dix lieues à la ronde, et voici pourquoi l'on accourait de toutes parts à cette fête.

Décider l'ami Jacques à prendre un billet de concert, il n'y fallait pas songer : rien qu'à l'idée qu'on allait faire de la musique à Carpentras, il voulut atteler Bergère, et s'enfuir à la bâte. J'eus bien de la peine à l'en dissuader. Sur le coup de huit heures, il s'alla coucher, et moi, conduit par la foule, je pris, libre et joyeux, le chemin du théâtre. La salle était déjà pleine. Les concertants et leurs instruments occupaient la scène, ornée de fleurs et de guirlandes de feuillage. Un piano, destiné à la comtesse de R..., était placé près de la rampe, en face de l'assemblée. Tout le monde

était à son poste; nul ne branquait, que la comtesse. Déjà on s'interrogeait avec inquiétude; tous les regards erraient çà et là; la comtesse de R... n'apparaissait pas. Après une heure de vaine attente, comme des murmures d'impatience commençaient à circuler dans la salle, l'orchestre prit le parti de commencer.

On joua d'abord l'ouverture de la *Caravane*. Je trouvai l'exécution parfaite et d'un effet magique; je ne me doutais pas jusqu'alors que, douze hommes étant donnés, on pût arriver à produire un pareil tapage. Flûtes, violons, basses et clarinettes rivalisèrent d'énergie et de bon vouloir; j'en suis pour eux à grosses gouttes. Il n'est pas besoin d'ajouter que ce morceau fut couvert d'applaudissements frénétiques : les mères, les sœurs, les épouses, les cousines des exécutants, sanglotaient à pierres fendre et pleuraient comme des robinets ouverts. La dernière mesure achevée, tous les yeux cherchèrent la comtesse de R...; point de comtesse.

Au bout de quelques minutes de répit, un monsieur gros et court, habit noir et cravate blanche, s'avança sur le bord de la scène, salua gracieusement, tira de sa poche trois ou quatre morceaux de buis; puis, après les avoir ajustés les uns aux autres, il annonça qu'à l'aide de ce léger instrument, il allait imiter le chant de tous les oiseaux, depuis le chant du rossignol jusqu'au croassement du corbeau. A ces mots, il courut dans l'assemblée, un murmure de flatteuse approbation, auquel succéda presque aussitôt un profond et religieux silence. Ce monsieur gros et court était le flageolet de Tarascon.

Il imita d'abord le gazouillement du rossignol, puis successivement le ramage de la mésange et de la fauvette, le sifflement du merle, le cri de la chouette, le roucoulement de la colombe, le gloussement de la poule, le chant aigu du coq, et, comme il l'avait promis, le croassement du corbeau. Ce flageolet était à la fois une volière et une basse-cour. Après une heure de cet agréable exercice, que sembla goûter fort le public de Carpentras, le monsieur remit en morceaux son précieux instrument, les fourra dans sa poche, et se retira au milieu des applaudissements de la foule. Mon voisin de droite, qui ne pouvait croire aux merveilles qu'il venait d'entendre, assurait qu'il y avait des oiseaux cachés dans les coulisses. Mon voisin de gauche, aimable et fin railleur, était d'avis que ce monsieur envoyait son flageolet pour le faire empailler à M. Dupont, le naturaliste.

Au monsieur gros et court succéda un autre monsieur long et mince. Celui-ci était d'Avignon. Il annonça qu'il allait, à l'aide d'un simple violon,

imiter tous les instruments, depuis la flûte jusqu'au tambour, ce qu'il lit en effet avec les meilleures intentions du monde. Il joua de tous les instruments, excepté du violon. En y songeant, je me suis dit plus tard qu'il est ainsi beaucoup d'artistes chez qui le talent d'assimilation a tué l'individualité; habiles à tout reproduire, si ce n'est leur propre nature; écho de tous, si ce n'est d'eux-mêmes.

Au monsieur long et fluet succéda un troisième monsieur, chevelu, barbu, frisé, pommadé, bichonné, gants queue-de-serin, manchettes relevées sur le poignet; un beau, un dandy : le lion n'était pas encore inventé. Il avait la taille d'un tambour-major, des mains à tuer un bœuf d'un coup de poing, et des épaules à rendre jaloux Hercule. Il se mit au piano, et chanta *Fleuve du Tage*, d'une voix amoureuse qui nous plongea tous dans le ravissement. Dès lors, j'ai toujours professé une profonde admiration pour la valeureuse jeunesse qui charme ainsi les soirées du monde. Aller sur le terrain; essayer sans pâlir le coup de feu de son adversaire; assister vaillamment à une bataille rangée; charger l'ennemi d'un pied ferme; marcher sans faiblesse au supplice : tout ceci n'a rien qui m'étonne. Mais, en présence de deux ou trois cents personnes, se camper bravement devant un piano, et chanter dans sa barbe : *Je vais revoir ma Normandie*, ou autre complainte analogue; c'est le plus haut point d'hérosisme où l'homme puisse arriver. Ces messieurs ont fait leurs preuves de courage, et sont en droit de refuser un duel. Les femmes en ceci partagent mon opinion; et comme, en général, elles aiment les héros, il est bien rare qu'un chanteur de romances ne l'emporte pas auprès d'elles sur un homme d'esprit.

Cependant la comtesse n'arrivait pas. Il était près de dix heures; raisonnablement on ne devait plus compter sur elle. Toutefois on attendait, on espérait encore, lorsqu'un quatrième monsieur, de Carpentras celui-là, le chef d'orchestre, le meneur de la fête, s'approcha de la rampe, et, après trois saluts compassés, communiqua à l'assemblée une lettre qu'il venait de recevoir à l'instant. C'était une charmante petite lettre, par laquelle madame de R.... s'excusait de ne pouvoir se rendre au concert, et priait MM. les commissaires de vouloir agréer son offrande avec ses regrets. Cette lettre était accompagnée d'un billet de mille livres.

On pense si ce dut être un cruel désappointement pour les curieux, les sots et les méchants. Ce fut un tohu-bohu général, un *tolle* universel. Que ne dit-on pas? que n'entendis-je pas? Il était assez clair que la comtesse était vieille et laide,

puisqu'elle refusait de se montrer; qu'elle avait perdu sa voix, puisqu'elle refusait de se faire entendre. Mais ce fut l'envoi du billet de mille livres qui surtout échauffa la bile de ces honnêtes gens. Il convenait bien à une chanteuse des rues de prendre ainsi des airs de princesse! Les pauvres de Carpentras avaient-ils besoin des munificences du château de R....? La ville ne suffisait-elle pas à nourrir ses pauvres? On était d'avis que ce billet de mille livres fût immédiatement renvoyé à l'orgueilleuse donataire. En même temps, comme le plus grand nombre n'avait payé que pour voir et pour entendre chanter la comtesse, ce n'étaient de toutes parts que gens qui se disaient volés, et réclamaient impérieusement leur argent : si bien que, de ce concert donné au profit des pauvres, les pauvres couraient grand risque de ne retirer d'autre bénéfice que l'avantage de n'y avoir point assisté. L'indignation allait croissant, l'exaspération était au comble. Vainement, pour apaiser les passions déchainées et couvrir le bruit de l'orage, l'orchestre attaqua, avec une vigueur peu commune, l'ouverture de *Lodoïska* : l'orage couvrait le bruit de l'orchestre. Il m'est arrivé, depuis cette histoire mémorable, d'assister à bien des concerts : mais je ne pense pas avoir jamais entendu un pareil vacarme, pas même à un concert donné tout récemment par une gazette musicale. On sifflait, on hurlait; une demi-douzaine de chiens, qui avaient suivi leurs maîtres, poussaient des aboiements plaintifs, auxquels de mauvais plaisants répondaient par des miaulements lamentables. Les enfants piaulaient, les femmes criaient, les hommes menaçaient de jeter les banquettes sur le théâtre, et, au milieu de la tempête, l'ouverture de *Lodoïska* allait toujours son train : les Tartares étaient dans la salle.

Il était difficile de prévoir comment se terminerait cette scène de confusion et de désordre, quand soudain les flots en fureur retombèrent silencieux et immobiles, comme si le doigt de Dieu leur eût commandé de se taire et de se calmer.

II.

Une jeune étrangère avait d'un pied léger, sans que nul s'en fût aperçu au milieu du trouble général, franchi les degrés qui séparaient le parquet du théâtre, et soudain on la vit apparaître, assise devant le piano destiné à madame de R...., comme un ange descendu du ciel. N'était-ce pas un ange en effet? Elle semblait toucher à peine aux premiers jours de la jeunesse : les grâces naïves de l'enfance ornaient encore son charmant visage; mais déjà l'éclat du génie illuminait son

front et ses regards. Elle se tenait simple et grave, sans embarras et sans hardiesse, la bouche demisouriante. A cette apparition, tout fit silence. Quelle était cette femme ? Personne n'aurait pu le dire. Tous les yeux étaient rivés sur elle ; mais elle, calme et sereine, paraissait remarquer à peine la foule qui la contemplant. Elle dénoua les rubans d'une capote blanche qu'elle déposa négligemment à ses pieds. Sa coiffure était basse ; ses cheveux, séparés sur le front, s'abattaient le long de ses tempes, lisses et noirs comme des ailes de corbeau. Elle ôta ses gants, et ses petites mains coururent sur le clavier. Enfin, après avoir pré-ludé durant quelques instants, la jeune étrangère chanta.

Anges et séraphins aux ailes frémissantes, qui tenez la-haut les harpes d'or et chantez en chœur aux pieds de l'Eternel, comment donc chantez-vous, harmonieuses phalanges, si l'on chante ainsi sur la terre ! J'écoutais, éperdu, sans haleine, immobile, et tous écoutaient comme moi. Ce que j'entendis, nul ne saura jamais l'exprimer : elle chantait dans cette douce langue que les femmes et les enfants gazouillent sur les bords de l'Arno. Ce furent d'abord de suaves modulations qui s'épandirent comme de belles nappes d'eau sous de frais ombrages, pour s'égarer bientôt en de gracieux méandres, telles qu'un fleuve au cours lent et paisible entre des rives embaumées. Je crus voir, je vis un instant, les flots mélodieux s'échapper de ses lèvres, je les sentis me soulever et m'emporter dans les célestes espaces. Magie du chant ! puissance de la voix ! Dans cette salle enfumée, à la lueur des quinquets huileux, sur une banquettes poudreuse, il me sembla que j'assistais pour la première fois aux splendeurs de la création. Elle disait, sur un ton doux et grave, le charme des nuits sereines, les mutuelles tendresses à la clarté des astres d'argent, la barque sillonnant en silence le miroir du lac endormi ; et moi, la tête entre mes mains, je voyais, comme dans un rêve, les montagnes d'azur au travers des roses vapeurs du couchant, je respirais les parfums du soir, j'entendais s'éveiller les brises, et les soupirs amoureux se mêler au murmure de l'onde et au frissonnement du feuillage.

Ce premier chant achevé, l'assemblée resta silencieuse, immobile ; pas un bruit, pas une rumour, pas un mouvement dans la salle, suspendue tout entière aux lèvres de l'enchanteresse. On écoutait encore. La jeune femme avait laissé ses doigts sur les touches d'ivoire. Après les avoir tourmentées au hasard et d'un air distrait, elle s'abandonna de nouveau à l'inspiration de ses souvenirs. Que vous dirai-je ? Vous voyez bien que je suis là comme un pauvre diable de muet que

les émotions étouffent, et qui n'a qu'un cri pour les exprimer. J'ai toujours aimé la musique, et n'ai jamais pu rien entendre au vocabulaire musical. Cette langue, hérissée de bénoîts et de boucarres, m'est aussi familière que le sanscrit et le persan. J'aime la musique à la façon des lézards, qui seraient fort en peine, j'imagine, de dire si la symphonie qui les charme est en *ut* majeur ou en *si* mineur. Comment donc vous rendrais-je les effets de cette voix, qui, tour à tour vive et légère, tendre et sonore, grave et profonde, jaillissait, éclatait, se brisait en cascades de notes cristallines, coulait à flots harmonieux, grondait comme le torrent dans l'abîme ? Il y avait en elle la grâce des jeunes amours, et l'énergie des passions terribles. Ainsi, la belle inspirée exprima tour à tour les joies naïves, les coquettries agaçantes, les emportements jaloux, les transports brûlants et les douleurs explorées ; j'entrevis pour la première fois l'image des poétiques héroïnes dont le nom ne m'était point encore révélé, Rosine, Anna, Juliette, Elvire. Elle chanta la romance du *Sault* que j'avais entendu chanter à ma marraine ; je crus entendre cette fois la Desdemona de Shakespeare, mélancolique comme la nuit qui semble gémir avec elle, pressentant sa terrible destinée, la prédisant dans chacun de ses accents, la racontant dans chacun de ses regards, Desdemona près de mourir, qu'elle était belle alors et touchante ! Puis elle chanta des chants du Tyrol, agiles et bondissants comme le chamois sur la neige des cimes alpestres ; car cette voix, qui savait descendre si profondément dans les cœurs, savait aussi se jouer en fantaisies éblouissantes.

Après nous avoir tenus durant près d'une heure dans un enivrement que je ne cherche pas à décrire, elle se leva calme et souriante. En cet instant, la salle céla, et je pensai que la voûte s'effondrerait sous les applaudissements de la foule. J'ai cru dès lors à tout ce qu'on nous a raconté de l'influence d'Orphée sur les bêtes de son pays. Tous les cœurs étaient émus, tous les yeux mouillés de larmes. J'ai plus tard assisté à bien des triomphes de ce genre ; j'ai vu des pianistes épileptiques exalter des admirations effrénées ; j'ai vu lancer des roses et des camélias à la tête de gros ténors bien portants ; mais jamais je n'ai retrouvé les émotions de cette soirée, si grotesque au début, et qui finissait d'une façon si imprevue et si touchante. On ne songeait même pas à se demander quelle était cette jeune femme que personne ne connaissait ; l'enthousiasme avait absorbé la curiosité. Cependant, toujours calme et sereine, la bouche épanouie dans un demi-sourire, elle ne paraissait pas se douter de ce qui se

passait autour d'elle. Le flageolet de Tarascon s'étant avancé pour la féliciter, elle lui rit gentiment au nez : le génie que nous venions d'en-

tendre n'était plus qu'un enfant espiègle. Au milieu des applaudissements, sous le feu de tous les regards, elle remit tranquillement ses gants et sa



capote de voyage ; puis, ouvrant un petit sac de velours vert qu'elle avait gardé jusqu'alors suspendu à son bras par une torsade de soie à glands d'or, elle le façonna comme une bourse de quêteuse, et le présentant dans le creux de sa main aux personnes qui l'entouraient :

— Messieurs, pour les pauvres de votre ville ! dit-elle de cette voix qui savait si bien le chemin des âmes.

Vous pensez si les applaudissements redoublèrent, et si chacun s'empressa de mettre la main à sa poche. Les pauvres de Carpentras firent là une bonne soirée. Ce fut une averse de blanches petites pièces qui tomba de toutes parts dans le sac de la belle quêteuse. Je vis une femme élégante et parée, toute cinée encore et toute frémissante, détacher de son bras un riche bracelet,

le glisser dans la bourse, puis baiser la main qui la lui présentait. Je vis une jeune fille simplement vêtue, et qui sans doute n'avait rien à donner, y déposer en rougissant le bouquet de violettes qu'elle tenait à la main et qu'elle avait mouillé de ses larmes. Quelle pluie de fleurs valut jamais cette modeste offrande ? La quête achevée, l'étrangère, après en avoir versé le produit sur la table du piano, retira le bouquet de violettes qui s'y trouvait mêlé, et, l'ayant mis à sa ceinture, elle offrit à la jeune fille son petit sac vert en échange.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le concert n'alla pas plus loin ; les violons étaient rentrés dans leurs boîtes, les clarinettes dans leurs étuis. Appuyée sur le bras de sa femme de chambre, la belle inconnue se retira à travers les flots em-

pressés qui s'ouvrirent pour la laisser passer. Déjà les musiciens comptaient une sérénade, et les jeunes gens de Carpentras se proposaient de lui offrir un banquet patriotique. Malheureusement une chaise de poste, attelée de quatre chevaux, attendait à la porte du théâtre : les postillons étaient en selle. Elle monta dans la voiture, et, au moment où M. le maire s'avancait pour la complimenter, les fouets claquèrent, les chevaux parlèrent au galop, et la chaise disparut bientôt au milieu des cris et des bénédictions de la foule.

Était-ce un rêve? je ne savais. J'étais ivre. Il faisait une nuit magnifique; je m'échappai de la ville et gagnai les campagnes que la lune baignait de ses molles clartés. A coup sûr, de nouvelles facultés venaient d'éclorre en moi : mes perceptions étaient plus nettes et plus rapides, mes sens plus fins et plus délicats. Je saisisais dans le silence de la nuit des harmonies qui me parlaient pour la première fois, dans la contemplation du ciel étoilé et des champs endormis, des spectacles dont je n'avais jamais soupçonné jusqu'alors les merveilles et la poésie. Et toujours cette voix, cette voix qui chantaient dans mon cœur! Je ne rentrai qu'à l'aube naissante. Mon ami Jacques dormait encore. Je l'éveillai brusquement et lui sautai au cou; mais lui, voyant que c'était de musique qu'il s'agissait, m'envoya à tous les diables, remit sa tête sur l'oreiller, et se prit à ronfler de plus belle.

Une indisposition de Bergère nous obligea à prolonger notre séjour à Carpentras. Durant quelques jours que nous y restâmes, il ne fut question que du concert pour les pauvres, de la comtesse de R..., et de la mystérieuse étrangère. Chacun se perdit en commentaires plus absurdes les uns que les autres. Comme il n'y avait pas d'autre sujet de conversation à la table d'hôte des *Trois chats qui miaulent*, mon ami Jacques était d'une humeur de sanglier. Las d'entendre parler musique, un beau matin il attela Bergère, qui entra à peine en convalescence, et nous partîmes au petit trot, lui jurant bien de ne jamais remettre les pieds dans cette ville de malheur, et moi emportant un des plus charmants souvenirs que devait me laisser ma jeunesse. Aussi vous ai-je toujours défendue contre les railleurs, ô ville aux remparts crénelés! Aussi m'apparaissez-vous toujours pleine de grâces et d'harmonies, ô cité que Pétrarque aimait! Je n'ai jamais écrit votre grand nom qu'avec respect, ô Carpentras, et, tant que je vivrai, vous aurez une plume amie pour répondre à vos détracteurs.

Notre voyage s'acheva comme il avait commencé, l'un rêvant, l'autre fumant. Nous visitâmes Nîmes, Arles, Montpellier, Marseille. Nous

eûmes la douleur de perdre Bergère à Alais; la noble bête creva sur la paille. Après avoir terminé ses affaires et recueilli çà et là quelques milliers de francs qui lui revenaient de l'héritage d'une vieille tante, l'ami Jacques acheta un petit cheval qu'il baptisa du nom de *Bistouri*, en mémoire de son premier maître, chirurgien terrible et barbare, et nous retournâmes à notre village avec ce nouveau compagnon. C'était un animal aux jarrets moins solides que ne l'étaient ceux de la défunte (c'est Bergère que je veux dire), entêté, capricieux, fantasque, ne se gênant pas pour flâner le long des haies vives et se rouler gaiement dans la poussière du chemin, buvant à tous les ruisseaux, tondant tous les gazons, ruant, reniflant, gambadant, portant au vent, au demeurant le meilleur fils du monde. Ainsi, je m'en revins comme j'étais allé; mais ému, mais troublé, plongeant un regard avide dans toutes les chaises qui filaient près de nous sur la route, et rapportant dans mon cœur des voix confuses et de vagues images qui ne se trouvaient pas au départ. Bistouri nous versa trois fois dans des fossés, et nous arrivâmes sans plus d'accidents au pays.

L'année suivante on me mit la bride sur le cou et on me lâcha dans Paris. Je hantai l'Opéra, les concerts; mais la voix que je cherchais, je ne l'entendis nulle part, si ce n'est dans mes songes où je l'entendais toujours. Tout ce que je vis me sembla terne et froid. Les talents les plus admirés me faisaient sourire; les chants les plus applaudis me trouvaient distrait et indifférent; les idoles des loges et du parterre me paraissaient indignes des ovations qu'on leur décernait. Malgré leur pompe et leur éclat, toutes ces représentations où je courais avec la foule me laissaient triste et désenchanté. J'avais alors un petit camarade, grand amateur de musique, passionné pour les beaux chants et pour les belles voix. Nous allions ensemble aux théâtres lyriques, et nous revenions ensemble, la nuit, le long des quais, bras dessus bras dessous, lui joyeux et plein d'enthousiasme, moi chagrin et le front baissé. Lorsqu'il me demandait pourquoi j'étais ainsi, je répondais par cette moitié de phrase devenue proverbiale entre nous : « Ah! si tu avais assisté, l'an passé, à un concert pour les pauvres qui s'est donné à Carpentras... » Et lui de m'interrompre et de rire à votre nom, ô ville éternellement chère, où j'entendis pour la première fois chanter cette âme mélodieuse qui n'est restée, sur la terre comme dans vos murs, que le temps de charmer le monde!

Découragé, j'avais pris le parti de m'en tenir au chant de mes souvenirs, et depuis quelques mois je n'accompagnais plus mon petit camarade dans

ses excursions. L'hiver arriva; c'était le premier que je subissais à Paris. Un jour, mon petit ami entra dans ma chambre, radié et triomphant comme Christophe Colomb après la découverte de l'Amérique. Il avait, lui aussi, pas plus tard que la veille, découvert un nouveau monde: il avait découvert le Théâtre-Italien. L'enfant m'en raconta des merveilles, et m'assura qu'on pouvait s'y risquer, *même après avoir assisté au concert pour les pauvres qui s'est donné à Carpentras*. Je branlai la tête d'un air incrédule. Il insista, mais vainement; je n'avais point goût à de nouvelles expériences; d'autres soins d'ailleurs m'occupaient; enfin, faut-il le dire? j'étais jaloux pour la voix qui chantait dans mon cœur, jaloux comme un amant pour la beauté de sa maîtresse, et je sentais que je souffrirais, si je rencontrais sa rivale.

Dès lors, il ne s'écoula guère de jours sans que mon petit dilettante revint à la charge. Tous les soirs de Bouffes, il arrivait, passé minuit, s'asseyait sur le pied de mon lit, et Dieu sait tout ce qu'il me fallait essayer de pâmotions et d'enthousiasme. Plus d'une fois je fus tenté d'en agir avec lui comme avec moi: mon ami Jacques avait agi à Carpentras. Je dois convenir cependant qu'il avait fini par piquer ma curiosité, et réveiller en moi la fibre musicale. Il me parlait surtout de deux reines du chant qui se partageaient la couronne; je brûlais et je tremblais en même temps de les voir et de les entendre.

Un soir, enfin (je m'en souviendrai toute ma vie), j'avais lu *Otello* sur l'affiche: par un de ces brouillards compactes qui parfois enveloppent Paris comme un linceul, j'allai m'ajouter à la file qui assiégeait la porte du Théâtre-Italien. Après une heure d'attente, sous la brume fine et glacée qui me transperçait jusqu'aux os, la file ondula lentement, comme les anneaux d'un serpent qui s'allonge. Je pénétrai un des derniers dans le sanctuaire: disons mieux, je n'y pénétrai pas. Je trouvai le temple envahi, et ce ne fut pas sans peine que j'obtins la faveur d'un tabouret dans un couloir. Sur le coup de huit heures, je sentis un frisson passer sur toutes les âmes. Le rideau se leva, et tel était le religieux silence, que je pus entendre longtemps frémir les derniers accords de l'orchestre, qui s'élevèrent légers comme un nuage, planèrent sur la foule immobile, et se brisèrent à la voûte comme l'onde émue contre la pierre du bassin qui l'enferme. Je ne voyais rien, mais tous les sons arrivaient jusqu'à moi. J'écoutais dans le ravissement, je croyais écouter aux portes du ciel, et, je l'avoue,

ingrat, j'oubliais Carpentras, quand tout d'un coup un mouvement se fit dans la salle, et une triple bordée d'applaudissements salua l'apparition de Desdemona. Je cherchais du regard la jeune Vénitienne, mais un rempart vivant me cachait le théâtre et la scène. La foule était redevenue muette. Desdemona chanta. Aux premiers accents de cette claire voix, je tressaillis des pieds à la tête. Était-il vrai? ne me trompais-je pas? n'étais-je pas le jouet d'une illusion? Était-ce bien la voix de mes rêves? J'essayai de rompre le rempart qui me fermait l'entrée de la salle; mais je l'essayai vainement, et je retombai sur mon siège. J'hésitais, je doutais encore; mais lorsque j'entendis la romance du *Saule*, je ne doutais plus, c'était elle! Après la chute du rideau, je me jetai, par un effort désespéré, dans l'orchestre. Bientôt la toile se releva aux acclamations de l'assemblée, qui rappelait Desdemona sur la scène; Desdemona parut. La clarté des lumières vacilla au bruit de longs cris d'enthousiasme, les fleurs pleuvaient, les loges étincelaient de pierreries, les écharpes blanches et roses s'agitaient dans l'air embaumé. Simple et naïve dans son triomphe, je la reconnus bien: c'était elle, c'était l'ange voyageur qui, parfois sur sa route, s'amusa à chanter pour les pauvres.

Le nom qu'avaient crié les loges et le parterre, je ne l'avais pas entendu.

— Monsieur, demandai-je à mon voisin, comment appelez-vous la cantatrice qui vient de chanter le rôle de Desdemona?

Mon voisin me regarda d'un air curieux, comme si j'arrivais du Congo.

— Madame Malibran, me dit-il.

Hélas! rien n'a pu attendre la mort inexorable, ni tant de génie uni à tant de grâce, ni l'amour du public, ni l'éclat de la gloire et de la beauté! C'est que la cruelle, comme l'a dit le vieux poète, s'est bouché les oreilles; autrement elle n'eût point osé la frapper. Ah! ne la plaignons pas. Elle a succombé dans la fleur de ses jeunes années; elle s'est ensevelie dans le luxe de tout son feuillage. Qui pourrait dire ce que la vie lui réservait? Elle n'aura pas, comme tant d'autres, assisté à sa déchéance, ni vu pâlir son étoile et sa couronne s'effeuiller. Elle n'aura connu ni les déflections du talent, ni l'ingratitude de la foule, ni les trahisons de la célébrité. La mort lui a fait un printemps éternel, et les années qui nous vieillissent ne mettront point une ride à son front. Heureux donc ceux qui meurent ainsi, avant d'avoir suivi le convoi de leur jeunesse, ils! sont les élus du Seigneur.

SONNETS.

VOYAGE AU PARADIS.

Où était aux beaux soirs de la belle saison :
La cigale en chantant dansait sur la prairie,
La rosée emperlait la luzerne fleurie,
Déjà le ver-luisant étolait le gazon ;

Nous avions dépassé la rustique maison,
Notre barque fuyait avec ma rêverie,
Et ta main dans la mienne, ô ma blanche Égérie !
Nous nous laissions aller vers un doux horizon.

C'était l'heure seraine où toute créature
Prend sa part de ta vie, ô féconde nature :
L'oiseau dans sa chanson, l'abeille dans son miel ;

Je prenais un baiser par chaque coup de rame,
Et comme un pur encens qui monte dans le ciel,
Le parfum de l'amour s'envolait de notre âme.

A LÉLIA.

O fille de l'amour et de la liberté !
O folle Madeleine, ô pécheresse austère !
Ton front est dans le ciel, ta bouche est sur la terre,
Reine de poésie et reine de beauté !

Ton génie adorable est un arbre enchanté
Qui déjà donne un fruit dont le suc nous altère,
Quand il secoue encore aux abords d'un cratère
Une neige de fleurs pleines de volupté.

Nouvel ange déchu, nouvelle Ève punie,
O femme par le cœur, homme par le génie,
Chante, il en est plus d'un qui t'écoute à genoux.

Quand le souffle du monde aura brisé ton aile,
Quand tu seras tombée en la nuit éternelle
Une étoile de plus rayonnera sur nous.

LES DEUX SIÈCLES.

DÉDIE A VOLTAIRE.

Notre siècle est plus grand que le siècle passé ;
Le Christ est revenu, la couronne d'épines
Arrose encor nos cœurs de ses gouttes divines ;
Le rire de Voltaire a pour jamais cessé.

O galant Crébillon ! ton trône est renversé :
On ne feuillette plus tes pages libertines

Sur un sofa doré, tout en faisant des mines
A l'abbé qui débite un sermon insensé.

La Nature aujourd'hui, voilà l'enchanteresse !
On poursuit dans les bois l'ombre de sa maîtresse,
Le poème du cœur est le roman qu'on lit.

Maintenant que l'Amour reffleurit sur la terre,
On aime sous le ciel ; au bon temps de Voltaire,
Le ciel des amoureux, c'était le ciel du lit.

LA MUSE.

Pour chanter sous le ciel ce que j'ai dans le cœur,
Je demandais un luth à la muse amoureuse,
Quand ma jeune beauté vint, fraîche et savoureuse,
S'asseoir sur mes genoux avec un air moqueur.

— Pour accorder ainsi la raison et la rime,
Ah ! que de temps perdu dans les jours précieux ;
C'est chercher le soleil quand la nuit est aux yeux :
Crois-moi, ne lasse pas ton cœur à cette escrime.

Enfant, où t'en vas-tu prendre la poésie !
Ma bouche n'est donc pas la coupe d'ambrosie ?
Va, suspends-y ta lèvres, enivre, enivre-toi !

La plus belle chanson ne vaut pas, mon poète,
Un baiser éloquent sur ma bouche muette :
La lyre, c'est l'Amour, et la Muse, c'est moi.

LES QUATRE SAISONS.

Sonnet, que chantes-tu ? — Je chante les saisons :
LE PRINTEMPS en sa fleur est l'amoureux poète
Qui souffle dans les luths de la forêt muette
Deuis les chênes verts jusqu'aux neigeux buissons

L'ÉTÉ, c'est un penseur que tous les horizons
Appellent. Il s'éveille aux chants de l'alouette,
On voit jusques au soir floter sa silhouette,
Car il recueille encor la gerbe des moissons.

L'AUTOMNE est un critique effeuillant la ramure
Pour voir le tronc de l'arbre et rêver sous le houx ;
L'aveugle ! il ne voit pas que la vendange est mûre.

L'HIVER, un misanthrope, un spectateur jaloux
Qui siffle avec fureur, dans l'ouragan qui brame,
Les roses, les épis, les raisins et son âme.



LES TROIS AMOUREUX DE LA MARQUISE

CENT ET UN ROMANS.

V.

— Votre histoire d'une *Fille à marier* peut fournir un vaudeville au Gymnase, dit la marquise; mais je n'aime pas les vaudevilles du Gymnase.

— Ni ceux de la Comédie française, dit le poète.

— Hier, dans ma promenade au bois, dit le sculpteur, on m'a raconté une course au clocher d'un meilleur style :

LA COURSE AU CLOCHER.

Il y a cinq ans qu'un jeune gentilâtre de la Normandie vint à Paris pour apprendre à mettre sa cravate, pour faire son droit, pour quelques autres motifs aussi frivoles. M. Anatole de Gene-

vay, qui n'était dans son village qu'un rustre endimanché, devint à Paris, en moins de deux ans, un garçon fort distingué dans le beau monde; mais ce chemin rapide lui avait coûté cher : son temps d'abord, car vous comprenez qu'il n'avait pas même songé à passer un premier examen de droit; ensuite, il avait fait une cruelle brèche à sa fortune. Au lieu d'aller habiter la rue Saint-Jacques ou la rue de la Harpe, en esprit laborieux qui ne veut pas des distractions mondaines, il avait débarqué en pleine rue Laffitte, où demeurait un de ses cousins, un rusé Normand qui vivait sur les variations du trois et du cinq. Grâce à ce cousin, Anatole, dès qu'il eut mis de côté ses habits et son esprit de province, fut conduit chez les grand seigneurs de la banque. La no-

blesse de titre était, parmi ces seigneurs d'un nouveau genre, en fort bonne odeur de sainteté : Anatole, quoique plus gentilâtre que gentilhomme, fut bien accueilli partout. C'était d'ailleurs un joli cavalier, non pas encore accompli, mais promettant beaucoup. Il comprenait à merveille qu'à Paris, dans ce monde-là surtout, les apparences de l'esprit sont mieux cotées qu'un bon cœur; il comprenait à merveille que l'argent qu'on jette à propos par la fenêtre est une bonne semence qui, tôt ou tard, produit une bonne moisson. Il s'habilla chez Rosier, monta à cheval, et se fit, tant à l'Opéra que chez Tortoni, la gazette de l'esprit parisien. La troisième année de son séjour à Paris, il était de plus en plus recherché; les femmes commençaient à parler de son *esprit* et de son *habit*; enfin, l'heure de la gloire ou plutôt de la gloriole allait lui tinter aux oreilles. Il s'était lié par rencontre d'une amitié toute parisienne avec un agent de change que j'appellerai ici par pseudonyme M. Dubois. Il avait chargé ce banquier de ses affaires d'argent. Malgré les remontrances de M. Dubois, qui présentait la déconfiture de son ami et de son client, Anatole poursuivit de plus belle ses brillantes folies, se disant ensuite en lui-même, pour consolation, qu'un homme d'esprit n'est jamais ruiné.

L'agent de change était marié depuis quelques années à une des plus jolies femmes de Paris. On n'a pas une belle femme sans qu'il en coûte, souvent de toutes les façons. Madame Dubois aimait beaucoup le monde comme toutes les femmes qui brillent par quelque côté, par l'esprit, par la beauté, par les grâces, par les amours; il y a tant de moyens de briller un peu à son tour. En conséquence, madame Dubois donnait des soirées charmantes, qui réunissaient un grand nombre de moyennes célébrités, demi-célébrités financières, demi-célébrités élégantes, demi-célébrités artistiques. Anatole, par ses façons aimables et son esprit toujours à l'ordre du jour, Anatole, par sa tournure gracieuse, son nom sonore et sa jolie figure, fut le héros de ces soirées. Jusque-là madame Dubois, toute préoccupée d'elle-même, des compliments de la veille et des parures du lendemain, n'avait guère remarqué Anatole; mais, dès qu'il fut de notoriété publique que c'était un beau et spirituel cavalier, elle daigna jeter sur lui un regard distrait : — En vérité, dit-elle, ce M. Anatole n'est pas mal.

A partir de ce jour, Anatole fut plus assidu chez son agent de change. Comme ils avaient toujours ensemble des affaires à régler, M. Dubois ne pouvait se plaindre des visites d'Anatole; il était d'ailleurs loin de penser que sa femme fût pour quelque chose dans les visites de son client. Mais,

au bout de quelques mois, quoiqu'il fût, soit par orgueil, soit par ignorance, un homme des moins clairvoyants, il vit bien à qui il avait affaire : « Diable, dit-il (dans cette occurrence, c'est toujours le diable qu'on implore), diable! voilà l'écheveau du mariage qui s'embrouille. » Il demanda sans plus tarder à régler son compte avec Anatole. Une fois ce compte réglé, le pauvre Anatole calcula pour la première fois de sa vie.

— Il est un peu tard pour faire des calculs, lui dit l'agent de change; il ne vous reste pas grand chose, mon pauvre ami.

— Bah! dit fièrement Anatole. Et toutes les dettes que je puis faire, les complexez-vous donc pour rien? A propos, prêtez-moi dix mille francs, poursuivit-il avec beaucoup de laisser-aller; vous aurez par là l'honneur, mon cher Dubois, d'être mon premier créancier.

— Sur quelle hypothèque? dit l'agent de change en souriant.

— D'abord, reprit Anatole, à la mort de mon père, je recueillerai une succession fort alléchante. Je sais bien que mon père n'entendrait pas raison avant sa mort; mais, en attendant, est-ce que vous n'avez pas hypothèque sur ma personne? Tôt ou tard, je ferai mon chemin.

— A Clichy, se dit en lui-même l'agent de change. Soit, dit-il tout haut en ouvrant son portefeuille, et après une réflexion machiavélique; voilà dix mille francs; souscrivez-moi tout de suite un billet à ordre. Un bienfait n'est jamais perdu, dit le proverbe.

Anatole écrivit le billet à ordre, comme s'il eût écrit un billet à Rosine ou à Fanny.

— C'est bien, se dit bien, murmura l'agent de change quand Anatole fut parti. Voilà l'écheveau qui se débrouille; comme le diable, je tiens mon homme par un cheveu.

M. Dubois était un mari spirituel, voulant à tout prix conserver le cœur de sa femme; dix mille francs pour ce coup d'État conjugal, ce n'était pas trop en vérité, surtout si l'on songe que M. Dubois jouait avec l'argent. Il avait surpris plus d'une fois des traits de bonne volonté de madame Dubois pour M. Anatole; il savait fort bien qu'on ne détruit pas l'empire d'un beau garçon dans le cœur d'une jeune femme par des attaques vulgaires. Le billet à ordre était à trois mois. Au bout de trois mois, Anatole ne pouvait rembourser; il surviendrait un jugement contre lui; par ce jugement, saisie et prise de corps. En un mot, ce billet à ordre n'était autre chose qu'une lettre de recommandation pour Clichy.

— Une fois à Clichy, disait l'agent de change, j'aurai le temps de respirer tout à mon aise; ma femme me demandera des nouvelles de mon client;

je répondrai naïvement à ma femme : Tu ne sais donc pas ? Ce grand fon vient de partir pour l'Italie avec une duchesse de rencontre ou une duchesse de pacotille. Ma femme se mordra les lèvres pendant huit jours ; elle aura du dépit pendant trois semaines ; après quoi elle redeviendra madame Dubois comme devant. Voilà qui n'est pas mal raisonné, j'imagine. J'en suis donc quitte pour la peur. J'ai vu le commencement de cette intrigue ; mais, Dieu merci ! je n'en verrai pas la fin.

Les trois mois se passèrent trop lentement au gré du mari. Il força sa femme à se distraire de temps en temps, en dehors de sa passion naissante. Comme c'était l'hiver, il la conduisit dans les bals, les concerts et les spectacles ; il dépensa beaucoup en parures, il fut galant outre mesure ; enfin, il redevint un jeune mari.

Le jour de l'échéance, il reçut une lettre de son élégant débiteur ; il fit la sourde-oreille ; il répondit qu'il n'était plus pour rien dans cette affaire ; qu'il regrettait bien que la mauvaise tournure de la banque l'empêchât de disposer d'une nouvelle somme de dix mille francs pour tirer son ami de ce mauvais pas ; mais, après tout, ajoutait-il, ce devait être une leçon profitable. Reculer pour cette créance, c'était se créer mille embarras futurs. Enfin, il conseillait à Anatole de faire une fin ; grâce à son nom, à son esprit, à ses espérances, il pouvait trouver une femme, c'est-à-dire une dot.

En lisant la lettre de l'agent de change, Anatole vit bien qu'il était persillé.

— C'est, dit-il, d'un jaloux qui me ferme sa bourse pour me fermer sa porte ; mais il aura beau faire, il ne peut rien sur mon cœur ni sur le cœur de sa femme. Je suis son débiteur, soit ; je trouverai bien de la monnaie pour le payer.

Le billet à ordre alla au tribunal de commerce, qui ordonna la saisie et la prise de corps. Anatole trouva moyen de sauver son cheval et de se sauver lui-même. Il alla habiter un hôtel de la rue de Rivoli.

— Prise de corps, disait-il pour se caeler son dépit, qu'importe ? N'est-il pas du bel air de ne sortir qu'après le soleil couché ?

Il arrangea sa vie en conséquence. Cependant, pour monter à cheval, il se moquait de tous les gardes du commerce ; son cheval, de pure race anglaise, était merveilleusement dressé pour la course, et même pour la course au clocher. C'était un noble animal, toujours prêt à tous les périls sur un seul mot de son maître ; aussi Anatole l'aimait mieux que son meilleur ami. Il se fût résigné de fort bonne grâce à aller à Clichy, pourvu que Bajazet y fût enfermé.

Ainsi, Anatole ne sortait plus guère le jour, hor-

mis à cheval ; car, grâce à son cheval, il était encore de toutes les courses et de toutes les fêtes. Vinrent les promenades de Longchamps Le second jour, au premier rayon du soleil, il fit seller Bajazet, et partit gai comme le printemps. Depuis près d'un mois, il avait à peine entrevu madame Dubois dans sa loge à l'Opéra ; lui avait écrit, mais en vain : M. Dubois était le directeur des postes dans sa maison. Anatole espérait revoir la jeune femme à Longchamps où elle avait coutume d'aller, non pas tout à fait pour elle, mais pour montrer ses chevaux. L'espérance d'Anatole ne l'avait pas trompé ; à peine dans les Champs-Élysées, il reconnut madame Dubois, qui était seule avec ses sœurs dans sa jolie calèche. Comme Anatole ne craignait jamais rien dès qu'il était sur son cheval, il ne craignit pas d'aborder Amélie ; il piqua des deux, et fit caracolier Bajazet en cavalier qui veut entrer dignement en conversation. A sa vue, Amélie rougit et détourna la tête ; mais après tout, comme entre eux il n'y avait point de billets à ordre, elle lui fit, quoique froidement, assez bon accueil. Elle eut l'air d'ignorer la brouille survenue entre lui et son mari.

— Il y a bien longtemps que vous n'êtes venu nous voir, monsieur. Notre dernier bal a été très brillant ; il n'y manquait rien, si ce n'est vous. Je vous croyais en Égypte ou en Chine.

— Ou à Clichy, comme disent les mauvaises langues, murmura tout bas la jeune sœur.

— Vous ne savez donc pas, répondit Anatole, que je n'ai le droit d'aller vous rendre visite qu'après le coucher du soleil ? Je serais bien allé à votre dernier bal, mais M. Dubois t'aurait pas eu la charité de m'avertir à temps pour partir ; je serais resté jusqu'au grand jour, et c'était fait de ma liberté. Pour la liberté de mon cœur, madame, il y a longtemps que...

A cet instant Anatole vit à deux pas de lui une figure qu'il eut reconnaître. Comme il ne tenait pas à renouveler connaissance, il fit demi-tour de l'autre côté de la voiture.

— Ah ça ! monsieur, reprit Amélie, est-ce que nous jouons aux propos interrompus ?

— Oui, oui, madame, répondit Anatole, qui avait toujours l'œil sur le nouveau venu.

A cet instant même, madame Dubois et sa sœur furent très surprises de voir Anatole s'élaner sous les arbres, à travers les promeneurs, avec la rapidité d'une flèche. Le nouveau venu, qui avait pour monture un jeune cheval très fougueux, eut en une seconde dépassé Anatole.

— C'est un pari. — C'est un *steeple chase*.

— C'est une course au clocher, s'écria-t-on de toutes parts au milieu de la confusion que venaient de jeter les deux cavaliers.

Tous les regards tournèrent vers eux. Les plus curieux voulurent les suivre; plus d'une vingtaine de jeunes gens se détachèrent du groupe des promeneurs et se mirent sur les traces d'Anatole et de son compagnon de voyage. Des paris se formèrent; qui pour le cheval blanc, qui pour Bajazet. En moins d'une minute, des paris furent ouverts. Anatole était reconnu pour bon cavalier; on n'avait jamais vu l'autre, mais l'autre avait un cheval plus ardent. On fut bientôt à l'Arc-de-Triomphe; on traversa d'un saut la campagne qui s'étend de là jusqu'au bois de Boulogne; dans le bois de Boulogne, ce furent des détours sans nombre; l'un déchira son habit, l'autre perdit son chapeau. Les deux héros s'enfonçaient le mieux du monde dans les halliers, ils dédaignaient les routes battues, ils semblaient regretter de n'avoir point quelque petite rivière à traverser, enfin ils étaient dans toute la féroce ardeur du courre. Ils s'élançèrent vers Saint-Cloud, se jetèrent dans la montagne de Bellevue; ils se trouvèrent bientôt en pleine campagne. Jusque-là la victoire, si longtemps disputée, était encore incertaine. Bajazet regagnait en détours ce qu'il perdait en vitesse. Anatole, tout ruisselant, le flatta de la voix et de la main; Bajazet obéissait toujours sans broncher; il sautait sans y regarder à deux fois haies, fossés et ruisseaux. Il eût essayé bravement de traverser la Seine. Cependant le pauvre Bajazet, au bout de ses forces, commençait à fléchir du pied, le cheval blanc allait vaincre, déjà les parieurs prononçaient la victoire, quand les deux cavaliers arrivèrent

en même temps devant le petit mur en ruines d'un parc.

Le soleil, près de se coucher, vint jeter un rayon sur ce tableau. Anatole, désespéré, s'écria : Bajazet! Bajazet! A la voix de son maître, Bajazet se ranima encore une fois, il s'élança, prend son vol, et disparaît au même instant de l'autre côté du mur. — Bravo! bravo! Bajazet! s'écrient tous les cavaliers qui ont parié pour lui et même quelques-uns de ceux qui ont parié contre lui, tant le triomphe était beau! Le cheval blanc s'est rebuté; en vain son maître l'a lancé deux fois, il s'est arrêté au pied du mur. L'inconnu, loin de se dire vaincu, semble en prendre son parti; il se détourne, voyant une entrée plus favorable au parc. En effet, du côté opposé, le mur est plus ruiné; en moins de quelques secondes il arrive près de Bajazet, près du pauvre Bajazet qui est expirant. L'inconnu saute à terre, et, sans s'arrêter à ce spectacle lamentable d'un noble cavalier roulé dans la poussière, embrassant son cheval qui va mourir, versant une larme bien amère sur ce noble ami qui ne lui a pas fait défaut, il saisit Anatole au collet et lui dit avec un sourire moqueur :

— Enfin je vous tiens, monsieur.

— Oui, dit Anatole en cherchant à se débarrasser des étreintes du garde du commerce; oui, je suis atteint; mais voyez, monsieur, *le soleil est couché*.

Je ne vous dirai pas si Anatole de Genevay revoyait madame Dubois après le coucher du soleil; cela ne regarde personne — excepté M. Dubois.

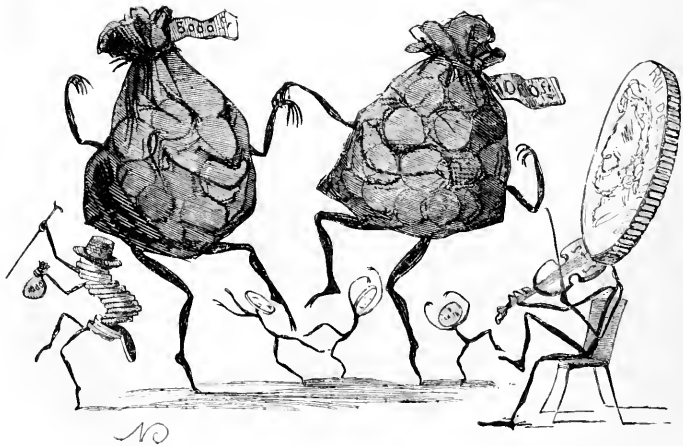


Paul Delvaux

MESCHAMPS.



Liberté, Égalité, Fraternité en 1849.



Prophétie.



LES TROIS AMOUREUX DE LA MARQUISE

CENT ET UN ROMANS.

VI.

Pourquoi elle allait dans cette chambre à coucher.

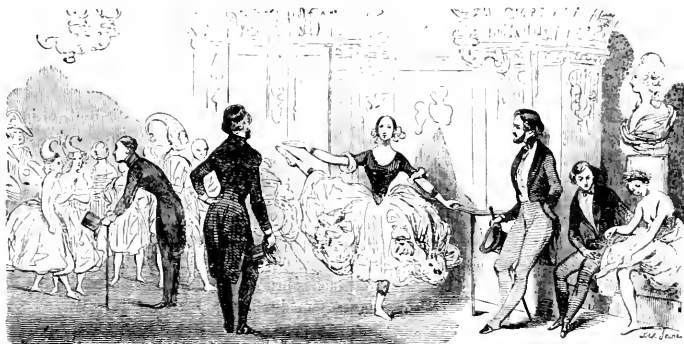
Votre *Course au clocher*, dit le gentilhomme au sculpteur, m'a conduit au souvenir et sera la scène d'une histoire que je vais vous conter :

POURQUOI ELLE ALLAIT DANS CETTE CHAMBRE À COUCHER.

I.

Par une de ces fraîches matinées qui sont faites d'azur, de rayons et de fleurs, Frédéric de Marvil-

lers, monté sur un beau cheval anglais, suivi d'un jockey d'un assez bon style, se promenait dans le bois de Boulogne au voisinage d'Anteuil. Il s'était levé de bonne heure ; il avait voulu ce jour-là se promener pour lui et non pour les autres, car il était à peine midi, et il est bien entendu qu'un homme du beau monde ne se promène pas si matin ; il ne va au bois pour y respirer l'agreste parfum que quand son jockey ou son palefrenier a fait lever la poussière des allées tout en fatiguant son cheval. Quoique Frédéric de Marvilliers se proménât pour se promener, il s'inquiétait beaucoup



Frédéric à l'Opéra.

de tout ce qu'il voyait au passage, il s'occupait | bois que de la chaleur matinale si pénétrante et si
bien plus des rares promeneurs qui traversaient le | poétique à la fin d'avril, quand les fleurs et les

oiseaux peuplent les bois, quand la nature tout entière est une féerie, un enchantement, un jardin d'Armide. Tout à coup un élégant coupé passa rapidement auprès de lui; il eut à peine le temps de distinguer qu'il y avait une femme dans ce coupé.

— Si vite et si matin, dit-il en ranimant l'allure de son cheval; il faut que je sache pourquoi.

Durant quelques secondes il suivit le coupé à distance. Au détour d'une allée le cocher arrêta ses chevaux presque subitement.

— Est-ce ici! dit cet homme en descendant de son siège. — Oui, lui répondit une voix légèrement voilée.

Il baissa le marebepied; une jeune femme descendit avec la légèreté d'une fée. — Vous m'attendrez dans cette allée, Guillaume, je vais marcher un peu. Le cocher s'inclina respectueusement. La jeune femme s'éloigna non pas tout à fait en femme qui se promène. Frédéric avait remis son cheval aux mains de son jockey; il s'approcha du coupé.

— Est-ce que ce ne sont pas là les chevaux du comte de Verneuil? Il me semble que je reconnais ces armes. Frédéric étudiait les armes peintes sur le coupé.

— A merveille, dit-il, voilà un nouveau livre; je ne perdrai pas ma journée.

Il n'avait jamais été présenté au comte ni à la comtesse de Verneuil, mais il les connaissait comme on connaît tout le monde à Paris.

Frédéric de Marvilliers était un homme de trente-cinq ans, qui avait traversé avec ferveur toutes les folles et charmantes passions de la jeunesse. Il avait longtemps vécu selon son cœur; mais, comme il arrive toujours, l'esprit avait peu à peu tué le cœur. Un beau jour, Frédéric s'était réveillé philosophe, c'est-à-dire n'ayant plus la force de vivre de sa vie, avec le triste privilège de vivre de la vie des autres. De tout temps il avait aimé la science; à vingt ans il la cherchait dans les livres, à vingt-huit ans il la trouvait dans son cœur, mais sans s'en douter; à trente-cinq ans il la cherchait dans le grand livre toujours ouvert qui s'appelle le monde, — où si peu d'entre nous savent bien lire. — Frédéric était du petit nombre des oisifs intelligents qui vivent par curiosité. Il était de la famille de cet esprit bien trempé qui, n'ayant plus rien à apprendre ici-bas, se brûla fièrement la cervelle pour voir dans la mort. Frédéric n'en était pas encore là. Il trouvait que la comédie humaine est inépuisable dans ses folies; chaque jour il y découvrait des scènes inattendues. Comme un voyageur intrépide, il voulait faire le tour du monde moral. Ce qui l'amusaient surtout, c'étaient les faiblesses, d'autres diraient les hé-

roïsmes du cœur. Il prenait un grand charme à suivre à la piste une aventure galante dans toutes ses phases singulières et imprévues. Il prenait en pitié nos romanciers les plus féconds, lui qui voyait chaque jour se nouer et se dénouer des romans admirables. Il ne se contentait pas d'étudier les passions de la terre dans ce qu'elles ont de plus terrible et de plus doux, de plus désolé et de plus charmant, il étudiait toutes les passions, il suivait le député à un steeple-chase du ministère, le poète à une course au clocher académique, riant beaucoup des coups du hasard qui renverse si bien nos châteaux de cartes et nos châteaux en Espagne. Il en était arrivé au point de vue d'Érasme, qui voyait partout le spectacle de la folie et qui voulait rester sage en dehors de la scène. Frédéric était merveilleusement placé pour assister à ce spectacle de la folie humaine. Il avait trente mille livres de rentes; il était très répandu dans le faubourg Saint-Germain et dans le faubourg Saint-Honoré; il était très à son aise à l'Opéra et dans les parages de l'Opéra; il avait couru les eaux et les ruines; en un mot, il s'était promené partout où fleurit l'aristocratie française: l'aristocratie du nom, du titre, de l'esprit, de l'argent. Frédéric avait un goût distingué; il aimait les chiens de race, les chevaux pur sang, les fleurs rares, les belles femmes et les tableaux de maîtres. Il savait bien porter une épée. On le citait au club pour la coupe de son habit et la vivacité de ses réparties. Toutes les femmes parlaient de sa bonne grâce, de ses nobles allures, de son air spirituel et profond. Plus d'une fois on lui avait reproché sa misanthropie. — On ne me comprend pas, disait-il; je vis plus que tout autre au milieu du tourbillon. Je n'ai pas comme tant d'autres une passion qui court le monde; j'ai mille passions à la fois, la curiosité centuple la vie. Ne met-on pas son cœur dans le livre qu'on lit? pour moi le monde est un livre toujours ouvert à la belle page.

Pour le bien peindre par un trait, disons que Frédéric ne dormait pas pour un rendez-vous accordé à un autre.

Frédéric passait pour avoir une belle figure, pourtant son profil n'était pas irréprochable; il avait plutôt du charme par son air doux et spirituel que par la pureté de ses traits; il portait avec autant de grâce que de fierté de longues moustaches brunes, qu'il tourmentait avec furcur dans ses méditations philosophiques.

Cependant Frédéric suivait madame de Verneuil, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Il avait pris un petit sentier peu fréquenté côtoyant l'allée où la comtesse marchait rapidement. Au bout de l'allée elle se retourna, peut-être pour

voir si on la suivait; comme Frédéric marchait sous les arbres, elle ne le découvrait pas; elle s'arrêta un instant et porta un regard surpris sur cinq ou six maisons éparses à la lisière du bois: elle avait l'air de chercher un peu son chemin; elle sembla bientôt guidée par un souvenir. Elle prit un petit sentier serpentant dans les vignes et aboutissant à une grille assez modeste d'une villa fraîche et pimpante. En s'approchant de la grille, madame de Verneuil ralentit peu à peu sa marche; elle s'arrêtait à chaque instant pour regarder en arrière. Frédéric, qui s'était caché au bord du bois dans une touffe de noisetiers, étudiait avec une vive curiosité tous les mouvements de la comtesse. La voyant regarder ainsi en arrière, il jugea d'abord qu'elle craignait d'être suivie, ensuite qu'elle attendait quelqu'un, enfin qu'elle ne savait pas ce qu'elle devait faire. Quand elle arriva à la grille, elle appuya sa main fraîchement gantée sur un des deux acacias qui semblaient plantés en sentinelles de chaque côté de la porte. Frédéric attendait avec impatience que la grille s'ouvrit. Sans doute, se disait-il, madame de Verneuil a sonné; comment se fait-il qu'on laisse à la porte une aussi jolie femme d'aussi bonne volonté? Cependant la grille ne s'ouvrait pas. Madame de Verneuil regardait tour à tour la porte de la maison, le sentier des vignes et le ciel. — C'est cela, dit Frédéric, elle demande un conseil là-haut; c'est toujours le ciel qu'on invoque, mais c'est toujours le diable qui répond. Il entendit alors le cri aigu d'une clef qui entre dans une serrure: c'était madame de Verneuil elle-même qui ouvrait la grille; mais tout à coup, comme par un mouvement involontaire, elle la referma reprit la clef et s'éloigna vivement. Frédéric crut entendre à diverses reprises: — Jamais! jamais! — C'est bien, dit-il, voilà un roman qui ne commence pas comme les autres, c'est une bonne fortune pour moi.

Madame de Verneuil passa bientôt à dix pas de la touffe de noisetiers où il s'était mis en embuscade; il admira au passage sa beauté pâle et harmonieuse, sa grâce nonchalante et délicate: elle penchait languissamment la tête avec la souplesse du cygne. Frédéric remarqua dans sa figure un certain air de mélancolie rêveuse qui le toucha au cœur. — C'est une passion sérieuse, dit-il gravement. Il y a là un cœur qui doit palpiter sous une pensée ardente. Dès que madame de Verneuil se retrouva à l'ombre des grands arbres, elle ouvrit une petite bourse algérienne brodée d'or d'où elle tira une lettre. Frédéric jugea que ce n'était pas la première fois que la comtesse lisait cette lettre à la manière dont elle y jeta les yeux. Elle alla s'asseoir sur le tronc d'un arbre renversé, au bord du chemin, pour relire cette

lettre tout à son aise dans la solitude amoureuse du bois. — Ainsi, dit Frédéric, elle se console de ne pas être entrée là-bas.

Un garde ayant tout à coup débûsqué presque en face d'elle, madame de Verneuil plia la lettre, et regagna sa voiture en toute hâte. Le cocher n'avait pas encore fumé sa première pipe. Elle monta dans son coupé tout en lui recommandant d'aller bon train. La voiture disparut bientôt sous un nuage de poussière. Frédéric ne jugea pas à propos de suivre plus longtemps madame de Verneuil. Il remonta à cheval, et continua sa promenade tout en cherchant à deviner pourquoi la comtesse s'était levée si matin, — pourquoi elle avait ouvert la grille, — pourquoi elle n'avait pas franchi le seuil redoutable de la villa, — pourquoi elle s'était mélancoliquement assise pour relire une lettre. — Il est hors de doute, se disait-il, qu'elle allait à un rendez-vous; car elle était vêtue des couleurs les plus tendres. Il voyait encore flotter sous ses yeux une robe de soie bleu de pervenue et une écharpe orientale. Il n'avait pas encore perdu de vue la fraîche capote blanche encastrant avec tant de grâce la figure si douce, si pâle et si belle de madame de Verneuil. Il retourna à Paris, bien décidé à ne pas s'en tenir à cette première page du roman. — C'est bien, disait-il en retournant à Paris; j'étais un peu fatigué des aventures mesquines et monotones des coulisses de l'Opéra; le plus souvent, dans ces aventures, qui sait le commencement sait la fin. Ici je ne sais ni la fin ni le commencement.

Le soir, Frédéric de Marvilliers rencontra à la Comédie Française (c'était un jour de première représentation) un de ses vieux camarades de philosophie et de cigares, le jeune marquis de Verviers, qui était très répandu dans la haute et moyenne noblesse. — Mon cher, lui dit Frédéric après avoir parlé de la décadence du théâtre, il n'y a à cette heure de beaux spectacles que ceux de la nature. Le marquis de Verviers éclata de rire. — La nature, vous avez étudié celle de MM. Cicéris et autres créateurs de cette force. — Vous ne savez pas ce que vous dites, mon cher; j'ai, à l'heure où je vous parle, un appartement à Auteuil; je commençais à me fatiguer de voir toujours le même homme sous diverses faces; j'aime mieux voir des arbres, des nuages, des ruisseaux qui coulent et des oiseaux qui chantent. — Céladon! murmura le marquis de Verviers. — J'y pense, poursuivit M. de Marvilliers; vous qui connaissez tout le monde, vous allez sans doute chez le comte de Verneuil? — Oui, beaucoup; pourquoi? — Madame de Verneuil est sans doute une vertu austère? — Mais oui. — Je n'en doute pas. Je crois bien l'avoir rencontrée ce matin, si

je ne me trompe, à Auteuil. Est-ce qu'elle a une maison de campagne par là? — Je ne crois pas, car M. de Verneuil est propriétaire d'un des plus beaux châteaux de la Normandie. — Comme madame de Verneuil ressemble prodigieusement à une femme de ma connaissance que je ne puis interroger à ce sujet, faites-moi donc le plaisir de demander à la comtesse si elle se promène quelquefois vers Auteuil. — Rien n'est plus simple, dit M. de Verviers, sans se soucier de l'intention de Frédéric, et sans réfléchir que, malgré toutes les réserves qu'il y mettrait, sa demande aurait toujours quelque chose d'indiscret.

Ils se promenaient au foyer; ils rentrèrent bientôt dans la salle. Frédéric était au balcon, le marquis était dans une loge des galeries. On connaît assez Frédéric pour savoir qu'il était bien plus préoccupé de la comédie de la salle que de celle du théâtre; aussi fut-il le premier à remarquer l'arrivée d'une très jolie femme, peut-être un peu pâle, mais d'un attrait plus doux par la pâleur même. C'était la comtesse de Verneuil. Quoiqu'elle fût sur le devant de la loge, elle se cachait à moitié, jouant de son éventail avec beaucoup de grâce; elle avait la pudeur de la beauté qui craint de se laisser voir.

Dans l'entr'acte, le marquis de Verviers entra dans la loge de madame de Verneuil. Frédéric, on le pense bien, ne songea pas à faire un tour au foyer. Il s'aperçut bientôt que, sur les questions du marquis, la jeune femme se détournait en rougissant et en respirant son bouquet avec inquiétude.

Sur la fin de l'entr'acte, Frédéric retrouva M. de Verviers. « Eh bien! lui dit-il, vous avez bien à propos rencontré madame de Verneuil; peut-être n'avez-vous pas songé à lui parler d'Auteuil. — Je n'ai pensé qu'à cela, mon cher Frédéric; vous avez touché une corde vibrante; car, tout en ayant l'air de ne pas comprendre ce que je voulais dire, au seul mot d'Auteuil madame de Verneuil s'est troublée; elle n'a pas répondu et s'est tournée vers la salle. Frédéric ne put comprimer un mouvement de joie. — Un vrai roman, se dit-il, en tourmentant sa moustache, — un roman que je vais lire tout seul, — un roman fait pour moi.

Le lendemain, vers midi, Frédéric traversait encore le bois de Boulogne dans le vague espoir d'y rencontrer la voiture de madame de Verneuil. Après une promenade rapide, il revenait vers l'Arc-de-Triomphe, ne comptant plus guère retrouver la mystérieuse comtesse, quand il fut saisi de cette idée, que madame de Verneuil avait peut-être changé de route pour arriver à la villa. Aussitôt il dirigea son cheval vers ce point. Au débou-

ché du bois, il tressaillit à la vue d'un certain voile vert qui flottait au vent dans le sentier des vignes. Pour un curieux, il avait du bonheur. Il retrouvait la comtesse au moment décisif, où il l'avait vue chanceler la veille. Quoiqu'elle eût changé de toilette, quoiqu'un léger chapeau de paille d'Italie couvert d'un voile eût remplacé la fraîche capote blanche, il la reconnut du premier regard, soit à sa démarche inquiète, mais toujours nonchalante et gracieuse, soit parce qu'il jugeait qu'elle seule devait être à pareille heure dans le sentier des vignes. Il se tint, comme la veille, à la lisière du bois, immobile et silencieux, le cœur ému comme un spectateur de la Gaieté au cinquième acte d'un mélodrame.

Le spectacle ne dura pas longtemps; madame de Verneuil ne s'arrêta plus indécis à la porte. Elle avait pris bravement son parti. Dès qu'elle fut à la grille, elle l'ouvrit, avec une vivacité toute féminine, d'un seul tour de clef. Ce ne fut d'ailleurs pas sans peine; car, sans être massive, la grille était un peu lourde: la comtesse mit toutes ses forces à la pousser. — Quel est donc, murmura Frédéric, le Français, né galant, qui arrive le dernier au rendez-vous?

Madame de Verneuil referma la grille et disparut sous les arbres du petit jardin.

II.

M. le comte de Verneuil, dont la femme préparait à Frédéric de Marvilliers un si curieux roman, était un homme de trente ans, considéré par sa fortune, par son rang et par sa distinction. Il aimait sa femme. Il avait pour elle une passion digne et sérieuse. Il l'aimait pour sa figure, pour ses grâces charmantes, pour sa noblesse de sentiment. Il passait sa vie à son gré et au gré de sa femme, l'été au milieu de ses terres, l'hiver dans les fêtes et les vanités du monde parisien. Il recherchait surtout les joies faciles de la campagne; il se faisait franchement agriculteur au milieu de ses gens, prêchant d'exemple à l'occasion. Il était aimé dans son pays, où, malgré lui, on l'avait déjà porté comme candidat à la députation. D'abord il avait résolu de ne gouverner que sa vie et sa fortune; mais, comme la vanité tient toujours un peu de place, même dans la vie du sage, il finissait par ne plus rebuter ses amis; il avait même accepté le titre de membre du conseil général, espèce de prélude à de plus grands honneurs politiques. Quand on est heureux, il est bien naturel de songer au bonheur des autres; naif dans ses espérances, M. de Verneuil espérait, en arrivant à la Chambre, proposer et obtenir des réformes généreuses.

Madame de Verneuil, née Blanche de Riancourt, ne passait pas pour une femme à la mode; on lui reprochait presque de trop aimer la vie intime du foyer. Cependant elle accordait au monde ce qu'on doit au monde, sa grâce, son affabilité, son esprit, car elle en avait, et du meilleur.

Quand Frédéric vit que madame de Verneuil était entrée dans le jardin seule, inquiète, troublée, quoique résolue, il chercha à se rappeler tout ce qu'il avait entendu dire sur elle. On avait maintes fois vanté sa beauté, mais comme une beauté discrète qui s'abrite dans le mariage au lieu de s'en faire un piédestal; tous les oisifs qui font le cortège et la réputation des jolies femmes de Paris n'en parlaient qu'en passant, comme d'une plante rare qui ne devait jamais s'épanouir dans l'atmosphère des passions profanes. — Mais, dit Frédéric, le monde est souvent un mauvais juge qui condamne ou absout par caprice, qui prend quelquefois les airs hypocrites du vice pour le libre laisser-aller de la vertu.

Cependant madame de Verneuil avait disparu sous les arbres du jardin.

Frédéric ne voulait pas en rester là de son roman en action: il cherchait des yeux un moyen d'en voir davantage; tout d'un coup il remarqua une maison qui dominait le jardin de la villa, de l'autre côté de la grille.

Dans sa fureur de tout savoir, il alla droit à cette maison. Sur le seuil de la porte, il trouva une brune et piquante jardinière écosant des fèves, qui, sur sa demande, lui apprit que toute la maison était à louer: la saison s'avancant, cette femme lui laissa presque la liberté de fixer le prix qui lui plairait; moyennant cent écus, on lui donnait toute la maison. — Ce pays-ci n'est donc pas habité? dit-il à la jardinière. Est-il possible que cette petite maison si jolie, qui est là devant nous, soit déserte? — Comment, monsieur! mais, à ce qu'on m'a dit, car je ne suis pas ici depuis longtemps, cette maison est habitée, et bien habitée. — Savez-vous par qui? — Pas du tout; il n'y a pas six semaines que j'ai quitté Asnières pour venir ici; je ne sais pas encore quels sont nos voisins; mais, monsieur, vous n'avez rien à craindre, l'endroit est sûr.

Frédéric suivit cette femme, qui lui ouvrit tour à tour les trois appartements de la maison. Ces trois appartements, distribués par un architecte de hasard, n'étaient guère agréables à habiter que pour ceux qui passent leur vie à la fenêtre. Le point de vue était charmant et varié: des arbres, de l'eau, Paris dans le lointain, rien ne manquait au tableau. Du reste, Frédéric ne perdit pas son temps à admirer de point en point les heureux effets du paysage, ni les défauts des apparte-

ments. Il se décida pour le second étage, bien assuré que c'était le mieux placé pour dominer le jardin et les fenêtres de la petite villa. Le premier étage était masqué par des arbres, le troisième avait un balcon d'où on ne pouvait voir sans se montrer. — Tenez, dit-il à la jardinière en lui donnant un louis, voilà le denier à Dieu, je suis votre locataire, et dès cet instant je m'installe pour la saison. — Mais, monsieur, vous ne pouvez pas rester ici sans meubles; il n'y a pas seulement de quoi s'asseoir dans ce salon. — Que ceci ne vous inquiète pas; quand je fais tant que d'habiter la campagne, ce n'est pas pour y vivre renfermé: je passe mon temps à la fenêtre, ou je me promène en plein champ. — Comme il vous plaira, monsieur; un homme de votre qualité a toujours raison. Disant ces mots, la jardinière s'inclina et descendit gaiement, très surprise de la façon de vivre de Frédéric.

M. de Marvilliers demeura plus d'une demi-heure appuyé à la fenêtre, le regard fixé sur les volets de la villa, s'imaginant toujours qu'ils allaient s'ouvrir. — Voyons, se dit-il, elle n'est pas venue là pour rien: ou on l'attendait, ou on va venir pour la joindre; les volets ne sont sans doute si bien fermés que pour plus de mystère.

On était à cette heure du jour si riante et si calme où le vent s'apaise, où les oiseaux se reposent, où toute la nature sommeille amoureusement. La petite villa semblait endormie comme le château de la Belle au Bois dormant. Elle ne donnait pas le plus léger signe de vie: le jardin lui-même semblait pris de ce silence et de cette immobilité.

Frédéric était merveilleusement placé pour voir et pour entendre. La fenêtre où il se trouvait en spectateur n'était pas à vingt-cinq pieds des fenêtres de la villa. Il ne perdait pas encore patience, quand il vit reparaitre le voile vert au-dessus d'un massif.

Madame de Verneuil se promenait lentement, toujours dominée par un sentiment d'inquiétude, car, à chaque pas, elle se retournait et regardait vers la grille. Arrivée sous un arbre de Judée, elle s'y arrêta et pencha la tête. Frédéric tremblait de perdre de vue un seul moment la comtesse. Après avoir rêvé un instant dans l'immobilité d'une statue, elle leva la main comme pour essuyer une larme. — Elle pleure, dit Frédéric; est-ce que je n'arrive que pour assister à un dénouement triste?

Madame de Verneuil se remit à marcher dans le sentier sinueux du jardin; elle s'arrêta près d'un rosier qui déployait avec luxe un magnifique panache blanc: jamais tant de roses n'avaient fleuri

à la même branche à la fois. — C'est celui là, dit madame de Verneuil.

Elle s'inclina pour prendre une rose; mais, avant de porter la main à la branche, elle tourna la tête comme si elle eût craint d'être surprise dans cette action si simple et si naturelle. Le tableau était plein de grâce et de couleur; l'éclat de la verdure, les rayons du soleil, la subite rougeur de la comtesse, firent battre le cœur de Frédéric, qui était sensible, comme il le disait, aux harmonies de la nature. Quand madame de Verneuil eut cueilli la rose, elle en respira le parfum avec une douce tristesse. — Est-ce donc pour une rose blanche qu'elle est venue ici? se demanda Frédéric; ces fleurs ont-elles une vertu particulière?

Frédéric s'aperçut alors que la comtesse effeuillait la rose en s'éloignant. Bientôt elle disparut à l'angle de la villa. Quelques secondes après il entendit ouvrir et fermer la grille; il descendit et chercha à s'assurer si la comtesse était sortie seule. Il eut beau mettre en campagne ses yeux de lynx, c'est-à-dire ses yeux de curieux, il ne put découvrir par quel chemin s'était éloignée madame de Verneuil.

Quand il rentra, la jardinière était au fond du potager qui sarcloit sa salade pieds et bras nus. Il alla à elle d'un air distraité. — Dites-moi, la belle jardinière, croyez-vous que la jolie maison d'en face ne soit pas à louer? — Mon Dieu, monsieur, j'ai appris hier qu'elle était à vendre. C'est un pauvre vigneron de ce pays-ci qui l'a bâtie, croyant bien placer son argent; aujourd'hui il n'a plus ni argent ni maison; du moins on va vendre sa maison pour payer ses dettes; n'avez-vous pas vu les affiches? On dit pourtant qu'elle est louée un bon prix. — Ah! elle est à vendre! s'écria Frédéric avec un mouvement de joie; ah! elle est à vendre! — Vous voulez donc l'acheter, monsieur? — L'acheter? non pas, pensa Frédéric, mais je veux la visiter. Il n'y a donc pas de portier? dit-il tout haut. — Il y avait un jardinier qui demeurait à côté, là-bas, dans cette baraque; mais il paraît que cet homme a trouvé un meilleur jardin, il est à Neuilly. — Et les clefs de cette maison? — On m'a dit qu'il y avait un locataire, qui sans doute l'habite comme vous habitez celle-ci. Avant-hier, je me souviens d'avoir vu un domestique en livrée qui s'amusait à râtisser les allées; je n'en sais pas davantage. Je pense bien que le notaire de Passy, qui fait les affaires du pauvre père Collombet, a une seconde clef. — Il faut que j'aie cette clef, dit Frédéric avec l'ardeur d'un homme qui va découvrir un trésor. Allez tout de suite chez le notaire, dit Frédéric en montrant un louis; tenez, voilà qui vous donnera des jambes. — Mais, monsieur, je

ne réponds pas... — Allez toujours, je vous attends.

La jardinière ne prit pas le temps de mettre ses souliers. — C'est un fou, se disait-elle, mais il a du bon. Elle revint sans la clef. — Le notaire n'y a pas songé. Il faut qu'il envoie à Saint-Germain chez la fille du père Collombet. Demain, si vous voulez... — Demain! c'est un siècle. Attendre à demain! Vous me répondez que je trouverai la clef chez le notaire? — Bien mieux, il me la remettra, car il m'a priée de faire voir la maison; il va en écrire au locataire. — Très bien! il faut que je parcoure la maison depuis la cave jusqu'au grenier demain à dix heures.

A cet instant, Frédéric remarqua, sur un beau cheval bai-brun, un homme de trente à trente-cinq ans, en observation devant la villa. C'était un homme du monde, très élégant et très fier. Il était accompagné de deux lévriers gris, qui le suivaient avec une grande docilité. Il agitait sa cravache et coupait l'air avec une colère mal contenue. Voyant Frédéric qui ouvrait de grands yeux, il le regarda d'un certain air de bravade, en homme qui ne serait pas fâché de faire sentir son dépit à quelqu'un. Au bruit d'un battement d'ailes de perdrix, un des lévriers s'élança follement dans un seigle déjà presque mûr. Son maître le siffla, la pauvre bête revint au même instant, l'oreille basse, se mettre à sa merci; il lui appliqua, sans s'attendrir, trois ou quatre violents coups de cravache. Après quoi, ennuyé sans doute de la curiosité de Frédéric et de la jardinière, il piqua des deux et disparut sous un nuage de poussière. — N'est-ce pas le locataire de la petite maison? demanda Frédéric. — Je ne puis vous répondre, monsieur, car je n'ai pas encore vu le locataire.

Frédéric retourna à Paris, tout en se demandant s'il n'avait jamais rencontré au théâtre ou dans le monde ce cavalier de mauvaise humeur.

Le lendemain, avant huit heures, Frédéric partit à pied pour Auteuil; une marche rapide et fatigante tempéra l'impatience; malgré toute sa philosophie, Frédéric avait besoin de marcher. Déjà! — s'écria la jardinière, en le voyant déboucher au-dessus de la haie. Elle courut une seconde fois chez le notaire. Quand elle revint, Frédéric était à son observatoire. Dès qu'il entendit monter la jardinière, il alla au devant d'elle. — Voilà enfin toutes les clefs, monsieur; le notaire ne voulait plus me les confier, disant qu'il ignorait jusqu'à quel point on avait le droit de s'en servir, car ce sont de doubles clefs restées dans les mains du propriétaire, après la maison louée. N'importe, les voilà; le notaire m'a recommandé de vous dire de sonner avant d'ouvrir la grille, car le locataire pourrait bien se trouver là par hasard. — Est-ce

que le notaire le connaît ? — Point du tout ; mais le père Collombet doit venir ce soir lui donner des renseignements. — Voyons toujours, dit Frédéric, en se dirigeant vers la grille ; la maison est à vendre, j'ai le droit de la visiter ; d'ailleurs, qui sait ? la rente est haute à la Bourse, je puis bien courir les risques d'acheter une maison.

Arrivé à la grille, il sonna. Aucun mouvement, aucun bruit ne signala la présence d'un être humain. Il ouvrit résolument la grille, la referma et s'avança vers le petit perron avec un certain battement de cœur. Il ne s'arrêta pas à considérer les arbustes et les détours du jardin ; embusqué à sa fenêtre, il avait eu le temps d'étudier l'essence des arbres et la variété des fleurs, depuis le chêne, il y en avait un, jusqu'à l'humble marguerite de la pelouse. Il ouvrit la porte du vestibule et en franchit le seuil, tout en jetant un regard avide devant lui. Quoique cette pièce ne fût guère éclairée, il jugea prudent de fermer la porte sur lui, comme il avait fait pour la grille ; toutefois ce ne fut qu'après avoir demandé à haute voix s'il n'y avait personne. Il ne remarqua rien de particulier dans ce vestibule, qui ressemblait à tous les vestibules de maisons de campagne. Il entra dans le salon, qui était tout simple et à peine meublé ; il y remarqua seulement un piano. Il revint dans le vestibule ; deux portes intérieures donnaient dans cette pièce, à droite et à gauche. Il s'aperçut, non sans quelque surprise, qu'à sa gauche la porte était légèrement entr'ouverte. Il la poussa presque en tremblant et souleva une portière de damas rouge : il se trouva tout à coup dans une chambre à coucher des plus pittoresques.

Il vit du premier regard une épée, des fleurets, une pipe turque, une paire de pistolets, un grand sabre, enfin tout ce qui fait l'ornement de la chambre à coucher d'un officier de cavalerie.

III.

A son entrée dans la chambre à coucher, Frédéric avait vu tourbillonner mille choses confuses. Mais, quoique les volets fussent bien clos, comme le soleil y frappait alors de ses plus vifs rayons, notre philosophe curieux distingua bientôt tout l'élégant mobilier jusqu'aux détails les plus pittoresques. Les murs, tendus en imitation de cuir de Russie, étaient recouverts d'armes et de pipes de toutes les formes et de tous les pays ; jamais on n'avait rassemblé tant de ressources contre la vie et contre l'ennui : stylets, rapières, yatagans, sabres damasquinés, haliebards, javelots, flèches sauvages, carabines, arquebuses, mousquets, haubert, pistolet albanais, dague de Milan, épée à deux mains, poignards malais ; cette panoplie était

complète. Une armure montait la garde à la porte. Je ne tenterai pas de décrire la variété de pipes qui formaient un contraste pacifique. On y trouvait un narguilé qui répandait encore l'odeur du tonbecky, une pipe turque à long tuyau de bois de jasmin enrichi d'anneaux précieux. Mais les pipes tenaient moins de place que les armes dans cette riche galerie. — Oh ! oh ! dit Frédéric, voilà un musée qui ne me donne pas trop l'envie de rencontrer le maître de céans ; est-ce que madame de Verneuil viendrait ici pour faire des armes ou pour fumer dans un chiboune ?

Il avança d'un pas. Il se trouva devant un lit de fer, légèrement orné, couvert d'une courtine de satin broché, presque enseveli par d'amples rideaux rouges. Une magnifique peau de léopard à grilles d'argent accusait un luxe recherché. Du lit, Frédéric alla à la chevetière, dont le manteau de velours à franges d'or était chargé de quelques beaux livres, de chinoïseries, de ces mille jolis riens qui font le charme de la vie intime. — Diable ! dit Frédéric en pensant autant à madame de Verneuil qu'au maître du logis, un homme qui vit solitairement ne songe pas à toutes ces fanfreluches du luxe moderne.

A côté de la glace, dans un petit cadre de velours, entre un chiboune et des pantoufles de Persane, Frédéric remarqua un pastel du temps de La Tour, qui lui rappela une figure sinon connue, du moins une de ces charmantes images dont on se souvient toujours après les avoir entrevues à peine. — C'est cela, dit-il en s'éloignant du pastel pour le voir à distance ; c'est madame de Verneuil, ou plutôt c'est un portrait fait il y a cent ans, et qui lui ressemble, je n'en doute pas, beaucoup mieux que tous les portraits qu'on a pu faire d'après elle-même. — C'est bien curieux, continua-t-il en promenant son regard autour de cette chambre à coucher ; on dirait que ces lieux étaient habités hier encore.

En effet, Frédéric voyait des pantoufles devant le lit, un livre ouvert sur la courtine, une plume noircie d'encre sur la cheminée ; il respirait comme une odeur du dernier cigare fumé. Il remarqua avec une certaine attention sur le tapis, devant une petite armoire en bois de rose, un bâton de cire et une bongre qui lui semblaient avoir brûlé du même feu pour quelque lettre à cacheter. — Peut-être, pensa-t-il, celle que madame de Verneuil lisait en pleurant. Mais enfin, pourquoi s'est-il en allé tout juste à l'heure où sans doute elle venait répondre à sa lettre ?

A cet instant, un rayon de soleil vint comme une douce auréole caresser le front du pastel. — C'est bien madame de Verneuil, du moins elle aurait été ainsi au XVIII^e siècle ; elle aurait souri

de ce doux sourire plus séducteur que tendre : la comtesse est peut-être moins jolie, mais sans doute il y a plus de passion dans son cœur que dans ses yeux charmants. Celui qui habite cette maison a deux maîtresses pour une. Je voudrais bien savoir, — et j'y arriverai, — l'histoire de celle dont j'admire le portrait.

Dans sa fureur d'apprendre sans relâche, Frédéric oublia madame de Verneuil pour interroger le pastel. — Celle-là aussi était une comtesse, mais

au temps où régnaient si franchement les comtesses. Pour qui ce portrait si doux a-t-il été crayonné? Était-ce pour M. le comte qu'elle souriait ainsi? est-ce pour le chevalier? Et ce bouquet de roses sans épines, qui l'avait cueilli? était-ce encore l'esérance? est-ce déjà le souvenir qui agite ce jeune cœur?

Frédéric en était là de ses recherches savantes, quand il se retourna vivement avec une certaine émotion. — Qu'est-ce donc? se demanda-t-il en



La comtesse de Verneuil.

s'avancant vers la porte. Il écouta sans respirer. Il avait entendu ouvrir la grille; il entendit bientôt à la porte du vestibule le bruit désagréable d'une clef dans une serrure. — Diable! dit-il avec embarras en tourmentant ses monstaches, il me faut un peu de philosophie.

Il résolut de faire bonne figure, de bien jouer son rôle d'amateur de maisons à vendre; mais

ayant reconnu que l'importun visiteur était une femme, — peut-être madame de Verneuil, — il se jeta vivement dans les rideaux du lit, ne pouvant résister au plaisir d'en savoir un peu plus long.

A peine était-il caché, que madame de Verneuil souleva la portière. — Encore, si elle est seule! pensa-t-il en tressaillant, ma position ne sera pas désespérée; mais si le maître du logis vient pour

la recevoir ? Et s'ils allaient avoir beaucoup de choses à se dire ?

Frédéric comprit bien qu'il courait grand risque de passer un quart d'heure désagréable. Cependant tel était l'empire de sa passion pour tout voir, qu'il n'aurait pas consenti à partir, même s'il eût pu le faire sans être vu.

Madame de Verneuil entra dans la chambre d'un pas discret, comme si elle eût craint d'éveiller les échos. A peine entrée, elle se laissa tomber dans un fauteuil, n'ayant pas la force de se tenir debout. — Mon Dieu ! dit-elle en respirant ; mon Dieu ! Elle regarda autour d'elle d'un air expansif ; il semblait qu'elle voulût confier aux murs et aux meubles de la chambre tout ce qui faisait battre son cœur. — Je croyais, reprit-elle doucement, que je n'aurais jamais la force d'arriver jusqu'ici. Cependant ce n'est pas la première fois que j'y viens.

Elle se leva, dénoua le ruban de son chapeau et s'approcha du lit ; Frédéric n'osa plus respirer ; il n'osa même plus regarder. Madame de Verneuil jeta son chapeau sur la courtine. Elle s'avanca vers la cheminée et s'arrêta pour contempler le pastel ; elle pencha la tête et sembla préoccupée d'un souvenir : elle recula lentement, et, tout d'un coup, elle éclata en sanglots. Debout, immobile, les bras tombants, la figure inclinée, elle était devenue belle par la douleur, elle qui ne passait à juste titre que pour une jolie femme, avec ses lignes un peu tourmentées, ses grâces parisiennes et ses yeux bruns, plus séduisants que doux et naïfs.

Elle se laissa retomber dans le fauteuil, pleurant à belles larmes, égarée par une sombre tristesse. Ses larmes coulaient sur ses joues et tombaient sur son sein, sans qu'elle prit garde de les arrêter en chemin. Frédéric était vivement touché



Une soirée chez la comtesse.

de ce tableau triste et charmant. Il regrettait bien un peu de ne pouvoir consoler une femme si digne de consolations. D'un autre côté, une femme qui pleure, dit le proverbe, a presque la beauté des anges. Frédéric n'était pas fâché de voir pleurer de bonne foi. — Cependant, se dit-il avec un peu de surprise, je suppose que madame de Verneuil n'est pas venue ici seulement pour pleurer. Il se demandait qu'elles étaient ces larmes versées de si bon cœur, quand un léger bruit se fit entendre vers la porte. Frédéric ne put retenir un mouvement. Madame de Verneuil tourna la tête vers le lit et vers la porte avec une subite inquiétude. Elle se leva en pâlisant ; mais un silence profond ayant succédé au bruit, elle secoua la tête comme pour se dire : — Ce n'est rien.

Cependant Frédéric, qui n'était pas aveuglé par la douleur, avait entrevu un homme soulevant la portière et regardant à la dérobée. Il lui avait été

impossible de distinguer la figure de ce nouveau venu ; il avait reconnu pourtant qu'il était jeune et élégant ; il voyait encore passer sous la portière une botte garnie d'un éperon d'argent. La situation se compliquait beaucoup. Frédéric commençait à s'effrayer des secrets qu'il allait sans doute surprendre. Qu'allait-il se passer ? Il se promit d'étudier désormais en plein air, convaincu que la science surprise au domicile d'autrui mène quelquefois trop loin. Mais pour ce jour-là, il se décida à faire bonne figure, quoi qu'il dût arriver. Il jugeait que, en cas d'alerte, il aurait toujours le temps de saisir un poignard ou une rapière : il y avait tout justement une épée suspendue au-dessus de sa tête. — La curiosité à ses dangers.

Madame de Verneuil s'était approchée d'une petite armoire en bois de rose, d'un goût suranné, mais toujours joli. Elle prit dans son sac une clef presque imperceptible pour ouvrir cette armoire.

— J'y suis, dit Frédéric, elle veut surprendre les secrets de son amant. Comme madame de Verneuil ouvrirait l'armoire, le nouveau venu, qui se tenait à la porte de la chambre, entra bruyamment. Frédéric reconnut alors le cavalier qui avait battu son lévrier la veille.

C'était un homme de belle taille et de bonne tournure. Ce qui frappait en lui de prime abord, c'était un certain air franc et décidé qui ne présageait rien de bon pour les situations extrêmes.

Il s'avança tout droit vers madame de Verneuil. Elle se retourna avec épouvante. — Madame.... — Ciel! s'écria-t-elle en tombant agenouillée. — Madame! priez Dieu qu'il me donne la force de vous tuer. — Me tuer! que dites-vous? me tuer? Ah! mon Dieu. Elle leva les bras avec une expression de douleur profonde. — Que pouvez-vous espérer de mieux pour vous comme pour moi? — Mais, monsieur, ou vous a trompé. — Osez-vous dire cela tout haut! Plût à Dieu que je me fusse trompé! D'abord je n'en voulais pas croire mes yeux; hier, je vous ai suivie; hier, vous êtes venue dans cette chambre.... Aujourd'hui.... — Monsieur, j'aurai la dignité de ne pas me défendre; tuez-moi, si vous me croyez coupable. — Coupable! j'imagine que vous vous moquez de moi. Quoi! je vous surprends dans la chambre de votre amant, ouvrant ses armoires, déposant votre chapeau sur son lit.

Frédéric, tout brave et tout décidé qu'il fit, tressaillit vivement. — Ah! madame! madame! poursuivit M. de Verneuil, car c'était lui, avec rage et d'un air de mépris. — Monsieur ne me jugez pas! de grâce, pas un mot de plus; si vous saviez pourquoi... — M. de Verneuil, repoussa rudement la comtesse, qui se tordait les mains. — Pas un mot de plus, je le veux bien, dit-il en se baissant pour regarder dans l'armoire; mais voilà sans doute ici de quoi vous condamner. — Me condamner?

M. de Verneuil avait vu des lettres dans l'armoire; il prit la première venue avec avidité. Avant de l'ouvrir il reconnut que ce n'était pas une lettre écrite par la comtesse; mais, comme c'était une écriture de femme, il voulut savoir à qui pouvait s'adresser cette lettre. L'enveloppe n'existait plus. C'était un de ces mille billets qui sont écrits chaque jour par ces folles beautés qui dissipent si gaiement leur jeunesse sans souci du lendemain; billets charmants, mais ou souvent il n'y a pas plus de cœur ni de vérité que d'orthographe.

M. de Verneuil jeta cette lettre à ses pieds; la comtesse, atterrée, défaillante, éperdue, n'osait plus faire un mouvement. — Voyez, madame! voyez cette lettre! vous y reconnaîtrez les senti-

ments d'une rivale digne de vous, car j'imagine que c'est la jalouse qui vous a conduite ici. Le comte n'avait pas achevé ces mots, quand il saisit dans l'armoire sept à huit lettres nouées avec un ruban blanc. Cette fois, il reconnut l'écriture de sa femme. La colère le transporta au plus haut degré; il prit la main de la comtesse et la brisa dans la sienne; elle poussa un cri et tomba à la renverse.

Frédéric ne voulait être, comme de coutume, que simple spectateur; mais il ne put contenir un mouvement généreux qui l'emporta d'un seul bond devant M. de Verneuil, déjà armé d'un poignard. Il fut tout aussi étonné de se trouver au milieu de cette tragi-comédie, que le comte et la comtesse de Verneuil le furent eux-mêmes de le voir ainsi apparaître à ce moment terrible, comme un grand juge, comme un amant, ou comme un voleur.

Frédéric ne voulait assister à la comédie humaine qu'en simple spectateur; à peine s'il s'aventurait dans la coulisse en ses jours d'ardente curiosité; mais, dans cette situation, il fut obligé de se montrer sur la scène pour jouer un rôle bou gré, mal gré.

Comme il était avant tout homme de cœur, il fit bonne figure en cette grave circonstance. Le comte jeta sur lui des regards furieux, la comtesse était de plus en plus surprise et épouvantée. — Il me semble, dit-il au mari, que vous devriez entendre, avant tout, des explications... — En vérité, monsieur, lui répondit M. de Verneuil d'un air de dédain et en contenant mal sa colère et sa jalousie, vous auriez pu vous dispenser de vous montrer; je ne suis pas de ceux qui souffrent les bravades. — Mais, monsieur... — Silence! je vous prie; je sais ce que je voulais savoir.

M. de Verneuil regarda sa femme. — Elle osait se défendre quand son amant était caché sous les rideaux du lit. La comtesse se leva avec la vivacité légère d'un daim blessé à la chasse. — Qu'avez-vous dit, monsieur?... Oh! mon Dieu!... j'en mourrai. — Peu en meurent, beaucoup en vivent, dit le comte, en repoussant les mains de sa femme. — Hélas! dit-elle en laissant tomber sa tête avec désespoir, la plaisanterie après l'insulte! Qu'ai-je fait? Où suis-je? — Encore une fois, madame, vous êtes avec votre amant. — Monsieur, dit Frédéric, qui allait sans cesse du mari à la femme, sans trop savoir ce qu'il devait faire pour calmer la jalousie du comte de Verneuil, ni ce qu'il devait faire pour justifier et sauver la comtesse, monsieur, vous condamnez trop vite, songez... — Monsieur, je ne suis point un mari ridicule; tout à l'heure je voulais tuer cette femme; vous vous êtes montré: c'est assez. Votre nom, monsieur?

Frédéric de Marvilliers remit sa carte à M. de Verneuil.

— C'est cela, dit le comte entre ses dents; un coureur d'aventures! — M. de Verneuil s'avança vers la porte. Madame de Verneuil se leva et courut à lui. — De grâce, je vais tout vous dire. La comtesse s'attachait au bras de son mari. — Non, non, vous ne me quitterez pas! — Madame, vous êtes venue ici seule, vous vous en irez bien sans moi. Il repoussa la jeune femme par une secousse violente et partit en homme qui a perdu la tête. Madame de Verneuil tomba évanouie sur le seuil. Frédéric se jeta à genoux pour la secourir.

IV.

Nous avons à dire comment un de ces hasards conspirateurs qui soulèvent toujours les voiles dans la grande ville mystérieuse avait trahi la matinale promenade de madame de Verneuil.

M. de Verneuil était d'un déjeuner chez Tortini. Comme il passait devant la Madeleine avec un ami, le marquis de Verviers, survenant, regarda le comte avec surprise. — C'est étonnant! dit-il étourdiment; je ne te croyais pas du déjeuner. — Pourquoi? — Tout à l'heure en revenant de l'École militaire, où le général m'avait appelé, j'ai rencontré ton coupé traversant le Champ-de-Mars; tu moins j'ai cru reconnaître la fière allure de tes grands diables de chevaux. — Oui, oui, dit le comte en jetant son cigare, ma voiture a dû passer par là tout à l'heure. Mais, ajouta-t-il en riant assez bien pour un homme qui n'avait pas envie de rire, je ne suis pas toujours dans ma voiture.

Cependant le comte alla bravement déjeuner comme les autres. Une heure après, il quitta brusquement ses camarades et retourna chez lui. — Madame de Verneuil est-elle rentrée? demanda-t-il au valet de chambre. On lui répondit qu'elle était sortie depuis peu de temps. Il monta à cheval et se dirigea vers le Champ-de-Mars, n'espérant pas trop retrouver les traces de sa voiture. Cependant, comme les voitures élégantes ne passent pas souvent par le Champ-de-Mars, il pouvait obtenir des indications certaines; en effet, il fut assez heureux pour rencontrer trois ou quatre invalides qui le conduisirent par leurs renseignements sur la route d'Auteuil. A force de recherches et d'indications, il était arrivé devant la petite villa, mais trop tard pour y surprendre madame de Verneuil. On n'a pas oublié sa colère à la vue de Frédéric, car on le sait déjà, c'était M. de Verneuil qui, la veille, avait battu un peu cruellement son indocile lévrier.

Le soir même, dans le petit salon de l'hôtel de M. de Verneuil, la comtesse toute pensive, un

livre à la main, ne songeait pas à demander de la lumière, quoique depuis près d'une demi-heure le dernier éclat du jour, ne traversant qu'à peine les rideaux, ne lui permit plus de lire. Le comte entraut à pas légers, lui demanda ce qu'elle lisait avec tant d'attention. — Ah! dit-elle en tressaillant, vous m'avez presque fait peur. — Blanche, fermez votre livre et expliquez-moi d'où vient que depuis deux jours vous êtes tombée dans une mélancolie vraiment singulière. Madame de Verneuil rougit et ferma brusquement son livre. Le comte avait attaché sur elle un regard scrutateur. Quoique la nuit fût déjà sombre dans le petit salon, il remarqua la rougeur de sa femme. — Eh bien! vous ne me répondez pas? Disant ces mots, il prit la main de madame de Verneuil. — C'est que je cherche, répondit-elle lentement, pourquoi je suis devenue ainsi. — Eh bien! je vous écoute. — Qui sait! dit-elle avec émotion; moi-même le sais-je bien! — Blanche, songez que c'est moi qui vous parle. J'imagine que ce n'est pas le roman que vous avez à la main qui vous attriste ainsi? — Qui vous l'a dit? ne savez-vous pas que l'imagination qui se laisse prendre par un roman a quelquefois une grande force sur le cœur! — Des romans! des romans! vous n'en lisez jamais — J'avoue que le hasard m'a donné celui-ci. C'est votre tante qui l'a laissé hier au salon. — Une vieille folle, qui n'a plus rien dans le cœur et qui cherche à s'abuser; qui se croit tour à tour Indiana, Valentine, Geneviève, Jeanne, que sais-je? Mais il n'est pas question de romans; voyons, Blanche, ouvrez-moi votre cœur.

Le comte n'avait pas quitté la main de sa femme; il l'éleva lentement à ses lèvres. La comtesse appuya alors son front sur l'épaule de son mari, peut-être avec la résolution de lui confier un secret, peut-être avec la résolution de mentir. — Quelle est la femme parmi les plus honnêtes qui n'a quelquefois connu les sentiers perdus du mensonge? — Mais un valet de chambre vint poser sur la cheminée deux flambeaux allumés; cette lumière inattendue changea brusquement les dispositions de la comtesse; elle ne trouva plus rien à dire, sinon qu'elle était triste sans savoir pourquoi.

Ce qui se comprendra peut-être plus difficilement, c'est le sentiment délicat qui vint changer les dispositions indiscrettes du mari; il n'osa plus interroger sa femme au grand jour, sans doute dans la crainte qu'elle ne rougît encore. Il se leva et se promena en silence. Madame de Verneuil remarqua à la décroche l'inquiétude de son mari. — Cependant, murmura-t-elle pour se rassurer, il a déjeuné aujourd'hui chez Tortoni avec ses amis. — Eh bien! dit tout à coup madame de Verneuil

à son mari, vous êtes à votre tour devenu très mélancolique ? — Ce n'est rien, murmura-t-il, j'ai sans doute comme vous une tristesse sans cause. M. de Verneuil était si sûr du cœur de sa femme, qu'il ne pouvait se décider à la croire coupable. Il savait par un faucheur de foin qu'une dame était descendue de voiture dans Auteuil ; qu'elle avait marché seule en pleine campagne ; qu'elle était entrée dans la petite villa ; mais était-ce bien madame de Verneuil ? — C'est à en perdre la tête, dit-il en frappant du pied, mais je ne veux pas interroger Blanche, j'attendrai.

Or, madame de Verneuil ne lui dit plus un mot de la soirée. Avant de se retirer dans sa chambre, elle lui tendit la main et lui dit bonsoir d'une voix émue. Le lendemain, après la nuit la plus agitée, M. de Verneuil se décida donc à suivre les traces de sa femme et la surprit, comme on l'a vu, dans cette chambre à coucher.

V.

Revenons à madame de Verneuil et à Frédéric de Marvilliers.

Notre héros curieux s'était jeté à deux genoux pour secourir madame de Verneuil évanouie. Il lui prit d'abord les mains avec une brusque familiarité qu'autorisait l'état de la comtesse ; ensuite il la souleva et lui posa doucement la tête sur un coussin ; après quoi, il courut ouvrir la fenêtre et les volets : l'éclat du jour et la fraîcheur pénétrante du jardin ramènèrent la comtesse. Elle se leva brusquement et sembla chercher des yeux. Elle voulut sortir ; elle n'eut pas la force de faire un pas ; elle fut même retombée sur le tapis, si elle n'eût pu se retenir à la portière.

Frédéric revint vers elle. — Monsieur, m'expliquez-vous... ? — Madame, pardonnez-moi ma présence ici ; mais il n'y a pas de temps à perdre : il faut empêcher qu'il vienne, car si votre mari... — Que voulez-vous dire ? de qui parlez-vous donc ? — Voyons, madame, ne vous offensez pas, j'en ai vu bien d'autres.

Madame de Verneuil leva la tête avec agitation et avec dignité. — Je ne vous comprends pas, monsieur ; de qui parlez-vous ? — Vous le savez mieux que moi ; vous allez tout perdre en voulant feindre. Est-il venu ? est-il parti ? l'attendez-vous ? — Mais encore une fois, monsieur, vous oubliez... — Songez, madame, qu'il ne faut pas qu'il se rencontre avec votre mari. — Mais, monsieur, je n'attendais personne ici, et je suis bien étonnée de vous y trouver. — Mon Dieu, madame, je ne comprends que trop votre étonnement ; mais, puisqu'aussi bien j'ai assisté sans le vouloir à tout ceci, permettez-moi de vous servir. Où est-il ? Il

faut que j'aille lui dire ce qui se passe. — J'imagine, monsieur, que vous ne savez pas à qui vous parlez. Peut-être vous vous êtes trouvé ici l'an dernier, quand il y venait des comédiennes et autres femmes de cette sorte. — Pourquoi feindre encore ? Il est entendu que vous êtes la candeur dans toute la grâce primitive. Je n'en doute pas ; mais il faut pourtant l'avertir de ce danger sérieux, qui compromet la vie de deux hommes de cœur, car, ne vous y méprenez pas, votre mari le tuerait. — Qui ? — Lui. — Mais enfin ? — Votre amant.

Madame de Verneuil tressaillit d'indignation. — Est-ce que je rêve ? est-ce que je suis folle ? Elle alla tomber tout abattue dans un fauteuil. Frédéric, comprenant moins que jamais, se promena tout agité, ne sachant plus que dire, ne sachant plus que faire. — C'est bien étrange, pensait-il en regardant madame de Verneuil à la dérobée. A voir cette femme, on la croirait la plus pure des femmes. Qui sait ? cette surprise n'est peut-être pas jouée ; on n'est pas, à cet âge, si profonde comédienne. Il y a là-dessous quelque mystère que ni moi ni le mari n'avons l'esprit de pénétrer. — Il entendait alors sangloter madame de Verneuil. — Oui, oui, reprit-il, je me suis trompé : j'ai jugé, comme tous les juges du monde, sans entendre et sans comprendre.

Comme il se disait ces mots, il s'arrêta tout surpris pour écouter la comtesse qui murmurait tout bas : *Gaston ! Gaston ! où m'avez-vous conduite !* — Ah ! voilà donc le nom de l'amant ! Comme j'étais naïf de m'imaginer qu'elle venait ici comme elle serait allée à l'église ! Décidément, il faut désespérer des femmes. Il se tourna vers la comtesse. — Eh bien ! madame, il s'appelle donc Gaston ?... D'où vient qu'il vous fait attendre si longtemps ? — A cette demande ironique, mais qui était effrayante pour madame de Verneuil, la pauvre femme poussa un cri terrible et se cacha la tête dans ses deux mains, comme si elle eût craint une apparition. — Car, poursuivait Frédéric, qui espérait arriver enfin à savoir quelque chose, hier encore vous êtes venue l'attendre, avant-hier même... — Monsieur, monsieur, de grâce respectez ma douleur. Si les larmes d'une femme sont une prière qui vous touche, allez trouver mon mari, faites qu'il revienne, car je ne veux pas sortir sans lui de cette chambre.

Malgré tout l'attrait que trouvait Frédéric à étudier cette énigme dans la physionomie, dans les pleurs, dans les paroles de madame de Verneuil, il se hâta de lui dire qu'il était heureux de suivre ses ordres. — En cela, madame, il faut que votre mari revienne. Les choses ne sont jamais si désespérées, qu'on ne puisse s'entendre entre gens

bien nés. Il s'inclina profondément et sortit aussitôt. Il ne savait trop où retrouver M. de Verneuil. — Cependant, se disait-il, je suis bien sûr que M. de Verneuil n'a pu se décider à s'éloigner beaucoup; car, tout mari et tout furieux qu'on soit, la jalousie est toujours là, qui vous enchaîne pour tout découvrir et pour tout voir.

Il alla droit au bois, s'imaginant que le comte s'était arrêté dans la première allée pour ne pas perdre tout à fait de vue la porte de la petite villa. En effet, le comte s'était arrêté tout agité dans le voisinage. Pendant que Frédéric le cherchait, il revint tout d'un coup à la villa, se laissant guider par une généreuse inspiration. Quand il rentra dans la chambre à coucher, madame de Verneuil éclatait en sanglots, en proie au plus violent désespoir. Le voyant reparaitre, elle se tut et reprit la dignité du calme. — Qu'importe? se disait-elle, je suis résignée à tout, même à mourir, car il m'a blessée au cœur.

M. de Verneuil alla droit à sa femme, lui prit les mains, l'appuya sur sa poitrine et lui baisa le front. La comtesse leva les yeux en silence; elle semblait ne pas comprendre. — Blanche, pardonnez-moi mes injures: j'étais fou; vous ne pouvez pas être coupable, c'est impossible. Je vous connais! — Dieu soit loué! dit madame de Verneuil en se laissant tomber dans les bras de son mari; vous me jugez avant de m'entendre, notre bonheur est sauvé. Mais je vous dirai tout.

Ils s'embrassèrent avec effusion, fiers de se retrouver dignes l'un de l'autre.

Frédéric arriva pour les surprendre dans cet embrassement. Ce fut pour lui un nouvel incident qui expliquait fort peu les autres. Il s'inclina respectueusement. A la vue de Frédéric, le comte ne put dissimuler une certaine expression de dépit. — Encore! murmura-t-il en sentant renaître sa colère si bien apaisée par les larmes de joie et les embrassements de sa femme. — Je vois bien, dit Frédéric, qu'il ne me reste plus qu'à m'en aller. Tout à l'heure, madame, j'aurais pu me féliciter d'avoir fait votre connaissance par un hasard si singulier, qui pouvait me permettre de vous servir. Maintenant que l'imbroglio est dénoué à votre gloire, je me retire, en n'osant pas espérer que vous me pardonneriez ma présence importune. Je suis vraiment désolé d'avoir surpris un secret dont je n'abuserais pas certes, car je veux oublier en sortant que je suis venu ici. Je tiens pourtant à vous expliquer ma présence en cette maison.

Disant ces mots, Frédéric s'adressait à M. de Verneuil. — Vous n'avez peut-être pas remarqué que cette maison est à vendre. Je dois vous avouer que je n'ai demandé à la voir que dans l'espoir d'y découvrir quelque chose d'extraordinaire, car

elle m'avait séduit par je ne sais quel air mystérieux. Certes, je ne m'attendais pas à cette rencontre étrange; je croyais la maison déserte: je voulais voir les lieux et non les personnes qui y viennent. Pardonnez à un philosophe qui vit un peu par curiosité; grâce à Dieu, ma curiosité est discrète; vous pouvez compter sur mon silence.

Frédéric s'inclinait pour sortir. — Un instant, monsieur, dit madame de Verneuil; demeurez, je vous prie: il faut que vous sachiez pourquoi je suis venue ici: mon devoir est de vous le dire. — Madame, je vous avouerai, dit Frédéric en souriant, qu'il ne faudra pas me retenir de force. — Eh bien! vous allez avoir cette explication: maintenant que j'ai pardonné à un mouvement aveugle, à un cœur qui souffre et qui devient cruel...

M. de Verneuil exprima un mouvement d'impatience. Il envoyait au diable le philosophe curieux qui avait surpris une scène conjugale, et qui, par sa position, se trouvait avoir autant de droit que lui-même pour écouter ce qu'allait dire sa femme. Il n'était plus jaloux d'un amant, mais jaloux d'un étranger qui traitait ainsi de plain-pied dans les mystères de son intérieur, un étranger devant qui sa femme allait parler à cœur ouvert. — Qu'importe? dit M. de Verneuil. Il faut bien accepter les caprices du hasard. Voyant que son mari redevenait inquiet et pensif, madame de Verneuil s'était interrompue. — Hélas! reprit-elle tristement, pourquoi n'ai-je pas osé vous dire cela il y a deux jours? Nous nous serions épargné bien des heures d'angoisses. Mais voilà ce qui s'est passé.

Frédéric se mit très à son aise dans un fauteuil. La comtesse, épuisée par de telles secousses, s'était assise elle-même près de l'armoire où son mari avait rejeté ses lettres. M. de Verneuil se contenta de s'appuyer à la cheminée.

La fenêtre était restée ouverte; le soleil, traversant un amandier, répandait sur le tapis ses rayons brisés. Cette chambre à coucher, tout à l'heure si sombre et si désolée, avait pris tout à coup un air de gaieté douce et charmante. — Mais, disait Frédéric en regardant madame de Verneuil qui allait parler, que va-t-elle dire? A moins que ce ne soit un jeu de jeunes époux qui veulent se distraire, à moins que je ne sois tombé dans quelque accès de folie, il y a là quelque chose d' inexplicable. Ce mari qui redevenait tout à coup si amoureux de sa femme, ne sait-il donc pas qu'elle est venue seule hier? que déjà la veille elle s'était arrêtée à la grille sans oser aller plus loin? Et ce nom de Gaston? et cette rose cueillie d'une main tremblante, c'est-à-dire d'une main coupable? et ces larmes que j'ai jugées tout à la fois douces et amères? et cette lettre qu'on relisait à l'ombre avec tant d'émotion? Voilà, ce me semble,

des charges terribles. Mais enfin je vais tout savoir, car jusqu'à présent je ne sais encore rien.

II.

Madame de Verneuil parla ainsi :

— Ce qu'il y a de plus triste, c'est que je ne puis pas vous dire cela en deux mots. — Mon Dieu! c'est pourtant bien simple. — Enfin, prenez patience, puisqu'il faut tout vous dire, je dirai tout.

Il y trois ans, M. Gaston d'Avrigny...

— A ce nom, M. de Verneuil leva la tête avec attention. La comtesse regarda son mari sans se troubler.

— Il y a trois ans, reprit-elle d'une voix calme, M. Gaston d'Avrigny vint passer l'automne au château de mon père. C'était mon cousin, — nous nous connaissions de vieille date, — vous le savez, monsieur de Verneuil. — Dans l'enfance, nous avions été des mêmes fêtes, nous avions enfilé ensemble les primevères du parc. — Gaston venait chez mon père pour la saison de la chasse; Gaston était un désouvré; avec très peu de fortune, il n'avait pas d'état; il aimait beaucoup à ne rien faire, c'est-à-dire à se promener à cheval, à chasser, à courir le moude comme un enfant prodigue de bonne maison. Encore s'il s'était contenté de ces plaisirs-là chez mon père! Il s'avisa, le croiriez-vous? de tomber éperdument amoureux de moi.

Un éclair de jalousie brilla dans les yeux de M. de Verneuil.

— Ne vous offensez pas, je n'y pouvais rien; j'étais d'abord bien loin de m'en douter. Il avait lu les romans modernes, il parlait sans cesse de passions furieuses, profondes, fatales. Je ne comprenais rien à tous ces discours, moi qui demandais à Dieu dans toute la simplicité de mon cœur un mari qui m'aimât doucement, un intérieur calme et béni... comme celui que j'ai trouvé... Je disais sans cesse à Gaston qu'il perdait la tête, que toutes ces grandes phrases étaient dignes d'une maison de fous. A l'entendre, il lui fallait un amour plein d'orages et de tempêtes. Quiconque l'aurait cru à ses paroles se fût imaginé qu'il avait dans le cœur le Vésuve ou l'enfer. Plus jaloux qu'Otello, il jurait de pourfendre le genre humain pour un simple regard. Enfin je ne saurais vous donner l'idée de toutes les folies dont il s'était fait pour ainsi dire un cortège. Le pauvre garçon! les faiseurs de romans en ont gâté bien d'autres. Je l'avais connu autrefois simple, naïf, franc, aimable sans le savoir; je le retrouvais, à mon grand chagrin, triste, rêveur, fatal, Manfred ou Ravenswood.

Je le vois toujours traversant le parc, fièrement drapé dans son manteau comme un amoureux castillan qui attend l'heure du rendez-vous. Pour lui, il n'avait de rendez-vous qu'avec la lune, car, autant que j'ai pu le deviner, c'était à la lune qu'il confiait les ouragans de son cœur. Je ne ris pas, mon Dieu! puisque je parle de lui, ne faut-il pas le peindre tel qu'il était?

« La première fois qu'il me confia son amour, ce fut dans une petite promenade archéologique faite à cheval, à pied et en char à bancs, avec toute la compagnie du château. Gaston était à cheval; il prenait plaisir à braver les dangers ou plutôt à créer des dangers, car pour un cavalier raisonnable la route était facile : quelques gués à traverser, quelques sentiers escarpés, une petite rivière à passer en bateau, enfin un chemin comme il y en a tant. Moi aussi j'étais à cheval, très fière de ma monture et de mon amazone, très heureuse de mes dix-huit ans et du ciel qui couronnait mon front.

« Nous étions dans la montagne, je suivais le sentier, tout en écoutant les gais sifflements du merle. Voilà tout à coup mon extravagant cousin qui jette son cheval sur le versant pour marcher de front avec moi. — Gaston, vous ne savez pas ce que vous faites, prenez donc garde. — Ne craignez rien, me répond-il en contenant mal son cheval qui se cabrait, je suis fataliste, ma belle cousine; d'ailleurs, reprit-il en se penchant vers moi, ne serait-il pas bien doux de mourir ici, sous vos yeux, par un si beau jour? — Voilà, lui dis-je en souriant, car j'étais loin de le prendre au sérieux, voilà une idée qui ne pouvait venir qu'à vous. — Ah! ma cousine, reprit-il en s'animent, si vous saviez comme je vous aime! — Je n'en doute pas; voilà dix-huit ans que je le sais. — Hélas! ma cousine, je ne vous aime plus comme je vous aimais enfant; c'est une passion qui me tuera, croyez-le bien! Si je n'espérais vous toucher un jour, je précipiterais à l'instant même mon cheval à travers ces rochers... Je fus effrayée de l'air de bonne foi qu'il mit dans ses paroles. Un instant auparavant j'aurais celaté de rire; je n'osai ni rire ni répondre. — Songez-y, reprit-il d'un air presque désespéré, le premier mot que vous allez me dire me fera vivre ou mourir! Depuis tantôt cinq semaines, j'ai combattu mon cœur sans triompher. Vous êtes là, toujours là!... J'avais beau fermer les yeux!... Est-ce qu'on ferme les yeux de son âme? — Écoutez, mon cousin, je ne suis pas comme vous dans les régions poétiques de l'impossible; nous reparlerons de cela, mais, en attendant, prenez garde de tomber. — Cruelle, dit-il en levant les yeux au ciel, je pleure et vous riez; un jour je serai vengé; vous aimerez à votre tour,

et alors on ne vous comprendra pas, car il n'y a que là-haut que se rencontrent les âmes vraiment sympathiques. — Enfin, poursuivit-il en me saisissant une main que je ne lui laissai pas une seconde, il ne faut désespérer de rien.

« Une bordure de bouleaux, qui se trouvait sur le bord du sentier, nous sépara alors à ma grande joie; durant le reste de la promenade, je m'arrangeai si bien que nous ne nous retrouvâmes pas seuls.

« Le soir, j'étais dans ma chambre un peu préoccupée de la folie de mon cousin; ma gouvernante me remit un billet en me disant que Gaston allait partir; qu'il me pria de lire ces quelques lignes et d'y répondre par deux mots. J'ai oublié toutes les phrases singulières, bizarres, extravagantes qu'il m'écrivait. J'étais un ange; il attendait de moi la vie et la raison, car il avouait avec humilité que cette passion violente que je lui avais inspirée égarait sa raison.

« Mon dessein était d'abord de renvoyer la lettre sans la lire, ensuite d'avertir mon père; puis, craignant de faire du bruit pour rien, comme j'étais bien sûre que le beau style de mon cousin ne changerait rien à mes sentiments pour lui, je me déterminai à lire tout simplement sa lettre. Après l'avoir lue, je trouvai que je n'avais qu'une chose à faire: guérir Gaston de sa folle passion par des paroles de sœur. J'écrivis: c'était un tort sans doute; mais je ne prévoyais pas qu'il y eût du danger à faire une bonne action.

« Je lui écrivis qu'avant de songer aux folies de l'amour, il devait bien songer un peu à faire son chemin dans le monde; qu'il était jeune, brave, intelligent; qu'il n'avait qu'à vouloir pour arriver à tout. Je lui reprochai d'une façon toute maternelle son oisiveté, son désœuvrement, sa nonchalance. Pour mieux atteindre mon but, je lui déclarai avec un air de franchise que, s'il arrivait à quelque chose, peut-être mon père lui accorderait-il ma main; qu'alors il était sous-entendu que mon cœur suivrait ma main.

« Le lendemain, avant midi, il répliquait par une lettre qui était tout un volume. J'y répondis, je l'avoue, sans l'avoir lue tout entière. Gaston me disait que, sur un seul mot d'espoir, il partirait bravement pour la conquête du monde, qu'il deviendrait ministre, maréchal de France, roi, enfin tout ce qu'il fait la gloire et non le bonheur ici-bas. Je lui écrivis que le bonheur suivrait la gloire. Comme je n'avais rien à faire en ce temps-là, je me laissai aller à griffonner de grandes pages à mon cousin; je trouvais plaisant de lui donner des conseils, moi qui avais dix-huit ans, lui qui en avait vingt-sept.

« Pendant huit jours qu'il demeura encore au

château, nous échangeâmes donc quelques lettres. Cette correspondance assidue avait fini par me fatiguer; d'ailleurs il s'était enhardi jusqu'à me parler trop passionnément. Il fallait en finir; non pas que je craignisse un seul instant d'aimer Gaston, mais je comprenais que je m'étais engagée dans une voie dangereuse et compromettante.

« Gaston avait à régler quelques affaires de famille par suite de la mort d'une grand'tante; il partit tristement, comme à regret. « Adieu, Blanche, me dit-il en me baisant la main, quand je revendrai, je serai digne de vous. »

« Nous le conduisîmes avec mon père jusqu'au bout de l'avenue où passait la diligence. Quand je le vis disparaître, je ressentis tout à la fois une secousse de joie et de douleur. J'étais heureuse d'être délivrée d'un cousin si opiniâtre dans son amour. J'étais triste, car sans doute un pressentiment m'avertissait que je ne le verrais plus.

« J'eus bientôt oublié la promenade, les lettres et les héros de roman. Je revins passer l'hiver à Paris, et peut-être, monsieur... » Madame de Verneuil regarda tendrement son mari. « Peut-être vous souvenez-vous que nous nous rencontrâmes chez madame de C...? Vous avez l'avantage de ne pas être mon cousin et de ne pas être le faussaire d'un héros de roman.

« Mais ce n'est point ici le lieu de rappeler ces premiers chapitres de notre mariage. Il y a trois jours, je ne pensais guère à mon pauvre fou de cousin; un domestique se présenta chez moi, et, s'assurant que j'étais seule, me remit une lettre et deux clefs. « Que signifie ce message? lui demandai-je avec surprise. — Je n'ai rien à dire à madame; j'obéis à un ordre précis, voilà tout. » Je retournai vingt fois la lettre avant de la déchiffrer: vingt fois j'examinai les deux clefs; enfin je brisai le cachet avec une violente palpitation. Quoique je ne songeasse pas du tout à Gaston d'Avrigny, je reconnus tout de suite son écriture. Je devinai, je ne sais pourquoi, que j'allais apprendre un triste événement.

« Je savais, depuis quelques mois seulement, que Gaston, après avoir à peu près échoué dans toutes les carrières, s'était engagé comme simple soldat dans l'armée d'Afrique, où d'ailleurs il connaissait le général Lamoricière. C'était un homme fait pour la guerre; je ne lui savais qu'une qualité sérieuse, la bravoure. Il a été atteint d'un coup mortel sur le champ de bataille, à la dernière sortie contre les Arabes; mais d'ailleurs cette lettre, que vous pouvez lire, achèvera de vous expliquer tout le secret de ma présence dans cette chambre. »

Disant ces mots, madame de Verneuil présenta à son mari la dernière lettre de Gaston. M. de Ver-

neuil saisit à la fois la lettre et la main de sa femme. La comtesse respira, baissa la tête et rougit de plaisir. Après avoir déplié et retourné la lettre à diverses reprises, M. de Verneuil la lut à haute voix :

« Ma cousine,

« Sans doute vous avez oublié dans votre bonheur ce pauvre Gaston d'Avrigny, qui vous a tant aimée, qui vous a trop aimée. Faut-il vous le dire? moi, depuis plus de deux ans que j'ai vécu sans vous voir, j'ai toujours porté dans mon cœur cette folie charmante et terrible qui a dévoré ma vie. Ah! vous n'avez pas su quel amour profond et dévoué j'avais pour vous. Ne pouvant vivre à vos pieds, vivre de votre regard, de votre sourire, de votre beauté, je n'ai pu vivre ailleurs de tout ce qui fait la vie sans l'amour. J'ai essayé de tout pour abuser mon cœur; je savais qu'il me restait un peu de fortune, je l'ai jetée dans toutes les ivresses trompeuses de la vie parisienne. Mais, au

milieu de toutes ces folies, j'ai gardé votre image adorée comme un coin du ciel qui sourit à travers la tempête. Ne pouvant vaincre mon cœur, il ne me restait qu'à mourir. D'ailleurs, je dois l'avouer, car il ne faut pas faire de charlatanisme, j'étais à peu près ruiné et je ne me sentais pas le courage, dans mon chagrin et dans mon abattement, de surmonter les ennuis d'une fortune à faire. Le suicide est devenu une banalité; il y a toujours de la place sur le champ de bataille pour un homme de cœur. Il y a tant de gens qui sont aimés, me disais-je, et qui vont là-bas mourir quand un cœur attendri les appelle ici! Moi, qui ne serai pas regretté, pourquoi n'irai-je pas m'offrir à la balle d'un Arabe destinée à frapper un pauvre garçon qui aime la vie! J'ai bientôt passé ici pour un héros. N'avez-vous donc pas vu mon nom cité glorieusement dans un rapport du maréchal? Enfin le jour que j'attendais est venu.

« Quand vous lirez cette lettre, je serai mort avec



Frédéric feuilletant toujours le livre de la vie.

le seul regret de n'avoir pas été frappé au cœur. Je ne vous dirai rien de mes dernières angoisses; j'étais résigné à tout. Je n'ai qu'une inquiétude; je vais vous la dire. Vous m'avez écrit huit lettres dans ce doux et triste automne que j'ai passé au château de mon oncle. Ces lettres qui m'ont désespéré m'étaient pourtant précieuses; je les ai toujours gardées comme un trésor. Dans mes heures les plus sombres, je les relisais avec une volupté amère qui me charmait. Quand j'étais en train de me ruiner, j'ai loué une petite villa au bout d'Auteuil, où j'ai passé l'été dernier en joyeuse compagnie; c'était un rendez-vous de désenivrés comme moi. Tout le monde s'y amusait, excepté moi-même; mais je faisais semblant de m'amuser comme les autres. Dans une petite armoire en bois de rose qui se trouve au fond de la chambre à coucher, j'ai caché vos lettres; vous

l'avouerez-je? toutes les lettres galantes que j'ai reçues à Auteuil, je les jetais par mégarde dans cette armoire; pardonnez-moi cette profanation. Quand je partis pour l'Afrique vers le mois de novembre, j'étais à Paris, je ne trouvais pas le temps de retourner à Auteuil; je laissai la clef de ma maison à mon domestique, en lui ordonnant d'y aller quelquefois et de cultiver le jardin, pour lui faire croire que je reviendrais. Je ne reviendrai pas. Mais comment vous faire remettre, ma cousine, les huit lettres qui sont là-bas avec tant d'autres? Vous seule pouvez les reconnaître. Qui sait si ces huit lettres ne tomberaient pas dans des mains indignes! J'ai des créanciers, et j'ignore ce qui aura lieu quand on saura ma mort. Voyez si vous aurez le courage d'aller les chercher vous-même. Je n'écris qu'à vous et au domestique qui vous remettra les clefs. J'ai deux ou trois jours à

vivre; le chirurgien en chef m'a dit la vérité. On ne saura donc pas tout de suite ma mort à Paris; vous avez tout le temps d'aller à Auteuil. C'est une maison déserte, — au bout du bois : — vous la verrez toute blanche au-dessus des vignes; — vous la reconnaîtrez à une petite grille brune à flèches d'or. — Dubois vous remettra les clefs de la grille et de la porte d'entrée; les autres portes sont ouvertes, si je me souviens; malheureusement je ne sais plus où j'ai mis la clef de la petite armoire; peut-être la trouverez-vous sur la cheminée. C'est d'ailleurs un vieux meuble, bien facile à ouvrir. La première petite clef venue doit y aller. — Enfin faites comme vous pourrez; mais, de grâce, retirez vos lettres, qui sont en trop mauvaise compagnie.

« Si je m'écoutais, je vous écrirais jusqu'à l'heure de ma mort; mais que vous dirais-je que vous ne devinez! Adieu donc, ma belle cousine. — Pardonnez-moi de vous appeler encore par ce nom si doux à mon cœur, mais, tant que mon cœur pourra battre, j'aimerai ma belle cousine!

Ici M. de Verneuil froissa la lettre avec dépit. — C'est tout? dit Frédéric qui n'était pas guéri de son amour pour la science. — Oui, c'est tout, monsieur, dit sèchement M. de Verneuil.

La comtesse avait baissé la tête en soupirant. En historien fidèle, nous reproduirons ici les derniè-

res lignes de la lettre que le comte ne voulait pas lire tout haut :

« Quand vous irez dans cette petite maison, je serai mort. Ah! si Dieu permettait à mon âme d'y aller en même temps que vous!... Cette idée me prend au cœur... J'attends la mort avec plus d'impatience que jamais...

« Adieu, adieu, adieu! Il y a dans le jardin un buisson de roses blanches que, l'an passé, j'ai vu fleurir en pensant à vous, ma cousine; pour tout l'amour que j'ai eu pour vous, allez cueillir une de ces roses, en pensant à moi.

« GASTON D'AVRIGNY. »

Frédéric vit bien que M. de Verneuil ne voulait pas lire le dernier mot de la lettre. En se levant pour partir, par un rapide regard il vit ce mot : *buisson de roses blanches*. — J'y suis, dit-il à la porte, après avoir salué le comte et la comtesse; or, madame de Verneuil a cueilli une rose blanche.

Il se rappela les craintes, l'agitation, les larmes de la comtesse en cueillant, en respirant et en effeuillant cette rose. — Qui sait? dit-il; maintenant qu'il est mort, peut-être l'aimera-t-elle.

Quand Frédéric fut parti, M. de Verneuil regarda tristement sa femme, et lui dit : — Blanche, avez-vous cueilli une rose dans le jardin? — Non, répondit-elle en embrassant son mari.

LORD PILGRIM.



La comtesse se consolant dans le monde avec des bouquets de roses blanches.

UNE SAIGNÉE.



C'était une belle nuit d'hiver. Les étoiles scintillaient vives et joyeuses aux vitres d'une petite chambre richement tendue en cuir de Hongrie frappé de dessins et d'arabesques; l'ameublement était celui de tous les vieux châteaux, simple et noble. D'un ciel de lit rouge tombaient deux rideaux de brocard, qui enfermaient dans leurs plis larges et puissants un couvre-pied de mousseline brodé à jour. Deux jolies pantouffles de maroquin vert erraient vides sur le plancher; une table de chêne aux pieds tors, aux coins relevés en rondes bosses, soutenait une lampe de fer, dont la mèche, à demi éteinte, fumait encore; au fond d'un être creux et à plaque de fonte fleurdéliée, deux tisons jetaient, en achevant de brûler, une flamme rougeâtre, tandis qu'au coin de la cheminée un grand fauteuil veillait sent et immobile. On n'entendait dans la chambre que le souffle léger et intermittent qui s'échappe des lèvres endormies; tout le reste était ombre, solitude et silence.

Une porte s'ouvre. Sur le mur noir, on voit blanchir la robe et les formes douteuses d'une grande femme échevelée; elle s'approche du feu et s'assied.

Quand la flamme éclaira son visage pâle et hagar, il fut aisé de reconnaître que cette femme avait été belle. Si de longs cheveux gris lui tombaient sur ses épaules maigres, si des rides labouraient son front haut et découvert, si ses yeux jetaient une clarté sinistre, on devinait que le temps avait moins fait de ravages en elle que la douleur. Cependant, elle présentait au feu ses doigts longs et effilés; sa tête penchait lourde, sombre et orageuse; son regard devint de plus en plus morne et fixe. Elle rêva ainsi quelque temps; tout à coup elle se lève. A la beauté sinistre qui la frappe soudain, au mouvement de ses lèvres, à son air inspiré et subit, on sent qu'une grande pensée vient de traverser cette tête en désordre. La folle se lève, marche droit vers le lit et tire les rideaux.

Henriette dormait; sa jolie tête penchait blonde et résignée; un léger sourire fuyait sur ses lèvres,

A quoi rêvait-elle, la jeune fille? Peut-être à son fiancé, aux anges, à sa mère. Elle volait dans le ciel avec les nuages; riait, en glissant, l'eau du lac, ou secouait avec le pan de sa robe la poussière des fleurs.

La chambre où repose l'innocence est un paradis ou un sanctuaire; les rayons de la lune aiment à dormir sur son chevet; les séraphins lui apportent de beaux songes pleins leurs ailes d'azur, et les esprits de nuit retiennent leur souffle de peur de l'éveiller.

La folle se prit à regarder; pas une ride sur ce front de dix-sept ans, pas un nuage sur ces paupières closes, pas un soupir sur ces lèvres; elle sommeillait belle et heureuse, la jeune fille.

Les idées qui couraient échevelées et soulaines dans le cerveau de la folle s'arrêtèrent; elle sembla alors toute suspendue au sommeil d'Henriette. Debout, fixe, silencieuse, elle la couvait d'un regard d'amour et de mélancolie, on eût dit qu'elle vivait dans cette jeune fille, car le souffle de leurs lèvres se confondait et leurs cœurs battaient ensemble.

Une tresse de cheveux blonds pendait débouclée sur le cou d'Henriette; la folle la coupa.

Puis elle se mit devant elle à genoux, en adoration.

— Ma fille! mon seul bien! tu dors belle et innocente comme l'enfant Jésus; moi, je suis ton ange gardien, je veille. Oh! si je pouvais éloigner de toi les songes mauvais! Mon Dieu, rendez-lui en jours sereins et brillants mes années d'ombre et d'orage! — Henriette, si tu savais comme je me sens meilleure à te regarder. Je pense à la Vierge qui est là-haut; si tu me quittais, je deviendrais maudite et damnée. — Comme tu es belle! — Il n'y a que les païens et les démons qui ne t'aimeraient pas. Oh! n'est-ce pas que j'ai bien raison d'être jalouse et fière de l'avoir, chère petite? — Si j'osais te baiser au front...

Elle se lève sur la pointe du pied, et approche légèrement ses lèvres du front d'Henriette.

La jeune fille sembla sentir à travers son sommeil le baiser de sa mère; un mot, un soupir moururent inarticulés sur ses lèvres roses et entre ouvertes. Elles s'entendaient en silence, la fille et la mère, l'une endormie, l'autre folle; deux êtres hors de la vie commune, et qui semblaient heureux!

Cependant Henriette fit un léger mouvement comme pour s'éveiller, sortit de sa couche un joli bras blanc, et retomba sur son chevet. La folle tressaillit.

— Que lui ont-ils fait ?

Dit-elle en apercevant un linge blanc qui tournait autour du bras d'Henriette.

— Pauvre petite ! Ils sont si méchants, ils en veulent tant à la pauvre mère, qu'ils te tueront, si je ne veille sur toi !

Puis elle retire l'épingle qui fixait le linge, détroule la bande et arrache l'appareil.

— Du sang ! du sang ! — Ils l'ont assassinée !

La veine s'était en effet ouverte après une saignée, et la jeune fille, plongée dans l'insensibilité du premier sommeil, continuait ses rêves d'amour et de bonheur.

Alors la folle d'une voix basse et vibrante :

— Ma fille ! mon Henriette ! dis que tu n'es pas morte, je t'en prie !

Et elle lui pressait la main, toute effarée, et elle posait dessus ses yeux humides, son front brûlant, sa bouche violette ; on eût dit une Madeleine à genoux.

Henriette s'éveilla en sursaut.

— Ma mère ! vous m'avez fait peur ! ah !...

Elle poussa un cri d'horreur à se voir ainsi toute baignée de sang et se trouva mal.

La folle se jrit à rire.

— Ah ! tu vis ! tu ne mourras pas, dis, oh ! ce serait méchant à toi de me quitter ainsi, moi qui n'ai que toi. — Ils me disent folle, les insensés ! Est-ce qu'on aime et qu'on reconnaît ainsi sa fille dans le délire. Moi, je t'aime, je te reconnais ; je suis ta mère. — Ne me ferme pas ainsi tes grands yeux bleus, petite. — Qu'est-ce donc que je t'ai fait ? — Est-ce que tu m'en veux de ce que je ne t'ai point menée hier dans la grande charmille ? Pardonne-moi, nous irons ce soir. — Vois ta jolie petite main, comme je t'embrasse ! — Je t'aime tant !...

Le sang coulait toujours :

— Oh ! mais tu saignes, j'oubliais : Au secours ! Non, n'appelons pas ; ils reviendraient, les assassins ! O mon Dieu, si je pouvais... — Rien ici ! — Attends, de l'eau froide dans cette cuvette !

Elle se mit, avec un linge mouillé, à laver l'ouverture de la veine. Henriette, à ce contact froid et saisissant, rouvrit ses grands yeux bleus, recueillit ses forces et cria : Au secours !

La folle s'élança sur elle, lui met la main sur la bouche, étouffe ses cris et ses soupirs.

— Malheureuse !... que fais-tu ? Je les entends qui viennent pour t'achever ; ils te poignarderont sous mes yeux. — Ne remue pas ! ne remue pas !

Henriette commençait à pâlir.

Caleb, vieux serviteur, qui dormait dans une chambre voisine, s'éveille au bruit, et appelle les gens du château. Une lumière brille entre les fentes de la porte, une clef tourne dans la serrure. La folle s'y précipite d'un bond, ferme le verrou, et se tient appuyée à deux mains contre les panneaux.

— Non, vous n'entrerez pas ; vous ne tuerez pas ma fille ! Vous êtes des monstres !

Une voix du dehors : — Ouvrez, je suis votre vieux Caleb, votre ami ; ouvrez, de par le ciel !

— Je ne vous connais pas !

— Nous venons sauver mademoiselle Henriette.

— Ne les crois pas, ma fille ; ils veulent te tuer sous mes yeux.

La belle jeune fille essaie alors de se lever, de se traîner jusqu'au verrou et d'ouvrir ; mais elle retombe faible et baignée dans son sang. Sa tête se renverse toute déchevelée. Un nuage lourd, épais et froid s'étend sur ses yeux. A peine si un léger souffle erre encore sur ses lèvres violettes.

La malheureuse mère, à genoux, effarée, terrible, se cramponnait aux boiseries avec ses ongles et ses dents, et s'attachait là comme une barre de fer.

— Les cruels, murmure-t-elle, avec un accent impossible à rendre, chaque coup de leur hache me fend le cœur !

La porte céda.

Oh ! alors, cette mère devient lionne. Elle menace de ses ongles, grince des dents, hérisse ses cheveux gris, recule sur ses genoux jusqu'au lit d'Henriette, tombe pliée en deux et toute brisée sur sa fille.

Les domestiques reculent d'effroi à la vue d'Henriette. Oh ! comme elle était pâle et ensanglantée, la pauvre enfant !

Sa mère la défendait furieuse, désespérée, forte d'amour et de courroux. — Vous ne l'aurez pas ! Je vous jeterai mes ongles dans les yeux. Je vous mordrai. Je la cacherais dans mes entrailles, ma fille. Si vous êtes des voleurs, je vous vomirai de l'or, je vous donnerai tout le reste ; mais elle, oh ! jamais ! jamais ! — Vous êtes des infâmes : je vous mandis.

Puis se voyant la plus faible, elle se mit à les supplier avec larmes.

— Six contre une !... Pitié ! grâce ! merci ! mes bons serviteurs, je vous baise les pieds et les mains ; je suis humble, douce et timide, vous voyez ! — Ne lui faites pas de mal ! — Je vous jure d'ailleurs que je suis une femme horrible, que je vous ai tous maltraités, que vous avez mille sujets de me haïr ; tuez-moi ; mais elle, pure et bonne comme les anges ! — Par Jésus, ce serait mons-

trouez que de la faire mourir, elle! Regardez-la bien auparavant : elle dort; elle ne vous offense pas; tenez, elle rit; elle a un beau fiancé qu'elle aime; ne la tuez pas! ne la tuez pas!

C'était déchirant.

Où s'avança pour les séparer : mais elles tenaient ensemble, la mère et la fille.

— Oh! vous m'arracheriez plutôt les ongles de mes doigts et la chair de mes os! Henriette, tiens-moi bien! Ne meurs pas sans moi, ne meurs pas; tu l'ennuierais toute seule là-haut... Embrasse-moi! embrasse-moi! embrasse-moi!

La folle était effrayante à voir. Ses yeux lui sortaient du visage; de grosses larmes coulaient le long de ses joues ridées et convulsives; ses bras meurtris, livides, épuisés allaient lâcher prise; mais ses lèvres murmuraient encore avec un accent profond et guttural : Henriette!... ma fille!... Elle s'évanouit.

C'était pitié que de voir ces deux femmes à terre, ainsi enlacées l'une dans l'autre, la mère et la fille, la meurtrière et la victime, toutes deux innocentes, toutes deux s'entraîmant, toutes deux froides et inanimées.

Quelques heures après, madame D*** revint à elle.

La folle était calme et avait recouvré toute sa raison, mais sans conserver aucun souvenir de ce qui s'était passé dans la nuit. Elle demanda alors à une vieille servante des nouvelles d'Henriette, qui, la veille, souffrait légèrement d'un mal de tête.

Marie répondit à voix basse : — Elle dort.

— Pauvre petite! que je suis heureuse de sa santé et de son bonheur! Sais tu qu'elle épouse dans huit jours le chevalier de Saint-P..., le plus beau gentilhomme de France! — Mon Dieu, bénissez-la!

La vieille servante baissa la tête, et s'essuya les yeux avec son tablier.

L'horloge sonna midi; Henriette ne vint ni ne se montra même à son balcon.

— Ma fille tarde bien; je vais descendre chez elle.

— Non, madame, non; par pitié pour vous, ne sortez pas d'ici!

— O ciel! un malheur...

— Mademoiselle Henriette est malade.

Et la vieille dévora une larme.

— Vous pleurez.

— Elle est morte!...

ALPHONSE ESQUIROS.

LA CAFETIÈRE

CONTE FANTASTIQUE.



l'année dernière, je fus invité, ainsi que deux de mes camarades d'atelier, à passer quelques jours dans une terre au fond de la Normandie.

Le temps, qui à notre départ promettait d'être superbe, s'avisa de changer tout à coup, et il tomba tant de pluie, que les chemins creux où nous marchions étaient comme le lit d'un torrent; nous enfoncions dans la bourbe jusqu'aux genoux; une couche épaisse de terre grasse s'était

attachée aux semelles de nos bottes, et par sa pesanteur ralentissait tellement nos pas, que nous n'arrivâmes au lieu de notre destination qu'une heure après le coucher du soleil.

Nous étions harassés; aussi notre hôte, voyant les efforts que nous faisons pour comprimer nos bâillements et tenir les yeux ouverts, aussitôt que nous eûmes soupé, nous fit conduire chacun dans notre chambre.

La mienne était vaste; je sentis en y entrant comme un frisson de fièvre, car il me sembla que j'entrais dans un monde nouveau. En effet, l'on aurait pu se croire au temps de la régence, à voir les dessus de porte de Boucher représentant les quatre saisons, les meubles surechargés d'orne-

J'ai vu sous de sombres voiles
Onze étoiles,
La lune, aussi le soleil,
Me faisant la révérence,
En silence,
Tout le long de mon sommeil.

(La Vision de Jacob).

ments de rocaïlle du plus mauvais goût, et les trumeaux des glaces sculptés lourde ment. Rien n'était dérangé. La toilette couverte de boîtes à peignes, de houppes à poudrer, paraissait avoir servi hier. Deux ou trois robes de couleurs changeantes, un éventail semé de paillettes d'argent, jonchaient le parquet bien ciré, et, à mon grand étonnement, une tabatière d'écaille ouverte sur la cheminée était pleine de tabac encore frais. Un vieux clavecin aux touches d'ivoire, sur lesquelles il me semblait voir errer nonchalamment les bras nus de quelque jeune beauté de la Régence. Je ne

remarquai ces choses qu'après que le domestique, déposant son bougeoir sur la table de nuit, m'eut souhaité un bon somme, et, je l'avoue, je commençai à trembler comme la feuille. Je me déshabillai promptement, je me couchai, et, pour en finir avec ces sottises frayeurs, je fermai bientôt les yeux en me tournant du côté de la muraille. Mais il me fut impossible de rester dans cette position : le lit s'agitait sous moi comme une vague, mes paupières se retiraient violemment en arrière. Force me fut de me retourner et de voir

Le feu qui flambait jetait des retlets rougeâtres



dans l'appartement, de sorte qu'on pouvait sans peine distinguer les personnages de la tapisserie et les figures des portraits enfumés pendus à la muraille. C'étaient les aïeux de notre hôte, des chevaliers bardés de fer, des conseillers en perruques et de belles dames aux visages fardés et aux cheveux poudrés à blanc, tenant une rose à la main.

Tout à coup le feu prit un degré étrange d'activité; une lueur blafarde illumina la chambre, et je vis clairement que ce que j'avais pris pour de vaines peintures était la réalité, car les prunelles de ces êtres encadrés remuaient, scintillaient d'une façon singulière; leurs lèvres s'ouvraient et se fermaient comme des lèvres de gens qui parlent, mais je n'entendais rien que le tic-tac de la pendule et le sifflement de la bise d'automne.

Une terreur insurmontable s'empara de moi, mes cheveux se hérissèrent sur mon front, mes dents s'entrechoquèrent à se briser, une sueur froide inonda tout mon corps.

La pendule sonna onze heures. Le vibrant

du dernier coup retentit longtemps; et lorsqu'il fut éteint tout à fait.... oh! non! je n'ose pas dire ce qui arriva, personne ne me croirait, et l'on me prendrait pour un fou. Les bougies s'allumèrent toutes seules; le soufflet, sans qu'aucun être visible lui imprimât le mouvement, se prit à souffler le feu, en râlant comme un vieillard asthmatique, pendant que les pinettes fourgonnaient dans les tisons, et que la pelle relevait les cendres.

Ensuite, une cafetière se jeta en bas d'une table où elle était posée, et se dirigea clopin clopant vers le foyer où elle se plaça entre les tisons. Quelques instants après, les fauteuils commencèrent à s'ébranler, et agitant leurs pieds tortillés d'une manière surprenante, vinrent se ranger autour de la cheminée.

Je ne savais que penser de ce que je voyais; mais ce qui me restait à voir était encore bien plus extraordinaire.

Un des portraits, le plus ancien de tous, celui d'un gros joufflu à barbe grise, ressemblant à s'y

méprendre à l'idée que je me suis faite du vieux sir John Falstaff, sortit en grimaçant la tête de son cadre, et, après de grands efforts, ayant fait passer ses épaules et son ventre rebondi entre les ais étroits de la bordure, sauta lourdement par terre. Il n'eut pas plus tôt pris haleine, qu'il tira de la poche de son pourpoint une clef d'une petite taille remarquable; il souffla dedans pour s'assurer si la ferrure était bien nette, et il l'appliqua à tous les cadres les uns après les autres.

Et tous les cadres s'élargirent de façon à laisser passer aisément les figures qu'ils renfermaient :

Petits abbés pouspins, douairières sèches et jaunes, magistrats à l'air grave ensevelis dans de grandes robes noires, petits-maitres en bas de soie, en culotte de prunelle, la pointe de l'épée en haut, si bizarres que, malgré ma frayeur, je ne pus m'empêcher de rire. Ces dignes personnages s'assirent, la cafetière sauta légèrement sur la table. Ils prirent le café dans des tasses du Japon blanches et bleues, qui accoururent spontanément de dessus un secrétaire, chacune d'elles munies d'un morceau de sucre et d'une cuiller d'argent.

Quand le café fut pris, tasses, cafetière et cuillers disparurent à la fois, et la conversation commença, certes la plus curieuse que j'aie jamais ouïe, car aucun de ces étranges causeurs ne regardait l'autre en parlant : ils avaient tous les yeux fixés sur la pendule. Je ne pouvais moi-même en détourner mes regards et m'empêcher de suivre l'aiguille qui marchait vers minuit à pas imperceptibles.

Enfin minuit sonna : une voix dont le timbre était exactement celui de la pendule se fit entendre et dit : — Voici l'heure, il faut danser. — Toute l'assemblée se leva. Les fauteuils se reculèrent de leur propre mouvement, alors chaque cavalier prit la main d'une dame; et la même voix dit : — Allons, messieurs de l'orchestre, commencez.

J'ai oublié de dire que le sujet de la tapisserie était un concerto italien d'un côté, et de l'autre une chasse au cerf où plusieurs valets donnaient du cor. Les piqueurs et les musiciens, qui jusque là n'avaient fait aucun geste, inclinèrent la tête en signe d'adhésion.

Le maestro leva sa baguette, et une harmonie vive et dansante s'éleva des deux bouts de la salle. On dansa d'abord le minuet. Mais les notes rapides de la partition exécutée par les musiciens s'accordaient mal avec ces graves révérences : aussi chaque couple de danseurs au bout de quelques minutes, se mit à pirouetter comme une toupie d'Allemagne. Les robes de soie des femmes, froissées dans ce tourbillon dansant, rendaient des sons d'une nature particulière; on aurait dit

le bruit d'ailes d'un vol de pigeons. Les vents qui s'engouffraient par dessous, les gonflaient prodigieusement, de sorte qu'elles avaient l'air de cloches en branle.

L'archet des virtuoses passait si rapidement sur les cordes qu'il en jaillissait des étincelles électriques. Les doigts des flûteurs se haussaient et se baissaient comme s'ils eussent été de vif-argent; et les joues des piqueurs étaient enflées comme des ballons, et tout cela formait un déluge de notes et de trilles si pressées et de gammes ascendantes et descendantes si entortillées, si inconcevables, que les démons eux-mêmes n'auraient pu deux minutes suivre une pareille mesure. Aussi c'était pitié de voir tous les efforts de ces danseurs pour rattraper la cadence. Ils sautaient, cabriolaient, faisaient des ronds de jambe, des jets-battus et des entrechats de trois pieds de haut, tant que la sueur, leur coulant du front sur les yeux, leur emportait les mouches et le fard. Mais ils avaient beau faire, l'orchestre les devançait toujours de trois ou quatre notes.

La pendule sonna une heure; ils s'arrêtèrent. Je vis quelque chose qui m'était échappé, une femme qui ne dansait pas. Elle était assise dans une bergère au coin de la cheminée, et ne paraissait pas le moins du monde prendre part à ce qui se passait autour d'elle.

Jamais, même en rêve, rien d'aussi parfait ne c'était présenté à mes yeux; une peau d'une blancheur éblouissante, des cheveux d'un blond cendré, de longs cils et des prunelles bleues, si claires et si transparentes que je voyais son âme à travers aussi distinctement qu'un caillou au fond d'un ruisseau.

Et je sentais que si jamais il m'arrivait d'aimer quelqu'un, ce serait elle. Je me précipitai hors du lit d'où jusque-là je n'avais pu bouger, et je me dirigeai vers elle, conduit par quelque chose qui agissait en moi sans que je pusse m'en rendre compte; et je me trouvai à ses genoux, une de ses mains dans les miennes, causant avec elle comme si je l'eusse connue depuis vingt ans. Mais, par un prodige bien étrange, tout en lui parlant, je marquais d'une oscillation de tête la musique qui n'avait pas cessé de jouer; et, quoique je fusse au comble du bonheur d'entretenir une aussi belle personne, les pieds me brûlaient de danser. Cependant je n'osais lui en faire la proposition. Il paraît qu'elle comprit ce que je voulais, car levant vers le cadran de l'horloge la main que je ne tenais pas : — Quand l'aiguille sera là, nous verrons, mon cher Théodore. — Je ne sais comment cela se fit, et je ne fus nullement surpris de m'entendre ainsi appeler par mon nom, et nous continuâmes à causer.

Enfin l'heure indiquée sonna, la voix au timbre d'argent vibra encore dans la chambre et dit : — Angéla, vous pouvez danser avec monsieur, si cela vous fait plaisir; mais vous savez ce qui en résultera.

— N'importe, répondit Angéla d'un ton boudeur.

Et elle passa son bras d'ivoire autour de mon cou.

— Prestissimo, cria la voix; et nous commençâmes à valser. Le sein de la jeune fille touchait ma poitrine, sa joue veloutée effleurait la mienne, et son haleine suave flottait sur ma bouche. Jamais de la vie je n'avais éprouvé une pareille émotion; mes nerfs tressaillaient comme des ressorts d'acier, mon sang coulait dans mes artères en torrents de lave, et j'entendais battre mon cœur comme une montre accrochée à mes oreilles. Pourtant cet état n'avait rien de pénible. J'étais inondé d'une joie ineffable et j'aurais toujours voulu demeurer ainsi, et, chose remarquable! quoique l'orchestre eût triplé de vitesse, nous n'avions besoin de faire aucun effort pour le suivre. Les assistants, émerveillés de notre agilité, criaient bravo, et frappaient de toutes leurs forces dans leurs mains qui ne rendaient aucun son. Angéla, qui jusqu'alors avait valsé avec une énergie et une justesse surprenantes, parut tout à coup se fatiguer; elle pesait sur mon épaule comme si les jambes lui eussent manqué; ses petits pieds, qui une minute avant effleuraient le plancher, ne s'en détachaient que lentement, comme s'ils eussent été chargés d'une masse de plomb.

— Angéla, vous êtes lasse, lui dit-je, reposons-nous.

— Je le veux bien, répondit-elle en s'essuyant le front avec son mouchoir. Mais pendant que nous valsions, ils se sont tous assis, il n'y a plus qu'un fauteuil et nous sommes deux.

— Qu'est-ce que cela fait, mon bel ange? je vous prendrai sur mes genoux.

Sans faire la moindre objection, Angéla s'assit, m'entourant de ses bras comme d'une écharpe blanche, cachant sa tête blanche dans mon sein pour se réchauffer un peu, car elle était devenue froide comme un marbre.

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes dans cette position, car tous mes sens étaient absorbés dans la contemplation de cette mystérieuse et fantastique créature. Je n'avais plus aucune idée de l'heure ni du lieu; le monde réel n'existait plus pour moi, et tous les liens qui m'y attachent sont rompus; mon âme, dégagée de sa prison de bone, nageait dans le vague et l'infini; je comprenais ce que nul homme ne peut comprendre, les pensées d'Angéla se révélant à moi sans qu'elle eût

besoin de parler; car son âme braillait dans son corps comme une lampe d'albâtre, et les rayons partis de sa poitrine perçaient la mienne de part en part.

L'alouette chanta, une lueur pâle se joua sur les rideaux. Aussitôt qu'Angéla l'aperçut, elle se leva précipitamment, me fit un geste d'adieu, et après quelques pas poussa un cri et tomba de sa hauteur. Saisi d'effroi, je m'élançai pour la relever. Mon sang se fige rien que d'y penser; je ne trouvais rien que la cafetière brisée en mille morceaux. A cette vue, persuadé que j'avais été le jouet de quelque illusion diabolique, une telle frayeur s'empara de moi que je m'évanouis.

Lorsque je repris connaissance, j'étais dans mon lit; Arrigo Colie, Pédrino Borgnioli se tenaient debout à mon chevet. Aussitôt que j'eus ouvert les yeux, Arrigo s'écria : — Ah! c'est dommage! voilà bientôt une heure que je te frotte les tempes d'eau de Cologne. Que diable as-tu fait cette nuit? Ce matin, voyant que tu ne descendais pas, je suis entré dans ta chambre, et je t'ai trouvé tout du long étendu par terre, en habit à la française, serrant dans tes bras un morceau de porcelaine brisée, comme si c'eût été une jeune et jolie fille.

— Pardieu, c'est l'habit de nocé de mon grand père, dit l'hôte en soulevant une de ses basques de soie fond rose à ramages verts. Voilà les boutons de strass et de filigrane qu'il nous vantait tant. Théodore l'aura trouvé dans quelque coin et l'aura mis pour s'amuser.

— Mais à propos de quoi t'es-tu trouvé mal? ajouta Borgnioli : cela est bon pour une petite-maitresse qui a des épaules blanches; on la délance, on lui ôte ses colliers, son écharpe, et c'est une belle occasion de faire des minauderies.

— Ce n'est qu'une faiblesse qui m'a pris; je suis sujet à cela, répondis-je sèchement.

Je me levai, je me dépouillai de mon ridicule accoutrement.

Et puis l'on déjeuna. Mes trois camarades mangèrent beaucoup et burent encore plus; moi, je ne mangeai presque pas, le souvenir de ce qui s'était passé me causait d'étranges distractions.

Le déjeuner fini, comme il pleuvait à verse, il n'y eut pas moyen de sortir, chacun s'occupa comme il put. Borgnioli tambourina des marches guerrières sur les vitres, Arrigo et l'hôte firent une partie de dames; moi, je tirai de mon album un carré de vélin, et je me mis à dessiner. Les linéaments presque imperceptibles tracés par mon crayon, sans que j'y eusse songé le moins du monde, se trouvèrent représenter avec la plus merveilleuse exactitude la cafetière qui avait joué un rôle si important dans les scènes de la nuit.

— C'est étonnant comme cette fête ressemble à ma sœur Angéla, dit Phôte qui, ayant terminé sa partie, me regardait travailler par-dessus mon épaule.

En effet, ce qui m'avait tout à l'heure paru une cafétière, était bien réellement le profil doux et mélancolique d'Angéla.

— De par tous les saints du paradis! est-elle morte ou vivante? m'écriai-je d'un ton de voix tremblant, comme si ma vie eût dépendu de sa réponse.

— Elle est morte, il y a deux ans, d'une fluxion de poitrine à la suite d'un bal, où elle avait déjà le pressentiment de la danse des morts, où, dans tous ces hommes qui font les beaux avec leurs lunettes et leurs habits ridicules, elle n'avait pas trouvé son idéal pour la danse des vivants.

— Hélas! répondis-je douloureusement, en retenant une larme qui était prête à tomber et en replaçant le papier dans l'album, car je venais de comprendre qu'il n'y avait plus pour moi de bonheur sur la terre.

THÉOPHILE GAUTIER.

SALON DE 1879.

Au premier rang des maîtres qui ne sont pas académiciens, à la plus grande honte et pour la condamnation de l'académie actuelle, domine toujours M. E. Delacroix, et tous les genres constatent sa supériorité. Ses chefs-d'œuvre de l'année sont des *Fruits* et des *Fleurs* (salle 23); l'*Arabe syrien* et son cheval porte bien son cachet étrange et saisissant (salle 23); la réduction de son admirable tableau des *Femmes d'Alger* et la *Scène d'Othello* ont moins de signification.

M. Corot, le naïf et rêveur paysagiste des *Matins* et des *Soirs*, s'est grandi tout à coup : le *Jardin des Oliviers* est d'un beau contraste avec les sites du *Limousin* et de *Ville-d'Aray*; la vue prise à *Volterra* et l'étude de *Colysée* complètent l'effet (salles 22, 23, 25). M. Buttura a appliqué aux vues du *Var* son génie microscopique du paysage (salle 25). M. P. Huet n'a rien perdu de ce caractère âpre et mouvant qu'il donne à la nature, ni dans son *Col de Teule*, ni dans son *Crépuscule* (salles 14, 15); et M. Flers, toujours frais, rustique et verdoyant à *Charenton*, à *Thibouville* ou à *Montfermeil*, s'est varié et poétisé même dans un *Coucher* et dans un *Lever du soleil* (salle 17). C'est tout au moins un examen sérieux que l'on doit aux nobles compositions de MM. Bellef, Desgoffe et G. Lacroix (salles 17 et 14), aux études senties et serrées de MM. Troyon, A. Burette, L. Leroy et Brissot.

M. Gleyre est un artiste savant et réfléchi dont nous ne voulons pas juger légèrement, à première vue, le dernier travail d'art et de méditation : *Danse de bacchantes* (salle 27). La grande peinture, dite historique, est trop rare au salon de 1879, pour ne pas accorder toute sympathie à ceux qui restent dans cette difficile voie. Nous avons remarqué la *Clytie* et la *Nuit de Noël* de M. Riesterer, et une somptueuse décoration de M. Leullier, la *Chasse aux tigres* (salle de l'Orangerie); les compositions religieuses de M. Galinard et le trop gigantesque effort de M. Jollivet, l'*Andromède*

(même salle); deux tableaux dramatiques tirés de Shakespeare, *Ophélie* et *Hamlet*, de M. Geurmann Bohm (salle 22), et *Lady Macbeth*, de M. C.-L. Muller, qui occupe une salle avec le *Mauvais Riche* de M. Biennoury. La *Tentation de saint Antoine*, de M. Tassaert (salle 23), mérite une mention à part, sinon le *Tryptique*, de M. E. Maison (Orangerie); le *Printemps*, de M. Lazerges; la *Muse d'André Chénier*, de M. Brémont.

M. Meissonnier ne nous a donné qu'un *Fumeur* (salle 23), indemnitée à peine suffisante des trésors de son atelier avare. M. Steinheil y supplée avec un charmant tableau de demi-figures et deux petits vases précieux de giroflées (même salle). M. Ad. Leleux a tenté l'Afrique, pour la seconde fois, dans sa *Danse des Djins*; son *Mot d'ordre* le rappelle mieux tout entier (salle 27). M. Haflner nous est revenu du Bas-Rhin, du *Marché à Schelstal* (salle 21), plus précis et plus fort, non moins original et pittoresque. M. Armand Leleux (salle 24) a une simple figure d'*Espagnol assis*, tout vif de couleur, tout palpitant de vérité. M. Ed. Hédouin, qui manie si bien la pointe, n'en a pas moins finement touché au pinceau quelques naïves scènes des Basses-Pyrénées et de Constantine (salles 21 et 23). M. L. Coignard a réduit très heureusement ses *Vaches* et ses *Taureaux* (22 et 27). La réduction profite aussi à MM. Penguilly et Tourne mine. M. Ph. Rousseau, au contraire, agrandi ses *Basses-Cours* (salle 24). M. G. Jadin, avec la fierté d'un maître, découpe en portraits et aligne les têtes de ses *Chiens* (salle 26). *Rouget de Lisle chantant la Marseillaise*, par M. Isid. Pils (salle 23), est une peinture de verve, qui surprend un peu dans un ancien élève de Rome. Les petits drames de MM. H. Merle, Hillemacher et Elmerich ne sont dépourvus ni d'expression ni d'art; M. Fortin a repris un degré de valeur notable. Nous ne voulons oublier ni M. Ed. Girardet, ni MM. L. Duveau et Baron.



LES SENTIERS PERDUS.

(La Bibliothèque Charpentier va s'augmenter ces jours-ci d'un beau volume : *Les Poésies complètes d'Arseus Housaye*, dont nous avons détaché quelques fragments pour la *Revue Pittoresque*.)

VINGT ANS.

Théo, te souviens-tu de ces vertes saisons
Qui s'effeuillaient si vite en ces vieilles maisons
Dont le front s'abritait sous une aile du Louvre ?
Ah ! soulevons encor le voile qui les couvre,
Agitons en nos cœurs les trésors enfouis,
Plongeons dans le passé nos regards éblouis.
Chimères aux eils noirs, espérances fanées,
Amis toujours chantants, amantes profanées,
Songes venus du ciel, flottantes visions,
Sortez de vos tombeaux, vieilles illusions !

Rebâtissons, ami, ce château périssable
Que le souffle du monde a jeté sur le sable :
Replaçons le sofa sous les tableaux flamands,
Balayons à nos pieds gazettes et romans,
Orçons le vieux bahut de vieilles porcelaines
Et faisons reflourir roses et marjolaines.
Qu'un rideau de lampas ombrage encor ces lits,
Où nos jeunes amours se sont ensevelis.
Appendons au beau jour le miroir de Venise :
Ne te semble-t-il pas y voir la Cydalise,

Respirant un bouquet qu'elle avait à la main,
Et pressentant déjà le triste lendemain ?

Entr'ouvrons la fenêtre où fleurit la jacinthe...
Il m'en reste une encor ! relique trois fois sainte :
J'y trouve je ne sais quels célestes parfums,
Quels doux souvenirs de nos amours défunts.
Passons encore ensemble une heure fortunée :
Trainons les vieux fauteuils devant la cheminée,
Demandons un fagot pour rallumer le feu,
Appelons notre chat et devisons un peu :
Que dit-on par le monde ? Eh ! qu'importe ! nous sommes
Dans la verte oasis, loin du désert des hommes !
Laissons-les s'épuiser avec les vanités,
Et parcourons toujours nos palais enchantés ;
Couvrons de notre oubli le monde et ses tourmentes ;
Parlons de nos amours, parlons de nos amantes :
L'amour ! songe du ciel qui vient dans le sommeil,
— Étoile de la nuit, — doux rayon de soleil
Qui jaillit du chaos de notre âme ravie !
L'amante ! coupe d'or où nous buvons la vie !

Et Gérard survenant s'essayait près de nous,
Et le chat en gaieté sautait sur ses genoux.
— D'où vous vient, ô Gérard, cet air académique ?
Est-ce que les beaux yeux de l'Opéra-Comique
S'allumeraient ailleurs ? *La Reine de Saba*

Qui depuis deux hivers dans vos bras se débat,
 Vous échapperait-elle ainsi qu'une chimère ?
 Et Gérard s'écriait : — Que la femme est amère !

Quelquefois le matin il venait en chantant
 Ces chansons de Bagdad que Beauvoir aimait tant ;
 Tu l'écoutais, l'esprit perdu dans les ténèbres,
 Cherchant à ressaisir les images funèbres
 De celle que la mort sur son pâle cheval
 Emporta dans la tombe un soir de carnaval.

Tu n'as point oublié le jeune tavernière
 Qui venait, à midi, nous verser de la bière ?
 Quelle gorge orgueilleuse et quel œil attrayant !
 Rubens eût tressailli de joie en la voyant.
 Cette fille aux yeux bleus, follement réjouie,
 Les blonds cheveux épars, la bouche épanouie,
 Jetant à tout venant son cœur et sa vertu
 Et faisant de l'amour un joyeux impromptu,
 Fit de notre jeunesse une image fidèle ;
 Ami, longtemps encor nous reparlerons d'elle,

Ah ! si ces heureux jours devaient nous revenir !
 Nous passons, nous fuyons, et, sans le souvenir,
 Nous aurions tout perdu. Comme les hirondelles,
 Déjà l'amour frileux s'envole à tire-d'ailes.
 Le temps a sous ses pieds foulé le vert sentier
 Et flétri de ses mains les fleurs de l'églantier ;
 La bise va chasser nos musiques lointaines,
 Le torrent vagabond va troubler nos fontaines ;
 Le ciel, si doux hier, se couvre à l'horizon ;
 Voilà pour nous déjà la mauvaise saison.

Ne saurons-nous donc pas où vous êtes allées,
 Sur quel songe fatal vous êtes envolées,
 Reines qui gardiez le feu de nos désirs,
 Reines de nos amours, reines de nos plaisirs ?

Judith oublie Arthur, Franz, Édouard, et le reste
 En donnant à son cœur la solitude agreste ;
 Fanny, sur la Brenta, caresse un jeune enfant
 Plus joli qu'un Amour et plus léger qu'un faon.
 Son lait ne tarit point pour cet enfant folâtre
 Qui rappelle si bien celui qu'elle idolâtre ;
 Image d'un bonheur trop vite évanoui,
 Des jardins du plaisir beau lys épanoui,
 Doux portrait qui lui parle et qui dort auprès d'elle,
 Dernier sourire enfin d'un amant infidèle.
 Ninon au Jockey-Club prodigue ses beaux jours ;
 Charlotte danse encore, et dansera toujours.
 Alice — il la faut plaindre et prier Dieu pour elle ;
 Elle est dans le bourbier, la pauvre tourterelle ;
 Un orage a brisé son rameau bien-aimé,

Et pour elle à jamais le beau ciel s'est fermé.
 Olympe — pleurons-la ! ce soir dans un passage
 Je l'ai vue : elle avait des fleurs à son corsage,
 Dont le vin et le muse étouffaient les parfums.
 Fille perdue, elle a de ses amours défunts
 Oublié la candeur, la jeunesse et la grâce ;
 En son cœur la vertu n'a laissé nulle trace :
 Le toit qui l'abritait en sa chaste saison,
 Le beau ciel de printemps si pur à l'horizon,
 Le sentier où tomba sa plus douce chimère
 Et l'église rustique où va pleurer sa mère,
 Elle a tout oublié ! tout, jusqu'au vert bosquet
 Où son premier amant lui cueillit un bouquet.

Gardons, ô mon ami, pour nos vieilles années,
 Le parfum enivrant de tant de fleurs fanées.
 Gardons un épi d'or de toutes nos moissons,
 Gardons le gai refrain de toutes nos chansons !
 Oh ! le beau temps passé ! Nous avons la science,
 La science de vivre avec insouciance ;
 La gaieté rayonnait en nos esprits moqueurs,
 Et l'amour écrivait des livres dans nos cœurs.

DIEU.

ODE PANTHÉISTE DÉDIÉE A HOMÈRE.

Nature féconde en merveilles,
 Mère éternelle des humains,
 Qui nous allaites, qui nous veilles,
 Et qui nous berces de tes mains,
 A mes pieds effeuille une rose,
 Égène un épi mûr, arrose
 Sous la grappe ma lèvre en feu ;
 Pour sanctifier mon délire
 Dans un rayon couronne ma lyre,
 O Soleil ! je vais chanter Dieu.

Chanter Dieu, profane poète !
 Penche ton front sur le chemin ;
 Que longtemps ta lyre muette
 Fatigue ton cœur et ta main...
 Je chanterai : ma poésie
 Est une fleur que j'ai choisie
 Dans un Eden du ciel aimé ;
 Elle a pu fleurir pour la terre,
 Mais elle lève, solitaire,
 Vers Dieu son calice embaumé.

Après une course lointaine,
 Je vais m'asseoir sur le penchant
 Du mont où brille la fontaine
 Aux rayons du soleil couchant ;
 Et mon âme prend sa volée
 Dans les splendeurs de la vallée,
 Abeille butinant son miel ;
 Elle s'arrête avec ivresse
 Pour ouïr le chant d'allégresse
 Que la nature élève au ciel.

Allez donc, âme vagabonde !
 Respirez autour des buissons,
 Dans le sentier où l'herbe abonde ;
 Au bruit des rustiques chansons,
 Cueillez vos belles rêveries
 Sur le bord touffu des prairies ;
 Tandis que chante le grillon,
 Bercez-vous dans la marjolaine
 Auprès du cheval hors d'haleine
 Qui hennit au bout du sillon.

Jeanne la brune, aux pieds du pâtre,
 Au nouveau-né donne son sein,
 Gamine qui n'est pas d'albâtre,
 Mais que Dieu fit grande à dessein ;
 Bras nus et jambe découverte,
 Margot lave sa jupe verte ;
 Le meunier l'embrasse en passant.
 Là-bas, dans son insouciance,
 L'écolier, cherchant la science,
 Secoue un arbre jaunissant.

L'écolière, comme une abeille,
 A chaque pas prend un détour
 Pour recueillir dans sa corbeille
 Ces bouquets si doux au retour !
 Prends garde, ô ma pauvre écolière,
 Que ta corbeille hospitalière
 N'accueille ce serpent maudit
 Qui surprit Ève ta grand'mère,
 Et lui vanta la pomme amère
 Si bien, hélas ! qu'elle y mordit.

Voyez dans ce petit domaine,
 Un joyeux enfant à la main,
 Ce beau vieillard qui se promène,
 Et bénit Dieu sur son chemin ;
 Il a, durant des jours prospères,
 Cultivé le champ de ses pères.
 Du travail recueillant le fruit,
 Il attend que la mort l'endorme
 Près de l'église et du vieux orme,
 Un soir, sous un beau ciel, sans bruit.

Plus loin, sous l'arbre de la rive
 Le front penché languissamment,
 La pâle délaissée arrive
 Pour rêver seule à son amant.
 Son regard se perd dans l'espace,
 Chaque flot agité qui passe
 Conseille à son cœur d'espérer.
 Dans le bocage une voix chante
 Quelque vieille chanson touchante,
 Qui la fait sourire et pleurer.

Près de l'étang où la colombe
 Secoue une plume en passant,
 Je vois un vêtement qui tombe
 Comme un nuage éblouissant :
 La belle du parc est venue
 Pour le bain. Elle serait nue
 Sans sa mantille de cheveux ;
 Elle descend dans l'herbe épaisse ;
 Le rameau sur elle s'abaisse
 Pour voiler ses seins amoureux.

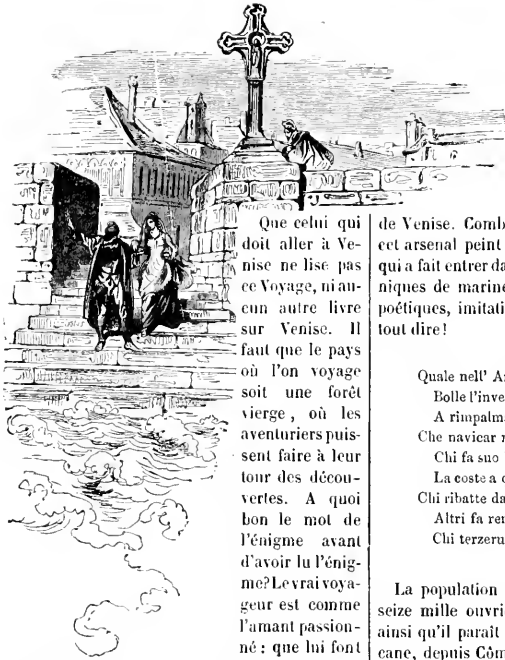
Elle a détourné la broussaille
 Qui retenait son pied d'argent ;
 Elle glisse, l'onde tressaille
 Et baise son beau corps nageant.
 Si Phidias, le dieu du marbre,
 Était là caché sous un arbre !
 J'entends du bruit ; c'est un amant !
 Descendra-t-il une nuée ?
 Car la ceinture est dénouée,
 Et l'amour chante un air charmant.

Mais, comme Suzanne la chaste,
 Elle trouve un voile dans l'eau,
 Dont la face verte contraste
 Avec son cou. Divin tableau !
 Elle fuit avec l'hirondelle,
 Qui va l'effleurant d'un coup d'aile ;
 L'onde suit avec un frisson ;
 L'amant attend sous la ramée,
 Et l'amour dit : « O bien-aimée !
 En serai-je pour ma chanson ? »

— Mais tu l'égaras, ô mon âme !
 Est-ce ainsi qu'il faut chanter Dieu ?
 — J'ai chanté le sublime drame,
 Le sentier vert sous le ciel bleu ;
 La beauté jetant sa ceinture,
 Les seins féconds de la nature,
 Le travail et la liberté ;
 L'enfant qui joue avec son père,
 L'amante dont le cœur espère...
 Mon Dieu, ne l'ai-je pas chanté ?

VOYAGE A VENISE.

III.



Que celui qui doit aller à Venise ne lise pas ce Voyage, ni aucun autre livre sur Venise. Il faut que le pays où l'on voyage soit une forêt vierge, où les aventuriers puissent faire à leur tour des découvertes. A quoi bon le mot de l'énigme avant d'avoir lu l'énigme? Le vrai voyageur est comme l'amant passionné : que lui font

les portes ouvertes à tous, puisqu'il passe par la fenêtre.

Il m'est tombé sous la main, quand j'écrivais ce Voyage, un petit livre : *Venise et Padoue*, de M. Valery, bibliothécaire du roi à Versailles. M. Valery n'est pas, comme moi, un fantaisiste cherchant des statues, des bas-reliefs et des tableaux peints ou vivants; c'est surtout un voyageur savant qui secoue la poussière des livres. Je vais le laisser un peu parler sur l'arsenal de Venise, que j'ai mal vu, parce que j'étais avec madame ***.

ARSENAL. — LIONS D'ATHÈNES. — BUCENTAURE.
ARMURE DE HENRI IV. — EMO.

L'arsenal de Venise était une de ses merveilles;

il fut son plus glorieux, son plus utile monument; et les flottes qu'il construisit, en combattant, en repoussant l'invasion permanente des Turcs, sauvèrent la civilisation de l'Italie et du midi de l'Europe. Il n'est aujourd'hui qu'un magnifique témoignage de la décadence

de Venise. Combien il diffère dans sa solitude de cet arsenal peint si admirablement par le Dante, qui a fait entrer dans sa description les termes techniques de marine, et les a rendus harmonieux, poétiques, imitatifs, tant ce prodigieux génie sait tout dire!

Quale nell' Arzanà de' Veneziani
Bolle l'inverno la tenace pece
A rimpalmar li legni lor non sani
Che navicar non ponno; e'n quella vece,
Chi fa suo legno nuovo, e chi ristoppa
La costa a quel che più viaggi fece;
Chi ribatte da proda, e chi da poppa,
Altri fa remi, ed altri volge sarte,
Chi terzeruolo ed artimon rintoppa.

La population de l'arsenal, qui était alors de seize mille ouvriers, n'était plus, au xvii^e siècle, ainsi qu'il paraît par le voyage du prince de Toscane, depuis Côme III, que de trois mille, et vers la fin de la république, que de deux mille cinq cents, auxquels étaient adjoints, pour travaux extraordinaires, les artisans et *faccchini* de la ville; elle n'est guère aujourd'hui que de douze cents.

A l'entrée sont les deux lions colossaux de marbre, enlevés d'Athènes par Morosini, ouvrage grec, loué par les savants, mais dont ils ne peuvent indiquer l'époque. Les deux inscriptions, en forme de serpent autour de la crinière du lion posé sur ses pattes de derrière, paraissent runiques, et selon M. le cav. Mustoxidi, elles auraient été mises par les Varanghi, mélange des peuples du nord qui, vers le x^e siècle, formaient la garde des empereurs byzantins.

La statue de sainte Justine, par Campagna, est en haut de la superbe porte, espèce d'arc de triomphe décoré de sculptures des élèves de Sansovino.

Au dessus de la porte intérieure du vestibule, une petite statue de la Vierge est de ce grand artiste.

Les souvenirs divers de Venise se retrouvent à l'arsenal : là est le prétendu casque de cuir d'Attila, et l'espèce de gros harnais de son cheval; des casques véritables de croisés vénitiens, compagnons de Dandolo; des armes, de longs étendards de couleur éclatante, pris sur les Turcs à la bataille de Lépante, et d'affreux instruments de torture employés par l'Inquisition. Il y avait dans une des salles un petit modèle du *Bucentaure*, qui n'était point achevé; celui-là, espèce de curiosité de galerie, exposé à la poussière ou destiné à être mis sous verre, ne devait point voguer pompeusement sur la mer couverte de fleurs, comme une épouse nouvelle, au bruit du canon, de la musique et de l'hymne d'hymen de l'Adriatique, vieille chanson vénitienne qui avait fini par n'être plus entendue de personne, mais dont les sons bizarres étaient religieusement conservés. C'est ainsi que le patriotisme superstitieux de Rome avait respecté les vers des Saliens, qui n'étaient plus compris par Horace. Malgré ses ornements et sa dorure, le *Bucentaure* était un triste navire, puisqu'il n'avait jamais vu d'ouragans, et que le chef de l'arsenal, qui remplissait à son bord les fonctions de capitaine, jurait que les flots seraient calmes pendant la cérémonie dont il était l'inerte et fastueux théâtre.

Mais un monument qui vaut pour un Français tous les monuments de Venise est l'armure de Henri IV, donnée par lui à la république; l'épée malheureusement y manque; cette épée, disait-il dans sa lettre au sénat, qu'il avait portée à la bataille d'Ivry; elle disparut, en 1797, au moment de la chute de la république, lorsque l'armure passa du palais ducal à l'arsenal. Malgré d'opiniâtres recherches auprès des personnes les mieux instruites de l'histoire contemporaine de Venise, il m'a été impossible de trouver aucune trace de cette noble épée¹. L'armure de Henri IV, simple, solide, rappelle parfaitement le beau vers de la *Henriade* sur les armes de ses soldats :

Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.

Vis-à-vis de l'armure de Henri IV est le cénotaphe érigé par le sénat de Venise au grand amiral

Angelo Emo, mort à Malte en 1792, un des premiers et des bons ouvrages de Canova. Au milieu de l'affaiblissement général des mœurs de Venise, Emo s'était montré citoyen. C'est lui qui, après la dispersion de sa flotte par la tempête à Eléf et la perte de deux vaisseaux, désastre dans lequel Emo, tombé à la mer, avait failli d'être noyé, vint dire au sénat : « Souffrez que tout mon bien « soit employé à réparer les pertes que vient d'é-
« prouver la république. » Ce grand homme eût probablement prévenu l'ignominie des derniers moments de sa patrie; le courage et l'honneur, éteints dans les conseils de la république, s'étaient conservés à l'arsenal; et comme si l'élément, premier refuge des fondateurs de Venise, ne devait point cesser d'animer, d'exciter, de relever jusqu'à la fin leurs descendants, le dernier des Vénitiens fut un marin.

Dans les *Variétés Italiennes*, le savant voyageur a étudié au point de vue littéraire le dialecte vénitien :

Le dialecte vénitien est le plus doux, le plus gracieux de l'Italie. S'il ne se pique pas, comme le napolitain, de remonter à l'antiquité, s'il n'est empreint que du grec et des idiomes de l'Orient moderne, s'il est moins éclatant, moins fécond, il ne laisse pas d'avoir obtenu d'illustres suffrages, puisqu'il fut loué par Apostolo-Zeno, Bellinelli et Cesarotti. On ne peut citer comme monument de langage l'hymne d'hymen de l'Adriatique, lors de son mariage avec les nouveaux doges, vieille chanson qui avait fini par n'être plus comprise par les Vénitiens eux-mêmes. La première trace de ce dialecte est l'inscription du XII^e siècle, donnée aussi comme la plus ancienne en langue vulgaire de l'Italie, qui se lit encore au bas de la façade de l'église de Saint-Marc, vis-à-vis du palais ducal. Elle contient cette utile sentence de morale pratique que l'on ne pouvait trop exposer aux regards des passants :

« L'homme, avant de faire et de dire, doit sou-
ger à ce qui peut lui en arriver. »

¹ Lom po far e die in pensar

E vega quello che li po inehontrar.

L'opinion des critiques veut que Marc Paul ait dicté en vénitien le fameux *Milion*, relation de ses lointains voyages, que les découvertes modernes rendent chaque jour plus véridique. Bien qu'au XVI^e siècle ce dialecte compte déjà diverses productions en prose et en vers, Alexandre Garavia obtint seul quelque célébrité par son singulier poème du *Décider bizarre* (*il Naspo bizzarro*).

¹ Les deux épées de Henri IV qui sont au cabinet des médailles de la Bibliothèque ne peuvent être cette épée; elles y furent déposées le 8 floréal an V (27 avril 1797), et l'entrée des Français à Venise est du 16 mai de la même année; elles provenaient de l'ancien garde-meuble de la couronne: la première est une épée de parade, avec des camées; l'autre, indiquée comme épée de bataille, n'est peut-être qu'un couteau de chasse.

On remarque à la même époque la traduction des *Assises, us et coutumes* du royaume de Jérusalem, faite par ordre de la seigneurie, pour les sujets vénitiens de l'île de Chypre, où les *Assises* avaient été maintenues après l'abdication forcée de la reine Conarato, et imprimée en 1535 par Aurélio Pincio, édition très rare, ignorée même de Muratori. Alors parurent en vénitien plusieurs chants de l'Arioste. *La Guerre des Nicolotti et des Castellani* (la *Guerra de' Nicoletti e de' Castellani*), de l'année 1524, est remarquable comme peinture de vieilles et très curieuses mœurs vénitienes. A la fin de ce siècle, André Calmo dut sa renommée à des églogues maritimes, dans le goût de celles de Sennazar. Le peuple joyeux et naïf de Venise et de Naples n'a point partagé les préventions du « Normand Fontenelle, au milieu de Paris, » qui blâme ce nouveau choix de personnages comme inférieurs aux anciens bergers « en possession de l'églogue. » L'archevêque de Corfou, Maffeo Veniero, l'auteur de la tragédie d'*Idalba*, citée par Tiraboschi comme une des meilleures pièces du théâtre italien du xv^e siècle, et d'une belle *canzone* en l'honneur de saint François, eût encore mérité la palme du dialecte vénitien, par sa populaire *Strazzoza* (la Dégénieillée), s'il eût vécu davantage. Cette célèbre chanson décrit avec poésie et sentiment la maison d'une amante pauvre et les félicités qu'elle y trouve. Elle se compose de dix strophes et d'une conclusion à la manière de Pétrarque. Voici une de ces strophes :

« Qui est chez moi est tout à la fois dans la
« chambre, dans la salle et dans le magasin ;
« nous avons au-dessous de l'escalier un lit où,
« dans les bras de mon unique bien, je passe des
« nuits pleines de douceur, quoique la pluie et le
« vent viennent parfois rafraîchir notre amour. O
« nuits sérènes et chéries ! cher lieu amoureux !
« beauté céleste sous une pauvre robe ! Que l'a-
« mant d'une noire Africaine la mette dans un lit
« pompeux, où son visage d'ogresse aura le même
« effet qu'une pie malpropre dans une belle
« cage. »

Pierre Buratti, mort le 20 octobre 1832, auteur de plus de soixante et dix mille vers et d'une traduction de la satire de Juvénal contre les femmes en dialecte vénitien, fut le Béranger de Venise. Sa diction n'est pas toutefois très pure ; né à Bologne il lui manquait la première éducation des langues. Cet ingénu passage d'une de ses lettres fait connaître les raisons qui le décidèrent à adopter le genre qu'il avait choisi :

« Etranger, dit-il, à ce qu'on appelle la belle so-
« ciété, à cause de l'ennui mortel qui toujours
« l'accompagne, je vivais avec gens qui n'admet-
« taient les vers que parmi les bouteilles, et les

« voulaient assaisonnés d'un sel proportionné à
« leur palais usé. Il fallait donc de toute nécessité
« renforcer la dose pour être goûté. Voilà le vrai
« motif qui m'a fait préférer ce genre à un autre.
« plus en rapport avec la trempe de mon esprit
« très susceptible, par intervalles, des plus dou-
« ces émotions. Si vous me demandiez l'explica-
« tion de ce phénomène, je ne saurais l'attribuer
« qu'à la faiblesse infinie de mon caractère, qui,
« dans la jeunesse, prenait les habitudes de ceux
« dont j'étais entouré. » L'effet de quelques pièces
de Buratti s'accroît encore par la musique qu'y a mise Perrucchini, élève de Mozart, et dont les airs si naturels, si expressifs si gracieux, accompagnent aussi plusieurs des charmantes chansons de Lamberti.

SUR LA RÉPUBLIQUE DE VENISE.

Fragment écrit en 1778.

Personne ne peut nier que le gouvernement le plus heureux ne soit celui où le peuple a du pain tant qu'il en veut, et où, libre de soins et de soucis, il peut se livrer aux jeux et aux amusements tant qu'il lui plaît, sans craindre qu'on le trouble dans ses jouissances. Eh bien ! ce peuple-là est le vénitien. L'auteur de l'*Histoire philosophique des Etablissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* aura beau me dire que le gouvernement de Venise est l'aristocratie, et que l'aristocratie est le plus mauvais gouvernement possible, je lui répondrai toujours : De quoi s'agit-il ? — D'être heureux. — Les Vénitiens le sont ; leur gouvernement est donc bon pour eux. Il ne faut pas dire que l'aristocratie est le plus mauvais gouvernement possible ; on peut dire la même chose de l'état monarchique, et même de la démocratie, si chacune de ces diverses manières de gouverner est admise par des peuples auxquels elles ne conviennent pas. Il y a des convenances locales, ce sont les premières de toutes en fait de gouvernement. Il y en a ensuite qui dérivent du caractère national. La femme de Sganarelle disait aux paysans qui prenaient sa défense contre son mari : *De quoi vous mêlez-vous ? Je veux qu'il me batte.* Il y a des peuples qui disent : Nous ne voulons pas être libres. Et c'est peut-être un grand problème à résoudre, que de savoir jusqu'à quel point cette liberté si vantée, qui paraît vraiment innée dans le cœur de chaque individu, est nécessaire au bonheur général. La grande affaire est d'avoir par tout pays son pain assuré, et de disposer paisiblement de l'emploi de sa journée.

Je ne pense point, comme l'auteur de l'*Histoire philosophique*, « que, avec la moitié des trésors et des veilles qu'a coûtés à la république de Venise sa neutralité depuis deux siècles, elle se fût déli-

vrée à jamais des dangers dont à force de précautions elle s'environne. » Ces dangers subsistent par les différentes puissances qui l'entourent, et quand une d'elles le jugera important, elle s'emparera des États vénitiens, et il leur sera fort difficile de l'en empêcher. C'est la découverte du cap de Bonne-Espérance qui a perdu Venise; jusque-là elle était le député général du commerce de plusieurs nations: alors il s'est tourné d'un tout autre côté; et le commerce des Vénitiens une fois perdu, tout ce qui leur est arrivé, et tout ce qui leur arrivera, était inévitable. Leur position a bien, jusqu'à présent, autant de part à leur conservation que leur finesse.

L'inquisition politique est certainement en très grande vigueur à Venise; mais la manière dont elle s'est délivrée de celle du Saint-Office est tout à fait adroite, et n'aurait pas dû échapper à l'auteur de l'*Histoire philosophique*. D'accord avec la cour de Rome, le Saint-Office est obligé d'avoir à ses assemblées deux sénateurs, sans la présence desquels on ne peut prendre aucune délibération. Au moyen de cette sujétion, il ne se traite d'aucun délit important, ni on ne laisse prendre dans ces assemblées connaissance d'aucunes affaires temporelles ou politiques. Dès qu'on commence à en traiter quelques-unes un peu graves, de quelque genre qu'elles soient, les deux sénateurs se lèvent, rompent la séance, la remettent au lendemain, et toujours de même, jusqu'à ce qu'il n'en soit plus question. Le pouvoir du Saint-Office se réduit à punir quelques moines et à distribuer des indulgences.

Les lois sont en effet combinées de manière, dans la république de Venise, à empêcher que les nobles, qui ont tout pouvoir, ne puissent en abuser et se livrer à aucunes vues ambitieuses: et comme il n'est pas permis de détruire une ancienne loi par une nouvelle, tout reste toujours dans le même état. Comme elles sont fort anciennes, quelques-

unes se ressentent des temps d'ignorance et de barbarie où elles ont été faites. Il y en avait une, entre autres, qui attribuait aux curés des paroisses la propriété absolue de tout ce qui se trouvait dans la chambre de leurs paroissiens au moment de leur mort, même au préjudice des enfants. Cette loi révoltante était tombée en désuétude, mais elle existait. Il y a quelques années qu'un curé voulut la faire revivre, à la mort d'un homme qui laissait une succession considérable dans un portefeuille qui n'avait pas quitté le chevet de son lit. Le fils unique du défunt mit le curé dehors à coups de bâton; et le pasteur, aussi moulu que scandalisé, alla dénoncer au conseil des Dix l'infraction d'une loi, selon lui, si sage et si respectable. Le conseil s'assemble, déclare la loi véritable, ordonne qu'elle sera maintenue dans toute sa vigueur, et prononce contre quiconque battra les curés pour les empêcher de jouir de leurs droits, une amende évaluée à vingt-cinq livres de notre monnaie, et une de cinquante livres si on poussait la révolte jusqu'à mort d'homme. Onques, depuis, curé n'a été tenté de la faire revivre. Je pardonne au législateur une finesse aussi heureusement combinée. On objectera sans doute bien gravement que c'est un grand vice dans un gouvernement que d'avoir des lois qu'on soit obligé de laisser sans activité; qu'incessamment il doit en résulter tel inconvénient, et puis tel autre, jusqu'à ce qu'enfin l'édifice se détruise; au lieu que si la machine était bien menée... Je me tirerai d'affaire en disant avec Juliani, le charmant petit abbé napolitain: « Arrêtez-vous, de grâce, devant un rôtisseur; regardez un tournebroche; voyez-vous ce magot en haut qui paraît s'employer avec une force et une application étonnante à faire tourner la roue? Eh bien! c'est là l'homme; le contre-poids caché est le destin, et le monde est un tournebroche. Nous croyons le faire aller et c'est lui qui nous mène. »



LES LIONS

Dans le désert, par EUGÈNE FÉLACROIX.



A l'Opéra.





La Femme.



La Maîtresse.

LES TROIS AMOUREUX DE LA MARQUISE

CENT ET UN ROMANS.

VII.

LE BOUQUET DE VIOLETTES.

Le poète prit la parole : — A Aubigny, j'ai assisté scène à scène, mot à mot, à une comédie qui a bien vite tourné au drame, comme presque toutes les comédies qui se jouent en ce monde. Cela se passait il y a sept ans pour les beaux yeux de la plus jolie fille du pays. Hier, l'ayant rencontrée à l'Opéra, toute l'histoire m'est revenue en l'esprit, mieux illuminée que jamais. Je ne puis m'empêcher de la raconter, mais tout simplement, plutôt en spectateur qu'en romancier, la vérité n'y perdra pas. On me pardonnera les accessoires du tableau, le paysage, les petites scènes du début, les échappées de hasard; je veux tout reproduire; peut-être n'aurai je pas l'harmonie

qui est le plus grand charme du tableau, mais au moins je serai fidèle.

Par cette histoire, il semble que la destinée se soit amusée à l'accomplissement de cette maxime d'apparence gaie et légère, mais pourtant sévère, profonde et triste : — Ne jouez pas avec le feu.

LE BOUQUET DE VIOLETTES.

I.

Aubigny est un joli village au voisinage de Nancy, bâti en pierres au fond d'une vallée bocagère, à l'abri d'une montagne verdoyante qui lui verse l'eau des plus pures fontaines. L'église est rustique, le clocher s'élève avec grâce au-dessus

des marronniers d'alentour ; le cimetière est nu comme la mort, les trépassés n'ont point de gîte en marbre, un jardinier profane ne laboure point leurs cendres pour y semer des dahlias ; il y a de l'herbe et des fleurs sauvages. A deux pas du cimetière, les vieux frênes et les jeunes tilleuls ombragent un jardin de verdure où s'ébattent les danseurs et les joueurs de paume ; là, dans la grande rue, les passants admirent une ruine magnifique, le portail d'une léproserie du douzième siècle ; plus loin une fenêtre bizarrement sculptée où Abouïlard a rêvé de science et d'amour ; enfin au bout du village une grande poterne surmontée de tourelles aiguës, d'architecture gothique, où combattirent les religionnaires. De beaux vergers séparent toutes les maisons, des haies d'épines et de surcaux encadrent tous les vergers ; çà et là devant les maisons un banc de pierre, sur quelques façades un cep de vigne, à quelques fenêtres un nid d'hirondelle. Les cabarets n'ont d'autre enseigne qu'un bouquet de gui et un ivrogne qui fume sur le pas de la porte. Il se trouve à peine deux horloges dans tout ce bienheureux village ; aussi on ne demande l'heure qu'au soleil ; il n'y a pas une seule gazette, on s'y contente de l'almanach, le meilleur des journaux, qui a sur tous les autres l'avantage de ne paraître qu'une fois l'an. A Aubigny, le maître d'école ne secoue pas trop l'arbre de la science, le garde-champêtre ferme les yeux à propos, et M. le curé aussi.

J'ai connu à Aubigny un notaire qui avait une étude, une belle maison et une belle femme. L'étude rapportait bon au mal au trois milliers de petits écus ; la femme, un joli enfant et je ne sais combien de charmants sourires ; enfin, la maison, grâce au jardin, répandait sur tout cela les fleurs les mieux épanouies. Le bonheur était à la porte, si jamais le bonheur a été quelque part.

Mais, par malheur, tout à côté de cette maison il y avait un cabaret aux dehors des plus gais : je n'entends point parler de la gaieté des ivrognes, mais des filles du cabaretier. Le bonhomme avait trois filles, comme dans les contes de fées, mais trois belles filles, comme cela se rencontre peu, même dans les contes de fées. C'était un charmant tableau de les voir toutes le dimanche, à demi parées, versant à boire aux ivrognes d'une main blanche et mignonne, accordant par dessus le marché un sourire ou une grimace, selon les propos. En vérité, on fût devenu ivrogne pour elles : que de gens le deviennent à moins ! Elles enjôlaient et elles enivraient leur monde à merveille ; aussi, le cabaret était, suivant un bon mot du curé d'Aubigny, peuplé comme l'enfer. Il faut bien dire que le curé avait moins de fidèles que le cabaretier.

Elles avaient une petite lingerie dans la salle du cabaret. Le lundi, une fois l'ivrognerie balayée sur le pas de la porte, les tables se couvraient de robes, de corsages, de guimpes, de bonnets, de toutes les fanfreluches du village. Le spectacle était mille fois plus attrayant que la veille : l'une racontait avec malice une petite aventure quasi scandaleuse, l'autre faisait un nœud de rubans en songeant à quelque galant du pays ; celle-ci réparait un acroce à quelque joli bonnet ; celle-là arrosait les jacinthes ou les myosotis de la fenêtre avec plus de grâce encore qu'elle n'en avait en versant à boire aux ivrognes. C'était un doux éclat de voix argentines à faire bondir le cœur, un concert d'innocentes chansons, un groupe charmant de belles filles folâtres qui semblaient un souvenir des trois Grâces, comme dirait Demoustier.

La ville de Troie, d'homérique mémoire, ne fut jamais si bien assiégée par la colère d'Achille que ne le furent les fenêtres du cabaret par l'amour des beaux garçons d'Aubigny. Si on parlait d'aller se promener, c'était pour passer par là. Que d'amoureux propos dits de travers ! que de lettres galantes mises à la petite poste des fenêtres, c'est-à-dire confiées aux branches des rosiers ! que d'œillades idolâtres mille fois plus éloquentes que les lettres ! Le cabaret menaçait de finir, comme la ville de Troie, par l'invasion et par l'incendie.

Le notaire aimait sa femme et ses enfants, son étude et son jardin ; mais quel est celui qui, à certains moments d'orage, ne se lasse de cueillir les mêmes amours et les mêmes roses, surtout quand il y a au voisinage d'autres roses et d'autres amours, surtout quand on est un notaire d'imagination, quand les inventaires font défaut, quand la belle saison répand tous ses feux et tous ses parfums ? Notre notaire était un esprit ardent, ne laissant guère chômer son cœur, bâ-tissant des châteaux en Espagne de toutes les façons, babillant à tort et à travers, lisant les contes de Voltaire et écrivant des testaments avec délices, se levant tôt et se couchant tard, en homme qui s'entend bien avec la vie ; aimable avec les hommes, à cause de son métier ; galant avec les femmes, à cause de sa nature. Il était le bienvenu dans tout le pays ; la meilleure avoine attendait son cheval ; ses chiens étaient admis dans le salon du château, au coin du feu de la chaumière. Il avait à son service une phraséologie délicate pour consoler la veuve pendant l'inventaire, et pour apprivoiser la future pendant le contrat de mariage. Il n'oubliait jamais son droit d'aubaine ; pourtant, quand la future était laide, il laissait cette faveur à son clerc ; mais cela n'arrivait guère, les filles qui se mariaient dans ce pays-là étant pres-

que toujours pauvres, c'est-à-dire belles. Jusqu'en 1832 il n'avait pas poussé plus loin l'infidélité envers sa femme; mais, un beau samedi du mois d'avril, comme il se promenait dans sa cour, il prit un mauvais chemin, c'est-à-dire qu'il alla sur le seuil de la porte, comme pour voir s'il lui venait des gens d'affaires. Savez-vous ce qu'il vit? — Il vit pour la première fois avec les yeux du cœur les trois filles du cabaretier se poursuivant dans la rue à propos d'un bouquet de violettes.

Celle qui avait alors à la main le bouquet de violettes tant envié, vint tout à coup se jeter du côté du notaire en demandant asile du regard. Sans trop y songer, le notaire se mit de la partie. Il se fit le champion de la belle effarouchée; les autres eurent beau voltiger autour d'elle, il la défendit, je ne dirai pas jusqu'à la mort, mais jusqu'à l'amour. Quand la guerre fut finie, il prit doucement la petite main et demanda quel serait le prix du vainqueur; la petite main lui répondit par l'offrande du bouquet. Après tout, ce n'était là qu'un jeu des plus innocents; méfiez-vous des jeux innocents!

La belle au bouquet de violettes s'appelait Cécile, un nom fait pour la candeur, mais ici-bas tout est trompeur, tout, jusqu'au nom. Cette Cécile, sous des dehors archangéliques, cachait un petit cœur mal placé, capable de toutes les coquetteries et de toutes les perversités du monde. C'était la plus belle des trois sœurs, mais la beauté est si souvent une coupe d'or pleine de mauvais vin! Un grand peintre a dit que la beauté est un souvenir du ciel; oui, mais la beauté ne se souvient guère du ciel: la beauté a trop à faire sur cette terre pour cela. Cécile ne levait jamais les yeux plus haut que son miroir; elle était coquette, coquette à faire peur. Son esprit y gagnait; mais à quoi bon l'esprit qui se fait aux dépens du cœur?

II.

Cécile avait vingt ans, des yeux noirs et les accessoires, de l'imagination, des agaceries adorables, mais points d'amants, si ce n'étaient trois ou quatre freluquets d'Aubigny, — un clerc d'huissier, — un petit fermier, — un arpenteur, qui perdaient leur temps, — non pas avec elle. A défaut d'amour elle avait eu pourtant une amourette, mais avec un glorieux clerc de notaire qui voulait s'amuser. Il avait amusé la vanité de Cécile deux semaines durant; après quoi l'ambitieuse voyant bien qu'avec le susdit clerc de notaire, il n'était pas du tout question d'épousailles, elle s'était retirée dans sa tente avec armes et bagages.

Depuis ce léger accroce à sa candeur, elle s'était

passablement ennuyée. Loin de s'apaiser par cette défaite, sa vanité n'avait fait que s'irriter; elle attendait avec ardeur l'instant de la mettre en jeu. Grâce au bouquet de violettes, cet instant vint enfin.

Par mégarde, à coup sûr, le notaire emporta le bouquet en question dans son cabinet; le lendemain, comme il n'avait d'autres distractions qu'une feuille de papier timbré, il respira à diverses reprises le parfum vieilli des violettes; le surlendemain, comme il reconduisait un client, il aperçut le bouquet parmi des chiffons qu'une servante venait de balayer; il le ramassa, — par distraction peut-être, — mais pourtant avec une secrète religion: ainsi le bouquet de Cécile alla jusqu'au cœur du notaire; Cécile suivit son bouquet.

D'abord M. Deligny, — ou maître Edouard Deligny — il faut bien dire son nom, — se laissa prendre sans raisonner. — Ce n'est qu'un jeu, disait-il, un jeu de l'esprit, et il respirait le bouquet avec son âme. Bah! reprenait-il, on peut bien une fois l'an, sans gêner son contrat de mariage, regarder du coin de l'œil une jolie fille et recueillir un joli sourire, rien de plus: un sourire qui fasse eroire au ciel de Mahomet.

Quand il voulut raisonner, il n'était plus temps; mais sur ce chapitre n'est-on pas raisonnable quand on déraisonne?

Sans y penser, M. Deligny se mit outre mesure à fumer sur le pas de sa porte, à l'heure du déjeuner ou du goûter des filles du cabaretier. Il prenait de plus en plus plaisir à les voir et à les entendre: elles folâtraient avec tant de grâces naïves et elles balbutiaient avec tant de gaieté! — Edouard, lui dit un jour sa femme qui n'y voyait que du feu, tu fumes trop, cela n'a pas le sens commun. — Je le sais bien que cela n'a pas le sens commun, répondit le notaire d'un air mélancolique. Et il fuma de plus belle.

Le jardin du notaire n'était séparé du jardin du cabaretier que par un mur mitoyen. Comme on entrait dans la saison des fleurs, les trois sœurs rendaient souvent visite à leur parterre émaillé; comme le notaire était un homme de bonne volonté, il parvenait alors à regarder au-delà de son mur, surtout quand c'était le tour de Cécile à visiter le parterre, si bien que cela devenait presque un rendez-vous; il est vrai que le mur était de la partie. Un jour que Cécile était seule au jardin, M. Deligny lui jeta coup sur coup une belle douzaine de roses épanouies; Cécile riposta de toutes ses forces et de tous ses rosiers: le champ de bataille fut jonché de morts. La femme du notaire survint. — Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, comme vous avez gâté ce pêcher et cette salade! Et puis tous les rosiers qui sont ravagés; tu as donc perdu la tête? — Oui, ma femme, j'ai perdu

la tête, dit le notaire en retombant dans sa mélancolie.

Sans y penser, toujours sans y penser, le notaire mit en oubli la beauté, la tendresse, la vertu de sa femme. A ses yeux ce ne fut bientôt plus qu'une statue qui ornait sa maison. Madame Deligny, qui pensait beaucoup à ses enfants, fut la dernière à savoir que M. Deligny se laissait enjôler par sa voisine. Il faut dire que madame Deligny n'était pas tout à fait une femme de ménage ; elle aimait, malgré sa vertu, le petit voyage et la petite fête du pays voisin. On parlait beaucoup de sa grâce à valser et à monter à cheval, c'était d'ailleurs tout le mal qu'on en disait.

Cependant au temps où fleurissent les acacias, le notaire s'éloignait infiniment de la fidélité conjugale. Il n'était pas encore l'amant de Cécile, mais il avait franchi le mur mitoyen ; et encore cet exploit aventureux s'était passé après le coucher du soleil. Cécile, loin de s'effaroucher ce soir-là, l'avait attendu de pied ferme ; et comme elle avait lu des romans : — Monsieur, il y a encore un mur entre nous. — Voilà qui est bien parlé, Cécile ! Si vous êtes belle comme un ange, vous avez de l'esprit en diable.

Le notaire avait raison, l'esprit de Cécile était bien de l'esprit du diable. Cette gentillesse du notaire avait un peu apprivoisé Cécile ; elle s'était apprivoisée de plus en plus, au point qu'avant de partir elle avait laissé prendre un baiser, au vol, il est vrai, sur la blancheur veloutée de son cou.

La petite lingère d'Aubigny s'était laissé surprendre par la vanité ; la vanité l'aveuglait à toute heure et sur toute chose. Le notaire était presque beau ; il avait beaucoup d'argent et beaucoup d'esprit pour un notaire. Quand il partait en campagne, il faisait à merveille caracoler son cheval devant les fenêtres du cabaret ; et puis, par-dessus tout, c'était le prince du pays, — c'est-à-dire le notaire !

Quand toutes les commères d'Aubigny furent lasses de babiller sur les faiblesses de M. Deligny et de mademoiselle Cécile, madame Deligny souleva un coin du voile, et voici comment : elle cueillait des groseilles au pied du mur mitoyen en songeant que madame T... et madame S..., ses anciennes amies, étaient très malheureuses par leur mariage, tandis qu'elle-même savourait toutes les joies conjugales et maternelles. La pauvre femme se laissait aller à ce beau rêve avec une douce nonchalance, en écoutant chanter le pinson sur le cerisier voisin, en respirant le réséda que le vent secouait à ses pieds. Tout à coup elle leva la tête avec surprise, elle écouta avec ardeur, et elle entendit ce petit dialogue venant de l'autre côté du mur :

CECILE, qui passait le long du mur.

Je vous dis, monsieur, que grâce à vous je suis une fille perdue. On en dit de belles sur mon compte dans tout Aubigny !

LE NOTAIRE, qui suivait Cécile.

Sur ma foi, vous voilà une fille perdue à bon marché ! N'écoutez donc pas les commérages, n'en croyez que vous-même.

CECILE.

Vous avez beau dire, la belle avance de n'avoir que sa conscience pour soi ! on ne se marie pas avec sa conscience, par exemple. Croyez-vous donc qu'on vienne me chercher à cette heure ? Il n'est pas un garçon à deux lieues à la ronde qui veuille de moi.

LE NOTAIRE.

Cela n'est pas ma faute. En vérité, parce que j'ai sauté trois ou quatre fois par-dessus ce mur, le plus innocemment du monde, n'allez-vous pas dire que tout est perdu ?

CECILE qui, à force de contorsions, parvient à pleurer. — de ces larmes trompeuses que toutes les femmes ont à leur service.

Enfin, monsieur, n'en parlons plus ; je saurai bien souffrir toute seule sans trop me plaindre.

LE NOTAIRE, attendri, saisissant la main de Cécile, Cécile, vous pleurez ?

CECILE, plus éplorée.

Non, monsieur, non, monsieur, je ne pleure pas. Au contraire.

A cet instant suprême la femme du notaire leva la tête au-dessus du mur.

SCÈNE II.

LA FEMME DU NOTAIRE.

A votre aise.

LE NOTAIRE, atterré, voyant comme par magie la tête animée de sa femme.

Comment diable est-elle là ?

CECILE, s'éloignant de deux pas.

Je vous l'avais bien dit, monsieur. Du reste, madame, il n'y a pas grand mal à cela, j'imagine.

LA FEMME DU NOTAIRE.

Allez vous défendre avec vos pareilles, mademoiselle. Je ne veux pas m'abaisser à vous entendre. Pour vous, monsieur, qu'avez-vous à dire ?

LE NOTAIRE.

J'ai à dire, madame, que vous prenez mal à propos les choses à cœur.

LA FEMME DU NOTAIRE.

Comment voulez-vous que je prenne cela, s'il vous plaît ?

LE NOTAIRE.

Ce n'est qu'un jeu.

LA FEMME DU NOTAIRE.

En vérité! assez, assez, monsieur; brisons-là; je sais à quoi m'en tenir; les murs ont des oreilles.

Là-dessus, madame Deligny, se drapant dans son indignation, prit son panier de groseilles et retourna dans sa chambre.

Cécile, enchantée de ce contre-temps, feignit une douleur profonde; elle se tourna vers le notaire, et lui dit d'une voix tremblante : — Adieu donc, monsieur, ne vous inquiétez pas de moi, à force de pleurer je me consolerais.

Ces derniers mots achevèrent de troubler le cœur de M. Deligny. — Adieu, Cécile, mais nous nous reverrons.

Le notaire franchit le mur d'un air résolu; Cécile s'avança vers le cabaret. Près de disparaître sous les sureaux qui ombrageaient la porte du jardin, elle se retourna d'un air désolé. Le notaire fut touché plus que jamais. — Comment bien sortir de là ? dit-il en hochant la tête.

Dès qu'elle fut dans sa chambre, madame Deligny versa des larmes amères. D'abord, dans son dépit, elle avait eu recours à l'indignation; mais comme toutes les nobles natures, elle ne savait que pleurer. Le notaire, en rentrant à son étude, trouva fort à propos un contrat de vente à faire. Pour Cécile, elle murmurait entre ses dents : — *Avec mes pareilles! avec mes pareilles!* Elle me payera cher ce mot-là!

Cette sentence s'accomplit d'une façon terrible; mais suivons l'histoire pas à pas.

Tout en disant ces paroles prophétiques, Cécile traversa la salle et alla s'asseoir devant une fenêtre ouverte sur la rue. Ses deux sœurs étaient parties pour la fontaine; il faisait presque nuit : on entendait résonner la trompe du pâtre sur les rumeurs du soir. C'était une belle et calme soirée, capable d'apaiser tous les cœurs en révolte. Cécile ne vit ni la sérénité du ciel ni les douces joies de la terre; la vengeance agita son cœur, sa vanité attisait le feu; elle se laissait aller avec un sombre plaisir à ces deux sentiments.

Un hasard vint la pousser dans cette mauvaise route : comme elle regardait dans la rue, elle vit passer la marchande de modes de la ville voisine, ayant en main un chapeau bleu orné de fleurs, destiné à la femme du notaire. En voyant cette petite merveille, Cécile soupira et se dit avec amertume :

— Ah! si j'avais un chapeau, moi!

Dès cet instant, elle fut jalouse de madame Deligny à cause de son mari, mais surtout à cause de ses chapeaux.

— Nous verrons un jour, reprit-elle, qui est-ce qui aura les chapeaux.

Le notaire était sans doute sous entendu.

M. Deligny, de son côté, cherchait dans son étude à faire une transaction entre son cœur et son devoir : le devoir parlait très haut; son rang dans le monde, son office, sa famille, sa femme; mais le souvenir de Cécile, Cécile qui avait de si beaux yeux, une si jolie bouche, et puis je ne sais quoi de si charmant dans le sourire! — Ceux qui se sont laissés surprendre, à leur insu, par un minois agaçant, savent seuls tout ce qu'il faut de force pour lutter et pour vaincre. Le pauvre notaire, qui avait l'imagination ardente et le cœur sur la main, selon le mot du pays, n'était pas de force à cette lutte; d'autant plus qu'il se laissait fasciner par l'espérance de revoir Cécile mystérieusement. Voilà à peu près la lettre de la transaction : J'apaiserais ma femme par un renouvellement de tendresse, je la laisserai gémir, se plaindre et aller au bal tant qu'elle voudra; en revanche, je verrai Cécile, mais non plus au grand jour; puisqu'elle m'aime, elle ira où je voudrai qu'elle aille; à cet effet, je découvrirai bien près d'ici quelque retraite cachée où le diable lui-même n'y verra goutte. Avec le temps, l'amour passera; avec un peu d'argent, je consolerais Cécile; elle a une tante à Nancy, elle ira se marier par là avec ma dot, et moi je reviendrai le meilleur mari du monde. *Telles sont les conventions des parties, c'est-à-dire du devoir et de l'amour, dont acte fait et passé à Aubigny, en l'étude, sans témoins, le notaire pouvant s'en passer, etc., etc.*

III.

Pendant quatre jours le notaire fut fidèle à son étude, sinon à l'amour conjugal; il donna tout son temps aux affaires, il fit une procuration, deux mains-levées, trois contrats de vente, et par-dessus tout cela, il mit son répertoire au courant. Sa femme commençait à lui pardonner du fond du cœur, mais sans en avoir l'air. Pour lui, il avait bien un peu oublié Cécile. Mais un matin on vint le demander pour un testament au hameau de Massy; il alla faire le testament : à son retour, comme il traversait le petit bois de la Fontaine-Rouge, il rencontra Cécile gracieusement juchée sur un petit âne presque fougueux. Cette apparition charmante sous les branches vertes du sentier, dans la fraîcheur embaumée du matin, fut un coup fatal dont le notaire ne put se défendre.

— Cécile! s'écria-t-il! c'est vous, Dieu soit loué!

— Mais où allez-vous donc?

— Je vais à la ferme de Massy, chez ma cousine Dumont.

Cécile avait rougi de la rencontre; elle était plus belle encore; le notaire la regardait avec une

naïve admiration. Comme il s'était mis au beau milieu du chemin, le petit âne s'arrêta en secouant ses oreilles.

— Vous ne savez pas, Cécile, avec quelle joie je vous rencontre ici.

— Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu, monsieur, dit-elle, avec un sourire demi-moqueur, demi-amer.

— Je le sais mieux que vous, Cécile, mais contre mauvaise fortune bon cœur.

— Ainsi tout est dit, murmura-t-elle tristement.

— Oh non ! tout n'est pas dit, Cécile ; est-ce que nous n'avons pas mille choses à nous dire !

Cécile garda le silence, car le silence était éloquent.

— Écoutez, Cécile ; au bout de mon jardin, j'ai acheté une petite chenevière en belle vue où je vais faire bâtir un pavillon en votre honneur, dont j'aurai seul la clef ; le soir vous y viendrez, n'est-ce pas ? vous n'aurez qu'une haie de sureaux à traverser, et personne n'en saura rien, pas même votre confesseur.

Cécile était toujours silencieuse.

— Comme vous êtes jolie avec ce petit bonnet et ce petit fichu !

— Je pense, dit Cécile en souriant, qu'un chapeau et un châle ne gâteraient rien à l'affaire.

— Vous êtes belle ainsi et vous seriez belle sous toutes les formes, avec ou sans châle. Mais si vous y tenez, qui donc vous empêche ? Ah ! si j'étais avec vous à Paris, quelle joie j'aurais à vous parer de toutes les façons ! Comme vous enjolieriez bien votre monde avec un petit brodequin, un léger chapeau et une écharpe flottante ! Ah ! coquette !

La rencontre n'alla pas plus loin ; le petit âne trépigait d'impatience, alléché qu'il était par l'odeur lointaine du loin de la ferme de Massy.

— Adieu, Cécile, je vous attends au pavillon.

— A revoir, monsieur.

Il se suivirent tendrement du regard ; ils ne pouvaient plus se voir qu'ils regardaient encore. Cette apparition de Cécile fut une image que le notaire eut longtemps sous les yeux. Dans ses moments de rêverie, il s'écriait :

— Qu'elle était adorable ce matin-là, sur son petit âne indompté, avec sa robe rose et son gracieux bonnet !

Il fit bâtir le pavillon dans la chenevière au bout du jardin. Hélas ! en posant la première pierre de ce lieu profane, il donna une violente secousse à sa maison.

Que se passa-t-il dans le pavillon ? Le notaire disait à tout le monde qu'il écrivait là ses actes sérieux. Mais on disait à Aubigny que souvent le soir, à la nuit close, on voyait une femme passer

dans l'enclos voisin, franchir la haie des sureaux et disparaître tout d'un coup.

Et madame Beligny versait des larmes de plus en plus amères. La pauvre femme, dans sa douleur, ne savait que pleurer. Le notaire essayait quelquefois ses larmes, mais il était loin d'en tarir la source. Cependant, auprès de sa femmes il était de bonne foi dans sa sollicitude ; il se jurait à lui-même et à l'ombre de son bonheur évanoui de ne plus mettre le pied dans ce fatal chemin de mauvaises passions ; mais dès qu'il revoyait Cécile, il retombait dans le charme fatal. Cécile était comme le serpent de la Genèse : du premier regard elle fascinait ; Dieu a commencé la femme, le serpent l'a finie.

Le notaire n'eut pas une heure de vrai bonheur dans son pavillon. Cécile peut-être y était charmante ; mais le souvenir de sa femme qui pleurait était là plus près de son cœur que Cécile. Bientôt, tout en flottant entre ces deux amours, l'amour béni du ciel et de la terre, l'amour ealme, tendre, dévoué jusqu'à la mort, l'amour dont on peut s'enorgueillir partout, dont on n'a à rougir nulle part, et cette folle ardeur, cet amour insensé, plein de tourments et d'angoisses, cet amour qui, selon l'Écriture, sème du sel sur le champ de la vie ; bientôt donc, tout en flottant ainsi entre deux femmes si diverses, il sentit enfin que le bonheur n'était pas là ; il tomba accablé sous le raisonnement de sa folie ; mais il était trop tard pour raisonner, déjà il marchait à grands pas vers sa ruine. Il eut beau lutter, Cécile l'entraînait. Le danger lui-même est attrayant ; le danger est au bas d'une montagne escarpée, quand le voyageur descend.

Cécile eut pourtant des remords ; la vanité n'avait pas encore tout à fait dévasté son cœur ; le ciel, qui prend toujours pitié de ses mauvais enfants, lui envoyait çà et là quelque généreuse pensée, une pure rosée qui coulait sur ses fautes ; il lui arriva même de pleurer sincèrement, avec une vraie douleur ; de s'avouer coupable, de prier Dieu, de faire le vœu de se venger d'elle-même. Mais peu à peu le mauvais souffle du monde passait sur ces pensées du ciel, sur cette douleur, sur ces prières, sur ce repentir ; elle se laissait nonchamment aller aux tentations ; elle se consolait avec son miroir ; elle s'étourdissait dans les joies factices. Et puis, à quoi bon la vertu ? disait-elle, tout bas pourtant, mais avec une grimace. La vertu ne servira à être la femme de quelque rustre endimanché, qui me fera bêcher la terre ou balayer sa maison, qui ne me donnera pas le temps d'arranger mes cheveux et de chanter ; cela est bon pour Adèle ou pour Sophie ; moi je suis faite pour être belle, voilà tout ; quand je serai lasse d'être belle ici, j'irai l'être ailleurs, à Paris. —

C'est au point que Cécile eût commis un petit péché mortel dans le seul dessein d'aller à Paris. Paris ! c'était le rêve de ses jours et de ses nuits. Le notaire ne tenait pas grand'place dans son esprit, pas du tout, dans son cœur. — Il m'a compromise, il ne peut me laisser là ; quand je serai assez vengée de sa femme, s'il s'ennuie de moi, j'irai à Paris avec son argent.

VI.

Cependant la fortune, qui jusque-là s'était assise à la porte du notaire, prenait sa volée pour ne plus revenir ; le seuil de la porte n'est jamais désert : quand ce n'est plus la fortune, c'est déjà la misère qui vient. L'étude d'Aubigny est une de ces études assez désertes, auxquelles il faut une bonne enseigne, du moins un bon notaire ; il y a des notaires à chaque pas dans le pays, aux quatre points cardinaux, si bien que les affaires ne savent où aller ; c'est alors qu'il faut être sur le qui vive pour les faire venir chez soi. Le notaire d'Aubigny, depuis quelque temps, laissait aller les affaires où elles voulaient aller, son étude ne gagnait pas à cette insouciance. Les clients aiment les notaires qui ont l'air de penser sérieusement pendant deux jours à une main-levée ou à un certificat de vie ; les notaires distraits ne sont pas les bien-venus ; le notaire d'Aubigny fut bientôt de ceux-là.

Sa fortune n'était pas des plus brillantes : il avait recueilli vingt-cinq mille francs de la succession de son père ; sa femme lui avait apporté, outre sa vertu et sa beauté, une dot de cinquante mille francs ; il avait amassé, en l'espace de douze ans, cinquante mille francs encore, mais voilà tout, et d'ailleurs, l'étude était à peine payée par tout cela. Sa femme devait hériter, mais le jour en était loin peut-être. Or, M. Deligny n'avait pas de temps à perdre comme il le faisait ; en quelques années de négligence, il pouvait éprouver des pertes irréparables. Il pressentit cela avec effroi. — Oui, dit-il tristement un soir, la fuite du bonheur entrainera la fortune. Quand la fortune veut fuir, on a beau faire pour la ressaisir : chaque pas qu'on fait dans ce dessein vous en éloigne de deux. Ainsi M. Deligny, imitant l'exemple de plusieurs richards du pays, se mit à acheter un petit château et ses dépendances pour les revendre en détail ; il gagna deux actes, mais il perdit vingt mille francs dans cette affaire. Dans le même temps il se trouva par délégation, à ses risques et périls, le créancier d'un négociant de Rouen, qui fut presque aussitôt déclaré en faillite. Que vous dirai-je ? au bout d'un an il se vit au bord de sa ruine. Jamais homme n'avait subi si soudainement les atteintes de la mauvaise fortune.

Un matin qu'il était seul dans son cabinet, la tête penchée sur des chiffres, ruminant sa vie, évoquant les souvenirs, déjà voilés, du bonheur facile, sans éclat, mais sans tempêtes, qu'il avait goûté avant son fatal amour, les chiffres lui révélèrent plus que jamais tout son malheur. Le désespoir le saisit tout d'un coup avec toute sa violence, et il se mit à pleurer comme un enfant.

Sa femme, qui suivait toujours avec sollicitude toutes ses actions, hormis les mauvaises actions du cœur, avait alors l'oreille à la porte du cabinet ; elle aimait, dans sa douleur, à saisir une parole échappée dans un moment de sincérité. Cette fois, au lieu d'une parole, elle entendit un sanglot. La porte s'ouvrit brusquement ; à peine le notaire eut-il tourné la tête, qu'il sentit sa pauvre femme se jeter dans ses bras avec un grand cri de douleur et d'espérance.

— Ah ! tu pleures ! s'écria-t-elle enfin. Dieu soit loué ; tu pleures, mon pauvre Edouard, tu es sauvé ! Et, tout en parlant ainsi, madame Deligny recueillait sur ses lèvres ces larmes précieuses.

La scène fut des plus touchantes. Le notaire appuya son front déchiré sur le sein palpitant de sa femme et il respira plus à son aise.

— N'est-ce pas, lui dit-elle, qu'il te faut peu de chose pour te remettre le cœur ? Mais, hélas ! méchant, ton cœur n'est pas encore remis ; tant que le pavillon sera debout, tu n'oseras marcher le front haut. Voyons, mon cher ange, il faut abattre ce mauvais lieu, et planter un saule pleureur sur les ruines.

— Oui, dit M. Deligny en s'accusant, oui, j'abattrai moi-même cet édifice de mon malheur, je le démolirai pierre à pierre pour dernière punition. Ma pauvre Lucile, pardonne-moi, je suis ingrat ; mais je ne suis pas méchant. Un mauvais ange m'entraînait malgré moi, mais c'est fini, je veux me retenir à toi de toutes mes forces et de toute mon âme, je te jure...

— Voyons, tout est dit, n'en parlons plus, interrompit madame Deligny en embrassant le notaire repentant. Je me fie et je me confie à toi.

Et après un silence : — Ecoute, je sais tout ; c'est en vain que tu veux me cacher tes affaires d'étude — qu'il ne soit plus question des autres. — Je sais que le malheur te poursuit et qu'il nous reste à peine de quoi vivre pauvrement. Ne t'effraie pas, tout n'est pas perdu, si tu m'aimes encore ; mon père aura pitié de tes égarements ; d'ailleurs si je suis là (elle indiquait le cœur de son mari) — et je veux y être, monsieur ; j'y étais dans le plus beau temps, c'est bien le moins que j'y revienne dans le mauvais — si je suis là, tu n'auras pas le temps de songer...

— Au pain noir que je t'ai fait, n'est-ce pas,

ma pauvre amie ? Va, je ne serai point assez lâche pour souffrir ta misère; tu as tout sacrifié pour moi quand j'en étais indigne, tu as signé avec joie la perte de ta dot, tu aurais signé ta mort si je l'eusse demandée; je veux me venger à ma façon de tout ce dévouement qui m'accable. Maintenant que nous voilà réunis, le ciel s'apaisera. Grâce à toi, grâce à ton amour qui sera mon seul appui, je veux me relever de toutes mes clutes. Laisse-moi t'embrasser de mes lèvres profanes encore, mais déjà purifiées.

Ils s'embrassèrent avec effusion; ils se pressèrent la main et semblèrent se dire du regard : — Compte sur moi, comme aux beaux jours de notre mariage. Te souviens-tu du contrat de mariage !

Le pauvre notaire était de si bonne foi, qu'il

alla prendre dans sa bibliothèque un bouquet fané dont il aimait à respirer, dans ses mauvais jours, le parfum vieilli, mais pourtant doux encore. — Garde ce bouquet, ma pauvre Lucile, ce bouquet profane qui est le plus coupable. C'est tout ce que j'ai de Cécile.

M. Deligny raconta comment les trois filles du cabaretier s'étaient poursuivies pour un bouquet de violettes, comment il avait défendu Cécile sans songer à se défendre de ses attraits et de ses séductions. Madame Deligny prit en soupirant le bouquet, ce bouquet fatal qui devenait un gage précieux de réconciliation. Hélas! le soir même, le notaire se dégageait déjà de ce contrat solennel que les anges avaient dû enregistrer.



Monsieur et Melanie Deligny à leur contrat de mariage.

V

Le soir, M. Deligny alla au pavillon dans le dessein de briser à jamais avec Cécile. Elle se fit longtemps attendre. Le croirait-on ? M. Deligny était si bien accoutumé à la voir se glisser comme une ombre dans l'enclos voisin, à la voir s'élaner comme un oiseau dans l'escalier en spirale du pavillon, enfin à la voir s'appuyer indolemment sur son épaule, qu'il sentit un vide en ne la voyant pas. Il aimait sa femme, mais hélas ! il aimait Cécile.

Elle vint enfin ; mais, ce soir-là, elle marchait lentement, comme une amante qui s'éloigne pour la dernière fois du lieu du rendez-vous. Elle arriva au pavillon toute désolée, avec un éclair de colère dans les yeux. Elle s'assit en silence sur un petit canapé, et sembla attendre les consolations du notaire.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda M. Deligny.

— Il y a que votre femme, monsieur, est allée dire à mon père que je suis votre maîtresse, et cela au moment où mon pauvre père, qui ne voit pas clair à ses affaires, va être poursuivi sans pitié pour une misérable somme de trois mille francs.

Nous n'avions qu'une maison, la justice va la vendre et nous en chasser.

M. Deligny ne savait que dire.

— Mais, reprit-elle, à quoi bon vous confier mes chagrins ?

— Cécile, j'en suis douloureusement atteint ; mais que puis-je y faire ?

— Ah ! monsieur, vous dites cela comme s'il s'agissait d'une étrangère. Allez ! vous êtes un notaire, rien de plus.

Un silence suivit ces paroles ; M. Deligny se laissait attendrir, en dépit de lui-même, par les larmes de Cécile ; il jugeait qu'en homme d'honneur il ne pouvait l'abandonner à l'heure où elle était plus que jamais poursuivie par la satire du pays.

Loin de se voir la victime de Cécile, il la croyait victime de lui-même ; il maudissait son fatal amour ; mais comment la maudire, elle qui avait tous les dehors d'une bonne fille se laissant dominer, elle qui était belle à ravir ? Il avait bien eu çà et là quelques doutes sur cette candeur qui n'était qu'un masque ; mais, en songeant qu'après tout elle ne gagnait rien à ce jeu, — et ne pas gagner, c'est perdre, dans la vie, — il revenait à toute sa confiance.

Ce soir-là, après avoir employé la douleur, les soupirs et les larmes, cette petite fille égarée, qui voulait aller plus loin dans son égarement, mit en campagne toutes les séductions. Le notaire eut beau fermer les yeux et évoquer sa femme, il retomba sous le charme, et il remit au lendemain, au surlendemain, sa rupture avec Cécile.

Or, le lendemain, le cabaretier vint trouver le notaire, non pas pour parler de sa fille, mais de sa maison, qui lui tenait plus à cœur. Ce cabaretier était un ivrogne gâté par le vin. Il arriva dans l'étude du notaire sans avoir oublié son broc matinal; il arriva en chancelant et en divaguant. M. Deligny subit sans se plaindre toutes ses sottises. — Je suis entré de bon cœur dans le mauvais chemin, disait-il; je dois m'attendre aux mauvaises rencontres. — Il prêta de l'argent au

cabaretier, plutôt dans la crainte du bruit que pour être agréable à Cécile. Le cabaretier lui signa une simple reconnaissance; après quoi il lui dit avec un affreux sourire :

— Vous ne perdrez rien au moins, monsieur Deligny, vous êtes garanti : n'avez-vous pas pris hypothèque sur Cécile?

C'était une horrible parole, qui frappa le pauvre notaire au cœur. Pour le cabaretier, il s'en alla content de son bon mot et de son argent.

Quant à Cécile, elle avait organisé à Aubigny une vraie boutique de marchande de modes : on eût dit un magasin de la rue Vivienne. Rien n'y manquait, pas même les modistes. Il n'y avait pas beaucoup de chalantes, mais il y avait beaucoup de chalants. Aussi, elles ne faisaient rien — que l'amour.



VI.

On commençait, dans Aubigny, à profiter du désordre de l'étude. Un jeune clerc fut le premier; il disparut sans trop donner lieu à la poursuite, mais en accroissant le trouble des affaires. Un bourgeois d'Aubigny, enrichi on ne savait comment ni pourquoi, tenta surtout, et ce n'était pas la première fois, de faire un bon coup aux dépens du notaire. Ils avaient acheté ensemble, pour revendre en détail, une petite ferme d'assez bon rapport. En attendant une seconde vente, la ferme était mal administrée, le fermier étant à fin de bail. Notre bourgeois supposa que le notaire, tirailé de toute part, et ne sachant où donner de la tête ni de la bourse, lui céderait à bon marché son droit sur la petite ferme. Il alla à lui; mais le notaire tint bon. Comme il était d'une noble fierté, il s'offensa des suppositions de son co-acquéreur, et, afin de n'avoir plus rien à débattre avec lui, il lui offrit un bénéfice de cinq mille francs, moyennant la cession de sa moitié. Après bien des rêves

et des calculs, le bourgeois se laissa tenter. Il avait donné cinquante mille francs pour sa part; mais le notaire n'avait pas l'air si mal dans ses affaires qu'il ne pût répondre de cette somme. D'ailleurs, la terre était toujours là pour garantie. Enfin, suivant notre bourgeois, il était dangereux de payer, mais non pas de vendre. Il vendit donc. Cinq mille francs de gain, c'était peu, mais dans cette affaire c'était beaucoup.

Cependant notre pauvre notaire allait de mal en pis. A force de compter sans illusions, il trouva que sa fortune se réduisait à zéro. — Il faut que je sorte de là à tout prix, s'écria-t-il avec rage et douleur; il faut que je relève mon front tout rouge de honte; il faut que je punisse par ma nouvelle fortune ces gens qui sourient déjà, et qui demain me montreraient du doigt jusque sur le pas de ma porte. Tout n'est pas perdu encore.

Tout était perdu hormis l'honneur; mais hélas! l'honneur ne tenait plus à rien. Un mauvais esprit poursuivait le notaire à toute heure; il n'avait plus la liberté de penser, tant il était la proie d'inspi-

rations étrangères. Il devait payer, le lendemain de la cession, à son co-acquéreur, les cinq mille francs de bénéfice. Ce jour-là venu, en attendant cet homme, il prépara une quittance sous seing privé.

« Je soussigné, Étienne Leroux, reconnais avoir reçu, à l'instant, de M. Edouard Deligny, notaire, résidant à Aubigny, la somme de CINQ MILLE francs en espèces sonnantes ayant cours, à valoir sur le prix en principal de la cession que je lui ai faite hier dans la ferme de M..., ainsi qu'il appert d'un acte reçu par M. L..., notaire à... Dont quittance d'autant... »

« Aubigny, ce 12 juillet 1833. »

Pendant qu'il écrivait cette quittance le notaire était tourmenté, étourdi, aveuglé par son mauvais esprit. — Ah! dit-il tout à coup, si c'était une quittance définitive de la cession, aujourd'hui même je pourrais vendre toute la ferme à M. T..., demain j'aurais de l'argent pour apaiser ceux qui commencent à se plaindre et à menacer...

Il regarda autour de lui et rougit comme la poupre. Il fut effrayé de lui-même, il se leva avec égarment et courut vers sa femme.

Sa femme venait de sortir; il était seul; aussi le mauvais esprit eut-il beau jeu. — Après tout, reprit-il, à trompeur trompeur et demi. Il réfléchit longtemps et s'enfonça de plus en plus dans les coupables pensées. Il finit par s'imaginer qu'en trompant l'autre avec le serment solennel de ne lui faire aucun tort, c'est-à-dire de le rembourser au temps indiqué par le contrat, il ne serait reprochable qu'envers lui-même. Au moins, par cette quittance définitive, il empêchait bien des malheurs; il vendait la ferme au comptant, mais en secret. M. de T... étant un homme d'honneur, incapable de trahir ce secret; avec l'argent de la vente il faisait face à toutes ses affaires pour un certain temps, au bout duquel il serait en meilleure voie.

Il reprit sa plume et écrivit l'autre quittance, mais sans s'avouer qu'il s'en servirait. C'était par distraction, rien de plus.

« Je, soussigné, Étienne Leroux, reconnais avoir reçu, à l'instant, de M. Edouard Deligny, notaire, résidant à Aubigny, la somme de CINQ QUANTE-CINQ MILLE francs, en espèces sonnantes ayant cours, pour le prix et principal de la cession que je lui ai faite hier de la ferme de M..., ainsi qu'il appert d'un acte reçu par M. L..., notaire à..., dont quittance.

« Aubigny, le 22 juillet 1833. »

A peine avait-il écrit ces derniers mots que la porte s'ouvrit, et il vit apparaître la figure sèche et diabolique de M. Étienne Leroux.

— Eh bien! maître Deligny, et la quittance ?

Le notaire pâlit et chancela.

— Vous voulez dire l'argent? dit-il en essayant de sourire.

— L'un et l'autre, bien entendu.

Tout en parlant, le notaire avait détourné la seconde quittance, bien décidé à ne s'en point servir. Comme M. Leroux paraissait affairé, il lui compta les cinq mille francs assez silencieusement; après quoi il lui lut la première quittance. M. Leroux écouta de toutes ses oreilles et fit quelques pas dans l'étude pour réfléchir s'il ne courrait pas de risques, comme il le craignait chaque fois qu'il donnait sa signature.

— C'est bien, c'est bien, dit-il, suivant sa coutume, je puis signer cela. Il enfourcha ses lunettes, prit une plume et se pencha sur le bureau. Le notaire en se levant déranga un livre de droit qui cachait la seconde quittance, et par un de ces hasards qui font croire que la destinée s'amuse de nous, M. Leroux prit cette quittance pour celle à signer, sans crainte et sans danger; il y jeta un regard rapide en homme méfiant qui craint de le paraître, il entrevit le mot CINQ au début d'une ligne. — C'est bien, c'est bien, dit-il, et il signa tout en lisant la date. Le notaire vit bien la méprise; il pouvait se sauver encore, il voulut réfléchir; réfléchir, c'était perdre du temps, et perdre du temps c'était se perdre.

Il saisit l'autre quittance d'une main affaissée; tout en faisant semblant de chercher une lettre, il rongit, il pâlit; il était dans le feu, il était dans l'enfer.

M. Leroux partit avec l'argent; M. Deligny respira un peu. S'étant approché de la cheminée, il eut peur de sa figure contractée et de son regard troublé; il alla dans son jardin pour se calmer au grand air. Il était si loin du monde qu'il ne vit pas venir sa femme. Quand elle fut devant lui, il recula comme un démon à l'approche d'un ange. Cette fois il n'osa plus pleurer, il n'avait plus de larmes, il n'avait plus que des sanglots.

VII.

Le soir même le notaire eut une entrevue avec M. le comte de T..., à propos de la petite ferme. Le débat ne fut pas long; M. Deligny vendit sans perte, comme sans gain. Il fut convenu que M. de T... verserait quinze mille francs le surlendemain, et soixante à la fin du mois; enfin, il devait garder entre ses mains vingt-cinq mille francs pour se garantir d'une hypothèque pour pareille somme, que d'ailleurs, le notaire se chargerait de faire radier dans les six semaines. Parmi les titres, il remit la fatale quittance, espérant qu'elle ne serait jamais produite, sûr qu'il était de rembourser, au

temps indiqué, M. Étienne Leroux. Avant de signer, M. Deligny confia au comte tout ce qu'il pouvait confier de ses affaires; le comte ne vit là qu'un homme un peu léger, qui n'avait su se défendre contre la mauvaise fortune; il n'ignorait pas ses petits méfaits amoureux; mais, sur ce chapitre, on n'ose pas trop jeter la première pierre. M. de T... plaignait donc M. Deligny; mais, tout en l'encourageant, et comme une preuve d'amitié, au lieu d'une vente définitive il ne voulut faire qu'une vente à réméré. Avant la signature du sous seing privé (les notaires prêchent pour les actes authentiques, du moins notariés; mais cela ne les empêche pas de faire, à leur usage, passablement d'autres sous seing privé); donc, avant de signer, notre notaire pria M. de T... de lui garder un secret absolu sur cette affaire pour ne pas troubler ses clients.—De grâce, lui dit-il, monsieur le comte, que pendant quelque temps cette vente ne soit qu'entre vous et moi. Si le bruit s'en répand, je suis un homme perdu. Le comte donna sur ce sujet sa parole d'honneur.

A son retour en son cabinet, le pauvre notaire tomba agenouillé et pria Dieu avec ardeur, mais sans oser lever les yeux au ciel.

Un peu calmé par la prière, mais pourtant toujours déchiré par ces remords terribles qui ont, selon le poète, des griffes enflammées, il courut à son pavillon, et là, comme un homme en démence, il jeta par la fenêtre tout l'ameublement coquet de ce lieu profane.

Il brisa d'abord un joli miroir à cadre inérusté, où mille fois il avait admiré l'image de Cécile; il jeta par la fenêtre tout l'ameublement coquet de ce lieu profane.

— Le pavillon restera debout, s'écria-t-il avec une voix sombre et sauvage, mais ce ne sera plus qu'un gîte désert ouvert à tous les vents, où j'irai pleurer en compagnie de la chouette et de la chauve-souris.

— Hélas! reprit-il quand la colère fut passée, si Cécile revenait, je n'aurais que la force de tomber à ses genoux. Oh! Cécile, ne venez plus car ce serait fini de vous! pour dernière lâcheté je vous assassinerai; ce pavillon ne serait plus qu'un lit funéraire pour tous les deux. Ne venez pas, Cécile, ne venez pas!

Le soir, Cécile vint, mais lui n'y était pas. A la vue des débris du miroir, ce miroir qui était la chose qu'elle aimait le plus dans le pavillon, même quand M. Deligny s'y trouvait, elle devina à peu près ce qui s'était passé.

— Le lâche! dit-elle, voilà ce qu'il veut faire de moi; mais, patience, il n'est pas au bout de ses peines,

VIII.

M. de T... tint sa parole d'honneur; mais il avait à son service un paysan d'Aubigny qui faisait le majordome avec quelque succès. M. Étienne Leroux lui payait à boire de temps en temps, dans le seul but de savoir à peu près ce qui se passait dans la maison du comte. Il est toujours bon de savoir les affaires des autres, surtout quand on a intérêt à cacher les siennes. Ce domestique, rencontrant le lendemain M. Étienne Leroux dans la montagne du château, l'aborda en ces termes : — Eh bien! monsieur Leroux, vous vendez donc votre petite ferme à M. le comte?

M. Leroux réfléchit un peu.

— Voyez-vous cela! dit-il, ce diable de notaire... c'est un coup de Jarnac... Il me le payera...

— Mais, dit le majordome, je suppose que c'est M. le comte qui vous paiera. Prenez garde, monsieur Leroux, il y a quelque chose là-dessous; le notaire, tout en faisant les affaires des autres, a oublié de faire les siennes. Cependant hier il avait mine de faire un bon coup; c'est au point qu'il a demandé le secret à M. le comte. J'ai saisi cela au passage sans faire semblant de rien.

— Oui, oui, pardieu oui, il y a quelque chose là-dessous, dit M. Leroux. Et il entraîna le domestique au prochain cabaret.

Deux jours après, M. de T... reçut, à sa grande surprise, une opposition de paiement, à la requête de M. Leroux, suivant laquelle opposition mondit sieur Leroux avait hypothèque légale sur la moitié de la petite ferme. Le comte, ne sachant déchiffrer ce grimoire, fit appeler tout de suite le notaire.

— Ce vieux fou perdit la tête, dit M. de T... en tendant la main à M. Deligny; j'ai reçu, à sa requête, une petite œuvre d'huissier, qui m'avertit que je payerai deux fois, si je paye entre vos mains. Cela, loin de m'inquiéter, bien entendu, m'a fait préparer l'argent en question; j'ai la vingt-cinq mille francs, les voulez-vous?

Le notaire, touché par cette confiance et atterré par la révélation de sa faute, garde un silence pénible. Il n'avait qu'une chose à faire, c'était de s'avouer coupable; mais il craignait de perdre jusqu'à la pitié du comte; entraîné par la première faute, il se laissa aller à une seconde plus grande encore, espérant toujours arrêter le mal à sa naissance. Il dit à M. de T... qu'en effet M. Leroux perdait la tête, à moins qu'il ne voulût, avec sa mauvaise foi habituelle, chercher une raison pour faire casser la cession de sa moitié dans un but quelconque. M. de T... se contenta de ce raisonnement.

En quittant le château, M. Deligny courut en toute hâte chez M. Leroux.

— Monsieur Leroux, je vous croyais un homme d'honneur.

— Et moi aussi, je vous croyais un homme d'honneur, monsieur Deligny.

— Qu'est-ce à dire, monsieur Leroux ?

— Rien encore, monsieur Deligny; mais cela viendra peut-être.

Le pauvre notaire rougit en lui-même.

— Pourquoi cette opposition qui me ruine dans mon crédit ?

— C'est afin que M. de T... n'en ignore.

— Écoutez, monsieur Leroux, vous n'avez pas beaucoup de bonnes actions sur la conscience; voulez-vous faire une bonne action ?

— C'est selon; quel est le prix d'une bonne action ?

— Dieu vous le dira, monsieur Leroux.

— J'aime bien ce qui se paye sur la terre, en attendant mieux.

— Je vous attends, ce soir, dans mon étude.

Et afin de décider M. Leroux, le notaire ajouta : — Il y aura de l'argent.

Le vieillard jeta un regard fauve, et répondit aussitôt comme par habitude : — Eh bien ! j'irai.

Il y alla. C'était à la nuit tombante. Dès qu'il fut entré, le notaire, qui était seul, ferma la porte, et dit, en montrant une paire de pistolets : — Ne craignez rien, monsieur Leroux, nous avons des témoins.

— Nous nous passerions bien de ces témoins-là, dit M. Leroux en souriant pour cacher sa frayeur.

— Non pas, reprit le notaire, nous avons à faire un contrat, au bout duquel ils nous serviront peut-être : un pour chacun ce n'est pas trop. Asseyez-vous, s'il vous plaît, et, sans préface ni sommaire, je vais vous dire de quoi il est question. Comme vous n'avez rien à craindre pour les cinquante mille francs que je vous dois, soit que je vous les paye, ainsi que je le veux faire bientôt, soit que vous ayez recours au nouvel acquéreur à cause de votre hypothèque légale, vous allez, sans plus tarder, lever l'opposition au paiement entre mes mains. J'ai donné à M. de T... ma parole que je vous avais payé; si vous maintenez votre opposition, je suis perdu à jamais, même dans mon honneur. Mais vous lèverez l'opposition. En récompense de ce service, et en même temps pour vous couvrir des débours causés à ce sujet, je vais à l'instant même vous compter un millier d'écus.

M. Leroux commença à se récrier. — Monsieur Deligny, pour qui me prenez-vous ?

— Pour ce que vous êtes, monsieur, ni plus ni moins. Voyons, hâtez-vous, c'est à prendre ou à laisser; les témoins sont là, prenez garde.

— Cela ne m'intimide pas; je suis un honnête homme, et je n'irai pas pour mille écus...

— Mais si c'étaient deux mille? dit le notaire avec dégoût.

Le vieil avare respira, comme s'il eût senti l'odeur de l'argent.

— Si c'étaient deux mille, nous verrions; j'ai des dangers à courir; qui sait ce qui peut arriver? Écoutez, monsieur Deligny, songez où vous êtes; songez que, grâce à moi, vous allez être sauvé! Votre pauvre femme, quelle douleur! si jamais...

— Monsieur Leroux, de grâce! il s'agit d'argent entre nous.

— Tenez, monsieur Deligny, sans vous marchander, je me décide pour dix mille francs; c'est un plus beau compte. C'est un petit accroce à la conscience, mais c'est une bonne action : sauver un ami!

Le notaire était monté à la colère la plus violente, au point qu'il perdit la tête, et que le mauvais esprit revint le saisir pour accomplir son œuvre.

— Mais, mon cher monsieur, dit M. Deligny avec un sourire moqueur, vous êtes devenu fou; je ne vous dois plus rien, vous le savez : je vous ai payé, lundi, les cinquante-cinq mille francs dont j'ai quittance.

— Quittance! s'écria M. Leroux, en bondissant. Ah! oui, j'ai signé comme un enfant; c'est la première fois que j'ai signé si vite.

— J'étais curieux de voir jusqu'où vous conduirait votre mauvaise foi. Allez, allez, monsieur, faites des oppositions; nous sommes en mesure d'y répondre.

— Ah ça, dit M. Leroux avec inquiétude, mais sans trop s'alarmer encore, vous voulez rire, monsieur Deligny? vous savez très bien que vous ne m'avez donné que cinq mille francs.

Le notaire eut une inspiration diabolique qui pouvait le servir dans son mensonge. Je ne vous ai même pas donné cinq mille francs en argent, ce n'étaient que quatre mille quatre cents; mais souvenez-vous donc que j'avais fait pour vous des avances sans nombre : n'ai-je pas payé pour vous vingt-cinq mille francs aux héritiers D..., douze cents francs à la veuve R..., qui menaçait de vous poursuivre? n'ai-je point placé en votre nom dix mille francs d'une part à Charles F..., et cinq d'autre part au sieur B...? Ajoutez à cela mes honoraires, les droits d'enregistrement pour l'adjudication du mois dernier, et vous trouverez tout juste cinquante mille francs.

— Mais est-ce pour tout de bon? dit M. Leroux en s'agitant.

— Comme vous voyez! dit sérieusement le no-

taire. J'ai voulu tout simplement vous avertir que si vous vous avisiez, grâce au trouble de mes affaires, de faire des réclamations illicites, mais qui pourraient fournir matière à procès, je saurais bien invoquer le témoignage de mes pistolets : voilà tout. Soyez sur vos gardes. Si vous persistez à réclamer les cinquante mille francs dont vous n'avez donné quittance (laquelle quittance on opposerait à votre opposition en temps utile, je ne formerai pas une opposition, moi ; je ferai une dénonciation, et, grâce à votre renommée, on commencera par vous envoyer les gendarmes. Regardez-y à deux fois. D'ailleurs, je ne vous dénoncerai pas seulement pour cela, mais pour une autre affaire dont j'ai les pièces ici. Allez, dormez tranquille ; du reste, vous ne perdrez rien avec moi ; mais avant la fin du compte, je veux un silence absolu. Ainsi, c'est bien entendu, il me faut demain la levée de l'opposition, ou bien je vous dénonce. Dans tout ceci, il n'y a pas de temps à perdre. J'entends hennir mon cheval ; c'est ma femme qui revient de S... Je vais à sa rencontre.

M. Leroux prit son chapeau et sortit en silence, comme un homme prudent qui veut garder sa vie et sa bourse.

IX.

M. Leroux ne perdit pas de temps, il courut, à perdre haleine, jusqu'au château de T..., par le plus beau clair de lune de la saison ; il rencontra M. le comte à la porte du petit parc.

— Monsieur le comte, je viens vous supplier de me montrer ma quittance à M. Deligny.

— Je n'ai point affaire à vous, grâce à Dieu...

— Quoi, monsieur le comte, vous n'avez point égard à l'opposition tout officieuse que j'ai formée, afin de vous mettre en garde?...

— Allez, allez, monsieur, je ne veux être en garde que contre vous,

— Mais enfin, monsieur, vous n'avez quittance que de cinq mille francs.

— Vous savez bien que la quittance est définitive : vous espériez donc qu'elle serait perdue ? mais nous ne sommes pas des enfants.

Et tout en disant ces mots, M. de T... s'enfonça dans le parc du côté du château. M. Leroux redescendit la montagne, en proie à la plus violente émotion.

— C'est moi qui étais un enfant, dit-il en essayant son front, car il n'est que trop vrai que j'ai signé ce qu'il a voulu, sans y regarder à deux fois. C'est égal, entre nous deux, payera bien qui payera le dernier.

M. Leroux s'appuya contre un arbre et réfléchit mûrement : si le notaire faisait la dénonciation, il

le perdait aussitôt ; en homme habile, il résolut de faire lui-même en toute hâte la dénonciation contre le notaire ; et sans plus tarder il retourna chez lui, sella son vieux cheval borgne et partit pour S... Le lendemain, à huit heures, il racontait au procureur du roi, avec une merveilleuse apparence de bonne foi, comment le notaire, en qui il mettait sa confiance, l'avait trompé en fripon.

Avant midi deux gendarmes de S... s'arrêtèrent au cabaret en question ; ils demandèrent d'abord un broc de vin clair et, ensuite des nouvelles d'un certain M. Deligny, notaire audit lieu, qui allait probablement, suivant leur expression, faire un pas de clerc en leur compagnie.

Cécile, qui était seule dans le cabaret, devint pâle comme une morte. Elle appela sa sœur Sophie qui lavait dans l'arrière-salle, elle lui ordonna de servir les gendarmes, et elle sortit aussitôt par le jardin. Dès qu'elle fut devant le mur mitoyen, elle monta sur un escabeau, elle se leva sur la pointe des pieds, elle regarda vers l'étude du notaire. Madame Deligny se trouvait sur le seuil, le front baissé et l'air pensif. Cécile lui fit signe de venir à elle. Madame Deligny lui jeta un regard de mépris et s'éloigna.

— De grâce ! madame, de grâce ! venez jusqu'ici, que je vous dise le danger qui vous menace.

A ces mots une tête tout éfarée apparut à la fenêtre de l'étude ; c'était M. Deligny.

— Ah ! si vous saviez, monsieur... Je n'en puis plus... accourez vite...

Le notaire s'élança par la fenêtre et courut au mur mitoyen.

— Vous ne savez donc pas, les gendarmes qui sont là, au cabaret ; ils viennent pour vous !

Le notaire n'eut pas un mot à dire. Madame Deligny, tout en s'éloignant, avait entendu les paroles de Cécile ; elle revint sur ses pas avec terreur ; elle se traîna jusqu'au mur.

— Quoi ! dit-elle avec un accent déchirant.

Un silence funèbre suivit cette exclamation.

— Des gendarmes, dites-vous ? des gendarmes pour lui !

Elle se jeta dans les bras de son mari et le pressa vivement sur son sein pour étouffer un sanglot. Au même instant, comme elle sentait bien que ce n'était pas le temps de gémir et de se plaindre, elle s'enfuit sans dire pourquoi. Elle alla trouver le clerc qui déjeunait, elle lui ordonna de prendre le cheval et de partir tout de suite pour S..., mais de s'arrêter à la sortie d'Aubigny devant le Calvaire. En quelques minutes le clerc de M. Deligny remplit cette mission. Madame Deligny était retournée vers son mari ; elle lui avait pris le bras, elle l'avait entraîné en silence à la petite porte du

jardin qui s'ouvrait sur la campagne. Comme elle se retournait pour refermer cette porte, elle vit les gendarmes qui enfraient du côté opposé. — Adieu, mon ami, dit-elle au notaire, adieu ! il y a là-bas, au Calvaire, ton cheval qui t'attend ; moi, je vais aller prier les gendarmes de l'attendre un peu ici. Voilà tout ce que je puis faire pour toi. — Avec ces derniers mots madame Deligny laissa tomber une larme sur le cœur de son mari. Elle ne rouvrit plus la bouche, elle leva la main pour indiquer le chemin à suivre. — Hélas ! dit le notaire en s'en allant, le chemin à suivre n'est pas celui-là. — A moins, reprit-il, qu'en levant la main elle m'ait indiqué le ciel, c'est-à-dire la mort ! — Son clerc vint à sa rencontre, et il lui remit son portefeuille qui renfermait des valeurs négociables à Francfort et les diamants de sa femme. — Henri, dites que je vais revenir. — M. Deligny s'élança sur son cheval et fit siffler sa cravache.

X.

Il faudrait bien des volumes pour raconter cette histoire mot à mot ; à cette heure encore, elle tient beaucoup de place dans les esprits. En toute chose il faut considérer la fin ; je vais donc finir bientôt, après avoir suivi à vol d'oiseau quelques scènes dont le sommaire suffit à mon récit.

M. Deligny ne revint pas. A peine parti, tout le monde se déchaina contre lui. C'était à qui lui ferait son petit procès et opérerait sa petite saisie. Les notaires eux-mêmes commencèrent à le juger sans l'entendre ; il fut de prime-abord suspendu de ses fonctions, les scellés furent apposés sur l'étude, comme ils l'avaient été sur les meubles.

La cour d'assises vint après la chambre des notaires ; les débats furent graves et pénibles. Le notaire présent, peut-être l'eût-on absous pour la fatale quittance ; mais absent on le condamna, malgré M. de T..., qui fut son seul témoin à décharge. On le condamna par défaut à dix ans de prison, à la restitution des cinquante-cinq mille francs, à des dommages et intérêts. Par la cession de l'étude et ce que relevait M. de T... à M. Deligny, M. Leroux fut payé sans retard ainsi que la justice, qui fut en cette affaire plus vorace encore que de coutume.

Pour les petites créances, le notaire fut déclaré en faillite. Nul ne voulut attendre, nul n'eut pitié de madame Deligny qui avait les yeux pleins de larmes et la bouche pleine de prières. Son père mourut alors, comme pour ne plus la voir pleurer ; elle fit de tout son cœur le sacrifice de son héritage ; mais, hélas ! les créanciers sortaient de dessous terre comme les dragons d'Armide ; l'hé-

ritage ne put apaiser tout le monde. Il fallut vendre la maison ; il fallut vendre les meubles à l'encan. Vous ne savez pas tout ce que ces ventes à l'encan ont d'horrible et de déchirant ; on vend tout, même ces petits meubles d'agrément qui ont gardé je ne sais quel bon et honnête parfum de la vie conjugale, je ne sais quel souvenir plein de charme du temps bien passé. On vend tout : la pendule qui avertissait du retour de l'époux et des enfants, la bibliothèque où l'on retrouvait dans ses jours d'ennui le livre bien-aimé, l'armoire que l'on rouvrait de temps en temps pour revoir la robe et le bonnet qui ont aidé aux séductions des heureux jours, les candélabres qui ont éclairé les fêtes de famille, le berceau des petits enfants, le verre où l'on buvait à deux ; on vend tout, hormis le lit. — Vendez mon lit ! s'écria madame Deligny ; est-ce que vous pensez que je n'ai plus qu'à dormir ?

Cette vente se fit un dimanche, à la sortie de la messe. On y vint de tout les villages d'alentour comme à une fête. N'était-ce point un spectacle curieux que la vue de tout ce petit luxe de notaire étalé au grand jour et soumis au premier enchérisseur vent ? Dès longtemps à l'avance on avait crié partout : « On fait savoir à tous qu'il appartiendra que le dimanche 12 août il sera procédé, par autorité de justice, à la vente à l'encan, par le ministère de M^e H..., notaire à N..., de tous les meubles et objets mobiliers du sieur Deligny, notaire démissionnaire, » et *absent*, avait ajouté le crieur par malice. Toutes les femmes à deux lieues à la ronde s'étaient promis, ou plutôt avaient promis à leur curiosité d'assister à cette vente, afin de voir la garde-robe et accessoires de madame Deligny, sans parler de ses larmes. C'est en vérité un spectacle attrayant que celui d'une pareille vente, ou plutôt d'une pareille infortune. Cette femme, qui avait été la grande dame du pays, qui s'était promue en amazone sur un beau cheval, qui avait magnifiquement fait certaines aumônes, on allait la voir sans ressources et sans espérances, pauvre et seule, n'ayant d'autres parures que ses larmes. Mais avec cette parure précieuse, une femme n'est ni pauvre ni seule, car Dieu est avec elle.

XI.

Ce jour-là, madame Deligny ne sachant où aller, et voulant d'ailleurs boire le fond de la coupe en sacrifice pour son mari, demeura avec obstination dans la maison. Elle vit enlever les meubles l'un après l'autre ; elle entendit tous les coups de sonnette qui les adjugeaient. — Vendez tout, vendez tout, disait-elle sans cesse au no-

laire qui venait pour la consoler et pour offrir de racheter sous un autre nom. Que rien ne me reste de tout cela. Je ne donne pas aux créanciers de mon mari le droit de me faire l'aumône. Quand il ne me restera plus que les cendres du feu, je m'en couvrirai le front et j'irai où me conduira le bon Dieu.

Elle ne voulut garder que les humbles habillements qui la couvraient alors.

La vente eut lieu devant la maison, dans la grande rue d'Aubigny, à côté du cabaret. Comme l'heure des ivrognes n'était pas encore venue, le cabaret était presque désert. D'ailleurs, depuis que le cabaretier n'avait plus ses filles, son vin n'était plus à la mode. Une de ses filles s'était mariée à Nancy, une autre à Pont-à-Mousson, enfin Cécile (car celle-là n'était pas mariée) avait quitté Aubigny peu de jours après la fuite du notaire. — Elle est à Nancy avec sa sœur, disait-on dans la famille. — Ou ailleurs, ajoutaient les commères. M. Deligny s'était retiré dans la vallée du Rhin, au delà des atteintes de la justice française. Cécile était donc dans la vallée du Rhin.

Le pauvre notaire n'était pas au delà des atteintes du remords; il n'osait se plaindre devant Cécile; mais la nuit quand elle dormait, que de larmes il versait! que de sanglots jetés au ciel! Pour Cécile, elle avait un chapeau et un grand châle; elle avait le temps de tresser ses cheveux, de se voir dans le miroir, ou de se faire voir à la fenêtre: c'était la plus heureuse fille du monde.

— Ah! dit-elle un jour, si on me voyait ainsi à Aubigny! — Et dès cet instant elle n'eut plus que le désir d'aller s'épanouir dans son village, tout un dimanche, quand tout le monde à l'œil aux aguets. En dépit du notaire qui présentait que ce retour de sa maîtresse couronnerait encore sa mauvaise œuvre, Cécile, qui ne s'arrêtait pas pour si peu de chose dans ses désirs, reprit un samedi le chemin de son pays, et y parut le lendemain dans la matinée. A son passage elle fut assez mal accueillie; on se moqua d'elle pour son chapeau; mais comme on la croyait une victime du notaire, et qu'après tout elle était belle plus que jamais, elle trouva encore bien des portes ouvertes et des cœurs aussi.

Or, le jour de son arrivée, c'était le jour de la vente à l'eneau des meubles du notaire. — J'arrive à merveille, dit-elle; nous allons voir quelle mine fait maintenant celle qui ne voulait pas s'abaisser à m'entendre.

Pendant la vente elle se mit souvent à la fenêtre du cabaret d'un air d'insouciance. Sur le soir, comme on allait crier les meubles d'ornement, elle poussa la hardiesse jusqu'à s'avancer parmi la foule. Le clerc du notaire de Nancy ne put en

la voyant arrêter un élan d'admiration: il eut avoir affaire à quelque grande dame du pays; il la fit asséoir devant la table où il écrivait. Quelques personnes s'indignèrent de la voir ainsi; des épigrammes coururent dans la foule. Cécile fit semblant de ne pas entendre; le clerc officieux comprit à peu près, il regretta d'avoir été si galant; cependant Cécile resta paisiblement auprès de lui.

Pendant qu'elle était là, une petite scène dramatique se passait dans la chambre de madame Deligny: la pauvre femme, soudainement saisie d'un souvenir amer et doux à la fois, redemandait avec instance une petite chiffonnière qui venait d'être enlevée pour la vente. Le notaire survint, et à cette prière si triste et si noble il s'empressa d'aller lui-même reprendre le meuble.

— Gardez-le, madame, je vais leur dire qu'il est à moi.

— Le garder! hélas! je vous l'ai dit, monsieur, je ne veux rien garder; seulement, il y a dans cette chiffonnière...

En disant ces mots, madame Deligny, ayant ouvert le tiroir, prit d'une main adroite un bouquet presque effeuillé.

— Voyez, poursuivit-elle, je ne veux garder que ce bouquet fatal qu'il a arrosé de ses larmes, de précieuses larmes de repentir!

— Et que vous avez arrosé des vôtres, plus précieuses encore, dit le notaire en baissant sa tête attristée.

La vente finie, la nuit à peine venue, madame Deligny sortit seule de la maison et prit le chemin de la ferme aux Loups où l'attendaient des amis hospitaliers. Ses vêtements étaient des plus simples, il semblait qu'elle portât déjà la misère. Comme elle passait devant le cabaret, elle vit Cécile à la fenêtre, parée de toutes les fanfreluches de la mode, qui voulut insulter à sa misère; mais elle releva noblement sa tête abattue, et Cécile tout humilié baissa son regard rongé de honte.

— C'est égal, dit-elle quand madame Deligny fut passée, nous la verrons venir avec ses parcelles.

XII.

Cécile repassa le Rhin; elle retourna auprès de M. Deligny qui était au bout des secours de sa femme.

Quelques temps après, le cabaret était en vente par suite des mauvaises affaires du cabaretier. Madame Deligny pria ses amis de la ferme aux Loups de l'acquiescer en son nom. Ses amis firent ce qu'elle voulut.

A la grande surprise de tout le pays, et malgré ses amis, la pauvre femme alla s'y installer, sans abattre l'enseigne et le bouquet de gui.

Le dimanche vint, et par curiosité tous les buveurs d'Aubigny se refoulèrent dans le cabaret; madame Deligny et une petite fille étaient aux ordres du premier venu. Elle souriait à tout le monde; cependant les plus grossiers virent bien sa douleur à travers son sourire.

Ce dimanche-là on ne s'enivra point, on ne chanta point, on pleura. Ce dimanche-là les ivrognes eux-mêmes ne savaient plus boire. Mais ce devoir rendu à la douleur de madame Deligny, on se remit à boire comme de coutume.

Le lendemain, madame Deligny, fit de sa première salle un atelier de lingerie où elle appela quelques jeunes filles du pays. C'était à qui viendrait faire des commandes dans son atelier: c'était à qui lui apporterait sa consolation.

— O mon Dieu! dit-elle un jour, vous avez donc déjà oublié ses fautes, à lui, puisque vous les réparez pour moi.

Ce jour-là elle fut presque heureuse; le soir, cependant, comme elle respirait sur le seuil du cabaret, elle retomba dans son chagrin à la vue d'un mendiant qui se détournait de sa porte et de son aumône. Comme elle avait appris autrefois le nom de tous les pauvres du pays, elle appela celui-ci :

— Dites donc, La Rustaude, pourquoi vous êtes-vous détourné de moi? est-ce que vous avez à vous plaindre de vos amis?

Le vieillard revint sur ses pas.

— Hélas! ma chère dame...

— Je sais bien ce que vous allez dire. A la vérité, deux pauvres n'ont pas grand-chose à se donner, mais enfin le plus jeune doit être le plus charitable. Entrez, La Rustaude.

Madame Deligny coupa un bon morceau de pain blanc et versa un grand verre de vin au vieillard. Il soupira un peu en buvant son vin, mais enfin il vida son verre. En s'en allant il s'inclina avec religion devant madame Deligny, et d'une voix émue :

— Puisque cela vous fait plaisir, madame je reviendrai.

— Enfin, disait-elle quelques jours après, ils reviennent tous, même nos amis, même les pauvres; mais lui! lui qui est plus misérable que les mendiants!..

XIII.

Elle avait déjà péniblement amassé cent cinquante francs; là-dessus, elle envoya soixante-quinze francs à M. Deligny; elle garda l'autre moitié pour ses enfants, qui étaient toujours au collège de N...

Deux mois après, l'aîné, qui s'appelait Léon,

achevait sa philosophie. Il avait dix-sept ans; il vint chez sa mère, ne sachant que faire. C'était une intelligence précoce, une nature douce et enthousiaste, mais déjà raisonneuse. Il avait souffert en silence les atteintes du coup terrible porté à sa famille. Ce coup avait suspendu chez lui cette rêverie oisive, qui fait si bien éclore les roses de la vie, selon les poètes allemands. Il aimait son père, il ne pouvait le croire coupable; il espérait toujours qu'un temps viendrait où Dieu, qui est le juge souverain, casserait le jugement des juges d'ici-bas. Il se crut appelé à commencer cette œuvre sainte, et, sans rien dire à sa mère, il se mit, pendant quelques nuits, à feuilleter les papiers de son père. C'était un dédale où longtemps il s'égarait en vain. Son père lui eût été d'un grand secours; mais madame Deligny craignait qu'en allant le voir il ne le rencontrât avec Cécile, et elle le pria d'attendre. Las d'attendre et ne croyant pas mal faire, il prétextait un petit voyage chez un ami de collège et partit pour la vallée du Rhin. Après trois jours de voyage assez pénible, il arriva sur le soir à Ober-Sund, devant la haie de la petite maison qu'habitait son père.

C'était un beau soir d'automne, au coucher du soleil. La vierge Marie accrochait à tous les buissons les franges de son écharpe; les oiseaux attristés chantaient leur dernière sérénade; le vent détachait çà et là quelque feuille jaunie. Léon s'était peu à peu laissé aller au charme mélancolique du spectacle de la nature; un élan de poésie avait transporté son cœur dans les splendeurs du ciel. Comme il cherchait son père du regard, il vit Cécile penchée à la fenêtre, Cécile plus belle que jamais, un peu pâle, mais toujours souriante. Le pauvre collégien rougit jusqu'aux oreilles. — Qu'elle est belle! murmura-t-il entre les dents. Il s'arrêta tout court et soupira.

Cécile l'ayant reconnu, l'appela par son nom. — Quoi! monsieur Léon, c'est vous? — Léon reconnut aussi Cécile. — Quoi! c'est vous, mademoiselle? dit-il d'un air charmé. Que faites-vous donc ici? — Il ne savait rien des amours de son père. A cette naïve question, Cécile rougit un peu, mais elle répondit sans trop bégayer: — J'ai des amis dans le village, j'y viens quelquefois. Vous souvenez-vous du temps où nous jouions au volant? Quels bonds! quelle joie! quels cris! Tiens! quelle est donc cette fleur que vous avez là? — C'est une anémone que j'ai cueillie là-bas au bord du bois de la montagne; la voulez-vous? — Comment! de tout mon cœur.

Léon, qui s'était approché, mit lui-même l'anémone au sein de Cécile. M. Deligny, qui revenait d'une petite promenade sur la frontière, surprit son fils à cette œuvre.

A la voix de son père, Léon se retourna tout palpitant. — Mon père ! murmura-t-il ; je l'avais oublié. — Il se jeta dans les bras de M. Deligny, qui l'emmena tout de suite loin de sa maison, loin de Cécile ; — car, disait-il en lui-même, elle avait pour lui ce sourire fascinant qu'elle a eu pour moi. Ils ne se reverront jamais.

Le père et le fils passèrent ensemble la nuit à l'auberge d'Ober-Sand, où Léon reçut toutes les instructions utiles pour plaider la cause de M. Deligny.

Le lendemain, M. Deligny conduisit Léon jusqu'à la barrière de France.

— Souviens-toi, lui dit-il, que ton père est venu plus de mille fois pleurer à la porte de cette patrie qui l'a rejeté !

Il embrassa son fils en sanglotant. — Adieu, mon pauvre enfant, aime bien ta mère !

Et, se détournant pour cacher toutes ses angoisses : — Adieu ! car nous ne nous reverrons pas !

XIV.

Quelque temps après le retour de Léon à Aubigny, on apprit que M. Deligny s'était embarqué avec Cécile à bord d'un navire hollandais.

Léon entra en étude d'un avoué célèbre de Nancy, tout simplement pour y mieux étudier les affaires de son père. Il découvrit, sur les indications de M. Deligny, que sur un procès assez bien jugé, plus de dix l'étaient en dépit de la justice. Il adressa une requête au tribunal, appuyée par quelques personnages célèbres de la province qui voulaient encourager ce jeune homme dans cette noble tâche. On parvint, sans trop de peine, à faire

casser un jugement rendu par défaut ; la justice se remit à l'œuvre. Léon présenta les droits de sa mère avec tant de clarté, de bon sens et de vérité, que tout le monde fut de son avis. Par le nouveau jugement l'adversaire fut condamné à la restitution de quinze mille francs et à quinze mille francs de dommages-intérêts.

— Hélas ! dit madame Deligny à cette bonne nouvelle, si nous savions où il est ?

Le surlendemain Cécile passa à Aubigny dans une élégante chaise de poste. Elle allait prendre les bains à Bade, et elle était ravie de se montrer à Aubigny dans toute sa splendeur. Elle avait ordonné au cocher d'aller le plus lentement possible et de s'arrêter pour boire du kirsch au cabaret. Le cocher suivit les ordres de Cécile mot à mot : il descendit au cabaret, et se fit verser du kirsch par une des jeunes lingères.

Madame Deligny, surprise de voir devant la fenêtre une si belle voiture et de si beaux chevaux, ne put vaincre sa curiosité et alla sur le seuil de la porte. — Cécile ! s'écria-t-elle en pâissant.

Elle courut à la portière, elle vit un homme à côté de Cécile ; mais ce n'était pas M. Deligny.

— Et lui, lui ! où est-il ? s'écria la pauvre femme tout égarée.

Cécile baissa la tête en silence.

— Ah ! Cécile, de grâce, dites-moi où il est ? Je vous en supplie, dites ? Mais dites-moi donc ?

— Je ne sais pas, murmura Cécile en pâissant.

Et s'apercevant que madame Deligny avait une robe noire (depuis le départ du notaire, la pauvre femme portait le deuil) :

— Vous le savez aussi bien que moi, puisque vous portez le deuil.



Ce que devint Cécile.



LE SPHINX.

« L'infortuné roi de Thèbes, retiré au fond de son palais, cherchait la solitude, et semblait craindre l'approche de sa famille. Là, il était troublé encore par les gémissements d'une multitude qui souffrait mille maux dont il se croyait coupable; car il s'accusait dans son propre cœur. Il disait avec amertume : « Qu'ai-je fait de mon courage ? « Qu'ai-je fait de cette brillante intelligence qui « avait répandu ma renommée parmi les nations « de la Grèce ? Ah ! combien, aujourd'hui que je « suis devenu faible comme un enfant, je tremble-rais devant le Sphinx, devant ce monstre venu « de la mystérieuse Égypte, qui se plaisait à faire « deviner des énigmes, et à égorger ceux qui ne « pouvaient remporter une si étrange victoire. Je « ne fus point épouvané de cette nouvelle sorte « de combat. Mon cœur ne connaissait aucune « crainte, et mon génie n'était étonné de rien ; « d'ailleurs, je ne voyais que le prix qui m'était « réservé, un sceptre et la main d'une reine. Ce « jour mémorable est encore présent à mon esprit. « Le sphinx était assis sur une des croupes arides « du mont Phicéus : de là il répandait la terreur « sur toute la contrée. J'arrive en sa présence, au « lever de l'aurore : un rideau de nuages trans-« parents couvrait sa stature immense. Il avait « le visage d'une femme; tous ses traits, parfai-« tement réguliers, étaient immobiles : j'aperçois « encore cet œil scrutateur qui semblait vouloir « arracher les plus intimes secrets de la pensée, « et, dans les contours de sa bouche, une sorte « d'ironie triste et terrible qui me faisait frémir. « Oui, je puis l'avouer à présent, quand je vis ses « mains, terminées en griffes énormes, s'avancer « hors du nuage, toutes prêtes à saisir une proie « assurée, je commençai à me repentir de ma té-« mérité. Cependant l'énigme m'est proposée, « mais d'une manière toute nouvelle et toute mer-« veilleuse. Aucun son articulé ne retenissait à « mon oreille, aucun mouvement ne paraissait « agiter les lèvres du monstre; seulement j'enten-« dais comme une voix intérieure qui résonnait « sourdement au fond de ma poitrine; au même « instant, les regards du Sphinx s'allumèrent, « une joie féroce anima son visage, ses griffes s'a-« bassèrent sur ma tête : alors je tirai mon glaive, « et, me couvrant de mon bouclier, je m'élançai

« sur mon terrible adversaire, car il m'était livré; « j'avais deviné l'énigme. Mon fer s'enfonça dans « je ne sais quoi qui n'existaient plus : tout avait « disparu comme une vision. Néanmoins mon « glaive dégouttait d'un sang immonde; et j'avais « entendu un bruit faible, mais sinistre, tout sem-« blable au râle d'un homme qu'on égorgerait « dans les bras du sommeil. »

BALANCHÉ.

DE L'AMOUR.

Si l'on veut séparer un instant de l'amour le charme idéal dont il nous enivre, pendant quelques années de notre jeunesse, on trouvera que, loin de contribuer au bonheur, il est la source de presque tous les désordres qui affligent l'humanité. Son premier effet est d'envahir, ou de comprimer les affections de la nature; de nous isoler de tout ce qui, jusque-là, a rempli notre âme et occupé notre esprit; de nous faire négliger ou abandonner nos études, nos amusements, et de s'emparer avec tant de force de nos sensations que tout ce qui y est étranger, même ce qui a le plus de droit à notre reconnaissance, nous devient à charge. Si cet amour est violent, s'il est contrarié, s'il se complique de la dangereuse passion de l'orgueil, ou de la jalousie, du désespoir que lui donne un refus ou une impossibilité, que de malheurs n'en peuvent-ils pas résulter ? Sans parler des crimes affreux qu'il a fait commettre, dans ce siècle d'emportement et d'oubli de soi-même, la désobéissance à des parents qui n'ont vécu que pour nous, le chagrin, souvent mortel, dans lequel on les plonge, la fortune perdue, l'avenir empoisonné, ne suffisent-ils pas pour que l'ivresse de cette folle passion ne devienne une source inépuisable de maux et d'erreurs ? A-t-elle tout bravé ? est-elle satisfaite ? quels troubles ne porte pas dans l'âme la satiété qui en est si souvent la suite ; ce voile qui tombe et qui nous laisse voir mille oppositions de goûts, de pensées, d'opinions, que nos yeux fascinés ne pouvaient apercevoir, que dis-je, qui n'existaient pas, le besoin de se plaire mutuellement ayant, en quelque sorte, laissé en arrière tout ce qui n'était pas un motif d'accord et de bonheur ? Enfin, heureux ou malheureux, lorsqu'après ce long rêve on se réveille,

et que l'on trouve son sort fixé, sa liberté perdue, son temps, sa vie délapidés, que n'éprouve-t-on pas de regrets et de chagrins ? Et cependant, ce sont les moindres douleurs qui suivent l'excès et les égarements de l'amour ; et je pourrais faire ici des autres un tableau si affligeant, que le plus doux des sentiments en pourrait devenir un éternel sujet de crainte et d'effroi.

Que conclure de ceci ? Que l'amour est une des conditions de notre existence ; que la nature l'a mis en nous pour assurer notre éternelle reproduction ; que, dans ce but, non seulement elle l'a environné d'un charme irrésistible, mais qu'elle a voulu qu'il pût l'emporter sur la raison, le respect humain, même sur notre propre intérêt ; que si, en effet, il pouvait ne pas nous égarer, il deviendrait la source d'un bonheur au-dessus de ce qu'il est au pouvoir de l'homme de comprendre ; mais qu'étant, malgré nous, soumis à nos passions, il devient le plus grand tribut qui ait été imposé à la faiblesse humaine, et que l'homme qui se sent assez de forces pour le renfermer dans de justes bornes, et qui peut dans sa jeunesse échapper à l'excès ou au danger de ce délire, est sans contredit le plus heureux, le plus sage, et celui que la nature ou le hasard a le plus favorisé.

La princesse Constance de SALM.

LA PRÉSENCE DE DIEU.

HYMNE ESPAGNOL.

D'où viens-tu, mon enfant ? où as-tu été ? qu'as-tu remarqué ?

— J'ai été à la prairie, loin d'ici. J'aimais à fouler l'herbe ; de nombreux troupeaux paissaient autour de moi, d'autres se reposaient à l'ombre ; les blés commençaient à s'élever dans les sillons, où croissaient aussi le mélilot et le pavot ; les champs étaient émaillés de fleurs.

— N'as-tu rien vu de plus ? Est-ce là tout ce que tu as observé ? Retourne à la prairie, mon enfant, tu y trouveras des choses plus dignes de ton attention.

Dieu se trouvait au milieu des champs ; ne l'as-tu pas vu ? C'est à lui que la prairie doit sa beauté ; ses regards animaient la clarté du soleil.

— Je me suis promené dans l'épaisseur du bois ; un vent léger soupirait à travers les rameaux agités par son haleine caressante ; des ruisseaux jaillissaient des rochers avec un murmure agréable ; l'éclaireuil sautait de branche en branche ; les rossignols chantaient et se répondaient les uns aux autres.

— N'as-tu entendu que le doux murmure des ruisseaux, les roulades harmonieuses des oiseaux et le vent qui agitait les branches des arbres ? Retourne au bois, mon enfant, les yeux verront des choses plus grandes encore.

Dieu résidait parmi les arbres ; sa voix se faisait entendre dans le murmure des ruisseaux, dans les accents des rossignols ; ne l'as-tu pas comprise ?

— J'ai vu monter la lune derrière les arbres de la forêt, elle semblait une lampe d'or ; les étoiles apparaissaient dans les hauteurs des cieux, l'une après l'autre. Bientôt j'ai vu s'élever des nuages d'une couleur noirâtre qui se dirigeaient vers le midi ; des éclairs rapides traversaient les airs en larges sillons ; le tonnerre, qui d'abord retentissait dans le lointain, s'est fait entendre de plus près, je me suis troublé : ils étaient si violents et si terribles !

— Ton cœur n'a-t-il donc redouté que le tonnerre ? N'as-tu rien vu de brillant que l'éclair ? Va entendre le tonnerre une seconde fois, et compte les éclairs : ils l'annonceront de plus grandes merveilles.

C'est Dieu qui était au milieu de la tempête ; c'est lui qui sillonnait les airs, lui qui faisait naître la terreur et l'épouvante : ne l'as-tu pas reconnu ?

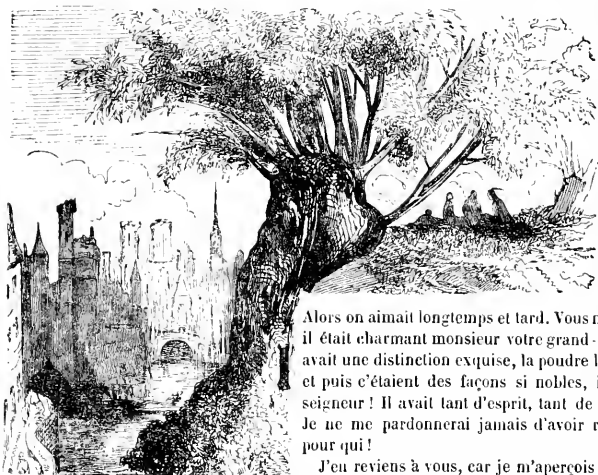
Dieu est partout, dans le ciel, sur la terre et dans les mers. C'est lui qui nous parle dans tout ce qui fait impression sur nos yeux et nos oreilles : il n'est rien dans l'univers qui ne soit un témoignage de sa présence.

Que Dieu soit toujours, ô mon fils, l'objet de tes pensées !

Hedfense MIRANDA.



LA MARGRAVE.



me disant, au moment de votre naissance (il y a de cela vingt-huit ans) :

— Il s'appellera Gustave ; ce nom que vous avez aimé lui portera bonheur !

Je crois que M. de Sartiges avait encore un peu d'amour pour moi, malgré ses deux mariages et ses nombreuses infidélités.

Alors on aimait longtemps et tard. Vous n'imaginez pas comme il était charmant monsieur votre grand-père ! Son visage pâle avait une distinction exquise, la poudre le blanchissait encore, et puis c'étaient des façons si nobles, il était si bien grand seigneur ! Il avait tant d'esprit, tant de finesse et de malice ! Je ne me pardonnerai jamais d'avoir repoussé tout cela, et pour qui !

J'en reviens à vous, car je m'aperçois que je rabâche. Vous voulez une histoire. Eh bien ! vous en aurez une : une histoire, qui s'est passée dans le pays où vous êtes, et que vous ne savez certainement pas. Mais je dois d'abord vous apprendre comment je la sais, moi : cela a besoin d'excuse et d'explication.

En 94 j'étais à Baden, et je me promenais souvent dans le parc de *la Favorite*. J'aimais à réfléchir au milieu de ces bosquets qui me rappelaient un peu notre *Trianon*. Presque tous les jours j'y rencontrais une très vieille femme, ayant fort bon air, de grandes manières, enfin tout ce qui annonce la grande dame, et j'ai toujours eu un penchant pour mon *ancien métier*. Nous nous parlions quelquefois. La comtesse de Hauenzern (tel était son nom) savait toute l'Allemagne sur le bout de son doigt, on l'eût prise pour l'Almanach de Gotha. Nous passions en revue les familles princières et les maisons souveraines ; nous déplorions les malheurs de la révolution, et je me rappelle que la comtesse ne se consolait pas de ce que je brûlais *de la chandelle*. Cela lui semblait *le nec plus ultra* du malheur. Elle m'envoya au jour de l'an cent livres de bougie.

Un matin que nous étions assises entre le palais et l'ermitage, les regardant tous les deux, elle me dit :

I.

AU VICOMTE GUSTAVE DE SARTIGES.

Vous m'écrivez de Baden, mon cher Gustave, vous me tourmentez de loin comme de près, avec votre jalousie, et vraiment je ne m'attendais guère à tant d'honneur. A quatre-vingt-huit ans sonnés, la gloire en est peu commune. Il est vrai que c'est une jalousie étrange, celle des vieux récits et des histoires ! Parce que j'ai rassemblé pour le comte de Mans quelques-uns des souvenirs de ma jeunesse, il faut que vous ayez les vôtres. Parce que je lui ai conté mon siècle, parce que je lui conterai bientôt celui-ci, il faut que je trouve quelque chose à vous dire, ou vous me menaçez d'une insurrection. Vous vous appuyez pour cela sur l'amour de monsieur votre grand-père, amour qui date de plus de soixante ans, et que je n'eus jamais l'esprit de récompenser. C'est reprendre les choses d'un peu loin, convenez-en, monsieur.

Comme il m'aimait, ce pauvre comte de Sartiges ! Comme il désirait faire de moi votre grand-mère ! et je n'ai pas voulu. J'adorais alors le chevalier de Lancri, que la bizarrerie de votre ayeul vous a choisi pour parrain. Je le vois d'ici,

— Je parie que vous ne savez pas qui a créé ce jardin, ni pourquoi vous voyez cette chapelle dans une résidence de plaisir?

Je lui avouai que je l'ignorais.

— Eh bien ! je vais vous l'apprendre, répondit-elle. Aucune personne vivante peut-être n'a connaissance de tout ceci. C'est dans ma famille que j'ai appris ces détails oubliés de tous. Vous qui aimez à garder des souvenirs, conservez celui-là.

Et alors elle me conta la fondation de ce joli château, telle que je vais vous la répéter. Seulement elle y joignit des faits historiques que j'ai perdus, ayant négligé de les écrire sur-le-champ. Pour y suppléer, il me faudrait faire des recherches, il me faudrait feuilleter de gros livres, ce que j'ai en horreur, et peut-être ne serais-je pas plus avancée après qu'avant. Prenez donc mon récit comme je vous le donne, comme la *physiologie* (mon Dieu ! quel mot ! du cœur d'une femme dont le nom est historique, mais dont je ne sais que le nom et le cœur. De bonne foi, qu'est-ce que cela vous fait, pourvu que je vous amuse ?

Il s'agit donc de la margrave Sibylle, douairière et régente de Baden, qui vivait dans le commencement du dix-huitième siècle. De qui était-elle fille ? Je l'ai oublié, tout aussi bien que le nom de son mari et celui de ses enfants. Elle en avait plusieurs ; j'en ignore le nombre, et je suis trop paresseuse pour m'en informer. Elle était veuve, c'est tout ce qu'il nous faut, et, quant à cela, j'en suis sûre.

C'était une princesse très extraordinaire que la margrave Sibylle. On vantait dans toute l'Europe ses grâces, sa beauté et son esprit. Elle protégeait les arts et les cultivait elle-même plus qu'aucune femme de son temps. On lui reprochait toutefois un grand penchant à la galanterie, une soif inextinguible de plaisirs, un besoin immodéré d'hommages et un caractère porté à la vengeance, à la dureté, à l'orgueil, absolument comme le Satan du *Paradis perdu*. Tous ces avantages, joints à une coquetterie savante, la rendaient un vrai fléau pour les cœurs de ses sujets. C'était bien au-dessus de la reine *Victoria*, vraiment ! Ils en tombaient amoureux par centaines. Quelques-uns en moururent, il y en eut aussi qui n'en moururent pas.

Au milieu de ses triomphes, la margrave s'ennuyait. L'ennui se fourre partout. Elle savait par cœur ce qui devait lui arriver ; les incidents romanesques se pressaient sur ses pas d'une telle sorte qu'elle n'y faisait pas même attention. Le lendemain ressemblait à la veille. Elle courait dans ses châteaux, les retournait de la cave au grenier, espérant y trouver du nouveau, et ne pouvant jamais y réussir. Quand elle vit cela, elle prit une grande résolution, et se décida à en bâtir un autre.

L'emplacement choisi, on se mit à l'œuvre. Ce qu'elle voulait, elle le voulait bien, la margrave Sibylle, et le château s'éleva comme sous la baguette d'une fée. Les jardins se dessinaient ; les pièces d'eau se creusèrent, la rivière coula, les arbres grandirent en naissant, les oiseaux chantaient ; la nature fit de la courtoisie, la souveraine l'ordonnait. Elle présida elle-même aux travaux, cela changea sa vie : au lieu de marcher sur les tapis, elle se promena dans le mortier ; elle salit ses souliers de satin et ses robes à queue, et prit plaisir à hâler ses belles mains au soleil ; il l'ennuyait de mettre des gants.

Lorsqu'on eut posé la dernière pierre de ce joli château, son altesse, ayant fini avec les maçons, s'empara des tapissiers. Elle entreprit des ouvrages de Pénélope, pour meubler les nouveaux appartements. Elle broda des tentures, les couvrit de fleurs de sa composition, fleurs singulières s'il en fut, toutes composées de chiffons en relief, ce qui donne la plus grande opinion de la patience et de l'adresse de madame Sibylle. On les a religieusement conservées, et on a bien fait. Après les tentures, elle songea aux sièges, et puis aux tapis, et puis aux lustres. Elle orna tant qu'elle put ce séjour de prédilection ; mais cela eut une fin comme le reste. Alors l'ennui reparut.

Un courtisan, inspiré de la fortune, lui apporta un jour une pensée merveilleuse. Il lui parla de ce que vous appelez aujourd'hui *les bals costumés*. Elle adopta bien vite cette idée et ordonna les travestissements les plus magnifiques. Cela dura un hiver, pendant lequel la cour se ruina à suivre ces capricieuses fantaisies. Hélas ! après l'hiver l'ennui revint encore !

Que faire ? mon Dieu ! On se promena dans les allées, à pied, à cheval, en carrosse, à âne, de toutes les façons possibles, mais il fallait toujours recommencer ! Un soir la margrave songait, s'entretenant d'affaires avec son premier ministre ; par distraction elle étendit le sel sur la table. La lumière des bougies le faisait scintiller de mille feux.

— Regardez, baron, dit-elle, on croirait que c'est de la glace. A propos de glace, quand irons-nous en traîneau ?

— Cet hiver, si son altesse le désire.

— Cet hiver ! allons donc ! un beau mérite. Tout le monde y peut aller, le dernier savetier de Baden tout comme moi. Je veux que ce soit maintenant.

— Mais, madame, au mois d'août...

— Mais, monsieur, je le veux et j'irai, et j'irai d'ici à Carlsruhe, il n'y a que sept lieues, c'est peu de chose, et j'irai dans huit jours. Cela m'amusera peut-être.

Vous me croirez si vous voulez, mon cher Gustave, pourtant je dis la vérité. Cette belle margrave fit couvrir de sel la route de la Favorite à Carlsruhe et se fit conduire en traîneau, au grand ébahissement des bons Allemands, accoutumés cependant à ses folies. Cela fut charmant trois fois, et l'on s'ennuya de nouveau.

Un peintre français, assez mauvais barbouilleur, se fit présenter à la princesse. Elle le reçut comme une nouveauté, c'est-à-dire à merveille; elle se mit à faire faire son portrait, en manière de distraction, et on la représenta dans ses plus jolis costumes de caractère. Elle, ses enfants, les dames de la cour, les seigneurs, les valets, tout le monde y passa. L'artiste fit sa fortune. Pour que toutes leurs figures pussent se trouver réunies, elle démeubla une pièce de son appartement et en couvrit les murs depuis le haut jusqu'en bas. Je vous engage à aller visiter cette curieuse collection, il n'en existe pas une semblable en Europe.

Malgré tous ses efforts, lorsqu'il n'y eut plus de place, il fallut renoncer aux portraits, et pour le coup l'ennui s'attacha à la margrave, s'incrusta dans sa tête et s'établit de manière à ne pas se laisser déloger pour peu de chose. Il résista même au changement de favori, renouvelé à plusieurs reprises, et ne daigna pas s'occuper de la passion subite que prit son altesse pour les souris blanches. A l'imitation de madame de Montespan, elle s'entoura de ces vilaines bêtes, ce qui ne l'empêchait pas de bâiller à se décrocher la mâchoire.

Un soir, il y avait grand jeu à la cour, la margrave perdait cinq ou six cents louis et ne prenait pas la peine d'en être fâchée. Elle avisa dans le coin du salon un jeune comte, joli comme un ange, petit, mignon, fait à peindre, avec de grands yeux bleus, une belle main, un sourire d'enfant; il la regardait d'un air si respectueux, si tendre, il y avait tant d'adoration dans cette physionomie naïve et fière tout à la fois, qu'elle ne put s'empêcher de le remarquer.

De l'autre côté de l'appartement, une fille d'honneur, belle, fraîche, gracieuse, regardait le jeune comte, comme le jeune comte regardait la margrave; celle-ci comprit sur-le-champ tout le parti qu'elle pouvait tirer de cette position.

— Oh! oh! se dit-elle, cela sera peut-être amusant!

En appelant un de ses chambellans elle ordonna au comte de Hauenzern de se rendre auprès d'elle.

Or, vous saurez que depuis six mois qu'il était à la cour, ce pauvre comte soupirait pour Sybille, qu'elle n'y avait jamais fait attention, et qu'il s'en mourait de chagrin. Il était fiancé à mademoiselle de Freyberg, la fille d'honneur; leurs fa-

milles désiraient cette union, elle allait se conclure, lorsqu'on eut la malheureuse idée d'envoyer le comte à la résidence pour voir la jeune fille. Dès qu'il eut aperçu la margrave, il ne songea plus qu'à elle, il oublia tout. Grâce à cette belle passion, ils souffrirent chacun de leur côté jusqu'à ce que le désœuvrement de madame Sybille changeât de nouveau leur existence.

Le comte s'approcha en tremblant de la souveraine; il aurait fléchi le genou s'il en eût eu la force, il ne put que rester interdit sans trouver une parole. Mademoiselle de Freyberg pâlit d'une manière effrayante. Toute la cour devint attentive,

— Monsieur le comte, dit-elle assez haut pour que chacun l'entendit, j'ai nommé ce matin le baron Falkenstein sous-gouverneur du margrave Louis; il laisse vacante une place de chambellan près de ma personne; je vous la donne. Vous pouvez l'écrire à votre père, il verra que je n'oublie pas les anciens services.

Le jeune homme, ébloui, salua jusqu'à terre et se retira; la princesse lui fit signe de rester.

— Vous ne jouez jamais?

— Jusqu'à présent, madame, je n'ai pas songé...

— La première fois on gagne toujours; jouez pour moi, j'ai été très malheureuse ce soir. Asseyez-vous là.

Les courtisans se regardèrent; c'était décidément une faveur marquée. On entendit une petite rumeur au bout de la galerie. Mademoiselle de Freyberg se trouvait mal.

— La grande-maitresse devrait bien apprendre aux filles d'honneur à se guérir de leurs évanouissements; cette mode insupportable des vapeurs nous vient de France. Je ne connais rien de plus *ennuyeux*, ajouta la princesse; et puis c'est une habitude très fatigante.

Pendant ce temps le comte jouait et gagnait comme un novice. Son altesse le félicita de son triomphe, et ce fut sa main qu'elle prit pour rentrer dans ses cabinets.

Le lendemain, madame Sybille donna ses ordres pour une grande promenade; la fantaisie lui était venue d'aller visiter les ruines du vieux château. On parlait beaucoup d'un ermite dont la sainteté se répandait à dix lieues à la ronde; il passait pour un prophète, pour une sorte de saint Antoine; c'était le cas d'essayer les séductions. Pendant toute la route qu'elle fit à cheval, elle retint le comte de Hauenzern à côté d'elle, dans les sentiers étroits il n'y avait place que pour deux; bientôt ils devancèrent le reste de la suite qui, accoutumée à ces sortes de privilèges, se tint en arrière jusqu'à ce qu'on la rappelât. La princesse avait juré que, dans ce tête-à-tête, l'amoureux timide parlerait malgré lui. Elle mit donc en usage

tout l'arsenal de sa coquetterie, et jamais général d'armée ne déploya une tactique plus savante ; elle l'entoura de mille réseaux elle se représenta comme une *bonne femme*, puis comme une *femme malheureuse*, fatiguée du poids de la grandeur, puis comme une femme *incomprise* (vous voyez que ce n'est pas votre siècle qui les a inventées, quoiqu'il en ait la prétention). Il lui manquait un ami, elle n'avait que des courtisans qui la jugeaient mal, qui la croyaient légère et coupable peut-être parce qu'elle était triste et qu'elle voulait se distraire, parce quelle cherchait, elle pauvre princesse, un bras pour s'appuyer, un cœur noble pour la *comprendre*, une âme franche pour la deviner.

Le jeune homme devint rouge comme une cerise. Il essaya de parler, il rougit encore ; enfin une larme tomba de ses yeux, et il murmura si bas qu'on l'entendait à peine :

— Oh ! madame, vous êtes admirable ; acceptez mon sang et ma vie.

Enfin, il avait parlé !

Bien entendu que mademoiselle de Freyberg était là par ordre. Elle comprit de loin ce qui se passait, mais elle ne se trouva pas mal, parce qu'on ne se trouve pas mal toutes les fois qu'on souffre. Elle renferma sa douleur, on l'observait, et malgré son innocence, son instinct de femme lui donna la force de ne pas augmenter le succès de sa rivale en y joignant ses pleurs.

Arrivée au pied des ruines, la princesse descendit de cheval.

— Quelqu'un peut-il nous conduire au révérend ermite, mesdames ? Habite-t-il la salle des chevaliers, ou s'est-il construit une cabane dans la cour ?

— Mademoiselle de Freyberg est sa favorite, répondit le grand-marchal, elle pourra guider son altesse.

— Est-il vrai, mademoiselle, que vous connaissez le bon père ?

— Il me reçoit avec bienveillance, madame.

— Pourrez-vous lui annoncer mon arrivée ?

— Si son altesse l'ordonne, je vais...

— Je serai charmée d'être présentée par vous, mademoiselle de Freyberg, vous êtes un joli introducteur.

— Oh ! madame, présentée !

— Oui certainement. Il y a des instants dans la vie où nous ne sommes toutes que des femmes.

La jeune fille salua interdite et pénétra dans les ruines. Madame Sibylle s'assit sur un pan de mur et permit à tout le monde d'en faire autant. Le comte de Hauenzen, perdu dans son bonheur, se tenait debout auprès d'elle. A peine faisait-il attention aux spectateurs intéressés qui l'entouraient.

— Elle m'aime, se disait-il, elle m'aime !

Et il serait sur sa poitrine le gant brolé et à frange d'or que la coquette lui avait laissé prendre. Il oubliait alors qu'elle était princesse et ne se rappelait que sa passion. Après un quart d'heure d'attente, la fille d'honneur reparut.

— Eh bien ! mademoiselle, nous commençons à désespérer de votre retour, et nous allions envoyer savoir si quelque géant ou quelque monstre ne s'était pas présenté à vos regards dans la grotte du puissant enchanteur. Quelles nouvelles apportez-vous ?

— En vérité, madame, je n'ose les répéter.

— Ah ! ah ! votre message est donc peu courtis. N'importe, je puis tout entendre, je n'ai pas coutume de m'effrayer, même des oracles. Parlez.

— Eh bien ! madame, voici les propres expressions du solitaire.

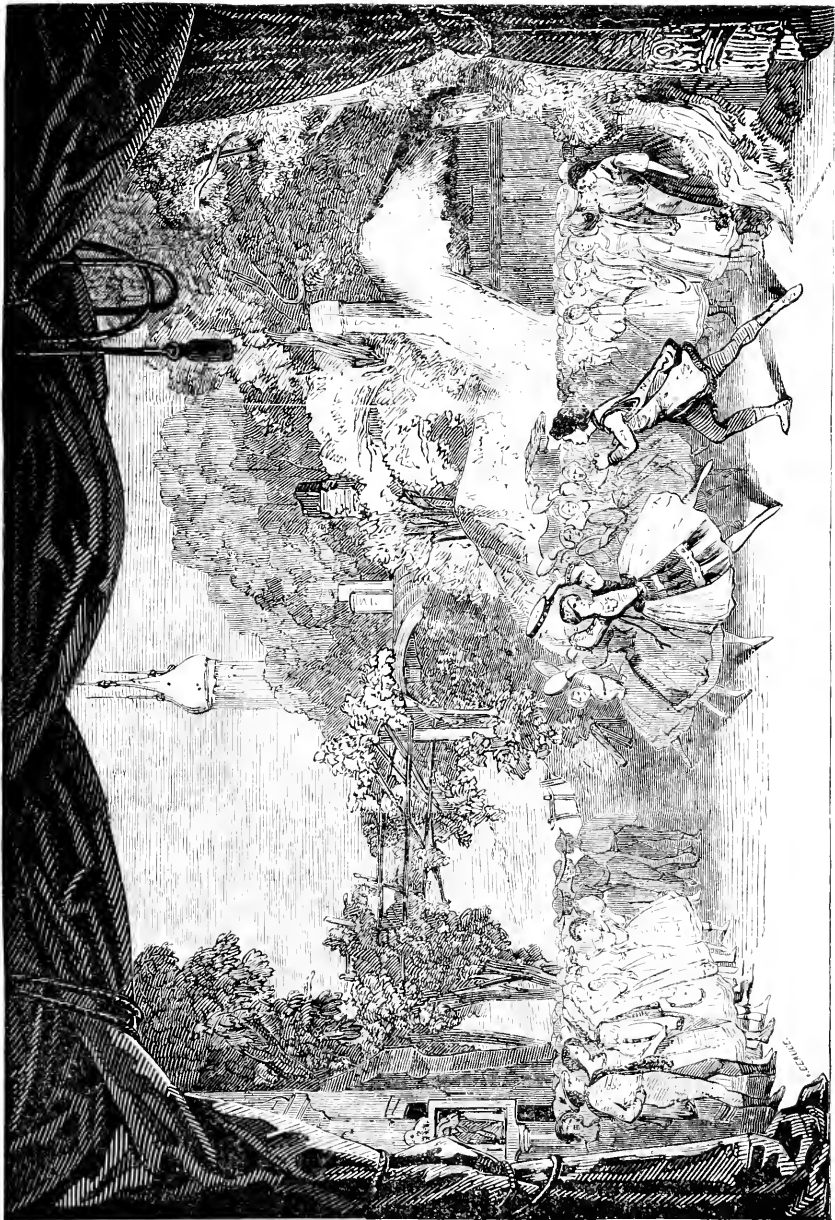
« Dites à Sibylle que je ne veux pas la recevoir aujourd'hui. Je ne pourrais pas répondre à ses questions. Mais dans un mois, jour pour jour, heure pour heure, qu'elle revienne ; je lui apprendrai ce qu'elle désire savoir. D'ici là, je prierais pour elle. »

La princesse se troubla un peu à cette réponse ; elle réfléchit un instant ; ses yeux se tournèrent comme involontairement vers le comte de Hauenzen. Chacun l'examinait en silence, jamais elle n'avait semblé si empressée de plaire.

— Dans un mois ; reprit-elle enfin à voix basse et lentement, dans un mois ! Oh ! je reviendrai !

II.

Un mois ! c'est quelque chose dans la vie, c'est souvent notre destinée. Nous appelons de tous nos vœux la fuite du temps, et, lorsqu'il est passé, nous le regrettons. Rien ne prouve mieux notre nature imparfaite, rien ne nous apprend mieux à nous défier de nous-mêmes. Notre raison ne nous sert qu'à déranger notre existence. Quand je dis notre raison, j'entends ce quelque chose de plus que l'instinct auquel nous obéissons presque toujours, et qui, presque toujours aussi, nous conduit à d'étranges sottises. Je n'ai jamais vu personne qui soit parfaitement content de son passé, personne qui ne dise : *Oh ! si j'avais su !* et cependant personne ne profite de la science acquise à ses dépens. Tout ceci est pour vous amener à comprendre pourquoi, un mois après la visite de la margrave au vieux château, nous retrouvons le comte de Hauenzen à côté d'elle, dans la même allée, dans le même tête-à-tête ; pourquoi nous le retrouvons triste, au lieu de le retrouver heureux ; pourquoi il n'est plus timide, pourquoi il est d'une froideur glaciale, lui que nous avons laissé si passionné. C'est qu'il avait vu se réaliser ses espé-



Un bal costumé de la margrave Sybille.

rances, et qu'il sentait combien ses espérances étaient des chimères.

Quant à la margrave, elle redoubla d'agaceries; elle déployait ses séductions, et ses coquetteries offraient tant de charmes, que la contrainte du jeune homme finit par céder. Il oublia encore une fois ce qu'il avait oublié si souvent, combien le caractère de Sybille offrait peu de sûreté et d'indulgence. Il se laissa reprendre à des pièges si bien ourdis, que tout en les voyant il ne pouvait les éviter, et, quand il donna la main à la margrave pour descendre de cheval, il se retrouva son esclave, lui qui avait tant juré d'être son maître.

— Mademoiselle de Freyberg, puisque c'est vous qui devez nous servir d'intermédiaire, sachez, je vous prie, si c'est le bon plaisir du pieux anachorète de nous accorder un : audience. Je suis fidèle au rendez-vous; il ne l'aura pas oublié, je l'espère.

La fille d'honneur ne fit qu'entrer dans les ruines; elle rencontra l'ermite qui venait au-devant d'elle. Il se montra à la porte, et invita par un geste la princesse à le suivre. Elle obéit presque machinalement. Tout à coup elle se retourna.

— Je ne puis me décider à pénétrer seule dans cet antre, dit-elle en souriant. Comte de Hauenzern, accompagnez-moi; ou me permettra bien cette petite distinction.

Le comte ne se le fit pas répéter. Le bon père marchait devant eux et les guidait à travers les décombres, qu'il paraissait connaître parfaitement. Ils entrèrent dans une chambre un peu mieux conservée que les autres. Une natte étendue par terre, un escabeau de bois, un crucifix, en formaient tout le mobilier. C'est ordinairement l'usage des cénobites; mais une singularité frappa la princesse : en face de la fenêtre se trouvait un grand tableau convert; on n'en apercevait que le cadre, d'une richesse peu commune.

L'ermite offrit en silence l'escabeau à la margrave; elle s'assit, légèrement émue, et, pour la première fois de sa vie peut-être, elle éprouva une vive curiosité.

— Vous avez désiré me parler, madame; que me voulez-vous ?

— Je pense que vous devez le savoir, mon père, puisque vous savez tout.

— Comment se pourrait-il ? vous ne le savez pas vous-même.

La princesse sourit.

— Malgré cela je vais vous le dire.

— Je ne serai pas fâchée de l'apprendre.

— Je connais toute votre vie, madame; je la connais aussi bien que vous, et, si je voulais parler, vous seriez forcée d'en convenir. Mais ce serait long, et d'ailleurs je ne vous apprendrais rien.

Vous êtes venue à moi pour connaître l'avenir; je vais essayer de vous satisfaire. La vie que vous menez n'a que deux issues, la pénitence ou le désespoir. Vous pouvez encore choisir. Si vous revenez à Dieu, Dieu est grand, il est bon, il est miséricordieux; il oublie et il fait oublier. Si vous vous retirez de lui, il vous abandonnera à votre conscience. Et alors, madame, ce sont des jours sans repos, des nuits sans sommeil. Des spectres maqueurs vous présentent sans cesse l'image des plaisirs enfuis; des bouches grimacantes vous répètent aux oreilles les paroles d'amour que vous ne devez plus entendre; vous êtes entourée de voix qui vous accusent, vous voyez écrits autour de vous les noms de tous ceux qui vous ont aimée, de tous ceux que vous avez fait souffrir, de tous ceux que vous avez perdus. Ce qui vous semblait une faute légère est maintenant un crime; chacun de vos souvenirs devient un regret; chacun de vos regrets devient un remords. Vous ne trouvez plus de larmes, vous poussez des cris de rage. Il faut vous avouer à vous-même cette épouvantable vérité, qui certainement sera l'enfer des coquetteries : vous êtes une *vieille femme* ! Je ne vous parle pas de l'envie qui vous dévore, des craintes qui vous assiègent. Celle d'entre vous qui était méchante devient atroce. Je vous le répète, madame, il n'y a que Dieu qui puisse combler le vide que laisse dans votre cœur la fuite des belles années. Songez à lui.

La margrave se mit à rire.

— Je n'en suis pas encore là, mon père.

— Je le sais, madame, vous n'avez pas trente ans; mais vos années doivent compter double, elles ont été si remplies !

— Je n'ai rien fait que tout le monde ne sache, reprit-elle avec inquiétude en regardant le comte.

— Peut-être, madame. N'avez-vous donc plus souvenir de ce qui s'est passé il y a aujourd'hui sept ans ? — Non.

— Votre mémoire est courte, madame.

Et, la prenant par la main, il l'entraîna vers la fenêtre.

— Ne voyez-vous pas là-bas le château de Rastadt ? Ne vous souvient-il plus d'y être venue le soir du 10 août ?

— Ce jour-là, pas plus qu'un autre; j'y allais souvent alors.

— Avez-vous oublié une jeune femme ?...

— Oh ! taisez-vous ! taisez-vous !

— C'est une horrible chose qu'un tel souvenir pour des yeux qui ne se reposent que sur des fleurs. Eh bien ! croyez-vous que vous ne penserez pas à cette jeune femme quand les fleurs seront fanées ?

— Comment savez-vous cela ? Vous êtes donc véritablement sorcier ?

Le capuchon de l'ermite cachait le haut de son visage, sa longue barbe grise dissimulait sa bouche; néanmoins un sourire amer passa sur ses lèvres lorsqu'il répondit :

— Je sais bien autre chose, madame : je sais votre orgueil et votre barbarie ; je sais que vous vous joutez du repos des autres ; je sais que vous prenez un atroce plaisir à briser des existences tranquilles ; vous devriez pourtant songer au château de Rastadt et au 10 août !

— N'est-il pas vrai, comte, interrompit Sibylle, en frissonnant malgré elle, que le révérend père a de tristes choses à nous annoncer ? Je ne vous engage pas à lui demander votre bonne fortune ; il vous prédira, sans doute, que vous serez pendu.

— Non pas ; il est aveugle et ses yeux s'ouvriront.

— C'est assez, mon père ! n'abusez pas de votre saint habit et n'entrez pas dans les affaires des autres. L'ermite s'inclina.

— Vous reviendrez, madame ; avant qu'il soit peu, je suis sûr de vous revoir. Il y a un terme à tout.

Pendant cette scène, le comte n'avait pas prononcé un mot ; il écoutait avidement les paroles du solitaire, et, malgré lui, elles pénétraient jusqu'à son cœur. Ses soupçons, sa défiance revenaient. Il regarda Sibylle, et ce beau visage lui parut défiguré par une expression haineuse, qui le glaça de nouveau. Tout ce qu'il avait de noble dans son âme se révoltait devant cet amour, qui ressemblait à un caprice, tant il s'était lassé promptement. Il s'approcha aussi de la fenêtre pour voir ce château de Rastadt, dont le souvenir frappait la margrave d'une façon si cruelle, et ses regards tombèrent sur une jeune fille qui se promenait seule au pied des murailles. Cette jeune fille, c'était mademoiselle de Freyberg. Jamais il ne l'avait trouvée si jolie ; jamais le caractère angélique de sa beauté n'avait autant séduit son imagination. La pauvre enfant ne l'aperçut pas, elle ne se doutait pas de sa présence, depuis si longtemps il ne la cherchait plus !

La margrave l'appela, il ne l'entendit point.

— Vous êtes bien distrait, monsieur de Hauenzern, dit-elle avec un sourire contraint. A quoi pensez-vous ? Ne voulez-vous pas me suivre ? Il ne faut pas abuser des moments de ce saint homme.

— Ils sont tous à vos ordres, madame ; vous reviendrez, vous dis-je, et vous me trouverez prêt à vous recevoir.

— Quel est ce tableau, mon père ? ne peut-on pas le voir ?

— A votre première visite, madame.

— C'est un souvenir mondain ! Dans cette re-

— C'est un remords, madame, c'est un cilice ! chacun le sien.

La princesse se tut. Elle sortit de la chambre et se dirigea vers la porte qui ouvre sur la cour ; arrivée là, elle se retourna :

— Adieu, mon père ; malgré votre science, je crois que vous vous trompez. Nous ne nous reverrons pas de longtemps.

Elle remonta à cheval, et reprit avec sa suite la route de Baden. Le comte marchait silencieux à côté d'elle. Il retournait souvent la tête, et ses regards cherchaient malgré lui mademoiselle de Freyberg. La princesse était trop habile pour ne pas s'en apercevoir, mais elle n'en fit rien paraître.

— Ce fou nous a rendus tristes, mon cher comte ; nous allons danser ce soir à la Favorite, je veux improviser un bal. Cela vous plaît-il ?

— Pouvez-vous deviner ce qu'il y a derrière ce rideau chez l'ermite, madame ?

— Que sais-je ! quelque maîtresse qu'il aura trompée. Elle sera morte de la fièvre, et l'imbécile s' imagine qu'il l'a tuée. Vous êtes tous si présomptueux ! Mais que nous importe ? Parlons du bal : sera-t-il travesti ? Nous n'avons mis qu'une fois nos costumes romains, ils pourraient reparaitre encore.

Le comte se taisait toujours.

— Cela ne vous sourit pas ? Que dites-vous d'une fête vénitienne ? des gondoles sur la pièce d'eau, sur la rivière ? Cela ferait bien, aux torches ?

— A votre volonté, madame.

— Ou bien un carrousel, comme le dernier où vous avez remporté toutes les couronnes ? Je suis si heureuse d'en parer votre front, et vous êtes si beau dans votre modestie !

— Allons plutôt au château de Rastadt.

— Vous avez donc pris au sérieux les extravagances de cet homme ? Je l'ai laissé jouer son rôle comme il a voulu le faire ; mais il n'a pas dit un mot de vérité.

— Vous étiez bien pâle cependant, madame.

— J'avais froid dans ces vieux murs. Mais, mon beau rêveur, il faut laisser de côté ces chimères, et chercher un divertissement pour ce soir. La cour devient monotone, nous faisons toujours la même chose.

En dépôt des efforts de Sibylle, le comte demeura pensif. Il se retira dans son appartement en arrivant à la Favorite, et s'excusa de paraître au cercle, sous prétexte qu'il était malade.

Le lendemain, de grand matin, il demanda ses chevaux, espérant que la promenade et l'air lui feraient du bien. Il n'avait pas dormi de la nuit. Les difficultés de sa situation se présentaient à son esprit ; il était forcé de s'avouer qu'il n'aimait

plus la princesse, ou, pour mieux dire, qu'il ne l'avait jamais aimée. Il reconnaissait que de puissantes séductions l'avaient entraîné, mais que son cœur n'avait jamais cessé d'appartenir à la compagne de son enfance. Et cependant il ne pouvait revenir à elle sans s'exposer à la vengeance d'une femme trop orgueilleuse pour pardonner à une rivale. Jusque-là l'inconstance de la margrave ne lui avait pas laissé le temps d'être quittée. Une seule passion, disait-on, avait eu de la durée dans son cœur, et l'objet de ce sentiment ne paraissait plus depuis un funeste événement. On ne parlait de cette histoire que tout bas, et le comte en ignorait les détails. Ce qu'il connaissait du caractère de Sibylle lui faisait supposer les malheurs les plus inouis.

— Si elle était jalouse, se disait-il, elle serait capable de tout; et que deviendrait mon pauvre agneau sous les griffes de cette tigresse!

Il se dirigeait au hasard, laissant son cheval libre de choisir son chemin, et tout entier à ses réflexions. En relevant la tête, il s'aperçut qu'il était près d'Eberstein; il descendit de cheval et se mit à tourner autour des ruines, qui n'étaient point alors ce qu'elles sont aujourd'hui. Je les ai vues inhabitables en 94, ce n'est que vers 1802 que le margrave Frédéric les fit réparer.

Le comte entra sous la voûte et se trouva dans la cour: mais il devint tout tremblant en apercevant devant lui mademoiselle de Freyberg qui cueillait un bouquet de fleurs sauvages; elle ne le voyait point; il hésita s'il se retirerait; il n'en eut pas le courage.

— Vous êtes sorti de bien bonne heure, baronne.

La jeune fille tressaillit et laissa tomber son bouquet.

— Et vous aussi, il me semble, monsieur; n'êtes-vous pas malade hier?

— Je ne m'en souviens plus. Les maux du jour effacent ceux de la veille. Mais pour qui ces fleurs?

— Pour la Vierge, monsieur, pour la chapelle du *Klingen*. J'y vais chaque matin faire ma prière, c'est la protectrice des affligés.

— Et puis-je vous y accompagner aujourd'hui, Wilhelmine?

— Si vous le voulez, monsieur, la Vierge accueille tout le monde.

Ils sortirent du château; le comte passa la bride de son cheval dans son bras gauche et offrit l'autre à la jeune fille, qui le prit en tremblant.

— Vous aimez cette chapelle? dit M. de Haunern après un instant de silence, et tandis qu'ils descendaient la route qui mène à la *Mourg*.

— Oui! je l'aime, à cause de sa légende, et parce que la Vierge a l'air si compatissant!

— Et quelle est cette légende?

— Un ermite habitait cette forêt. Une nuit, il entendit un concert mélodieux et vit une grande lumière qui illumina toute sa cellule. Il pria et loua Dieu, qui lui faisait cette grâce, et se rendormit. Une seconde fois il fut éveillé par le même prodige; il se leva alors, et alla à l'endroit d'où partait la grande lumière. Il y trouva la statue de la Vierge, avec l'enfant Jésus, qui lui sourit et lui tendit ses petites mains. Il bâtit une chapelle à l'image miraculeuse, et c'est là que nous allons.

— Merci, mademoiselle, de votre légende. Je conçois votre dévotion.

— Oh! oui! quand je pleure, il me semble voir aussi cet enfant Jésus me tendre les bras et me sourire, et je reviens toujours consolée.

— Pourquoi pleurez-vous, Wilhelmine?

La jeune fille se tint et baissa les yeux.

— N'avez-vous plus confiance en moi? avez-vous oublié notre enfance?

— Je n'ai rien oublié, moi, c'est pour cela que je pleure.

— Ni moi non plus, Wilhelmine; et si vous le voulez, nous prions ensemble la Vierge. Peut-être l'enfant Jésus nous touchera-t-il de ses petites mains, et vous serez tout à fait consolée.

— La baronne rougit de joie; ils approchèrent de la chapelle: le comte attacha son cheval à une branche, il avait laissé son piqueur à Eberstein, et prenant le bouquet des mains de sa fiancée, il entra le premier dans l'oratoire. Il ne s'y trouvait personne. Un rayon de soleil donnait sur l'autel et illuminait la statue comme une auréole. Le cœur du jeune homme battit avec violence. Il sentit qu'il redevenait maître de lui-même et qu'il allait retrouver le bonheur.

— Wilhelmine, dit-il d'une voix tremblante, voulez-vous me pardonner, et recevoir ici mon serment de vous consacrer ma vie?

— Si je le veux! la Vierge m'est témoin que depuis six mois je ne lui ai pas demandé autre chose.

En ce moment le vent fit remuer le feuillage à travers la croisée de verres bleus et rouges, le rayon du soleil fut dérangé, et l'enfant Jésus sembla réellement agiter son bras.

— Voyez, voyez, s'écria la fille d'honneur, il nous a bénis!

Comme elle disait ces paroles, la porte s'ouvrit, et la margrave parut sur le seuil.

III.

Je ne sais pas, mon ami, si vous êtes aussi enthousiaste que moi de la beauté du pays que vous habitez. A cet égard, monsieur votre grand-père

disait plaisamment que j'aimerais mieux mourir à Baden que de vivre ailleurs. Ce n'est pas tout à fait exact : la preuve, c'est que je vis encore, c'est que je n'y suis retournée qu'une fois depuis quarante ans. Néanmoins je ne puis trouver d'expressions pour rendre ce que m'inspirent les magnifiques paysages de ces montagnes. C'est une végétation si riche et si sauvage en même temps ! la verdure est si belle ! le soleil est si brillant ! les solitudes sont si profondes ! Il faut prier ou aimer dans cette nature privilégiée. Et cependant tout le monde y rit. C'est que peu de personnes l'apprécient.

Nous avons laissé M. de Hauenzern et mademoiselle de Freyberg dans une situation bien critique. Ils venaient d'être surpris par la margrave; rien n'égalait la timidité craintive de la jeune fille, si ce n'est la hautaine ironie de la princesse.

— Voilà réellement un charmant tableau, et je suis fâchée d'interrompre vos amusements champêtres et innocents, monsieur le comte. Mais il m'a pris, comme à vous, comme à mademoiselle, la fantaisie de courir les champs en aventurière; le hasard m'a moins bien servie, je me suis perdue.

Le comte reprenait un peu de sang-froid.

— Si madame veut, dit-il, je vais envoyer à la Favorite ou à Baden chercher un carrosse, et j'aurai l'honneur de la suivre.

— Je vous remercie, monsieur le comte; c'est prendre trop de soins; mes gens, comme les vôtres, sont restés en haut; je venais aussi faire ma prière.

La baronne n'avait pas encore osé lever les yeux. Voyant que madame Sybille témoignait le désir de rester quelques instants encore, elle fit la révérence et se retira.

— Un moment, mademoiselle de Freyberg; croyez-vous que la grande-maitresse doive ignorer vos promenades du matin et les rencontres que le hasard vous procure? La dignité de ma maison exige que je la prévienne, afin de lui apprendre à veiller sur mes filles d'honneur.

Le comte prit la parole avec le sang-froid d'un homme dont la résolution est inébranlable.

— Pardonnez-moi, madame, mais la grande-maitresse n'a rien à voir dans tout ceci. Je vous jure sur mon honneur que la baronne de Freyberg est aussi pure que la Vierge. Comme vous venez de le dire, le hasard seul nous a réunis.

— Je connais ces *hasards*, monsieur le comte, et je les apprécie.

— Si son altesse révoque en doute la parole d'un homme d'honneur, la parole du fiancé de la baronne, je n'ai plus qu'à me retirer et à la prier d'agréer ma démission.

— Vous êtes bien prompt à vous faire des querelles, le comte. Heureusement vos amis le sont moins à les accepter. Nous reparlerons de cela; en attendant, donnez-moi la main pour remonter à Eberstein; vous me raconterez ce bel hyménée, que j'ignorais, et auquel il ne manque, à ce qu'il paraît, que ma signature.

Et, sans daigner jeter un regard sur Wilhelmine, la princesse sortit de la chapelle, appuyée sur le bras de son chambellan. Quand ils eurent fait quelques pas, la margrave parut imposer une grande violence à son émotion, et demanda à M. de Hauenzern si c'était bien sérieusement qu'il parlait de son mariage.

— Très sérieusement, madame, et je comptais aujourd'hui même en demandant la permission à son altesse.

— Et si son altesse refuse? reprit-elle impérieusement.

— Alors je prierai de nouveau la margrave de vouloir bien accepter ma démission de chambellan, et je me retirerai de la cour.

— Et la margrave alors publiera à la face de tous que la baronne Wilhelmine de Freyberg passe sa vie à courir sur les grands chemins, et la margrave chassera la baronne Wilhelmine de Freyberg du nombre de ses filles d'honneur.

— La margrave le ferait peut être, mais Sibylle ne l'oserait pas.

— Vous me faites pitié! interrompit-elle en levant les épaules; Sibylle ose tout.

— Et moi, je vous dis que non! Sibylle sait que son amant peut être son maître; elle sait qu'en face de l'amour il n'y a plus ni princesse ni sujet, et elle céderait à la crainte de la vengeance.

— Je n'ai jamais cédé à aucune crainte. Mais tout ceci sont des folies, comte; vous voulez m'éprouver; vous vous réjouissez de voir la lionne emprisonnée mordre les barreaux de sa cage. Cessons ce jeu cruel, oublions ces alarmes, et parlons d'autre chose.

— Non, madame, car il faut que vous m'entendiez, et cette occasion est plus favorable qu'aucune autre. Je vais vous parler franchement; vous n'êtes point accoutumée à ce langage, et je vous demande pardon d'avance pour ma brusquerie.

— Parlez, monsieur, mais rappelez-vous que si une femme peut tout écouter, une princesse ne peut pas tout souffrir.

— Je me suis trompé six mois, j'ai cru six mois que je vous aimais. Après cet aveu rien ne me coûtera plus. J'ai pris pour de l'amour une admiration sans bornes, un enivrement de tête, de sens, que sais-je? J'ai foulé aux pieds le plus saint des devoirs; j'ai brisé un cœur qui m'appartenait sans

réserve; mon amour-propre a fait de moi un homme sans foi et sans honneur; j'ai trahi mes serments, je me suis parjuré.

— C'est un grand mérite que celui-là; je dois vous en savoir un gré infini.

— Je ne puis dire pourquoi et comment cette passion s'est fondue comme de la neige au soleil. Elle s'est tuée elle-même. J'ai senti mon cœur se retirer vers sa source, pour ainsi dire; la belle et pure image de mon premier amour ne sortit pas de devant mes yeux.

— Cela est bien touchant à me révéler, et je vous remercie de votre confiance.

— C'est en effet de la confiance, madame, c'est ce sentiment qui me porte à vous avouer mes torts, quelque grands qu'ils soient. J'aime mieux passer à vos yeux pour un fou que pour un inconstant; j'aime mieux que vous m'accusiez d'être aveuglé que si vous m'accusiez d'être infidèle. Vous avez l'âme assez élevée pour me pardonner mon erreur, peut-être seriez-vous moins indulgente en face de l'abandon.

— Vous ne me connaissez point, monsieur le comte, vous ne savez pas quelles passions sont les

miennes. Vous avez cru peut-être que je ne vous aimais pas, Ernest? Mon Dieu! comment pouvez-vous vous y tromper?

M. de Hauenzern, embarrassé de cet aveu, se tut. La margrave le regarda fixement, et, arrachant son bras du sien, elle le repoussa.

— Ah! c'est trop m'humilier! s'écria-t-elle. Rendez-vous au palais, monsieur, attendez-y mes ordres.

Il se retira en silence. La princesse le suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put l'apercevoir. Quand elle ne le vit plus, elle se remit à marcher vers les ruines, mais elle se sentait si émue, qu'elle avait à peine la force de gravir la montagne.

Dans la journée, des ordres furent donnés pour un bal. La cour se réunit avec une promptitude peu ordinaire. Jamais la margrave ne s'était montrée aussi empressée de s'amuser. Elle ne demanda pas une seule fois le comte; elle lui fit dire de se trouver le soir à son cercle, et recommanda également à la grande-maitresse d'y conduire mademoiselle de Freyberg.

Ils n'osèrent pas se rejoindre, dans la crainte



d'être observés; mais quand ils se rencontrèrent dans les salons, avant l'arrivée de la margrave, ni l'un ni l'autre n'étant de service ce jour-là, ils ne purent s'empêcher d'échanger quelques mots sur leurs inquiétudes et les embarras de leur position.

La margrave arriva tard, Elle avait fait une toi-

lette éblouissante, elle parut plus belle et plus majestueuse encore que d'habitude. Cependant un nuage de tristesse couvrait ses traits ordinairement si enjoints. Elle chercha des yeux M. de Hauenzern, et ne put s'empêcher de rougir en l'apercevant devant une table de jeu, plus occupé de la baronne de Freyberg que de son argent.

Le maître des cérémonies vint lui demander ses ordres pour ouvrir le bal, elle hésita un instant, puis elle désigna le comte comme son chevalier. Il prit respectueusement sa main, et tous les deux se mirent en place et commencèrent la danse. Au lieu de retourner à sa place lorsqu'elle eut fini, elle entraîna M. de Hauenzern vers un balcon ouvert; personne ne se permit de les suivre; elle appuya son bras sur celui du jeune homme, et lui dit d'une voix si basse qu'à peine on l'entendait :

— L'ai réuni toute la cour ce soir pour exécuter ce que je vous ai annoncé ce matin, Ernest, pour chasser et flétrir celle que vous me préférez, pour me venger enfin. Je n'en ai pas eu le courage; il m'est trop éternel de vous affliger. Son sort est encore entre vos mains. Jurez de renoncer à elle, et je la comble de mes bienfaits.

— Vous savez bien, madame, que je ne promets rien que je ne puisse tenir.

— Mais cela est affreux! cela est horrible! vous ne m'aimez plus! Vous aimez cette fille, et moi je vous aime, je vous le répète, monsieur. Prenez-y garde, je n'ai eu qu'un amour avant celui-là, et la fin en a été terrible. Prenez garde! prenez garde!

En disant cela la princesse brisait l'une après l'autre les tiges d'un rosier qui garnissait la terrasse; sans s'en apercevoir elle ensanglantait ses doigts avec les épines. Sa poitrine semblait prête à se rompre sous une émotion si violente et si contenue, qu'il eût fallu être sans pitié pour assister de sang-froid à cette lutte.

Le comte prit sa main et la baisa. Elle leva les yeux sur lui sans pouvoir parler.

— Calmez-vous, Sibylle, je vous en conjure, et ne doutez pas de mon affection, de mon dévouement, de mon respect. Vous me déchirez le cœur de vous voir ainsi.

— Renoncez-vous à elle? murmura-t-elle, comme à moitié morte.

— Nous parlerons de cela quand vous serez tranquille, quand vous ne souffrirez plus. D'ici-là, appuyez-vous sur moi, ayez confiance; ne savez-vous pas que je vous aime?

— Vous m'aimez! vous m'aimez, Ernest! et vous me faites ce mal épouvantable! et vous voulez me quitter pour une autre! c'est là de l'amitié peut-être, mais ce n'est point de l'amour. Et moi! mais si vous le voulez, non seulement je vous donnerais ma vie, je vous donnerais mes États, je jetterais à vos pieds les têtes de tous ces courtisans, qui nous regardent et ne comprennent pas qu'une princesse puisse souffrir. Je ferais plus encore, je quitterais tout pour vous suivre; je renoncerais à mon luxe, à mes fêtes, à ma puissance, à mes enfants. J'irais m'ensevelir avec vous

dans vos montagnes de la Forêt-Noire; je deviendrais une *ménagère*, je m'astreindrais aux obligations mesquines d'une châtelaine sans fortune, et je serais heureuse, heureuse plus que sur le trône! C'est en échange de cette passion que vous m'offrez de l'*attachement*, une *affection dévouée*! comment voulez-vous que j'accepte cela? Mor! Dieu! ne me tentez pas! ne me forez pas à quelque vengeance dont je me repentirais. Mentez, si vous ne pouvez faire autrement; trompez moi, mais ne me dites pas que vous ne m'aimez plus, ne me dites pas que vous voulez rompre nos liens. Ayez pitié de vous et d'elle, si ce n'est pas de moi. Que je suis malheureuse! ajouta-t-elle, en frappant sa tête contre les barreaux; je deviendrai folle, car je sens que je m'abaisse en vain.

Cet état d'exaspération paraissait si violent qu'il semblait impossible de le cacher. La grande-maitresse, avertie par quelques chuchotements, prit sur elle d'approcher de la terrasse, en faisant un signe au comte. Elle le pria de demander à la margrave s'il ne fallait pas congédier la cour. Sibylle entendit cette question, et, essayant son visage baigné de larmes, elle s'avança jusqu'au bord de la porte, dans l'ombre, et à moitié cachée par les draperies.

— Comtesse, dit-elle d'une voix haute et assez fortement accentuée, je me sens très indisposée, je reentre dans mon appartement. Toutefois, le bal peut continuer, je reviendrai si je me trouve mieux.

Et sans ajouter un mot, sans jeter un coup d'œil sur le comte, elle se dirigea vers sa chambre à coucher. M. de Hauenzern resta longtemps à la même place, indécis, ne sachant à quel parti s'arrêter. Malgré la permission de la margrave, le bal finit sur-le-champ. Les courtisans savaient trop leur monde pour se réjouir quand leur maîtresse souffrait. Le comte passa la nuit dans le salon d'attente, ainsi que la grande maîtresse, mais elle s'écula tout entière sans qu'aucun ordre de son attente lui fut adressé.

Dès que le jour parut, une femme de chambre vint leur annoncer que la margrave avait demandé un carrosse de ville, des laquais sans livrée, et qu'elle voulait sortir seule, sans être accompagnée même par sa dame d'honneur. La grande maîtresse leva les yeux au ciel en apprenant cette fantaisie si contraire à l'étiquette: et le comte, inquiet de ce nouveau mystère, se décida à monter à cheval et à suivre les traces de Sibylle, si cela lui était possible. Le bruit des roues sur le pavé le guida bientôt. A cette heure, et à cette époque, les voitures étaient rares à Baden, il rejoignit celle de la princesse, et s'en tint à une distance assez grande pour ne pas être remarqué, et pour ne pas

la perte de vue. Elle prit la route du vieux château. Le chemin ne permettait pas d'arriver aux ruines autrement qu'à pied ou à cheval. Le carrosse s'arrêta et la margrave descendit. Elle se mit à gravir seule et sans aide cette côte escarpée, elle se soutenait à peine et chancelait à chaque pas. Le comte hésita s'il lui offrirait la main : dans la crainte de lui déplaire et d'exciter davantage sa fureur, il resta en arrière.

Le soleil dorait les pointes de toutes les montagnes, quand Sybille frappa à la porte de l'ermitage. En l'apercevant, il tressaillit :

— Je savais bien, madame, dit-il, que je vous reverrais. Entrez et ayez confiance : Dieu est bon !

La princesse se laissa tomber sur l'escabelle, brisée d'âme et de corps.

— Vous avez raison, mon père ; me voici. Je viens à vous, car j'ai peur de moi-même. Secourez-moi, soutenez-moi. Vous qui savez si bien le passé, ajouta-t-elle en étendant le bras vers le château de Rastadt, préservez-moi d'un malheur semblable, car la tentation est trop forte ; je succomberais.

— Mon Dieu ! s'écria l'ermitage, en êtes-vous donc là ? Aimez-vous donc un autre homme comme vous aimiez le baron de Spilz ? Avez-vous encore une rivale à rendre folle ? Votre âme est-elle accessible deux fois à une semblable passion ?

— Oui, mon père, oui ; j'aime un homme comme j'ai aimé le baron de Spilz ; je l'aime mille fois davantage, car mes passions sont plus violentes. Je l'aime de ce second amour qui vient dans la force de l'âge ; et qui est au premier ce que le fruit est à la fleur ; je l'aime en sachant goûter tout ce qu'il y a de charmes dans mon sentiment, non pas comme une jeune inconsidérée qui apprend à la fois le bonheur et la vie. Oh ! non, c'est une affection complète, c'est la joie de retrouver des sensations qu'on croyait perdues ! c'est la reconnaissance pour celui qui vous les rend, c'est tout, c'est le ciel ! Eh bien, cet homme, comme le baron de Spilz, il me donne une rivale. Et vous voyez, mon père, si j'aime cet Hauenzern plus que le baron de Spilz : hier, j'ai assemblé ma cour pour déshonorer cette femme aux yeux de tous, pour la chasser ; je n'en ai pas eu le courage ; j'ai craint de l'offenser, lui j'ai reculé devant sa haine.

L'ermitage la regardait en silence.

— Voilà donc ce que c'est que l'amour, murmura-t-il ; oublié !

— Ce que je n'ai pas fait hier, mon père, je dois vous le dire, emportée par la jalousie, je le ferai plus tard. Je ne puis être toujours maîtresse de moi-même. Je viens vous demander un conseil, une sauve-garde.

— Il n'y en a qu'une : Dieu et le repentir. Écoutez, Sybille, ou, pour mieux dire, regardez-moi : me reconnaissez-vous ?

Il baissa son capuchon et montra à la princesse un visage flétri et les restes d'une grande beauté. Ses cheveux entièrement blancs, son front chauve, semblaient plutôt le fruit de la douleur que la suite des années.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, Henri Spilz !

— Oui, Henri Spilz ! que vous avez oublié aussi complètement que s'il n'eût jamais vécu ; Henri, que vous avez amené à la pénitence par le crime, c'est moi.

— Oh ! quelle providence ! c'est à vous que j'ai tout avoué, à vous que je viens demander secours et protection !

— Et Dieu l'a voulu ainsi, afin de nous punir tous les deux. C'est une mission difficile qu'il m'envoie, je la remplirai. Que mon exemple vous éclaire, madame ; vous vous rappelez cette nuit du dix août, où vous vîtes me trouver au château de Rastadt, dont vous m'aviez fait gouverneur ; vous vous rappelez comment ma femme, ma pauvre Wilhelmine ! apprit le mystère que je lui cachais avec tant de soin. Vous vous rappelez que son désespoir la conduisit au suicide, et vous voyez encore, comme moi sans doute, ce beau et blond cadavre étendu devant la porte, lorsque vous approchâtes pour remonter dans votre litière ; ce sont des souvenirs qui ne s'effacent pas. Je m'enfuis alors épouvanté de ce crime et bourré de remords. Je vous quittai ; pourtant je vous adorais et j'étais bien aimé de vous ! Je me dérobaï à vos recherches, je me jetai dans la première armée venue ; je voulais me faire tuer, la mort me repoussa ; je parcourus toute l'Europe ; le spectre me poursuivait partout. Enfin, un jour, épuisé de fatigue et de désespoir, je tombai au pied d'une croix, dans un grand chemin ; je crus que j'y mourrais ; je priai et la consolation m'arriva d'en haut. Depuis ce jour je priai encore et j'ai trouvé des forces même en face de cette sainte victime devant laquelle je m'agenouille. En prononçant ces mots il ouvrit le rideau du portrait. Voilà ce qu'il faut faire, madame, si vous ne consentez pas à devenir insensée ou criminelle. Je vous le répète, la miséricorde de Dieu est infinie.

La margrave ne semblait pas l'entendre ; elle regardait le tableau et disait tout bas :

— C'est vrai, elle s'appelait aussi Wilhelmine !

En ce moment ses yeux se portèrent du côté de la forêt : elle aperçut le comte, qui se cachait derrière les arbres.

— O mon Dieu ! il m'a suivie ; m'aimerait-il encore ?

REVUE POLITIQUE ET SOCIALE.



Journaux socialistes.



Le monde nouveau.



Nouvelles politiques.



M. Adam.



Fraternité ou la mort.



L'avenir.



Conséquence.



Comme il vous plaira.



CI-GIT AURORE.

Vous l'avez tous connue, ô philosophes qui étudiez le monde à la Grande-Chaumière! vous l'avez tous aimée Aurore la Californienne, qui donnait à plein collier dans les folies de son âge! Quel entraînement pour l'amour! quelle fureur pour la danse! quelle insouciance de ce monde et de l'autre! Eh bien! le croirez-vous? Aurore s'est retirée du monde après une vision à l'Hôpital; car elle allait de temps en temps à l'Hôpital, cette bonne fille, pour qui vous auriez donné tout au monde, c'est-à-dire un souper de cent sous. Or, voici cette vision. Aurore, entre la vie et la mort, toute prête à aller scandaliser les anges au Paradis, s'imaginait qu'elle avait prononcé ses vœux et qu'elle était devenue sœur de charité. C'était la nuit. Elle vit tout à coup, par une fenêtre grillée de l'Hôtel-Dieu, arriver dans la cour une compagnie étrange, qu'elle reconnut pour d'anciennes connaissances. Ces beaux fils et ces belles filles avaient, pour la plupart, vieilli comme par miracle. Ils se laissaient aller à des contorsions singulières; on eût dit des démons devant l'exorcisme. Le garçon d'amphithéâtre les regardait sans s'émouvoir, en fumant sa pipe. Une célèbre danseuse de la

Grande-Chaumière, cheveux épars, gorge nue, calice en main, se mit à chanter avec désespoir:

I. Nous sommes les passions, les folles passions, qui vont comme des cavales sauvages, emportées par les joies du cœur et des lèvres.

II. Le monde est à nous quand nous jetons nos pieds légers sur le sable d'or de la Grande-Chaumière. Quelles galantes poussettes et quels doux battements de cœur quand nous galopons en penchant la tête contre la joue brûlante de quelque étudiant qui vient à notre école.

III. On appelle cela le chemin de l'Hôpital? L'Hôpital, qu'est-ce que c'est? c'est le cœur sans amour.

IV. L'Hôpital, c'est le chemin de la mort; eh bien! c'est encore un privilège de mourir à vingt ans, quand le cœur a donné sa dernière fête, quand le pied a dansé son dernier tourbillon.

V. Au moins quand le carabin me portera sur la table de dissection, il dira pour oraison funèbre: « La belle fille! elle n'avait que vingt ans! »

VI. Et pendant qu'il taillera mon bras et ma jambe, mon sein de marbre où lui-même peut-être s'est endormi, quand c'était un sein de plumes, de neige et de roses, mon âme s'envolera avec les regrets du carabin.

Cette belle perspective n'entraîna pas Aurore, car, le lendemain, elle courut s'enfermer à Saint-Vincent-de-Paul. Elle n'est pas morte, mais *ci-git* Aurore.

VINGT-QUATRE HEURES A ROME.



ers la fin du dernier automne, comme la foule s'épandait lentement par la porte du Peuple et se perdait sous les ombres de la villa Borgliese pour y danser aux castagnettes la *satarelle* et la *tarentelle* ; par la même porte un voyageur entraît à pied dans Rome, et la foule, voyant son air jeune et souffrant et sa démarche fatiguée, s'ouvrait docilement pour le laisser passer. — Ce sera quelque peintre, quelque enfant de France ou d'Allemagne, disaient les jeunes filles en élevant leurs brunes têtes au-dessus de leurs compagnes pour suivre des yeux le blond étranger.

Il marcha droit à l'obélisque égyptien qui s'élève au milieu de la place du peuple, et, déposant à ses pieds son sac et son bâton poudreux, il s'étendit douloureusement sur l'une des marches de sa base ; son front reposait sur ses mains ; les larges bords d'un chapeau calabrois tombaient sur son visage, et le voyageur resta longtemps ainsi plongé dans un morne abattement.

Lorsqu'il releva sa lourde paupière et sa tête appesantie, la foule s'était écoulée, les pavés résonnaient autour de lui sous les roues rapides des chars et sous les fers brûlants des chevaux, et le soleil, se retirant de l'obélisque, faisait étinceler de ses derniers rayons la croix arborée sur sa cime. On était alors aux derniers jours d'octobre, jours de chants et de danses pour Rome. Silencieuse et déserte sous le ciel embrasé de l'été, la ville sainte se réveillait aux feux plus indulgents de l'automne ; elle reprenait à Naples et à Florence les étrangers qui l'avaient délaissée pour le golfe de Parthénope et les collines de la Toscane ; les habitants de ses montagnes descendaient dans ses murs en habits de fête, et les *canzonette* d'Albano, de Soubiaco et de Velletri retentissaient sous les chênes verts et les lauriers de ses villas.

Cependant l'*Ave Maria* venait de sonner aux églises voisines. Le jeune voyageur se disposait à s'éloigner pour chercher un gîte lorsque, promenant ses regards distraits sur les objets qui l'entouraient, un vague intérêt sembla l'agiter d'a-

bord, puis une préoccupation puissante l'enchaîna soudain à sa place. Bientôt ses yeux éteints s'animaient, la pâleur de ses joues se colora, et son cœur battit violemment sous sa blouse grossière. Épiait les chars qui venaient en fuyant raser la marche de granit sur laquelle il tenait debout son corps brisé par la fatigue, il n'en laissait point échapper un seul sans y plonger son avide regard ; et s'il apercevait au loin une écharpe et de longs cheveux flottants à la brise du soir, une blanche main endormie sur l'appui d'une calèche découverte, une pâle figure penchée sur des coussins moelleux, alors je ne sais quel instinct de l'âme, je ne sais quels parfums de l'air lui révélant l'approche d'un être aimé sans doute, tout son sang reflua vers son cœur, et un éclair de joie sillonnait son visage, que le soleil et les voyages avaient flétri moins que la douleur. Mais toujours l'équipage, glissant souple et gracieux devant lui, le laissait triste et désabusé, pour s'évanouir dans l'air de la nuit, rapide comme l'espoir qu'il avait éveillé.

Découragé, il allait reprendre son sac et son bâton lorsqu'un embarras de voitures étant survenu à la porte du Peuple un landau trainé par deux mecklenbourgeois fougueux s'arrêta brusquement devant lui. Il poussa un cri de joie et de surprise, et, s'élançant vers la calèche, il s'appuya d'une main sur le panneau, et repoussa de l'autre l'alezan brûlé du cavalier qui galopait à ses côtés. L'animal se cabra sous la pression de cette main vigoureuse ; mais le cavalier, frappant de sa cravache le visage de l'impertinent qui venait d'arrêter sa course, enfonça ses éperons dans les flancs de son coursier, et, lui faisant franchir d'un bond le corps de l'imprudent jeune homme jeté sans vie sur les pavés, il disparut avec la calèche, tous les deux légers comme le vent.

Cette scène, jouée en moins d'un instant, n'eut de témoins que ses acteurs et un élève de l'école française qui traversait la place du Peuple. Il s'approcha du voyageur, le souleva dans ses bras, et, l'appuyant contre l'obélisque, il lui fit boire quelques gouttes de l'eau pure et limpide que quatre lions de marbre vomissaient incessamment aux quatre angles de sa base. Lorsque l'infortuné revint à lui, et que, portant la main à sa tête, il sentit sous ses doigts le cercle saignant qu'avait

décrivait sur son front la cravache du cavalier, il pressa de l'autre main sa poitrine avec rage et deux larmes tombèrent sur ses joues amaigries.

— Vous souffrez ? demanda le jeune peintre en appuyant affectueusement sa main sur la blessure de l'étranger.

— Oui, je souffre, répondit celui-ci en plaçant la sienne sur son cœur ; et, levant son triste regard vers le jeune homme qui l'avait secouru : — Oui, je souffre bien ! s'écria-t-il en lui jetant autour du cou ses bras avec effusion.

Et il versa des larmes abondantes.

— Est-ce donc vous, Desdicado ? demanda le peintre avec une douloureuse surprise. Qui vous a vu, au dernier automne, brillant à Florence de tout le luxe de la fortune, de tout l'éclat de la jeunesse, osera-t-il vous reconnaître sous ces traits flétris et sous ces rudes vêtements ? Vous, jeune et beau, élégant et fier, devais-je après dix mois vous retrouver ainsi ?

— C'est que vous ne savez pas tout ce que la destinée peut accumuler de douleurs en dix mois ni tout ce que la douleur peut enfermer d'années en un jour, répondit l'étranger d'un air sombre. Oui, je suis Desdicado, ajouta-t-il en essayant ses pleurs, Desdicado misérable, mais fier. Ami, quel est cet homme ? L'homme qui m'a frappé, quel est-il ? L'un de nous deux ne verra point s'effacer sur mon front cette marque infamante.

— Il n'est point un mari dans Rome qu'il n'ait blessé au front plus rudement que vous répondit l'artiste en souriant. Qui ne connaît point ici le héros de toutes nos fêtes, l'enfant gâté du pape et de ses cardinaux, le caprice de toutes nos femmes, le prince Mariani, l'amant heureux de la marquise de R...

— Tu l'abusas ou tu mens ! s'écria l'impétueux jeune homme ; la marquise de R... n'est point sa maîtresse. La marquise de R..., vous ne la connaissez pas, ajouta-t-il d'un voix plus douce ; il est tant de marquises dans Rome ! Que Mariani les prenne toutes, mais Béatrice, qu'il la laisse au Seigneur. Non, vous ne la connaissez pas : l'âme de la Vierge n'est pas plus blanche que son âme, les madones de votre Raphaël sont moins célestes que ses traits. Triste et froide, elle traverse le monde sans que le monde la possède ; car Dieu, jaloux, n'a pas voulu que cet ange échappé trouvât sur notre misérable terre une branche pour se poser, afin qu'il retournât plus vite au ciel qui le redemande et le pleure.

— Je n'abusais, répondit Lorentz ; cette marquise n'habite point ces murs, et je crois volontiers qu'elle est encore au ciel, d'où vous la faites descendre. Il n'est à Rome qu'une marquise de R..., et vous avez pu la voir glisser devant vous comme

un pâle reflet de vos amours. Mariani galopait à ses côtés, et les roues de sa calèche, moins aériennes que vos rêves, ont failli vous écraser sur les pavés de cette place.

— Et qui vous a dit, s'écria Desdicado en palpissant de colère, qui vous a dit que Mariani fût son amant ? Vous êtes tous ainsi, vous autres ! l'honneur d'une femme ne vous coûte pas plus à ternir qu'un roseau à briser sous vos doigts, et vous jetez au vent vos paroles empoisonnées sans vous soucier du but qu'elles frappent ! Oh ! Lorentz, l'honneur d'une femme est un cristal si pur et si frêle qu'on ne devrait y toucher que d'une main pieuse et craintive.

— Vous aimez donc cette femme, demanda tristement Lorentz.

— Je l'aime, répondit Desdicado.

— Pauvre insensé ! murmura le jeune peintre. Desdicado, ajouta-t-il, si mes paroles vous ont blessé, reprenez ce sac et ce bâton et allez secouer loin de Rome la poussière de vos sandales. La sainteté de votre amour aurait trop à souffrir en ces lieux. Allez, ami, partez. Mariani a souillé le sanctuaire où vous veniez vous agenouiller ; l'idole que vous cherchez n'habite plus votre âme d'amant et de poète.

— Lorentz, expliquez-vous, murmura l'étranger d'une voix éperdue.

— Que vous dirai-je, répondit l'artiste, que Rome entière ne puisse vous apprendre ? A seize ans, noble et belle, Béatrice épousa le marquis de R..., vieillard égoïste et morose. Ce fut un triste jour pour Béatrice, un beau jour pour la jeunesse romaine, qui ne vit dans ce mariage qu'une victime, le marquis de R... La victime fut Béatrice. Elle vécut retirée près de son vieil époux, et le vieillard s'éteignit dans ses bras, entouré de soins, d'honneurs et de tendresse. Lorsque Béatrice reparut dans le monde comme une jeune ombre échappée du tombeau, les hommages se pressèrent autour d'elle, et chacun voulut ranimer aux chauds rayons de son amour cette fleur qui s'était étiolée dans une solitude austère. Mais Béatrice resta pure comme l'eau qui jaillit de ces marbres : tous ces amours glissèrent sur son âme sans la réveiller, ni la distraire, et, lasse de tant d'importunités, elle alla chercher loin de Rome le repos et la liberté.

— C'est elle, c'est Béatrice ! s'écria Desdicado avec enthousiasme. Vous voyez bien qu'elle est pure et sainte, sainte comme mon amour, pure comme ce bel astre qui nous éclaire.

En ce moment la lune, qui montait à l'horizon, versait ses blancs rayons sur Rome, et la ville semblait dormir sous un vaste réseau d'argent ; la place du Peuple était déserte, le *Corso* silencieux ;

et l'on n'entendait que le bruit de l'eau dans les bassins et les chants éloignés sous les bosquets de la villa Borghèse.

— Écoutez, répondit froidement Lorentz ! après un an d'absence la marquise revint. Elle était partie seule, elle revint accompagnée du prince Mariani. Vous l'avez vu insolent et beau : ce fut contre son amour que se brisa la rigide vertu de la belle et froide marquise.

— Encore une fois, qui vous l'a dit ? demanda De dicado, qui sentit de nouveau son sang lui monter au visage.

— Qui ne vous le dira point à Rome ? L'intimité des nouveaux amants n'a pas de prétentions au mystère : leur amour va le front levé. Béatrice ne nie point et Mariani affirme. Qu'en pensez-vous à cette heure ?

— Je pense que Mariani est un lâche et un fat ! s'écria Desdicado en se levant. Venez, j'aurai demain deux honneurs à venger.

— Qu'allez-vous faire ? disait le jeune peintre en conduisant Desdicado vers une hôtellerie de la place d'Espagne. Un duel ! une provocation ! Savez-vous que Mariani est le spadassin le plus habile de la péninsule et que vous ne jouerez pas impunément votre vie contre la sienne ? D'ailleurs, quelle solennelle importance donnez-vous donc à tout ceci ? Mariani vous a frappé sans doute ; mais ne vous étiez-vous pas jeté, comme un fou, à la tête de son cheval, avant qu'il n'eût jeté, comme un sot, sa cravache à la vôtre ? N'êtes-vous point allé au devant de l'outrage, et Mariani, qui ne vous a vu de sa vie, j'imagine, pouvait-il vous soupçonner sous l'élégance puritaine de votre costume ? Quant à l'honneur de la marquise, vous auriez mauvaise grâce, il me semble, à vous poser le vengeur d'une victime qui s'est offerte elle-même au sacrificeur. Reste donc à discuter les intérêts de votre amour. Amant délaissé de Béatrice, je comprends vos douleurs : Béatrice est belle et...

— Je ne suis point son amant délaissé, répondit Desdicado. Béatrice ne m'a jamais aimé, ses lèvres n'ont point effleuré mes lèvres, jamais ma main n'osa presser la sienne.

— Ne vous plaignez donc pas ! s'écria le jeune peintre. Il vous sera facile de ravir à l'amour de Mariani ce qu'il n'a pas craint d'enlever à la vertu de la marquise, si toutefois vous ne voulez point oublier qu'il est entre rivaux d'autres armes que le fer et le plomb, et, pour arriver au cœur d'une femme aimée, une voie moins sanglante et plus sûre que celui d'amant heureux.

Et comme Desdicado, absorbé par une sombre mélancolie, ne répondait pas :

— Au reste, ajouta Lorentz, je suis tout à vous ;

je n'ai point oublié les jours de bonheur que je dois à votre amitié. Joyeux ou triste, misérable ou riche, vous êtes Desdicado, et mon cœur et mon bras sont à vous.

Parlant ainsi il tendit sa main à l'étranger, et sa figure, à l'ordinaire froide et railleuse, exprima en cet instant une affection si tendre et si dévouée qu'il sembla avec sa main livrer son âme tout entière. Desdicado se jeta dans ses bras.

— A demain donc ! lui dit-il, à demain au soleil levant. Ce sera mon dernier jour peut-être ; mais je n'attends plus rien de la vie, et j'ai cédé depuis longtemps ma part de bonheur sur la terre.

Après des offres généreuses faites d'une part avec délicatesse, refusées de l'autre sans orgueil, les deux amis s'arrêtèrent devant une hôtellerie de la place d'Espagne.

— Vous ne m'avez point initié au secret de votre destinée, dit Lorentz, et j'en respecte le mystère. Quel que soit le sort que le ciel vous prépare, le soleil levant me trouvera à votre porte ; et si, durant cette nuit, ma fortune, mon cœur ou mon bras vous manquaient, franchisez cet escalier qui fait face à votre locanda, il vous conduira à la villa Médicis ; vous m'y trouverez à toute heure, veillant et pensant à vous.

A ces mots Lorentz pressa cordialement la main de l'étranger et s'éloigna, tristement préoccupé des événements qui devaient résulter de cette soirée fatale. Il connaissait l'âme chevaleresque de Desdicado et ne s'abusait pas sur les motifs du rendez-vous qu'il avait accepté ; et, bien que la vie de son jeune ami lui donnât des inquiétudes qui dominaient toutes les autres, il se disait aussi que les duels étaient proscrits à Rome, que la loi qui les proscrivait frappait également le témoin et l'acteur ; et le jeune artiste, errant, sombre et pensif sous les lauriers de sa villa, se voyait déjà fuyant de Rome, exilé de sa ville chérie ; puis, s'oubliant bientôt pour revenir à Desdicado, il se perdit en conjectures sur les vicissitudes de cette destinée qu'il avait connue digne d'envie, et qu'il retrouvait, après dix mois, digne de la pitié de tous.

Cependant Desdicado, après une heure de repos, s'était jeté dans une voiture de place qui l'avait conduit au palais Mariani. Le palais était illuminé, les équipages se pressaient dans la cour, et l'on pouvait voir, par les vitraux ouverts, la gaze, la soie et les fleurs glisser dans les longs corridors, à travers les bustes antiques et les vieilles draperies romaines, comme des ombres en habits de bals, entre deux haies d'ombres graves et silencieuses. C'était fête au palais Mariani : les terrasses, parfumées de citronniers et de cythes, retentissaient du bruit des instruments ; les lustres resplendis-

saient sous les fresques des plafonds, la walse tournoyait déjà sur les pavés en mosaïque. Desdicado se mêla à la foule et se perdit inaperçu, loin du tumulte de la fête, dans une galerie obscure. Il errait depuis quelques instants lorsque des paroles confuses vinrent à ses oreilles, des formes vagues à ses regards; il se jeta dans l'embrasure d'une fenêtre, et deux fantômes passèrent mystérieusement dans l'ombre.

— Pourquoi si triste et si rêveuse? disait Mariani d'une voix plaintive et caressante. Reine de ces lieux, âme de cette fête, vous n'avez fait que paraître et voilà que vous fuyez déjà! O Béatrice, pour éclaircir la mélancolie où se consomment vos beaux jours, mon amour a tout essayé, la douleur et la joie, sans amener une larme à vos yeux ni un sourire sur vos lèvres. Béatrice, êtes-vous froide comme ces marbres qui nous entourent? ajouta-t-il en posant sa main sur un Diane chasseresse dont le front net et pur, éclairé par la lune, semblait sourire aux pâles rayons de sa vieille divinité.

— Rêveuse et triste, disait Béatrice attachée comme un lierre au bras de Mariani, ces parfums me fatiguent et ces chants m'importunent! Mon âme oppressée se replie douloureusement aux bruits joyeux de cette fête comme mes papiers usés au trop vif éclat des lumières. Mariani, laissez-moi m'éloigner, ne me retenez pas; j'ai vu ma courte jeunesse s'éteindre dans les pleurs et l'ennui; le monde n'a pas de soleil qui puisse en ranimer la flamme.

Tous deux s'éloignèrent, et l'on n'entendit plus que le frôlement soyeux de la robe de la marquise, pareil au bruit que fait le vent dans les feuilles jaunies de l'automne. Arrivé dans la cour, Mariani jeta sur les épaules de la marquise une pelisse de satin doublée de martre, et, la conduisant à sa voiture, il imprima sur sa main un long et tendre baiser.

— Cette femme est folle ou stupide! pensait Mariani en remontant lestement les marches de son palais, léger et joyeux, comme si la voiture de Béatrice eût emporté le fardeau de sa vie et le mal de son âme. — Giulio Giuliani! s'écria-t-il en s'appuyant sur l'épaule d'un jeune comte florentin devant un buffet chargé de vins, d'or et de cristaux, verse-moi, Giulio, de cette liqueur de France; je veux boire avec toi aux joyeuses et faciles amours!... Mais comme il portait à ses lèvres le cristal couronné d'une mousse pétillante, un main s'appuya sur son épaule, et Mariani, se retournant brusquement, se trouva face à face avec Desdicado.

Pâle et terrible comme la statue du commandeur au *Festin de Juan*, Desdicado entraîna Mariani sur une terrasse voisine, et, rejetant en arrière les blonds cheveux qui tombaient sur ses yeux :

— Monseigneur, demanda-t-il gravement, me reconnaissez-vous?

Et comme Mariani contemplant le jeune homme avec un muet étonnement :

— Prince Mariani, je suis votre égal, dit froidement l'étranger en plaçant un doigt sur son front; voici ma couronne de prince, et, puisque votre cravache n'a pas craint de me frapper au visage, votre épée n'aura point de honte à se croiser avec la mienne.

A ces mots il tendit la main à Mariani, et Mariani y laissa tomber sa main.

— A demain! monseigneur! ajouta Desdicado; ne laissons point à la police le temps d'entraver nos démarches. Lorsque les bougies de votre fête pâliront aux premiers feux du jour, vous me trouverez au pied de l'obélisque, à cette même place où vous m'avez foulé ce soir sous les pieds de votre coursier. Je compte sur vous, monsieur; la campagne romaine sera discrète, et les plaines en sont assez vastes pour cacher un tombeau de plus.

Il y eut tant de noblesse et de dignité dans l'expression de ces paroles, tant de majesté vraiment royale sur la figure de Desdicado, tant de puissance surtout et de fascination dans la sévérité de son regard que Mariani ne répondit que par une inclination de tête. Desdicado s'éloigna sans ajouter une parole, et le prince romain resta sur la terrasse, immobile et le suivant des yeux. Mais lorsque ce vague effroi se fut dissipé avec l'étonnement qu'il avait produit, Mariani, honteux de lui-même, se demanda comment il n'avait pas fait jeter à la porte cette parole de l'ombre de Bianco, et, contant à Giulio Giuliani l'histoire de cette apparition vengeresse, tous deux se mêlèrent en riant à la foule animée du bal.

Pendant que Mariani voyait sans terreur s'effeuiller les roses de la fête et pâlir l'éclat des bougies dont la durée peut-être lui mesurait la vie, Desdicado s'était de nouveau jeté dans la voiture qui l'avait amené au palais du prince romain et qui le conduisit en quelques instants au palais Farnèse : c'était là que s'écoulait la vie de la mélancolique Béatrice. Lorsque Desdicado laissa tomber le marteau sur la porte onze heures sonnaient aux églises de Rome.

— La marquise ne reçoit point à cette heure! dit un laquais richement harnaché en toisant d'un regard insolent le pauvre voyageur.

— Allez dire à la marquise, répliqua hardiment Desdicado, que je viens de la part du prince Mariani. J'ai promis de remettre en ses mains le billet que voici, de le remettre moi-même à elle-même, et sa main recevra ce billet de la mienne, dussé-je mourir sans confession; car je l'ai pro-

mis par le corps du Christ et l'âme de la Vierge, et j'ai reçu mon salaire et le vôtre.

A ces mots il offrit au laquais avide quatre écus romains, seul et dernier trésor qui lui restât au monde. Mais que lui importait-il à lui qui venait d'engager pour l'éternité sa part d'air et sa place au soleil ? Le laquais disparut et revint ; puis, dirigeant Desdicado à travers des galeries lambrisées de glaces, il souleva une draperie de soie, et, pressant le bouton de bronze d'une porte cachée sous ses plis damassés, il s'éloigna, laissant Desdicado dans l'oratorio de la marquise.

Il s'arrêta devant Béatrice, pâle comme la lampe d'albâtre qui brûlait suspendue au plafond de l'oratoire. A demi couchée sur des coussins de velours et la tête penchée sur l'appui d'une croisée ouverte, Béatrice respirait les parfums de ses vastes jardins, et rêvait au murmure de l'eau, dont le jet vigoureux, perçant les dômes d'acacias et de tulipiers, s'épanouissait à la lune en gerbes étincelantes. Sans relever son front ni détourner ses yeux au bruit que firent la porte en se fermant sur Desdicado, et les pas de Desdicado en s'avançant vers elle, la marquise tendit nonchalamment la main, comme pour recevoir le billet de Mariani. Desdicado pressa cette main dans la sienne.

— Qui êtes-vous ? s'écria la marquise en se levant avec effroi ; puis, se rassurant à la vue du frère jeune homme qui se tenait tremblant devant elle, qui êtes-vous, répéta Béatrice d'une voix plus calme, et que voulez-vous de moi ?

— C'est moi qui vous aime, répondit timidement Desdicado : n'avez-vous donc oublié et ne me reconnaissez-vous pas ? Près de s'éteindre le mourant cherche le soleil, que bientôt il ne verra plus, et moi, près de quitter la vie, j'ai voulu vous voir encore.

— C'est donc toujours vous ! murmura Béatrice en retombant sur une pile de coussins.

— Moi, toujours ! reprit le jeune homme. Aviez-vous espéré que le monde eût un asile où mon amour ne vous poursuivrait pas ? Vous ne l'avez pas eue, madame, car vous le connaissez et cet amour que vous avez allumé dans mon cœur ; vous savez que, flamme infatigable, il s'attache à vos pas, et que ni vos rigueurs ni celles de la destinée ne peuvent le lasser ni l'éteindre.

— Qu'attendez-vous donc ? demanda fièrement Béatrice. Ignorez-vous que je ne vous aime pas ?

— Écoutez-moi, dit le jeune homme d'une voix suppliante ; demain j'aurai vécu sans doute, et ce sont mes paroles dernières ; recueillez-les donc, madame ; ne me repoussez pas à cet instant suprême ; prenez patience avec cette existence qui s'en va et que vous aurez possédée tout entière.

La marquise fit signe à Desdicado de s'asseoir,

le jeune homme prit place sur un coussin, aux pieds de Béatrice. Il la contempla longtemps avec amour ; puis, la marquise ayant laissé échapper un geste impatient et boudeur.

— Ce fut à Florence, par une journée d'automne, que je vous vis pour la première fois. Jour béni, jour maudit, jour fatal ! Je vous vis et je vous aimai. Je ne vous dirai pas ma vie, la vie qui précéda celle que vous m'avez faite. Je ne sais plus, hélas ! si j'ai vécu avant de vous connaître. Je vous aimai, et de mes jours passés bientôt il ne me resta plus que le vague et confus souvenir d'un amour malheureux qui se perdit dans les joies oranges de ce nouvel amour comme une larme dans l'Océan, comme une plainte dans la tempête. Je croyais mon âme éteinte, et je la sentis se réveiller, ardente et tumultueuse, aux feux de vos regards ; ma jeunesse flétrie, et je la vis renaitre plus turbulente et plus inquiète qu'aux premiers jours de son printemps. Je venais, loin de la patrie, chercher sous d'autres cieux le repos et l'oubli, je retrouvai la tourmente. Qu'importe ! je vous aimai. Vous, madame, vous m'avez repoussé. Trop noble pour vous jouer d'un enfant aimant et crédule, vous n'avez point laissé l'espérance germer et fleurir dans mon sein ; votre nature s'est révélée tout de suite, fière, sauvage, indépendante, et votre âme, encore toute meurtrie, s'est montrée à moi, maîtresse ombrageuse et jalouse de sa liberté nouvellement conquise ; je me soumis et vous aimai toujours. Amour sans espoir, passion dévorante et jamais satisfaite, flamme qui n'avait d'aliment que mon âme, je ne vous dirai pas les joies mystérieuses que je puisai dans les agitations de cette vie nouvelle. Je parvins à dompter les rébellions de mon sang, j'étouffai les fongueuses aspirations de ma jeunesse et j'appris à vous aimer comme l'une de ces vierges que le Fiesole peignait à genoux et les larmes aux yeux, chastes et belles comme vous.

Un soir, au palais Corsini (je vous accompagnais alors dans les fêtes du monde), vous me dites : — Je pars. — Oh ! ma vie ! vous partiez ! moi je partis aussi.

Mais à Florence, pour vous voir, pour vous retrouver en tous lieux, pour m'enivrer chaque jour de votre sourire et de votre regard, pour respirer l'air que vous respiriez, pour sentir votre robe m'effleurer en passant, pour vous suivre aux Cascine, emportée par un coursier rapide ou mollement assise sur l'étoffe de votre landau, pour vivre enfin de la vie oisive et élégante où vous jetaient votre fortune, votre rang et l'ennui, moi, pauvre désolé, seul au monde et délaissé de tous, j'avais épuisé en trois mois l'espoir d'une année tout entière. Vous partiez en poste : je vous suivis à pied

Je vous suivis partout, j'allai partout cherchant sur les routes poudreuses la trace de votre voiture et demandant à chaque ville un souvenir de votre passage; je vous retrouvai à Venise, puis à Ravennes, puis à Naples. A Venise, pour gagner le pain de la journée et la couche où la nuit je reposais ma tête, j'essayai l'art du peintre et je fis des portraits; à Ravennes j'enseignai la langue de ma patrie; à Naples je récitai, sur le môle, les chants de l'Arioste et du Tasse. Eh bien! j'étais heureux et fier! Je n'osais, sous cet habit grossier, m'offrir à vous, madame; mais je vous voyais en secret, j'épiais l'heure de vos courses, votre sortie du théâtre ou du bal; je foulais les mêmes rives que fortaient vos pieds délicats; et, le soir, errant près de vous sur les grèves désertes, j'écoutais le bruit de vos pas, plus doux que le murmure des flots; je m'enivrais de votre haleine, plus embaumée que la brise des mers; et puis, dans mes rêves d'enfant, je me croyais l'ange invisible que le ciel avait mis près de vous pour vous protéger. Il n'est pas une heure de vos solitudes où mon amour n'ait veillé sur vous, pas un lieu où je n'aie mêlé la trace de mes pas à la trace des vôtres, pas un sillon de votre barque qui ne se soit perdu dans le sillon de ma gondole. Puis, lorsque l'ennui des mêmes lieux vous poussait vers d'autres contrées ou que votre admiration épuisée allait chercher d'autres merveilles, moi, comme l'oiseau qui ne bâtit jamais son nid sur la rive, je reprenais sans murmurer ma vie errante et solitaire. Ainsi j'ai marché durant dix mois et plus sous les pluies de l'hiver et sous les ardeurs de l'été; mes épaules se sont courbées sous le sac militaire, et ma main s'est endurcie à porter le bâton d'épines. J'ai dormi sous le manteau étoilé du ciel, j'ai mangé le pain du pauvre et j'ai bu l'eau du torrent. Oh! ne me plaignez pas! j'étais heureux alors. A travers les frimas votre amour était dans mon cœur comme un foyer bienfaisant, et, sous le soleil enflammé, comme une source limpide. Votre image s'asseyait avec moi sous l'olivier de la colline; je la voyais me sourire au bout de la route qui se déroulait devant moi, la nuit vous étiez l'étoile silencieuse qui s'allumait à l'horizon pour diriger mes pas. J'étais heureux; je me disais que tant d'amour vous toucherait peut être, et, lors même que cet espoir ne surgissait point dans mon âme, je me disais qu'il fallait ici-bas obéir à sa destinée, que j'allais à vous comme le fer à l'aimant et le fleuve à la mer, et je ne rêvais pas une destinée plus belle, et je vous bénissais, car vous étiez la religion dont je me faisais le martyr. Ah! pourquoi ne me suis-je pas éteint aux jours de mes saintes croyances? Pourquoi ne suis-je pas mort, brisé par la fatigue, épuisé par la faim, dans les gorges du mont Cassin

ou dans une vallée des Abruzzes: pourquoi le ciel m'a-t-il laissé survivre à la fleur de mes illusions! et depuis deux mois que je vous cherche en vain, quelle fatalité m'a donc poussé vers Rome, où je devais vous retrouver l'amante d'un Mariani? Oh! madame, était-ce dans l'attente d'un pareil amour que vous avez repoussé le mien.

Desdorado se lut, et Béatrice ne répondit que par un sourire de dédain.

— Soyez heureuse, dit le jeune homme; pour moi je laisse à Mariani le soin de me délivrer d'une vie qui n'a plus rien à faire ici-bas?

— Que voulez-vous dire? demanda la marquise avec inquiétude.

— Insulté par lui et sous vos yeux, madame, je l'ai provoqué, et nous nous battons demain.

— Malheureux, qu'avez-vous fait? s'écria impétueusement Béatrice en croisant ses deux mains avec angoisse; vous avez provoqué Mariani et vous vous battez demain!... Qu'avez-vous fait, Desdorado?

— Comme vous l'aimez! murmura-t-il tristement.

— Insensés que vous êtes tous! insensé vous surtout, jeune homme, car vous avez pu lire dans mon cœur, qui ne s'est dévoilé qu'à vous! Mariani mon amant! moi Béatrice sa maîtresse! Que Rome le croie, c'est bien: il le faut, je le veux. Mais vous, Desdorado, n'avez-vous pas compris que je ne me résignais à l'ennui de ce rôle que pour me délivrer de vingt amours plus importuns encore? Mariani mon amant! Laissez sa vanité s'en flatter au grand jour, laissez la foule stupide croire au bonheur qu'il affiche hautement; mais vous, non plus que Mariani, vous n'y croyez pas? est-ce donc pour lui que je tremble? est-ce pour lui que mon sang se fige et que mon visage a pâli? C'est pour vous, c'est pour toi, disait-elle en marchant d'un air égaré. Desdorado, vous êtes mort; malheureux, il vous tuera!

— Oh! dites-moi que vous ne l'aimez pas.

— Il vous tuera, vous dis-je. Connaissez-vous Mariani? Ignorez-vous qu'il serait brave entre les braves de votre patrie? Et la connaissez-vous cette terrible garde sicilienne à laquelle dès son enfance il a façonné son bras? Voyez comme le votre est faible, ajouta-t-elle en pressant de sa main convulsive le bras de l'étranger. Partez, enfant, partez; vous êtes trop jeune pour mourir.

— Répétez-moi que vous ne l'aimez pas.

— Je vous dis que vous êtes mort. Vous ne savez donc pas combien de mères à Naples lui redemandent leurs fils ni que de secrets sinistres il a confiés aux champs romains? Partez pour échapper au coup qui vous menace, partez aussi pour vous débarrasser à cette folle existence. La patrie ne vous

garde-t-elle pas un avenir qui vous réclame et des amis qui vous attendent, quelque jeune sœur qui vous pleure et vous appelle, une vieille mère qui souffre et voudrait vous voir avant d'expirer.

— Je n'ai plus rien : ma mère est morte, ma sœur est morte, mon avenir est mort ! D'amis il ne m'en reste plus : les amis sont pareils aux pierres d'un mur, la première qui se détache entraîne toutes les autres. La fatalité ne s'est jamais lassée de me poursuivre : j'ai vu tout m'échapper et me fuir, et mon nom signe ma destinée. Famille, avenir, amis, j'ai tout perdu ! ma patrie est là où vous êtes, ma vertu est de vous aimer. Je me suis attaché à vous comme l'hirondelle qui traverse les mers aux cordages du navire qu'elle a rencontré sur les flots. Qu'irais-je chercher loin de vous ? Puisque votre indifférence m'exile et me repousse encore, oh ! laissez-moi mourir, laissez-moi sortir de cette vie où rien ne me sourit plus que l'espoir de la quitter. Seulement, si mon sort vous touche, si vous voulez que mon dernier jour soit mon jour le plus beau, dites-moi que je vous ai bien aimée, que je vous laisse pure, et que je puis emporter au ciel la sainte flamme qui m'a brûlé sur la terre.

— Vous pouvez mourir heureux. Mais partez, Desdicado, fuyez.

— Bénie soyez-vous ! Je resterai, madame. S'il faut mourir à cette heure je puis mourir sans regrets. Adieu ! gardez de moi quelque doux souvenir. Le ciel ne saurait être où vous n'êtes pas ; mon âme viendra souvent errer sous le palais que vous habitez ; vous la sentirez le soir glisser dans vos cheveux avec la brise ou se plaindre avec elle à vos vitreaux fermés.

La marquise s'était assise ; Desdicado avait repris place à ses genoux ; ils restèrent quelques instants à se contempler l'un l'autre ; puis Béatrice, attirant doucement Desdicado vers elle :

— Vous avez bien souffert, vous m'avez bien aimée, et moi j'ai été bien cruelle ! lui dit-elle avec amour. Comme le soleil a bruni la blancheur de votre front ! comme l'azur de vos yeux a pâli dans la fatigue des voyages ! Enfant, vous êtes bien changé ! que vous voilà pâle et débile ! Vous étiez si beau le jour où vous m'êtes apparu pour la première fois sous les pins de la Vallombreuse ! moins beau que je ne vous trouve à cette heure, car c'est pour moi que vous avez souffert. Pauvre ami ! pourquoi m'avez-vous tant aimée ?

En parlant ainsi Béatrice haïssait ses doigts se perdre dans les blonds cheveux du jeune homme ou promenait sa main sur son cou blanc que n'avaient point flétri les ardeurs du soleil.

— Oh ! quelle femme pourrait se dire plus aimée que vous ! murmurait Desdicado, qui frémissait sous les caresses de la marquise comme une

jeune fille sous le premier baiser de son amant.

— Et moi aussi je vous ai bien aimé ! disait Béatrice. Lorsque, jeune et belle, je rêvais le bonheur et j'appelais l'amour, c'est vous que je voyais dans mes rêves, c'est vous que j'appelais dans le silence de mes nuits et dans l'amertume de mes jours. Viens, repose ton front sur ce cœur qui si longtemps a brûlé pour toi ! Donne tes lèvres sur mes lèvres ; viens, pauvre enfant qui va mourir !

— Vous m'aimez donc ! s'écria le jeune homme éperdu de bonheur.

— Je l'aime, Desdicado, je l'aime !

— Les étoiles vont bientôt pâlir, dit le jeune étranger d'un air sombre ; le disque de la lune descend à l'horizon, les feuilles tremblent déjà au souffle du matin.

— Que dites-vous, mon âme ? demanda la marquise appuyée amoureusement sur l'épaule de Desdicado.

— Béatrice, ne voyez-vous pas les astres de la nuit qui s'éteignent, l'horizon qui rougit, et n'entendez-vous pas chanter l'alouette matinale ?

— Le jour est encore loin, et je n'entends que les soupirs des palombes qui se caressent sous l'ombrage de ces jardins. Qu'avez-vous, mon amour ?

— Au soleil levant, j'ai promis de mourir, s'écria Desdicado avec désespoir.

— Viens donc, dit la marquise en l'entraînant, viens, le soleil ne se lèvera pas.

Trois heures après le soleil se levait dans toute sa splendeur derrière les montagnes bleues de Tivoli, et ses premiers rayons, frappant les croisées du palais Farnèse, se glissaient sous les rideaux de l'alcôve où reposait Béatrice épuisée. Desdicado déposa sur son front un baiser silencieux ; et, dérochant à ses cheveux une boucle qu'il plaça sur son sein, il s'éloigna précipitamment, la joie et la mort dans le cœur. Il trouva Lorentz à sa porte et la calèche du prince Mariani devant l'obélisque de la place du Peuple, Lorentz et Desdicado prirent place vis-à-vis de Mariani et de Giulio Giuliani, et la calèche les déposa tous quatre au delà de la Storta, à quelques milles de Rome. C'est une des parties les plus admirablement belles et les plus profondément tristes de la campagne romaine. Rien ne donne une idée de la mélancolie de ces plaines inculées où vous pouvez marcher durant tout un jour sans rencontrer d'autres êtres vivants que quelques pâtres armés de fusils et quelques buffles qui lèvent leur tête stupide au-dessus des ronces pour vous regarder passer. Pas une habitation, à peine quelques arbres rabougris et poudreux jetés à de longs intervalles sur le bord du chemin ; quelques ruines éparées dans les champs, quelque tombe antique cachée sous les herbages brûlés par les feux du soleil, quelque bloc de

marbre ou de granit sur lequel dorment de longs lézards verts ; des cyprès noirs et sombres s'élèvent tristement à l'immense horizon ; pas un bruit de l'air, de la terre ou du ciel : tout est silencieux et mort ; cette campagne est un tombeau d'airain.

Lorentz portait une boîte de pistolets, et Giuliani deux épées. Arrivés sur le terrain : — Monsieur, dit Mariani à Desdicado, je ne vous connais pas, et l'un de nous va déroger peut-être ; mais si parfois j'hésite à demander à certaines gens satisfaction de certains affronts, je ne la refuse jamais à qui me la demande, quel qu'il soit.

Desdicado ne répondit qu'en prenant une épée des mains de Giuliani, celui-ci ayant fait observer que la détonation du pistolet pourrait trahir le secret du combat.

Tout se passa de la manière la plus convenable. Desdicado, qui n'avait jamais manié un fleuret de sa vie, jeta du premier coup Mariani sur la pousière.

Fier et joyeux, aspirant l'air avec orgueil, plein d'amour, heureux de vivre depuis que Béatrice lui avait fait la vie si belle, Desdicado se présenta bientôt au palais Farnèse. Quelle joie pour lui, quelle joie aussi pour elle, qui l'avait pressé mourant sur son cœur !

L'entrée chez la marquise lui fut refusée.

Desdicado se présenta une seconde fois et éprouva le même refus ; une troisième, même refus encore.

Lorsqu'il rentra, désespéré, à son hôtel, on lui remit son passe-port, avec injonction de quitter Rome sous vingt-quatre heures, s'il ne voulait pas expier la mort de Mariani par six ans de prison au château Saint-Ange. Ce passe-port, signé pour Naples, lui était expédié par le secrétaire de son ambassadeur à Rome, à la sollicitation de la marquise de R...

On lui remit en même temps une lettre sous enveloppe portant sa suscription. Après avoir brisé d'une main tremblante le cachet aux armes de Béatrice il lut les lignes suivantes, tracées à la hâte :

« Je hais l'amour, ses droits et ses exigences :
« toute espèce de lien m'effraie. Lorsque que je
« me suis donnée à vous, vous n'étiez déjà plus
« pour moi qu'un souvenir. Mort je vous ai pressé
« dans mes bras ; vivant, je suis morte pour vous. »

La même enveloppe renfermait un billet de 10,000 fr. payable à vue sur Turlonia. Desdicado le déchira avec colère et courut se réfugier chez les Frères Repentants de la villa Cellini où l'on vit loin du monde, avec l'amitié qui vous écoute et la nature qui vous console.

JULES SANDEAU.



en restaient fermées, on n'y transportait aucun meuble, et rien ne se découvrait de ce côté. Tout à coup, au moment où on s'y attendait le moins, au moment où on commençait à désespérer de voir renaître la cour de Baden, des ordres furent donnés pour une fête.

— La lionne se réveille enfin, s'écria la grande maîtresse, elle va reprendre son trône et son sceptre. Madame la margrave veut que cette fête dépasse toutes les autres; elle ordonne que les costumes de caractère soient plus brillants mille fois que de coutume. Elle m'a fait écrire d'organiser les quadrilles, de rappeler les filles d'honneur absentes; et j'ai appris qu'elle avait commandé au tailleur son habit de sultane, sur lequel on doit couvrir tous ses diamants. Ce sera magnifique.

— Et avez-vous vu la princesse? demanda le comte de Hauenzern, présent à la déclamation de ce programme.

— Hélas! non. Elle m'a envoyé ses ordres par écrit, je n'ai pas eu l'honneur d'être admise auprès d'elle. Mais enfin cela va finir. Du reste le bal est ordonné pour le jour de la naissance de monseigneur le margrave. Nous fêterons sa majorité.

De ce moment, il n'y eut plus une tête en repos dans tout le margraviat. Les préparatifs de cette fête solennelle, les raisons qui la faisaient donner, le pavillon du parc, la retraite de Sibylle, la disgrâce du comte, on déraisonna sur tout cela depuis la source du Rhin jus'qu'à son embouchure; les principautés braquèrent leurs lunettes vers Baden, les margraves et les palatins sollicitèrent des invitations, on en parla même à Versailles.

Toute cette race de principicules me rappelle un fait assez plaisant, arrivé en Allemagne pendant l'émigration. Un de ces roitelets, je ne sais lequel, ou, pour parler plus juste, je l'ai oublié; un de ces roitelets, dis-je, possède, dans ses États de vingt lieues carrées, un port de mer! Vous jugez quelle gloire! il est susceptible d'avoir une marine et de se défendre, par exemple, contre le prince de Monaco. C'était à l'époque où les puissances européennes, voulant punir les Français révoltés et arrêter leur commerce, convièrent de fermer leurs côtes aux républicains. Ce petit seigneur s'avisait de penser que sa rade allait devenir quelque chose, et calculant sur sa pénurie, il songea à se poser en Neptune.

On réunit le conseil, la cour tout entière, les amiraux et les généraux de terre, et, après une mûre délibération, on convint d'envoyer à Paris un ambassadeur, pour traiter avec les sans-culottes. Les vieilles gens se voilèrent le visage à l'idée d'une semblable bassesse; mais ceux dont

les opinions s'avançaient un peu davantage parlèrent de l'intérêt de l'Etat, de celui du prince, de ses trois mille sujets; enfin le grand-maréchal, revêtu des pouvoirs officiels, muni d'un uniforme, de billets de caisse et d'une pancarte de sûreté, se rendit à Paris comme plénipotentiaire.

Le traité ne fut pas difficile à conclure puisque les deux parties y avaient un intérêt certain; mais la formule de ce traité est certainement ce qu'on peut voir de plus inouï en diplomatie. Il commençait ainsi :

« Le comte de*** s'engage envers la république française à telle, telle et telle chose (les articles relatifs au petit port). » Puis venait ensuite de la part des Français :

« La république française est charmée de faire connaissance avec le comte de***, etc... »

Je crois que si les révolutionnaires pouvaient rire au milieu du sang, ce fut dans cette occasion-là.

Mais revenons à la margrave, car me voilà radotant, mon cher vicomte, et oubliant toutes les règles de l'art, qui m'imposent une grande sobriété d'épisodes aussi près du dénouement de mon histoire.

Je vous dirai donc qu'on ne dormait plus, qu'on ne mangeait plus dans les États de Baden; et ce fut bien pire encore lorsque, la veille du bal, presque toutes les personnes de la cour reçurent un costume de la part de la princesse. Ils étaient tous admirablement choisis et surtout appropriés au caractère, au visage, aux habitudes de chacun. Mademoiselle de Freyberg eut en partage les longs voiles et la robe traînante d'une châtelaine allemande du quinzième siècle, et le comte un habit de chevalier teutonique se rendant à la croisade. A peine les salons étaient-ils ouverts qu'ils se trouvèrent remplis. On se regardait, on se complimentait, on s'interrogeait surtout. Il y avait près de trois mois que la dernière fête, si brusquement interrompue, sépara cette petite cour. Depuis lors ils s'étaient à peine rencontrés; ils avaient beaucoup à apprendre et beaucoup à deviner.

La beauté de M. de Hauenzern se trouva singulièrement rehaussée par son costume. Les courtisans tirent des conséquences de tout.

— Voilà le comte de Hauenzern en croisé, dirent-ils; S. A. la margrave s'est travestie en sultane; ils ne sont certainement plus du même parti. Autrefois, elle en aurait fait Soliman, puisqu'elle se déguise en Roxelane.

Le jeune homme, fort inquiet des suites de tout ceci, préoccupé des desseins de Sibylle, ne salua que de loin mademoiselle de Freyberg, et attendit impatiemment l'arrivée de la souveraine. Elle parut, enfin, belle à éblouir, entourée d'une suite

nombreuse, et si étincelante de pierreries, qu'on pouvait à peine la regarder. A l'aspect du comte, elle se troubla visiblement; néanmoins, elle lui rendit un signe de tête bienveillant en échange du profond salut qu'il lui adressa.

— Mesdames, dit-elle, à partir de ce soir je ne danse plus c'est au margrave, souverain sans tutelle depuis quelques heures, à ouvrir le bal. Il fera choix de la danseuse qui lui plaira le plus. Cette fête est une sorte de terrain neutre entre les deux âges de sa vie; il peut se dispenser de l'étiquette, ou du moins lui commander; demain il lui obéira.

Le jeune prince quitta son siège et fit gracieusement le tour du cercle des dames assises, et le nombre en était restreint. Rien n'est sévère comme la noblesse allemande sur la préséance. Les dames assises donc se levèrent et attendirent, comme les autres, le bon plaisir de cet enfant couronné. Il rougit beaucoup, sembla embarrassé de son rôle. Enfin, tendant la main à mademoiselle de Freyberg, il la conduisit au milieu du salon, et le bal commença.

Le comte n'en pouvait croire ses yeux. Non que Wilhelmine ne lui semblât pas assez jolie pour mériter l'honneur qu'elle venait de recevoir, mais la haine de la margrave pour elle lui faisait craindre un piège sous cette distinction.

— Peut-être ne m'aime-t-elle plus! se dit-il pour se rassurer; alors que lui importe ma fiancée?

Le cœur humain est fait de telle sorte et l'amour-propre des hommes à une telle portée que M. Hauenzern trouva presque autant d'amertume à cette pensée que M. le baron de Spilz, malgré la sainteté de son caractère et de sa profession, en avait trouvé avant lui. Si on cherchait bien au fond de sa conscience, on y sentirait un regret à chaque affection qui nous échappe, lors même que cette affection n'est plus partagée, lors même qu'elle devient incommode, bien plus, quand elle déplaît. Vous voudriez tous être aimés et l'être à votre manière. Il faudrait que l'on vous adorât comme des dieux, sans le dire, en se contentant de le prouver aux instants où vous daignez le permettre, et que, sans oser faire entendre un murmure, on se soumit à vos volontés. Autrefois on rêvait des maîtresses tendres, aujourd'hui on rêve des maîtresses commodes. Jamais siècle n'a eu plus de prétention à la passion que le vôtre, et jamais siècle ne l'a moins comprise, n'en a été plus éloigné; je dirai mieux, elle est impossible par la jeunesse qui court. La passion suppose toujours une certaine exaltation, une générosité d'âme, un dévouement dont vous êtes incapables. Je ne cesserais de le répéter aux jeunes femmes :

Restez honnêtes, car il n'y a pas un homme au monde qui puisse compenser la perte de votre vertu, de votre propre estime et de celle des autres que vous lui sacrifieriez. Mais si enfin vous ne le pouvez pas absolument, si les circonstances vous entraînent, si malgré vous vous suivez la pente dangereuse du vice, n'allez pas vous racrocher à votre cœur, n'allez pas chercher l'excuse d'un sentiment vrai : on ne vous excusera pas, et vous serez malheureuses. Ne les aimez pas, tyrannisez-les; forcez-les à ployer, soyez reines, soyez implacables, tenez-les à vos genoux et gardez-vous de les laisser relever, car ils vous domineraient alors, et vous arriez la honte de la faute sans en savoir la joie. Pourquoi adorent-ils les courtisanes? Parce qu'elles ne donnent rien, elles font tout payer, jusqu'au moindre sourire, aux dupes avec de l'argent, aux autres avec des soins, avec de l'amour, avec leur temps; or, c'est ce que ces messieurs estiment le plus cher. Avouez, mon cher Gustave, que je connais bien votre espèce : c'est pour cela que je l'apprécie peu, dans ce temps-ci, bien entendu; quant aux gentils-hommes d'autrefois, je ne pense pas de même. Une époque sans croyance est toujours sans poésie, et c'est là votre position. Je vous attaque sur votre terrain avec vos mots, car Dieu sait que jadis nous ne pensions guère à être poétiques! nous l'étions pourtant, et nous avons fait nos preuves en 93. Ce drame-là vaut tous ceux que vous inventerez, et vous n'aurez jamais de héros aussi héroïques que nous.

On ne se corrige pas à mon âge, et la preuve c'est que je suis encore sortie de mon histoire. Je vous en demande bien pardon, c'est pour la dernière fois.

La margrave se montra ce soir-là plus aimable, plus affectueuse qu'elle ne l'avait été de sa vie. Elle ne voulut point danser, elle encouragea les autres à le faire, elle donna des éloges à tout le monde, elle distribua de tous côtés des sourires charmants; elle fut, en un mot, la femme la plus séduisante et la princesse la plus adorable. Ses yeux se tournaient fréquemment vers la pendule; quand onze heures et demie sonnèrent, elle se leva, appela le comte de Hauenzern qui causait avec la dame d'honneur à quelques pas d'elle, et posant son bras sur le sien elle l'entraîna vers le balcon, témoin de leur dernière entrevue.

— Comte de Hauenzern, lui dit-elle, il va arriver ce soir des choses auxquelles vous êtes loin de vous attendre. J'ai désiré vous parler une dernière fois. Soyez tranquille, ajouta-t-elle, avec un sourire amer, soyez tranquille, c'est bien la dernière fois. Vous êtes le seul homme de ce monde auquel je voudrais laisser un souvenir : vous êtes le seul

qui m'aît réellement connue, vous êtes le seul que j'aie véritablement aimé. C'est pour cet amour que toute ma vie est brisée, que mon avenir est détruit. Si vous n'aviez pas changé, c'est-à-dire si vous ne vous étiez pas trompé, cet amour était assez fort pour me décider à tous les sacrifices, même celui de mon rang. D'aujourd'hui je l'abdique, d'aujourd'hui je remets entre les mains de mon fils l'héritage de son père, je le dirai cette nuit en face de toute la cour. Quand minuit sonnera, vous serez conduit au bâtiment que j'ai fait construire; là votre sort et le mien seront fixés d'une manière irrévocable. Quelque chose qui arrive, n'oubliez pas, Gustave, que je vous ai bien aimé. Conservez-moi une pensée : allez, j'ai beaucoup souffert et je me suis fait une grande violence! Dieu et mon cœur le savent. Rentrez, nous ne nous reverrons plus que devant notre juge. Il y aura là une fiancée et un jeune époux, nous prions tous! Ne me répondez pas, suivez les ordres qu'on vous donnera de ma part, et ayez confiance en moi.

Elle prit vivement la tête du comte entre ses mains, l'abaisa jusqu'à ses lèvres, et y posa un baiser; quand elle fut partie, le jeune homme sentit une larme qui venait d'y tomber et qui glissa sur sa joue. C'était la première que l'altière Sibylle eût laissé voir.

A minuit le maître des cérémonies s'approcha du jeune margrave et lui dit à haute voix :

— Monseigneur, son altesse la margrave Sibylle, votre auguste mère, m'a commandé de venir chercher monseigneur et de le conduire, ainsi que toute la cour, dans un lieu qu'elle m'a désigné. Si monseigneur veut, je suis prêt à exécuter les ordres que j'ai reçus.

En s'inclinant profondément il attendit la réponse du prince. Celui-ci, persuadé qu'il s'agissait d'un divertissement nouveau, consentit gaieusement à ce que demandait sa mère. On descendit les degrés; on se trouva bientôt dans le parc. La lune brillait, comme si on l'avait conviée à la fête. Les rires, à peine comprimés par le respect, se faisaient entendre de toutes parts. Cette foule bigarrée, éclairée d'une façon étrange par les torches que portaient des laquais, et les lanternes suspendues aux branches, présentait le spectacle le plus bizarre et le plus inattendu. On se dirigeait vers le pavillon : la curiosité allait enfin être satisfaite. Les personnes qui suivaient de plus près le prince furent tout étonnées de voir le maître des cérémonies frapper à la porte et s'arrêter, après avoir dit quelques mots à son altesse.

Cette porte s'ouvrit : un torrent de lumière inonda les jardins. Ce monument, c'était une chapelle. Des chants pieux se faisaient entendre; des prêtres étaient à l'autel. A genoux aux pieds du crucifix, une femme, en costume de bal, entourée de religieuses en prières, priait et pleurait; on reconnut la margrave. Quand le jeune prince entra



dans le sanctuaire, elle alla vers lui; les chants cessèrent. Toute la cour entassée dans ce petit espace, se rangea en silence. Sibylle, prenant son fils par la main, s'approcha de la balustrade qui la séparait des assistants.

— Sachez tous, dit-elle d'une voix assurée et

sans émotion, sachez tous que la margrave Sibylle de Baden remet entre les mains de son fils le pouvoir qu'elle a exercé en son nom, comme mère et régente. Sachez que voici désormais votre maître et que moi je ne suis plus rien en ce monde. Je viens faire devant vous amende honorable pour

mes péchés, je viens vous demander pardon du scandale que je vous ai donné depuis tant d'années, et vous rendre témoins de l'expiation que j'ai choisie. A dater d'aujourd'hui, voilà mon asile; à dater d'aujourd'hui je ne sortirai plus de cette retraite. D'ici je puis voir ce palais, que j'ai bâti dans mes jours de folie, et je n'y rentrerai jamais. Je ne suis pas digne d'être admise dans aucun ordre religieux, je n'oserais me mêler parmi les épouses du Christ; je vivrai seule. Les portes de cet oratoire demeureront toujours ouvertes, les habitants de ce pays pourront être témoins de la pénitence imposée à celle dont le faste et les débordements les étonnèrent si longtemps. Mais avant de quitter tout à fait le monde, je veux accomplir un acte de justice. Je vous prie, monseigneur, d'ordonner au comte de Hauczern et à la baronne de Freyberg d'approcher de l'autel. Trouvez bon, je vous en conjure, qu'ils reçoivent en notre présence la bénédiction nuptiale. C'est moi qui ai retardé leur bonheur, c'est à moi à le conclure.

En disant ces mots, l'étrange créature s'agenouilla de nouveau. Après le mariage des deux amants, elle se fit couper les cheveux, elle prononça une espèce de formule de vœux qui n'était pas celle des religieuses, et, se relevant aussi majestueusement que sur les marches de son fau-tenu ducal, elle congédia la cour d'un geste. Seulement elle retint le comte en arrière, et lui dit à voix basse :

— J'ai tenu ma promesse, vous allez être heureux. Je n'ai plus qu'une chose à vous demander. Envoyez ici chaque jour votre femme, je veux la voir. Quant à vous, Gustave, recevez ici mes derniers adieux; tout est fini entre nous sur la terre, nous ne nous retrouverons plus que dans le ciel. Mais vous savez maintenant jusqu'où je vous ai aimé.

Elle tint parole. Elle se renferma dans cette espèce de tombeau que vous connaissez. On y montre encore la discipline et le cilice dont elle fit usage; l'un et l'autre sont teints de sang. Son lit était une planche; elle ne vivait que de racines; elle n'avait d'autre siège qu'une escabelle de bois. Cependant le plus affreux de ses supplices, à mon avis, ce fut de voir tous les jours sa rivale, de lui faire raconter les détails de son bonheur, de retourner ainsi le fer dans la plaie saignante de son âme; ce fut de ne plus apercevoir, même de loin, l'homme qu'elle avait chéri jusqu'à lui sacrifier sa jalousie; ce fut d'avoir sans cesse devant les yeux les lieux où elle fut heureuse, et de se retrouver seule si près et si loin de tout ce qu'elle avait aimé. Les tortures morales sont bien plus vives que les tortures physiques; le chagrin est un chevalet plus cruel que celui du bourreau. Elle vécut ainsi plusieurs années et mourut. Le baron de Spitz la visitait souvent, afin qu'il ne manquât rien à l'expiation : Wilhelmine, c'était le regret; le baron, c'était le remords!

CONTESSE DASH.

VOYAGE A VENISE.

APPENDICE.

Où, que celui qui doit aller à Venise ne lise pas ce Voyage, ni aucun autre livre sur Venise. Il faut que le pays où l'on voyage soit une forêt vierge, où les aventureux puissent faire à leur tour des découvertes.

A quoi bon le mot de l'énigme avant d'avoir lu l'énigme?

Le vrai voyageur est comme l'amant passionné: que lui font les portes ouvertes à tous, puisqu'il passe par la fenêtre.

Je l'ai dit, M. Valéry n'est pas un fantaisiste cherchant des statues, des bas-reliefs et des tableaux peints ou vivants; c'est surtout un voyageur savant qui secoue la poussière des livres. Je vais le laisser un peu parler sur la vie à Venise, au point de vue du voyageur, car mon libraire

trouve que mon Voyage est ce que j'avais voulu qu'il fût: — Inutile.

LA VIE A VENISE.

La situation de Venise, au sein des lagunes, semble devoir rendre l'air humide et vaporeux; mais cet air est continuellement renouvelé par les vents et le sud-est qui le dépouillent du gaz méphitique. Selon plusieurs savants, il est doux, égal, nourrissant quoique sans pesanteur, moins humide même que celui de Milan. Les émanations salines des lagunes créent une atmosphère particulièrement favorable aux personnes atteintes de phthisie pulmonaire, scrofuleuse, tubercu-

leuses ou de dispositions rachitiques, et les bains de mer y sont très efficaces contre ce genre d'affections. Ces bains, qui peuvent être pris l'hiver et continuer le traitement commencé l'été à d'autres bains salins de terre ferme, doivent leurs qualités à la vase et aux algues. La meilleure de celles-ci est le *spharrococcus confervoides*, à cause de la quantité extraordinaire de substances gélatineuses qu'elle contient, et de la facilité à l'extraire et à l'avoir toujours fraîche dans ces eaux où elle croît abondamment l'hiver, même dans le grand canal.

Le régime ichthyologique, si excellent à Venise, surtout les huîtres et les célèbres *pidocchi* dont il va être parlé; les promenades en gondoles, qui bercent doucement au soleil pendant deux ou trois heures les malades enveloppés de la vapeur marine, secondent merveilleusement l'effet des bains et du climat; et l'agrément de la vie et de la société le complète. L'été seul produit quelques fièvres périodiques communes aux plages maritimes de l'Adriatique et de la Méditerranée, voisines des marais. Les pestes dont Venise a souffert n'ont pas été plus désastreuses que celles de Milan et de Florence; et parmi les grandes cités italiennes elle est celle qui souffrit le moins du choléra. L'air est tempéré, et le vent sud-est qui adoucit la rigueur du froid de l'hiver, est surnommé par les Vénitiens « le manteau des pauvres. » Ce climat est réparateur pour les enfants et les vieillards; mais il paraît moins convenable aux personnes de l'âge moyen, et il produit parfois chez les étrangers une révolution intérieure. La santé de Venise est généralement bonne; on y parvient à un âge avancé, et l'on y compte quelques centenaires.

Venise offre aux gourmands des jouissances vives et variées. Les bœufs venant de Styrie, élevés pour l'alimentation, et qui ne travaillent pas, donnent une viande de qualité supérieure. Le veau de Chioggia est exquis et meilleur que celui de la terre ferme. La Polésine de Rovigo fournit en abondance de grasses et fines volailles. Le voisinage des marais rend le gibier nombreux, excellent et peu cher. Les bécassines en hiver se donnent pour quatre ou cinq sous de France. Le lièvre est bon; et le lapin, dédaigné, n'est mangé de personne.

Le poisson de l'Adriatique jouit d'une juste célébrité; il fournit d'abondants et de délicats tributs à la reine de cette mer. Si les Vénitiens, remarque ingénieusement Addison, étaient bloqués de tous côtés, ils pourraient en quelque sorte échapper à la famine par la quantité de poissons que la mer leur fournit, et qu'on peut prendre au milieu même des rues; ce qui est un magasin

naturel que très peu de villes peuvent se vanter d'avoir. On cite : le magnifique rouget (*triglia*), le premier des poissons de l'Adriatique; le turbot (*rombo*), déjà loué par Boeace dans sa longue et remarquable lettre au prier de Saints-Apôtres de Florence, où se trouve un tableau si vivant de la maison, du luxe et du train de vie d'un grand de l'époque; les sardines fraîches (*sardelle*), qu'on a surnommées les ortolans de l'Adriatique, et qui se passent d'assaisonnement : les soles (*sfolgie*) excellentes; les petits poissons (*sachette*); les gobies (*paganello de mar*); l'ombre qui pèse jusqu'à quarante livres, et le thon jusqu'à cinq cents, mais d'ordinaire de dix à cinquante. Ce dernier arrive du mois d'août au mois d'octobre; afin de l'avoir toujours de bonne qualité et d'échapper au danger de sa putridité, la police examine les barques qui l'amènent, surtout lorsque le sirocco en a retardé l'arrivée, et pour peu qu'il soit avancé, elle le fait jeter à la mer. Les huîtres de l'arsenal, énormes, grasses, ne pourraient se manger à la douzaine; cuites et assaisonnées aux fines herbes, à la vénitienne, elles forment un mets agréable et digestible. Malgré l'horreur de leur nom, on estime encore plus les *pidocchi* (poux de mer) de l'arsenal, sorte de moule fort savoureuse; mais ils sont rares, ils ne se pêchent qu'en juin et juillet, et l'on est quelque peu surpris, au milieu des flots, de les payer aussi cher. Les muges voluptueux pullulent dans la fange des canaux de Chioggia. On en fait d'amples salaisons; la chair bonne, tendre, expose, si l'on en mange trop, à des maux de tête et même à la lièvre. Les œufs comprimés, salés et séchés, donnent une sorte de caviar appelé *bottargue*, très recherché, qui s'accommode avec de l'huile et du citron. La plupart de ces poissons si exquis, et d'autres, tels que le rouget, la sardine, les poux, le turbot, le maquereau, le homard et les huîtres surtout, ont encore le mérite de donner aux malades un bouillon très salutaire ¹.

Les fruits, abondants et bons, viennent des collines d'Este, de Monselice et de Montagnana ².

¹ Les vins de France et d'Espagne, grâce au port franc, arrivent sans payer. Le vin de Chypre véritable coûte au café de 5 à 10 sous le verre; l'ordinaire se paye 31 sous la bouteille, et la première qualité 5 fr. Les autres bons vins sont le *rat Pallirella* et le *percolit* de Conegliano et du Frioul.

² Auberges. — Elles ne sont pas du premier ordre : l'Europe, qui a une table d'hôte à 3 fr. 50 c., fréquente par les Français; la *Lune*, l'*Albergo Reale*, le *Lion blanc*, le *Reine d'Angleterre*.

Les logements en garni sont peu chers, mais assez négligés. Ils coûtent par mois de 20 à 40 fr. Il existe à l'entrée de la place Saint-Marc un bureau de location où l'on peut s'en procurer. Les personnes qui désirent des appartements plus élégants, s'adresseront, soit au magasin d'objets d'art du

Il faut se méfier du vin à Venise, parce que souvent il est frelaté. Les mariniers en boivent pendant le trajet, et le remplacent par de l'eau des lagunes, eau insalubre, quoiqu'elle ne manque pas d'agrément et ait un petit goût d'eau de Seltz. Les personnes aisées et précautionneuses chargent un domestique éprouvé de surveiller sur la barque le transport du vin.

La chasse des environs de Venise, belle par le voisinage des marais, s'étend sur tout le littoral depuis Aquilée jusqu'au port ancien et historique de Caorlo, aujourd'hui ruiné. Les emards sauva-

ges et les plongeurs abondent. Cette chasse, pour laquelle les Vénitiens étaient très passionnés, formait jadis un des spectacles solennels et joyeux, particuliers à leur pays.

Que les voyageurs qui aiment les points sur les *i*, et qui ont horreur de l'imprévu — l'imprévu, le cheval indompté du voyage! — emportent dans leur poche le petit livre de M. Valery, ou plutôt, qu'en arrivant à la ville impossible ils aillent au café Florian, et demandent à la jolie bouquetière de la place Saint-Marc ce qu'il faut faire à Venise de son temps, de son cœur et de son argent.

Gondoliers, près des *Procuratie Vecchie*, soit au cabinet de lecture du *Gondolier*, place Saint-Marc. Il faut, principalement l'été, se loger sur le grand canal, afin de parcourir le soir, en gondole, ce *Corsò* liquide.

Restaurateurs. — *Il Cavalletto* — *Il Vapore*. — *Il Cipello*. — Le cabaret de *Son-Benedetto*, aime des artistes.

Cafés. — Place Saint-Marc.

Les amateurs de bons poissons et de l'originalité culinaire, doivent aller à *Quintavalle*, chez *Sur-Zuane*, qu'il faut autant que possible prévenir d'avance. Ils auront là des jouissances que le *Rocher de Cancale* parisien n'effacera point.

Au *Môle*, café du *Fonso*. — De la *Yeneta marina* on jouit d'une belle vue. — *L'Aurore* et *l'Albero d'oro* sont les estaminets des jeunes élégants.

Gondoles. — 50 cent. l'heure ou la course; pour toute la journée 5 fr. Le voiturin pour *Bologne*, nourriture compris, 20 fr. par place. — Un *bateau à vapeur* part le soir trois fois par semaine pour *Trieste*. Il arrive en sept ou huit heures. Le prix des premières places est de 20 waoziger (17 fr. 40 cent.).

Une gondole pour aller de *Mestre* à Venise coûte 5 fr., plus 50 cent. pour la bonne-main.

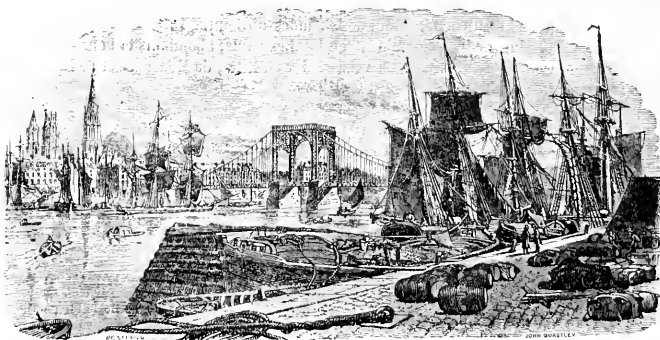
Libraires. — Le *Gondolier*. Cette vaste et intelligente librairie a deux maisons, place Saint-Marc, l'une pour les livres italiens, l'autre pour étrangers et italiens. Elle a créé le journal le *Gondolier*. — *Gauciani*, pour les livres anciens. — *Gnoato*. — *Cabinet de lecture du Gondolier*, place Saint-Marc.

Ateliers. — *Peintres*: MM. Schiavoni; Lipparini; Gregoletti; Duse; Busato; Borsato, pour les tableaux de genre; Viola, paysagiste; Borsa, pour les scènes populaires. — *Sculpteur*: M. Ferrari, qui annonce à l'Italie un digue compatriote et un héritier de Canova. Une figure de la *Mélancolie*, et surtout un *Laocoon*, même après le groupe antique, ont excité l'admiration universelle.

Magasin de tableaux des anciens maîtres. — La collection de notre compatriote M. de Civry est au premier rang et présente parfois d'authentiques chefs-d'œuvre dignes des galeries royales. — *Barbini*. — *Sauquirico*. — *Magasin d'objets d'art et de papeterie élégante, du Gondolier*. — *Lithographie*. — Bel établissement de M. Gaspari, qui a déjà reproduit trente des plus grands tableaux de l'école vénitienne. — *Peut-être chaînes d'or* si estimées pour la finesse du travail et la pureté de l'ur, chez Cuchetti et les autres bijoutiers, même les plus petits. Les prix varient selon la délicatesse du travail.

Magasins de soieries et de nouveautés. — Caron. — Tropeani. — *Couturière et marchande de modes*. — Madame Adèle, qui reçoit tous les jolis pompons et toutes les gracieuses créations de Paris.

Tabacs. — Le tabac et les cigares vénitiens sont médiocres, mais il y en a d'excellents à Trieste. On peut s'en procurer dans cette ville à la ferme générale par l'entremise d'un ami ou correspondant, et les recevoir par le bateau à vapeur. Ces cigares de Trieste, vrais la Havane, qui ne coûtent que 4 ou 5 sous, doivent décider au voyage certains amateurs.



PAUVRE FLAVIEN!

Après avoir vécu au vil et gai spectacle de la poésie en action des Italiens et des Espagnols,



voulant étudier la philosophie d'un peuple sorti en France dès qu'elle eut été évacuée par les de la plus grande révolution qu'il pût subir, je vins | alliés. Hélas! que vis-je à Paris!... Je voyageai



sur la route de Normandie pour voyager, et non pour arriver uniquement, ainsi qu'il résulte aujourd'hui des moyens de transport inventés avec un art prodigieux, pour la plus grande accélération des relations commerciales. Payant bien les chevaux de poste, encore mieux les postillons, comme j'y étais forcé en ma qualité de gentleman, je m'étais seulement réservé le droit de ralentir leur allure partout où je rencontrerais quelque objet qui méritât mon attention, et de la

précipiter quand il ne s'offrirait à mes yeux rien qui semblât digne de mon intérêt. De sorte qu'à la grande surprise de mes automédons, il m'arriva, plus d'une fois, de leur demander un temps de galop ayant à mes côtés des châteaux magnifiques ou des villas dessinées dans le goût italien, et de réclamer le pas tranquille de l'attelage à la vue d'une pauvre chaumière ou d'un cottage modeste. Je me suis même permis de descendre assez souvent de voiture pour m'entretenir avec de bous

villageois cheminant vers leur hameau à la fin d'un travail pénible, et avec des lavandières étréignant le linge écumeux au bord des ruisseaux. C'est dire que je parle assez bien la langue française pour que l'on ne soit trop tenté de me rire au nez. Aussi ai-je soumis à mon examen l'homme dans les diverses conditions de la vie. Les mœurs, les habitudes et les usages ont passé devant moi dans leur candeur naïve; et je me suis cru payé de ma journée lorsque j'ai eu le bonheur de prendre la nature sur le fait.

Un tel passe-temps en vaut bien un autre; mais je crains beaucoup que la possession n'en soit mise en péril par l'établissement presque européen des rails ou chemins de fer. Cette création qui sillonne déjà la surface du monde civilisé, ne porterait aucun préjudice aux plaisirs d'un déplacement philosophique, si elle se bornait à accélérer les courses des commis-voyageurs, l'arrivée des marchandises dont ils colportent les échantillons dans leurs valises et le mouvement né de l'ennui de tant de bipèdes de notre espèce, moins soucieux d'observer ce qui se passe à leurs yeux sur la terre que de pouvoir dire glorieusement : « J'ai déjeuné à Orléans, j'ai diné à Tours, et, dans la même journée, j'ai assisté au nouveau bal de l'Opéra. » Mais, non sans quelque regret, je vois, dans un avenir prochain, les vrais voyageurs comme moi fort embarrassés par la suppression incvitable des hôtelleries et des relais de poste. Ils auront beau avoir des bank-notes dans leur portefeuille et des guinées dans leurs bourses, force leur sera bientôt de rester casanierement au coin du foyer domestique, ou de se aventurer sur des chemins, peut-être mal entretenus, qu'avec une bonne voiture lestée de tout ce qui est nécessaire aux besoins journaliers de la vie, traitée par leurs propres chevaux avec provision de fourrage, et qui sera une sorte d'habitation nomade dans le genre de celle que Francconi père montrait à Londres vers le commencement du siècle. Car, alors, adieu aux jolis villages sur la route! adieu aux bonnes auberges où le voyageur trouvait à la fois le confort, les vins généreux et un bon lit.

J'avais ordonné au postillon d'arrêter entre Gournai et Forges-les-Eaux. Descendu de ma voiture, qui me suivait au pas, je la laissai en arrière, ainsi que mon vieux serviteur John, pour entrer dans un hameau assez propre, quoique d'un extérieur moins soigné que ceux des environs de Londres. L'église s'élevait à la gauche et occupait le point central de l'enceinte consacrée aux inhumations. Je marchais dans cette direction en murmurant quelques vers de l'églogue de Gray sur un cimetière de campagne, lorsqu'à mon approche une femme encore jeune, d'un extérieur agréable,

vêtue même avec une sorte d'élégance, bien que sa parure consistât uniquement dans une robe de percale, un joli chapeau de paille nouant par un ruban bleu sous le menton, et des bas de soie recouverts jusqu'au tiers de la jambe par des brodequins qui en dessinaient les contours avec trop de grâce pour n'avoir pas été confectionnés à Paris, quitta subitement le tertre sur lequel elle était assise, et s'échappa, devant moi, comme une ombre vaporeuse! Un Français l'eût peut-être suivie, le flegme anglais ne me le permettait pas. Ce n'était pas un deuil récent qui avait appelé ses pas vers le dernier asile où bien des peines et quelques légers plaisirs trouvent leur terme; car rien dans son costume n'indiquait les sombres livrées de la douleur. J'eusse donc pu l'aborder sans sa fuite précipitée, et lui dire à peu près dans le langage de mon compatriote Sterne du surnom d'Yorick :

« Noble créature, vous me semblez bien jeune
« pour faire des visites à la tombe. La vie aura
« certainement encore pour vous des sourires et
« des fleurs; pourquoi donc vous livrer à de graves
« méditations qui ne sont pas de votre âge? Lais-
« sez le temps marcher; elles vous atteindront as-
« sez tôt avec lui!... Et si pourtant une peine se-
« crète oppresse votre cœur, confiez-la-moi, elle
« tombera dans le mien comme une perle humide
« de vos pleurs, et peut-être trouverons-nous en-
« semble des paroles auxquelles il soit donné
« d'adoucir l'amertume de vos regrets!... »

Mais elle n'était pas là pour m'entendre et, mes projets consolateurs devenant superflus, il ne me restait que ma curiosité. Celle-ci s'attacha à une circonstance de l'attitude dans laquelle j'avais entrevu l'étrangère, avant qu'elle se dérobat à mes regards. Elle m'avait paru assise sur un tertre, sans doute exhaussé aux dépens des débris de la mortalité villageoise. Je tournai mes pas de ce côté; j'arrivai, l'herbe fraîchement foulée me confirma dans mes conjectures : et pourtant mes yeux, sans avoir à s'arrêter nulle part, se promenaient sur ces tombes déjà recouvertes de mauves ou de pâles marguerites; car la terre n'aime pas à garder longtemps des traces de destruction. Se hâtant de les couvrir d'un manteau de verdure, elle tapisse de plantes grimpantes les vieilles murailles, elle attache les chélidonides et les jannes giroflées aux chapiteaux des colonnes devenues des supports inutiles, et les mânes du chène vaincu des ans se consolent sous l'étreinte du lierre dont les feuilles et les noirs corymbes voilent ses rameaux desséchés. Mais c'est surtout la ruine de l'homme que la nature, de sa main prévoyante, s'empresse de dérober aux regards, tellement qu'il a fallu tout l'art des enbaumeurs, tout le luxe des mansolées

et des pyramides pour en conserver de faibles débris.

Ainsi, n'ayant rien devant moi qui pût motiver l'attitude pensive de mon inconnue, j'allais quitter mon poste, lorsque je reconnus que je foulais aux pieds une pierre tombale, placée justement auprès du siège que l'étranger avait occupé. Cette pierre, d'un granit rougeâtre, était taillée dans des dimensions rétrécies. Tout au plus portait-elle trente pouces de longueur, et elle était à peu près la seule (à l'exception de deux ou trois autres indiquant, par des calices sculptés en relief, la sépulture des curés du village) qui se montrât, et encore bien modestement, dans ce cimetière. En manière d'inscription, on y lisait deux mots qui, pour être interprétés dans le sentiment de tendre pitié auquel ils étaient sans doute échappés, n'avaient pas besoin du point d'exclamation dont ils étaient suivis : « PAUVRE FLAVIEN ! » Telle était toute l'épithète, au-dessous de laquelle se voyait le millésime de l'année 1809. Ces simples paroles avaient en elles tout ce qu'il fallait pour m'émuouvoir. Elles parlèrent à mon âme; et je leur trouvai quelque rapport avec celles qu'Addison rappelle dans le *Spectateur*, et qu'un sentiment affectueux pouvait seul dicter à un ancien, quand il faisait écrire sur sa tombe : « Ici, Lollius a voulu être inhumé, pour que le passant puisse dire : Adieu, Lollius ! »

Nul doute ne restait dans mon esprit. L'objet qui avait motivé la visite de la jeune femme m'était connu. Cette tombe recouvrait pour elle les restes d'un être cher. Était-ce un père ou un époux ? J'eusse voulu l'apprendre de sa bouche. Son récit m'eût intéressé, peut-être plus que je ne l'eusse souhaité moi-même. Mais je ne savais où elle résidait, bien que probablement sa robe légère et sa toilette d'une exquise propreté indiquassent la proximité de son domicile. A chercher celui-ci, à m'y présenter sans préambule, il y eût eu quelque chose de peu convenable, même de trop *shandëen*; et l'accueil fait à une visite aussi dépourvue de motifs susceptibles d'être allégués, pouvait être suivi d'un complet désappointement.

Comme je discutais, à part moi, le pour et le contre d'une pareille démarche, des cris joyeux d'enfants parvinrent à mon oreille. Je vis la troupe folâtre sortir bruyamment de l'église, où elle venait de recevoir une instruction en rapport avec son âge. Le maître d'école, qui ferma après elle les portes du petit temple, ne ressemblait pas à ceux qui morgèrent la jeunesse de la Grande-Bretagne. Sa physionomie offrait une empreinte de bonté qu'elle avait probablement reçue de son âme, et ses cheveux gris ne cachaient qu'une faible partie d'un front bien développé sur lequel

la mauvaise humeur n'avait pas creusé de rides. Aussi on l'entourait, on l'interrogeait, on marchait gaiement à ses côtés et presque sur ses talons, tandis que de chaque main il assurait les pas de deux plus jeunes enfants de la bande.

« — Retournez tranquillement chez vos parents, mes bons amis, leur dit-il à tous, et prenez soin en route de vos deux petits camarades; car je vais rentrer chez moi, où j'ai quelques lettres à écrire. »

Le maître d'école, laissant se disperser ses élèves, qu'il suivit un moment de l'œil, prit un sentier battu dans la direction de son domicile. Avant de marcher sur ses traces, ainsi que dès l'instant j'en avais formé le projet, je retournai vers ma voiture qui stationnait à une centaine de pas. Le postillon fut payé largement, et je lui prescrivis de venir me rejoindre le lendemain matin avec les chevaux qu'il allait ramener à Gournai. « Car, ajoutai-je, mon intention est de souper et de passer la nuit dans l'une de ces chaumières dont je vois la fumée monter entre ces pommiers. Seulement vous allez aider John à remiser la voiture quelque part dans ce village. »

On se conforma à mes intentions. Ma berline trouva place sous un hangar, et nos deux personnes (je veux dire la mienne et celle de mon valet de chambre) recurent le couvert dans la seule auberge de ce petit bourg. Après avoir commandé le meilleur souper dont il fût possible de gratifier en cet endroit un gentleman de mon importance, je me fis indiquer la demeure du maître d'école.

Sur les indications reçues je me trouvai bientôt en face d'une charmante maisonnette qui, avec ses contrevents verts et ses rosiers en espaliers, semblait sourire aux passants. En effet, dans ses abords tout indiquait des soins conservateurs. Un sable fin conduisait, de la claire-voie à la porte, entre deux rangs d'arbustes odoriférants. C'étaient des orangers en fleur et des myrtes. Je tirai le cordon d'une sonnette, le même homme que j'avais vu dans le cimetière vint m'ouvrir avec le même air de sérénité, et sa politesse, qui n'avait rien de rampant ou de prétentieux, m'apprit, après l'échange de quelques paroles, qu'il m'ouvriait également son cœur. Je sus gré à ma physionomie de la confiance qu'elle paraissait lui avoir inspirée.

Après un quart d'heure d'entretien, il me dit sans la moindre hésitation :

« Milord, je satisferai à vos désirs parce qu'ils me semblent dictés par un noble intérêt. Vous ne pouvez, en effet, vous adresser mieux qu'à moi pour connaître ce que fut l'aimable jeune homme inhumé sous la pierre qui a fixé votre attention. Sachez qu'il m'est doux d'en parler; car son souvenir est encore la meilleure partie de mon existence

dans ce hameau, comme dans cette maison embellie par ses soins, et où, suivant l'ordre de la nature, j'espérais que sa main fermerait ma paupière.

« Mais, si vous voulez apprendre de ma bouche ce que fut une destinée promise au bonheur tranquille des champs, et à laquelle une rencontre fatale a mis trop tôt un terme, il faut que vous honoriez mes obscurs pénates en acceptant ce soir mon hospitalité. Le léger repas que ma position me permet de vous offrir vaudra mieux que celui de votre auberge, tenue par d'honnêtes gens, mais qui ne donnent guère d'abri qu'à des pions et à des rouliers. »

Un langage aussi civil, en termes aussi choisis, excitait toute ma surprise. C'était pour moi chose extraordinaire que de le rencontrer au fond d'une province, loin d'une ville de quelque importance et chez un particulier réduit à un état d'isolement. J'en étais d'autant plus étonné que le maître d'école, contre la coutume de ses pareils, ne s'écouait point parler. Il s'exprimait avec une gravité douce. On décelait souvent dans son regard, comme dans le son de sa voix, cette teinte de mélancolie familière aux personnes qui, avec de l'instruction et des goûts honnêtes, ont vécu dans la solitude sans s'y déplaire, mais aussi sans participer aux joies de la vie.

J'acceptai le souper, mais je persistai à vouloir coucher à mon hôtellerie, dans la crainte de blesser l'amour-propre de gens dont on venait de me dire du bien. Une servante entre deux âges et proprement vêtue reçut l'ordre d'annoncer mes intentions à l'aubergiste du village, ainsi qu'à mon brave John, chargé de veiller sur mes effets et d'attendre ma rentrée au logis. L'honnête garçon, tout en murmurant un peu, ne me vit rentrer qu'à minuit. Mais le vin était potable, l'hôtesse de bonne humeur; le souper, qu'on partagea avec deux rouliers, ne fut pas très mauvais, et les murmures de John s'éteignirent dans le choc des verres. Maintenant, je vais laisser parler le maître d'école.

II.

« Après de fortes études, j'avais professé, avec assez de succès, pendant six ans, les humanités dans un collège de province, lorsque la mort de mon père, honnête cultivateur, me rappela dans cette habitation modeste. Je sentais qu'il me restait à m'acquitter de fonctions nouvelles. Je devais mes soins à la plus tendre des mères. Sa sœur, plus jeune qu'elle, veuve aussi du greffier de notre justice de paix, venait de la rejoindre avec un adolescent parvenu à sa treizième année, et dont les dispositions précoces étaient restées jusque-là

sans culture. Madame Duhamel et son fils étaient dépourvus de toute fortune. Les deux sœurs s'étaient toujours chéries, et l'agréable aisance que nous devions à la vie active de mon père Thilault devint entre nous un bien commun. Le tien et le mien disparurent de notre vocabulaire. Chacun, en effet, savait ce que permettait notre situation, et chacun s'y conformait avec plaisir. En ma qualité de chef de la famille, je me trouvai chargé de deux femmes dignes de tout mon intérêt et d'un enfant dont l'éducation était à faire : j'acceptai franchement tous mes devoirs.

« Flavien devint l'objet particulier de mes soins. Je repris avec lui des études de sa part à peine ébauchées. Mon intelligence aida plus la sienne qu'elle n'y suppléa. Au bout de quatre ans il devint très bon humaniste; et, comme sa mère et sa tante étaient fort pieuses, elles s'accordèrent dans la pensée de destiner le jeune homme au sacerdoce. Il faut avouer que son caractère d'une extrême douceur, ses goûts aimants et tranquilles, sa démarche lente et presque paresseuse, et une santé qui, sans être mauvaise, ne laissait pas d'être délicate, contribuèrent à favoriser cette direction. De sa figure, je ne dirai qu'un mot : c'était une tête de Raphaël aux yeux bleus. Je ne m'opposai pas aux vœux qu'on avait sur lui, et auxquels il donnait son assentiment. Toutefois je regrettais que l'on disposât aussi vite de la destinée de mon cousin. Nous étions si heureux tous les quatre ensemble que son absence deviendrait certainement un vide dans la famille.

« Le ciel se joua bientôt de mes craintes et des projets maternels. Un événement imprévu les fit cesser. Nous étions en été; une louve, suivie de seslouveteaux, avait jeté la terreur dans les environs. Déjà quelques têtes de bétail étaient devenues leur proie; un petit père même avait eu quelque peine à leur échapper. Flavien, qui, sous un extérieur calme, ne manquait pas de résolution, à l'insu de tous, un beau matin, chargea les deux canons de mon fusil de chasse, et alla se mettre en embuscade près du ruisseau voisin d'un herbager qui nous appartenait. C'était là que la louve avait été vue pour la dernière fois. Assez bien caché par une haie de saules, ainsi qu'il me l'a raconté, il n'était pas depuis vingt minutes à son poste l'arme au bras, qu'un cri d'effroi, qui ne pouvait être que celui d'une femme ou d'un enfant, parvint à ses oreilles. Au même moment il aperçut une jeune personne, d'une condition supérieure, fuyant dans le sentier et poursuivie par la louve, tandis qu'une autre jeune fille, probablement sa femme de chambre, munie d'un panier que la crainte agitait dans sa main, se bornait à des clameurs dont l'animal furieux ne s'effrayait pas.

« La louve allait atteindre la plus avancée, lorsque, coup sur coup, deux détonations d'arme à feu se firent entendre; et la louve tomba en se roulant à terre, blessée à mort de deux balles. Mais, à trois pas de là, tombait aussi, sans connaissance, une pauvre créature sous l'impression d'une double crainte, celle de l'arme à feu et celle de la bête, à la fureur de laquelle elle se croyait déjà livrée.

« Le premier mouvement de Flavien fut de courir au secours de cette jeune personne. La soulevant dans ses bras, il résolut de la porter au bord du ruisseau; ses forces y suffirent à peine. Enfin la femme de chambre, dont le panier avait roulé sur le gazon avec la bouteille, les paquets étiquetés et le pain qu'il contenait, arriva près de sa maîtresse. Il apprit d'elle alors qu'Yseulte, enfant unique de comte de Cresville, riche propriétaire dans la commune, lui devait la vie, à laquelle leurs soins réunis l'eurent bientôt rappelée.

« Agée au plus de quinze ans, et rendue depuis six mois au manoir héréditaire, après avoir quitté celui d'une tante bonne et spirituelle, aux soins de laquelle elle avait été confiée pendant le veuvage du comte, Yseulte était la joie et l'orgueil de son père, homme hautain, dur envers tout ce qui avait le malheur de vivre sous sa loi, ne se reconnaissant pas d'égaux, et poursuivant de sa haine les supériorités de fortune qu'il était forcé de reconnaître; car, en titres, sa vanité ne le cédait à personne. Sa volonté ne fléchissait que devant une seule volonté sur le sol normand, qu'il foulait d'un pied superbe: et c'était celle d'Yseulte, à laquelle, sur les fonts du baptême, il avait imposé un nom féodal; d'Yseulte, dont le caractère, rehaussé d'une charmante figure, était en parfait contraste avec le sien. Aussi était-ce contre son gré qu'il laissait cette enfant, accompagnée de sa fidèle mais peureuse Cately, courir vers les chaumières où il y avait des malades à soulager.

« Après avoir prêté pendant une demi-heure le secours de son bras à la jeune châtelaine et l'avoir reconduite jusqu'à la cour d'honneur de l'antique séjour des Cresville, Flavien revint au logis. Je ne vous dirai pas, mylord, si dans le trajet il donna quelques coups d'œil bien timides, bien prompts, aux charmes de sa jeune compagne, et s'ils avaient échangé ensemble quelques paroles de reconnaissance pour le service reçu, quelques autres pour le bonheur qu'on avait eu de le rendre. Vous connaissez leur âge et vous savez que, dans les bonnes natures, il est riche en sentiments tendres et généreux, dussent-ils se couvrir du voile d'une craintive pudeur, ainsi qu'il arriva dans cette occasion. Toujours est-il certain que le jeune homme en posant le pied sur le seuil de la maison, portait

la tête plus haute, et déposa son fusil dans l'encoignure du foyer avec une sorte de fierté dont je fus le témoin. Ses traits, animés d'un coloris nouveau pour nos yeux, sa parole qui au milieu des embrassements de ses deux mères se pressait avec une volubilité qui n'avait pas encore eu cet essor, nous donnèrent le soupçon de quelque grand événement.

« Nous apprîmes bientôt de sa bouche son combat et sa victoire. Je sortis dès l'instant pour ordonner à deux ouvriers occupés dans mon jardin de se munir d'une civière et d'aller chercher la louve à l'endroit indiqué. Ils furent de retour au bout d'une heure, et, à ma grande surprise, ils nous rapportèrent, avec la bête morte de deux balles reçues dans la tête, un panier à auge, un pain, une bouteille pleine de bouillon, quelques drogues renfermées dans des cornets recouverts d'étiquettes, et un voile de gaze.

« A la vue de ces objets, Flavien, rougissant comme un coupable, avoua qu'en tuant la louve il avait sauvé les jours de la belle Yseulte. Nous lui en fîmes compliment. Les deux sœurs le couvrirent de baisers; moi, je lui serrai la main, et pourtant mon regard, qu'il eut quelque peine à soutenir, eut déceler dans le sien un certain embarras. Notre déjeuner se passa à célébrer en famille ce haut fait, dont le bruit eut bientôt parcouru le village. Chacun vint voir la louve étendue dans la cour. Les petits enfants frémissaient d'effroi en la regardant; leurs pères, en soulevant la tête sanglante de l'animal, déclaraient que c'étaient deux coups bien ajustés; et une sérénité fut donnée le même soir au brave qui avait délivré la contrée de ce fléau. Rappelant mes classiques à ma mémoire, je vis presque dans mon cousin l'Hercule du mont Erimanthe, le vainqueur du sanglier de Calydon.

« De tous ces éloges, de tous ces compliments, le plus doux lui était réservé le lendemain matin. Pendant que les deux sœurs entendaient une messe demandée par elles, pour rendre grâces à Dieu d'un événement qui aurait pu être funeste à leur enfant chéri, et tandis que, de mon côté, j'étais appelé comme arbitre en règlement d'un cours d'eau, Yseulte, toujours accompagnée de sa fidèle Cately, sur les joues rebondies de laquelle brillait cette fois le vif incarnat de la rose de Provins, parut à la porte et soupa. Flavien descendit de sa chambre, sans doute avec la rapidité de l'éclair. Il ouvrit, il introduisit la jeune châtelaine dans notre petit salon, où debout, ainsi qu'il me l'a plus tard déclaré, elle lui dit d'une voix timide:

— « Monsieur Flavien, je vous dois la vie; je ne vous parlerai pas de ma reconnaissance. Elle me plaît à moi-même... Vous devez y croire; car sur ce qui m'était revenu de vous, je vous estime déjà... je...

« Puis en tremblant elle tira de la poche de son joli tablier de soie une bourse pleine d'or, qu'elle présenta au jeune homme, non sans s'accompagner dans cet acte des paroles suivantes, auxquelles ses lèvres donnèrent passage avec une sorte de contrainte :

— « Mon père m'a chargée de vous remettre cette bourse en témoignage de sa gratitude.

— « Et je ne l'accepterai pas, reprit Flavien avec une noble fierté, car je prise votre vie plus que tout l'or du monde. Je vous en conjure, mademoiselle, laissez-moi l'honneur ou plutôt le bonheur de vous l'avoir conservée ! Une pareille félicité n'arrive pas au même homme deux fois dans la vie.

« Ysente, les larmes aux yeux, insista sans succès. Elle parla de laisser la bourse sur la tablette de la cheminée et de s'en aller ensuite. Flavien lui répondit :

— « Je la renverrai à M. votre père sur-le-champ, et vous savez, mademoiselle, s'il serait d'humeur à ne pas se croire blessé par un refus, que vous pourriez lui présenter sous un jour plus favorable.

— « Je vous cède, reprit-elle d'un ton triste, en replaçant la bourse dans la poche de son tablier.

— « Je ne pourrai donc rien faire pour vous, monsieur Flavien ? ajouta-t-elle avec une douce rougour.

— « Pardonnez-moi, mademoiselle Ysente, répliqua-t-il, vous pouvez...

— « Eh quoi donc ? demanda-t-elle l'œil animé d'une joyeuse surprise.

— « Me donner un des œillets que vous avez à votre ceinture.

« Elle détacha l'œillet d'une main tremblante et les paupières baissées ; elle le présenta à l'honorable Flavien qui, ne se croyant pas remarqué, y colla ses lèvres.

« Ysente se retira, après avoir chargé Cately des objets rapportés par mes deux ouvriers. Retournée au château, elle eut beaucoup de peine à calmer la colère de son père, qui voulait se tenir pour offensé par le refus de Flavien :

— « Ces petites gens, disait-il, parce qu'il s'est fait une révolution en France s'avisent de prétendre que nous soyons leurs obligés ! La mère et le fils n'ont pas le sou. Ça vit aux dépens des Thibault, et je pensais qu'une cinquantaine de louis d'or les mettrait en meilleure position vis-à-vis de leurs parents... Ce jeune homme n'a pas le sens commun, son cousin lui aura gâté la tête avec ses classiques républicains. Aussi, quel prêtre cela fera-t-il encore ? Nous n'en avons déjà que de trop de cette espèce.

— « Mon père, lui répondit Ysente pour l'apaiser, eh bien ! puisqu'il a de la vanité, payons-le

d'une monnaie qui lui convienne ! Priez-le de venir dîner chez vous, avec son cousin ; ils seront tous les deux sensibles à cet honneur, auquel sans doute ils ne se croiraient pas le droit de prétendre, et vous serez quitte.

— « Mais pas moi, se dit-elle intérieurement

— « Tu as raison, ma fille, reprit le sire de Cresville, ces manants-là seront enchantés.

« Et nous reçûmes nos invitations pour le dimanche suivant.

« J'étais assez convenablement vêtu. Mon cousin prit son plus bel habit, par malheur trop court de taille et à parements hors de mode. Son gilet, au contraire, descendait aussi bas que le frac. Je regrettais vivement que l'on ne se fût pas avisé de veiller un peu mieux à cette partie de sa garde-robe ; car l'état de son linge, soigné par sa mère, était irréprochable. L'habit devint l'objet de quelques traits épigrammatiques, que décochèrent les jeunes gentilshommes attirés au château par la renommée de la grande fortune promise à la belle Ysente. J'en souffris comme elle, et certaines répliques que je hasardai assez heureusement avec son approbation, qui ne m'échappa pas, rangèrent les rieurs de notre côté. Pendant le repas, placé non loin de la jolie châtelaine, Flavien parla peu, ce qui convenait à son titre de sauveur, mais ses regards furtifs cherchèrent et rencontrèrent plus d'une fois ceux d'Ysente, qui, en faisant les honneurs de la table de son père, n'avait garde de l'oublier.

« La conduite de cette jeune personne s'expliquerait mal, mylord, si je n'esquissais ici les principaux traits de son caractère : c'était un mélange d'un goût fin et délicat avec une grande naïveté de pensée et de sentiment. Chez elle ce dernier avait une pureté pleine de grâce et presque enfantine. Sans dessein formel de plaire, elle plaisait, elle séduisait même, car sa parole devenait une caresse, ne s'adressait-elle qu'au plus obscur villageois. Son instruction, en rapport avec son âge, était peu étendue, peut-être un peu superficielle ; mais si l'enfant y paraissait sous sa forme légère, la femme s'y montrait déjà dans l'harmonie de ses couleurs suaves et de ses douces teintes. Ce qu'elle disait provenait donc plus d'inspiration que de savoir ; elle devinait ce qu'elle ignorait. C'est ainsi qu'elle apprit que le don d'un œillet était supérieur à celui d'une bourse d'or. Toutefois, au premier moment, son innocence ne s'en était point effrayée. Sentant ce qu'il y avait de noble dans la demande d'une simple fleur, elle s'y prêta, non sans rougir par instinct, non sans émotion, comme depuis son veuvage elle me l'a avoué confidemment, mais pour obéir à l'élan d'une âme vierge, où le sexe prenait sa part et laissait la sienne à la

pendre. Ysente n'était point timide ; elle osait beaucoup et se permettait des choses qu'on n'eût pardonnées à aucune autre femme, même aussi jeune qu'elle ; cependant personne n'eût tenté de lui en adresser le reproche, tant elle couvrait ses moindres actes d'un voile de chasteté ou de bonté féminine.

« Telle je l'ai connue, mylord ; telle elle n'a pas cessé d'être à mes yeux dans les visites dont elle m'honore assez fréquemment. Elle est allée jusqu'à me dire :

— « Je regrette de n'avoir pas déclaré à mon père que je voulais épouser votre cousin ; il se fut révolté, il eut été furieux ; mais insensiblement il eut cédé à l'empire que j'avais sur lui et jusque sur ses préjugés, que j'ai combattus plus d'une fois avec avantage ; aussi m'appela-t-il sa petite révolutionnaire. Alors je n'eusse pas fait le sot mariage qui m'a coûté tant de larmes ! J'eusse été heureuse et Flavien aussi, car nous nous aimions sans que nous nous le fussions jamais dit. Mais nous le savions l'un et l'autre.

« Je n'entrerai pas dans de plus longs détails sur ces deux êtres intéressants, entre lesquels il s'était établi une amitié d'une apparence fraternelle, dont aucun de nous ne s'était d'abord alarmé. Je me bornerai à vous raconter une de leurs conversations qui me parvint à leur insu.

« Dans ses courses matinales, Ysente passait souvent sous nos croisées : à ces moments-là, il était rare que Flavien ne fût pas près de la porte. Certain jour la jeune châtelaine, qui avait encore sur elle des œillets, voyant que mon cousin y attachait ses regards, en ôta une couple de sa ceinture et les lui offrit en lui disant d'un ton familier : — Je me suis aperçue, Flavien, que vous aimez les œillets et vous voyez que je vous en apporte avec plaisir.

« C'était une manière de retirer quelque chose du prix qui avait accompagné le premier don dans un moment solennel. Flavien le sentit, et lui montrant un coin de plate-bande où des fleurs semblables gisaient sans support, il lui répondit : — Si j'aime les œillets, vous pouvez voir que ce ne sont pas les miens ! — Et du pied il repoussa négligemment la fleur dédaignée. En même temps, sans la moindre affectation, il pressa contre sa poitrine celle qu'il tenait à la main. La jeune fille ne répliqua pas ; ses yeux se baissèrent, la douce teinte de ses joues devint plus vive, et le cœur palpitant elle s'éloigna. Mais à l'avenir elle évita de porter aucun bouquet à sa ceinture, quand elle passait devant la maison.

« Sous le verre qui recouvre cette pendule, mylord, vous eussiez pu reconnaître les légers débris de ce que mon cousin devait à la bienveillance

d'Ysente, dans quelque classe qu'il vous plaise de placer ce sentiment. Il les avait conservés sur lui jusqu'à sa mort et il ne s'en est détaché qu'en me priant d'en garder le dépôt. La jeune châtelaine les savait en ma possession ; elle les a vus plus d'une fois sur la tablette de ma cheminée ; elle a fini par me les demander ; et comme je n'ai pas eu le courage de les lui refuser, du socle de ma pendule, ils ont passé dans un vase de cristal de roche, soustrait à tous les regards, sous la garde des plus tendres souvenirs.

« On me croyait sorti ; mais, de ma fenêtre, j'avais tout vu, tout entendu. Je fus effrayé et je résolus, autant qu'il serait en moi, d'arrêter une passion née dans l'innocence de deux cœurs honnêtes et qui pouvait avoir pour tous deux de fatales conséquences. Je connaissais le comte de Cresville : il n'y avait pas d'extrémités auxquelles on ne dût s'attendre de sa part, s'il venait à savoir qu'un mince bourgeois osât lever les yeux jusqu'à sa fille. Je résolus de parler sérieusement à Flavien ; mais ce fut lui qui me prévint en m'abordant dans la même soirée.

— « Mon cousin, me dit-il, je ne me rendrai point au séminaire de Rouen ; je ne me sens pas né pour l'état ecclésiastique, les devoirs qu'il impose seraient au-dessus de mes forces. D'ailleurs faites de moi ce qui vous semblera le meilleur, ma volonté sera toute acquise à la vôtre.

— « Mon bon ami, lui répondis-je, un bon chrétien vaut mieux qu'un mauvais prêtre. J'en parlerai à vos mères. Vous savez, Flavien, qu'il n'y a personne de trop dans la maison, nous pouvons très bien y vivre tous décemment ; et s'il vous plaît d'y cultiver quelque talent, vous en aurez le choix et le loisir. Je n'examinerai pas à quelle circonstance vous devez l'oubli de votre vocation, mais je manquerais aux devoirs de l'amitié si je ne vous rappelais qu'il serait insensé de nourrir une passion à laquelle aucun succès n'est promis, et qu'il serait encore plus cruel de la faire partager à la fille vertueuse dont un goût passager causerait la ruine.

« Un trouble manifeste s'empara de Flavien. Son visage m'en offrit la trace ; comme il ne me répondait pas, je profitai de son silence pour ajouter :

— « Mon cousin, Ysente vous a une grande obligation ; de grâce, conservez-en le mérite à vos propres yeux, et ne gâtez pas ce que la Providence a daigné faire pour elle par votre main. Votre conversation de ce jour a dû vous apprendre que son âme, dans sa pureté virginale, avait entrevu ce qu'il y avait de trop vif dans votre attachement, peut-être dans le sien : imitez-la ; rétrogradez, s'il le faut, dans vos sentiments. A peine sortie de

l'enfance, la fille du comte de Cresville est destinée à un état brillant de fortune auquel vous ne sauriez atteindre. Croyez-moi, mon bon ami, pour le bonheur de tous deux, restez dans vos situations respectives. J'espère avoir parlé à un honnête homme.

« Flavier m'avait écouté sans m'interrompre et les paupières baissées; il leva les yeux, j'y vis briller une larme : il me serra la main avec une étreinte presque convulsive; et pour toute réponse il ne prononça que ces mots : — Henri, vous serez content de moi.

« En effet, depuis cette époque, rien n'a transpiré dans sa conduite qui pût égarer ou alarmer la jolie châtelaine. Elle continuait à passer sous nos croisées. Selon sa coutume, quand mon cousin était présent, elle lui disait familièrement, ainsi qu'on en use envers une vieille connaissance : — Bonjour, Flavier. — De son côté, Flavier lui rendait son salut avec un ton d'amitié respectueuse, et je devins tranquille.

« Mais ce jeune homme couvait un feu qui devait le consumer; le sacrifice était résolu dans sa pensée. La contrainte qu'il s'imposait réagit sur lui-même. Toujours affectueux envers moi, toujours tendre envers ses deux mères (car il appelait de ce doux nom la mienne), il rechercha davantage la solitude. Les soins de la maison, de la petite cour qui la précède, du jardin sur lequel elle a son issue et de nos arbustes odoriférants, l'occupèrent moins que par le passé. Ses promenades,

en dehors du hameau, se prolongeaient. Parfois il nous quittait cependant avec un instrument de labour sur l'épaule. Un jour je m'avais de le suivre un livre à la main, et je vis qu'un coin de notre herbage il avait entrelacé des branches de coudrier et de chièrefeuille en forme de berceau, à l'endroit même où, aidé de Cately, il avait secouru Yseulte après son évanouissement, endroit qu'il m'avait montré le lendemain de sa victoire sur la louve.

« Je reconnus avec douleur qu'il n'était pas guéri. Que faire? Me taire et attendre tout de cette Providence qui, avec du temps, recouvre d'écorce les blessures de l'arbre et qui cicatrise aussi les blessures arrivées au cœur de l'homme à moins qu'elles ne soient trop profondes. Celle de Flavier était de cette dernière nature. Sa santé s'altérait visiblement. Deux ans venaient de s'écouler, lorsqu'il apprit qu'Yseulte passerait le prochain hiver à Paris avec le comte de Cresville. Cette nouvelle l'affligea; elle eut même de l'influence sur son humeur. Sans cesser de nous aimer, de nous aborder avec de douces paroles, il nous quittait plus souvent et ses absences étaient prolongées. Depuis le départ des habitants du château, il évitait de tourner ses pas et jusqu'à ses regards de ce côté; une invitation à dîner, que le comte lui adressa avant cette époque, avait été par lui renvoyée. Il se défiait de ses forces; il ne voulait plus revoir Yseulte dans ce salon somptueux, où tout lui rappelait la distance qui le séparait de la



eune fille. Je pris ce refus pour un acte de courage, mais le désespoir l'avait seul dicté. De ce moment, le berceau de coudriers devint son unique retraite. Il s'y oubliait tellement que, plus d'une fois, après le coucher du soleil, j'allai l'y chercher pour le ramener au logis. Quand il vint à apprendre, par les papiers publics, qu'Yseulte épouserait le prince T..., allié à la famille impériale d'Autriche, il n'eut pas la force de dissimuler sa douleur. Ses vains efforts pour la cacher nous frisaient souffrir nous-mêmes. Sa santé

porta la peine de cette contrainte; malgré quelques éclairs d'une gaieté destinée à prolonger l'erreur des deux mères, elle alla toujours en déclinant et finit par ne plus lui permettre de longues excursions.

« Il se borna alors à donner de légers soins à notre demeurer; encore ne s'y livra-t-il qu'avec la seule intention de m'en épargner la peine. Dans ses fréquentes insomnies, souvent il écrivait; le lendemain il déchirait ou brûlait ce qu'il avait écrit. Le médecin des eaux de Forges, le docteur

Cisseville, appelé par moi, lui donna des conseils suivis par pure complaisance, mais qui restèrent sans résultat.

« Enfin le dernier coup lui fut porté par une lettre pleine d'amitié qu'il reçut d'Yseulte et dans laquelle cette jeune personne, en lui apprenant son changement d'état, lui laissait entrevoir que la volonté d'un père expirant avait seule tout décidé. Cette communication avait un bon motif, mais elle était de trop, et elle produisit un effet contraire à celui que s'était proposé cette femme aimable, encore sous le charme d'un tendre souvenir.

« Flavien qui acquit pour la première fois la certitude d'être aimé, et qui voyait se briser à l'improviste l'obstacle devant lequel il n'osait seulement lever les yeux, éprouva un redoublement de désespoir que je n'eus pas le bonheur de pouvoir calmer. Il traîna encore quelques mois une vie languissante dont les soins de sa mère et de la mienne, toujours accompagnés de larmes secrètes, tempéraient les ennuis. De mon côté, j'essayais d'apporter quelque diversion dans ce malheur de famille, bientôt suivi pour moi de deux pertes non moins douloureuses.

« Avant de succomber, la veille même du jour où cette existence douce et inoffensive eut son terme, Flavien m'avait fait appeler dans sa chambre, où il se tenait languissamment assis près de son petit bureau. Ses yeux s'animaient d'un feu passager. Après avoir tiré de son sein deux billets desséchés, il me les confia en me disant : — « Ils m'ont fait bien du mal et bien du plaisir. » Prenant ensuite sur la table une lettre cachetée de noir, à l'adresse d'Yseulte, il me chargea de la lui remettre en mains propres. Ses forces s'épuisaient ; un dernier soupir errait sur ses lèvres pâles, qui murmurèrent encore avec une injonction, asile suprême où son amour semblait s'être réfugié :

— « Mon bon Henri, me dit-il, je vous demande une courte inscription pour la pierre qui couvrira mes restes ; mais ce n'est pas vous qui la ferez ni moi non plus. Ce sera Yseulte, Yseulte seule, et voici comment. Elle viendra sans doute visiter ma tombe ; vous l'y conduirez ; arrivés devant le tertre, où l'on prétend que l'amour même s'éteint, vous veillerez au mouvement de ses lèvres, et vous ferez graver sur une pierre de courte dimension les premières paroles, les uniques paroles qu'elle aura prononcées en arrêtant ses regards sur la froide dépouille de son ami.

« Je le lui promis en pleurant ; et le souffle de cette âme candide, dégagée de ses liens terrestres, alla rejoindre son Créateur.

« Il me reste à vous dire, mylord, qu'après le

décès du comte son père et celui de son mari, l'héritière des Cresville, étant venue prendre possession de ses propriétés, a voulu voir la tombe de mon cousin, ainsi qu'il l'avait prévu. Je lui ai donné le bras ; nous avons marché en silence. Arrivés au terme de notre course, nous nous sommes arrêtés devant la pierre que j'avais fait poser et que, de la main tendue, je lui ai indiquée. — « PAUVRE FLAVIEN ! » a-t-elle dit — Sans prononcer d'autres paroles, elle s'est agenouillée, a prié pendant cinq minutes, et s'est relevée avec des yeux trempés de larmes. L'aide de mon bras lui était devenue plus que jamais nécessaire. Le même silence qui avait accompagné notre course matinale a duré pendant les premiers moments de notre retour au château. Enfin la noble veuve m'a interrogé sur les derniers moments de son jeune ami. Après avoir satisfait à ses désirs, je lui ai remis la lettre qui lui était destinée, et que je ne pouvais lui envoyer par la poste dans la crainte de blesser la susceptibilité ombrageuse d'un époux. Elle s'en est saisie avec une sorte d'avidité, et, la glissant dans sa collerette, elle m'a dit :

— « J'étais certaine qu'il ne m'avait point oubliée !

« Ces deux mots échappés spontanément de sa bouche ont été gravés sur la tombe où vous les avez vus.

« Quant à la lettre de mon cousin, Yseulte en a gardé pour elle seule le contenu. Je présume seulement que la lecture qu'elle en a faite n'a pas été sans influence sur la détermination de ses fréquentes visites à la tombe de cet infortuné jeune homme. »

III.

Tel fut le récit du maître d'école, auquel je ne me suis permis de toucher que sur mes plus récents souvenirs. Je lui avais prêté une oreille attentive ; car il avait fait vibrer dans mon sein toutes les cordes de la sensibilité que le Ciel, bienfaisant ou sévère, a départie à chaque créature humaine. Je pris la parole à mon tour pour lui témoigner combien sa narration m'avait inspiré d'intérêt, ensuite j'ajoutai :

— « A Dieu ne plaise que j'abuse de votre complaisance ! Je ne vous interrogerai pas sur vos douleurs personnelles ; elles ont dû être grandes, puisque après avoir perdu votre intéressant ami vous avez été privé de la société de deux femmes qui, à plus d'un titre, vous étaient chères. Mais j'oserais vous demander pourquoi, assuré d'une aisance malheureusement accrue par des tributs successifs payés à la tombe, vous avez consenti à vous charger des pénibles devoirs d'un instituteur de village ?

— « Milord, me répondit-il, cette question me prouve que vous m'avez bien jugé. La mort de ma tante, qui ne put survivre à son fils; celle de ma mère, qui perdait dans sa sœur la compagne dont elle avait élevé l'enfance, et la seule femme avec laquelle elle eût entretenu des rapports dans ce hameau, me livrèrent d'abord à un abattement stupide, auquel je n'échappai que pour sentir mieux le cruel isolement de ma vie. Des semaines, des mois s'écoulèrent sans apporter aucun allègement à une douleur qui tenait du désespoir. Cédant à cette dernière impression, j'avais à lutter contre des projets sinistres qu'un sentiment religieux éloignait seul de mon esprit, et que les regrets amers d'une douce existence y ramenaient sans cesse, lorsqu'un ancien camarade de collège, qui d'Abbeville se rendait à Rouen, vint me voir. Il comprit ce que je souffrais : il me plaignit; et, par une inspiration que j'ai lieu de croire providentielle, il me donna le conseil auquel je dois le retour de ma raison et de ma tranquillité.

— Vous ne voulez pas vous éloigner, me dit-il, de restes chéris : c'est un culte comme un autre, et je le respecte. Mais rendez-vous utile dans l'endroit auquel il vous attache : il en aura plus de charmes à vos yeux; votre désespoir y deviendra de la mélancolie, ce sera au moins quelque chose de gagné. Vous avez un surcroît d'aisance dont je déplore avec vous la cause : devenez instituteur champêtre; élevez gratuitement les enfants du voisinage! ils ont été retirés à un devancier brutal, ignare et cupide. Acceptez sa succession; celle-là ne vous enrichira pas, mais elle fera passer dans votre âme le calme, et peut-être quelques éclairs de la gaieté de ces innocentes créatures.

« J'ai suivi cet avis. J'en ai béni le ciel. Mes jours résignés s'écoulaient ici paisiblement jusqu'à ce que j'atteigne celui où il plaira à Dieu de me réunir aux êtres si bons, si honnêtes qui m'ont été ravis. Les enfants confiés à mes soins m'aiment. Je leur apprends non le grec et le latin, que je commence à oublier, mais à ne point envier le sort des riches, à ne pas haïr les chefs sous lesquels ils auront à faire leur apprentissage de la vie, mais à se préparer par l'amour du travail à devenir eux-mêmes de bons pères de famille. Les parents les mieux traités du sort ont voulu me salarier sans que je me sois rendu à leurs desirs. Pour ne pas humilier leur reconnaissance, je consens à accepter, de temps en temps, quelques dons provenant de leurs vergers ou de leur laiteries, encore ai-je été obligé d'y mettre des bornes.

— « Au risque de vous devenir importun, mon cher monsieur Thibault, je vous adresserai une dernière question. En m'asseyant à votre table hospitalière, je ne vous ai pas laissé ignorer que

je faisais un voyage d'observation. Mon but est d'étudier la nature humaine sous ses diverses faces. Elle m'est apparue chez vous sous ce bon côté, quoiqu'un peu triste. Je ne m'en plains pas. Mon âme a trouvé à sympathiser avec la vôtre. Votre Flavien m'a ému, la perte de votre mère et de sa sœur, m'a affligé pour vous; car je connaissais déjà si bien votre intérieur, que je me suis cru un moment de la famille; mais il me semble qu'il vous reste quelque chose à me dire sur votre princesse Ysulte?

— « Mon Dieu, répondit le maître d'école, vous en savez déjà presque autant que moi. Elle est toujours la bonne, la naïve et excellente femme que je vous ai fait connaître. Veuve depuis cinq ans, on dirait qu'elle veut rester fidèle à la mémoire d'un époux, car elle a été demandée dix fois en mariage depuis son retour en Normandie; mais l'époux auquel elle garde sa foi n'est pas celui dont la dépouille mortelle est inhumée dans le grand duché de Toscane : c'est tout simplement le pauvre jeune homme que quelques pieds de terre recouvre dans un obscur cimetière de campagne; c'est celui dont, chaque matin, elle visite la tombe, à moins qu'un temps d'orage ne mette obstacle à sa promenade, ordinairement terminée sur mes indications par des œuvres de charité.

— « Monsieur Thibault, cette femme m'intéresse à un haut degré! je n'ai fait que l'entrevoir comme une ombre errante autour d'un tombeau : ne pourrai-je donc la mieux connaître? Je voudrais rapporter dans mon île une idée de ses traits et de sa physionomie, ce qui me permettrait de causer quelquefois, en hiver, avec elle, au coin de mon feu, ne fût-ce que pour lui dire : Pauvre âme souffrante! je prie Dieu qu'il donne à votre cœur la rosée qui console, car vous êtes bonne et vous savez aimer!

— « Venez déjeuner chez moi demain, vers les onze heures, et vous aurez satisfaction. C'est en effet le moment de sa promenade accoutumée, et elle ne manquera pas, si elle me voit à ma fenêtre, de me dire : « Bonjour, monsieur Thibault! » ainsi qu'elle disait de sa douce voix : « Bonjour, Flavien! »

J'acceptai, à la condition que, m'étant précautionné de quelques provisions dans ma voiture, ainsi qu'y avise sagement un digne gentleman, lequel ne doit jamais se laisser prendre au dépourvu dans un voyage d'observation, j'en ferais porter une partie chez l'instituteur. Cette convention bien arrêtée, je retournai à mon hôtellerie, où je me couchai dans un lit un peu dur, mais fort propre, ce qui était pour moi l'essentiel. Je ne dormis pas, ce dont je n'eus aucun regret; car j'employai le reste de la nuit à repasser dans ma mémoire,

sur le cahque des principales circonstances de tout ce que j'avais vu et entendu. Les détails de l'existence journalière méritent, selon moi, qu'on en prenne note. Cette menue monnaie de la vie a plus de valeur qu'on ne l'imagine ordinairement; car, par son fréquent usage, elle en règle le cours. Placée à propos, elle est même, dans la balance où se pèse le bonheur de chacun, d'un poids meilleur que les grosses pièces dépeçées avec fraeas, jetées fastueusement sur une table de jeu où sur les genoux d'une Laïs.

Ma pensée me reportait surtout vers cette femme chez laquelle un sentiment tendre avait de la durée. Ce n'est point une Artémise, me disai-je, car elle ne s'enveloppe pas de longs habits de deuil pour pleurer sur une tombe de village; ce n'est pas non plus une prude à prétentions, car on ne garde pas par coquetterie, pendant des années, une douleur dont personne n'est le témoin. Je soupçonne, pensai-je, qu'assise sur le terre funèbre elle s'y plait à se revoir jeune fille, qu'elle rentre avec une sorte de volupté dans son amour plein d'innocence, et qu'enfin, après avoir été jetée aux bras d'un mari indigne d'elle, il lui est doux de se retrouver fictivement, dans le passé, chérie de l'être vertueux auquel elle devait la conservation de ses jours. Qui sait, ajoutais-je en moi-même, si, sous le prestige d'un rêve, elle ne s'imagine pas alors marcher à côté de l'heureux Flavien dans le sentier aplani de l'existence? Pure illusion! s'écriera l'homme positif; soit, mais ce ne serait pas moi qui aurais la cruauté de la lui ravir. Les illusions, en effet, ne composent-elles pas la meilleure moitié du bonheur fragile dévolu à l'espèce humaine! Si les réalistes se sentent heureux ici-bas, je leur en fais mon compliment, au moins on ne les accusera pas d'être trop difficiles.

Passant à un autre ordre d'idées, j'eusse donné cent livres sterling pour lire la lettre qu'une main défaillante avait tracée, puisque sans doute cette lettre avait servi de motif à un si long attachement. Ysulte ne l'a pas même communiqué à l'honnête Thibault, au seul être dans lequel sa vie solitaire ait trouvé des sympathies toutes formées. Elle a eu raison: les secrets du véritable amour doivent s'enfouir dans le cœur comme dans un coffre-fort à trois serrures. Ce sont de ces parfums qui s'évaporent dès qu'on les expose au grand air.

L'aube avait fait place au jour; je me levai, je fis ma toilette avec tout le soin qu'un Anglais de bonne race doit y apporter; peut-être même y mis-je plus de temps que de coutume. Par mon ordre, John, chargé de ma boîte à thé, de ma théière, de deux bouteilles de vin de Champagne et de la moitié d'un jambon de Bayonne, se rendit chez le maître d'école. Après quoi, pour attendre

l'heure indiquée, j'ouvris un volume du *Frisman*, à la page où l'oncle Tobie se propose d'attaquer militairement la veuve Wadmann. Ce chapitre donna naissance chez moi à de singulières réflexions. Je ne sais si mes hémisphères cérébraux en furent trop fortement ébranlés; ce qu'il y a de certain, c'est que, la commotion passant jusqu'au cœur, des fibres d'une nature délicate y furent mises en mouvement, sans que je me permisse de les interroger. Enfin, onze heures sonnèrent; et au dernier coup de l'horloge, j'étais à la porte de l'honnête monsieur Thibault.

La prévoyance du maître d'école, qui venait de congédier sa classe, avait placé sur une nappe d'une blancheur vierge deux couverts, de beaux fruits, des tartines grillées, de la crème et du beurre jaune de sa propre nature et sans le secours de la fleur du souci, dont les marchands de Gournai se servent pour amorer les acheteurs parisiens. Je fis le thé; nous attaquâmes le jambon, nous lui donnâmes pour passe-port le vin de Champagne, et j'allais verser dans les tasses l'infusion tonique qui nous vient du Céleste-Empire, quand M. Thibault, de sa place, aperçut la belle Ysulte, qui s'avancait dans la direction de la maison. A l'instant il s'accouda à sa croisée, et moi je m'enbusquai derrière un rideau de mousseline qui ne cachait pas assez bien toute l'embrasure de la fenêtre pour m'empêcher de voir sans être vu.

Ysulte était telle que me l'avait faite son digne biographe. Comme le temps s'était rafraîchi, elle avait recouvert sa robe blanche d'un cachemire des Indes qui, croisé en manière d'écharpe, dessinait les contours d'un corsage encore agréable. Cette femme pouvait avoir trente-deux ans, quoique je ne lui en donnasse que vingt-cinq; mais j'étais prévenu en sa faveur. La mélancolie dont son visage portait la trace affligeait moins qu'elle n'inspirait d'intérêt, et son front était pensif sans paraître soucieux. Elle n'était point grande; elle n'était point petite; je lui en sus gré; car j'ai remarqué que généralement les femmes grandes, pour peu qu'elles aient été bien traitées de la nature ou de la fortune, affectent des airs de supériorité écrasante envers ce qui les approche, et que les petites se vengent presque toujours de l'exiguïté de leur taille par un ton revêché et une humeur acariâtre. Malheur à qui leur tombera sous la main! Elles croiront gagner quelques poches de plus à force d'impertinences et de caprices despotiques.

Ysulte, arrivée à portée d'être entendue du maître d'école, souleva sa jolie tête pour lui dire, ainsi qu'il me l'avait annoncé: — « Bonjour, mon cher monsieur Thibault! » — La voix de cette femme

était en vérité une caresse, comme me l'avait appris déjà le maître d'école,

Elle ajouta : — « J'irai demain vous voir et causer avec vous.

— « Pourquoi pas aujourd'hui? lui fut-il répondu.

— « Parce que vous n'êtes pas seul et que je voudrais penser tout haut, » répliqua-t-elle avec les mêmes sons enchanteurs.

Je n'ai connu qu'une seule personne en France qui modulât ainsi sa parole et qui, pour ainsi parler, la fit éclore d'un timbre argentin. C'était mademoiselle Mars. Ysulte me charma mieux que ne l'eût fait un chant sorti du gosier de madame Catalani. Elle n'avait prononcé que quelques mots : mentirais-je en affirmant que mon oreille n'en avait rien retenu? non rien! Chaque syllabe, en effet, était descendue dans les profondeurs les plus intimes de mon âme.

Je crois qu'elle m'avait entrevu derrière mon rideau. Nous primes le thé. Les chevaux venaient d'arriver. Je délibérai quelques temps avec moi-même pour savoir si je ne les renverrais pas une seconde fois. Enfin la raison l'emporta et j'ordonnai de les atteler à la voiture. En attendant que celle-ci arrivât sous les croisées de l'instituteur, je lui dis :

— « Rester plus longtemps ici, ce serait m'ex-

poser à faire quelque folie et peut-être à vous y associer; car, foi d'Anglais, ni Piète ni Saxon, cette femme remplit toutes les conditions de celle que je voudrais aimer. Quant à vous, monsieur Thibault, il me reste à vous rendre grâce pour votre hospitalité. Les heures que j'ai passées près de vous seront marquées en craie blanche dans le registre de ma vie, ma mémoire en a pris note.

« Souhaitant que la vôtre me conserve un souvenir, et ayant remarqué que vous preniez du tabac, je vous prie d'accepter cette boîte qui en contient d'une qualité supérieure; c'est du vrai macouba. Mais, comme il est d'une grande force, ajoutai-je en ouvrant la boîte d'or, je vous engage à en user sobrement, par un mélange bien ménagé avec celui de votre excise. »

Il voulut me remercier; nous nous serrâmes la main amicalement. Je n'avais pas oublié la servante avec sa longue coiffe à la cauchoise, et lestement je montai dans ma berline en me disant : — « Pauvre Flavien! pauvre lord d'Erly, qui, avec ses vingt mille livres sterling de revenu et ses châteaux dans le Cumberland et l'Yorkshire n'a pas encore trouvé une Ysulte près de laquelle il puisse penser tout haut!

KÉRATHY,

Représentant du peuple



SPA — EMS

LE COMTE ET LA COMTESSE DE CHAMBORD; — JENNY LIND.

La Chambre des députés, la magistrature, le barreau et toutes nos écoles sont en vacances, l'Opéra est fermé, et Paris est désert; vous accueillerez, je pense, le court récit d'un voyage à vol d'oiseau.

Pour aller à Spa, il faut habiter et *stationner* dans les chemins de fer français, belges et prussiens. Nous avons été surpris qu'on ait décrété en Prusse contre les fumeurs une mesure qui ne saurait tarder à être adoptée en France. Chaque convoi de chemin de fer en Prusse compte deux ou trois wagons sur lesquels on lit l'inscription suivante :

Wagen zu rauchen.

Cela veut dire : *Wagon pour fumer*. Cela veut dire aussi : *On ne fume pas dans les autres wagons*. Certes, le Français est un fumeur plus novice et moins sérieux que l'Allemand. Comment se fait-il que ce soit en Prusse qu'on ait d'abord songé à ne pas faire subir l'odeur et la fumée de la pipe ou du cigare aux femmes qui voyagent et aux gens d'esprit qui ne fument pas ?

Nous voici à Spa ! C'est là que commence le règne de la cuisine allemande : le perdreau et la compote de pommes, le cerf rôti et la confiture de groseilles. Spa a été visité cette saison par un grand nombre d'étrangers, Allemands, Polonais et Russes. On y joue la roulette et le trente-et-quarante; on assurait que les bénéfices de la banque pour cette saison s'élèvent à 400,000 fr. L'impôt prélevé sur la passion du jeu donne des revenus presque réguliers ! et il y a toujours des joueurs ! Pendant les quelques heures que nous avons passées à Spa, il n'y restait que trois célébrités : le général Jacqueminot, le prince de Canino et mademoiselle Scrivaneck, du théâtre du Palais-Royal.

Le général Jacqueminot est, par son mariage avec madame veuve Paulée, un des gros propriétaires de la Belgique; il n'est pas revenu en France depuis la révolution de Février. Spa est pour lui comme une terre de plaisance.

La curiosité de la table de roulette des salons de Spa était le prince de Canino. Figurez-vous un gros homme, court, vêtu de noir; sa physionomie, d'une grande mobilité, rappelle avec une exagération qui les dénature, les traits de Napoléon. Certes, nous ne demanderons jamais de rigueurs

contre personne; mais nous ne pouvons nous empêcher de constater toutes les douceurs, toutes les sécurités qu'offre aujourd'hui le métier de conspirateur. On s'ennuie, on est mécontent, on veut de la célébrité, quelle qu'elle soit : on s'affilie aux sociétés secrètes; on commande un coup de main. Il réussit ou il est réprimé. En cas de succès, on s'empare des plus hauts emplois; et lorsqu'on est vaincu, on court à l'étranger; on choisit la plus douce résidence, et on se promet bien de recommencer le même coup de main, dût il ruiner tout un pays et jeter le trouble et la guerre civile dans toute l'Europe. Le prince de Canino joue tranquillement tous les jours à la roulette.

La petite mademoiselle Scrivaneck figurait comme un géant sur les affiches qui invitaient le public à ses représentations. Il faut, pour le succès de nos actrices de vaudevilles, des stalles entreprenantes et des loges qui aient la mémoire du cœur; le passé et l'avenir leur manquent à l'étranger ! Nos actrices de vaudevilles devraient renoncer aux voyages.

Dans la traversée de Cologne à Coblenz, le maître d'hôtel du bateau à vapeur (il y a aujourd'hui des maîtres d'hôtel et des tables d'hôte sur les bateaux à vapeur) nous apprit avec la même indifférence les nouvelles suivantes : *Nous arriverons avant la concurrence, et elle est partie avant nous : si vous allez à Ems, vous y trouverez le comte et la comtesse de Chambord; nous avons des perdreaux et des écrevisses du Rhin; si vous allez à Ems, vous entendrez demain, dans un concert, Jenny Lind.*

Afin qu'on ne nous soupçonne pas de quelque mauvais vouloir contre la République, afin de ne pas être accusés d'avoir du goût pour quelque prétendant, nous dirons que les *Eaux d'Ems* étaient sur notre carte de voyage; que nous aimons beaucoup la musique, et que nous n'avions jamais entendu Jenny Lind.

Notre maître d'hôtel ne nous avait pas trompés. En arrivant à Ems, avant de songer à notre dîner, que nous avions bien gagné par huit heures de bateau à vapeur et de voiture, nous nous étions jetés sur des billets pour le concert de Jenny Lind.

A six heures, nous entrions des premiers dans la salle de concert. Cette salle est spacieuse; une

galerie praticable règne tout autour. Nous ne vous décrirons pas cet immense salon à colonnes; nous sommes trop pressés de vous parler musique pour vous parler architecture. A sept heures moins quelques minutes entrèrent, par une porte du fond, le comte et la comtesse de Chambord, suivis d'un assez grand nombre de Français de distinction. Plusieurs canapés et plusieurs fauteuils avaient été disposés pour les recevoir. Le hasard et notre impatience nous avaient placés près du comte de Chambord, presque à côté de lui. Le jeune prince a vingt-neuf ans; sa physionomie est pleine de franchise, très ouverte, très sympathique. Il porte des moustaches blondes; il boite un peu.

Le comte de Chambord ne tarda pas à remarquer qu'il était placé près d'un groupe de Français, et pendant tout le concert, bien que nous fussions étrangers à sa compagnie, il trouva moyen, sans perdre de sa dignité, d'être pour nous de la plus aimable courtoisie.

Tous les traits, toutes les attitudes de la comtesse de Chambord respirent la distinction, la douceur et la bonté. La princesse est d'une taille élancée; sans être très jolie, elle plaît et elle séduit. La comtesse de Chambord était depuis six semaines aux eaux d'Ems; le comte n'arrivait à Ems que depuis très peu de jours, et venait la chercher.

La grande artiste est arrivée tout modestement sur la petite estrade, près du piano de son accompagnateur. Elle était vêtue de blanc. Jenny Lind a beaucoup de physionomie; ses traits ne sont ni fins ni réguliers; mais, dès qu'elle chante, l'esprit ou la passion donne à son regard la plus charmante gaieté ou la plus belle expression. Jenny Lind est alors d'une grande beauté.

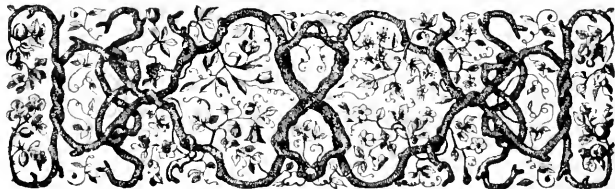
J'ai entendu madame Malibran, madame Pizarro, mademoiselle Sontag, mademoiselle Grisi; Jenny Lind réunit toutes les qualités admirables et si diverses de ces célèbres cantatrices; sa voix,

étendue et assouplie par les plus habiles études, brave toutes les difficultés, vous charme et vous étonne par les effets les plus savants et les plus variés; elle a le plus grand style, de l'énergie et de la sensibilité. Quel immense succès Jenny Lind obtiendrait à Paris! les triomphes et les recettes des débuts de Duprez seraient dépassés, et encore nous n'avons entendu Jenny Lind que dans un concert; et cette nature si intelligente, si passionnée, ne se révèle tout entière que sur le théâtre!

Le bruit s'était répandu à Paris que Jenny Lind était d'un accueil peu bienveillant pour les Français; malgré tout, nous avons été complimenter cette illustre artiste après son concert, et elle nous a remerciés avec la plus charmante modestie de nos applaudissements qui s'étaient mêlés à ceux de tout le public. Mademoiselle Jenny Lind parle très bien français.

Pour montrer mademoiselle Jenny Lind telle qu'elle est, simple, spirituelle et modeste, il nous suffira surtout de raconter ce qui s'est passé à son arrivée à Coblenz. A peine le nom de Jenny Lind eut-il été prononcé dans l'hôtel où elle descendit, qu'on se réunit, et que les notabilités de la ville vinrent la supplier d'y donner un concert. Mademoiselle Jenny Lind fut forcée de refuser, et s'excusa. Elle partait le lendemain matin pour Ems. Le soir, après le dîner, la maîtresse de l'hôtel exprimait tous ses regrets à Jenny Lind. « Je vous aurai vue, lui dit-elle, mais je ne vous entendrai jamais; car, moi, je ne puis quitter Coblenz une heure dans cette saison d'or pour mes enfants. » Jenny Lind lui répondit en riant: « Vraiment, vous tenez tant à m'entendre, eh bien! mettez dans ce salon un piano, réunissez toute votre famille, et je vais vous donner, pour vous seuls, un concert improvisé. »

Jenny Lind a chanté à Coblenz pendant deux heures, mais seulement pour les maîtres de l'Ho-
TEL DU GÉANT.





LA CHANSON DU FAUNE.

DEDIÉ A BENVENUTO CELLINI.

I.

Elle est cassée, elle est cassée,
Ma cruche que tant j'aimais !
Pour moi, toute joie est passée ;
Elle est cassée !
Je n'y boirai plus jamais,
Jamais !

Qu'un funèbre cyprès s'incline sur ma tête.
O Jupiter ! dis moi si le jour de la fête
Une cruche si belle était aux mains d'Hébé ?
Ah ! combien je maudis l'heure où je sus tombé !

Quand l'hamadryade légère,
Toute palpitante accourait
Devant ma grotte bocagère,
A ma cruche elle s'enivrait.

Un jour, — quel souvenir ! — je rêvais sous un arbre ;
En poursuivant un cerf, Diane aux pieds de marbre,
Me demanda ma cruche et la vida d'un trait.
Ah ! comme j'ai suivi ses pas dans la forêt !

II.

Elle est cassée, elle est cassée,
Ma cruche que tant j'aimais !
Pour moi, toute joie est passée ;
Elle est cassée !
Je n'y boirai plus jamais,
Jamais !

Apollon, sur ma cruche, avait gravé l'histoire
De Pan qui dans ses bras, cherchant une victoire,

Vit en roseaux chanteurs se métamorphoser
La nymphe Ea fuyant ainsi l'ardent baiser

Mais Pan, enivré par la lutte,
Sous ses dents coupa des roseaux,
Dont il fit soudain une flûte
Qui chanta comme les oiseaux.

Pan jona tristement, aux rives solitaires,
Un chant voluptueux, si doux, que les pautières,
Les tigres indomptés, se déclarant eul'eux,
En rugirent d'amour dans les bois ténébreux.

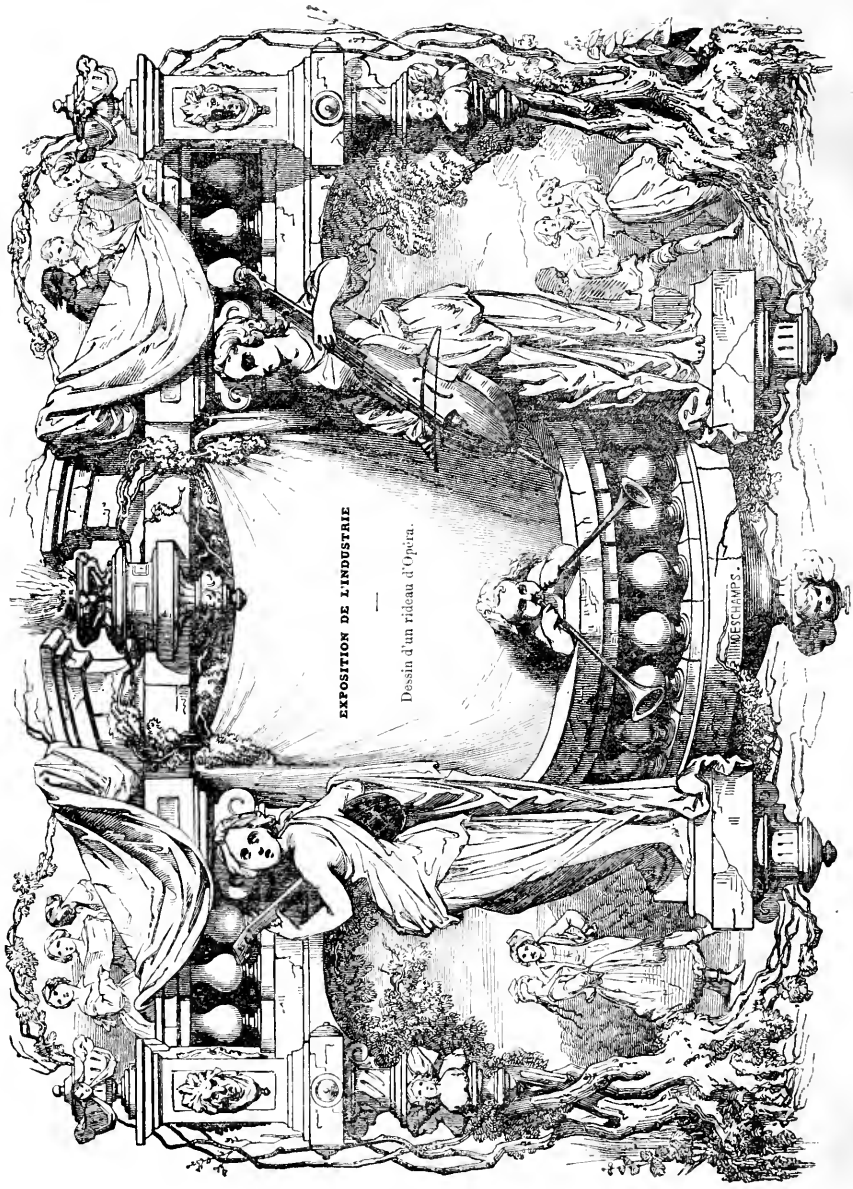
III.

Elle est cassée, elle est cassée,
Ma cruche que tant j'aimais !
Pour moi, toute joie est passée ;
Elle est cassée !
Je n'y boirai plus jamais,
Jamais !

Sur ma cruche on voyait, dans un chœur de dryades,
Les fils de Sémélé qu'ont bercés les Hyades ;
A ses pieds sommeillaient un tigre tacheté ;
Désarmés, les amours jouaient à son côté.

Les dryades, troupe bruyante,
Dansaient en voilant leurs seins nus
De leur chevelure ondoyante
Parfumée au bain de Vénus.

Et Bacchus étendu sur des feuilles d'acanthé
Ouvrait sa lèvre rouge à la jeune bacchante,
Qui pressait sous ses doigts une grappe aux cent grains.
— Faune, finiras-tu de chanter tes chagrins ?



EXPOSITION DE L'INDUSTRIE

Dessin d'un rideau d'Opéra.

J. M. ESCOFFIER



Arrestation de la Lescombat.

UNE CAUSE CÉLÈBRE.

Madame Lescombat a laissé un nom retentissant dans les fastes judiciaires. Le règne de Louis XV, règne fertile en choses contre nature, a produit un certain nombre de ces existences féminines fourvoyées dans la route ténébreuse du crime, et qui, sous le masque de la légèreté ou de la vertu, y ont marché plus ou moins longtemps avec une hypocrite dissimulation. La Lescombat est tombée au premier pas ; cependant peu de coupables ont attiré plus vivement sur eux la curiosité de leurs contemporains. Aujourd'hui on connaît peut-être encore son nom ; quant à son crime, aux détails de son procès et de son supplice, ils sont en grande partie oubliés : chaque époque a ses criminels favoris pour lesquels elle se passionne, qu'elle caresse, qu'elle choie avec un certain amour, et qu'elle opposerait quasi avec orgueil aux criminels de l'époque précédente. N'avons-nous pas eu, il y a quelques années, madame Lafarge, qu'on a appelée et qu'on appelle, je crois encore, *l'héroïne* du Glandier. Pour elle, la France s'est divisée en deux camps, dont ni le temps ni les révolutions n'ont entièrement effacé la trace.

Jaloux de réhabiliter, dans la mémoire des amateurs de ces sortes de drames, les crimes du passé, qui risquent fort de pâlir devant l'éclat des crimes contemporains, nous allons tâcher d'essuyer, de notre moins mal, la poussière que le temps et l'oubli ont laissé tomber sur la figure de la Lescombat, afin de la montrer parée seulement de la sanglante auréole qui l'environne. Avant d'être madame Lescombat, notre héroïne (qu'on nous passe ce mot consacré) s'appelait Marie-Catherine Taperet ; elle naquit à Paris, en 1728, de parents obscurs et peu riches, et qui moururent quelque temps après sa naissance. L'enfant fut élevée par sa grand'mère qui lui donna une éducation *honnête*, disent les mémoires de l'époque, c'est-à-dire plus brillante que ne le comportait la médiocrité de sa fortune. Mais la jeune Taperet était si jolie que la bonne grand'mère crut qu'avec ses grands yeux noirs, son fin sourire, et son teint de lys et de rose, comme on disait dans ce temps-là, sa petite-fille ne pouvait manquer de trouver un époux fort au-dessus de sa position. Il fallait donc que Catherine Taperet reçût une éducation qui fût au niveau de sa fortune à venir. De

bonne heure, en effet, la jeune fille fut recherchée en mariage par une foule de partis plus ou moins avantageux, et un architecte, nommé Lescombat, qui était au nombre de ses soupirants, demanda sa main et l'obtint.

Le jeune ménage vécut quelque temps avec la grand-mère; mais madame Lescombat, qui sentait déjà fermenter en elle la fièvre des passions fougueuses et incandescentes qui la menèrent au crime par le chemin du vice, fit tant auprès de son mari qu'il consentit à prendre un appartement séparé de celui de la grand-mère, et alla s'établir dans un autre quartier.

Débarassée d'une surveillance importune, madame Lescombat s'occupa d'abord de se créer une société dans le nouveau quartier qu'elle habitait. Les travaux de son mari exigeaient qu'il la laissât le plus souvent seule; il lui était bien permis, sans doute, de chercher quelques innocentes distractions, du moins c'est ce que pensa l'architecte. La beauté de madame Lescombat, son excellente éducation, son esprit distingué et brillant lui firent ouvrir toutes les portes où elle alla frapper, et elle fut reçue dans les maisons les plus honorables, où les séductions de sa personne ne tardèrent pas à lui faire une cour d'adorateurs empressés. Madame Lescombat, dont le cœur n'avait pas encore été enduré par le crime, les traita tous de son mieux; elle mordit au fruit défendu avec une avidité toujours croissante et toujours insouviée; elle avait mis sa lèvre à la coupe amère des passions, et comme ces ivrognes que le vin enivre et ne désaltère pas, plus elle buvait, plus elle voulait boire. Après avoir fréquenté le monde pour se distraire, elle le fréquenta pour satisfaire à ce besoin d'amour léger et changeant dont son cœur s'était fait une habitude, et cela alla si loin, si loin, que cela fit scandale dans cette société du XVIII^e siècle, qu'on ne peut cependant taxer de pruderie, et madame Lescombat fut bannie des maisons où elle était reçue.

Cependant Lescombat, qui ne voyait rien, consentit à prendre des pensionnaires afin de former à sa femme une société nouvelle où elle pût déployer ses séductions sans éveiller les susceptibilités jalouses d'un monde envieux. Tout alla bien pendant quelque temps. Madame Lescombat, entourée de jeunes gens empressés à lui plaire, était là dans son élément naturel; tant qu'on en resta à la simple galanterie, il n'y eut trop rien à dire; mais l'amour vint à s'en mêler, et ce fut le commencement d'un drame adultère qui coûta la vie à trois personnes. Il y avait parmi les pensionnaires de la maison un jeune homme nommé Mongeot, qui se destinait au génie. Madame Lescombat mit bientôt entre lui et ses autres adorateurs une

telle différence qu'on ne tarda pas à en faire la remarque; doux sourires, prévenances de toutes sortes, petits entretiens intimes qui en disaient beaucoup trop, tout était pour lui. Lescombat, mis peut-être au courant de l'intrigue par un rival distancé, ouvrit enfin les yeux et en vit sans doute suffisamment pour faire un éclat. Il eut une scène très vive avec sa femme, et il mit Mongeot à la porte de sa maison.

Madame Lescombat perdit du même coup et son amour et la confiance de son mari, qui lui était si utile pour continuer cette vie plus que légère à laquelle elle ne pouvait se résoudre de renoncer. Le vice était entré si avant dans son cœur, qu'il lui était plus aisé de concevoir un crime que de l'en extirper, et elle songea dès lors à se défaire d'un homme qui lui semblait sans doute un effroyable tyran. Pour réaliser ce projet, elle feignit le repentir le plus sincère, elle prodigua à son mari tant de marques de tendresse, elle versa de si belles larmes qu'elle finit par lui persuader qu'elle n'avait jamais trahi sa confiance, et que les apparences seules l'avaient trompé, et par l'entremise d'amis communs, elle vint à bout d'opérer une réconciliation entre lui et Mongeot.

Celui-ci, heureux de retrouver une maîtresse charmante, se grisa d'amour et de plaisir; et quand la tentation du crime vint l'assaillir, elle le trouva sans force pour lui résister. Dans un de ces moments de délire où la passion parle seule et est seule écoutée, la Lescombat représenta à son amant que son mari serait toujours un obstacle à leur bonheur, qu'un jour ou l'autre leur amour serait découvert, et qu'alors il y avait tout à craindre pour eux de la part d'un jaloux qui ne lui pardonnerait jamais de lui avoir donné son cœur; elle usa de toute sa puissance sur cet homme qui n'était que faible, et dont elle parvint à faire un criminel pour le pousser à la débarrasser de son mari. D'abord Mongeot s'effraya de cette proposition épouvantable. La Lescombat, qui s'en aperçut, frémit de rage; ce fut comme une panthère irritée, qui verrait sa proie près de lui échapper; elle lui reprocha son ingratitude et sa lâcheté, et lui dit qu'elle l'avait trop aimé, et qu'il serait cause de sa perte. Puis, par un revirement subit, aux injures et aux reproches, elle fit succéder les larmes et les sanglots; sa colère se foudra en une attendrissante douleur; elle se plaignit de n'avoir jamais été aimée, et à force de ruse, d'artifice et d'astucieuse perfidie, cette femme arracha à son amant l'horrible promesse d'assassiner son mari. Celui-ci s'était réconcilié de bonne foi avec Mongeot, et il accepta sans défiance la proposition qu'il lui fit d'aller faire ensemble une promenade au jardin du Luxembourg. Leur conversation fut

gaie, et ne se ressentit ni de leurs anciennes querelles, ni des préoccupations coupables de Mongeot ; la promenade se prolongea jusqu'à la nuit, et pour cimenter leur entière réconciliation, Mongeot invita Lescombat à souper chez le suisse du palais ; celui-ci accepta, et le repas les retint à table jusqu'à onze heures du soir. Pendant le souper, Mongeot, qui avait son plan tout fait, enivra le trop confiant Lescombat, qui, après avoir quitté le Luxembourg et fait quelques pas dehors, eut besoin de s'arrêter pour satisfaire à certaine nécessité. Mongeot, échauffé par le vin, profita de ce moment et lui plongea son épée dans les reins, et prit la fuite aussitôt, en jetant un pistolet aux pieds de celui qu'il venait d'assassiner. Ayant rencontré le guet dans une rue voisine, il déclara qu'un homme venait de lui mettre le pistolet sous la gorge, et qu'ayant été obligé de faire usage de son épée pour sa défense, il croyait l'avoir tué. Arrêté et mené chez le commissaire du quartier, qui dressa procès-verbal de ses déclarations, Mongeot fut ensuite envoyé en prison où il passa le reste de la nuit. Cependant le commissaire avait envoyé à l'endroit où la prétendue attaque avait eu lieu, et l'on avait trouvé le corps de Lescombat mort et baigné dans son sang.

Le lendemain, les fumées de la veille s'étant dissipées, Mongeot avoua dans un premier interrogatoire qu'il avait tué Lescombat, mais il soutint que c'était dans le cas de légitime défense.

L'intrigue que le meurtrier avait eu avec la femme du mort étant venue à la connaissance des magistrats, éveilla les soupçons de la justice, et madame Lescombat fut arrêtée. Mais Mongeot ayant protesté de l'innocence de sa maîtresse et persisté à se déclarer seul coupable, elle fut mise en liberté sous la simple condition de se présenter devant la Cour si on avait besoin d'elle. Ici un doute étrange nous assaillit. Nous nous sommes fait jusqu'à cette heure le fidèle interprète des idées et des opinions des contemporains du crime sans nous permettre de mettre en doute la culpabilité de madame Lescombat ; hé bien, à présent, il nous semble que, devant le jury actuel, madame Lescombat n'eût pas été condamnée. Voici sur quoi nous appuyons les présomptions de son innocence. D'abord elle ne fuit pas comme elle l'aurait pu ; elle ne paraît pas même y songer. On dit que son amour pour Mongeot l'emporta sur le désir de conserver sa vie ; erreur, car son historien nous la montre un instant après se consolant dans les bras d'un autre amant. Cependant elle alla voir Mongeot dans sa prison ; elle y mangea plusieurs fois avec lui ; on va même jusqu'à dire qu'elle y coucha, ce qui nous semble tout simplement une calomnie et une absurdité.

Cependant Mongeot ayant été transféré à la Conciergerie, il ne lui fut plus permis de voir sa maîtresse. Dans un second interrogatoire, il continua à la proclamer innocente de toute complicité dans un fait qu'il soutenait n'avait été qu'un acte de simple défense. Mais on assure, dit le chroniqueur d'ouï nous tirons ces renseignements, qu'ayant appris que cette femme, qu'il idolâtrait et dont il se croyait adoré, se consolait dans les bras d'un nouvel amant, la jalousie la plus noire s'empara de son cœur, et, ajoute notre historien, dans l'interrogatoire suivant, il fit des déclarations contre sa maîtresse qui la firent soupçonner de complicité, et déterminèrent les magistrats à la faire arrêter une seconde fois. Nous le voyons, madame Lescombat est arrêtée sur de vagues assertions avancées par un homme que la jalousie irritait. Voilà cent ans, la justice procédait autrement que de nos jours : aujourd'hui tout accusé est présumé innocent ; alors il était présumé coupable, et la loi agissait avec lui en conséquence. Cependant, ajoute notre historien, Mongeot, qui conservait encore un reste d'amour pour la Lescombat, ne fit pendant l'instruction de son procès aucune déclaration qui la chargeât directement. Sur ces aveux (et l'on sait comment la torture les obtenait au besoin) et sur les preuves résultant des débats, Mongeot fut condamné au supplice des assassins. Ayant été conduit à la Croix-Rouge, on lui demanda s'il n'avait aucune déclaration à faire et s'il ne désirait voir personne avant de mourir. Il manifesta le désir de revoir la Lescombat ; on le fit monter dans la chambre du lieutenant criminel, et l'on envoya chercher celle qu'il demandait. Celle-ci, soit coquetterie, soit irréflexion, vint se présenter en une riche toilette aux yeux de son ancien amant, qui crut qu'elle voulait par là insulter à son malheur. Alors cet homme, enflammé par la rage de voir celle pour laquelle il allait mourir, parée, brillante de vie et de jeunesse, tandis que, dans un moment, lui, ne serait plus qu'un cadavre, sentit la jalousie entrer dans son cœur comme un poison amer ; son amour se changea en haine ; il éclata en injures contre la Lescombat, et il déclara qu'eu assassinant le mari, il n'avait fait qu'exécuter les ordres de la femme. Après cette scène, il descendit de la chambre et monta sur l'échafaud où il fut rompu vif.

La Lescombat fut reconduite en prison. Quelques jours après on l'interrogea sur les dernières paroles que Mongeot avait prononcées avant de mourir ; elle répondit : « C'est un malheureux qui m'a toujours aimée, pour qui j'ai même eu de l'amitié, mais qui, au moment où il m'a accusée, n'était plus à lui-même. » Elle pria ensuite ses juges de vouloir bien adoucir les rigueurs de sa

prison, attendu qu'elle était enceinte de quatre ou cinq mois. Le fait ayant été juridiquement et scientifiquement constaté, on prit d'elle un soin tout particulier, et elle accoucha à terme d'un garçon. Pendant six semaines, la justice redoubla d'attention, afin que, le cas échéant, le bourreau eût à exercer son office sur une personne en parfaite santé. Enfin, son rétablissement étant parfait, on reprit son procès; elle fut interrogée de nouveau, et, sans avoir fait d'aveu, elle fut, par arrêt du Cbâtelet du 9 janvier 1733, condamnée à être pendue, après avoir été appliquée à la question ordinaire et extraordinaire. Le 17 du même mois, le Parlement confirma cette sentence. Ce jugement ne nous semble basé que sur la dénonciation de Mongeot; dénonciation qui, pour des juges non prévenus, est frappée de suspicion légitime. On sait la déplorable facilité avec laquelle les tribunaux de cette époque condamnaient aux derniers supplices. L'arrêt qui frappa les Sirven et les Calas est à peu près du même temps.

Cependant on avait lu cet arrêt à la Lescombat; elle était déjà entre les mains du bourreau, lorsqu'elle demanda avec instance à parler au juge chargé de présider à l'exécution. On la conduisit devant lui, et elle déclara qu'elle était encore enceinte. Les magistrats se rassemblèrent et lui accordèrent un sursis de quatre mois et demi. A partir de ce moment, on la surveilla avec le plus grand soin, et des matrones furent chargées de la visiter de temps en temps. La curiosité publique mit à profit ce délai, et l'on allait en foule à la prison pour la voir. Les mémoires contemporains nous en font ce portrait : « La taille de la Les-

combat était médiocre, mais bien prise; ses yeux étaient grands, noirs et très vifs; son teint était d'une blancheur éblouissante; enfin sa gorge, ses bras et ses mains étaient d'une rare beauté. » Ce portrait, tracé par tous ceux qui l'ont vue en prison, explique la passion qu'elle inspira à Mongeot, passion poussée jusqu'au crime. A ces attraits, elle joignait les séductions d'une conversation très agréable qu'elle avait puisée dans les romans dont elle conserva le goût, dit-on, jusque sous les verroux de la prison. Elle vit venir le jour de la mort avec une très grande indifférence. Ce moment étant arrivé, on lui lut une seconde fois son arrêt qu'elle entendit très fermement. N'ayant plus aucun prétexte pour retarder son supplice, elle fut conduite sur la place de Grève, après être montée à l'Hôtel-de-Ville, où elle ne resta pas longtemps. Elle fut remise entre les mains du bourreau, qui avait déjà vu cette proie lui échapper une première fois, et, après une prière de quelques instants et sans que son courage se démentit, elle fut lancée dans l'éternité. Elle était alors dans sa vingt-huitième année.

Le lecteur verra deux nuances bien distinctes dans ce récit. Dans la première partie, nous avons purement et simplement répété, sans les commenter, les opinions des contemporains de la Lescombat; nous nous sommes fait l'écho des cris d'anathème contre une femme jeune et belle, qui n'avait peut-être pour tout crime qu'un peu de légèreté. Dans la seconde partie, après avoir sérieusement examiné les faits sur lesquels reposent sa condamnation, nous nous sommes permis de dire : « De nos jours, non, la Lescombat n'aurait point été condamnée. »

MARION DE LORME

A vécu cent trente-quatre ans.

Ce ne fut qu'en l'année 1741 que mourut la fameuse Marion de Lorme, qui vécut cent trente-quatre ans et dix mois. Cette longévité a fait le sujet d'une dispute qu'on ne prétend point décider ici. Mais il existe une histoire de cette femme singulière, dont les principaux circonstances s'accordent parfaitement avec les journaux du temps; les notes qui l'accompagnent sont de la plus grande exactitude, et l'on ne peut regarder l'extrait mortuaire qui vient à l'appui des autres preuves, comme l'ouvrage de l'imagination. Quoi qu'il en soit, voici l'extrait de cette vie semée d'événements

assez curieux pour justifier l'étendue de cet article.

Marion de Lorme naquit le 6 mars 1606, et fut nommée Marie-Anne; son père s'appelait Jacques Grappin, et sa mère Léonore Jacquet; ils demeuraient l'un et l'autre à Balleray, près de Giez, en Franche-Comté. Venue à Paris fort jeune, Marie-Anne fit connaissance avec Desbarreaux à qui elle donna les prémices de son cœur, et qu'elle ne cessa jamais d'aimer, quoiqu'elle lui fit de fréquentes infidélités. Ce fut lui qui lui fit quitter son nom pour prendre celui de Marion de Lorme.

Elle n'avait que dix-neuf ans quand le duc de Buckingham, ambassadeur d'Angleterre, arriva à Paris. La voir et le désirer fut pour lui l'effet d'un instant; le regarder et céder ne fut pas pour Marion une plus longue affaire. Cette intrigue demeura cachée avec beaucoup de soin; le duc avait de bonnes raisons pour cela: si se vit obligé de retourner en Angleterre, qu'il gouverna, comme Richelieu gouvernait la France. Ce fut dans ce temps-là, que madame de Chevreuse, l'une de ses maîtresses, ayant tramé une conspiration contre la vie du cardinal, fut obligée de se sauver en Lorraine, et que Chalais fut décapité.

Buckingham, désirant de se venger du roi et du cardinal, partit d'Angleterre avec une flotte redoutable, surnommée la flotte de Cléopâtre, aborda

à l'île de Ré, et voulut emporter le fort Saint-Martin, défendu par Thoïras; l'inaction dans laquelle il resta cinq jours, sauva les Français; mais ce qu'on ignore généralement, c'est la cause singulière de cette inaction. Le cardinal voyant que tous ses projets et son crédit seraient renversés, si le duc prenait Saint-Martin; n'ayant aucun moyen de l'en empêcher, à moins que d'en trouver un pour lui faire retarder l'attaque, ce qui aurait laissé le temps à Thoïras de se préparer à la défense, et se regardant comme entièrement perdu, allait succomber à sa douleur, lorsque Boisrobert, son confident intime, lui conseilla d'engager celle que Buckingham avait tant aimée, et qu'il aimait toujours, de lui écrire une lettre si touchante, que cet amant ne pût avoir la force de lui rien refuser.



Marion de Lorme au conseil du cardinal de Richelieu.

Ah! Boisrobert, s'écria le cardinal, jamais elle n'y consentira. — Monseigneur, répondit le confident, vous ne connaissez pas les femmes aussi bien que les hommes; faites-lui croire qu'en obligeant l'Anglais à différer de quelques jours, ce sera rendre à l'État le service le plus important, et je vous réponds que son amour-propre l'emportera sur sa répugnance à vous obliger. Daignez me charger de cette négociation, je vous réponds du succès. L'abbé avait raison; la lettre fut écrite et réussit.

L'amoureux Buckingham, pour obéir à l'objet de ses vœux, n'attaqua que le sixième jour, fut repoussé avec perte; se contenta ensuite d'un blocus qui dura trois mois, et ordonna le rembar-

quement de ses troupes qui, avant d'arriver à la pointe de l'île où étaient ses vaisseaux, furent taillées en pièces par M. de Schomberg. Le duc ramena les tristes restes de son expédition en Angleterre, et fut assassiné à Portsmouth, le 2 septembre 1628. Avant de mourir, il écrivit une belle lettre à Marion, qui le pleura sincèrement, et ne tarda pas à trouver des consolations.

Quelques années après elle fit connaissance avec le jeune Cinq-Mars qui s'oublia jusqu'à l'épouser en secret. A peu près dans ce temps, le cardinal voulut la voir sans être vu. Non la conduisit à Ruel, où son éminence l'ayant trouvée mille fois plus belle qu'il ne se l'était imaginé, voulut absolument savoir si elle avait donné son

mour à Cinq-Mars. Boisrobert fut envoyé à la découverte; il rapporta que les complaisances de Marion pour Cinq-Mars étaient l'ouvrage de la vanité, et qu'elle réservait toute sa tendresse pour son ancien ami Desbarreaux. Le cardinal fit engager ce dernier à se départir de ses prétentions en sa faveur; on lui promit de faire tout pour sa fortune; Desbarreaux se tira de là par des plaisanteries, fut persécuté, obligé de se défaire de sa charge et de sortir du royaume.

Quoique Richelien fût sûr de l'indifférence de Marion pour Cinq-Mars, il voulut les empêcher de se voir; en conséquence il engagea la maréchale d'Effiat, mère de Cinq-Mars, à attaquer son fils et sa séductrice sur leur mariage clandestin. Ce procès prit la tournure la plus sérieuse, et fit rendre l'ordonnance du 2 novembre 1639. Cinq-Mars oublia bientôt Marion, qui, sollicitée par Niou, se vit forcée de céder à Richelieu.

Plus libre que jamais, Marion s'abandonna à son goût pour les plaisirs; mais la justice céleste se servit d'un moyen extraordinaire pour la punir de ses fautes, en l'entraînant dans une démarche qui fut la cause de tous ses malheurs. Elle avait alors quarante ans, et n'avait point encore connu l'ambition. Quoiqu'elle eût conservé presque toute sa beauté, elle ne pouvait se cacher l'avenir; elle prit donc le parti de s'assurer par l'intrigue une importance dont elle s'était fait une douce habitude. Sa maison devint le rendez-vous des émissaires des princes mécontents; mais le 18 janvier 1650, lorsqu'elle apprit que les princes de Condé et de Conti, et le duc de Longueville étaient arrêtés, elle commença à craindre pour elle. Sachant quel ennemi implacable était le cardinal Mazarin, et manquant des moyens de l'attendrir, elle chercha dans son esprit ce qui lui restait de ressources, et n'en trouva qu'une, celle de se faire passer pour morte. Les avis secrets qu'elle recevait, achevèrent de la déterminer. Elle fut avertie que dans la nuit même elle devait être arrêtée et conduite à la Bastille; il n'y avait plus à balancer. Elle commença par s'assurer de Guy Patin, son médecin, et de quelques-uns de ses domestiques. Ensuite elle se mit au lit, se fit saigner, et le docteur répandit le bruit qu'elle était fort mal. Vers le minuit, des archers entrèrent chez elle pour lui signifier l'ordre du roi; mais la trouvant dans un état qui paraissait annoncer une prochaine agonie, ils prirent sur eux de ne pas mettre cet ordre à exécution, et rapportèrent au cardinal qu'elle n'avait que peu de moments à vivre. Les jours suivants, elle vit quelques-uns de ses amis les plus intimes; mais la peur s'était tellement emparée de son âme qu'elle crut devoir les tromper aussi bien que ses ennemis. Elle aurait pu terminer en

peu de jours cette tragique scène, si elle n'eût craint que le cardinal ne se doutât de la pièce qu'elle lui jouait. D'un autre côté, espérant toujours que l'affaire des princes s'accommoderait, et qu'on ne songerait plus à elle, sa constance à soutenir ce triste rôle la retint au lit plusieurs mois. Enfin avertie par Guy Patin, que le cardinal n'attendait que sa convalescence pour la punir elle se détermina à quitter Paris pour jamais.

Depuis quelques jours personne n'entrât plus chez elle; on la croyait si mal, qu'on n'espérait plus rien. La nouvelle de sa mort fut reçue comme une chose à laquelle on s'attendait depuis longtemps. Guy Patin se chargea de la pompe funèbre, qui se fit le 29 juin. Tous ses amants se crurent obligés de lui rendre les derniers devoirs; qu'on juge du cortège! elle eut la curiosité de le voir passer; et toute inconsolable qu'elle était de sa cruelle aventure, elle ne put s'empêcher de rire de bon cœur d'avoir pu attraper une bonne fois, tous ensemble, ceux qu'elle avait si bien trompés en détail. Le gazetier Loret ne manqua pas de célébrer son trépas; le bon Saint-Évremond se crut obligé de le consigner dans de petits vers qui ne firent pas fortune. Guy Patin, qui avait la fureur de mander tous les morts de Paris à son ami Falconnet, n'osa pourtant pas lui mander celle-ci.

Mais ce n'est pas assez de prouver que Marion a pu ne pas mourir en 1650, quoique le bruit de sa mort se fût répandu dans ce temps-là; il faut rendre compte de ce qu'on peut appeler sa seconde vie, qui est vraiment extraordinaire.

Guy Patin adressa Marion à un de ses amis qui demeurait à Ostende, où elle trouva le moyen de se rendre avec ce qu'elle put emporter de ses biens. Elle n'y resta pas longtemps, et se hâta de passer en Angleterre, n'espérant de sûreté que dans les troubles qui désolaient alors ce malheureux pays. Par une suite de circonstances singulières, un seigneur anglais lui offrit sa main et sa fortune, qu'elle accepta. Pendant dix ans ils habitèrent ses terres, situées près de l'Écosse, et vécurent heureux. Il mourut en 1661, et quelques mois après, Marion apprit la mort de Mazarin. Elle résolut de repasser en France, emporta tout ce qu'elle possédait, et partit pour Paris.

A quelque distance de Louvain, où elle allait coucher, elle fut arrêtée par des voleurs, dépouillée de tout son bien et traînée à leur suite. La crainte d'être découverts, déshabilla bientôt ces brigands, qui se partagèrent le butin; leur chef offrit à Marion de le suivre. La misère où elle se voyait réduite la força à prendre ce parti. Elle fut enmenée en Poméranie, où elle passa près de trois ans avec l'ex-voleur. A l'âge de cinquante ans elle devint veuve pour la troisième fois. Ce dernier

mari lui ayant laissé près de cent mille livres, elle revint en France; mais comme la perte de ses charmes et la suite lizarde de ses aventures l'empêchaient de reparaitre à Paris avec agrément, elle se décida à aller finir ses jours à Giez, patrie de ses ancêtres. N'y trouvant aucun de ses parents, et personne qui se rappelât de les avoir connus, elle se lia intimement avec le procureur fiscal nommé Le Brun, homme aimable, âgé d'environ quarante ans, qu'elle rendit maître de ce qu'elle possédait, en l'épousant. Dix-sept ans se passèrent encore dans l'union la plus heureuse; et elle en avait près de soixante-seize, lorsque M. Le Brun fut obligé de faire un voyage à Paris pour les affaires de son seigneur M. de Rhumant. Marion se détermina à l'y accompagner, et ils y arrivèrent le 10 mai 1682. Elle eut la curiosité d'aller voir le superbe château de Versailles, où Louis XIV s'était établi depuis quelques jours. Le premier objet qui s'offrit à elle dans la galerie, fut Ninon; mais Ninon toujours belle et entourée d'adorateurs. Elle ne doutait pas qu'elle n'en fût reconnue dans l'instant comme elle venait de la reconnaître; mais elle se trompa. Ninon passa devant elle et ne la reconnut point. Humiliée, moins de n'avoir pas été reconnue, que de se trouver si différente de Ninon pour les traits, la fortune et l'existence, Marion revint sur-le-champ à Paris, où elle fut retenue jusqu'à la mort de son mari.

Agée de quatre-vingt-un ans, privée de parents et d'amis, excepté de deux cousins de M. Le Brun, qui l'abandonnèrent bientôt lorsqu'elle leur eut rendu ce qui leur appartenait, elle fut entièrement livrée à une femme de chambre et à un laquais qui la servaient depuis plusieurs années. L'espoir d'hériter de ce qu'elle avait les engagea, pendant quelques années, à lui prodiguer leurs soins; mais ils formèrent le projet d'être ses héritiers de son vivant; et comme elle était un peu connue sur le quai des Théatins, où elle avait choisi son logement, ils lui en louèrent un autre près de Saint-Paul, et la forcèrent d'aller s'y établir sous un autre nom que le sien.

Marion, se défiant du sort qu'on lui destinait, n'imagina de ressources, pour s'y soustraire, que dans le secours de Ninon, si elle existait encore. Elle rassemble ses forces, et lui écrit une lettre touchante. Pour déterminer son laquais à la lui porter, elle feignit qu'il lui était dû vingt mille livres. Mais les deux domestiques, qui, de leur côté, n'étaient pas sans défiance, tinrent sans doute conseil, et ouvrirent la lettre, car le laquais la rendit à Marion, en lui assurant que Ninon n'existait plus. Marion, désolée, n'eut d'autre parti à prendre que de s'abandonner à la Providence. Elle passa quelques années réduite à végéter dans

la solitude et le désespoir. Un matin elle s'éveilla, et comme à l'ordinaire, appelle sa femme de chambre. Une heure, deux heures, quatre heures, six heures se passent dans une attente inutile. Ses domestiques, lassés de la voir vivre si longtemps, avaient pris la fuite après l'avoir volée. Depuis plus de vingt-quatre heures elle n'avait rien pris; elle était d'une faiblesse excessive, dans un état pire que la mort même, lorsqu'elle entend un bruit sourd et aperçoit une lumière qui s'avance. Une inconnue s'approche de son lit, et voyant qu'elle respire encore, la quitte et va chercher un bouillon qu'elle parvient à lui faire prendre. Marion, reconnaissante, lui fait entendre qu'elle a été abandonnée par ses domestiques; les voisins avertis accourent; on s'attendrit sur son sort, on examine, on trouve que les perdiles ont tout emporté; on s'empresse de lui procurer des secours. L'un de ces voisins, plus touché que les autres, demande à Marion s'il ne lui reste pas quelque parent ou quelque ami. — Hélas! non, lui répond-elle, il n'y avait que la seule Ninon de Lenelos qui fût capable de me secourir, et il y a quelques années que mon laquais m'a dit qu'elle était morte. — Ou vous a indignement trompée, répliqua cet homme charitable; il n'y a pas quinze jours que j'ai vu Ninon, jouissant d'une bonne santé, et je vole chez elle; vous en obtiendrez des secours. » Il revient bientôt, la tristesse peinte dans les yeux; Ninon venait d'expirer. Cependant Marion se rétablit peu à peu par le secours de son généreux voisin, et elle végéta encore trente ans de la même manière. Au bout de ce temps, elle eut le malheur de perdre son ami. Alors un ministre des autels, informé de son grand âge et de ses infortunes, lui tendit une main secourable. Ce digne pasteur prit soin de Marion, pendant six ans qu'elle vécut encore, c'est-à-dire jusqu'au 3 janvier 1741, comme on le voit par son extrait mortuaire, dont on va mettre la copie sous les yeux du lecteur.

« L'an 1741, le 3 janvier, est décédée au Paon Blanc, rue de la Mortellerie, Marie-Anne-Oudette Grappin, âgée de cent trente-quatre ans et dix mois, comme il nous a paru par l'extrait baptistaire délivré le 18 septembre 1697, signé et extrait par M. Thomas, curé de Balliéram, proche Giez, en Franche-Comté; laquelle est née le 5 mars 1606; veuve, en quatrième nocces, de François Lebrun, procureur fiscal de M. de Rhumant, quai des Théatins; a été inhumée, le 6, au cimetière de Saint-Paul, sa paroisse. Signé Monchevray, prêtre. »

« Collationné à l'original, et délivré par nous, prêtre, bachelier en théologie, vicaire de la susdite paroisse de Saint-Paul. A Paris, ce 20 avril 1780. Signé Poitevin. »



Vadé prophétisant aux Halles.

VADE.

I.

Qu'il nous soit permis d'esquisser en quelques traits le Corneille des halles, cette physionomie rubiconde qui nous apparaît dans la galerie des poètes de quatrième ordre tout épanouie d'un rire de carnaval. Saluons la gaieté, quel que soit son masque : les méchants ne rient pas. Il y a toujours eu en France un refuge pour la gaieté ; avant de jouer la comédie, elle chantait ; Vadé la cultivait tout à la fois au théâtre et au cabaret, dans l'opéra-comique et dans la chanson à boire. Au xvii^e siècle, la chanson bravait tout en riant ; elle allait, abeille imprudente bourdonner partout jusqu'à l'oreille de Mazarin. Molière venu, la gaieté prit avec lui de gré à gré toutes les métamorphoses de la scène. Molière mort, la gaieté s'en alla, éclopée, trouver Regnard et Dancourt comme pis aller. Parmi les héritiers de Dancourt, il ne faut pas oublier Vadé ; seulement il fut la dernière expression de la gaieté des carrefours.

En 1747, dans les fêtes du carnaval, madame la comtesse de Château-Renaud voulut célébrer le retour du comte de Caylus, son ami, son cousin, d'autres disaient son amant, par un bal masqué

des plus magnifiques. Comme le comte de Caylus recherchait la société des artistes et des gens de lettres, madame de Château-Renaud avait convié à ce bal Duclou, Boucher, Gentil-Bernard, Vanloo, Piron, Moncrif, La Tour, enfin tous les charmants esprits qui daignaient courir le monde. Dès le début, la fête fut brillante, on pouvait se croire à la cour, au bruit de ces équipages dorés, à la vue de ces fastueux déguisements, presque tous venus des contrées orientales. La maîtresse de la maison étant jolie, toutes les femmes étaient jolies.

Vers minuit, à l'heure où la danse devient plus animée, il se fit une révolution subite à la porte du grand salon ; la danse fut suspendue ; les femmes, un peu plus curieuses que les hommes, même quand elles dansent, se précipitèrent du côté du bruit. Or, voici ce qui se passait. Une poissarde de belle taille et de belle venue, très vive, très alerte, très gaillarde, vêtue avec une certaine recherche, c'est-à-dire avec tout l'éclat des femmes de la halle il y a cent ans, avait traversé les antichambres, malgré la défense de tous les

valets qui s'étaient mis à sa poursuite. Mais il fallait voir comme elle les rudoyait avec une verve bryante. Un coup de pied par-ci, un coup de poing par-là. Mais il fallait surtout l'entendre! Les quolibets les plus hasardés étonnaient jusqu'aux graves portraits relégués dans une galerie servant d'antichambre les jours de fête; ces dignes ancêtres semblaient s'indigner qu'un pareil ton pénétrât dans un pareil lieu.

Cependant le comte de Caylus, envoyé par madame de Château-Renaud, se trouva à la rencontre de notre poissarde. — Ah! vous voilà, dit-elle d'une voix enrouée et traînante, tout en imitant par ses gestes mademoiselle de Camargo dans quelque gargonillage, j'en suis bien aise et pour aïin que vous ne trouviez pas ça mauvais, je veux danser avec vous trois menneus sans compter le passe-pied, en payant ben entendu, dont je ne regrette pas la dépense, parce que ce n'est pas suivant ce que vous valez. — Le compliment n'est pas mal tourné, dit le comte de Caylus, tout en se demandant s'il devait répondre sur le même ton; mais il craignit de s'embourber sous les piliers des halles; il aïina mieux y suivre d'un œil curieux son interlocutrice dans toutes ses pittoresques évolutions. — Madame, avec qui vais-je avoir l'honneur de danser un menneus? demanda-t-il avec une exquise politesse.

Tous les spectateurs applaudirent au contraste. — Mon beau Muguet, qui n'êtes pas de la nouvelle saison, je suis la demoiselle Rabavin, à la veille d'épouser mon ami La Tulipe; mais, sa-pergéné, le chien me le payera; il est allé à la Courtille sans moi pour chanter ses cantiques à boire. Demain dès l'aurore, je lui détacherai gaïllement un coup de poing sur la moustache; c'est de cette main là que j'écris mes phrases. Y en a plus d'un à la Courtille comme au Gros-Caillou qui porte sur sa chienne de face un pataraphe de ma façon, le tout pour leur apprendre que Margot Rabavin vous a une vertu des plus revêches. Dame! c'est qu'on n'a jamais mis sa corrette de travers. Nous ferons notre salut tout comme vous autres, mes princesses, qu'avez des confesseurs jour et nuit. Sachez que nous allons entendre les vêpres aux Porcherons, où il y a des commis qui viennent nous relouer en cadencettes et en habits verts. Mais j'ons donné notre cœur à La Tulipe. — Alors, madame, pourquoi venez-vous ici, car on peut dire que c'est le palais de la séduction? — Le bon Dieu qu'est malin a permis aux femmes de faire damner un peu les hommes; je me suis endimanchée et me v'là, faisant la huppée; on a de quoi, on s'en moque. Puisque le compère La Tulipe est sans moi le verre à la main, soyons sans lui le cœur sur la main.

A moi les hommes d'épée et les hommes de robe! après le menneus nous boïrons chopine ensemble pour faire passer le gueuleton tout comme à la guinguette, morgué!

Le comte de Caylus offrit très gaïllement son poing à mademoiselle Margot Rabavin. Il se fit une haïe sur leur passage; tout le monde admittait avec surprise les grâces robustes de la nouvelle venue. Les violons, soudainement interrompus quelques minutes auparavant, reprirent toute leur gaïeté vibrante. Le comte de Caylus et Margot Rabavin, après avoir balancé leurs bras dans l'harmonie de la musique, avec une grâce touchante, commencèrent le menneus avec beaucoup d'entrain, mais avec beaucoup de gravité.

Les bons physionomistes n'avaient pas été si longtemps sans s'apercevoir que sous le déguisement de Margot Rabavin un homme s'était caché. Mais quel était celui qui possédait si bien la désinvolture des halles et l'éloquence des carrefours. On s'épuisait en conjectures: ce ne pouvait être qu'un des habitués de l'Hôtel; car un étranger eût-il osé se risquer ainsi dans une parcelle tenue? — Ce qu'il y a de singulier, dit madame de Château-Renaud, c'est que je ne reconnais pas cette figure-là. Puisque Monerif est là-bas, ce n'est pas lui. — Se tournant vers Carl Vanloo, qui, un des premiers en France, avait transporté dans quelques salons choisis la gaïeté un peu sans façon de l'atelier: — Monsieur Vanloo, êtes-vous bien sûr que ce n'est pas vous? — Ma foi, madame, dit le peintre en souriant, je n'en réponds pas.

Monerif s'était approché de la comtesse: — Quoi, madame, lui dit-il d'un air de doute, vous ne reconnaissez pas cet animal de Vadé? — Vadé! — Vadé! — Vadé!

Ce nom courut comme un trait par tous les salons. Jean Vadé avait alors vingt-sept ans; il commençait à devenir célèbre pour ses bouquets à Margot, comme l'abbé de Bernis l'était pour ses bouquets à Chloris. Né à Ham (1720), mais venu de bonne heure à Paris, il avait étudié la poésie pittoresque des halles étant encore écolier. C'était un assez mauvais garnement, doué d'un certain esprit naturel. Ennemi des livres et des maîtres, qui ne voulut jamais rien apprendre. Il habitait avec sa famille au voisinage des halles. Comme Callot dans son enfance, qui suivait avec entraînement les troupes de Bohémiens; comme Téniers qui en revenant de Pécole se complaisait au spectacle des ivrognes; comme Watteau, qui demeurait des heures entières penché à une lucarne pour voir dans la rue s'ébattre les baladins et discourir les charlatans, Vadé, créateur d'une poésie très inférieure à celle de ces trois maîtres par excellence, passait toutes ses heures de récréation, quelque-

fois même ses heures d'étude, à contempler les mœurs et à apprendre la langue accentuée des poissardes.

Il eut dans sa jeunesse le caractère des enfants prodiges, nous ne dirons pas des poètes ni des artistes, car son genre fut toujours bien au-dessous de l'art et de la poésie. Cependant, malgré ses mauvaises études et sa profonde insouciance, il obtint à vingt ans, par la protection de quelques amis de sa famille, un emploi de contrôleur à Soissons et à Laon « dont il fit les délices pendant quatre ans, » s'il faut en croire le grave esprit qui écrivit un essai sur la vie et les œuvres posthumes de Vadé. En 1713, c'est-à-dire quatre ans après, au retour d'un voyage en Normandie, il revint à Paris, déclarant ne plus vouloir vivre ailleurs. Comme déjà sa vveve hardie et sa gaieté licencieuse s'étaient répandues de proche en proche du café au bouddoir (on n'avait point encore oublié les gais propos de la Régence), il fut à la mode d'avoir Vadé dans quelques salons célèbres. Le duc d'Agénois, qui aimait à rire, proposa à Vadé de le prendre pour secrétaire. Vadé, qui aimait à vivre, ne se fit point prier, car il était sans argent. Il fut décidé entre le duc et le poète des halles que, moyennant cent louis par an, Vadé accompagnerait le duc partout; c'était, du reste, tout ce qu'il aurait à faire. Le duc n'était pas fâché de prouver dans le monde où il vivait qu'il était très occupé, puisqu'il avait un secrétaire; aussi jamais grand seigneur et secrétaire ne furent plus contents l'un de l'autre.

Telle était la position qu'avait conquise Vadé le jour du bal masqué de madame de Château-Renaud.

C'était le duc d'Agénois lui-même qui s'était fait ce jour-là le valet de chambre de son secrétaire. Ils avaient été ensemble emprunter l'ajustement de la plus coquette des dames de la halle. J'ai peut-être oublié de dire que Vadé était un joli garçon, quoique assez robuste. On voyait bien qu'il appartenait au peuple par la naissance, par certaines habitudes et quelquefois par goût. Il avait beau courir le monde, accompagné du duc d'Agénois, il ne se laissait pas aller aux belles manières; il conservait les franches allures de quelques-uns de ses héros; il arrivait que sa belle humeur amusait les oisifs d'un salon ou d'un cercle; mais, pour lui, il ne s'amusait jamais qu'au calaret, en folle et bruyante orgie, au café Procope ou au carr-four Bussy, à l'ancien Caveau, avec Piron, Panard et compagnie.

Quand il fut bien démontré chez madame de Château-Renaud que mademoiselle Margot Rabavin n'était autre que M. Jean Vadé, toutes les grandes dames, ardentes au plaisir, allèrent prier

le poète des halles de vouloir bien danser avec elles. Il fut le héros de la fête. Le comte de Caylus tomba au second rang; Vadé recueillit toutes les œillades, tous les jolis mots, tous les doux sourires qui étaient destinés à l'illustre voyageur. Le comte de Caylus pouvait parler des Pyramides, des obélisques, des ruines de Thèbes, des sources du Nil; mais, cette nuit-là, on ne voulait pas déchiffrer les hiéroglyphes du désert; on aimait mieux étudier la langue des poissardes. Voilà bien la curiosité féminine, ou plutôt l'esprit de contradiction qui gouverne le monde. On va parler de la splendeur de l'antiquité avec toute la poésie de l'histoire! on aime mieux entendre un quolibet.

Il y avait au bal de madame de Château-Renaud une jeune folle, plus folle que les autres, la baronne de Beaupré, qui fut émerveillée par les allures et par l'éloquence de Vadé; elle avait épousé peu de temps auparavant un mari ridicule, un gentilhomme poitevin, qui voulait la cloître dans sa terre. Cette perspective, loin d'arrêter son ardeur, ne lui donnait que plus d'entrain; elle voulait, du moins, avant d'aller faire pénitence, avoir commis quelques péchés. Nul philosophe, quoi qu'on en dise, n'est plus rigoureusement logique que la femme.

Il y avait six semaines que madame de Beaupré attendait ou plutôt cherchait l'heure fatale à M. de Beaupré, l'heure du daïble, comme disait Voltaire. Le diable eut son heure, grâce à Vadé. Madame de Beaupré était poursuivie par une foule d'adorateurs qui juraient de vivre et de mourir pour elle. Vadé ne lui en jura pas autant; tout entier à son triomphe, il ne songeait pas le moins du monde que son cœur pût être en jeu. Parmi ses adorateurs, madame de Beaupré avait pourtant daigné prendre quelque intérêt au marquis de Montaignac, qui était d'une exquise distinction; on le citait comme modèle de la galanterie perdue. On parlait beaucoup des aventures qu'il avait eues à la cour, à la Comédie, à l'Opéra. La folâtre baronne, puisqu'il daignait implorer ses bonnes grâces, aurait donc dû en raffoler; mais elle avait beaucoup d'imagination, un goût étrange pour les choses bizarres et romanesques. Dès qu'elle vit Vadé danser un passe-pied, dès qu'elle l'entendit débiter ses grotesques madrigaux, elle s'avoua vaguement qu'il serait beaucoup plus piquant d'entamer une aventure avec Vadé qu'avec M. de Montaignac. Le cœur des femmes est un abîme et je ne veux pas m'y perdre pour expliquer cette fantaisie extravagante. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant la fin du bal, la baronne avait prié mademoiselle Margot Rabavin d'aller la voir en l'hôtel de sa tante, une vieille folle qui avait vécu en pleine Régence, s'il fallait en croire la baronne, ce

qu'elle en faisait, c'était pour amuser sa tante; mais Vadé, qui était naïf, ne s'y méprit pas; il s'imagina que la baronne était folle de lui.

Le surlendemain, dans l'après-midi, il se présenta à l'hôtel de la vieille, madame de Marrens. Il n'avait plus l'air conquérant de l'avant-veille; c'était la première fois qu'il allait se trouver en tête à tête galant avec une grande dame, car jusque-là il avait vécu sans façon au jour le jour avec les Colombine du théâtre de la foire, ou les grisettes de son quartier.

A peine eut-il dit son nom au valet de chambre qui allait l'annoncer, que madame de Beauré survint, toute fringante, mantelet, dentelles, robe ouverte à volants et bonnet à grand papillon; elle lui dit: — Ah! bonjour, monsieur Vadé; mon carrosse est en bas qui nous attend. Voulez-vous me permettre de faire un voyage avec vous? — Comment donc! madame, au bout du monde si vous voulez. — Je désire depuis longtemps explorer un pays que vous connaissez beaucoup. — C'est donc un enlèvement, pensa Vadé. — Je veux parler des halles; le comte de Caylus me disait hier que, depuis la Régence, la gaieté française s'était réfugiée là.

Tout en parlant ainsi, la baronne et Vadé avaient descendu l'escalier de Phôtel. Un laquais se précipita au-devant d'eux pour ouvrir la portière. — Suivez-moi, monsieur. — La baronne s'élança dans le carrosse, Vadé alla s'asseoir à côté d'elle. Je ne raconterai pas mot à mot leur singulière promenade, lorsque, descendus de la voiture, ils parcoururent la halle, ce dédale pavé de bonnes intentions, mais peuplé de mauvaises paroles. La baronne avait prié Vadé d'entamer çà et là quelque vif dialogue avec les habitants du lieu. — Prenez-y garde, madame, car je ne réponds pas des éclaboussures. — A la guerre comme à la guerre; aujourd'hui je n'ai peur de rien. — Eh bien, madame, nous essayerons de vous donner la comédie.

Vadé avait fait une brillante entrée avec une hairengère. La baronne s'était amusée tout en tremblant. Les injures grotesques qui volaient de bouche en bouche avec la rapidité et l'éclat d'une fusée ne passaient pas devant ses oreilles sans l'effaroucher un peu, d'autant plus qu'elle subissait la conséquence de la compagnie de Vadé. Comme ils arrivaient au terme de leur voyage: — N'allons pas oublier, dit Vadé, une petite marchande d'huîtres qui est digne par sa beauté de vous arrêter un peu; d'ailleurs elle est bien capable de me rendre mon compliment, car si elle a le cœur sur la main, on peut dire qu'elle a la gaieté sur les lèvres.

En effet, madame de Beauré commençait à distinguer une jeune fille, toute rubiconde, qui

étendait symétriquement des huîtres sur la paille. Elle était d'une fraîcheur éblouissante. Comme elle souriait sans cesse, on voyait toujours ses dents blanches comme celles d'un jeune chien. Ses cheveux, noirs et brillants, s'échappaient en un chignon touffu de sa corsette; ses longs cils ne voilaient qu'à demi le feu trop vif de ses grands yeux. Son cou, vigoureusement et artistement attaché, était un peu mordu par le soleil; une grande croix d'or suspendue à un velours descendait sur sa gorge et se dérobait dans les plis du léger fichu blanc, qui cachait, sans la dissimuler tout à fait, une gorge trop orgueilleuse. Quoique sa figure ne fût pas d'une régularité parfaite, elle était jolie par la jeunesse, par la santé et même par l'expression.

Madame de Beauré saisit un regard d'intelligence échangé entre la marchande d'huîtres et son cicerone. Pour la première fois de sa vie, elle fut jalouse, car elle comprit tout de suite, surtout en se rappelant ce qu'on lui avait dit de la vie de Vadé, que cette belle fille, si agaçante et si fraîche, était, sinon sa maîtresse de la veille, du moins celle du lendemain. — Eh bien, murmura la baronne en s'appuyant sur le bras de son compagnon, voilà tout ce que vous lui dites? — Morgné! Nicolle, dit Vadé en voulant saisir la croix d'or, tu as là un superbe casaquin de siamoise. Est-ce un mousquetaire de Picpus qui te l'a donné? — Mon casaquin, répondit Nicolle en se rengorgeant et en jetant ses poings sur ses hanches, vaut bien ce chiffon de dentelle que ta princesse a sur les yeux; sapergué! on dirait une fraise de viau.

Vadé, irrité de voir que Nicolle s'en prenait à la baronne, voulut lui faire entendre qu'elle faisait mal les honneurs de son royaume. — Allez, allez, je n'entends pas le latin. Avec son visage à la crème! Quoi donc qu'elle a sous le nez, la princesse! mon Dieu! c'est une mouche. C'est ben la mouche dans du laid. — Gueule de chien! s'écria Vadé, veux-tu que j'accroche ta langue d'enfer au bout de mon épée? — Ton épée, ou donc que tu l'as trempée? ce n'est pas dans du sang de chrétien, est-ce pour défendre ce papillon de nuit? Prends garde, le vent va l'envoler avec sa figure sans viande. — C'est assez, dit madame de Beauré en entraînant Vadé qui s'échauffait à la riposte. — Allez, allez, s'écria Nicolle à la baronne, prenez garde qui ne vous morde, car il est enragé.

Voyant que Vadé, contre son attente, s'éloignait sans dire un mot de plus, Nicolle courut à lui: — Tu n'oublieras pas que je t'attends ce soir à la foire Saint-Laurent.

A peine eut-elle dit ces mots, qu'elle s'enfuit en fredonnant cette chanson de Vadé:

Un guenx de carrosse qui passit,
Tous les deux nous élaboussit,
Et nous équipit nos bas blancs.
J'étions faits comme des ch'nrapans.

— Vous n'irez pas à la foire Saint-Laurent ? demanda madame de Beaupré à Vadé, quand Nicolle se fut éloignée. — Peut-être, répondit-il. — Le soir Vadé n'alla point à la foire Saint-Laurent ; il avait pris de plus en plus au sérieux sa passion pour madame de Beaupré. La jolie baronne, d'ailleurs, qui avait pris toute sa journée à elle, était parvenue à le retenir à dîner chez sa tante qui l'avait accueilli avec cette curiosité coupable

des vieilles femmes qui se consolent des aventures qu'elles n'ont plus, par les aventures qui se déroulent sous leurs yeux.

Madame de Beaupré quitta le soir Vadé avec la promesse qu'il la reverrait le lendemain. — Mais à propos, demanda-t-elle d'un air distrait, tout en lui disant adieu, où demeure donc cette jolie insolente qui m'a fait de si gracieux compliments ce matin ? — Je ne sais pas, répondit Vadé en saluant. — Vous le savez, reprit la baronne d'un air moqueur, vous le savez et vous me le direz. — Est-ce que vous auriez la fantaisie d'aller encore vous exposer aux quolibet de Nicolle ? — Qui sait ; je suis curieuse de savoir où gisent ces dames qui



Nicolle se consolant des volageries de Vadé.

règnent à la halle avec tant de despotisme. — Je crois que Nicolle demeure rue Barre-du-Bec dans la maison du marchand de vin.

Le lendemain de très bonne heure, le carrosse de madame de Beaupré s'arrêtait devant l'Hôtel-de-Ville. En vain elle avait ordonné à son cocher de toucher rue Barre-du-Bec, le brave homme n'avait jamais pu pénétrer dans ce dédale de rues étroites et tortueuses.

II.

La jolie baronne, soutenant la queue de sa robe, arriva légère comme une chatte, sans trop se mouiller les pieds, à la maison indiquée par Vadé.

C'était un de ces vieux cabarets, où la lumière du soleil arrivait à peine en plein midi ; quoiqu'il eût pour enseigne le *Cygne de la Croix*, il était gardé par une affreuse mégère, habituée à tous les orages du vice. — Mademoiselle Nicolle ? demanda madame de Beaupré, sans oser franchir le seuil de la porte. — Nicolle ! dit la cabaretière en regardant de travers la nouvelle venue. — Vous ne savez donc pas, la belle, que les oiseaux s'envolent de leur nid dès l'aurore. — Mademoiselle Nicolle est déjà sortie ? — Attendez, il me semble que je viens de la voir passer dans l'escalier ; d'ailleurs, montez-y, si cela vous amuse ; c'est tout en haut, la dernière porte du corridor. Prenez garde de vous casser le cou dans l'escalier.

Disant ces mots, la cabaretière alla dans l'arrière-boutique et revint vers la baronne avec une lampe à la main.

Quoique madame de Beaupré eût avec elle son valet de chambre, elle eut peur et pensa à battre en retraite; mais elle s'aguerri par curiosité, comme toutes les femmes. Son domestique prit la lampe et passa devant elle. Après une ascension des plus dangereuses, madame de Beaupré arriva devant la porte entr'ouverte de mademoiselle Nicolle. La marchande d'huîtres, entendant quelqu'un sur son palier, avança la tête avec surprise.

— Mademoiselle, dit la baronne, j'ai deux mots à vous dire. — Nicolle fit timidement la révérence. — Passez, madame, dit-elle en se rangeant contre la porte. La baronne entra en ordonnant à son domestique de l'attendre dans l'escalier. Nicolle la pria de s'asseoir sur une espèce d'escabeau placé sous une petite fenêtre à vitres de plomb qu'elle s'empressa d'ouvrir pour donner un peu plus de jour à sa chambre. Quoique dans une horrible maison, cette chambre avait un certain air de jeunesse et de gaieté, sans doute parce qu'elle était habitée par Nicolle. Madame de Beaupré, en y promenant ses regards, croyait en effet y voir la trace des fraîches et vibrantes chansons de la jolie fille.

Après un silence, elle leva les yeux sur la figure de Nicolle qui se tenait debout devant elle dans une attitude inquiète et respectueuse. — Mademoiselle Nicolle, aimez-vous M. Vadé? — Nicolle devint rouge comme une cerise, ce qui surprit beaucoup madame de Beaupré qui avait toujours présente à son souvenir la marchande d'huîtres de la veille. — Voyons, reprit la baronne en tendant la main à Nicolle, parlez-moi à cœur ouvert. Aimez-vous M. Vadé? — Oui, madame. — Beaucoup? — Un peu. — Depuis longtemps? — Depuis trop longtemps, car à ces sornettes-là on perd sa jeunesse et son temps? — Enfant! aimer, est-ce du temps perdu? Est-ce que vous avez à vous plaindre de M. Vadé? C'est un galant homme, un peu fou comme tous ceux qui sont jeunes et qui se laissent éblouir par des yeux vifs comme les vôtres. — Mon Dieu, madame, je n'ai rien à dire contre lui, si ce n'est qu'il n'est pas venu hier à la foire Saint-Laurent. Mais, ajouta Nicolle en baissant les yeux, quand on va avec de si belles dames! — Ce n'était qu'un jeu, vous auriez dû comprendre. — Non, je ne comprends pas, car je ne suis pas savante là-dessus; mais enfin que Dieu le conduise. — Allons, allons, ne vous chagrinez pas; M. Vadé vous reviendra plus amoureux que jamais. — Oh! je ne regrette pas qu'il aille avec vous; au contraire, je voudrais bien qu'il revint avec les manières de tous ces beaux messieurs, car je lui

ai toujours reproché de n'être qu'un patand de mon pays avec ses façons communes et ses paroles en veux-tu en voilà. J'aimerais bien mieux qu'il eût un peu moins d'esprit (puisque vous dites qu'il en a tant) et qu'il eût plus l'air d'un seigneur. — C'est bien surprenant, pensa madame de Beaupré, voilà une marchande d'huîtres qui voudrait être aimée par un prince du sang, tandis que moi, qui suis recherchée par les plus beaux gentilshommes de la cour, je suis flattée de l'hommage de Vadé. Contradiction des contradictions! tout n'est que contradiction dans le cœur de la femme. Puisqu'il en est ainsi, j'enverrai à mademoiselle Nicolle un amant digne d'elle.

Madame de Beaupré avait détaché une petite chaîne d'or de sa châtelaine. — Tenez, dit-elle à la marchande d'huîtres, gardez ceci, en souvenir de moi. — Mon Dieu, madame, que vous êtes bonne; moi qui n'osais pas vous demander pardon de vous avoir injuriée hier si grossièrement.

Nicolle voulut baiser la main de madame de Beaupré, mais celle-ci embrassa avec amitié les joues fraîches de la jeune poissarde.

Le soir, madame de Beaupré rencontra à l'Opéra le marquis de Montaignac. — Vous ne savez pas, marquis, lui dit-elle pour se délivrer un peu de ses importunités, j'ai vu aujourd'hui une jeune fille ravissante, qui serait enchantée de vous donner son cœur; elle ne cherche qu'un prince du sang. Voulez-vous que je vous indique le chemin pour arriver jusqu'à elle? — Est-ce qu'elle était au bal de madame de Château-Renaud? — Non. Allez-vous en demain matin déjeuner rue Montorgueil; vous demanderez des huîtres de mademoiselle Nicolle; bientôt vous verrez venir à vous, en blanche corsette et en casquin de siamoise, une beauté digne de Rubens ou plutôt de Murillo. — Vous piquez ma curiosité, baronne, mais comment voulez-vous que j'aie m'intéresser à une figure, quelque charmante qu'elle soit, quand j'ai devant les yeux, même en votre absence, votre beauté, que Rubens ni Murillo n'auraient pu reproduire, tant elle est touchante et divine.

Ce qui n'empêcha pas le lendemain M. de Montaignac d'aller déjeuner avec un ami dans un cabaret de la rue Montorgueil. Nicolle vint et le charma. Elle eut beau se défendre, il lui fallut bien manger ses huîtres avec le marquis et boire du vin du Rhin bon gré mal gré. Vers la fin du déjeuner, Nicolle s'aperçut avec admiration que M. de Montaignac était toujours marquis, quoiqu'il se conduisit cependant avec plus de sans-façon que Vadé lui-même. Elle se laissa peu à peu séduire au point que quand il parla de l'enlever, elle se jeta sur son cœur toute rougissante et toute heureuse.

Le marquis laissa son compagnon sous la table et s'en alla avec Nicolle dans son carrosse, en chantant comme un mousquetaire. La marchande d'huîtres était dans le ravissement; elle ne se lassait pas d'entendre et de regarder le marquis. — Mais, lui dit-elle, avec un peu d'embarras; qu'est-ce que vous ferez de moi tout à l'heure? — Je vous aimerai. — Après? — J'ai une petite maison au Mont-Parnasse, une retraite charmante au milieu d'un jardin, un vrai paradis terrestre. Là, vous serez belle, vous passerez votre temps à m'aimer et à m'attendre. Si cela vous ennuie, vous vous ferez comédienne.

Nicolle exprima toute sa joie dans un sourire de béatitude. — Mais, reprit-elle, est-ce que j'oserais jamais? — Allons donc, quand on a une jolie figure, on est déjà comédienne à demi. — Au théâtre de la Foire à la bonne heure, mais à la Comédie on ma marraine m'a mené aux fêtes de Pâques, c'est impossible. — Ne vous troublez pas d'avance, vous ne débutez pas demain. — A moins, poursuivit Nicolle, toute à sa pensée, que je ne joue Marinette avec son gros René. — Vous avez raison, vous ferez une adorable servante de Molière.

Madame Nicolle Delarue débuta à la Comédie-Française en 1748, ainsi que le témoigne un petit article de Jean Fréron. Le bruit s'était répandu qu'elle avait été marchande d'huîtres; on s'était d'abord imaginé que ce contraste serait une cause de succès; il en fut tout autrement. Il faut aux comédiennes, pour conserver l'illusion du théâtre, je ne sais quel nuage poétique et mystérieux répandu autour d'elles; si Iphigénie, qui va être immolée comme une blanche et pure hécatombe, a été surprise la veille écumant son pot-au-feu, tout l'effet de la scène est perdu; à moins que le talent de la comédienne ne vous détache de vous-même et ne vous élève à elle comme par magie.

Or, Nicolle Delarue, qui était si bien à son aise aux abords de la halle, ne parut sur le théâtre ni franche ni gracieuse, jolie encore, mais sans talent. Elle fut pourtant applaudie à outrance durant les premières représentations; mais ce triomphe ne dura pas; au bout de quelque temps elle disparut du théâtre après avoir eu beaucoup à souffrir des comédiennes, qui lui pardonnaient bien de ne pas avoir de talent, mais qui ne lui pardonnaient pas d'avoir une jolie figure.

Vadé, qui avait assisté à son triomphe dans la loge de madame de Beaupré, lui fut du moins fidèle dans sa chute. Après une mésalliance qui dura plus d'un an, chacun fut enchanté, le marquis comme la baronne, le poète des halles comme l'ex-marchande d'huîtres, de se retrouver comme devant. Seulement Nicolle, en se retirant de la Comédie-Française, ne retourna pas dans la rue

Barre-du-Bec reprendre sa cornette blanche et son casaquin de siamoise, elle épousa Jean Vadé en grande solennité à l'église Saint-Germain-des-Prés.

Nous ne voulons pas entrer plus loin dans le roman de madame de Beaupré; nous croyons qu'elle ne garda pas rancune au marquis de Montaignac. Nous nous sommes complu à reproduire cette histoire un peu galante, non seulement pour mettre Vadé en scène, mais pour montrer une fois encore que le cœur humain cherche sans cesse l'inconnu et qu'il aspire toujours aux contrastes.

Vadé n'oublia jamais la baronne; il garda toujours avec un doux souvenir un élu garni de plumes d'or qu'elle lui envoya avec sa lettre d'adieu. Voilà, à ce propos, comment Vadé tournait ses vers galants. On peut voir qu'il tombait dans le madrigal musqué comme les petits abbés du temps.

Où, chaque plume m'est si chère
Que le petit dieu de Cythère
Me proposerait vainement
De changer contre les plus belles;
J'y perdrais trop assurément,
Même en choisissant dans ses ailes.

Le duc d'Agénois continua à protéger Vadé; il ne se sépara qu'avec chagrin de son joyeux secrétaire; il sollicita et obtint pour lui un nouvel emploi de contrôleur; mais, cette fois, Vadé put demeurer à Paris. Sa femme lui donna dans les premières années du mariage une demi-douzaine de beaux enfants roses et joufflus qui égayaient beaucoup l'humble intérieur du poète. Jusquelà Vadé n'avait écrit qu'après boire pour amuser ses amis. Piron et Panard lui avaient souvent conseillé d'écrire des opéras pour la Foire Saint-Laurent; au temps où il courait les aventures, il avait été un des spectateurs assidus de ce théâtre; il finit par suivre conseil de ces deux devanciers. De 1752 à 1757, il ne donna pas moins de dix-huit opéras comiques, tantôt au théâtre de la Foire Saint-Laurent, tantôt à celui de la Foire Saint-Germain.

Vadé mourut en 1757, aux fêtes de la Pentecôte, laissant la pauvre Nicolle Delarue et trois ou quatre enfants presque encore au berceau. Il n'avait que trente-sept ans: on l'accusa d'être mort pour ses péchés. Grimm prononça dans sa correspondance, avec beaucoup de dédain, cette oraison funèbre: « Sa mort a été la suite d'une vie déréglée. Je n'ai jamais pu trouver le talent de M. Vadé¹. Il con-
naissait bien le langage des halles, et l'en-

¹ Collé n'est pas meilleur compagnon dans son journal:

« Le 3, je fus à la Comédie-Française, on y jouait la première

« ployait toujours sans esprit. » Il m'a été impossible de suivre les traces de sa famille dans les journaux de l'époque. J'ignore si Nicolle lui survécut longtemps. Elle n'avait pu réussir au théâtre : on peut juger que ce fut le rêve de toute sa vie, quand on voit, en 1776, mademoiselle Vadé débiter à la Comédie-Française. Voici comment Grimm parle de son début : « Mademoiselle Vadé, la fille du poète de ce nom, est moins jolie que mademoiselle Contat ; mais elle a un caractère de physionomie aimable, et, malgré les vices de sa prononciation, un son de voix qui intéresse, une taille très fine et très élégante ; elle a reçu les leçons de mademoiselle Dumesnil. On est tenté de lui soupçonner une sensibilité assez vive, mais elle manque de noblesse et de goût. Le caractère de ses traits et celui de son jeu rappelle trop souvent le genre de poésie où monsieur son père eut la gloire d'exceller¹. »

Vadé débuta au théâtre par une parodie d'*Omphale* qui fut très courte. Parmi ses pièces, on a cité quelquefois *l'Impromptu du cœur*, *la Veuve indécise*, *le Poirier*, *Nicaise*, *les Racoleurs*, *le Trompeur trompé*, *les Troyennes de Champagne*. Sans doute puisque nos pères s'entendaient à la gaieté, tous ces petits opéras avaient sur la scène beaucoup d'entrain, de naturel et de franc rire. J'avoue pourtant qu'à la lecture de toutes ces œuvres surannées, l'esprit ni la gaieté n'ont presque rien à débattre. De Part, il n'y en a pas traces. Vadé ne fut ni un poète, ni un littérateur, mais un faiseur de chansons sans portée, un écho affaibli de Panard.

représentation d'une comédie en un acte, intitulée : *les Visites du jour de l'an*. Cette petite pièce n'a été donnée que cette seule fois ; elle fut sifflée unanimement. Elle est d'un nommé Vadé, qui a fait de petites poésies dans le goût poissard ; j'en ai vu quelques-unes. Sa manière est de peindre des bouffonneries et des harangères qui se querellent ; et il emploie à ce coloris tous les mots bas qu'elles se disent, à la vérité d'une façon assez naturelle ; mais, doit-on rendre la nature par ses côtes vilains et dégoûtants ? Son style est encore au-dessous de celui de la parade qui a été à la mode pendant quelque temps ; c'est un genre opposé au bon goût et à la belle nature. Je ne connais rien de plus méprisabie, après toutefois le genre poissard, et j'en parle en personne désintéressée, puisque j'ai fait plusieurs parades, et que je me prise tout autant que celles qui ne sont pas de moi. Il faut toujours en revenir au vrai, et tôt ou tard on est ramené au bon goût, ce qui fait encore que je regarde mes amphigouris *sicut delicta juven-tus*.

¹ Mademoiselle Vadé a débuté le 2 mars 1776 ; le spectacle se composait d'*Iphigénie en Aulide* et de *l'Étourdi*. Elle a joué dans la tragédie le rôle d'Iphigénie ; la recette a été de 2,843 liv. 10 s. Le lundi, 4 mars, elle a joué le même rôle, la recette a descendu à 1,986 liv.

Il n'est ensuite plus question d'elle.

Selon Grimm, elle conduisit le comédien Bellecour au tombeau par un chemin semé de roses.

Note des archives de la Comédie-Française.

L'abbé de Voisenon a revendiqué très justement sa part dans les éloges accordés à Vadé : « C'est à tort qu'il passe pour le créateur du genre poissard. Il fut piqué d'une noble émulation par la lecture des *Étrennes de la Saint-Jean*, des *OŒufs de Pâques*, des *Ecosseuses*, des *Bals de bois* et des *Fêtes roulantes*. Les auteurs principaux de ces ouvrages étaient le chevalier d'Orléans, grand prieur, le comte de Caylus, Moncrif, Crébillon le fils :

« Parmi tant de héros, je n'ose me nommer. »

Cette aimable société que madame du Deffant appelait la queue de la régence, était composée de douze gentilshommes ou gens de lettres décidés à bien souper et à avoir de l'esprit — entre deux vins. — Ils soupaient tantôt chez mademoiselle Quinault, tantôt chez le comte de Caylus. Chacun payait sérieusement son écot en commandant une histoire bouffonne qui dès le lendemain était envoyée à l'imprimeur et bientôt au libraire. Le recueil se vendait assez pour permettre à mademoiselle Quinault et au comte de Caylus, les éditeurs responsables, d'avoir les meilleurs cuisiniers de Paris. Le beau temps que celui où l'esprit ne servait qu'à bien souper ! C'est là que sont sorties tant d'œuvres monumentales, comme la *Bataille des Chiens*, le *Ballet des Dindons*, le *Président Guillery*, la *Queue de Mouton*. Vadé, dit vaniteusement l'abbé de Voisenon, n'a jamais pu égaler ces œuvres distinguées. Le grand prieur, auteur de la *Bataille des Chiens* et du *Ballet des Dindons*, était surnommé, à meilleur droit que Vadé, le Corneille des halles, mais « si Vadé n'a pas eu l'honneur d'inventer le genre, il est certain qu'il l'a enterré avec lui, et c'est fort bien fait. »

Il y a dans les œuvres de Vadé tout un volume de chansons, de contes et de fables ; les contes sont licencieux, sans grace et sans esprit ; les fables n'ont ni couleur, ni naïveté, ni charme. Dans les chansons, les amphigouris ne manquent ni de trait ni de singularité. On y peut voir que, dès les premiers soupers du Caveau, Piron, qui donnait l'exemple à la joyeuse compagnie, a voulu ramener la rime sonore des poètes du xiv^e siècle. Déjà, comme il y a quinze ans, on s'amusa beaucoup des enfantillages poétiques.

Ce qui manque surtout dans les chansons de Vadé, c'est le tour, car au fond c'est toujours la perpétuelle chanson française, les *Delices de Baccus* et de *l'Amour*. Les Grecs chantaient aussi sur la même gamme ; mais au lieu de chanter, pour ainsi dire, dans un cabaret, comme nos

¹ Anecdotes littéraires, tome 4, des *Œuvres de l'abbé de Voisenon*.

chansonniers français, ils chantaient dans un palais à quelque banquet où les dieux de l'Olympe auraient pu s'asseoir sans honte; aussi au lieu d'Anacréon et de Panyasis, nous avions, il y a cent ans, Panard et Vadé.

Comme chansonnier, vaudevilliste, conteur ou fabuliste, Vadé n'existe plus, et n'a même jamais existé. Mais puisque son nom rappelle à l'esprit un certain genre burlesque assez célèbre encore, voyons si le poète des halles doit marquer dans l'histoire littéraire. Jean Steen, Van Ostade, Brauwer et Teniers, ont reproduit avec esprit et naïveté toute la vulgarité de la vie familière des Flandres. Comment se fait-il que leurs tableaux aient un charme si vif, et que ceux de Vadé soient sans intérêt aucun? C'est qu'à force de couleur et d'accent pittoresque, la peinture s'élève toujours jus-

qu'à l'art, quel que soit le sujet qu'elle aborde, tandis que la poésie perd son caractère et sa magie quand elle abdique le respect d'elle-même. La peinture peut ne séduire que les yeux; la poésie commence par frapper l'âme; or, quel est celui d'entre nous dont l'âme serait frappée par l'œuvre fameuse de Jean Vadé, *la Pipe cassée, poème épitragi-poissardi-héroï-comique*, dont il est impossible de citer quatre vers sans offenser la langue?

Il y a pourtant un jour dans l'année où Vadé est un poète national, un triste jour pour l'esprit français, — le Mardi-Gras. — Oui, Vadé a saisi d'un pinceau assez franc l'image de cette Muse grossière, qui, les poings sur la hanche, les yeux allumés, la gorge demi-nue, jette à la foule ébahie, du haut d'un char de mascarades, ses bachiques et insolents quolibets. LORD PILGRIM.

L'AGE DU MONDE.

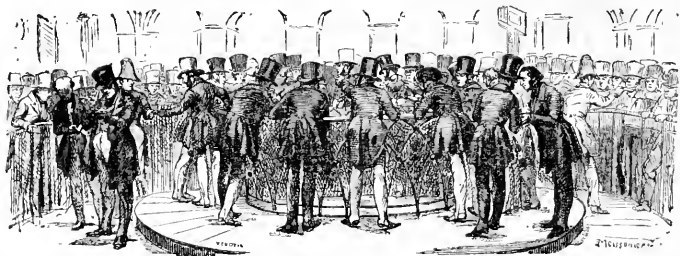
Beaucoup de gens vivent dans une ignorance impardonnable.

C'est à peine s'ils savent l'heure du jour, le jour du mois, le mois de l'an, et l'an du siècle.

Beaucoup qu'on interrogerait à l'improviste seraient incapables de répondre.

Les plus instruits réglent leur montre sur le ca-

dran de l'Hôtel-de-Ville ou sur le canon du Palais-National, — et ensuite ils ne peuvent s'empêcher de mépriser les autres hommes : — ce sont les ponctuels — employés de ministères, qui croient les heures plus ou moins longues au gré des horloges, — agents de Bourse qui comptent le temps comme l'argent,



Bourse de Paris entre une heure et trois heures.

Quelques-uns par état, quelques autres par circonstance, savent exactement quand le soleil se lève, et aussi quand il se couche. Mais pas un, à coup sûr, ne connaît l'âge du monde.

Combien de femmes voudraient vieillir ainsi, sans qu'on en sût davantage sur le leur! — L'âge du monde cependant ne peut compromettre que notre mère Eve; il n'y a pas de raison de galanterie qui invite à le faire.

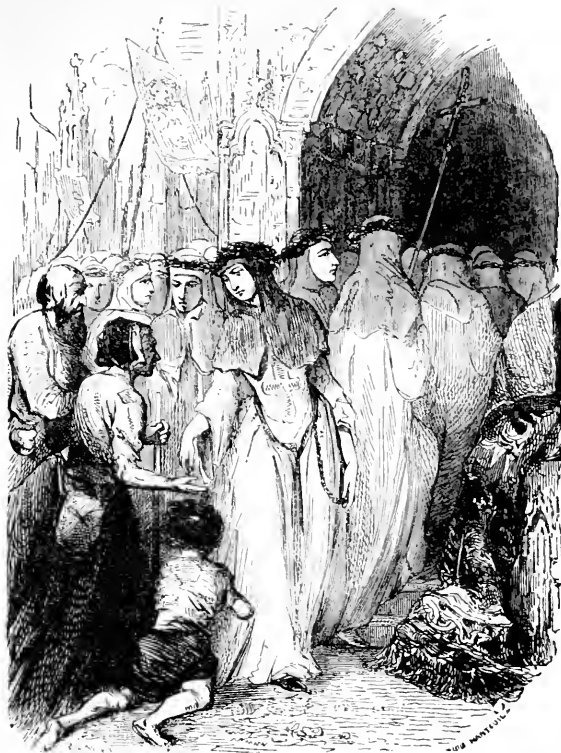
Le monde est entré dans sa 5,846^e année.

Il n'est pas, comme l'on voit, aussi vieux qu'on le croirait. Peut-être dissimule-t-il quelques milliers de siècles; mais il a sur les plus coquettes l'avantage de pouvoir effrontément caché son acte

de naissance, car les savants eux-mêmes, qui lui en ont délivré l'extrait, ne l'ont certainement jamais vu.

D'ailleurs il faut croire ici la chronologie sur parole. Les avocats seuls se permettent de remonter beaucoup plus haut que le déluge, et de rattacher à la jurisprudence des patriarches les questions de mur mitoyen. Même en justice, ce nombre 5,846 ferait foi. — On l'accepte, on ne le discute pas.

Et puis une simple réflexion satisfait les plus difficiles : — c'est que si le monde n'a pas cet âge-là, il est bien certain au moins que nul ne peut dire précisément celui qu'il a. LIREUX.



Gabrielle au couvent des Filles de la Passion.

UN VIEUX ROMAN.

I.

Depuis que les romanciers ont pénétré dans le labyrinthe de la passion contemporaine avec le fil d'Ariane, ils se sont perdus et retrouvés tant de fois, qu'en vérité on ne rencontre plus un coin inconnu. La forêt vierge a été profanée sous chaque ramure. Pas une violette cachée qui n'ait été découverte et cueillie pour embaumer quelque page romanesque.

Le roman n'est plus là. Il faut laisser à la destinée le temps d'écrire encore dans les cœurs; il faut que la passion se révèle sous une autre forme, car la passion change de masque à chaque généra-

tion. Qu'il y a loin de la régence à l'hôtel Rambouillet, de Jean-Jacques à Voltaire, des bergères de Boucher aux nymphes de Prudhon! En attendant cette métamorphose, voyageons dans le passé, arrêtons-nous une heure dans ce roman touffu où chantent l'amour et la poésie du XIII^e siècle, le roman de Raoul et de Gabrielle, un roman qui s'est fait tout seul, et qui est eucore, n'en déplaise à l'ombre de Bernardin de Saint-Pierre, le plus beau de la littérature française.

Ce roman est écrit mot à mot dans les poésies du héros et de l'héroïne, dans la tradition et dans les

miniatures du temps, point du tout dans le dreme de du Relloy. L'écrit ceci sur la haute tour de Coucy, en évoquant les fantômes du passé.

II.

Le château de Gabrielle a disparu, mais la tour de Coucy est encore debout, fière, mystérieuse, gigantesque.

Les monuments de l'art gothique n'ont pas, comme ceux de l'antiquité, une rose vermeille de jeunesse. On y respire l'odeur du sépulcre; ils parlent avec éloquence du ciel qui nous couronne; mais pour en montrer le chemin, ils indiquent la sombre voie du tombeau.

La tour de Coucy, élevée sur une montagne qui domine la vallée d'Or, est une des pages les plus éloquentes de l'histoire de France. On dirait un vieux roi de la première race, couronné au front, debout sur un trône imposant. C'est une ruine si majestueuse, que l'idée n'est venue à personne de l'utiliser, dans un siècle où les unitaires ont tout envahi. On la respecte comme un temple formidable, dont l'autel est renversé, mais dont le Dieu vit encore.

La fondation du château date de 880. Un archevêque de Reims en posa la première pierre. Charles le Simple y fut enfermé en 929. L'histoire commence par la prison. Le château passa des mains du comte Vermandois dans celles des comtes de Senlis, bientôt dans celles de Hugues, comte de Paris, enfin dans celles de Thibaut, comte de Champagne; mais c'est sur la souche des comtes de Vermandois que fut greffée cette puissante famille des sires de Coucy. *Roy ne suis, ne prince, ne duc, ne comte aussi, je suis le sire de Coucy.* Celui qui avait adopté cette fière devise aspirait au trône de France; un autre Coucy disputa la couronne à l'Autriche; un troisième prit le titre de *sire de Coucy, par la grâce de Dieu.*

Et, en effet, les sires de Coucy étaient rois sur leurs terres, et quelquefois sur celles de leurs voisins. Ainsi Enguerrand I^{er}, dans ses excursions vaillantes ou seulement aventureuses, rencontra à Château-Porcien la belle comtesse Sybille, célèbre par le nombre de ses amants. Elle venait d'épouser le seigneur de Namur, mais il était parti pour la guerre. Enguerrand enleva, sans trop de violence, Sybille, et l'épousa devant Dieu et devant les hommes, en attendant que l'autre fût revenu de la guerre. L'Église se disposa à lancer ses foudres sacrées, *mais c'était un sire de Coucy!*

Le premier mari déclara la guerre à Enguerrand. Ce fut une guerre d'extermination. On coupait les pieds aux prisonniers, et on leur disait : « Allez, vous êtes libres. » Les plus privilégiés étaient pen-

das et mouraient en prononçant le doux nom de Sybille. Enfin la guerre cessa, parce que Sybille trompa ses deux maris. Cet Enguerrand était père du célèbre Thomas de Masle, « qui comptait sur ses doigts ses crimes de la veille » comme prière du matin.

III.

C'est au milieu de cette rude époque que nous voyons se détacher, toute radieuse, dans l'auréole de la jeunesse et de l'amour, la figure de Raoul de Coucy.

C'était le temps des tournois et des ménestrels; on se reposait des guerres religieuses et barbares dans toutes les délicatesses de la galanterie. Raoul de Coucy vit dans un tournoi Gabrielle de Levergies; elle était belle entre les plus belles; vingt printemps avaient couronné son front de roses et de lys; mais sa blanche main, qui, selon les vers du temps, n'eût pas rougi dans la neige, elle l'avait donnée à Eudes, seigneur de Fayel, qui n'était ni un guerrier ni un poète, mais un rustique chasseur, amoureux des forêts.

Dans ce tournoi, Raoul ne parla à Gabrielle que par ses yeux passionnés. Elle eut l'air de ne pas comprendre; pourtant, quand elle monta sur son palefroi sur l'ordre du seigneur de Fayel, elle laissa tomber sur Raoul un regard qui l'éblouit et l'enivra.

Raoul, de retour à Coucy, y trouva un ménestrel qui courait la province, un de ces extravagants poètes sans feu ni lieu, qui mettaient leur poésie au service de ceux qui n'en avaient pas. Jusque-là, Raoul n'avait pas écrit un vers : ce fut l'amour qui lui ouvrit le sanctuaire de la poésie.

Quand il eut soupé en compagnie du ménestrel, il lui raconta sa vision toute céleste au tournoi. Le ménestrel était comme ses pareils, grand coureur d'aventures, et recherchait sans peur le péril des galantes entreprises. Il dit à Raoul :

— Si vous n'osez aller vous-même chez le sire de Fayel dire à sa femme que vous mourez d'amour pour elle, je vais partir en votre nom et je lui chanterai à la barbe de son mari le lai le plus tendre que jamais amoureux ait entendu.

Raoul consentit à prendre le ménestrel pour ambassadeur; mais le ménestrel partit et ne revint pas, n'osant reparaitre aux yeux de Raoul, après avoir été mal accueilli au château de Fayel.

Raoul, cependant, aguerri par sa passion, se décida à aller lui-même chanter les jolis et les tristesses de son cœur au château de Gabrielle. Il monta à cheval et se met en route dans le charme des visions amoureuses.

Il arrive au château, effrayé des battements de

son cœur. On l'introduit dans une grande salle aux noires solives, où étaient appendus des trophées de chasse. Gabrielle était seule dans l'ogive de la fenêtre, regardant par les vitres encadrées d'arabesques les nuages fuyant dans le ciel. Raoul mit un genou sur la dalle, alla s'asseoir devant Gabrielle, et la contempla en silence.

Elle était si belle avec ses cheveux retenus par un cercle d'or et sa robe aux banderoles flottantes, qu'il était tout yeux et ne pouvait trouver un mot à dire.

Gabrielle était si parfaite,
Que Dieu pour aimer l'avait faite.

J'ai sous les yeux la vieille miniature, qui représente Raoul et Gabrielle à cette éloquentة entrevue. Il est chaussé de nœles pointues, comme l'empereur de la Chine. Il est armé d'un coutelas dont le manche d'ivoire est en forme de cœur : charmant bijou de l'époque. Cela veut dire : vivre avec vous ou mourir sans vous. Il a un collier d'argent à demi caché par une longue barbe et de longs cheveux. Il lève la main comme un point d'admiration devant Gabrielle. La châtelaine de Fayel semble attendre qu'il s'explique.

Enfin, elle alla au-devant de sa confession par ces paroles si naïvement engageantes :

— Messire de Fayel est au bois depuis hier matin.

Raoul, enhardi, se mit à chanter :

« Jamais mes yeux ne furent assouvis de regarder sa face douce et tendre, ses blanches mains, ses doigts effilés qui font éprendre d'amour, ni ses beaux bras, ni son gentil corps souple comme un roseau qui ondoie au vent, ni ses cheveux blonds comme la gerbe en août, toutes les beautés qui resplendissent dans les autres sont réunies en elle. »

Il ne s'arrêta pas à cette strophe : dans la seconde, sans doute, il s'enhardit trop, car soudainement la dame de Fayel lui rappela qu'elle était engagée dans le fort lien du mariage.

Cependant Raoul fut tenu au souper ; mais il ne put ni boire ni manger.

— Mangez donc, lui disait malicieusement la dame de Fayel ; je vous en prie par la foi que vous me jurez. Faites un peu meilleure figure.

— Hélas ! je suis trop amoureux.

— Je ne m'afflige pas de vos chagrins, seigneur Raoul, car on m'a dit que chagrin d'amour ne durait qu'une saison.

Le chasseur rentra comme ils étaient à table. Il ne pensa pas à s'alarmer de la visite du sire de Coucy ; il lui dit qu'il serait toujours le bien-venu sous son toit. Il raconta avec un naïf orgueil tou-

tes ses prouesses de chasse. Il promit à Raoul de conduire un jour sa meute dans les bois de Coucy.

Quelques jours après, Raoul revint à Fayel. Cette fois, Gabrielle essaya les larmes de son amant. Toutefois, elle lui dit que tout ce qu'elle pouvait faire pour lui serait de pleurer avec lui, mais qu'elle ne trahirait pas la foi jurée.

Raoul revint encore, toujours plus amoureux, toujours plus suppliant. Il trouvait le plus souvent Gabrielle seule ; il la quittait à l'heure où rentrait le sire de Fayel. Maintefois il lui parla de l'enlever pour la conduire en Champagne, en l'un de ses châteaux, qui serait pour eux le paradis terrestre. A ces paroles, elle s'indignait toujours et menaçait de lui fermer sa porte. Mais Raoul avait trop vaillamment combattu et avait fait trop de brèches pour s'arrêter en chemin.

— Je ne vous ai jamais vue, lui dit-il, qu'à la lumière du jour ou à la lumière des lampes d'argent ; je veux vous voir, ma belle châtelaine, à la lumière amoureuse de la lune et des étoiles.

— Moi, je vous y vois tous les soirs, répondit Gabrielle de sa voix si douce ; quand la lune se lève, je descends dans ces parterres, et votre chère figure m'apparaît comme une vision sous tous les arbres où je passe. Plus d'une fois, vous le dirai-je ? il m'est arrivé de sortir par la tourelle qui regarde vers Coucy, et de marcher une heure comme si j'allais à votre rencontre ; je sais bien que vous ne viendrez pas, mais je suis heureux comme si vous deviez venir.

Raoul ne dit pas qu'il viendrait, mais il vint.

La première nuit, Gabrielle ne sortit point de la tour ; mais, la seconde, Raoul, appuyé sur la porte, entendit le bruit de la clef dans la serrure. Elle ouvrit ; d'une main il saisit la main de Gabrielle, de l'autre il saisit la clef.

— Puisqu'aussi bien j'ai celle de votre cœur, pourquoi n'aurais-je pas celle de votre château ?

Toute une saison se passa pour eux en rendez-vous nocturnes. Jamais la lune n'avait vu de ses yeux mélancoliques des amoureux si passionnés : ils ne se voyaient qu'une heure, mais pour eux, tout le jour et la nuit, c'était cette heure-là.

Cependant Raoul, qui naguère encore était le beau chevalier partout renommé, ne voyait plus ses amis, n'allait plus aux tournois ni aux fêtes des châtelains. Vainement une de ses voisines, ennuyée de sa solitude, tenta de l'appeler à elle et de l'emparadiser dans son château. Il se laissa prendre d'abord, car la dame était jolie ; mais l'image de Gabrielle triompha. La châtelaine dédaignée dit à Raoul qu'elle se vengerait.

— Je sais, lui dit-elle, pourquoi vous ne me voyez pas quand je suis devant vous, c'est que vous

aimez Gabrielle de Levergies; mais prenez garde, le seigneur de Fayel est mon cousin.

Raoul ne prit point garde; il alla, selon sa coutume, au château de Fayel. Il prit la clef et ouvrit la porte de la tourelle; mais s'étant aventuré dans l'ombre, il saisit une main qui n'était pas celle de son amante.

— Je suis trahi, s'écria-t-il, à moi mon coute-las! Il avait reconnu le sire de Fayel.

Il y eut un combat à outrance. Le sire de Fayel avait du renfort, mais Raoul combattait pour revoir Gabrielle. Toutefois, si Gabrielle ne fût arrivée dans la tourelle, forte par l'amour même dans l'épouvante, c'en était fait de son amant. Les femmes de cette époque amoureuse et barbare, ne se contentaient pas de tomber à genoux et de pleurer. Elles étaient vaillantes dans la passion et dans le danger.



Raoul partant pour la croisade.

IV.

Six semaines se passent. Voyez-vous là-bas dans la vallée, à travers les saules, le toit jaune et la cheminée rouge de ce petit moulin babillard qui tourne le jour et la nuit? Depuis hier, on y trouve un gentil meunier qui se nomme Raoul et qui chante tristement un lai d'amour; il est vêtu de toile et couvert de farine; mais, sous la toile et sous la farine, on voit bien que ce gentil meunier n'a point passé sa jeunesse à moudre du blé. Pourquoi Raoul de Coucy est-il donc venu là? Est-ce qu'il s'est épris soudainement de la meunière?

Depuis six semaines qu'est devenue Gabrielle? Le sire de Fayel a mis son château en état de siège. Sa femme a pleuré, mais sans montrer ses larmes.

— Eh bien! lui dit-il un jour, est-ce que vous pensez encore au sire de Coucy?

— Depuis si longtemps que je ne l'ai vu, comment voulez-vous que je ne l'aie point oublié? Je ne vous demande qu'une chose, seigneur de

Fayel, c'est d'empêcher que je ne meure d'ennui; donnez-moi quelques distractions. Ainsi, pourquoi ne vous accompagnerais-je pas à la chasse?

Le sire de Fayel aimait sa femme comme tous les Sganarelle du moyen âge et d'aujourd'hui. Il lui permit de l'accompagner dans les bois. Après trois ou quatre promenades, elle avait trouvé le moyen d'envoyer prévenir le sire de Coucy qu'elle serait le dimanche au moulin du Gué, ce qui explique la métamorphose de Raoul. Mais comment ira-t-elle au moulin du Gué, cette amante passionnée, qui en remontrerait aux héroïnes de George Sand?

Le dimanche, elle a entendu la messe dans la chapelle du château. Le chapelain lui a donné sa bénédiction; elle supplie le sire de Fayel de monter à cheval et de l'accompagner dans le vallon pour aller entendre les chansons des moissonneurs.

Elle l'entraîne vers le gué du moulin, lui disant que jamais elle ne s'était sentie si heureuse qu'en cette promenade. Arrivée au gué, elle lance son cheval et se précipite elle-même en pleine eau. Le

sire de Fayel se jette après elle, la soulève et l'entraîne sur la rive.

— Et maintenant, lui dit-il, que vais-je faire de vous en ce piteux état ?

— Je suis plus morte que vive. Mais n'entends-je pas le bruit d'un moulin ? Portez-moi là, et courez au château me chercher d'autres habits.

Le jaloux sire de Fayel porta sa femme au moulin. Raoul était sur le seuil.

— Mon brave homme, accordez pour une heure l'hospitalité à la dame de Fayel. Allumez-lui un bon feu ; dites à votre femme de veiller sur elle et de lui ouvrir son lit. Je retourne au château pour revenir bientôt.

Il partit. Faut-il dire que Raoul prit Gabrielle

dans ses bras et qu'il la sêcha sous ses baisers ?

Trouve-t-on dans les romans modernes des inventions plus hardies et des pages plus fraîches ? C'est toute une suite de tableaux d'un accent pittoresque, d'une couleur vive et charmante.

Quand le sire de Fayel revint au moulin avec une robe, Gabrielle était couchée et ne voulait pas s'habiller ; elle dit à son mari qu'elle était malade et qu'elle ne pourrait de longtemps retourner au château.

L'historien n'a pas raconté mot à mot toutes les jolies scènes de cette comédie. Ce moulin a été pour les deux amants un jardin d'Armide. L'amour à cela de beau, qu'il crée un paradis partout.



Gabrielle devant l'armure de Raoul.

V.

Raoul et Gabrielle ne pouvaient pas toujours rester au moulin. Il y avait un vrai meunier et

une vraie meunière qui s'ennuyaient de ne plus faire de farine. Et puis, celle que faisaient les deux amoureux n'était pas toujours d'or et de neige, dit la chronique, car plus d'une fois, en

leurs ébattements joyeux, ils oubliaient d'engrainer à point. Ce fut pourtant au moulin, au bord des étangs, sous les saules verts du pré, dans la saveur rustique, qu'ils furent heureux à plein cœur. Ils avaient des sentinelles pour les avertir, par un air de chalumeau, quand le sire de Fayel venait au moulin, en allant à la chasse.

Gabrielle, surprise plus d'une fois dans le duvet de pêche de la santé, ne put persister à se dire malade. Le sire de Fayel donna un cheval au menuisier pour avoir si bien gardé sa femme, et emmena enfin Gabrielle. Il apprit trop tard la comédie romanesque. Il se vengea en doublant les verroux. Gabrielle ne vit plus le ciel désormais que par sa fenêtre. Toutefois, après la fureur jalouse, le sire de Fayel lui permit d'aller par tout le château, espérant rentrer dans ses bonnes grâces. On ne sait si elle put écrire encore à Raoul, mais un soir sa chambrière lui dit :

— Dame, entendez-vous le vent et la pluie ?

— Oui, j'entends le vent et la pluie.

— Entendez-vous, dans le vent et la pluie, une voix qui pleure et qui chante ?

— Oui, car mon cœur bat plus haut, c'est mon seigneur de Coucy.

— Dame, le sire de Fayel est revenu harassé de la chasse; il ne se réveillera pas avant le jour.

— Berthe, ne me parlez pas ainsi. Donnez-moi mon missel.

— Quoi! vous n'avez pas le cœur touché! le pauvre sire de Coucy va mourir à la porte. Dame, prenez mes habits, et allez dans la tour; si le sire de Fayel se réveille, je serai là, dans votre lit.

Gabrielle aimait les aventures, elle prit la jupe de la chambrière et alla ouvrir à Raoul. Si le mari se réveilla, qu'importe!

VI.

Toutes les ruses espagnoles étaient connues de Raoul et de Gabrielle. Un soir, un pieux pèlerin tout cassé, manteau en guenille, barbe de Juif-Errent, rosaire et croix de bois aux mains, se présente au château et y demande l'hospitalité.

Le sire de Fayel était à souper avec la châtelaine; il appelle le pèlerin et lui donne une place à sa table.

— D'où venez-vous ?

— Du pays des passions.

— Où allez-vous ?

— Au pays bleu tout étoilé.

— Votre nom ?

— Je n'en ai plus.

— Mon père, dit à son tour Gabrielle, vous avez la prescience ?

— Oui, car je suis un pêcheur, j'ai haïté les

sept péchés capitaux, fatal rosaire qu'on égraine dans sa vie avant d'entr'ouvrir avec sa foi les portes du ciel.

— Mon père, vous avez entr'ouvert les portes du ciel ?

— Oui, noble dame, dans mon pèlerinage à Jérusalem.

— Jérusalem !

— Oui, j'ai rapporté de Jérusalem un lambeau du voile de la Vierge.

Disant ces mots le pèlerin prend sur son cœur un voile et l'offre à Gabrielle.

— Si le sire châtelain y consent, je vous donnerai ce voile, noble dame, car nulle au monde n'est plus digne de le porter en cérémonie chrétienne. Pour toute grâce octroyez-moi l'hospitalité pour faire une neuvaine en votre chapelle du château.

— Nous serions trop heureux, dit Gabrielle avec empressement, qu'un si saint personnage répande ici le parfum de sa foi et l'encens de ses prières.

Neuf jours encore, Raoul et Gabrielle rouvrirent leur roman aux pages les plus brûlantes.

Le sire de Fayel, ennuyé des oraisons du pèlerin, parlait tous les matins pour la chasse et ne paraissait qu'au souper. Un soir, cependant, il les faillit surprendre. On ne l'avait pas entendu rentrer; la chambrière chantait et s'écoutait chanter; tout à coup, le sire de Fayel apparut dans la chambre de Gabrielle; mais le pèlerin avait eu le temps de se jeter à genoux dans le prie-dieu.

Gabrielle était en train de peigner ses beaux cheveux et d'y répandre des violettes.

— Vous arrivez à temps, dit-elle au châtelain en cachant sa rougeur dans ses tresses blondes, car ce pauvre pèlerin finissait par m'endormir avec ses litanies.

Le pèlerin prosterné se retourna.

— Dame châtelaine, dit-il en s'inclinant devant le mari, un jour viendra où vous reconnaîtrez qu'il ne faut se faire belle que pour Dieu seul.

— Et moi ? dit d'une voix féodale le châtelain.

— Dieu, le roi qui est l'image de Dieu, le châtelain qui est l'image du roi et de Dieu, voilà ce que je voulais dire, murmura le pèlerin, tout troublé.

Le mari impatienté alla conduire au chenil trois grands chiens familiers qui avaient leurs entrées dans les salles du château et qui gambadaient follement ou hurlaient après la curée.

Le pèlerin s'approcha de Gabrielle.

— Adieu, mie; adieu, mon cœur; adieu, ma joie, car je vois bien que nous sommes au bout de la neuvaine.

— Demain seulement, dit Gabrielle suppliante.

— Mais il y a ce soir neuf jours que je suis arrivée.

— Le sire n'a pas compté, ni moi non plus. Est-ce que vous n'avez plus une seule oraison pour raison ?

Raoul regarda passionnément Gabrielle.

— Ne suis-je donc plus belle au bout de neuf jours ?

Elle était si belle avec ses cheveux flottants semés de violettes, que Raoul, enivré, saisit cette folle chevelure d'une main agitée et la mordit de ses dents blanches avec frénésie. Il ramassa toutes les violettes et jura de les porter sur son cœur *« jusqu'au jour ou mes lèvres les auront brûlées. »*

VII.

Raoul partit pour la Terre-Sainte. Ils se revinrent encore pour se dire adieu, elle lui donna *un laçs de soie moult bel et bien fait, et y avoit de ses cheveux ouvrés parmi la soie*. Elle lui donna en outre un anneau précieux qu'elle avait toujours gardé et qu'il jura de porter jusqu'à son dernier soupir. Que de larmes et que de baisers à ce dernier adieu, car la Terre-Sainte était loin de la France au moyen âge!

Voici le chant d'adieu de Raoul :

« Amants, c'est à vous que je conte ma douleur. Il me faut aller outre-mer, il me faut quitter ma loyale amie. En la perdant, je n'ai plus le pied sur la terre où fleurissent les roses au renouveau. Ah ! si l'ou meurt pour avoir le cœur déchiré, on n'entendra plus mes lais amoureux.

« J'irai mourir si loin ! Et elle ne sera pas là quand je tomberai, pour soutenir mon front sanglant sur son sein de neige. Et elle ne sera pas là pour me dire ces doux propos, qu'elle seule sait dire sous le ciel.

« O mon cœur, où voulez-vous aller ? vous boudissez dans ma poitrine, comme la biche dans la forêt, atteinte par le chasseur. Le chasseur, c'est mon mauvais destin ; c'est la mort qui m'envoie outre-mer. O mon cœur, allez à elle.

« Comment, ô mon cœur, me restes-tu, quand Gabrielle s'est arrachée de mes bras ! Chanson partie de mon cœur, allez à elle, allez lui dire que je pars pour le Seigneur, et que je reviendrai pour elle. »

Dès son arrivée en Syrie, Raoul fut surnommé le chevalier aux grandes prouesses ; il ne combattait son amour qu'à force de vaillance.

Où bien il chantait encore pour bercer son cœur.

« Quand souffle le doux vent qui vient du pays où se trouve celle que j'aime, je tourne mon visage

de ce côté, il me semble que je le sens par dessus mon manteau gris, le doux vent qui vient du pays où m'attend celle que j'aime. O ! souffle de Gabrielle, âme de sa bouche et de son cœur, n'est-ce pas toi qui m'arrive de si loin ? »

Cependant il voulait vivre pour la Sainte-Croix. Gabrielle se sentait mourir loin de lui. L'amour aussi l'avait faite poète, elle composait des lais.

« Je veux chanter pour reconforter mon cœur, car, malgré la perte cruelle que j'ai faite, je ne veux pas m'abandonner à la folie du désespoir. Je veux mourir, mais quand je l'aurai embrassé une fois encore, car, à ce dernier embrassement, je mourrai. »

La strophe la plus curieuse est celle-ci :

.....
 Sa chemise c'ot vestue,
 M'envoioit por embraiser.
 La nuit, quand l'amor m'argüe,
 La mit dessus moy couchier
 Toute nuit à ma char nue
 Por mes maïs rasnagnier.

On voit que la passion de Raoul et de Gabrielle était tout à la fois tendre et furieuse, douce et sauvage ; il lui envoyait non pas une tresse de cheveux, ni un collier d'ambre, ni un anneau d'or fin, mais sa chemise pour l'*embraiscier*. Ce verbe *embraiscier*, c'est le paradis et l'enfer. Francesca de Rimini n'a rien trouvé de plus ardent dans le poème du Dante.

Raoul, après avoir envoyé sa chemise à Gabrielle, lui envoya son cœur.

Il y avait deux ans qu'il bravait tous les dangers en Syrie ; il fut frappé *au côté, bien avant, d'un dard evenimé*, au siège d'Acre. Le roi d'Angleterre le prit dans ses bras avec respect et lui donna le baiser d'espérance. Mais le dard était empoisonné, Raoul comprit qu'il lui restait peu de jours à vivre. Il tendit les bras vers la France : — France ! France ! Gabrielle ! Gabrielle !

Il voulut partir, mais, à peine dans le vaisseau, il appela son écuyer :

« Quand je serai mort, tu prendras mon cœur et le porteras en France à madame de Fayel ; pareillement tu lui porteras tout ce que j'ai en annelets et diamants, en amour et souvenance. »

Après quoi Raoul écrivit d'une main que la mort allait saisir.

Dame, j'aime à vous faire savoir que je suis toujours resté votre homme. J'ai emporté votre cœur avec moi, je vous envoie le mien. Ah ! charmante et onctueuse créature, vous surpassez toutes les femmes comme l'étoile du soir brille

plus haute que ses sœurs. Votre cœur est le grain le plus pur. Votre beauté parmi les autres beautés, c'est le diamant, le saphir, la rose vermeille. Douce fontaine de charité, vous êtes remplie de toutes les vertus. Quand je pense qu'il me faut mourir loin de vous! Mais vous connaissez le chemin pour nous revoir, c'est le chemin du ciel. Je vous attends en Dieu! »

Raoul, comme on voit, était resté poète au milieu des combats, en face de la mort. Cette lettre, ce fut comme le chant du cygne : à peine l'eut-il signée de son sang qu'il expira en levant les yeux au ciel, et autre rendez-vous, que personne ne manque, et où il n'attendit pas longtemps Gabrielle.

Son écuyer, comme il l'avait voulu, prit son cœur, « le sala et le confit en bonnes épices, » ce qui veut dire qu'il l'embauma. Après quoi il revint en France avec ce précieux testament. En passant à Brindes, il y déposa le corps de Raoul pour qu'il y fût enterré avec éclat.

VIII.

Le château de Fayel était toujours pour Gabrielle une prison. Le sire de Fayel ne voulait pas lui pardonner. Si Raoul était parti pour la Terre-Sainte, c'est que Gabrielle avait décidé son mari à la croisade; mais celui-ci, ayant su que Raoul parlait, était resté. Il s'était, par distraction, con-



Raoul blessé à mort.

stitué le juge et le geôlier de sa femme. Quand il allait chasser, il emportait toutes les clefs à son ceinturon.

Vainement l'écuyer de Raoul avait tenté de pénétrer dans le château de Fayel; c'était comme le château de la Belle-au-Bois-Dormant.

Il rencontra le sire de Fayel sous les dehors les plus rustiques; le dernier de ses gardes-chasse était mieux vêtu que lui. L'écuyer lui demanda s'il ne pourrait pas pénétrer au château. Tout à sa douleur, il ne vit pas la joie farouche du sire de Fayel qui, selon la chronique, sentait la chair fraîche de Raoul.

L'écuyer se laissa désarmer après avoir reçu dans le côté un coutelas de chasse. Le sire de Fayel dévoilant le précieux envoi et lisant la lettre

de Raoul, eut le secret de ce funèbre message. Il rentra au château, et courut à son cuisinier avec une joie sauvage.

— Tu appareilleras ce cœur en telle confiture qu'on en puisse bien manger.

Ainsi fit le cuisinier « et fist d'autre viande toute pareille et mist en bonne charpente en un plat, et en fust la dame servie au disner, et le seigneur mangeait d'une autre viande qui y ressembloit. »

Où, au dîner, le cœur de Raoul fut servi à Gabrielle qui ainsi mangea le cœur du châtelain Raoul, son amy. Quand elle eut mangé, le seigneur lui demanda :

— Dame, avez-vous mangé bonne viande? Elle répondit qu'elle l'avait mangée bonne.

— Pour cela l'ai-je fait appareiller, reprit le chaste lain, car cette viande que vous avez moult aimée, sachiez que vous avez soupé avec le cœur de Raoul de Coucy.

Disant ces mots, le sire de Fayel jeta sur la table le coffret ouvert qui renfermait encore la lettre. Gabrielle, pâlisant, reconnut le scel, elle prit la lettre d'une main défaillante et la lut d'un oeil hagard.

« Sire de Fayel, dit-elle avec un air de majesté qui ébranla son mari, vous avez élevé votre vengeance à la hauteur de votre âme. Je ne m'en plains pas. Il est vrai que cette viande je l'ai moult aimée, car je crois qu'il est mort dont est dommaige comme du plus loyal chevalier du monde. Vous m'avez fait mangier son cœur, et est la dernière viande que mangerai onques. Si n'est pas raison qu'après si gentil viande j'en doye mettre autre dessus.

« Lors est à icel mot pâmée, et sans vie demoura li corps. »

Gabrielle s'évanouit et ne revint à la vie que pour se voir mourir. La chronique ne dit pas si elle mourut de faim après avoir mangé le cœur de son amant.

On a dit que le sire de Fayel avait été cruel et sauvage; cruel, oui; sauvage, non; car au lieu de faire manger le cœur de Raoul à sa femme, il pouvait le manger lui-même. Le sire de Fayel a été raffiné et délicat dans sa vengeance

IX.

Les poésies de Raoul de Coucy, comme celles de Gabrielle de Levergies, sont l'éternel chant de

mai que depuis les bergers de Théocrite jusqu'aux rêveurs en nacelle de 1825, tous les amoureux ont chanté. La muse de l'amour est toujours la poésie qui conlie au ciel et à la terre, au bois et aux fontaines, les espérances d'un cœur entr'ouvert à la vie. C'est toujours la même chanson, il n'y a que la rime qui change, et encore n'est-ce pas toujours la même rime?

J'aime mieux la poésie de Gabrielle; on y sent mieux la passion. Tout le poème de son cœur n'est-il pas dans ces trois strophes :

En un verger, sous la feuille d'anépîne,
Tient la dame son ami sur son cœur,
Jusqu'à ee que l'aube vienne de la colline,
Oh Dieu ! mon Dieu ! que l'aube tant tôt vient.

Beau doux ami, faisons un nouveau jen
Dans le moulin qui chante dans les roseaux.
Belle meunière encore serai pour vous.
Oh Dieu ! mon Dieu ! que l'aube tant tôt vient.

Mais prenons garde, il a sa sentinelle !
La donec nuit s'en va, ami, adieu.
J'ai bu ton âme comme un rayon du ciel.
Oh Dieu ! mon Dieu ! que l'aube tant tôt vient.

Pas un de ces vers qui ne soit de la poésie et du sentiment.

La femme, au moyen âge, a été comme l'image visible de la Divinité; elle a entr'ouvert la porte au monde nouveau, elle a cueilli pour la main rude et sauvage de l'homme la fleur sacrée du spiritualisme.

ARSENE HOFSSAYE.



Le sire de Fayel repentant et faisant aumône honorable.

VISIONS DANS L'AVENIR.

Il est une science, perdue aujourd'hui dans votre Europe, science qui est née en Orient, qui n'y a jamais péri, qui y vit encore. — Je la possède. — Je lis dans les astres. Nous sommes tous enfants de quelqu'un de ces feux célestes qui présidèrent à notre naissance, et dont l'influence heureuse ou malheureuse est écrite dans nos yeux, sur nos fronts, dans nos traits, dans les délinéaments de notre main, dans la forme de notre pied, dans notre geste, dans notre démarche; je ne vous vois que depuis quelques minutes; eh bien! je vous connais comme si j'avais vécu un siècle avec vous. — Voulez-vous que je vous révèle à vous-même? Voulez-vous que je vous prédise votre destinée? — Gardez-vous-en bien, Milady, lui répondis-je en souriant; je ne nie pas ce que j'ignore; je n'affirmerai pas que dans la nature visible et invisible où tout se tient, où tout s'enchaîne, des êtres d'un ordre inférieur comme l'homme, ne soient pas sous l'influence d'êtres supérieurs, comme les astres ou les anges, mais je n'ai pas besoin de leur révélation pour me connaître moi-même, — corruption, infirmité et misère! — Et quant aux secrets de ma destinée future, je croirais profaner la Divinité qui me les cache, si je les demandais à la créature. — En fait d'avenir, je ne crois qu'à Dieu, à liberté et à la vertu. — N'importe, me dit-elle, croyez ce ce qu'il vous plaira; quant à moi, je vois évidemment que vous êtes né sous l'influence de trois étoiles heureuses, puissantes et bonnes, qui vous ont donné de qualités analogues et qui vous conduisent à un but que je pourrais, si vous vouliez, vous indiquer dès aujourd'hui. — C'est Dieu qui vous amène ici pour éclairer votre âme; vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont il a besoin, comme instruments, pour les œuvres merveilleuses qu'il va bientôt accomplir parmi les hommes. — Croyez-vous la règle du Messie arrivé? — Je suis né chrétien! lui dis-je, c'est vous répondre. — Chrétien! reprit-elle avec un léger signe d'humeur; — moi aussi je suis chrétienne; mais celui que vous appelez le Christ n'a-t-il pas dit: « Je vous parle encore par paraboles, mais celui qui viendra après moi vous parlera en esprit et en vérité? » — Eh bien! c'est celui-là que nous attendons! Voilà le messie qui n'est pas venu encore, qui n'est pas loin, que nous verrons de nos yeux, et pour la venue de qui tout se prépare dans le monde! — Que répondrez vous? et comment pourrez-vous nier ou rétorquer les

paroles mêmes de votre Évangile que je viens de vous citer? quels sont vos motifs pour croire au Christ? — Permettez-moi, repris-je, Milady, de ne pas entrer avec vous dans une semblable discussion, je n'y entre pas avec moi-même. — Il y a deux lumières pour l'homme: l'une qui éclaire l'esprit, qui est sujette à la discussion, au doute, et qui souvent, ne conduit qu'à l'erreur et à l'égarément; l'autre, qui éclaire le cœur et qui ne trompe jamais; car elle est à la fois évidence et conviction, et pour nous autres, misérables mortels, la vérité n'est qu'une conviction. Dieu seul possède la vérité autrement et comme vérité; nous ne la possédons que comme foi! — Je crois au Christ, parce qu'il a apporté à la terre la doctrine la plus sainte, la plus féconde et la plus divine qui ait jamais rayonné sur l'intelligence humaine. — Une doctrine si céleste ne peut être le fruit de la déception et du mensonge. — Le Christ l'a dit comme le dit la raison. — Les doctrines se connaissent à leur morale, comme l'arbre se connaît à ses fruits; les fruits du christianisme, je parle de ses fruits à venir plus encore que de ses fruits déjà cueillis et corrompus, sont infinis, parfaits et divins; — donc la doctrine elle-même est divine; — donc l'auteur est un verbe divin, comme il se nommait lui-même. — Voilà pourquoi je suis chrétien, voilà toute ma controverse religieuse avec moi-même; avec les autres je n'en ai point; on ne prouve à l'homme que ce qu'il croit déjà. — Mais enfin, reprit-elle, trouvez-vous donc le monde social, politique et religieux, bien ordonné? et ne sentez-vous pas ce que tout le monde sent, le besoin, la nécessité d'un révélateur, d'un rédempteur, du messie que nous attendons et que nous voyons déjà dans nos désirs? — Oh! pour cela, lui dis-je, c'est une autre question. — Nul plus que moi ne souffre et ne gémit du gémissement universel de la nature, des hommes et des sociétés. — Nul ne confesse plus haut les énormes abus sociaux, politiques et religieux. — Nul ne désire et n'espère davantage un réparateur à ces maux intolérables de l'humanité. — Nul n'est plus convaincu que ce réparateur ne peut être que divin! — Si vous appelez cela attendre un messie, je l'attends comme vous, et plus que vous je soupire après sa prochaine apparition; comme vous et plus que vous, je vois, dans les croyances ébranlées de l'homme, dans le tumulte de ses idées, dans le vide de son cœur, dans la dépravation de son état so-

cial, dans les tremblements répétés de ses institutions politiques, tous les symptômes d'un bouleversement, et par conséquent, d'un renouvellement prochain et imminent. Je crois que Dieu se montre toujours au moment précis ou tout ce qui est humain est insuffisant, où l'homme confesse qu'il ne peut rien pour lui-même. — Le monde en est là. Je crois donc à un messie voisin de notre époque; mais dans ce messie, je ne vois point le Christ qui n'a rien de plus à nous donner en sagesse, en vertu et en vérité: je vois celui que le

Christ a annoncé devoir venir après lui. — Cet esprit saint toujours agissant, toujours assistant l'homme, toujours lui révélant, selon le temps et les besoins, ce qu'il doit faire et savoir. — Que cet esprit divin s'incarne dans un homme ou dans une doctrine, dans un fait ou dans une idée; peu importe, c'est toujours lui; homme ou doctrine, fait ou idée, je crois en lui, j'espère en lui et je l'attends, et plus que vous, *Milady*, je l'invoque!

A. DE LAMARTINE.

UNE CONVERSION MIRACLEUSE.

Mademoiselle Gautier fut d'abord comédienne, et ensuite carmélite. Elle avait été reçue au Théâtre Français en 1716; elle s'en retira dix ans après. Elle était grande, bien faite, avait beaucoup de fraîcheur. Elle faisait assez bien des vers, et peignait supérieurement en miniature. Sa force était prodigieuse pour une femme, et peu d'hommes auraient lutté contre elle. Le maréchal de Saxe, à qui elle avait fait un déti, et qui, à la vérité, l'emporta sur elle à la lutte au poignet, disait que de tous ceux qui avaient voulu s'essayer contre lui, il n'y en avait guère qui lui eussent résisté aussi longtemps qu'elle. Elle roulait une assiette d'argent comme une oublie.

Mademoiselle Gautier avait eu plusieurs amants, et entre autre le grand maréchal de Wirtemberg, avec qui elle fit un voyage à la cour du duc. Ce prince avait une maîtresse qu'il aimait beaucoup. Soit que mademoiselle Gautier lui fût supérieure par la figure, et qu'elle s'imaginât que la beauté dût régler les rangs entre celles qui tirent de leurs charmes leur principale existence, soit caprice ou jalousie, elle fit tant d'impertinences à la favorite, que le prince ordonna à mademoiselle Gautier de sortir de la cour.

Revenue à Paris, le dépit d'avoir été renvoyée, lui inspira le dessein de s'en venger par une insulte d'éclat. Elle se rendit incognito à Wirtemberg, et s'y tint caché quelques jours, pour méditer sur sa vengeance.

Ayant appris que la maîtresse du duc était à la promenade en calèche, elle en prit une qu'elle mena elle-même avec des chevaux très vifs; et passant derrière celle de son ennemie, elle enleva la roue, renversa la calèche, se rendit du même train à son auberge où sa chaise l'attendait avec des chevaux de poste, et repartit à l'instant, pour éviter les suites de cette affaire...

Quoique mademoiselle Gautier eût eu des amants aimables, elle n'avait eu véritablement d'amour pour aucun; mais elle en conçut un vio-

lent pour Quinault-Dufresne, ce comédien de la figure la plus noble, que nous avons vu jouer avec tant d'applaudissements, et qui n'a point encore été remplacé. Ils vécurent quelque temps ensemble; et mademoiselle Gautier, en devenant chaque jour plus passionnée, voulait l'épouser. Il y a toute apparence qu'il le lui avait fait espérer; mais s'étant refroidi autant qu'elle s'était enflammée, il ne voulut plus entendre parler de mariage; et cette femme si violente et si absolue tant qu'elle n'avait pas vraiment aimé, tomba dans une mélancolie profonde. Tel fut le premier principe de sa vocation: il se fit une révolution dans son caractère.

Une fois entrée aux Carmélites, mademoiselle Gautier n'eut jamais le moindre retour vers le monde; et jamais religieuse ni dévote ne porta plus loin l'humilité chrétienne: elle se croyait sincèrement indigne de ses compagnes, dont elle éprouva plus d'une fois le mépris. Des relations qu'elle eut avec la reine, lui procurèrent dans la maison une considération qu'elle ne cherchait pas. Cette princesse fut enchantée des sentiments de piété de la sœur Augustine de la Miséricorde (c'était le nom de religion de mademoiselle Gautier). Il s'établit entre elles une correspondance de dévotion, dont Monerif était le médiateur. La reine et la sœur Augustine, se sont écrit quelquefois directement. La veille de sa mort, la sœur envoya à la reine huit vers qu'elle avait faits, et qu'elle dicta à la religieuse qui la veillait.

Les personnes qui ont connu mademoiselle Gautier aux Carmélites de Lyon, ont assuré qu'elle avait conservé jusqu'à la fin la gaieté de son caractère; que sa vivacité s'était changée en ferveur pour ses devoirs, et qu'étant devenue aveugle dans les dernières années de sa vie, elle se servit toujours elle-même, sans vouloir être à charge à personne. On observe que le pape lui avait donné un bref pour paraître au parloir à visage découvert.



Les aïeux de Piter et de Marie.

LE MOUCHOIR BLEU.

A la fin du mois d'octobre de l'année dernière, je retournais, à pied, d'Orléans au château de Bardy. Devant moi, et sur la même route, marchait un régiment de la garde étrangère. J'avais hâté le pas pour entendre cette musique militaire que j'aime tant; mais la musique se taisait: seulement quelques mesures de tambour venaient, de loin en loin, marquer le pas uniforme des soldats.

Après une demi-heure de marche, je vis le régiment entrer dans une petite plaine entourée d'un bois de sapins. Je demandai à un capitaine que je connaissais, si on allait faire l'exercice. Non, me dit-il, on va juger, et probablement fusiller un soldat de ma compagnie, pour avoir volé le bourgeois qui le logeait. Comment, lui dis-je, on va le juger, le condamner, l'exécuter dans le même moment! Oui, reprit-il, ce sont nos capitulations. Ce mot pour lui était sans réplique, comme si tout avait été prévu dans ces capitulations, la faute et le châtiment, la justice et l'humanité même.

— Au reste, si vous êtes curieux, ajouta le capitaine, je vais vous faire placer. Cela ne sera pas long. — J'ai toujours été avide de ces tristes spectacles: je m'imagine que je vais apprendre ce qu'est la mort sur la figure d'un mourant. Je suivis le capitaine.

Le régiment s'était formé en carré; derrière la seconde ligne, et sur le bord du bois, quelques soldats creusaient une fosse. Ils étaient com-

mandés par un sous-lieutenant; car tout au régiment se fait avec ordre, et il y a une certaine discipline pour creuser la fosse d'un homme.

Au centre du carré, huit officiers étaient assis sur des tambours; le neuvième, à droite et plus en avant, écrivait quelques mots sur ses genoux, mais avec négligence, et simplement pour qu'un homme ne fût pas tué sans quelques formes.

On appela l'accusé. C'était un jeune homme d'une taille élevée, d'une figure noble et douce. Avec lui s'avança une femme, seule témoin qui déposât dans cette affaire.

Mais lorsque le colonel voulut interroger cette femme. C'est inutile, dit le soldat, je vais tout avouer; j'ai volé un mouchoir chez cette dame.

LE COLONEL. — Vous, Piter! vous passiez pour un bon sujet!

PITER. — Il est vrai, mon colonel; j'ai toujours tâché de contenter mes chefs: aussi ce n'est pas pour moi que j'ai volé. C'est pour Marie.

LE COLONEL. — Quelle est cette Marie?

PITER. — C'est Marie qui demeure là bas... au pays... près d'Arenberg... où est ce grand pommier... Je ne la verrai donc plus!

LE COLONEL. — Je ne vous comprend pas, Piter. Expliquez-vous.

PITER. — Eh bien! mon colonel, lisez cette lettre... et il lui remit la lettre suivante dont tous les mots sont présents à mon souvenir :

« MON BON AMI PITER,

« Je profite du recrue Arnold qui est engagé dans ton régiment, pour l'envoyer cette lettre et une bourse en soie que j'ai faite à ton intention. Je me suis bien cachée de mon père pour la faire, car il me gronde toujours de l'aimer tant, et dit que tu ne reviendras pas. N'est-ce pas que tu reviendras? Au reste, quand tu ne reviendrais jamais, je l'aimerais malgré cela. Je me suis promise à toi le jour où tu ramassas mon mouchoir bleu à la danse d'Areneberg, pour me le rapporter. Quand te reverrai-je donc? Ce qui me fait plaisir, c'est que l'on me dit que tu es estimé de tes supérieurs, et aimé des autres. Mais tu as encore deux ans à faire. Fais les vite, parce qu'alors nous nous marierons. Adieu, mon bon ami Piter. »

« Ta chère MARIE. »

« P. S. Tâche de m'envoyer aussi quelque chose de France, non pas de peur que je l'oublie, mais pour que je le porte avec moi. Tu baiseras ce que tu m'enverras, je suis bien assurée que je retrouverai tout de suite la place de ton baiser. »

Quand la lecture fut achevée, Piter reprit la parole. « Arnold, dit-il, me remit cette lettre hier soir, quand on me donna mon billet de logement. Toute la nuit, je ne pus dormir; je pensais au pays et à Marie. Elle me demandait quelque chose de France. Je n'avais point d'argent; j'ai engagé mon prêt pendant trois mois, pour mon frère et mon cousin, qui sont retournés au pays il y quelques jours. Ce matin quand je me suis levé pour partir, j'ai ouvert ma fenêtre. Un mouchoir bleu était suspendu à une corde; il ressemblait à celui de Marie: c'étaient la même couleur, les mêmes raies blanches. J'ai eu la faiblesse de le prendre, et de le mettre dans mon sac. Je suis descendu dans la rue: je me repentai; j'allais retourner à la maison,

quand cette dame a couru après moi. On a trouvé le mouchoir: voilà la vérité. La capitulation veut qu'on me fusille. Faites-moi fusiller; mais ne me méprisez pas. »

Les juges ne pouvaient cacher leur émotion; cependant, lorsqu'on alla aux voix, il fut condamné à mort à l'unanimité. Il entendit l'arrêt avec sang-froid; puis s'approchant de son capitaine, il le pria de lui prêter quatre francs. Le capitaine les lui donna.

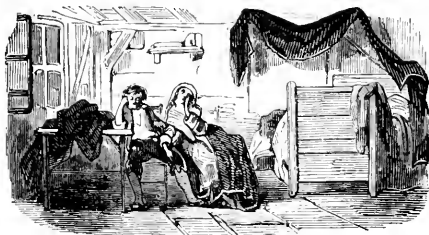
Je le vis ensuite qui s'avançait vers la femme, à qui l'on avait rendu le mouchoir bleu, et j'entendis ces mots: Madame, voilà quatre francs; je ne sais si votre mouchoir vaut plus; mais quand cela serait, je le paye assez cher pour que vous me fassiez grâce du reste.

Reprenant alors le mouchoir, il le baisa et le donna au capitaine: Mon officier, lui dit-il, dans deux ans vous retournerez à nos montagnes; si vous allez du côté d'Areneberg, demandez Marie, remettez-lui ce mouchoir bleu, mais ne lui dites pas comment je l'ai acheté. Ensuite il s'agenouilla, pria Dieu, et marcha d'un pas ferme au supplice.

Je m'éloignai alors et j'entraï dans le bois, pour ne pas voir la fin de cette cruelle tragédie. Quelques coups de fusils m'apprirent bientôt qu'elle était terminée.

Je revins une heure après, le régiment s'était éloigné, tout était calme; mais en suivant le bord du bois pour regagner la route, j'aperçus à quelques pas devant moi des traces de sang et une butte de terre fraîchement remuée. Je pris une branche de sapin, j'en fis une espèce de croix, et je la plaçai sur la tombe du pauvre Piter, oublié maintenant de tout le monde, excepté de moi car Marie n'a pas survécu à Piter.

ETIENNE BÉQUET



Le père et la mère de Marie à son lit de mort.

LE REFUS

SCÈNE DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

En 1589, et dans les premiers jours du mois d'août, quelques hommes se dirigeaient de la ville vers le château de Fontenay, en Poitou.

A les voir, vous eussiez dit de bons bourgeois, des commerçants ou des avocats faisant leur promenade habituelle et en train de causer sur les intérêts de la localité, sur les minces aventures de la ville dont ils étaient les principaux habitants, bagatelles qui souvent deviennent de grandes affaires. Mais la guerre civile enflammait alors la France, et il n'était pas permis de croire que sept ou huit hommes pussent être assemblés sans qu'ils parlissent des grands événements récemment arrivés, et qui, en France, changeaient totalement la face des choses. Aussi ce n'étaient ni des bourgeois, ni des gens de peu, mais de dignes conspirateurs, des gens de parti, qualité qui relève même un simple garde chasse, le grandit, l'ennoblit, quand il combat pour la bonne cause; car le dévouement est la noblesse même; et, jadis, la noblesse était en quelque sorte le dévouement armé.

Cependant, aucune face noble ne se dessinait sous les grands chapeaux à bords rabattus ou sur les larges fraises de ces bourgeois. Le tableau de l'entrée de Henri IV à Paris, cette vaste composition de Gérard a trop popularisé le costume de cette époque; pour qu'il soit permis à un auteur de le décrire et à un Français de l'ignorer. Donc, les personnes qui allaient matinalement au château ressemblaient toutes à ce ligueur désappointé que le peintre a vêtu de brun et mis dans la partie obscure de sa belle toile: c'étaient des figures communes, mais empreintes cependant d'une certaine énergie.

— Eh bien! messieurs, nous allons faire un roi ce matin!... dit un gros homme en rejoignant le groupe de promeneurs qui allaient assez lentement, sans doute pour l'attendre; car, à plusieurs reprises, ils s'étaient retournés vers la ville, comme pour voir si le retardataire venait.

— Oui, répondit un avocat à la face patibulaire, s'il veut accepter nos conditions.

— Là, là, maître Copin! dit le gros homme, quand il s'agit de la couronne de France, un homme n'y regarde pas de si près, d'abord!...

— D'abord!... Ah vous dites mieux que vous ne sachiez dire, reprit un bourgeois. Oui, d'abord, il promettra monts et merveilles; mais, une fois assis sur le trône, le roi ne se souviendra peut-être plus des promesses du cardinal!...

Pour bien faire comprendre à tout le monde la valeur de cette scène, il faut dire que, six jours auparavant, le roi Henri III, chassé par les barricades parisiennes, était mort à Saint-Cloud. En lui finissait la branche de Valois. Or, un prince de sang royal, assez maltraité par le roi défunt ou par sa mère Catherine de Médicis, se trouvait au château de Fontenay, où naguère il avait été transféré.

En haine de Henri IV, auquel appartenait de droit la couronne de France, les ligueurs, et M. de Mayenne, le commandant de toutes leurs forces, avaient aussitôt dépêché, vers le prince détenu dans le château, trois ou quatre députés des plus habiles, pour lui mander la mort de son persécuteur et lui en offrir le trône.

Ces envoyés avaient fait diligence, et, comme dans ces premiers moments, il était fort douteux de savoir à qui serait la France, le chef de l'ambassade bourgeoise, un avocat nommé Copin, et le gros curé de Saint-Jacques-la-Boncherie, ligueur fanatique, obtinrent la nuit du gouverneur la permission de voir le prince, et se firent accompagner des principaux ligueurs de la petite ville, entre autres le comte de Milly, fanatique jusqu'à s'agenouiller devant le château de Fontenay, pour enlever de vive force le cardinal de Bourbon, s'il consentait à devenir le roi de la Ligue.

En ce moment, ignorant ses hautes destinées, le prisonnier, levé depuis peu, se trouvait dans une salle basse où, suivant l'habitude des personnes de distinction captives, il s'était créé quelques-uns de ces divertissements qui charment les ennus de la solitude, et concentrent la vie sur les choses au lieu de la répandre dans un grand cercle d'hommes et d'événements.

Le cardinal de Bourbon était un vieillard de haute taille, mais légèrement voûté. Il arrivait à cet âge où, lorsque la vie a été fortement agitée, les réflexions la défontent de sours, et l'exemptent de passions. Vêtu de sa longue soutane violette et la tête à peine couverte d'une petite calotte rouge qui se pliait en quatre, il était facile de voir à la pâleur de sa figure blanche, de ses cheveux gris, clair-semés sur son front et assez abondants sur la nuque, les symptômes d'une maladie prochaine.

Le vieillard tenait à la main un *piché* d'étain, espèce de broc d'un usage immémorial dans l'ouest de la France, et se dirigeait du fond de l'appar-

lement vers les hautes croisées de la salle immense qui formaient une espèce de galerie. Le jour tombant du haut de ces fenêtres éclairait une multitude de fleurs, des délices du prince, qui vint les arroser soigneusement en les regardant, en vérifiant leurs progrès, souriant à celles dont les calices s'ouvraient et le saluaient de leurs jeunes parfums... Au milieu de ce joli parterre était un grand fauteuil de bois, une table et des livres.

Le prince ayant reconnu son petit empire, allait s'asseoir, quand il entendit le bruit de pas précipités, les voix confuses de plusieurs personnes et le cliquetis des épées. Or, comme à plusieurs fois, une pensée de défiance lui avait fait craindre d'être assassiné, le vieux cardinal, frappé de nouveau par ce soupçon, se mit à genoux sur son prie-dieu. Les sept députés qui se croyaient les organes de la France, et qui représentaient tout au plus le plus turbulent des partis et la plus médiocre de toutes les factions, la Ligue, se dessinèrent au fond de la galerie, et lorsque le prince eut jeté les yeux sur ce groupe, il reconnut facilement à l'attitude de ces bourgeois leurs intentions pacifiques. Tous vinrent tête nue, humbles et respectueux en apparence, jusqu'au bord du tapis sur lequel était la haute chaire, le prie-dieu, la table du cardinal, et aussi ses plus belles fleurs.

— Que voulez-vous, messieurs ? leur dit Charles de Bourbon.

— Nous venons, au nom de la France, saluer le roi...

— Tous mes parents sont morts ? dit le cardinal, en laissant échapper un geste d'effroi.

— Non, sire. Mais Henri III, le tyran, a été tué par un bon catholique, par un saint qui s'est voué au martyre pour gagner le ciel en nous délivrant de l'hérétique.

— Le roi est mort assassiné ! dit le prince.

Il éleva les yeux vers la voûte, comme pour implorer la miséricorde divine, et ajouta, mais à voix basse : — Que Dieu lui soit en aide !...

Il n'y avait dans cette phrase ni le sentiment d'une vengeance hypocrite, ni joie cachée ; c'était le vœu d'un bon et religieux vieillard.

— Nous n'en ferons rien !... dit tout bas un drapier, l'un des quarterniers de Paris à l'avocat Copin.

— Messieurs, reprit le cardinal, et qui donc vous envoie vers moi...

— L'intérêt de la France, sire, répondit l'avocat, et nous vous apportons la couronne...

— Elle appartient à Henri de Navarre, dit simplement le loyal gentilhomme.

— Elle est à vous, monseigneur, reprit l'avocat ; les conseillers du Parlement, en qui réside l'autorité, l'ont ainsi résolu.

— Messieurs, l'héritage des rois de France se règle par des lois plus hautes que celles dues à l'autorité changeante de quelques gens de justice... Il n'est pas en leur pouvoir de faire que j'aie droit de déposséder Henri de Navarre. Vous avez un roi... c'est mon neveu.

— La couronne de France ne doit pas être sur le chef d'un hérétique.

— Assez, messieurs... reprit impérieusement le vieux prisonnier ; il y a déjà eu du nom de Bourbon un traître à son roi, il ne doit pas s'en rencontrer deux... Encore, le connétable n'eût pas trahi François I^{er} malheureux !... Il y a quelque courage à braver un roi puissant ; mais mon beau neveu Henri aura fort à faire avec vous avant de dormir tranquille dans son Louvre...

— Le Louvre, la France, tout est à vous, sire... Dites un mot, et vous serez roi de France...

— Je ne serais pas roi de France, et je ne serais plus digne du beau nom de gentilhomme. Messieurs, écoutez-moi... Vous voulez faire de moi un fantôme, gouverner en mon nom, me donner à signer les articles de votre union... Corbleu, vous seriez les chefs, et moi votre esclave !... M. de Mayenne, ce connétable bourgeois, serait mon maître !... Non, non, messieurs, ce ne sont pas douze ligueurs, ni douze conseillers qui puissent se dire les représentants de la noblesse et du tiers et bâtir un trône solide ; la coutume royale est hors de l'atteinte des hommes ; vous pouvez chasser, vous pouvez tuer vos rois, vous n'anéantirez pas la royauté. Elle est comme Dieu, une chose au-dessus de nos mains... J'ai eu le temps de voir cela dans la Bible depuis mon emprisonnement.

— D'ailleurs, reprit le vieillard en tournant les yeux sur les députés d'un air plein d'ironie, où sont mes trésors, mes défenseurs ? quels seront mes pairs, mes grands vassaux ?

— Sire, vous aurez mieux que des vassaux, mieux que des pairs... mieux que des trésors !... S'écria le gros curé : vous aurez à vous le cœur de tous les citoyens...

— Oui, messieurs, et les *ci-toy-ens* me feront une belle cour, bien noble... bien généreuse !... Mes gentilshommes seront sans doute MM. Louchard, Leclercq, Broussel, le banquier Zamet ; M. Bayet... mon chancelier sera peut-être l'avocat Étienne Pasquier ; vos quarterniers deviendront de hauts et puissants seigneurs... Ceci me semble très royal !... trêve de plaisanteries... J'ai meilleure compagnie dans ce château... — J'y suis seul avec ces fleurs... Encore une fois, non, messieurs, Charles de Bourbon ne veut pas être le roi des *manants*, le roi de cette Ligue qui se glorifie de l'assassinat des princes. Vous voulez déran-

l'ordre de la succession pour arriver au renversement du trône... M. de Mayenne pense qu'il abattra plus facilement un roi sans droit que le véritable héritier du trône.

— Sire, dit l'avocat, vous ne connaissez pas l'étendue de vos droits, et je vous supplie de jeter les yeux sur cet écrit.

Copin présente soudain au cardinal le libelle fraîchement composé par les ligueurs et ayant pour titre :

Sommaire des raisons qui ont mu les Français à reconnaître Charles X.

— Les Français! s'écria le cardinal. Messieurs, la reine Catherine avait raison! Vous voulez être les maîtres... là où il y a un vrai roi, il ne doit se trouver que des sujets. — Le lâche! dit le curé.

— Cela est vrai, monsieur Aubry... Je n'ai pas la force d'accepter l'héritage que veut me faire un régicide. La nature veut que tous les rois acceptent une couronne enveloppée de deuil, mais une couronne ensanglantée... En voilà plus qu'il n'est besoin, messieurs!... — Délivrez-moi de votre présence, je n'ai pas de vocation pour le martyre.

— Monseigneur, dit l'avocat, vous ne voulez donc pas sauver la France des malheurs qui l'attendent?

Les députés se retirèrent lentement, surpris d'être reçus aussi durement et de trouver tout l'orgueil de la royauté chez un homme qui refusait le trône. Ils avaient compté sur l'ambition du prêtre, et rencontraient la probité du gentilhomme; au lieu de l'effroyable avarice des collatéraux, la générosité d'un prince digne du sang royal.

— Maître Copin... dit le cardinal à l'avocat,

L'avocat revint près du cardinal,

— Étienne Pasquier doit être en secret pour mon neveu de Navarre, il comprend l'affaire mieux que vous.

— Je serai toujours pour le peuple, répondit l'avocat.

— C'est un client bien difficile à conduire; s'il ne vous pend pas, je vous conseille de retourner à mon neveu...

Ayant dit, le vieux cardinal chercha du papier, et, sans s'inquiéter du départ des députés de la sainte union, il écrivit cette lettre célèbre adressée à Henri IV, et par laquelle il le reconnaît pour son roi légitime, en lui offrant noblement de rester en prison, et de faire le sacrifice de sa liberté pour le plus grand avantage de la royauté.

Six mois après cette scène, le cardinal de Bourbon mourut de la gravelle le jour où il reçut d'Henri IV une lettre pleine de reconnaissance que malheureusement l'histoire ne nous a pas conservée. La lettre du Béarnais devait être belle, car celle de Charles de Bourbon est sublime de bonhomie.

Si les hommes de génie ne peuvent s'immortaliser que par l'abondance de leurs pensées, les gens médiocres placés au-dessus des hommes ont aussi la chance de devenir célèbres, par l'entente du juste et du vrai. Un mot a suffi à d'Orther quand il a fallu des poèmes entiers à Dante et à Byron. Mais l'intelligence du beau, qui, dans l'agonie des sociétés, devrait, comme le soleil à son coucher, éclairer encore les hauts lieux lorsque tout est sombre, les a désertés de nos jours. Signe fatal pour les nations!... DE BALZAC.



Les ligueurs voulaient faire un roi.



Les convives avant le dîner : Cora engageant une aventure avec lord Fitz-Herald, Clarisse Harlowe suivant, avec le fil d'Ariane, la pensée de M. Labirinte.

LES MOËURS D'HIER

LE ROCHER DE CANCALE.

I.

Le dîner était donné par le marquis de Bauregard. Parmi les convives venus les premiers, on remarquait M. Labirinte, poète-député, un jeune doctrinaire frais, blond, d'une jolie figure, et qui rougissait comme une jeune fille au moindre propos léger; son excessive timidité l'empêchait d'aborder la tribune; mais, la plume à la main et dans le mystère du cabinet, il disait aigrement et doctoralement son fait à l'opposition, par l'organe de M. Roupi-Gobillon, son ami le ministre, dont il élaborait, assurait-on, les discours.

Il y avait encore le major Brown, officier hanovrien renommé par l'excentricité de ses paris, qu'il gagnait presque toujours; car il mettait pour enjeu une intrépidité fabuleuse. En Angleterre, on ne parlait de lui qu'avec vénération, depuis ce trait presque incroyable: le major se trouvait à bord du yacht de plaisance de lord Fitz-Herald, en pleine mer; le vent emporte la casquette du major. — Votre casquette est perdue, — dit le lord en la

montrant déjà loin dans le sillage du navire. — Cent louis que non! dit le major. — Cent louis que si! dit le lord. — D'un bond le major saute à la mer; il nageait comme un dauphin, mais il était habillé et il avait à lutter contre des lames d'une hauteur énorme. Il courut le plus grand danger pour parvenir à rattraper sa casquette, dont il se coiffa bravement. Le lord, stupéfait de cette hardiesse, avait aussitôt fait mettre le yacht en panne et descendre une yole à la mer; cette manœuvre, exécutée aussi rapidement que possible, avait demandé beaucoup de temps; lorsqu'à force de rames l'embarcation arriva auprès du major, ses forces étaient presque épuisées, et heureusement il put être hissé à bord.

Une foule de traits de ce genre avaient souvent mérité au major le titre de *lion* dans la véritable acception du mot. C'était un homme jeune encore, d'une physionomie énergique, d'une taille svelte et agile.

Bientôt après arrivèrent le prince Castelli et le due de Serda.

Grand seigneur florentin autrefois exilé comme carbonaro, le prince Castelli semblait appartenir au temps des Médicis, par son élégance, par sa folle gaieté, par son ardent amour de la liberté; conspirateur sans haine, cent fois il avait joué sa tête avec une insouciance héroïque. En voyant ce joyeux et beau prince de la renaissance égaré dans notre triste époque, on regretta pour lui les splendides costumes de ces seigneurs du Titien qui se promenaient si magistralement, de belles femmes au bras, dans ces grandes villes au ciel bleu, aux escaliers de marbre blanc ombragés de pins en parasol.

Le prince de Castelli aurait pu se passer d'être prince; il chantait, en artiste excellent, de délicieuse musique qu'il composait. Lorsqu'à la fin d'un souper, les premières clartés de l'aube faisaient pâlir les bougies, et qu'on entendait cette voix toujours fraîche et sonore, on eût dit un hymne matinal saluant à son lever la vermeille aurore.

Par l'éminence de son talent, par sa charmante humeur, le prince de Castelli était encore un véritable lion; car, excepté M. Labirinte et Ewen, presque tous les convives du marquis étaient des hommes plus ou moins remarquables.

Le due de Serda, grand d'Espagne, marquis de Buonavista, etc., avait établi en Normandie un haras magnifique. Il y dépensait des sommes énormes. Ses *élevés* avaient déjà obtenu de brillants succès à Chantilly et au Champ-de-Mars. Le premier il avait introduit en France l'usage de faire voyager les chevaux de course en voiture. C'était encore un homme spécial, partant un lion.

Le due de la Serda était le spécimen de l'Espagnol, maigre et pâle, aux cheveux blonds ardents, dont Valasquez a immortalisé le type; du reste grave et silencieux, malgré sa taille chétive, le due avait fort grand air.

M. le comte de Sainte-Luce arriva bientôt après; c'était encore un lion des plus à la mode.

Ce jeune pair représentait dignement, à la chambre haute, la jeunesse née sous l'empire; il était écouté toujours avec attention, souvent avec un très vif intérêt, par cette illustre assemblée. Parole nette et incisive, jugement sain et droit, tact parfait, rouie de bon goût, patriotisme éclairé, profond dédain des lieux communs politiques, telles étaient les qualités parlementaires de M. de Sainte-Luce; ce qui le constituait véritablement lion, c'est que ce législateur était le plus gai des hommes, c'est que l'auteur des plus spirituelles folies se retrouvait plein de haute raison lorsqu'il le fallait.

Qu'un homme d'un talent sérieux, d'une position

sérieuse, soit partout et toujours sérieux, c'est estimable et ennuyeux; qu'un homme frivole et gai, soit partout et toujours frivole et gai c'est à merveille; mais être aussi brillant à table qu'à la tribune, mais tenir aussi rudement tête à un ministre qu'à un buveur, mais ne jamais contaminer l'hermine de son manteau de pair au milieu des bacchanales dont on pourrait être le héros cité, mais être à la fois grave et digne avec ceux-ci, turbulent et fou avec ceux-là, mais faire tout ce qui plaît et savoir plaire à tous, cela nous semble rare et méritoire.

Et voici pourquoi M. de Sainte-Luce avait toutes sortes de titres à être lion.

M. de Baudricourt, autre convive, avait une spécialité moins éclatante, mais non moins célèbre. Il était gros joueur et de première force au whist et au piquet, mais sa valeur réelle était celle de gros joueur. On citait telle de ses parties avec M. H... on lord G..., dans lesquelles il avait eu, avec ces paris, jusqu'à quatre à cinq mille louis engagés; ce qui éleva sa réputation à son apogée fut d'avoir un jour mis comme enjeu une inscription de deux mille livres de rentes, en substituant à cette formule surannée : *Je joue mille louis*, cette formule beaucoup plus neuve : *Je joue cent louis de rente*.

Un étranger proposait-il quelque partie éfrayante, on répondait : — Attendez Baudricourt; où est Baudricourt? Il n'y a que lui pour tenir un jeu pareil. — Pour M. de Baudricourt, la fin de toutes choses était le jeu. Le jeu était l'indispensable complément d'un dîner, d'une course, d'une partie de chasse; après l'opéra, le jeu; après le bal, le jeu; le matin, le jeu; toujours le jeu. M. de Baudricourt avait en horreur les jeux de hasard; il gagnait, dit-on, soixante ou quatre-vingt mille francs par année; il avait toujours au moins le double de cette somme toute prête comme enjeu.

Et voilà pourquoi M. de Baudricourt comptait aussi parmi les véritables lions.

Lord Fitz-Herald avait aussi un goût spécial; il aimait les lions à la passion; ses admirables serres de plantes équinoxiales pouvaient soutenir la comparaison avec celles de M. le due de Devonshire; il avait des jardiniers-voyageurs en Amérique, en Afrique, en Asie, et ses bateaux à vapeur organisés en serres chaudes, lui rapportaient des richesses horticulturales de toutes les parties du monde. Sa collection d'orchydées était merveilleuse; il était parvenu à force d'art à avoir une température constamment humide de trente à quarante degrés; en entrant dans la serre des orchys du Magellan, on était suffoqué; c'était l'atmosphère étouffante qui suit ou précède toujours le typhon des Indes. On avait une fois emporté lord Fitz-Herald presque asphyxié par cette zone torride artificielle.

Quant au cousin de la marquise de Beauregard, M. Alonzo Florès, c'était un jeune Américain de vingt-trois ans, à cheveux crépus et à longues dents, qui s'appelait M. Alonzo Florès.

Tels étaient les convives du marquis; les femmes se nommaient Serpentine, Clarisse Harlowe, et Cora, dite la belle Grecque.

Serpentine était maigre, svelte, brune et pâle; ses yeux noirs pétillaient de malice; ses lèvres minces, ses narines serrées exprimaient l'ironie; un pli vertical, profondément creusé entre les deux sourcils, annonçait la méchanceté. Ah! qu'elle était belle en amazone parlant à son nègre.

Clarisse Harlowe était blonde, blanche, un peu grasse. Sa figure ronde, rose et réjouie, ses yeux bleus rians comme l'azur, sa bouche vermeille et sensuelle, contrastaient singulièrement avec les souvenirs mélancoliques que rappelait son nom; assise sur le canapé, elle écoutait les divagations de M. Labirinte.

Pour se figurer Cora, la belle Grecque, qu'on descend de la Vénus de Milo de son piédestal: même magnificence, même impassibilité, blancheur de marbre, cheveux d'ébène. Cora se promenait dans le salon avec lord Fitz-Herald.

Il est inutile de dire que les trois *impures* étaient mises avec le meilleur goût, et que les femmes du monde les plus élégantes n'auraient pas été vêtues avec une plus gracieuse simplicité.

En moins d'un quart d'heure tous les convives arrivèrent; on n'attendait plus que mesdemoiselles Herminie, Rosa et le marquis.

Ce dernier savait si parfaitement vivre, on supposait son retard si involontaire, que personne ne songeait à s'en formaliser.

La réputation sanguinaire du colonel Koller était détestable; c'était un homme tellement féroce, que la nouvelle de sa mort avait été presque reçue comme une délivrance universelle, et depuis le matin le duel du marquis était le sujet de toutes les conversations.

Les physionomies des convives de M. de Beauregard étaient gaies, ouvertes, épanouies.

Le plaisir, ou plutôt l'attente du plaisir, était pour ainsi dire dans l'air. Les hommes se connaissaient et étaient contents de se trouver réunis; les femmes savaient qu'elles seraient admirées et appréciées, celle-ci pour son esprit, celle-là pour son joyeux entrain, cette autre pour sa beauté.

Pourtant, quand nous disons que toutes les physionomies étaient ouvertes et gaies, nous nous trompons.

Ewen de Ker-Ello était sérieux, attentif, et cette fois un peu embarrassé, quoique son cousin M. de Montal l'eût présenté à tous les hommes.

M. Labirinte, le député doctrinaire, semblait

mal à son aise; il rougissait de temps à autre, quoique personne ne lui parlât; car, à l'exception de M. de Montal et du capitaine Des Roches, il connaissait à peine de vue les autres convives.

Entin M. Alonzo Florès était, depuis son arrivée, campé debout, immobile, devant une gravure représentant l'éducation d'Achille, qu'il paraissait contempler avec une attention dévorante.

On entendit le bruit de deux voitures qui s'arrêtaient. Il n'y eut qu'un cri:

— Le voilà! c'est le marquis!

C'étaient en effet M. de Beauregard dans sa voiture et mesdemoiselles Rosa et Herminie dans la leur. Malgré son affectation cynique, le marquis ne se départait jamais de certaine étiquette. Le hasard semblait l'avoir fait arriver en même temps que les deux sœurs. Il trouva plaisant de se ménager, grâce à elles, une *entrée* triomphante.

En effet, un maître-d'hôtel ouvrit bruyamment les deux battants de la porte, et le marquis parut au milieu des deux sœurs, auxquels il donna le bras.

M. de Beauregard fut salué d'une acclamation unanime, et s'arrêta une seconde au milieu de cette large porte avec un air d'hésitation railleuse.

Qu'on nous pardonne de consacrer quelques lignes à cette apparition, qui ne manquait pas d'une certaine tournure comme *objet d'art*, comme tableau. Le groupe des deux sœurs et du marquis était charmant.

M. de Beauregard, était grand, bien fait, et, malgré un peu d'embonpoint, sa taille avait conservé beaucoup d'élégance. Si le matin il s'habillait avec la plus extrême simplicité, le soir il se livrait à toutes les fantaisies de son imagination; ses toilettes éblouissantes n'allaient qu'à lui; elles eussent égaré de ridicule tout autre que lui, tandis qu'elles rehaussaient au contraire sa *grande mine*, comme on disait jadis.

Le marquis portait ce soir-là un habit bleu-clair à boutons d'or ciselé d'un travail exquis; son large collet de velours noir et ses revers démesurément ouverts s'étalaient sur ses épaules; son gilet de velours brun glacé d'argent et de cramoisi, et rehaussé de boutons de rubis entourés de perles fines, s'échancrait largement sur une chemise de batiste ouvragée, véritable cuirasse de la plus admirable broderie, agrafée par trois magnifiques rubis entourés de perles fines, comme les boutons du gilet et comme ceux des poignets relevés sur les parements de l'habit; une haute cravate blanche empesée, sur laquelle se dessinait la coupe gracieuse de ses favoris, éclaircissait encore le teint du marquis. Entin un pantalon de casimir noir presque collant, des bas de soie à jour et des souliers très découverts, car le marquis avait un

piéd aristocratique, complétaient cette toilette d'une richesse extravagante, que le grand air de M. de Beaugard faisait non seulement tolérer, mais admirer.

Maintenant, qu'on se figure le marquis au milieu de deux femmes jeunes, charmantes, tenant à la main d'énormes bouquets, coiffées en cheveux, ayant les épaules nues, des tailles de guêpe, des jupes bouffantes d'une moire blanche épaisse et scintillante; qu'on inonde ce groupe d'une nappe de lumière que projettent les bougies d'un lustre de cristal placé dans la pièce voisine en face de la porte; qu'on se rappelle enfin la physionomie vive, railleuse et hautaine du marquis, et l'on aura un ensemble qui, vu la laideur épouvantable de nos costumes d'hommes, ne manquera ni d'éclat, ni de magnificence, et l'on comprendra

l'espèce de clameur admirative qui salua l'entrée du marquis et des deux sœurs.

Au moment où M. de Beaugard abandonna le bras de mademoiselle Rosa et de mademoiselle Herminie, un maître-d'hôtel s'approcha et lui dit :
— Monsieur le marquis est servi.

Pendant tout le temps de la scène qui va suivre, c'est-à-dire pendant le dîner, le marquis, malgré son apparente gaieté, sera sous l'impression d'une sorte d'excitation fébrile, ses yeux seront plus brillants que de coutume, sa plaisanterie quelquefois amère et incisive.

Pourquoi ne pas le dire ? les bruyants éclats de rire de M. de Beaugard seront plus convulsifs que gais, car ils cachent une pensée poignante et douloureuse; la joie du marquis sera près d'être terrible.

II

CONVIVES.

LE MARQUIS DE BEAUREGARD.
LE BARON EWEN DE KER-ELLIO.
LE COMTE EDOUARD DE MONTAL.
LE PRINCE CASTELLI.
LE DUC DE SEIDA.
LORD FITZ-HERALD.
LE MAJOR BROWN.
LE VICOMTE DE BALDRICOURT, gros joueur.
LE COMTE DE SAINTE-LUCE, pair de France.
MONSIEUR DIEUDONNÉ LABIRINTE.

LE CAPITAINE DES ROCHES.
MONSIEUR ALONZO FLORES.
MADEMOISELLE SERVENTINE.
MADEMOISELLE CLARISSE HARLOWE.
MADEMOISELLE CORA, la belle Grecque.
MADEMOISELLE ROSA, de l'Académie royale de Musique.
MADEMOISELLE HERMINIE, jeune première du théâtre du Palais-Royal.

Un grand salon; une table richement servie; les bougies des lustres et des candelabres font étinceler les cloches et les chauds d'argent. Les facettes des carafes et des verres de cristal pétillent de toutes les couleurs du prisme. Au centre du surtout est une immense corbeille de porcelaine de Saxe remplie de fleurs naturelles, envoyées par le marquis.

Le marquis est au milieu de la table: à sa droite, le prince Castelli, comme étranger; à sa gauche, Ewen de Ker-Ellio, le baron lui ayant été présenté le matin même: en face du marquis, Serpentine.

Excepté ces trois places, désignées par M. de Beaugard, les autres convives sont placés à leur gré. Le capitaine Des Roches à droite de Serpentine; le major Brown à sa gauche. Clarisse Harlowe est placée entre M. de Baldricourt et le comte de Sainte-Luce. Rosa est à la droite d'Ewen de Ker-Ellio, Mademoiselle Herminie, à gauche du prince de Castelli. De chaque côté de Cora, la belle Grecque, il reste une place vide; on s'informe de M. Labirinte, le poète-député, et de M. Alonzo Flores.

Placés en dehors de la porte du salon, tous deux s'obstinent par savoir-vivre à ne pas passer l'un devant l'autre. A un signe du marquis, Cora se lève majestueusement, va prendre gravement M. Flores d'une main, M. Labirinte d'une autre, leur fait traverser ensemble la formidable porte, et les prie de s'asseoir, qui à sa droite, qui à sa gauche.

M. Flores a gardé son chapeau à la main; il en est très empêché, et se décide à le mettre entre ses genoux. Un des gens du cabaret s'en aperçoit et veut l'en débarrasser; M. Flores s'en défend modestement. L'homme s'obstine respectueusement et délivre enfin le cousin de M. de Beaugard de cette commodité.

M. Labirinte se trouve à côté de Mademoiselle Herminie.

Pendant le silence que nécessite l'inglutition du potage, M. Labirinte a cru voir plusieurs fois le regard du marquis s'arrêter sur lui avec une expression étrange, puis se reporter avec une expression non moins étrange sur le capitaine Des Roches. M. Labirinte regrette beaucoup d'être venu à ce dîner. Il a appris que le matin même le marquis avait tué le colonel Koller.

Ewen attentif observe; son cœur est horriblement serré. Il s'est aperçu d'une chose singulière: son genou s'est, par hasard, au moment approche de celui du marquis, et il a senti ce dernier trembler convulsivement et comme par saccades. Pourtant la figure du marquis semble plus enjouée, plus railleuse que jamais.

Les autres convives n'offrent aucune particularité. Tous semblent animés de la plus franche gaieté, et prêts à jouir du plaisir que promet cette réunion si heureusement composée. Bientôt la conversation s'engage et se généralise, la table n'étant pas assez grande pour permettre des entretiens particuliers.

SERPENTINE. — Tu t'es fait bien attendre, marquis; est-ce que tu parlais d'amour à ta femme ?

LE MARQUIS. — Ma femme ? voilà deux ou trois

jours que je ne l'ai vue. Savez-vous comment se porte ma femme, monsieur Labirinte ?

M. LABIRINTE (devenant très rouge). — Je n'ai

pas eu l'honneur de voir madame la marquise depuis... (*Il finit de tousser pour dissimuler son embarras et sa rougcur.*) depuis plusieurs jours, je... je suis très occupé à la chambre.

(*Il toussé encore et boit un verre d'eau.*)

SERPENTINE (*à Labirinte*). — Comment, c'est à monsieur Labirinte que j'ai l'honneur de parler ? à M. Labirinte le député doctrinaire ?

LABIRINTE (*platté*). — A moi-même... mademoiselle... Je ne sais en vérité... comment ma réputation...

SERPENTINE. — Monsieur... permettez-moi de vous contempler avec vénération... avec ébahissement... avec étourdissement.

LE MARQUIS (*riant*). — Et d'où viennent ces ébahissements, ma fille ?

SERPENTINE. — Comment, marquis... tu ne sais pas l'histoire de M. Labirinte avec Des Roches ?

LE MARQUIS. — Quelle histoire ?

LABIRINTE. — Mademoiselle... je... en vérité... mademoiselle...

PLUSIEURS CONVIVES. — On demande l'histoire.

SERPENTINE. — C'est que c'est bien inconvenant.

BAUDRICOUBT (*riant*). — Raison de plus.

LE MARQUIS. — Et surtout ne gaze pas ; ça se fait bien pis.

LABIRINTE. — Je sais ce que mademoiselle va dire... C'est une histoire de pure invention ; n'est-ce pas, capitaine Des Roches ?

DES ROCHES (*riant*). — Mais non, il y a un fond de vérité... Voyons, Serpentine ?

SERPENTINE. — Vous saurez donc, et c'est là ce qui cause ma vénération pour M. Labirinte (*d'un ton tragique*) ; vous saurez donc que, si la patrie en deuil avait, il y a deux mois, jeté quelques fleurs sur la tombe de cet intéressant doctrinaire... (*Elle montre M. Labirinte*).

MONTAL. — Ah ! mon Dieu ! quel lugubre exorde !

SERPENTINE. — ...Cet intéressant doctrinaire aurait eu moralement le droit d'avoir, ô chaste symbole, son cercueil recouvert de draperies aussi blanches que celles qui flottent sur le char funèbre d'une jeune fille.

SAINTE-LUCE. — Mais c'est tout simple, M. Labirinte est garçon.

SERPENTINE. — Je ne voulais certes pas dire autre chose. Toujours est-il que la candeur qui rayonnait au front de notre doctrinaire intéressa vivement une mystérieuse inconnue ; cette inconnue devint bientôt si naïvement passionnée que, dans sa primitive ignorance, le cœur immaculé de M. Labirinte se trouva fort embarrassé. Ce jeune député n'avait pas la plus légère notion de l'art... d'aimer, il alla trouver Des Roches, expert-juré en

ces matières, et Des Roches lui donna, dit-on, d'excellents conseils.

(*Tous les convives rient excepté M. Labirinte*).

LE MARQUIS (*Eclatant de rire en regardant Des Roches*). — Comment ! vraiment, Des Roches ? C'est vous... qui... (*Il rit*). Ah ! ah ! ah ! c'est ravissant.

SERPENTINE. — C'est le nom de l'inconnue que je voudrais bien savoir.

DES ROCHES. — M. Labirinte est la discrétion même. A moi, son professeur, il me l'a toujours eue... (*A part*). Pourtant, s'il n'avait pas été si naïf, j'aurais eu un soupçon... Depuis quelques jours...

SAINTE-LUCE. — Il faut espérer que M. Labirinte a profité de la leçon... et qu'il est maintenant aussi grand séducteur que son politique.

MONTAL. — Oh ! en politique, M. Labirinte... n'est pas novice... Il est le bras droit de mon ami M. Roupi-Gobillon.

CLARISSE HARTOWE. — M. Roupi-Gobillon, un gros ministre laid comme une chenille ?

MONTAL (*riant*). — Le fait est qu'on ne peut refuser à mon ami le ministre une physionomie aussi patibulaire que celle de tous les coquins qu'il a défendus quand il était mauvais avocat.

LE MARQUIS. — Où diable as-tu connu M. Roupi-Gobillon, Clarisse ?

CLARISSE. — Ici. Il avait demandé à Dorville, un de ses amis, de lui donner à dîner avec quelques filles d'esprit ; il voulait faire une petite débauche régence. Ah ! le pauvre cher homme ! il disait sans cesse à Dorville : Tu es bien sûr que ma femme ignore ?.. Tu crois que ma femme ne saura pas ? Dieu !.. si ma femme savait !

LE MAJOR. — Sa femme est donc bien impotente ?

LE MARQUIS. — Pardieu ! je le erois bien... un cordon bleu !

LE PRINCE CASTELLI. — Un cordon bleu ! Est-ce qu'elle appartient à quelque noble chapitre étranger ?

MONTAL (*riant*). — Cher prince, avant son mariage, il fallait chercher la *ministresse* au chapitre... de la *Cuisinière bourgeoise*.

LE PRINCE. — Comment cela ?

LE MARQUIS. — Elle était la cuisinière de M. Roupi-Gobillon, qui l'a épousée étant avocat. Or maintenant la plus embarrassée de ces deux personnes n'est pas celle qui tenait la queue de la poêle.

MONTAL. — Du reste, ce ministre a cela de bon que, n'ayant aucune spécialité, on peut le mettre à toute sauce.

SAINTE-LUCE. — Et lors des discussions, comme ses réparties sont salées, on le réserve pour la bonne bouche.

SERPENTINE. — Ça n'empêche pas que, s'il fait des brèches, on dira qu'il subit l'influence de sa femme.

ROSA. — C'est tout simple : Dis-moi qui tu gantes, je te dirai qui tu hais, ou bien encore : Comme on connaît les *singes*, on les *adore*. (*Rire général.*)

LE MARQUIS (*à Ewen*). — Eh bien ! baron, avouez que Rosa est une fille d'esprit.

EWEN. — Elle fait rire, du moins.

LE MARQUIS. — Allons, messieurs, vous êtes de méchantes langues. L'alliance de M. Roupi-Gobillon avec sa cuisinière est un symbole, cela veut dire que sous son ministère, chaque citoyen aura la poule au pot, comme le voulait le bon Henri.

LE DUC DE SERDA. — Et ce M. Roupi-Gobillon a-t-il quelque valeur ?

LE MARQUIS. — Aucune. Bel esprit de palais, encoltre de cuisire de collège, c'est un de ces austères intrigants fanatiques du *courage civil*, courage qui consiste, selon ces tas de poltrons hargueux, à dire et à endurer superbement les injures les plus grossières, ce qui n'est pardieu ni courageux ni civil.

LE MAJOR BROWN. — Comment cet homme-là est-il devenu ministre ?

LE MARQUIS. — Demandez cela à M. Labirinte, major ; en sa qualité de député, il fait et il défait des ministres ; il doit savoir comment ça se machine.

MONSIEUR LABIRINTE (*rougissant et d'un air empressé*). — La majorité représentant l'opinion du pays, les chefs de cette majorité... (*Il toussé.*) de cette majorité... (*Il boit un verre d'eau.*)

SAINTE-LUCE. — Allons donc, mon cher monsieur Labirinte, vous savez bien qu'il a été rarement question de majorité à propos de M. Roupi-Gobillon... au contraire.

MONSIEUR LABIRINTE. — Je ferai observer à l'honorable pair...

SAINTE-LUCE. — Ici, nous sommes tous *pairs*, monsieur Labirinte, pairs devant ces bonnes filles, n'est-ce pas, Clarisse ?

CLARISSE. — Comment ! pairs de France ?

SAINTE-LUCE. — Non, *pairs* en joie et en bonne humeur. Mais, pour en revenir à M. Roupi-Gobillon, il a été ministre par un procédé très ingénieux ; lui et une douzaine d'autres élus du peuple ont fait un jour cette judicieuse réflexion : « Les partis sont tellement subdivisés, que l'appoint qui constitue une majorité se compose, au plus, d'une douzaine de voix. Or, devenons... »

MONTAL. — Appoint ?

SAINTE-LUCE. — Comme vous le dites, Montal, — « devenons appoint, et l'on sera bien forcé de compter avec nous. »

BAUDICOURT. — Ou plutôt l'on ne pourra compter sans nous.

LE MARQUIS. — Nous serons, comme on dit, une valeur de zéro bien placée.

SAINTE-LUCE. — « Alors nous, fraction imperceptible, nous constituerons la majorité ; décevant de toutes les questions, nous aurons large curée de victuailles administratives, car, pour s'assurer notre appui, on sera obligé de prendre au moins un ministre parmi nous. Moi, je suppose, — a dit M. Roupi-Gobillon à ses confrères ou plutôt à ses compères, — je serai votre fondé de pouvoir, le commanditaire de l'association politique Roupi-Gobillon et compagnie. » — Ce qui fut dit fut fait ; les dix élus serrèrent leurs rangs, et voilà comment M. Roupi-Gobillon fut ministre...

LE MARQUIS. — Et voilà comment ce polisson-là, mari d'une cuisinière, a été appelé à enlaidir et à empiéter les conseils de la couronne. Dans quel temps vivons-nous ?

SERPENTINE. — Ça doit vous faire plaisir, Montal, de voir traiter ainsi votre ami intime, lui qui vous avait offert de si belles places lors de votre ruine ?

MONTAL. — J'ai tout refusé pour conserver mon indépendance et pouvoir, comme un autre, me moquer de M. Roupi-Gobillon.

SERPENTINE. — Oui, vous en moquer, seulement... en ami intime.

CLARISSE. — Dites donc, mon pauvre Montal, c'est pourtant pour singer le marquis qu'un jour vous serez peut-être réduit à demander une petite place à M. Roupi-Gobillon.

MONTAL (*piqué mais se contenant*). — En imitant le marquis j'ai au moins su choisir mon modèle, et j'ai bien fait les choses : n'est-ce pas, Beauregard ?

LE MARQUIS. — Hum ! hum ! comme ça ; je n'ai pas toujours été content de vous, mon cher ! Quand il fallait galamment jeter cent beaux louis d'or par la fenêtre pour agir en gentilhomme, vous jetiez de mauvaise grâce dix-neuf cent soixante-dix lières en gros sous. Aussi, grâce à cette avaricieuse prodigalité, vous vous êtes ruiné en bourgeois, au lieu de vous ruiner en grand seigneur.

MONTAL, *riant d'un air forcé*. — Vous êtes sévère, marquis.

CLARISSE HARIOWE. — C'est vrai ce que tu dis-là, marquis. C'est peut-être pour cela que Julie a refusé la main de ce feu dépendeur de gros sous, comme dit la tante Sauvageot. (*Elle montre Montal.*)

MONTAL (*piqué*). — C'est bien vieux cette histoire-là, mon enfant.

SERPENTINE. — Dites donc, est-ce vrai, Montal, que cette bonne Julie vous donnait dix louis par mois pour vos gants ?

MONTAL (*se contenant, mais irrité*). — Méchante !

CLARISSE (*riant*). — C'est une calomnie, une atroce calomnie... Julie était trop avare pour cela.

MONTAL (*à Serpentine*). — Ah ! voyez-vous ?

SERPENTINE. — Certainement, maintenant les filles de théâtre ont Montal pour rien ! Il a baissé, il va se rabattre sur les femmes du monde.

DES ROCHES. — Si elle se met à parler des femmes du monde, marquis, elle va en dire de belles !

SERPENTINE. — Tiens, cela me fait penser à l'aventure de la duchesse de Mirepont.

BAUDRICOERT (*riant d'un air forcé*). — Serpentine, prends garde. Il s'agit de ma cousine.

SERPENTINE. — Eh non ! il s'agit de la maîtresse du petit Sainval.

BAUDRICOERT. — Ça ne l'empêcherait pas d'être ma cousine, mauvaise langue.

SERPENTINE. — Ta cousine?... Ah ça ! voyons, comment l'entends-tu ?

BAUDRICOERT. — Parbleu, j'entends que madame la duchesse de Mirepont est la fille de mon oncle.

SERPENTINE. — Allons donc. Elle est la fille du général Monfort, tout Paris sait cela. (*Avec une gravité ironique*) ; mais je connais les égards qu'on doit aux familles. Ce n'est donc pas comme fille de ta tante, et pas du tout fille de ton malheureux oncle, que j'envisagerai la duchesse, mais simplement comme maîtresse du petit Sainval, c'est-à-dire ma rivale.

BAUDRICOERT. — Allons, la voilà partie (*à part*). Méchante vipère !...

SAINT-LUCE. — Comment la rivale, Serpentine ? Ah ça ! et moi... qui t'aime ? qu'est-ce que je suis donc là-dedans ?

SERPENTINE. — Tu es le rival... de ton rival, voilà tout.

BAUDRICOERT. — Avouons que nous sommes bien complaisants, je ne veux pas dire plus, de laisser calomnier ainsi les femmes de la société.

SERPENTINE. — Complaisants ! calomnier ! il est charmant ! qui vient donc nous raconter toutes les médisances, tous les propos qui se tiennent sur les femmes du monde, si ce n'est vous ? Comment les connaissons-nous ? Par vous ! Ainsi, par exemple, Baudricourt, comment aurais-je su que la baronne de Clairville te donne des rendez-vous, si tu ne me l'avais dit ?

BAUDRICOERT (*furieux, mais se contenant*). — Allons donc... Je me moquais de toi... ça n'est pas vrai...

SERPENTINE. — Cela est si vrai que tu m'as proposé de me prêter un de ses bonnets de nuit, m'en gageant à m'en faire faire de semblables parce qu'ils étaient d'un charmant modèle... (*On rit*). C'est tout simple. Vous aimez à faire de nous vos confidentes, moins pour nous éblouir de vos succès que parce que vous comptez sur notre indis-

crétion. C'est comme Dumoneel, il m'a offert de me donner des lettres de madame de Senanges pour se venger d'elle ; il dit qu'après l'avoir à moitié ruiné, elle l'a quitté pour le beau Bertheuil.

LE MARQUIS. — Et... ces lettres, qu'en devais-tu faire ?

SERPENTINE. — Les faire lithographier, et les distribuer à mes amis... Mais je n'ai pas voulu...

PAUVRE petite madame de Senanges ! entre bonnes camarades il ne faut pas se faire de ces traits-là.

SAINT-LUCE. — Ce que tu dis là est absurde. La vicomtesse de Senanges n'a ruiné personne, elle a cinquante mille livres de rente sans compter la fortune de son mari. La jalousie fait divaguer Dumoneel.

CLARISSE HARLOWE. — Il m'a dit à moi qu'elle lui coûtait plus de trois cent mille francs, sa Senanges.

LE DUC DE SERDA. — On dit qu'il lui a fait remeubler son hôtel d'une manière splendide.

BAUDRICOERT. — On parle d'un service de table en vermeil de cinquante mille francs.

LE PRINCE CASTELLI. — Du moins tout le monde affirme que Dumoneel a vendu pour elle sa terre de Lorraine.

SAINT-LUCE. — Mais, cher prince, encore une fois, tout le monde affirme une stupidité : comment dépenser cent mille écus avec une femme du monde qui vit avec son mari, et qui a eu de tout temps une excellente maison ?

PLUSIEURS CONVIVES. — C'est juste, au fait... c'est juste.

LE MARQUIS (*à Éwen de Ker-Elлио*). — D'honneur, monsieur, vous allez avoir une singulière idée de notre société, vous qui arrivez de votre solitude de Bretagne.

ÉWEN DE KER-ELLIO (*souriant*). — Je suis assez malheureux, monsieur, pour ne juger que d'après mes impressions, et je vous avoue qu'à cette heure, malgré tout ce que je viens d'entendre, je suis encore dans une complète ignorance au sujet de la société parisienne.

SERPENTINE. — Vous croyez donc que je mens, monsieur le Breton ? Vous n'êtes pas galant.

ÉWEN DE KER-ELLIO. — Je crois madame, que vous êtes très aimable.

SAINT-LUCE. — Et vous pourriez ajouter quelquefois très véridique, car c'est une bizarre chose que ce monde. Protée insaisissable, aujourd'hui esclave, demain tyran ; tantôt crédule comme un enfant, tantôt calomniateur effronté.

LE PRINCE CASTELLI. — Ma foi, j'ai toujours vu et trouvé le monde beaucoup meilleur qu'on ne le dit.

LE MARQUIS. — Mon cher prince, vous ne pouvez pas plus parler de la méchanceté du monde qu'Or-

plée de la férocité des tigres, on que don Juan de la vertu des femmes. Mais à propos de vertu, et l'aventure de la duchesse ? Serpentine... Laissez-la dire, Baudricourt, nous ne croirons pas un mot de ce qu'elle va raconter.

SERPENTINE. — Ni moi non plus, ça me gênera moins. Vous savez qu'avant le règne du petit Sainval, la duchesse s'était éprise... au *juger*, comme vous dites en terme de classe, de ce grand et gros tambour-major de Préal... Tout le monde peut se tromper, hélas ! la duchesse se trompa... Se débarrasser de Préal n'est pas facile, il est horri-

blement tenace, et si brutal, qu'il vous dit froidement : — Je vous battraï comme plâtre si vous me quittez.

LE MARQUIS. — Et il tient parole ; il a cassé le bras d'une femme de ma connaissance qui lui avait parlé de séparation : il appelle ça demander à l'amour des liens indissolubles...

LE DUC DE SERDA. — Vraiment, marquis, un tel sauvage existe ?

LE MARQUIS. — S'il existe ? je le crois bien, par dieu ! Il avait dit à cette femme : Je vous aime beaucoup, je vous serai très fidèle, mais si vous



Mademoiselle Serpentine lisant un billet qu'elle mettra sous sein privé.

me trompez, mais si vous me quittez, je vous battraï à outrance ; car la passion ne raisonne pas. Or, comme c'est une espèce de taureau, la pauvre femme a eu une peur horrible, elle a hésité longtemps à le quitter, mais à la fin...

SERPENTINE. — Vous jugez, d'après ça, combien la duchesse avait hâte de se défaire d'un tel animal. Heureusement, elle se souvint de la comtesse de Surville, sa plus mortelle ennemie, avec qui elle avait conservé quelques relations amicales afin d'être toujours à portée de lui faire une noircure,

ce qu'une brouille complète n'aurait pas permis. Elle s'en rapprocha donc.

DES ROCHES. — Voilà une femme de prévision.

SERPENTINE. — Madame de Surville se tint sur ses gardes, mais la duchesse est fine. Madame de Surville avait une nièce à marier. La duchesse se mit à lui parler sans cesse de cette nièce, lui disant qu'elle avait un excellent parti pour elle... Enfin, elle lui proposa... Devinez qui?... Montal!... C'était atroce !

MONTAL. — Moi ? Quelle plaisanterie !

SERPENTINE. — Vous n'en avez rien su; mais cela est ainsi, du moins selon le récit du petit Sainval: cherchez-lui querelle si vous voulez, je cite mes auteurs. A cette proposition de la duchesse, madame de Surville se dit: — « Je te devine; tu me lais, tu voudrais faire le malheur de ma nièce en la mariant à Montal. C'était pour cette scélératesse que tu voulais te rapprocher de moi, je ne serai pas la dupe. » La duchesse avait frappé juste; en éveillant la défiance de madame

de Surville à l'endroit de sa nièce, elle l'empêchait de songer à se garantir du Préal dont elle voulait l'empêtrer.

LE PRINCE CASTELLI. — Peste! quelle tacticienne consommée!

LE MAJOR BROWN. — Cette fausse attaque est très habile.

SERPENTINE. — La duchesse, prenant alors son air *bonne femme*, se met peu à peu en confiance avec madame de Surville, et finit par lui avouer sa pas-



Ebahissement des débardeurs en voyant arriver au bal de l'Opéra les convives du Rocher de Cancale.

sion pour Préal, le plus charmant, le plus délicat, le plus tendre des amants, ajoutant qu'elle serait la plus infortunée des femmes s'il l'abandonnait jamais. — « Je te tiens, pensa madame de Surville; tu as voulu me frapper dans ma nièce, moi je te frapperai dans ton charmant Préal... » — Et, la sottise aveugle, de coqueter ouvertement avec ce Goliath!

DES ROCHES. — Ah! la malheureuse!

SERPENTINE. — Vous voyez d'ici la joie de la duchesse; de son côté, elle s'était étudiée à se rendre insupportable à Préal. Il s'agit de porter

les derniers coups. Un matin, elle arrive chez madame de Surville, en fondant en larmes, lui disant qu'elle s'est aperçue de son bon vouloir pour Préal, qu'elle s'adresse à son cœur, à sa générosité, car l'infidélité de Préal la tuerait. Ceci décide madame de Surville à tuer immédiatement la duchesse, s'il est possible; elle redouble d'agaceries envers Préal; il en profite, et un beau jour madame de Surville se trouve bel et bien empêtrée du sauvage. S'apercevoir de la valeur de son choix, en engrer, reconnaître la perfidie de la duchesse et lui vouer une haine de femme, ce

fut tout un pour madame de Surville. Aussi la duchesse disait-elle à tout le monde de son petit air caudide et étonné : « Mon Dieu, je ne sais pas ce que cette pauvre madame de Surville a contre moi, elle me lance des regards foudroyants depuis qu'elle est bien avec M. de Préal; on dirait que c'est de ma faute ? »

DES ROCHES. — C'est charmant ?

SERPENTINE. — Ce n'est pas tout : madame de Surville, furieuse, a voulu rompre avec Préal; mais celui-ci, en manière d'allégorie sans doute, lui a *rompu* un doigt pour commencer. Voilà pour-quoi la porte de madame de Surville est fermée depuis trois semaines; or, comme Préal est à cette heure *parfaitement ébruité*, elle ne trouvera d'ici longtemps personne pour l'en débarrasser.

SAINTE-LUCE. — Il faudra qu'elle attende l'occasion de quelque innocente étrangère.

BAUDRICOURT (*très piqué*). — Bah ! bah ! c'est un conte fait à plaisir sur ma cousine; Serpentine est si méchante !

LE MARQUIS. — Ma foi ! mon cher, si cela n'est pas vrai, c'est dommage; mais tout à l'heure, quand les gens auront déservi, je vous raconterai une histoire conjugale qui vaut au moins celle de Serpentine.

SERPENTINE. — A propos de mariage, sais-tu bien, mon cher marquis, qu'il n'y a pas un homme au monde, qui porte l'*hyménée* aussi bien que toi ? Et pourtant tu as donné des inquiétudes, de grandes inquiétudes à tes amis.

LORD FITZ-HERALD. — Le fait est, cher marquis, que votre mariage a été pendant quinze jours le sujet de toutes les conversations. Alors j'étais à Londres; ç'a été un événement. Il y a eu chez Crockford jusqu'à trois mille guinées engagées contre ce bruit, qu'on disait faux.

LE PRINCE CASTELLI. — Moi, j'étais à Milan, l'on ne parlait que de cela. Le marquis de Beauregard se marie ! disaient les femmes; puisse notre sexe être enfin vengé ! Car, je ne vous le cache pas, marquis, en Italie vous avez à la fois la plus détestable et la plus admirable réputation.

SAINTE-LUCE. — Le mariage ! le mariage ! ah ! c'est l'écueil des gens à bonne fortune. Pour eux, il n'y a pas à hésiter; il faut qu'ils trompent ou qu'ils soient trompés.

LE MARQUIS. — Que préféreriez-vous, mon cher, être trompeur ou trompé ?

SAINTE-LUCE. — Ma foi, c'est embarrassant, car les deux alternatives ont leurs charmes pour un homme marié...

CLAISSE. — Leurs charmes !

SAINTE-LUCE. — Sans doute, s'il est trompé, il peut être sublime de générosité; s'il trompe, rien de plus amusant que les infidélités.

LE MARQUIS. — A propos de cela, messieurs, voici une question à résoudre : l'ne femme a un amant...

SERPENTINE. — Oh ! qui c'est commun !

LE MARQUIS. — Elle lui est infidèle.

SERPENTINE. — C'est encore plus commun.

LE MARQUIS. — Lequel de l'ancien ou du nouvel amant a la position la plus flatteuse ?

BAUDRICOURT. — Cela n'est pas discutable, le nouveau; sans contredit le nouveau !

MONTAL. — Non, l'ancien... l'ancien !

LE MAJOR BROWN. — Comment, l'ancien ?... celui que l'on quitte ?

MONTAL. — Sans doute : le nouveau ne fait que succéder, et c'est humiliant, vu qu'il n'en est pas de l'amour d'une femme comme de la noblesse... dont l'éclat augmente à chaque nouveau quartier.

SAINTE-LUCE. — Mais on est quitté, c'est blessant.

MONTAL. — Mais on a été aimé le premier ! mais on a eu la première, la fine fleur de l'amour !

LE MARQUIS. — Comme on voit que ce diable de Montal est habitué au triomphe du délaissement ! Mais pardienn, messieurs, nous pouvons à l'heure même éclaircir cette question.

Tous. — Comment ? comment ?

LE MARQUIS. — Deux de nous sont justement dans cette position; l'un a été sacrifié à l'autre. Examinons les faits, et nous irons aux voix.

(Tous les convives se regardent d'un air étonné. M. Labirinte essuie la sueur qui lui vient au front.)

SERPENTINE. — Et qui sont ces deux-là ?

LE MARQUIS (*riant*). — Des Roches, et M. Labirinte.

DES ROCHES (*surmontant une vive émotion*). — Ah ça ? et que suis-je, marquis ? trompé ou préféré ? (*A part*). Que veut-il dire ? Ses plaisanteries de ce matin, l'embarras de M. Labirinte...

LE MARQUIS. — Hélas mon pauvre Des Roches, rendez grâce à Montal d'avoir soutenu cette thèse : que l'amant trahi doit se consoler en songeant qu'après tout son successeur... n'est que son successeur... Cela vous sauve.

DES ROCHES (*avec une feinte insouciance*). — Puis-je au moins savoir auprès de qui M. Labirinte m'a supplanté ?

LE MARQUIS (*tire une lettre de sa poche et la jette à Des Roches*). — Auprès de la femme à qui vous écriviez ces douceurs, mon cher !

DES ROCHES (*regardant l'écriture. A part*). — l'ne de mes lettres à sa femme... Il savait tout : c'est un duel... Il va éclater tout à l'heure... (*Haut et avec fermeté*). — Je connais cette écriture, marquis. Que dois-je faire dans cette circonstance ? (*Etonnement des convives*).

LE MARQUIS. — Ma foi, mon pauvre Des Roches,

moi, à votre place, je serais très philosophe... Nous avons tous nos jours de revers et nos jours de triomphe.

SERPENTINE (*riant aux éclats*). — Dieu ! que ce serait drôle si la mystérieuse inconnue de M. Labirinte était la maîtresse de Des Roches ! (*Elle rit encore.*)

GLARISSE. — M. Labirinte réussissant auprès de la maîtresse de Des Roches grâce aux conseils de Des Roches ! (*Elle rit.*)

LE MARQUIS (*riant*). — C'est très possible.

DES ROCHES (*à part*). — Quel sang-froid ! Où veut-il en venir ?

SAINTE-LUCE (*bas à Baudricourt*). — Des Roches a pâli ; il y a quelque chose de grave sous cette plaisanterie.

LE MARQUIS (*à M. Labirinte*). — Et vous, mon cher monsieur Labirinte, connaissez-vous ceci ? (*Il lui jette une lettre.*)

LABIRINTE (*parcourant cette lettre machinalement. À part*). — J'en étais sûr... Une de mes lettres à sa femme... Je suis perdu... Je suis entre l'enclume et le marteau ; d'un côté Des Roches, de l'autre le marquis ; et ce matin il a tué le colonel Koller !... (*Haut avec embarras*). Mais je... je... ne reconnais pas absolument l'écriture...

LE MARQUIS. — Regardez donc bien, mon cher monsieur Labirinte.

SERPENTINE. — Ah ça ! voyons, marquis, parle vite. Ça promet d'être très drôle. Dis-nous le nom de la femme. Ça doit être l'inconnue de M. Labirinte ; il faut que ce soit elle...

DES ROCHES (*vivement et avec anxiété*). — De grâce, marquis, pas un mot de plus !

LE MARQUIS (*gaiement*). — Comment ! ce jeune doctrinaire n'est-il pas votre élève en séduction ? Ses succès sont les vôtres, mon cher.

DES ROCHES (*avec fermeté*). — Je ne veux être le jouet de personne, Beauregard ; cette aventure est ridicule pour moi, je vous prie de cesser cette plaisanterie.

LE MARQUIS (*gaiement*). — Allons donc !... Vous la prendrez à merveille, j'en suis sûr. Messieurs, vous allez voir M. Labirinte se révéler sous un jour tout nouveau ! Jusqu'à présent on ne le connaissait que comme homme d'état..., le don Juan va sortir de la petite lettre que voici...

LABIRINTE (*tâchant de rire et de reprendre son sang-froid*). — Je demande la clôture ; ah, ah, ah... la clôture... et le scrutin secret !... ah !... ah !... Je ne mets aucun amour-propre à ces fa-dais... (*À part*). Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Quels regards me lance Des Roches !

LE MARQUIS. — M. Labirinte est généreux ; il veut ménager ton amour-propre de professeur,

mon pauvre Des Roches ; mais je ne l'imiterai pas...

LABIRINTE (*à part*). — Cet infernal marquis veut encore irriter le capitaine contre moi. (*Haut*). Je m'empresse de constater les brillantes qualités de M. le capitaine Des Roches. Je m'empresse de déclarer que, si je parais avoir abusé des conseils qu'il m'a donnés...

DES ROCHES (*durement*). — Épargnez-moi vos empressemens et vos éloges, monsieur. (*À marquis*). Encore une fois, marquis (*avec intention*), puisque je ne puis que vous supplier..., je vous en supplie, cessez cette plaisanterie.

LE MARQUIS. — Il n'y a rien de plus bourgeois que vos susceptibilités, mon cher ! Vous devenez sombre comme la nuit, parce que M. Labirinte (*d'un ton comiquement emphatique*) vous a coupé sous le pied le myrte que vous vouliez mêler à vos lauriers africains.

DES ROCHES (*avec colère*). — Marquis, encore une fois, c'est assez.

LE MARQUIS (*riant*). — Vraiment ! mon cher, vous vous fâchez ? c'est curieux ! (*Des Roches baisse la tête sans répondre*).

DES ROCHES (*à part*). — Je l'ai outragé, je suis à sa merci.

LE MARQUIS. — Or, voici dans quels termes l'infidèle s'exprime sur notre malheureux Bédouin. (*Le marquis lisant*). « Je serai franche, mon Fortuné. » Vous saurez que M. Labirinte s'appelle Fortuné.

SERPENTINE. — Il en a joliment l'air.

LE MARQUIS (*lisant*). « Oui, mon Fortuné, j'ai aimé, ou plutôt j'ai cru aimer M. Des Roches. »

DES ROCHES (*à part*). — Plus de doute, Dolorés me trompais indignement, avec ce niais... et moi-même... j'ai... ah !... être ainsi raillé à la face de tous, c'est odieux ! Quel diabolique sang-froid à Beauregard ! (*Haut et tâchant de rire*). Ma foi, vous avez raison, marquis, il faut s'exécuter de bonne grâce. Messieurs, je me reconnais vaincu par M. Labirinte. Ce qui me console, c'est qu'il a trop bien profité de mes leçons.

LE MARQUIS. — Bravo, Des Roches ! voilà comme il faut être. Je reprends : « J'ai cru aimé M. Des Roches, je me trompais ; c'était le rêve de l'amour, c'était un songe de mon cœur. Toi seul, mon Fortuné, en me donnant les prémices de ton cœur, tu devais me faire connaître la réalité de ce sentiment... » Hein ! quel diable irait s'imaginer qu'entre M. Labirinte et Des Roches, qu'entre un capitaine de spahis et un député doctrinaire, il y a la différence du songe à la réalité ? Mais attention, messieurs ! c'est là où va se développer l'atroce machiavélisme de notre jeune représentant de... je ne sais pas de quel collège...

M. LABIRINTE (*tâchant de rire*). — Monsieur,

l'homme politique disparaît complètement ici devant l'homme privé, ah ! ah ! ah ! et, si vous m'en croyez, l'homme privé disparaîtra aussi complètement.

LE MARQUIS. — Nous n'acceptons pas cette distinction d'homme politique et d'homme privé, mon digne Solon ! Vous êtes revêtu d'un caractère indéfectible, monsieur Labirinte ! vous êtes député partout, député toujours, vous représenterez en tout et pour tout vos électeurs ; ils agissent en votre personne ; vous vous les êtes incarnés ! C'est ça qui rend la position de ce pauvre Des Roches si désagréable. C'est absolument comme s'il avait été trompé... par tout un collège électoral.

SERPENTINE (*riant*). — Il n'y a que le marquis pour avoir des idées pareilles. Ainsi, à ton compte, les électeurs de M. Labirinte seraient censés avoir partagé la félicité de...

LE MARQUIS. — De leur mandataire ? Certainement. Voilà ce que c'est que le gouvernement représentatif (*à Sainte-Luce*). N'est-ce pas, noble pair ?

SAINTE-LUCE. — Ce serait une nouvelle théorie des droits de l'homme.

LE MARQUIS (*à part*). — Courage... Il faut jouer mon rôle jusqu'au bout (*haut*). Je continue : « O mon Fortuné ! tu devais me faire connaître la réalité de ce sentiment. Au lieu de me taire au sujet de l'erreur de mon imagination, je t'en parlerai pour m'accuser, pour me maudire moi-même, non d'avoir pu te préférer M. Des Roches, puisque je n'ai eu le bonheur de te rencontrer qu'après lui sur la terre, mais pour m'accuser de n'avoir pas deviné que tu existais, Fortuné ! » C'est juste, les plus simples lois de la nature devaient lui dire qu'il existait quelque part un M. Fortuné Labirinte.

SERPENTINE. — C'est très gentiment écrit. V a-t-il l'orthographe ?

LE MARQUIS. — Il y a l'orthographe... du cœur. Je continue : « Oses-tu bien être jaloux, vilain méchant ? Ne vois-tu pas que, si je reçois toujours cet insupportable Des Roches comme par le passé, c'est pour ne pas écœiller les soupçons par une trop brusque rupture ? Peux-tu croire que, depuis que je t'ai eu, toi dont j'ai eu le premier amour, toi si doux et si tendre, je te compare seulement à ce fier à bras couleur de buis ? » Ceci est souligné, messieurs, « à ce fier à bras couleur de buis qui a autant de conversation que son cheval, comme tu dis si malignement dans ta lettre... »

DES ROCHES (*furieux mais se contenant*). — Je suis enchanté, monsieur Labirinte, de fournir quelques traits à votre verve comique ! Peut-être vous donnerai-je plus tard un autre genre d'inspiration ?

LABIRINTE (*très troublé*). — Monsieur, je vous

assure... une simple plaisanterie... une mauvaise plaisanterie. (*A part*). Le marquis a juré de me faire égorger.

DES ROCHES (*à Labirinte*). — Monsieur, nous reprendrons cette conversation. (*A part*). Me voici la fable de tout Paris.

PLUSIEURS CONVIVÉS. — Allonc donc, Des Roches ! comme vous le dit M. Labirinte, ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

CLARISSE (*riant*). — Ce pauvre Des Roches qui enseigne l'art d'aimer à son rival ! Ah ! ah ! ah !

SERPENTINE. — Supplanté... joué... par M. Labirinte !...

DES ROCHES (*à part*). — Maudites vipères, elles vont répandre partout cette sottise aventure ; mais, en attendant le cartel du marquis, je casserai du moins quelque membre à cet imbécile. (*Haut*). Monsieur Labirinte, avez-vous écrit la lettre que lit M. de Beuregard ?

LABIRINTE (*d'un ton parlementaire*). — Monsieur... en tous cas, cette lettre serait confidentielle... et nullement officielle, et je proteste...

DES ROCHES. — Avez-vous écrit cette lettre, oui ou non ?

TOUS LES CONVIVÉS. — Des Roches, laissez donc, vous êtes fou.

LE PRINCE CASTILLI. — Il n'y a pas là-dedans le moindre sérieux. Le marquis a voulu plaisanter.

DES ROCHES (*ne se possédant plus*). — Messieurs, on est soi-même le seul juge de ces questions-là : je dirai donc à monsieur Labirinte qu'officielle ou confidentielle, la lettre qu'il a écrite et celle d'un sot et d'un impertinent.

TORS. — Des Roches ! Des Roches !

SERPENTINE (*riant aux éclats*). — Ça se colore, c'est heureux. Ça devenait horriblement terne !

DES ROCHES (*se levant*). — Monsieur Labirinte, je vous répète que vous êtes un sot et un impertinent !

LABIRINTE (*se levant, d'un ton parlementaire*). — Monsieur !... ce que vous dites là n'est pas exacte ! Je n'accepte pas, et je vous renvoie ces assertions erronées, que je m'abstiendrai de qualifier...

DES ROCHES (*se levant et le menaçant*). — Je saurai bien vous faire accepter autre chose !

PLUSIEURS CONVIVÉS (*s'interposant*). — Des Roches, asseyez-vous donc : cela n'a pas le sens commun !

LABIRINTE (*élevant la voix*). — Il ne faut pas croire m'intimider avec vos grands bras, monsieur !

DES ROCHES (*avec rage au marquis*). — Me mettre face à face avec un tel adversaire ! quand je l'aurai tué, je n'aurai qu'un ridicule de plus. Ah ! Beuregard, vous vous vengez cruellement !

LE MARQUIS (*à part*). — Je le sais bien.

LABIRINTE (*à part*). — Ridicule... quand il m'aura tué... C'est un tigre que ce marquis! *Haut à Des Roches d'un ton majestueux et de plus en plus parlementaire*. Monsieur, on ne tue pas un élu de la nation comme on fait une *razzia*! Un député n'est pas un Bédouin, monsieur!

DES ROCHES (*furieux*). — Mille tonnerres, vous m'avez insulté, vous vous battez ou vous direz pour quoi?

LABIRINTE (*redoublant de dignité*). — Eh bien! oui, monsieur, je vous dirai pourquoi... je ne me bats pas! Apprenez, monsieur, que, pendant la session, je ne puis disposer de moi. J'appartiens à mes commettants, monsieur! Je représente d'immenses intérêts agricoles, viticoles, politiques, maritimes et commerciaux, monsieur! Et d'ailleurs, ainsi que l'a dit à la tribune un célèbre jurisculte, le duel est une coutume sauvage et barbare qui...

DES ROCHES (*le menaçant*). — Nous ne sommes pas ici à la Chambre, mon petit phrasier!

LABIRINTE (*avec emphase*). — Nous sommes en France, monsieur, et c'est à la France que je dois compte de mon existence politique; or, comme mon existence politique se trouve étroitement liée à mon existence proprement dite..., je dois à mes commettants de décliner votre proposition, monsieur..., et je la décline!

DES ROCHES (*exaspéré*). — Eh bien! je donnerai des coups de canne à votre existence proprement dite!

Tous LES CONVIVÉS. — Des Roches, vous perdez la tête, vous êtes fou; calmez-vous.

LABIRINTE (*criant plus fort*). — Je brave votre menace, monsieur! Fidèle aux devoirs que le pays m'impose, voulant accomplir mon mandat jusqu'au bout, j'aurai le courage...

SERPENTINE (*riant aux éclats*). — D'être poltron! Bravo! Labirinte. Honneur à Labirinte! Je demande qu'on boive à Labirinte; je demande qu'on lui décerne une couronne civique... en poël de lapin!

HERMINIE. — Vu le proverbe: Poltron comme un lièvre!

(*Les voisins de Des Roches tâchent de le contenir. L'agitation est à son comble; le marquis seul est riant et moqueur*).

DES ROCHES (*avec une fureur concentrée*). — Vous le voyez, Beauregard, cet homme m'a baffoué; s'il me refuse satisfaction, je reste avec mon insulte; si je le force à se battre, la belle affaire? D'une façon ou d'une autre, je suis la risée de Paris. Cette position est atroce, monsieur, et c'est vous qui me l'avez faite!

LE MARQUIS (*gaiement*). — Moi? Ah ça! mon

pauvre Des Roches, d'honneur vous ne m'en accusez pas sérieusement? Vous êtes de trop bon goût pour cela.

DES ROCHES (*à part*). — C'est à devenir fou! Trompé par cette femme, joué par cet imbécile, raillé par le marquis, partout du ridicule, partout; et ne pouvoir provoquer Beauregard!

SAINTE-LUCE (*sérieusement*). — Messieurs, un mot. Toute la question doit se résumer en ceci: La femme, cause de ce débat, vaut-elle, oui ou non, la peine qu'on se coupe la gorge pour elle?

Tous. — Oui, oui, c'est cela, c'est juste.

LE MARQUIS (*à part*). — Ce dernier coup me manquait... Courage.

SAINTE-LUCE. — D'après la légèreté avec laquelle le marquis a raconté cette anecdote, d'après quelques lignes de la lettre qu'il nous a lue, il est évident que la femme dont il s'agit ne mérite pas l'attachement sérieux d'un galant homme. Or Des Roches et M. Labirinte n'ont pas autre chose à faire que de mépriser cette créature et de rire de leur rivalité.

MONTAL. — C'est juste; Sainte-Luce a parfaitement raison.

LE DUC DE SERDA. — Il est des femmes pour lesquelles on ne se bat pas.

LE PRINCE CASTELLI. — Ces femmes-là ne nous quittent pas, elles nous débarrassent.

LE MAJOR. — Et c'est le dernier tenant qui est dupe, comme dans l'histoire de Serpentine.

LORD FITZ-HÉRALD. — Or, je trouve M. Labirinte fort à plaindre.

BAUDRICOURT (*riant*). — C'est vrai. Voyons, Des Roches, vous devez des remerciements à M. Labirinte; je dirai même des excuses. Ne se dévouait-il pas pour vous en vous enlevant cette femme? Alons, mon cher, les moyens ne sont rien, il faut voir la fin.

LE MARQUIS (*à part*). — Oh! mon courage! soutiens-moi jusqu'au bout!... On dirait qu'un nuage de sang me passe devant les yeux.

Tous. — Parlez, parlez, marquis! Le nom de la femme!

LE MARQUIS. — Cette femme?... Je vais bien vous étonner, ou peut-être ne pas vous étonner du tout.

Tous. — Voyons, dites donc, marquis! Le nom! le nom!

DES ROCHES (*à part*). — Il n'oserait! Il m'épouvante!

SERPENTINE. — Tu nous fais mourir d'impatience. Cette femme, c'est une des nôtres?

LE MARQUIS. — Pas encore... mais, quant à présent... c'est une très grande dame.

SERPENTINE. — Une femme mariée? une femme du monde?

LE MARQUIS. — Pardieu! je le crois bien. Une femme mariée, une femme du meilleur monde; dix-huit ans à peine, jolie comme un ange; avec cela, audacieuse et dissimulée, fine et perfide; une perfection... diabolique.

SERPENTINE. — Et il y a un mari ?

LE MARQUIS. — Certainement, il y a un mari; je le connais beaucoup, c'est un galant homme, fort au-dessus des petites misères de la vie humaine, et qui serait, pardieu! aussi insouciant que moi des *légèretés* de sa femme. Du reste, homme d'assez de cœur pour qu'on ne le soupçonne pas de faiblesse, homme d'assez d'esprit pour parler de sa mésaventure comme d'autre chose, sans fiel ni rancune. Et au fait, à sa place, moi, je dirais : — Après tout, cette chère enfant n'est-elle pas dans l'âge des amours ? moi mari, ai-je le droit de me plaindre ? montre-t-elle quelque préférence pour ses amants ? Non, elle leur est aussi infidèle qu'à moi. Pauvre ange, n'est-ce pas de sa part une attention délicate que de mettre ainsi mon amour-propre à couvert ?

TORS. — Mais le nom... le nom ?

SERPENTINE. — Dis donc vite, marquis, tu nous fais languir. Voyons, le nom de la femme...

LE MARQUIS. — Eh bien!... c'est madame la marquise de Beauregard, née Dolorès Pablo, ma femme! (*La plupart des convives se lèvent avec stupeur. Le marquis, resté assis, vide lentement son verre, et s'adressant à M. Florès.*) Oui, votre cousine Dolorita; vous direz ça de ma part à l'Inca, à l'excellent beau-père Pablo. Ah ça! qu'avez-vous? quelles figures renversées? Comment, vous voilà tous consternés, parce que la maltresse... de ce pauvre Des Roches lui a fait une infidélité en faveur de M. Labirinte!

EWEN DE KER-ELLIO, à demi-voix au marquis. — Monsieur, je suis votre témoin, si vous le voulez.

LE MARQUIS. — Mon témoin ? D'abord, je vous

remercie de votre offre, baron; mais pourquoi faire, mon témoin ? je ne suis pour rien là-dedans... moi ! C'est, à cette heure, une affaire à régler entre notre Solon et Des Roches; ça ne me regarde plus... mes droits sont *subrogés* à Des Roches, comme disent les procureurs. Maintenant, ces messieurs connaissent le nom de la femme; c'est à eux de décider si elle vaut la peine qu'on se coupe la gorge pour elle. Quant à moi... si j'étais à la place de Des Roches... ma foi, je me contenterais de casser quelque membre à M. Labirinte. Mais... si nous prenions le café, et si nous parlions d'autre chose? Donne-moi à boire de ta jolie main blanche, Serpentine. J'espère que mon histoire vaut bien celle de la duchesse de Mirepont ?

(En disant ces mots, le marquis aonné; les gens viennent pour servir le café, l'on se lève de table et l'on passe au salon. Cette scène a été tellement inattendue, elle est tellement embarrassante pour tous les spectateurs, elle est si en dehors des lieux communs et des phrases banales, que les convives, silencieux et consternés, échangeant à peine quelques paroles. Le marquis est de trop bon goût, il souffre trop lui-même, malgré son apparente insouciance pour prolonger davantage cette situation embarrassante pour tous.)

LE MARQUIS, avec noblesse et gaieté. — Ah ça! messieurs... il est bien entendu que cette aventure est trop originale, et que les masques en sont trop connus pour être tenue secrète;... ça va défrayer les causeries du monde pendant au moins huit grands jours. Je vous recommande donc la plus extrême indiscrétion... Oui, sérieusement... Et je vous sais trop de mes amis pour avoir besoin de vous prier de m'avertir, dans le cas où quelqu'un se permettrait d'attaquer, sous quelque point de vue que ce soit, ou ma conduite, ou mon caractère en cette circonstance... C'est pour cela qu'encore une fois je vous recommande la plus grande indiscrétion. Allons à l'Opéra. (*Tous sortent.*)

EUGÈNE SUE.

LES TROIS AMOUREUX DE LA MARQUISE

CENT ET UN ROMANS.

VIII.

OU L'ON VA SANS LE SAVOIR.

COMMENT HENRY DE ROSERAY, CHERCHANT UN BOUQUET DE VIOLETTES, TROUVA UN BOUQUET DE FLEURS D'ORANGER.

I.

Le poète prit la parole : Ce jour-là mon ami Henry de Roseray, s'ennuyait d'avoir le cœur oisif depuis une grande semaine.

On était aux belles matinées d'avril; on ren-

contrait à chaque pas un rayon de soleil, une belle femme et un bouquet de violettes. Vous savez ce bien-aimé soleil d'avril qui, après avoir fait longtemps mauvais visage aux pauvres Parisiens,

redevient tout d'un coup, comme par caprice, si souriant et si doux; cette femme, plus charmante encore que belle, qui a mis de côté la fourrure et les robes d'hiver, qui a retrouvé sa jeunesse et sa grâce avec la robe du printemps; ce bouquet de violettes, enfin, si bien planté, qu'on voudrait cueillir d'une main religieuse si ce n'est d'une lèvres profane.

Henry demeurait quai Voltaire; ses fenêtres regardaient sur la Seine. A son réveil, un rayon de soleil, traversant ses rideaux, tremblait sur les broyères roses de sa jardinière. Ce gracieux tableau ranima ses souvenirs amoureux; après les souvenirs, les espérances traversèrent son imagination comme une troupe folâtre de belles filles qui vont à la fête voisine. Il se leva en chantant un air de la *Norma*. Il ouvrit une fenêtre et vit passer des femmes en écharpe qui ne pensaient pas à lui; mais s'imaginant voir l'image vivante de ses espérances, il descendit bientôt, résolu de ne rentrer au logis qu'avec quelque chose dans le cœur.

Il était près de onze heures du matin. Où aller? A coup sûr le hasard est un lutin malveillant qui conduira les belles femmes au nord si vous allez au midi. Henry suivit le quai tout simplement, non pas du côté de l'Académie, où il n'y a que des livres, mais de l'autre côté, vers le Pont-Royal, où il passe toujours une jolie femme. Henry, comme vous voyez, était un homme d'esprit qui cherchait la science à la façon de notre première mère. Les sots auront beau dire! les plus ignorants sont ceux qui lisent le plus, car ceux-là n'ont pas le temps d'aimer: il y a plus à apprendre dans le cœur d'une femme que dans mille volumes. Maudit soit Gutemberg! le bal de l'Opéra était naguère la seule bibliothèque à son gré.

Outre que mon héros était un homme d'esprit, c'était un homme à la mode. Cela vous semble fadeux, car que deviendraient les sots s'ils laissaient aux hommes d'esprit le privilège de la mode? Il faut bien dire que Henry de Roseray n'était pas à la mode pour son esprit, mais un peu pour sa figure, passablement pour ses habits, beaucoup pour sa grâce à valser et à monter à cheval; en y regardant de plus près, on lui découvrait d'autres qualités encore: le pied du cavalier, le regard noble, la lèvre efféminée, la main fine et blanche à tel point qu'il ne mettait de gants que pour le soleil. Il n'était pas du club jockey, mais en revanche il n'était pas auditeur au conseil d'Etat. Il avait failli être avocat, circonstance aggravante! mais pour passer son examen il m'a demandé gravement où était l'école de droit. Il se laissait vivre avec insouciance, grâce à six mille livres de dettes que son père payait sans rien dire, en vrai philosophe; cependant son père était député.

Ce matin-là le père et le fils suivirent le même chemin; mais le fils n'eût garde d'aller à la Chambre.

— Où vas-tu? lui demanda le père à l'angle du Pont-Royal.

— Je ne sais pas, répondit-il.

— Hélas! dit sentencieusement le député, où allons-nous? en effet, l'âme des révolutions est encore béante, le fardeau du pouvoir.

Vous devinez qui du père ou du fils perdit sa journée; ce fut le député, bien entendu.

Le plus sage des deux n'est pas celui qu'on pense.

Au bout du Pont-Royal, Henry s'arrêta tout émerveillé devant une jolie fille, pimpante et fraîche, qui venait d'acheter un bouquet de violettes. Par malheur pour elle, elle n'en était plus à son premier bouquet.

— D'où vient-elle? où va-t-elle? qui est-elle? se demanda Henry.

— Qu'importe? reprit-il, elle est jolie, elle est svelte, elle est blanche; si elle entre aux Tuileries, je vais me promener avec elle.

Elle entra aux Tuileries; ce n'était pas là son chemin. Mais comment ne pas entrer dans le jardin quand il y a si gai soleil et quand on respire un bouquet de violettes? Une fois entrée, elle regarda vers l'horloge pour voir... pour voir si Henry la suivait toujours. Il la suivait lentement en homme qui ne sait pas encore quel parti prendre, ou peut-être en homme qui craint une rencontre inopportune.

— Déjà onze heures! dit la jolie fille au bouquet de violettes.

Et elle ralentit son pas pour laisser plus de loisir à Henry; elle venait je crois, de la rue des Saints-Pères, elle allait dans la rue Vivienne.

— J'aurais bien fait, reprit-elle, de passer le pont des Saints-Pères.

Pourquoi n'avait-elle pas, en effet, prit le chemin le plus court? Parce qu'en passant par le Pont-Royal, elle avait eu pour le même prix son joli bouquet de violettes.

Il y avait beaucoup de monde aux Tuileries, non pas encore les promeneurs, mais les allants et venants. L'amour aime le silence et la solitude, comme disent les poètes; notre jolie fille, curieuse sur ce chapitre, fit tout d'un coup un zig-zag gracieux et s'avança indolemment sous les marronniers déserts. Alors, Henry la suivit d'un peu plus près. Enfin il l'aborda sous le septième marronnier.

— Je vous sais gré, madame d'être venue sous

ces arbres, car j'ai passablement de belles choses à vous dire.

Elle fit semblant de ne pas entendre.

— En premier lieu, je vous dirai que vous êtes jolie : j'en suis bien aise pour vous comme pour moi. Qu'en dites-vous ?

— Je suis sourde et muette, répondit en souriant la jeune fille.

Elle marcha un peu plus vite,

— Si je vous parle ainsi, reprit notre héros, ce n'est pas, comme dirait un niais, parce que je crois vous avoir vue quelque part, c'est parce que je ne vous ai jamais vue. Je suis pour l'amour impromptu ; l'amour qui n'est pas une surprise est un amour insipide dont je n'ai jamais voulu. Vous avez trop d'esprit pour ne pas penser ainsi, n'est-ce pas ?

Un silence assez fatal suivit ces paroles.



Quand Henry de Roseray avait le cœur oisif.

— Vous avez bien tort, en vérité, de ne pas me répondre, il me semble que vous n'êtes pas de celles qui cachent leur voix et leurs dents.

La fauvette, à ces mots, ne se sent pas de joie.

Donc la jolie fille, jusque-là sur la défensive, perdit beaucoup de terrain pour montrer sa voix douce et ses dents blanches. Elle parla peu cepen-

dant, mais assez pour avertir Henry qu'elle passait souvent vers onze heures dans le jardin des Tuileries. C'était accorder sans façon un rendez-vous pour le lendemain. Henry ne voulait pas attendre si longtemps, mais tout d'un coup elle lui échappa, comme un oiseau, dans un groupe de promeneurs en murmurant : *Attendez-moi sous l'orme.*

— A demain donc, dit-il.

Après une petite promenade sous les arbres, il alla s'asseoir devant le café et demanda je ne sais

quoi avec un journal. Il voulut lire un article sur la question d'Orient ; mais le moyen de s'occuper de lord Palmerston et autres, quand il fait un si beau soleil ! Le moyen de lire un premier-Paris, quand on a encore devant les yeux l'image souriante d'une jolie fille qui prend le Pont-Royal pour avoir un bouquet de violettes !

A côté de Henry vinrent bientôt s'asseoir un capitaine d'artillerie, une vieille dame, une jeune fille, une femme de chambre et un chien anglais. Le capitaine avait l'air, de prime abord, d'un homme insouciant et frivole ; un mauvais physio-

nomiste eût découvert qu'avant tout ce capitaine aimait ses moustaches. Mais en regardant de plus près on eût deviné qu'il avait au fond du cœur quelque ardente pensée d'amour ou d'ambition.

La vieille dame était sa mère. Quoique d'origine anglaise, elle rappelait assez bien ces pauvres vieilles marquises du règne de Louis XVI, qui sont arrivées jusqu'à nous toutes pâlies et toutes brisées par les révolutions. Elle avait encore, sur ses lèvres mille fois fanées, je ne sais quel sourire plus gracieux que tendre, ce sourire qui vous arrête çà et là tout rêveur, quand vous regardez sur les quais un



Apparition de Jenny Murray dans le salon de Henry de Roseray.

vieux pastel de Latour, ou une vieille toile de Fragonard.

La jeune fille était sa nièce. Il y avait six mois à peine que miss Jenny Murray habitait Paris. Née à Londres, elle n'avait quitté cette ville qu'à la mort de sa mère, veuve depuis longtemps. Jenny aurait pu se marier à Londres, mais il lui était venu là-bas je ne sais quel écho trompeur du monde parisien ; elle avait dans l'esprit je ne sais

quoi de romanesque, je ne sais quelle petite fleur bleue qui ne pouvait s'épanouir sur les bords embrumés de la Tamise ; elle était venue avec quelques quinze mille livres de revenu demander un peu de soleil et un peu d'amour à la France. Mais, par malheur, il n'y avait que bien peu de soleil dans le vieil et triste hôtel de sa tante. Pour l'amour, il s'en était depuis longtemps exilé. Le capitaine d'artillerie venait bien de temps en temps

de Vincennes avec un cigare et un madrigal sur les lèvres; mais ce n'était pas là un amoureux romantique comme en rêvait la délicate Anglaise.

En s'asseyant, elle regarda au travers de son voile Henry de Roseray. Elle le trouva fort à sa guise; mais, se dit-elle tout bas, celui-là doit être comme mon cousin, très préoccupé de ses moustaches. D'ailleurs, il lit un journal au lieu de me regarder, c'est encore un cœur mal fait.

— My dear, dit-elle tout haut en se tournant vers le capitaine, the sun...

— Je vous ai déjà dit, ma belle cousine, que j'aimais la langue française; quand vous me parlez anglais je suis obligé de me servir d'interprète à moi-même, si bien que j'écoute de toutes mes oreilles, mais pas de tout mon cœur. Je suis d'avis, d'ailleurs, que les femmes ont bien assez d'une langue pour déguiser leur pensée, n'est-ce pas, ma cousine?

Henry de Roseray, qui avait un peu entendu, laissa tomber son journal à cet instant.

— Ma foi, mon cousin, si les femmes déguisent leur pensée, la faute en est aux hommes; mais nous n'en sommes pas là-dessus, Dieu merci; je voulais simplement vous parler du soleil...

— De la lune et des étoiles, interrompit en riant le capitaine. Que voulez-vous prendre, cousine? un sorbet, une limonade, une orange?

— Bien qu'un rayon de soleil, mon cousin.

— Oh! la belle romanesque! Milton vous eût mise dans son *Paradis perdu*.

— N'y sommes-nous pas tous, dans le paradis perdu?

Pendant qu'elle disait cela avec un sourire désechanté, le capitaine demanda des oranges. Henry de Roseray lança un regard byronnien à la jeune Anglaise. Si ce regard fut perdu pour lui, il ne fut pas perdu pour elle; car ce fut dans ce regard ardent que Henry vit toute la splendeur et toute la grâce de Jenny. Vous devinez bien ce qu'il y a de charme adorable dans ces blondes figures d'Angleterre, animées par l'entrain de Paris, ces traits si purs qui semblent formés par une main divine, ces couleurs si délicates qui semblent le reflet des roses et des lys cultivés par les anges; et puis ces yeux qui vous parlent des joies du ciel, en attendant les joies de la terre; enfin cette nonchalance du cygne qui appartient tour à tour à la tendresse et à la volupté.

— Quel dommage que ce soit là une rose du Bengale! dit Henry en retombant de son admiration.

À peine achevait-il ces paroles qu'un de ses amis vint lui tendre la main.

— Enfin je te rencontre à propos, dit le survivant en lorgnant la jeune Anglaise.

Cet ami s'appelait Hector Rivière (quelquefois Hector de la Rivière, ce qui ne faisait de tort à personne, hormis à lui-même).

Henry se leva et suivit Hector. Il se retourna bientôt pour jeter un dernier regard sur mis Fanny. Elle s'était penchée à l'oreille de sa femme de chambre, mais sans perdre de vue notre héros.

— C'est toujours, dit Henry, avec un doux et triste sentiment que je quitte, sans espérance de la revoir, une belle femme à peine entrevue, une rose dont je n'ai pas respiré le parfum: il est vrai que celle-ci est une rose de Bengale.

— Une rose de Bengale? dit Hector d'un air surpris...

— Oui, c'est une Anglaise, un beau corps sans âme, ou plutôt une âme sans amour.

— Ce que tu dis là est insensé, Henry; si les Anglaises n'ont rien dans le cœur, c'est la faute des Anglais, qui ne savent pas cultiver la fleur délicate de l'amour. Dieu a semé cette fleur-là dans toutes les âmes, laissant aux hommes le plus beau privilège, celui de l'arroser d'une larme et de l'animer d'un regard.

Henry regarda Hector des pieds à la tête.

— Tu ne me croyais pas capable, lui dit Hector, d'un semblable galimatias sentimental? Tu ne me connais guère, ô mon ami! et je me connais bien moins encore. Mais je veux surtout combattre ta pensée, à savoir qu'il est triste de quitter à jamais une belle femme qu'on rencontre à la promenade, au bois, au théâtre, au bal, je ne sais où. C'est encore une de tes erreurs: le hasard fait bien ce qu'il fait. Il ne se passe pas de jour qu'on ne s'amuse à ces charmantes rencontres: une belle vous apparaît comme un astre impromptu; vous savez d'avance que vous n'avez qu'un seul instant à passer sous ses beaux yeux. Vous vous dépêchez de l'aimer de toutes vos forces. Comme elle sait qu'elle n'a rien à risquer, elle y met un peu de bonne volonté et un peu de coquetterie; elle est alors, comme par miracle, plus belle que jamais; vos yeux se disent mille pensées adorables qui vont au cœur. Va, moi qui te parle, j'en ai aimé plus d'une comme cela, que j'ai même regretté, bien entendu, plus qu'une passion de six mois. Hier encore, je n'ose dire où, dans un omnibus qui avait passé, il est vrai, par la rue Laflitte... Ah! la jolie femme! Mais n'en parlons plus... Oui, mon cher, l'amour n'a pas des ailes pour rien; c'est en voltigeant çà et là qu'il atteint son but.

— Tu te trompes, dit Henry; c'est en voltigeant çà et là qu'il voyage, mais il n'arrive à rien.

— Tant mieux, s'il n'arrive pas. Arriver à quoi, s'il vous plaît?...

Ils entrèrent au café Anglais.

II.

En bon physionomiste, Henry de Roseray s'écartait trompé tout à fait sur le caractère de la jeune Anglaise. Rose de Bengale, avait-il dit, fleur sans parfum, femme sans amour : l'erreur était grande. Miss Jenny avait dans son petit cœur anglais un petit volcan d'Italie. Elle avait lu des romans; elle passait les heures les plus douces à rêver une vie romanesque. Libre de sa main et de sa fortune, elle avait depuis longtemps juré qu'elle prendrait pour compagnon de route ici-bas un homme selon son cœur; il fallait être blond de cheveux et de barbe, assez grand, avec un joli pied et une main fine; avoir plus d'esprit que de beauté, cependant la beauté ne devait pas être hors du concours, ne pas être bavard, ni trop empressé, plutôt grave que léger, mais grave avec un éclair de franche gaieté; par-dessus tout, il fallait être original. J'ai bien peur que Henry de Roseray ne soit le modèle du portrait caressé en rêves. Qui sait si ce n'est pas la destinée de Jenny qui a entraîné notre héros sur les pas de la jolie fille au bouquet de violettes pour le conduire sous les yeux distraits de la jeune Anglaise?

Le lendemain, comme Henry s'habillait pour aller aux Tuileries, à peu près à la même heure que la veille, un Auvergnat lui remit une lettre. Comme vous et comme moi, il perdit une minute à vouloir deviner de qui lui venait cette lettre, sur le cachet, l'écriture et le parfum; mais pas d'armes sur le cachet, une écriture sans caractère, pas le plus léger parfum. Pourtant, en la respirant, il pensa que le souffle d'une femme y avait passé. Enfin, il brisa le cachet et lut cette énigme :

« A onze heures comme hier; le jardin est grand, mais on se trouve sans se chercher. »

Il ne comprit pas. Il pensa d'abord que ce ne pouvait être que de la jolie fille au bouquet de violettes; mais qui pouvait lui avoir appris son nom et enseigné sa demeure? car sur l'enveloppe il y avait bien : *Monsieur Henry de Roseray, qu'il Voltaire*. Cependant, dit-il, je n'avais pas écrit sur mon chapeau, comme dans la fable : *C'est moi qui suis Guillot*. Qu'importe, après tout, d'où cela me vient? il y a trois étoiles pour signature, c'est d'un augure sentimental et poétique.

Il partit pour les Tuileries, mais par un contretemps fâcheux, il y fut surpris par une petite averse.

— Allons, dit-il avec dépit, voilà mes espérances qui tombent dans l'eau.

Il revint sur ses pas en maudissant le climat parisien; et ne sachant comment bien perdre son temps, il rejoignit son père à la Chambre. Il

sortit bientôt, fatigué de voir tant de médiocres avocats sans causes.

Le lendemain, il se promenait dès dix heures aux Tuileries; un vent léger agitait les branches déjà touffues des maronniers; et là une chanson d'oiseau traversait le silence un peu bruyant des ombrages. Dans les parterres, les jacinthes s'épanouissaient à côté des tulipes; les roses printannières semblaient n'attendre qu'un jour pour la floraison; dans les bassins, les hirondelles revenues passaient toutes joyeuses, effleurant, du bout de leurs ailes, les cygnes surpris et les étoiles blanches des jasmins; c'était partout sous ce beau ciel, dans ce jardin en fleur, un tableau de la vie plus ardent et plus charmant que jamais.

Il attendit. — Elle passa; — elle passa plus pimpante et plus jolie encore que l'avant-veille, avec un doux sourire sur la lèvre, un rayon d'amour dans les yeux; cependant Henry fit la grimace au passage; pourquoi? Elle ne passait pas seule. — *Attendez-moi sous l'orme*, dit-elle encore.

— Qu'elle aille se promener! s'écria Henry.

Il se promena lui-même. Il s'empara, sans y penser, de la première chaise venue contre la terrasse des Feuillants. Comme son regard errait à l'aventure, il découvrit tout d'un coup, avec une douce surprise, la vieille tante de miss Jenny Thrown.

— A merveille, dit-il, voilà de quoi distraire mon regard pendant l'entr'acte.

La vieille tante n'était pas seule, bien entendu; à côté de sa tête, qui hochait un peu, se dessinait le ravissant profil de la jeune Anglaise. Elle faisait semblant de regarder au loin, mais la vérité, c'est qu'elle voyait très bien Henry.

Elle secouait indolemment un petit bouquet de myosotis; de temps en temps elle le respirait avec un soupir céleste, comme si ce bouquet fut un souvenir des anges; or, à force de le respirer et de le balancer, il tomba à ses pieds un peu du côté de Henry; c'était là qu'il l'attendait. Il s'empressa de le ramasser; il l'offrit à Jenny avec une grâce parfaite; mais Jenny, jouant merveilleusement la distraction, eut l'air de ne pas voir le geste de Henry. Il prit son parti sans balancer, il garda le bouquet. C'est toujours un bouquet, dit-il, je n'en espérerais pas autant d'une Anglaise. Le myosotis est la fleur du souvenir; Dieu veuille que je me souvienne de celle-là toute la durée de son bouquet! Mais ce serait à coup sûr perdre mon temps que de rester dans cette atmosphère septentrionale, allons un peu plus loin.

Il se leva et fit un tour dans la grande allée. Quand il passa devant miss Jenny, elle inclina sa blonde tête sous je ne sais quelle rêverie mélanco-

lique. Comme les apparences sont trompeuses ! dit-il, une Française pareillement inclinée rêverait à son amant, à coup sûr ; mais une Anglaise ! elle pense à prendre du thé.

Il s'éloigna pour chercher fortune.

En rentrant vers minuit sans avoir rien trouvé, on lui remit une lettre de mademoiselle ou de madame Trois-Étoiles.

« Je suis déjà oubliée, n'est-ce pas ? j'ai passé sur votre âme comme l'hirondelle sur les fleurs. »

Le lendemain, Jenny vint, de son pied léger, jusque dans son salon. Il tomba ébloui et atterré sur son divan.

— Est-ce bien une femme ou une vision ? se demanda-t-il. C'était une femme et une vision ; et ce ne lui dit pas un mot. Elle apparut et disparut comme par enchantement.

Il ouvrit une fenêtre sur la cour, en se rappelant que quinze jours auparavant il avait logné sa voisine, la femme d'un consul, depuis dix ans à son poste, je ne sais où ni elle non plus. Mais, au lieu de regarder par les clairs rideaux de cette dame, le hasard entraîna son regard sur la balustrade d'une grande fenêtre où un chien dormait avec délices sous un rayon de soleil.

— C'est bien étonnant, dit Henry ; il me semble que j'ai déjà rencontré ce chien-là quelque part ; j'ai vu hier dans la cour une charrette pleine de meubles ; c'était sans doute pour l'emménagement de ce chien.

Comme Henry avait son journal à la main, il l'ouvrit par mégarde et y jeta un regard distrait ; mais bientôt il y prit goût au point qu'il ne vit pas de prime abord une jolie fille passer sur la balustrade, à côté du chien.

— Oh ! oh ! dit tout à coup Henry, voilà une voisine dont je ne me doutais guère.

Or, la jeune fille qui venait de passer sur la fenêtre était tout simplement Jenny.

Après s'être appuyée un instant sur la balustrade, elle se pencha sur le chien et le caressa gentiment. Le chien qui sommeillait encore se réveilla tout à fait comme par reconnaissance.

— Les belles mains ! dit Henry.

A cet instant la femme de chambre apparut, transportant une jardinière toute pleine de paquerettes et de myosotis. Jenny se releva et respira au-dessus de ce joli jardin. Elle avait entrevu Henry, elle ne savait trop quelle figure faire. Elle pensa à rentrer, mais il y avait la son chuen, ses fleurs, du soleil ; et puis elle aurait eu l'air de s'en aller à cause de lui. Elle demeura, elle cueillit une paquerette en murmurant : *A little, much, passionately, non at all*. Elle rejeta la fleur avec dépit et leva un regard au ciel. Il faut dire que la fenêtre de Henry était dans le chemin du ciel.

Elle entra dans le salon suivie de son chien. La femme de chambre demeura un instant encore, comme pour étudier la physionomie de Henry, mais il ferma sa fenêtre avec insouciance. Cependant, une heure après, il y revint, par curiosité, rien que par curiosité.

— Quel joli profil ! quel teint adorable ! dit-il en allumant un cigare. Mais je voudrais bien avoir des nouvelles du bouquet de violettes. Dirai-je donc longtemps encore comme le poète : Le désert est dans mon cœur ?

Il oublia peu à peu que Jenny était sa voisine ; il finit pas ne plus ouvrir sa fenêtre sur la cour ; il reprit plus que jamais son insouciance vagabonde et ses amours en plein vent.

Près d'un mois après, le matin où Henry avait vu Jenny à sa fenêtre en compagnie de son beau chien, il fut très surpris de la rencontrer à une soirée de madame de T... Jenny dansait comme un ange ; il dansa avec elle par caprice plutôt que par entraînement. Il se contenta de danser ; il ne trouva pas un mot galant à dire. Cependant, à la fin du quadrille, il allait parler de je ne sais quoi, quand le capitaine d'artillerie le regarda avec un certain air de bravade qui ne lui fit pas peur, mais qui l'arrêta court dans son éloquence. Jenny, qui avait de la bonne volonté à son égard, le trouva spirituel. Un danseur qui ne dit rien du tout a mille fois plus d'esprit que celui qui dit quatre paroles. Cependant un homme d'esprit qui cause en dansant a beaucoup de chances pour toucher le cœur de sa danseuse ; la parole glisse amoureusement sur les ailes de la musique. Mais tout l'esprit doit, selon madame de Staël, se borner à ceci ou à peu près : Vous avez le plus beau bouquet. Ou bien : Vous dansez comme un ange.

Le même soir Henry se retrouva en face du capitaine à une table de whist. Le capitaine avait une franchise un peu rude qui plut à Henry ; il le jugea brave et sincère.

— J'en suis bien aise pour cette jeune Anglaise, dit-il d'un air distrait.

Madame de T... recevait son monde tous les jeudis. Le jeudi suivant Henry retrouva Jenny au milieu d'un quadrille ; il dansa encore avec elle dans le plus profond silence. Il remarqua, en la reconduisant, qu'elle était d'une pâleur extrême.

— Peut-être mon silence est-il trop éloquent, murmura-t-il. C'est ennuyeux de parler en dansant, ce n'est guère plus amusant de danser sans rien dire ; je ne reviendrai plus ici.

Il ne retourna plus aux soirées de madame de T...

Il ne revit plus Jenny que de loin en loin, quand il prenait le loisir d'ouvrir sa fenêtre sur la cour.

— C'est étonnant comme cette jolie petite fille a

pâli, disait-il à chaque rencontre. Pourquoi diable n'épouse-t-elle pas son cousin ?

Un matin, à son réveil, le domestique vint l'avertir qu'un monsieur tout noir demandait gravement à lui parler en tête-à-tête.

— Tout noir, dit-il, c'est un corbeau de mauvais augure : cela menace d'être gai. Dites-lui d'entrer, Jean. Mais emportez donc ces chiffons de femme.

Le domestique ramassa çà et là sur la cheminée, sur un fauteuil, sur un tapis, un petit gant de Suède, une broche, un mouchoir de batiste. Ce domestique qui avait assez le style d'un roué coquin, pria l'homme noir d'entrer, tout en respirant l'ambre du mouchoir.

L'homme noir entra en silence et s'inclina d'un air digne et sévère au-dessus du lit de Henry. Notre héros se souleva et lui rendit son salut de l'air du monde le plus comiquement sérieux.

— J'ai deux mots à vous dire, monsieur Henry de Roseray. Je suis un oncle outragé.

— Je vous écoute, monsieur.

— Sans préambule oiseux, j'arrive droit au fait; je re viens pas ici pour faire des phrases; les beaux mots me vont mal; je ne suis pas avecat, grâce au ciel!

— J'en suis bien aise pour vous et pour moi, monsieur.

— Je hais les beaux discoureurs qui se donnent toutes les peines du monde pour embrouiller leur pensée; il faut les suivre dans des détours sans nombre, au risque de se perdre et de ne pas se retrouver. Je ne suis pas de cette école fâcheuse; à quoi bon se fatiguer vainement l'esprit et la poitrine? Pourquoi perdre du temps à parler pour ne rien dire? Tous les chemins vont à Rome; mais pour aller à la raison et à la vérité, il n'y a qu'un chemin, le chemin du naturel.

Pendant ce début si rapide et si simple, Henry étudiait la physionomie de cet homme grave. C'était un homme de cinquante ans à peu près; vain et



L'oncle de Jenny comptant tous ses griefs contre Henry, avant d'aller le voir

sentencieux, il y avait en lui l'étoffe d'un procureur du roi subalterne ou d'un avocat obscur; sa figure, depuis longtemps éteinte, retrouvait çà et là un accès d'orgueil qui la ranimait pour un instant. Il s'écoutait parler, même quand il ne parlait plus. Il écoutait les autres avec laisser-aller et avec distraction. Bon homme au fond, mais se gardant bien de se laisser deviner. Il était vêtu avec une sévérité lugubre, tout noir des mains aux pieds. Il faut tout dire : c'était un médecin.

Après un silence prétentieux, il reprit la parole, toujours d'une voix glaciale, toujours répétant deux ou trois fois sa phrase sacramentelle :

— En un mot, monsieur Henry de Roseray, je vais vous apprendre de quoi il est question, car enfin...

— Mais, monsieur, j'écoute avec impatience; vous promettez d'aller comme sur un chemin de fer, mais nous avons bien de la peine à nous mettre en route. Voyons, ai-je commis un petit délit? Ai-

je oublié de payer un billet? Suis-je découvert pour la garde na-ti-o-nale ?

— Il s'agit bien de tout cela, monsieur! Si je viens ici, ce n'est pas pour si peu de chose. L'honneur, votre honneur et le mien sont en jeu.

— En vérité! je voudrais bien savoir ce qu'ils ont à démêler ensemble ?

— Vous ne le saurez que trop tôt, monsieur. Mon silence devrait parler. Il est des choses qui se devinent, des mystères qu'on soulève d'un rien, des secrets...

— Enfin, monsieur, quel est votre secret ?

— Mon secret, c'est le vôtre! Descendez en vous-même, consultez votre cœur.

— Mon cœur n'a pas grand chose de bon à me dire.

— C'est là que je vous attendais, monsieur; votre cœur doit trembler devant votre raison, qui est son juge : car enfin, monsieur, vous avez séduit une jeune fille, un ange de candeur et de vertu, une

héroïne de sagesse, un ange sans défense qui s'est confié à l'amour comme à Dieu. Vous comprenez, monsieur, que je ne viens pas ici pour faire des phrases.

— Le nom de l'ange en question, s'il vous plaît ?

— C'est cela : vous avez profané tous les noms du calendrier, votre cœur est devenu un almanach... Mais ici ce n'est plus un nom comme les autres : miss Jenny Murray ! Qu'en dites-vous ?

— Je ne connais pas.

— Quelle indignité ! dit le médecin en frappant du pied ; on séduit d'abord, sauf à ne pas connaître ensuite ! Voilà bien les hommes d'aujourd'hui, ma pauvre nièce !

— Monsieur, je suis à peu près un homme de bonne foi, je ne cache pas ma vie ; j'ai le cœur en plein vent ; eh bien, il faut m'en croire : je ne connais pas miss Jenny Murray. D'après le portrait que vous m'en faites, j'ai lieu de regretter de ne pas la connaître.

— En vérité, monsieur, on ne trompe pas avec plus d'hypocrisie. La pauvre fille, si elle vous entendait parler ainsi, ah ! monsieur, elle en mourrait.

— Il y a un malentendu entre nous. Vous êtes bien sûr que miss Jenny n'est pas folle ? Vous ne vous êtes pas trompé de porte dans l'escalier ? Il y a peut-être un autre séducteur au même étage.

Le médecin prit son portefeuille. Voyez, monsieur, voyez votre nom écrit de la main tremblante de miss Jenny.

— Ah ! mon Dieu, quelle lumière ! s'écria Henry.

— Enfin, Dieu soit loué ! vous voilà revenu à votre cœur. On a beau faire pour masquer le cœur, le cœur finit toujours par se montrer.

Henry gardait le silence ; cette écriture de Jenny, c'était l'écriture des lettres mystérieuses marquées de trois étoiles ; mais il était toujours dans le dédale. Que voulait dire le médecin en parlant de séduction ? Henry avait bien des peccadilles sur la conscience ; mais il était toujours demeuré dans le domaine de la comédie amoureuse, son amour n'avait jamais dépassé l'éclat de rire ; s'il avait mouillé sa paupière, c'avait été par des larmes de joie. Or, la séduction, c'est le drame ou tout au moins le mélodrame.

— A propos, dit-il tout à coup en entendant ouvrir une fenêtre, miss Jenny n'est-elle pas une jolie Anglaise qui habite la maison en compagnie d'une vieille tante, d'un beau et d'un jeune capitaine d'artillerie.

— Pardieu ! ne le savez-vous pas mieux que moi ?

— Et c'est celle-là que j'ai séduite ?

— Oui, monsieur, vous l'avez séduite indignement.

Henry regarda le médecin dans les yeux.

— C'est étonnant, dit-il, vous n'avez pourtant pas trop l'air d'un fou.

— Je subirai sans me plaindre toutes vos impertinences ; je suis ici pour défendre une cause sacrée ; j'irai jusqu'au bout de mon rôle. Quand je me suis mis en route, c'est pour arriver à quelque chose.

— Si vous y tenez, je veux bien encore vous croire raisonnable : cela ne coûte rien ; mais pour la peine, parlons un peu raison. Vous me croyez donc un fier don Juan pour séduire une jolie Anglaise à la barbe d'un capitaine d'artillerie ? Vous savez s'il a des moustaches terribles celui-là !

— Prenez garde, monsieur, n'allez pas parquatre chemins ; reconnaissez et réparez votre faute, ou bien vous les verrez d'un peu plus près ces moustaches terribles.

— Je n'y tiens pas, mais cela m'est égal.

— Si je ne puis vous faire entendre raison, celui-là en viendra à bout, mais ce ne sera plus par les armes du sentiment et de la dignité.

— Mon cher monsieur, parlons d'autre chose. Fumez-vous ? voici des cigares.

— Il s'agit bien de cigares ! Peut-on masquer ainsi son cœur ; après tout, pourquoi tant de dédain pour une fille qui est riche et belle ? pourquoi...

— Cela dépasse les bornes ; je vous déclare, monsieur, que si vous n'en finissez pas, je vais, sinon vous conduire à la porte, du moins m'en aller moi-même. Après cela, vous divaguerez tout à votre aise. Les murs ont des oreilles, vous parlerez aux murs.

Le médecin leva la tête avec dignité.

— Adieu, monsieur ; je ne dirai plus un mot, je n'essaierai plus de ramener votre cœur dans le bon chemin ; je vais dire à celle que vous avez séduite, je vais lui dire ce que vous êtes. La pauvre fille en mourra ! elle qui avait bâti tant de châteaux sur votre amour ! Ah ! bâtir sur l'amour, c'est bâtir sur le sable. Mais un autre viendra, monsieur, un autre qui ne sera pas médecin, vous comprenez... ce sera le capitaine... son épée sera sans doute plus éloquent que ma parole.

Le brave médecin sortit comme un tyran de mélodrame.

— Je n'y comprends rien, dit Henry en s'habillant. A-t-elle rêvé que je la séduisais, ou bien rêvai-je moi-même ? Enfin, c'est toujours une aventure de plus.

— Voyons, reprit-il en allumant un cigare, je veux sortir de ce labyrinthe. En premier lieu il faut que ma mémoire retrace tout ce qui s'est passé dans mon cœur depuis six mois. C'est un abîme, on s'y perd. Je vois à peine confusément un joli pied

par-ci, une main blanche par-là; un voile bleu, une amazone qui passe aux Champs-Élysées, une valseuse qui penche sa tête sur mon épaule, un cache-mire bien porté, une écharpe mal portée, un coupé où j'ai passé une heure en belle compagnie, un bouquet ramassé pendant une contredanse. A propos! qu'est devenu ce joli bouquet de violettes qui n'avait coûté qu'un sou sur le Pont Royal? bienheureux bouquet! celui-là a eu un tombeau digne de lui. Quel joli corsage!

Et après avoir ainsi évoqué tous ses souvenirs d'amour, Henry tomba dans une rêverie charmante où il respira tout à son aise le parfum du beau temps passé.

— Donc, poursuivit-il en allumant un autre cigare, j'ai suivi dans les Tuileries ce joli bouquet de violettes, je l'ai abordé sous le marronnier le plus touffu, je lui ai dit ma façon de penser qui n'est pas la façon de penser de tout le monde. Or, tout cela m'a fait aboutir à quoi? à rencontrer une Anglaise sentimentale, plus que sentimentale, qui vent à toute force m'épouser. Par Dieu, voilà une idée qui ne me serait pas venue! que lui ai-je donc fait pour encourir ainsi sa disgrâce?

« Premier point : Je suis allé m'asseoir près d'elle, je l'ai vue et écoutée; elle avait une voix fraîche, une tête archaïque, mais j'ai oublié de le lui dire.

« Second point : Je suis encore allé m'asseoir près d'elle un autre jour; elle a laissé tomber des myosotis; cela voulait peut-être dire : souvenez-vous de moi. Moi qui n'entends rien à l'anglais, j'ai ramassé le bouquet par mégarde, et je me suis bien gardé de me souvenir d'elle.

« Troisième point (cela commence à devenir sérieux) : J'ai rencontré miss Jenny dans un bal, j'ai dansé avec elle; mais ce bal m'ennuyant beaucoup, je n'y suis pas retourné.

« En additionnant toutes ces raisons-là, il y a un total qui équivaut à une séduction! J'avoue que jusqu'à présent je m'y étais pris d'une toute autre manière. »

III.

Ce matin-là, comme Henry chiffonnait une douzaine de cravates printanières, ont vint lui annoncer une autre visite : M d'Harcourt.

— A merveille, dit-il, voilà donc les moustaches du capitaine d'artillerie.

Ce M. d'Harcourt n'était rien moins que le capitaine d'artillerie en question. Il salua à peine, s'avança fièrement vers Henry et lui jeta un regard de dédain. Henry eût répondu à ce regard s'il n'eût dès l'abord découvert une profonde tristesse dans la figure du capitaine.

— Décidément, dit-il, il y a quelque chose de sérieux, voyons! mais j'ai beau chercher dans mes souvenirs, je n'y puis rien trouver de grave à propos de la miss Jenny susdite.

— Monsieur, dit le capitaine d'une voix brève, si vous avez eu de la peine à comprendre notre vieux ami, le médecin, je pense que vous me comprendrez au premier mot : il faut épouser ma cousine ou nous couper la gorge.

— Nous nous couperons la gorge tant qu'il vous plaira; mais, avant tout, je voudrais bien savoir pourquoi.

— Vous le savez mieux que moi, monsieur, dit M. d'Harcourt avec amertume.

— Mais, monsieur, à coup sûr il y a un malentendu; je ne sais le nom de miss Jenny que depuis une heure.

— Le nom ne fait rien à l'affaire. Vous avez séduit une jeune fille, vous allez l'épouser ou nous allons nous battre.

— Voyons! la main sur le cœur : si miss Jenny a été séduite par quelqu'un, c'est par vous-même. Or, j'ai bien assez de mes œuvres sans reconnaître celles des autres.

— Mais pouvez-vous parler de cette façon, quand j'ai vu se nouer et se dénouer cette fatale passion? Vous aviez vos raisons pour ne plus retourner chez madame de T...

— Monsieur, je n'y suis pas allé plus longtemps parce que je m'y ennuyais, voilà tout le mystère. Mais j'y suis allé assez de temps pour voir sur quel pied vous étiez avec miss Jenny.

— Monsieur, si j'avais été sur un si bon pied avec ma cousine, je ne viendrais pas vous trouver.

M. d'Harcourt se promena à grands pas la tête pensive et inclinée.

— Sachez-le donc, dit-il tout à coup, car je le confie à tout venant, tant j'ai le cœur plein! j'ai-mais ma cousine avec la tendresse dévouée d'un frère et la passion dévorante d'un amant; depuis quatre ans, cet amour m'est venu peu à peu; d'abord je m'en doutais à peine, aujourd'hui c'est mon âme, c'est ma vie. Et vous, un inconnu, vous, un étranger, vous êtes venu prendre ma place au soleil! car c'est vous qu'elle aime, vous qui ne l'avez aimée ni respectée. Ah! mon Dieu! j'en perdrai la tête; mais au moins je serai vengé. Et pourtant, si je vous tue, je la tuerai du même coup! La pauvre fille est à moitié morte déjà; elle vous appelle à grands cris. — Voyons, suivez-moi chez ma mère, nous nous entendrons mieux là qu'ici. Et je vous en supplie pour vous et pour elle surtout, gardez-vous bien d'éveiller ma colère jalouse! votre vie ne tient à rien.

— En vérité, monsieur, je ne sais plus que pen-

ser; vous parlez avec l'accent d'un cœur ému, avec tous les dehors de la bonne foi. Je vois bien que vous êtes en proie à une vraie douleur; mais, je le répète, je ne suis pour rien dans cette douleur. Croyez-vous que miss Jenny n'ait point par hasard un accès de folie!

— Folle! ma cousine folle!

Le capitaine saisit la main de Henry.

— Venez! venez! vous verrez si elle est folle, la malheureuse enfant!

Il entraîna Henry, bon gré, mal gré.

— Allons, dit notre héros en se résignant, le mystère va peut-être se dévoiler en face de miss Jenny.

L'appartement de la vieille madame d'Harcourt s'ouvrait dans un autre escalier. Ils descendirent donc, traversèrent la cour et remontèrent. Pendant ce trajet, qui se fit en silence, Henry renoua sa cravate, repoussa ses cheveux en arrière et peigna sa barbe. Tout en ne voulant pas avoir séduit Jenny, il ne voulait pas se résigner à n'être pas séduisant. Par cela seul, un meilleur physionomiste que le capitaine eût bien vu qu'il n'avait pas séduit Jenny: un séducteur arrivé au but ne fait pas tant de façons.

— Suivez-moi toujours, dit M. d'Harcourt en entrant.

Il traversa une antichambre, un petit salon, et frappa du doigt à une porte de chambre à coucher.

La femme de chambre vint ouvrir.

— Ah! c'est vous, M. d'Har...

Elle n'acheva pas ce mot, tant elle fut surprise par la présence de Henry de Roseray. Elle annonça M. d'Harcourt et un autre monsieur. Le capitaine fit passer Henry en avant. Du premier regard Henry vit les rideaux du lit; au même instant les rideaux furent soulevés, et il aperçut une pâle figure qui reposait sur l'oreiller. C'est à peine s'il reconnut Jenny, tant la douleur l'avait ravagée! Elle ouvrit de grands yeux égarés, elle poussa un cri de joie et de surprise, elle tendit les bras vers lui.

— Ah! c'est vous, dit-elle d'une voix étouffée, c'est vous enfin: je vous attendais!

Henry, presque entraîné par cette voix, s'approcha du lit. Le capitaine le suivit comme un loup qui suit sa proie. Jenny voyant ce regard de colère murmura tristement.

— Allons, mon cousin, un peu de pitié pour moi. Que voulez-vous? il n'y a plus à revenir là-dessus.

Elle tendit une main à M. d'Harcourt et l'autre à Henry. Le capitaine pressa la petite main blanche en soupirant; Henry ne savait que faire de celle qu'il avait prise.

— Méchant! dit Jenny, c'est donc ainsi qu'on

se revoit après une si douloureuse absence! Mais vous ne savez donc pas tout ce que j'ai souffert! Ma pauvre vieille tante en mourra. Ah! Henry! Henry! vous ne m'avez pas aimée, n'est-ce pas? vous m'avez trompée comme tant d'autres. De grâce, Henry, dites toute la vérité, dites-moi que je meure ou que je vive, ne me laissez pas plus longtemps à la torture. Henry, vous ne m'avez pas aimée, n'est-ce pas?

— Eh bien, dit le capitaine, avisez-vous un peu de lui dire que vous ne l'avez pas aimée!

En ce moment le vieux médecin et le père de Henry entrèrent dans la chambre.

— Oui, monsieur, disait le médecin, un homme d'honneur comme vous comprendra tout d'un coup, sans préambule ni paroles oiseuses, en un mot et sans détour, qu'il n'y a qu'une chose à faire, un mariage.

— Monsieur, dit le député en s'adressant à son fils, vous savez ma façon de penser sur ces choses-là. Je vous l'ai dit maintes fois: Prenez garde à ce que vous faites; la première fille venue qui viendra se plaindre devant moi sera accueillie par un juge intègre, qui vous condamnera sans délai à l'épouser. On ne se joue pas ainsi de l'honneur des familles; c'est bon pour les gens du pouvoir qui n'y regardent pas de si près, mais les vrais représentants du pays (ici le député leva un peu la tête), les vrais représentants du pays doivent marcher dans le bon chemin pour donner l'exemple. Vous comprenez ce qui vous reste à faire. Heureusement pour tout le monde, qu'ici ce n'est pas la première venue. Je vois avec plaisir que nous avons affaire à une famille honorable.

Le député s'inclina devant miss Jenny, devant le capitaine et devant le médecin.

— Mon père, dit Henry, qui gardait toujours la main agitée de Jenny, je partage vos idées sur ce point d'honneur; mais ici, je le dis tout haut, on se moque de nous.

Jenny retira sa main et jeta un cri perçant; M. d'Harcourt, frappant du pied, saisit violemment le dossier d'un fauteuil pour ne pas saisir Henry.

— Vous le voyez, monsieur, dit le médecin au député, perverti jusqu'au fond du cœur! Peut-on comprendre une pareille conduite: votre fils séduit miss Jenny au moment même où elle devait épouser son cousin qui l'adorait; miss Jenny est belle et riche (car ne vous trompez pas, elle possède à coup sûr plus d'un demi-million); miss Jenny l'aime plus que la vie, puisqu'elle veut mourir s'il persiste dans son horrible refus; eh bien, l'ingrat n'est pas touché le moins du monde!

— Tout cela est bien étrange, se disait Henry; il y a ici quelqu'un de fou, moi, elle, à moins que tout le monde ne soit fou.

Il se mit à réfléchir assez raisonnablement ; mais comment voir clair dans ce dédale ? Jenny avait-elle été séduite par son cousin ? mais alors, qui l'empêchait d'épouser son cousin qui avait l'air d'être de bonne foi dans son amour ? avait-elle été séduite par un autre ? Henry voyait avec horreur se dessiner quelque figure de subalterne, quelque professeur ambulante, quelque mauvais maître de musique. Après tout, c'était bien dommage ; car Jenny, avec sa fortune et sa beauté, avait autant de droits que toute autre à devenir sa

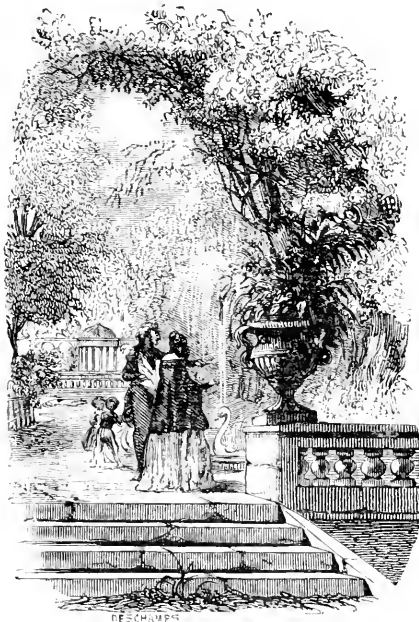
femme, seulement il ne comptait pas sitôt en passer par le mariage.

Pendant qu'il raisonnait ainsi, la pauvre Jenny cachait ses larmes sur l'oreiller.

— Quoi ! dit tout à coup le capitaine en se frappant le front, vous n'êtes pas attendri par ce spectacle ? Mais c'est la douleur qui se débat avec la mort ! Voyons, achevez-la, dites encore un mot, dites, dites.

— Je n'ai plus rien à dire, murmura Henry.

Jenny lui jeta un regard désespéré. Il fut tout



Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

ché jusqu'au cœur ; il se pencha sur elle, lui reprit doucement la main, et lui dit à l'oreille :

— De grâce, expliquez-moi cette énigme.

Peut-être allait-elle lui répondre, mais M. d'Harcourt s'étant approché, elle murmura :

— Henry, de grâce, n'oubliez pas ainsi que je vous ai tout sacrifié ; ce n'est pas la mort que je vous demande, c'est l'amour, c'est la vie ! souvenez-vous de vos serments et de ma faiblesse !

— Eh bien ! Henry, dit tout à coup le député qui ne détachait pas ses yeux de Jenny, j'espère que cette voix-là te fera entendre raison.

Henry était presque fasciné par le regard de la jeune fille. Comme elle vit qu'il chancelait dans sa résolution, elle souleva la tête et dit d'une voix mourante :

— Henry ! Henry ! de grâce, un baiser, un seul baiser, et que je meure aussitôt.

Cette fois il fut entraîné malgré lui ; il prit dans ses mains tremblantes l'adorable figure de Jenny ; il la baisa sur le front avec égarement.

— Henry ! je vous aime, Henry !

A peine Jenny eut-elle dit cela qu'elle tomba évanouie.

— Enfin, dit le médecin, tout est pardonné.

Il s'empessa de secourir la jeune fille; Henry se détourna un peu, mais au même instant il revint devant le lit comme si un charme fatal l'enchaînait désormais à Jenny.

— Tenez, lui dit le médecin, je suis fort en peine de la rappeler à la vie; mes sels n'y font rien, mais, au toucher de votre main, je suis sûr qu'elle va se ranimer comme par enchantement. L'Amour est le dieu des miracles.

Henri reprit encore une fois la main de Jenny; elle ouvrit ses grands yeux célestes :

— Ah! c'est toi! dit-elle avec un sourire.

Peu à peu Henry était revenu à sa raison; mais à ce regard, mais à cette voix qui le touchait au cœur, il chancela encore, il fit semblant d'aimer la pauvre fille, et en vérité il l'aimait déjà. On a vu des cœurs moins rebelles. Comment ne pas s'attendrir à la vue d'une belle fille qui a l'air de mourir d'amour pour vous? Il y avait bien autour de Henry un mensonge qui gâtait un peu l'aventure; mais, en même temps, il y avait un mystère qui avait bien sa poésie.

Enfin, l'amour a des caprices sans nombre, il s'amuse à nous surprendre, même quand nous le repoussons; l'amour sait mieux que nous le chemin de notre cœur; il en connaît les détours, il arrive à son but en dépit de toute notre raison. Et puis ce qui avait surtout égaré Henry, c'était je ne sais quel air de bonne foi dans le regard de Jenny.

— Miss Jenny coupable, dit-il, n'oserait pas me regarder ainsi; elle a toute la candeur de l'amour.

Il en était là de ses réflexions quand elle lui dit avec un divin sourire :

— Ah! c'est toi!

Il laissa parler son cœur, il répondit sans penser à ce qu'il disait :

— Oui, c'est moi, je suis là pour ne plus vous quitter. Oubliez le mal que je vous ai fait, vivez pour moi comme je vais vivre pour vous.

— Ah! dit-elle en levant les yeux au ciel, Dieu vous récompensera.

— Ainsi, tout est dit, murmura le député.

Il tendit la main à Henry.

— C'est bien, Henry, tu n'as pas oublié mes leçons. — Messieurs, je vous salue, car on m'attend à la Chambre pour ne pas voter les fonds secrets.

— Mademoiselle, permettez-moi de vous baiser la main. Je vous demande pardon des chagrins que mon fils vous a causés, mais les chagrins sont à leur terme. A quand le contrat de mariage?

— A ce soir, dit M. d'Harcourt, d'un air sombre, car je veux le signer avant... avant de partir.

— Que votre volonté soit faite, dit le député.

— Attendez, mon père, je vais vous conduire un peu.

— Vous nie quittez déjà, dit Jenny avec angoisses.

— Je reviens tout de suite, répondit Henry en dépassant le seuil de la chambre.

Il accompagna son père jusqu'à la Chambre dans le dessein de lui dire la vérité. Mais chaque fois qu'il voulait parler, une main invisible se posait sur ses lèvres : c'était la main du destin ou plutôt de Jenny. S'il parlait, son père se moquait de lui, son père prenait fait et cause pour lui et retirait sa parole. Alors il ne fallait plus songer à Jenny; il achevait de briser un pauvre cœur qui avait déjà de l'écho dans le sien; il abandonnait une femme qui serait peut-être la joie de sa vie.

— Avant tout, il faut que je la revoie, dit-il.

Il quitta brusquement son père après quelques vagues paroles; il revint sur ses pas et retourna chez madame d'Harcourt.

— Demandez à mademoiselle Jenny si je puis lui parler, dit-il à la femme de chambre qui vint ouvrir.

Cette jeune fille revint aussitôt et le pria de la suivre dans la chambre de miss Jenny.

— Je vous attendais, dit-elle en soulevant sa main.

Une vive rougeur colora son front.

— Enfin, pensa Henry, je vais savoir à quoi m'en tenir.

Dès que la femme de chambre se fut éloignée, il dit à Jenny d'une voix émue :

— Depuis ce matin je suis dans le feu des pieds à la tête; et il y a en moi de l'amour, de la colère, de la jalousie, que sais-je! A coup sûr, mademoiselle, avant ce soir je serai plus malade que vous; mais, en vérité, la mort n'est pas ce qui peut m'arriver de plus triste. De grâce, quel est le mystère qui m'entoure si bien?

Jenny détourna la tête et répondit en rougissant encore :

— Le mystère, vous ne le devinez donc pas? Le mystère c'est l'amour.

A ce mot, la voix de la jeune fille mourut sur ses lèvres.

— Voilà, reprit-elle, le seul mot que je puisse dire aujourd'hui. Si votre cœur sans confiance ne plaide pas pour moi, qu'il n'en soit plus question. Vous l'avez dit, la mort n'est pas toujours ce qui peut nous arriver de plus triste... J'entends la voix de mon cousin, silence!

M. d'Harcourt entra soudainement.

— Ma cousine, je pars demain pour Nancy... A moins qu'il ne faille... Le contrat de mariage se signe toujours ce soir?

— Oui, dit Henry résigné à tout.

Il sentit une larme de Jenny arroser sa main.

Il serait trop long de vous raconter mot à mot les angoisses de Henry durant le reste de l'après-midi. Il passa une heure avec la vieille madame d'Harcourt qui lui raconta en pleurant l'amour et la douleur de son fils; il passa une heure dans la chambre de Jenny en compagnie du vieux médecin; il dina seul; il se promena sur les quais et retourna vers huit heures, pâle et abattu, pour le contrat de mariage, presque décidé à créer des obstacles. Mais en revoyant la pâle, douce et triste figure de Jenny :

— Allons, dit-il, qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront.

Le contrat de mariage se rédigea en silence : il n'y eut point de débats pour les intérêts; tout le monde était d'accord là-dessus, — même le notaire. — La vieille madame d'Harcourt pleurait au pied du lit, le capitaine se promenait à grands pas; le député, le médecin et plusieurs amis échangeaient quelques paroles sur la séance de la Chambre, sur le beau temps, sur la forme des contrats de mariage. Henry et Jenny se regardaient souvent.

Le notaire présenta gracieusement la plume à Jenny pour la signature; elle signa en jetant un regard de crainte et d'espérance; Henry signa sans y regarder à deux fois, mais pourtant d'une main agitée. Quand ce fut le tour du capitaine il murmura entre ses dents :

— J'avais cependant dit que ce ne serait pas avec une plume et de l'encre que je signerais ce contrat de mariage.

Quand il eut signé, il embrassa sa vieille mère avec effusion.

— Adieu, lui dit-il; ce n'est pas demain qu'il faut partir, c'est aujourd'hui.

Il prit son chapeau et sortit aussitôt, plus pâle que sa cousine. Il sortit sans lui dire un mot, sans la regarder.

Henry resta bientôt seul avec madame d'Harcourt, à côté de Jenny. Après avoir bien pleuré, madame d'Harcourt s'assoupit dans son fauteuil.

— Enfin, nous sommes seuls! dit Henry après un silence. Vous allez me dire, maintenant que

j'ai fait preuve de bonne volonté (il appuya sur ce mot avec un peu d'amertume), vous allez me dire le secret.

— Mon Dieu! dit Jenny, vous ne comprenez donc pas que je vous aimais et que je ne l'aimais pas. Il est parti, je puis vous le dire, je puis le plaindre. Hélas! il m'aimait tant, que sans le mot de séduction que je lui ai jeté au cœur, il ne se fût jamais résigné à me voir aller à un autre. Pardonnez-moi ce mensonge, mon Dieu!... Hélas! c'est moi plutôt qui suis coupable de séduction, n'est-ce pas, méchant aveugle? Mais j'avais beau faire pour arriver à votre cœur... Enfin j'espère...

— Que n'ai-je compris tout de suite? s'écria Henry avec joie, je n'eusse pas fait tant de façons pour vous épouser, car je vous aimais.

— Eh bien! vous m'aimerez encore mieux, dit Jenny avec un charmant sourire.

Six mois après, vers les beaux jours d'automne, M. Henry de Roseray se promenait avec sa femme dans la grande allée des Tuileries; la lune de miel durait encore à en juger par leurs regards tendrement amoureux.

Depuis une demi-heure ils parlaient de M. d'Harcourt qu'ils n'avaient pas revu depuis le contrat de mariage; sa vieille mère était allée le rejoindre à Nancy où elle avait encore sa famille.

— Mon Dieu! dit tout à coup Jenny, n'avez-vous pas vu sous les maronniers?...

— Qu'est-ce donc? demanda Henry.

— Voyez!...

Henry vit alors son cousin, qui promenait à son bras... devinez qui? La jolie fille au bouquet de violettes que nous avons vue au début de cette histoire.

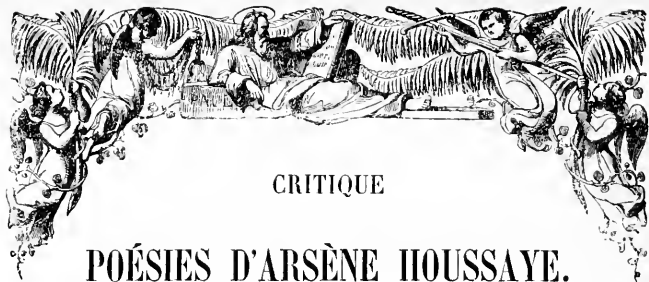
— Tout cela est bien étonnant, dit-il avec un soupir de regret à sa folâtre jeunesse. Si j'avais fait un pas de plus dans les Tuileries le jour du bouquet de violettes, qui sait si les rôles ne seraient pas changés?

— Et qui sait, dit le diable qui passait par là, si les rôles ne changeront pas!

LORD PILGRIM.

(La fin au prochain numéro).





CRITIQUE

POÉSIES D'ARSENÈ HOUSSAYE.

Pour cette verdoyante école littéraire qui, vers 1830, voulut renverser les formes surannées de l'invention et de la langue, l'automne est venu, la serpe du vigneron divin a coupé çà et là beaucoup de branches mortes. De tant de succès littéraires, annoncés à si grands frais, que reste-t-il après dix-sept ans de renommée et de lutte? Le plus souvent un mince volume de vers. La poésie est encore la forme la plus durable, la plus humaine. Quand l'imagination a épuisé son dernier songe de bonheur, quand le cœur a versé sa dernière larme, l'homme en revient à cette éternelle jeunesse de la Muse, comme disaient nos pères : c'est l'ombre après la réalité, c'est l'amour qu'on n'a plus et qu'en retrouve embaumé dans un souvenir et dans une rime. La poésie qui résiste aux gelées blanches du temps et de l'oubli, c'est la poésie vraie, la poésie de sentiment, la poésie qui raconte le cœur humain. Vingt ans, la femme, Dieu, la nature, voilà le motif toujours ancien et toujours nouveau de ces vers de jeunesse que distingue un parfum naïf de l'âme. L'art a passé par là; mais sa main délicate n'a point comprimé les mouvements d'une fleur qui s'épanouit dans sa force et dans sa liberté.

Les poésies d'Arsène Houssaye, réunies dans un volume de la Bibliothèque Charpentier, ont ces caractères suprêmes de la grâce et de l'expansion. Nulle part on ne respire, comme dans *les Sentiers Perdus*, ce printemps de l'esprit et du cœur, après lequel il n'y a plus de printemps. Que dire des *Faneurs de Foin*, ravissante églogue qu'envierait Théocrite, si Théocrite n'était de l'autre monde? du *Violon brisé*, élégie pleine de larmes? du poème des *Vingt Ans*, si gai et si triste? Mais je veux me défendre de l'attendrissement et de l'analyse. La seconde partie du livre révèle des études dans la manière antique. M. Arsène Hous-

saye a vu la Grèce de Prudhon et d'André Chénier; artiste, il a mis au service de son imagination rêveuse toutes les ressources du dessin et de la couleur. *Fresques et Bas-reliefs* me saisissent par l'étendue de la ligne et la profondeur de l'invention. M. Arsène Houssaye comprend la poésie comme la comprennent les grands maîtres; chez lui, la poésie c'est la peinture des objets extérieurs et la musique de l'âme.

Quelques morceaux de prose s'entremêlent aux vers; mais cette prose a le rythme, l'éclat et toutes les qualités de la poésie. Loïn de nous l'intention de jeter l'anathème aux vers; mais il y a des mouvements de l'âme que la versification la plus habile ne peut noter. Qu'on lise la *Chanson du Vitrier*, ce cri des douleurs sociales prises sur nature et dans le vif: on demeurera convaincu que la prose est ici plus poétique que les vers. Tout cela est d'ailleurs tiré du même instrument et, pour ainsi dire, de la même corde. Il y a dans ce livre une véritable unité. Tout un caractère, toute une personnalité, toute une vie d'amour, d'étude et de contemplation est enfouie dans ces pages tour à tour mélancoliques ou charmantes; le poète aurait pu écrire sur le volume de vers qui renferme les roses fanées de ses plus chères illusions: « Ci-gît mon cœur! »

Se frayer un sentier dans une époque si battue et si remplie, c'est déjà assez pour acquérir des droits à la célébrité. M. Arsène Houssaye a eu le courage difficile de persévérer dans sa voie, malgré les faux amis et les faux critiques. Il est aujourd'hui bien clair que ce genre nouveau, auquel on reprochait, dans les commencements, de l'affectation et de la manière, laissait entrevoir une personnalité. La critique invente contre les auteurs qui persistent avec succès un autre grief. — « Ah! dit-elle, c'est toujours la même chose. » — Mais

elle ne songe donc pas que les roses ont toujours la même odeur, que les feuilles des bois repoussent chaque année avec la même verdure, et que les arbres donnent toujours les mêmes fruits ! Est-il jamais venu à l'idée des hommes sensés de s'en plaindre ? Que ne transportons-nous la même logique dans nos jugements et nos goûts littéraires ? pourquoi demander sans raison au palmier de prendre le feuillage de l'ormeau, à l'églantine de devenir camélia, et aux giroflées de changer leur parfum contre celui des violettes ? Il n'y a que les fleurs et les talents artificiels qui revêtent indifféremment toutes les formes, souvent même toutes les odeurs : cela tient à ce que n'ayant rien par eux-mêmes, ils reçoivent tout du dehors. M. Arsène Houssaye a bien fait de rester dans sa nature ; il eût difficilement rencontré mieux que son talent et son cœur.

Après avoir jeté beaucoup d'esprit, beaucoup de style, beaucoup de poésie, dans des romans qui durent peu, M. Arsène Houssaye entra aux Revues. Là, son talent se transforma ; sans rien perdre de sa finesse, ni de sa grâce primitive, l'écrivain se développa dans des études plus suivies. Personne n'ignore avec quel goût charmant M. Arsène Houssaye alla cueillir les pâles violettes du souvenir dans les champs oubliés de l'histoire et de l'imagination. Les jolis portraits ! j'allais dire les jolies figures, car le peintre a su redonner aux têtes, tout à la fois folles et pensive du dernier siècle, les couleurs de la vie. On n'a pas oublié son étude sur Voltaire : c'est de la philosophie écrite par un poète. M. Arsène Houssaye a montré, dans ses tableaux du dix-huitième siècle, qu'il avait la main assez ferme et l'esprit assez juste pour toucher à tous les sujets. La raison n'en est pas moins la raison, quoi qu'elle se couronne çà et là de fleurs des bois, et qu'elle dédaigne d'un pied moqueur les routes ennuyeuses.

Les excursions de M. Arsène Houssaye, dans le domaine de l'art, n'ont pas été moins heureuses : il a toujours eu un sentiment très vif de la forme. Ce sentiment s'est développé depuis dans les voyages, dans les études sérieuses sur nos grandes écoles de peinture. M. Houssaye explique tour à tour l'art en artiste, la nature en poète, la vie en homme qui sait. M. Houssaye est, au reste, de ces esprits heureux qui cherchent moins la science dans l'étude que dans le sentiment. Son talent lui est venu en rêvant, en cueillant la fleur de la nature et la fleur de la vie. C'est un panthéiste amoureux et pensif. Le poète chez lui, c'est le cœur. Il a suivi les sentiers perdus de son imagination, et ces sentiers ont été pour lui des chemins de traverse qui l'ont conduit plus vite à la source du beau.

M. Arsène Houssaye excelle dans le conte. Il faut le voir jeter dans ces petits cadres toutes les roses et tous les rayons de sa palette, montrer sous un demi-jour toutes les sveltes qualités de son esprit, les capricieux détours et les claires échappées ! Un des charmes du jeune conteur, c'est de se mêler lui-même à ses personnages avec sa gaieté mélancolique et son esprit si sensé, qui n'est pas pour cela le sens commun. Il ne faut pas croire que les gens raisonnables soient seuls des hommes ; les artistes, les poètes ont aussi un cœur et une nature humaine tout comme les autres. S'ils ne pensent pas comme les autres sur toutes choses, c'est qu'au réel ils ajoutent l'idéal. Ils ont des ailes de plus que les autres, voilà tout. L'imagination, cette folle du logis, fait bien des siennes dans les contes et les poésies de M. Arsène Houssaye ; mais on aime à la voir s'agiter çà et là étourdiment comme une jeune et fraîche et naïve ménagère qui chante, rit et tourbillonne tout en rangeant ses porcelaines de Chine.

La plupart des petits romans réunis en deux volumes avaient déjà été consacrés par trois ou quatre éditions ; quelques-uns avaient paru en communauté de nom avec un des esprits les plus distingués, les plus délicats et les plus littéraires de notre temps : Jules Sandeau. D'abord c'est *Mathilde*, une délicieuse page de fantaisie et de vérité. Comme ce maître d'école est bien un maître d'école ! Comme ce roman est admirablement l'histoire du cœur de la femme, ou pour mieux dire l'histoire de l'amour ! O miroir des passionnés, vous ressemblez à ces surfaces d'eau calme, dans lesquelles on voit en beau chaque figure, jusqu'au moment où tombe dans le bassin une pierre qui trouble tout. Cette pierre, c'est la main de la réalité qui la jette.

Après *Mathilde*, *la Vertu de Rosine* ; après le paysage, le tableau des mœurs parisiennes. L'auteur jette, çà et là, des regards moqueurs sur la vie des étudiants, des madeleines et des lorettes : tout cela est lesté, pimpant, aventureux. Que cette souriante figure de Rosine, si jolie et si pure, se détache avec magie sur un fond sombre de corruption et de misère ! — *Marie de Joyset* est un conte d'Hoffmann, pour l'intérêt de l'action et la saisissante peinture des caractères. — En passe et des meilleurs. Qui n'a lu *le Joueur de violon*, *Béatrix*, *Rachel et Lucy*, *Lomproz et Marguerite*, *l'Arbre de la Science*, que Voltaire avait signé par mégarde, *le Ciel et la terre*, cette éloquentة histoire panthéiste ? Le talent de l'auteur fut le mélodrame ; il sait nous intéresser et nous attendre par un charme secret. On se sent ému doucement à la lecture de ces pages, sans savoir au juste la cause de son émotion, comme au prin-

temps on sent autour de soi un air parfumé qui enivre, sans découvrir les violettes cachées sous les herbes. L'originalité de M. Arsène Houssaye consiste à n'en chercher aucune : Lui seul pourrait faire les romans qu'il fait parce qu'il y met toute son âme et rien que son âme. Après les romans les voyages. L'auteur parcourt la Hollande et l'Italie à vol d'artiste ; un voit moins dans ces tableaux le pays que le voyageur, ou du moins c'est le voyageur qui fait voir le pays. L'esprit et l'insouciance de Sterne se mêlent partout à l'amour de la nature que Sterne n'avait pas. C'est de la fantaisie vraie. Ces volumes de romans, de contes et de voyages, se composent de fleurs qui vivront. Sans doute ce sont de petites fleurs ; mais la mémoire littéraire est un herbier, qui conserve aussi bien les vergiste-mem-nicht que les grosses plantes antédiluviennes.

En tête de ce recueil, l'auteur a écrit quelques lignes, où il semble dire adieu au verdoyant pays de l'imagination. Déjà des travaux plus sévères l'appellent ailleurs, témoin son *Histoire de la Peinture Flamande et Hollandaise*. Grave et solennel moment de la vie que celui où l'âge plus mûr nous avertit de délaisser les souriantes et printanières beautés du monde idéal ! Déjà une voix chante dans notre cœur attristé ce refrain des enfants : « Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés ! » — La main, l'impitoyable main de la destinée, effeuille, çà et là, la luxuriante forêt de nos illusions. Les premières gelées blanches de la sagesse fanent et détachent de l'arbre la fleur de nos folles chimères. O folie, que tu étais douce ! O maudite gelée blanche que tu as l'âme noire de nous gâter ainsi nos rêves ! La poésie,

nous voyant graves et soucieux, nous quitte pour des fronts plus gais et plus épanouis ; car la Muse est comme toutes les femmes, elle aime les jeunes. — Nous engageons M. Arsène Houssaye à ne pas désertir de sitôt, même pour des travaux graves, un champ mûr et doré où il a cueilli plus d'un épi dans la folle avoine. Il a trop de jeunesse dans l'âme et trop de fraîcheur dans le talent, pour n'être pas retenu encore longtemps, malgré lui, au bord des sentiers insidieux de la fantaisie.

Pourtant, il est bien vrai, l'heure du rappel a sonné : le siècle vieillit et nous veillons avec lui. Ce n'est plus aux délicates et ardentes caresses de la forme que les esprits s'arrêtent désormais. Chaque jour les questions sérieuses nous gagnent. Les plus insoucians penchent malgré eux la tête vers le courant de la société. Sans délaissier les richesses de la langue et du contour, la poésie ouvre ses ailes et aspire à de nouvelles échappées. M. Arsène Houssaye a compris cette transformation du monde intellectuel. Les talents sont emportés dans l'avenir à la réflexion et à la science. Ces mouvements-là ne sont point fortuits. L'imagination et l'intelligence doivent maintenant concourir, en se tenant par la main, à la recherche du vrai. L'art et la philosophie versent dans le cœur humain une influence rivale, mais non contraire. Les grands poètes seront à l'avenir de grands chercheurs d'idées. Il n'est plus permis de s'isoler dans l'égoïsme de ses rêves ; l'homme se doit désormais à tout ce qui est, le penseur à tout ce qui souffre. L'humanité explique la nature, la nature explique l'humanité, c'est comme le flux et le reflux de Dieu.

ALPHONSE ESQUIROS.

M. CHUT.

Il y avait au plus six mois que j'étais dans les mousquetaires, disait un jour le feu comte d'Egmont, qu'enchanté de me voir affranchi des entraves d'une éducation qui depuis longtemps m'ennuyait fort, je me livrai aveuglément à toute la licence de mon nouvel état. Un vendredi que j'avais amplement et joyeusement dîné avec quelques-uns de mes camarades, j'arrivai assez tard à l'Opéra, où la foule était grande ; je me glissai de mon mieux, et parvins enfin à trouver place au milieu du parterre. Là, forcé de m'arrêter, j'aurais pris patience, si je ne m'étais trouvé derrière un vieux monsieur à perruque à trois mar-

teaux, dont l'ampleur formait à mon égard une espèce de parapet qui me dérobaït absolument la vue du spectacle, et surtout celle d'une jeune danseuse qui me plaisait beaucoup. Après avoir prié et reprié ce monsieur, que déjà j'incommodais fort, de vouloir bien, par quelques mouvements qu'il disait sèchement être impossibles, me procurer quelque petit point de vue, impatienté de son sang-froid, ainsi que de ma position qui prêtait à rire à mes voisins, je tire de ma poche une paire de ciseaux, avec lesquels je travaille, non seulement à élaguer ce qu'avait de trop touffu l'espèce de *branche* qui me nuisait, mais encore

les nœuds qui lui servaient d'ornemens, et dont, à chaque ondulation du parler, mon pauvre estomac était cruellement foulé.

Les éclats de rire qu'excita ma vengeance ayant réveillé mon homme de l'espèce d'apathie qu'il avait marquée jusque-là, et s'étant aperçu de l'état où j'avais mis sa perruque : — Mon jeune ami, me dit-il en se retournant, j'espère que vous ne sortirez pas d'ici sans moi. Ce compliment, continua le comte d'Egmont, et surtout certain coup d'œil très expressif dont il était accompagné, m'ayant fait sentir toute l'étendue de ma sottise, tempéra, je l'avoue, le plaisir que j'avais pris à la faire; mais le vin était tiré, je sentis qu'il fallait le boire, et je m'y déterminai.

L'opéra fini, mon homme, en se retournant gravement, me fit un signe, et je le suivis. Après avoir traversé, non sans beaucoup de peine, la place du Palais-Royal et entilé la rue Saint-Thomas-du-Louvre, nous entrâmes sous l'arcade, où s'arrêtant tout à coup : — Vous êtes jeune, me dit-il, monsieur le comte d'Egmont, car j'ai l'honneur de vous connaître, et je vous dois une leçon dont feu M. votre père, que j'eus l'honneur de mieux connaître encore, m'aurait probablement su quelque gré. Quand on insulte publiquement, et surtout un vieux militaire, il faut au moins savoir se battre... Voyons, continua-t-il en tirant son épée, comment vous vous en acquitterez.

Aussi furieux qu'humilié d'un propos qui me semblait tenir du mépris, je fonds sur lui avec toute l'impétuosité dont l'âge et le ressentiment me rendaient capable. Mais mon homme, sans s'émouvoir et fixe comme un terme, après s'être contenté pendant quelques instants de me désorienter par la plus insolente des parades, ne répondit enfin à mes attaques que par un coup de fouet qui fit sauter à six pas de là mon épée. — Reprenez-la, monsieur le comte, me dit-il avec le même sang-froid; ce n'est pas en danseur de l'Opéra, c'est en galant homme, c'est de pied ferme qu'un homme de votre nom doit se battre; et c'est à quoi je vous invite. — Vous avez bien raison, lui dis-je en tâchant de retenir les mouvements qui m'agitaient, et j'espère me voir bientôt digne de votre estime.

Bien déterminé à périr plutôt que de m'exposer

à de nouveaux sarcasmes de la part de ce singulier adversaire, je me plante vis-à-vis de lui, et l'attaque avec autant de froideur que lui-même se défendait. — Fort bien, cela! fort bien, monsieur le comte! s'écriait de temps en temps ce diable d'homme, jusqu'au moment qu'après m'avoir percé le bras d'outre en outre : — En voilà, dit-il, assez pour cette fois. Sur quoi, après m'avoir dit de l'attendre un instant, il vole à la place du Palais-Royal, amène un fiacre, y bande ma plaie avec un mouchoir, dit au cocher de nous mener aux mousquetaires de la rue de Beaune, m'y dépose entre les mains du suisse, et prend congé de moi.

Après une retraite de plus de six semaines qu'avait exigé ma blessure, il y avait au plus huit jours que je reparaissais dans le monde, lorsqu'entrant un soir au café de la Régence, où je cherchais deux de mes camarades, je reconnais mon homme qui, en quittant sa triste *bavaroise*, se lève, vient à moi, met un doigt sur sa bouche, et disant : *Chut!* me fait signe de le suivre.

Arrivés sous la même voûte : — Vous vous êtes un peu égayé à mes dépens en racontant notre aventure, me dit-il, mon cher comte; et je vous considère trop pour ne pas contribuer à la rendre plus plaisante encore, en ajoutant une suite au récit que vous pourrez en faire... Allons donc, l'épée à la main.

Que vous dirai-je? continua M. d'Egmont; cette seconde leçon, à peu près la même que la première, fut encore suivie, quelques mois après, d'une troisième. Ce bourreau d'homme enfin était devenu si redoutable pour moi, que je n'entrais en aucun lieu public sans frémir, en quelque façon, de la possibilité de le rencontrer. Car j'oubliais d'observer que, lors de la dernière leçon qu'il avait daigné me donner, nous étions à la veille d'un carnaval, qu'il me fit passer, ou ne saurait plus tristement, dans mon lit. Qu'on juge de ma joie, ainsi que de ma reconnaissance, lorsqu'un garçon du café de la Régence, arrivant un matin chez moi, me dit : — Pardon, monsieur le comte, mais j'ai cru ne pas vous déplaire en venant vous apprendre que *M. Chut* est mort hier au soir, et que ma *bourgeoise* espère vous revoir bientôt chez nous.



POINTS DE VUE DANS LA VIE ET DANS LE MONDE.



Les tireurs de cartes et les tireurs de bourses, ou le monde tel qu'il est, entre le Palais-de Justice et le quai aux Fleurs.



L'humanité qui demande un son, ou le monde tel qu'il sera après toutes les réformes demandées.



L'an 1950, après les progrès de l'agriculture, et l'agrandissement de l'échelle sociale et démocratique.



MADemoiselle DE CAMARGO.

SON HISTOIRE AMOUREUSE RAContÉE PAR ELLE-MÊME.

Au Cours-la-Reine, ce n'était plus une danseuse, c'était une reine, c'était la reine. Il n'y en avait pas de si belle et de tant adorée. Aussi, marquis et financiers, hommes d'épée et hommes de plume, tous la saluaient au passage en songeant à escalader les marches de son trône ou plutôt à passer par la fenêtre.

Mademoiselle de Camargo vint au monde presque en dansant. On raconte que Grétry, à peine

agé de quatre ans, était déjà sensible au rythme musical. Mademoiselle de Camargo dansa beaucoup plus jeune; elle était dans les bras de sa nourrice, quand les airs mariés d'un violon et d'un hautbois vinrent frapper son oreille. Elle bondit vivement, et, durant tout le temps de la musique, elle dansa, il n'y a pas d'autre mot, en mesure avec beaucoup de gaieté. Il faut dire qu'elle était d'origine espagnole. Elle est née à Bruxelles, le

15 avril 1710, d'une famille noble qui a donné plusieurs cardinaux au sacré collège, et qui marque avec éclat dans l'histoire d'Espagne, soit dans l'histoire ecclésiastique, soit dans l'histoire nationale. Elle s'appelait Marie-Anne; sa mère avait dansé, mais avec les dames de la cour, pour son plaisir et non pour celui des autres. Son père, Ferdinand de Cupis de Camargo, était un franc gentilhomme espagnol, c'est-à-dire pauvre; il vivait à Bruxelles des miettes de la table du prince de Ligne, sans compter les dettes qu'il faisait. Sa famille, assez nombreuse, s'éleva par la grâce de Dieu; le père courait les cabarets, se reposant sur cette vérité, qu'il y a un Dieu pour les enfants.

Marianne était si jolie que la princesse de Ligne l'appelait la fille des fées. Légère comme un oiseau, on la voyait bondir et s'envoler dans les charmes: jamais biche, en matinale gaieté, n'eut des mouvements plus doux et plus capricieux; jamais daim blessé par le chasseur ne bondit avec plus de force et de grâce. Quand elle eut dix ans, la princesse de Ligne jugea que cette jolie merveille revenait de droit à Paris, Paris, la ville des merveilles, à Paris où l'Opéra prodiguait alors mille et mille enchantements. Il fut décidé que mademoiselle de Camargo serait danseuse à l'Opéra; son père se récria beaucoup. « Danseuse! la fille d'un gentilhomme, d'un grand d'Espagne! — Décessé de la danse, si vous voulez, » dit, pour l'apaiser, la princesse de Ligne. Il se résigna à faire le voyage de Paris dans un carrosse du prince; il arriva en grand seigneur chez mademoiselle Prévost, que les poètes du temps chantaient sous le nom de Terpsichore. Elle consentit à donner des leçons à Marianne de Camargo. Trois mois après le départ, M. de Camargo rentra à Bruxelles avec l'air d'un conquérant: mademoiselle Prévost lui avait prédit que sa fille serait sa gloire et sa fortune.

Après avoir dansé à une fête du prince de Ligne, Marianne de Camargo débuta au théâtre de Bruxelles, où, durant plus de trois années, elle régna comme première danseuse. Son vrai théâtre n'était pas là; malgré son triomphe à Bruxelles, son imagination l'entraînait toujours à Paris; cependant elle quitta Bruxelles pour Rouen. Enfin, après un assez long séjour dans cette ville, il lui fut permis de débiter à l'Opéra. Ce fut le 5 mai 1726, car le jour fameux de son début n'a point été oublié, qu'elle apparut dans tout l'éclat de ses seize ans sur la première scène du monde. Mademoiselle Prévost, jalouse déjà, peut-être par pressentiment, lui avait conseillé de débiter dans les *Caractères de la Danse*, ce pas presque impossible que les virtuoses renommées osaient à peine aborder dans leurs plus heureux jours. Mademoiselle

de Camargo, qui dansait comme une fée, surpassa toutes ses devancières; son triomphe fut si éclatant, que dès le lendemain toutes les modes prirent son nom: coiffures à la Camargo, robes à la Camargo, manchettes à la Camargo. Toutes les dames de la cour imitèrent ses grâces; il en est bien peu qui n'eussent voulu copier jusqu'à sa figure!

Je ne l'ai point dit encore: mademoiselle de Camargo était faite par l'amour et pour l'amour. Elle était belle et jolie tout à la fois. Rien de doux et de passionné comme ses yeux noirs, rien d'enchanteur comme son doux sourire. Lancret, Pater, J.-B. Vanloo, tous les peintres alors célèbres, ont voulu reproduire cette tête charmante.

Le second jour où mademoiselle de Camargo parut sur la scène, il y eut vingt duels et des luttes sans nombre aux portes de l'Opéra; tout le monde voulait entrer. Mademoiselle Prévost, effrayée d'un pareil triomphe, intrigua si bien, que mademoiselle de Camargo fut bientôt contrainte au rôle de figurante. Elle eut beau s'indigner avec ses admirateurs, il fallut qu'elle se résignât à danser dans les espaliers. Mais elle ne tarda pas à se venger avec éclat: un jour qu'elle figurait dans une entrée de démons, Dumoulin, surnommé le diable, ne parut pas pour danser son solo quand les musiciens attaquèrent son entrée. Une inspiration saisit mademoiselle de Camargo, elle quitte les figurantes, s'élance au milieu du théâtre, et improvise le pas de Dumoulin, mais avec plus de verve et de caprice. Les applaudissements retentirent dans toute la salle. Mademoiselle Prévost jura de perdre sa jeune rivale; mais, c'en était fait, Terpsichore était détrônée. Mademoiselle de Camargo fut ce jour-là couronnée pour longtemps reine de l'Opéra. Reine absolue, dont le pouvoir était sans bornes, elle osa la première trouver ses jupes trop longues. Ici je laisse parler Grimm: « Cette invention utile, qui met les amateurs en état de juger avec connaissance de cause les jambes des danseuses, pensa alors occasionner un schisme très dangereux. Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale, et ne voulaient pas souffrir les jupes raccourcies; les molinistes, au contraire, soutenaient que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la primitive église, qui répugnait à voir des gargouillades et des pironnettes embarrasées par la longueur des cotillons. La Sorbonne de l'Opéra fut longtemps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui partageait les fidèles. »

M. Ferdinand de Camargo veillait avec une austère sollicitude sur la vertu et sur les appointements de sa fille: il ne savait que les appoint-

tements. Entrée par son triomphe, mademoiselle de Camargo écoutait trop volontiers tous les seigneurs de la cour qui envahissaient alors la scène de l'Opéra; il aurait fallu que le roi nommât un historiographe pour raconter toutes les passions de la danseuse. Il fut un temps où tout le monde était amoureux d'elle. On ne jurait que par la Camargo, on ne chantait que la Camargo, on ne rêvait qu'à la Camargo. On n'a pas oublié les madrigaux de Voltaire et des poètes galants de cette époque galante.

Cependant, la gloire de mademoiselle de Camargo s'éteignit peu à peu; comme la mode qui l'avait protégée, elle passa pour ne plus revenir. Quand elle demanda sa retraite, quoiqu'elle n'eût pas quarante ans, nul ne songea à la retenir; à peine fut-elle regrettée. On ne se demanda même pas où elle était retirée; on ne parla plus d'elle que de loin en loin; et encore n'en parlait-on que comme d'un souvenir. Elle était devenue un peu dévote et très charitable. Elle connaissait par leur nom tous les pauvres de son quartier. Elle voyait de temps en temps quelques célébrités d'un autre temps oubliées comme elle.

Dans les *Amusements du Cœur et de l'Esprit*, recueil destiné, comme on sait, à former l'esprit et le cœur, mademoiselle de Camargo est accusée d'avoir eu mille et un amants. Sans m'insérer en faux contre cette accusation, ne puis-je la combattre en reproduisant dans toute sa simplicité cette histoire, qui dévoile une passion profonde? On a beau danser à l'Opéra, sourire à des adorateurs sans nombre, vivre follement un jour le jour dans toutes les bruyantes agitations du monde, il est des heures bénies où le cœur, souvent dévasté, refléurit tout d'un coup. L'amour est comme le ciel, qu'on voit bleu jusque dans le ruisseau formé par l'orage; c'est ainsi que çà et là l'amour se retrouve pur dans un cœur troublé. Mais d'ailleurs, cette passion sérieuse de mademoiselle de Camargo lui est venue dans toute la fraîcheur de la jeunesse.

Un matin, Grimm, Pont-de-Veyle, Duclos, Helvétius, se présentèrent gaiement à l'humble logis de la célèbre danseuse. Elle demeurait alors dans une vieille maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Une servante centenaire vint ouvrir. « Nous désirons parler à mademoiselle de Camargo, » dit Helvétius, qui avait beaucoup de peine à tenir son sérieux. La gouvernante le fit tous entrer dans un salon d'un ameublement original et grotesque. Les boiserics étaient couvertes de pastels représentant mademoiselle de Camargo dans toutes ses grâces et dans tous ses rôles. Cependant elle n'ornait point à elle seule le salon : on y voyait un Christ au mont des Oliviers, une

Madeleine au Tombeau, une Vierge au Voile, une Vénus à Cythère, les Trois Chapelets, des amours à demi cachés sous les châpelets et les luis bénits, des madones couvertes de trophées d'opéra.

La déesse du lieu ne se fit pas longtemps attendre : une porte s'ouvrit, une demi-douzaine de chiens de toute espèce se précipitèrent dans le salon; il faut dire à la louange de mademoiselle de Camargo que ce n'étaient pas des petits chiens. Elle apparut à leur suite portant dans ses bras, en guise de manchon, un chat angora de la plus belle venue. Comme elle ne suivait plus la mode depuis dix ans, elle avait l'air de revenir de l'autre monde. « Vous le voyez, messieurs, dit-elle en montrant ses chiens, voilà toute ma cour aujourd'hui; mais, en vérité, ces courtisans-là en valent bien d'autres. — Tout beau? Marquis — A bas! Duc — Couchez là! Chevalier. — Ne trouvez pas mauvais, messieurs, que je vous reçoive en cette compagnie. Mais puis-je savoir?... » Grimm prit la parole. « Vous nous pardonnez, mademoiselle, cette visite inattendue, quand vous saurez la raison sérieuse qui nous amène. — Me voilà curieuse comme si j'avais vingt ans. Mais hélas! quand j'avais vingt ans, c'était mon cœur qui était curieux. Aujourd'hui, que l'hiver est venu pour moi, je n'ai plus rien à apprendre de ce côté-là. — Le cœur ne vieillit pas, dit Helvétius en s'inclinant. — C'est une hérésie, monsieur, il n'y a que ceux qui n'ont point aimé qui osent avancer de pareilles maximes. C'est l'amour qui ne vieillit pas, il meurt enfant. Mais le cœur! — Vous voyez bien, madame, reprit Helvétius, que votre cœur est jeune encore; ce que vous venez de dire nous prouve assez que vous êtes encore toute pleine de feu et d'inspiration. — Oui, oui, murmura mademoiselle de Camargo en soupirant, vous avez peut-être raison; mais quand on a des cheveux blancs et des rides profondes, le cœur est un trésor perdu; c'est une monnaie qui n'a plus cours. » Tout en disant ces mots, elle souleva Marquis par ses deux pattes et le baisa sur la tête. Marquis était un beau chien couchant, porteur d'une belle robe tigrée. « Au moins ceux-là n'aimeront jusqu'à la fin. Mais, à ce qu'il me semble, nous commençons par déraisonner; est-ce là tout ce que nous avons à dire? Voyons, messieurs, je vous écoute. »

Les visiteurs se regardèrent avec un peu d'embarras, ils semblèrent tous se demander qui d'entre eux prendrait la parole en cette grave circonstance. Pont-de-Veyle se recueillit et débuta par ces mots : « Mademoiselle, tout à l'heure nous déjeunions; nous déjeunions gaiement, comme font les gens d'esprit; au lieu de faire passer devant nous,

comme autrefois les Égyptiens, des momies, pour nous montrer que la chose du monde la plus précieuse est le temps, nous évoquions toutes les folles images qui ont enchanté notre jeunesse; ai-je besoin de vous dire que vous ne fîtes pas la moins charmante de ces apparitions? Qui ne vous a aimée! qui n'eût voulu vivre une heure avec vous, au prix d'un coup d'épée? Le bonheur ne se paye jamais trop cher. » Mademoiselle de Camargo interrompit l'orateur. « Ah! de grâce, messieurs, ne m'aveuglez pas par le souvenir de mon temps, ne réveillez pas des passions ensevelies, laissez-moi mourir en paix. Voyez, j'ai des larmes dans les yeux. » Les visiteurs, touchés, regardèrent tous avec une certaine émotion cette pauvre vieille qui avait tant aimé. « C'est étrange, dit Helvétius à son voisin, nous sommes venus ici pour rire, mais nous n'en prenons pas le chemin; et pourtant, rien ne serait plaisant comme cette caricature, s'il n'y avait pas une femme là-dessous. — Contenez, monsieur, dit mademoiselle de Camargo à Pont-de-Veyle. — Il faut bien vous le dire, mademoiselle, l'un de nous, la plus mauvaise tête de la compagnie, ou plutôt celui qui avait bu davantage, déclara que de tous vos amants, il était celui que vous aviez le plus aimé. « Propos d'homme qui a trop bu, » lui dit l'un de nous. Mais notre fat vida son verre et soutint son paradoxe. La discussion fut très animée. On parlait, on buvait, on parlait encore. Quand on eut vidé la dernière bouteille, ne sachant plus ce qu'on disait, sans doute, comme la dispute menaçait de finir par un duel, les plus raisonnables de la compagnie proposèrent de venir vous demander à vous-même lequel de vos amants vous aviez le plus aimé. Est-ce le comte de Melun? Est-ce le duc de Richelieu? Est-ce le marquis de Croismare, le baron de Viomesnil, le vicomte de Jumilhac? Est-ce M. de Beaumont ou M. d'Aubigny? Est-ce un poète? Est-ce un soldat? Est-ce un abbé? — Chut! chut! dit en souriant mademoiselle de Camargo, ou plutôt prenez le calendrier de la cour. — Ce qui nous importe de savoir n'est pas le nom de ceux qui vous ont aimée; mais, je vous le dis encore, le nom de celui que vous avez le plus aimé. — Vous êtes des fous, dit mademoiselle de Camargo, d'un air triste et d'une voix émue; je ne veux pas vous répondre. Laissons en paix dans leur tombeau nos passions éteintes. Pourquoi exhumer toutes ces charmantes folies, qui ont eu leur jour de fête? — Voyons, dit Grimm à Duclou, ne nous laissons pas attendrir, cela deviendrait un peu trop ridicule. — Mademoiselle de Camargo, dit-il en caressant deux chiens à la fois, quelle est donc l'époque des jupes raccourcies? car c'est encore là un des points de notre dispute philosophique. »

La vieille danseuse ne répondit pas. Tout à coup, prenant la main de Pont-de-Veyle: « Monsieur, lui dit-elle en se levant, suivez-moi. » Il obéit avec quelque surprise. Elle le conduisit dans sa chambre à coucher; c'était une vraie chiffonnière qui ressemblait fort à la boutique d'une marchande à la toilette; tout y était en désordre; on voyait bien que les chiens y tenaient beaucoup de place. Mademoiselle de Camargo s'arrêta devant une petite commode en bois de rose, couverte de porcelaines de Saxe plus ou moins ébréchées. Elle ouvrit un petit coffre d'ébène tout en le présentant sous les yeux de Pont-de-Veyle. « Voyez-vous, » dit-elle avec un soupir. Pont-de-Veyle vit une lettre en lambeaux et un bouquet desséché depuis plus d'un demi-siècle; à peine si on pouvait y reconnaître l'espèce des fleurs qui le composaient. « Eh bien? demanda Pont-de-Veyle. — Eh bien! vous ne comprenez pas? — Pas du tout. — Voyez ce portrait. » Elle indiqua du doigt un mauvais portrait à l'huile, couvert de poussière et de toiles d'araignée. « Je commence à comprendre. — Oui, dit-elle, c'est son portrait. Pour moi, je ne le regarde jamais. Il est là bien plus ressemblant, poursuivit-elle en se frappant le cœur. Un portrait! c'est bon pour ceux qui ne prennent pas le temps de se souvenir. »

Pont-de-Veyle regardait tour à tour, avec beaucoup d'intérêt, la lettre, le bouquet fané et le mauvais portrait. — « Avez-vous jamais rencontré cette figure-là? — Jamais. — Mais retournons de l'autre côté. — Non, de grâce, je vous écoute. — N'est-ce pas assez de vous avoir montré le portrait? Vous pouvez maintenant d'un seul mot terminer la dispute, puisque vous avez vu si celui que vous avez le plus aimé ressemble à votre ami... qui avait bu. — Il ne lui ressemble pas le moins du monde. — Eh bien! tout est dit. Je vous pardonne votre visite. Adieu; quand vous déjeunerez avec vos amis, vous prendrez un peu ma défense; vous leur direz, à tous ces libertins sans pitié, que je me suis sauvée par le cœur, si on peut se sauver par là... Oui, oui, c'est la planche de salut dans le naufrage. »

Disant ces mots, mademoiselle de Camargo s'avança vers la porte du salon. Pont-de-Veyle la suivit en emportant le coffre d'ébène. « Messieurs, dit-il à ses joyeux amis, notre buveur n'était qu'un fat; j'ai vu le portrait du plus aimé de la césse de céans; maintenant vous allez joindre vos prières aux miennes pour décider mademoiselle de Camargo à nous raconter le roman de son cœur; je n'en connais que la préface, qui est triste et charmante; j'ai vu une lettre, un bouquet et un portrait. — Je ne dirai pas un mot, murmura-t-elle; les femmes sont accusées de ne pouvoir garder

un secret; il en est pourtant plus d'un qu'elles ne confient jamais. Un secret amoureux, c'est une rose qui vous embaume le cœur; si on le confie, la rose perd son parfum. — Moi qui vous parle, poursuivait mademoiselle de Camargo en s'animant, je n'ai gardé cet amour dans toute sa fraîcheur, que parce que je n'en ai jamais rien dit. Il n'y a guère que la Carton et ce vieux malin de Fontenelle qui aient surpris mon secret. Fontenelle dinait souvent chez moi; un jour, me voyant pleurer, il fut si étonné de mes larmes, lui qui ne pleurait jamais, par philosophie, sans doute, qu'il me tourmenta durant plus d'une heure pour avoir le mot de l'énigme. C'était presque une femme, il m'arracha par ses châteries l'histoire de cette passion. Le croiriez-vous? j'espérais le toucher au cœur, mais c'était parler à un sourd. Après m'avoir écouté sans mot dire jusqu'à la fin, il murmura de sa petite voix éteinte : *C'est joli. Au moins la Carton pleurait avec moi! C'est bien la peine d'être un poète et un philosophe, pour ne rien comprendre à ces histoires-là!* »

Mademoiselle de Camargo se tut; un profond silence suivit ses paroles, tous les regards s'arrêtaient sur elle. « Parlez, parlez, nous écoutons, dit Helvétius, nous sommes plus dignes de vous entendre que le vieux philosophe qui n'aima que lui-même. — Après tout, reprit-elle, emportée par le charme des souvenirs, c'est une bonne heure à passer; — je parle pour moi, — et les heures bonnes ou mauvaises, il n'en sonnera plus beaucoup dans ma vie; car je sens bien que je m'en vais. Mais je ne sais plus mon commencement; il me passe du feu sous les yeux, je n'y vois plus, tant je suis éblouie : Voyons, j'avais vingt ans.... Mais je n'oserai jamais lire à livre ouvert devant tant de monde. — Figurez-vous, mademoiselle de Camargo, dit Helvétius, que vous lisez un roman. — Eh bien! dit-elle, je commence sans plus de façon :

« J'avais vingt ans. Vous savez tous, car cette aventure a été un grand scandale, vous savez comment le comte de Melun m'enleva un matin avec ma sœur Sophie. Cette petite folle, qui avait beaucoup d'imagination, m'ayant surprise lisant une lettre du comte où il parlait de son dessein, elle jura sur ses treize ans qu'il faudrait bien qu'on l'enlevât aussi. J'étais loin de croire à une pareille prétention. On se figure toujours que les enfants ne comprennent rien; mais à l'Opéra et en amour, il n'y a pas d'enfants. Le comte de Melun avait, à force d'argent, gagné notre femme de chambre. J'étais bien coupable; je savais tout, et je n'avais pas averti mon père; mais mon père m'ennuyait un peu; il prêchait dans le désert, c'est-à-dire qu'il me prêchait la vertu. Il me parlait sans cesse

de notre gentillesse, de notre cousin qui était cardinal, de notre oncle qui était grand-inquisiteur. Vanité des vanités! tout n'était que vanité chez lui, quand, chez moi, tout n'était qu'amour. Je me souciais bien d'être d'une famille illustre; j'étais belle, on m'adorait, et, ce qui vaut mieux peut-être, j'étais jeune!

« Au milieu de la nuit, voilà que j'entends ma porte qui s'ouvre; c'était le comte de Melun; je ne dormais pas; je l'attendais. N'est pas enlevée qui veut. J'allais être enlevée!

« L'amour n'est pas seulement charmant par lui-même, il l'est encore par ses extravagances romanesques. Une passion sans aventures, c'est une maîtresse sans caprices. J'étais assise sur mon lit. — Est-ce toi, Jacqueline? dis-je, en jouant l'effroi. — C'est moi, dit le comte, en tombant à genoux. — Vous! monsieur! Votre lettre n'était donc pas un jeu? — Mes chevaux sont à deux pas; il n'y a pas de temps à perdre; quittez cette triste prison; mon hôtel, ma fortune, mon cœur, tout cela est à vous! A cet instant, une lumière brilla à la porte. — Mon père! m'écriai-je avec terreur, en me cahabant dans mes rideaux. — Tout est perdu! murmura le comte. C'était Sophie. Je la reconnus bientôt à son pied léger; elle s'avança, la lumière à la main et en silence, devant le comte. — Ma sœur, me dit-elle, avec un peu de trouble, mais sans trop se déconcerter, me voilà toute prête. Je ne comprenais pas, je la regardais avec surprise; elle était habillée des pieds à la tête. — Que veux-tu dire? tu es folle! — Pas du tout, ma sœur; je veux être enlevée comme vous. Le comte de Melun ne put s'empêcher de rire. — Mademoiselle, lui dit-il, vous oubliez vos poupées et vos polichinelles. — Monsieur, répondit-elle avec dignité, j'ai treize ans; ce n'est pas d'hier que j'ai débuté à l'Opéra; je joue mon rôle dans l'enlèvement de Psyché. — A merveille, dit le comte, nous allons vous enlever. Aussi bien, me dit-il à l'oreille, il n'y a que ce moyen de nous délivrer d'elle.

« J'étais fort ennuyée de ce contre-temps qui compliquait trop l'aventure. Mon père pouvait pardonner mon enlèvement, mais celui de Sophie! J'essayai de la détourner de cette folle tentative; je lui offris mes parures; elle ne voulut pas entendre raison; elle déclara que, si on ne l'enlevait pas avec moi, elle allait avertir mon père, et par là empêcher l'aventure. — Ne la contrariez pas, dit le comte : avec ces dispositions-là, un peu plus tôt, un peu plus tard, elle sera enlevée. — Eh bien! partons tous ensemble. La femme de chambre, qui s'était avancée à pas de loup, nous dit de nous dépêcher, parce qu'elle craignait que le bruit des chevaux, qui piaffaient dans le voisinage, ne réveillât M. de Camargo. Nous partîmes; le carrosse

nous conduisit à l'hôtel du comte, rue de la Culture-Saint-Gervais. Sophie riait et chantait. Le lendemain, j'écrivis à l'Opéra que, par ordonnance du médecin, je ne pouvais danser avant trois semaines. Vous le dirai-je, messieurs, huit jours après, j'allai moi-même avertir mon directeur que je danserais le soir. Ceci, vous le voyez, ne fait pas l'éloge du comte de Melun; mais il est si peu d'hommes, en ce monde, qui soient amusants huit jours de suite! J'aimais le comte, sans doute, mais j'avais besoin de respirer un peu sans lui. Mes yeux cherchaient l'éclat du théâtre; j'ouvrais sans cesse les fenêtres, comme si je devais m'envoler par là.

« Dès que je reparus à l'Opéra, mon père me suivit à la piste et découvrit l'adresse de ses filles. Un soir, dans les coulisses, il alla droit au comte et le provoqua. Le comte lui dit, avec beaucoup de déférence, qu'il n'avait garde de s'exposer à tuer le galant homme qui avait donné le jour à une fille comme moi. Mon pauvre père eut beau établir et prouver seize quartiers, le comte ne se voulut point battre. C'est de ce temps-là que date la fameuse requête que mon père adressa au cardinal de Fleury. Je n'ai point oublié la teneur de cette requête : « Le suppliant expose à moussi-
« gneur le cardinal que le comte de Melun ayant
« enlevé ses deux filles la nuit du dix au onze de
« ce mois de mai 1728, il les tient emprisonnées
« en son hôtel, rue de la Culture-Saint-Gervais.
« Le suppliant ayant pour partie une personne de
« rang, est obligé de recourir aux législateurs; il
« espère de la bonté du roi qu'il lui fera rendre
« justice et qu'il ordonnera à monseigneur le comte
« de Melun d'épouser la fille aînée du suppliant
« et de doter la cadette. »

« Un père ne pouvait mieux parler. Le cardinal de Fleury s'amusa beaucoup de la requête, et me conseilla pour toute pénitence, un jour que nous soupions ensemble, d'abandonner à mon père mes appointements de l'Opéra. Mais je m'aperçois que je n'avance guère dans mon récit : que voulez-vous ? le commencement est le chapitre où on revient toujours avec le plus de plaisir. Il y avait un an que j'habitais l'hôtel du comte de Melun; Sophie était retournée chez mon père pour n'y pas rester longtemps; mais ce n'est pas son histoire que je raconte. Un matin, un cousin du comte arriva à l'hôtel avec beaucoup de fracas : c'était M. de Martelle qui était lieutenant aux armées du roi. Il venait de la guerre; il s'était distingué à la campagne de Flandre par des actions d'éclat; il devait passer une saison à Paris dans toutes les folies de son âge. Il nous surprit à déjeuner; il se mit à table, sans façon, sur la prière du comte.

« Au premier abord il ne me séduisit pas; je

lui trouvai l'air un peu fanfaron. Il caressait beaucoup ses moustaches, les plus belles moustaches du monde, et parlait passablement de ses prouesses guerrières. Une visite nous ayant interrompus, le comte passa dans son cabinet et nous laissa en tête-à-tête. La voix de M. de Martelle, jusque-là haute et fière, s'adoucit un peu; il m'avait regardé en soldat, il me regarda en écolier : — Pardonnez-moi, madame, me dit-il d'une voix troublée, mes allures cavalières; je n'entends rien aux belles manières, je n'ai point passé à l'école de la galanterie. Ne vous offensez pas de tout ce que je puis dire. — Mais, monsieur, lui dis-je en souriant, vous ne me dites rien. — Ah! si je savais parler! mais, en vérité, je serais plus à mon aise en face de toute une armée que devant vos beaux yeux. Le comte est bien heureux d'avoir à combattre une si belle ennemie. Disant ces mots, il me regarda avec une tendresse suppliante, qui contrastait singulièrement avec ses airs de héros. Je ne sais ce que mes yeux lui répondirent. Le comte entra alors, et la conversation prit un autre tour.

« M. de Martelle accepta, sur les instances de son cousin, un appartement à l'hôtel. Il sortit; je ne le revis que le soir à souper. Il ne savait pas qui j'étais; le comte m'appela Marianne, et, par hasard peut-être, il ne dit pas un mot à son cousin de l'Opéra, ni de mes grâces à danser. Au souper, M. de Martelle n'avait plus sa franche gaieté du matin; une légère inquiétude passait sur son front; plus d'une fois je rencontrais son regard attristé. — Égayez donc votre cousin, dis-je au comte. — Je sais bien ce qu'il lui faut, me répondit M. de Melun; je veux demain le conduire à l'Opéra. Vous verrez que dans ce pays perdu il retrouvera sa belle humeur. Je me sentis jalouse sans chercher à me dire pourquoi.

« Le lendemain on représentait le *Triomphe de Bacchus*. J'apparus sur la scène en Ariane, toute couverte de pampre et de fleurs. Je n'ai jamais si mal dansé : j'avais reconnu M. de Martelle parmi les gentilshommes de la maison du roi. Il me regardait avec une sombre attitude. J'espérais lui parler avant la fin du ballet, mais déjà il était parti. Je fus offensée de ce brusque départ. — Quoi! me disais-je, il me voit danser, et voilà de quelle façon il me fait ses compliments. Le lendemain matin, il déjeuner avec nous; il ne me disait pas un mot de la veille; à la fin, ne pouvant réprimer mon impatience : — Hé bien! monsieur de Martelle, lui dis-je d'une voix aigre-douce, vous êtes parti hier de bien bonne heure; ce n'était guère galant. — Ah! si vous ne dansiez pas! dit-il avec un soupir. C'était la première fois qu'on me parlait ainsi. Craignant d'en avoir trop dit, et pour donner le change à M. de Melun, qui

le regardait d'un air étonné, il se mit à parler d'une petite chanteuse sans figure, dont la voix avait beaucoup de fraîcheur.

« Dans l'après-midi, le comte, retenu je ne sais pourquoi, pria son cousin de me conduire au bois en carrosse : il devait nous rejoindre à cheval. L'idée de cette promenade me fit battre le cœur avec violence; c'était la première fois que j'écoutais battre mon cœur avec plaisir.

« Nous montâmes en carrosse par un beau soleil d'été; tout me semblait en fête : le ciel, les maisons, les arbres, les chevaux et les passants. Un voile était tombé de mes yeux. Durant quelques minutes, nous gardâmes le plus profond silence : ne sachant quelle figure faire, je m'amusaï à faire briller un diamant sous un rayon de soleil qui pénétrait dans le carrosse. M. de Martaille me saisit la main. Nous gardions toujours le silence; je voulus dégager ma main, il la pressa davantage; je rougis, il devint pâle. Un cahot vint à propos nous tirer d'embarras; le cahot m'avait soulevée; lui me fit tomber sur son cœur. — Monsieur ! lui dis-je en tressaillant. — Ah ! madame, si vous saviez comme je vous aime. Il me dit ces mots avec une tendresse inexprimable : c'était l'amour lui-même qui parlait. Je n'eus pas la force de me fâcher; il reprit ma main et la couvrit de baisers; il ne me dit plus rien. Je voulais parler, mais je ne savais que dire moi-même. De temps en temps, nos regards se rencontraient; c'est alors que nous étions éloquents. Que de serments éternels ! que de promesses de bonheur !

« Cependant nous arrivâmes au bois; tout à coup comme saisi d'une idée soudaine, il mit la tête à la portière, et dit quelques mots au cocher, Je compris par la réponse de La Violette qu'il ne voulait pas obéir; mais M. de Martaille ayant parlé de coups de bâton et de cinquante pistoles, le cocher ne répliqua pas. Je ne comprenais guère où il en voulait venir. Après une demi-heure de course rapide, comme je regardais avec une certaine inquiétude de quel côté de la promenade nous étions, il chercha à me distraire en me parlant de quelques épisodes de sa vie. Quoique je n'écoutasse pas avec beaucoup de recueillement, je compris que jusque-là j'étais la seule femme qu'il eût aimée. Ils disent tous cela; mais lui disait la vérité; car lui parlait avec ses yeux et avec son cœur. Je m'aperçus bientôt que nous n'étions plus dans notre chemin; mais voyez jusqu'ouï va la faiblesse d'une femme amoureuse; je n'eus point le courage de lui demander pourquoi nous avions changé de route. Nous traversâmes la Seine en bateau entre Sèvres et Saint-Cloud, nous regagnâmes les bois, et, après une heure de trav-

sée, nous arrivâmes à la grille d'un petit parc au bout du village de Velaisy.

« M. de Martaille avait compté sans son hôte. Il croyait ne trouver âme qui vive dans le petit château de son frère; mais depuis la veille son frère était de retour d'un voyage sur les côtes de France. Voyant que le château était habité, M. de Martaille me pria de l'attendre un peu dans le carrosse. Dès qu'il se fut éloigné, le cocher vint à la portière. — Eh bien ! madame, me dit-il, nous respirons enfin; m'est avis que nous ferions bien de nous éclipser; comptez sur La Violette, ayant deux heures nous serons à l'hôtel. La Violette, lui dis-je, ouvre la portière. Je courais un grand danger ! La Violette obéit. Maintenant, lui dis-je, quand je fus sur le gazon, vous pouvez partir. Il me regarda avec les yeux d'un vieux philosophe, remonta sur son siège et fit claquer son fouet, mais à peine en route il jugea à propos de rebrousser chemin. — Je ne retourne pas sans madame, car si je retourne seul, je suis bien sûr d'être battu et chassé. — Ma foi ! La Violette, comme il te plaira. A cet instant, je vis revenir le comte. — Tout va pour le mieux, me cria-t-il de loin; mon frère n'a que deux jours à passer à Paris; il s'est arrêté ici pour donner des ordres, il veut à toute force voir la Camargo danser ses lours et ses musettes, je lui ai dit qu'elle dansait aujourd'hui; il va partir à l'instant. Vous allez attendre dans le parc le moment de son départ. Je retourne près de lui, car il faut que je l'embrasse et lui souhaite un bon voyage.

« Une heure après, nous étions installés au château. La Violette demeura à nos ordres avec son carrosse et ses chevaux. Le soir, grande rumeur à l'Opéra. On annonça solennellement au public que mademoiselle de Camargo avait été enlevée. Le comte de Melun, surpris de ne pas nous rencontrer au bois, était allé au théâtre. On le persilla, il jura de se venger; il chercha partout, il ne trouva ni ses chevaux, ni son carrosse, ni sa maîtresse. Durant trois mois, l'Opéra fut en deuil; on mit vingt huissiers sur mes traces; mais nous faisons si peu de bruit dans ce petit château, perdu là-bas dans les bois, que nous n'y fûmes pas découverts. »

Mademoiselle de Camargo était devenue pâle; elle se tut et regarda ses auditeurs comme pour leur dire, par ses regards rallumés à cette flamme céleste qui avait passé sur sa vie : Ah ! comme nous nous sommes aimés pendant ces trois mois !

Elle reprit ainsi : « Cette saison a tenu plus de place dans ma vie que tout le reste du temps. Quand je songe au passé, c'est tout de suite là que je vais. Comment vous raconter tous les détails de notre bonheur ? Quand la destinée nous pro-

tége, le bonheur se compose de mille riens charmants, que des cœurs étrangers ne peuvent comprendre. Durant ces trois mois, j'étais heureuse de tout, je voulais vivre à jamais dans cette retraite charmante pour celui que j'aimais mille fois plus que moi-même. Je voulais renoncer à l'Opéra, l'Opéra que M. le comte de Melun n'avait pu me faire oublier pendant huit jours!

« M. de Martaille avait tous les attraits de la vraie passion; il m'aimait avec une naïveté charmante; il mettait en jeu sans y penser toutes les séductions de l'amour. Que de paroles tendres! que de regards passionnés! que de propos enchanteurs! Chaque jour était une fête, chaque heure un ravissement. Je n'avais pas le temps de songer au lendemain.

« Nos journées se passaient en promenades, au fond des bois, dans les mille détours du parc. Le soir, je jouais du clavecin et je chantais. Plusieurs fois il m'arriva de danser, mais de danser pour lui. Au milieu d'un pas qui eût fait fureur à l'Opéra, je tombais tout éperdue à ses pieds; il me relevait, m'appuyait sur son cœur et me pardonnait d'avoir dansé. J'entends toujours sa belle voix qui était de la musique, mais de la musique comme j'en rêve et comme n'en fait pas Rameau... Mais voilà que je ne sais plus ce que je dis. »

Mademoiselle de Camargo se tourna vers Pont-de-Veyle. « Monsieur, lui dit-elle, ouvrez ce coffre, ou plutôt passez-le-moi. » Elle prit le coffre, l'ouvrit et prit le bouquet. « Mais avant tout, messieurs, il faut que je vous explique pourquoi j'ai gardé ce bouquet. » Disant ces mots, elle chercha à respirer l'odeur évanouie du bouquet.

« Un matin, reprit-elle, M. de Martaille m'éveilla de bonne heure. — Adieu! me dit-il, pâle et tremblant. — Que dites-vous? m'écriai-je avec effroi. — Hélas! reprit-il, en m'embrassant, je n'ai pas voulu vous avertir plus tôt, mais depuis quinze jours j'ai reçu l'ordre du départ. On va reprendre les hostilités dans les Pays-Bas; je n'ai plus une heure pour moi ni pour vous; il faut que je fasse près de quarante lieues aujourd'hui. — Ah! mon Dieu! que deviendrai-je? dis-je en pleurant. Je veux vous suivre. — Mais, ma chère Marianne, je reviendrai. — Vous reviendrez dans un siècle? Allez, cruel, je serai morte quand vous reviendrez.

« Une heure se passa dans les adieux et dans les larmes; il fallait partir: il partit.

« Je retournai pleurer dans cette retraite si charmante la veille. Deux jours après son départ il m'écrivit une lettre bien tendre où il me disait que le lendemain il aurait la consolation de se battre. « J'espère, ajoutait-il, que la campagne ne sera pas longue; quelques jours de bonne guerre

et je retourne à les pieds. » Que vous dirai-je encore? Il m'écrivit une seconde fois. »

Mademoiselle de Camargo déploya lentement la lettre en lambeaux. « Cette seconde lettre, la voici :

« Ce 17 octobre.

« Non, je ne reviendrai pas, ma chère madame, je vais mourir, mais sans peur et sans reproches. Ah! si vous étiez là, Marianne! « Quelle folie! dans un hôpital, où, tous tant que nous sommes, nous nous voyons défigurés et mourants! Quelle idée aussi de m'élaner en avant quand je ne songeais qu'à te revoir. Aussitôt blessé, j'ai demandé au médecin si j'aurais le temps d'aller jusqu'à Paris: vous n'avez qu'une heure! m'a-t-il dit sans pitié... On m'a transporté ici avec les autres. Enfin, il faut savoir prendre tout ce qui vient d'en haut. Je meurs content de l'avoir aimée; console-toi, retourne à l'Opéra. Je ne suis pas jaloux de ceux qui viendront, car l'aimeront-ils comme moi! Adieu, Marianne, la mort passe et n'attend pas; je la remercie de m'avoir laissé le temps de vous dire adieu. A présent, c'est moi qui vais l'attendre.

« Adieu, adieu, je te sens encore sur mon cœur qui cesse de battre. »

Après avoir essayé ses yeux, mademoiselle de Camargo continua ainsi: « Vous dirai-je toute ma douleur, toutes mes larmes, toutes mes angoisses? Hélas! comme il l'avait dit, je retournai à l'Opéra. Je n'ai point oublié M. de Martaille dans le tourbillon de mes folies. Les autres m'ont aimée, je n'ai aimé que M. de Martaille; son souvenir a passé sur mes années comme une bénédiction du ciel. Quand j'ai reparu à l'Opéra, on m'a vu aller à la messe; on s'est amusé de ma dévotion. Ils n'ont pas compris, les philosophes, que j'allais prier Dieu à cause de ce mot de M. de Martaille: « A présent, c'est moi qui vais l'attendre. »

« Quand j'ai quitté le petit château, j'ai cueilli un bouquet dans le parc, croyant cueillir des fleurs qui étaient venues pour lui; avec le bouquet, j'ai emporté le portrait qui est par-là. J'avais juré, en sortant de notre chère retraite, d'aller chaque année, à la même saison, cueillir un bouquet dans le parc. Le croiriez-vous? je n'y suis jamais retournée! »

Mademoiselle de Camargo acheva ainsi son histoire.

« Eh bien! mon cher philosophe, dit Helvétius à Duclos en descendant l'escalier, vous venez de lire un livre assez curieux. — Un mauvais livre, répondit Duclos, mais ceux-là seuls font plaisir. »

DONA MARIANA.

IV.

La maison de dona Mariana était un logis d'une apparence simple et qui semble disposé pour la vie calme et retirée. Une grande porte et un balcon dont les fenêtres sont toujours fermées, occupent toute la façade. Au-delà du vestibule, on aperçoit, de la rue, une cour au centre de laquelle il y a un petit jet d'eau dont la vasque est environnée de pots de fleurs ; les fenêtres des appartements

intérieurs donnent sur cette cour, qui a l'aspect d'un cloître. Maintenant j'habite par la pensée les mêmes lieux que dona Mariana ; je la suis dans tous les détails de sa vie simple et austère. Chaque matin je la devance à l'église de Notre-Dame de las Augustias, où elle rejoint la procession. Caché au milieu de la foule, je la vois pendant des heures entières à son insu. Fas-



siste à ses prières, je m'unis à ses méditations ; je la contemple avec les chastes transports d'une adoration presque divine. Le reste du jour s'écoule dans les ardentes rêveries où me jettent ces premières impressions.

Voilà ma vie depuis un mois : ivresse, folie, bonheur, désespoir, joies suprêmes et mortelles langueurs où mon âme succombe. Je ne sais ce qui restera de moi-même après que je me serai arraché d'ici... Il me semble que tu reverras alors

un homme dont toutes les facultés se seront consumées et qui n'existera plus moralement que dans le passé.

Que je le fasse envie ou pitié, ne m'en dis rien... Moi-même, mon indulgent ami, ne saurais toucher sans me faire souffrir à cette vive blessure de mon cœur. Adieu! je n'ose plus dire, comme la dernière fois, au revoir!»

Fernand ne reçut aucune réponse à cette lettre; il sut seulement, par voie indirecte, que le comte de Play avait été obligé de quitter Madrid. Ce silence lui causa quelque inquiétude; pourtant il ne supposa pas que le secret de leur correspondance eût été violé, et il demeura à cet égard dans une sorte de sécurité. Il ignorait que la police ne respectait pas les correspondances privées, et qu'elle fouillait dans les bureaux de poste pour se tenir au courant des secrets politiques imprudemment confiés au papier. — Rien ne pouvait d'ailleurs éveiller ses soupçons; il vivait isolé, concentré dans les habitudes de sa passion; et comme aucun incident ne l'inquiétait dans ses promenades à l'Alhambra et dans ses stations matinales à l'église de Notre-Dame de las Augustias, il demeura sans crainte, sans défiance, et persista dans le dessein de rendre à dona Mariana le périlleux service qu'elle avait accepté de son dévouement.

Pendant ses promenades, il tournait souvent les yeux vers les deux cyprès qui s'élevaient sous les murs de l'Alhambra. Ces arbres jumeaux semblaient couvrir une tombe, et Fernand sentait son cœur se gonfler de tristesse lorsqu'il voyait de loin dona Mariana gravir le sentier et s'asseoir sous ce funèbre ombrage. Depuis leur rencontre à l'Alhambra, il s'était discrètement abstenu de l'aborder; il évitait même de paraître à ses regards, bien que nul témoin ne fût là pour constater sa présence. Ordinairement la jeune femme s'asseyait au fond d'une allée; la tête inclinée, son rosaire entortillé au bras, elle rêvait et priait; la camériste bourdonnait un moment autour d'elle, se perdait entre les arbres, et finissait ordinairement par disparaître jusqu'au moment où la cloche de Sainte-Marie d'Alhambra sonnait l'Angelus. A ce pieux appel, dona Mariana se levait, faisait son oraison, et redescendait lentement vers la ville.

Un jour enfin Fernand alla cacher entre les branches touffues des cyprès une lettre du colonel. La jeune femme la reçut ainsi sans intermédiaire à l'heure de sa promenade. Fernand se trouva à dessein sur son passage, lorsqu'elle achevait de lire cette missive. Dona Mariana alla vers lui.

— Combien je vous remercie de ce que vous venez de faire pour moi! lui dit-elle; je l'ai cette lettre!... Mais êtes-vous bien sûr que le cachet était intact quand vous l'avez reçue?

— Oui, je le crois, répondit Fernand; mon Dieu, d'où vous vient ce doute?

— D'une circonstance pénétrante; il m'a semblé que cette lettre avait contracté en restant parmi d'autres papiers un parfum pénétrant... un parfum semblable à celui-ci, ajouta-t-elle en tirant un billet de sa poche et en le présentant à Fernand.

— Il est vrai! dit-il étonné.

— Ce billet, don Patricio me l'a écrit ce matin, continua la jeune femme; si la lettre du colonel avait passé par ses mains avant d'arriver aux vôtres?

— Est-ce que cela serait possible? s'écria Fernand.

— Tout est possible dans les temps funestes où nous vivons, répondit dona Mariana; mais ceci n'est qu'un soupçon, une idée... Peut-être je me trompe.

— Comment le savoir? s'écria Fernand, et si vous ne vous trompez pas, que faire?

— Il faut agir comme si nous étions certains que cette lettre a passé sous les yeux de don Patricio, dit la jeune femme; vous allez dès demain quitter Grenade...

— Non, madame, interrompit Fernand avec véhémence, non, quoi qu'il doive arriver, je reste!

V.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que dona Mariana revint à l'Alhambra. Fernand était d'autant plus désolé de cette conduite prudente, que rien ne venait confirmer les soupçons et les craintes de la jeune femme; la police ne l'avait nullement tourmenté de ses investigations, et l'honorable don Ignacio de la Lapida, qui naguère venait journellement lui offrir ses services avec des protestations suspectes, se tenait maintenant à distance et ne l'obsédait plus de son dévouement intéressé.

Un soir enfin, il retrouva Mariana à la place accoutumée; elle était seule encore, et en l'apercevant elle vint au devant de lui.

— Je m'alarmais à tort, lui dit-elle; la crainte de vous voir compromis m'avait troublé l'imagination. Ah! monsieur, je ne me serais pas consolée de vous avoir jeté dans de tels dangers!

— Mais, madame, s'écria Fernand frappé seulement de ces dernières paroles, quels sont donc ces dangers auxquels vous vous exposez vous-même? Je le vois, il s'agit encore de quelque complot. Le colonel s'acharne à ces tentatives insensées. Vous êtes son intermédiaire, sa complice...

— Et vous aussi, je dois vous le dire, vous l'avouez enfin, interrompit dona Mariana avec franchise et fermeté; vous participez à cette péné-

leuse entreprise, et si nous étions découverts, vous auriez le même sort.

— La prison, les galères? dit Fernand.

— La mort peut-être, répondit dona Mariana; comprenez-vous maintenant quels reproches je me suis déjà faits, quels remords j'ai, parfois, d'avoir accepté un tel service? Allez! j'ai prié Dieu plus pour vous que pour moi-même depuis que j'ai reçu cette lettre.

— Eh bien! madame, à présent que je sais tout, vous pouvez en agir avec moi sans scrupule et sans crainte; ce que vous venez de me dire ne change rien à ma résolution. Mais, au nom du ciel, songez à votre propre sûreté. — Ah! si je l'osais, si je le pouvais, je vous détournerais de ces projets, de ces tentatives. Que les hommes périssent dans les luttes politiques, c'est leur métier; mais une femme!

— Vous avez raison peut-être, dit-elle en souriant doucement; mais moi je sacrifie moins qu'une autre femme en exposant ainsi mon repos, mon existence. Du reste, ces projets qui vous effraient sont ajournés; le colonel passera tout cet hiver en Angleterre.

— Puisse-t-il y demeurer le reste de sa vie! murmura Fernand.

Ils se séparèrent après ce court entretien, qui laissa dans l'âme de M. de Villaroël beaucoup d'émotion et de curiosité. Il aurait donné la moitié de sa vie pour apprendre de la bouche même de dona Mariana l'histoire de son existence intime; il lui semblait qu'elle devait avoir beaucoup souffert pour être arrivée à ce degré d'abûgation et de froid courage. Il avait aussi un extrême désir de la voir dans son intérieur, de reconnaître les habitudes de cette vie austère qui semblait consacrée uniquement à des pratiques de piété et à des actes dictés par un dévouement sans faiblesse et sans passion.

La fin de l'automne approchait; déjà les bosquets perdaient leur fraîche verdure; les feuilles tombaient emportées par la bise, et les cyprès, les tujas toujours verts ombrageaient seuls les allées de l'Alhambra. L'hiver de ce climat laisse fleurir dans l'herbe les marguerites et les violettes; le ciel reste toujours d'un bleu limpide; le rossignol ne déserte pas les fiéles rameaux auxquels il a suspendu son nid; mais les longues soirées sont froides, et avant que les cloches eussent sonné le dernier angélus, les promeneurs ont quitté les bosquets qui environnent les vieux murs du palais arabe.

Dona Mariana ne venait plus que rarement à l'Alhambra, et Fernand y passa bien des heures dans une attente inutile. Il était plus heureux chaque matin à Notre-Dame de las Augustias, où

la jeune femme ne manquait jamais d'aller entendre la messe. Cet espèce de rendez-vous, auquel il venait tout à fait à l'insu de dona Mariana, lui laissait toujours au cœur un sentiment de félicité amère, un désir ardent et craintif, un espoir persévérant de pénétrer enfin dans la retraite où elle cachait sa vie.

Une certaine sécurité avait succédé à ses craintes; le colonel n'écrivait plus, rien n'annonçait que dona Mariana fût inquiète de son silence. Tout paraissait tranquille à Grenade, et si le gouvernement découvrait et punissait des crimes politiques, c'était sans bruit, sans mesures violentes. Fernand vivait libre et isolé; il put regarder comme des exagérations, des calomnies de parti, ce qu'on lui avait dit des manœuvres secrètes de la police et de la vigilance avec laquelle ses gens surveillaient les étrangers. La conduite d'Ignacio de la Lapidà le confirmait dans ces idées. Ce digne personnage était devenu à peu près invisible: dans ses rares apparitions à la Fonda del Comercio, il s'abstenait de toute question, et Fernand ne le trouvait jamais sur ses pas pendant ses promenades à l'Alhambra.

Il y a dans le quartier de la ville voisin de l'Alcazar une rue étroite et sombre qui a conservé le nom arabe d'Almanzora; elle est formée par des murs lézardés, percés de rares fenêtres, et surmontés de toits saillants dont les bords, festonnés de tuiles rouges, se touchent presque. De pauvres gens habitent ces maisons où vécut jadis les chefs de la puissante tribu d'Almanzora. Un soir, vers la fin de décembre, Fernand descendait de l'Alhambra dans une disposition d'esprit fort mélancolique. Le temps était sombre et froid; la bise soufflait entre les ruines, et l'on entendait dans l'éloignement les eaux du Darro qui, grossi par les pluies récentes, s'engouffraient sous les ponts avec un bruit furieux. En passant devant la rue d'Almanzora, Fernand aperçut dona Mariana: elle allait seule et d'un pas rapide; mais en le voyant, elle ralentit sa marche, comme pour lui donner le temps de l'atteindre.

— Eh bien! madame, je n'ai plus eu aucune lettre du colonel, dit Fernand tout troublé de cette rencontre.

— Vous n'en recevrez plus, lui répondit-elle. Ce mode de correspondance était trop dangereux; j'y ai renoncé.

— Ainsi, madame, je ne puis plus vous donner aucune marque de mon dévouement? J'en avais pourtant la bonne volonté, dit-il d'une voix triste.

— Peut-être vous demanderai-je encore un service, répondit dona Mariana après un moment de réflexion; mais je n'ose vous parler ici. — Elle regarda dans la profondeur de la rue d'un air

d'inquiétude, et après avoir réfléchi encore, elle ajouta, subitement décidée :

— Demain, voulez-vous prendre la peine de venir chez moi ?

— Je suis à vos ordres, madame, répondit Fernand en cachant son émotion et sa joie sous le ton le plus froid qu'il put affecter.

— Eh bien ! venez demain soir, reprit-elle ; je vous dirai ce que vous pouvez encore faire pour nous.

Elle lui indiqua alors sa demeure ; puis, le saluant d'un geste grave et amical, elle s'éloigna rapidement.

Le lendemain, Fernand frappa discrètement à cette porte devant laquelle il avait passé tant de fois sans oser s'arrêter. Une servante vint lui ouvrir, et l'introduisit dans une salle du rez-de-chaussée qui donnait sur la cour. Dona Mariana était là, assise dans un fauteuil à grand dossier, et les pieds appuyés au bord d'un brasero où se consumaient lentement quelques poignées de noyaux d'olives. Une vieille femme, une espèce de duègne triotait, accroupie sur un coussin de l'autre côté du brasero.

Dona Mariana reçut Fernand avec la grâce sérieuse et triste qu'elle mettait en toutes choses.

— Vous avez été bien étonné en me rencontrant hier soir, lui dit-elle.

— Oui, madame ; mais j'ai été inquiet surtout en vous voyant aller seule ainsi dans un quartier si désert et à une pareille heure.

— Quelqu'un m'attendait au bas de la rue de Gomères, répondit-elle ; quelqu'un que vous connaissez.

— Ah ! je ne devine pas, fit-il étonné.

— Hier, reprit-elle, je sortis avec Panchita pour aller visiter sa mère, une pauvre femme malade qui va bientôt mourir. En passant sur la plaza Nueva, j'ai reconnu Anton Marti. Le brave homme m'a fait un signe ; mais il n'a pas osé m'aborder, et j'ai poursuivi mon chemin. La Panchita est une honnête créature ; pourtant je m'en méfie, elle est si indiscreète, si bornée ! Il eût été dangereux qu'elle vit Anton Marti ; je pris le parti de la laisser chez sa mère pour veiller cette nuit, et je retournai seule vers l'endroit où m'attendait ce pauvre Anton lorsque vous m'avez rencontrée.

— Est-ce que ce brave homme ne court pas quelque risque en se montrant ainsi dans la ville ?

— A chaque pas il court risque d'être arrêté. C'est pour éviter qu'il ne s'expose de nouveau à être reconnu par la police que j'ai recours à vous. Ce que je vais vous demander est facile. Vous n'êtes pas suspect ; vous allez et venez librement dans Grenade et ses environs. Il s'agirait d'aller quelquefois sur le chemin de Santa-Fé, à l'endroit

même où nous nous sommes déjà rencontrés ; là vous recevrez des mains d'Anton Marti une lettre que vous m'apporterez ici. — Voulez-vous nous rendre encore ce service, monsieur ?

— De toute mon âme, répondit-il vivement ; je vous remercie, madame, de m'avoir donné cette marque de confiance.

— Comme les lettres ne seront pas à votre adresse, en cas de malheur, vous ne seriez pas compromis, dit-elle, préoccupée bien plus que Fernand lui-même des suites que tout cela pouvait avoir ; puis, changeant brusquement de propos, elle ajouta : le séjour de Grenade vous plaît donc beaucoup, puisque vous vous décidez à rester si longtemps ?

— Oui, madame, j'aime ce pays ; j'y étais venu pour quelques jours, et je crois que j'y passerai le reste de ma vie...

Dona Mariana parut surprise de cette réponse. — Vous avez à Grenade des relations, des amitiés intimes ? dit-elle.

— Non, madame ; ce que j'aime ici, c'est le climat, le paysage, les ruines des temps passés, l'air qu'on respire au bord du Darro ; c'est Grenade enfin, Grenade la belle, Grenade, le paradis de l'Espagne et du monde.

— Oui, les cœurs heureux doivent aimer ce beau pays, dit dona Mariana en soupirant ; ici la nature entière semble leur faire fête.

Il y avait dans la manière dont elle prononça ces mots un sentiment de douloureuse tristesse qui émut profondément Fernand ; ce fut comme une révélation ; et regardant autour de lui, il achève de comprendre quels souvenirs et quels regrets remplissaient le cœur de la jeune veuve. L'on eût dit qu'une personne absente, un jeune homme, le maître de la maison, allait revenir dans cette salle où se tenait habituellement dona Mariana ; tout ce qui avait servi à ses occupations, à ses amusements, était là encore. Une espèce de trophée d'armes de chasse ornait un des panneaux du mur ; dans un coin l'on voyait suspendu en sautoir un violon et son archet ; plus loin, sur un meuble, il y avait un chapeau de feutre, un léger jonc à pomme eiselée, et une paire de gants de daim qui semblaient avoir été jetés là au retour de la promenade. Un grand tableau était placé en face du trophée d'armes. L'homme que représentait cette peinture avait le teint brun, les mains blanches, les cheveux d'un noir lustré, la taille souple et cambrée. Il était debout au milieu d'un paysage à l'horizon duquel on apercevait les sommets de la Sierra Nevada. Ce portrait était d'une beauté vivante ; la physionomie était mélancolique et passionnée ; l'œil, un peu enfoncé sous l'arcade sourcilière, semblait abaisser dans l'intérieur de la

salle un long regard et se fixer tristement sur dona Mariana.

Fernand ne hasarda aucune question; l'aspect de ces lieux lui avait tout appris; il comprenait maintenant les secrets de ce cœur fidèle, inconsolable; le principe de ce sang-froid étrange, de ce courage indifférent que la jeune femme manifestait dans les circonstances les plus périlleuses: elle risquait moins qu'une autre, en effet, car elle avait perdu depuis longtemps la meilleure moitié de sa vie.

Cette découverte remplit l'âme de Fernand d'un attendrissement amer et douloureux, d'une sorte de jalousie mêlée de tendre compassion pour celle qui en était l'objet. Par moment, un sentiment plus désintéressé s'élevait en lui; il aurait voulu devenir l'ami de dona Mariana pour recevoir la confiance de son malheur et le pleurer avec elle.

La jeune femme s'aperçut de sa tristesse, et lui dit avec intérêt: — Malgré votre prédilection pour Grenade, vous y aurez bien des moments d'ennui si vous y vivez isolé; n'avez-vous pas essayé de vous lier avec quelques personnes?

— Non, madame, répondit Fernand; vous le savez, à l'époque où nous vivions, les relations ne sont ni sûres, ni faciles, surtout pour un étranger.

— Il est vrai. Si vous étiez venu ici dans des temps meilleurs, j'aurais pu vous faire connaître quelques familles avec lesquelles j'avais des liens d'amitié, de parenté; mais aujourd'hui je ne vois plus personne.

— Il y a cependant des gens importuns auxquels vous ne pouvez pas fermer tout à fait votre porte, dit Fernand, qui se souvint en ce moment de la rencontre qu'ils avaient faite à l'Alhambra.

— Vous voulez parler de don Patricio de Lanuza? dit-elle avec un froid sourire; en effet, cet homme s'arroge le droit de venir ici quelquefois, d'y rester malgré moi.

— Malgré vous! il l'ose? il le peut?

— Certainement, répondit-elle; comment refuserais-je sa visite? chaque fois qu'il vient, c'est avec un alguazil qui frappe à ma porte de par le roi...

— Mais comment! Sous quel prétexte?

— Sous prétexte d'une visite domiciliaire ordonnée par la police; don Patricio me fait compagnie, tandis qu'on fouille la maison pour s'assurer que je ne cache pas des papiers, des armes.

— Et les lettres du colonel? s'écria Fernand avec effroi.

Dona Mariana secoua la tête et montra silencieusement le brasero.

— Grand Dieu! murmura Fernand, je comprends que l'on conspire contre une telle oppression!

— Il y a long temps déjà que je n'ai été honorée de la visite de don Patricio, reprit la jeune femme; c'est une sorte de trêve qu'il m'accorde.

— Et vous ne connaissez pas, vous ne soupçonnez pas le motif de cette persécution acharnée? demanda Fernand avec quelque hésitation.

— Je le sais, il a osé me le déclarer, répondit-elle avec une expression de froid dédain.

Fernand prit enfin congé de la belle veuve, et sortit de cette maison beaucoup plus amoureux et un peu plus malheureux qu'il n'y était entré. En voyant don Mariana dans son intérieur, il avait pu se figurer toutes les habitudes de sa vie, deviner le passé, connaître le présent, et prévoir l'avenir de cette existence brisée. Il lui semblait que le deuil de ce noble cœur serait éternel, et pourtant, sans se l'avouer, il concevait un vague espoir. Mais dans l'excès de son amour, dans la générosité de son dévouement, il songeait moins à son propre bonheur qu'à la joie de consoler cette âme désolée, de la rattacher à ce monde par de tendres et nouvelles affections; il fit des plans de conduite, de doux projets, et vécut, en attendant, de la plus certaine des félicités que puisse donner l'amour; du seul bonheur d'aimer.

A dater de cette époque, Fernand revint par intervalles chez dona Mariana; il eût craint de l'effaroucher et de perdre sa confiance s'il se présentait sans prétexte, et il en usait avec une parfaite discrétion, ne paraissant guère que lorsque Anton Marti lui avait remis quelque lettre du colonel.

Dona Mariana semblait le recevoir avec plaisir; ordinairement elle mettait dans le commencement de leurs entretiens une sorte d'animation, mais bientôt sa vivacité d'esprit s'éteignait; on eût dit que, lasse de l'effort qu'elle venait de faire, elle retombait sur elle-même plus triste, plus mortellement accablée. Tout en elle décelait une douleur tranquille, mais continuelle; on voyait qu'elle n'oubliait jamais entièrement son malheur. Elle n'en parlait pas cependant; elle ne faisait aucune allusion à ses regrets, au coup qui l'avait frappée; mais on devinait qu'elle vivait intérieurement avec les souvenirs chers et funestes de son bonheur passé.

Une fois Fernand ne trouva pas dona Mariana dans la salle, et il fut reçu par cette vieille femme qui lui faisait compagnie et ne sortait jamais de la maison.

— Que Dieu soit avec vous, dona Ursula! lui dit-il; j'arrive trop tôt; dona Mariana est encore à la promenade avec la Panchita?

— Non, répondit la duègne à voix basse et en regardant la porte du fond, elle est là.

— Avec quelqu'un, peut-être? une visite?

— Non, elle est seule, elle prie Dieu. Aujourd'hui

elle est plus triste que de coutume, et elle a parlé de l'absent.

— L'absent ! que voulez-vous dire ?

Dona Ursula montra du geste le portrait.

— Je ne comprends pas, murmura Fernand en pâlisant.

— C'était son mari, reprit dona Ursula ; elle l'a perdu presque subitement ; il rendit le dernier souffle dans ses bras ; mais elle n'a jamais voulu entendre dire qu'il était mort. Quand nous parlons de lui, nous disons toujours l'absent ; et, vous le voyez, on n'a rien dérangé ici ; c'est toujours comme s'il allait revenir ; on croirait qu'elle l'attend.

— Ils s'aimaient ? dit Fernand d'une voix altérée.

— Trop ; ils étaient trop heureux ; Dieu ne veut pas qu'on ait tant de bonheur en ce monde, répondit la vieille femme en soupirant.

Un moment après, dona Mariana entra ; elle avait l'air triste et calme, après avoir lu la lettre que lui apportait Fernand, elle lui dit :

— Voici une heureuse nouvelle, don Fernand ; le colonel est de retour à Gibraltar,

— Ah ! grand Dieu ! et qu'y vient-il faire ? demanda Fernand.

— Vous le verrez ! répondit dona Mariana avec une sourde exaltation.

Elle ne s'expliqua pas davantage, et, soit distraction, soit réserve, elle laissa tomber l'entretien chaque fois qu'il y avait une allusion, une réflexion discrète sur les intentions patriotiques du colonel. Fernand se retira saisi d'une crainte vague en maudissant au fond de son âme les plans qui ramenaient probablement le vieux conspirateur à Gibraltar.

Cependant quelques semaines s'écoulèrent sans amener aucun événement qui justifiait les prévisions et les craintes de Fernand. On était à la fin du carême, et cette époque, qui donne à tous les pays où règnent encore les croyances catholiques une physionomie lugubre, changeait jusqu'à un certain point l'aspect de Grenade. Le théâtre était fermé, les lieux publics déserts, et la foule se pressait dans les églises, sombre et recueillie. Cette espèce de deuil religieux masquait l'anxiété, la terreur publique causée par le bruit de diverses dénonciations suivies d'exécutions secrètes, et Fernand, qui vivait complètement isolé, n'apprit rien de ces faits qu'on ne signalait d'ailleurs qu'à voix basse, et entre personnes bien sûres les unes des autres. Il commença à oublier ses prévisions, lorsqu'un jour le domestique, qui le servait à la *Fonda del Comercio*, lui dit d'un ton mystérieux : — Si j'étais à Grenade pour mon plaisir, j'en sortirais demain, et je m'en irais bien loin d'ici faire mes paques

— Pourquoi donc ? demanda Fernand étonné.

— Parce que la police fouille toutes les auberges, comme si elle avait l'intention de loger elle-même les voyageurs qui peuvent lui être suspects.

— C'est possible, mais cela ne me regarde pas, répondit Fernand avec tranquillité, et en tirant sa bourse pour payer généreusement un avis dont il ne profitait pas.

Le même soir, cependant, il alla chez dona Mariana pour le prévenir. Elle était sortie encore, et dona Ursula dit à Fernand : — Vous ne la rencontrerez jamais à cette heure-ci ; elle va maintenant tous les jours à la rue d'Almonzora, chez la mère de la Panchita, cette pauvre femme qui se meurt.

— Et elle y reste tard ?

— Fort tard quelquefois.

— Alors je viendrai dans la journée.

— Non, dit vivement la vieille femme ; vous pourriez arriver dans un mauvais moment : cette semaine, la police est venue ici deux fois...

— Et qu'y a-t-elle fait ?

— Elle a visité la maison, fouillé dans les meubles et cherché les papiers.

— Elle n'a rien trouvé ? demanda Fernand avec anxiété.

— Rien absolument que des litanies écrites à la main dans un livre de messe, ce qui lui a paru suspect.

— Heureusement toutes les lettres du colonel sont là en sûreté, murmura Fernand en regardant les cendres du brasero.

En sortant de chez dona Mariana, il s'en alla, conduit par une sorte de pressentiment, à la rue d'Almanzora. Il était environ neuf heures du soir, et déjà la plus profonde tranquillité régnait dans ce quartier désert. La nuit était fort sombre, et un vent d'orage, s'élevant par rafales, remplissait l'air de longs sifflements auxquels succédait aussitôt un morne silence. Fernand s'approcha avec précaution d'une maison à côté de laquelle il y avait une petite cour dont le mur, à demi écroulé, se prolongeait sur l'alignement de la rue : c'était de cette espèce de mesure qu'il avait vu sortir un jour dona Mariana. On n'apercevait aucune clarté aux fenêtres, garnies, en guise de vitres, de grillages rompus, auxquels cette belle plante grimpaute qu'on appelle *la flor del moro* nouait ses légères brindilles. Fernand tenta inutilement de regarder à travers ces courtines de feuillage, et, s'arrêtant sur la porte, il colla son visage contre les vantaux. Aussitôt il entendit des pas légers derrière les ais vermoulus, et comme une respiration agitée, un souffle qui arrivait jusqu'à lui. Surpris, troublé jusqu'au fond de l'âme, il écoute encore, et se hâta de frapper un léger coup contre la porte.

— Ignacio ! murmura une voix claire et vibrante

que M. de Villaroël reconnut sur le champ. Il écouta encore, de plus en plus étonné, et sentant que la porte s'entr'ouvrait doucement, il se rejeta en arrière et se cacha derrière le mur de la cour. La Panchita avança la tête et ne vit personne; pourtant elle resta sur le seuil. Un moment après, Fernand aperçut une forme grêle qui se glissait le long des maisons, et s'avançant d'un pas prudent et furtif. Cette fois, c'était bien celui que la Panchita attendait : c'était le cicérone de l'Alhambra, don Ignacio de la Lapida.

— Tu as bien tardé, mon âme, lui dit tendrement la Panchita. Sainte Vierge! d'où viens-tu ?

— De chez un grand personnage qui est de mes amis, répondit Ignacio; et la maîtresse ?

— Elle est là. Ma pauvre mère est de plus en plus malade; nous ne retournerons pas de longtemps à l'Alhambra. Bonté divine! quelle affliction!

— Mais que fait dona Mariana? interrompit Ignacio, que fait-elle pendant des heures entières dans cette maison ?

— Que l'importe cela! Je te l'ai dit, elle travaille.

— Elle brode une chasuble peut-être ou une nappe d'autel pour l'église de Notre-Dame de las Augustias? interrompit encore Ignacio d'un ton incrédule.

— Non, ce n'est pas cela, répondit la Panchita impatientée. Écoute, je crois que c'est un secret; mais puisque tu le veux, il faut bien te le dire : elle brode un beau morceau de taffetas avec des lettres d'or et d'argent. Dona Ursula n'en sait rien, car ma maîtresse y travaille ici et ne l'emporte jamais.

— Et elle travaille devant toi, elle te laisse voir son ouvrage ?

— Oui; pourquoi pas ?

— Sais-tu lire ?

— Est-ce que les filles vont à l'école! répondit la Panchita, humiliée d'avoir à répondre négativement.

— C'est cela! murmura Ignacio. Et sais-tu ce qu'elle veut faire de ce beau travail? ajouta-t-il d'un air fin; voyons, qu'as-tu pensé ?

— J'ai pensé que c'était un présent que dona Mariana voulait faire à cet étranger, ce don Fernand; qui vient lui faire visite parfois, répondit naïvement la Panchita.

— Ah! ah! c'est bien possible; tu es une fine mouche, ma fille.

— Elle l'a pris en amitié, continua la Panchita, flattée de cet éloge; parfois elle parle de lui.

— Ah! ah! Voyons un peu ce qu'elle en dit.

— Ni bien ni mal; mais quand elle ne l'a pas vu depuis quelque temps, elle s'en inquiète, et l'on voit bien qu'elle l'attend.

— Qu'est-ce que cela veut donc dire? pensa l'es-

piou; il ne reçoit pourtant plus de lettres pour elle. Est-ce qu'il aurait imaginé d'envoyer des courriers pour sa correspondance? Ah bah! c'est impossible.

— Quand il vient, elle est tout empressée, continua la Panchita, et une fois, elle a fait une chose extraordinaire.

— Vraiment! Dis-moi cela.

— Figure-toi que depuis la mort de son mari elle n'a plus quitté le deuil, et qu'elle met tous les jours dans ses cheveux un bouquet de ces fleurs violettes qu'on appelle des fleurs de veuve; eh bien! une fois, don Fernand lui ayant apporté deux belles roses, le lendemain en se coiffant elle en mit une, par distraction, dans sa coiffure; à la vérité, ce fut pour l'ôter presque aussitôt, et elle fut bien triste le reste de la journée.

Fernand entendait cette conversation, caché à deux pas de là, derrière le mur le long duquel marchaient lentement Ignacio et la Panchita. Son âme était saisie de joie et d'épouvante. Il entrevoyait un faible espoir pour son amour, et il comprenait que quelque grand danger menaçait dona Mariana. Il avait deviné, comme don Ignacio de la Lapida, que le travail dont elle s'occupait secrètement avait une mystérieuse destination, que c'était peut-être un signe de ralliement. Il s'expliquait ainsi pourquoi elle n'avait pas entrepris chez elle cette périlleuse tâche, et les précautions dont elle s'environnait pour la remplir. Malgré sa prudence, tout allait être découvert. Mais Fernand comprit que le péril n'était pas imminent, puisqu'elle n'emportait pas chez elle cette fatale pièce de conviction, et que si elle était avertie, elle aurait le temps de l'anéantir. Le cœur palpitant, la poitrine oppressée, il écouta encore, mais cette fois les deux interlocuteurs s'étaient un peu éloignés, et le bruit du vent qui s'était tout à coup levé couvrait leurs paroles. Ce funeste hasard empêcha Fernand d'entendre Ignacio qui disait à la Panchita : — Veux-tu me faire un plaisir, ma fille? Ce soir, quand dona Mariana s'en ira, rentre chez ta mère sous quelque prétexte, prends cette belle broderie, et emporte-la.

— Eh pourquoi faire? demanda la Panchita fort étonnée.

— Pour la mettre ou fond de cette petite armoire qui est dans la salle, derrière le portrait du défunt.

— Tu sais qu'il y a là une armoire? s'écria la jeune fille frappée de cette indication; je ne le savais pas, moi!

— Eh bien! je te l'apprends. Feras-tu ce que je te dis ?

— Quand je comprendrai pourquoi.

— Je n'ai pas le temps de te le dire à présent,

ma Panchita; mais c'est pour un bon motif, tu verras...

— Demain, quand elle viendra pour travailler, dona Mariana s'apercevra que j'ai pris son ouvrage...

— Oh! non, non. Et en tous cas elle ne te grondera pas, va! je te le promets.

— Mais si cela lui faisait de la peine? dit encore la Panchita d'un air inquiet, presque défiant.

— Tu refuses! c'est bon! interrompit brusquement Ignacio; je n'ai plus rien à te dire, Bonsoir!... Et à présent, par tout où nous avons coutume de nous rencontrer, cherche-moi...

Il fit quelques pas comme pour s'éloigner; la Panchita le retint. Ils recommencèrent à causer à voix basse.

Un quart d'heure après, la jeune fille rentra dans la maison. Ignacio écouta un moment lorsqu'elle eut fermé la porte; puis, au lieu de se retirer, il se tapit à l'angle du mur derrière lequel était caché Fernand. Celui-ci vit cette manœuvre et attendit, fort inquiet sur les intentions de cet homme. L'obscurité était profonde; on n'y voyait pas à deux pas devant soi. L'espion n'aperçut pas Fernand qui, de son côté, ne distinguait rien qu'une forme noire, immobile au coin de la rue. Enfin, la porte se rouvrit; dona Mariana sortit la première, suivie de Panchita qui portait un de ces légers falots de papier dans lesquels on met une bougie. Les deux femmes s'éloignèrent silencieusement et d'un pas pressé; elles passèrent sans le voir devant Ignacio, qui aussitôt se mit sur leurs traces. Fernand désespéra alors de pouvoir parler le soir même à dona Mariana; il se contenta d'observer à distance l'espion qui la suivait avec précaution, et semblait vouloir s'assurer qu'elle rentrait directement chez elle. Pendant ce trajet, Fernand eut vingt fois la pensée de se précipiter sur le misérable; la crainte d'attirer quelque nouveau malheur sur dona Mariana le retint. Lorsqu'elle eut passé le seuil de sa porte, Ignacio s'arrêta au lieu de poursuivre son chemin, et s'assit en face du balcon; Fernand, bien décidé à voir ce que tout cela deviendrait, s'arrêta aussi et attendit. Deux heures s'écoulèrent, et minuit venait de sonner lorsque la fenêtre du balcon s'entr'ouvrit sans bruit. Une femme se pencha en dehors et regarda dans la rue: c'était Panchita.

— Eh bien! lui cria Ignacio à voix basse.

— C'est fait, lui répondit-elle; et aussitôt elle disparut.

Le cicérone s'en alla alors, et Fernand se retira de son côté, surpris, indigné et mortellement inquiet.

VI.

Le lendemain matin, Fernand courut chez dona Mariana. Il demeura saisi d'étonnement et d'effroi en trouvant des soldats à la porte. Quelques agents de police et l'alguzil-mayor étaient dans la cour et veillaient sur les issues. Dona Mariana sortit de la salle et vint au-devant de Fernand.

— C'est une visite domiciliaire, lui dit-elle avec tranquillité; restons ici, je vous prie, pendant que ces messieurs se livreront à leurs perquisitions.

— Êtes-vous sûre qu'ils ne trouveront rien? dit Fernand à voix basse.

— Rien absolument, répondit-elle; je m'attendais tous les jours à leur visite.

Ella s'assit sur un banc, en face des fenêtres qui s'ouvraient de plain-pied sur la cour, et, jetant un regard dans l'intérieur de la salle où allaient et venaient les agents de police, elle reprit avec une douleur résignée et profonde:

— Qui m'eût dit autrefois que cette tranquille demeure, où se cachait tant de bonheur, serait ainsi profanée! Qui m'eût dit que des mains infâmes toucheraient à ces chères reliques au milieu desquelles je passe à présent ma triste vie!... Les misérables! ils ont tout insulté, jusqu'au denil d'une pauvre veuve!

— Ah! murmura Fernand, si Dieu me donnait le droit de vous défendre et de vous venger!... — Il s'interrompit et jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que personne ne l'écoutait; puis il reprit à voix basse: Vous ne savez pas tout encore... Je viens vous avertir...

Il n'eut pas le temps d'achever; don Patricio de Lauza entra suivi d'Ignacio, lequel demeura à distance, parmi les soldats qui remplissaient le vestibule.

Don Patricio changea de visage en apercevant Fernand; il s'avança vivement, comme pour lui adresser la parole; puis il détourna la tête d'un air de dédain arrogant et de sourde menace. Le jeune Villaroël demeura impassible; un regard de dona Mariana, un regard plein d'inquiétude et de prière, lui donna la force de dominer sa colère et son inquiétude. Alors le chevalier de Calatrava se tourna vers la jeune femme et lui dit avec une sorte de politesse contrainte, d'ironie furieuse: — Pardonnez, dona Mariana, si je trouble un entretien agréable; mais il s'agit de vos propres intérêts. Sans un motif si puissant, je me serais sur-le-champ retiré: vous le savez, c'est à regret que je suis importun.

La jeune femme l'écouta d'un air froid, irrité, et répondit d'un ton bref: — Je suis prête à vous entendre, don Patricio.

— Passons dans cette salle, reprit-il; c'est sans témoins que je veux vous parler.

Tout deux entrèrent alors dans la salle, aux portes de laquelle l'alguaquil-major demeura avec sa suite. Dona Mariana s'assit silencieusement et comme résignée à subir l'affront d'un interrogatoire. Don Patricio resta debout devant elle; il se taisait; alors, animée d'une secrète indignation, elle le regarda en face; mais elle détourna aussitôt la vue, effrayée de la joie sinistre qui éclatait sur le visage de cet homme. Il vit ce mouvement,

et lui dit avec une espèce de sourire : — Vous tremblez, dona Mariana! vous pressentez qu'on a découvert votre crime.

— Mon crime! s'écria-t-elle avec plus d'étonnement que de frayeur; eh! de quoi m'accusez-vous, grand Dieu!

— Je ne vous accuse pas, je viens au contraire vous avertir et vous sauver, lui dit-il, en se jetant à ses pieds.



Elle le regarda avec un geste de doute, et dit froidement : Poursuivez.

— Don Juan de Penacorba est à Gibraltar; il conspire; il a des adhérents, des complices.

— Lesquels ?

T. V.

— Vous d'abord, dona Mariana; vous êtes l'intermédiaire entre les conjurés, vous les connaissez tous, vous savez leurs plans; vous pourriez dire leur mot de ralliement et la couleur de leur drapeau.

— Voilà l'accusation; où est la preuve? demanda dona Mariana.

— La preuve? elle est ici, entre vos mains, entre les miennes, si je fais un pas, si je dis un mot...

— Voyons! s'écria-t-elle en se levant avec un geste d'indignation et de défi.

Au lieu de lui répondre, don Patricio alla vers le portrait, et ouvrant l'espace de niche à laquelle cette grande toile servait de porte, il dit, le regard animé d'une expression de triomphe et de cruelle joie : — La preuve? la voilà!

Un crucifix était placé dans le fond de cette cachette, au milieu de quelques images de dévotion; sur le devant, et de manière à frapper tout d'abord les regards, on voyait la fatale bannière; c'était un carré de taffetas violet sur lequel était brodé en lettres d'or le mot LIBERTÉ. A la vue de cette preuve irréfragable, dona Mariana pâlit et demeura un moment immobile, les yeux fixes, les mains serrées contre son cœur qui avait cessé de battre; puis, revenant tout à coup de ce premier mouvement de trouble et d'épouvante, elle se tourna vers don Patricio et lui dit avec fermeté : — Vous voulez ma perte, et vous n'avez reculé devant aucun moyen. J'essaierais inutilement de me défendre contre un tel ennemi; que mon sort s'accomplisse!

— Non, je n'ai pas résolu votre perte, répondit don Patricio; c'est vous-même qui prononcerez sur votre sort; me comprenez-vous, dona Mariana?

— Je ne veux pas vous comprendre, répondit-elle en détournant la tête avec un mouvement d'horreur.

Il se rapprocha et reprit d'une voix creuse, tremblante, qui s'anima par degrés et finit par prendre un accent farouche, plein de passion et de désespoir : — Pourquoi m'avez-vous poussé à ces extrémités, Mariana? Pourquoi m'avez-vous rendu fou d'amour et de jalousie? Ce sont vos mépris qui m'ont endurci contre vous. J'ai lâché de vous rendre ce que vous me faisiez souffrir. Je vous ai poursuivie, persécutée pour me venger de mon malheur. Un amour comme le mien ne peut s'éteindre ni se rebuter; les refus l'irritent, la haine l'enflamme. Mariana, je l'aime trop pour renoncer au dessein que j'ai fait de te perdre si tu me résistes. Vois, ton salut dépend de moi seul. Ces hommes ignorent ce qui est caché là; ils ne savent rien. Engage-toi par une promesse; donne-moi ta main en signe de consentement, et cette preuve qui te condamne disparaîtra. Mariana, aie pitié de moi et de toi-même...

Il voulut à ces mots lui prendre la main, mais elle le repoussa d'un geste plein de fierté, de sombre résolution, et dit en montrant la porte : —

Éloignez-vous, don Patricio! sinon j'appelle moi-même les hommes qui sont là!

— Mariana, s'écria-t-il avec une douleur mêlée de rage, tu veux donc que je m'acharne à ta perte, que je te livre à tes juges. Sais-tu que les derniers décrets prononcent la peine de mort contre quiconque participe à un acte de rébellion? Tu penses peut-être que l'alcade del crimen n'oserait envoyer une femme à l'échafaud pour crime politique. En effet, peut-être, il ne le voudrait pas... mais tu finiras ta vie au fond d'une prison.

— J'ai souffert d'un cœur résigné de plus grandes afflictions, répondit-elle en levant les yeux au ciel; don Patricio, je ne veux plus rien entendre, et n'ai plus rien à vous dire.

A ces mots elle alla ouvrir la porte, et ajouta d'une voix ferme : — Achevez... c'est à vous de me dénoncer.

Il ne répondit rien, mais, s'avancant pâle et tremblant vers le fond de la salle, il heurta violemment le tableau, qui se détacha et tomba par terre avec fracas. A ce bruit, tous les agents de police accoururent, l'alguazil-mayor était à leur tête. — Faites votre devoir, dit don Patricio en lui montrant la bannière.

En un instant, le bruit se répandit dans la maison et au dehors qu'un complot venait d'être découvert, et qu'on avait saisi l'étendard que devaient arborer les rebelles. Tous les employés de la police arrivèrent avec la force armée. L'on eût dit qu'il s'agissait non d'arrêter une femme, mais d'attaquer dans leur repaire une troupe de bandits. La foule épouvantée remplissait la rue et regardait avec une muette stupeur ce terrible appareil.

Tout à coup une femme échevelée se précipita au milieu des sbires, c'était la Panchita qui cherchait Ignacio de la Lapida : — Ah! misérable! cria-t-elle en l'apercevant, tu l'es servi de mes mains pour cette trahison!... C'est moi, malheureuse, qui, sans le savoir, l'ai tout révélé!... Va, maudit, Dieu te punira! Que le bourreau prenne ton corps et que le démon ait ton âme!

— Empêchez-la de faire une folie, dit tranquillement Ignacio aux soldats qui retenaient la Panchita; elle serait capable de me tuer.

— Ah! si je pouvais, tu serais mort! lui cria-t-elle tandis qu'on l'entraînait.

Cependant, l'autorité judiciaire poursuivait ses formalités; l'alguazil-mayor, assisté d'un greffier, faisait subir à dona Mariana un premier interrogatoire. La jeune femme déclara qu'elle ne s'expliquait pas comment l'étendard qu'on l'accusait d'avoir brodé de sa main pour être arboré un jour de révolte se trouvait dans sa maison; elle ajouta qu'elle n'avait point de complices, et

qu'elle n'était instruite d'aucun complot. Après ce premier procès-verbal, elle demeura sous la garde de deux agents de police, tandis que l'alguañil-mayor présidait à de nouvelles perquisitions. Don Patricio n'avait pas quitté la salle; debout à quelques pas de dona Mariana, et les yeux fixés sur elle, il semblait contempler avec une atroce joie la situation où il l'avait réduite. Elle ne tourna pas même la vue vers lui, et parut se résigner courageusement à son malheur. Profitant de ce dernier moment qui lui restait, elle fit pour ainsi dire ses adieux à tout ce qui l'environnait, et alla prendre le crucifix placé au fond de la niche où l'on avait découvert le fatal drapereau. Comme un des agents de police voulait l'en empêcher, elle lui dit les larmes aux yeux : — C'est la croix que mon mari tenait dans ses mains quand il a rendu le dernier soupir; laissez-moi l'emporter dans ma prison.

Cet homme, touché de compassion, lui permit de garder la triste relique. Alors, encouragée par ce témoignage de sympathie, elle lui dit à voix basse : — Au nom du ciel, dites-moi, n'ai-je entraîné personne dans mon malheur? N'a-t-on arrêté personne?

L'agent de police ne répondit pas. Alors don Patricio s'avança et lui dit : — On vient de conduire en prison ce jeune cavalier qui vous a secrètement servie, don Fernand de Villaroël.

— Il est innocent! s'écria-t-elle.

— Non, car il vous aime! murmura don Patricio.

VII.

Deux mois plus tard, don Patricio et Ignacio de la Lapida descendaient un soir la rue de Gomères en s'entretenant à voix basse. Le cicerone avait l'air triste et courroucé :

— Votre seigneurie ne tient pas tous les jours ses promesses, disait-il; elle m'avait flatté que je serais récompensé de mes services par un petit emploi à la Chancellerie, et cependant, je me promène toujours dans l'Alhambra sans autre occupation que de faire jaser les étrangers. En attendant, toutes sortes de tribulations m'assiègent : ce matin la Panchita est morte de chagrin; une fille que j'aimais et dont j'avais dessein de faire ma femme. Le vieil Anton Marti est caché dans l'Albaycin, c'est certain; et il m'a promis, dit-on, un coup de couteau que la mort ne me donnera pas le temps de lui rendre. D'un autre côté, ce don Fernand de Villaroël est sorti de prison malgré tout ce que votre seigneurie a pu faire sous-main; il est libre sur le pavé de Grenade, et j'ai un terrible compte à régler avec lui.

— Patience, répondit don Patricio; tout s'arrangera à ta satisfaction; j'ai en vue un emploi qui te conviendra bien mieux que celui que je t'avais promis. Sais-tu l'idée qui m'est venue? je veux te rendre aussi heureux qu'un gros bénéficiaire, te donner des pouvoirs, des revenus et point de travail...

— Vous m'en promettez trop pour que je vous croie, interrompit le cicerone d'un air de défiance sournoise.

— Mais c'est dans mon propre intérêt que je veux faire tout cela pour toi, répondit le chevalier de Calatrava, écoute : tu sais que dona Mariana est enfermée, depuis deux mois, au couvent de Sainte-Marie-Egyptienne; elle attend la son arrêt. L'alcade del crimen a prononcé contre elle la peine de mort; le tribunal l'a condamnée, mais c'est par pure forme et pour donner un exemple de la clémence du roi; la sentence, qui a dû passer à Madrid pour être soumise à sa majesté, ne sera pas confirmée; la peine de mort sera commuée en une prison perpétuelle, et dona Mariana passera le reste de ses jours enfermée dans le couvent de Sainte-Marie-Egyptienne; c'est dans cette sainte maison que je veux te donner une place, un vrai canonicat; la charge d'économe.

A cette magnifique promesse, les yeux d'Ignacio de la Lapida brillèrent d'une joie sordide, et il s'écria :

— Je manierai en conscience les intérêts des vénérables sœurs, et l'on n'aura pas de reproche à me faire sur la fidélité de mes comptes. Que mille grâces soient rendues à votre seigneurie; jusqu'à mon dernier jour je suis à elle corps et âme.

En parlant ainsi, ils étaient arrivés sur la Plaza-Nueva, aux environs de laquelle demeurait l'alcade del crimen, don Ramon P...

— Reste ici à m'attendre, dit don Patricio; je veux t'avoir sous la main dans le cas où nous aurions des nouvelles de Madrid. Je vais chez don Ramon, lequel est fort inquiet depuis ton dernier rapport. Tu affirmes toujours que nous sommes menacés de quelque rébellion; que la population est exaspérée; que l'on fait des imprécations contre le roi, contre ses ministres, et pourtant tu ne dénonces personne.

— Il faudrait dénoncer tout le monde, répondit le cicerone.

Ils se séparèrent, et don Ignacio alla attendre son protecteur en se promenant sur la Plaza-Nueva. Il y était depuis un quart d'heure à peine lorsque le chevalier de Calatrava accourut pâle, défait, hors de lui.

— Viens, dit-il d'une voix étouffée... conduis-moi... Il faut que je te parle... nous aurons affaire cette nuit...

Il était tremblant; ses genoux fléchissaient, et la respiration semblait lui manquer. Le cicerone l'entraîna en murmurant : — Jésus Dieu ! en quel état retrouvé-je votre seigneurie ! Que lui est-il donc arrivé ? Est-ce que la *Gazette de Madrid* annonce une révolution ?

Ils gagnèrent les bords du Darro; quand ils furent dans un endroit où personne ne pouvait les entendre, don Patricio s'arrêta et dit avec un calme plus effrayant que le trouble qu'il avait manifesté d'abord :

— Eh bien ! le courrier de Madrid vient d'arriver... il apporte les ordres du roi... la sentence a passé sous les yeux de sa majesté... la sentence qui condamne dona Mariana au dernier supplice. L'alcaide del crimen, en envoyant cette pièce, disait qu'il était sûr de la clémence royale. Dans une note confidentielle qui y était annexée il avait écrit : « Que faut-il faire de la coupable ? » Sur le même papier, le ministre don Tadeo Calomarde a répondu de sa main : « Sa majesté confirme l'arrêt, qu'il soit exécuté dans les quarante-huit heures... » Tu le vois, Ignacio, elle est perdue !

— J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque risque à la faire condamner à mort, observa le cicerone avec un horrible sang-froid; la justice a le bras si ferme ! Il n'est pas aisé de lui reprendre ceux qu'elle tient.

— L'ordre est déjà donné de transférer, demain matin, dona Mariana dans les prisons de la ville ; cette nuit, il faut la sauver, dit don Patricio avec décision.

— Est-ce qu'il y a moyen ? murmura Ignacio en hochant la tête d'un air de doute.

— Crois-tu que je ne puisse pas supposer un ordre de l'alcaide del crimen, me faire ouvrir la porte du couvent et emmener dona Mariana cette nuit même ? Si la prieure opposait quelque résistance, si elle refusait de me croire, eh bien ! je la forcerais, le pistolet à la main, de me livrer sa prisonnière.

— Votre seigneurie se compromettrait terriblement par un enlèvement; tout son crédit n'empêcherait pas les poursuites de la justice.

— La justice ne me fait pas peur, à moi ! interrompit violemment don Patricio; allons ! dispose-toi à me suivre ! j'ai compté sur toi pour cette nuit.

— Je suis tout à fait aux ordres de votre seigneurie, répondit Ignacio d'un air embarrassé; je lui ferai seulement observer que ceci pourrait mener loin un pauvre diable comme moi, qui a ses raisons pour craindre la justice...

— Tu veux faire tes conditions ?

— Le ciel me préserve de douter de la générosité de votre seigneurie; elle sait ce que vaut un

service; elle le paye sans marchander, j'en ai l'expérience; mais cette fois sa bonne volonté pourrait être sans effet, vu les circonstances...

— Achève, interrompit le chevalier de Calatrava avec une colère mêlée de dégoût, ce n'est pas une promesse que tu veux, c'est de l'argent. Cette nuit même, avant d'aller cacher dona Mariana dans un endroit que je ne te dirai pas, de crainte que tu ne me dénonces, je te donnerai mille réaux. Est-ce assez ?

Le cicerone s'inclina d'un air de reconnaissance, et en se disant au fond de l'âme : — Pour un semblable service le seigneur don Fernand m'en aurait bien donné dix mille.

Le chevalier de Calatrava alla faire ses préparatifs. Le cicerone écrivit sous sa dictée un ordre signé : don Ramon P., alcaide del crimen, lequel enjoignait à la vénérable mère, prieure du couvent de Sainte-Marie-Égyptienne, de remettre aux maîtres de ses deux envoyés dona Mariana de Pineda. Après avoir apposé sur cette pièce les sceaux qui pouvaient lui donner un caractère d'authenticité incontestable, don Patricio dit à son confident :

— Rien n'y manque, tu le vois; j'avais pris mes précautions en sortant du cabinet de l'alcaide del crimen. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que j'userai de violence envers ces bêtes, car tu dis vrai, je me metrais une mauvaise affaire sur les bras en leur enlevant de force dona Mariana... Si les choses se passent tranquillement, au contraire, personne ne se doutera que je suis l'auteur de ce coup hardi.

— Eh ! qui donc voulez-vous en accuser ? s'écria Ignacio épouvanté.

— Toi, peut-être ? répliqua don Patricio avec un dédain ironique; tu serais homme à te laisser condamner pour ne pas me trahir.

— Sur mon âme ! ne vous y fiez pas, dit le cicerone avec une franchise cynique, il y va de ma tête, et je ne sauverais pas à ce prix mon propre frère !

— Tu n'as pas besoin de me le dire; va, je te connais; mais, rassure-toi, tu ne courras aucun risque, ni moi non plus. Demain, nous nous promènerons dans les rues de Grenade comme si de rien n'était.

— Ah ! bah ! fit le cicerone d'un air incrédule.

— Tu es mon seul complice; tu n'auras aucun intérêt à me dénoncer; qui pourra éclaircir ce qui se sera passé cette nuit ? La prieure et ses religieuses, ne nous ayant jamais vus, ne pourront nous reconnaître et nous désigner à la justice. Personne au monde ne nous soupçonnera; c'est le parti libéral qu'on accusera de cet audacieux stratagème. Me comprends-tu ?

— Vive Dieu! votre seigneurie a bien calculé la chose! s'écria Ignacio subitement remonté; je suis prêt à la secourir, là, ce qui s'appelle loyalement. Je n'ai qu'une crainte à présent.

— Laquelle?

— C'est que dona Mariana, qui nous connaît, ne se fie pas à nous, et refuse de nous suivre.

— Sa sentence à la main, je la déciderai, répondit don Patricio.

Tout ceci se passait dans la chambre la plus reculée de la maison, laquelle avait une porte qui donnait sur le jardin, de manière qu'on pouvait sortir sans être aperçu. Don Patricio vivait seul et n'était servi que par deux domestiques; il les congédia de bonne heure ce soir-là, et feignit de se retirer dans sa chambre, tandis qu'Ignacio l'attendait caché dans le jardin. A minuit, tous deux sortirent, et se dirigèrent vers le couvent de Sainte-Marie-Égyptienne.

On était à la fin de mai; la nuit était tiède et obscure; d'épais nuages voilaient la lune, dont le disque formait à l'horizon comme une lueur nébuleuse, d'où se dégageaient de temps en temps de pâles rayons. Les rues étaient absolument désertes; quelques clartés, ressortant çà et là sur la façade sombre des maisons, indiquaient les endroits où l'on veillait encore; mais aucun bruit n'interrompait le silence universel, aucune voix ne s'élevait sous les balcons de pierre. Le temps était passé où les belles filles de Grenade restaient toute la nuit derrière la jalousie discrète, l'oreille attentive aux chansons des jeunes cavaliers, où le doux bruit des sérénades ne cessait qu'aux premières clartés de l'aube; poètes, musiciens, amants, dames amoureuses, tous avaient disparu, et la vieille capitale des rois maures était muette, désolée, comme au jour funeste qui vit finir ses antiques splendeurs.

Le chevalier de Calatrava et son digne confident s'arrêtèrent un instant pour se concerter avant de sonner à la porte du monastère. Un pan de mur, que débordaient les cimes fleuries d'une allée d'orangers, les séparait du jardin où les tristes recluses se promènent à leurs heures de *spacément*. Le cicérone s'adossa contre la muraille pour écouter plus commodément les recommandations de don Patricio.

— Oh! oh! qu'est-ce donc que ceci? dit-il en se retournant tout à coup; par l'âme de mon saint patron! je viens de faire, sans m'en douter, une découverte.

— Qu'est-ce donc? demanda don Patricio.

— Une corde à nœuds qui descend de là-haut: probablement elle n'a pas poussé sur la branche d'un oranger, et on l'y a attachée avec quelque intention....

— Pour s'introduire dans l'enclos des religieuses?

— C'est possible.

— Alors nous ne sommes pas seuls ici.

— C'est probable.

— Il faut nous en assurer, murmura don Patricio, en mesurant du regard la hauteur de la muraille; allons, Ignacio!

Ils atteignirent facilement la crête du mur, en s'aidant de la corde; puis don Patricio descendit seul dans l'enclos, après avoir recommandé au cicérone de faire le guet et de venir lui prêter main-forte au premier appel. Le jardin des religieuses était un terrain de médiocre étendue, planté d'arbres touffus, et coupé dans sa longueur par une tonnelle qui aboutissait à la porte du bâtiment principal. L'obscurité la plus profonde régnait sous cette allée couverte, et l'herbe, qui y croissait en abondance, amortissait le bruit des pas. Don Patricio, caché sous ces épais feuillages, s'avança lentement, avec précaution, explorant du regard les endroits découverts, et prêtant l'oreille aux moindres bruits qui s'élevaient dans l'ombre. Tout était immobile et silencieux dans cette étroite enceinte; l'eau fuyait à travers les gazons avec un murmure presque insensible, et un rossignol, caché dans les orangers, soupirait faiblement ses notes plaintives. Poussé par un vague soupçon, don Patricio écouta et attendit longtemps, les yeux tournés vers la façade sombre et muette du monastère; mais aucune lumière ne se montra; il ne se fit aucun mouvement, et le chevalier de Calatrava n'entendit rien que le léger remous du ruisseau et le chant du rossignol. Il allait renoncer à ses investigations, lorsqu'il ouït à quelques pas de lui un frôlement sec et sourd, une sorte de grinçement semblable à celui que produit la lime sur les métaux. Guidé par ce bruit, il se glissa entre les arbres, et parvint à l'un des angles du bâtiment, lequel était caché par un figuier, dont les vigoureux jets avaient poussé entre les dalles de l'étroite terrasse qui régnait le long du rez-de-chaussée. Il se trouva ainsi en face de la dernière fenêtre, et il aperçut alors distinctement deux hommes occupés à scier les barreaux de fer qui la fermaient. Presque au même instant, le bruit de la lime cessa, et l'on parla à voix basse:

— Il faudra encore une heure pour scier ce barreau, dit une voix que don Patricio reconnut sur-le-champ pour celle d'Anton Marti; je n'ose y aller de toutes mes forces; la nuit est malheureusement si calme, que le bruit de la lime doit s'entendre jusque là-haut.

— Les sœurs dorment, et j'ai fermé toutes les portes, dit une voix de femme que don Patricio reconnut aussi; courage! nous avons encore de-

vant nous plus de deux heures de nuit. Dans deux heures, je serai hors d'ici; je serai libre, n'est-ce pas, don Fernand?

— Vous le seriez déjà sans cette horrible grille! répondit-il en seconant les barreaux avec une sorte de désespoir et de fureur.

— Essayons encore, dit le vétéran.

— Oui, mon brave Anton, à mon tour, voyons...

La lime grinça de nouveau avec un bruit plus fort, et qui devait s'entendre distinctement à une assez grande distance.

— Prenez garde! dit le vétéran effrayé. Si par hasard une patrouille passait dans le quartier, elle s'arrêterait à ce bruit.... Peut-être vaudrait-il mieux attendre un temps moins calme, et remettre notre entreprise à la nuit prochaine.

— Non, non! interrompit dona Mariana frappée d'un secret pressentiment, cette nuit même.... J'ai tant souffert, j'ai tant pleuré dans cette maison, que l'idée d'y passer encore un seul jour me fait frémir.... don Fernand. Hélas! emmenez-moi!...

En parlant ainsi, elle heurtait la grille de ses faibles mains, et avançait son front pâle entre les barreaux.

— Oui, cette nuit, vous serez libre! dit Fernand avec une énergie désespérée. Ah! si je pouvais, au prix de mon sang, de ma vie, briser ces barreaux!...

En ce moment, la lune, se dégageant du sein des nuages, inonda le jardin de ses froides clartés. Don Patricio vit alors la jeune femme, qui, penchée vers son libérateur, lui disait, en levant les yeux au ciel avec un mélancolique espoir :

— Vous m'emmèneriez où vous voudrez, don Fernand; je vous confie entièrement mon sort... Hélas! personne au monde ne m'a donné de telles marques de dévouement... Ceux pour lesquels j'ai exposé ma liberté, ma vie, ne m'auraient pas sauvée!...

Fernand serra contre ses lèvres la main qu'elle lui tendait, et murmura avec une douloureuse joie :

— Mon Dieu! tant de bonheur au milieu de si cruels et angoissés!...

Alors don Patricio se retira sans bruit et sans que ceux qu'il venait de surprendre se fussent doutés de sa présence. Ignacio l'attendait, assez inquiet de sa longue promenade dans le jardin, et il fut presque effrayé quand il le vit revenir pâle, tremblant de fureur, et le pistolet à la main :

— Eh! bon Dieu! dit-il, qu'est-il donc arrivé à votre seigneurie? Est-ce qu'elle s'est vue en quelque danger?

— Non, répondit laconiquement don Patricio.

Il s'arrêta au pied de la muraille comme pour

se remettre et reprendre haleine; le ciceroine, de plus en plus étonné, ajouta :

— Faut-il sonner à la porte du couvent?

— C'est inutile, répondit don Patricio d'une voix brève et entrecoupée; dona Mariana est condamnée, elle mourra... Retirons-nous... Va! ni moi ni personne ne l'ôtera maintenant des mains du bourreau!

A ces mots, il tira son pistolet en l'air, et la détonation, répétée par l'écho, retentit avec un long fracas dans les rues silencieuses. Une patrouille, qui passait au loin, cria : — Qui vive! — et les *serenos*, disséminés dans les divers quartiers, se répondirent avec un cri d'alarme. Ce que don Patricio avait prévu et voulu arriva : dix minutes plus tard, Fernand et Anton Marti franchirent le mur et s'éloignèrent. En entendant le coup de pistolet et les voix qui s'élevaient dans l'éloignement, dona Mariana, épouvantée, les avait suppliés de fuir, et ils l'avaient quittée en lui promettant de venir la délivrer la nuit suivante.

Le chevalier de Calatrava rentra silencieusement chez lui suivi de son acolyte. Son premier soin fut de détruire le faux qu'il venait de fabriquer. Quand cette pièce, qui pouvait le compromettre, fut réduite en cendres, il dit au ciceroine :

— Sur ta vie et ton salut, oublie ce qui s'est passé cette nuit. Je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage; tu sais qui je suis et ce que je peux. A présent tu es libre de l'en aller; je n'ai plus besoin de tes services.

Ignacio salua humblement et se retira le cœur gonflé de dépit, de confusion et de rage. Les promesses de don Patricio lui avaient fait oublier un moment ses anciens griefs et même la fin déplorable de la Panchita; mais l'espèce de déception qu'il venait d'éprouver, le mépris sec et cynique avec lequel son protecteur l'avait congédié, l'impuissance où il était de s'en venger, le jetaient dans des transports de haine et de fureur. En ce moment il eût été capable de tout, même de faire pour rien une bonne action. Par un étrange retour, il songea alors à la jeune fille qui fut l'instrument de ses épouvantables machinations, et se dirigeant du côté de la rue d'Almanzora, il alla rôder autour de la maison où la Panchita était morte le matin même. Il voulait, pour le soulagement de sa conscience, dire un *Pater* et un *Ave* devant le cœueil; pourtant, quand il fut devant la porte entr'ouverte, selon l'usage, il n'osa pas entrer, et s'arrêtant sous la fenêtre, il s'agenouilla contre le banc de pierre où il avait parlé à sa maîtresse pour la dernière fois. Le volet intérieur était grand ouvert, et les rameaux de la *flor del moro* grimpant contre le treillis n'empêchaient pas d'apercevoir une salle basse faible-

ment éclairée et où quelques femmes veillaient autour d'un cercueil.

Ignacio de la Lápida frissonna à l'aspect de cet appareil funèbre. Aucun remords ne pouvait naître dans cette âme dégradée et à jamais avilie, mais elle fut saisie d'une immense douleur, d'un farouche désespoir : cet homme qui avait froidement calculé et accompli d'horribles actions, resta jusqu'au matin, à genoux, le front baissé et répandant des larmes devant le cercueil de sa victime, et il ne se releva que pour suivre l'humble convoi de la malheureuse jeune fille.

Un moment où il traversait ainsi la ville, il entendit dire autour de lui que l'alcaide del crimen avait donné l'ordre de transférer aux prisons de la ville dona Mariana de Pineda, condamnée à mort pour crime de haute trahison.

La fatale nouvelle s'était promptement répandue ; Grenade avait l'aspect d'une cité frappée par quelque calamité publique. La population, inquiète, terrifiée, se pressait dans les rues, aux abords de la prison et du couvent de Sainte-Marie-Égyptienne ; elle attendait dans un morne silence la première scène du drame sinistre qui allait s'accomplir. Les passions politiques rugissaient pour ainsi dire autour de la triste victime ; le parti libéral voyait avec une fureur impuissante et assassinat judiciaire, et les absolutistes, décidés à en finir avec leurs ennemis, ne reculaient pas devant la sanglante exécution qui devait prouver aux conspirateurs combien était prompt et terrible la justice du roi Ferdinand.

L'alcaide del crimen, effrayé par ces indices de la haine et de l'indignation publique, avait pris ses mesures pour comprimer toutes les tentatives de rébellion ; les postes furent doublés ; les troupes, consignées dans leurs quartiers, se tinrent prêtes à marcher au premier appel, et la police dissémina ses agents sur tous les points où l'on craignait l'effervescence populaire. Tandis que Grenade assistait, consternée, à ces lugubres préparatifs, dona Mariana ignorait encore son sort.

Il était huit heures du matin environ lorsque l'alcaide-mayor, assisté de ses alguazils, se présenta au couvent de Sainte-Marie-Égyptienne et se fit ouvrir la porte du parloir, où les séculiers ont le droit de pénétrer. La prieure et deux autres dignitaires de la maison étaient derrière la grille. L'alcaide leur signifia l'ordre de remettre entre ses mains dona Mariana de Pineda. A cette lecture, les religieuses versèrent des larmes et se mirent en prières devant une image de Notre-Dame-des-Douleurs, placée dans le parloir. Un instant après, dona Mariana entra suivie du reste de la communauté. Une soudaine espérance s'était ranimée dans son cœur ; elle ne savait où on voulait la

conduire, et elle eut un moment la pensée que sa captivité allait devenir moins rigoureuse. Avant de sortir, elle fit une courte prière devant l'image de la Vierge, et dit aux religieuses qui l'entouraient :

— Mes sœurs, si je n'ai pas supporté avec assez de soumission les peines qui m'étaient infligées, si je vous ai quelquefois offensées par mon peu de patience et de docilité, je vous en demande pardon... Mes sœurs, souvenez-vous de moi dans vos prières.

Une voiture était prête à la porte du couvent ; dona Mariana y monta avec l'alcaide-mayor, et les alguazils se mirent aux portières. Le magistrat était douloureusement ému, presque tremblant ; la prisonnière calme et concentrée. Pas une parole ne fut échangée pendant le trajet ; les stores, soigneusement baissés, arrêtaient la vue. La jeune femme n'aperçut pas les figures consternées qui se pressaient sur son passage ; elle entendit seulement de loin en loin de sourdes rumeurs.

La voiture s'arrêta enfin, et la prisonnière, descendant avec une sorte de précipitation, chercha à reconnaître en quel lieu on l'avait conduite. L'endroit où elle se trouvait était un passage voûté qu'éclairait à peine une fenêtre garnie d'énormes barreaux, et au fond duquel s'ouvrait une grille.

— Jésus ! mon Sauveur ! où m'a-t-on amenée ? murmura la jeune femme en pâlisant. Puis, apercevant au delà de la grille les frères de la Charité et les religieux qui assistent les condamnés à leurs derniers moments, elle ajoute d'une voix éteinte : — Oh ! Dieu ! mon Dieu !... je vais donc mourir !...

On l'emmena alors à travers les soldats, les porte-clefs et les alguazils, qui formaient la haie des deux côtés du guichet. — Hélas ! que va-t-on faire de moi ? dit-elle à l'alcaide-mayor, vous ne conduisez comme une condamnée ; pourtant je ne suis pas jugée encore, je n'ai comparu devant aucun tribunal, je n'ai pas eu de défenseur, on ne m'a pas confrontée avec les témoins qui m'accusent...

L'alcaide-mayor ne répondit pas ; tout le monde autour d'elle gardait un triste silence. En ce moment, le greffier de l'alcaide del crimen se présenta tenant à la main l'arrêt fatal. A son aspect, dona Mariana frémit, et, ne doutant plus de son sort, elle murmura avec une indignation mêlée de stupeur :

— Je suis jugée !... Puis elle écouta avec une contenance assurée l'arrêt qui la condamnait à mort pour crime de haute trahison. Lorsque le greffier eut achevé cette terrible lecture, elle dit, d'une voix entrecoupée, mais ferme : — Je proteste devant Dieu et devant les hommes contre cette sen-

tence inique... Puisque je n'ai plus aucun recours sur la terre, j'en appelle à la justice divine... A l'heure de la mort, elle condamnera mes juges, mes bourreaux...

— Ma fille, dit alors un des religieux qui l'entouraient, ne songez plus qu'à votre propre salut; détournez vos yeux de ce monde que vous allez quitter, et ne regardez que le ciel où vous serez bientôt.

Ces tristes et religieuses paroles parurent faire une impression profonde sur dona Mariana; elle baissa la tête et se recueillit un moment comme

pour envisager son sort et s'y résigner courageusement. Ensuite elle se laissa docilement conduire dans le lugubre réduit où tant de malheureux avaient attendu, avant elle, leur dernière heure.

En Espagne, l'usage et la loi accordent au condamné un sursis de deux jours pour faire ses dispositions temporelles et se préparer à mourir chrétiennement. On le tire de son cachot, on le délivre de ses fers et on le fait passer dans un autre quartier de la prison où l'attendent ceux qui doivent l'assister pendant cette longue agonie. C'est ce qu'on appelle *mettre en chapelle*. Pourtant le lu-



gubre séjour où les condamnés attendent la fin de leur vie n'est point consacré au culte; c'est ordinairement une salle dont les issues peuvent être facilement gardées, et où il y a une espèce d'alcôve où se tient le prisonnier. Des sentinelles veillent à la porte et laissent librement pénétrer ceux qui lui apportent les secours de la religion. Nuit et jour, il est environné de gens qui l'exhortent et le consolent; son confesseur ne le quitte plus, et les membres de la confrérie qui ensevelit les suppliciés lui prodiguent jusqu'au dernier moment leurs soins charitables.

L'endroit où dona Mariana fut conduite était tout à fait approprié à sa funèbre destination: c'était une salle étroite, n'ayant qu'une seule issue et éclairée par des fenêtres garnies d'un grillage si serré, qu'un petit oiseau n'aurait pas passé à travers les barreaux de fer; sur l'un des côtés

s'ouvrait une espèce d'alcôve obscure et profonde où il y avait deux chaises, un prie-dieu et une table. Dans le fond de ce réduit un anneau de fer scellé dans le mur, au-dessus d'un billot, indiquait la place où l'on enchaînait le condamné dont on redoutait les violences. Dona Mariana parcourut du regard ce lieu de désolation; puis elle dit, avec une admirable sérénité: — Peu importe le séjour où l'on ne doit passer que quelques heures!

Elle demanda alors son confesseur, un vénérable prêtre, curé de Notre-Dame de las Augustias; et, comme les frères de la Charité allaient placer au-dessus du prie-dieu la croix des condamnés, elle leur montra un crucifix qu'elle portait attaché sur sa poitrine comme les religieuses de Sainte-Marie-Égyptienne; c'était le même que l'on avait trouvé avec le fatal drapeau.

— C'est une relique, dit-elle en l'approchant de

ses lèvres; elle a été sanctifiée par le dernier souffle de celui qui m'attend dans le ciel.

Comme elle achevait ces mots, il se fit un certain mouvement autour d'elle; tout le monde tourna les yeux vers la porte avec une sorte d'anxiété, d'espoir; c'était l'alcade del erimen qui arrivait suivi de son greffier, de l'alcade de la prison et de ses alguazils. La présence du magistrat, juge suprême de la cause, semblait annoncer sa grâce à la condamnée; peut-être le crut-elle un moment, car une vive émotion se peignit sur son visage, et elle devint tremblante; mais, réprimant aussitôt son agitation, elle attendit, dans une attitude pleine de calme et de dignité, les paroles de son juge. L'alcade del erimen ordonna aux assistants de se retirer; il ne garda avec lui que sa suite, c'est-à-dire les témoins obligés de l'entretien qu'il allait avoir avec la condamnée. Cet homme, l'un des plus hardis exécuteurs des ordres sanglants de Calomarde, n'en était pas à son premier crime politique; il était résolu, impassible dans l'accomplissement de ses fonctions, et aucun sentiment d'humaine compassion, de remords, de justice, ne s'éveilla dans son âme à l'aspect de cette jeune femme dont il avait signé l'arrêt de mort. Il songea seulement à remplir les dernières instructions qu'il avait reçues de l'autorité suprême qui venait de confirmer la sentence.

— Dona Mariana, dit-il en arrêtant sur la prisonnière un regard froid et pénétrant, je viens au nom de sa majesté vous offrir votre grâce. Le roi n'y met qu'une condition, c'est que vous déclarez le plan de la conspiration à laquelle vous avez participé et le nom de vos complices.

Le visage de dona Mariana se couvrit d'une soudaine pâleur, elle baissa la tête, et, serrant le crucifix entre ses mains jointes, elle sembla prier mentalement. Alors l'alcade del erimen la pressa de nouvelles questions, et la sollicita de sauver sa vie en nommant ses complices. Il essaya de l'ébranler en lui disant que déjà la plupart étaient entre les mains de la justice et qu'ils avouaient leur crime.

— Oui, dit-il, les coupables sont arrêtés depuis longtemps; l'un d'entre eux avec lequel vous avez eu des relations que vous ne pouvez nier, don Fernand de Villaróel, a été transféré ici ce matin même; il confesse tout, et implore la clémence du roi.

Dona Mariana respira à ces mots; elle comprit que tout ce que lui disait l'alcade del erimen n'était qu'une ruse infâme, et qu'il ne tenait pas un seul de ceux qui avaient pris part au complot, puisqu'il parlait ainsi de celui qu'elle avait vu libre cette nuit même.

— Vous gardez le silence, reprit l'alcade del

erimen; songez, dona Mariana, qu'il y va de votre vie et que vous n'avez plus qu'un moment. Le roi, dans sa clémence infinie, acceptera votre repentir si vous lui en donnez la preuve que je vous demande en son nom... Votre sort est en vos mains... Dites, qu'avez-vous résolu ?...

— De me taire et de mourir, répondit-elle d'une voix faible, mais distincte.

Alors l'alcade del erimen se retira, et l'on fit entrer le confesseur.

IX.

Le même soir, à la tombée de la nuit, deux hommes rôdaient autour de la prison; l'un, pâle, égaré, se laissait conduire par l'autre qui l'entraînait machinalement çà et là sans prendre souci des passants, lesquels le remarquaient et avaient l'air de le reconnaître. De temps en temps le brave homme disait d'un ton suppliant : — Au nom de Dieu et de sa sainte mère, retirez-vous d'ici, don Fernand... laissez-moi vous ramener chez vous... Quand même vous resteriez là toute la nuit, vous ne verrez rien, vous ne saurez rien de ce qui se passe derrière ces murailles...

— Mais je suis près d'elle!... répondait obstinément Fernand, elle est là... elle y sera encore cette nuit, demain... Puis, elle sortira par cette porte...

— Venez, venez! lui disait le vétéran, les larmes aux yeux, en tâchant de l'emmener; mais il revenait toujours, comme entraîné par une horrible attraction, vers les murs impénétrables qui renfermaient dona Mariana. Tandis qu'ils vaguaient ainsi aux abords de la prison, un troisième personnage s'était placé de manière à les observer et se tenait à l'écart sous le mur de la cathédrale, dont la masse couvrait d'une ombre éternelle l'obscur géole qui s'abrite à ses pieds. Lorsque la nuit fut un peu avancée et que les passants devinrent plus rares, cet homme s'approcha résolument de Fernand et d'Anton Martí. Tous deux firent un geste d'horreur à sa vue, et le vétéran murmura les dents serrées, en mettant vivement la main à la dague cachée à sa ceinture : — Enfin, je te retrouve!...

— Vous voulez me tuer, dit froidement Ignacio; vous feriez mal... attendez, auparavant, que je vous aie parlé... dona Mariana est en chapelle, elle va mourir... voulez-vous la sauver?... il y a peut-être un moyen...

— Tu nous trompes! dit violemment Anton Martí.

— Non, répondit le cicerone, non, sur l'âme de cette pauvre Panchita qui est au ciel peut-être... Mais il est inutile que je vous fasse des

serments; vous ne me croiriez pas davantage... il vaut mieux que je vous fasse comprendre l'état où je suis... Ma maîtresse est morte... une fille que j'aimais... J'avais un peu surmonté ce chagrin; je tâchais de prendre les consolations qui se présentaient; mais tout à coup don Patricio n'a plus eu besoin de moi, et il m'a repoussé du pied comme un chien... Je veux me venger... je veux avoir mon tour... Je serai vengé si je sauve dona Mariana.

Dans les positions désespérées, la moindre probabilité de salut devient une certitude; l'on se rattache avec énergie aux chances les plus faibles, et dans cette réaction violente l'âme passe, sans transition, de l'abattement le plus profond à la confiance la plus vive. Fernand fut près de tendre la main à cet homme qu'il aurait poignardé quelques moments auparavant, et il s'écria, animé d'un soudain espoir :

— Quelle est votre idée? Dites les moyens que vous entrevoiez pour sauver dona Mariana... Je suis prêt à tout tenter, à tout risquer. Que faut-il faire?

Le cicérone réfléchit un moment, puis il répondit :

— Il faut venir chez le bourreau.

— J'irai, dit Fernand; vous allez m'y conduire.

— Mais quel est donc votre projet? demanda le vétéran.

— De profiter du seul moyen de salut qui reste à dona Mariana. Si elle avait été condamnée à être pendue ou décapitée, elle serait perdue; mais comme elle doit mourir par la garotte, c'est-à-dire étranglée, c'est différent : tout dépend de la bonne volonté du bourreau, et je sais que ce ne serait pas la première fois qu'un supplicié serait sorti vivant de ses mains.

Alors le cicérone expliqua avec une effroyable lucidité l'appareil du supplice et les moyens qu'il y avait de sauver la victime. En écoutant ces détails, M. de Villaroël sentit ses cheveux se hérissier d'horreur, et un sueur froide mouilla son visage.

— Ah! murmura-t-il avec désespoir, elle subira ces apprêts, cette agonie, ces dernières angoisses!

— Elle subira tout, excepté la mort, dit Ignacio de la Lapida d'une voix triste; la mort, qui est en ce monde le seul mal qu'on ne puisse souffrir deux fois.

Ce sang-froid, cette façon de raisonner impassible, remontèrent Fernand :

— Achevez, dit-il; comment gagnerons-nous cet homme? par quel moyen le décider?

— Il n'y en a qu'un seul, l'argent. Pouvez-vous disposer de cinquante mille réaux?

— Oui, vous les aurez.

— Je crois que la somme sera suffisante.

— Si elle ne l'est pas, demandez davantage.

— Il s'agit à présent de gagner l'homme dont je vous ai parlé; ce soir même, il faut aller chez lui. Il ne se fierait pas à moi peut-être; mais, en vous voyant, il aura plus de confiance. Le succès de la chose ne dépend pas de lui seul cependant; il faudra s'assurer aussi des bonnes dispositions de ceux qui recevront de ses mains dona Mariana encore vivante.

— Ce sont les frères de la Charité, des gens de bien, voués au soulagement des malheureux, dit Fernand avec espoir; j'irai me jeter à leurs pieds, je les supplierai...

— Il y a parmi eux plusieurs libéraux, observa le cicérone; adressez-vous à ceux-là d'abord, ils se chargeront de gagner les autres.

— Et vous croyez que la police n'a pas un espion dans la confrérie? dit Anton Marti.

— Certainement elle en a un, répondit Ignacio; mais allez! vous n'avez rien à craindre; il ne parlera pas.

— C'est lui, pensa le vétéran.

En parlant ainsi, ils avaient atteint les rues solitaires qui conduisent à l'Albaycin. C'est dans ce quartier ruiné et à peu près désert, que vécut jadis des belliqueuses tribus chassées de Baeza par le roi saint Ferdinand. Il est habité maintenant par une population misérable qui a oublié jusqu'au nom de ses illustres ancêtres. Le cicérone s'arrêta devant une petite porte cintrée et frappa discrètement. Il eût été inutile de venir à pareille heure tenter de se faire ouvrir les autres maisons de ce quartier solitaire; chacun se serait tenu coi, crainte des voleurs; mais l'homme que venait chercher Fernand n'avait pas les mêmes appréhensions; il était suffisamment gardé par la terreur qu'il inspirait, et aussitôt que le cicérone eut soulevé le marteau, une voix cria de l'intérieur : — Qui va là? si tard!... Entrez!... Ignacio recommanda à Fernand et à Anton Marti de ne prendre la parole que lorsqu'il les interpellerait. — Vous vous expliquerez mal, leur dit-il! je sais mieux que vous comment il faut parler à ces gens-là.

Ils pénétrèrent alors dans une salle assez vaste, et sans l'horrible préoccupation où il était plongé, Fernand eût été frappé certainement de ce tableau d'intérieur. Un homme dans la force de l'âge, et dont les traits calmes, réguliers, le front légèrement déprimé, la puissante stature, offraient le plus beau type de la force physique, était nonchalamment étendu sur une natte, devant une jeune femme pâle, frêle, et sur le visage de laquelle on ne voyait, pour ainsi dire, que deux longs yeux noirs. Un enfant brun et robuste sommeillait sur les genoux de sa mère, qui avait ramené un pan

de sa robe sur ses membres nus, et jouait de l'autre main avec le cliquet de corail attaché au cou de son fils. Évidemment, le pur sang arabe s'était transmis dans cette famille, et l'on aurait pu se croire transporté chez quelques *Xeqûs* de la tribu des Zénètes en entrant dans cette salle dont les fenêtres trilobées, le plafond enrichi d'arabesques, et les murs revêtus de carreaux vernissés, dataient certainement d'une époque antérieure à la conquête de Grenade.

A l'aspect des trois étrangers, l'homme se leva surpris, tandis que sa femme se retira à l'écart d'un air timide, et que l'enfant effarouché se cachait en pleurant derrière sa mère.

— Que Dieu soit avec vous, Paco ! dit le cicérone ; nous venons pour une petite affaire qui est de votre ressort et de votre compétence ; il y a de l'argent à gagner.

— Nous pourrions nous entendre, s'il ne s'agit de rien qui puisse faire tort à la religion et me mettre mal avec la justice, répondit gravement l'exécuteur des hautes œuvres.

— Est-ce que je ne suis pas aussi bon chrétien que vous, et me croyez-vous capable de vous proposer une chose qui pourrait vous faire tort ? s'écria Ignacio ; j'ai seulement en vue votre intérêt, celui des personnes que vous voyez ici et le mien. Soyez bien persuadé de cela, et nous ne pouvons manquer de nous entendre.

Paco considéra un instant les traits bouleversés de Fernand, la figure honte et douloureusement émue d'Anton Marti ; puis il dit, avec la même gravité : — Je vous erois ; voyons.

Alors Ignacio lui expliqua longuement le service qu'on lui demandait et les moyens qu'on avait de l'en récompenser. Paco l'écouta d'un air attentif, convaincu, et après un moment de réflexion, il lui dit :

— Dans cette affaire, je risque ma propre tête.

— C'est vrai, répondit Ignacio ; ce n'est pas à un homme de sens comme vous que j'essayerais de prouver le contraire. Mais considérez bien toutes les chances : d'abord celle de réussir à souhait, c'est la plus probable ; ensuite la possibilité où vous seriez de nier votre intention et de tout rejeter sur une maladresse. Enfin le cas où ce service rendu secrètement pourrait être hautement proclamé et publiquement récompensé. Tout change en ce monde, Paco ; les hommes d'aujourd'hui ne seront pas les hommes de demain. Eh ! eh ! ajouta-t-il avec un rire sinistre, qui sait si bientôt vous ne maniez pas devant nous tous le col de don Patricio de Lanuza, chevalier de l'ordre royal de Calatrava ? Ce jour-là, je brûlerai un cierge à la Vierge du Triomphe !

— Mais, dit encore Paco, si je consentais à ten-

ter ce que vous voulez, je pourrais ne pas réussir.

Le cicérone hocha la tête et répondit tranquillement :

— Vous feriez comme vous avez fait d'autres fois, à ce qu'on dit.

— Ne le croyez pas, interrompit vivement Paco ; sur mon âme, je n'ai jamais essayé. Une seule fois mon père l'a fait, ajouta-t-il plus bas, il y a très longtemps ; j'y étais, mais je ne m'en souviens pas.

— A-t-il réussi ? demanda le cicérone.

— Oui, Dieu lui fit cette grâce ; l'homme qu'il a exécuté ce jour-là vit encore.

Ces affreux détails ranimaient le courage et la confiance de Fernand. Les lèvres tremblantes, le regard fixe, il considérait avec une espérance mêlée d'anxiété la physionomie de cet homme, dont la vue en d'autres circonstances lui eût fait horreur. Sur un signe du cicérone, il prit la parole à son tour, et essaya de le décider en lui peignant la situation de la victime et ses propres angoisses. Paco n'était pas homme à s'attendrir, mais sa femme pleura en entendant parler de dona Mariana, et elle lui dit à demi-voix : Allons, décide-toi, Paquito ; ton père te dira comment tu dois faire.

— Oui, il faut le consulter. Va, Léla, fais-le descendre, dit Paco.

Un moment après, la jeune femme revint avec un vieillard qui s'avança d'un air de bonhomie timide, et dit en saluant Fernand avec les anciennes formules de la politesse castillane : — Que la bénédiction du ciel soit sur votre Grâce ; elle fait trop d'honneur à des gens comme nous en venant dans cette maison.

Son fils lui expliqua alors la proposition d'Ignacio de la Lapida, et tous deux se prirent à discuter sur ce sujet avec la plus étrange liberté d'esprit, la plus effroyable simplicité. Pourtant il n'y avait évidemment dans ces deux hommes ni des instincts féroces, ni une cruauté acquise, ni un complet abrutissement ; l'habitude seule les avait amenés à cette monstrueuse indifférence, et il ne fut pas difficile de faire naître en eux un sentiment humain, une résolution généreuse. Le père donna ses instructions à son fils, et raconta comment une vingtaine d'années auparavant, à l'époque où les Français étaient maîtres de Grenade, il avait ainsi sauvé la vie à un moine. — La chose se passa sous les yeux de tout un peuple, dit-il ; mais je n'avais autour de moi que les frères de la Charité, lesquels ne laissèrent toucher le corps à personne, et enterrèrent le cercueil vide. Que Dieu les récompense dans ce monde et dans l'autre de cette bonne œuvre !

Le malheureux Fernand écoutait avidement ces

paroles, qui changeaient en certitude une douce espérance. Il eut le courage de s'assurer par une sorte de démonstration qu'on pouvait sortir vivants des mains de Paco, et il se retira enfin après avoir obtenu toutes les promesses et pris tous les arrangements qui pouvaient assurer le salut de dona Mariana.

— Le plus difficile est fait maintenant, lui dit Ignacio quand ils furent dans la rue; vous avez encore un jour devant vous; mais vous attireriez infailliblement l'attention de la police, et tout serait perdu si vous alliez ouvertement d'une maison à l'autre parler aux frères de la Charité. C'est un soin dont je me chargerais, s'ils ne me connaissent pas.

— Il y a parmi eux quelqu'un dont je suis sûr, dit alors Anton Marti; c'est un homme que dona Mariana pourrait, si elle disait un seul mot, faire monter sur l'échafaud avec elle; je le verrai cette nuit même, et, soyez-en certain, il agira pour nous et mieux que nous.

Ils se séparèrent; le vétérân et M. de Villaroël s'éloignèrent ensemble; Ignacio de la Lapida s'en alla de son côté, l'imagination préoccupée de ses desseins. Depuis quelques heures cette âme vénaie et souillée remontait rapidement vers de nouvelles voies; elle se relevait de sa dégradation. Pour la première fois une pensée vraiment religieuse entra dans le cœur d'Ignacio. Comme il passait sur la Plaza-Nueva, il regarda le ciel semé d'étoiles.

— La Panchita me voit peut-être de là haut, pensa-t-il; elle est satisfaite, à présent.

Quelques heures plus tard, Anton Marti et le cicérone vinrent rendre compte à M. de Villaroël du résultat de leurs démarches. Le vétérân était plein d'espoir.

— Nous avons les frères de la Charité pour complices, dit-il; le personnage dont je vous ai parlé les a décidés. Il a fait plus encore: il s'est assuré du gardien du cimetière d'Almengl, lequel assiste à l'enterrement des suppliciés; moyennant une récompense, cet homme se taira, et personne ne saura qu'il a fermé une fosse vide.

— Que le ciel nous aide ainsi jusqu'au bout! s'écria Fernand avec un élan de confiance et d'espoir. Ah! je le crois maintenant, elle est sauvée!

— Il faudrait aller dès à présent au secours de cette pauvre âme en peine, dit Anton Marti; elle transit dans les angoisses de la mort. — Ah! si l'un des frères de la Charité pouvait lui annoncer en secret sa délivrance!...

— Je supplierai celui qui a déjà tant fait pour nous, interrompit Fernand; il entre librement dans la prison, il peut parler à dona Mariana.

— Non, c'est impossible, dit alors le cicérone.

J'ai rôdé toute la matinée aux environs de la prison, et j'ai parlé à des gens qui savent ce qui se passe. Dona Mariana est gardée à vue; on craint que les libéraux ne lui envoient du poison par la main de quelque religieux ou de quelque frère de la Charité, et personne n'approche d'elle que son confesseur, l'alcade-mayor et les hommes de la geôle.

— Quel moyen employer alors? murmura Fernand; que faire, grand Dieu!

— Rien jusqu'au dernier moment, répondit Ignacio. Cette surveillance finira quand elle passera la porte de la prison; et avant qu'elle ne soit arrivée au pied de l'échafaud, je me charge de tout lui dire.

— Vous serez donc là, près d'elle? dit le vétérân avec quelque surprise.

— J'y serai avec les frères de la Charité, répondit le cicérone. Ce ne sera pas la première fois que j'aurai mis leur habit et caché mon visage sous leur cagoule.

X.

Le temps marchait cependant, les deux jours de sursis étaient presque écoulés, et la condamnée avait reçu les derniers sacrements que la religion apporte aux mourants. A mesure que le terme fatal approchait, son âme semblait s'affermir et se calmer. Elle était continuellement en prières, et son attitude, sa physionomie manifestaient une sorte d'exaltation intérieure, de recueillement interrompu par des élans de ferveur. Parfois, cependant, ce cœur si ferme éprouvait de courtes défaillances; il tressaillait d'horreur à la pensée de la mort; il se rattachait à la vie avec désespoir. Alors la jeune femme baisait les pieds du Christ et murmurait, les yeux fixés sur ce douloureux symbole: — Jésus, mort sur la croix, consolez une faible créature qui va mourir aussi... soutenez-la dans le terrible passage de ce monde à la vie éternelle!

Vers le soir, lorsque l'angélus sonna à la cathédrale, elle leva les yeux vers la fenêtre et dit avec une sérénité mélancolique: — Le jour finit! Voilà la dernière fois que j'entends sonner l'*Ave Maria*. Puis, écoutant avec émotion ces sons lents et graves, elle ajouta: — Combien de fois, en me promenant le soir à l'Alhambra, j'ai entendu cette cloche!

A ces mots, elle s'attendrit et pleura comme si son âme, subitement ramenée vers ce monde, s'y fût rattachée avec d'involontaires regrets; mais cette faiblesse ne dura qu'un moment; elle s'agenouilla tranquille, résignée, et dit à son confesseur, en prenant le livre d'heures ouvert sur le

prie-dieu : — Mon père, il est temps, je crois, de dire les prières des agonisants.

Le vieux prêtre, saisi de douleur, pénétré de compassion, ne pouvait retenir ses larmes, et ses lèvres tremblantes articulaient à peine les lugubres versets. Dona Mariana l'interrompit et lui dit avec douceur : — Ne me plaignez pas, mon père; je quitte sans regret ce misérable monde. J'échappe aux troubles, aux tourments des passions humaines... je m'en vais, fidèle et pure, vers celui qui m'attend au ciel... Oh! mon père, c'est Dieu qui le veut dans sa miséricorde!

La soirée s'écoula ainsi. Vers minuit, le confesseur se retira dans une chambre voisine, et les agents de police, qui jusqu'alors n'avaient pas quitté la salle, s'éloignèrent aussi; dona Mariana demeura absolument seule; mais les gens de la geôle, chargés de la surveiller pendant cette terrible nuit, restèrent en dehors de la porte entrouverte, l'oreille attentive au moindre bruit, et s'approchant de temps en temps pour parcourir du regard la funèbre enceinte. Les sentinelles avaient été doublées, et, dans la prévision de quelque émeute nocturne, de quelque tentative pour délivrer la condamnée, des patrouilles circulaient dans le quartier et gardaient les abords de la prison.

La salle était éclairée, dans toute sa profondeur, par une lampe suspendue à la voûte; mais la lumière, ne pénétrant qu'à demi dans l'espace d'alcôve où se tenaient les condamnés, permettait à peine de distinguer l'intérieur de ce triste réduit. L'on avait, par faveur spéciale, dressé un lit à la place du banc où tant de misérables avaient passé la dernière nuit de leur vie; dona Mariana s'y coucha tout habillée, après avoir retourné le sablier posé à côté d'elle sur le prie-dieu. Ceux qui veillaient à l'écart et l'observaient en silence ont raconté qu'elle demeura plusieurs heures immobile, les bras croisés sur le Christ, qu'elle serait contre sa poitrine, le visage un peu relevé et tourné vers le ciel, comme si elle priait encore dans son dernier sommeil. Elle ressemblait ainsi à une de ces belles saintes qu'on représente, à leur lit de mort, le front rayonnant déjà de la céleste auréole.

Le sablier achevait de s'écouler cependant; une pâle clarté commençait à poindre entre les barreaux de la fenêtre; le jour fatal se levait; c'était le 26 mai 1831.

Dona Mariana fit un mouvement, ses yeux se rouvrirent; elle regarda avec une sorte d'étonnement et d'effroi les lambris noirs et nus de l'alcôve, le misérable lit où elle avait dormi, et le sablier presque vide; mais, surmontant aussitôt ce mouvement tout à fait instinctif et rappelant

les forces de son âme, elle se leva et demanda son confesseur.

Alors elle eut encore avec le vénérable prêtre un long et dernier entretien. Ses liens étant confisqués, elle ne pouvait faire aucune disposition testamentaire; mais elle chargea son confesseur de transmettre au colonel don Juan de Penacorva ses dernières intentions; après lui avoir recommandé l'accomplissement de quelques legs pieux, elle le pria d'appeler près de lui le vieil Anton Martí et de le récompenser de son dévouement comme elle l'eût fait elle-même si on lui en eût laissé les moyens. Ensuite elle parla de ceux qui trahaient secrètement la délivrance de l'Espagne et qui l'avaient entraînée dans leurs complots.

— Que ma triste fin n'abatte pas leur courage, dit-elle; ma mort sera un funeste triomphe pour nos ennemis... Vivante je ne pouvais rien; mais le souvenir de mon supplice restera dans la mémoire du peuple opprimé... Quelque jour le peuple me vengera...

— Ma fille, il faut pardonner à ces hommes égarés qui vous ont condamnée, dit le prêtre.

— Je leur pardonne, mon père, répondit dona Mariana avec un accent sublime; du fond de l'âme je pardonne à celui dont les délations, les noires intrigues, les mensonges horribles me traitent aujourd'hui à l'échafaud. Si quelque jour, tourmenté par les remords, il vient se jeter à vos pieds pour soulager sa conscience, dites-le lui, mon père; dites-lui qu'avant de mourir j'ai pardonné.

Elle garda un moment le silence et reprit ensuite d'une voix moins ferme : — Il est une autre personne dont j'ai reçu les plus grandes marques de dévouement, et qui m'eût sauvé la vie si l'on eût différé d'un seul jour l'exécution de la sentence... Cette personne ira vous trouver peut-être quand tout sera fini...; dites-lui, mon père, que je me souviendrai dans le ciel des âmes généreuses que j'ai rencontrées sur la terre, et que je prierai Dieu... toujours...

Elle n'acheva pas; le nom de don Fernand de Villaroel resta sur ses lèvres, et elle parut se recueillir dans de tristes et ferventes pensées. Peut-être en ce moment acceptait-elle la mort comme l'expiation du sentiment inavoué dont elle allait emporter le secret dans la tombe.

Cependant l'heure terrible approchait; l'on entendait du fond de la prison le roulement des tambours, le mouvement des troupes qui se rendaient au lieu de l'exécution, et le bruit de la cavalerie qui se rangeait aux principaux carrefours, prête à charger le peuple à la première manifestation de révolte. Les portes et les grilles intérieures de la prison s'ouvraient successive-

ment, et une sourde rumeur, résonnant sous les voûtes, annonçait l'arrivée du sinistre cortège. Dona Mariana s'était prosternée, le front baissé, les mains jointes. Le prêtre, debout à ses côtés, pria à haute voix ; elle demeura ainsi quelques moments, et quand la porte s'ouvrit, elle se releva d'elle-même en disant : — Voici donc l'instant de ma délivrance !

L'alcade-mayor entra suivi des religieux, des frères de la Charité, et des gens de la geôle. Malgré la présence de tant de personnes, le plus profond silence régnait dans la salle, et tout le monde entendit l'alcade-mayor qui, d'une voix émue, demandait à la condamnée si elle n'avait aucune réclamation à lui adresser avant l'exécution de la sentence.

— Une seule, répondit-elle d'un ton de dignité calme ; femme noble par le sang, alliée aux plus grandes familles du royaume, je demande à être traitée selon les privilèges de mon rang.

— Votre désir sera accompli, répondit l'alcade-mayor en se retirant pour faire place aux frères de la Charité qui s'approchaient vêtus de leurs longues robes noires et le visage caché sous la capoule, dont la pointe descendait jusque sur leur poitrine. Il était difficile de reconnaître ces hommes sous le lugubre habit qui les couvrait ; pourtant dona Mariana tressaillit lorsque l'un d'eux, se plaçant devant elle, fit signe qu'on lui remit le vêtement avec lequel les criminels de haute trahison doivent marcher au supplice : elle avait reconnu Ignacio de Lapida. Un des frères de la Charité apporta alors sur un plateau d'argent le manteau et le capuchon de serge noire destinés à dona Mariana. Le cicérone se tenait près d'elle comme pour l'aider ; il essaya de lui parler à voix basse, mais elle recula d'un pas en le repoussant avec un geste impérieux, et mit elle-même le manteau sur ses épaules, le capuchon sur sa tête ; puis, avisant un homme qui se trouvait à l'écart, une corde roulée au bras, elle dit avec résignation : — Il faut donc se soumettre à cette infamie !

Le bourreau s'avança alors et lui lia les mains. Tous ceux qui l'ont vue pendant ces funèbres apprêts disent qu'elle les supporta sans faiblesse ; rien en elle ne décelait l'aucunissement profond où tombent les malheureux dont le terme est si proche ; son regard, l'éclat de son teint annonçaient, au contraire, une secrète exaltation et le sublime effort d'une âme triomphant des terreurs de la mort. Elle tenait le crucifix entre ses mains serrées aux poignets par le double nœud de la corde, et son rosaire était passé entre ses doigts ; l'infortunée n'avait pas voulu se séparer de ces pieux emblèmes qu'elle possédait depuis longtemps et sur lesquels elle avait tant prié et tant pleuré.

L'alcade-mayor, les alguazils et les gens de la geôle commencèrent alors à descendre ; dona Mariana les suivit environnée des frères de la Charité. Elle marchait seule et d'un pas ferme, la contenance humble, mais non abattue, et les yeux baissés sur le crucifix. Sa magnifique chevelure, s'échappant de dessous le capuce, retombait en longues boucles autour de son visage dont elles cachaient le contour, de manière qu'on n'apercevait distinctement que la ligne pure et délicate de son profil. Au moment où elle arrivait au seuil de la prison, le crieur public lisait sa sentence à la foule assemblée devant les portes, et promulgait le décret royal qui défendait, sous peine de mort, de faire entendre le cri de grâce et de porter la main sur la condamnée.

Selon le privilège réclamé par dona Mariana, elle ne devait pas, comme les criminels vulgaires, aller à pied au lieu du supplice ; on lui avait amené un cheval caparaonné de deuil et dont le bourreau tenait la bride.

Le sinistre cortège se mit en marche. Un piquet de cavalerie précédait la condamnée ; autour d'elle s'avançaient les religieux et les frères de la Charité ; puis venaient à cheval les alguazils vêtus de noir, le manteau court sur l'épaule, l'épée au côté, et la baguette, marque distinctive de leurs fonctions, à la main. Un détachement d'infanterie fermait la marche.

La populace qui habite les vieux quartiers de Grenade était accourue ; elle inondait les carrefours et toutes les avenues depuis la rue de la prison jusqu'à la porte d'Elvira ; mais tout le long du chemin qui devait parcourir dona Mariana, les maisons étaient fermées, et pas un visage ne se montrait aux fenêtres, aux balcons, dont les jalousies baissées ne se relevèrent pas ce jour-là.

Le cortège avançait lentement au milieu de cette foule émue, consternée, qui grossissait à mesure qu'on approchait du lieu de l'exécution. Dona Mariana avait la tête inclinée, le corps légèrement fléchi, par un instinct craintif et pudique, elle ramenait sur sa poitrine l'espèce de froc dont on l'avait converte, et en retenait les plis d'une de ses mains liées. De temps en temps, elle levait les yeux de dessus le crucifix, et jetait un regard sur la foule. Elle ne versa pas une larme pendant ce trajet ; rien, dans sa contenance, n'annonçait les angoisses d'une âme luttant contre les frayeurs de la mort ; mais chaque fois que des clameurs confuses s'élevaient autour d'elle, une faible rougeur montait à ses joues, et le mouvement imprévisible de son sein, la contraction presque imperceptible de ses lèvres, manifestaient un trouble intérieur qu'elle ne pouvait entièrement dominer. Tant de sympathies l'environnaient, son supplice

excitait tant de pitié, d'indignation, qu'elle put croire jusqu'au pied de l'échafaud que le peuple l'arracherait des mains du bourreau. Tel fut peut-être l'espoir du parti libéral; mais la multitude épouvantée pleura sur la victime sans essayer de la sauver; elle vit sur tous les visages la pitié, la douleur qu'inspirait son sort; elle entendit autour d'elle des imprécations, des sanglots; pourtant les masses ne bougèrent point, et pas un cri ne s'éleva pour éveiller en sa faveur les vengeances populaires.

Le cortège atteignit ainsi la porte d'Elvira, où il fit halte un moment. De ce point, l'on découvrait la place du Triomphe, les faubourgs et les chemins qui descendent vers la Vega. Le lointain de ces riantes perspectives était encore baigné par un rayon de soleil; mais d'épais nuages étendaient leur ombre sur Grenade. L'atmosphère était lourde, l'horizon couvert de longues nuées, et tout faisait présager un violent orage.

Dona Mariana parcourut du regard la place du Triomphe; ses yeux s'arrêtèrent sur la statue de la Vierge; puis elle les reporta sur l'échafaud, et baissa la tête en frissonnant. Peut-être se souvint-elle, en ce moment suprême, que quelques mois auparavant elle s'était arrêtée aussi, avec don Fernand de Villaroël, devant la Vierge protectrice de Grenade.

L'échafaud était dressé près de la grille qui environne la statue; il formait un carré long, exhaussé de quelques pieds au-dessus du sol, et recouvert d'un tapis de serge noire. A l'une des extrémités, l'on avait disposé une espèce de sellette adossée à un fort madrier; c'était là tout l'appareil du supplice. La place du Triomphe, les rues adjacentes et l'esplanade de l'hôpital étaient remplies d'une foule immense; la multitude avait même envahi les ruines des antiques remparts qui défendaient jadis les quartiers de l'Alcazaba et de l'Albaycin, et toutes les hauteurs qui dominent la porte d'Elvira.

Au moment où dona Mariana arrivait au pied de l'échafaud, de pâles éclairs sillonnaient l'horizon, et le tonnerre grondait du côté de Guadix. L'on eût dit que le ciel même prenait part à l'épouvante universelle, et que des voix d'en haut menaçaient la terre où allait s'accomplir un si horrible forfait.

Les frères de la Charité entourèrent dona Mariana au moment où son pied toucha pour la dernière fois le sol des vivants; elle n'avait plus qu'un pas à faire pour monter à l'échafaud. Alors Ignacio de la Lapidá voulut essayer encore de lui parler; mais tandis qu'il se penchait vers elle comme pour la soutenir, et murmurait à son oreille le nom de don Fernand, il fut interrompu

par de longues clameurs. La foule, repoussée par les troupes, relluait aux extrémités de la place; tous les yeux se fixaient sur un homme qui, escorté de quelques soldats, se frayait un passage jusqu'à l'échafaud; c'était l'alcade del crimen. Personne ne connaissait les instructions qu'il avait reçues de l'autorité souveraine, et les ordres secrets qu'il devait accomplir. Il y eut à son aspect un moment terrible d'attente et d'anxiété; le peuple s'agitait avec de sourdes acclamations, et ceux qui environnaient la condamnée étaient saisis tout à la fois d'étonnement, de frayeur et d'espoir. Mais cette incertitude ne dura qu'un instant; l'alcade del crimen s'approcha de dona Maria, et lui dit à haute voix : — « Mariana de Pineda, je viens encore une fois vous offrir, au nom du roi, grâce et pardon. Confessez votre crime; déclarez les noms de vos complices, et sa majesté vous accorde la vie.

Elle détourna la tête sans répondre, et monta rapidement les degrés de l'échafaud, soutenue par son confesseur. A cette vue, le peuple comprit qu'il s'était trompé, et il fit entendre sa voix formidable; un murmure sourd et furieux s'éleva de cette masse vivante. L'alcade del crimen pâlit, le péril était imminent; s'il faisait un seul pas au milieu de cette multitude, si elle osait mettre la main sur lui, c'en était fait; elle le déchirait en lambeaux, et sa mort devenait le signal d'une révolte; il n'y avait qu'un seul parti à prendre, et il le prit : faisant signe à la faible escorte qui l'avait accompagné de s'éloigner, il alla d'un air recueilli se joindre aux frères de la Charité, qui s'étaient mis en prières autour de la bière encore vide. Alors Ignacio de la Lapidá se rapprocha du recteur de la confrérie, et lui dit à voix basse, avec cet affreux sang-froid qui ne l'abandonnait jamais : — Tout est perdu... Paco nous la livrera morte... L'alcade del crimen a les yeux sur lui.

Dona Mariana, assise sur le banc, pressait le crucifix contre son sein, tandis que l'exécuteur lui mettait au cou la fatale cravate et l'attachait au madrier. Il se fit alors un si grand silence parmi la foule et autour de l'échafaud, qu'on put entendre distinctement le confesseur qui, debout près de la victime, lui disait avec un accent sublime : — Je t'absous, ma fille, au nom du Seigneur... Quitte glorieuse et pure ce misérable monde. Tout est vain et méprisable ici-bas, tout est périssable. Mais l'éternelle félicité habite dans les célestes demeures où tu vas entrer.

Comme il disait ces paroles, un rayon de soleil brilla subitement, et l'azur du ciel parut à travers les nuages déchirés. Le vieux prêtre leva les yeux vers cette zone lumineuse, et reprit avec exaltation : — Regarde, Mariana! le ciel s'ouvre pour

recevoir ton âme immortelle. Va, ma fille, monte vers ces régions sereines; au-delà des orages les anges et les saints t'attendent; va, et devant Dieu prie pour tes bourreaux.

En ce moment, l'exécuteur serra le terrible pivot de toute sa force. Mariana fit un mouvement convulsif; une pâleur livide couvrit son visage; ses yeux restèrent ouverts et fixés au ciel. Le confesseur se tut et s'agenouilla. Elle était morte.

Une heure plus tard, les frères de la Charité sortaient du cimetière d'Almengol, où trois hommes étaient restés derrière eux, près de la fosse qu'ils venaient de fermer. Fernand était plongé dans un désespoir morne et muet; Anton Marti manifestait sa douleur par de sourdes imprécations, et le cicerone marchait tristement entre les

tombes nouvellement creusées, en songeant à la Panchita.

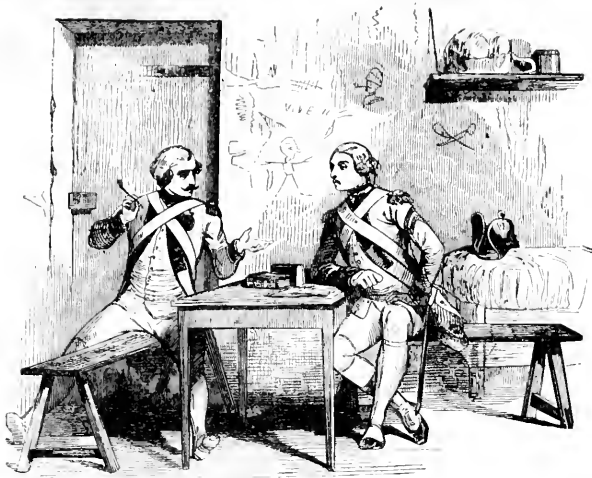
Anton Marti regarda tristement Fernand qui, pâle, anéanti, l'œil sec et fixe, ressemblait à un corps foudroyé encore debout. — Où l'emmener? dit-il à voix basse.

Pour toute réponse, Fernand tomba, pour ne plus se relever, sur la fosse de Mariana.

.....
Cinq ans plus tard, la foule, qui avait vu le supplice de dona Mariana, assistait à une triste et magnifique solennité : les dépouilles mortelles de la noble victime avaient été exhumées, et on lui rendait les funèbres honneurs dans l'église cathédrale de Grenade. On vit un orateur plébicien raconter sa vie à la foule émue qui répéta avec enthousiasme : *Elle est morte pour la liberté!*

M^{me} CHARLES REYBAUD.





Discussion à perte de vue sur les vertus de Sophie Arnould entre un amant de la veille et un amant du lendemain.

SOPHIE ARNOULD.

Le xviii^e siècle a vu s'épanouir en France une folle guirlande de belles filles presque toutes dignes par leur esprit de rappeler les courtisanes de la Grèce. Il s'est trouvé une Aspasie qui a donné des leçons de politique, sinon d'éloquence, à Louis XV, lequel n'était pas tout à fait Socrate ni Périclès; une Laïs, une Léontium, une Phryné, une Thaïs, une Thargélie, qui, sous les noms de Dubarry, de Guimard, de Laguerre, de Gaussin, de Sophie Arnould, enchantaient Versailles et Paris, la cour et le théâtre. Et comme dans l'ancienne Grèce Thaïs trouvait son Aristippe, Léontium son Epicure; — je ne parle pas des disciples, — Phryné son Praxitèle, Thargélie son Xercès; en France, hormis Marion Delorme ou Ninon de Lenclos, la Pompadour ou la Dubarry, toutes ces folles et belles créatures se sont formées sur le théâtre, le théâtre, l'école des mœurs!

Les esprits moroses condamnent du même coup, sans les entendre, toutes ces femmes si joyeuses et si tristes, « créatures perverses, indignes du souvenir des hommes; pécheresses sans repentir, mortes dans le péché. » Voilà ce qu'ils disent dans leur indignation, sans une larme de charité pour ces sœurs perdues. Ils ont tort. Je ne viens

pas ici me faire le mauvais avocat d'une mauvaise cause. Grâce à Dieu, l'autel de Bacchus est renversé, Cythère est noyée sous les larmes; le culte du sentiment l'emporte à jamais. La grappe rougit toujours sur la colline; mais plus que jamais l'âme a des ailes qui s'élèvent dans les splendeurs des cieux. Cependant je ne puis me défendre d'une compassion toute religieuse pour quelques-unes de ces femmes que je rencontre souvent sur mon chemin tout en cherchant l'histoire plus sérieuse du xviii^e siècle. Comme elles ont pris beaucoup de place au soleil dans leur temps, l'histoire familière, celle qui se complait aux lettres et aux arts, qui étudie sur la même page les idées et les folies, les figures et les passions, le vrai caractère en un mot, doit un regard à ces figures trop dédaignées. L'historien de bonne foi doit oser aller partout. Rien de ce qui fleurit ou se fane sous le soleil n'est indigne de ses études; la muse est une vierge éternelle qui traverse le monde sans salir ses pieds blancs. Du reste, ceci n'est rien autre chose qu'un simple portrait au pastel, avec un sourire sur les lèvres, un nuage sur le front, un bouquet de roses sur le corsage.

Sophie Arnould est née à Paris, en plein carna-

val de 1740; elle est née en l'ancien hôtel Ponthieu, rue Béthisy, dans la chambre à coucher où fut assassiné l'amiral de Coligny et où mourut la belle duchesse de Montbazou. « Je suis venue au monde par une porte célèbre, » disait Sophie Arnould. Très jeune encore, son esprit, au souvenir des amours de madame de Montbazou et de M. de Rancé, avait pris une certaine teinte romanesque.

Cet ancien hôtel de Ponthieu était devenu un hôtel garni sous la direction du père et de la mère de Sophie Arnould. Ces braves gens avaient cinq enfants; mais grâce à leur bonne volonté et aux revenus de l'hôtel, ces enfants furent élevés avec une sollicitude pieuse et touchante. Sophie Arnould eut des maîtres comme une fille de bonne maison: maître de musique, maître de danse, maître de chant. Elle annonça de bonne heure qu'elle chanterait à séduire tout le monde; jamais sirène antique vantée par les poètes n'eut dans la voix plus de mélodie et de fraîcheur. Sa mère comprit que cette voix était un trésor. « Nous serons riches comme des princes, » disait Sophie Arnould encore enfant; une bonne fée est venue à mon berceau, qui m'a douée de la magie de changer au son de ma voix toute chose en or et en diamants; d'autres voient des serpents et des couleuvres, moi je verserai des flots de perles, de rubis et de topazes. »

Sa mère la conduisit dans quelques communautés religieuses pour chanter les ténèbres. Un jour, au Val-de-Grâce, la princesse de Modène, qui y faisait sa retraite, ayant entendu la voix charmante de Sophie, lui ordonna de venir en son hôtel; la jeune fille avait déjà de la saillie, elle babillait avec la grâce d'un oiseau; elle acheva de séduire la duchesse, qui lui dit en lui donnant un collier: « Allez, allez, belle fille, vous chantez comme un ange; vous avez plus d'esprit qu'un ange: votre fortune est faite. »

Dès ce jour, le nom de Sophie Arnould courut par le monde; on parla de sa grâce, de ses beaux yeux, de ses reparties, mais surtout de sa voix enchanteresse. M. de Fondpertuis, intendant des menus-plaisirs, vint un jour la prendre dans son carrosse pour la conduire chez madame de Pompadour. « Je vous défends de dire un mot, dit la noble courtisane; ne parlez pas, mais chantez. » Sophie chanta, sans se faire prier, des triolets de Philidor; jamais rossignol ne secona tant de perles de son gosier, jamais chant printanier ne traversa le bocage avec plus de fraîcheur; c'était la rosée qui brille au matin sous un rayon de soleil. Madame de Pompadour applaudit avec enthousiasme. « Jeune fille, vous ferez quelque jour une charmante princesse. » Madame Arnould, qui était présente, craignant que sa fille ne jouât un trop grand rôle ici-bas, répondit à la marquise: « Je

ne sais, madame, comment vous l'entendez. Ma fille n'a point assez de fortune pour épouser un prince; d'un autre côté, elle est trop bien élevée pour devenir une princesse de théâtre. »

Cependant, dès ce jour, Sophie Arnould fut dans le chemin de l'Opéra. Pour ne pas trop effrayer la mère, on lui dit d'abord que sa fille n'était inscrite que pour la musique du roi; mais bientôt Francœur, surintendant de la musique du roi, sollicita Sophie d'entrer à l'Opéra, lui disant qu'elle se devait à la France comme au roi, que tous les cœurs du royaume battraient de plaisir à son chant divin. « Aller à l'Opéra, dit-elle, c'est aller au diable; mais enfin, c'est ma destinée. » Nous sommes tous ainsi, nous mettons nos torts, quels qu'ils soient, sur le compte de la destinée. Madame Arnould voulut résister de tout son pouvoir maternel. « Ce n'est point à l'Opéra, c'est au couvent que vous irez, » dit-elle à Sophie en l'enfermant dans sa chambre. Heureusement pour le diable, qui ne perd jamais son droit, que le roi de France daignait alors se mêler des plaisirs du public; il signa l'ordre de conduire Sophie à l'Opéra par autorité de justice. La pauvre mère ne désespéra point encore de sauver cette vertu déjà si apprivoisée; elle veilla sur sa vie avec la plus grande sollicitude; elle l'accompagnait à l'Opéra, jusque dans les coulisses; les roués de 1757 avaient beau papillonner autour de la chanteuse, ils n'obtenaient pour toute faveur qu'un regard foudroyant de la mère.

Sophie Arnould débuta à dix-sept ans. Voici comment un gazetier du temps raconte son apparition à l'Opéra: « C'est la comédienne la plus naturelle, la plus onctueuse, la plus charmante qu'on ait encore vue. Elle n'est pas belle, mais elle a tous les attrails de la beauté. Celle-là n'a pas été gâtée par les maîtres; elle est sortie telle qu'elle est des mains de la nature, aussi son début a été un triomphe. » Le gazetier se trompait: Sophie Arnould avait eu des maîtres, elle en prit d'autres encore. Mademoiselle Fel lui enseigna l'art du chant, mademoiselle Clairon lui enseigna l'art de la comédie.

Quinze jours après son début, Sophie Arnould était adorée de tout Paris; quand elle devait paraître sur la scène, l'Opéra était envahi. « Je doute, disait Fréron, qu'on se donne tant de peine pour entrer au paradis. » Tous les gentilshommes du temps se disputaient la gloire de jeter à son passage, dans la coulisse, des bouquets à ses pieds. Elle passait avec nonchalance comme si elle eût déjà été habituée à ne marcher que sur des fleurs. Madame Arnould, qui était elle-même une femme d'esprit, disait à ces charmants importuns: « Ne jetez donc pas des épines sur son chemin. » Mais

la mère eut beau faire, elle eut beau ouvrir de grands yeux; l'amour, qui ne voit goutte, se glissa entre elle et sa fille. Parmi les jeunes seigneurs qui s'obstinaient à folâtrer sur les pas de Sophie, le comte de Lauragais était le plus amoureux; il voulut que la victoire fût à lui. Il tenta d'abord d'enlever la belle dans la coulisse; cette première tentative échoua; comme il avait de l'esprit et qu'il aimait les aventures, il imagina un moyen plus piquant : un soir qu'il soupa avec ses amis, il leur déclara qu'avant quinze jours madame Arnould ne conduirait plus sa fille à l'Opéra. Le lendemain, un jeune poète de province débarqua sous le nom de Dorval à l'hôtel de Lisieux. Ses bonnes façons et son air timide frappèrent madame Arnould; il lui raconta d'un grand air de naïveté le but de son voyage; il avait laissé en Normandie une mère « qui vous ressemble, madame, » et une sœur « qui ressemble à mademoiselle Sophie, » pour venir chercher fortune à Paris dans les lettres. « Pauvre enfant! s'écria madame Arnould, que n'êtes-vous resté là-bas auprès de votre mère et de votre sœur! — Ne désespérez pas encore, reprit Dorval, j'ai là une tragédie digne d'être jouée par Lekain et Clairon. Ah! que de nuits j'ai passées avec délices autour de cette œuvre de mes vingt ans! Il faut bien vous le dire, madame, ce n'est pas seulement la gloire qui me souriait, c'était aussi l'amour. » Tout en parlant ainsi, Dorval jetait un regard de serpent à Sophie, qui écoutait avec la curiosité du cœur. « Oui, madame, il y a dans mon pays une belle fille brune, piquante, enjouée, faite par l'amour et pour l'amour; je l'aime à la folie. — C'est là une belle folie, murmura la chasteuse, séduite par l'air passionné du nouveau débarqué. — Une belle folie! dit la mère en prenant sa mine sévère; ma fille, je ne vous conseille pas d'y tomber. Pour vous, monsieur, vous êtes bien à plaindre de venir chercher fortune à Paris en compagnie de la poésie et de l'amour : amoureux et poète, c'est être ruiné deux fois. — Je ne suis pas de votre avis, dit Dorval en regardant Sophie avec passion, n'ai-je pas tous les trésors du cœur sous la main? — C'est assez déraisonner pour aujourd'hui, interrompit madame Arnould. M. Dorval, d'ailleurs, est sans doute fatigué. Voici la clef de sa chambre. — Hélas! pensa Sophie, qui aimait déjà à jouer sur les mots, il emporte la clef de mon cœur. »

L'amour est éternellement condamné à jouer la comédie, à rechercher les masques, les surprises, les mensonges. L'amour qui va droit devant soi, sur la grande route commune, n'arrive jamais, il meurt à moitié chemin; mais l'amour qui va par les sentiers couverts ne manque jamais son coup; il surprend et c'est fini. Les femmes cherchent

autre chose que de l'amour dans le cœur des hommes, elles y cherchent de l'esprit. Elles tiennent toujours compte du roman qu'on prépare pour les vaincre; car, pour elles, l'amour est un roman; plus il est embrouillé, plus il les séduit. Le comte de Lauragais connaissait bien les femmes. Débarquer de Normandie en poète naïf et spirituel, qui vient chercher la gloire à Paris pour en couronner sa maîtresse, n'était-ce pas débarquer en vrai don Juan auprès d'une comédienne qui voulait d'abord donner son cœur? Il faut le dire à la louange de Sophie Arnould, elle ne remarqua pas le comte de Lauragais dans les coulisses de l'Opéra, où il arrivait toujours avec le fracas d'un prince héréditaire; elle aima du premier coup Dorval, qui lui apparaissait dans le triste équipage d'un poète de province.

La conquête fut rapide; au bout d'une semaine, le poète Dorval enlevait Sophie de l'hôtel de Lisieux. Jamais enlèvement ne fut plus doux et plus passionné : il la porta dans ses bras une demi-heure durant. Il avait donné rendez-vous à son laquais, mais cet homme s'était trompé de rue. Un demi-siècle après, devenu pair de France et duc de Bréanès, le comte de Lauragais racontait avec tout le feu de la jeunesse cet enlèvement romanesque : « C'était Psyché, j'étais Zéphyr; j'avais des ailes, les ailes de l'amour. Pauvre tourterelle effarée! elle était si légère sur mon cœur que je craignais de la voir s'envoler. Elle se mit à pleurer. — Que dira ma mère? — J'ai pour vous une belle rivière de diamants. — Ma pauvre mère! — J'ai aussi un collier de perles fines. — Qui la consolera? — A propos, j'oubliais de vous dire que j'ai loué pour vous un petit hôtel, un peu mieux garni que celui de Lisieux. » A cet instant, le comte retrouva son carrosse : le reste va sans dire : voilà pourquoi je ne le dis pas.

Cet événement mit en émoi la cour et la ville; on plaignit à la fois madame de Lauragais et Sophie Arnould. On sait que le comte de Lauragais se moquait de l'opinion comme d'une belle fille en carnaval qui change tous les jours de déguisements. Sophie était déjà à la mode dans le monde des passions profanes. Sa renommée resplendit d'un vif éclat; on ne l'avait comparée qu'à Orphée, on la compara à Sapho et à Ninon. Comme elle avait de l'a-propos, une grande liberté d'esprit, des grâces folâtres dans le langage, il fut bientôt décidé qu'elle avait recueilli l'héritage de Fontenelle et de Piron; chacune de ses réparties passa de bouche en bouche depuis Versailles jusqu'à la Courtille. Elle fut célébrée par toute la pléiade des poètes gazouilleurs du temps. Ce ne fut pas tout pour sa gloire : l'Encyclopédie se donna rendez-vous chez elle pour faire de la phi-

l'osophie en toute liberté; il faut dire qu'on sou-paît chez Sophie Arnould mieux que partout ail-leurs. Toute fière de ses succès du monde, elle n'oubliait pas l'Opéra, le vrai théâtre de sa gloire; elle chantait toujours d'une voix fraîche et mél-odieuse; elle jouait, en outre, avec toute la grâce et tout le sentiment d'une grande comédienne. Carriek, dans son voyage à Paris, déclara que mademoiselle Arnould était la seule actrice de l'Opéra qui frappât ses yeux et son cœur.

Malgré toutes les remontrances de la cour, le comte de Lauraguais continuait à vivre avec elle sous le même toit. Madame de Lauraguais, qui était le modèle des femmes sacrifiées, vendait ses diamants pour que son mari fit honneur à sa maison; mais Dieu sait les diamants qu'il aurait fallu vendre pour soutenir longtemps le luxe de Sophie Arnould! son hôtel était un palais, son salon un musée, sa toilette une féerie. Au milieu de cette vie si folle et si fastueuse, le croira-t-on? le comte de Lauraguais et mademoiselle Arnould s'aimaient toujours de l'amour le plus tendre.

Quatre années se passèrent ainsi, à la grande surprise des amis du comte et des amies de la chanteuse. Jamais pareil amour ne s'était allumé sur les planches de l'Opéra. Sophie Arnould, on le devine, s'ennuya la première; pendant une absence du comte, elle décida qu'il était temps de rompre; elle ne voulut rien garder de lui, elle fit atteler le carrosse, y mit ses bijoux, ses dentelles, ses lettres, tout ce qui lui rappelait son bonheur avec lui: « Va, dit-elle à son laquais, conduis ce carrosse chez madame de Lauraguais; tout ce qui est de-dans lui appartient. » Comme le laquais s'en allait, elle le rappela: « Attends, j'oubliais une chose importante. » Elle appela ses femmes: « Qu'on m'apporte les deux enfants du comte. — Ils sont bien à lui, » se dit-elle en se promenant. On apporta les deux enfants, l'un encore au berceau, l'autre bégayant à peine. Elle les embrassa et leur dit adieu. « Tiens, La Prairie, porte ces enfants dans le carrosse et mène-les avec tout le reste. » La Prairie obéit sans mot dire; il alla tout droit à l'hôtel de Lauraguais, où la comtesse était seule. La pauvre femme accepta les enfants et renvoya tes bijoux. On a souvent médié des femmes du xviii^e siècle; ce trait ne doit-il pas en absoudre beaucoup? n'y a-t-il pas bien des femmes aujourd'hui qui garderaient les bijoux et renverraient les enfants?

Là ne finit point l'amour des deux amants. Après quelques infidélités, ils en revinrent au même point. Le scandale avait été grand dans Paris, il fut plus grand encore à la nouvelle de ce raccommodement. Le comte fit plusieurs voyages; il est entendu que pendant ces absences Sophie

Arnould laissa voyager son cœur. « Ah! cruelle, lui dit le comte au retour, vous avez voyagé plus loin que moi. — Pierre qui roule n'amasse pas de mousse, répondit-elle; mais, hélas! mon cœur a amassé bien de l'ennui. Le prince d'Hénin me fera mourir avec ses bouquets, ses madrigaux et ses écus. C'est une vraie pluie d'amour. — Attendez, lui dit le comte, je vais vous délivrer d'un prince si ennuyeux. » Le même jour, — 11 février 1774, — il assembla quatre docteurs de la Faculté de Paris. « C'est une question importante, leur dit-il gravement; il faut savoir si l'on peut mourir d'ennui. » Après de mûres réflexions, les quatre docteurs se déclarèrent pour l'affirmative. Ils motivèrent leur jugement dans un long préambule; après quoi ils signèrent de la meilleure foi du monde. « Et le remède? » demanda le comte. Ils décidèrent qu'il fallait distraire le malade, changer son horizon et le délivrer des gens qui l'entou-raient. Cette pièce en main, le comte s'en va droit chez un commissaire porter plainte contre le prince d'Hénin, sous prétexte qu'il obsédait ma-demoiselle Arnould au point de la faire mourir d'ennui. « Je requiers, en conséquence, qu'il soit enjoint au prince de s'abstenir de toute visite chez la chanteuse, jusqu'à ce qu'elle soit hors de la maladie d'ennui dont elle était atteinte, maladie qui la tuerait, selon la décision de la Faculté, ce qui serait un malheur public et un malheur privé. » On devine que cette plaisanterie se ter-mina par un duel. Le prince et le comte se batti-rent si bien — ou si mal — que le soir même du duel, ils se rencontrèrent ensemble chez Sophie Arnould.

Peu de temps avant la révolution, elle quitta le théâtre, les passions de l'Opéra et les passions du monde pour se retirer à la campagne. Elle imita Voltaire, Choiseul, Boufflers; elle se passionna pour l'agriculture comme la reine Marie-Antoi-nette; elle eut des vaches et des moutons; elle fit du beurre et du fromage; elle fana son foie et cueillit ses pois.

En pleine révolution, elle vendit sa petite terre pour acheter à Luzarches la maison des pénitents du tiers-ordre de saint François. Comme elle avait toujours de l'esprit, elle fit graver cette inscrip-tion sur la porte: *Ite, missa est*. Elle s'occupa de sa mort et de son salut. Cette femme, qui avait, comme Madeleine, jeté son cœur à tous les vents printaniers, profané son âme dans toutes les felles amours, se prépara à la mort avec une certaine volupté claustrale. Au bout du parc, dans le cou-vent en ruine, elle disposa son tombeau et fit ins-crire sur la pierre ce verset de l'Écriture :

Malta remittuntur ei peccata, quia dilexit multum.

Le croirait-on ? les sans-enlottes de Luzarches virent la troubler dans sa retraite, la prenant pour une religieuse et pour une ci-devant. Ils firent un matin une visite domiciliaire dans la maison des pénitents : « Mes amis, leur dit-elle, je suis née femme libre, j'ai toujours été une citoyenne très active et je connais par cœur les droits de l'homme. » Les sans-enlottes ne voulurent pas la croire sur parole ; ils allaient la mener en prison, lorsque l'un d'eux aperçut sur une console un buste de marbre : c'était Sophie Arnould dans le rôle d'Iphigénie ; cet homme, trompé sans doute par l'écharpe de la prêtresse, s'imagina que c'était le buste de Marat : C'est une bonne citoyenne, dit-il en saluant le marbre.

Il restait alors à Sophie Arnould trente mille livres de rente et des amis sans nombre. En moins de deux ans, elle perdit sa fortune et ses amis. Elle revint à Paris avec quelques débris sauvés du naufrage ; un mauvais avocat, qui gouvernait son bien, acheva de la ruiner. Elle tomba donc dans une misère absolue et dans une solitude profonde. Elle alla vainement frapper à la porte de tous ceux qui l'avaient aimée ; elle frappa à bien des portes, mais c'était frapper sur la pierre des tombeaux ; ceux qui l'avaient aimée n'étaient plus là. La prison, l'exil, l'échafaud, les avaient dispersés pour jamais. Elle fut réduite à aller demander assistance chez un perruquier qui l'avait coiffée en ses beaux jours. Cet homme demeurait dans la rue du Petit-Lion. Il lui donna asile, mais dans un triste réduit sans lumière et sans cheminée où la pauvre femme grelottait et s'éteignait. Elle payait cher les grandeurs passées ; certes, Madeleine ne traversa pas une pénitence si austère. Cependant elle chantait encore. « On a entendu, dit un biographe, mêlée aux concerts mystiques des obscurs théophilanthropes, cette voix qui tonnait dans *Armide* et qui soupirait dans *Psyché* ; on a gémi en pensant à l'incertitude des événements et aux mystères de la fatalité. »

Un jour qu'elle était, comme de coutume, seule dans sa chambre, grelottant sans se plaindre, ne désespérant pas de son étoile, rebâtissant pour la millième fois le château écroulé des fêtes de sa vie, le perruquier entra chez elle. « Eh bien ! lui dit-elle avec humeur, est-ce qu'on entre ainsi sans se faire annoncer ? — Il est bien l'heure de plaisanter ! dit le perruquier d'un air facheux : savez-vous ce qui m'arrive ? Décidément on prend ma perruque pour une enseigne d'auberge ; le comte de T... est descendu chez moi. — Le pauvre homme ! s'écria Sophie Arnould. — Il arrive inognito d'Allemagne sans un sou vaillant. Dieu merci ! si tous les gens que j'ai coiffés viennent me demander un gîte et du pain, me voilà bien loti. »

Sophie Arnould descendit dans la boutique. « C'est toi ? s'écria le comte de T... en se jetant à son cou. — En vérité, dit-elle, il ne semble que je lis un roman. L'exil est donc bien dur, que vous vous résignez à venir dans cette ville toute sanglante où vous n'avez plus d'amis. Croyez-moi, vous allez être plus exilé à Paris que chez le roi de Prusse. — Qu'importe ? dit le comte de T... , n'ai-je pas trouvé un cœur qui se souvient de moi ? » Ils s'em brassèrent encore et jurèrent de ne pas se séparer. Le perruquier logea son nouvel hôte dans un galetas du cinquième étage. Dès que le jour était venu, Sophie Arnould montait chez lui avec une tasse de café à la main ; ils partageaient fraternellement, après quoi ils devaient du temps passé pour oublier un peu les angoisses du présent. A l'heure du dîner, le perruquier les priaient de descendre dans l'arrière-boutique, où l'on dînait tant bien que mal à la même table. « Je n'ai qu'une table et qu'une soupère, disait ce brave homme, sans quoi je ne prendrais pas la liberté de dîner avec vous ; mais, ajoutait-il avec un certain air malin, autres temps, autres mœurs. »

Il y aurait un curieux chapitre à faire sur cet intérieur de perruquier hébergeant des hôtes illustres. Il y aurait à recueillir plus d'un mot piquant, plus d'une pensée philosophique, plus d'un tableau profondément humain. Il est bien regrettable que Sophie Arnould, qui écrivait des lettres charmantes, n'ait pas raconté en détail son séjour dans la rue du Petit-Lion. On ne sait ce que devint le comte de T..., je n'ai même pu découvrir son vrai nom. Les mémoires disent qu'il avait été dans sa jeunesse « un des plus jolis grappilleurs des espaliers de l'Opéra. »

Sophie Arnould retrouva son étoile avant de mourir. Fouché l'avait aimée ; devenu ministre en 1798, il reçut un matin en audience extraordinaire une femme qui disait avoir de précieuses confidences à lui faire touchant la sûreté de l'État. Il reconnut Sophie Arnould, écouta son histoire avec émotion et décida, séance tenante, qu'une femme qui avait enchanté par sa voix et ses yeux tous les cœurs pendant plus de vingt ans, avait droit à une récompense nationale ; en conséquence, il signa le brevet d'une pension de 2,400 livres et ordonna qu'un appartement lui fût donné à l'hôtel d'Angivillier. Sophie Arnould, qui, la veille, n'avait plus un seul ami, en vit venir un grand nombre à son nouveau domicile. Tous les poètes du temps, qui étaient de mauvais poètes, tous les comédiens, tous les habitués du Caveau, se réunirent chez elle comme dans un autre hôtel Rambouillet. Seulement, au lieu des préciosités du beau langage, on y répandait à pleins verres la gaieté gauloise.

On pourrait, à l'exemple des biographies, citer quelques bons mots de Sophie Arnould; mais cet esprit n'a pas cours aujourd'hui parmi les honnêtes gens: c'est de l'esprit entre deux vins, comme on disait de l'esprit de Dancourt. Parmi les mots qu'on peut citer à la gloire de cet esprit si gai, si franc et si original, n'oublions pas celui-ci: mademoiselle Guimard avait écrit à Sophie Arnould une lettre d'injures où celle-ci était accusée d'avoir commis sept fois par jour les sept péchés capitaux: elle répliqua ainsi: *Fait double entre nous.* Et elle signa.

Elle a eu pour amants Rullières et Beaumarchais; on l'accuse d'avoir souvent emprunté de l'esprit à ses amants; pourquoi n'accuse-t-on pas aussi ses amants d'avoir quelquefois brillé avec son esprit?

En 1802, dans la même saison, on enterra sans bruit, sans pompe, sans éclat, trois femmes qui durant près d'un demi-siècle avaient rempli la France de l'éclat de leur beauté, des pompes de leur talent ou du bruit de leurs amours, Sophie Arnould, mademoiselle Clairon et madame Dumesnil. Sophie Arnould se confessant à l'heure de la mort raconta au curé de Saint-Germain-l'Auxerrois toutes ses passions profanes. Comme elle lui parlait des fureurs jalouses du comte de Lauraguais, celui qu'elle avait le plus aimé, le curé lui dit: « Ma pauvre fille, quels mauvais temps vous avez traversés! — Ah! s'écria-t-elle avec des larmes dans les yeux. c'était le bon temps! J'étais si malheureuse! » Ce trait du cœur, qu'un poète a recueilli dans ses vers, me console de tous les traits d'esprit de Sophie Arnould.

ARSÈNE HOUSSAYE.

LE MAGNÉTISME.

I.

Jusqu'à ce jour, le magnétisme a été la propriété exclusive des rêveurs, qui l'ont retenu dans le domaine de l'illusion et dans le royaume chimérique de l'utopie. Quant au somnambulisme, il est malheureusement entre les mains des lateleurs de la science, jongleurs à l'âme vénale, qui l'exploitent et en font un objet de commerce, où la fraude, la mauvaise foi et le charlatanisme ne se glissent que trop souvent pour lever une dîme sur la crédulité et la curiosité publiques. Pour nous qui avons retrouvé cette science dans les sanctuaires de l'antique Perse, où elle faisait la base fondamentale de la religion qui avait pour prêtres des mages, hommes d'une science éclairée et profonde, et qui avaient compris que c'est à l'ombre de l'autel et loin des yeux profanes qu'il convient de donner asile à une science qui dégage l'âme des sens et sonde les immensités mystérieuses des temps et de l'espace; et, pour faire sentir au peuple les bienfaisants effets de la science magnétique, ils vinrent à lui interdire l'accès des tréteaux, afin qu'il ne fût pas permis à un stupide charlatan de porter sa main impie sur la région sacrée de l'âme.

Pour ôter à nos théories ce qu'elles auraient d'arbitraire, nous commençons par prévenir hautement qu'elles ne sont pas notre propriété, et que nous les tenons de la bouche d'un somnambule qui, endormi par nous, nous a révélé par quel mystère, jusqu'ici impénétrable à la raison hu-

maine, l'action magnétique donnait au somnambule l'insensibilité, les connaissances médicales et la faculté précieuse de pénétrer les mystères du temps, de visiter avec la rapidité de l'éclair l'espace, et de transpercer les obstacles naturels avec plus de facilité que le rayon du soleil ne pénètre le plus pur cristal. C'est un voyage dans les régions inexplorées, où l'esprit s'envole avec d'autant plus de bonheur qu'elles sont plus splendides et plus nouvelles.

II.

L'homme a dans ses nerfs un fluide magnétique qui y circule comme le sang dans les veines; il est visible seulement pour les somnambules, auxquels il apparaît lumineux comme l'étoile ou l'étincelle électrique. Une de ses propriétés est de transmettre la sensation au cerveau, qui le perçoit à l'aide des fibres nerveuses du cerveau. Pour produire l'insensibilité, il suffit donc d'empêcher la transmission ou la perception de la sensation. Ainsi vous produisez l'insensibilité en stupéfiant, à l'aide de l'éther et du chloroforme, les fibres nerveuses du cerveau, qui conséquemment ne pourra plus, en aucune façon, percevoir aucune sensation agréable ou désagréable. Vous produirez encore l'insensibilité en introduisant votre propre fluide dans les nerfs du somnambule, où il empêchera le fluide primitif de transmettre la sensation.

III.

Les somnambules se divisent en deux classes : les somnambules intuitifs et les somnambules sensitifs. Le somnambule intuitif voit au travers des corps et rend compte de la forme et de l'état des organes internes du malade, avec la même précision que le médecin qui vient de faire l'autopsie d'un cadavre. Dans les jours de demi-lucidité, l'intérieur d'un corps ne leur apparaît que comme au travers d'une carafe. Quant au somnambule sensitif, il ressent en son propre corps toutes les douleurs dont souffrent les personnes avec lesquelles il entre en rapport; l'identification est telle que j'ai vu M. Derrien se faire tirer les cheveux dans une pièce séparée de celle occupée par sa somnambule, et celle-ci aussitôt de se plaindre qu'on lui eût tiré les cheveux, et porter les mains à l'endroit de la tête où l'on venait de tirer ceux de son magnétiseur. Un fait dont on ne tarde pas à acquérir la certitude, c'est que l'identification est si intime entre le somnambule et le malade, qu'il lui indique les souffrances qu'il endure, et l'on constate même chez ce somnambule les symptômes de la maladie de celui qui s'est mis en rapport avec lui.

Un fait incontestable est que la nature a doué un grand nombre d'animaux de la faculté de percevoir les différents fluides : c'est à l'aide de ce don que les chiens reconnaissent leur maître et discernent les plantes propres à les guérir de leurs maladies. Cette faculté se trouve développée chez l'homme par l'action magnétique. Cela posé, il sera facile de concevoir comment le somnambule peut indiquer les remèdes propres à la guérison de nos maladies; en effet, le somnambule est momentanément atteint de la maladie de la personne avec laquelle il entre en rapport; désireux de s'en guérir, il se transporte immédiatement en esprit dans une pharmacie ou dans tout autre lieu, et, avec une sagacité développée en lui par le magnétisme, il indique les remèdes qui doivent le rendre à la santé et la place où il les a trouvés. Ces remèdes sont quelquefois des médicaments vendus par les pharmaciens, souvent des simples, qu'il faut aller chercher à la campagne, dans l'endroit que désigne le somnambule; d'autres fois, c'est un certain baume qu'il s'agit d'aller chercher au sixième étage d'une antique maison, chez quelque vieille juive, qui en est dépositaire par tradition.

IV.

Après un siècle qui porta l'impudence du scepticisme jusqu'à rire de Dieu lui-même, les croyances à la seconde vue doivent être considérées comme les rêveries d'un cerveau malade, comme des hallucinations d'un esprit mystique; enfin comme le délire imagé d'une imagination exaltée. Pour nous, nous n'avons jamais hésité à citer le somnambulisme au tribunal de la raison humaine, ce dieu de nos jours, qui juge et condamne les doctrines philosophiques, et nous montrerons que ces merveilleux phénomènes, pour avoir une base plus élevée, ne reposent pas moins sur des fondements aussi réels qu'inébranlables. Pour éviter de nous perdre dans le labyrinthe confus et inextricable du somnambulisme, comme l'ont fait nos devanciers, nous prendrons en main le fil d'Ariane, qui guidera nos pas; ce fil sera la croyance à l'immortalité de l'âme. Ce principe admis, les ténèbres vont se dissiper, et le soleil de la vérité va reluire.

Par l'action du magnétisme, l'âme se trouve assez dégagée de la matière pour entrer en communication directement avec le monde extérieur, sans le ministère des sens, ces organes grossiers, qui sont nécessairement limités, comme tout ce qui est matière, et l'être spirituel, se dégageant de sa prison charnelle, entre en rapport direct et sans agent intermédiaire avec la nature, avec les objets extérieurs, avec les idées intimes de l'homme, car les notions les plus simplement élémentaires de philosophie ont posé en axiome que, pour l'esprit, il n'y a plus de distance, de temps et d'espace. Nier que le somnambule puisse, dans des circonstances données, jouir de cette faculté que l'on nomme seconde vue, et qui est à la vue des yeux aussi supérieure que l'âme est au corps, c'est nier à l'homme une âme immatérielle. Ces merveilles, si prodigieusement incroyables, si embarrassantes à dire de sang-froid, seront, nous l'avancions, à jamais incompréhensibles pour l'homme qui, usurpant le titre de philosophe, se refuse à voir autre chose que la matière en son semblable; mais l'enfant qui connaît son catéchisme trouvera très naturel que notre âme, émanation de Dieu, créée à son image, comme lui immortelle, participe en quelque chose de la toute-puissance de son auteur.

II. DELAAGE.





Lucy.



Rachel.

LES TROIS AMOUREUX DE LA MARQUISE

CENT ET UN ROMANS.

IX.

RACHEL ET LUCY.

— Je vous avertis, messieurs, dit tout à coup la marquise, que vous commencez à m'ennuyer beaucoup. Nulle de vos histoires ne m'a touchée profondément. Je n'en veux plus écouter une seule.

— Vous n'avez jamais écouté, dit le sculpteur.

— C'est un peu vrai, dit la marquise, je ne sais pourquoi.

— Je le sais bien, dit le poëte, et je ne vous demande qu'une grâce.

— Je vous en accorde deux.

— Je n'en veux qu'une. C'est que vous me permettiez de vous dire une histoire de plus : car je suis bien sûre que vous écouterez celle-là.

— C'est impossible ; mais voyons votre dernier conte.

— Ceci n'est pas un conte.

— Est-ce le titre ?

— Si vous voulez. Si vous aimez mieux, mon histoire aura pour titre Rachel et Lucy, car elle a déjà été racontée par un romancier sous ce titre-là.

— Je ne l'ai pas lue, dit la marquise.

— Vous l'avez lue avant tous les autres ; mais je commence.

RACHEL ET LUCY.

L'an passé, j'ai rencontré, dans la vallée du

Rhin, le héros de ce petit roman. Nous étions deux voyageurs enthousiastes, nous devînmes deux amis. Henri des Feugeraies, qui traverse à cette heure les déserts de l'Égypte, était alors une nature oisive et nonchalante, partant très poétique et très passionnée, se laissant vivre tout naturellement comme il plaisait à Dieu, à sa maîtresse et à ses cinq mille livres de revenu. On vantait, il y a deux ans, sa figure et ses belles façons dans plus d'un hôtel du faubourg Saint-Germain.

Après quelques pèlerinages dans les montagnes, nous avions fait bien des découvertes en nos cœurs : un soir, devant une pinte de bière presque toujours pleine, mon voyageur se laissa surprendre, comme d'habitude, par une silencieuse et profonde tristesse, cette morne tristesse qui vient du cœur et qui incline le front.

« Avez-vous jamais été amoureux ? » me demanda-t-il tout à coup.

Je ne sais ce que je lui répondis ; il retomba dans le silence, il pencha la tête sur une pensée désespérante, il promena lentement son âme dans le chemin de la douleur : « Ah ! mon Dieu, reprit-il, quelle histoire ou plutôt quel roman ! Voyons, je vais tout vous dire, car cela fatigue trop mon cœur.

— Depuis que je vous ai rencontré, repris-je, je vous écoute sans cesse, car de prime abord j'ai deviné quelque histoire singulière : on n'est pas pour rien si triste et si pâle ; ce n'est pas sans raison qu'on a l'œil battu et le front ravagé.

— Oui, une histoire étrange qui a commencé comme la première histoire venue, par un caprice, mais qui a fini... Est-ce fini, mon Dieu, est-ce fini ? »

Il regarda le ciel par la fenêtre, il sortit, il passa dans sa chambre et revint avec une liasse de lettres. En dénouant un ruban bleu, il respira avec un charme amer le parfum qu'elles exhalaient.

« Dieu merci ! dit-il, ces lettres ne sentent ni le musc ni le patchouli ; mais moi, j'y respire je ne sais quel doux et triste souvenir d'un temps évanoui. En voyant ce ruban bleu, n'allez pas croire que ces amours-là soient une pastorale, une idylle, une églogue. Mais voyez ces lettres qui vous apprendront mieux qu'un récit le charmant début de ces amours : moi, je ne pourrais m'empêcher d'être triste dès la première page, puisque je sais la dernière. Avant tout, il faut que je vous dise un mot sur les personnages que vous allez rencontrer ; d'abord, c'est madame de Marsault ou plutôt Rachel. Hélas ! que vous en dirai-je, si ce n'est que je l'ai aimée trop tard ? Pour l'autre, madame de Verdilly ou plutôt Lucy... Ah ! pourquoi celle-ci m'a-t-elle aimée ? »

En disant ces mots, Henri retomba dans sa si-

lencieuse tristesse : il éparpilla les lettres sur la table, tantôt avec l'ardeur religieuse d'un dévot qui touche une relique, tantôt avec la colère poétique d'un amant que le destin a frappé au cœur. Enfin, après un soupir, il me dit en me présentant une lettre : « Lisez. »

Cette première lettre était de lui ; il avait rassemblé les siennes, comme les autres, dans sa religion du souvenir.

*De Henri des Feugeraies à Ernest d'H**, au château d'A..., du côté de Guise.*

« De Paris, ce 15 juillet 1839.

« Tu m'avais bien dit que l'amour est une surprise. L'amour est comme la fortune, d'abord parce qu'il est aveugle, ensuite parce qu'il vient s'asseoir à notre porte quand nous le cherchons bien loin. Je t'ai écrit l'autre matin que je cherchais l'amour. En vérité, mes regards avaient beau faire ; le temps passait, mais l'amour ne passait pas avec le temps. Enfin, hier, au retour d'un pèlerinage aventureux dans le grand pays de la passion, mon cœur a trouvé de quoi s'amuser. Voici comment : depuis la belle saison, je demeure dans la rue de Varennes, en vue de magnifiques jardins, Hier, à mon retour, j'avais à peine entr'ouvert ma fenêtre, quand je vis sous les branches touffues des tilleuls une belle femme qui se promenait. Du premier coup d'œil je fus ébloui ; pourtant c'était une femme ni plus ni moins. Mais quelle femme ! quelle nonchalance aimable ! quelle grâce attrayante ! quelle noble simplicité ! Elle inclinait la tête sur l'épaule avec un abandon charmant, elle souriait avec cette tendre mélancolie qui va si loin dans le cœur, enfin elle était pour moi à cet instant la plus belle femme du monde. Par malheur, elle lisait un journal. « Pourtant, me dis-je en réléchissant, ce journal est d'un bon augure : une femme ne lit si bien un journal que quand elle n'a rien à écrire dans son cœur. Dieu soit loué, me voilà amoureux ! Dieu soit loué si le soleil luit pour moi. »

« Adieu, mon vieil ami ; je pardonne à toutes les extravagances de ton cœur ; je crois que les miennes vont commencer, mais pour tout de bon. Si tu vois Ernest en passant à S..., ne m'oublie pas auprès de ses chiens anglais, de sa petite flamande et de ses roses chinoises. »

De Henri à Ernest.

« 17 jui let.

« Le mal n'est pas dans la tête, le mal est dans le cœur. Je l'ai revue, hélas ! plus belle encore, se promenant toujours sous les tilleuls. C'était le matin par la rosée. Ah ! quel charmant déshabillé ! Elle était venue là je ne sais pourquoi,

peut être pour entendre les derniers échos de la fête du colonel Th.... Cette fois elle n'avait plus un journal à la main, mais un bouquet dont elle secouait par intervalles la rosée sur son front. C'est cela, je devine : une petite migraine. Avant de rentrer, elle leva les yeux par mégarde vers ma fenêtre, c'est à-dire vers le ciel; heureusement qu'elle ne vit pas le ciel; et puis elle respira son bouquet et le jeta sur le perron. Voilà ce qu'on fait souvent de l'amour. « Ah! me suis-je écrié, si j'avais ce bouquet! quelle relique! que de soupirs et que de baisers! Après tout, ce jardin n'est pas le jardin des Hespérides. » Et tout en disant cela, je descendais sans m'en douter. J'ai tendrement abordé une fille de chambre. « Made-moiselle, voulez-vous m'ouvrir le jardin? une lettre précieuse s'est envolée tout à l'heure du côté des dahlia. » Cette fille m'a reconnu pour un habitant de la maison, pourtant elle hésitait à me laisser passer. « Mais, monsieur... — Mais, made-moiselle... » Je devenais plus suppliant encore. « Allez, monsieur. » Elle me conduisit avec quelque froideur jusque sur le perron. En descendant je ramassai le bouquet presque éparpillé. « C'est vous, made-moiselle, dis-je en me retournant et dans le dessein d'attendrir la fille de chambre, c'est vous qui cueillez ces fleurs-là si matin? — Mon Dieu, non, monsieur. » J'allai sans m'arrêter vers les dahlia. Là, je ne sais comment cela se fit, mais je me souviens qu'au lieu de trouver une lettre perdue, j'en pris une dans ma poche et la jetai sur le parterre. Advienne que pourra, dis-je; et je reviens sur mes pas. Qu'en dis tu? Mais qu'en dira-t-elle?

« P. S. C'est une vicomtesse, la vicomtesse de Marsault; elle s'appelle Rachel, comme ta cousine; il y aura bientôt sept ans qu'elle a vingt-quatre ans; mais enfin elle ne lit pas encore les romans de M. de Balzac. Cependant elle a eu trois amants et demi. Pour son mari, c'est un homme d'esprit : il voyage depuis qu'elle a vingt-quatre ans. »

Lettre trouvée sous les dahlia par madame la vicomtesse de Marsault.

« 17 juillet.

« Madame,

« Ne vous offensez pas trop du mot que je vais vous dire; c'est un mot vieux comme notre première mère, un mot profané par toutes les bouches comme par toutes les plumes, un mot que tout le monde a dit bien ou mal, que vous avez dit, madame, mais, hélas! que vous ne direz jamais : — Je vous aime! J'en suis fâché pour vous et peut-être pour moi, mais, en vérité, je vous aime.

« HENRI DES FEUGÈRAIS »

Lettre jetée dans le jardin en question un jour qu'il ne faisait pas trop de vent.

« 18 juillet.

« J'oubliais de vous dire qu'avant tout, madame, je vous aime parce que vous êtes belle, belle de toutes les beautés, de celles du corps comme de celles de l'âme. Eve n'était pas plus belle au sortir des mains divines; mais alors Eve n'était pas tout à fait femme; car, suivant la Genèse, si Dieu a commencé la femme, le serpent l'a finie.

« A propos, madame, vous ne m'avez pas répondu. Pour parler le beau langage, est-ce que l'amour, en battant des ailes sur votre chemin, n'a pas laissé tomber une plume?

« Hélas! madame, je me torture l'esprit sans raison. Ah! si je la laissais parler mon cœur tout simplement! »

De Rachel à Lucy.

« 19 juillet.

« Voilà ce qui se passe, ma chère Lucy, pas tout à fait à Paris, où je ne mets plus les pieds, mais dans un petit hôtel de la rue de Varennes, l'ancien hôtel de C... J'habite le rez-de-chaussée ou plutôt le jardin depuis trois mois, depuis que je me suis retirée du monde, mais je m'ennuie comme si j'allais encore dans le monde, voilà pourquoi j'y retournerai. Pourtant, depuis vendredi, il se prépare ici une petite comédie sentimentale qui me distraira un peu. J'en suis l'héroïne, bien entendu; mon héros n'est pas mal tourné. S'il en faut croire ma femme de chambre, il s'entend à merveille à faire caracolier un cheval. Il s'appelle Henri des Feugères; crois-tu que ce nom-là soit d'une bonne roche? Tu as la clef du blason, vois donc ce qu'il en retourne. Mon héros a dans la mine quelque chose de fier qui me ravit, mais voilà tout : sa main n'est pas des plus belles ni sa barbe non plus. Il est sentimental à faire peur; heureusement pour lui qu'il est passablement spirituel, vois plutôt :

« Samedi. — Il est ingénieux à ce point qu'il ose descendre dans mon jardin pour ramasser un bouquet par moi cueilli et pour jeter sous les dahlia une lettre par lui écrite. La lettre valait-elle le bouquet?

« Dimanche. — Seconde lettre apportée (franco) par le zéphyr et par la grâce de Dieu. Pourquoi ne pas lire ces lettres qu'on ramasse par mégarde en cueillant une rose ou une marguerite? Pour ton désennui, je t'envoie les deux lettres en question, ne sachant qu'en faire.

« Lundi. — Il n'a pas mis aujourd'hui la tête à la fenêtre, c'est de plus en plus spirituel.

« Tout cela m'a rappelé les divines extravagances de lord O'T.... En vérité, je crois que celui-

là a été jusqu'à mon cœur ; mais quelle course au clocher, ma chère ! Le nouveau venu n'ira pas si loin, n'est-ce pas ?

« Écris-moi bien vite. Que devient ton beau cousin ? Ne me cache rien : tu te souviens que nous nous sommes promis de nous dire tout, même ce qui ne se dit pas. Tu sais que je passe l'automne au château de T... J'avais bien envie d'aller à Spa, mais je n'irai pas, car je ne veux plus rencontrer lord O'T... dans ce monde. Adieu ! une autre fois je ne ferai pas seulement la gazette de mon hôtel, je te parlerai de Paris ; mais qu'y a-t-il à dire de Paris au 19 juillet ! »

De Lucy à Rachel.

« 21 juillet.

« Ah ! coquette ! que je te reconnais bien ! Tu fais semblant de m'envoyer les deux lettres mises à la poste du hasard ; tu dis que tu ne sais qu'en faire, et pourtant, pour les garder, tu te donnes la peine de les copier à mon usage. Tout cela commence d'une façon romanesque et ravissante, c'est presque un écho des romans de madame Cottin. Sais-tu qu'il écrit à merveille ! Mais il n'a pas l'air d'un homme à écrire des volumes pour l'amour de Dieu. Prends-y garde ! il commence à ne plus mettre la tête à la fenêtre, comme tu dis ; il est capable de ne plus mettre son style à la poste restante. Ne fais pastant la superbe, ce serait bien dommage de rebuter un amoureux de si bonnes façons, de si bon style et de si bon cœur.

« Adieu, je retournerai peut-être à Paris avant l'hiver. M. de Verdilly est toujours consul au bout du monde ; aussi je l'aime par-dessus tout. Mon beau cousin n'a pas le sens commun ; cependant il commence à m'ennuyer ; les amoureux de Paris sont plus drôles. Adieu, méchante. Plus j'y pense, plus je trouve que ton aventure est amusante. »

De Henri à Ernest.

« 25 juillet.

« Rien de nouveau sous le soleil des amours. La belle vicomtesse n'a pas répondu, si ce n'est qu'elle se promène toujours. Pour moi, je n'ouvre plus ma fenêtre que pour l'amour du ciel. Ce soir, en regardant au travers des rideaux, j'ai vu madame de Marsault qui regardait ma fenêtre du coin de l'œil au travers des branches. En attendant mieux, c'est presque une réponse. Ce jardin est le chef-d'œuvre de l'horticulture ; on dirait que le bon Dieu va y passer le jour de sa fête. Le parfum qui me vient du parterre des roses est à coup sûr pour quelque chose dans mon amour. Tout au foud j'y vois un petit cabinet de verdure de s plus attrayants. Y passer une demi-heure avec elle dans l'oubli du monde et de moi-même, comme disent

les romans, et puis mourir par-dessus le marché, voilà tout ce que je rêve de plus magique. Tout à l'heure je vais encore écrire, mais autant en emporte le vent !

« La présente n'est à autre fin que de m'informer de l'état de ta bourse ; quant à la mienne, elle est vide. Que vas-tu faire de tes betteraves, mon pauvre ami ? J'ai imaginé un nouveau moyen de se ruiner en peu de temps, mais je n'ai garde de le l'enseigner. Je pense qu'en faveur de cela, tu m'enverras un millier d'écus, dont reconnaissance d'autant. Sans ce millier d'écus, je suis un jeune homme perdu dans le cœur en question ; car, depuis que je n'ai plus d'argent, je n'ai plus d'esprit qui vaille ; cette lettre en fait foi. Tu sais que, pour complaire à ma famille, je vais par-ci par-là porter mes lumières au ministère de la justice. Je fais des rapports sur des pourvois en grâce ; ainsi dépêche-toi d'assassiner quelqu'un.

De Rachel à Lucy.

« 26 juillet.

« Comment ne pas le regarder, ma chère belle, comment ne pas le regarder un peu, pour l'amour de son prochain, après ces vers adorables que j'ai reçus ce matin, toujours par le même courrier :

« Dans mon âme il est un bocage,
Un bocage aux abords touffus ;
D'un bel oiseau bleu c'est la cage,
Et j'écoute ses chants confus.

Dans mon âme il est une source
Qui ravage fleurs et gazons ;
Au bruit funèbre de sa course,
L'oiseau s'endort : adieu chansons !

A travers la feuille ondoyante
Il vient souvent un soleil d'or
Pour tarir la source bruyante
Et réveiller l'oiseau qui dort.

L'oiseau bleu, c'est l'amour, ma belle,
La source est celle de mes pleurs ;
Le soleil que mon âme appelle,
C'est ton regard semant des fleurs. »

« N'est-ce pas que ces vers sont charmants ? Mais sont-ils bien de lui ? Te souviens-tu de ce sous-préfet de je ne sais où qui t'adressait avec feu des vers de Lamartine ?

« Je sais, — par hasard, bien entendu, — qu'il va ce soir se promener au bois ; sans cela, j'y serais allée moi-même. Il n'est pas encore l'heure de nous rencontrer ; d'ailleurs je ne suis pas du tout belle ce matin. Mais sera-t-elle belle demain ? La beauté passe vite, comme les morts de la balade. En vérité, d'après mon babil, ne dirait-on pas que j'ai été belle ? Je ne sais plus ce que je

dis. Adieu. Ah ! que je vais m'ennuyer aujourd'hui ! Pourtant le bois de Boulogne doit être charmant : du silence, de l'ombre, un cœur agité, un souvenir, une espérance, que sais-je ? Et puis tout d'un coup l'apparition toute romanesque d'un cavalier qu'on attend... Je n'irai pas... »

De Rachel à Lucy.

« 26 juillet, onze heures du soir.

« J'y suis allée, ma chère. Tu t'y attendais bien, n'est-ce pas ? Ce petit imbécile de V... m'a accompagnée ; mais une fois au beau milieu du bois, je l'ai prié d'aller à Auteuil avertir madame de T... que nous dînerions avec elle. Je lui ai donné rendez-vous pour nous retrouver ; mais tu devines qu'il s'est trouvé le premier au rendez-vous. Ce petit imbécile est fait pour attendre en toute chose.

« Il y avait un autre rendez-vous ; je ne savais pas où, mais je m'y suis trouvée. Or, ceci vaut bien la peine que je taille ma plume.

« Done, dès que je fus seule, mon cheval prit un galop superbe ; il fit des zig-zags sans nombre, il parcourut le bois à tort et à travers en moins d'une demi-heure. J'étais heureuse plus que jamais ; sans métaphore, je volais sur les ailes de l'amour. Pourtant j'avais peur ; car, ainsi que le voyageur hors de son chemin, je ne savais pas trop où j'allais. Tout à coup j'entends qu'on me poursuit, je me retourne un peu, c'était lui !

« — Madame, pardonnez à ma sollicitude, je vous croyais emportée trop vite par votre cheval. « Je ne savais que répondre, car enfin je ne pouvais pas lui dire après qui je courais si follement, puisque c'était après lui. Le plus facile était de ne pas répondre ; mais si jamais il passait son chemin sans dire un mot de plus !

« — Monsieur, répondez-je avec un sourire *des plus doux*, je cherche mon compagnon de voyage.

« — Eh bien ! madame, en attendant, accordez-moi la grâce de veiller sur votre cheval. Est-ce vers Auteuil qu'il nous faut aller ?

« — Oh non ! dis-je tout de suite, peut-être avec un peu trop de précipitation, tant j'avais peur de retrouver l'autre.

« Cependant nos chevaux s'étaient mis au pas, côte à côte, ouvrant les yeux et les naseaux en chevaux de bonne compagnie qui se rencontrent pour la première fois entre Auteuil et Boulogne. Le temps était magnifique, un nuage çà et là, des petits oiseaux qui chantaient, des petites fleurettes sauvages qui montraient leur aigrette ou leur collier sur le bord du chemin, un peu de rosée encore dans la chenaie touffue. En vérité, c'était partout un air de fête. Tu sais comme j'aime ces nuages perdus dans le bleu du ciel. Mon cœur

battait malgré moi ; j'avais beau faire, mon regard s'attendrissait beaucoup. Qu'allais-je devenir ? M. Henri des Feugeraies reprit la parole :

« — Puisque je suis en si bon chemin, madame, permettez-moi de bien passer le temps, permettez-moi de vous dire... Mais ne savez-vous pas tout ce que j'ai à vous dire ?

« Les femmes ont toujours l'air de ne rien savoir quand il est question de ces choses-là. Aussi je répondis nonchalamment à mon cavalier :

« — En vérité, monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

« La réponse, comme tu vois, pouvait s'entendre de deux façons. M. Henri des Feugeraies répliqua :

« — Madame, vous y mettez de la mauvaise volonté.

« Il y eut un silence plein d'amour. Je ne parle pas de son regard. Après quoi, comme son genou touchait mon amazone, il s'imagina que ma main n'était pas loin de la sienne, et, en effet, ces deux mains, jusque-là étrangères, se touchèrent — comme par miracle.

« — Ah ! madame ! dit-il en se penchant vers moi et en m'attirant à lui, si bien que nos cœurs étaient à deux battements l'un de l'autre. — Madame ! dit-il encore.

« — Je m'appelle Rachel, dis-je, entraînée malgré moi.

« Je n'eus pas plutôt dit cela, qu'un baiser, — pris au vol, mais un baiser pourtant, — frappa mes lèvres agitées comme le coup d'aile d'un oiseau. J'en demande pardon à Dieu et à *qui de droit*.

« Sur ces entrefaites, cet imbécile de V... est survenu à bride abattue. Il a remercié fort galamment M. Henri des Feugeraies pour avoir veillé sur moi.

« Adieu, méchante. Quand viens-tu ? »

De Rachel à Lucy.

« 27 juillet, le matin.

« En toute chose, ma chère, il faut considérer la fin ; or, en amour surtout, la fin est toujours mauvaise. En amour, il faut s'arrêter à propos ; crois-m'en, j'ai été à bonne école, je suis savante là dessus. Dans le cœur de la femme, même la plus passionnée, c'est toujours la curiosité qui domine, *l'amour de la science*, comme dit l'Écriture. Eh bien ! quand on sait à peu près ce qu'il en retourne, il ne faut pas se risquer plus loin. Voilà pourquoi je ne veux plus revoir M. Henri des Feugeraies. Qu'il fasse de la passion tout à son aise à sa fenêtre ; je ne m'en plaindrai pas, mais je n'y répondrai pas. »

De Lucy à Rachel.

« 30 juillet.

« Tu ne comprends rien de bon à l'amour, ma chère amie. N'en parlons plus.

« Je pars après-demain pour Paris, où je dois prendre *quelqu'un* pour aller aux eaux d'Ostende. J'irai l'embrasser, ma belle ennuyée; j'irai *respirer les roses de ton jardin.* »

De Henri à Ernest d'H...

« 3 août.

« Tu sais l'histoire du bois de Boulogne; mais voici bien une autre histoire. J'en perds la tête et le cœur. Écoute.

« Je n'avais presque pas revu madame de Marsault depuis notre promenade. Il semblait qu'elle se mordit les lèvres pour le baiser surpris. En vain je fumais sans cesse à ma fenêtre, je dévois le jardin du regard; ce n'étaient que flammes et fumées perdues. La belle Rachel voulait sans doute que le prologue traînât en longueur, car je la crois savante sur la comédie d'amour. Moi, je n'écrivais plus; j'avais mes raisons pour parler au lieu d'écrire. J'attendais l'heure de parler, mais j'attendais toujours. Ça et là je l'entrevois au jardin; mais elle passait comme une ombre. Un soir, devenu tout à fait l'esclave de mon cœur, je descends à son appartement, je sonne d'une main agitée. La fille de chambre vint m'ouvrir. — Il faut que je parle à madame de Marsault, dis-je d'un air décidé. — Cette fille m'annonça avec un peu de contrainte. — Je n'y suis pas, dit avec empressement madame de Marsault. — La porte se referma à mon nez. Ne sachant que faire, je m'en allai, jurant à mon pauvre cœur qu'il serait vengé. La nuit, je ne dormis pas; mon amour n'était plus que de la colère. Rachel serait venue, que je ne sais si elle eût été la bienvenue. Dans la matinée, je reçus par la poste ce petit billet, qui m'expliquait un peu l'énigme :

« Monsieur,

« Les rêves n'ont pas de suite; il faut se contenter de ce qu'ils nous donnent, sans trop les poursuivre quand nous sommes éveillés. »

« Après avoir relu ce billet étrange, je tombai d'accord sur ceci, à savoir que j'avais affaire à une femme curieuse, qui se donnait toutes les peines du monde pour ne pas suivre le chemin battu, au risque de ne pas arriver. Je ne perdis pas la tête, je résolus de jouer mon mauvais jeu.

« Comme je m'étais mis à la fenêtre, suivant la coutume, je vis tout à coup, près des dahlias, une femme que je n'avais pas vue encore. C'est ici que l'autre histoire commence.

« Cette femme est jeune, c'est-à-dire qu'elle a trente et un ans; elle est belle comme les roses de juin; elle est blonde comme les épis d'or; elle est nonchalante comme les cygnes qui s'abandonnent aux flots. Un poète ne dirait pas mieux; mais le cœur n'est-il pas un grand poète? En un mot, mon cher, cette femme est adorable.

« De temps en temps, elle levait les yeux à ma fenêtre un peu languissamment, si j'ai bien vu. C'était aussi de la curiosité, mais de la curiosité plus tendre et plus voilée. Or, que diable cette femme venait-elle faire là? Mais ses regards surtout, pourquoi daignaient-ils monter jusqu'à ma fenêtre?

« Sur le soir, je suis allé au bois, à coup sûr entraîné par la fatalité. Comme je côtoyais l'horrible petit mur de Boulogne, je vis tout à coup flotter en avant l'amazone; cette amazone que j'ai pressée sur mon cœur! Le petit monsieur qui m'a si bien remercié l'autre fois était là, fidèle au poste. Comme alors j'étais aussi plus curieux que passionné, je parvins à dominer mon cœur, je résolus d'aborder la cruelle madame de Marsault, à mes risques et périls. En face du petit monsieur, cependant, je ne savais quelle figure faire.

« Enfin, j'anime mon cheval, qui s'élance léger comme une flèche à côté de l'amazone. — Madame...

« Madame se retourna; mais juge de ma surprise, ce n'était pas Rachel; c'était l'inconnue, ou plutôt la belle nonchalante du jardin.

« Elle tourna la tête avec une grâce charmante. — Eh bien! monsieur, que voulez-vous donc, s'il vous plaît?

« Le petit monsieur jugea à propos de passer en avant; aussi je le saluai de l'air du monde le plus aimable.

« — Madame, pardonnez-moi si je viens sans façon...

« — C'est à moi, monsieur, de m'excuser d'avoir mis une amazone qui vous a trompé, j'imagine.

« — Je ne m'en plains pas, madame...

« Ici elle sourit avec toute la douceur angélique des vierges de Perugin. J'étais troublé au point que je lui parlai du beau temps.

« Tout en parlant du beau temps avec moi, elle s'écria tout à coup: « Oh! la jolie petite fleur bleue! » A peine eut-elle dit ces mots que je fus à terre pour cueillir la fleur. — La voilà, madame; ne la refusez pas, quoique ma main l'ait profanée. C'est un myosotis. Souvenez-vous de moi, dit le myosotis; que ne puis-je en dire autant!

« — Monsieur, je n'oublierai pas, dit-elle en glissant la fleur sur son sein, je n'oublierai pas que le *souvenir*, le *souvenir* seul de madame de Marsault m'a valu ce myosotis.

« — Madame de Marsault, croyez-le bien, madame, n'est pour rien dans tout ce qui se passe ici.

« Cette fois, au lieu de sourire l'inconnue pencha son front rougissant.

« Enfin, mon cher, je ne puis te dire tout mot à mot. Sache seulement que durant plus d'une heure nous fûmes sur ce chapitre épineux. L'inconnue fit si bien son compte, qu'à l'instant du départ elle me dit d'une voix adorable : « A revoir, monsieur Henri des Feugeraies. »

« Comment sait-elle si bien mon nom ? Elle s'appelle madame Lucy de Verdilly. Elle a passé le printemps dans la Bretagne, au château de M...; elle est revenue à Paris ces jours derniers, je ne sais pourquoi. »

Lettre anonyme adressée à M. Henri des Feugeraies.

« 8 août.

« Monsieur,

« Je vais à Ostende; que Dieu me conduise. Mais vous! est-ce que vous restez à Paris? Oui, vous y resterez pour les deux beaux yeux que vous avez chantés. Adieu donc, monsieur. Je pars ce soir, emportant un myosotis un peu fané; mais en vieillissant le souvenir ne perd rien de son parfum ni de sa grâce. »

De Henri à Ernest.

« D'Ostende, 15 août.

« Oui, mon cher, c'est d'Ostende que je t'écris. Mais que te dirai-je? je suis heureux en diable, et le bonheur ne se raconte pas. Je suis venu ici avec madame de Verdilly, qui m'aime à la fureur. Figure-toi qu'elle était la confidente de madame de Marsault. Madame de Marsault lui écrivait tout, jusqu'à mes lettres. N'ayant pas grand'chose à faire là-bas dans son château, elle s'est prise d'une belle passion pour moi. Comme sa dédaigneuse amie répondait mal à mon amour, elle a voulu bien répondre: elle a pris la poste. Elle m'a trouvé très ressemblant au portrait qu'elle avait déjà dans le cœur. Tu sais à peu près la suite. Après notre rencontre du bois, rencontre qu'elle avait préparée, je lui ai écrit avec feu; sa réponse demandait une réponse, et ainsi de suite. J'ai su qu'elle allait à Ostende; j'ai voulu aller à Ostende. Je suis parti avec elle dans la maille-poste. Une fois en route, elle m'a tout confié en pleurant sur mon cœur. Ah! la coquette, comme elle sait bien pleurer! Ces larmes-là ne sont jamais perdues; il y a toujours des lèvres pour les recueillir. C'est la femme d'un honnête consul qui est au bout du monde: tu le vois, c'est un peu la femme libre. Elle est gaie, folâtre, capricieuse; c'est une Française en un mot, digne

d'un meilleur temps. Enfin, j'ai donc trouvé l'amour. — Mais Rachel? diras-tu. — Chut! Lucy pourrait me surprendre! »

Post-scriptum d'une lettre de Lucy à Rachel.

« 15 août.

« J'ai fait le voyage avec assez d'ennui; j'étais seule: pour me distraire je pensais à toi et à tes amours. Or, tu ne l'imaginerais jamais, ma chère, qui j'ai rencontré hier à Ostende? M. Henri des Feugeraies, qui n'a pas trop l'air de s'ennuyer. »

« Quand je fus au bout de cette dernière lettre, qui me semblait un dénoûment, mon voyageur reprit ainsi la parole :

« Eh bien! vous avez vu par ces lettres précieuses, réunies à grand'peine, comment j'ai aimé Rachel, comment la confidente de madame de Marsault, n'ayant rien dans le cœur, mourant d'ennui en province, est venue à Paris, déjà amoureuse de moi, voir si j'étais digne du portrait extravagant tracé dans les confidences de Rachel. Moi, un peu froissé des grands airs fatigués et dédaigneux de madame de Marsault, je me suis laissé aimer sans trop de mauvais vouloir par madame de Verdilly; j'ai trouvé l'aventure des plus piquantes; je suis parti avec Lucy pour Ostende sans trop regretter Rachel. Cependant, à peine en route, un souvenir opiniâtre, une espérance, un pressentiment, que sais-je! est venu jusqu'à mon cœur. Tout en baisant la main de Lucy, j'entrevois dans un rêve furtif la pâle figure, dédaigneuse et touchante à la fois, de madame de Verdilly (dans son laisser-aller romanesque elle avait dénoué ses cheveux, sur le soir, au premier relais), oui, tout en caressant cette blonde chevelure éparse, j'enchaînais avec volupté mon âme ardente dans les tresses d'ébène de Rachel. Certes, j'aimais Lucy, je l'aimais pour ses yeux si doux, pour la fraîcheur si tendre de ses lèvres; enfin, je l'aimais pour son amour, — par contre-coup et par ricochet, dirait Sterne. Mais Rachel n'était pas moins belle ni surtout moins attrayante, Rachel avait cette pâleur adorable qu'on s'imagine voir aux anges des rêves; Rachel avait sur les lèvres je ne sais quel souvenir ou plutôt quelle science de l'amour qui troublait tous les cœurs: le sourire d'Ève après le péché. En un mot, on aimait Lucy avec des sourires, du soleil et des fleurs: on devait aimer Rachel avec des larmes. Vous comprenez que si j'aimais Lucy, j'aimais aussi Rachel. Vous est-il arrivé (cela arrive à tout le monde) d'aimer deux femmes en même temps, le même jour, à la même heure? C'est un chapitre ravissant du roman de la vie, mais c'est le chapitre qui finit le plus mal, — en nous déchirant le cœur.

« Le voyage de Paris à Ostende, quoique très monotone, fut charmant pour nous; quand l'amour est de la partie, le voyage est toujours gai; on ne se plaint jamais de la lenteur des chevaux, on ne se plaint jamais de la lenteur des chemins de fer; l'amour donc nous égaya à propos, il animait le paysage, il parfuma le vent. Je n'ai jamais vu si bien verdoyer les peupliers, les colzas et les prés de la Flandre. Jusque-là, j'avais entrevu, sans y prendre garde, les magnifiques vaches si bien éparpillées sur l'herbe touffue. Certes, si jamais le voyageur a rêvé que le bonheur était au fond de quelqu'une de ces silencieuses baraques, vues au loin et presque dans l'ombre, ce voyageur ne passait pas en Belgique, qui est la prose du paysage; il faut au bonheur des rochers et des montagnes. Cependant, je me souviens que, entre Gand et Bruges, j'ai bâti mon château, comme j'eusse fait en Espagne.

« A Bruges, cette ville funèbre où logent l'ennui, le spleen, le fanatisme, nous qui n'avions pas le spleen, nous nous arrêlâmes plus longtemps que les autres voyageurs. L'amour est bien placé partout, il élève hardiment son trône au premier endroit venu. Après une halte de quelques jours, nous partîmes pour Ostende. — A propos, dis-je à Lucy, nous n'avons rien vu à Bruges? — C'est vrai, je n'y pensais pas, me répondit-elle. — Nous rencontrâmes à Ostende de blanches baigneuses de Londres, trois ou quatre Allemandes plus ou moins baronnes, enfin quelques Françaises, entre autres la belle madame Th..., la comtesse D..., madame d'O... Dès la première promenade, je fus accosté sur la jetée, s'il m'en souvient, par quelques-uns de ces amis de passage qui ne donnent que la main; on a plus ou moins bien déjeuné avec eux, mais voilà tout. Pourtant, je rencontrerai à Ostende un brave et loyal ami, le marquis de R...; mais avec celui-là, au lieu de déjeuner, je m'étais battu. Malgré notre désir de vivre à l'ombre, presque en sauvages, au bord de la mer, dans quelque café dépeuplé, nous fûmes entraînés au Casino. — Après tout, me dis-je, je puis bien me promener au grand soleil avec une belle femme qui a l'air d'être éprise de moi pour la saison (ici, c'était la vanité qui parlait); d'ailleurs (reprit la raison), un tête-à-tête infiniment prolongé devient infiniment ennuyeux, surtout au bord d'une mer toujours endormie qui n'est qu'un étang moins les saules. Puisque tout le monde veut de nous, vivons pour nous, mais dans l'ivresse du monde. — Nous fûmes de tous les petits plaisirs d'Ostende. Après midi, à l'heure du bain, la mer offrait un coup d'œil charmant, c'était là notre seul théâtre: on voyait les jolies baigneuses sortir des baraques,—du moins on voyait leurs têtes presque toutes blondes nageant sur l'eau agitée; çà et là on voyait un bout d'épaule, mais

au même instant un flot jaloux passait mal à propos. Et puis, c'étaient de petits cris effores, celle-ci qui perdait le pied, celle-là qui perdait la tête, l'une qui s'élevait trop haut, l'autre qui recevait un jet d'eau d'une compatissante voisine. Et puis, les promeneurs qui rient sur le rivage, le rayon du soleil, les nuages qui passent, l'oiseau qui rase les flots. Enfin, vous savez comme moi quel tableau ravissant c'était là, plein de distractions pour les promeneurs qui n'avaient rien à faire si ce n'est l'amour.

« Nous étions descendus à l'hôtel d'Angleterre, où Lucy s'ennuyait un peu en dépit de moi-même. Mais comment ne pas s'ennuyer un peu dans un hôtel quand on voyage, même quand on voyage à Cythère? comme disait madame du Bellant. Nous sortions toujours entre onze heures et midi, nous allions sur le rivage, nous revenions déjeuner en tête à tête, comme deux ramiers qui becquettent au-dessus du nid. L'après-midi se passait au bain, à la promenade, je ne sais plus comment. Le soir venu, après un dîner passablement gai, nous allions au Casino. Les oisifs de cœur lisaient les gazettes. Hélas! au bout de quinze jours, je les lisais, moi. Lucy s'en plaignait d'abord, mais bientôt les oillades anglaises ne lui laissèrent plus le temps de se plaindre. Je me plaignis à mon tour, mais, dès la première plainte, elle étouffa ma voix par un baiser et par un éclat de rire. — Je m'amuse bien avec vous, me dit-elle d'un air de charmante moquerie; je puis bien m'amuser de tous ces *gentlemen*. — Nous nous aimions de bonne foi, qu'avais-je à dire? Cependant je me mis de plus belle à lire les gazettes.

« A peine un mois s'était-il écoulé depuis notre arrivée, qu'on vint à parler au Casino d'une étrangère un peu farouche qui voyageait seule. Elle se promenait durant deux après-midi sur la rive, mais voilée, mais solitaire. On ignorait encore si elle était brune ou blonde. « Elle est jolie, dit le marquis de B..., car elle fuit toujours. — Ou plutôt, dit le jeune W..., c'est la violette qui se cache; mais on la reconnaît, parmi les grandes herbes, à son parfum suave et printanier. — Ce parfum m'a joliment l'air d'être de l'amour, dit une dame, mais quelque amour fatal et romantique. — Alors, reprit le marquis, ce n'est plus un parfum printanier, car, si j'en crois sa main, qui a la blancheur du marbre, c'est une femme de trente ans. — C'est bien étonnant, dis-je, que je ne l'aie pas encore rencontrée. — C'est tout simple, cela ne vous regarde pas, dit madame Th... en jetant un coup d'œil malin sur Lucy, vous n'êtes pas de ceux qui font des rencontres, laissez-les aux solitaires. — D'autant plus étonnant, reprit le marquis, que ce matin elle vous suivait de près

vers la jetée, mais on n'a pas des regards pour tout le monde. » Là-dessus on parla à perte de vue et d'esprit des femmes délaissées, des tristesses de l'amour, de la mauvaise foi des hommes, des peines du cœur, le tout sans mettre de côté ses moyens de séduction, si bien qu'à la fin de la séance, il y avait plus d'un cœur de pris — non pas à la leçon.

« Le lendemain, comme nous allions prendre le thé avec Lucy : « Aujourd'hui, me dit-elle, j'espère bien que nous serons seuls. Décidément il y a trop d'importuns à Ostende ; c'est à peine si on nous laisse un peu à nous-mêmes. » Nous nous mimas à table ; le thé n'était pas versé quand une servante de l'hôtel nous vint avertir qu'une dame en grand deuil demandait madame Lucy de Verdilly. « Le nom de cette dame ? — Elle me l'a dit, monsieur, mais elle me l'a si mal dit... » Lucy se mit soudainement à rire. « A coup sûr, dit-elle, c'est lady M... qui vient nous tirer les cartes. Dites-lui que je l'attends. » La servante sortit. « Lucy, vais-je rester dans votre chambre ? Suis-je digne du jeu de cartes ? — Oui, oui, restez malgré vos pantoufles ; je vous le dis tous les matins, de ne pas venir en pantoufles chez votre voisine, monsieur ; mais enfin restez tel que vous êtes. » A cet instant la porte s'ouvrit : « Ciel ! s'écria Lucy. — Mon Dieu ! » m'écriai-je moi-même.

« Rachel venait d'entrer.

« Soyez la bienvenue, dis-je en lui tendant la main, sans trop savoir ce que je disais ; vous arrivez à propos, vous allez prendre du thé. »

« Lucy, toute chancelante de ce coup si imprévu, alla pourtant se jeter sur le cœur de son amie ; elles s'embrassèrent, mais comme deux comédiennes au théâtre. Pendant cette acrobade, où leurs cœurs n'étaient pas à l'aise, Lucy eut le temps de se remettre un peu. « Comme te voilà tout en deuil, ma toute belle Parisienne, ni plus ni moins qu'un corbeau ; mais tu n'es pas un oiseau de mauvais augure y, toi. — Qui sait ? » dit tristement Rachel. Elle se laissa tomber sur un fauteuil, elle pencha son front abattu, et nous regarda l'un et l'autre à la dérobée. Qu'elle était pâlie depuis notre départ ! Sa beauté n'avait rien perdu, car ce n'était plus le dédain qui dominait sa figure, c'était la douleur.

« Moi, je ne savais que dire, je ne savais que faire ; j'étais là muet et immobile. Ah ! si j'avais écouté mon cœur, comme je me serais jeté de bonne foi sur le sein agité de Rachel ! Comme j'aurais éclaté dans ma passion ! Comme j'aurais versé de douces larmes sur ce cœur attendri ! » Enfin, reprit Lucy après un silence fatigant pour tout le monde, tu me diras cependant pourquoi ces habits funèbres ? — Je suis veuve, répondit Rachel d'une

voix brisée. — Ah ! voilà donc le secret de cette grande douleur ? — Oui, voilà le secret, reprit Rachel avec amertume. Dans ma douleur, n'ayant près de moi nulle âme charitable et compatissante, je suis revenue à toi, toi, ma meilleure amie, toi, ma confidente... — Je te remercie, ma chère, de ce souvenir et de cette confiance. Tu tombes ici à merveille : Ostende est une vraie ville de deuil ; le plaisir y met un crêpe à son bonnet. — En vérité, reprit madame de Marsault d'un air de doute, tout en nous regardant, je vous croyais ici dans la joie la plus radieuse, car vous n'êtes pas veufs, vous autres... Est-ce que vous prenez sérieusement les bains de mer ? — Très sérieusement. — Je veux me baigner aussi. — Eh bien ! ma chère, prends donc tout de suite du thé ; dès cette après-midi, nous irons nous baigner ensemble. J'ai pour voisines de mer deux Anglais charmantes, un peu rieuses et un peu folles, qui finiront par t'égayer.

« Vous savez la lettre cruelle que Lucy avait écrite à Rachel. Cette lettre, ce chef-d'œuvre de raillerie amère et d'impertinence féminine, fut un coup de feu pour la pâle et dédaigneuse Rachel. Jusque-là elle avait douté, jusque-là elle avait joué avec l'amour, sans prendre la peine de descendre dans son cœur ; mais cette lettre, comme un éclair qui illumine et qui brûle, lui avait appris tout d'un coup qu'elle m'aimait et que j'aimais Lucy.

« Je ne vous redirai pas mot à mot tout ce qu'elles se dirent ce jour-là ; je vous en apprendrai bien plus, à coup sûr, en vous disant ce qu'elles ne se dirent pas. Avant le soir, vous devinez qu'elles étaient jalouses, sous ce ciel flamand, comme deux amoureuses de Grenade ou de Séville ; jalouses à faire pitié ; car si mes paroles étaient pour Lucy, mes regards étaient pour Rachel ; si mon cœur était pour l'une, mon âme était pour l'autre. Enfin, il s'élevait entre elles une lutte terrible, sauvage, désespérée ; un combat à outrance, commencé avec l'amour, mais qui devait finir avec la mort. Ce qui vint encore donner plus d'ardeur au combat, ce fut la jalousie de la beauté, qui, pour les femmes, est pire que la jalousie de l'amour. Au bain, au dîner, à la promenade, au Casino, Rachel et Lucy, Rachel avec sa beauté et sa tristesse, Lucy avec sa grâce, ses charmes et son esprit, étaient le point de mire des madrigaux des quatre parties de l'Europe. Elles faisaient bon marché toutes deux de l'esprit des Anglais, de la sentimentalité des Flamands, de la raison des Français et de la grâce des Allemands. Mais quelle femme en ce mauvais monde se résigne de bon cœur à voir l'encensoir lui passer devant le nez pour les beaux yeux d'une autre, l'encens fût-il des plus grossiers ? L'amitié de Lucy et de Rachel

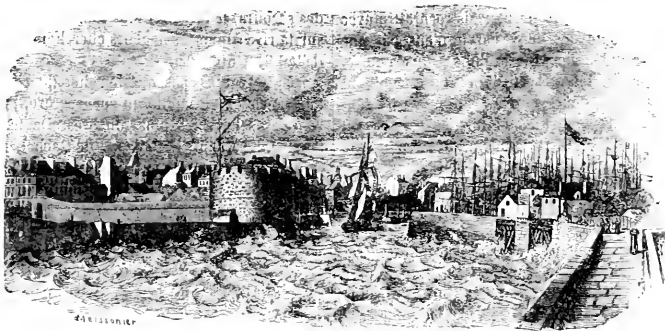
s'était perdue dans l'amour, bientôt la haine s'alluma dans la jalousie. Quelle jalousie, mon Dieu ! Mon cœur en frémit encore.

« Cette jalousie s'accrut de jour en jour comme un incendie battu par les vents. J'avais beau faire pour l'apaiser ; je n'avais qu'un bon parti à prendre, c'était de m'en aller loin d'Ostende, sans mot dire. Mais, je vous le demande, comment partir quand le cœur veut rester ? Comment prendre la force de me séparer violemment, par bonne volonté, de ces deux femmes adorables, de ces deux femmes adorées qui étaient toute ma vie, tout mon tourment, toute ma joie ? Je me laissai aller au fatal enchaînement des choses, espérant du temps qui calme tout. Mais, mon Dieu ! ce n'est pas le temps qui calme tout, c'est la mort. Il y a un an que le temps passe en vain sur mon cœur.

« J'aimais donc Rachel, j'aimais Lucy, tantôt l'une, tantôt l'autre ; Lucy avec passion, comme le souvenir, comme la femme qui vous a donné

mieux qu'un sourire sur ses lèvres ; Rachel avec adoration, comme l'espérance, comme la femme qui est plus qu'une femme, qui n'a pas encore mordu avec vous à la pomme de l'amour. J'étais toujours flottant de çà, de là ; j'essayais de consoler Rachel par de petites méchancetés envers Lucy ; mais la cruelle Lucy se gardait bien de se montrer au grand jour méchante avec moi ; c'étaient des gentilleses à n'en pas finir, mais du reste je n'y perdais rien ; une fois seule avec moi, elle se vengeait sans pitié. Quaud elle me voyait trop près de madame de Marsault, elle venait tout en folâtrant pirouetter entre nous ; elle épiait si bien mes regards, que je finissais par ne plus oser lever les yeux devant elle. Vous direz que c'est de l'enfantillage. Eh ! mon Dieu, c'est de l'amour.

« J'étais entre deux feux ou plutôt entre deux sources de larmes, entre deux douleurs de plus en plus profondes. Moi, je souffrais par contre-coup de ces deux douleurs. Je n'étais pas jaloux,



Le tombeau de Lucy.

moi, mais toutes les angoisses de la jalousie ont déchiré mon âme. Rachel, toujours plus pâle, se renfermait dans sa tristesse comme dans un tombeau ; elle pleurait en silence, elle gardait un sourire pour cacher son mal ; mais que pour moi ce sourire était éloquent ! Lucy, toujours plus belle, éclatait par des sanglots, des sarcasmes, des évanouissements. Elle voulait partir avec moi seul, moi je ne voulais pas. Elle voulait fatiguer Rachel, mais la pauvre femme ne se voulait pas fatiguer, tant elle recherchait le tableau de notre amour, tableau si amer pour elle !

« Elles se baignaient à la même heure et du même côté. Plus d'une fois, hélas ! j'avais pensé qu'il n'était pas sans danger de laisser ainsi à peu près seules au dessus de l'abîme deux jalousies, deux haines, deux douleurs si profondes. Çà et là, tout en me baignant au loin, je cherchais à les

voir. Je les voyais alors allant, venant, se mêlant aux autres baigneuses. La mer les apaise, me disais-je ; la mer est bonne pour ceux qui souffrent ; elle berce toutes les douleurs.

« Une après-midi, elles se baignaient comme de coutume ; moi, je me baignais plus loin sans inquiétude pour elles, me reposant sur Dieu, sur les matelots, sur l'insouciance. Cependant depuis deux jours Rachel était plus sombre encore, elle semblait pencher le front sous un dessin sinistre, elle avait des distractions étranges. Ce jour-là, le soleil éblouissait les baigneuses, la rive était presque déserte, à peine si quelques nouveaux venus se promenaient sur la jetée. M'étant tout d'un coup, peut-être par pressentiment, soulevé sur une lame, j'entrevis Rachel et Lucy en tête de toutes les baigneuses, s'éloignant de plus en plus dans la mer. Lucy se coiffait quelquefois d'un petit ca-

chemière bleu; ce jour-là je la reconnus à ce cahemire dont un pan flottait au vent, hélas! en signe de salut! Surpris de les voir si loin dans la mer, je m'avançai un peu de leur côté, regardant toujours avec ardeur. Ah! mon ami! irai-je jusqu'au bout de cette triste histoire? vous dirai-je que tout à coup j'entendis un cri effaré, qu'au même instant je perdis de vue les deux baigneuses? Est-ce une lame qui a couvert leurs têtes? dis-je en volant sur l'eau. Hélas! quand la lame fut passée, je ne vis plus que la surface verte un peu agitée.

« J'appelai au secours : toutes les baigneuses poussèrent des cris d'épouvante et revinrent à leurs barques; quelques baigneurs s'avancèrent sur mes traces. Moi, je me débattais comme un furieux avec les flots; j'étais comme dans ces horribles songes où l'on ne peut avancer, où l'on n'arrive que trop tard, et, comme dans les songes, j'arrivai trop tard; j'arrivai tout ruisselant et tout ensanglanté, la mort dans le cœur, résolu de ne pas reparaitre si je ne pouvais reparaitre avec elles, avec toutes les deux, car je n'eus pas une seule fois l'idée de sauver l'une sans l'autre. Un homme du bain, sorti d'une barque quand j'avais crié au secours, arriva avant moi vers l'endroit fatal. Il plongea deux fois en vain. « Où sont-elles? me cria-t-il tout en colère pour me racher son imprudence. — Elles sont là, » dis-je en me jetant au fond.

« Je m'étais trompé; je ne trouvais comme cet homme qu'un peu de sable et de gravier. Je repartis seul en levant au ciel un regard désespéré. J'avançai au hasard, perdant la tête et voulant perdre la vie. Rachel, Lucy, où êtes-vous? murmurai-je d'une voix étouffée. Je redescendis encore dans cette tombe infinie; enfin je sentis une femme qui se débattait avec la mort; — mais seule! Je fus presque tenté de laisser celle que j'avais trouvée. Pour l'amour du soleil, je remontai avec elle.

« Toute cette scène terrible se passa en quelques secondes. Eh bien! mille pensées, mille images, mille rêves traversaient mon esprit. Ainsi, pendant que je revenais sur l'eau l'espace d'une seconde, j'eus le temps de me demander si c'était Rachel ou Lucy, laquelle j'aimais mieux sauver, s'il y avait une coupable. Ah! dans les moments suprêmes, la pensée va bien vite! Celle que j'avais trouvée, c'était Rachel. « Pourquoi n'est-ce pas Lucy? dis-je en la voyant. — Pourquoi n'est-ce pas Rachel! » eus-je dit en voyant Lucy. Et, tout en baisant les cheveux épars de Rachel, je la jetai avec colère au premier marin venu. « Allez, dis-je, elle n'est pas morte celle-là. » J'avais à peine achevé ces mots que j'étais déjà au fond de la mer. Mais, hélas! vingt fois je recommençai en vain ce pénible et

douloureux voyage. La pauvre Lucy était perdue à jamais. Dieu fut inexorable. Je voulais mourir à chaque voyage; mais, quand j'étais sous les flots, j'espérais revoir Lucy à la surface au bras de quelque nageur plus heureux que moi dans ses recherches. Cependant sans le marquis de B..., qui m'entraîna malgré moi, mais tout défaillant, je ne fusse jamais revenu sur le rivage. — Faut-il vous le dire? Rachel était encore dans mon cœur, je voulais revoir Rachel, je voulais tout savoir.

« Je m'abandonnai la rive qu'après avoir vu les mariniers à la recherche de Lucy. On me transporta à moitié mort et à moitié habillé dans le premier cabaret du rivage où on avait déposé Rachel. Elle revenait peu à peu à la vie; elle se débattait toujours comme dans la mer. Je voulais la voir et lui parler. Je la revis, mais je ne lui dis rien. Que pouvais-je lui dire? A ma vue, elle se cacha le front dans les mains, et s'écria dans un sanglot: « Lucy! Lucy! » Elle tendit les bras et s'évanouit encore.

« Pendant que le marquis de B... lui prodiguait des secours, je ressaisis mes forces et je retournai sur la rive; mais les nageurs cherchaient encore: il était trop tard déjà.

« Je ne voulais pas me détacher du rivage; je m'étais couché à moitié nu sur la grève, poursuivant les songes les plus funèbres. De temps en temps me revenait le souvenir de Rachel, mais je repoussais ce souvenir qui devait être toujours amer à mon cœur. « Allez, allez, disais-je, fuyez loin de moi si vous êtes coupable, car la mer est trop près de nous; fuyez, pauvre jalouse insensée, car j'ai encore assez de force pour vous traîner là-bas où est Lucy. » Sur le soir, le marquis de B..., qui savait tout ce qui se passait dans mon cœur et dans le cœur de Rachel, vint me supplier de retourner pour un instant à l'hôtel. Je le suivis sans rien dire. Il me prit le bras dans l'escalier et me conduisit à la chambre de Rachel. Elle m'attendait: sur ses prières, elle allait partir pour Spa avec deux baigneuses que le marquis devais rejoindre bientôt; elle voulait me revoir et me toucher la main en signe d'éternel adieu. J'avais résolu d'être impitoyable. « Mais un seul mot cruel la tuera, » me dit le marquis de B... Et, en effet, elle était si défaillante, elle était si près de la mort qu'une seule secousse de plus la renversait à jamais. « Elle va mourir en chemin, dis-je. — Je le crains, mais elle mourrait ici à coup sûr; il faut donc qu'elle parte à l'instant; mes amis auront pour elle tant de sollicitude qu'elle y mettra un peu de bonne volonté. Allons, approchez-vous d'elle: soyez charitable; songez qu'elle vous aime et que vous l'avez aimée. »

« J'allai à elle tout chancelant: un soupir, un regard profond et douloureux, une main touchée

d'une main tremblante (si j'avais pressé sa main, je l'eusse brisée!), voilà tout notre adieu. Eu m'en allant, je l'entendis qui murmurait d'une voix étouffée : « O Henri ! me pardonnez-vous ! » Elle partit ; moi, je retournai sur le rivage. On ne cherchait plus Lucy. Lucy était perdue pour moi, pour le monde, pour la terre. Ah ! vous ne saurez jamais quelle est l'amertume des larmes versées sur cette tombe sans fin. Dans un cimetière, les larmes pieuses font éclore des fleurs et pousser des herbes consolantes où l'on respire l'âme des morts ; mais dans la mer ! La mer cependant venait par moments sourire à mes souffrances ; elle avait comme moi ses plaintes et ses agitations, ses colères et ses larmes. Ah ! que je prenais une sombre joie à la voir le matin dans son flux, quand chaque flot venait bruyamment se briser à mes pieds ! Je voulais sans cesse me laisser engloutir, mais sans cesse j'espérais voir revenir dans une lame la blanche dépouille de ma pauvre maîtresse.

« J'épuisai mon cœur, mon âme, ma vie, mais non pas ma douleur, à ce spectacle cruel. La mer fut avare de mon trésor. Un jour, cependant, à l'heure du flux, ayant cru entrevoir dans une vague encore lointaine un vêtement de femme, je m'élançai comme un fou, avec des cris de fou, au-devant de cette espérance ; je me jetai tout éperdu et tout défaillant sur cette vague, comme si elle eût renfermé Lucy. Cette vague était comme le dernier adieu de la morte ; car elle m'apportait un petit cachemire bleu dont s'était coiffée Lucy le jour fatal. La pauvre coquette !

« Que vous dirai-je encore ? Le marquis de B... m'entraîna loin d'Ostende. Bon gré, mal gré, il

m'emmena à Spa, où Rachel n'était restée que deux jours. Nous avions appris son départ dans une lettre de deux amies de mon brave et dévoué compagnon de voyage. C'est là que je vous rencontrai, dans ma tristesse toujours profonde, mais un peu effacée au dehors. Plaiguez-moi, il est des malheurs où le temps ne peut rien. Mon malheur, à moi, le devinez-vous ? — J'aime Rachel ! »

Le conteur n'avait pas achevé le dernier mot, que la marquise, qui avait rougi et pâli plus d'une fois durant le récit, ne put parvenir à cacher ses larmes.

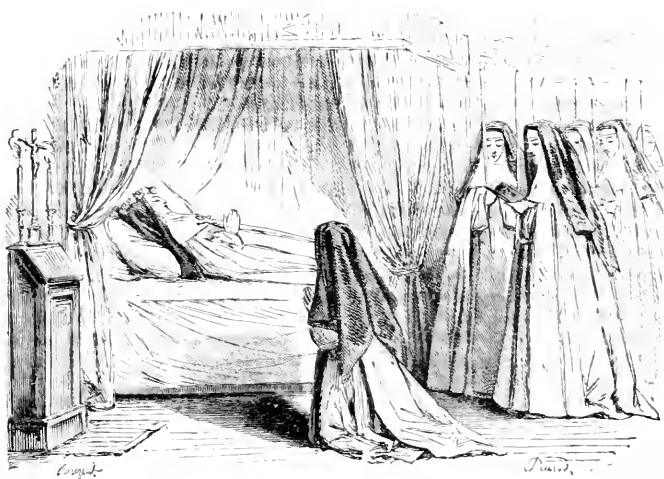
Elle était brisée par l'émotion, au point qu'elle tomba évanouie. On ouvrit la fenêtre ; on lui fit respirer des sels, on la rappela à elle.

Elle passa dans sa chambre, disant qu'elle allait revenir. Au bout d'un instant, elle fit demander le poète

— Pourquoi avez-vous raconté cette terrible histoire ?

— Parce que c'est la vôtre, madame. J'ai compris à la fin que pour amuser le cœur d'une femme, il fallait lui parler de ses joies et de ses peines à elle, et non des joies et des peines du cœur des autres.

Quand le poète eut dit cette histoire, le sculpteur dessina sur l'album de la marquise une page toute funèbre où il la représentait mourant au couvent. — Vous avez raconté le commencement, dit-il, moi je raconte la fin, car elle finira ainsi. — Peut-être, dit la marquise en regardant le portrait de son amant. LORD PILGRIM.



MADAME RÉCAMIER.

Au mois de mai dernier a disparu une figure unique entre les femmes qui ont régné par leur beauté et par leur grâce ; un salon s'est fermé qui avait réuni longtemps, sous une influence charmante, les personnages les plus illustres et les plus divers, où les plus obscurs même, un jour ou l'autre, avaient eu chance de passer. Les premiers en renommée, dans ce groupe de noms mémorables, ont été frappés par la mort presque en même temps que celle qui en faisait l'attrait principal et le lien. Quelques-uns à peine survivent, dispersés et inconsolés aujourd'hui ; et ceux qui n'ont fait que traverser un moment ce monde d'élite, ont le droit et presque le devoir d'en parler comme d'une chose qui intéresse désormais chacun et qui est devenue de l'histoire.

Le salon de madame Récamier était bien autre chose encore ; mais il était aussi, à le prendre surtout dans les dernières années, un centre et un foyer littéraire. Ce genre de création sociale, qui eut tant d'action en France et qui exerça un empire si réel (le salon même de madame Récamier en est la preuve), ne remonte pas au delà du xvii^e siècle. C'est un célèbre hôtel de Rambouillet qu'on est convenu de fixer l'établissement de la société polie, de cette société où l'on se réunissait pour causer entre soi des belles choses, et de celles de l'esprit en particulier. Mais la solennité de ce cercle Rambouillet convient peu à l'idée que je voudrais réveiller en ce moment, et j'irais plutôt chercher dans des coins de monde plus discrets et plus réservés les véritables *précédents* du genre de salons dont le dernier sous nos yeux vient de finir. Vers le milieu du xvii^e siècle, au haut du faubourg Saint-Jacques, dans les dehors du monastère de Port-Royal, se retirait une personne célèbre par son esprit et par le long éclat de ses succès, la marquise de Sablé. Dans cette demi-retraite, qui avait un jour sur le couvent et une porte encore entr'ouverte au monde, cette ancienne amie de M. de La Rochefoucauld, toujours active de pensée et s'intéressant à tout, continua de réunir autour d'elle, jusqu'à l'année 1678, où elle mourut, les noms les plus distingués et les plus divers, d'anciens amis restés fidèles, qui venaient de bien loin, de la ville ou de la cour, pour la visiter, des demi-solitaires, gens du monde comme elle, dont l'esprit n'avait fait que s'embellir et s'aiguïser dans la retraite, des solitaires de profession, qu'elle arrachait par moments, à force d'obsession gracieuse, à leur vœu de silence. Ces solitaires, quand ils

s'appelaient Arnauld ou Nicole, ne devaient pas être trop désagréables en effet, et Pascal, une ou deux fois, dut être de ce nombre. Ce petit salon de madame de Sablé, si clos, si visité, et qui, à l'ombre du cloître, sans trop s'en ressentir, combinait quelque chose des avantages des deux mondes, me paraît être le type premier de ce que nous avons vu être de nos jours le salon de l'Abbaye-aux-Bois. Je n'ai à parler ici que de ce dernier.

M. de Châteaubriand y régnait, et, quand il était présent, tout se rapportait à lui ; mais il n'y était pas toujours, et même alors il y avait des places, des degrés, des *à-partes* pour chacun. On y causait de toutes choses, mais comme en confiance et un peu moins haut qu'ailleurs. Tout le monde, ou du moins bien du monde, allait dans ce salon, et il n'avait rien de banal ; on y respirait, en entrant, un air de discrétion et de mystère. La bienveillance, mais une bienveillance sentie et nuancée, je ne sais quoi de particulier qui s'adressait à chacun, mettait aussitôt à l'aise et tempérait le premier effet de l'initiation dans ce qui semblait tant soit peu un sanctuaire. On y trouvait de la distinction et de la familiarité, ou du moins du naturel, une grande facilité dans le choix des sujets, ce qui est très important pour le jeu de l'entretien, une promptitude à entrer dans ce qu'on disait, qui n'était pas seulement de complaisance et de bonne grâce, mais qui témoignait d'un intérêt plus vrai. Le regard rencontrait d'abord un sourire qui disait si bien : *Je comprends*, et qui éclairait tout avec douceur. On n'en sortait pas, même une première fois, sans avoir été touché à un endroit singulier de l'esprit et du cœur, qui faisait qu'on était flatté et surtout reconnaissant. Il y eut bien des salons distingués au xviii^e siècle, ceux de madame Geoffrin, de madame d'Houdetot, de madame Suard. Madame Récamier les connaissait tous et en parlait très bien ; celui qui aurait voulu en écrire avec goût aurait dû en causer auparavant avec elle ; mais aucun ne devait ressembler au sien.

C'est qu'aussi elle ne ressemblait à personne. M. de Châteaubriand était l'orgueil de ce salon, mais elle en était l'âme, et c'est elle qu'il faudrait tâcher de montrer à ceux qui ne l'ont pas connue ; car vouloir la rappeler aux autres est inutile, et la leur peindre est impossible.

Je me garderai bien d'essayer ici de donner d'elle une biographie ; les femmes ne devraient jamais avoir de biographie, vilain mot à l'usage

des hommes, et qui sent son étude et sa recherche. Même quand elles n'ont rien d'essentiel à garder, les femmes ne sauraient que perdre en charme au texte d'un récit continu. Est-ce qu'une vie de femme se raconte? Elle se sent, elle passe, elle apparaît. J'aurais bien envie même de ne pas mettre du tout de date, car les dates en tel sujet, c'est peu élégant. Sachez seulement, puisqu'il le faut, que Jeanne-Françoise-Julie-Adélaïde Bernard était née à Lyon, dans cette patrie de Louise Labé, le 3 décembre 1777. De tous ces noms de baptême que je viens d'énumérer, le seul qui lui fût resté dans l'habitude était celui de *Julie* transformé en *Juliette*, quoiqu'il ne dût jamais y avoir de Roméo. Elle fut mariée à Paris dans sa seizième année (le 24 avril 1793) à Jacques-Rose Récamier, riche banquier, ou qui tarda peu à le devenir. Au début du Consulat, on la trouva brillante, fêtée, applaudie, la plus jeune reine des élégances, donnant le ton à la mode, inventant avec art des choses simples qui n'allaient qu'à la suprême beauté. Nous qui n'y étions pas, nous ne pouvons parler qu'avec une extrême réserve de cette époque comme mythologique de madame Récamier, où elle nous apparaît de loin telle qu'une jeune déesse sur les nuées; nous n'en pouvons parler comme il sérait, non pas qu'il y ait rien à cacher sous le nuage, mais parce qu'une telle beauté, tendre et naissante, avait de ces finesses qui ne se peuvent rendre si on ne les a du moins aperçues. Qui s'aviserait de vouloir peindre l'aurore s'il n'avait jamais vu que le couchant? Pourtant, comme on ne peut bien comprendre le caractère et le doux génie de madame Récamier, cette ambition de cœur qui en elle a montré tant de force et de persistance sous la délicatesse, comme on ne peut bien saisir, disons-nous, son esprit et toute sa personne sans avoir une opinion très nette sur ce qui l'inspirait en ce temps-là, et qui ne différerait pas tellement de ce qui l'inspira jusqu'à la fin, j'essaierai de toucher en courant quelques traits réels à travers la légende qui, pour elle comme pour les êtres doués de féerie, recouvre déjà la vérité. Quand on veut juger madame de Sévigné ou madame de Maintenon, et se rendre compte de leur nature, on est bien obligé d'avoir une idée générale et une *théorie* sur elles. Pour bien entendre, par exemple, ce qu'était madame de Maintenon auprès de Louis XIV, ou madame de Sévigné auprès de sa fille, et quel genre de sentiment ou de passion elles y apportaient, il faut s'être posé sur la jeunesse de ces deux femmes plusieurs questions, ou, plus simplement, il faut s'en être posé une, la première et presque la seule toujours qu'on ait à se faire en parlant d'une femme: A-t-elle aimé? et comment a-t-elle aimé?

Je poserais donc la question, ou plutôt elle se pose d'elle-même malgré moi pour madame Récamier; et pour elle comme pour madame de Maintenon, comme pour madame de Sévigné (la madame de Sévigné non encore mère), je répondrai hardiment: *Non*. Non, elle n'a jamais aimé, aimé de passion et de flamme; mais cet immense besoin d'aimer que porte en elle toute âme tendre se changeait pour elle en un infini besoin de plaire, ou mieux d'être aimée, et en une volonté active, en un fervent désir de payer tout cela en bonté. Nous qui l'avons vue dans ses dernières années, et qui avons saisi au passage quelques rayons de cette bonté divine, nous savons si elle avait de quoi y suffire, et si l'amitié ne retrouva pas en définitive chez elle de cette flamme que n'avait jamais eue l'amour.

Il faut noter deux époques très distinctes dans la vie de madame Récamier: sa vie de jeunesse, de triomphe et de beauté, sa longue matinée de soleil, qui dura bien tard jusqu'au couchant; puis le soir de sa vie après le soleil couché: je ne me déciderai jamais à dire sa vieillesse. Dans ces deux époques si tranchées de couleur, elle fut la même au fond, mais elle dut paraître bien différente. Elle fut la même par deux traits essentiels, et qui seuls l'expliquent, en ce que, jeune, au plus fort des ravissements et du tourbillon, elle resta toujours pure; en ce que, retirée à l'ombre et recueillie, elle garda toujours son désir de conquête et sa douce adresse à gagner les cœurs, disons le mot, sa coquetterie, mais que les docteurs orthodoxes me pardonnent l'expression) c'était une coquetterie angélique.

Il y a des natures qui naissent pures et qui ont reçu *quand même* le don d'innocence. Elles traversent, comme Aréthuse, l'onde amère; elles résistent au feu, comme ces enfants de l'Ecriture que leur bon Ange sauva, et qu'il rafraîchit même d'une douce rosée dans la fournaise. Madame Récamier, jeune, eut besoin de cet Ange à côté d'elle et en elle, car le monde qu'elle traversa, et où elle vécut, était bien mêlé et bien ardent, et elle ne se ménagea point à le tenter. Pour être vrai, j'ai besoin de baisser un peu le ton, de descendre un moment de cette hauteur idéale de Laure et de Béatrix où l'on s'est accoutumé à la placer, de causer d'elle enfin plus familièrement et en prose. En définitive, je l'espère, elle n'y perdra pas.

Au moment où elle apparaît brillante sous le Consulat, nous la voyons aussitôt entourée, admirée et passionnément aimée. Lucien, le frère du Consul, est le premier personnage historique qui l'aime (car je ne puis compter Barrère, qui l'avait connue enfant autrefois). Lucien aime: il

n'est pas repoussé; il ne sera jamais accueilli. Voilà la nuance. Il en sera ainsi de tous ceux qui vont se presser alors, comme de tous ceux qui succéderont. Je voyais dernièrement, dans le palais du feu roi de Hollande, à La Haye, une fort belle statue d'Eve. Eve, dans sa première fleur de jeunesse, est en face du serpent qui lui montre la pomme : elle la regarde, elle se retourne à demi vers Adam, elle a l'air de le consulter. Eve est dans cet extrême moment d'innocence où l'on joue avec le danger, où l'on en cause tout bas avec soi-même ou avec un autre. Eh bien ! ce moment indécis qui, chez Eve, ne dura point et qui tourna mal, recommença souvent, et se prolongea en mille retours dans la jeunesse brillante et parfois imprudente dont nous parlons; mais toujours il fut contenu à temps et dominé par un sentiment plus fort, par je ne sais quelle secrète vertu. Cette jeune femme, en face de ces passions qu'elle excitait et qu'elle ignorait, avait des imprudences, des confiances, des curiosités presque d'un enfant ou d'une pensionnaire. Elle allait au péril en souriant, avec sécurité, avec charité, un peu comme ces rois très chrétiens du vieux temps, un jour de semaine sainte, allaient à certains malades pour les guérir. Elle ne doutait pas de son fait, de sa douce magie, de sa vertu. Elle tenait presque à vous blesser d'abord le cœur pour se donner ensuite le plaisir et le miracle de vous guérir. Quand on se plaignait ou qu'on s'irritait, elle vous disait avec une désespérante élévation : « Venez, et je vous guérirai. » Et elle y a réussi pour quelques - uns, pour le plus grand nombre. Tous ses amis, à bien peu d'exceptions, avaient commencé par l'aimer d'amour. Elle en avait beaucoup, et elle les avait presque tous gardés. M. de Montlosier lui disait un jour qu'elle pouvait dire comme le Cid : *Cinq cents de mes amis*. Elle était véritablement magicienne à convertir insensiblement l'amour en amitié, en laissant à celle-ci toute la fleur, tout le parfum du premier sentiment. Elle aurait voulu tout arrêter en avril. Son cœur en était resté là, à ce tout premier printemps où le verger est couvert de fleurs blanches et n'a pas de feuilles encore.

Je pourrais ici raconter de souvenir bien des choses, si ma plume savait être assez légère pour passer sur ces fleurs sans les faner. A ses nouveaux amis (comme elle voulait bien quelquefois les appeler), madame Récamier parlait souvent et volontiers des années anciennes et des personnes qu'elle avait connues : « C'est une manière, disait-elle, de mettre du passé dans l'amitié. »

Sa liaison avec madame de Staël, avec madame Moreau, avec les blessés et les vaincus, la jeta de

bonne heure dans l'opposition à l'Empire; mais il y eut un moment où elle n'avait pas pris encore de couleur. Fouché, voyant cette jeune puissance, eut l'idée de s'en faire un instrument. Il voulut faire entrer madame Récamier, à l'origine, comme dame d'honneur dans la maison impériale; il n'aimait pas la noblesse, et aurait désiré avoir là quelqu'un d'influent et de dévoué. Elle ne voulut pas se prêter à un tel rôle. Bientôt elle fut dans l'opposition, surtout par ses amis et par l'idée qu'on se faisait d'elle.

Elle n'y était pas encore, un jour qu'elle dînait chez une des sœurs de Bonaparte. On avait voulu la faire rencontrer avec le premier consul; il y était en effet. A table, elle devait être placée à côté de lui; mais, par un malentendu qui eut lieu au moment de s'asseoir, elle se trouva placée à côté de Cambacérés, et Bonaparte dit à celui-ci en plaisantant : « Eh bien ! consul Cambacérés, toujours auprès de la plus jolie ! »

Le père de madame Récamier, M. Bernard, était dans les postes et royaliste; il fut compromis sous le Consulat, arrêté et mis au secret. Elle apprit cela subitement, ayant à dîner chez elle madame Bacciochi, sœur de Bonaparte. Celle-ci promit de tout faire pour intéresser le consul. Après le dîner, madame Récamier sortit et voulut voir Fouché, qui refusa de la recevoir, « de peur d'être touché, disait-il, et dans une affaire d'État. » Elle courut rejoindre, au Théâtre-Français, madame Bacciochi, qui était avec sa sœur Pauline, laquelle était tout occupée du casque de Lafon : « Mais voyez, disait-elle, comme ce casque est mal mis, comme il est de côté ! » Madame Récamier était au supplice; madame Bacciochi voulait rester jusqu'à la fin de la tragédie, peut-être à cause de sa sœur Pauline. Bernadotte était dans la loge; il vit l'air altéré de madame Récamier; il lui offrit son bras pour la reconduire et de voir lui-même à l'instant le consul. C'est de ce moment que date le vif sentiment de Bernadotte pour elle; il ne la connaissait point auparavant. Il obtint la grâce du père. Ce qui est dit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, à ce sujet, est inexact. Madame Récamier ne vit pas Bonaparte à cette occasion; ce fut Bernadotte qui se chargea de tout.

Bernadotte l'aima donc et fut un de ses chevaliers. Les Montmocéncy, rentrés alors de l'émigration, ne l'étaient pas moins. Mathieu de Montmocéncy, qui fut depuis un saint, Adrien (depuis duc de Laval), bien plus tard le fils d'Adrien, qui se trouvait ainsi le rival de son père, tous l'aimaient de passion. Henri de Laval se rencontrait souvent chez elle avec le duc de Laval, son père; il tenait bon et ne sortait pas, ce dont le bon duc enrageait, et, comme il avait de l'esprit, il écrivait à madame

Récamier le plus agréablement du monde : « Mon fils lui-même est épris de vous, vous savez si je le suis; c'est au reste le sort des Montmorency :

Ils n'en montraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Madame Récamier était la première à raconter ces choses, et elle en souriait avec gaieté. Elle a conservé presque jusqu'à la fin ce rire enfant, ce geste jeune qui lui faisait porter son mouchoir à la bouche comme pour ne pas éclater. Mais dans la jeunesse, cette enfance de sentiments, avec le gracieux manège qui s'y mêlait, amena plus d'une fois (peut-on s'en étonner?) des complications sérieuses. Tous ces hommes attirés et épris n'étaient pas si faciles à conduire et à éluder que cette dynastie pacifiée des Montmorency. Il dut y avoir autour d'elle, à de certaines heures, bien des violences et des révoltes dont cette douce main avait peine ensuite à triompher. En jouant avec ces passions humaines qu'elle ne voulait que charmer et quelle irritait plus qu'elle ne croyait, elle ressemblait à la plus jeune des Grâces, qui se serait amusée à atteler des lions et à les agacer. Imprudente comme l'innocence, je l'ai dit, elle aimait le péril, le péril des autres, sinon le sien; et, pour quoi ne le dirais-je pas aussi? à ce jeu hasardeux et trop aisément cruel, elle a troublé, elle si bonne, bien des cœurs; elle en a ulcéré, sans le vouloir, quelques-uns, non seulement d'hommes révoltés et aigris, mais de pauvres rivales, sacrifiées sans qu'elle le sût et blessées. C'est là un côté sérieux que sa charité finale n'a pas été tout à fait sans comprendre; c'est une leçon que la gravité suprême qui s'attache à sa noble mémoire n'interdit pas de rappeler. Avec son instinct de pureté et de bonté céleste, elle le sentait bien elle-même : aussi, elle si admirée et adorée, on ne la vit point regretter la jeunesse, ni ses matinées de soleil, ni ses orages, même les plus embellis. Elle ne concevait point de parfait bonheur hors du devoir; elle mettait l'idéal du roman là où elle l'avait si peu rencontré, c'est-à-dire dans le mariage; et plus d'une fois en ses plus beaux jours, au milieu d'une fête dont elle était la reine, se dérobant aux hommages, il lui arriva, disait-elle, de sortir un moment pour pleurer.

Telle je la conçois dans le monde et dans le tourbillon, avant la retraite. Il y aurait à son sujet une suite de chapitres à écrire et que je ne puis même esquisser. L'un de ces chapitres serait celui de ses relations et de son intimité avec madame de Staël, deux brillantes influences si distinctes, bien souvent croisées, presque jamais rivales, et qui se complétaient si bien. Ce fut en 1807, au château de Coppet, chez madame de Staël, que madame Récamier vit le prince Auguste de Prusse,

l'un des vaincus d'Iéna; elle l'eut bientôt vaincu et conquis à son tour, prisonnier royal, par habitude assez brusque et parfois embarrassant. Cette brusquerie même le trahissait. Un jour qu'il voulait dire un mot à madame Récamier dans une promenade à cheval, il se retourna vers Benjamin Constant qui était de la partie : — Monsieur de Constant, lui dit-il, si vous fusiez un petit temps de galop? » Et celui-ci de rire de la finesse allemande.

Un autre chapitre traiterait de la conquête aisée que madame Récamier fit à Lyon du doux Balanche, lequel se donna du premier jour à elle, sans même le lui dire jamais. Un autre chapitre offrirait ses relations moins simples, moins faciles d'abord, mais finalement si établies avec M. de Châteaubriand. Madame Récamier l'avait vu pour la première fois chez madame de Staël, en 1801; elle le revit pour la seconde fois en 1816 ou 1817, vers le temps de la mort de madame de Staël, et chez celle-ci encore. Mais ce n'avaient été là que des rencontres, et la liaison véritable ne se noua que tard, dans le temps où M. de Châteaubriand sortit du ministère, et à l'Abbaye-aux-Bois.

Il y aurait aussi un chapitre à faire sur la liaison étroite avec Benjamin Constant, laquelle date seulement de 1814-1815. Les lettres de celui-ci, adressées à madame Récamier, y aideraient beaucoup; mais elles seraient très insuffisantes, au point de vue de la vérité, si l'on n'y ajoutait la contre-partie, ce qu'il écrivait pour lui seul au sortir de là, et que bien des gens ont lu, et enfin si l'on n'éclairait le tout par les explications de moraliste qui ne se trouvent point d'ordinaire dans les plaidoiries des avocats. Mais cela me rappelle qu'il y a tout un fameux procès entamé à ce sujet, et j'ai hâte de me taire.

Avant le chapitre de Benjamin Constant, il y aurait encore à faire celui du voyage d'Italie, en 1813, le séjour à Rome, la liaison avec Canova, le marbre de celui-ci, qui, cette fois, pour être idéal, n'eut qu'à copier le modèle; puis le séjour à Naples auprès de la reine Caroline et de Murat. Ce dernier, si je ne me trompe, resta quelque peu touché. Mais c'est assez de rapides perspectives.

Quand madame Récamier vit s'avancer l'heure où la beauté baisse et palit, elle fit ce que bien peu de femmes savent faire : elle ne lutta point; elle accepta avec goût les premières marques du temps. Elle comprit qu'après de tels succès de beauté, le dernier moyen de paraître encore belle était de ne plus y prétendre. A une femme qui la revoyait après des années, et qui lui faisait compliment sur son visage : — Ah! ma chère amie, répondait-elle, il n'y a plus d'illusion à se faire. Du jour où j'ai vu que les petits Savoyards dans

la rue ne se retournaient plus, j'ai compris que tout était fini. Elle disait vrai. Elle était sensible en effet à tout regard et à toute louange, à l'exclamation d'un enfant ou d'une femme du peuple tout comme à la déclaration d'un prince. Dans les foules, du bord de sa calèche élégante qui n'avancait qu'avec lenteur, elle remerciait chacun de son admiration par un signe de tête et par un sourire.

A deux époques, M. Récamier avait essayé de grands revers de fortune : la première fois au début de l'Empire, la seconde fois dans les premières années de la Restauration. C'est alors que madame Récamier se retira dans un appartement de l'Abbaye-aux-Bois, en 1819. Elle ne tint jamais plus de place dans le monde, que quand elle fut dans cet humble asile, à une extrémité de Paris. C'est de là que son doux génie, dégagé des complications trop vives, se fit de plus en plus

sentir avec bienfaisance. On peut dire qu'elle perfectionna l'art de l'amitié et lui fit faire un progrès nouveau : ce fut comme un bel art de plus qu'elle avait introduit dans la vie, et qui décorait, ennoblissait et distribuait tout autour d'elle. L'esprit de parti était alors dans sa violence. Elle désarmait les colères, elle adoucissait les aspérités : elle vous ôtait la rudesse et vous inoculait l'indulgence. Elle n'avait point de repos qu'elle n'eût fait se rencontrer chez elle ses amis de bord opposé, qu'elle ne les eût conciliés sous une médiation élémentaire. C'est par de telles influences que la société devient société autant que possible, et qu'elle acquiert tout son liant et toute sa grâce. C'est ainsi qu'une femme, sans sortir de sa sphère, fait œuvre de civilisation au plus haut degré, et qu'Eurydice remplit à sa manière le rôle d'Orphée. Celui-ci apprivoisait la vie sauvage, l'autre termine et couronne la vie civilisée.

SAINTE-BEUVE.

La Comédie française promet au public parisien une belle saison d'hiver, sous la direction de M. Arsène Houssaye. « C'est là, comme l'a dit M. Théophile Gautier, c'est là un événement heureux pour les lettres. M. Arsène Houssaye est un poète charmant, un prosateur fin et distingué, un administrateur sérieux, car il a su faire traverser à L'ARTISTE, un journal de luxe, la désastreuse période qui vient de s'écouler.

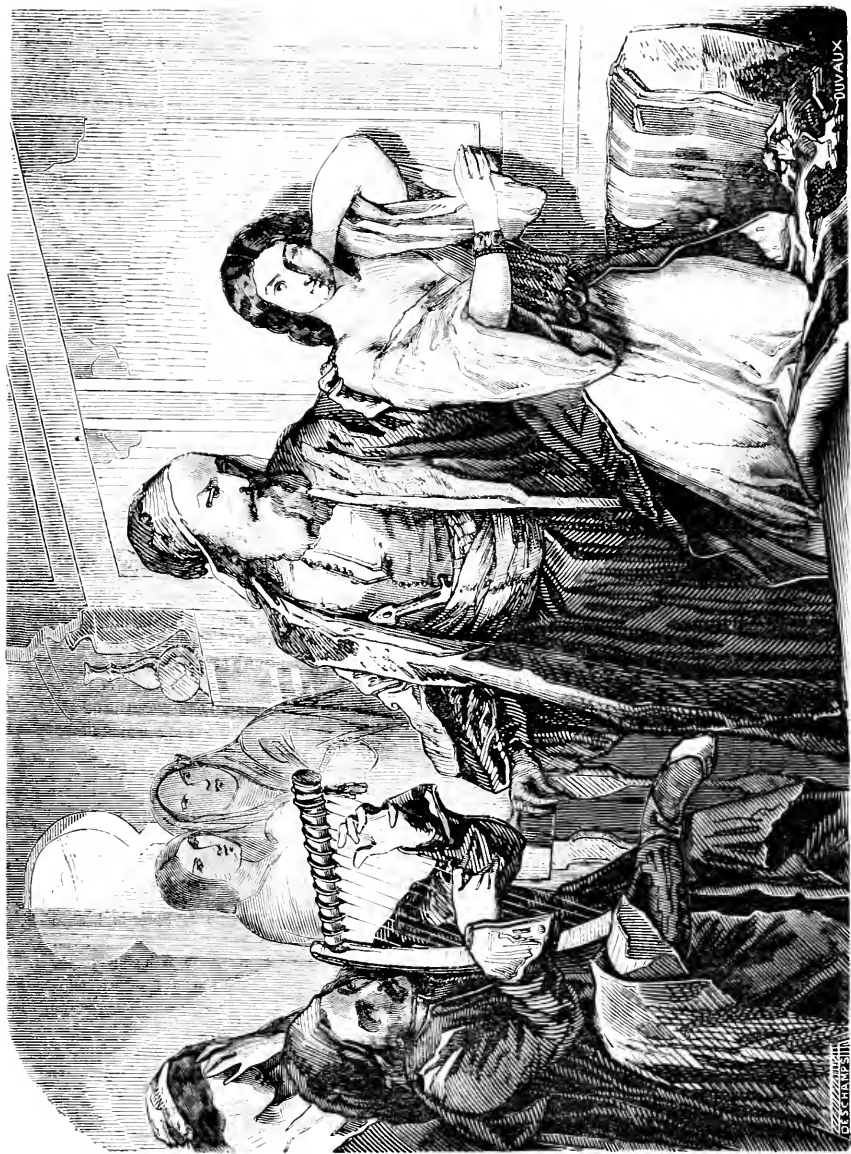
« Quelques années de journalisme lui ont donné cette connaissance pratique et familière des poètes, des gens de lettres et des comédiens, sans laquelle un directeur de théâtre est impossible. Homme du monde et de manières parfaites, on aura avec lui cette facilité de rapports qui simplifie tout. Personne ne pourra le regarder comme jeune incompetent, car ses portraits du dix-huitième siècle sont autant de petits chefs-d'œuvre qui resteront ; à tous ces avantages, il joint celui de ramener mademoiselle Rachel, décidée à entrer dans la voie de la littérature moderne. Désormais, Marion Delorme et mademoiselle de Belle-Isle, jouée par la grande tragédienne, alterneront avec Hermione et Camille.

« Nous saluons de tous nos vœux cette aurore qui sera suivie de beaux jours, ou, pour parler un style plus approprié au sujet, de belles soirées. Avec Arsène Houssaye nous sommes sûrs d'être débarrassés des vaudevilles en cinq actes

et des œuvres de pacotille qui ont trop longtemps tenu sur la scène française une place usurpée. Il excénera le répertoire de Molière tel qu'il est, avec les ballets, les intermèdes et les chants ; il nous donnera le Corneille de Corneille, et non celui d'Andrieux et de Planat : il saura décider Hugo, Dumas, de Vigny, Alfred de Musset, Méry et bien d'autres qui ne demandent pas mieux, à travailler pour ce beau théâtre, que la foule encombrera dès qu'elle aura quelque chose à y voir ; il fera ce qui semble si simple et que personne ne fait. »

M. Théophile Gautier dit avec raison que cela semble tout simple et que personne ne le fait ; c'est que cela est si simple que c'est tout simplement impossible. Reste à savoir si le jeune directeur triomphera de l'impossible. Il est arrivé par une révolution, il osera être révolutionnaire. Malheureusement les sociétaires de la Comédie française se sont retranchés dans les barricades. La lutte sera curieuse. Le tort des comédiens c'est de vouloir faire aujourd'hui ce qu'ils ont fait hier, et demain ce qu'ils font aujourd'hui. Il y a dix ans un comparse présentait une lettre toute salie à mademoiselle Mars. — Pourquoi me présentez-vous une pareille lettre ? — Mademoiselle, c'est toujours la même.

Toute l'histoire de la comédie est dans ce mot.



Enroulé de 1819

La folie d'Hernani par C. Muller.

Poème de lord Byron.



DIALOGUES DES MORTS SUR LES VIVANTS POUR 1850.

I.

Dans le ciel.

VOLTAIRE, JEAN-JACQUES, MADAME DE POMPADOUR, MARIE-ANTOINETTE, SAINT-JUST, NAPOLEON.

Tous sont au balcon pour voir la France.

VOLTAIRE. — Ne dirait-on pas que ce sont des hommes, tant ils font du bruit, les gaminis!

MADAME DE POMPADOUR. — Des casseurs de vitres, qui se disent des révolutionnaires!

SAINT-JUST. — Ah! quand je présidais la Convention à vingt-cinq ans, comme le vieil Atlas, j'ai voulu porter la terre sur mon épaule pour la jeter dans l'abîme où les dieux façonnent les mondes, car la terre a fait son temps; mais quoi que je fusse taillé en plein marbre antique, je n'ai pas même pu porter ma tête au delà du 9 thermidor.

MARIE-ANTOINETTE. — Cette belle tête, ô Brutus, que tu portais comme un Saint-Sacrement.

MADAME DE POMPADOUR *offrant une cigarette à Napoléon.* — Allons, César, un peu de fumée de plus ou de moins.

NAPOLEON. — De la fumée! toujours de la fumée! encore de la fumée! J'ai remué le monde pour cela.

JEAN-JACQUES. — Après la guillotine laborieuse de 1793, la mitraille infernale de Napoléon. La guillotine était une idée: elle dégagait l'avenir. La mitraille était une autre idée: elle moissonnait les générations qui devaient fonder le monde nouveau, toute la fleur, toute la sève, toute la force de la nation.

NAPOLEON. — O penseurs, qui n'avez jamais mis la main à l'œuvre! Vous avez gouverné le monde la plume à la main; mais comment avez-vous gouverné votre maison? Voyez un peu où vos fils et vos filles sont allés en passant par l'Aspic des Enfants-Trouvés! Après avoir tracé leur sillon d'angoisses, ils ont laissé aussi des enfants condamnés à la misère des sept péchés capitaux.

JEAN-JACQUES. — C'est la faute de la société.

NAPOLEON. — Rêveur incorrigible! C'est la faute de Voltaire et de Rousseau, qui, en détruisant une religion, ont détruit l'esprit de famille,

VOLTAIRE. — C'est la faute des prêtres, qui ont bâti trop d'églises sur le chemin du ciel; c'est la faute de l'Église, qui s'est meublée de trop de confessionnaux; c'est la faute du confessionnal, qui a été habité par l'hypocrisie et la superstition.

MARIE-ANTOINETTE. — C'est la faute de madame de Pompadour, qui a appris l'adultère à la France en s'asseyant sur le trône de Blanche de Castille.

MADAME DE POMPADOUR, *allumant son cigare à celui de Saint-Just.* — C'est ma faute, c'est ma très grande faute. Mais Marie-Antoinette n'y est-elle pour rien?

MARIE-ANTOINETTE. — Vous avez été coupable de monter sur le trône, j'ai été coupable d'en descendre; vous avez aimé le roi, je n'ai pas aimé le roi.

SAINT-JUST. — C'est ma faute à moi; car, comme Platon le disait d'Ephialte, j'ai versé toute pure et à pleine coupe la liberté au peuple, et le peuple enivré a perdu ma cause et la sienne.

JEAN-JACQUES. — Non, ce n'est pas ta faute, Saint-Just. Tu as bien fait de verser au peuple le vin pur de la démocratie; car il a planté de ses mains, après le déluge de 1793, la vigne de la démocratie. Encore quelques soleils et quelques gouttes de sueur, et le raisin mûrira. C'est la faute de Napoléon, qui a bridé la cavale révolutionnaire et lui a fait rebrousser chemin.

NAPOLEON. — Oui, c'est ma faute si la France n'est pas retournée dans les forêts sauvages de la barbarie.

JEAN-JACQUES. — Si on retrempe la France dans la forte sève de la barbarie, cela ne ferait pas de mal à tous les efféminés qui le gouvernement, tous ces hommes rabongris qui ont peur des coups de soleil et des coups de vent.

NAPOLEON. — Rêveur! rêveur! rêveur!

VOLTAIRE. — Vous êtes tous des orgueilleux de vous attribuer la gloire de ces choses-là. Ce n'est la faute ni de Voltaire, ni de Rousseau, ni de la marquise de Pompadour, ni de la reine Marie-Antoinette, ni de Saint-Just, ni de Napoléon, c'est la faute de Dieu qui fait la comédie et nous dicte nos rôles.

II.

Dans une étoile qui file.

MACHIAVEL, LOUIS XIV, NIXON DE LENCLÔS,
VOLTAIRE, SAINT-SIMON, MADEMOISELLE
DE MONTESPAN, NAPOLÉON, CHATEAU-
BRIAND.

*On se passe de main en main la lunette de Napo-
léon.*

LOUIS XIV. — Voilà près d'un siècle et un demi-
siècle que je n'y suis plus, aussi où en sont-ils ?

CHATEAUBRIAND. — Ah ! sire, nous sommes tom-
bés de chute en chute ; maintenant ils auront
beau vouloir remonter, ils auront devant eux le
rocher de Sisyphé !

LOUIS XIV. — Voyez-vous s'agiter dans le néant
toutes ces marionnettes du pouvoir ? Ils sont sur
une balançoire qu'ils veulent retenir en équilibre ;
car si elle tombe à droite, c'est le gouvernement
du droit divin ; si elle tombe à gauche, c'est le
gouvernement de la démagogie. Or, la France ne
peut pas dépenser son argent à entretenir des
équilibristes : — quand je dis son argent, je me
trompe, car elle n'en a plus.

VOLTAIRE. — Sa majesté oublie que la nation
française a conquis le glorieux privilège de vivre
en république et de se gouverner elle-même par
le suffrage universel.

MACHIAVEL. — Si Dieu a dit à la mer : Tu n'iras
pas plus loin ; moi j'ai dit aux peuples : Vous
n'irez pas jusqu'au bout.

LOUIS XIV. — En conseillant les rois, Machiavel
a conseillé les peuples. Quand une compagnie
veut voyager sur terre ou sur mer, se met-elle en
souci de locomotive ou de gouvernail ? Il faut ap-
prendre à conduire une nation comme on apprend
à conduire la vapeur ou la voile. La canaille n'a
que faire des ennus du trône. Dans une maison
où il y a vingt valets, le maître est-il aussi libre
et aussi gai que le moins libre et le moins gai.
Qui est-ce qui a les soucis d'argent ? La canaille
à les meilleurs privilèges : elle a le cabaret et la
comédie. Si elle est taillée pour le travail, elle est
taillée aussi pour l'amour. L'amour, voilà la vraie
royauté.

NIXON DE LENCLÔS. — Vous en parlez bien à
votre aise, sire, vous qui avez abusé de toutes les
royautés. Moi je suis pour la république.

SAINT-SIMON *riant*. — Liberté, Égalité, Frater-
nité !

MADemoISELLE DE MONTESPAN. — Vive le dieu-
net ! Autrefois les trois divinités qui protégeaient
la France, ce n'étaient pas la Liberté, l'Égalité,
la Fraternité, c'étaient les trois Grâces.

NIXON DE LENCLÔS. — Vous en êtes une autre.

Toujours est-il que je suis pour la république,
comme Aspasia à Athènes.

VOLTAIRE. — O Ninon, vous savez votre cœur,
vous ne savez pas votre histoire. La république
d'Athènes c'était le siècle de Louis XIV, avec les
privilèges, les belles femmes, et les grands ar-
tistes. Est-ce que vous auriez voulu vivre à
Sparte ?

MACHIAVEL. — Les Français seront bientôt des
Spartiates — à table — quand ils n'auront plus que
des pommes de terre plus ou moins malades à mettre
sous la dent ; mais pour aller combattre et vaincre,
les Français ne seront plus d'héroïques sans cu-
lottes, ces vrais frères des Spartiates.

NAPOLÉON, *survenant*. — Allons donc ! Quand
je donnerais à un dictateur mes éperons d'or, il
trouvera encore en France des soldats et des vain-
queurs.

VOLTAIRE. — Vainqueurs dans le désert, comme
M. Cavaignac ; vainqueurs des Italiens de Rome,
comme M. Oudinot ; vainqueurs des fantômes du
treize juin, comme M. Changarnier.

LOUIS XIV. — Le régime du sabre a fait son
temps. Si la France peut rester la reine des na-
tions après avoir décapité la royauté, elle le sera
par ses penseurs, ses poètes et ses artistes.

CHATEAUBRIAND. — Ce qui a élevé la révolution
de février au-dessus des coups de main, c'est la
poésie de Lamartine, qui sur sa harpe d'or chan-
tait des strophes au peuple. Aussi ne disait-on pas
ministre, mais poète des affaires étrangères.

NAPOLÉON. — Mon neveu, le roi-président ou le
président-roi, comme vous voudrez l'appeler, n'a
pas le tort de chanter. Je regrette qu'il écrive quel-
quefois, quoiqu'il écrive bien. Quand on est au
pouvoir, penser ou écrire, c'est donner la monnaie
de sa pièce. Moi, je n'ai écrit et parlé qu'à Sainte-
Hélène.

LOUIS XIV. — Et encore, vous auriez mieux fait
de vous taire. Donner le secret de sa force, c'est
montrer sa faiblesse.

CHATEAUBRIAND. — Pour moi, si à l'heure qu'il
est, je parle haut à toute la France, c'est pour
prouver que Dieu seul est grand.

VOLTAIRE. — Et que M. de Falloux est son pro-
phète.

NIXON DE LENCLÔS. — Châteaubriand et M. de
Falloux, sans comparaison, croient réussir à re-
planter l'arbre de la foi ; ils se font illusion sur
l'avenir, car l'arbre est mort. Ce n'est plus qu'un
fagot de bois sec.

VOLTAIRE. — Patiens ! on va vous rôtir avec ce
fagot-là.

NIXON DE LENCLÔS. — Courtisan ! si le diable
existait, vous lui feriez des stances.

LOUIS XIV. — En résumé, que vont-ils faire

là-bas avec leur suffrage universel, leur budget aux dents si longues, leur liberté de la Presse et leurs grands hommes de rencontre.

NAPOLEON. — Ce qu'il vont faire? des discours.

VOLTAIRE. — M. Thiers brouillera les cartes.

SAINT-SIMON. — M. de Lamartine est un cygne blessé, qui ne bat plus que d'une aile.

LOUIS XIV. — M. Guizot avait un peu raison : « Tout pour le peuple, rien par le peuple. »

SAINT-SIMON. — Ce qui était une paraphrase de la fameuse parole : L'Etat, c'est moi.

LOUIS XIV. — Oui, mais qui entrera au Parlement, botté et éperonné, un fonet à la main?

NAPOLEON. — Qui sait! il y a peut-être encore un homme en France!

MACHIAVEL. — Vous pourriez dire aussi bien hors de France.

VOLTAIRE. — C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

NIXON DE LENCLOS. — De qui est-il question? de l'empereur de Russie ou du comte de Chambord?

MACHIAVEL. — L'un ou l'autre et l'un et l'autre.

SAINT-SIMON. — Et que dira le peuple?

LOUIS XIV. — Il ira à la comédie et au cabaret. Les révolutions ne l'amuse plus, car il n'a pas trouvé un seul homme digne de manger les marions qu'il avait tirés du feu.

SAINT-SIMON. — Mais le secret de gouverner la France?

MADemoiselle de Montespan. — Le secret, c'est de l'amuser; il ne faut plus qu'on dise : La France s'ennuie.

NAPOLEON. — Et comment l'amuserez-vous?

MACHIAVEL. — Non pas avec le sabre, comme vous l'avez fait.

MADemoiselle de Montespan. — Cela coûte trop cher à ceux qui ont des enfants.

VOLTAIRE. — C'est si facile d'amuser la France.

MACHIAVEL. — Le tort des révolutionnaires, c'est de traiter le peuple comme une bête sauvage et de ne penser qu'aux appétits matériels, témoin M. Proudhon, qui ne considère l'humanité que par la bouche.

VOLTAIRE. — C'est l'esprit du peuple qu'il faut nourrir, c'est le pain immatériel qu'il faut donner à son âme. L'autre pain, il le trouvera toujours, s'il a deux bras et s'il est un homme de bonne volonté.

III.

Dieu, sur un nuage, parlant en hébreu.

Inventez donc un enfer pour empêcher les hommes de raisonner! Vanité des vanités! Je n'ai pas créé un homme qui ne se soit permis de s'attribuer une part dans les choses de la terre et qui ne m'ait donné des conseils pour l'avenir. Ils ont prêté ce qui est possible, mais c'est toujours l'impossible que j'envoie. Ils ont vu ce qui est prévu, mais c'est l'imprévu qui est mon premier ministre. Assez, assez, grands hommes! si vous voulez travailler pour l'avenir, ne faites qu'une chose : faites des enfants. Je me charge du reste, et je veux bien encore que dans ce petit coin, où fleurit le pampre, ils écrivent sur leurs pièces de cent sous, quelle que soit l'effigie : DIEU PROTÈGE LA FRANCE.

Recueilli et traduit par un homme d'Etat en disponibilité.

FIN DU VOLUME.

La *Revue Pittoresque* va commencer une nouvelle période plus sérieuse et non moins allayante. Au lieu d'un journal reproducteur, les abonnés auront un journal inédit, à part certaines petites œuvres hors ligne que des traités assurent aux grands journaux. Nous pouvons compter sur le concours de MM. Jules Janin, Théophile Gautier, Léon Gozlan, Arsène Houssaye, Karr, Jules Sandeau, Gérard de Nerval, et autres charmants conteurs aimés des familles, soit qu'ils écrivent un roman, une nouvelle, un voyage ou une page d'histoire.

Nous avons reconnu nous-mêmes, les premiers, l'insuffisance de la gravure sur bois. Nous voulons l'améliorer, mais nous voulons surtout nous distinguer par des gravures sur acier que nous publierons hors du texte, et qui rendront la scène principale de chaque livraison.

Déjà nos souscripteurs qui reçoivent les douze gravures de modes ont pu juger si nos promesses étaient sérieuses. Nous avons eu le tort d'oublier qu'aux gravures de modes il fallait une explication; nous ne l'oublierons plus. Ainsi nous joignons à la *Revue Pittoresque* :

12 magnifiques gravures sur acier, hors du texte, représentant les principales scènes du volume ;

Et 12 gravures de modes, par Jules David, coloriées avec beaucoup de travail.

Le prix de souscription aux 12 gravures sur acier est porté à 8 francs; 10 francs avec les 12 gravures de modes.

La *Revue Pittoresque*, sans gravures hors du texte, avec les 150 à 200 gravures sur bois, reste fixée à 6 francs.

Mais pour 10 francs les souscripteurs auront un journal complet. C'est le problème du luxe à bon marché; luxe pour l'esprit et luxe pour les yeux.

